

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

10

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1877

DEUXIÈME SEMESTRE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C.

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Babet lui saisit le poignet. (P. 3, col 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XV

Bataille et triomphe.

Babet était revenue de sa course à Vannes, l'esprit tourmenté, l'âme en proie à un vague remords, le bien et le mal luttaient dans son cœur; sa Régina était malheureuse à cause de Marie-Ange, c'était évident; et, partant de là, elle avait conclu que son devoir était de haïr cette petite fille qui empiétait sur la part de son idole. C'est pourquoi, à première vue, sans motif valable, elle avait été hostile à la nouvelle venue, dont elle craignait l'influence. Mais voilà que la bonté affectueuse, le charme puissant de l'orpheline pénétraient jusqu'au fond de ce cœur si rude, mais si accessible aux bons sentiments: étonnée, incertaine, elle ne savait quelle conduite tenir avec cette enfant... Peut-être se serait-elle radoucie par la seule force des choses; malheureusement la présence de Paulette entretenait ses sentiments belliqueux.

Vive et leste, la petite femme de chambre, aussi intelligente que prompte à la riposte, avait deviné depuis le premier jour de son arrivée l'hostilité encore secrète de Babet; celle de Régina sautait aux yeux, il n'était pas non plus difficile de voir que l'on faisait la leçon à Claire.

Toutes ces menées indignaient Paulette et elle avait protesté en paroles et en actes, contre toutes les injustices dont elle était le témoin et parfois aussi la victime. Dévouée avec passion à sa petite maîtresse, elle s'exagérait le danger de la situation, et, dans l'ardeur de son zèle inexpérimenté, elle se laissait aller parfois à des ripostes un peu vertes.

Le lendemain des cours, Paulette était plus mécontente que de coutume. N'avait-elle pas vu, en effet, Marie-Ange triste et soucieuse? Bathilde n'avait-elle pas pleuré! Elle s'indignait depuis le matin, sans savoir encore à qui s'en prendre; elle secouait sa jolie petite tête d'un air menaçant; elle était prête à tout, excepté à montrer aux ennemis réels ou supposés de Marie-Ange des sentiments de bienveillance et de conciliation.

Aussi, lorsqu'elle descendit chercher le premier petit déjeuner de Marie-Ange, ne put-elle contenir son humeur en voyant toute préparée pour Mlle de la Roche-Ploerhouet la *soupe forcée à perpétuité*, comme l'appelait Bathilde.

« Il est donc interdit à mademoiselle d'avoir désormais du chocolat? » dit-elle à Babet, qui préparait les autres assiettes pour les jeunes de la Taudière.

Babet aussi avait de l'humeur; elle venait de

1. Suite. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

chez Régina, et sa préférée, morne, farouche, avait refusé de lui faire aucune confidence.

« Ah vraiment! répliqua-t-elle en secouant la tête, je n'ai pas déjà assez de tracas, non! il faudra encore que je fasse des déjeuners à part! ce qui est assez bon pour mes jeunes maîtresses est bien assez bon pour la vôtre.

— La mienne, riposta Paulette, non sans aigreur, n'est pas habituée à de pareilles... »

Elle hésita sur le choix d'un mot, trouva enfin celui qui pouvait le mieux exprimer son indignation et son dédain, et termina sa phrase par l'expression vulgaire de *ratatouille!* Non contente d'avoir rabaissé par cette expression hardie les talents culinaires de Babet, elle se laissa aller jusqu'à dire :

« Tant pis pour les personnes qui s'en contentent.

— Ratatouille! s'écria Babet piquée au vif, cette soupe est faite par moi, et je vous défie, ma belle demoiselle, de faire jamais quelque chose qui en approche.

—Dieu m'en garde! riposta Paulette avec une moue significative. On sait ce qu'on se doit à soi-même, Dieu merci! et si j'avais jamais commis pareille abomination, on me montrerait au doigt chez nous, car je vous dirai qu'à la Roche on se respecte un peu plus que cela! »

La discussion dégénéra en dispute ; on en vint aux mots amers, aux allusions blessantes. Babet parla avec emphase de certaines petites effrontées; Paulette, avec non moins d'emphase, dauba sur certaines vieilles mégères.

Cette épithète, injurieuse par elle-même, était d'autant plus blessante pour Babet qu'elle n'en comprenait pas exactement le sens.

Elle déclara donc avec une froide dignité qu'elle n'avait plus qu'à rendre son tablier.

Paulette riposta en ricanant que le monde n'en irait pas plus mal.

« Ah! c'est comme cela! dit Babet avec de vains efforts pour empêcher sa voix de trembler de colère. Eh bien, je vais demander mon compte à monsieur. Non! je ne peux pas rester dans une maison où une personne étrangère me traite comme la dernière des dernières! »

La colère de Paulette tomba d'un seul coup, et elle se mit à pleurer, croyant avoir fait un mal irréparable.

Si elle avait été plus au courant des habitudes originales de la maison, elle eût gardé ses larmes pour une meilleure occasion.

Une des manies de Babet était, en effet, de *donner son compte* à la moindre contrariété ; mais elle se gardait bien de partir. Elle serait morte de chagrin, toute la famille le savait bien, s'il lui avait fallu quitter ceux à qui elle s'était si généreusement donnée corps et âme. A la maison, on avait fini par rire de ces *manifestations*, comme les appelaient Hervé et Bathilde.

La pauvre Paulette, faute d'être au courant des us et coutumes du château de la Pétaudière, prit au grand sérieux les paroles de Babet. Elle courut tout éperdue chez Marie-Ange.

Marie-Ange était seule, malheureusement pour Paulette ; Bathilde, qui aurait pu la rassurer d'un mot, avait dû rester près de M. de la Taudière, pour l'aider dans quelques recherches.

Marie-Ange fut effrayée de voir arriver Paulette les yeux égarés, toute tremblante, se soutenant à peine.

« Qu'y a-t-il, Paulette? dit-elle, croyant qu'il s'agissait de quelque maladresse ; calme-toi et réponds-moi : aurais-tu renversé mon déjeuner en l'apportant?

— Ah! mademoiselle, répondit Paulette d'une voix entrecoupée, il s'agit bien de votre déjeuner !

— De quoi s'agit-il donc? » s'écria Marie-Ange que gagnait peu à peu l'émotion de la petite servante.

Paulette, en la regardant d'un air terrifié, lui fit connaître ce qui venait de se passer. Immobile, les yeux baissés, Marie-Ange écoutait en silence ; de grosses larmes glissaient lentement sur ses joues.

Inquiète de son silence, épouvantée à la vue de ses larmes, Paulette joignit les mains et dit :

« Parlez-moi, mademoiselle, grondez-moi, dites-moi que je suis une tête de linotte, une petite malheureuse. C'est trop terrible de vous voir pleurer sans rien dire. Je vois bien que je vous ai fait trop de peine et que vous ne me pardonnerez jamais.

— Je n'ai rien à te pardonner, Paulette, dit tristement Mlle de la Roche-Ploerhouet. Évidemment tu t'es imposé un sacrifice au-dessus de tes forces; tu n'es pas faite, ma pauvre fille, pour la vie que tu mènes ici : c'est un supplice que je ne puis pas, que je ne veux pas t'imposer plus longtemps.

— Ah ! seigneur! que voulez-vous dire, mademoiselle? s'écria Paulette épouvantée.

— Que tu dois retourner près de ton père, ma pauvre amie, afin d'y vivre plus heureuse. Cela coupera court à des scènes qui deviennent de jour en jour plus pénibles.

— Partir! vous quitter! balbutia Paulette en fondant en larmes, jamais, mademoiselle, au grand jamais, je ne pourrai être heureuse si je vous quitte. C'est pour m'effrayer, pour me punir, que vous me dites cela, n'est-ce pas, ma chère maîtresse? »

Elle avait saisi les mains de sa maîtresse, elle les caressait, elle les couvrait de baisers, elle les arrosait de larmes; bref, elle avait complétement perdu la tête.

« Ma chère Paulette, dit Marie-Ange d'un ton doux, mais ferme: dans l'intérêt de toute la maison, dans ton propre intérêt, il faut que tu partes. Attends-moi ici; il faut que j'aille parler à Babet, que je lui fasse des excuses, que je l'apaise et que je la décide à rester. Que deviendrait la maison sans elle? »

Paulette voulait retenir Mlle de la Roche-Ploerhouet; Marie-Ange se dégagea et sortit, laissant la coupable au comble du désespoir.

Marie-Ange tremblait à l'idée que Babet pouvait avoir déjà consommé le terrible sacrifice. Elle fut confirmée dans ses craintes, lorsqu'elle arriva à la porte de la chambre de Babet. L'ennemie de Paulette traînait avec fracas une grande malle sur le plancher. Marie-Ange ne savait pas que la malle était un des accessoires obligés des manifestations inoffensives de Babet.

Elle frappa timidement à la porte.

« Entrez, » cria la *manifestante* d'un ton bourru. Elle ne s'attendait évidemment pas à voir Mlle de la Roche-Ploerhouet, aussi demeura-t-elle bouche béante, un jupon à la main.

« Veuillez m'excuser, Babet, lui dit doucement Marie-Ange, mais je voudrais vous parler tout de suite à propos de Paulette. »

Rendue muette d'abord par la surprise, Babet recouvra la parole rien qu'en entendant le nom de son ennemie.

« Mademoiselle ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante, je vois ce que c'est; elle est déjà allée vous débiter des infamies sur mon compte, n'est-ce pas? Je devais m'y attendre, naturellement! Mais si vous saviez ce qu'elle m'a dit, ce qu'elle a *osé* me dire!...

— Je le sais, ma pauvre Babet, dit Marie-Ange avec un calme plein de tristesse : Paulette a eu la franchise de tout m'avouer; aussi je n'ai pas l'intention de vous imposer plus longtemps sa présence; c'est déjà beaucoup que moi-même je sois forcée d'abuser de la bonté de mon oncle et d'accepter sa généreuse hospitalité. Tout ce que je vous demande c'est d'épargner mon excellent parent. Je ne puis avoir recours à lui sans lui raconter ce que je veux qu'il ignore : c'est donc à votre complaisance que je m'adresse pour savoir comment je puis faire reconduire Paulette chez son père. »



Babet et Paulette. (P. 2, col. 2.)

A ces derniers mots, la voix de la courageuse enfant s'altéra et faiblit.

Babet s'était préparée à une lutte, à des reproches, à des querelles; elle demeura complétement désarmée devant cette résignation si poignante, devant cette douleur si calme et si discrète.

« Vieille tête de mule! s'écria-t-elle en s'adressant à elle-même, sans nul ménagement et sans nulle cérémonie, tu vois ce que tu as fait! tu le vois, n'est-ce pas! » Soulagée par cette véhémente prosopopée, elle reprit d'un ton plus doux : « Faire partir Paulette? eh bien! en voilà une idée! mais ce n'est pas possible cela, mademoiselle!

— Je vous en prie pourtant, ma bonne Babet, aidez-moi à la faire partir le plus vite possible, dit Marie-Ange en faisant de vaillants efforts pour paraître calme. Pour Paulette aussi bien que pour moi, il vaut mieux brusquer les choses et en finir le plus tôt possible! »

Babet porta la main à son front, ou, pour employer ses élégantes expressions, à sa « vieille tête de mule », comme une personne qui entrevoit tout à coup une vérité obscure jusque-là.

« Ma mignonne, dit-elle à Marie-Ange, ma chère mignonne, vous ne pouvez pas vous figurer combien je suis en colère contre cette Tempête! »

Marie-Ange ne put s'empêcher de sourire et dit doucement : « Bathilde n'a rien à voir dans toute cette affaire.

— Rien à voir? s'écria Babet avec énergie. Oh! que si, elle a quelque chose à y voir. Puisqu'elle vous aime (et elle a, ma foi! bien raison), est-ce qu'elle n'aurait pas dû vous dire une bonne fois pour toutes : Babet est une vieille folle, mais elle n'a pas mauvais cœur. C'est une vieille tête de mule pour l'entêtement. Si on lui cède tout de suite elle est au désespoir, parce qu'on lui enlève une bonne occasion de crier et de tempêter. Si on lui résiste, elle jette feu et flammes, elle emploie des gros mots, elle monte à sa chambre, traîne sa malle et... »

Sans prendre la peine d'achever sa phrase, elle courut au palier, se pencha par-dessus la rampe et cria : « Paulette! viens, ma bonne fille! »

Plus effrayée de cette douceur inattendue que de l'orage qui avait précédé, Paulette monta, mais avec la terreur d'un coupable qui va paraître devant son juge, ou plutôt avec les angoisses d'un condamné qui va recevoir le coup fatal.

« Avance, avance! » disait Babet en lui adressant des signes d'encouragement.

Et la pauvre Paulette se disait à chaque marche : « Mon Dieu, que va-t-elle me faire? »

Lorsque Paulette arriva à portée de sa main vigoureuse, Babet lui saisit le poignet avec une énergie toute masculine et l'attira dans sa chambre. Comme Paulette épouvantée tremblait de tous ses membres, elle la planta délibérément sur sa malle rugueuse comme si c'eût été le siége le plus confortable que l'on pût offrir à une personne qui fait mine de tomber en défaillance.

« Tempête n'en fait jamais d'autre, lui dit-elle, croyant parler avec une parfaite clarté. Elle aurait dû dire à ta maîtresse qui te l'aurait répété : Quand Babet a traîné sa malle, tout est fini!

— Oh! mon Dieu! s'écria Paulette, qui se remit à pleurer sur nouveaux frais. (Trompée par les paroles de Babet, elle crut que tout était réellement fini.)

Oh! mademoiselle Babet! s'écria-t-elle en joignant les deux mains, ne partez pas!

— Je l'espère bien, dit Babet, que je ne partirai pas!

— Pardonnez-moi!

—Non, je ne te pardonne pas. Eh bien, la voilà qui pleure encore! Je ne te pardonne pas, parce que je n'ai pas à te pardonner. Tu m'as rendu la monnaie de ma pièce. Nous sommes quittes. Les bons comptes font les bons amis, comme disait feu mon père. »

Paulette, alors seulement, osa lever les yeux sur sa terrible ennemie. Babet souriait, et même elle souriait d'un si bon sourire, que la pauvre petite sourit elle-même au milieu de ses larmes et se mit à supplier Babet d'intercéder auprès de sa maîtresse. « Je serai si sage, si discrète, si obéissante! disait-elle d'un ton suppliant.

— Tu seras obéissante? demanda Babet, qui avait peine à garder son sérieux.

— Vous verrez!

—Voyons tout de suite. Tu vas te bassiner les yeux avec de l'eau fraîche. »

Paulette se bassina les yeux avec de l'eau fraîche.

« Tu vas descendre avec moi à la cuisine! »

Paulette se leva et se dirigea vers la porte.

« Sais-tu ce que tu vas faire à la cuisine?

— Je ferai ce que vous me direz de faire.

—Eh bien, tu porteras à ta maîtresse son chocolat qui est tout prêt.

— Je croyais, dit Paulette étonnée, qu'il n'y avait que de la soupe.

— Au diable la soupe! s'écria Babet, et au diable ma vieille tête de mule! Le chocolat était prêt, et je ne peux pas comprendre maintenant pourquoi j'ai eu l'idée de te le refuser.

— Et moi qui prenais plaisir à vous exciter! murmura Paulette au comble de la confusion. Je mériterais d'être battue pour vous avoir parlé comme je l'ai fait.

— Allons, voyons, ne pleure plus, Paulette; tu as le nez tout rouge, et les yeux aussi gros que des œufs de pigeon. Ce qui est passé est passé; vois-tu, avec les gens d'âge qui ne sont pas parfaits, il faut un peu, et même beaucoup de patience. Moi, d'abord, quand je suis dans mes lubies, il ne faut pas prendre au sérieux le demi-quart de ce que je dis. Si la tête est mauvaise, le cœur est bon, mon enfant, Dieu merci!..... Ma chère mignonne, ajouta-t-elle en se tournant vers Marie-Ange, voilà une affaire arrangée, n'est-ce pas? Je reste, Paulette reste. Je vois que nous nous entendrons parfaitement. S'il y a quelques petits orages, vous saurez que ce n'est rien, et nous aurons soin d'arranger nos petites affaires entre nous. »

Marie-Ange, trop heureuse de garder sa Paulette, tendit la main à Babet en signe de paix. Babet saisit cette délicate petite main dans une de ses pinces de homard, eut l'air de se demander ce qu'elle en pourrait bien faire, hésita un tout petit moment, et finit par la porter à ses lèvres. C'était bien la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait.

« La cérémonie du baisemain! » s'écria Bathilde qui venait de faire irruption dans la chambre.

Babet, sans daigner répondre à cette plaisanterie, entraîna Paulette dans la direction de la cuisine. Les deux cousines restèrent seules. Bathilde, pour taquiner Marie-Ange, lui demanda pourquoi le baisemain avait eu lieu à huis clos, et pourquoi la famille tout entière n'avait pas été convoquée à cette imposante cérémonie.

Elle redevint presque sérieuse, quand Marie-Ange lui raconta ce qui s'était passé.

« Ma chère, lui dit-elle, après ce que tu viens de faire, rien ne m'étonnera plus. Il n'y avait que toi qui fusses capable de museler Babet.

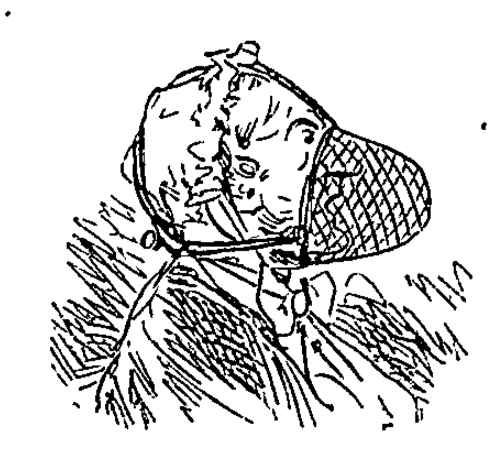
— Museler! s'écria Marie-Ange d'un ton de reproche.

— J'ai dit « museler! » répéta Bathilde avec obstination. C'est une métaphore, comme dirait M. Doublet. La métaphore est peut-être un peu hardie, mais j'y tiens, parce qu'elle explique bien ma pensée. Fidèle comme un chien; hargneuse comme un chien; muselée comme un chien. Si tu protestes, ou si tu fais mine de protester, je répète trois fois de suite ce que je viens de dire.

— Vraiment, Bathilde, une personne âgée, respectable...

— Muselée! muselée! muselée! » cria l'incorrigible Tempête.

Là-dessus, elle saisit Marie-Ange par la taille, et la contraignit à descendre l'escalier en courant.



XVI

Black et le vivier.

Ayant à cœur de réparer son injustice, Babet courut raconter à Régina ce qui venait de se passer; mais elle fut effrayée de l'accent haineux avec lequel Régina lui parla de Marie-Ange. Elle vit alors avec douleur les ravages causés par la jalousie chez « sa grande fille ». Après de vains efforts pour ramener Régina à de meilleurs sentiments, la vieille servante se retira pensive et triste, se reprochant, non sans quelque raison, d'avoir développé, par sa conduite et ses paroles hostiles, cette antipathie qui grandissait chaque jour.

Elle alla chercher Claire et voulut la mener près

de Marie-Ange; mais là aussi elle trouva une résistance obstinée. La petite fille depuis la mort de sa mère, passait son temps soit près de Babet, soit chez Régina. Cette double influence avait eu sur son jeune esprit un résultat désastreux. Babet, dont les yeux s'étaient enfin ouverts à la vérité, vit quels ravages les mauvais sentiments avaient faits dans cette pauvre petite âme. Elle suivit d'un regard attristé Claire, qui se sauva aussitôt chez sa sœur aînée. Elle alla, pleine de confusion et de repentir, raconter aux deux cousines ce qui venait de se passer.

« Comment sortir de là? dit-elle en terminant, le mal est fait! Comment le réparer?

— La patience et la douceur sont des armes irrésistibles, dit Marie-Ange; et puis la prière est toute-puissante. Rien n'est perdu, ma bonne Babet, ne vous désolez pas. Je suis décidée à ne me laisser rebuter par rien; je ferai tous mes efforts pour me faire supporter... puis aimer, je l'espère, par mes chères cousines. Ayons foi en leurs cœurs! ils s'ouvriront pour moi. »

A ce moment Paulette accourut chez sa jeune maîtresse.

« Ah! mam'zelle Babet, je vous cherchais, s'écria-t-elle : il y a quelque chose... quelqu'un en bas... enfin, j'ai grand besoin de vous à la cuisine.

— J'y vais, j'y vais, ma fille, dit Babet gaiement; allons, je te suis. »



Claire s'était cramponnée à elle. (P. 6, col. 2)

Paulette entraîna la vieille servante, à la grande joie des deux jeunes filles, charmées de voir la bonne intelligence qui régnait entre ces deux cœurs fidèles.

Arrivée dans la cuisine, Babet vit avec étonnement un magnifique épagneul que le facteur tenait en laisse.

« Ah! le bel animal! s'écria-t-elle. Est-ce que c'est pour chez nous?

— N'est-ce pas qu'il est beau? dit Paulette avec empressement. Voyez-vous, mademoiselle Babet, ajouta-t-elle en surveillant du coin de l'œil l'effet de ses paroles, le fait est qu'il vient de la Roche; c'est papa qui l'envoie à Mlle Marie-Ange, parce qu'il sait qu'elle l'aime beaucoup et que le chien deviendrait triste et malade s'il ne voyait plus mademoiselle. Et puis, vous savez, c'est un vrai chien de chasse : papa a pensé que Mlle Marie-Ange se ferait un plaisir de le mettre à la disposition de monsieur et des jeunes gens. J'ai pensé, mam'zelle Babet, qu'il fallait vous parler de *Black* avant tout, parce que si vous jugez qu'il ne doit pas rester ici, il vaudrait mieux le renvoyer tout de suite, sans en parler à mademoiselle. »

La déférence de Paulette charma Babet, déjà favorablement disposée pour le beau Black qui la regardait en remuant la queue.

« Tu as bien fait, ma bonne fille! lui dit-elle en lui frappant affectueusement sur l'épaule; détache vite ce beau chien-là. Oui! c'est un beau chien, reprit-elle en caressant la tête de Black qui se laissait faire en fermant à moitié les yeux. Cette pauvre bête doit avoir faim et soif; donne-lui vite à boire et à manger. Ce sera une fameuse distraction pour les enfants. Tiens, voilà de quoi lui faire une bonne pâtée. Eh bien! facteur, qu'est-ce que vous avez à ouvrir des yeux aussi grands que des lanternes de cabriolet? Prenez garde, mon garçon, vous allez vous démettre quelque chose et vous loucherez le reste de votre vie. Tenez, voilà votre café, mon brave homme, c'est votre pâtée à vous! » ajouta-t-elle, enchantée de cette délicate plaisanterie.

Le facteur s'assit machinalement et demeura en arrêt, oubliant presque de boire et de manger. Était-ce là cette Babet si redoutée à dix lieues à la ronde pour son humeur farouche et batailleuse? Témoin journalier de ses discussions avec Paulette, il était saisi de stupeur à la vue du changement

inouï qui s'était opéré depuis la veille ; pour la première fois, le calme régnait dans cette cuisine où avaient retenti tant d'orages... Babet était bonne, presque prévenante pour Paulette... elle accueillait une charge nouvelle avec plaisir... elle appelait le facteur « mon brave homme » et daignait faire de l'esprit à ses dépens... c'en était trop pour le cerveau étroit du pauvre homme : il but la moitié de son café d'un air indécis, regarda le reste sans oser y toucher, et partit sans avoir pu rassembler ses idées...

« Hum! dit Babet en inspectant la tasse à moitié pleine, voilà un homme qui couve une maladie, ou qui a des soucis. Black est plus raisonnable, lui ; il a fini son écuelle ; a-t-il bu au moins? Quelle soif il avait! Cours vite, Paulette, annoncer son arrivée à nos petites filles. »

Paulette resta immobile, à la grande surprise de Babet.

« Je suis sûre, dit-elle d'un air réfléchi, que cette nouvelle fera plus de plaisir à mademoiselle si vous la lui annoncez vous-même.

— On fera quelque chose de toi, s'écria Babet, flattée de cette délicate attention. Quand les jeunesses ont des idées comme celles-là, c'est bon signe. Sais-tu ce que nous allons faire? C'est Black qui va s'annoncer lui-même. Viens avec nous, Paulette, prends sa chaîne : il te connaît mieux que moi. »



Le facteur le tenait en laisse. (P. 5, col 1.)

Ce fut un spectacle charmant de voir l'entrée subite de Black, ses bonds, la joie de Marie-Ange, celle de Bathilde!

« Là, dit Babet heureuse et fière d'avoir eu, à elle toute seule, une si bonne idée : vous allez faire faire une promenade à votre nouvel ami, mes petites filles. Paulette et moi, nous nous occuperons du salon, qui a grand besoin d'un coup de balai. Bonne promenade! »

Babet se retira, emmenant fièrement la docile Paulette. Marie-Ange ne craignait plus rien de ce côté, dès à présent. Elle savait que Paulette, une fois attachée à Babet, supporterait tout sans répliquer et sans se plaindre. Ce fut donc avec un profond sentiment de bonheur et de reconnaissance qu'elle vit Babet réclamer les bons offices de Paulette. Les deux cousines partirent ensuite, emmenant Black qui témoignait sa joie par mille bonds extravagants.

Il y avait près de la maison un vaste vivier, mal clôturé par des palissades en ruines. Les jeunes filles allaient rarement de ce côté, redoutant l'allée qui côtoyait de trop près ce vivier ; mais ce jour-là, elles prirent cette direction, jugeant nécessaire de faire baigner Black pour le reposer de son voyage.

Elles approchaient de la pièce d'eau, quand soudain Marie-Ange jeta un cri, rejeta brusquement le bras de Bathilde qui était passé sous le sien et, rapide comme l'éclair, s'élança dans le vivier où se débattait faiblement la petite Claire!

La pauvre orpheline n'avait écouté que son cœur en exposant sa vie ; elle savait nager, il est vrai, mais Claire s'était convulsivement cramponnée à elle et de longues herbes paralysaient ses mouvements...

Par bonheur, l'honnête Black s'était jeté à l'eau à la suite de sa jeune maîtresse. Il nageait à côté d'elle, serrant entre ses dents la ceinture de Claire, qu'il tenait d'un côté pendant que Marie-Ange la soutenait de l'autre... Bathilde, épouvantée, appelait du secours à grands cris ; la situation était terrible ; l'eau du vivier était bien au-dessous du sol ; il était impossible à Marie-Ange soit de prendre pied, soit d'aborder, sauf d'un seul côté, où la maçonnerie s'était éboulée.

Elle se dirigeait donc péniblement de ce côté abordable ; mais le trajet était long pour ses forces épuisées.

Vingt fois elle s'arrêta, se sentant défaillir : sans Black, elle aurait péri avec Claire : mais le courageux animal attirait la petite fille avec tant de force, que Marie-Ange put enfin arriver près du bord. Bathilde, Babet et Paulette s'y trouvaient déjà dans l'eau jusqu'à mi-corps et leur tendaient les bras avec angoisse.

Au loin, M. de la Taudière accourait à fond de train ; il revenait avec Régina d'une course à cheval, et les cris d'épouvante qu'il entendait le rendaient fou d'inquiétude.

« L'enfant d'abord, prenez l'enfant! » dit Marie-Ange d'une voix défaillante...

Babet saisit Claire et l'emporta en courant à la maison, tandis que Bathilde et Paulette attiraient l'orpheline vers le bord.

M. de la Taudière arrivait à ce moment. Ce fut une confusion indescriptible de cris, de questions, de larmes et d'actions de grâces. Au milieu de ce touchant désordre, Régina avait disparu. Lorsque Claire, ranimée, put parler, elle rendit compte de son accident.

Régina lui avait dit que Black était un chien dangereux ; qu'elle ne devait jamais lui faire de caresses de peur d'en être mordue, elle ne devait même pas se laisser approcher par cette horrible bête.

Pendant qu'elle jouait à quelque distance du vivier, elle avait vu accourir Black qui faisait des bonds prodigieux, elle avait eu peur et s'était enfuie

sans regarder où elle allait ; c'est en fuyant qu'elle était tombée dans le vivier.

« Alors, dit-elle en prenant un petit air étonné, Marie-Ange est accourue. Et je croyais, on m'avait dit qu'elle *était méchante.* Elle n'est pas méchante du tout, car elle a sauté dans l'eau pour me repêcher. Ah ! je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait pour moi. Nous clapotions, nous clapotions ! Je croyais qu'elle aurait peur et qu'elle me lâcherait, mais elle me soutenait si bien que je n'avais presque plus peur. Et le chien, ce chien si méchant, à ce que je croyais, il ne m'a pas mordue du tout ! C'est un bon chien, je le caresserai, je lui donnerai du sucre, et je dirai bien à Régina qu'elle s'est trompée. »

Les uns souriaient, les autres prenaient un air grave et soucieux en entendant ce récit. Quant à Colibri, elle avait hâte d'embrasser Marie-Ange.

Lorsque Marie-Ange parut, Claire s'échappa des bras de son père et se jeta au cou de l'orpheline.

« Pardon, pardon ! s'écria-t-elle, je ne ferai plus comme Régina, ma bonne cousine, et maintenant, je vous aimerai bien. »

En entendant ces paroles, M. de la Taudière devint tout pâle. « Que veux-tu dire, Claire? murmura-t-il en se penchant vers sa petite fille et en la regardant avec anxiété. Sais-tu ce que tu dis, mon enfant?

— Mais oui, papa, répondit Colibri d'un air important, oui, je sais bien ce que je dis. Jusqu'à présent je me sauvais de Marie-Ange comme Régina, et je ne voulais pas l'aimer, pour faire comme Régina ; mais je vois que j'avais grand tort. Je n'obéirai plus à Régina quand elle me défendra d'aller chez Marie-Ange et de causer avec Bathilde, parce que Bathilde aime bien Marie-Ange. »

Un profond silence suivit la réponse de Claire. M. de la Taudière, les yeux étincelants de colère, fit vivement un pas vers la porte. Marie-Ange, devinant son dessein, se plaça devant lui.

« Mon oncle, s'écria-t-elle, vous êtes trop ému pour être juste ; d'ailleurs vous vous exagérez la portée des paroles de Colibri ; ne nous quittez pas maintenant, je vous en supplie. »

M. de la Taudière la regarda avec surprise.

« C'est toi qui défends Régina contre mon indignation, s'écria-t-il, toi, Marie-Ange ! Pauvre enfant ! que tu as dû souffrir ! »

Ses lèvres tremblaient, et il se détourna vers la fenêtre pour cacher une larme.

Vivement émues de cette scène, Bathilde et Babet entourèrent le pauvre père, tandis que Claire, surprise, effrayée de l'effet de ses paroles, les regardait tous avec un étonnement craintif. Il fallut se résoudre à répondre aux questions du père de famille, il fallut le mettre au courant de ce qui se passait dans sa maison, sous ses yeux, sans que jusque-là il eût paru s'en apercevoir.

Ces explications, si pénibles pour lui, avaient cependant un côté rassurant : il vit que Marie-Ange était aimée, protégée par Bathilde et par Babet que Claire désormais ne s'éloignerait plus d'elle. Mais Régina... La conduite de sa fille aînée, de celle dont il était si fier, lui déchirait le cœur. Vaincu pourtant par les supplications des jeunes filles et de Babet, il comprit que son intervention ferait plus de mal que de bien, qu'il valait mieux tout attendre de la douceur, de la patience de Marie-Ange, de l'exemple des autres enfants et du temps surtout.

« Si, j'ai une grâce à vous demander, mon bon oncle, dit alors Marie-Ange d'une voix suppliante ; ne soyez pas pour moi d'une bonté si pleine de sollicitude devant Régina. Il faut ménager sa faiblesse ; c'est parce qu'elle vous aime beaucoup qu'elle vous voit avec peine montrer une complaisance peut-être excessive pour une enfant qui n'est même pas sa sœur. » Cette demande fit monter les larmes aux yeux de M. de la Taudière ; il inclina la tête en signe d'adhésion et se retira silencieusement.

Marie-Ange, brisée par tant d'émotions, alla s'étendre sur son lit pour s'y reposer quelques heures. Bathilde l'avait exigé formellement. Pour plus de sûreté, elle veilla près de Marie-Ange, mais elle ne veilla pas seule. Une gracieuse petite figure d'enfant apparaissait avec timidité tout près d'elle ; chaque fois que les yeux fatigués de Marie-Ange se rouvraient, ils apercevaient le sourire et le regard de Claire, assise patiemment près du lit. « Quel bon regard ! se disait Marie-Ange, et quel joli sourire ! »

Régina s'était enfermée chez elle ; elle donnait son cœur en pâture aux passions fougueuses qui agitaient sa nature violente. Comme un général vaincu, elle faisait le compte de ses pertes : Babet avait passé à l'ennemi ; Claire allait déserter, elle avait déserté déjà peut-être ; désormais Régina restait seule, en proie à un chagrin rendu plus amer par le fiel de la jalousie. Pour elle désormais toute pensée était une torture, toute occupation un supplice. N'était-elle pas destinée à se voir éclipser en tout par cette créature ! Elle fit dire qu'elle était malade et resta enfermée chez elle le reste de la journée. Plutôt la solitude, que la vue de ceux qu'elle faisait souffrir et surtout que la présence de celle qui était devenue le malheur de sa vie.

La nuit se passa pour Régina dans les angoisses de la fièvre et de l'insomnie. Le lendemain, fatiguée de sa réclusion prolongée (elle avait évité encore de descendre déjeuner et même d'aller voir son père), elle se décida à faire une promenade solitaire.

A suivre. V^esse^ DE PITRAY, née DE SÉGUR.



LA VALLÉE DES ROSES

Il y a sur le versant méridional des Balkans, en pleine Turquie, dans l'ancienne Thrace, un pays qui a mérité le surnom de Vallée des Roses.

Ce canton, dont la jolie ville de Kezanlik occupe le centre, est en effet entièrement consacré à la culture des roses, pour la préparation de l'essence de cette fleur. Jamais on n'a rêvé décor de féerie plus printanier. Aussi loin que s'étend la vue, on ne découvre que des rosiers et des roses. La terre en est jonchée; les rochers disparaissent sous les bouquets. On dirait une immense et magnifique Fête-Dieu dont la nature fait les frais.

Bien avant la conquête d'Andrinople par Amurat Ier, au XIVe siècle, les roses de la vallée de Kezanlik étaient déjà célèbres, et l'essence qu'on en tirait rivalisait avec celles de Perse et d'Égypte. Aujourd'hui encore, la même culture s'exerce dans cette vallée, et ses habitants n'ont d'autre industrie que la distillation des roses.

Les roses roses et les roses blanches poussent naturellement sur le versant des monts Balkans. On a été cependant obligé, pour développer la production, de faire des plantations nouvelles. Il est facile de se procurer à Kezanlik ou au village de Carlova 300 touffes, bonnes à planter, pour 11 francs. Trois ans après leur mise en terre, les rosiers commencent à produire, et pendant dix ans il n'est plus nécessaire de les renouveler.

Les arbustes poussent à leur guise. On se borne à enlever les branches mortes, mais on ne les taille jamais.

C'est au milieu du mois de mai que les fleurs paraissent et que la vallée devient admirable à voir. La récolte des roses dure trois semaines. Il faut que les fleurs cueillies le matin soient distillées le jour même, si l'on ne veut rien perdre de leur parfum. On les distille pendant deux heures dans l'eau; puis on les retire et l'on soumet à une nouvelle distillation l'eau recueillie et déjà très-parfumée. Bientôt l'essence, plus légère, se sépare et apparaît à la surface du liquide. On la recueille avec une cuiller.

Il faut 26 kilogrammes de roses, ou environ 130 000 fleurs, pour produire 30 grammes d'essence. Quand on sait que la vallée de Kezanlik produit environ 2000 kilogrammes d'essence par an, on peut se faire une idée du nombre prodigieux de rosiers qui croissent dans cette vallée.

1 kilogramme d'essence de roses vaut, en moyenne, 1000 francs.

Pour le travail de la cueillette et de la distillation, on emploie surtout des femmes et des enfants, dont le salaire est de 50 centimes par jour.

C'est vers le 15 juin que les essences nouvelles arrivent sur le marché et sont expédiées dans les ports voisins. Il faut malheureusement ajouter que les négociants chargés de vendre ce parfum précieux le falsifient par le mélange d'essences beaucoup plus communes. Une des fraudes les plus fréquentes consiste à ajouter à l'essence un tiers ou un cinquième d'essence de géranium d'Anatolie. Cette falsification, maintenant passée en usage, est acceptée par le commerce.

L'industrie de la distillation des roses enrichit les habitants de la vallée de Kezanlik, qui sont au nombre de 12 000, dont 8 000 Bulgares et 4 000 Mahométans.

P. VINCENT.



LES PETITS AMIS DE STURM

« Il faut convenir, se disait Sturm, que les maîtres ont de drôles d'idées! Faire d'un chien de chasse un chien de garde, et sans lui demander sa permission, encore! Après tout, je l'aurais peut-être bien donnée, ma permission : quand on ne connaît pas le fond des choses. J'étais quelquefois venu dans cette cour pour faire un bout de conversation avec le vieux Turc, et elle me plaisait, cette cour : on y trouvait toujours des os à ronger. Turc en avait de trop : quand on n'a presque plus de dents, on ne se soucie guère des os; et puis il était bien nourri, Turc; mais moi, qui venais de manger ma méchante pâtée de pain noir trempé dans de l'eau, je trouvais qu'un os était un fameux régal. Les choses de ce monde sont changeantes: Turc est mort hier, et me voilà dans sa niche. J'y ai passé la nuit; on n'y est pas mal pour dormir; bonne litière, maison bien close..... Mais à peine venais-je d'en sortir et de m'étirer les quatre pattes au soleil levant, que cet imbécile de Jean, le valet d'écurie, est venu accrocher à mon collier le bout d'une chaîne! C'est très-gênant, cette chaîne; je ne l'avais pas remarquée du temps de Turc, mais je trouve à présent que c'est une bien sotte invention. Il paraît qu'un chien de garde doit se promener la nuit et dormir le jour: c'est le monde renversé. J'ai ouï dire que les hommes se conduisaient comme cela, et que leurs divertissements avaient presque toujours lieu la nuit: à leur aise, si cela les amuse; mais imposer ces façons-là à un honnête chien, c'est un peu fort! »

Et Sturm, ne voyant rien de mieux à faire pour passer le temps, bâilla bruyamment, se retourna deux ou trois fois pour chercher une position commode, et s'endormit enfin, une patte sur le seuil de sa porte, et son museau appuyé sur cette patte.

« Cuic! cuic! cuic! » Une troupe de moineaux bavards, pillards, effrontés comme des..... moineaux, descendent à tire-d'aile dans la cour.

Il ronflait.



Les amis de Sturm. (P. 8, col. 2.)

« Il doit y avoir à manger par terre, dit l'un d'eux; j'ai vu hier soir Jean qui changeait la litière du chien. Tant de la paille neuve qu'il apportait que de la vieille qu'il ôtait, il a dû tomber de quoi nous faire un régal.

— Prenez garde au chien, mes enfants, dit une vieille moineaude rendue prudente par l'expérience.

— Oh! il ne nous dit jamais rien, ce bon vieux Turc; il dort d'ailleurs : ne l'entendez-vous pas ronfler?

— Mais..... ce n'est pas Turc!

— Voyons! voyons! Un nouveau chien! une nouvelle connaissance à faire! Il faudra se mettre bien avec lui, pour qu'il laisse quelque chose sur ses os.....

— Je le connais, moi, dit un moineau aventureux qui aimait les voyages; je l'ai vu, à trois lieues d'ici, avec les chasseurs, il avait une perdrix dans sa gueule.....

— O l'horreur! » s'écrièrent deux ou trois petits pierrots candides qui n'étaient jamais sortis du verger, et qui ne savaient pas ce que c'était que la chasse.

Le moineau aventureux le leur expliqua à sa façon, et toutes leurs plumes en frissonnèrent.

« Vous voyez, reprit la vieille moineaude, quels dangers on rencontre à courir le monde. Les chasseurs, il est vrai, n'en veulent qu'aux perdrix, aux cailles et à quelques autres oiseaux; mais si un moineau passe par-là, il peut très-bien attraper un grain de plomb, et alors.....

— Eh! il y a des dangers partout; j'aime autant périr d'un grain de plomb que d'un coup de griffe de chat, comme cela arrive journellement à ceux d'entre nous qui hantent les environs des maisons. Si tout le monde suivait vos conseils, la vieille, les moineaux deviendraient aussi timides et vivraient aussi retirés que des hiboux. Ce serait bien la peine alors que le bon Dieu nous eût donné des ailes! Vivent les voyages et la liberté! »

Les jeunes moineaux étaient, au fond, de l'avis de l'orateur; pourtant la chasse leur semblait un fléau bien redoutable, et ce nouveau chien, qui avait figuré dans des scènes de massacre, leur inspirait une terreur mêlée de respect..... et de curiosité aussi, tout comme Mandrin et Cartouche aux gens de leur temps. Ils profitèrent donc de son sommeil pour s'approcher tout doucement, et ils l'observèrent comme des philosophes, cherchant à retrouver dans sa physionomie l'indice de ses instincts sanguinaires.

Or Sturm n'était pas plus sanguinaire qu'un gendarme, et il avait la physionomie la plus débonnaire qu'on pût imaginer. Cela frappa les moineaux, qui ne manquent généralement pas de perspicacité, et l'un d'eux finit par dire: « C'est étonnant comme il a l'air doux, pour un chien de chasse! »

Vrrrr! tous les moineaux s'envolent à la fois et s'en vont se percher à la file sur la gouttière d'un toit voisin. C'est que Sturm a remué; il a assez dormi. Il ouvre languissamment les yeux, les referme, les rouvre définitivement, bâille largement..... « Quelle gueule effrayante! » se disent les moineaux sur leur toit..... Sturm est complétement réveillé; il pense à sortir de sa niche, à aller ronger un os qu'il voit à trois pas de lui, à faire une petite promenade pour se dégourdir. Mais il n'a pas faim, il a trouvé hier soir trop d'os abandonnés par Turc; il les a rongés, et il en a eu mal au cœur, lui qui n'est pas habitué à cette nourriture succulente. Se promener..... où irait-il? à la longueur de sa chaîne? Ce n'est pas la peine, en vérité! Il remet son museau sur sa patte, et reste tranquille regardant pensivement devant lui.

« Avec tout cela, nous n'avons pas déjeuné, dit un moineau, le plus hardi de la bande. C'est dommage de laisser perdre ces grains et ces insectes, dont la cour est semée..... Ma foi, j'y vais!

— Mais le chien? dit timidement un des jeunes.

— Bah! il est enchaîné; il n'y a qu'à ne pas s'approcher trop près. Et puis, n'avons-nous pas nos ailes? »

La troupe légère redescend dans la cour: Sturm ne bouge pas. Tout d'abord, il a bien l'idée de traiter ces moineaux en gibier, et de les faire lever comme une volée de cailles : mais des moineaux! on lui a appris à mépriser ce gibier-là, et puis, à quoi bon les faire lever, puisqu'il n'y a point là de chasseur pour tirer dessus? On a si peu de distractions dans cette cour! C'en est une de les regarder aller, venir, sautiller, mouler dans le sable leur petit ventre arrondi, picorer un grain par-ci, un ver par-là, se disputer une mouche, s'envoler au moindre bruit pour revenir dès que leur frayeur est passée. Oui, c'est une distraction; et puis, ces petits êtres ailés font venir à Sturm des visions de campagne, de grands espaces, de courses haletantes à la poursuite d'autres oiseaux..... Pauvre Sturm, ne les verra-t-il plus qu'en rêve désormais?

Les moineaux s'enhardissent: ce chien n'a décidément pas une mauvaise figure; et puis, il n'y a plus grand'chose de bon à prendre au bout de la cour, et ce qui se trouve aux environs de la niche est bien plus tentant. Le chien ne bouge pas..... et puis, avant qu'il soit sorti de sa maison, est-ce qu'on n'a pas le temps de s'envoler? On s'approche donc un peu, puis beaucoup; on en vient à picorer effrontément, sous son nez; on ne respecte même pas l'os où il y avait plus de moelle et de cartilages qu'il n'en faut pour nourrir toute une tribu de moineaux. Et comme Sturm ne réclame point, un petit curieux pousse la hardiesse jusqu'à lier conversation avec lui, en lui demandant s'il est content d'habiter la niche de Turc, et s'il y a bien dormi.

Sturm n'est pas fier, et puis il aime mieux causer avec des moineaux que de ne pas causer du tout. Il répond avec dignité; il parle de sa mission, qui est une mission de confiance; il promet sa protection aux moineaux, car il n'est chargé d'interdire l'entrée

de la maison qu'aux voleurs et aux chiens errants: les moineaux n'ont rien à craindre de lui. La vieille moineaude l'engage à faire aussi la guerre aux chats, qui sont des animaux très-dangereux. Sturm répond qu'il la ferait bien pour sa propre satisfaction, mais que ce n'est pas dans sa consigne.

Peu à peu, on cause plus familièrement ; les moineaux racontent à Sturm une foule de détails sur feu Turc, qu'ils ont beaucoup connu. Sturm parle de sa vie passée : il s'exalte au souvenir des grandes chasses auxquelles il a pris part. La vieille moineaude l'interrompt.

« Mais, dit-elle, tous ces oiseaux que vous aidiez à tuer, est-ce que vous les mangiez?

— Non, certes, répond Sturm : les chiens de chasse ne mangent jamais de gibier.

— Bah ! alors vous étiez bien bon de tant courir pour les attraper : je ne me serais pas donné tant de peine !

— Et la gloire ! » répond fièrement Sturm.

La vieille moineaude ne comprend pas beaucoup. Mais le moineau aventureux qui devine les regrets de Sturm, d'autant mieux qu'il les éprouverait à sa place, dit tout bas à ses compagnons : « Pauvre diable! il faudra venir souvent causer avec lui pour le désennuyer : ça n'est pas gai la vie qu'il va mener dans cette cour. »

Les jours se passent: Sturm et les moineaux sont bons amis. Sturm s'ennuie beaucoup ; mais les moineaux lui sont fidèles. Les petits suivent leur camarade, le hardi compagnon, dans ses courses lointaines, malgré les représentations de la vieille moineaude. Il ne faut pas croire que ce soit par esprit de vagabondage : du tout, c'est seulement pour avoir quelque chose de nouveau à raconter au pauvre prisonnier, pour lui donner des nouvelles des bois, des prés et de tout ce qu'il aime. Ils se sont même, au mépris du danger, approchés d'une chasse, et il a su par eux combien on y avait tué de bêtes de chaque espèce. Les moineaux lui ont dit aussi que c'était son ami Faraud qui avait eu les honneurs de la chasse. Heureux Faraud ! Sturm l'envie, mais il se réjouit tout de même de son succès, et comme il a le cœur reconnaissant, il s'attache à ses petits amis qui lui servent de gazette.

La semaine est passée. Le maître de Sturm vient un matin le visiter dans sa niche. Pendant qu'il le caresse, arrive le valet d'écurie.

« Monsieur, dit-il, on amène le nouveau chien de garde.

— Très-bien, Jean ! Nous allons l'installer tout de suite. Otez la chaîne de Sturm. Pauvre Sturm ! tu en as assez de ce métier-là ? Nous allons retourner à la chasse ensemble, cela te plaira mieux, n'est-ce pas? »

Sturm est délivré ; il saute de joie, et dans un langage expressif il raconte à son maître combien la liberté lui semble douce. Les moineaux, rangés sur la gouttière, le regardent et causent entre eux.

« Il va retourner se fatiguer pour ses maîtres, dit la vieille moineaude.

— Il va courir la campagne, et revoir les champs et les forêts, » dit le moineau aventureux. Les autres lui font chorus.

« Adieu ! adieu ! » crient-ils tous de leur gouttière à l'heureux Sturm. Sturm s'arrête et leur fait de la tête un salut d'amitié ; puis il s'en va, moins gai que tout à l'heure, et se disant dans son honnête cœur :

« Ces bons petits ! ils étaient si gentils pour moi ! j'espère que je les reverrai... Si je savais ne pas les revoir, je regretterais presque ma prison..... Il y a du bien et de bons cœurs partout en ce monde, et ces huit jours-là n'ont pas été du temps perdu ! ils m'ont appris ce que peut valoir l'amitié..... même celle des moineaux ! »

Mme Colomb.

HEUR ET MALHEUR[1]

XXXVIII

Ces étourdis sont quelquefois d'habiles politiques.

Ce jour-là, les employés de la maison Pautrier et Baudrand furent tout étonnés des distractions de M. Marcey. Il fallait l'interpeller deux ou trois fois avant qu'il vous entendît et, lorsqu'il se décidait à répondre, il avait l'air de revenir des antipodes. Il n'arrivait pourtant que de Flavigny.

« Elle acceptera, se disait-il penché sur ses registres ; vicomtesse de Lestange, châtelaine de Bagnols, c'est assez engageant ; puis, si Fernand ne possède qu'une instruction superficielle, il a de l'esprit naturel, de la bonne grâce, de l'élégance et même, j'en suis sûr, beaucoup de cœur. Alice sera séduite par tous ces avantages, touchée surtout du désintéressement et de l'affection de ce beau garçon, c'est tout naturel, cela doit être. Nous sommes vraiment singuliers dans la famille, égoïstes peut-être; nous semblions avoir fait une convention tacite de garder cette perle pour nous seuls. C'est un peu sa faute : elle nous disait toujours qu'elle se devait toute à ses parents qui avaient tant fait pour elle ; nous l'avons crue sur parole. Il était si doux de pouvoir compter sur cette affection, de recourir à ce conseil, de s'adresser à ce dévouement ! Mais nous en avons joui assez longtemps, nous devons lui laisser la liberté d'être heureuse à son tour. Et pourtant, tout cela m'attriste. Je crois que Fernand a raison, et que je deviens bizarre et misanthrope. »

Comme son ami ne lui avait pas demandé le secret, Georges crut pouvoir parler à sa mère

1. Suite. — Voy. vol IX, pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316 331, 347 et 365, 379, 395 et 411.

d'une chose dont il était si fortement préoccupé, et Mme Marcey parut réellement bouleversée de cette confidence.

«Serait-ce possible! serait-ce possible!» murmura-t-elle avec un air d'angoisse dont Georges fut très-peiné et encore plus surpris. « Allons, se dit-il, ma pauvre chère mère est tout comme moi. Qu'est-ce que nous avons à prendre si mal un événement qui, en somme, devrait nous faire plaisir? »

Il s'efforça de calmer Mme Marcey en lui faisant tous les beaux raisonnements qu'il se faisait à lui-même et qui, à la vérité, ne semblèrent pas avoir beaucoup de prise sur elle; enfin, il conclut en disant que sans doute ils sauraient bientôt à quoi s'en tenir.

En cela, il ne se trompait pas, car, le lendemain, Fernand arrivait dans son bureau. Georges darda sur lui un regard si pénétrant qu'il en eût été transpercé si le rayon visuel était un stylet; mais le jeune vicomte était cuirassé, paraît-il, car ce foudroyant coup d'œil ne sembla lui faire aucun mal. Il se montrait ce soir-là d'un sérieux inaccoutumé; y entrait-il de la tristesse? on n'aurait su le dire.

Sans doute on l'a ajourné sans le décourager, pensa Georges. «Eh bien?» demanda-t-il... Il n'en put dire davantage.

« Eh bien! mon cher ami, je suis éconduit, répondit Fernand d'une voix un peu émue.

— Je te l'avais bien dit, elle ne veut pas se marier, s'écria Georges, avec plus de vivacité que de compassion.

— Elle ne veut pas se marier... avec moi, reprit lentement Fernand, mais...

— Mais parle donc; tes paroles se figent dans ta bouche. Elle en épouserait un autre! ce serait absurde, inexcusable. Elle t'aurait accepté, passe encore, mais tous ces petits messieurs de Villefranche et du Bois-d'Oingt sont parfaitement incapables de l'apprécier à sa valeur.

— Aussi, le petit monsieur dont il s'agit n'est-il ni du Bois-d'Oingt, ni de Villefranche.

— De Lyon, alors? »

Fernand baissa la tête en signe d'assentiment.

« C'est un homme de mérite et de cœur?

— Évidemment.

— Aimable?

— Quelquefois; je lui ai vu dernièrement des inégalités d'humeur...

— Mais, alors, il faut empêcher ce mariage; elle sera malheureuse avec lui.

— Je ne pense pas; elle a, comme tu sais, un caractère d'ange, et puis une disposition très-prononcée à l'indulgence en faveur de ce monsieur-là...

— Et il s'appelle?...

— Je ne suis peut-être pas autorisé à le dire.

— Quelle est sa position, son âge, sa fortune?

— Très-convenables.

— Et tu dis qu'il habite Lyon; est-ce que je le connais?

— Certainement.

— Depuis longtemps?

— Sans aucun doute.

— Ah! tu me feras damner. Où demeure-t-il?

— Sept ou huit heures par jour, rue Sainte-Catherine, n° 16. »

Georges fit un saut sur son fauteuil.

« Ici? mais alors, je ne vois que M. Paul Mathieu, notre premier employé?... »

Fernand, qui avait tiré de sa poche un petit portefeuille et cherchait quelque chose au milieu de ses cartes de visite, ne se pressait pas de répondre.

« Ce n'est pas M. Paul Mathieu, dit-il enfin avec un affectueux sourire, c'est... le jeune homme que voici. »

Et, en même temps, il mettait sous les yeux de son ami le portrait photographié de Georges Marcey lui-même.

Fernand croyait avoir très-habilement ménagé les transitions; il vit cependant que le pauvre Georges n'avait rien soupçonné et que ce bonheur qui lui tombait du ciel lui faisait physiquement le même effet qu'une tuile qui, du toit, lui serait tombée sur la tête. Il était devenu très-pâle et avait porté la main vers la région du cœur.

« Allons donc, dit Fernand qui courut ouvrir la fenêtre, un peu d'énergie; vas-tu te trouver mal comme une petite maîtresse? »

Georges déjà dominait son émotion :

« J'espère, dit-il, que ce n'est point une plaisanterie, elle serait cruelle.

— Et j'en suis tout à fait incapable, » répondit Fernand.

Georges n'en pouvait croire ses oreilles.

« C'est ton amitié pour moi qui t'aura trompé, disait-il. Jamais je n'aurais supposé qu'Alice voulût bien m'accepter... je n'aurais jamais eu la présomption...

— Bon, et comme elle aurait toujours eu la modestie de penser qu'elle n'était pas un parti convenable pour toi, cela aurait pu durer indéfiniment. Heureusement que je suis arrivé fort à propos pour arranger vos affaires.

— Ah! mon cher Fernand, tu es le meilleur des amis, jamais je ne pourrai reconnaître ce que tu fais pour moi, car enfin, tu te sacrifies.

— Nullement; j'étais bel et bien refusé dans tous les cas. Un oisif, un garçon qui a fait des dettes, Mlle Alice ne voulait point en entendre parler. Elle préférait un autre type; seulement ce type avait un nom qu'elle ne savait pas deviner. J'ai été obligé de l'aider un peu.... pas beaucoup.

— Ah! je vois ce que c'est : tu auras plaidé ma cause avec tant de chaleur qu'elle a fini par se laisser persuader; elle est si bonne, elle aura craint de me rendre malheureux.

— C'est-à-dire qu'elle avait peur de ne pouvoir te rendre assez heureux, c'est bien différent : elle objectait toujours son âge, son infirmité.

— Est-il possible! Fernand, viens avec moi, nous allons courir ensemble chez ma mère : elle sera bien étonnée, mais ravie, j'en suis sûr. »

Mme Marcey fut ravie en effet comme Georges le pensait, mais beaucoup moins étonnée qu'il ne l'aurait cru. C'est que les mères ont des intuitions singulières quand il s'agit de leurs chers enfants.

Le même soir, Georges partait avec elle pour Flavigny. On avait compté sur sa visite, il fut reçu comme un fils. Mais cela était-il nouveau? n'en avait-il pas toujours été ainsi? Quant à Alice, elle avait peine à croire à la réalité.

« C'est donc vrai, Georges, disait-elle, ton ami Fernand n'a pas inventé un roman invraisemblable?

— Mon ami Fernand n'a rien inventé du tout, il a traduit tout au plus, et encore n'a-t-il pu exprimer la moitié de l'affection que j'éprouve pour ma chère Alice.

— C'est inconcevable! reprenait - elle. Georges qui pouvait si bien choisir, se contenter de...

— Tais - toi, tais -toi », disait Georges indigné.

Mais elle y revenait toujours : « Une vieille fille, murmurait-elle, une petite boiteuse!»

Ah! pour le coup, Georges fut sur le point de se fâcher tout à fait; puis il se ravisa et, voyant Alice si obstinée, lui accorda tout ce qu'elle voulut. Certainement, elle avait une figure à faire peur, un caractère intolérable; n'importe, les choses étaient arrangées de telle façon qu'on ne pouvait se passer d'elle. Ne fallait-il pas que Mme Marcey pût prendre enfin un peu de repos? Depuis des années, absorbée par les soins à donner au grand'père, elle avait à peine respiré. Ah! le rusé diplomate, comme il avait trouvé le joint! Alice déjà se promettait de se faire aimer de M. Marcey, de donner une vie bien libre et bien douce à sa chère tante.

Mais ces personnes qui ont l'habitude de penser aux autres trouvent toujours le moyen de se tourmenter; elle redoutait pour Mme Guérin le vide et la solitude et ne put s'empêcher d'exprimer cette crainte à un moment où Georges s'était éloigné.

« Et moi donc? me compte-t-on pour rien? » lui répondit une voix grave et un peu grondeuse.

C'était celle de Lucien, revenu depuis quinze jours avec son diplôme de docteur en médecine, et hésitant jusque-là sur le choix de sa résidence. Il avait le plus vif désir de se fixer à Flavigny, mais n'osait se déclarer dans la peur de contrarier ses parents qui souhaitaient sans doute le voir s'établir à Lyon. Le mariage d'Alice modifiait la situation. Il profita de l'occurrence pour expliquer comment, sans autre ambition que celle d'être utile, sans autres attachements que ceux de la famille et du pays natal, il serait heureux de reprendre sa place dans la vieille maison. « Les villes sont encombrées de médecins sans malades, dit-il, mais dans les campagnes, au contraire, combien de malades manquent de médecin! » Il se souvenait en parlant ainsi de cette terrible journée où, bien jeune encore, il avait compris toutes les angoisses de sa mère et de sa tante devant le lit de douleur de leurs enfants.

Sa proposition fut accueillie avec joie; car cet excellent garçon tenait dans les affections de ses proches une place bien plus grande que celle qu'il occupe dans ce récit. Heureux, a-t-on dit, les peuples qui n'ont pas d'histoire; peut-être en est-il de même des enfants, et celle de Lucien n'est si courte que parce qu'il n'avait pas été malade comme Alice, paresseux d'esprit comme Cécile, volontaire et orgueilleux comme Georges, timide et poltron comme André.



Georges ouvrit le tiroir. (P. 29, col. 2.)

« A vous tous, ajouta-t-il, vous saurez bien me trouver une bonne petite femme, capable d'aimer et de soulager notre mère, qui alors n'aura plus rien à envier à ma tante. »

Comme tout cela était bien arrangé! comme il eût été agréable de savourer ensemble toutes ces espérances! Malheureusement, Georges n'avait que deux jours de congé et se voyait forcé de repartir. Ah! le devoir est quelquefois bien importun, mais enfin, c'est le devoir, c'est-à-dire le maître, et on lui obéit. Georges se consolait d'ailleurs en pensant qu'il allait s'occuper des formalités de son mariage, acheter la corbeille. Il voulait qu'elle fût jolie, cette corbeille, et il y mettrait la moitié de ses économies; seulement, il n'en dirait rien à Alice qui sûrement l'aurait grondé.

A suivre. EMMA D'ERWIN.

JUIN

Juin est représenté « sous la forme d'un homme nu, montrant du doigt une horloge solaire, pour signifier que le soleil commence à descendre ; il porte une torche ardente, symbole des chaleurs de la saison ; derrière lui est une faucille, parce que le temps de la moisson approche. »

Le mot juin vient-il de *juniores*, jeunes gens, ou de *Juno, Junonis*, Junon ? Quelques auteurs, en adoptant la première étymologie, supposent que dans ce mois on célébrait la fête de la jeunesse; ce sont les mêmes auteurs qui font dériver le mot Mai du terme latin *majores*, qui veut dire hommes âgés. Cependant la seconde étymologie paraît assez probable quand on se souvient que précisément, chez les Romains, le mois de juin était consacré à la déesse Junon, femme de Jupiter et mère de Vulcain, d'Hébé et de Mars.

Un grand phénomène astronomique a lieu tous les ans, le 21 juin. A cette époque, le printemps finit, l'été commence; les jours ont leur plus longue durée, nous sommes au solstice d'été. La figure 1 représente l'orbite de la Terre, c'est-à-dire le chemin que la Terre parcourt en une année dans son mouvement de translation autour du Soleil. Cette orbite n'a pas la forme d'un cercle parfait; c'est une ellipse. Vous remarquez, passant par le centre du Soleil, figuré par le petit cercle intérieur, deux lignes qui se coupent à angle droit et qui se terminent à l'ellipse en quatre points ; ces points indiquent les deux équinoxes et les deux solstices. L'orbite de la terre est ainsi partagée en quatre parties inégales, qu'on appelle *saisons*. Un simple examen de la figure précédente montre que la durée du printemps et de l'été surpasse celle de l'hiver et de l'automne. Voici les durées moyennes des saisons :

Printemps	92 jours 9	Automne	89 jours 7
Été	93 jours 6	Hiver	89 jours 0

Vous observerez, avec quelque étonnement peut-être, que c'est en été, pendant la saison des chaleurs, que nous sommes le plus éloignés du Soleil ; c'est en hiver, le 21 décembre, que la distance du Soleil à la Terre est la plus petite. Le 21 juin, la distance de la Terre au Soleil est d'environ 38 millions de lieues de 4 kilomètres ; le 21 décembre, cette distance n'est plus que de 37 millions de lieues de 4 kilomètres. Du 21 juin au 21 décembre, la Terre se rapproche donc du soleil de 1 million de lieues environ. Cette distance énorme, qui, le 21 juin, sépare la Terre du Soleil, peut être représentée par un chapelet de douze mille grains placés à côté les uns des autres, chacun de ces grains ayant un volume égal à celui de la Terre ! Un boulet de canon, partant de la Terre avec une vitesse de 500 mètres par seconde, mettrait *dix années* avant d'atteindre le Soleil.

Puisqu'en juin nous sommes plus éloignés du Soleil qu'en décembre, vous voyez que la température de la saison chaude doit tenir à d'autres causes qu'à la distance qui nous sépare du Soleil. L'une des principales raisons des températures élevées de l'été se trouve dans la plus longue durée des jours. Le 21 juin, le Soleil se lève à $3^h 38^m$ le matin, et se couche à $8^h 5^m$ le soir ; l'astre radieux reste donc au-dessus de notre horizon durant $16^h 7^m$, tandis qu'il ne reste que $8^h 11^m$ le 21 décembre. Ajoutons encore que durant l'été les rayons du Soleil frappent plus verticalement notre globe et sont mieux absorbés par la Terre.

Cette inégalité des jours et des nuits, d'une saison à l'autre, est due à l'inclinaison de l'axe de la Terre sur le plan de son orbite. La figure 2 vous représente la Terre au 21 juin. La ligne noire tracée sur notre globe représente le cercle de séparation de l'ombre et de la lumière. Aux équinoxes, cette ligne d'ombre se confond avec l'axe de rotation de la Terre, ainsi que vous l'apercevez dans la figure 3 ; chaque point de la Terre, entraîné par le mouvement de rotation de notre globe sur lui-même, reste une demi-journée éclairé par le Soleil et une demi-journée dans l'obscurité ; les jours sont égaux aux nuits. Du 20 mars au 21 juin, la ligne d'ombre s'est éloignée du pôle boréal et au contraire a dépassé le pôle austral ; dans l'hémisphère nord, par conséquent, les jours ont augmenté de durée, tandis qu'ils diminuaient dans l'autre hémisphère. Cette ligne d'ombre va se rapprocher de l'axe de rotation de la Terre, du 21 juin au 22 septembre, et à cette époque les jours redeviendront égaux aux nuits.

Ainsi, la légère inclinaison de l'axe de la Terre suffit pour nous donner, durant une année, des jours inégaux en durée et par conséquent des saisons variables. Aux équinoxes, le jour est égal à la nuit pour tous les points de la Terre ; au solstice d'été, l'hémisphère austral compte ses jours les plus longs, tandis que l'hémisphère boréal a ses plus courtes journées ; l'inverse se produit au solstice d'hiver. Lorsqu'on supposait que le soleil tournait autour de la Terre immobile, on remarquait que vers le 21 juin et le 21 décembre la hauteur du Soleil au-dessus de l'horizon ne variait pas pendant plusieurs jours ; on disait alors que le Soleil était arrêté, et ces deux dates portaient le nom qu'elles ont conservé de *solstices*, nom formé de deux mots latins *sol stat*, qui signifient : *le Soleil s'arrête*.

Voltaire se moquait beaucoup de notre globe, qui, disait-il, avec son axe incliné, « se présente de biais et gauchement ». Sans doute, si cet axe était un peu redressé, les nuits seraient toujours égales aux jours ; nous aurions un printemps perpétuel ! Seulement, la température du printemps serait insuffisante pour mûrir nos blés en Europe, et nous risquerions fort de mourir de faim ; il ne faudrait plus penser à la vigne dont le jus bienfaisant égaye et fortifie, et je crois bien qu'à l'exemple des Athéniens, qui se fatiguaient d'entendre appeler Aristide du nom de Juste, les habitants de la Terre se fatigueraient

vite de la monotonie d'une température toujours égale. J'ajoute que les insectes dévastateurs de nos jardins et de nos champs n'étant plus tués par le froid de l'hiver se multiplieraient d'une telle façon, qu'ils constitueraient bientôt un fléau véritable; je pourrais encore trouver mille raisons qui nous permettraient de répondre à Voltaire ce que La Fontaine répondait au paysan Garo qui regrettait « de n'être point entré aux conseils de celui que prêche ton curé », et de conclure avec le fabuliste : « Dieu fait bien ce qu'il fait. »

Le retour annuel des saisons était pompeusement fêté chez tous les peuples de l'antiquité; nous retrouvons encore dans certaines de nos coutumes la trace de ces anciennes cérémonies. C'est ainsi que, dans nos campagnes, on célèbre encore par des feux de joie le jour de la Saint-Jean qui arrive à l'époque du solstice d'été. A Paris, le feu de la Saint-Jean était allumé en grande pompe par les échevins; on faisait même brûler à cette occasion, sans que nous en puissions trouver la raison, un grand nombre de chats. Dans une note publiée en 1751, nous trouvons la pièce suivante qui constate cet étrange usage : « A Lucas Pommereux, l'un des commissaires des quais de la ville, 100 sols parisis, pour avoir fourni durant trois années finies à la Saint-Jean 1573 tous les chats qu'il fallait audit feu, comme de coutume, même pour avoir fourni, il y a un an, où le roi y assista, un renard, *pour donner plaisir à Sa Majeste*, et pour avoir fourni un grand sac de toile où étaient lesdits chats. » Cette même année 1573, au milieu de la place de Grève était planté un arbre de 60 pieds de hauteur au pied duquel étaient entassés du bois et de la paille ; un panier contenant deux douzaines de chats et le renard fourni par Lucas Pommereux étaient attachés à l'arbre. « Les magistrats de la ville, prévôt des marchands, échevins, armés de torches de cire jaune, s'avancèrent vers l'arbre, présentèrent au roi une torche de cire blanche, garnie de deux poignées de velours rouge. Sa Majesté Charles IX, armée de cette torche, vint gravement allumer le feu. » Puis le roi monta à l'hôtel de ville où fut servie une collation composée « de dragées musquées, de confitures sèches, de *cornichons*, de quatre grandes tartes, de massepins... » Quant aux Parisiens, ils emportaient dans leurs maisons les cendres et les tisons, persuadés qu'ils leur porteraient bonheur !

Dans plusieurs villes de France, on fabriquait des mannequins que l'on brûlait au milieu du feu de joie; cette coutume subsiste encore dans quelques endroits, et vous avez entendu parler sans doute de la promenade annuelle, dans la ville de Douai, de Gayant et de sa famille. Un mannequin, haut de 20 à 30 pieds, couvert d'une armure du moyen âge, parcourt les rues « la lance au poing. Sa femme haute de 20 pieds et ses trois enfants Jacot, Fillion et Binbin l'accompagnent. Un bouffon appelé *le fou des canonniers* gambade près de Gayant. La roue de la fortune vient ensuite près des chars de triomphe. » Toutes ces cérémonies se rattachent aux fêtes anciennes qu'on célébrait au solstice d'été et tendent à disparaître.

Fig. 1. — Orbite de la Terre; inégalité de durée des saisons.

Du 1er au 21 juin, les jours continuent à augmenter. Du 17 au 25 juin, la durée du jour est sensiblement la même : *sol stat*, le soleil s'arrête. Mais, à la fin du mois, les jours ont déjà diminué de 4 minutes : le soleil se lève à 4^h 2^m et se couche à 8^h 5^m. Durant ce mois, la planète Jupiter sera visible, tous les soirs, depuis neuf heures jusqu'à quatre heures du matin; Uranus, dont nous vous avons déjà parlé, pourra être observé tous les soirs, vers dix heures.

Au point de vue météorologique, juin présente un vif intérêt. La température s'élève et atteint une moyenne de 17°,2. Dans ce mois, les agriculteurs redoutent l'échéance du 8 juin, jour de la Saint-Mé-

dard qui peut, si le jour est pluvieux, amener une longue suite de pluies :

Quand il pleut à la Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

Il est bien évident que si vous prenez ce dicton à la lettre, il est toujours en défaut ; mais il ne convient pas de faire dire aux proverbes plus qu'ils ne veulent dire eux-mêmes. Il est bien probable que ce dicton remonte beaucoup plus haut que l'établissement du calendrier grégorien : or, quand on a introduit ce calendrier dans l'usage officiel, on a supprimé, pour une fois seulement, les fêtes de douze saints, ce qui avance de douze jours celles de tous les autres saints. La fête de la Saint-Médard tombait donc autrefois vers le 20 juin, jour voisin du solstice d'été. Or, à cette époque de l'année, le Soleil occupe pendant quelques jours la même position par rapport à la Terre ; la chaleur envoyée par le Soleil reste la même durant cette période, et, les conditions météorologiques variant peu, on doit supposer que le temps ne changera pas pendant quelques jours. Si donc il pleut à cette époque, la pluie a quelque chance de durée.

Fig. 2. — La Terre aux solstices ; inégalité de durée des jours et des nuits.

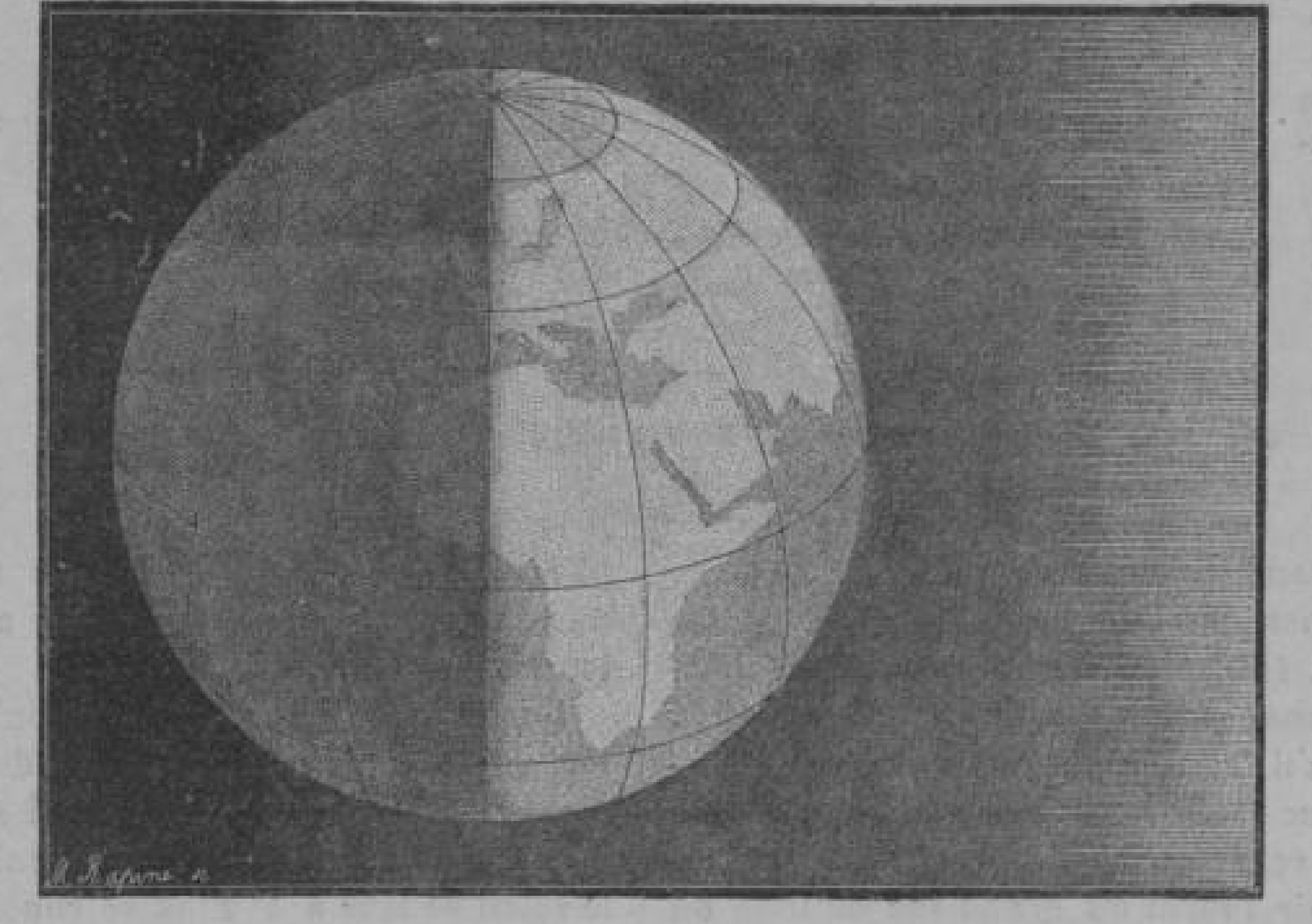


Fig. 3. — La Terre aux équinoxes ; égalité générale des jours et des nuits.

Si nos agriculteurs se sont inquiétés aussi vivement de l'influence de saint Médard, c'est, il faut le dire, parce qu'ils redoutent en juin l'abondance des pluies, ainsi que l'attestent certains proverbes agricoles :

Juin pluvieux vide celliers
Et greniers.

Quand il pleut pour Saint-Médard
La récolte diminue d'un quart.

Eau de Saint-Jean ôte le vin
Et ne donne pas de pain.

Nous pourrions multiplier ces dictons populaires qui se résument en ceci : les agriculteurs désirent un mois de juin moins pluvieux et plus chaud que le mois de mai.

C'est en juin que se termine le mois républicain de *prairial* et que commence, le 29 de ce mois, *messidor*, mois des moissons. En juin, vers la Saint-Jean, commencent la *fauchaison* et la *fenaison*, c'est-à-dire opérations qui consistent à couper le foin, à le faire sécher sur les prairies et à le rassembler en meules, en bottes, pour le rentrer dans cette partie des bâtiments de l'exploitation qu'on appelle le fenil. Dans ce mois a lieu la tonte des moutons, dont la laine servira à nous couvrir durant la saison froide ; le potager nous fournit en abondance les pois, les fraises, les artichauts..... ; le verger nous prodigue ses fruits rouges : cerises, groseilles et framboises.... la terre récompense avec usure les laborieux efforts de celui qui la cultive.

ALBERT LÉVY.



Une lumière approche. (P. 19, col. 1.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XVII

Les deux orages.

Régina partit donc. Elle s'en allait d'un pas rapide, sans rien voir de ce qui l'entourait, sans s'apercevoir que des nuages sombres s'amassaient au ciel ; en proie à un orage intérieur, elle aimait au contraire à sentir les rafales du vent soulever ses boucles épaisses et les faire tourbillonner sur son front brûlant. Tout entière à ses sombres pensées, elle courait plutôt qu'elle ne marchait, lorsqu'elle tressaillit tout à coup et eut peine à retenir un cri d'effroi.

Une main douce et ferme venait de se poser sur son épaule.

« Monsieur le curé ! s'écria-t-elle, tandis que le rouge montait à sa figure, car le regard pénétrant du prêtre s'attachait sur elle avec une expression particulière.

— Oui, monsieur le curé, répondit le vieillard avec une bonhomie empreinte de reproche ; monsieur le curé, qu'on ne vient plus voir comme jadis et qui allait demander si l'on était malade. »

Régina balbutiait, ne sachant que répondre. Qu'aurait-elle pu répondre, en effet, sans attrister le saint prêtre et sans encourir ses reproches?

Il considérait d'un air pensif ce beau visage devenu si sombre, si triste et si troublé.

« Eh bien ! mon enfant, vous ne me répondez pas ! reprit-il avec bonté. Attendez-vous donc que je vous interroge? »

Régina se taisait toujours.

« Je vais donc mettre le doigt sur la plaie, au risque de vous faire crier si j'ai deviné juste, ma pauvre fille, continua le vieux prêtre ; pour cela il me suffit de prononcer un seul nom : Marie-Ange. »

Régina regarda le curé avec des yeux hagards et poussa une exclamation inarticulée.

« Ayez pitié de moi ! dit-elle enfin; voulez-vous donc me torturer, vous aussi? Ah ! ma vie n'était-elle donc pas déjà assez triste, sans qu'elle fût encore désolée par ce supplice de chaque instant? Cette enfant est venue pour ma perte ! Elle m'a enlevé l'amour de mon père, l'affection de mes frères, de mes sœurs ; elle se plaît à faire parade de ses talents, qui sont supérieurs aux miens ! Comment puis-je endurer tout cela et demeurer calme et souriante? Comment puis-je l'aimer, elle? Comment puis-je m'empêcher de la détester? Oh ! monsieur le curé, mon fardeau est trop lourd et je succombe. Je ne voudrais ni vous attrister ni vous manquer de respect, monsieur le curé, mais je ne puis ni me confesser ni

1. Suite. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. X, page 1.

m'approcher de la sainte table; j'en suis indigne, puisque je sens qu'il m'est impossible de pardonner. Mon âme est triste jusqu'à la mort; mon esprit est troublé, c'est pour cela que je n'allais pas vous voir; c'est pour cela que j'aurais voulu pouvoir vous éviter aujourd'hui. »

Le curé avait attentivement écouté le discours violent de Régina; sa figure grave et sereine était restée impassible, quoique chacune des paroles de Régina fût comme un coup de poignard pour son cœur d'apôtre.

Elle s'arrêta épuisée, haletante, et retomba dans un silence farouche.

Le curé inclina lentement la tête.

« Il suffit, ma fille, dit-il; attendons, votre mère prie, l'heure de Dieu viendra pour vous. »

Et il la quitta.

Régina restait immobile, foudroyée par ces simples paroles: Sa mère! Il avait parlé de sa mère! Et elle, au lieu de penser à sa mère, elle se faisait un amer plaisir de s'appesantir sur ses griefs, pour avoir le droit de maudire ceux qui l'aimaient le plus. Cette idée lui déchira le cœur et elle éclata en sanglots.....

Quand ses larmes eurent coulé en abondance, elle redevint plus calme et regarda autour d'elle comme si elle sortait d'un rêve. Le curé avait disparu, elle était seule de nouveau. Elle éprouva comme une sorte de désappointement; elle aurait voulu lui parler encore, lui parler autrement, faire plus peut-être, et décharger enfin son pauvre cœur si lourd et si oppressé.

Un coup de tonnerre la rappela à sa situation réelle; l'orage s'approchait, le jour baissait et elle se trouvait dans les grands bois qui entouraient la propriété de son père, loin de toute habitation, loin de tout abri.

Elle reprit le chemin de la maison, l'esprit encore tout troublé par les idées les plus contradictoires.

« Ah! ma cousine! Quel bonheur pour moi de vous rencontrer... » dit soudain une douce voix tremblante d'émotion.

Régina s'arrêta brusquement. Marie-Ange, timide, émue, s'avançait au-devant d'elle.

« Je viens du presbytère, continua-t-elle en hésitant, mais je me suis perdue, et je suis incapable de retrouver mon chemin toute seule; je ne savais où aller et je commençais à avoir grand' peur; heureusement vous voilà! »

« Vous voilà! » Ces mots firent à Régina l'effet d'une raillerie amère.

« C'est cela, se dit-elle en elle-même, ce n'est pas assez de souffrir comme je souffre par la faute de cette petite fille, il faudra encore que je me mette à ses ordres et que je lui serve de chaperon! »

« Ma cousine, répondit-elle après une pause assez longue (et le timbre de sa voix était sec et dur), vous êtes comme moi sur le chemin de la Taudière; il est donc inutile que je vous impose ma compagnie et que vous m'imposiez la vôtre. Je ne suis pas une hypocrite, moi, et je ne puis prendre sur moi de faire accueil aux gens que je n'aime pas. Il y a au fond peu de sympathie entre nous. Marchez de votre côté, je marcherai du mien. »

Et Régina, après ces dures paroles, s'éloigna rapidement sans retourner la tête.

Si elle avait regardé une fois, une seule fois cependant, elle eût vu le visage pâle de Marie-Ange s'altérer de plus en plus: elle eût vu s'alourdir son pas déjà si fatigué, elle eût vu l'orage éclater dans sa violence, elle eût vu l'orpheline enveloppée d'une lueur éblouissante et sinistre; elle l'eût vue, dans sa terreur, tendre en vain ses mains suppliantes vers elle; mais elle redoubla de vitesse, sans s'inquiéter de ce qui pouvait se passer derrière elle.

Tout à coup une lueur éclatante illumina les nuages et la campagne tout entière; en même temps, un effroyable coup de tonnerre fit trembler le sol. Régina entendit derrière elle un cri perçant, un seul! Il y eut un moment de silence terrible, puis l'ouragan redoubla de fureur.

Régina arriva à la maison dans un état d'esprit voisin de la folie. A peine entrée, elle vit vaguement qu'on s'empressait autour d'elle; on la faisait asseoir, on la forçait de boire un cordial; enfin on la conduisit dans sa chambre.

Elle s'assit muette et tremblante, l'œil égaré, les dents serrées.

« Pauvre Régina, disait-on près d'elle avec compassion, c'est l'orage qui l'a épouvantée! »

Était-ce Babet qui parlait ainsi?

Oui, c'était Babet...

« En voilà une de revenue, dit une autre voix, mais l'autre, mon Dieu! l'autre! Si encore elles avaient été ensemble, Régina aurait guidé sa cousine. »

Mon Dieu! qui disait cela? Son père! c'était son père!

« A-t-on préparé les lanternes? Les hommes sont-ils là? » demanda la voix brève de M. de la Taudière.

Ah! cette voix, quels accents déchirants elle avait! C'était ainsi qu'il parlait, ce pauvre père, le jour où ses enfants avaient perdu leur mère.

Il y eut un pénible silence...

« Partons, dit tout à coup M. de la Taudière. Grand Dieu! cette orpheline m'était confiée! Ah! si un malheur arrivait à l'un de mes enfants, j'en mourrais de chagrin; mais s'il arrivait malheur à celle-là, j'en mourrais de remords. »

« De remords. » Oui, il avait parlé de remords! Et elle?.....

C'en fut trop pour l'esprit affaibli de Régina, elle jeta un grand cri et tomba à la renverse dans les bras de Babet.

« Caïn! Qu'as-tu fait de ton frère? » Voilà ce que lui criait sa conscience.

Son âme sentit alors toute l'horreur de sa faute;

elle fut envahie par les remords les plus cuisants. Régina ne demandait plus qu'une grâce à Dieu : sauver Marie-Ange pour échapper à une pareille torture et puis mourir, s'il le fallait.

Cette idée lui rendit pour un moment toutes ses forces ; elle se redressa soudain, repoussant Babet épouvantée : d'un bond elle franchit la porte et descendit en courant.

Il lui sembla que Babet criait avec effroi :

« Mon Dieu, elle devient folle! arrêtez-la! »

Il lui sembla que son père, au milieu du taillis, essayait de la retenir, mais elle était poussée en avant par une force invincible.

Le repentir, un profond, un âpre repentir déchirait en le purifiant ce cœur si tourmenté; l'heure de Dieu était venue. A travers bois et halliers Régina courait, retrouvant son chemin à la lueur des éclairs.

Elle ensanglantait à plaisir son visage et ses mains dans cette course fougueuse. Parfois elle tombait, mais elle se relevait aussitôt; elle essuyait à la hâte le sang qui couvrait son visage et reprenait sa course désespérée.

« Marie-Ange! criait-elle, Marie-Ange, réponds-moi! reviens, je veux te rendre à mon père! »

Un dernier cri. On y répond... Mais de quelle voix faible et plaintive! Du moins Marie-Ange vit encore... mais il était temps que l'on accourût à son secours! Quelques instants de plus, il eût été trop tard.


Elle s'arrêta épuisée. (P. 18, col. 1.)

Avec une force surnaturelle, Régina saisit Marie-Ange dans ses bras, elle l'emporte comme un petit enfant.

Une lumière approche...

« Vite, vite! Par ici, papa, elle est sauvée! Tenez, la voilà! » crie Régina dans un élan de joie délirante.

Mais quand elle eut jeté Marie-Ange dans les bras de M. de la Taudière, elle tomba comme une morte aux pieds de son père.

Vite on la transporta à la maison et le médecin, mandé en toute hâte, déclara qu'elle avait une fièvre cérébrale.



XVIII

La guérison dans la maladie.

La couche de douleur où gisait Régina était entourée par la famille anxieuse et désolée. Qui donc, devant les tortures présentes, n'aurait oublié le passé? Tous souffraient de la voir souffrir et de ne rien pouvoir pour la soulager : les jours et les nuits qui se succédaient n'apportaient à la malade que des angoisses incessantes et des tortures nouvelles. Sans cesse égarée, délirante, en proie à des remords rendus plus pénibles par ce délire presque constant, Régina se débattait, épouvantée par les visions du passé; sans cesse, dans ses rêveries lugubres, elle croyait voir Marie-Ange frappée de la foudre sous ses yeux, par sa faute.

Alors, quand elle se levait à demi, cherchant à fuir, affolée par une épouvante sans nom, Marie-Ange seule avait assez d'autorité sur elle pour lui persuader de reposer doucement sa tête sur l'oreiller.

A chaque crise nouvelle (et qu'elles étaient fréquentes, hélas!) Babet courait chercher Marie-Ange. Marie-Ange arrivait et bientôt Régina se calmait au son de sa douce voix, au contact béni de ses mains caressantes : semblable à un petit enfant, docile, apaisée, elle s'endormait sur la poitrine de celle que tous considéraient comme l'Ange gardien de la famille.

Pendant longtemps le médecin, sombre et muet, refusa obstinément de donner aux affligés une parole d'espoir; pendant longtemps, au sortir de chacune de ses visites, il évitait les regards anxieux qui sollicitaient de lui quelques paroles rassurantes.

Mais le ciel éprouvait pour purifier ; il voyait et agréait les larmes; il accueillait favorablement les souffrances et un instant arriva où le docteur dit : « Elle est sauvée ! »

Il faut avoir veillé soi-même, le cœur déchiré d'angoisses, près du lit de douleur de ceux qu'on aime, il faut avoir subi toutes ces tortures sans nom pour comprendre quelle joie immense dilata les cœurs de ceux qui entendirent ces paroles de vie. Ils étaient comme accablés, la joie les écrasait!

Régina était sauvée, mais combien elle était faible! que de précautions à prendre! L'âme brisée, le corps anéanti, elle gisait immobile, revenant lentement à la vie et ne comprenant que peu à peu ce qui s'était passé!

Il y avait cependant une chose dont elle ne pouvait douter, quelque étrange et quelque mystérieux

que cela pût paraître : désormais elle aimait Marie-Ange, et Marie-Ange l'aimait : trop faible pour pouvoir parler, elle regardait de ses beaux yeux languissants la douce figure de l'orpheline. Oh! combien ce regard était expressif ! il disait si nettement et si clairement : « Je souffre, je me repens, et je sais que tu me pardonnes. »

Marie-Ange ne se méprenait pas sur le sens de ce regard si éloquent et répondait par des caresses à cet aveu si humble et à ce repentir si inattendu.

Témoin de cet heureux changement, M. de la Taudière remerciait Marie-Ange d'un regard paternel et reconnaissant.

Babet ne cessait de prouver par son infatigable dévouement aux jeunes filles qu'elle avait à cœur d'imiter ses jeunes maîtresses et de détruire en elle-même ses défauts, surtout ceux qui étaient pénibles pour les autres.

Peu à peu les forces revinrent à Régina : ses premières paroles furent pour demander à voir le curé. On n'avait même pas besoin de le faire demander, car il venait tous les jours prendre des nouvelles de la malade, prier pour elle, bénir, consoler et fortifier ceux qui la veillaient dans l'angoisse.

Lorsqu'il parut, le visage amaigri de Régina s'illumina d'un doux éclat.

« Que je suis heureuse, monsieur le curé ! murmura-t-elle. Le bon Dieu me laisse ici-bas, avec la ferme volonté d'expier le mal que j'ai pu faire.



Elle se levait à demi. (P. 19, col 2)

— Mon enfant, répondit le prêtre avec onction, souvenez-vous que je n'ai jamais douté de votre cœur : j'attendais avec confiance ! »

Un sourire mélancolique effleura les lèvres pâles de Régina.

« Dieu a tout fait, grâce à l'intervention de ma mère, à l'influence bénie de Marie-Ange, monsieur le curé. Le changement s'est fait en moi comme malgré moi. Le ciel m'a foudroyée : que le ciel soit béni !

— Espoir et confiance, ma bien chère fille, reprit doucement le saint prêtre : vous voilà maintenant ressuscitée d'âme et de corps, profitez de la vie que vous rend la bonté divine pour remplir maintenant avec amour, avec persévérance, vos devoirs de chrétienne, de fille, de *sœur*, et quand je dis « de sœur », vous savez ce que je veux dire. Vous vous souviendrez désormais que vous avez trois sœurs au lieu de deux.

— Trois sœurs, monsieur le curé ! soupira Régina, dont les yeux, après avoir étincelé de joie, se mouillèrent de larmes. Pensez-vous sérieusement que j'aie trois sœurs ?

— Ma fille, dit le curé alarmé par ces étranges paroles, auriez-vous encore de tristes préventions contre votre cousine ?

— Oh non ! s'écria Régina avec chaleur. Je vois bien que je me suis mal expliquée ; c'est parce que je ne me sens pas digne d'appeler Marie-Ange du doux nom de sœur. Voilà ce que je pense, et voilà ce que je voulais dire. »

Le vieillard sourit avec bonté ; il s'approcha du lit, et, posant lentement ses mains sur le front de Régina :

« Dieu a pardonné, répondit-il, et Marie-Ange ne se souvient plus. Vivez tranquille et heureuse. »

Allons, allons, reprit-il avec une douce gaieté, tâchez d'être bien calme, bien raisonnable et bien soumise. Je vois que vous voudriez parler, mais vous êtes encore trop faible : je suis donc obligé de vous imposer silence. Je vais vous laisser reposer, mon enfant, mais je vous promets de venir vous faire une petite visite tous les jours. Sanctifiez votre convalescence par la patience, la résignation, et rappelez-vous que, pour le chrétien, souffrir, c'est prier. »

M. de la Taudière sortit avec l'intention d'accompagner le curé jusqu'à la grille ; mais il l'accompagna, sans s'en apercevoir, jusqu'au presbytère. Quand il revint, tout pensif, les mains derrière le dos, sa physionomie exprimait une joie profonde et sérieuse.

Lorsqu'il rentra au château, il alla droit à la chambre de la malade, se pencha sur le lit, et embrassa sa fille comme le père de l'enfant prodigue dut embrasser son fils repentant.

« Monsieur le curé t'a tout raconté? » dit-elle en levant sur lui ses beaux yeux.

Elle ajouta :

« Je lui suis bien reconnaissante de l'avoir fait. Maintenant, quoique je me sente un peu faible, il faut absolument que je voie Marie-Ange. Je voudrais voir aussi Bathilde, Claire et Paulette. »

Sur un signe de M. de la Taudière, Babet sortit pour faire la commission de Régina.

Lorsque la malade vit paraître Marie-Ange, elle lui tendit les bras :

« Pardonne-moi, Marie-Ange, lui dit-elle humblement, pardonne-moi, s'il est possible, le mal que je t'ai fait et celui que j'ai voulu te faire. M. le curé m'a dit que tu consentirais à oublier le passé ; j'ose à peine le croire, il faut que je l'entende de ta propre bouche. J'ai été si cruelle, si dure, si criminelle envers toi !

— Ne parle pas ainsi, ma bien-aimée, dit Marie-Ange avec une douceur infinie ; tu as pu être tentée au delà de tes forces, mais tu as cruellement souf-

fert; n'est-ce pas une expiation suffisante? Ce qui est arrivé est arrivé sans doute par l'expresse volonté de Dieu qui a choisi cette voie pour nous mener tous au bonheur. Béni soit le passé, puisqu'il nous réunit aujourd'hui dans une commune tendresse; car je t'aime, ma sœur, je t'aime de tout mon cœur, et toujours, oui, toujours je t'ai tendrement aimée! »

Les deux cousines s'embrassèrent étroitement. Dans cette étreinte, elles ressentirent quelque chose des joies du ciel; car elles sont données quelquefois sur cette terre à l'innocence et au repentir.

« Et vous, dit Régina, retombant sur son oreiller et tendant les mains à ses sœurs et à Paulette, me pardonnez-vous aussi? J'ai été bien malveillante pour toi, ma pauvre Paulette; je t'ai rendu la vie aussi amère que je l'ai pu. Ma chère Bathilde, je t'ai donné un si mauvais exemple, à toi et à notre chère petite Claire. »

Paulette déclara en pleurant que Mlle Régina était une bonne chérie, et qu'il faudrait avoir le cœur plus dur qu'une pierre pour lui faire de la peine. Bathilde saisit dans ses deux mains les mains amaigries de sa sœur et les serra avec force contre sa poitrine. Colibri riait et pleurait en même temps, ne sachant que répondre, parce que son petit cœur était trop plein et que les paroles lui manquaient; elle posa sa tête sur l'oreiller, la joue contre la joue de sa sœur.



Il posa ses mains sur le front de Régina. (P. 20, col. 2.)

« Et toi, que te dirai-je? continua Régina en tournant sa tête languissante vers Babet. Chère mie, tu n'as pas besoin que je te le dise. Combien je me reproche ma conduite à ton égard, toi qui es notre seconde mère, notre infatigable providence !

— Veux-tu bien te taire, dit Babet en affectant une fermeté que démentait le tremblement de sa voix, tu parles trop ! Je voudrais bien connaître celui qui dirait que je pourrais jamais t'en vouloir, à toi, que j'ai élevée et qui as toujours été une si bonne fille pour moi!

— Père, dit Régina devenue toute tremblante, c'est à vous que j'ai voulu parler en dernier; je n'aurais pas osé le faire avant d'avoir obtenu mon pardon de tous ceux que j'ai si cruellement offensés. Père, j'ai failli depuis longtemps à ma tâche; fille négligente, orgueilleuse et rebelle, j'ai assombri, contristé les dernières années de la vie de ma mère. Bien souvent j'ai manqué envers vous de respect et d'obéissance. Comme sœur aînée, j'ai été, non un aide, mais une pierre d'achoppement. Comme parente de votre fille adoptive, je l'ai haïe, lâchement abandonnée, la sachant en péril. Voilà ce que j'ai fait, père; après tout cela, vous est-il encore possible de me pardonner? »

Un profond silence succéda à ces paroles, prononcées avec une lenteur solennelle. M. de la Taudière avait religieusement écouté Régina. Quand elle se tut, il se leva, alla vers elle, et, se penchant vers cette pâle figure, transfigurée par la douleur et le repentir :

« Je te pardonne et te bénis, ma fille, dit-il avec une gravité tendre, sois en paix désormais, et vis pour donner l'exemple des vertus dont ta cousine, ta nouvelle sœur, t'enseignera la pratique. »

L'excès du bonheur peut nous abattre aussi bien



que l'excès de la douleur. Régina resta sans mouvement dans les bras de son père : les caresses des siens la ranimèrent à grand'peine et elle finit cette heureuse journée dans un état de délicieux anéantissement. Partout où se portaient ses regards languissants, ils ne rencontraient que des visages où respiraient la plus vive tendresse et la plus tendre sympathie.

A suivre. V^esse DE PITRAY, née DE SÉGUR.

LES COSAQUES

Qu'est-ce que les Cosaques? Quelle est leur origine? Sont-ce des Russes ou bien des sauvages? Bien peu de gens, je crois, seraient à même de répondre couramment à ces questions. Depuis l'invasion de 1815, les Cosaques ont donné lieu à tant de légendes, que le peu de vrai que l'on savait sur eux a fini par s'oblitérer. Aussi allons-nous essayer de tracer à grands traits l'histoire de ce peuple dont on a tant parlé.

Les Cosaques ne sont devenus des populations à peu près sédentaires, régulièrement organisées et soumises à la juridiction russe, qu'à des époques relativement modernes. Originairement ce furent des bandes d'aventuriers, des coureurs de butin, et c'est de là qu'est venu leur nom de *Kasak*, qui a encore cette signification dans le turc oriental. Cette appellation a pu ainsi être appliquée autrefois à des hordes tout à fait distinctes. Elle fut donnée aux Tcherkesses ou Circassiens, comme le montre un passage de Constantin Porphyrogénète (xe siècle), et le nom leur en resta chez les Géorgiens. L'Arabe Maçoudi, à la même époque, en parle sous le nom de *Kechek*, et Nestor, un peu plus tard, les mentionne sous le nom de *Kassoghes*. La dénomination, dans son acception orientale, se retrouve encore aujourd'hui appliquée à une grande fraction des Kirghiz.

Peu après la destruction du royaume tartare de la Horde d'Or, on voit apparaître des bandes de Cosaques dans les environs du Dniéper, sur les terres de l'Ukraine. Tous les mécontents, tous les révoltés contre le joug si pesant des Polonais vinrent se joindre à ces bandes de pillards, et bientôt l'élément slave y devint dominant sinon exclusif. Le gouvernement polonais, de même que les ducs de Lithuanie, loin de s'opposer à la formation de ces colonies armées, comprirent qu'il était de leur intérêt de les favoriser et de s'en faire des alliés; ils y trouvaient une barrière contre les Tartares musulmans restés en possession de la Crimée et du littoral nord de la mer Noire. Le roi de Pologne Sigismond Ier leur assigna des terres sur le bas Dniéper, au-dessus des rapides qui coupent ici le fleuve sur une longue étendue : c'est de là que les Cosaques du Dnieper ont reçu des Russes le nom de Zaporogues, littéralement « au-delà des chutes » (*zaporoghi* en russe). Étienne Batori, troisième successeur de Sigismond Ier (1575-87), leur donna une organisation régulière et conféra l'investiture à leur chef désigné sous le titre d'*hetman* ou *ataman*.

Aujourd'hui tous les Cosaques sont parfaitement russes, par la langue, par les traits (bien que çà et là une réminiscence mongole accuse le mélange de leur première origine), russes par la religion (grecque orientale) et la juridiction politique. Leur organisation est restée toute militaire.

Les *stanitzas*, ou bourgades des Cosaques de la Ligne, s'étendent tout le long des frontières qui bornent au midi les possessions russes. Il y a un siècle à peine, elles composaient l'unique défense de cette région contre les races sauvages voisines. La population qui s'y est formée a beaucoup perdu de son caractère belliqueux depuis que les frontières ont été reculées plus au sud, et les *Lignes* elles-mêmes n'ont plus l'importance qu'elles avaient à l'époque de leur établissement.

Une *stanitza* cosaque n'est autre chose qu'un grand village, tels qu'on en rencontre dans certaines parties de la Russie. La population varie de mille à deux mille âmes; l'église s'élève au centre des habitations; une palissade les entoure de toutes parts. Elle a deux entrées avec de grandes portes, au-dessus desquelles on a placé une inscription qui indique la date de la fondation et le nombre des habitants. A côté de chaque porte s'élève un donjon, qui a la forme d'une tourelle carrée. Un Cosaque s'y tient en observation.

On retrouve des tourelles semblables sur quelques éminences qui avoisinent la grande route postale. Elles sont flanquées d'un corps de garde, où se tenait le piquet de surveillance. La plupart de ces constructions tombent en ruine, vestiges des temps passés et derniers témoins d'une activité fiévreuse, toute de rapine et de pillage.

La construction de ces tours est originale et tout à fait primitive : quatre longues poutres enfoncées dans la terre et inclinées l'une vers l'autre forment la base; avant d'arriver au sommet, on voit une petite chambre entourée de balustrades en bois, et au-dessus, un peu plus élevé que la taille d'un homme, un toit quadrangulaire, incliné et recouvert de planches ou de paille, et surmonté parfois d'une pointe ou simplement d'un pieu. Un escalier étroit descend de la chambre pour aboutir à la cour où se trouvent quelques maisons rustiques, basses et couvertes de paille ; les unes étaient destinées aux factionnaires, les autres servaient d'écurie aux chevaux.

Toutes les constructions sont entourées d'une haie de branchages, qui n'offrirait aucune résistance aux attaques du dehors : mais aussi, jour et nuit, on tenait un cheval tout sellé, et, en cas de danger, on pouvait aller promptement donner l'alarme et cher-

cher du secours. Toutes ces précautions et tous ces moyens de défense n'ont plus aujourd'hui de raison d'être, l'ennemi n'existant plus. Ce sont des souvenirs du passé.

Les habitations des Cosaques sont en bois enduit de terre glaise, et blanchies à la chaux. Les toits sont revêtus de chaume ; les planches ne le remplacent que sur les maisons des habitants aisés.

Leur intérieur se distingue de celui des populations aborigènes par la propreté et un certain confort. Elles sont, avec leurs dépendances, entourées de treillages cachés sous l'ombre d'arbres touffus. Leur aspect est charmant dans ce nid de verdure.

buissons, les bois étaient gardés nuit et jour. Les montagnards, sachant à quel ennemi ils avaient affaire, organisaient leurs courses dans le plus grand secret et usaient de précautions de toute espèce. Le guerrier le plus alerte était chargé de faire une reconnaissance, il suivait à la nage le cours du fleuve, poussant devant lui une pièce de bois ou une forte racine d'arbre, derrière laquelle il pût se dissimuler aisément. Malheur aux Cosaques, s'il trouvait un passage mal gardé ou une sentinelle endormie! la bande passait tout entière, et toute la contrée était mise à sac et ravagée par l'incendie. Mais, au contraire, lorsque le Cosaque de garde,



Une colonne de Cosaques en marche.

On retrouve encore dans toute leur vivacité les traditions de l'existence si belliqueuse que menaient les Cosaques il y a quelques années à peine. Ce n'était alors qu'un long combat sanglant, des alertes continuelles, réveillant toute la bourgade la nuit, la tenant sur pied le jour. Sans cesse sur le qui-vive, ils restaient constamment vêtus et armés jusqu'aux dents ; toujours prêts à la défense, toujours menacés de se voir ravir femmes, enfants, troupeaux.

Le danger d'une invasion se présentait-il? Le Cosaque, de faction sur la tourelle, le signalait immédiatement. Si l'on avait besoin de renforts, on envoyait les demander aux bourgades les plus proches ; les Cosaques se rassemblaient en un clin d'œil et marchaient droit à l'ennemi. Tous les gués, les

habitué à toutes les ruses de l'ennemi, distinguait au passage la tête rasée du montagnard, c'en était fait de ce dernier : il le laissait arriver tout près de lui, et, à travers le buisson qui le cachait, lui envoyait une balle dans la tête.

Aussi fallait-il aux Cosaques de la Ligne l'œil pénétrant et l'oreille tendue pour deviner l'approche de l'ennemi, la force et le sang-froid au milieu de ces alertes et de ces luttes incessantes, le courage en face de la mort et la finesse qui sait opposer la ruse à la ruse. Si la colonisation a modifié ce type curieux, elle n'a pu en effacer complétement les traits : le Cosaque d'aujourd'hui n'est pas sans ressemblance avec ses ancêtres. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant est élevé dans le mépris de la vie et

dans l'habitude d'affronter les dangers, quels qu'ils soient. Toujours en selle, il devient un cavalier agile, plein de vigueur et de fougue.

L'équitation est en grand honneur chez eux : à cheval ils font merveille. Lançant leurs coursiers à fond de train, ils tirent au but, et presque toujours ils l'atteignent; sans changer l'allure de leur cheval, ils ramassent divers objets sur le sol, lancent en l'air leurs sabres et leurs fusils, et les rattrapent; ils sautent à terre et remontent en selle avec une aisance et une agilité surprenantes.

« J'ai eu, dit à ce sujet le voyageur russe Vereschaguine, l'heureuse chance d'assister à un spectacle saisissant : c'était celui d'une troupe de cavaliers faisant une charge à fond de train, debout sur leurs montures et le haut du corps en avant. On nomme ce genre d'exercices *djighitoffka* : c'est chez eux un divertissement fort estimé et auquel ils donnent tout l'éclat possible. Ils l'exécutent ordinairement en l'honneur de quelque voyageur illustre auquel ils veulent témoigner un profond respect. Plus le personnage est haut placé, plus ils mettent de solennité dans ce tournoi; ils multiplient les exercices à l'infini, ils y ajoutent même l'attrait puissant d'un danger réel. Aussi la journée ne se termine-t-elle guère sans bras ou jambes cassés; il n'est même pas rare que les accidents soient mortels. »

Jadis l'administration locale jouissait de grands priviléges et de certaines franchises, dont quelques-uns, du reste, subsistent encore. Aussi les Cosaques se regardent-ils comme un peuple libre et supérieur aux autres Russes, qu'ils traitent assez lestement; ils aiment à exercer sur eux leur verve.



Cosaque de la Ligne. (P. 22, col. 2.)

Indépendamment du service militaire sur la Ligne, dont la défense est confiée à leur garde, ils doivent satisfaire à la loi générale du recrutement. Une partie de la jeunesse va compléter les régiments cosaques qui sont disséminés dans tout l'empire, mais principalement dans les régions du Caucase et de la Transcaucasie.

Quoique ennemi juré et mortel du montagnard, le Cosaque s'est habitué à estimer en lui son impassible courage et sa brillante bravoure. Le jeune Cosaque cherche à ressembler au Caucasien, non-seulement par ses manières pleines d'audace, mais surtout par le costume. Tout homme qui connaît les deux races ne manquera pas d'observer ce trait exceptionnel.

Le costume du Cosaque est presque le même que celui du montagnard caucasien : il en a adopté le vêtement depuis l'immense bonnet fourré jusqu'à la bottine. La température et l'hygiène sont les premiers tyrans de la mode.

Du reste, le Cosaque, dans sa tenue de travail, lorsqu'il est aux champs, diffère peu des simples cultivateurs de la Petite-Russie; il porte le même bonnet et le même casaquin. Les femmes s'habillent presque toujours comme les Petites-Russiennes.

En général, les hommes et les femmes de cette race unissent l'élégance et la proportion des formes à une beauté remarquable : il est seulement à regretter que chez eux le développement de l'intelligence ne soit pas aussi en rapport avec celui du corps et laisse beaucoup à désirer. La paresse d'esprit leur est commune avec le vrai Russe; ils sont, en outre, imbus d'un préjugé qui les porte à voir d'un mauvais œil toute innovation ou toute amélio-



La *djighitoffka* chez les Cosaques de la Ligne. (P. 24, col. 1.)

ration dans la vie ordinaire. Ils tiennent à conserver strictement les habitudes de leurs ancêtres, et sont ennemis, par cela même, de tout progrès et de toute civilisation.

Dans les cas extrêmes, tous les Cosaques de dix-huit à cinquante ans sont tenus de se mettre à la disposition du tsar. Ces bandes irrégulières, alors enlevées à la garde des frontières, sont excellentes pour le service des avant-postes, des éclaireurs et fourrageurs, pour celui des enfants perdus de l'avant-garde, pour les surprises nocturnes et les courses à fond de train. Elles se précipitent sur l'ennemi en poussant d'effroyables hourras et l'assaillent de tous côtés en se servant avec une habileté merveilleuse de leurs longues lances; si elles éprouvent de la résistance, elles se débandent et fuient en tous sens, mais pour se rallier plus loin et revenir à la charge. Toutes les chansons de la Petite-Russie célèbrent la bravoure, l'agilité et l'indépendance des Cosaques.

LOUIS ROUSSELET.



LES CRABES GIGANTESQUES

Quelques-uns de nos lecteurs se rappellent peut-être de courts extraits que nous avons donnés d'un vieil auteur arabe sur les oiseaux et les fourmis gigantesques. L'écrivain est naïf, il accepte sans difficulté les bonnes histoires, les récits merveilleux que lui débitent sans sourciller les pilotes et les capitaines au long cours. Nous avons montré qu'en faisant la part de l'exagération des conteurs, il reste des faits reposant sur un fond vrai, mais regardés par le gros bout de la lorgnette. Voici un nouvel exemple de cette tendance naturelle des conteurs à exagérer ce qui sort de l'ordinaire.

Un marin qui revient d'une traversée dans l'Inde et la Chine rapporte qu'en passant près d'une île de l'Archipel Malais, il aperçut dans la mer deux espèces de cornes, élevées au-dessus des flots, qu'il prit tout d'abord pour des rochers. Curieux de reconnaître cet écueil, dont il n'avait pas vu trace dans ses précédents voyages, il approche, et voici que les deux cornes plongent dans la mer et disparaissent. Dans la transparence de l'eau, le marin voit un crabe énorme qui fuit pour regagner son trou. Les prétendues cornes étaient ses deux pinces.

D'autre part, le pilote Ismaïl, fils d'Ibrahim, célèbre par ses navigations au Pays de l'Or, a vu quelque chose d'également extraordinaire. On voulut un jour arrêter un instant le navire qu'il montait. La grande ancre fut jetée. Le navire continua sa marche. « Voilà qui est bizarre, » dit Ismaïl; et, s'adressant à un plongeur: « Descends, lui dit-il, le long du câble de l'ancre et vois ce qui se passe. » Le plongeur descend, regarde. O merveille! un crabe gigantesque tenait l'ancre entre ses pattes, jouait avec cette lourde masse et entraînait le navire. Il fallut effrayer l'animal pour le décider à lâcher son hochet. L'ancre pesait douze quintaux.

Le bon homme à qui on fait ces récits et qui les a mis par écrit, voilà bientôt mille ans, pour l'édification de la postérité, ajoute que tout cela lui parut quelque peu surprenant et qu'il hasarda quelques objections. «Ce qu'il y a de sûr, dit-il en guise de conclusion, c'est que les crabes atteignent dans la mer des dimensions extraordinaires.» C'est probablement tout ce qu'il faut retenir de ces deux anecdotes, composées sans doute tout exprès pour attester la grandeur possible du crabe, comme ces historiettes qu'écrivent les moralistes pour prouver la nécessité de telle et telle vertu.

Ce n'est pas le crabe de nos côtes qui jonglerait avec des ancres de douze quintaux, ou ferait prendre ses pinces pour des rochers à fleur d'eau. Vous savez qu'aucune des espèces de nos plages ne dépasse un diamètre de 25 à 30 centimètres. Mais il n'en est pas de même dans les mers qui baignent l'Australie, les îles de la Sonde, les côtes de la Chine et du Japon. On pêche là parfois des monstres dont la taille explique jusqu'à un certain point les contes de notre Arabe.

En 1867, M. Émile Blanchard présentait à l'Académie des sciences un de ces crustacés de l'espèce *araignée*, dont les bras atteignaient un mètre vingt centimètres de longueur, ce qui donnait pour l'envergure totale de l'animal environ deux mètres et demi. Il venait des mers du Japon.

A cette occasion, M. Blanchard faisait remarquer que dans les régions fréquentées par les pêcheurs, la taille des animaux marins, des crabes, des homards, des moules, etc., est bien inférieure à celle qu'elle atteint dans les mers où ces animaux peuvent se développer librement. L'homme, qui les recherche pour sa nourriture, détruit les conditions favorables à leur accroissement. Arrivés à une certaine dimension, ils ne peuvent échapper à ses filets, tandis que, dans les mers peu explorées, ils ont la facilité de vieillir et de dépasser cette moyenne, où la pêche continue les maintient chez nous. Pour les crustacés, en effet, il n'y a pour ainsi dire pas de limites de croissance. Chaque individu grossit indéfiniment, au moins jusqu'à un âge très-avancé, dont on ne saurait fixer le point d'arrêt.

Ainsi, d'après les plus savants naturalistes de nos jours, il n'est pas impossible qu'il ait existé et qu'il existe encore des crabes monstrueux dont les dimensions seraient à celles de nos tourteaux ce qu'est, par exemple, la taille de la plus grosse langouste à celle de la crevette.

L. MARCEL DEVIC.

LES CAUSERIES DU JEUDI[1]

—

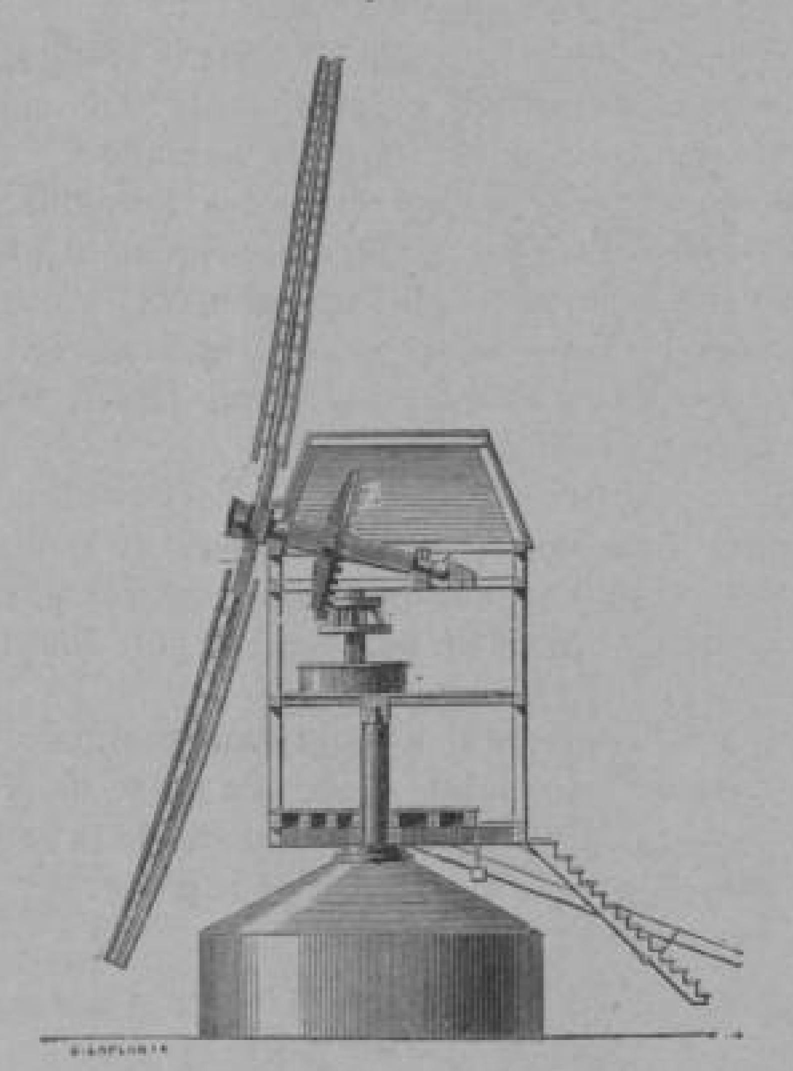
LE PAIN ET SON HISTOIRE

« Ainsi faisaient les anciens ; les historiens de Rome nous apprennent même que leurs ancêtres, alors que déjà ils avaient rendu leur nom célèbre par les triomphes guerriers, ne connaissaient encore d'autre manière de consommer le blé que de le faire bouillir dans l'eau, et de manger le grain *crevé* par la chaleur — ce qui leur avait valu parmi les peuples plus avancés qu'eux le nom quelque peu ironique de *mangeurs de bouillie*. Ils passèrent ensuite au broiement entre des pierres, et construisirent, pour obtenir la farine, d'abord des pilons, puis des moulins — mus à bras. Tout ménage avait son moulin, composé de deux pierres assez grosses, celle de dessous légèrement taillée en cône, celle de dessus s'emboitant et tournant à frottement sur la première. Un trou percé au milieu permettait d'introduire le grain, qui tombait broyé tout autour de la meule. Dans chaque maison on moulait le blé ; et c'était le fait des esclaves de tourner la meule. Comme pour avoir de la farine plus fine, plus belle, on augmenta la grandeur et le poids des meules, alors tourner la meule devint une terrible besogne que l'on faisait accomplir par les esclaves, par les citoyens nécessiteux ou par les condamnés quand il s'agissait d'un service public : c'étaient les travaux forcés de ce temps.

» Par exemple Samson, le fameux guerrier d'Israël, prisonnier chez les Philistins, était occupé à tourner la meule. Plaute, le poëte latin dont il nous reste tant de curieuses comédies, s'étant trouvé ruiné par des entreprises commerciales, allait tourner la meule chez les uns et chez les autres afin de gagner de quoi vivre.

» Un illustre philosophe grec, Cléanthe, qui ne faisait pas fortune à philosopher, tournait la meule la nuit pour avoir, durant le jour, le loisir de s'appliquer à l'étude, sans demander rien à personne. On raconte même qu'un de ses disciples s'étonnant de le retrouver après plusieurs années faisant encore ce pénible métier :

» — Eh ! repartit le philosophe, puisque ce métier m'assure une digne indépendance, pourquoi cesserais-je de le faire ?



Coupe d'un moulin à vent.



Intérieur d'un moulin à vent.

» Ce fut seulement vers la fin de l'empire romain, c'est-à-dire trois cents ans environ après Jésus-Christ, que l'on connut les premiers moulins mus par l'eau. Quant aux moulins à vent, on croit qu'ils furent inventés en Orient, et qu'on ne les employa dans nos pays qu'au retour des Croisades. Aujourd'hui, outre les moulins à vent, dont le nombre diminue beaucoup, et les moulins à eau qui continuent à tourner sur toutes les rivières, il y a pour la production en grand les moulins où la vapeur met en mouvement des quantités de meules ; mais la nature du moteur importe peu, ce n'est là qu'une question d'application mécanique; quel que soit le moteur, l'effet produit est toujours le même : il s'agit de broyer le grain, et rien de plus. Je me trompe, il s'agit encore de séparer la farine du son, c'est-à-dire d'enlever à la poussière qui résulte de la partie intérieure du grain l'espèce d'écorce qui enveloppait le grain. Cette opération vous parait sans doute bien simple,

1. Suite et fin. Voy. vol. IX, p. 398.

et tout aussitôt l'idée vous vient qu'avec un tamis la séparation doit être obtenue très-facilement : ce qui est vrai ; mais je puis vous certifier que pendant bien longtemps, bien des siècles, on n'eut pas même la pensée d'épurer ainsi la farine. On consomma le blé trituré tel qu'il sortait de la meule.

» Enfin l'on y pensa, et comme on s'en trouva bien, le fait de tamiser la farine donna naissance à une industrie spéciale. Des hommes qui avaient un *sas* ou tamis sur l'épaule, et qui portaient le nom de *talmeliers*, s'en allaient criant dans les rues : « Farine à tamiser, voilà le talmelier! »

» Les ménagères qui avaient moulu ou fait moudre du blé faisaient entrer l'homme au tamis, qui se chargeait d'opérer la séparation du son.

» Ce ne fut pour ainsi dire que dans les temps les plus rapprochés de nous, qu'on imagina de faire tomber la mouture au sortir des meules dans des cages rondes garnies de canevas appelées *blutoirs* qui, tournant sur elles-mêmes, ne laissent passer que la farine et retiennent le son.

» C'est ainsi qu'à l'aide de canevas très-fin on obtient ce qu'on appelle la fleur de farine avec laquelle se font les plus beaux pains et les pâtisseries.

» Et sur ce mot, je vais certes vous étonner beaucoup en vous disant que très-probablement les gâteaux, les friandises dont la farine est la base, ont précédé de beaucoup le pain proprement dit, celui qui ne doit sa saveur, cependant si agréable, qu'à la seule farine. On mêlait à la pâte du miel, de l'huile, des jus de fruits, et l'on y était en quelque sorte obligé pour relever la fadeur du gâteau primitif.

» Et d'où procédait la fadeur de ce gâteau? de l'absence de *levain*.

» Et qu'est-ce que le levain?... Je vais vous l'expliquer par une historiette dont l'authenticité est tout à fait vraisemblable, car on ne saurait guère comprendre autrement la singulière idée qui.... — Mais venons à l'historiette et nous la commenterons ensuite si bon vous semble.

» Au temps donc — temps fort éloigné sans doute — où pour faire du pain on se bornait à délayer de la farine avec de l'eau et à faire cuire la pâte obtenue sur des dalles chaudes, il arriva qu'un certain avare oublia un jour quelque peu de pâte dans le coin de l'auge où il avait coutume de pétrir. Quand il dut pétrir à nouveau, il trouva ce reste de pâte, et pour savoir si elle était bonne, la porta à ses lèvres.

» — Euh! dit-il, un peu sûre! car en effet de la pâte qu'on abandonne à elle-même pendant quelques jours tourne à l'aigre ; il y a commencement de corruption.

» Tout autre trouvant ce rogaton l'eut bien vite rejeté.

» — Ah bah! dit notre économe, dans la quantité cela ne paraîtra pas, et il n'y aura rien de perdu!

» Sans plus délibérer donc, il mêla la pâte ancienne à la pâte nouvelle, pétrit comme si de rien n'était, mit le pain au four, et — jugez de l'étonnement du ladre quand, au lieu de retirer du four son lourd et insipide tourteau coutumier, il se trouva en possession d'un mets aussi léger que savoureux, qui ne ressemblait en rien à son pain habituel. Il alla conter la chose et on en tira parti. Cette espèce de miracle du hasard était dû à l'adjonction de ce morceau de pâte vieille et en voie de corruption à la pâte fraîche, dans laquelle elle avait fait s'établir une fermentation. Et comme cette fermentation produit, une sorte de boursouflement dans la masse pétrie, on a donné le nom de *levain* au morceau de pâte aigre qui fait *lever* le pain, et qui fait qu'une fois cuit au lieu d'être massif et tenace comme les gâteaux sans levain, il est percé de trous, aéré, et, d'une digestion beaucoup plus facile en même temps que d'un goût bien plus délicat.

» Une grande découverte fut donc le résultat d'un mouvement de sordide et imprudente économie, et partant de cette découverte, la boulangerie fit de notables progrès, même chez les Romains, qui, voyons-nous dans les auteurs, fabriquaient plus de vingt espèces de pains plus savoureuses les unes que les autres, jusque-là qu'un satirique pouvait avec raison dire à certain gourmand, qui faisait trop un dieu de son estomac :

» — Ah! si tu avais consacré à l'acquisition de la science et de la philosophie seulement le dixième des soins et de l'argent que tu as dépensés pour que ton boulanger te fît de bon pain, depuis longtemps tu serais homme de bien!

» Il y a encore de nos jours dans certaines boulangeries de luxe mainte espèce de pain ; mais je ne crois pas qu'on y fasse, au détriment de la sagesse, les folles dépenses dont parle ici le poëte.

» Et ce n'est pas à regretter! »

L'ONCLE ANSELME.



HEUR ET MALHEUR[1]

—

XXXIX

La maison Baudrand vivra encore quelque temps.

« Ah! monsieur Georges, vous voilà, c'est bien heureux, dit Françoise en ouvrant la porte ; pour une fois que vous revenez par le dernier train, il faut qu'il y ait un événement. On a été toute la journée pendu à la sonnette pour savoir si vous n'arriviez pas. Il paraît que c'est un de vos patrons qui est bien malade, le vieux, celui qui a l'air si raide ; il voudrait absolument vous parler. »

Malgré l'heure avancée, Georges courut chez M. Baudrand et fut reçu par Baptiste, qui ne se cou-

1. Suite et fin — Voy vol IX, pages 76, 91, 107, 122, 130, 155, 174, 187, 198, 218, 236, 251, 268, 284, 298, 316, 331, 347, 365, 379, 395, 411, et vol. X, p. 11.

chait pas cette nuit-là. Son maître avait une fluxion de poitrine, et le médecin était très-inquiet.

« Vous a-t-il assez demandé toute la journée, ce pauvre monsieur, dit Baptiste. M. Marcey, M. Marcey, il n'avait pas d'autre idée dans la tête ; et vous savez, ordinairement il n'est pas tracassant, il faut qu'il y ait quelque chose qui le tourmente ferme. »

Georges aurait bien voulu parler au malade, mais celui-ci était tombé dans un profond état de somnolence et le docteur avait défendu de lui causer la moindre agitation. Pendant une semaine encore, M. Baudrand passa sans interruption du délire à la torpeur et Georges prit le parti de ne pas le quitter, couchant sur un lit de camp, et recommandant de l'avertir dès que la connaissance reviendrait tant soit peu. Le médecin ne se prononçait pas : la maladie était bien grave, mais le patient bien résistant; il fallait attendre. Enfin, le neuvième jour, les symptômes devinrent plus rassurants, la respiration plus libre, l'état général plus calme et Georges eut la permission d'entrer et de s'asseoir au pied du lit. Le malade, dès qu'il l'aperçut, lui témoigna par un clignement d'yeux qu'il le reconnaissait.

« Allons, dit le docteur, beaucoup de silence, de repos, de bouillons et de consommés, et tout ira bien. Vous entendez, monsieur Marcey, du silence, beaucoup de silence. »



L'église avait peine à contenir la foule. (P. 30, col. 2.)

Il sortit sur cette recommandation, M. Baudrand ne le contredit pas, le laissa ouvrir et refermer la porte de la chambre, traverser le salon, prendre sa canne dans l'antichambre, refermer la lourde porte du palier; puis, quand il fut bien sûr qu'il ne reviendrait pas:

« Monsieur Marcey, dit-il immédiatement.

— Ah ! je vous en prie, ne parlez pas, dit Georges vivement, vous savez que cela vous est bien défendu.

— Monsieur Marcey ! » répéta le malade un peu plus haut et avec une intonation impérieuse.

La perplexité de Georges était grande, mais le patron après tout n'était pas un enfant, et, avec son caractère, un petit effort physique devait être moins fatigant qu'une préoccupation d'esprit. Après une seconde d'hésitation, le jeune homme se rapprocha donc de lui afin de l'empêcher d'élever la voix.

« La clé, sous mon oreiller », dit tout bas M. Baudrand.

Georges chercha et trouva cette clé. Le patron lui montra du doigt son secrétaire. Georges mit la clé dans la serrure, ouvrit et revint se pencher sur l'oreiller du malade.

« Premier tiroir à droite, apportez-le. »

Georges apporta sur le lit le tiroir et son contenu. M. Baudrand étendit un peu sa main pâle et amai-

grie et saisit un papier plié en quatre qu'il démêla parmi les autres. Georges comprit qu'il n'avait plus après cela qu'à remporter le tiroir, le remettre en place, refermer le secrétaire et rapporter la clé. Quand ce fut fait, M. Baudrand lui tendit le papier et lui dit dans son style concis : « Lisez. »

Georges obéit. C'était la minute d'un acte d'association entre MM. Baudrand, Pautrier, Marcey et Cie, c'est-à-dire la promesse d'une fortune et d'une position bien au-dessus de ses espérances. M. Baudrand suivait attentivement sur sa figure l'expression de son étonnement et de sa reconnaissance.

« C'est trop, monsieur, dit Georges, avant même d'avoir fini; vous me comblez. M. Pautrier aurait trop de sujet de faire des objections; d'ailleurs, nous aurons tout le temps de songer à cela lorsque vous serez complétement rétabli.

— C'est bon, c'est bon, » répondit laconiquement le malade; puis il reprit son brouillon, le replaça sous son traversin et n'ouvrit plus la bouche. Il passa le reste de la journée à sommeiller, à boire du bouillon, à suivre enfin toutes les prescriptions du docteur avec une parfaite docilité. Le soir, Georges, le voyant beaucoup mieux, se demandait s'il ne devait pas retourner chez sa mère. En réfléchissant un peu, il s'aperçut que ce désir lui venait bien moins des progrès de la convalescence que des intentions de M. Baudrand à son égard. Il craignait que, n'ayant pas quitté son patron depuis le commencement de la maladie, on pût l'accuser de motifs intéressés, de captation, et sa délicatesse voulait se mettre complétement à l'abri des soupçons. Pourtant il se rassura en pensant que cette minute sans signature n'avait aucune valeur légale et que M. Baudrand, en la lui montrant, n'avait fait probablement que céder à une fantaisie de malade qui se dissiperait avec la maladie. « Dans tous les cas, se dit-il, il ne serait pas juste que je voulusse moins faire pour lui parce qu'il a voulu faire davantage pour moi. »

Il resta donc encore cette nuit-là, et il eut raison, car, si le respect de l'opinion doit nous empêcher de faire le mal, il ne doit pas nous arrêter lorsqu'il s'agit de faire le bien.

Quant à M. Baudrand, il dormit parfaitement, reprit des forces, garda son idée et, le lendemain, dès la première heure, fit mander dans sa chambre M. Marcey en même temps que M. Pautrier. Il s'expliqua alors en peu de mots, mais très-catégoriquement et, pour plus de clarté, tira son acte d'association de dessous son oreiller. M. Pautrier avait toujours aimé Georges; de plus, il se trouvait assez riche et désirait prendre un peu de repos; aussi approuva-t-il complétement les intentions de son associé et, séance tenante, M. Marcey dut copier sur papier timbré cet acte qui lui était si avantageux. Ses patrons, après cela, y apposèrent leurs signatures ornées de beaux paraphes et, huit jours plus tard, la plaque de cuivre clouée sur la porte des bureaux apprenait à tous et à chacun que la maison poursuivait son existence sous la raison sociale :

BAUDRAND, PAUTRIER, MARCEY ET Cie.

« Ça la fera encore durer quelque temps, se disait le convalescent enveloppé dans sa robe de chambre; autrement, moi parti, Pautrier liquidait et tout était dit. »

Georges n'avait pu, pendant toute cette maladie, s'occuper de sa chère corbeille ni de tout le reste; enfin, une sœur de M. Baudrand étant arrivée pour passer quelque temps près de lui, il crut pouvoir en profiter et annoncer timidement à son ancien patron qu'il ne reviendrait pas le voir ce soir-là.

« Pourquoi donc? demanda M. Baudrand, à cause de ma sœur? je vous assure que vous ne nous gêneriez pas.

— Ce n'était pas cela... c'était... »

Vraiment, Georges était assez embarrassé. Il aurait voulu trouver des mots faits exprès, ou du moins tout à fait choisis, pour annoncer une nouvelle aussi importante et aussi heureuse que celle de son mariage, et justement il ne lui en venait point. Pourtant le patron le regardait tout étonné, il fallait absolument finir cette phrase difficile.

« Enfin, monsieur, je vais me marier, acheva-t-il en prenant son grand courage.

— Ah! c'est donc ça, fit le bonhomme, que ne le disiez-vous plus tôt? Comment? vous vous mariez, et vous passiez vos journées à écouter tousser le vieux père Baudrand! Allons, c'était bien à vous; mais en voilà assez, je vous rends votre liberté. Eh bien, ajouta-t-il en riant (lui qui riait si peu), j'ai eu de l'à-propos. Cet acte d'association tombe comme pain bénit dans un jeune ménage. Ma foi, je croyais l'autre jour signer mon testament, et il se trouve que c'est un contrat. Franchement, j'aime mieux ça, c'est beaucoup plus gai. »

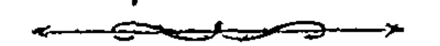
. . . .

Six semaines plus tard, la petite église de Flavigny avait peine à contenir la foule des parents et des amis qui se pressaient au mariage de M. Georges Marcey et de Mlle Alice Guérin.

Maintenant, faut-il absolument finir par une moralité? Les jeunes filles sérieuses comme Alice sauraient bien la trouver toutes seules, mais les petits garçons, vifs et curieux comme Georges, aimeront mieux qu'on leur en évite la peine.

Eh bien! c'est qu'il ne faut jamais jeter le manche après la cognée, c'est que la vie a des retours heureux pour quiconque fait toujours son devoir et accepte *un regret plutôt qu'un remords*; c'est qu'enfin, comme le dit la vieille sagesse des nations : A quelque chose malheur est bon.

EMMA D'ERWIN.



BENJAMIN FRANKLIN

Il était né à Boston en 1706, d'un pauvre fabricant de savon; fut d'abord petit ouvrier imprimeur; à force d'intelligence, d'ordre et d'économie, parvint à fonder une imprimerie pour son propre compte dans cette ville de Philadelphie où brillait l'année dernière l'exposition universelle, et devint après l'un des savants les plus distingués et l'un des plus illustres citoyens des États-Unis. Son histoire a été cent fois écrite, et tout a été dit sur sa vie politique et littéraire.

Mais il est un côté de ce grand esprit qui ne saurait trop être étudié, et sur lequel on peut toujours revenir par conséquent : c'est celui du bon sens, du simple bon sens pratique.

Il est aisé de définir le bon sens, cette vue juste des choses qu'un esprit sain doit à l'usage bien réglé de ses facultés; il est aisé d'en faire l'éloge; il est moins aisé, nous ne dirons pas de le pratiquer, mais de le surprendre à l'œuvre et d'en admirer la modeste sagesse. Car cette perle précieuse ne court pas les rues, et, sans calomnier notre temps, nous pouvons dire que l'habitude où nous sommes de prendre un peu pêle-mêle, et tout faits, nos manières de voir, nos jugements, nos opinions, dans les imprimés bons ou mauvais qui pullulent, ne contribue pas à vulgariser le fonctionnement libre des facultés, d'où sort le bon sens.

Le bon sens est l'hôte des esprits qui savent observer par eux-mêmes et méditer dans le silence; il est l'hôte, en un mot, des esprits qui s'appartiennent et ne se cèdent qu'aux lois éternelles de la justice et de la vérité.

Tel fut Franklin. Aussi n'a-t-il jamais touché une question de morale, d'ordre, ou même de haute politique et de finance, sans l'éclairer d'un jour inattendu, et d'autant plus saisissable, que les yeux les plus délicats, les vues les plus ombrageuses, n'en pouvaient être offusqués.

Quoi de plus simple que ce qu'il dit sur le duel par exemple, mais quoi de plus fort?

Un célèbre philosophe a écrit un magnifique discours contre le duel; les traits d'éloquence y abondent. A la vérité, il en a écrit un second non moins éloquent, en sens contraire. Ce sont là tours de force de rhéteur, et d'autres peuvent les tenter après le philosophe en question.

Mais que dire après Franklin? Et surtout que dire en faveur du duel, fût-on plus éloquent mille fois que le plus grand écrivain?

Écoutez plutôt :

« Un particulier, se trouvant dans un café, pria quelqu'un qui était assis près de lui de s'éloigner. — Eh! pourquoi, monsieur? — Parce que vous sentez mauvais. — Vous m'insultez et m'en rendrez raison. — Je me battrai avec vous si vous y tenez; mais je ne vois pas que cela puisse en rien changer la chose. En effet, si vous me tuez, je sentirai mauvais à mon tour; et si je vous tue, vous sentirez, s'il est possible, encore plus mauvais. »

Voilà du bon sens, du simple bon sens, si simple qu'il fait sourire à l'égal d'une plaisanterie. Que répliquer cependant?

Voici un second trait. Il regarde le luxe.

Le luxe est né de la vanité, et trop souvent il laisse la ruine après lui. C'est une vérité de tous les temps et de tous les pays; c'est une vérité à l'adresse de toutes les civilisations et de toutes les positions sociales.

Les moralistes se sont, dans tous les siècles, élevés contre ce fléau des sociétés, et les gouvernements ont fait des lois somptuaires pour poser une barrière à ses entraînements.

Que dit Franklin?

« Presque toutes les parties de notre corps exigent quelque dépense. Il faut des souliers pour les pieds, des bas pour les jambes, des habits pour le reste du corps, et une nourriture abondante pour l'estomac. Nos yeux, quoique extrêmement utiles, ne demandent, quand cela est raisonnable, que le secours peu dispendieux d'*une paire de lunettes*, emplette qui ne saurait déranger beaucoup nos finances; mais ce sont *les yeux des autres* qui nous ruinent. Si tout le monde était aveugle, excepté moi, je n'aurais besoin ni de beaux habits, ni de belles maisons, ni de beaux meubles. »

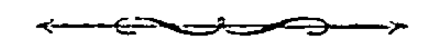
Qu'ajouter à cette observation si fine et simple en même temps? Tous les arguments, toutes les critiques, toutes les déductions morales y sont renfermées. On les en tire de soi-même. Qu'est-il besoin de grands discours, après, et de chefs-d'œuvre d'éloquence ?

Nous multiplierions les citations sur toutes les matières, sur tous les sujets. Car il n'est guère de chose dont Franklin ne se soit occupé.

Ces deux exemples suffisent pour montrer ce qu'est le bon sens, combien il est juste dans ses appréciations, combien il est pratique ; et cela, sans morgue, sans raideur, comme sans colère. C'est l'argument se faisant tout à tous, se faisant bon enfant, pour ainsi dire, et se parant même à son heure d'une pointe de facétie, pour se mieux faire saisir, mais n'en étant que plus solidement à cheval sur la vérité et plus impossible à désarçonner.

C'est bien certainement le premier titre de Franklin à la mémoire de la postérité que d'avoir su garder cette indépendance naturelle de vues, de pensées, de langage, au milieu des occupations et des préoccupations dont les soins de la fortune, la passion des études scientifiques, les ardeurs du patriotisme, et les hautes fonctions politiques remplirent sa longue vie.

ALEXANDRE DE SALIES.



A TRAVERS LA FRANCE

—

LA PALISSE

La Palisse, chef-lieu d'un des quatre arrondissements du département de l'Allier, est une petite ville de 2746 habitants, située sur la Besbre, pittoresque rivière qui va se jeter dans la Loire. La Besbre divise La Palisse en deux parties, dont l'une, située sur le flanc rapide d'une colline, renferme l'église moderne et l'ancien château de l'illustre famille de Chabannes, qui se rendit surtout célèbre pendant le xve et le xvie siècle. L'un de ses membres, Jacques de Chabannes, sire de La Palisse, grand-maître de France (c'est-à-dire chef de la maison du roi), et plus tard maréchal, contribua puissamment sous Charles VII à expulser les Anglais ; ce fut à lui surtout que fut due la victoire de Castillon, qui délivra la Guienne (1453) ; mais il reçut une blessure mortelle, après avoir tué de sa propre main le fameux Talbot. Son petit-fils, de même nom que lui, remplit les mêmes fonctions et se distingua par un égal courage. Charles VIII lui dut en grande partie la conquête du royaume de Naples, Louis XII celle du Milanais; il fut un des héros de la victoire de Marignan, et aurait empêché la défaite de Pavie si François Ier eût écouté ses conseils. Il succomba dans cette malheureuse journée (24 février 1525), avec la réputation d'un des meilleurs capitaines de son temps ; mais sa renommée ne le sauva pas du ridicule que jette injustement sur son nom une chanson populaire bien connue.


Château de La Palisse.

Jacques de Chabannes n'était pas seulement un homme de guerre, c'était aussi un ami des arts. C'est à lui qu'est due en grande partie la construction du château de la Palisse, aujourd'hui la seule curiosité de la ville. Malgré les destructions successives qui ont amoindri aux xviie et xviiie siècles cette résidence féodale, il en reste encore un vaste bâtiment d'habitation, dont la façade est ornée de pilastres, de lucarnes et de sculptures bizarres. A l'intérieur de ce corps de logis, on admire une salle d'armes dont le plafond est divisé par des caissons sculptés d'où pendent des culs-de-lampe de formes variées. Le château s'appuie d'un côté sur trois tours de proportions élancées, de l'autre sur une grande chapelle gothique, où jadis étaient ensevelis les seigneurs de La Palisse, sous de magnifiques mausolées que la Révolution a mutilés et dont les débris ont été dispersés dans divers musées.

Le château de La Palisse est encore habité par les descendants des deux maréchaux de Chabannes, qui ont fait restaurer avec goût la demeure de leurs ancêtres.

De l'arrondissement de La Palisse dépendent les villes de Cusset et de Vichy, possédant, l'une le tribunal de première instance du district, l'autre des eaux minérales qui lui donnent une célébrité européenne.

A. Saint-Paul.





J'ai fait cela pour toi. (P. 53, col. 1.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XIX

Bienfaits de la convalescence.

A partir de ce moment, la convalescence de Régina fut rapide. Humble et soumise, elle suivait docilement les prescriptions du médecin, et chaque jour le médecin se retirait plus rassuré. Les encouragements du bon curé, visiteur aussi assidu que le docteur, emplissaient son âme d'un courage nouveau et d'un ardent désir de bien faire : elle obéissait à Marie-Ange, à Babet, et se laissait soigner comme un enfant. Babet secouait la tête d'un air profond.

« Est-ce bien là ma grande fille? disait-elle parfois à Paulette, qui était devenue son amie intime et sa confidente. Est-ce bien là ma Régina qui était si fière, si susceptible, si prompte à se plaindre, à juger sévèrement les autres? »

Et à mesure que s'accroissait sa tendresse pour Régina transformée, elle sentait redoubler son respect pour Marie-Ange, qui avait tant fait pour amener cette heureuse transformation.

Quand Régina eut la tête assez libre et assez reposée pour rassembler ses idées, elle commença à s'inquiéter de ce que devenait la maison pendant qu'elle était clouée sur son lit.

Elle demanda quelques éclaircissements à Bathilde, qui lui tenait compagnie pendant le dîner de Babet.

Bathilde posa sur ses genoux un travail de couture qui semblait absorber toute son attention. Ses mouvements, toujours vifs et alertes, n'avaient plus rien de cette brusquerie qui lui avait valu le surnom de Tempête. Elle s'était offerte d'elle-même pour tenir compagnie à la malade, tandis que Marie-Ange s'occupait de Claire et que M. de la Taudière était en affaires avec un fermier.

« Bathilde, disait Régina d'une voix faible, qui est-ce qui dirige le ménage? qui est-ce qui s'occupe de la maison? »

Bathilde sourit d'un air fin avant de répondre.

« Devine! répondit-elle gaiement. Pour t'aider un peu, je te dirai que tout s'est très-bien passé jusqu'ici. Y es-tu?

— Je crois que Marie-Ange...

— Parfaitement deviné, reprit Bathilde avec un de ses jolis sourires. Pour te récompenser d'être tombée si juste, je vais te mettre au courant de tout. La nouvelle cuisinière installée le lendemain de ton accident est une brave femme qui connaît bien son affaire: elle a peut-être l'oreille un peu dure, mais il n'y a pas grand mal à cela; n'entendant pas les remarques de Babet, elle n'a pas à y répondre, et la paix la plus profonde règne à la cuisine. Quant à

1. Suite. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. X, pages 1 et 17.

notre mie, elle est devenue méconnaissable; figure-toi qu'elle est presque douce maintenant! Elle s'est prise d'une belle passion pour Paulette, et Paulette de son côté ne jure que par Babet, ne consulte que Babet, suit Babet comme un caniche! Quelquefois le fou rire me prend, quand je les vois ensemble et que je les entends parler.

— Et la dépense, comment se règle-t-elle? dit Régina, déjà un peu rassurée.

— C'est Paulette qui tient le livre de cuisine, sous la direction de notre mie, répliqua Bathilde, car la cuisinière ne sait ni lire ni écrire, absolument comme Babet. Chaque semaine on nous apporte le livre, et c'est Marie-Ange et moi qui le vérifions et qui réglons les comptes. Nous sommes de semaine chacune à notre tour. J'avais voulu me soustraire lâchement à cette redoutable besogne, mais Marie-Ange a exigé ma collaboration. Papa a dit qu'elle avait raison, et qu'une jeune fille de famille doit s'initier de bonne heure aux mystères du ménage.

— Et qui fait travailler Claire? demanda Régina que tous ces détails intéressaient au plus haut point.

— Peux-tu le demander? répondit Bathilde en secouant la tête; tu penses bien que ce n'est pas moi, j'en suis absolument incapable. Donc, c'est Marie-Ange. Quelle institutrice! ma chère, je ne sais pas comment elle s'y prend, mais notre Colibri est devenu charmant. Tu ne voudras pas le croire, j'en suis sûre, mais je t'affirme que Claire accourt travailler d'elle-même. Elle emploie une partie de ses récréations à te préparer une surprise ; je ne veux pas te dire ce que c'est que cette surprise, mais il m'est impossible de garder le secret tout entier; je me suis donc soulagée en t'en disant une partie. Je garde pour moi le reste. Cela te fait plaisir, n'est-ce pas? je le vois bien sur ta figure. Voyons, tu souriais tout à l'heure; est-ce que tu vas pleurer maintenant? Je suis sotte d'avoir oublié que tu es encore trop faible pour supporter la moindre émotion. Ce n'est pas notre Marie-Ange qui aurait commis une pareille bévue! Allons, chérie, souris à ton étourdie de sœur, pour lui montrer que tu ne lui en veux pas. Si je n'obtiens pas un sourire, tu ne sauras pas le plus beau de l'histoire. Figure-toi la chose la plus étonnante, la plus merveilleuse, la plus... Ah! tu t'égaies enfin!

— Je souris, dit Régina, parce que je suis contente de voir que tu t'es mise à lire les Lettres de Mme de Sévigné, et que tu me cites le commencement de celle qu'elle écrivait à propos du mariage de la grande Mademoiselle.

— Méchante! dit gaiement Bathilde en la menaçant du doigt; tu sais bien que j'ai eu jusqu'ici la lecture en horreur. Je connais cette lettre-là, parce qu'on m'a forcée à l'apprendre par cœur. Je n'en ai pas lu d'autre; mais j'ai promis à Marie-Ange de lire le recueil tout entier.

— Eh bien, cette chose étonnante? demanda Régina en se soulevant sur le coude.

— Je te la donne en cent, en cent mille, en un million! Ou plutôt, comme tu es encore faible, et que je ne veux pas te fatiguer, je vais te la dire. »

Là-dessus Bathilde posa sa couture, se leva, se posa devant sa sœur, croisa ses bras et dit en s'arrêtant sur chaque syllabe :

« Le cabinet de papa est rangé. »

Cette fois, au lieu de sourire simplement, Régina éclata d'un rire frais et sonore.

« Régina a ri, s'écria Claire en s'élançant dans la chambre. Marie-Ange, Babet, venez vite, elle a ri! elle rit encore. Ah! quel bonheur! la voilà guérie, on ne rit pas quand on est malade. »

Babet apparut, les mains pleines de farine, et Marie-Ange accourut, un pinceau à la main.

Le rire est contagieux; on commença par rire, uniquement parce que Régina avait ri. Puis Bathilde fut sommée d'expliquer ce qu'elle avait dit, et les rires redoublèrent.

M. de la Taudière, entendant un bruit aussi inusité, se hâtait d'arriver.

« Peut-on savoir ce qui vous met toutes en si belle humeur? » demanda-t-il en se frottant les mains.

Claire se mit à regarder Babet, qui regarda Régina; Régina tourna les yeux vers Bathilde, qui prit un air confus; on riait de sa plaisanterie, mais sa plaisanterie mettait en cause le cabinet paternel, et l'on ne savait pas si M. de la Taudière trouverait la plaisanterie de son goût.

Bathilde prit bravement son parti, et donna une troisième édition de son récit.

« Mon cabinet était donc mal rangé? » demanda M. de la Taudière avec une surprise si naïve et si sincère qu'il y eut une nouvelle explosion de rires.

« Je vous assure, reprit-il avec un grand sérieux, que je ne m'en étais jamais aperçu! »

Cette nouvelle naïveté produisit l'effet d'une étincelle sur une traînée de poudre. M. de la Taudière finit par rire aussi fort que les autres.

Quand il eut essuyé ses yeux, où perlaient de grosses larmes, et qu'il fut parvenu à reprendre son sérieux, il toussa pour s'éclaircir la voix, et dit :

« Mes enfants, je vous annonce la visite de M. le curé. Il a désiré assister à cette petite... comment dirai-je?... à cette petite...

— Fête de famille, lui souffla Bathilde.

— Merci, mon enfant; fête de famille, c'est ce que je voulais dire.

— Quelle fête de famille? demanda Régina en levant sur son père ses beaux yeux où se peignait l'étonnement.

— Hem! ma chère petite, reprit M. de la Taudière embarrassé; il s'agit de quelque chose qui te fera plaisir, j'en suis sûr. Ce que c'est, je ne puis pas encore te le dire, parce que c'est le secret de tes sœurs et de ta cousine. »

Avant que Régina fût assez revenue de sa surprise

pour demander des explications, Bathilde, Claire et Marie-Ange avaient mystérieusement disparu.

La porte se rouvrit bientôt. Le curé entra, le sourire sur les lèvres, suivi des trois fugitives.

Claire s'avança la première, portant en grande pompe un coussin de tapisserie destiné au prie-Dieu de Régina.

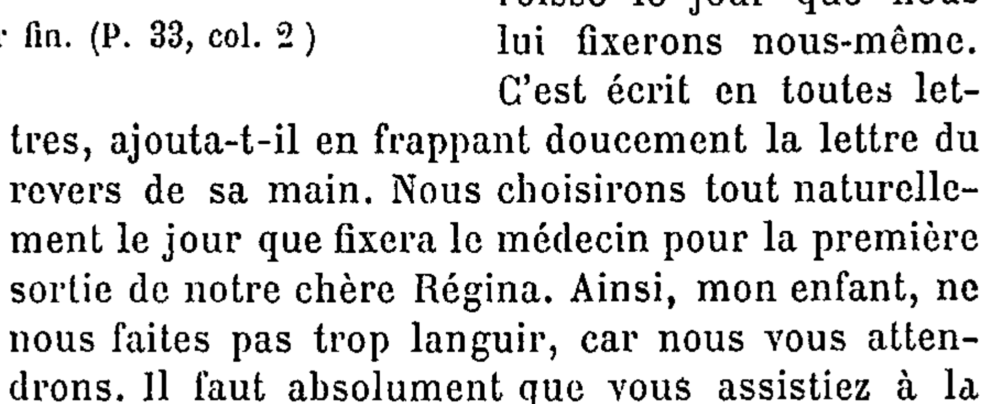
« J'ai fait cela pour toi, dit la petite Claire qui était un peu pâle et un peu solennelle, vu la gravité de la circonstance. J'ai fait cela pour toi, et en pensant à toi. »

Régina commença par donner à Claire une si grande quantités de baisers, qu'on ne saurait en dire le nombre exact. Ensuite elle étala le coussin sur son lit, passa la main dessus, le regarda de près, puis de loin, tandis que Claire, retenant sa respiration, attendait avec anxiété le jugement de sa grande sœur. C'était son premier travail de longue haleine!

« Charmant! dit Régina avec toute la gravité d'un juge-expert; les points sont très-égaux, et le dessin en est très-bien rendu. Que de peine et de travail cette tapisserie a dû te coûter, mon cher petit Colibri! Je suis sûre que tu as dû y consacrer bien des heures de récréation. Je te remercie mille fois, ton cadeau me fait le plus grand plaisir. »



Bathilde sourit d'un air fin. (P. 33, col. 2)



Alors seulement la pauvre petite Claire osa respirer, alors seulement le sang revint à ses joues. Elle baissa modestement la tête, de peur de laisser voir à quel point elle était fière et heureuse.

C'était au tour de Bathilde de faire son offrande.

« Oh! mes chères fougères! s'écria Régina en frappant dans ses mains. Je les croyais mortes, desséchées : je n'osais pas demander de leurs nouvelles; et les voilà plus fraîches et plus belles que jamais. En voilà plusieurs que je ne connaissais pas; la collection est complète maintenant. Merci, ma bonne sœur, d'avoir eu l'idée de prendre mes favorites sous ta protection, et la patience de les surveiller d'aussi près que tu l'as fait. Embrasse-moi; encore, et encore. »

Marie-Ange s'avança ensuite toute rose d'émotion et de plaisir, et lui offrit un cadre recouvert d'une toile.

Régina enleva doucement l'enveloppe, jeta un cri et tendant le tableau à son père :

« Le portrait de maman, s'écria-t-elle, et si ressemblant, et si vivant! »

La voix lui manqua; elle passa ses deux bras autour du cou de Marie-Ange et l'attira à elle avec une sorte de tendresse passionnée.

M. de la Taudière s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre et se dissimulait derrière les rideaux pour contempler sans témoins le portrait de celle qui avait été la compagne de sa vie.

Babet, qui se piquait d'une grande fermeté, se tenait droite et raide; mais si elle avait la prétention de ne point paraître émue, elle eût aussi bien fait de ne pas se frotter le menton avec tant d'énergie; surtout elle aurait dû penser à essuyer cette grosse larme qui suivait lentement les sinuosités de son nez. Paulette n'y faisait point tant de façons: elle pleurait à cœur joie.

Le curé toussa deux ou trois fois, comme il faisait toujours avant de prendre la parole en chaire.

« Ma chère enfant, dit-il à Régina, moi aussi, sans en avoir l'air, j'apporte mon cadeau. Savez-vous ce que je vous réserve pour votre première sortie? »

Tous les regards se dirigèrent sur le bon curé, et M. de la Taudière sortit de sa cachette.

« Marie-Ange n'a pas été confirmée l'année de sa première communion, parce que Monseigneur était malade. L'année suivante, c'est notre chère enfant qui était obligée de garder le lit. Cette année... »

Il se mit à fouiller dans sa poche, en tira une lettre qu'il déplia respectueusement, et reprit sa phrase où il l'avait laissée.

« Cette année, Monseigneur daigne me faire savoir qu'il arrangera sa tournée pastorale de façon à donner la confirmation aux enfants de cette paroisse le jour que nous lui fixerons nous-même. C'est écrit en toutes lettres, ajouta-t-il en frappant doucement la lettre du revers de sa main. Nous choisirons tout naturellement le jour que fixera le médecin pour la première sortie de notre chère Régina. Ainsi, mon enfant, ne nous faites pas trop languir, car nous vous attendrons. Il faut absolument que vous assistiez à la confirmation de votre cousine. »

Marie-Ange rougit de plaisir, et Régina montra par des remerciements pleins de joie et de ferveur qu'elle sentait tout le prix de la faveur venant de lui être accordée.

Ce fut un beau jour que celui où Régina, s'appuyant d'un côté sur le bras de son père, de l'autre sur celui de Marie-Ange, s'avança vers la voiture qui devait conduire toute la famille à l'église.

« Te souviens-tu? dit-elle tout bas à Marie-Ange, au moment de monter en voiture.

— Je ne me souviens de rien, dit doucement Marie-Ange. D'ailleurs aujourd'hui toutes mes pensées appartiennent au présent, sauf celles qui se reportent à ceux que nous avons perdus. »

Régina entra dans la voiture et s'assit sur le devant, à la grande surprise de son père.

« Tu te trompes, mon enfant, s'écria-t-il,

— Non, papa, je ne me trompe pas, répliqua Régina avec une grâce pleine d'humilité : les places du fond sont pour vous et pour notre bonne Babet, la mienne est ici ; demandez plutôt à Marie-Ange. »



Babet jouissait avec fierté de cet hommage spontané. M. de la Taudière, devinant les raisons de la conduite de Régina, n'éleva plus aucune objection. Les deux cousines restèrent donc l'une à côté de l'autre, tandis que Bathilde montait dans le coupé avec Claire.

Calme et recueillie, le cœur pénétré du bonheur le plus pur, l'orpheline priait pour tous les siens. Sa tendresse implorait les grâces divines pour les chères âmes qui avaient quitté la terre. Elle parlait aussi au Ciel de ceux qui l'entouraient ici-bas et au bonheur desquels elle s'était si complétement dévouée. Elle remerciait Dieu qui avait daigné rétablir la concorde et la paix entre les membres de la famille. Humble comme une vraie chrétienne, elle ne songeait pas à s'attribuer la moindre part dans cette heureuse réconciliation.

Elle admirait les vues impénétrables de la bonté divine et la priait de combler de ses grâces la famille chère à son cœur ; elle demandait pour tous ceux qu'elle aimait, même pour les plus humbles serviteurs du château, la grâce de marcher d'un pas ferme dans la voie tracée par la croix de Jésus.

XX

« Il faut en ménage des époux assortis. »
(Vieille chanson.)

« Eh bien, mon cher, avez-vous été plus heureux que moi? » dit impétueusement Mme de la Grincharderie à son docile époux.

Son docile époux descendait tranquillement de voiture, au retour d'une excursion à la Taudière.

« Vous ne m'avez sans doute pas comprise, reprit aigrement l'irascible châtelaine, puisque vous ne répondez pas. Peut-être dédaignez-vous de me répondre? Quoi qu'il en soit, je vais poser ma question autrement, pour l'ajuster à la mesure de votre intellect : Avez-vous été moins mal reçu que moi?

— Quand donc vous a-t-on fait mauvais accueil à la Taudière ? » dit avec une surprise candide le pauvre M. de la Grincharderie.

Mme de la Grincharderie eut une toux significative. Puis, oubliant sans doute que c'était elle qui avait ouvert le feu :

« Je vous ai toujours recommandé de ne pas traiter ces questions-là devant nos gens. Ils ont perdu tout respect, ils sont tous infectés de l'esprit du siècle, ajouta-t-elle sèchement en lançant au cocher un regard qui fit trembler le pauvre homme sur son siége. Venez au salon, je veux être instruite de ce qui se passe dans cette Pétaudière (et non Taudière), ainsi que je l'ai fort justement appelée. »

M. de la Grincharderie suivit piteusement la femme dont l'inaltérable mauvaise humeur le menait au ciel par la voie étroite. Faible autant que bon, le malheureux n'osait montrer son affection à personne, dans la crainte d'attirer sur ceux qu'il aimait les foudres jalouses de sa redoutable moitié. Ils n'avaient pas d'enfants et Mme de la Grincharderie s'en désolait ; mais son infortuné mari s'en réjouissait malgré lui en secret.



Il s'assit en face de Mme de la Grincharderie. (P. 36, col. 2.)

« Ils lui ressembleraient peut-être, » se disait-il en frissonnant.

Mais il refoulait cette joie insolente et ces téméraires suppositions au plus profond de son cœur, ne se souciant point d'aggraver le lourd fardeau qui pesait sur ses épaules. Il vivait donc au jour le jour, comme un diplomate, tournant les difficultés, esquivant les escarmouches, et baissant la tête sous l'orage quand il ne pouvait les esquiver.

Il s'assit donc, fort mal à son aise sur un fauteuil, en face de Mme de la Grincharderie, qui était déjà installée sur le sien comme sur un siége de président d'assises. M. de la Grincharderie, humble et piteux, figurait admirablement le criminel qui attend son jugement.

» Quelle mine me faites-vous aujourd'hui? lui dit-elle en le regardant du haut de sa petitesse ; il est peut-être indiscret à moi de me plaindre avant de vous avoir demandé s'il vous plairait de m'accorder une audience ; cependant, comme vous devez savoir ce qui se passe, et que j'ai la bonté... J'ai dit la bonté, répéta-t-elle avec force en réponse à un faible sourire de la victime. Comme j'ai la bonté de m'intéresser à des gens qui ne le méritent guère, j'imagine que vous me donnerez de leurs nouvelles.

— Il n'y a rien de bien nouveau, balbutia le pauvre paria.

— Tout est nouveau pour moi ! cria madame avec emportement ; oui, tout est nouveau, vous dis-je, puisque l'autre jour, faut-il que je sois obligée de faire un pareil aveu ? on n'a pas daigné me recevoir. Si vous êtes un homme...

— Allez-vous me demander d'envoyer maintenant un cartel à M. de la Taudière ? »

Voilà ce que le pacifique époux de Mme de la Grincharderie avait sur le bout de la langue ; mais il se garda bien de le dire. Il se contenta de faire remarquer qu'on fait souvent des visites sans avoir le bonheur d'être reçu, et que toute l'industrie des imprimeurs et graveurs de cartes de visite était fondée sur cette éventualité.

Madame haussa les épaules et continua, sans plus s'inquiéter des paroles de son mari que si c'eût été le bourdonnement d'une mouche importune :

« Régina, soi-disant, était trop malade pour me recevoir : Babet préparait une tisane; Bathilde gardait sa sœur; la fameuse Marie-Ange dormait (du moins à ce que m'a affirmé une espèce de cuisinière qu'ils ont). Par parenthèse, cette femme est une vraie brute. Brute ou non d'ailleurs, cela ne fait pas une grande différence, et elle ne demeurera pas plus longtemps que les autres à leur service. Mais voici bien le bouquet du feu d'artifice : cette vieille mégère m'a soutenu que Claire travaillait à je ne sais quel ravaudage de tapisserie, afin de faire une surprise à Régina. Voyez-vous d'ici Claire travaillant, et travaillant pour faire plaisir à sa sœur ! J'en ris aux larmes. Eh bien! vous ne riez pas, vous ? Peut-être ne comprenez-vous pas ce qu'il y a de comique dans mon histoire ! Non, non, ne vous forcez pas, je vous en prie. Aussi bien, si l'histoire est risible, le procédé de ces gens-là à mon égard ne l'est pas. Je demande Mlle Claire, je fais à Mlle Claire l'honneur de la demander : on me répond que Mlle Claire n'est pas visible.

— Vous ne pouvez pas la souffrir, hasarda timidement le maître de la maison.

— Pour une fois, vous touchez juste ; mais ne voyez-vous pas que cette petite péronnelle m'aurait du moins mise au courant de ce qui se passe à la maison. Alfred était aux champs, suivant sa louable habitude. En voilà un qui n'aime guère la maison ; du reste, il a de bonnes raisons pour cela ! »



Mme de la Grincharderie sortit majestueusement. (P. 38, col. 2.)

Le regard douloureux que M. de la Grincharderie leva au plafond disait éloquemment : « Et moi donc ! »

« Mais il ne s'agit pas de la triste avanie que j'ai dévorée en silence, poursuivit Mme de la Grincharderie, en essuyant une larme qui s'obstinait à ne point faire son apparition. Je vous ai envoyé aux nouvelles. Rendez-moi compte de ce qui s'est passé là-bas. »

Mis ainsi sur la sellette, le souffre-douleur de madame s'agita avec angoisse, sûr d'avance d'avoir tort, quel que fût son discours.

« D'abord, ma toute bonne, il ne s'est rien passé du tout, dit-il d'un ton perplexe : rien du moins qui vaille la peine qu'on en parle, à ma connaissance.

— Avant tout! s'écria impétueusement Mme de la Grincharderie, laissez-moi vous supplier de ne pas m'appeler *ma toute bonne* : rien n'est plus vulgaire que cette appellation ; pourquoi pas *bobonne*, pendant que vous y êtes? Maintenant, tâchez de me répondre catégoriquement. Avez-vous vu quelqu'un, vous? »

Et Mme de la Grincharderie appuya sur le mot *vous* avec une vive indignation.

« J'ai vu Alfred, répondit le patient.

— Où cela?

— Dans son cabinet. »

Mme de la Grincharderie fit un bond sur son fauteuil

« Vous me la baillez belle ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë ; le fameux cabinet est un nid à poussière, une tour de Babel, où la confusion des langues est remplacée par la confusion des meubles. Je suis payée pour le savoir, car j'y ai mis le nez une fois et j'en suis sortie dans l'état où l'on serait en quittant un chantier de maçons. Personne n'y entre, personne n'y est jamais entré, personne n'y pourra jamais entrer. A qui ferez-vous croire que vous y êtes entré ? »

M. de la Grincharderie laissa patiemment couler ce torrent de paroles en fermant à demi les yeux, puis il répéta avec une froide résolution :

« J'ai fait une visite à Alfred dans son cabinet. »

Mme de la Grincharderie se leva précipitamment et fit le tour de son mari, qui la regardait sans y rien comprendre.

« Ce n'est pas vrai, dit-elle d'un ton péremptoire, après avoir achevé son étrange inspection. Il n'y a pas une seule toile d'araignée sur vos habits.

— Le cabinet était propre et rangé, » répondit M. de la Grincharderie, avec le courage du désespoir.

Mme de la Grincharderie le regarda en face, regagna sa place, s'assit, prit un air de résignation et dit du ton que l'on prend avec les enfants obstinés :

« Mettons que le cabinet était en bon ordre et passons vite à autre chose.

— Alfred m'a fort bien accueilli, continua le patient ; je vois bien que cela vous surprend, mais c'est la vérité, et il faut bien que je dise la vérité. Régina a été très-malade d'une fièvre cérébrale ; elle va beaucoup mieux maintenant, car elle a pu assister à la confirmation de Marie-Ange.

— Marie-Ange confirmée, sans qu'on m'ait invitée à la cérémonie ! Avez-vous du moins fait sentir à Alfred que vous étiez blessé de ce manque de procédés ?

— Mon Dieu non ! dit innocemment M. de la Grincharderie ; j'avoue même que je n'ai pas été blessé du tout.

— Vous, oui ! mais moi c'est tout autre chose ! Enfin, vous vous souciez peu qu'on me traîne ou non dans la boue. J'y suis résignée. Veuillez continuer.

— On a de bonnes nouvelles d'Yvon et d'Hervé, continua précipitamment cet homme sans cœur, qui laissait ainsi traîner sa femme dans la boue. Ils travaillent bien et regagnent le temps perdu.

— C'est leur père qui le dit, fit observer Mme de la Grincharderie.

— Alfred m'a fait lire une lettre du directeur de l'établissement ; il fait le plus grand cas de nos jeunes parents.

— Que ne fait-on pas pour de l'argent ! répliqua la douce femme.

— Oh ! mon amie ! » ne put s'empêcher de s'écrier M. de la Grincharderie d'un air de reproche.

Cette audace lui fut fatale. Les bonnes nouvelles qu'il apportait de la Taudière avaient irrité Mme de la Grincharderie ; sa dernière incartade fit éclater la foudre :

« Très-bien ! monsieur, s'écria-t-elle en se levant pour faire une révérence ironique... Traînez-moi, vous aussi, dans la boue, pour aller ensuite le raconter à vos bons amis ; je puis vous prédire que vous aurez un grand succès, car il est facile de voir que ces gens-là me détestent. Ah ! c'est que je vois trop clair, moi ! Je m'étais toujours douté que vous n'aviez pas de cœur ; j'en suis sûre maintenant. Il arrivera un jour où vous jetterez complétement le masque ! Vous m'injuriez aujourd'hui ; qui peut m'assurer que demain vous ne lèverez pas la main sur moi ? Mais il y a des juges en France, monsieur ! je saurai bien vous le faire voir, s'il en est besoin. »

Ayant ainsi parlé, Mme de la Grincharderie sortit majestueusement.

« C'est trop fort ! » s'écria le malheureux poussé à bout. Mais il eut soin de ne risquer ce cri séditieux que quand la porte fut bien et dûment refermée.

« Je devrais... » se dit-il en s'enfonçant dans son fauteuil ; mais il ne put jamais parvenir à décider ce qu'il devrait faire. Il cherchait encore quand sa femme vint l'extraire de son fauteuil pour le transférer dans la salle à manger. Chemin faisant, elle eut la grandeur d'âme de lui annoncer qu'elle lui pardonnait pour cette fois.

A suivre. Vesse DE PITRAY, née DE SÉGUR.

ERZEROUM

Erzeroum est une des villes principales de la portion de l'Arménie qui appartient encore à la Turquie. Placée dans l'angle d'une pleine fertile et au point d'intersection de plusieurs routes très-fréquentées, c'est une place commerciale d'une grande importance. L'industrie y est minime, cependant on y travaille le fer et le cuivre pour en faire des armes et des ustensiles de ménage et on y fabrique de fort beaux tapis et couvertures.

La population de la ville est fort mélangée ; sur les 90 000 habitants qui la composent on compte environ 25 000 chrétiens.

Bâti sur plusieurs mamelons, Erzeroum, dit M. Th. Deyrolle, est adossé à des collines assez élevées, qui sont les contreforts des montagnes du Palan-Teuken et de l'Eyerlé-Dagh. Plusieurs ruisseaux, qui descendent des hauteurs, parcourent la ville en tous sens, et contribuent par la multitude de petits ponts qui servent à les traverser, à donner à certaines rues un aspect tout particulier.

Erzeroum est bien la ville la plus orientale que l'on puisse trouver ; les rues des quartiers musulmans, à l'exception de celle du Bazar, ne sont bordées que de murailles grises, percées de rares et petites ouvertures qui servent de portes ou de fenêtres. Dans le quartier chrétien, beaucoup de maisons ont un premier étage qui fait saillie ; il est sou-

tenu par des poutres qui sont quelquefois sculptées, et le toit, qui forme une sorte d'auvent, abrite cette construction de la pluie et du soleil. La plupart des maisons, surtout celles qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, sont éclairées seulement par un jour percé dans le toit, et sur lequel on place une pyramide de papier huilé qui laisse pénétrer la lumière sans donner passage à la pluie. Les terrasses des maisons, recouvertes d'une épaisse couche de terre, deviennent au printemps de véritables prairies où paissent les moutons et les chèvres ; pendant l'été, elles servent de séchoir.

Les bazars sont nombreux, mais disséminés en plusieurs endroits de la ville ; le plus curieux et le plus pittoresque est, pendant la belle saison, celui des fruits, qui viennent en quantité considérable d'Erzingham et du Thortoum. Il n'y a à Erzeroum que peu de rues qui soient pavées ; aussi en résulte-t-il une poussière intolérable en été et de véritables cloaques en hiver.

Les mosquées sont très-nombreuses ; il n'y en a que deux véritablement intéressantes : c'est l'Ouloud Djami et la tour de Mourgo Seraï.

L'Ouloud Djami sert maintenant d'arsenal et de poudrière ; c'est le point culminant de la ville.

La tour de Mourgo Seraï, dont il ne reste plus que la moitié, est enrichie de losanges vernissés en émail vert et bleu.

L'origine de la tour et de la mosquée a donné lieu à une légende assez curieuse. Mourgo était un chef de Yésides, il rassembla un jour une troupe nombreuse de montagnards et marcha contre le sultan Mourad, quand ce prince allait à la conquête de Bagdad. Ayant surpris l'armée musulmane qui campait dans un défilé nommé Derban, du haut de la montagne il fit rouler par ses Yésides des pierres énormes qui tombaient dans le camp musulman. Mourgo était un géant d'une force colossale ; il était seul à pouvoir porter son armure. Voulant juger du désastre produit par sa ruse de guerre, il se déguisa en derviche et pénétra dans le camp des Turcs. S'étant approché des tentes du grand-vizir qui campait avec son harem, ses esclaves et ses chevaux dans une prairie, il s'entendit appeler par une vieille femme qui lui dit : « Pieux derviche, prenez ces bijoux, et demain apportez-moi un mouton pour le sacrifier au Tourban Baïram en l'honneur de notre bien-aimé sultan. » Et elle lui présentait un bracelet qui avait des vertus magiques, à cause d'une pierre dont il était orné et sur laquelle était gravé le sceau du grand Salomon. Mourgo s'en retourna sur le haut de la montagne, méditant de profiter de l'occasion qui lui était offerte de pénétrer de nouveau dans le camp pour assassiner le grand-vizir. Dans la nuit, il eut un rêve qui le frappa de terreur : il vit le prophète Mahomet accompagné de douze imans chantant les versets du Coran ; sur un signe du prophète, les chants cessèrent, et les imans s'emparèrent de deux fantômes couverts d'un voile, qu'ils frappèrent de leur poignard. L'un de ces fantômes se défendait et rendait coup pour coup, blessant de son kandjard tous ceux qui l'approchaient. Mais l'ange Ariel, apparaissant tout à coup, le frappa d'une masse d'acier qui lui fendit le crâne, tandis que l'autre fantôme, prosterné aux pieds du prophète, chantait les louanges d'Allah. Effrayé de son rêve, Mourgo alla le lendemain trouver le chef des Mollahs au camp musulman et se convertit à l'islamisme. Il retourna ensuite auprès de ses Yésides, pour les engager à se convertir, mais ils le massacrèrent. Les prêtres musulmans, pour exécuter les dernières volontés de Mourgo, qui, prévoyant sa fin, leur avait indiqué le lieu où étaient cachés ses trésors, firent élever une mosquée à Erzeroum. De ce conte ressort un fait bien connu : c'est l'animosité des Mahométans pour les Yésides, et l'horreur de ces derniers pour la religion musulmane.

Ces Yésides sont du reste une des populations les plus curieuses de la province d'Erzeroum. Adorateurs du diable, leur doctrine inspire également de l'horreur aux Turcs et aux chrétiens. Les lois du Tanzimat, et des mesures sévères prises à leur égard, ont tant soit peu changé leurs mœurs, ce qui est fort heureux ; car, en adorant le génie du mal sous le nom de Grand-Cheik, ils se croyaient autorisés à faire tout ce que défendent les lois divines et humaines. Sous la raison spécieuse que la bonté de Dieu est infinie, ils trouvent inutile de lui adresser leurs prières, réservant leurs hommages pour le diable dont ils ont tout à craindre ; ils se gardent bien de le maudire, et ne prononcent son nom qu'avec terreur. On n'est pas fixé sur l'origine des Yésides, qui doivent peut-être leur nom au second calife de la dynastie des Osmanlis à qui l'on attribue le meurtre de Hussein, fils d'Aali. Ils sont braves et entreprenants, et maintenant encore leurs habitudes de brigandage les rendent fort à craindre dans les districts de Melesgerd et de Boulanlik, où ils pillent quelquefois les grandes caravanes et les villages arméniens dont ils enlèvent la récolte. On les reconnaît à leurs vêtements, qui sont généralement de couleur sombre et couverts de broderies de laine rouge, ainsi qu'à leur turban jaune et noir ; ils sont nombreux aux environs du Sipan-Dagh, au nord du lac de Van.

Les cimetières, qui sont situés en dehors de la ville, ont un aspect triste et monotone, car ils ne sont point comme ceux de Constantinople, par exemple, ombragés de cyprès, et on n'y voit pas de pierres tumulaires dorées ou richement coloriées. Toutes les tombes sont couvertes de pierres grisâtres, dont la coloration se confond avec celle du sol. Cependant, sur les côtés des grandes voies, on remarque quelques turbés, tombeaux de riches personnages ou de saints derviches. Ces constructions, assez considérables, s'élèvent en forme de pyramides ou de pains de sucre sur un plan quadrangulaire ou polygonal.

Le climat d'Erzeroum a cela de particulier qu'on y subit pendant l'hiver des froids de 20 à 25 degrés au-dessous de zéro, et que durant l'été la température s'élève quelquefois à 40 degrés. Dans les villes environnantes on plaisante même à ce propos les habitants d'Erzeroum, qui pendant l'hiver se couvrent de fourrures au point de ne pouvoir marcher, et qui pendant l'été courent les rues à peine vêtus.

A suivre. Louis Rousselet.

LE PRINTEMPS



Chers enfants, soyez gais et chantez comme les petits oiseaux, car voici le Printemps! Levez les yeux : l'azur profond du ciel brille d'un doux éclat; les nuages d'argent, amoncelés comme des montagnes radieuses, sont immobiles et semblent dormir.

Écoutez! de tous les buissons et de tous les arbres s'élève la chanson du printemps. Entendez-vous le sifflet du merle, le cri de la grive et le gazouillement des petits oiseaux? Ils sont fous de joie: c'est l'ivresse du printemps qui leur fait perdre la raison. Les haies n'ont pas encore de feuilles; n'importe! plus d'un petit nid est bâti avec un art merveilleux, au milieu du fouillis des brindilles entremêlées; on y voit deux ou trois œufs, les premiers de l'année.

Écoutez! là-haut, sur la plus haute branche des grands arbres, les grolles donnent la becquée à leurs petits qui ne se taisent ni jour ni nuit. C'est un bruit qui a son charme : il réveille dans l'esprit le souvenir des grandes avenues et des vieux donjons féodaux.

Silence! de ce petit coin de bois, doucement chauffé par le soleil, j'entends sortir un chant qui se répand au loin. Salut, doux ménestrel du joyeux printemps! oui, c'est bien la voix du rossignol. Sa voix puissante s'élève dans l'atmosphère limpide du matin; c'est l'heure où les poëtes aiment toujours à l'entendre.

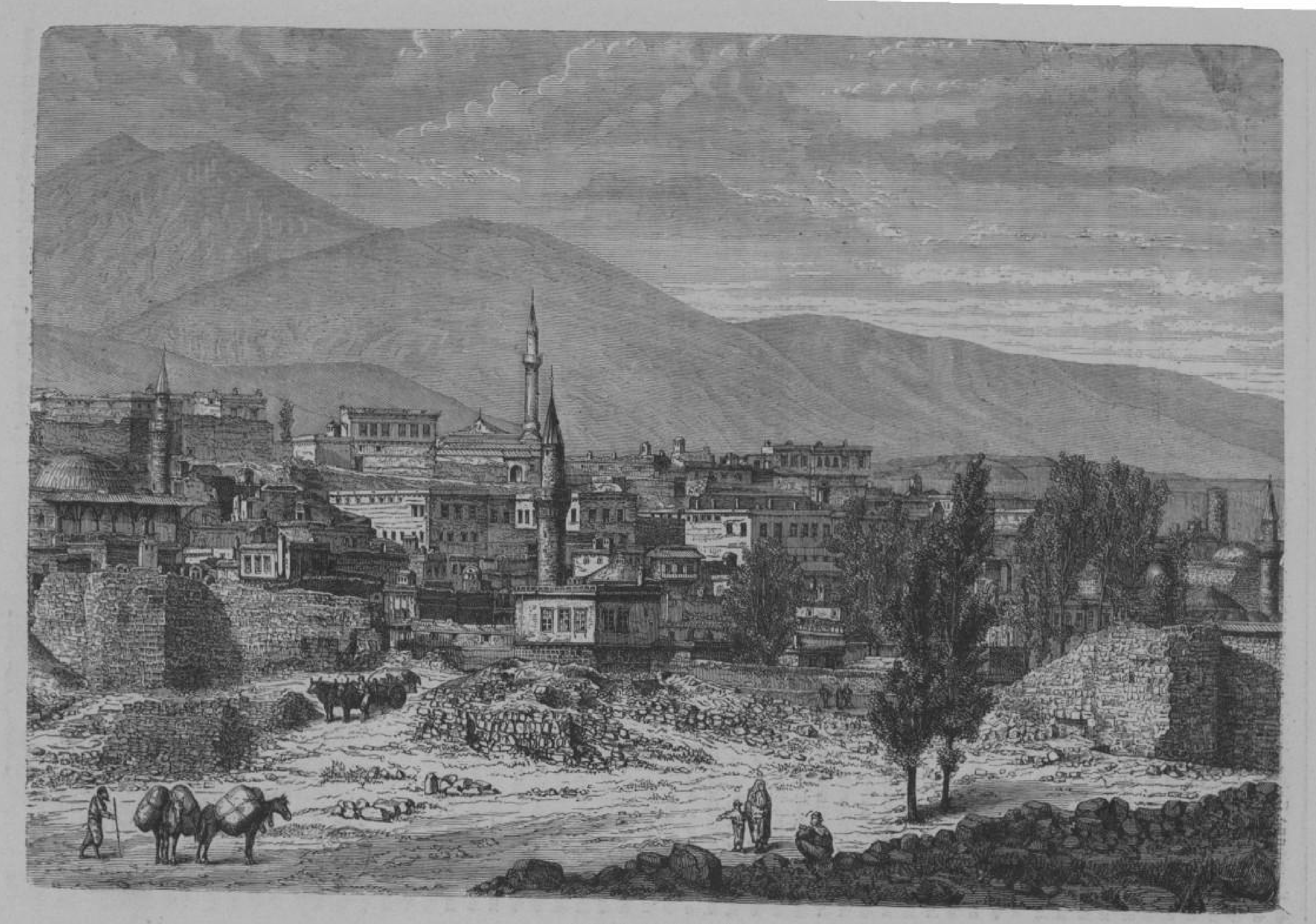
Et maintenant, regardez tout autour de vous. Voyez comme toutes les créatures de Dieu sont pleines de vie et d'allégresse. Cette petite abeille parmi les fleurs travaille depuis l'aube, animant l'air et l'égayant de son joyeux bourdonnement. Voici le léger papillon qui s'élance d'un coup d'aile capricieux et va de fleur en fleur, de brindille en brindille : heureuse créature dont la vie est une fête perpétuelle.

Les petits lapins s'en vont courant parmi le thym et la rosée; les levrauts bondissent de toutes parts. Les écureuils vous guettent du haut des arbres, prêts à s'élancer au moindre souffle de la brise. Car la vie est un charme pour toutes les choses créées en cette saison bénie du printemps.

Les moindres recoins sont tapissés d'herbes, de feuilles et de fleurs; les violettes hâtives étalent leurs feuilles vertes et montrent par milliers leurs têtes blanches ou bleues; la dent-de-lion constelle les gazons de sa fleur d'or, aussi éclatante qu'un soleil d'été; dans les bois, sous les arbres couverts de bourgeons, on voit pendre les fleurs gracieuses de la clochette bleue, cette hyacinthe de nos contrées; à l'ombre fleurit la stellaire blanche; dans les clairières apparaît la délicate anémone; sous les haies, le mystérieux arum s'encapuchonne dans son cornet vert tacheté de brun; dans les prés touffus brillent le blanc saxifrage et la cardamine; les grandes nappes de crocus font comme des lacs de pourpre.

Le noble châtaignier dresse vers le ciel ses thyrses de fleurs de cire et étale ses larges feuilles semblables aux mains ouvertes d'un géant; à vos côtés fleurit la rustique aubépine et le cerisier sauvage, tout pareil à une fée bienfaisante, ou à une fiancée vêtue de blanc. Les bourgeons du sycomore s'entr'ouvrent en même temps que ceux du tilleul. Que les feuilles sont jeunes et fraîches! la moindre veine se dessine sur la transparence de leur tissu. Esprit de beauté, tu répands une telle grâce sur toute la création, qu'il suffit d'une humble petite feuille pour faire naître dans un cœur l'adoration qui t'est due.

Descendons au jardin; c'est le moment de fouir et de bêcher, de semer et de planter; la belle terre brune, fraîchement remuée, répand une bonne odeur; toutes les plates-bandes du parterre, soigneusement préparées, font plaisir à voir. Voici l'asphodèle et la primevère, et l'anémone aux couleurs variées; chaque pied porte autant de fleurs qu'il en peut porter. Voici l'hyacinthe dont l'intéressante pâleur vous fait songer vaguement à quelque joli conte



Erzeroum. (P. 48, col. 2.)

de l'ancienne Grèce. Voici le doux narcisse, escorté de toutes les fleurettes du renouveau. L'amandier, qui n'a pas encore ses feuilles, s'est couvert d'une myriade de fleurs dont les nuances sont aussi variées et aussi délicates que celles de la nacre la plus pure. A l'abri, le long du cottage, parmi les boutons entr'ouverts qui ressemblent à des émeraudes, les fleurs du poirier brillent d'un éclat aussi pur que la neige fraîchement tombée ; la vigne bourgeonne, l'abricotier rivalise avec elle. Il a neigé sur les fraisiers, et cette neige odorante, le moindre souffle de la brise la secoue sur les gazons verts.

Chers enfants, c'est la saison où vous êtes pris subitement d'un beau zèle pour la botanique. Ces noms savants qui vous semblaient jadis si rudes et si barbares, vous deviennent, grâce au printemps, familiers et faciles. Car, depuis l'aube jusqu'à la brune, ce sont les douces fleurs qui se chargent de vous les apprendre. Faites donc l'école buissonnière dans les prairies en fleurs, le long des petits sentiers ; et rentrez au logis le corps fatigué, l'âme contente, rapportant avec vous la richesse la plus précieuse qui soit au monde, un peu de science, un cœur joyeux, des joues roses. Bientôt les petits recoins des haies, les talus, baignés de soleil, seront pour vous comme un livre ouvert où vous lirez sans peine les caractères que le doigt même de Dieu y a tracés en y semant les fleurs.

Sauvons-nous bien vite de la maison pour courir les champs, pour y jouir d'un plaisir dont on ne se lasse jamais, tant que dure le printemps. Ce n'est pas le moment de rester à la maison. Voyez les enfants des pauvres, regardez-les courir comme des fous, les cheveux au vent, le cœur plein d'allégresse, les yeux brillants. Grâce à Dieu, ils peuvent s'enivrer librement du grand air et de la douce lumière du soleil, ces jeunes fils du souci ! Allons, allons, hâtons-nous d'en jouir comme eux ; car le joli mois de Mai ne durera pas toujours !

Imité de l'anglais de Mme Howitt,
Par J. Girardin.



L'ARAIGNÉE DOMESTIQUE

Comment filent les araignées? D'où tirent-elles la matière première qui leur sert à confectionner leurs toiles? Quels sont les instruments dont elles se servent?

Elles n'ont ni rouets, ni fuseaux, ni métiers, et cependant quels ouvriers oseraient entrer en concurrence avec elles? Quels doigts seraient assez habiles pour manier des fils que l'œil ne peut voir?

Une toile d'araignée est un chef-d'œuvre d'art et de patience, mais nous le détruisons sans prendre le temps de l'admirer. A peine l'artiste a-t-il accompli sa tâche que nous nous empressons de le faire déguerpir violemment.

Pour une fois au moins nous devrions mettre de côté toute répulsion et le regarder travailler.

L'araignée a sur l'abdomen quatre ou six mamelons appelés filières, aboutissant intérieurement à des poches de liqueur gommeuse. A l'aide du microscope on peut voir que chaque filière est percée de plusieurs milliers de trous.

Quand l'araignée veut filer, elle presse ses filières avec ses pattes ; cet acte fait sortir, comme à travers une passoire, le fluide gommeux qui s'étire en filaments extrêmement ténus. Ces milliers de filaments, sortant à la fois de toutes les filières, prennent de la consistance au contact de l'air, mais ils sont encore si déliés qu'ils échappent à notre vue. Dès qu'ils ont atteint une longueur de quelques millimètres, l'araignée relève ses deux pattes postérieures terminées par de fins crochets et, d'un mouvement prompt et sûr, saisit tous les brins flottants et les agglutine en une seule corde que nos yeux peuvent alors apercevoir.

Les admirables petites pinces qui terminent les pattes de l'araignée sont d'une extrême agilité, et comme elles sont dentées en forme de scie, elles ne lâchent jamais prise.

Les araignées paraissent avoir pendant un certain temps la faculté de produire la liqueur gommeuse suivant leurs besoins. Il semble qu'elles puissent aussi modifier à volonté la finesse de leur fil, car la toile dans laquelle elles enveloppent leurs œufs est plus forte et plus compacte que celle qui est destinée à capturer les insectes.

Quand l'araignée de maison a choisi l'endroit où elle veut élire domicile, elle presse toutes ses filières contre le mur, et les quatre ou cinq mille trous dont elles sont percées laissent échapper les fibres soyeuses qui se collent à la muraille en se ramifiant comme les racines d'un arbre ; de sorte que, si l'un des brins du câble d'attache vient à se rompre, la solidité de l'édifice n'est pas compromise.

Avant d'aller plus loin, l'araignée s'arrête dans

son œuvre; ses pieds agiles saisissent à l'aide de leurs pinces la corde nouvellement filée et la tirent fortement, pour s'assurer qu'elle est solidement fixée; dans ce cas elle poursuit son chemin et file tout en marchant.

Quelquefois, au lieu de tourner l'angle d'un mur, elle s'élance à travers l'espace, attache sur le mur en retour le fil qu'elle a emporté avec elle, de manière à faire une sorte de passerelle, qu'elle traverse et retraverse en habile acrobate.

Cette corde tendue doit être très-forte, car c'est la lisière qui supportera tout l'effort de la toile; aussi l'araignée la double, la triple et la quadruple, jusqu'à ce qu'elle la trouve résistante à son gré. Ensuite elle range les uns près des autres, en les laissant un peu flotter, une série de cordons qu'elle double et triple. Lorsque la chaîne lui paraît puissamment ourdie, elle achève la trame en faisant la navette.

Cette toile nouvellement fabriquée est d'abord assez gluante et adhère aux pattes de l'araignée. Pour empêcher les fils de s'embrouiller à mesure qu'ils se soulèvent, elle dresse quelques poils raides placés au bas de sa patte et les passe entre les fils, comme si elle les peignait. Après quoi elle remet adroitement le tout en place.



Toile de l'araignée domestique. (P. 42, col. 2.)

Le corps de la toile étant achevé, l'araignée tend au delà quelques longs cordons destinés à arrêter toute mouche qui viendrait à passer.

L'araignée domestique ne vit pas dans sa toile, mais dans quelque fente de la muraille. Si elle ne trouve pas de cachette à proximité, elle se file un petit réduit soyeux, où elle se met aux aguets, hors de vue. Elle emporte dans sa retraite plusieurs fils attachés en différents points de la lisière de la toile et, dès que l'un s'agite, elle s'élance pour voir ce qui arrive.

Les araignées, si injustement qualifiées du nom de malpropres, sont au contraire de fort soigneuses ménagères qui tiennent leur demeure en parfait état de propreté. Quand leur toile est poudreuse, elles la soulèvent avec leurs pinces et lui impriment une secousse assez brusque pour faire tomber la poussière, mais jamais assez forte pour rompre une seule maille.

Elles ne laissent jamais traîner longtemps sur leur toile le cadavre d'une victime dont elles ont sucé le sang; elles l'emportent sur leur dos ou le jettent à terre par quelque trou pratiqué dans le filet. Toutefois ce n'est pas l'amour de l'ordre qui les fait agir ainsi, mais bien un raffinement de malice : c'est pour que le spectacle de leur charnier n'effraye pas la proie vivante qui pourrait s'aventurer par là.

Tout le monde a pu voir tomber soudainement du plafond, suspendue à un fil, une petite araignée, qui, paraissant tout à coup changer d'avis, regrimpe prestement. Mais que devient l'échelle? L'araignée ne l'a pas laissée en arrière. Eh bien, oui! elle a emporté son échelle de soie; elle l'a pelotonnée, en remontant au plafond, à l'aide d'une griffe cachée entre les pinces cardeuses de ses pattes de derrière. Cette petite griffe sert rarement; l'araignée n'en fait usage que lorsqu'elle a besoin de rattraper un cordon échappé.

Les araignées ne peuvent toujours filer : les filandières doivent être jeunes! Les naturalistes qui les ont étudiées spécialement croient qu'elles ne peuvent guère tisser que six ou sept toiles pendant toute la durée de leur existence.

Comment s'y prendront-elles donc quand elles ne pourront plus filer? car il leur faut des toiles sous peine de mourir de faim.

Les vieilles araignées n'ont probablement pas d'autre expédient que de s'emparer de la toile toute faite d'une plus jeune; et, comme la propriétaire ne déloge pas sans protester, il s'ensuit un combat acharné, qui finit ordinairement par la mort d'un des deux combattants.

Les araignées ont généralement mauvais caractère et sont peu sociables; si les hommes ont quelquefois réussi à les apprivoiser, c'est qu'elles y trouvaient leur compte. On n'est pas parfaite.

La soie des aranéides de nos contrées offre peu de résistance et on a vainement tenté de l'utiliser dans l'industrie. Louis XIV, il est vrai, s'en fit faire un habit de gala; deux naturalistes portèrent l'un un pantalon, l'autre une paire de bas de soie d'araignée, mais les heureux possesseurs de ces merveilles eurent plus d'envieux que d'imitateurs. L'expérience fut abandonnée aussitôt que tentée et ce n'est guère surprenant : il fallait *sept cent mille* toiles pour faire un demi-kilogramme de soie, et plus de *dix-huit cents* fils tordus ensemble pour en obtenir un seul offrant assez de résistance au tissage.

Mme Gustave Demoulin.

PÈRE ET FILLE

PHILIPPE LE BEL ET LES FLAMANDS

(1294-1305)

Philippine de Dampierre était assise dans la profonde embrasure d'une fenêtre, elle regardait à travers les étroites ouvertures, elle essuyait de sa main délicate les panneaux verdâtres des vitres épaisses et troubles; le château de Mâle était fort et bien gardé, elle eût dû y jouer en paix, car elle était presque enfant encore, bien que, depuis cinq ans déjà, elle fût la fiancée du prince Édouard, fils aîné du grand roi Édouard Ier, le redoutable monarque de l'Angleterre. Ses cheveux blonds pendaient sur ses épaules, un voile léger couvrait son front, sa taille était élevée, mais elle était frêle; son père la regardait quelquefois avec inquiétude.

« Philippa a grandi trop vite, disait-il tendrement, elle penche la tête comme une fleur. »

La jeune fille appuyait doucement la tête sur l'épaule de son père; parmi les neuf fils et les huit filles qui avaient grandi autour du foyer de Guy de Dampierre, comte de Flandre, Philippine était la dernière et la plus aimée de tous les enfants.

Hélas ! elle attendait en vain le retour de ce père si cher à son cœur en dépit des rigueurs qu'il avait exercées contre ses sujets. Elle les ignorait ou les excusait sans peine; les Flamands n'étaient-ils pas des rebelles, des mécontents, sans cesse soulevés contre leur seigneur? les souverains des autres États avaient-ils tant d'embarras avec leurs sujets? Philippine repassait dans son esprit les récits de ses sœurs, la comtesse de Gueldre, naguère reine d'Écosse, la duchesse de Brabant, la comtesse de Juliers, la comtesse de Hollande. L'enfant relevait fièrement la tête :

« Je serai plus grande dame qu'elles toutes! pensait-elle, mon seigneur sera un jour roi d'Angleterre ! »

Une porte s'était ouverte, des pas mesurés se faisaient entendre sur les riches tapis qui couvraient les pavés inégaux du vieux château. Philippine se retourna brusquement :

« Dis-moi, nourrice ! » et elle s'élançait au-devant d'une femme déjà mûre, mais robuste et belle encore, qui portait le costume du comté de Namur. Isabelle de Luxembourg avait eu pour constante coutume de prendre les femmes auxquelles elle confiait le soin de ses enfants dans ses domaines héréditaires, dans le pays qui lui avait servi de dot. La nourrice était restée auprès de l'enfant qu'elle avait reçue des mains mourantes de sa mère. Elle pleurait en regardant Philippine.

« Nourrice, dis-moi ! répétait l'enfant.

— Hélas ! hélas ! ma fille, que Notre-Dame de Namur nous soit en aide ! Monseigneur le comte est en le Louvre du roi à Paris ! »

Philippine avait pâli, elle serrait les mains de sa nourrice.

« Je le sais bien, dit-elle, et sa voix avait pris un accent de résolution étrange ; ce n'était pas l'avis de mon frère l'évêque de Liége, mais quand Guy et Jean ont dit que volontiers ils accompagneraient Monseigneur mon père pour aller voir le roi à Paris, puisqu'il les y mandait, mon père n'a plus hésité. Où aurait-il pu voir le roi si ce n'est en son Louvre où il habite? »

La nourrice pleurait toujours, regardant la jeune fille debout devant elle. La gracieuse tête de Philippine n'était pas penchée; elle se tenait droite et ses yeux tout en interrogeant lançaient des éclairs.

« Dis-moi ! dis-moi ! Quand monseigneur reviendra-t-il? Roger de Ghistelles est-il arrivé?

— Messire Roger est prisonnier comme son seigneur, répondit précipitamment la nourrice, mais son écuyer s'est enfui, il est venu à grandes journées, tout au galop de son cheval, tant que le bon roussin a pu le porter. Il assure que Monseigneur enverra bientôt des nouvelles pour faire savoir son aventure, et que point il n'est prêt de revoir la Flandre. Monseigneur le roi était en grande colère contre lui. »

Philippine serrait l'une contre l'autre ses petites mains, plus irritée que troublée.

« Et de quel droit Monseigneur le roi retiendrait-il mon père qui est aussi noble homme que lui? Quelle raison en donne-t-il? Voici longtemps déjà qu'il manœuvre en ce pays contre Monseigneur, et que les bourgeois des bonnes villes ont pris coutume d'aller à lui se plaindre de leur comte. Te souvient-il du Conseil des Trente-Neuf de Gand? »

La nourrice regardait avec étonnement l'enfant qu'elle avait portée dans ses bras, dont elle surveillait encore naguère les jeux, et qui paraissait tout à coup devenue une femme et même une grande dame.

« Messire Robert vient d'arriver céans, reprit-elle, et c'est vers lui qu'est entré l'écuyer de messire Roger; je n'ai fait que l'apercevoir en passant par les cuisines où bien se récompensait des fatigues passées. »

Philippine avait déjà fait un pas vers la porte.

« Bientôt je te dirai de plus sûres nouvelles de Monseigneur mon père, ma mie, » et elle disparut derrière les épais rideaux en faisant un signe d'amitié à sa nourrice. Celle-ci aurait voulu la retenir.

» Les hommes d'armes sont partout dans le château, et un grand nombre dans la salle de Messeigneurs! » disait-elle; mais Philippine avait accoutumé de faire sa volonté, elle marcha tout droit vers la vaste salle où Guy de Dampierre avait coutume de tenir ses audiences. Lorsque le comte recevait des messagers secrets, ce qui lui arrivait souvent, lorsqu'il tramait quelque entreprise ténébreuse contre les priviléges des bonnes villes, il faisait entrer ses émissaires dans un cabinet voûté attenant à sa chambre; les murs étaient épais et les portes bien fermées, nul ne savait ce qui se passait en cette retraite; mais Robert de Béthune, le fils aîné du comte Guy, était entouré de ses frères, Guillaume et Philippe, plusieurs nobles personnages de Flandre étaient auprès d'eux, les hommes d'armes étaient tumultueusement entrés dans la salle et se pressaient aux environs des portes. Les rangs des soldats s'entr'ouvrirent pour laisser passer l'enfant aux cheveux dorés, aimée de tous, et que chacun savait la fille préférée du comte. Elle s'avança rapidement vers ses frères étonnés et irrités de sa venue.

Son père lui tendit les bras. (P. 48, col. 2.)

« Qu'y a-t-il, Robert ? dit-elle ; avez-vous des nouvelles assurées de Monseigneur? »

Robert de Béthune déchiffrait à grand' peine un papier qu'il tenait en sa main; debout à côté de lui se trouvaient deux hommes couverts de poussière, lassés par les fatigues d'un long et dangereux voyage. L'écuyer de Roger de Ghistelles avait été suivi de près par un écuyer du comte lui-même. Robert de Béthune ne répondit pas à sa sœur; d'un geste impérieux il lui faisait signe de se ranger derrière lui, mais Philippine n'avait pas bougé. Son frère fit un pas en avant.

« Messires et mes amis, dit-il, et vous aussi mes hommes d'armes, vous savez que depuis longtemps et à notre grande peine et souffrance, la laine ne venait plus d'Angleterre pour les métiers des bonnes

villes, ni l'argent anglais pour acheter nos draps. Afin de faire cesser les maux de ses sujets, Monseigneur mon père a traité avec le roi Édouard d'Angleterre et lui a promis en gage d'alliance et d'amitié la main de ma plus jeune sœur, la damoiselle de Flandre pour son fils et successeur le prince Édouard. »

Un murmure d'assentiment parcourait les rangs des gentilshommes ; quelques soldats se penchaient en avant pour apercevoir la damoiselle de Flandre, ordinairement entourée de ses femmes et qu'on ne rencontrait guère sans ses voiles. Robert de Béthune fronçait le sourcil ; il reprit :

« Quand Monseigneur le roi fit demander mon père pour avoir conseil avec lui et avec les autres barons sur l'état du royaume, je me méfiai que l'affaire avec l'Angleterre lui serait à grand mécontentement, et je conjurai Monseigneur de ne point aller à Paris. Il me dit que la hardiesse était en ceci de la bonne et prudente politique et qu'après avoir combattu en Égypte ainsi qu'il avait fait pour le tombeau de Notre-Seigneur, avec le bon roi Louis IX, dont Dieu ait l'âme, il n'avait peur du visage d'aucun homme, et irait trouver le roi en son Louvre. Il est donc parti, comme vous savez, accompagné de mes frères, et pour lors, écoutez ce qu'il m'écrit : « Sachez, mon fils, qu'à peine étais-je en la salle du roi, que je m'avançai vers lui moult humblement, lui annonçant l'union de ma fille avec le prince anglais et que pour ce ne manquerais-je point à le servir loyalement comme prud'homme le doit à son seigneur. Mais Monseigneur le roi se tourna aussitôt vers moi d'un visage courroucé, en disant si haut que chacun l'entendit : « Au nom de Dieu, sire comte, ainsi n'ira mie. Vous avez fait alliance avec mon ennemi sans mon su, c'est pourquoi vous demeurerez devers moi. » Comme il tenait en sa main des fausses lettres qu'il disait écrites par moi au roi d'Angleterre, je disais que ce n'était pas mon sceau, et qu'elles n'avaient point été envoyées par mon ordre ; mais il a persisté et m'a fait rudement emprisonner en la tour du Louvre avec vos frères, d'où je vous prie de me retirer le plus tôt que faire vous pourrez, comme votre très-bon père et seigneur. »

Philippine avait posé la main sur l'épaule de son frère Guillaume, jeune encore, et avec lequel elle avait souvent joué dans la chambre de sa nourrice.

« Guillaume, dit-elle, si vous ne pouvez rendre la liberté à Messire par force ou par adresse, que Robert écrive à Monseigneur le roi en lui offrant mon corps en échange de celui du comte, bien sera assuré que le mariage qui tant le chagrine n'aura pas lieu lorsqu'il tiendra la fiancée en son Louvre ! »

Guillaume de Dampierre se retourna, regardant sa sœur avec étonnement. C'était une plaisanterie dans la famille que la fierté de la petite fille depuis qu'elle était fiancée au prince Édouard.

« Tu resterais damoiselle de Flandre, et tu laisserais aller la couronne d'Angleterre ! » demanda-t-il à demi-voix.

Philippine inclina la tête.

« Jusqu'à ce que mon seigneur aidé de mon père et de mes frères me vinssent chercher à Paris pour y faire mes épousailles à Notre-Dame, » dit-elle.

L'orgueil blessé, la tendresse inquiète, la haine que Philippe le Bel avait inspirée à Guy de Dampierre et qu'il avait transmise à sa fille, brillaient dans son regard. Mais déjà Robert de Béthune avait congédié les hommes d'armes, les seigneurs se pressaient autour de lui, on allait tenir conseil ; un geste du jeune homme éveilla sa sœur au sentiment de sa situation. Elle était là seule, sans ses sœurs, sans ses femmes, au milieu d'un groupe de gentilshommes, elle rougit violemment, et, s'enveloppant dans son voile, elle se glissa promptement hors de la salle. Pendant plus d'une heure, l'enfant se cacha dans son oratoire, la tête dans ses mains, au pied de son crucifix.

Elle pleurait, mais sa résolution ne faiblissait pas ; l'amour filial était puissant dans cette petite âme qui s'ouvrait tout à coup aux réalités de la vie en présence du danger de son père. Pendant que ses frères négociaient, que les barons flamands se réunissaient et envoyaient des députés auprès de Philippe le Bel, pendant que le pape Boniface VIII et le comte Amédée de Savoie intervenaient auprès du roi en faveur du comte de Flandre, Philippine répétait sans cesse :

« Laissez-moi aller à Paris en la place de Monseigneur mon père, ce sera la preuve assurée que le mariage anglais ne s'accomplira pas. »

On riait des ressources imaginées par l'enfant, ses sœurs se moquaient d'elle.

« Tu te crois déjà reine et princesse d'Angleterre, disaient-elles, en sorte que ta présence est de grand poids en ce monde ! »

Elle secouait la tête :

« Point ne sais si jamais serai princesse et reine d'Angleterre, disait-elle ; Monseigneur le prince que point n'ai vu, aura à me conquérir comme le roi son père a conquis ton royaume d'Écosse, Marguerite ; mais ce que je sais, c'est que j'aimerais mieux languir toute ma vie en une tour du Louvre que d'y sentir Monseigneur mon père loin de ses États, sur lesquels le roi met partout la main. »

Valenciennes venait d'être réclamée par Philippe le Bel qui y avait envoyé ses gens ; les marchands flamands avaient été chassés des foires de France, et en étaient revenus fort courroucés, chargés de leurs fins draps et de leurs belles tapisseries ; les biens des Anglais au service du comte de Flandre avaient été saisis.

Un matin, l'évêque de Liége arriva avec un grand cortége au château de Mâle ; il quittait rarement sa ville épiscopale, difficile à conduire et où il avait souvent maille à partir avec les bourgeois ; sa venue en l'absence du comte son père causa quelque

émoi dans le château. Plusieurs de ses sœurs s'y trouvaient réunies, elles sortirent toutes au-devant de lui. Le prélat les embrassa légèrement, après leur avoir donné sa bénédiction, puis jetant un regard autour de lui :

« Je ne vois pas la demoiselle de Flandre ? Où est-elle ? C'est Philippine que je veux voir ! »

Au même instant, la jeune fille, retenue jusqu'alors dans sa chambre, apparut sur les marches du château. L'évêque fit un pas vers elle.

« Dieu vous garde, ma sœur, dit-il, j'ai à vous parler en votre particulier. »

Et sans se retourner vers les dames qui l'entouraient, sans un mot d'excuse à ses sœurs aînées, il entraîna Philippine jusque dans sa chambre. Il en ferma la porte qui grinçait sur ses gonds, puis toujours sans parler, avec un geste de prêtre et de frère, il s'agenouilla au pied du crucifix, l'enfant l'imita, et l'évêque répéta à demi-voix plusieurs prières. Lorsqu'il se releva, il fit le signe de la croix sur le front incliné de sa sœur.

« Offrez à Dieu votre âme et votre vie, ma fille, dit-il, car il demande de vous à cette heure un grand sacrifice. »

L'enfant se releva d'un seul bond.

« Je vais être envoyée au roi en son Louvre, et Monseigneur mon père reviendra céans en liberté ? » s'écria-t-elle.

L'évêque de Liége la regardait debout devant lui, rouge et les yeux brillants :

« D'où vous vient cette pensée ? demanda-t-il, et quelqu'un m'a-t-il prévenu auprès de vous ?

— Personne, mon frère, si ce n'est Monseigneur saint Gabriel, le messager de Notre-Seigneur, comme vous me l'avez appris quand vous me faisiez réciter mon catéchisme ; depuis que notre père est enserré au Louvre, j'ai toujours pensé en mon cœur et dit à mes sœurs qui s'en sont moquées, qu'il n'en sortirait qu'en m'envoyant à sa place pour rassurer la jalousie du roi et le rendre bien assuré que le mariage anglais ne se ferait point ! »

L'évêque faisait un geste d'étonnement. Philippine reprit vivement :

« Et il en est ainsi, n'est-ce pas ? Vous me le venez dire, peut-être m'emmener avec vous jusqu'à Paris ? Que Notre-Seigneur et madame sainte Marie soient bénis, notre père reviendra en son comté, bien portant et joyeux. »

L'évêque avait accoutumé d'être écouté avec respect, il prononçait des sermons ou des sentences, il traitait des affaires difficiles et compliquées, il avait de l'esprit, il parlait bien, mais il ne trouvait rien à dire en face de cette enfant qui se sacrifiait librement, volontairement, devinant les exigences de la politique par une tendresse filiale profonde et simple. Il s'approcha de Philippine qui s'était maintenant affaissée sur son prie-Dieu :

« Je n'ai point de nouvelles à vous apprendre, dit-il, car votre cœur a devancé nos pensées ; c'est en vain que notre frère Robert a juré, sa main dans la main du roi, de ne point traiter avec les Anglais et de ne faire avec eux aucune alliance, Messire n'avait point confiance et a exigé que vous lui fussiez remise en otage pour rester en son Louvre tant qu'il lui plaira et à madame sa femme qui point n'aime la Flandre, a-t-on dit. »

Philippine s'était relevée, une grande inquiétude se lisait dans son regard.

« Reverrai-je pas Monseigneur mon père ? » demanda-t-elle.

L'évêque fit un geste de doute.

« Oh ! je ne le saurais supporter sans le revoir, s'écria l'enfant, il me faut son baiser et sa bénédiction avant d'entrer dans ma prison..... qui sera peut-être mon tombeau...., » murmura-t-elle à demi-voix, comme si son courage l'avait tout à coup abandonnée.

Son frère la rassura.

« Un baiser, une bénédiction, vous les aurez ; messire Philippe ne laissera pas aller notre père et nos frères, tant qu'il ne vous tiendra pas entre ses mains. Vous aurez le loisir de vous voir et de vous embrasser..... Mais, Philippine..... Philippine, mon enfant, d'où vous vient ceci ? Vous qui m'étonniez tout à l'heure par votre force ? »

La jeune fille ne répondait pas, elle sanglotait, comme subitement saisie des plus amères pensées et de la douloureuse vision de son sacrifice. Le prélat chercha vainement à la consoler, puis à la reprendre, il essaya de répéter des prières, les larmes devenaient des gémissements, presque des cris ; l'évêque ouvrit enfin la porte appelant la nourrice.

« Trüdchen ! dame Trüdchen ! » disait-il.

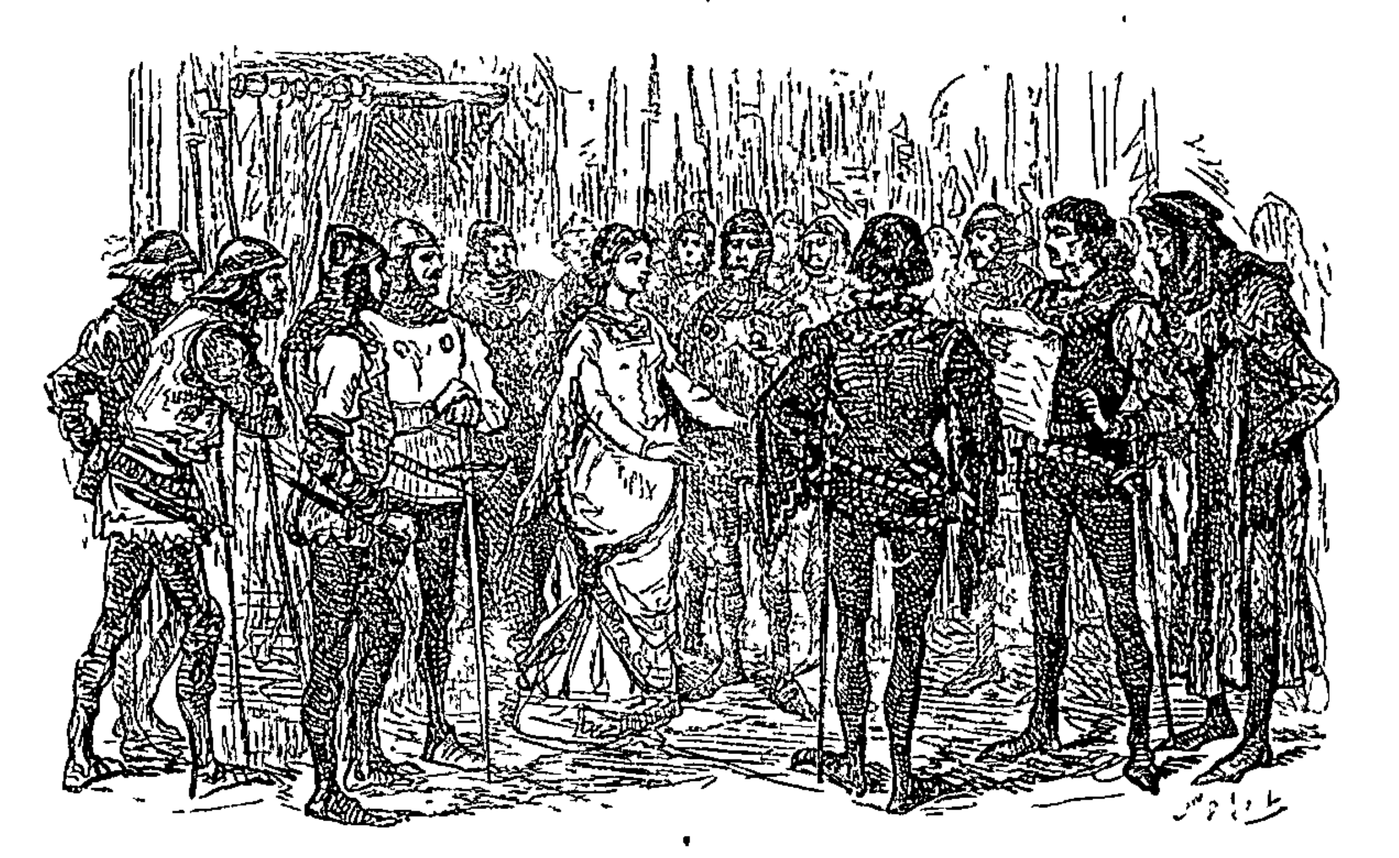
La nourrice parut, le prélat lui montra du geste l'enfant éplorée, et il sortit, s'essuyant le front et lui-même ému jusqu'au fond de l'âme.

« Elle m'avait trompé par le premier élan de son intelligence et de son courage ! C'est une coupe amère qu'elle aura à boire, être à la merci de messire Philippe et de madame Jeanne de Navarre !..... Et mon père, quelles difficultés ne va-t-il pas rencontrer céans ? Quand les bourgeois le verront faible, privé de l'alliance anglaise, ils relèveront la tête et nous aurons encore affaire aux Trente-Neuf de Gand, en attendant que les métiers de Liége s'en mêlent aussi ? »

L'évêque méditait tristement en parcourant les longs corridors qui le ramenaient à la salle où s'étaient réunies ses sœurs. Ce fut à elles et non sans larmes de part et d'autre qu'il apprit le départ de Philippine et le sacrifice que la pauvre enfant devait accomplir pour rendre la liberté à son père et la paix à la Flandre. La jalousie secrète de la duchesse de Brabant, naguère reine d'Écosse, ne put tenir à ce coup. Elle se frappait la poitrine dans l'amertume de sa repentance ; il fallut que l'évêque lui promît l'absolution pour calmer ses remords et ses regrets.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés et telle était l'impatience des Flamands de rentrer en paix avec le roi et de se livrer désormais au commerce avec la France, puisque l'alliance avec l'Angleterre était rompue, que déjà la demoiselle de Flandre était montée sur sa haquenée, douce et docile, soigneusement dressée et accoutumée à la porter au travers des vastes plaines et jusque dans le cœur des grands bois. Ses femmes chevauchaient auprès d'elle, la dame de Van der Buerse qui l'avait élevée et sa fidèle nourrice, dame Trüdchen. La noble veuve devait revenir en Flandre dans la belle demeure qu'elle possédait à Bruges, dès qu'elle aurait remis la jeune comtesse aux mains de la reine Jeanne de Navarre ; mais la nourrice ne devait point quitter son enfant :

« Où vous irez, j'irai, » avait-elle dit; et Philippine n'avait pas repoussé son dévouement; elle avait repris tout son courage et son empire sur elle-même; elle répétait sans cesse qu'elle allait revoir son père, mais au fond de l'âme, elle emportait le douloureux pressentiment d'une épreuve cruelle et longue, peut-être au-dessus de ses forces.


Guillaume de Dampierre se retourna. (P. 46, col 1.)

« Grâces à Dieu, on peut toujours mourir! » se disait l'enfant qui avait à peine goûté la vie.

Le voyage était long et rude. Guy de Dampierre était arrivé à Paris au mois d'octobre, il était prisonnier depuis six mois, lorsque aux derniers jours de mars le cortége de sa fille approcha enfin des murs de la grande ville. Moins que toute autre étrangère, Philippine était étonnée de la grandeur et de la beauté de Paris ; elle était accoutumée aux riches cités de Flandre, à leurs magnifiques églises, à leurs somptueux palais, et elle s'émerveillait de la boue amoncelée dans les rues qu'elle traversait, de l'apparence misérable de certaines maisons, plus que des majestueux édifices, de l'animation des places et des carrefours et des nombreux soldats qu'elle rencontrait dans les avenues ; la fille du comte de Flandre avait vu autour d'elle, depuis sa naissance, une aisance et même un luxe, dus au travail et au commerce, que la capitale de la France ne pouvait égaler. Le Louvre frappa ses regards par sa majesté sombre.

« C'est ici que mon pere est enfermé? » dit-elle à voix basse.

Et comme on la conduisait dans une rue étroite, et soigneusement gardée :

« Est-il céans? » demanda-t-elle vivement aux gens du roi, qui avaient pris la bride de sa haquenée.

L'écuyer fit un signe de tête, il semblait ému et comme troublé lui-même du sort auquel il conduisait la jeune fille. Toutes les fatigues du voyage n'avaient pu effacer l'éclat de son teint, elle rougissait de joie à l'idée de voir son père, elle se penchait en avant sur son cheval comme pour hâter ses mouvements.

« Ah ! serai-je bientôt dans ses bras? » murmurait-elle.

Les ponts-levis se baissaient, les herses se levaient, les verrous se tiraient, les lourdes clefs grinçaient dans les serrures.

« Que de soins pour garder un prud'homme qui déjà est vieux! » disait amèrement la dame Van der Buerse.

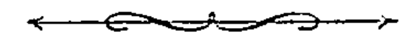
Philippine l'entendit et se retourna brusquement :

« Point ne sont trop de grilles, dit-elle, car ce prud'homme qui est déjà vieux est le comte Guy de Flandre! »

La dernière porte venait de s'ouvrir, l'enfant descendait de cheval péniblement, lentement, ses membres étaient raidis par son long voyage, et l'émotion lui enlevait ses forces. Aymery de Roberval, qui la conduisait au nom du roi, s'arrêta un moment pour lui donner le temps de reprendre haleine.

« Allons, au nom de Dieu, messire, » dit-elle, et pressant elle-même le pas, elle franchit le seuil d'une grande salle. Son père était auprès du feu, à moitié caché sous le manteau de la vaste cheminée. il se retourna, poussa un cri et, tendit les bras. La jeune fille s'y jeta sans rien dire. Aymery de Roberval recula de quelques pas et sans souci des femmes qui suivaient la demoiselle de Flandre, sans s'inquiéter des gentilshommes qui l'avaient accompagnée et qui s'avançaient pour saluer leur seigneur, il referma la porte sur le père et sur la fille, et s'asseyant sur un banc de pierre dans le renfoncement d'une muraille, il cacha sa tête entre ses mains.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.





Babet était émerveillée. (P. 51, col. 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XXI

Consolidation du bonheur domestique.

Bathilde n'était pas sans inquiétude au sujet de Régina, maintenant qu'elle allait rentrer dans la vie ordinaire et rencontrer partout Marie-Ange sur son chemin. Qu'allait faire sa sœur lorsqu'il s'agirait de reprendre ses études, d'aller aux cours? N'avait-on pas à redouter quelque rechute? L'orgueil est un tyran tenace qui ne lâche pas volontiers ses victimes.

Bathilde ne savait pas combien le choc de la grâce contre les passions de sa sœur avait été violent, et combien l'âme de Régina avait été changée dans ses longues journées d'épreuve; aussi put-elle à peine en croire ses yeux lorsqu'elle vit Régina entrer chez Marie-Ange avec ses livres, ses cahiers, ses dessins, et dire très-simplement:

« Permets-moi, Marie-Ange, de travailler près de toi. J'aurai souvent besoin de tes conseils. » Combien ces paroles si simples avaient dû lui coûter d'efforts, du moins d'après l'opinion de Bathilde! Et cependant le beau front de Régina était calme, et ses lèvres souriantes.

Dieu, dont l'œil paternel surveille toutes nos actions et tous les mouvements de nos cœurs, avait tenu compte à Régina du repentir sincère qu'elle avait ressenti. Il lui avait donné la force nécessaire pour résister à la tentation. Et Régina avait bien vite compris qu'il peut être doux de s'humilier, et elle s'humiliait à plaisir, chrétiennement, sans autre pensée que d'offrir à Dieu son humiliation comme un sacrifice et comme une expiation.

Régina croyait entrer dans un monde nouveau; elle jouissait de la confusion modeste de Marie-Ange, de la joie visible de Bathilde et de l'étonnement naïf de Claire.

Claire, après avoir réfléchi une minute, dit d'un air important, comme quelqu'un qui vient de faire une importante découverte: « Petite sœur, nous voilà toutes sous tes ordres à présent. Oh! comme cela sera amusant! tu ressemblerais à une maîtresse de pension, si tu n'étais pas si gentille! »

Les jeunes filles se mirent à rire.

« Mais, reprit Régina gaiement, nos études, à nous autres élèves, ne doivent pas empiéter sur le temps que doit consacrer notre chère directrice à ses devoirs et à son repos.

— Approuvé! dit Bathilde en battant des mains.

— Pour cela, continua Régina, nous avons besoin d'un règlement; veux-tu, Marie-Ange, nous aider à le faire et le mettre par écrit? Nous ferons deux copies de ce règlement: nous en afficherons une dans notre chambre, l'autre dans la tienne, ou plutôt, si

1. Suite. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. X, pages 1, 17 et 33.

vous approuvez mon idée, dans celle de notre mère. Nous travaillerons mieux et nous serons plus sages, sous l'influence de son cher souvenir.»

Marie-Ange approuva cette délicate inspiration.

«Puis, poursuivit Régina, nous tiendrons le ménage comme vous l'avez tenu pendant que j'étais malade; chacune de vous aura sa semaine et réglera les dépenses à tour de rôle.

— J'accepte avec résignation et sans enthousiame ce que vous ne me permettrez probablement pas de refuser, dit Bathilde, en faisant une moue comique. Allons, tracez-moi une règle à vous deux; mais ménagez-moi, je vous en prie ; laissez-moi le temps de faire chaque jour une bonne partie avec Claire et Black.

—Accordé, s'écria gaiement Marie-Ange, ne crains rien, ma pauvre Bathilde : tu pourras rire autant que par le passé.

— Avant que nous nous mettions à l'ouvrage, je voudrais bien savoir, dit curieusement Bathilde, quels procédés tu as employés pour en savoir si long à ton âge? Tu dois avoir un secret. Dis-le-moi, pour que je puisse m'en servir. »

Marie-Ange prit un air sérieux et dit, non sans une certaine émotion : «Oui, j'ai un secret, et ce secret le voici : J'ai passé une enfance malheureuse, et le travail a été pour moi une consolation. Tout entier à sa douleur, malade, recherchant la solitude, mon pauvre père ne pouvait supporter ma vue, qui lui rappelait de trop pénibles souvenirs. J'avais le bonheur et le malheur de ressembler trop à ma mère. Je lui épargnais le plus possible cette épreuve, trop dure pour lui. Je vivais donc seule, constamment seule; j'avais pour consolation le souvenir de ma mère et l'affection de notre bon curé. Grâce à lui, j'ai eu constamment des maîtres installés au village à côté de la Roche et l'étude a été pendant six ans ma seule ressource; c'est à force de travailler que je pouvais oublier mes chagrins quelques heures. Pendant ces longues années, j'ai travaillé jusqu'à dix et douze heures par jour ; il est donc naturel que j'aie appris ce que je sais. Oh! le travail! que de raisons j'ai de le bénir et de l'aimer; c'est pour moi comme un vieil ami. »

Bathilde ne riait plus; elle se repentait presque d'avoir ramené la pensée de Marie-Ange sur ses longues années d'épreuves et de souffrances. Régina, les yeux fixés sur le tapis de la table, lisait plus profondément que Bathilde dans le cœur de Marie-Ange et devinait les motifs qui l'avaient poussée, contre son habitude, à parler d'elle-même. Régina avait souffert de sa supériorité. Marie-Ange, avec une délicatesse raffinée, lui faisait comprendre qu'elle n'avait point sujet d'en tirer vanité et qu'elle l'avait payée beaucoup trop cher.

Claire avait écouté de son mieux; lorsque Marie-Ange cessa de parler, elle la regarda avec de grands yeux surpris et lui dit en remuant la tête d'un air de profonde sagesse :

« Oh oui! mais tu ne travailleras plus tant et tu ne pleureras plus du tout à présent. »

Les quatre sœurs se mirent donc au travail et la vie journalière fut organisée avec une intelligence parfaite.

On trouva le temps nécessaire pour promener Black et pour mettre en ordre le cabinet de M. de la Taudière. Les devoirs furent faits en leur temps ; les leçons prises à des heures régulières ; les chambres étaient faites et rangées chaque matin par les jeunes filles elles-mêmes, Marie-Ange ayant fait observer que si elles voulaient bien se charger de cette besogne, Babet, aidée de Paulette, aurait le temps de nettoyer les appartements du bas chaque matin.

Les cours furent repris; les voyages à Vannes étaient devenus des promenades pleines d'intérêt et de charme. Paulette ne pouvait s'empêcher d'être jalouse de Babet, lorsque son ancienne ennemie partait avec ses trois chères filles, sûre d'avance qu'elles allaient recevoir de nouveaux éloges et obtenir de nouveaux succès.

Heureusement pour la petite servante, elle se consolait dans la compagnie de Claire, qui l'avait prise en affection et rougissait de honte au seul souvenir du temps où elle lui tirait la langue.

Les bons bourgeois de Vannes, j'entends ceux qui envoyaient leurs filles au cours, eurent bientôt les oreilles rebattues des trois noms de Marie-Ange, de Régina et de Bathilde. Les petites écolières qui la connaissait à peine et les grandes paresseuses qui ne se piquaient guère de suivre son exemple colportaient avec orgueil les réponses de Marie-Ange et les éloges qu'on lui prodiguait.

Le petit monde des cours était aussi fier de sa Marie-Ange qu'un pays peut l'être de ses grands hommes. A tout âge, quand on n'est pas illustre soi-même, on aime à se mirer dans la grandeur de ceux qu'on regarde comme ses représentants les plus directs. Un proverbe dit : Je ne suis pas la rose, mais je l'ai approchée, et j'ai gardé quelque chose de son parfum.

« Et puis, papa, disaient ces jeunes bavardes, elle est si douce, si bonne, si jolie avec cela.

— Voyons donc cette merveille, » grommelaient les papas les plus indifférents et les plus apathiques. Et au lieu de faire escorter la jeune écolière par une servante, ils l'escortaient eux-mêmes.

« Et cette grande? demandait quelque papa, celle qui a de si beaux cheveux, comment s'appelle-t-elle, celle-là?

— Elle s'appelle Régina.

— Elle est bien jolie aussi.

— Naturellement, répondait la petite écolière avec un mouvement d'orgueil. En voilà une qui a changé à son avantage. Elle était vaniteuse et jalouse, et voilà qu'elle est maintenant la première à se réjouir quand on fait des compliments à sa cousine qui a trois ans de moins qu'elle.

— Et cette autre qui est à côté d'elle?

— Mais papa, c'est Bathilde! Tout le monde connait Bathilde; c'est celle qui était si paresseuse, tu sais bien. Aujourd'hui, c'est elle qui travaille le mieux de toute la classe. »

Quand les trois cousines passaient dans la rue pour aller chez la maîtresse de piano et chez le professeur de dessin, les gens se retournaient pour les revoir encore.

« Voilà qu'on admire Marie-Ange, » se disait Régina, et Marie-Ange pensait de son côté : « Voilà qu'on admire notre Régina, elle est si belle! »

Bathilde, plus clairvoyante, riait sous cape et disait à Babet : « Voilà qu'on les admire toutes les deux.

— Et toi? demandait Babet, est-ce que tu crois qu'on ne t'admire pas aussi?

— Oh! moi je ressemble trop à un garçon! »

Le temps s'écoulait donc vite grâce au travail, à l'union de la vie de famille devenue si régulière et si calme. Le facteur s'était enfin habitué à la douceur de Babet dont il s'était défié tout d'abord. C'était un vrai plaisir pour lui d'apporter les lettres des deux collégiens.

Quand il en apportait, il lui semblait qu'il avait plus légitimement gagné sa tasse de café quotidienne.

Un jour donc, il remit triomphalement deux lettres à Babet, en déclarant avec infiniment d'esprit qu'il lui apportait du « nanan! »



Nous ferons un réglement. (P. 49, col. 2)

« Deux lettres à la fois! s'écria Babet; nos gamins sont bien généreux, je cours vite porter les lettres à monsieur; oui, c'est bien à lui qu'elles sont adressées; la famille est encore à table, cela tombe bien, tout le monde sera renseigné à la fois. »

Babet, après avoir remis les lettres à M. de la Taudière, fit mine de se retirer discrètement. C'était sa manœuvre habituelle en pareille occasion, mais elle aurait été bien attrapée si on l'eût prise au mot.

M. de la Taudière lui fit signe de rester en lui disant (c'était la formule ordinaire en pareille occasion) :

« Ces choses-là se lisent en famille, et vous êtes de la famille. »

Il commença par cette lettre d'Yvon :

« Mon cher papa,

» Notre année scolaire touche à sa fin et nous sommes dans le feu du dernier examen. J'ai bon espoir pour Hervé; il a travaillé comme un nègre et je ne doute pas qu'il ne recueille le fruit de ses efforts persévérants. Il désire tant vous faire plaisir! et il est préoccupé du résultat des compositions au point d'en perdre le boire et le manger. J'ai donc hâte pour lui de voir arriver les vacances. Nous sommes cependant fort heureux, mais ici ce n'est pas la maison paternelle; nous serons libres le 5 du mois prochain, soyez assez bon pour nous donner vos instructions au sujet du départ. J'ai à peine le temps de vous griffonner ces quelques mots, et je suis obligé de tourner court en omettant sans doute bien des détails intéressants. Je n'omets pas cependant de vous embrasser avec un tendre respect, mon cher papa; je vous prie de transmettre mes tendresses à mes sœurs, à ma cousine et à Babet.

» Votre fils très-respectueux,

» YVON. »

« P. S. — Tous nos camarades pensent que notre Hervé aura, non pas un, mais plusieurs prix; et cependant il a fait deux classes cette année. »

Babet était émerveillée de cet admirable échantillon de style épistolaire (admirable pour elle, bien entendu). En même temps, elle était émue jusqu'aux larmes et considérablement fière de n'avoir pas été oubliée dans la distribution générale des tendresses.

M. de la Taudière déclara qu'il irait chercher ses fils lui-même, et Bathilde s'écria qu'ils méritaient bien cela.

Régina fut de son avis. (Que les temps sont changés!) Elle insista avec beaucoup de délicatesse sur la modestie d'Yvon, qui ne disait pas un mot de lui-même, et avec beaucoup de sympathie sur les efforts d'Hervé.

« Je suis sûre, dit Marie-Ange, que notre Yvon a été aussi laborieux que son frère. »

Et, attirant l'attention de M. de la Taudière sur la seconde lettre qu'il n'avait pas encore décachetée, elle ajouta :

« Je me doute que notre Hervé est aussi modeste qu'Yvon. »

Cette idée plut à Babet, qui remercia Marie-Ange, comme si elle venait d'en recevoir personnellement un compliment flatteur.

M. de la Taudière décacheta la lettre d'Hervé et lut ce qui suit ;

« Mon cher papa,

» Nous touchons au but, et pour notre excellent Yvon le but ce sera le triomphe, n'en doutez pas; tout le monde en est sûr ici, et il y a quelqu'un qui en est fier comme un paon ; devinez qui, si vous le

pouvez. Vous ne pouvez vous imaginer combien il m'a encouragé, avec quelle tendresse et quel dévouement il m'a conseillé, guidé, depuis notre entrée en cage ; grâce à lui, j'ai évité de commettre bien des sottises que, sans lui, j'aurais trouvé tout naturel de commettre. Maintenant le pli est pris et d'ailleurs, pour plus de sûreté, je le consulte en tout. Je ne puis pas vous dire combien je me sens heureux et fier lorsque j'entends notre directeur nous dire :

« Prenez exemple sur Yvon de la Taudière, mes amis, c'est mon meilleur élève. »

» Nous sommes libérés le 5. Je me plais à reconnaître que nous sommes très-heureux ici ; néanmoins nous avons un vif désir de prendre notre vol vers le logis, sans nul retard. Nous comptons que vous ne nous ferez pas trop languir, et que vous nous écrirez bientôt ce que nous devons faire. Je vous embrasse tous pêle-mêle; oh! et ma cousine! pardon! mes respects affectueux pour elle! ma mie Babet doit avoir sa grosse part de mes formidables embrassades. Bon, voilà que l'on appelle! Je me sauve.

» Votre fils respectueux et pressé,

» HERVÉ. »

Bathilde rougit de plaisir en voyant que la lettre de son favori obtenait, comme on dit, le plus grand et le plus légitime succès.

« Ce brave enfant! dit M. de la Taudière, il parle de son frère avec une reconnaissance vraiment touchante!

— En voilà deux frères qui s'aiment! s'écria Babet avec chaleur.

— Tandis que les sœurs se détestent! répliqua Bathilde avec un grand sang-froid; n'est-ce pas Colibri? N'est-ce pas, Régina, que nous nous détestons? Cela fait frémir. Et l'on n'a pas idée de l'horreur que nous inspire cette Marie-Ange! »

Pour bien marquer l'horreur que lui inspirait cette Marie-Ange, elle se leva, en dépit du décorum, et l'embrassa sur le front en grande pompe.

Régina se mit à rire, et témoigna pour Marie-Ange la même horreur que Bathilde, et de la même façon.

L'exemple est contagieux, comme on l'a dit depuis longtemps : aussi Colibri suivit l'exemple de ses deux sœurs. Seulement elle fut moins discrète; et, à la façon dont elle serrait le cou de Marie-Ange, on eût pu croire qu'elle avait reçu mission de l'étrangler.

« Qu'est-ce qui te fait sourire si malicieusement, Régina? demanda Bathilde à sa sœur aînée.

— Devine! répondit Régina sans cesser de sourire.

— Tu trouves que Colibri est un peu brusque dans sa manière d'embrasser Marie-Ange?

— Ce n'est pas cela.

— Je ne devinerai jamais ; aussi ne me tiens pas plus longtemps en suspens.

— Je ne puis m'empêcher de sourire, dit Régina, en songeant à la surprise de nos deux frères, si papa ne les a pas prévenus... (M. de la Taudière sourit et fait un signe de dénégation) que la guerre a cessé entre nous, que la paix est faite, à tout jamais ; que nous nous aimons comme de vraies sœurs, et que Marie-Ange est devenue ma meilleure amie. Je ne leur en ai rien écrit pour leur laisser le plaisir de la surprise ; et toi?

— Moi je ne leur ai rien dit non plus; d'abord parce que, dans les premiers temps, je ne savais au juste comment leur expliquer cela; ensuite.... elle s'arrêta tout court en rougissant.

— Ensuite, reprit Régina gaiement, tu voulais ménager la réputation de ta sœur aînée, qui ne jouait pas un beau rôle au commencement du récit. Ne dis pas non, je te devine, et je te remercie. »

Bathilde évita de répondre directement et se contenta de dire que Mme de la Grincharderie serait désolée, quand elle saurait que la paix régnait au château de la Taudière.

« Pauvre femme! dit-elle avec des regards pleins de malice, nous la privons d'un de ses plus grands plaisirs, qui était de médire de nous, et nous lui ôtons du coup les trois quarts de son esprit.

— J'emmène cette mauvaise langue, dit Marie-Ange en souriant malgré elle. Le grand air lui fera du bien.

— J'emporte ce bouton de rose, » répliqua Bathilde en enlevant Colibri dans ses bras.

Colibri se laissa emporter sans la moindre protestation.

« Allons où tu voudras, dit-elle à sa sœur. Mais commençons par faire une visite à Black pour lui dire que mes frères auront des prix et qu'ils seront bientôt de retour. »

M. de la Taudière, resté seul avec Babet, lui demanda ce qu'elle pensait de tout cela?

Babet déclara que c'était tout simplement une bénédiction du bon Dieu.



XXII

Réunion complète.

Le jour des vacances arriva : les habitants de la Taudière étaient dans une agitation pleine de charme : les jeunes filles se plaisaient à orner les chambres de leurs frères et à y mettre leurs plus beaux vases, leurs plus belles fleurs. Babet se multipliait, tantôt

gesticulant pour se faire comprendre de la cuisinière qui la regardait avec une tranquille bonhomie, tantôt aidant Paulette à mettre la dernière main aux tentures nouvelles qui ornaient les chambres des deux écoliers, tantôt courant aider les jeunes filles qui, pour lui faire leur cour, l'appelaient à chaque instant, afin de lui faire croire que rien ne pouvait se faire sans elle.

Claire, qui s'était mise aux aguets deux bonnes heures trop tôt, signala l'arrivée de la voiture. Il y eut comme une espèce de sauve-qui-peut dans la direction du vestibule.

Sans prendre la peine de se servir du marchepied, Hervé sauta lestement à terre en criant :

« Yvon a cinq prix, dont le prix d'excellence : qu'est-ce que vous dites de cela? »

Ce que chacun dit de cela, il serait difficile de le redire, car tout le monde parlait à la fois. Il y eut une scène assez confuse, entremêlée de cris, d'embrassades, d'interpellations, de hurrahs, de questions sans réponses, et de réponses qui ne s'adressaient à personne. Au milieu de ce beau désordre, qui n'était point un effet de l'art, la voix d'Hervé s'élevait claire et perçante, répétant pour l'édification générale : « Yvon a eu cinq prix! » Cela ne répondait-il pas à toutes les questions qui se croisaient en l'air sur la santé des deux échappés de collége, sur leur voyage, leurs bagages et sur l'appétit qu'ils devaient avoir gagné au grand air.

Yvon, qui avait la voix trop voilée et trop faible pour se faire entendre, essayait de calmer Hervé qui repartait de plus belle. Lorsque Hervé trouva qu'il avait assez trompetté la gloire de son frère, il devint plus traitable et se laissa docilement emmener au salon. Il était tout rouge et tout enroué; malgré cela sa figure faisait plaisir à voir; elle exprimait un contentement si profond et si sincère!



Un chien de chasse! (P. 55, col. 2.)

On finit par arriver au salon, où Babet suivit tout naturellement la famille.

« Qu'est-ce que c'est donc que ces fameux prix? » demanda-t-elle à Yvon; car pour elle, les paroles d'Hervé étaient de l'hébreu.

« Parlons-en, dit Yvon en souriant: vous saurez donc tous qu'Hervé a eu six nominations, quatre prix et deux accessits; » et il répéta en regardant particulièrement Babet: « Quatre prix et deux accessits! Prix de dessin, de calcul, de géographie et de latin! Oui, papa, je vous présente un latiniste distingué. Le directeur dit qu'Hervé fera honneur à sa famille! Laisse-moi donc, Hervé! Je te ferai observer que tu as crié tant que tu as voulu, tout le monde en a été témoin, il me sera bien permis de parler un peu à mon tour.

— Mon Dieu! comme il parle à présent, » s'écria Claire avec une naïve stupéfaction.

Yvon lui montra que s'il avait appris à parler, il avait aussi appris à rire. La remarque de sa sœur lui fit perdre tout son sérieux.

« Ta, ta, ta! s'écria Hervé, voyez-vous comme il s'emporte! En vérité, il n'y a pire eau que l'eau qui dort. On m'appelle bavard, et je n'ai pas pu seulement placer un petit mot. Monsieur est l'aîné; par respect je l'ai laissé dire. Je demande la parole et au, besoin, je la prends sans permission.

« Voici donc ce que j'ai à dire (il oubliait sans doute qu'il l'avait déjà crié sur tous les tons): Cinq prix, tout simplement; prix d'excellence, cela va sans dire; prix de latin (il en remontrerait à Cicéron, ou peu s'en faut). Tu ferais mieux de ne pas froncer le sourcil, Yvon, parce que cela ne m'intimide pas du tout, au contraire. Prix d'allemand et d'anglais réunis. Par parenthèse, je ne sais pas encore comment il a pu suivre les deux cours, mais peu importe. Prix de littérature! Oui, avec notre air de ne pas y toucher,

nous avons de l'imagination, et nous savons écrire en français. Enfin, pour le bouquet : prix d'instruction religieuse. Ajoutons à cela que l'élève Yvon, déjà nommé, a prouvé qu'il savait mettre en pratique ce qu'il connaissait par la théorie : il a été constamment notre modèle à tous.

— Hervé, je t'en prie! dit Yvon en rougissant, je t'assure que tu me fais de la peine.

— Maintenant que j'ai dit tout ce que j'avais à dire, reprit Hervé, je redeviens subitement muet comme un simple poisson. »

Le « simple poisson », infidèle à sa parole au moment même où il venait de la donner, se mit à pousser une série d'exclamations variées, destinées à exprimer une profonde surprise.

« Qu'est-ce que cela signifie? on m'a changé mon salon d'autrefois!

— Tu trouves? dit Bathilde avec malice ; en échangeant des regards d'intelligence avec ses deux sœurs et avec Marie-Ange.

— Comment! si je trouve? mais cela saute aux yeux tout d'abord, reprit Hervé en tournant sur lui-même pour examiner en détail tout ce qui l'entourait; primo, les rideaux sont neufs!

— Primo, les rideaux ne sont pas neufs, dit Régina en souriant : nous les avons nettoyés et retournés, et je vois que nous n'avons pas trop mal réussi.

— Admirablement réussi, répliqua Hervé d'un ton de connaisseur. Secundo, les potiches cassées ont été remplacées par des neuves.

— Vas-y voir, cria Babet avec plus d'énergie que d'élégance; mais, vois-tu, Marie-Ange les a recollées proprement, comme tu peux le voir, et solidement aussi.

— Oh! oh! s'écria Hervé en ouvrant de grands yeux ; tu lui a permis d'y toucher, ma mie Babet? Permets-moi de te dire que je ne te reconnais pas là. De mon temps, non-seulement il n'était pas permis d'y toucher, mais je ne suis pas même bien sûr qu'il fût possible d'en approcher.

— De ton temps, répliqua Babet, tu cassais toutes nos affaires, rien qu'à les regarder ; mais notre Marie-Ange répare tout, elle! Elle a réparé bien d'autres choses ici.

— Et quoi donc? » demanda curieusement Hervé, tandis que les jeunes filles riaient sous cape.

Babet lui donna une tape sur la joue droite, un baiser sur la joue gauche, cligna des yeux et dit en s'en allant :

« Cherche, et si tu ne trouves pas tout seul, c'est que tes études ne t'ont pas servi à grand'chose. »

Ayant décoché ce trait piquant contre les études classiques, Babet s'en alla vaquer à ses affaires.

Hervé regarda ses sœurs avec une stupéfaction si naturelle que leur gaieté redoubla. Bathilde s'assit pour donner un plus libre cours à son fou rire.

« Mon Dieu! comme elles rient toutes à présent, dit Hervé à son père ; est-ce que vous les avez déjà vues d'aussi joyeuse humeur, papa?

— Souvent, mon garçon, répondit M. de la Taudière.

— J'en suis bien aise et bien étonné, dit Hervé tout pensif; quelle drôle de chose que l'absence ! Vous aussi, papa, je vous trouve changé ; n'est-ce pas, Yvon? »

Yvon se contenta de faire un signe de tête affirmatif.

« Nous n'avons pas encore vu vos couronnes et vos prix, dit Régina; voulez-vous venir défaire vos malles pour nous montrer vos nouveaux trésors? nous vous aiderons, si vous voulez. »

Pour le coup Hervé, tomba de son haut. Régina gracieuse! Régina aimable et prévenante! il ne trouva pas un mot de réplique. Comme l'a dit cet ancien : «Les grandes émotions sont muettes.»

Bathilde l'entraîna en recommençant à rire de plus belle et Yvon, non moins étonné que son frère, les suivit. Chemin faisant, il remarqua bien vite la tendre familiarité qui régnait entre les deux cousines. Comme Hervé, il marchait de surprise en surprise.

Ils ne purent s'empêcher de pousser de nouvelles exclamations à la vue de leurs chambres qui avaient été complétement transformées.

« Qui a fait cela?

— Nous.

— Vous?

— Oui, nous, sous la direction de Marie-Ange, bien entendu. Allons, défaites vos malles, vite.

— On y va! on y va! » répondit Hervé en se précipitant sur sa malle.

Tout à coup il leva la tête, tendit l'oreille et dit d'un air désappointé :

« Le charme est rompu, écoutez, voilà que l'on crie en bas, suivant la vieille tradition.

— On ne crie pas, on rit, répliqua tranquillement Bathilde.

— On rit? reprit son frère d'un air incrédule; et qui donc ose rire en présence de Babet?

— C'est Paulette qui a cette audace, répondit Bathilde.

— Babet! Babet plaisante! s'écria Hervé avec une stupeur croissante. Quelqu'un a pu dérider Babet, notre mie Babet? »

Bathilde se pinçait les lèvres pour reprendre son sérieux. Elle dit à son frère en affectant d'être aussi effarée que lui :

« Oui..., et figure-toi qu'elles ne font pas autre chose du matin au soir.

— C'est trop fort! dit Hervé en regardant son frère; voilà que, pour notre bienvenue, on se moque de nous et on nous conte des histoires. Ce n'est cependant pas aujourd'hui le premier avril. »

Il reprit plus gaiement :

« Cette demeure est une demeure mystérieuse. Quelque enchanteur a touché tout notre monde de sa

baguette. Régina nous sourit, Tempête n'a encore renversé personne, Colibri ne s'est pas sauvée au grenier, papa a l'air heureux, Babet plaisante.

— Oui, dit son frère de sa voix grave et profonde, un enchanteur ou plutôt une enchanteresse a opéré tous ces prodiges. Ne reconnais-tu pas en tout la main de Marie-Ange? Ne vois-tu pas qu'avec Marie-Ange la bénédiction de Dieu est entrée dans cette maison ? »

Devenues subitement sérieuses, les jeunes filles se pressèrent autour des deux collégiens.

« Tu as bien deviné, » dit Bathilde en s'adressant à Yvon.

Régina reprit : « Voulez-vous savoir ce qui nous est arrivé? »

Marie-Ange eut beau rougir, protester, menacer de se fâcher, Régina leur raconta tout sans se ménager. Flétrissant avec énergie sa conduite passée, elle montra à ses frères l'influence visible de Marie-Ange et comment, sous cette influence bénie, le calme, la paix, le bonheur s'étaient établis à demeure dans le sein de la famille.

« Papa lui-même, dit-elle en terminant, est sous le charme, comme tout le monde. »

A mesure que Régina parlait, ses frères la considéraient avec une surprise croissante. Ses paroles, sa physionomie montraient clairement quelle profonde métamorphose son âme avait subie et quelle beauté morale s'y était développée.



Il y eut une scène assez confuse. (P. 53. col. 1.)

Yvon et Hervé croyaient rêver. Un moment ils demeurèrent immobiles et silencieux comme s'ils avaient craint de rompre le charme ; les lèvres d'Yvon murmuraient une action de grâces ; Hervé remerciait Dieu du plus profond de son cœur.

Après cette fervente effusion de reconnaissance, ils redescendirent sur la terre pour répondre au muet appel de leurs malles toutes grandes ouvertes.

« Les prix d'abord, » dit Régina.

Les prix furent extraits d'un fouillis assez compliqué et portés triomphalement chez M. de la Taudière.

« Nous nous sommes trompés de porte, dit Hervé en regardant tout autour de lui. Je ne reconnais pas la chambre de papa.

— C'est cependant toujours la même, mon ami, dit M. de la Taudière, mais elle est soigneusement entretenue par tes sœurs. J'espère que voilà de beaux livres et de beaux souvenirs ! » ajouta-t-il en examinant les prix de ses enfants.

A ce moment Hervé sentit qu'on lui léchait la main et il regarda vivement à ses pieds.

« Un chien de chasse ! s'écria-t-il avec une joyeuse surprise, et un beau chien de chasse, ma foi! »

Black, devinant sa sympathie, se dressa tout debout et lui posa familièrement ses deux pattes de devant sur sa poitrine.

« Le sauveur de Claire et le mien, dit Marie-Ange avec son doux sourire ; je l'ai fait venir à ton intention, mon cousin, » ajouta-t-elle avec sa grâce ordinaire.

« Oh! ma cousine! » balbutia Hervé, rouge de plaisir, et embrassant Black comme un vieux camarade qu'il eût retrouvé après une longue absence.

« Dis : ma sœur, » fit M. de la Taudière, en attirant Marie-Ange à lui.

« Merci, cher papa, » soupira l'orpheline en lui baisant la main.

« Ce chien-là, dit Hervé en prenant un air de connaisseur, doit chasser admirablement. Dis donc, Bathilde, quelles bonnes parties nous allons faire!

— Tu oublies une chose, répondit Bathide.

— Laquelle?

— C'est qu'il ne suffit pas d'un chien pour chasser, il faudrait encore un fusil, et tu n'en a pas...

— Il en a un, » dit Marie-Ange en souriant.

Elle se tourna vers M. de la Taudière et reprit :

« Je me suis permis de faire venir de la Roche ce qui appartenait à mon cher papa; il était, vous le savez, grand chasseur; vous me permettez, n'est-ce pas, d'offrir à Hervé tout l'attirail du parfait chasseur?

— Je ne puis rien refuser à ton excellent cœur, mon enfant, dit M. de la Taudière ; je comptais offrir un fusil à ton frère, mais, grâce à toi, le voilà armé sans que je m'en mêle. »

Hervé était hors de lui. Règle générale : tout collégien qui vient de recevoir son premier fusil est hors de lui. Il serra les mains de Marie-Ange et fit exécuter à Black les cinq ou six premières mesures d'une danse originale, le lâcha sur ses instantes réclamations et, pour se calmer un peu, se mit à danser tout seul.

Cependant Marie-Ange avait couru chercher le fusil de M. de la Roche-Ploerhouet, et je vous prie de croire que c'était un fusil comme on en voit peu. Hervé, en le recevant de ses mains, fut saisi d'un tel accès de reconnaissance, qu'il oublia de la remercier. Ensuite, brandissant son arme, il se précipita dans la cuisine, la parcourut en dansant une danse guerrière, au grand effroi de Babet et de Paulette qui, le croyant saisi d'une folie subite, s'attendaient à quelque horrible catastrophe. Hervé, s'apercevant de leur effroi, se hâta de leur donner des

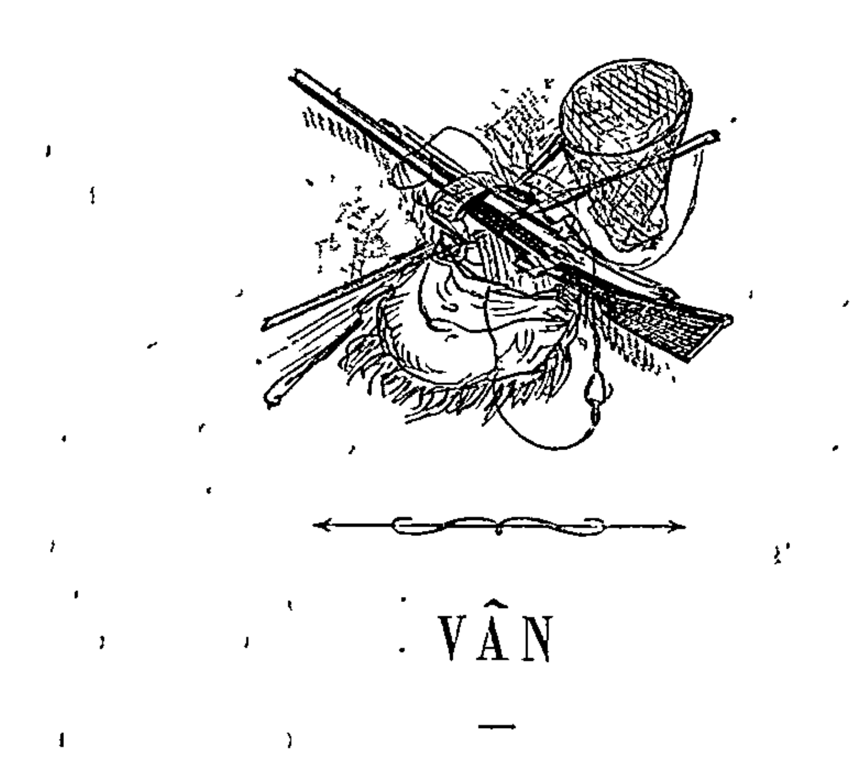
explications ; malheureusement ses explications étaient tellement embrouillées qu'il leur fut impossible d'y rien comprendre, sinon qu'il n'était pas fou et qu'il ne nourrissait de desseins sanguinaires que contre les lièvres et les perdrix. Quant à la cuisinière sourde, elle ne comprit absolument rien, et attendit, en pensant à ses fins dernières, que le fusil fît explosion.

Yvon reçut de Marie-Ange les beaux ustensiles de pêche qui étaient arrivés de la Roche en même temps que le fameux fusil. Elle n'ignorait pas, en effet, le goût marqué d'Yvon pour le plaisir tranquille de la pêche.

La reconnaissance d'Yvon fut moins bruyante que celle d'Hervé, mais elle fut tout aussi sincère et tout aussi profonde.

Ce fut sous de si heureux auspices que l'on inaugura les vacances. Quelle vie heureuse et paisible! On se retrouvait avec plaisir, on se séparait avec regret. Les jeunes gens voulurent imiter leurs sœurs, et adoptèrent, eux aussi, un règlement en vertu duquel ils donnaient quelques heures à l'étude. Loin d'oublier, ils fortifièrent les connaissances acquises. On dessinait ensemble, on faisait de la musique le soir. Claire voltigeait de l'un à l'autre, comme un aimable petit papillon ; bien souvent le curé complétait la réunion. Il aimait à venir à la Taudière. Parfois aussi il attirait la jeunesse chez lui ; c'était plaisir de le voir alors au milieu des enfants, les encourageant à piller son verger, à dépouiller ses espaliers, à dépeupler son vivier et surtout à vider les assiettes chargées de gâteaux et de bonbons. Ces jours-là, personne n'avait faim pour le dîner: si bien que Babet finit par supprimer ce repas inutile. Dans ces occasions-là, elle disait à la cuisine : « N'oubliez pas que c'est *jour de thé.* » Les enfants se bornaient, en effet, à réclamer de quoi se désaltérer le soir.

A suivre. V^esse^ DE PITRAY, née DE SÉGUR.



VÂN

Vân, la seconde ville de l'Arménie turque, est située sur le rivage oriental d'un vaste lac encadré de montagnes, non loin de la frontière de Perse.

C'est à sa grande antiquité et aux nombreuses inscriptions qui y ont été trouvées que cette ville, aujourd'hui bien déchue, doit toute sa notoriété en Europe. M. Deyrolle, un des derniers explorateurs qui l'aient visitée, nous a donné sur Vân de curieux détails que nous résumons ici.

Moïse de Khosrène, le plus ancien des historiens arméniens, fait remonter la construction de Vân à Sémiramis ; mais les recherches de la science moderne ont prouvé qu'une partie des grottes et des inscriptions appartiennent à une époque bien plus reculée encore. Voici, du reste, comment l'historien arménien raconte la fondation de la cité :

« Sémiramis, après avoir achevé la conquête de l'Arménie, se trouvait avec son armée sur les bords du lac de Vân. Charmée de la douce température, de la riche verdure, de l'abondance et de la pureté des eaux du pays qui s'étend sur la côte orientale du lac, elle résolut d'y fonder une résidence royale.

» Elle choisit un bel emplacement sur le côté sud-est, doucement incliné vers le nord et bien arrosé.

» Elle fit venir d'Assyrie quarante-deux mille ouvriers, qui furent dirigés dans leurs travaux par six cents architectes, artistes habiles à tailler le bois et la pierre et à travailler le fer et l'airain.

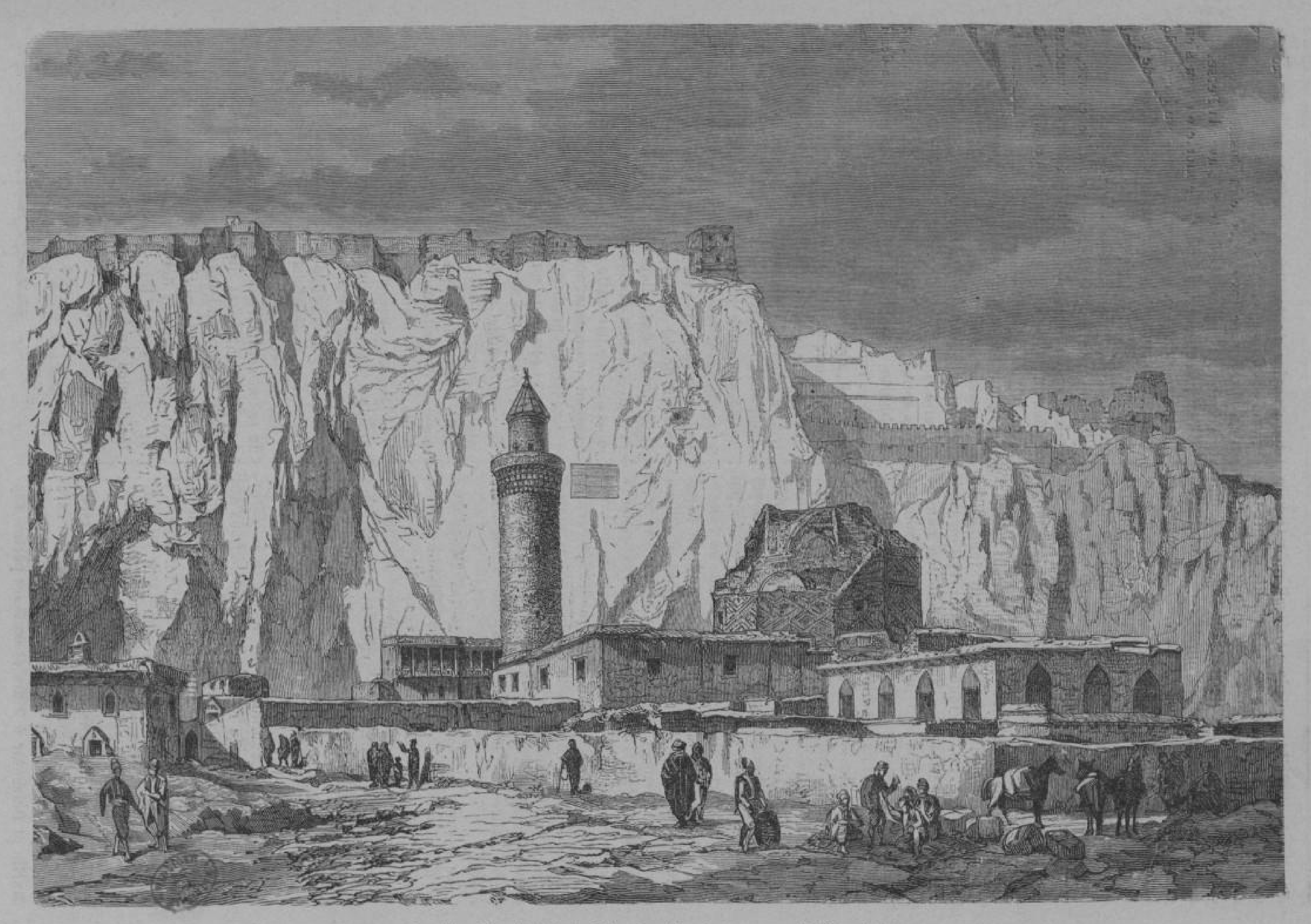
» On commença par élever une esplanade formée avec des quartiers de roche unie par un ciment de chaux et de sable. »

Cette construction était si solide, qu'elle existait encore du temps de l'historien arménien. « On n'aurait pu, ajoute-t-il, détacher une seule pierre, tant le ciment était tenace ; les pierres étaient ellesmêmes si bien polies et si lisses, qu'elles n'avaient rien perdu de leur éclat. »

Cette esplanade, sous laquelle on avait ménagé de vastes cavernes qui, au temps de Moïse de Khosrène, servaient de refuge aux brigands du pays, se prolongeait pendant plusieurs stades jusqu'au lieu où était l'emplacement de la ville qu'on devait fonder.

La cité, achevée après plusieurs années, fut environnée de fortes murailles et ornée de portes d'airain. On y construisit des palais bâtis en pierres de diverses couleurs ; on y joignit des places publiques, des bancs en quantité suffisante. Des canaux distribuaient les eaux du voisinage dans les différents quartiers et dans les jardins. On y fit aussi de belles plantations d'arbres fruitiers et on y fit venir une foule d'habitants. C'est là que Sémiramis se réfugiait pendant l'été pour se mettre à l'abri des chaleurs intolérables de la Mésopotamie. Pendant l'hiver elle retournait à ses palais de Ninive.

L'historien arménien ajoute qu'il lui est impossible d'énumérer toutes les merveilles de cette ville ; il revient ensuite à la description de la vaste esplanade dont il a parlé et il dit qu'après l'avoir environnée des plus fortes défenses la reine y fit construire des demeures royales. Elle en rendit l'entrée



La ville et la citadelle de Vân, dans l'Arménie turque. (P. 56, col. 1.)

d'un accès difficile ; on n'y pénétrait qu'à travers d'épouvantables cavernes. « On ne sait, ajoute-t-il, comment ont pu être faites ces constructions ; mais c'est le plus beau et le plus grand monument des rois. La matière qui forme la face méridionale est si dure, qu'il est impossible de l'entamer avec le fer. Là se trouvent des temples, de vastes appartements, des lieux propres à déposer des trésors, d'immenses souterrains. On y voit une multitude d'inscriptions qui sont à elles seules un objet d'admiration ; il semble que, pour les tracer, on ait trouvé le secret de rendre les pierres aussi molles que la cire. »

Cette première cité, connue sous le nom de Schamiramkaert ou Sémiramdgerd, étant tombée en ruines, fut rebâtie, quelque temps après l'invasion d'Alexandre le Grand, par un roi arménien nommé Vân, qui lui donna son nom. Elle paraît avoir été de nouveau abandonnée, car on constate qu'elle fut encore une fois rebâtie dans le deuxième siècle avant Jésus-Christ par Vaghar-Schag, le premier roi de la dynastie arsacienne de l'Arménie. Il rendit la ville la plus formidable du royaume.

Au onzième siècle, elle fut cédée par la famille royale des Ardyrounis aux empereurs grecs, à qui elle fut reprise par les Seldjoucides. Elle tomba, en 1392 de l'ère chrétienne, entre les mains de Tamerlan, qui, selon sa coutume, fit passer au fil de l'épée tous les habitants. Elle résista pendant plusieurs années aux armées d'Abbas II, qui finit par s'en rendre maître en 1634. Cette longue résistance a donné lieu à une tradition selon laquelle le siége aurait duré assez longtemps pour que les assiégeants pussent recueillir les fruits d'arbres qu'ils avaient plantés eux-mêmes sous les murs de la place. A cette époque, les grands monuments bâtis d'une pierre solide par la reine assyrienne subsistaient encore.

Le premier voyageur qui, dans les temps modernes, examina les antiquités remarquables de Vân, fut l'infortuné Schulz. Il visita cette cité en 1827. Les inscriptions cunéiformes gravées sur les rochers de Vân avaient été vues bien longtemps avant lui ; mais ce fut lui qui le premier les copia.

Depuis un demi-siècle, la ville de Vân a subi diverses révolutions. Elle fut prise par un rebelle, le bey kurde Khan-Mahmoud, qui massacra la garnison turque et infligea de lourdes contributions aux chrétiens, pillant et brûlant les villages environnants. Lorsque les troupes du sultan eurent fait beaucoup d'essais infructueux pour reprendre la forteresse, il la leur céda tout à coup de son plein gré. Jusqu'en 1840 la ville appartint tour à tour aux Turcs et aux Kurdes.

Il y a quelques années, le commerce se faisait surtout par le lac, avec Mouch et Bitlis. Les caravanes qui se rendent de Bagdad, de Mossoul, de Martin et Diarbekir à Tiflis et dans les parties septentrionales de la Perse, étaient une source de grands profits pour les habitants ; mais ce temps n'est plus, grâce aux efforts de la Russie pour accaparer tout le commerce de transit avec la Perse.

Vân est aujourd'hui une ville morte ou peu s'en faut ; cependant la pêche du poisson du lac est de quelque rapport. On exporte aussi les sels de potasse recueillis sur les bords du lac et qui sont employés dans les contrées voisines pour la fabrication du savon. Les fruits, les peaux de chèvre, qui valent celles d'Angora, sont deux autres branches importantes du commerce d'exportation. On fait avec le poil de chèvre une étoffe fine et très-serrée, presque imperméable à l'eau.

La ville moderne de Vân, qui a la forme d'un trapèze, est située au pied de la muraille perpendiculaire que forme le rocher du côté du midi. Ses rues sont petites, étroites et sales. A tout instant on s'y heurte à des maisons et à des mosquées à demi ruinées. Toutes ces constructions, en briques séchées au soleil, ont une teinte uniformément grise. Enserrée dans une double ligne de murailles, Vân peut contenir de douze à quinze mille habitants. On y trouve quelques églises arméniennes, mais elles n'ont aucun intérêt architectural.

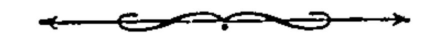
Adossée à une immense falaise presque blanche et entourée de marais, la ville est horriblement malsaine pendant l'été (il y fait alors journellement une chaleur de 40 degrés). Pendant cette saison, les trois quarts des habitants quittent leurs maisons et et vont s'établir dans le faubourg, au milieu de jardins arrosés par mille ruisseaux d'eau vive qui descendent des montagnes.

Ces jardins produisent des fruits, des légumes délicieux et plusieurs qualités de raisins, dont on fait un vin léger, très-agréable au goût. Les Arméniens en sont grands amateurs. Tout se consomme sur place.

On trouve aussi dans les jardins de Vân des orangers et des citronniers en pleine terre, mais les fruits ne parviennent pas toujours à maturité. Les rues bordées par ces jardins sont ombragées de grands saules qui forment une voûte de verdure. L'eau vive, qui coule continuellement sur les côtés de ces voies, y apporte, pendant les fortes chaleurs de l'été, une fraîcheur délicieuse.

Les façades des maisons de ville qui donnent sur la rue ne sont, en général, percées d'aucune fenêtre ; la porte d'entrée et une petite lucarne à quatre ou cinq mètres du sol sont les seules baies pratiquées ; à l'intérieur, au contraire, ces demeures sont souvent agréablement décorées ; les cours, entourées de vérandas sous lesquelles serpentent la vigne et les plantes grimpantes, sont ornées et rafraîchies par des fontaines et des jets d'eau.

Louis Rousselet.



LE MONDE RENVERSÉ

Il y avait autrefois à la maison paternelle une vieille image grossièrement peinte qui éveillait singulièrement ma curiosité.

Où donc l'artiste avait-il été prendre des scènes semblables? Dans quel monde avait-il pu copier ses bizarres sujets?

« Le monde renversé, » tel était le titre écrit au bas de l'image par je ne sais quelle main novice.

Et, dans le fait, rien n'était à sa place.

Ici, un brochet vorace, la gueule fendue jusqu'aux ouïes, pêchait tranquillement à la ligne et déposait sur le rivage un homme suspendu à l'hameçon.

Là, un gros chat, renfermé dans une souricière, où il faisait la mine du diable en un bénitier, servait de divertissement à une troupe de jeunes souris, toutes rondes de graisse, qui prenaient leurs ébats autour du prisonnier, sans crainte de ses yeux flamboyants et de ses moustaches hérissées.

Un peu plus loin, debout sur ses pattes de derrière, un lièvre audacieux couchait en joue un chasseur à qui l'effroi donnait des jambes.

Plus loin encore, un bœuf attelait à la charrue le laboureur qui lui remettait l'aiguillon, tandis que, dans le champ voisin, Robin mouton portait la houlette et que le berger paissait l'herbe tendre.

Dans un coin du tableau, se cachait tout confus maître Renard pris au piége par la gent volatile.

Enfin (et je n'en pouvais croire mes yeux) au premier plan, attirant tous les regards, le maître d'école, coiffé du bonnet d'âne, était agenouillé au beau milieu de la classe, tandis que ses élèves émancipés s'étalaient en grappes joyeuses sur l'estrade et jusque sur le pupitre du pauvre pédagogue.

« Cela n'a pas le sens commun, déclarai-je un jour, las de chercher à coordonner entre elles toutes ces scènes disparates et choquée de leur invraisemblance. »

Qu'en pensez-vous, enfants? Devinez-vous mieux que je ne pouvais le faire à votre âge le sens profondément philosophique de ma vieille estampe? Hélas! en avançant dans la vie, combien en rencontre-t-on, autour de soi, de ces moutons portant la houlette, de ces poissons devenus pêcheurs, de ces écoliers en rupture de ban?

Vous, au moins, ne contribuez pas, en ce qui vous concerne, à établir autour de vous « le monde renversé ».

Laissez la houlette aux mains de vos conducteurs naturels, n'enlevez pas l'aiguillon à ceux qui savent s'en servir et n'oubliez pas que les fleurs hâtives du printemps ne peuvent remplacer les fruits mûrs de l'automne.

MARIE MARÉCHAL.



PÈRE ET FILLE[1]

PHILIPPE LE BEL ET LES FLAMANDS

(1294-1305)

Deux heures s'étaient écoulées; le comte ni sa fille n'avaient bougé ni appelé, lorsqu'un messager du roi Philippe le Bel apparut à la porte de la salle; il apportait à Guy de Dampierre, comte de Flandre, et à la damoiselle de Flandre sa fille, ainsi qu'à messire Guy et à messire Jean, fils dudit comte, l'ordre de comparaître en la présence du seigneur roi et de madame Jeanne la reine pour échanger les dernières conventions, ordres et arrangements avant le départ du comte pour la Flandre. Philippine releva la tête; elle n'avait pas bougé à l'entrée des gentilshommes chargés du message; elle était assise à terre sur un coussin, appuyée contre les genoux de son père.

« Sitôt! » dit-elle.

Puis se reprenant:

« Mon frère ne m'avait promis qu'un baiser et une bénédiction. »

Le comte marmottait entre ses dents des paroles amères: l'enfant lui mit la main sur la bouche.

« Ce que nous nous sacrifions, faisons-le sans murmure, dit-elle, et parce que Dieu le veut! »

Elle avait épuisé ses larmes et ses plaintes au pied du crucifix et son courage était prêt à tout affronter. Son père avait savouré les rigueurs de la captivité auxquelles il abandonnait la jeune fille joyeuse, aimée, gâtée, accoutumée à la libre vie de la campagne, aux somptueuses habitudes de la cour de Flandre; il avait conservé avec lui ses fils. Philippine restait seule, loin de tous les siens, Dieu seul savait pour combien de temps; le comte se baissa et baisa l'enfant sur le front entre les deux yeux, comme il avait habitude de le faire.

« Que la sainte mère de Dieu te porte en sa main, ma fille, et que ton saint patron épargne les épines à tes pieds! » dit-il en se levant.

Philippine s'était levée aussi, s'enveloppant dans sa mante; elle avait passé son bras sous le bras de son père.

« Il m'apprendra plutôt à les fouler sans crainte, dit-elle à demi-voix, puisqu'il était un des apôtres de Notre-Seigneur! »

Tous deux s'étaient mis en marche; comme ils traversaient le petit groupe des Flamands venus avec la jeune fille, la dame Van der Buerse et la nourrice Trudchen tendirent à la fois les mains vers la damoiselle de Flandre:

« Vous ne sauriez ainsi paraître devant notre dame la reine en vos habits de voyage, » dirent-elles.

Mais Philippine secoua la tête, elle avait laissé tomber sur ses épaules les longues boucles de ses cheveux naguère retenues sous son voile, elle les avait lissées de ses mains délicates.

1. Suite. — Voy. page 41.

« Messire le roi m'a appelée pour délivrer mon père, dit-elle, je suis venue sans retardement; pourquoi perdrais-je encore temps à revêtir des ajustements? »

Le comte de Flandre et sa fille entrèrent en la présence de Philippe le Bel et de Jeanne de Navarre ainsi revêtus, l'un des habits de sa captivité, l'autre d'une longue jupe de drap gris, froissée par le voyage; les nœuds écarlates qui l'ornaient naguère étaient en partie tombés pendant la course.

« Si j'avais des habits de deuil, je les aurais apportés aujourd'hui, » pensait tout bas la jeune fille en s'appuyant sur le bras du père auquel elle allait bientôt dire adieu.

Philippe le Bel et sa cour étaient somptueusement parés; le roi conservait encore cette remarquable régularité de traits, cette élégance fière dans la taille et dans la tournure qui lui avaient valu son nom; mais son âme avide et dure reflétait sur son visage une expression de sécheresse et de hauteur inquiète. Jeanne de Navarre était à côté de lui, belle aussi et magnifiquement vêtue. En levant les yeux sur elle, après s'être inclinée pour baiser le bas de sa robe, Philippine remarqua sur la main qui s'était étendue pour la relever, une bague qu'elle avait cent fois vue briller au doigt de son père.

« Déjà nos dépouilles! » pensa-t-elle, et son front devint si sombre, son regard si fier et si obstiné, que la reine conçut dès l'abord pour sa jeune prisonnière une aversion qui ne devait jamais se démentir.

« Tu plieras encore à ma volonté! » se dit-elle, en regardant l'enfant debout auprès de son père. Guy de Dampierre s'était courbé pendant sa captivité, ses regards pénétrants et rusés se portaient sans cesse du roi à ses conseillers, comme s'il voulait sonder leurs pensées et démêler la sincérité de leurs intentions. Il avait oublié sa fille, le prix de sa liberté, les charges qui allaient peser sur lui et sur le comté de Flandre; il allait rentrer dans ses États, indépendant et maître désormais de négocier, de combattre et d'opprimer à son gré. La lutte n'était pas achevée entre lui et le roi de France. Ce que Philippe le Bel lui avait fait souffrir, il le lui revaudrait. En se retournant cependant, comme il prenait congé du roi, ses yeux tombèrent sur sa fille, toujours immobile à ses côtés; une épée lui traversa l'âme: il était libre, mais son enfant, sa fille chérie, la dernière de tous, restait en otage aux mains cruelles de Philippe! Que valait la liberté à ce prix?

Guy de Dampierre était parti, laissant sa fille évanouie dans les bras de sa nourrice. Jusqu'au dernier moment, en préparant le départ du comte, en le chargeant de ses messages pour ses sœurs, Philippine avait su garder tout son courage.

« S'il plaît à Dieu et à monseigneur saint Philippe, se disait-elle, je ne pleurerai point tant qu'il sera céans. »

Elle avait tenu parole; ses derniers regards, ses derniers baisers avaient été calmes et fermes; son père était sorti, elle avait fait quelques pas vers la fenêtre étroite pour le voir encore une fois monter à cheval. Comme il se mettait en selle, sentant pour la première fois depuis six mois l'air de la liberté caresser son visage, le comte leva les yeux vers la tour où il avait tant souffert; il aperçut le doux visage de sa fille collé contre les barreaux; derrière elle se tenait sa nourrice; tous les Flamands étaient à cheval comme leur comte, à côté de lui chevauchaient ses deux fils. Tous firent un signe d'adieu à la jeune fille dont la captivité les rendait libres; ils la virent brusquement s'affaisser et disparaître.


La nourrice cherchait à la rappeler à la vie. (P. 60, col. 2.)

« Elle n'a pu supporter ceci, » pensa le comte; et il partit l'amertume et la colère dans le cœur, pendant que la nourrice, agenouillée auprès du corps de son enfant, cherchait à la rappeler à la vie.

« Plus heureuse serait en paradis avec sa sainte dame de mère! » se disait-elle.

Philippine de Flandre devait revoir son père plus tôt qu'elle n'avait cru; l'alliance jurée entre le roi et le comte n'avait pas duré; les ruses de Philippe le Bel avait servi l'avidité de son vassal; celui-ci avait pressuré ses sujets pour percevoir un impôt dont la moitié devait être remise au roi; les sujets en avaient appelé au seigneur suzerain et le comte Guy avait été mandé à Paris en la cour du roi. Il était parti violemment courroucé.

« Si me ferai-je rendre ma fille, ma Philippine, » avait-il dit.

Mais le comte était revenu en Flandre, égoïstement satisfait d'avoir échappé à une captivité nouvelle sans avoir pu rentrer dans les bonnes grâces du roi, sans avoir délivré Philippine. L'enfant de seize ans, courageuse et gaie, qu'il avait laissée derrière lui dans la tour du Louvre, avait tristement grandi comme une fleur qui s'élance vers le jour et qui s'étiole en cherchant vainement le soleil; elle était pâle et sérieuse, elle avait connu les amertumes de la prison, les longs ennuis de la dépendance. La reine Jeanne prenait plaisir à humilier sa prisonnière; lorsque la damoiselle de Flandre paraissait à la cour, elle y était mal traitée et négligée; si quelque dame ou chevalier s'approchait d'elle, les réprimandes de la reine les rappelaient à la froideur; plusieurs fois Aymery de Roberval avait risqué sa faveur auprès de Philippe le Bel en témoignant sa compassion pour la captive. Elle lui avait dû certains adoucissements à ses ennuis; les laines dont elle se servait pour broder et les pinceaux dont elle essayait de colorier un missel lui avaient été envoyés par la dame de Roberval.

Le comte dit à ses enfants. (P. 62, col. 1.)

« Les journées sont lourdes dans cette tour, » avait dit le jeune écuyer à sa mère.

Cependant Philippine restait ferme, par une force qui n'était pas la sienne, elle le sentait bien. Le courage de l'enfant avait plus d'une fois faibli, mais Dieu lui avait envoyé ses secours. Un moine était entré dans la tour, elle l'avait aperçu dans la chapelle de la reine et avait demandé son nom: c'était un frère de l'ordre de Citeaux, détaché en mission auprès de Philippe le Bel. L'ordre avait grand intérêt à la paix entre la Flandre et le roi, car les Flamands avaient accoutumé de lui acheter la laine de ses moutons. Philippine avait été frappée de la sérénité forte qui brillait dans les yeux du Père Raymond, elle avait voulu le voir, et Jeanne de Navarre ne lui avait pas disputé cette faveur. Dure et envieuse, elle n'était pas soupçonneuse comme le roi son mari, elle ne s'était pas inquiétée des confessions de la jeune fille. Philippine avait pu verser ses chagrins dans le sein du moine, elle en avait reçu des consolations divines. Peu à peu la paix de Dieu avait pris possession de cette âme si jeune encore et qui cependant perdait déjà les espérances de la terre. Lorsqu'il était arrivé à Paris, lorsqu'il avait revu sa fille, le comte Guy s'attendait à des torrents de larmes, à des prières, à des supplications. Sa fille avait écouté sans pâlir les explications qu'il lui donnait de ses démêlés avec le roi, de l'impossibilité d'admettre ses prétentions, et par conséquent d'obtenir sa délivrance. ...

Il était troublé et confus en parlant; Philippine

leva les yeux, elle regarda autour d'elle comme pour s'assurer qu'ils étaient seuls.

« Ci, dit-elle, en se penchant vers l'oreille de son père, je vois en tout ceci, messire, que point n'aurez d'autre secours qu'au roi anglais et vous lui devriez donner pour son fils ma sœur Isabelle, puisque son fiancé est mort..... »

Le comte recula sa lourde chaise pour mieux regarder le visage de sa fille.

« Le prince Édouard se tient toujours pour ton fiancé, s'écria-t-il, et me l'a fait encore savoir récemment le roi son père. »

Philippine sourit tristement.

« Donc, qu'il me délivre de céans, dit-elle, s'il se peut, sans la mort de trop de chrétiens ; mais point n'en sera ainsi et Dieu m'a fait voir qu'Isabelle lui sera sans doute fiancée à son tour. Jamais ne sortirai de ce lieu. »

Le comte embrassait sa fille, jurant par tous les saints du paradis qu'il la délivrerait.

A peine était-il rentré en Flandre, qu'il conclut un traité avec le roi d'Angleterre et qu'il promit sa fille Isabelle au prince Édouard.

Philippe le Bel avait ordonné la saisie du comté de Flandre, des hérauts d'armes étaient venus à Gramont où se trouvaient alors les alliés ; le comte était à Winendale et les messagers du roi s'y rendirent.

« Ils l'y trouvèrent, dit le chroniqueur, et ses enfants et tout plein d'autres hauts hommes. Ainsi que le comte Guy issît de sa chapelle où avait ouï messe, les sergents le saluèrent et firent lire leur pouvoir devant lui, et mirent tantôt main au comte et lui commandèrent qu'il livràt son corps en prison dans quinze jours en Châtelet à Paris, pour répondre de ses méfaits. Quand sire Robert, le fils du comte et son frère virent qu'ils avaient mis la main au comte, si dirent qu'autre gage ne laisseraient que le poing et qu'ils leur apprendraient à mettre la main à si haut homme qu'au comte de Flandre. Mais quand le comte vit ce, si dit à ses enfants : « Beaux seigneurs, que demandez-vous à ces pauvres varlets qui servent leur seigneur fidèlement en faisant son commandement? Il n'appartient pas que vous preniez la vengeance sur eux, mais quand vous viendrez aux champs et que vous verrez ceux qui cette chose conseillèrent au roi, si vous vengerez sur eux. »

On en venait en effet aux champs et la guerre était déclarée. Mais déjà l'habile politique de Philippe le Bel avait dissous les liens de la grande alliance formée contre lui ; les princes allemands s'étaient soulevés contre l'empereur Adolphe au moment où il se préparait à marcher contre la France ; les barons anglais, mécontents des exactions d'Édouard I[er], qui avait fait saisir arbitrairement toutes les laines du royaume pour les envoyer en Flandre, refusaient de le suivre outre-mer.

« Si ne vous y devons point servir, disaient-ils, car jamais nos ancêtres n'y ont servi les vôtres. »

La puissante volonté du roi d'Angleterre avait rencontré devant elle la volonté de son peuple dirigé par ses chefs naturels ; le secours promis aux Flamands tardait à venir.

Cependant les Français étaient déjà entrés en Flandre sous les ordres de Robert d'Artois. Robert de Béthune marcha contre lui avec tous les seigneurs flamands ; mais l'or du roi Philippe avait secrètement corrompu bien des âmes. Au jour de la bataille de Bulscam, plus d'un chevalier passa avec sa bannière et ses hommes d'armes du côté des Français ; la déroute fut complète, et le roi Édouard I[er], qui venait enfin de débarquer en Flandre, se réfugia dans Gand avec le comte de Guy ; il était trop petitement accompagné pour s'attaquer à l'armée française.

Philippe le Bel n'avait d'ailleurs point envie de guerroyer contre lui, il faisait sous mains offrir des conditions aux Anglais ; le pape Boniface VIII qui n'était pas encore brouillé avec le roi de France, secondait ses efforts, lorsque Édouard repartit pour l'Angleterre, après que les archers gallois eurent cherché à mettre le feu à la ville de Gand pour s'enrichir dans le pillage, une longue trêve était secrètement conclue entre les deux monarques et le mariage du prince Édouard avec Isabelle de France était projeté.

La colère du comte Guy éclata ; il avait longtemps refusé de croire à l'abandon des Anglais.

« Ci ne se pourrait faire, disait-il, son pays a besoin du mien, comme ai besoin de lui. »

Mais déjà Philippe le Bel ne donnait plus à Guy de Dampierre le titre de comte de Flandre, et les représentations que Guillaume de Namur alla porter au roi d'Angleterre restèrent inutiles. Robert de Béthune était à Rome, insistant auprès du pape pour le décider à interdire les nouvelles fiançailles du prince Édouard au nom des droits de sa sœur Philippine. Le jeune comte passait sous silence les liens qui avaient un instant uni le prince à sa sœur Isabelle.

« Saint Père, disait Robert, votre fils très-dévoué le comte de Flandre s'afflige et il aura de plus en plus sujet de s'affliger de ce que l'union de sa fille avec le fils du roi d'Angleterre, qui était garantie par des serments solennels ne s'accomplit point. Car c'est une grande chose que d'avoir pour gendre le fils du roi d'Angleterre et de pouvoir espérer que, lorsque sa fille serait reine, des liens étroits de parenté et d'amitié l'attacheraient à un monarque puissant. C'était aussi une grande chose pour ses sujets que d'être assurés de la paix et de la concorde entre la terre d'Angleterre et celle de Flandre, car ces terres sont voisines et elles sont accoutumées à avoir fréquemment des rapports commerciaux. »

Tous les arguments de Robert de Béthune échouèrent devant la résolution du pape.

« Plus m'importe la paix entre les deux royaumes

de France et d'Angleterre que le commerce de la Flandre ou le mariage de sa damoiselle, » dit durement Boniface VIII ; il avait été choisi pour arbitre par les deux rois et déclara hautement qu'en vertu de son autorité apostolique, il cassait et annulait complétement les conventions arrêtées autrefois entre le roi Édouard et le comte de Flandre. Le jeune prince d'Angleterre fut solennellement fiancé à la belle Isabelle, pour le malheur de sa vie et la honte éternelle de la princesse que ses peuples devaient appeler *La louve de France.*

La nouvelle en fut bientôt apportée à Philippine par sa fidèle nourrice ; le bruit courait parmi les serviteurs qu'un grand mariage se préparait pour Isabelle de France ; elle n'était point aimée parmi les dames et seigneurs de la cour, elle l'était moins encore parmi les pauvres gens, car elle était dure et hautaine.

« Ne nous fera point deuil que la mer soit entre elle et nous, disaient les femmes qui avaient accoutumé de la servir, ci dit-on que le roi anglais ne lui laissera pour l'ajuster que des dames de son pays. »

La nourrice avait formellement refusé de croire aux récits qui lui étaient faits.

« Le roi anglais a juré à monseigneur que son fils prendrait à femme la damoiselle de Flandre et nulle autre, disait-elle.— Notre Saint Père le pape a dit que peu importait ! » ricanaient les Français.

La vieille Flamande rentra toute courroucée auprès de la captive.

« Vecy ce qu'on dit dans les cours et cuisines, dit-elle, que le prince anglais va épouser madame Isabelle, de par l'ordre du pape qui point ne fait façon de rompre les serments. »

Philippine leva les mains au ciel par un geste de soumission ; elle avait depuis longtemps fait son sacrifice.

« Le grand Dieu du ciel ne rompt point ses serments, murmura-t-elle, et bien m'a promis son paradis. »

Mais l'esprit droit et ferme de la jeune fille s'était aiguisé dans sa longue solitude ; elle avait réfléchi aux petites conséquences des grands mouvements des rois et des princes, elle comprit que les portes de la prison ne s'ouvriraient pas pour elle.

« Tout l'espoir de mon père était au roi Édouard, se disait-elle ; le comté de Flandre est trop petit pour se combattre à tant de puissants princes. »

Si Philippine avait pu conserver encore quelque doute, elle aurait perdu tout espoir devant les froides railleries et les amers mépris dont l'abreuvait la reine Jeanne. Chacun des atours de la princesse Isabelle lui était montré et les joyaux qu'envoyait le prince Édouard. La captive se taisait, elle avait rêvé naguère de porter un jour toutes les pierreries de la couronne d'Angleterre ; mais dans ses longues peines elle avait appris à faire peu de cas de cet éclat périssable.

« Ma couronne à moi se prépare aussi et ne tardera point, » pensait-elle.

D'autres le pensaient comme elle. Chaque jour, en l'habillant, sa nourrice s'attristait en sentant les bras plus minces, la taille plus fluette, les épaules plus maigres sous leurs vêtements de soie ou de velours ; les riches étoffes de Flandre n'avaient pas cessé d'arriver jusqu'à la tour du Louvre, et si la jalousie de la reine eût parfois voulu détourner les envois, l'adresse et l'entêtement des marchands flamands chargés des expéditions parvenaient habituellement à déjouer ses tentatives. La damoiselle de Flandre n'était plus qu'un fantôme ; mais lorsqu'elle était appelée à paraître dans quelque cérémonie de cour, nulle n'était plus magnifiquement parée qu'elle.

« Quand elle sera dans son cercueil, ci vous donnerai ses beaux ajustements, » disait Jeanne de Navarre à ses dames.

Celles-ci suivaient avidement des yeux les pas languissants, l'amaigrissement rapide, la pâleur croissante de la jeune captive.

Aimery de Roberval disait tristement à sa mère : « Jamais la damoiselle de Flandre ne reverra son pays. »

La bonne dame ne reprochait pas à son fils l'intérêt qu'il portait à la mourante.

« Cy ne sait-il pas lui-même ce qu'il a dans le cœur, se disait-elle, et mieux vaut pour un chevalier mettre ses pensées trop haut que trop bas. »

C'était bien haut, toujours plus haut que s'envolaient les pensées et le cœur de Philippine ; elle avait naguère affronté la captivité par amour filial, elle avait, par tendresse pour son père et pour son pays, fait le sacrifice de ses espérances personnelles en souhaitant de voir son fiancé uni à sa sœur Isabelle ; elle avait successivement vu s'évanouir tous ses rêves de bonheur ou de dévouement, elle semblait oubliée de tous les siens ; son âme s'était tournée tout entière vers les biens éternels, elle demandait à Dieu la délivrance. Ce que sa nourrice remarquait avec douleur, ce qu'attendaient les avides héritières de ses parures, Philippine le savait mieux qu'elle.

« Le jour approche, pensait-elle, Dieu va bientôt m'ouvrir les portes de la prison et celles de son paradis. »

Le jour était venu en effet, sans secousse, sans agonie ; dans une suite d'évanouissements chaque fois plus longs et plus obstinés, la vie de la jeune fille s'écoulait goutte à goutte, et sa volonté avait devancé sa vie.

« Seigneur, prenez-moi ! » murmurait-elle.

Dieu l'avait entendue ; au matin du 8 mai 1300, l'âme délivrée de Philippine de Flandre s'élança vers le royaume céleste. Elle avait langui cinq ans dans sa captivité.

A suivre. Mme DE WITT, née GUIZOT.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CHATEAU DE BOURBON-BUSSET

L'Allier est un des départements où la féodalité a laissé les monuments les plus pittoresques dans leur situation, les plus puissants par leur masse et les plus curieux par les formes de leur architecture. Tous ces châteaux ont été construits durant la domination des sires de Bourbon, dont une branche, issue de Saint-Louis, monta sur le trône avec Henri IV. A une autre branche de cette illustre famille est due la construction du château de Busset, bien connu des baigneurs et des touristes que la belle saison amène chaque année à Vichy. Le vieux manoir, plus heureux que la plupart de ses contemporains, abandonnés à la ruine, se dresse, rajeuni, sur une colline qu'entoure à moitié un petit affluent de l'Allier, à 17 kilomètres au sud-est de la célèbre station thermale, à 440 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa silhouette est des plus heureuses ; quelques additions modernes aidant, elle répond d'une manière frappante à l'idée qu'on se fait d'un castel du moyen-âge encore fraîchement construit.

On entre dans la cour du château par une porte en ogive flanquée de deux tours et munie d'un pont-levis. Tout cela est encore moderne, mais rappelle exactement ce qui a dû précéder. Au fond de la cour s'élèvent deux corps de bâtiment, l'un dépourvu de caractère, l'autre ancien et soigneusement rétabli dans son état primitif. Quand les Bourbon-Busset prirent possession du château, à la fin du XV[e] siècle, il était déjà bâti en partie depuis plus de cent ans, et c'est surtout le XIV[e] siècle que font revivre les constructions actuelles. Busset appartenait alors aux seigneurs de Vichy. A eux sont dues les trois tours dites de l'Horloge, du Nord et de Riom. Cette dernière, la plus élancée et la plus originale, fut ainsi nommée par les Bourbon-Busset en l'honneur de la ville de Riom, dont les ducs de Bourbon firent leur capitale au temps où ils dominèrent sur le dauphiné d'Auvergne, c'est-à-dire pendant les XV[e] et XVI[e] siècles. De forme cylindrique, elle s'élargit à sa partie supérieure, pour porter un étage octogonal en briques et en bois, de l'effet le plus pittoresque.



Château de Bourbon-Busset.

L'intérieur n'intéresse pas moins que l'extérieur. Les salles y ont gardé ou repris leur décoration gothique ; sans la présence, en maint endroit, de divers meubles ou objets que réclame impérieusement le confort de notre époque, on pourrait « s'attendre à tout moment à voir paraître le sire de Bourbon-Busset, bannière au vent, avec ses pages, ses écuyers et ses hommes d'armes, ou bien encore en compagnie de la châtelaine, et suivi de fauconniers, de piqueurs et de lévriers en laisse ».

Le château de Busset appartient encore à la famille qui, sans l'avoir tout entier construit, lui à donné sa principale illustration.

A. SAINT-PAUL.



Elle s'arrêta court. (P. 66, col. 1.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XXIII

Une visite. — Un mystère.

Les enfants étaient un jour occupés à dessiner, lorsque Claire arriva toute haletante.

« J'ai vu de loin la voiture de ma cousine de la Grincharderie, s'écria-t-elle, je viens vous prévenir. »

Une consternation comique se peignit sur tous les visages.

« Excellente occasion, dit Hervé, pour prendre mon fusil, siffler Black et arpenter les chaumes.

— Moi, dit Yvon, je vais faire l'expérience d'un nouvel appât, composé de jaune d'œuf et de pomme de terre.

— Je t'accompagne, Hervé, s'écria Bathilde, je rabattrai le gibier.

— Et moi je vais avec Yvon, dit Régina, je lui préparerai ses appâts.. »

Claire se rappela qu'elle avait depuis bien longtemps envie de faire une promenade avec Paulette.

« Allons, je tâcherai de faire les honneurs de mon mieux, » dit Marie-Ange avec son inaltérable douceur.

Ses paroles furent accueillies par des réclamations générales. S'imaginait-elle donc qu'on la laisserait seule en présence de l'ennemi!

« Je resterai avec toi, se hâta de dire Régina.

— Et nous aussi, s'écrièrent les deux frères.

— Et moi donc! gémit Bathilde. Allons, mes amis, venez. Braves compagnons d'infortune, marchons, préparons-nous au sacrifice.

— Bathilde! » dit Marie-Ange d'un ton de reproche.

Bathilde, pour toute réponse, prit un air soumis, et descendit l'escalier. Pour se soulager un peu, elle accentuait chacun de ses pas d'un bon coup de talon sur le tapis. A la fin, à bout de résignation, elle se retourna vers le reste de la bande, marmotta entre ses dents :

« Vous allez voir qu'elle va encore m'appeler Tempête. Ah! si tu n'étais pas là, Marie-Ange! »

Quand les enfants entrèrent au salon, ils y trouvèrent M. et Mme de la Grincharderie déjà installés et causant avec M. de la Taudière. Mme de la Grincharderie avait cependant offert à son mari de parier que M. de la Taudière serait absent ou se cacherait, comme d'habitude.

« Je vais donc enfin faire connaissance avec notre jeune parente, dit Mme de la Grincharderie, en se levant avec une aimable vivacité, je n'avais pas pu la voir jusqu'à présent. Eh! bonjour donc, ma petite cousine..... »

1. Suite. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. X, pages 1, 17, 33 et 49.

Elle s'arrêta court en examinant avec son lorgnon Marie-Ange, qui s'inclinait poliment devant elle. La touchante beauté, le charme irrésistible de l'orpheline la rendaient muette de surprise, comme Athalie en face de Joas.

Elle reprit, avec une douceur qui émerveilla son mari, encore que ce fût ce qu'on peut appeler une douceur relative.

« Il me tardait de vous voir, mon enfant, j'étais impatiente de faire votre connaissance.

— Vous êtes trop bonne, ma cousine, répondit Marie-Ange avec une modeste assurance.

— Dieu! la jolie voix! s'écria Mme de la Grincharderie, avec le même sans-gêne que si elle parlait d'un oiseau familier. Eh bien! mon ami, ajouta-t-elle en se tournant brusquement vers son mari, vous voyez bien que vous aviez tort.

— Tort en quoi, ma chère? balbutia le pauvre paria, pris au dépourvu dans sa paisible conversation avec son cousin.

— Sans doute, répliqua la charmante femme: nous avons eu hier une discussion sur la voix de notre petite cousine. Vous me souteniez, je ne sais pourquoi, qu'elle avait la voix un peu rauque. C'est même en partie pour cela que je suis venue! je voulais m'assurer par moi-même que vous vous étiez trompé: et ma foi, on ne peut pas se tromper plus complétement. »

Cependant M. de la Grincharderie, après avoir recueilli péniblement ses idées, entrevit ou crut entrevoir une apparence de fondement à l'accusation de sa femme.

« J'ai seulement rappelé, dit-il, que sa mère avait un beau contralto, et j'ai supposé, mais nullement affirmé, que ma cousine avait probablement le même timbre de voix.

— Supposé est joli! rétorqua sa douce moitié; quand on risque une opinion, il faut avoir le courage de la soutenir. Je regrette de voir que vous vous disculpez en ce moment aux dépens de la vérité. J'ai soutenu Marie-Ange contre vous, j'ai même ajouté qu'elle devait avoir une voix dans le genre de la mienne. Faites-vous de la musique, ma petite? nous chanterions ensemble, ce serait délicieux. »

En entendant ces paroles menaçantes, Bathilde ne put s'empêcher de frémir. Pour son malheur, elle avait entendu chanter Mme de la Grincharderie et le son de cette voix, à la fois aigre et puissante, lui avait laissé un souvenir d'ineffaçable terreur.

Hervé appelait sa romance favorite la *Déclaration de guerre*. Le fait est que l'on bondissait involontairement aux passages « à effet »; l'impitoyable chanteuse *exécutait* à la lettre la musique qui avait le malheur de lui plaire.

« A cet endroit-là, je fais toujours sensation, » faisait-elle observer avec complaisance.

Oui, certes! elle faisait sensation, on peut même dire une profonde sensation: seulement, la bonne dame se méprenait complétement sur la nature de l'effet produit. Le compositeur l'avait entendue, et il s'était écrié dans un accès de désespoir et d'indignation: « Quand cette femme-là chante ma musique devant moi, c'est comme si on me passait des griffes de lion sur la figure!... »

Bathilde s'empressa donc de répondre pour sa cousine:

« Marie-Ange ne chante pas du tout.

— Tant pis, dit Mme de la Grincharderie; mais je ne vous avais pas encore remarquée, ma bonne Tempête... pardon, Bathilde. Quand on ne vous voit pas, on est sûr de vous entendre, vous. Eh bien! vous ne vous promenez donc pas sur la toiture aujourd'hui. »

A la grande surprise des assistants, ce fut Marie-Ange qui répondit à cette question avec une fermeté modeste.

« Il y a longtemps, ma cousine, que Bathilde a renoncé à ces plaisanteries enfantines. Ses études l'occupent trop maintenant, et il n'est plus question aujourd'hui, du moins parmi nous, de son surnom de Tempête. Elle a pu l'accepter autrefois en riant; aujourd'hui elle a le droit de le refuser, car il ne peut plus s'appliquer à elle. Ce n'est plus un couvreur aujourd'hui, c'est une brodeuse adroite et diligente, si adroite même, ajouta Marie-Ange en souriant avec grâce, qu'elle a pu se joindre à Régina et à moi pour broder un ornement destiné à votre église, car nous n'ignorons pas que vous en désirez un nouveau. »

Cette promesse dérida Mme de la Grincharderie, qui avait fait la grimace à la première partie de la réponse de Marie-Ange. Elle remercia presque poliment les jeunes filles de leur bonne pensée, puis elle se leva et prit congé de ses parents.

La voiture s'éloignait à peine du perron, lorsque M. de la Taudière s'écria:

« Bravo, ma petite Marie-Ange, tu as bravement et habilement défendu ta sœur.

— Merci, dit Bathilde en embrassant l'orpheline, maman n'aurait pas mieux pris mon parti! Mais Marie-Ange, ajouta-t-elle piteusement, il va donc falloir le lui donner ce bel ornement que nous finissons?



— Puisque je l'ai promis, ma chérie, c'est évident, répondit Marie-Ange

— C'est si ennuyeux de donner à ceux qu'on n'aime pas, murmura Bathilde.

— Si l'on ne donnait qu'à ceux que l'on aime, où

serait le mérite? dit Marie-Ange en prenant la main de Bathilde pour la caresser.

— Allons, dit Yvon, puisque nous voilà seuls, reprenons-nous notre ouvrage? nous avons encore une demi-heure de travail. »

Cette sage proposition fut adoptée à l'unanimité : on alla se remettre au dessin.

Lorsque l'heure de la récréation arriva :

« Mon Dieu! dit Claire, nous voilà libres enfin. Quel bonheur! et comme nous allons nous amuser!

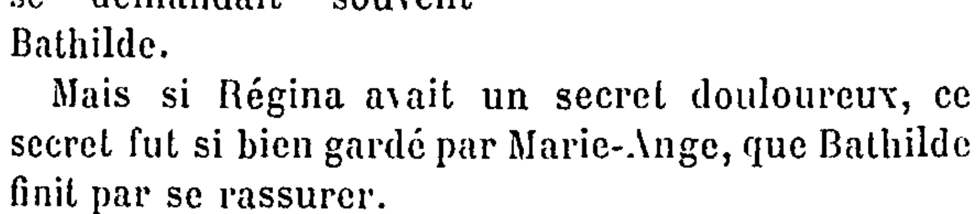
— Le fait est que nous sommes tous heureux comme de vrais enfants, fit observer Bathilde, si heureux que j'en ai presque peur, et toi, Régina?

— Les épreuves viendront, répondit Régina d'une voix grave : il faut t'y attendre, nous devons tous nous y attendre. Les souffrances sont des grâces; Dieu nous en enverra. »

Marie-Ange leva vivement la tête et regarda Régina ; elle vit sans doute sur son beau visage quelque chose de particulier, car, après la promenade, elle la reconduisit dans sa chambre et s'enferma avec elle.


Claire arriva toute haletante. (P. 65, col. 1.)

Lorsque l'orpheline sortit de chez Régina il sembla à Bathilde qu'elle avait pleuré. A partir de ce jour, Marie-Ange redoubla de soins pour l'aînée de la famille : il semblait qu'elle veillât sur elle avec une sollicitude inquiète, attendrie. Que se passe-t-il donc entre Régina et Marie-Ange?... se demandait souvent Bathilde.



Mais si Régina avait un secret douloureux, ce secret fut si bien gardé par Marie-Ange, que Bathilde finit par se rassurer.

Les jeunes gens retournèrent au collège, l'hiver se passa paisiblement, puis les beaux jours revinrent, l'été succéda au printemps et l'automne ramena les vacances.

Les deux frères étaient encore chargés de prix. Cette nouvelle année avait presque achevé leur croissance, en développant leur esprit et leur cœur.

Hervé était superbe de force et de beauté virile; il n'avait rien perdu de sa gaieté communicative. Yvon s'était moins fortifié, mais il devenait de plus en plus doux, austère et méditatif, il semblait se mêler par pure complaisance aux jeux des autres. Bathilde remarqua qu'il recherchait Régina, qui était devenue, elle aussi, grave et douce, et tous les deux avaient avec Marie-Ange de fréquents et mystérieux entretiens

XXIV

Les secrets d'Yvon et de Régina.

Si Hervé et Bathilde ne pouvaient s'empêcher de remarquer les secrets colloques de leurs sœurs et d'Yvon, du moins, pleins de discrétion et de tendre confiance, ils les favorisaient au lieu d'y mettre obstacle. Les trois conspirateurs, comme ils les appelaient entre eux, étaient vivement touchés et reconnaissants de cette délicatesse.

« Merci, dit un jour Régina à Bathilde, merci, chère sœur, de ton affectueuse générosité. Nous la remarquons aussi bien que tu peux remarquer notre conduite, qui, j'en conviens, peut paraître assez singulière. Nous ne manquons pas de confiance en toi, je tiens à te le dire, et bientôt tu sauras tout. »

Elle s'arrêta toute pensive et Bathilde se garda de l'interroger.

« Ainsi donc, se disait-elle en elle-même, il y a un mystère, Régina en convient. On voit en même temps que le secret lui pèse ; je commence à craindre qu'il n'y ait là-dessous quelque sujet de chagrin pour nous tous, et je crois qu'on retardera le moment de nous le faire connaître jusqu'au jour où on ne pourra plus nous le cacher. »

Quelquefois elle cherchait à se rassurer; elle se figura même un jour qu'elle tenait la clef de l'énigme.

Marie-Ange avait constaté chez sa cousine Régina de remarquables dispositions pour le chant.

De plus Régina avait une voix admirable; dès que M. de la Taudière s'absentait, vite l'orpheline donnait des leçons à sa cousine. Sans chanter elle-même, Marie-Ange savait parfaitement solfier. Aidée par les conseils de la maîtresse de musique, guidée en outre par un merveilleux instinct musical, Mlle de la Roche-Ploerhouet faisait faire des progrès rapides à sa cousine. On faisait grand mystère de ce talent à M. de la Taudière et l'on était convenu de ne lui en faire la surprise qu'aux vacances.

Cette résolution semblait étrange à Bathilde; cependant elle aurait fini par n'y plus penser, si un mot de Régina à Marie-Ange n'avait attiré son attention.

Un jour qu'elle entrait dans la chambre de Régina, croyant la trouver seule, elle entendit, avant d'avoir le temps de se retirer, Marie-Ange qui disait :

« C'est presque la perfection que ton chant d'aujourd'hui. »

A quoi Régina répondit d'un ton mélancolique :

« Tant mieux, au moins ce sera une compensation pour notre pauvre père. »

Bathilde se retira sur la pointe du pied et ne révéla à personne les paroles qu'elle avait surprises

dans le couloir; mais vingt fois par jour elle se demandait quelle était la douleur pour laquelle le chant de Régina serait une compensation.

Au temps où Bathilde méritait le surnom de Tempête, elle eût supporté avec impatience le mystère dont s'entouraient Régina, Marie-Ange et Yvon, ou plutôt elle ne l'eût pas supporté du tout; elle eût fondu avec impétuosité sur le trio mystérieux et eût multiplié ses questions jusqu'à complet éclaircissement. Elle se contentait maintenant de s'adresser des questions à elle-même et elle avait le courage d'attendre qu'on voulût bien l'instruire de ce qui se passait.

Régina ne quittait presque plus Yvon ni Marie-Ange, et quand elle se séparait d'eux, c'était pour s'enfermer pendant de longues heures ou pour aller à l'église et de là chez le curé, qui semblait être dans sa confidence.

Bathilde croyait remarquer que les regards de Régina, autrefois si vifs et si perçants, étaient devenus plus vagues et plus incertains, comme si une souffrance intérieure en eût peu à peu voilé l'éclat.

Un soir, au moment où la cloche sonnait le dîner, M. de la Taudière vit avec surprise le curé entrer au salon.

« Monsieur le curé ici! A cette heure! Quelle bonne surprise! s'écria-t-il; vous dérogez à vos habitudes. Est-ce vraiment pour venir dîner avec nous que nous vous voyons si tard hors du presbytère? »

Le saint prêtre était plus grave que d'habitude et même l'altération de ses traits montrait qu'il était en proie à une émotion profonde.

« Oui, mon cher monsieur, dit-il enfin, je viens passer toute cette soirée près de vous, dans votre chère famille, si vous le permettez. »

M. de la Taudière n'eut pas le temps de lui demander pourquoi il paraissait si ému et pourquoi sa voix tremblait; les enfants venaient d'arriver au salon.

M. de la Taudière se leva et voulut prendre comme d'habitude le bras de Marie-Ange, mais celle-ci s'avançait déjà vers la salle à manger avec Régina. Croyant à une distraction de sa part, il s'empara gaiement du bras de Bathilde. Bathilde était triste et préoccupée; M. de la Taudière ne manqua pas de la plaisanter sur sa gravité et sur sa préoccupation. Le dîner se passa comme à l'ordinaire, du moins en apparence, mais à part M. de la Taudière qui ne remarquait rien, tous les autres convives étaient agités et inquiets; Babet et Paulette étaient d'une distraction et d'une maladresse inaccoutumées. Seuls Yvon, Marie-Ange et Régina étaient calmes. Régina mangeait à peine, M. de la Taudière le lui reprocha doucement.

« Je n'ai pas faim ce soir, » dit-elle avec un accent si étrange que Bathilde leva les yeux sur elle avec anxiété. Elle fut si frappée de l'expression de sa physionomie, qu'elle devina un grand malheur.

Elle devint pâle, hésita un moment, puis se leva et sortit tout à coup.

« Eh bien, qu'arrive-t-il à cette enfant? dit M. de la Taudière; va donc voir, Marie-Ange, j'espère qu'elle n'est pas malade. »

Marie-Ange se leva vivement et disparut aussitôt. Elle trouva Bathilde au salon pleurant à chaudes larmes.

« Qu'as-tu, ma chère? dit-elle en l'embrassant.

— J'ai peur, dit Bathilde en sanglotant. Oh! Marie-Ange, qu'y a-t-il? que va-t-il se passer ici?

— Reprends de la force et du courage, ma sœur, dit l'orpheline avec une douce fermeté, reviens avec moi, ton absence effraierait notre père. Ne pleure plus, je t'en prie; je te le demande pour moi, pour Régina!... »



Elle entendit Marie-Ange (P. 67, col. 2.)

Bathilde fit un courageux effort sur elle-même, et, redevenue calme, elle suivit Marie-Ange, qui lui serrait la main.

Elle se mit à table en donnant un prétexte à sa disparition; mais Hervé et Babet ne s'y trompèrent pas et leurs fronts s'assombrirent. Le repas sembla dès lors interminable à ces pauvres cœurs inquiets. Lorsqu'on se leva, Yvon s'avança rapidement vers Régina et, tout en lui disant quelques mots à voix basse, il passa tendrement le bras de sa sœur sous le sien.

« Voilà Yvon qui devient galant, dit en riant M. de la Taudière. Bravo! mon garçon, maintenant que tu donnes le bras à Régina, je suppose que cette petite sournoise de Marie-Ange n'aura plus aucun prétexte pour refuser d'accepter le mien. Voyons, passez devant, brillante jeunesse, et montrez-nous le chemin. »

La famille rentra au salon. Babet et Paulette s'y rendirent aussi sous prétexte de tout préparer pour servir le café.

Yvon avait conduit Régina près du piano.

« Eh mais! dit M. de la Taudière, il me semble qu'on va nous régaler d'un peu de musique. Il y a un siècle que je n'ai entendu Régina. Chante-nous quelque chose, mon enfant. »

M. de la Taudière croyait plaisanter en priant Régina de chanter; il savait bien ou du moins il croyait savoir qu'elle ne chantait pas; aussi demeura-t-il muet de surprise, lorsque Marie-Ange s'élança vers le piano, l'ouvrit et joua un court prélude. Alors, au milieu du plus profond silence, s'éleva

une voix pure, vibrante, dont les accents pénétraient jusqu'au fond de l'âme. Régina chanta, comme une grande artiste, le cantique de Gounod, *le Nom de Marie*.

En écoutant cette mélodie si suave, si pénétrante, chacun oublia d'abord son étonnement, ses craintes. Une sorte d'extase s'empara des assistants. Ils étaient sous le charme d'une sensation étrange. On ne pouvait se lasser de regarder cette belle jeune fille dont la figure était comme inspirée.



Elle trouva Bathilde pleurant à chaudes larmes. (P. 68, col. 2.)

Enfin le chant cessa. M. de la Taudière, tremblant, hors de lui, s'élança vers Régina :

« Oh ! ma fille ! ma chère enfant ! s'écria-t-il, d'où te vient ce talent dont je ne soupçonnais même pas l'existence ? Ce n'est pas seulement du plaisir que tu m'a causé, c'est de la joie, une joie pure et profonde.

— J'ai voulu, cher père, commencer la soirée par cette surprise que nous vous préparions depuis longtemps, répondit Régina, et je suis heureuse au delà de toute expression de la joie qu'elle vous cause. Je vois que votre âme est préparée à entendre les révélations que j'ai à vous faire. Oui, j'ai à vous révéler deux choses, que le monde regarderait peut-être comme des sujets de tristesse, mais que votre âme chrétienne acceptera comme des marques de la bonté de Dieu ; car notre Dieu visite surtout ses élus pour les purifier par l'épreuve. »

M. de la Taudière demeura muet de surprise.

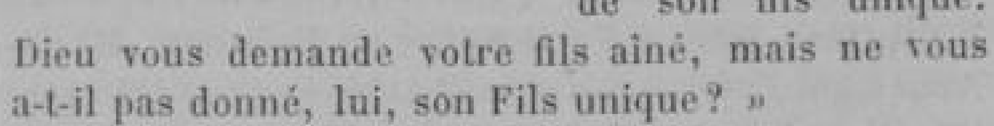
« Cher père, continua vivement Régina, saisissant la main d'Yvon qui s'était approché d'elle, Dieu fait à notre Yvon la grâce insigne de lui envoyer la vocation religieuse... M. le curé, instruit de tout, a voulu être présent pour vous attester combien ce désir est sérieux. Père, voulez-vous approuver et bénir sa résolution, lui permettre de diriger, dès aujourd'hui, ses études vers le but que Dieu lui a marqué ? »

Hélas ! les pères chrétiens sont faits de chair et de sang comme tous les autres hommes, et le premier mouvement de la chair et du sang, c'est de se révolter contre les coups violents et imprévus.

M. de la Taudière eut comme un éblouissement, il regarda autour de lui d'un air égaré, puis il cacha sa figure dans ses deux mains et il pleura. A tort ou à raison il s'était dit bien des fois que son cher Yvon était le seul homme de la famille, qu'il était fait pour soutenir l'honneur du nom aux yeux du monde. Un mot venait de détruire tous les rêves d'une ambition si légitime ; voilà pourquoi il pleurait. Mais si les pères chrétiens sont faits de chair et de sang comme les autres pères, si leur cœur est soumis aux mêmes angoisses et sujet aux mêmes révoltes, ils reçoivent d'en haut la consolation qui calme les angoisses, et la force qui comprime les révoltes.

L'apôtre du Seigneur, avec une douce pitié, compatit aux souffrances du père, et fit appel à la foi du chrétien. D'une voix douce, il dit :

« Mon cher monsieur, et permettez-moi d'ajouter mon cher ami, voici l'heure du sacrifice ; je comprends vos angoisses et je fais appel à votre foi. Souvenez-vous d'Abraham, qui était un père comme vous et à qui le Seigneur demandait, pour éprouver sa foi, la vie de son fils unique.



Dieu vous demande votre fils aîné, mais ne vous a-t-il pas donné, lui, son Fils unique ? »

Un profond sanglot souleva la poitrine du père de famille. Il regarda Yvon, qui attendait sa réponse tout pâle et le front incliné.

« Seigneur ! éloignez de moi ce calice, il est trop amer. »

Voilà les premières paroles qui vinrent sur les lèvres du malheureux père. Mais la foi fut la plus forte et il ne les prononça pas. Il se recueillit, les yeux fermés, les mains jointes, accepta le sacrifice, si dur qu'il fût, et dit d'une voix faible :

« Dieu me l'avait donné, Dieu me le reprend, que son saint nom soit à jamais béni! »

Yvon poussa un cri de joie et lui saisit les deux mains.

« Non, Dieu ne vous l'ôte pas, pauvre père, dit vivement le curé. Vous goûterez le charme ineffable du sacrifice et chacune des bonnes œuvres de ce futur apôtre vous apportera mille joies, mille bénédictions. »

Toute la famille, profondément émue, s'empressait autour d'eux : seule, Régina, appuyée sur un fauteuil, restait immobile ; un sourire mélancolique et doux errait sur ses lèvres.

« Eh bien! ma Régina, lui dit son père, tu ne viens pas m'embrasser comme les autres? Ne veux-tu pas que je te remercie d'avoir si bien plaidé une sainte cause? »

Régina tendit ses mains à M. de la Taudière.

« Père, répondit-elle d'une voix étouffée, je me croyais plus forte que je ne suis. Je tremble malgré moi en vous faisant la seconde révélation que je vous ai annoncée. Moi aussi, le Seigneur a daigné me visiter : je suis presque aveugle et le médecin ne m'a pas laissé ignorer que je le deviendrai tout à fait. »

Bathilde poussa un cri perçant, se leva de sa chaise et serait tombée si Hervé ne l'avait pas soutenue de son bras vigoureux. Claire se mit à pleurer amèrement; Marie-Ange la prit sur ses genoux pour la consoler. M. de la Taudière se renversa sur son fauteuil avec un sourd gémissement, tandis que le curé lui serrait fortement la main.

Pendant longtemps on entendit des gémissements et des sanglots. Les plaintes étouffées que laissait échapper son pauvre père déchiraient le cœur de Régina ; elle avança vers lui avec hésitation.

« Je ne puis pas supporter votre douleur, père chéri! lui dit-elle, c'est un grand malheur qui vous frappe ; songez du moins que nous aurons la consolation de ne plus jamais nous quitter!

— Comment cela est-il arrivé? demanda M. de la Taudière avec égarement. Comment se fait-il que je n'aie rien su? qu'on ne m'ait rien dit plus tôt ?

— Père, je savais que mon mal était incurable, dit doucement Régina. J'ai voulu vous épargner des angoisses inutiles. J'ai consulté à votre insu deux des premiers oculistes de Paris, qui sont venus au presbytère grâce à l'obligeance de M. le curé. Marie-Ange a gardé leurs consultations pour vous les montrer. Ils m'ont vue l'automne dernier et m'ont avertie que je perdrais la vue cette année. Je m'y suis préparée dès le premier jour. Ces jours-ci, la nuit a commencé à se faire autour de moi et je sais que bientôt tout sera fini.

— Cette dernière épreuve est de trop ! gémit M. de la Taudière... Comment pourrons-nous jamais la supporter? »

Régina s'approcha de lui et lui présenta son crucifix.

« Notre Jésus a souffert pour moi, plus que moi ; il était innocent, j'ai été coupable. Il m'offre sa croix, comment oserais-je me plaindre? C'est pour moi que vous souffrez; c'est mon malheur qui cause votre désespoir ; sachez donc, mon père chéri, que le plus dur de l'épreuve est passé pour moi, que je suis résignée et que je serai heureuse quand vous serez résigné aussi. »

M. de la Taudière ne put prononcer une seule parole, mais il serra sur son cœur cette fille qui lui était devenue plus chère que jamais depuis que le malheur l'avait frappée. Longtemps il parut insensible aux consolations de ses enfants ; enfin, il se leva. Le curé, un peu rassuré, se prépara à partir.

« J'accompagne M. le curé, dit le pauvre père à voix basse : j'ai besoin d'aller à l'église épancher mon cœur et consommer le double sacrifice qui m'est demandé. »

A suivre. V^{esse} DE PITRAY, née DE SÉGUR.



LES RATS DE L'ILOT PITCAIRN

La famille des rats a de tout de temps été fort gênante pour l'homme. Ces rongeurs à la dent acérée, qui se multiplient avec une rapidité déplorable, forment une nation aux types infiniment variés, qu'il est aussi impossible de détruire que de civiliser. On s'est défait, ou peu s'en faut, des loups, des renards, des blaireaux; la fouine, la belette deviennent rares; presque tous les mammifères nuisibles ou inutiles ont été chassés du domaine cultivé par l'homme ; le rat refuse de s'en aller. Il continue à se plaire à la ville et à la campagne. Les engins destructeurs,

> Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
> La mort aux rats, les souricières,

le chat même et les chiens terriers réussissent à grand'peine à maintenir dans des bornes supportables cette race sans cesse envahissante.

Leurs méfaits s'étendent aux cinq parties du monde. Chez nous ils se contentent de prendre la dîme et la double dîme de nos biens, faute de s'en pouvoir adjuger une part plus grande. Mais voici que là-bas, dans les lointaines régions de la Poly-

nésie, ces rongeurs insatiables prétendent devenir souverains absolus du pays et mettre les anciens habitants à la porte.

Sur le point le plus isolé du Pacifique, entre l'archipel de la Société et les côtes lointaines de l'Amérique, au sud-est des îles Gambier, surgit un îlot, large à peine d'une dizaine de kilomètres, désigné dans les cartes sous le nom de Pitcairn. Quelques Anglais s'y établirent vers la fin du siècle dernier. L'histoire de ces colons est curieuse; on la trouve tout au long dans les mémoires de la Société de géographie de Londres. C'étaient des marins révoltés d'un navire anglais, accompagnés de femmes enlevées à Taïti. En 1825, la population de l'îlot de Pitcairn s'élevait à soixante-six individus. Quelques années plus tard ils furent, sur leur demande, transportés à Taïti; mais une douzaine d'entre eux ne s'y plaisant pas, se firent ramener à l'îlot.

Leur nombre s'est depuis fort augmenté, puisque, en 1855, cent soixante furent, encore sur leur demande, transférés à l'île Norfolk (entre la Nouvelle-Calédonie et la Nouvelle-Zélande). Les ressources de Pitcairn sont fort limitées; on y a fort peu d'eau. Rienzi assure que l'île ne peut nourrir de son propre fonds plus de quatre cents personnes. Elle est d'ailleurs, par sa situation, tellement en dehors des traversées ordinaires des navires, que peu de bâtiments y touchent à de rares intervalles, et souvent des années s'écoulent sans qu'il nous vienne un simple souvenir des habitants de cette région perdue.

Or, d'après les dernières nouvelles qui nous en sont arrivées, l'île était envahie, ravagée, dévastée par une armée formidable de rats énormes, de la détestable race des surmulots. Ces animaux avaient dévoré les récoltes, faisaient une guerre acharnée aux volailles et mettaient ainsi les malheureux colons en danger de mourir de faim. On sait que la férocité des surmulots est telle qu'ils ne craignent ni chien, ni chat, s'attaquent par bandes à des quadrupèdes de toute taille, et, dans certaines villes d'Amérique, font même courir des dangers aux passants attardés la nuit dans les rues. Sans moyen efficace de se défendre contre ces redoutables adversaires, les habitants de Pitcairn songeaient presque à émigrer encore une fois devant un ennemi que son foisonnement rendait invincible.

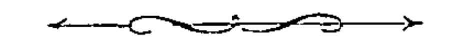
Le surmulot, aujourd'hui répandu partout, est, dit-on, originaire de l'Inde et de la Perse. Ce sont les navires de commerce qui l'ont, bien involontairement, transporté dans le reste du monde. On le signale à Londres pour la première fois vers 1730, en France vers 1750. Il s'y multiplie avec une rapidité effrayante, facile à comprendre lorsqu'on sait que la femelle a trois portées par an, chacune de douze à dix-neuf petits. Aussi le surmulot chasse-t-il des lieux qu'il habite tous les autres rongeurs de son espèce. Le rat noir ou rat commun de nos pays a fui devant le surmulot qui lui est supérieur par la taille et la férocité.

Cet étranger, si aisément acclimaté, aime à passer la belle saison à la campagne; il se fait un terrier qu'il approvisionne de glands, de faînes, de grains. Le bord des rivières lui plaît, il se baigne volontiers et nage fort bien. Viennent les froids, le surmulot gagne les habitations des hommes, là où il sait qu'abondent les aliments convenables à son estomac. La ville ne lui est point désagréable. Les égouts sont un de ses bons quartiers d'hiver. Il n'en sort guère durant le jour; mais la nuit, quand les rues sont à peu près désertes, il va fouiller dans les tas, comme le chiffonnier, et quêter sa nourriture. Le passage d'un homme à ses côtés ne l'effraye guère ; il se sauve, mais sans trop de hâte ; il connaît la puissance de sa mâchoire.

Les granges, les greniers où les surmulots ont leurs entrées souffrent terriblement de leur dent malfaisante. Non-seulement ils mangent froment, seigle, maïs, orge, avoine; mais ils en gâtent plus encore qu'ils n'en consomment, hachant la paille très-menu, infectant les grains. Bref, si nous possédions une Société de *désacclimatation*, le surmulot serait un des premiers animaux à recommander à ses bons soins.

Quant à ceux qui viennent de faire passer les habitants de l'îlot Pitcairn par une si dure épreuve, ils ont été portés là, comme ailleurs, par des navires de passage. Et désormais il sera bien difficile, sinon impossible de s'en débarrasser.

L.-Marcel Devic.



MIJNHER VAN LAFEENIS

Mon voisin de table, Mijnher van Lafeenis, se retira presque aussitôt après le dîner. Excepté moi, ce brusque départ ne parut surprendre personne. Tout le monde, en lui serrant la main, lui adressa de petits sourires discrets, comme pour lui dire : « Oui, oui, faites, c'est convenu, ne vous gênez pas ! »

La maîtresse de la maison s'aperçut bien de ma surprise ; mais au lieu de me donner des explications, elle me dit avec une certaine malice : « Vous vous êtes vanté de pouvoir deviner le caractère des gens d'après leur physionomie ; je vous déclare que vous êtes sur la sellette et vous ne la quitterez qu'après nous avoir dit ce que vous pensez de Mijnher van Lafeenis. Nous n'acceptons pas d'excuses ni de faux fuyants ; vous êtes au milieu des personnes les plus discrètes de toute la ville d'Amsterdam, parlez sans crainte ! »

Je fus forcé d'avouer que l'intelligence de Mijnher

van Lafeenis ne me paraissait pas des plus brillantes. Je n'en pouvais juger par sa conversation, vu qu'il n'avait rien dit; mais le développement de la boîte du crâne ne me paraissait pas en rapport avec celui de la face ; de plus, la tête était fortement déprimée aux tempes.

On eut la bonté de me dire que j'avais touché juste.

« Mijnher van Lafeenis, repris-je, doit s'être de très-bonne heure adonné tout entier à une innocente passion, facile à satisfaire. Cette petite manie le préserve de toutes les grandes passions qui agitent le cœur des hommes et laissent sur leur physionomie une expression pénible et tourmentée qui ne manque ni de noblesse ni de grandeur. Sa physionomie, à lui, porte l'empreinte du calme le plus parfait, du contentement le plus absolu ; mais elle manque de grandeur, de noblesse et d'intérêt. Je serais bien surpris si Mijnher van Lafeenis n'était pas un de ces philosophes peu exigeants, qui ne s'essoufflent point à chercher l'idéal ou à poursuivre des chimères, mais qui se contentent tout platement de ce que l'on appelle « les petits bonheurs de la vie ». Le réseau de plis souriants qui entoure son œil, le contentement parfait qu'expriment toutes les lignes de sa bouche et de son menton, m'induisent à risquer cette affirmation ! »

On m'affirma que j'étais dans la bonne voie. Alors, repassant dans ma mémoire les passions innocentes qui rendent tant de bonnes gens heureux et satisfaits, je demandai s'il était photographe-amateur, tourneur de ronds de serviettes: non, il n'était ni photographe-amateur ni tourneur de ronds de serviettes.

Il était peut-être collectionneur? oui, il était collectionneur.

Collectionneur de médailles? d'armes? de tableaux? de gravures? Non, non, et non.

Je songeai alors, fort à propos à un petit jeu de société, qu'on appelle le jeu des questions, et je procédai avec plus de méthode.

« Les objets qu'il collectionne appartiennent-ils au règne minéral ? — Non. — Au règne végétal ? — Non. — Au règne animal ? — Oui ! »

Je me recueillis avant d'aller plus loin. Tout à coup trois circonstances, auxquelles j'avais à peine pris garde sur le moment, se rencontrèrent à la fois dans ma mémoire et y firent subitement la lumière...

Pendant le dîner, toutes les fois que mon voisin n'était pas occupé à manger, il roulait du bout des doigts de toutes petites boulettes de pain, qu'il se hâtait d'escamoter et de faire disparaître sous la table aussitôt qu'on fixait les yeux sur lui.

A un certain moment, le chat de la maison étant entré à la suite d'un des domestiques, Mijnher van Lafeenis avait fait un brusque mouvement comme pour se lever et s'était saisi de sa serviette comme s'il allait donner la chasse au matou.

Sur le point de sucrer son café, il avait tenu longtemps entre l'index et le pouce un morceau de sucre de forme allongée et l'avait regardé d'un air rêveur avant de le plonger dans sa tasse ; et même ses lèvres s'étaient froncées imperceptiblement, comme celles d'un homme qui va siffler ou produire, en aspirant l'air, le petit bruit sec avec lequel on attire l'attention d'un animal favori.

Or, 1° j'avais vu souvent, aux Tuileries et au Luxembourg, les charmeurs de moineaux et de pigeons rouler vivement de petites boulettes de pain, comme venait de le faire Mijnher van Lafeenis; 2° j'avais connu et je connaissais encore plusieurs amateurs d'oiseaux qui ne pouvaient apercevoir un chat sans pâlir d'émotion et sans lui courir sus, la main levée ; 3° une vieille amie de ma famille avait l'habitude, au moment de sucrer son thé, de regarder longuement au fond du sucrier avant de se décider. Quand elle avait enfin trouvé un morceau de forme allongée, facile à passer au travers les barreaux d'une cage, elle s'écriait avec émotion :

« Juste comme Bélisaire les aime ! »

Bélisaire était un vieux petit serin déplumé, haut sur pattes et véhémentement soupçonné d'être bossu. Sa maîtresse avouait seulement qu'il avait les épaules un peu hautes. Il paraît que Bélisaire avait été jeune autrefois ; je le croyais parce qu'on me l'affirmait ; moi, je ne l'avais jamais connu que décrépit et déplumé

Chaque fois, la vieille dame, après avoir prononcé le nom de son favori, fronçait les lèvres comme pour envoyer un baiser à Bélisaire absent. Ce même baiser, je venais de le voir voltiger sur les lèvres de Mijnher van Lafeenis.

Notre vieille amie était toujours pressée de s'en aller, craignant que, pendant son absence, Bélisaire n'eût été victime d'un de ces accès de goutte ou de colique néphrétique auxquels il était sujet. C'était probablement une préoccupation du même genre qui avait si brusquement rappelé Mijnher van Lafeenis dans ses pénates.

Trouvant sans doute que je perdais trop de temps en réflexions, un vieux monsieur long et sec, qui était professeur de belles-lettres au *gymnase apollinien*, avança la tête de mon côté et me dit un air passablement ironique :

« Hé bien, monsieur ?

— Hé bien, monsieur le professeur, Mijnher van Lafeenis est un amateur d'oiseaux. »

Il y eut un concert d'applaudissements et le professeur s'écria : « Parfaitement juste ! c'est ce que nous nommons un *ornithophile* » [1].

Je répondis à sa pédanterie par une autre pédanterie et je lui demandai sérieusement si c'était un *ornithophile* ou un *ornithomane* [2].

1. Qui aime les oiseaux.
2. Qui a la manie des oiceaux.



A peine levé il court à sa volière. (P. 74, col. 1.

Je crus que le professeur de belles-lettres allait m'embrasser pour avoir établi cette savante distinction; mais il se ravisa et, saisissant la balle au bond, il enfila la route que mon observation ouvrait à sa faconde. Ses lunettes étincelèrent de mille feux; il allongea le bras droit, leva la main droite et, rapprochant le médius du pouce, s'écria après avoir toussé :

« Nous distinguons dans le genre ornithophile plusieurs espèces distinctes : 1° l'*ornithologue* qui observe et décrit les oiseaux dans l'intérêt de la science ; 2° l'*ornithographe* qui les dessine et les peints pour le plaisir de nos yeux; 3° l'*ornithophile* proprement dit, qui aime les oiseaux comme des créatures animées du feu sacré de la vie ; qui les protége contre leurs ennemis et s'affilie d'ordinaire à votre Société protectrice des animaux; 4° l'*ornithophage*, qui élève les oiseaux pour les manger, et 5° l'*ornithomane*, qui est un monomane d'une espèce particulière. Celui-là remplit sa maison d'oiseaux de toute espèce. Il commence par les priver de leur liberté; mais, une fois qu'il les tient dans sa volière, il emploie toutes les facultés de son cerveau à leur adoucir la captivité. Il médite sans cesse sur une nouvelle forme de nid pour ses couveuses, sur les vertus et qualités d'une nouvelle pâtée. A peine levé, il court à sa volière; le charivari de tant de bêtes entassées est pour lui un concert délicieux; il s'astreint à porter toujours le même costume, afin que ses pensionnaires le reconnaissent du premier coup d'œil et n'aillent point, dans leur effarement, se fracasser la tête contre les mailles du treillis. Il rêve de ses bêtes la nuit, il en radote le jour. Ce ne sont plus les oiseaux qui sont ses prisonniers, c'est lui qui est le prisonnier de ses oiseaux : *Græcia capta ferum victorem cepit*, la Grèce conquise a conquis à son tour son féroce vainqueur! Quand je l'appelle prisonnier de ses oiseaux, je ne vais même pas jusqu'au bout de ma pensée ; il est leur valet de chambre, leur bonne, leur cuisinière, leur nourrice. Ses pensionnaires l'aiment, mais ils ne le respectent pas; les perroquets lui rient au nez, les perruches se le montrent de loin d'un air moqueur et se chuchotent des médisances à l'oreille aussitôt qu'il paraît, et il n'est pas jusqu'à des avortons d'oiseaux pas plus gros que le pouce qui ne se fassent un jeu de se camper sur son passage et de le toiser familièrement du haut de leur petitesse. Il faut lire le portrait que votre La Bruyère a tracé de l'amateur d'oiseaux ! »

Je m'informai si la manie des oiseaux avait détourné M. Lafeenis de quelqu'un de ses devoirs de famille et de charité.

Tous ses amis rendirent chaleureusement justice à la bonté de son cœur.

« Alors, pensai-je en moi-même, sa manie est des plus innocentes. Sans doute, un homme pourrait rendre à la société de plus grands services que celui d'entasser les oiseaux dans sa volière; mais, faiblesse pour faiblesse, je préfère encore celle-là à mille autres, par exemple à celle qui consiste à médire du prochain, rien que pour tuer le temps ! ».

J. Girardin.



PÈRE ET FILLE

PHILIPPE LE BEL ET LES FLAMANDS (1294-1305)

Au moment où l'enfant sacrifiée par les hommes, consolée et rachetée par le tout-puissant Sauveur, atteignait enfin le terme de sa douloureuse carrière, Charles de Valois, frère du roi Philippe, entré en Flandre à la tête d'une armée, recevait des bourgeois de Gand les clefs de leur ville. En vain le pape, déjà brouillé avec le roi de France, avait-il protesté contre l'envahissement de la Flandre, en réclamant le droit souverain du Saint-Siége ; en vain, pendant la célébration du jubilé qui attirait à Rome la foule des fidèles, avait-il fait marcher devant lui un héraut qui parcourait les rues portant deux épées :

« O Pierre, voilà votre successeur, criait-il à haute voix ; ô Christ, voilà votre vicaire. »

Les princes alliés n'avaient point fait acte de soumission ; la Flandre s'empressait au-devant des Français.

« Les bourgeois étaient tous corrompus par les dons ou les promesses du roi de France, qui n'eût jamais osé envahir leurs frontières s'ils avaient été fidèles à leur comte. »

Le courage de Guy de Dampierre avait enfin cédé, il avait remis son pouvoir à Robert de Béthune, et se rendit comme un suppliant auprès de Charles de Valois, le conjurant de lui accorder la paix. Les cheveux blancs du vieillard, ses longues infortunes, peut-être le souvenir de la jeune fille qu'il avait parfois aperçue, au Louvre, triste et grave à la suite de la reine Jeanne, touchèrent le cœur du prince, il engagea le comte de Flandre à se rendre auprès du roi.

« Je m'emploierai de tout mon pouvoir auprès de monseigneur mon frère pour obtenir qu'il vous rende votre terre, promit Charles de Valois, et je vous engage ma foi que vous serez libre de quitter la France. »

Le comte Guy savait ce que valaient les serments des princes ; il en avait beaucoup prêté et beaucoup violé, mais il était sans ressource ; pour la dernière fois, il se mit en route pour la France, grandement accompagné de nobles et de bourgeois. Robert de Béthune et Guillaume de Flandre partaient avec leur père.

« Ci laissé-je encore en Flandre assez de fils pour

1 Suite et fin. — Voy. pages 44 et 59.

soutenir mon nom, » disait fièrement le vieillard en faisant ses adieux à Guy, à Jean et à Henri qui demeuraient en leur terre.

Si ses sujets le craignaient et le trahissaient, si ses alliés lui étaient infidèles, le vieux comte conservait cette joie de voir tous ses descendants loyalement serrés autour de lui.

« Les enfants sont la couronne des pères, » murmurait-il quelquefois en les contemplant; mais sa pensée se reportait douloureusement vers la tour du Louvre; celle de tous qui lui était la plus chère, celle qui lui avait témoigné le dévouement le plus complet, se mourait lentement loin de lui; c'était l'espoir secret de son âme, en affrontant les humiliations et les dangers de son voyage à Paris, qu'une dernière entrevenue avec sa Philippine lui serait accordée.

« Si elle pouvait au moins expirer dans mes bras! » pensait-il.

Nul n'avait prévenu le vieillard du malheur qui l'attendait; il soupirait encore après le doux regard de sa fille lorsqu'il entra dans Paris avec sa suite; il avançait lentement dans les rues étroites, quand une femme vêtue de deuil s'ouvrit un passage à travers la foule; elle s'avança jusqu'à l'étrier du comte.

« Monseigneur! » dit-elle.

Son accent fit tressaillir Guy de Dampierre, plongé dans ses tristes souvenirs et dans des prévisions plus tristes encore; l'accent du pays de Namur avait frappé ses oreilles: c'était là qu'il avait été chercher sa seconde femme, Isabelle de Luxembourg, mieux aimée que Mathilde de Béthune qui l'avait devancée.

« Trüdchen! » s'écria-t-il, en reconnaissant la nourrice, et aussitôt:

« Comment va ma fille? la damoiselle de Flandre attend-elle son vieux père? »

La nourrice voulut parler, mais l'émotion lui coupait la voix; d'un geste elle désigna ses vêtements de deuil, puis montrant le ciel et faisant sur elle-même un violent effort:

« Elle vous attend, reprit-elle enfin, là-haut! »

Le comte avait compris; il poussa son cheval sans dire un seul mot; la tête courbée sur sa poitrine, il passa lentement sous les fenêtres du Louvre. La reine Jeanne était là, parée et triomphante. Déjà elle avait mis la main sur les joyaux, sur les ajustements et jusque sur le livre d'heures de la damoiselle de Flandre. Trüdchen avait voulu résister, elle avait été honteusement chassée, et c'était en errant dans les rues qu'elle avait aperçu le cortége du comte Guy. Robert de Béthune avait aperçu la reine; le salut que son père avait oublié, dans sa douleur et son abattement, la fierté du jeune Flamand le refusait à la princesse qui avait persécuté sa sœur et qui haïssait son pays; seul Guillaume de Flandre inclina la tête devant Jeanne de Navarre: il avait épousé Berthe de Nesle, sujette du roi de France.

Le cortége avait franchi les grandes portes. Au sommet de l'escalier se trouvait le roi: Charles de Valois venait d'arriver comme les Flamands. Le vieux comte descendit de cheval, chancelant de fatigue, accablé sous le coup qu'il venait de recevoir.

« Je me mets en la merci de monseigneur, » dit-il à voix basse; ses fils répétèrent les mêmes paroles.

Le prince voulut recommander ses protégés, le roi l'interrompit:

« Ci, dit-il, n'aurai point de merci; les promesses que mon frère vous a faites étaient sans droit, je ne veux point avoir de paix avec vous. »

Et il ordonna que le comte et tous ses chevaliers fussent retenus captifs. Sans plus de délai, Charles de Valois, irrité et offensé, remonta à cheval et se retira en Italie auprès du pape Boniface VIII.

Comme le vieux comte sortait de la présence du roi, entouré de ses Flamands sombres et irrités, avant de prendre le chemin du château de Compiègne où il devait être enfermé dans une tour « moult grosse et forte comme chacun le pouvait voir », il se pencha vers son fils aîné, Robert de Béthune, dont il allait être séparé:

« Ceci m'arrive pour mes péchés et pour avoir livré ma fille aux mains de ce traître roi, dit-il à voix basse, et sur vous ai attiré ce malheur. »

Puis, comme un écuyer du roi ouvrait la porte devant lui:

« Ci menez-moi, d'abord en la tour du Louvre, que je voie le lieu où ma fille est morte! » demanda-t-il.

L'écuyer hésitait, il obéit cependant. Un désordre honteux régnait dans la prison de la damoiselle de Flandre, les traces d'une lugubre cérémonie, et en même temps du pillage de la garde-robe et des coffres; nulle main pieuse n'avait passé par là. Le comte marcha tout droit vers le lit dont les courtines pendaient dérangées; il s'agenouilla silencieusement, posant sa tête blanche sur l'oreiller qui avait soutenu le front de sa fille mourante, puis, se relevant, il fit le signe de la croix.

« Le Seigneur Dieu m'a mis dans le cœur que je mourrai céans, » murmura-t-il, et il se laissa emmener à Compiègne.

La Flandre était tombée aux mains du roi de France; il avait voulu visiter ses nouveaux domaines, et y était venu en grande pompe avec la reine Jeanne de Navarre, irritée et envieuse des riches atours des bourgeoises flamandes:

« Ci me croyais seule reine de France, s'écria-t-elle en entrant à Bruges, et en vois-je céans plus de six cents. »

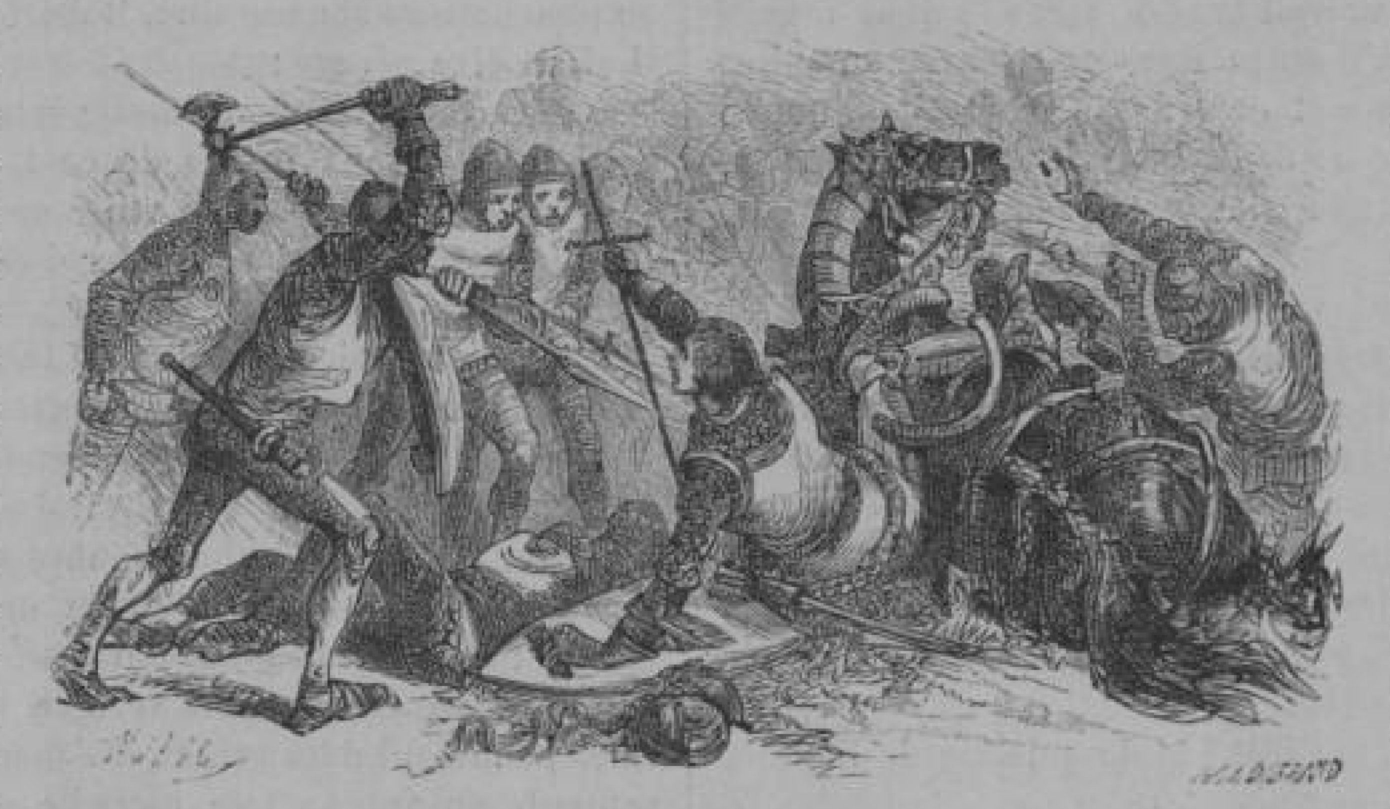
Jacques de Châtillon avait été chargé par Philippe le Bel de gouverner en son nom la Flandre, mais déjà l'oppression dont il usait avait soulevé les bourgeois. A Bruges une insurrection, durement réprimée, avait chassé de la ville les plus hardis parmi les habitants; ils parcouraient le pays appelant les Flamands à la vengeance; les fils et les parents de Guy de Dampierre sortaient de leurs retraites, les chevaliers flamands, quelques seigneurs zélandais et allemands, indignés des perfidies et des cruautés du

roi Philippe, s'étaient joints aux milices bourgeoises dont les forces augmentaient chaque jour. Le 11 juillet 1302, l'armée française, sous les ordres de Robert d'Artois, parut en face des retranchements des Flamands en avant de Courtray, des chariots chargés de cordes suivaient les troupes.

« Ceci ai-je résolu, disait le comte, de les faire pendre tous et ne faire merci à aucun, fût-ce à une truie de Flandre. »

« Depuis que les Français étaient entrés en notre pays, dit le frère mineur de Gand, ils cherchaient à semer la terreur par leur cruauté, car ils exterminaient tous ceux qu'ils pouvaient atteindre, n'épargnant ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfants. On en vit même pénétrer dans les églises pour décapiter les images des saints, comme s'ils eussent été vivants. Ce qui, loin d'effrayer les Flamands, ne servit qu'à exciter de plus en plus leur fureur. »

Les bourgeois de Flandre avaient revêtu leurs cottes d'armes, ils étaient rangés par corporation autour de leurs doyens. Au milieu des bannis de Bruges, tous les regards cherchaient Pierre Deconing, le véritable chef du soulèvement patriotique, petit, borgne et de mince apparence, mais sage, éloquent, et de grand conseil pour le jeune comte de Juliers et pour Guy de Namur. Auprès de lui se tenaient les milices du Franc, une lourde massue à la main, garnie d'une hache mince à trois tranchants, arme redoutable dans leurs mains robustes; parmi les bourgeois courait le mot d'ordre, le cri de ralliement pour toute l'armée :



Je me rends, crie le prince. (P. 78, col. 1.)

« Nos boucliers et nos amis pour la Flandre au lion ! »

Guillaume de Juliers est sorti de sa tente; il tient dans ses mains l'épée de son grand'père que le comte de Flandre avait naguère laissée chez le sire de Moerscke. Il l'a reprise au dépositaire; le jeune prévôt de Maestricht ne pense plus qu'à la guerre.

« Les combats seront désormais mon école ; voici mon bâton pastoral, a-t-il dit, et le roi regrettera bientôt sa perfidie envers ses prisonniers. »

Les nouvelles qui viennent de France sont amères, les Flamands sont épars dans les châteaux et forteresses; pour plusieurs la captivité est rude ; à ceux qui sont enfermés dans le château de Nonnette en Auvergne, le châtelain Guillaume de Rosières répète souvent :

« Je voudrais que le roi m'ordonnât de vous trancher la tête, je le ferais moi-même volontiers. »

Guy de Namur a rejoint Guillaume de Juliers, il passe et repasse devant le front des troupes; chaque chef exhorte ses soldats ; le fils du comte de Flandre s'arrête en face des principales bannières.

« Frères bien-aimés et amis, s'écrie-t-il, voici enfin le jour où vous devez vous souvenir de vos femmes et de vos enfants que menace une destruction éternelle, si votre courage inébranlable ne les protége point. Placez votre confiance en Celui qui connaît la justice de toutes les causes, défendez vos droits et votre pays. N'oubliez pas la mort perfide que la reine de France a fait subir à ma sœur et à ces nobles filles de Flandre qui furent misérablement étranglées, enfermées dans un sac et jetées dans la Seine. N'oubliez point les malheurs de mon père et de mes frères qui expient dans les fers, avec un grand nombre de chevaliers et de bourgeois, leur généreuse tentative pour vous rendre la paix. Illustres Flamands, louez le Dieu juste et puissant, la victoire n'appartient ni à la puissance du nombre, ni à la force de l'homme, mais à ceux auxquels Dieu l'accorde! »

Les chevaliers et les bourgeois ont répondu par leurs acclamations ; ils savent que la damoiselle de Flandre est morte en prison au Louvre, ils ont appris le décès de quelques-unes des illustres dames qui étaient allées rejoindre leurs maris en captivité, ils ne s'inquiètent pas de savoir si elles ont véritablement subi le supplice ou si elles ont été rappelées à lui par le Dieu de miséricorde. Les paroles de Guy de Namur ont retenti dans toutes les âmes ; les prêtres s'avancent et font à haute voix la prière ; les soldats mettent un genou en terre et répètent un acte de contrition ; le prêtre élève le Saint-Sacrement, et chacun se baissant ramasse un peu de terre qu'il porte à ses lèvres ; le sol de la patrie est consacré pour les Flamands.

« Flandre au lion ! » crie Guillaume de Renesse, et tous les bourgeois se relèvent, ils attendent l'assaut de l'ennemi.

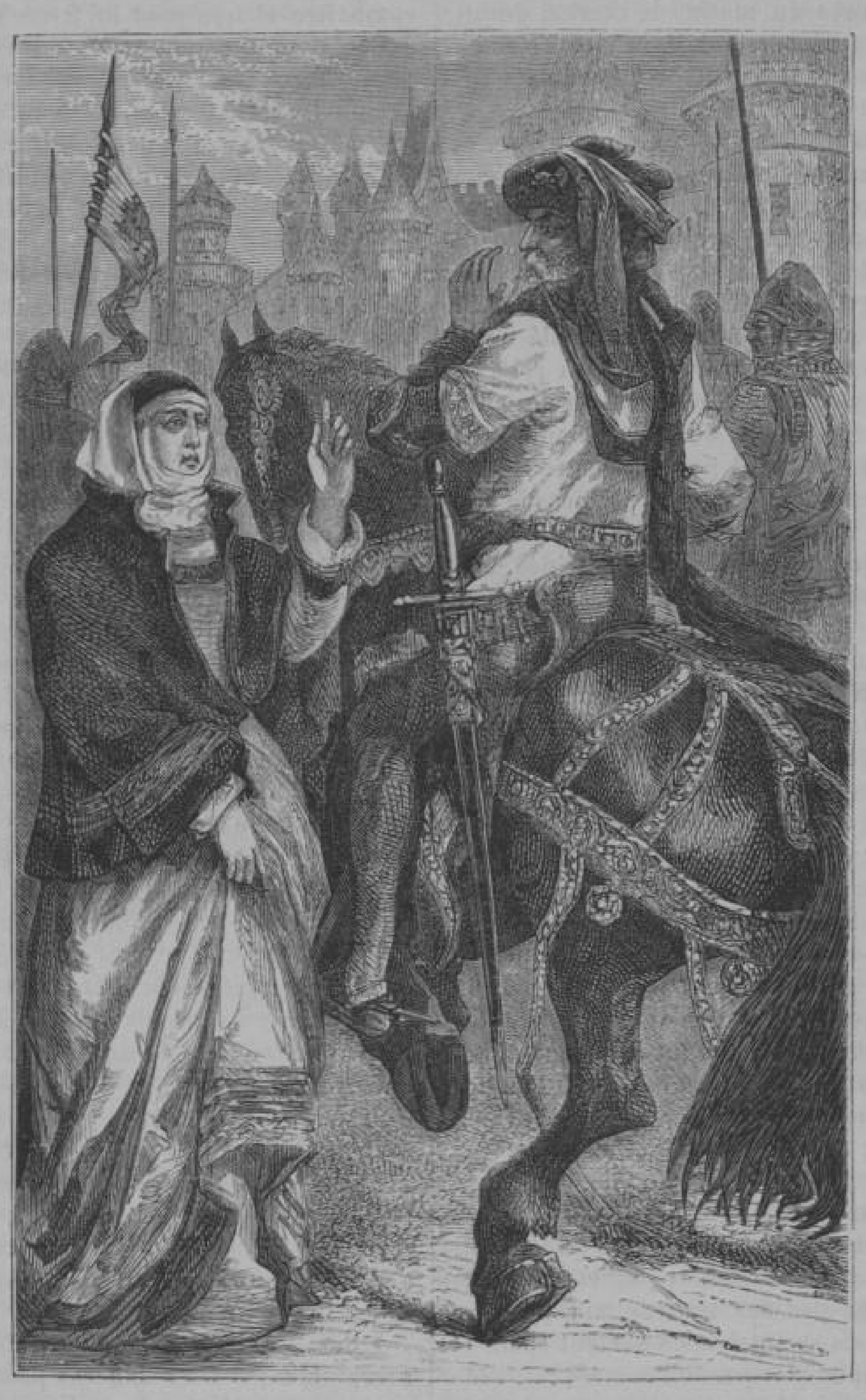
Les chevaliers français ont reconnu les batailles

de Flandre, ils sont étonnés de voir les milices serrées, la massue au poing, immobiles et impassibles.

« Remettons le combat à demain, dit Godefroy de Brabant, point ne sont accoutumés les bourgeois à jeûner, ils manquent de vivres et ne sauraient tarder à se disperser. »

Mais Robert d'Artois est pressé de marcher en avant, comme naguère son père à la bataille de la Mansourah. Les présages fâcheux se sont accumulés depuis le matin sur son chemin : quand il a voulu communier, le prêtre n'a pas retrouvé l'hostie dans le saint ciboire ; au moment où il s'armait, la louve familière qui dormait à ses pieds lui a sauté à la gorge ; trois fois son coursier de bataille s'est cabré sous sa main, se refusant à le porter. Il s'écrie cependant :

« Nous sommes supérieurs en nombre, nous sommes à cheval, ils sont à pied, nous avons de bonnes armes, ils n'en ont point, et nous resterions immobiles à l'aspect de nos amis glacés de terreur ! »



Monseigneur, dit-elle. (P. 75, col. 1.)

Déjà les archers italiens font pleuvoir sur les Flamands une grêle de flèches ; les chevaliers français murmurent :

« Sire, ces vilains feront tant qu'ils auront tout l'honneur de la journée et, s'ils terminaient seuls la guerre, que resterait-il donc à faire à la noblesse ?

— Eh bien, qu'on attaque, » dit le prince.

Et comme le connétable Raoul de Nesle protestait :

« De par le diable ! s'écria Robert d'Artois, ce sont là conseils de Lombards, et vous, connétable, vous avez encore de la peau du loup.

— Messire, répondit Raoul de Nesle, comme naguère le comte de Salisbury, Guillaume Longue-Épée l'avait dit en Égypte à Robert d'Artois, si vous allez là où j'irai, vous irez bien avant. »

Le signal est donné, le connétable a fait franchir à son beau cheval le ruisseau de Groeninghe, il s'est élancé au milieu des Flamands, la bataille est chaude autour de lui, et tous les chevaliers français ont suivi son exemple. La garnison de Courtray est sortie au secours des Français ; les Flamands s'ébranlent, deux fois Guillaume de Juliers a été renversé, sa bannière a disparu à diverses reprises, mais toujours le porte-étendard, Jean de Gand, s'est relevé, Guy de Flandre a poussé un cri, il a tendu les bras vers l'abbaye de Groeninghe, au moment où les flots des chevaliers français le repoussent vers ses murailles.

« Sainte reine du ciel, s'écrie-t-il, secours-moi en ce péril ! »

Les Flamands ont cessé de fuir, le connétable est tombé, Jacques de Châtillon est mort comme lui, le chancelier de Philippe le Bel, Pierre Flotte, qu'il avait naguère envoyé à Boniface VIII et que le pape

avait excommunié en l'appelant Bélial, est tombé à genoux au milieu de la mêlée, il demande grâce ; pour la première fois de sa vie il assiste à un combat, c'est aussi la dernière : l'épée d'un chevalier flamand descend sur sa tête ; la cause du pape est la cause de Dieu.

Il était neuf heures du matin, le combat durait depuis une heure seulement, déjà la victoire semblait échapper aux Français ; le comte d'Artois appelle autour de lui ses chevaliers.

« Que ceux qui sont fidèles me suivent ! » s'écrie-t-il, et cherchant au bord du ruisseau un autre gué que le chemin du connétable, il pousse sur la rive son cheval fatigué ; le brave coursier l'a porté d'un seul bond jusqu'à la bannière de Flandre, le prince se penche sur sa selle et saisit de son gantelet de fer l'emblème détesté, il l'arrache à moitié de la hampe ; mais un moine est là, revêtu de sa robe de bure, sa taille gigantesque l'élève au-dessus des chevaliers : c'est un ancien vassal du sire de Renesse, il a quitté l'abbaye de Torloest pour répondre à l'appel de son seigneur ; d'un coup de sa massue il a renversé à terre le comte d'Artois.

« Je me rends ! je me rends ! » crie le prince.

Mais les bourgeois flamands répondent dans leur langue :

« Nous ne te comprenons pas. »

En vain, Guy de Namur s'ouvre un passage dans la foule des combattants pour aller au secours du comte ; il était déjà mort sous les coups des bourgeois.

La défaite était complète et éclatante ; le roi de France n'y pouvait croire et sa chevalerie moins encore que lui. Guillaume de Juliers et Guy de Namur, las de frapper et de combattre, dormaient encore sur le champ de bataille, épuisés par la fatigue, et déjà les tristes nouvelles étaient en route pour la France, déjà s'élevait le cri des veuves et des orphelins. Bientôt Philippe le Bel fut contraint de lever une nouvelle armée. Le vieux comte de Flandre s'était redressé sous les insultes et les reproches du roi et de la cour ; le froid du cachot où Robert de Béthune avait été jeté ne pouvait éteindre en son cœur une joie triomphante.

« Ci les Flamands se sont montrés ce qu'ils sont, lorsqu'ils ne sont point entraînés par les mauvais conseils, ou vendus par des traîtres ! » répétait le jeune homme, et ses compatriotes partout épars et prisonniers en France le redisaient comme lui. Philippe le Bel était entré en Flandre, mais il négociait au lieu de combattre. Ses prétentions étaient hautaines, il exigeait sa reconnaissance comme seigneur de toute la Flandre et le droit de punir l'insurrection de Bruges.

« Quoi ! disait Baudouin de Paperode, on nous laisserait la vie, mais ce serait après avoir pillé nos biens et soumis nos membres à toutes les tortures ?

— Sire châtelain, répondit Jean de Châlons, le négociateur français, pourquoi parlez-vous ainsi ? Il faut choisir, car le roi est résolu à perdre sa couronne, plutôt que de ne se point venger. »

Jean de Renesse, appuyé sur l'autel, avait jusqu'alors gardé le silence.

« Puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, que l'on réponde au roi que nous sommes venus ici pour le combattre et non pour lui livrer nos concitoyens. »

Ce fut sans combattre que Philippe le Bel sortit de Flandre ; le soulèvement patriotique y gagnait chaque jour du terrain. Le gouvernement avait été régulièrement confié par les Flamands à Guillaume de Namur ; c'était au nom de la liberté de leur père et de l'indépendance de leur pays que les fils de Guy de Dampierre continuaient la guerre ; les escarmouches continuaient, parfois des combats plus sérieux, obstinés toujours et souvent glorieux pour les bourgeois flamands.

Philippe le Bel envoya chercher dans sa prison le vieux comte.

« Allez-vous-en dans votre terre et vers vos gens, dit-il, car ils sont enragés, et tâchez de conclure entre eux et nous bonne et solide paix, puisque délivrés sommes du seigneur pape qui mettait le feu en toutes les parties de notre royaume. »

Boniface VIII venait en effet de mourir dans Anagni, traqué, vaincu, mais indomptable dans sa défaite. Son successeur, Benoît XI, ne devait pas occuper longtemps le rang suprême. Guy de Dampierre, affaibli par sa longue captivité, sans illusions et sans espoir, chevauchait lentement sur la route de Flandre. Il avait tristement dit adieu à ses fils, restés en France comme otages.

« La paix ne se fera pas et ne se doit pas faire ; je reverrai notre terre et reviendrai céans pour y mourir..... C'est ce que je dois à Dieu et à ma fille très-chérie. »

Comme grâce particulière, le comte avait obtenu de séjourner désormais dans la chambre où Philippine avait rendu le dernier soupir.

Guy de Dampierre ne s'était pas trompé. Accueilli avec un tendre empressement par ses peuples qui avaient oublié sa tyrannie et se rappelaient uniquement ses longs malheurs courageusement supportés, il avait vu accourir auprès de lui, dans son domaine de Winendale, ses enfants et ses serviteurs de tout rang ; à tous, il avait répété le même conseil :

« Les propositions du roi Philippe ne sont pas acceptables ; il les a lancées pour gagner temps et réunir ses armées ; refusez hautement et laissez-moi retourner au Louvre en ma prison. »

Ses fils hésitaient, honteux de sacrifier le repos des derniers jours de leur père ; ses filles pleuraient à ses côtés ; à toutes les hésitations, à toutes les larmes il répondait :

« Je suis si vieux, que je suis prêt à mourir quand il plaira à Dieu. »

Il avait repris le chemin de la France, malgré la prolongation des trêves proposées par Philippe le

Bel, lorsqu'un cri d'alarme s'éleva partout en Flandre :

« Le lion a assez longtemps dormi, il faut l'éveiller! »

En effet, le roi Philippe avait déjà franchi les frontières avec une nombreuse armée, et la guerre s'engageait de nouveau, incertaine, mêlée de succès et de revers, glorieuse à tout prendre pour les Flamands, dont les milices à Mons-en-Puelle avaient de nouveau balancé l'ardeur guerrière des chevaliers français, mais ruineuse pour un pays voué au commerce, partout saccagé par l'armée ennemie, qui se ruait sur les riches étoffes, sur les beaux tapis de Bruges ou d'Ypres, sur les bières de Cambrai et les fromages de Béthune. Les travaux des ateliers comme ceux des champs étaient partout suspendus, les femmes gardaient les villes, et l'on traversait les campagnes sans y rencontrer un seul homme. Le vieux comte Guy venait d'expirer au Louvre, résolu jusqu'à la fin à ne point traiter, offrant sa captivité et ses souffrances comme une expiation pour ses péchés envers Dieu et pour sa dureté envers sa fille, qu'il avait laissée mourir loin de lui sans férir un coup pour la délivrer. Il avait depuis plusieurs heures perdu la parole et ses serviteurs, témoins de son agonie, n'attendaient plus que le dernier soupir, lorsque le vieillard se redressa tout à coup sur son séant.

« Philippine ! » disait-il, puis comme si son souvenir remontait plus haut et que les lueurs du revoir éternel lui apparussent plus clairement :

« Isabelle ! mon Isabelle ! » murmura-t-il, et il mourut, le nom de la mère et le nom de la fille sur les lèvres, leurs visages radieux devant les yeux.

Guy de Dampierre avait grandi dans l'adversité ; sous le poids des années et de la douleur il s'était dépouillé de l'égoïsme dur qui avait causé les malheurs et les fautes de sa vie. Robert de Béthune s'était courbé sous le joug, et son âme s'était alanguie dans l'exil ; à peine le vieux comte avait-il rendu le dernier soupir qu'on commençait à traiter ; la ville de Lille, qui se préparait à soutenir un siége, fut livrée comme garantie aux mains des Français ; la Flandre retrouva la paix et la liberté de son commerce, ses prisonniers recouvrèrent la liberté, Robert de Béthune rentra dans sa patrie avec le titre de comte de Flandre, les bourgeois se réjouissaient d'avoir obtenu la garantie de leurs franchises, et Philippe le Bel tournait déjà ses pensées vers les sombres entreprises qu'il méditait depuis longtemps ; mais la paix restait précaire et les tristesses profondes. Le traité d'Arthies, proclamé sur le tombeau de Guy de Dampierre, dont les restes venaient d'être rapportés à l'abbaye de Flines, excitait parmi les Flamands de sourdes colères.

« Mieux valait mourir, répétait-on tout bas, que livrer nos villes en otage. »

D'autres peuples avaient pu se soumettre à payer des tributs, mais nul en Flandre ne voulait ainsi renoncer à sa liberté.

« Ci ont fait mourir loin de leur terre notre comte et la damoiselle de Flandre, le jour viendra où de tout ceci nous vengerons. »

L'enfant dormait paisiblement dans sa tombe étrangère, comme le vieillard dans l'abbaye qu'il avait naguère dotée ; mais la patrie à laquelle tous les deux avaient sacrifié leur vie restait agitée et inquiète, sentant peser sur elle une main tyrannique. Seules les communes de Flandre relevaient la tête avec quelque orgueil ; elles avaient mesuré leurs forces avec les meilleurs chevaliers de France et point n'avaient faibli ni failli dans l'épreuve.

« Ci peuvent nos bras défendre nos femmes et nos enfants, » disaient-ils ; tous les regards se tournaient vers Lille et Douai.

« Point ne les laisserons aux mains du roi, » répétait-on dans les assemblées de métiers, au coin du feu et jusque dans les ateliers. Toute la Flandre menait deuil sur son vieux comte.

« Sa dernière devise a été de ne nous point fier aux ennemis, répétait-on, et il est mort en prison plutôt que de traiter la paix qu'a conclue son fils. »

Les peuples sont plus généreux et oublieux que fidèles ; les Flamands avaient maintes fois servi contre Guy de Dampierre les perfides entreprises de Philippe le Bel ; ils avaient perdu le souvenir de sa tyrannie et de ses oppressions, la douce figure de la jeune fille morte en captivité planait à côté de l'image de son vieux père.

« Le comte et la damoiselle de Flandre sont nos martyrs, » disaient les bonnes femmes, et on allait en pèlerinage à l'abbaye de Flines prier sur le tombeau du comte Guy.

Mme DE WITT, née GUIZOT.

LE HÉRON GOLIATH

Il y a, parmi les bêtes comme parmi les gens, des individus de mauvaise nature. Les hérons, en général, peuvent être rangés dans cette catégorie, et le héron *Goliath* au premier rang parmi tous les autres. C'est un abyssin ; par conséquent un sauvage peu civilisé, quoique compatriote de feu Théodoros ! Le Jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne en a longtemps possédé une paire, mais la guerre est venue et depuis.... en tout cas, ils ont dû faire un maigre rôti ! Rien qu'à considérer ces énormes échassiers, on ne peut que s'étonner de la force qu'un tel oiseau, adulte, peut déployer en liberté.

Sa tête marron est couverte de plumes mobiles qu'il dresse à chaque instant ; son œil est tout à la fois hagard et fixe, méchant comme celui de tous les hérons. Le bec toujours en arrêt, tel se tient, sur une patte, le Goliath. Or ce bec a $0^m,20$ de long

et son propriétaire, de 1 mètre de haut, n'est qu'un enfant tout jeune pour son espèce.

La gorge est grise, mouchetée de blanc sale et de fauve clair; livrée misérable d'un bandit. Son dos bossu, hotté, indique des passions basses; c'est le type du rôdeur, aux épaules voûtées sortant d'une blouse sale et débraillée, le nez au vent, la casquette mobile en arrière de la tête!... A chaque instant, la bête fait claquer son bec terrible, ainsi que l'assassin, affile son couteau et pose son doigt sur le tranchant pour s'affirmer à lui-même que l'arme est prête à servir... Et que l'on ne croie pas qu'il y ait exagération dans notre portrait peu flatté!

L'autre jour, un monsieur assis sur un banc près de l'enclos du Goliath lisait son journal et tournait le dos à la maligne bête. Celle-ci prend en mauvaise part cette chose noire qui ne remuait point; elle passe la tête entre les mailles de fer qui limitent son parc, allonge son grand cou, et d'un vigoureux coup droit transperce paletot, gilet, chemise et le reste!... Depuis, le coupable a été éloigné du public par une double barrière. La vue d'un gardien le met en fureur et il le poursuit à coups d'épée. Je ne conseillerais pas à un étranger de s'introduire dans son préau, et un jour, comme je voulais en essayer, le gardien chargé du service m'en a fortement dissuadé.

Ce n'est pas d'ailleurs en Abyssinie seulement que l'on trouve des hérons décidés à se défendre et quelquefois à attaquer. En France, on n'en manque point dont il faut se défier. Un jour d'hiver, je parcourais, en compagnie d'un ami, les bords d'une petite rivière de Touraine mise entre nous deux. Tout à coup un grand animal jaillit des joncs à mes pieds; le vent assez fort qui régnait l'avait empêché de m'entendre venir par le bruit des roseaux froissés les uns contre les autres. C'était un *héron butor* que mon coup de fusil jeta, démonté, sur l'autre rive.

Mon compagnon courut, accompagné de son chien, — un magnifique braque noir, — après mons héron qui, relevé, arpentait gauchement la prairie. Voyant approcher ses ennemis, l'oiseau se jette sur le dos contre un tertre, et là, les deux *serres* ouvertes, le bec en arrêt, il attend l'attaque en roulant des yeux furibonds. Le brave chien croit avoir raison du butor; mais, au moment où il se précipite, le bec part comme un ressort et le pauvre Médor reçoit à l'épaule un coup droit qui amène le sang comme un vrai coup d'épée... Devant pareille défense, il recule... et nous arrachons un échalas à la haie pour assommer l'enragée bête qui cherchait à s'élancer pareillement sur nous!



Héron géant des bords du Nil.

Dernier trait pour peindre le Goliath: il est cagneux et manœuvre ses grandes pattes comme de maladroites échasses. C'est un grand hasard, — ou plutôt preuve d'une grande habileté, — que d'habituer un héron à la reclusion. Lorsqu'on prend un de ces oiseaux, on peut le garder quinze jours sans lui voir chercher ni prendre aucune nourriture: il rejette même celle qu'on s'efforce de lui faire avaler.

Sa mélancolie habituelle, augmentée sans doute par la captivité, l'emporte sur le sentiment de la conservation; l'apathique personnage semble se consumer, languir et périr sans se plaindre et sans apparence de regret. Triste exemple que quelques autres oiseaux nous donnent aussi, mais généralement pour d'autres causes, telles que le manque de nourriture appropriée, le besoin d'émigrer ou le manque d'espace. Le héron est insensible, triste, solitaire, et ses qualités, s'il en a, sont toutes négatives.

Pauvre héron!

H. DE LA BLANCHÈRE.





Yvon s'approcha vivement de lui. (P. 83, col. 2.)

LE CHATEAU DE LA PÉTAUDIÈRE[1]

XXV

1870.

Plusieurs années se sont écoulées.

« Ces gens-là sont incroyables, dit un jour Mme de la Grincharderie à son mari, ils ne font rien comme les autres. Quand il leur suffisait de vouloir être heureux pour l'être, ils étaient toujours en discorde, et il n'y avait pas d'autre mot pour désigner leur maison que : le château de la Pétaudière. La mère meurt, Yvon s'en va au séminaire, Régina devient aveugle, et ils ont l'air plus heureux que jamais. Expliquez-moi cela, je vous prie.

— C'est bien simple répondit M. de la Grincharderie.

— Est-ce si simple que cela ? » demanda Mme de la Grincharderie d'un ton ironique et provoquant.

M. de la Grincharderie, est toujours humble et soumis devant celle qui lui a cependant juré obéissance; mais il trouve toujours du courage pour défendre « ses protégés ».

« Ma chère, dit-il avec une fermeté bien méritoire, Dieu sait tirer de nos malheurs mêmes les éléments de notre bonheur, quand il lui plaît. »

Ici il poussa un soupir, en songeant que son bonheur à lui n'était pas encore sorti de la fournaise mystérieuse, et continua. « On n'entend plus à la Taudière les éclats d'une gaieté bruyante, mais le calme n'exclut pas la joie. Nos amis possèdent dans sa plénitude cette paix profonde, promise formellement aux âmes de bonne volonté. La paix! ma chère, la paix du cœur, la paix du foyer domestique, quel trésor inappréciable!

— Hein! est-ce une allusion? dit Mme de la Grincharderie de son air le plus belliqueux. Si c'est une allusion, dites-le ; allons, parlez! »

Mais elle n'aura pas la joie d'entraîner son mari dans une de ces bonnes petites querelles d'où il sort toujours vaincu, et elle toujours victorieuse. Il a dit ce qu'il avait à dire ; il n'ajoutera pas un seul mot; et Mme de la Grincharderie, dont les nerfs sont irrités, en sera réduite, pour se calmer, à rendre la vie amère à sa femme de chambre et à pousser le cocher aux résolutions les plus désespérées.

Régina a arrangé sa vie nouvelle avec une sagesse surprenante. Elle est devenue habile à tricoter, tous les pauvres des environs ont d'excellentes raisons de le savoir. Elle consacre de longues heures à sa musique, qui est devenue pour elle une source intarissable de distractions et de consolations. Elle se promène régulièrement avec ses sœurs, qui se disputent la faveur de lui donner le bras. Au retour de la prome-

1. Suite et fin. — Voy. vol. IX, pages 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. X, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

nade elle réunit quelques enfants pauvres et ignorants et leur enseigne leur catéchisme; c'est une manière de soulager le vieux curé, auquel le temps manque et surtout les forces. Il l'a chargée de cette bonne œuvre et l'appelle en souriant son vicaire. Les enfants, eux, n'ont pas eu l'esprit de lui trouver un nom si bien approprié, mais ils l'aiment de tout leur cœur et la considèrent comme une Providence.

La prière est devenue pour elle non pas seulement une consolation, mais une nécessité aussi absolue que peut l'être celle de respirer.

Que de fois, en effet, son beau visage se lève vers le ciel, illuminé par la grâce intérieure et souriant à l'invisible ! Que de fois, saisis de respect, ceux qui l'entourent la contemplent longuement, et se disent : « La sainte prie pour nous ! »

Les études d'Yvon sont terminées : il entre au séminaire plein d'un bonheur sans nom, connu de ceux-là seuls qui sont appelés à monter les marches de l'autel. De son côté, Hervé s'est dirigé vers Saint-Cyr : il y est depuis le commencement de l'année.

Un jour, le facteur apporte à la Taudière une longue lettre timbrée de Saint-Cyr.

« On commence, dit la lettre, à s'inquiéter à Paris de la tournure que prennent les événements. Nos camarades de seconde année désirent la guerre ; ils sont fous de joie à l'idée de montrer leurs épaulettes neuves sur un vrai champ de bataille. On dit, chez les personnes que je vois les jours de sortie, que la guerre sera terrible, que nos ennemis déploieront des forces considérables, dès longtemps préparées ; que notre armée à nous n'est pas en force et que nous courrons de terribles hasards. Je suis trop peu au courant de ce qui se passe pour démêler la vérité. Je vois que mes camarades de promotion acceptent avec joie l'idée d'une guerre à outrance, qui les appellerait aussitôt sous les drapeaux, les dispenserait de passer une seconde année à l'école et leur ouvrirait l'avenir. Je n'oserais vous raconter le quart des folies qui se débitent dans les cours et dans les salles ; dans tous les cas ce sont des folies bien séduisantes, et je me laisse aller comme les autres, je l'avoue, à souhaiter la guerre.

Ne vous inquiétez pas sur mon compte ; quoi qu'il advienne, je suis entre les mains de Dieu, ma mère veille sur moi là-haut et vous prierez tous pour moi ici-bas. Il arrivera ce qui plaira à Dieu ; et vous le savez comme moi : tout ce que fait Notre Père qui est aux cieux est bien fait... »

En écoutant cette lettre, Régina tenait la main de Marie-Ange ; elle la sentit trembler entre les siennes. Se penchant doucement vers le visage de Mlle de la Roche Ploherouet, elle posa ses lèvres sur la joue de l'orpheline : cette joue était baignée de larmes.

« Pardonne-moi cette faiblesse, soupira Marie-Ange, si tu savais...

— J'ai tout compris, murmura l'aveugle ; chère sœur, il voudrait devenir digne de toi...

— Tais-toi, dit Marie-Ange troublée, j'ose à peine penser à lui devant les menaces de l'avenir... Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ? Que va devenir notre pauvre pays ? »

On connaît assez les sombres événements de 1870 : je ne les retracerai donc pas ici. Que de familles enduraient les mêmes angoisses que l'on souffrait à la Taudière. Que de cœurs étaient torturés par les longs silences, les nouvelles lugubres, alors que les désastres de la patrie, les malheurs particuliers, les angoisses de la honte publique, donnaient aux souffrances une amertume particulière, dans cette agonie d'un pays visiblement coupable et visiblement puni. M. de la Taudière et les siens fournirent leur large part de larmes et de prières. Hervé se battait dans l'est de la France ; Yvon servait dans une ambulance près de son frère ; il était infirmier volontaire, son évêque ayant accordé cette grâce à ses héroïques instances.

On eut parfois de leurs nouvelles. A partir de Gravelotte, plus rien. On sut vaguement, en octobre, qu'Hervé avait pu rejoindre l'armée de Metz, bloquée par l'ennemi ; Yvon l'accompagait, ce fut tout.

Un jour arriva à la Taudière une lettre timbrée d'Allemagne. Un cri échappa à M. de la Taudière aussitôt qu'il l'eut ouverte :

« Une lettre d'Yvon ! enfin ! Mais Hervé ? que va-t-il dire d'Hervé ? »

Et il lut d'une voix tremblante :

« ..... Vous avez su la triste fin du siége de Metz, mon bon père. A la suite de ce désastre, sans nom et sans précédent, j'ai pu suivre notre Hervé ; il a été glorieusement blessé devant l'ennemi et il est tombé malade par suite des privations et du manque de remèdes. Rien hélas ! n'avait été prévu par celui que le châtiment divin avait désigné comme chef de cette malheureuse armée ; il a fallu partir de Metz, après la reddition de l'héroïque ville. Nous y laissons autant de martyrs que d'habitants ; tous pleuraient en voyant passer nos soldats captifs, et surtout en les voyant traités avec une insolence dont sont seuls capables des barbares haineux et jaloux au milieu même de leurs victoires. On vole ouvertement les blessés ; on dépouille, en dépit du droit et des conventions, les médecins et les prêtres : Hervé et moi nous pouvons l'attester. Mais que Dieu soit béni ! car la violence et l'inhumanité de ces vainqueurs déshonorent leurs victoires, et le Dieu de justice détournera sa face de tant d'injustice et de violence. Nos souffrances sont notre expiation et nous souffrons cruellement. Inutile de vous dire que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour soulager mon cher blessé et ses nombreux compagnons. On parle d'échange de prisonniers ; je serais heureux de pouvoir vous ramener mon frère. Il a été blessé à l'épaule gauche par un éclat d'obus. Je me hâte de vous dire que nous trouvons ici une compassion efficace parmi les catholiques. Le curé de M... est un prêtre vénérable ; il déplore les excès de ses

compatriotes et emploie son influence, qui me paraît considérable, pour nous venir en aide. »

Il donnait ensuite toutes les indications nécessaires pour que les lettres qu'on lui écrirait pussent lui parvenir sans retard.

« Prisonnier... blessé... malade... répétait le pauvre père atterré, en regardant ses filles. Yvon ne donne pas de détails... C'est exprès, j'en suis sûr. Hervé doit être plus malade qu'il ne le dit... »

Tout à coup M. de la Taudière se leva :

« Je pars, mes filles, dit-il avec une soudaine résolution ; oui, je n'aurai pas une minute de repos avant de les avoir revus tous les deux. Qui donc irait à leur secours, sinon leur père, leur ami?

— Ah ! c'est ce qu'il y a, en effet, de mieux à faire, lui dit Régina en l'embrassant. Oui, allez les chercher, ces chers martyrs de la patrie. Écrivez-nous aussitôt que vous les aurez vus, et ramenez-les ici, afin que nous pansions les plaies du corps et les blessures du cœur. »

M. de la Taudière partit, non sans avoir prié le bon curé de venir souvent près de ses filles pour les consoler en son absence. Il emmenait avec lui un excellent chirurgien, qui, à la seule inspection de la blessure d'Hervé, déclara que l'amputation était nécessaire. L'os était attaqué, et il y allait de la vie du blessé. Tous furent d'accord pour cacher à la Taudière la cruelle vérité. Le jeune officier supporta l'opération avec un courage héroïque. On avait voulu le chloroformer; il s'y était péremptoirement refusé.



Elle réunit quelques enfants pauvres. (P. 82, col. 1.)

« Donnez-moi un crucifix, avait-il dit, Jésus-Christ m'enseignera à souffrir. »

Quand ce fut fini, il poussa un soupir : « J'avais espéré pouvoir encore servir la France : je n'étais pas digne de cet honneur !

— Allons donc ! dit le chirurgien ému, cela ne vous empêchera pas de rester au service. Vous oubliez qu'avec les ressources de la science moderne rien n'est impossible... Dans quelque temps, ajouta le praticien, nous pourrons remplacer le bras que vous avez si glorieusement perdu, par un bras artificiel qui vous rendra presque les mêmes services. Je ne dis pas qu'il n'y aura pas quelque embarras et quelque gaucherie dans le jeu de cet appareil, mais, après tout, vous conservez le bras droit, et c'est l'essentiel.

— Ma foi ! j'ai de la chance ! » dit naïvement Hervé.

Que d'énergie et de vaillance dans ces paroles si familières.

La guérison d'Hervé fut rapide ; en compagnie d'Yvon et de son père, il se faisait un devoir d'aller soulager et consoler ses camarades, et surtout les pauvres soldats prisonniers comme lui.

Un jour, il rencontra sur son passage un officier ennemi qui eut la grossièreté de rire en regardant son uniforme en lambeaux et son bras mutilé.

Yvon s'approcha vivement de lui :

« Monsieur, lui dit-il dans le plus pur allemand, l'empereur Napoléon Ier se connaissait en courage : il vit un jour passer quelques-uns de vos compatriotes devenus ses prisonniers. Plein de respect, il se découvrit et dit : Honneur au courage malheureux ! »

Le Prussien rougit, balbutia et s'éloigna rapidement; il ricanait encore, mais d'un air absolument déconfit.

« Merci, mon frère, dit Hervé.

— Je combats à ma manière, » dit Yvon avec un sourire mélancolique.

A force de démarches, M. de la Taudière avait obtenu une permission de départ pour son cher mutilé. Lorsque Hervé apprit cette nouvelle, il n'en manifesta aucune joie.

« Je vous remercie, dit-il en serrant la main de son père ; votre bonté me remplit de reconnaissance, mais il m'est impossible d'en profiter. Quand un bâtiment coule, le capitaine part le dernier. Ce que font les marins, les soldats doivent le faire aussi. Comment pourrais-je accepter sans rougir la permission de retourner en France, lorsque mes hommes languissent encore ici? N'en parlons plus, mon cher père ; vous me comprenez, n'est-ce pas? »

M. de la Taudière approuvait trop ces nobles sentiments pour insister davantage. Le père et les deux fils restèrent donc à M... jusqu'à la fin, pour la plus grande consolation des soldats dont ils étaient la providence et le soutien.

Fidèle à sa parole, Hervé monta le dernier de tous dans le dernier train rapatriant les prisonniers français.

« Pon foyache, atieu ! » cria d'un air goguenard un patriote prussien qui s'imaginait savoir le français.

Hervé se retourna, alla vers lui, et lui serrant la main à le faire crier :

« Au revoir, lui dit-il avec énergie, car j'espère, cher ami, que nous nous reverrons un jour. Le bon Dieu nous doit bien ce petit plaisir. Il s'est servi de votre pays comme d'un bâton pour frapper sur nous ; vous avez méconnu votre mission en faisant fi du droit et de la justice. Il ne vous reste que la force. Dieu saura bien vous l'enlever. Vous nous avez fait expier nos fautes, nous tâcherons de vous faire

expier les vôtres. Par conséquent, au revoir! »

Le patriote fit de vains efforts pour extraire de sa lourde imagination quelque réponse bien spirituelle et bien méchante. Il cherchait encore, lorsque la locomotive siffla et que le train se mit en mouvement.



XXVI

Mariage.

Quelle joie pour tous que ce retour des deux frères ramenés par le père de famille, que de larmes aussi l'on versa quand on vit que la manche de la tunique d'Hervé pendait vide à son côté! C'était le blessé qui remontait les courages et plaisantait sur son propre malheur.

Resté seul avec Régina, qui l'avait suivi chez lui, il ne fut plus aussi maître de lui-même; son front s'assombrit et sa voix s'altéra.

« Écoute, ma sœur, dit-il avec un entrain forcé, je peux te l'avouer, à toi, mon imagination revient souvent, malgré moi, sur cette idée que mon malheur est irréparable.

— Et pourquoi me dire cela à moi de préférence? demanda Régina en lui prenant tendrement la main.

— Parce qu'avec toi, répliqua Hervé avec toi, ma chère aveugle, ton frère infirme peut pleurer sans rougir. »

Régina entendit un sanglot, et comprit que son frère pleurait.

A ce moment, Marie-Ange parut :

« Oh! pardon, dit-elle tout émue de ce spectacle, tandis qu'Hervé, honteux, se levait en essuyant brusquement ses yeux.

— Entre, tu n'es jamais de trop, dit Régina vivement; aussi bien, tu es pour quelque chose dans la douleur qu'éprouve mon pauvre frère.

— Ciel! que veux-tu dire? s'écria l'orpheline alarmée et s'avançant vers Régina.

— Hervé, dit subitement l'aveugle, dis-nous franchement à *toutes les deux* (et elle appuya sur ces derniers mots) pourquoi tu t'affliges de ta glorieuse blessure? »

Hervé se tut.

« J'aurai donc du courage à ta place, reprit Régina en souriant. Marie-Ange, il n'ose plus penser à l'avenir qu'il rêvait de partager avec toi. »

Hervé jeta un cri, tandis que Marie-Ange cachait son visage sur la poitrine de l'aveugle.

« Mon Dieu! murmura le blessé, pourquoi lui parler ainsi? pourquoi faire appel à la générosité de son cœur et abuser de sa compassion?

— Serait-ce de la compassion, ma sœur? » dit tendrement Régina à Mlle de la Roche-Ploherouet.

Celle-ci releva sa tête charmante et regarda le jeune officier; sa figure était couverte de larmes.

« J'admire et comprends votre noble fierté, » dit-elle à Hervé, devenu tout tremblant.

Elle hésitait à continuer, lorsque M. de la Taudière entra. Marie-Ange courut à lui et lui dit quelques mots à voix basse.

« Les vœux d'Albert et les miens sont donc accomplis! s'écria l'heureux père avec une vive émotion Dieu en soit à jamais béni! »

L'heureuse nouvelle se répandit vite dans la maison. Chacun en ressentit une joie profonde. Mais on ne pouvait songer à célébrer le mariage de Marie-Ange et d'Hervé, avant que Dieu eût décidé du sort de la France. Il semblait impossible à tous de penser à une fête de famille tant que le pays serait malheureux

A peine la guerre étrangère finie, la guerre civile éclata. Aux premières nouvelles, Hervé partit brusquement pour Versailles, sans attendre qu'on le rappelât sous les drapeaux. Il déploya une telle valeur, qu'il reçut la croix de la main de son général. Cette croix, il l'envoya à sa fiancée comme premier présent de noce.

Enfin la tourmente s'apaisa, et, de Paris pacifié, Hervé annonça son prochain retour; on lui avait offert un congé.

« Je vous rapporte en outre, ajoutait-il un brevet de capitaine : je suis presque honteux d'être capitaine, en pensant à ceux de mes camarades qui le méritent bien mieux que moi; mais je m'en réjouis à cause de vous tous. »

En apprenant la prochaine arrivée du jeune capitaine, M. de la Taudière jugea le moment venu d'annoncer officiellement son mariage avec Marie-Ange. Il écrivit donc à plusieurs parents et amis, entre autres à son cousin de la Grincharderie, pour faire part de cette alliance. Il ne se doutait pas de l'orage terrible que sa lettre allait déchaîner sur la tête de son infortuné parent. Plein d'une joie innocente au reçu de cette lettre, qu'il avait parcourue à la hâte, le bon la Grincharderie s'était précipité chez sa femme, afin de lui donner avis de ce qui se passait.

Dès les premiers mots qu'il prononça, Madame prit une attitude si gourmée et si hautaine, ses yeux lancèrent de tels éclairs, que le malheureux s'arrêta tout court en la regardant avec terreur.

« Eh bien! monsieur, dit-elle d'un air glacé, continuez donc!

— Eh bien! ma chère, reprit le patient de plus en plus décontenancé, je viens de recevoir une lettre d'Alfred. Il me fait part du mariage d'Hervé avec Marie-Ange.

— Il vous fait part à vous! dit Mme de la Grinchar-

derie avec un éclat de colère, à vous, son favori, mais non pas à moi!

— N'est-ce pas la même chose? dit le favori d'un ton conciliant.

— Oh! que non! répliqua la dame offensée, en remuant la tête par saccades si violentes que les brides de son bonnet en voltigeaient, comme soulevées par un vent d'orage.

— Alfred vous invite, ajouta-t-il, voyez plutôt. »

D'un geste de reine outragée, elle repoussa la lettre que son mari lui tendait tout ouverte. Puis, exhumant un flacon des profondeurs de sa poche, elle le respira bruyamment et répondit d'une voix tremblante :

« Il ne m'invite pas directement... Il leur faut un intermédiaire. C'est une insulte... Je ne le connais plus, ni lui, ni aucun des siens! Défendez-les un peu pour voir, » ajouta-t-elle d'un air méprisant.

Lui arrachant alors la lettre qu'elle venait de repousser avec un si souverain mépris, elle la lut avec le calme le plus parfait. Quand elle l'eut parcourue d'un bout à l'autre, elle reprit son accès de royale fureur au point où elle l'avait laissé, et s'écria d'un ton tragique :

« Ah! comme tout ce qui me frappe vous trouve insensible et glacé!



Sa figure était couverte de larmes. (P. 84, col. 2.)

— Ce qui vous frappe? dit machinalement le pauvre homme.

— Ce qui me frappe, oui, monsieur; dites plutôt ce qui me tue!... »

Par parenthèse, sa voix était remarquablement puissante pour la voix d'une personne qui se meurt.

Trouvant qu'elle n'avait pas tiré tout le parti possible de l'occasion, elle reprit, en le brodant, le thème de l'insulte préméditée qu'on lui avait faite :

« M'avez-vous comprise? s'écria-t-elle avec une rare véhémence. J'en doute en voyant votre figure et votre attitude. Il m'est pénible de revenir sur un pareil sujet; mais enfin, monsieur, à qui cette communication devait-elle être faite? A moi. A qui l'a-t-on faite? A vous! Suis-je donc tombée si bas dans l'estime du monde?

— Mais, ma bonne, votre imagination...

— Dites-moi tout de suite que je suis folle!

— Archifolle! pensa M. de la Grincharderie, mais il se garda bien de le dire.

— Savez-vous ce que c'est que les convenances? continua la dame offensée, avec une ironie méprisante.

— Je le crois, dit l'offenseur avec un faible sourire.

— Vous le croyez; eh bien, dites-moi si toutes les convenances ont été observées dans cette circonstance par certaines personnes que je ne veux pas nommer? Ne me dites pas qu'elles l'ont été, ou je sonne pour appeler du secours. Votre silence est un aveu. Elles ne l'ont pas été! Je me permettrai de vous demander ce que vous comptez faire dans une circonstance aussi grave? Remarquez bien que je ne vous demande rien d'héroïque, car vous n'êtes pas un héros, oh non! vous n'êtes pas un héros. Vous n'osez parler, vous n'osez répondre... Que méditez-vous donc contre celle que vous avez juré de protéger le jour où vous l'avez traînée à l'autel. En un mot comme en cent, irez-vous à ce mariage?

— Mais il me semble que je ne puis guère m'en dispenser?

— Il a juré ma mort!... » s'écria la dame irascible, avec une telle violence, que cette fois, son mari fut tout de bon effrayé.

Elle se disposait à exhaler son indignation en paroles, lorsqu'elle s'arrêta subitement. Son teint, devenu tout-à-coup rouge foncé, passait au bleu livide; elle tomba sur son fauteuil en poussant des cris inarticulés.

M. de la Grincharderie se précipita sur le cordon de la sonnette.

La femme de chambre accourut et l'aida à transporter sa maîtresse sur son lit, puis le médecin fut mandé en toute hâte.

Il arriva bientôt, examina Mme de la Grincharderie qui faisait d'épouvantables grimaces, et s'efforçait, mais en vain, d'adresser la parole au médecin.

« L'état de madame est grave, dit le docteur à M. de la Grincharderie. A la suite de quelque forte commotion, dont j'ignore la cause, il est survenu une attaque de demi-paralysie sur la langue. Votre femme parlera dorénavant fort peu et très-difficilement. »

Trop foncièrement bon pour n'être pas sérieusement inquiet et affligé, M. de la Grincharderie ne put s'empêcher de serrer la main du docteur, comme si, dans sa naïve reconnaissance, il tenait à le remercier de l'oracle qu'il venait de prononcer. Le docteur ne put s'empêcher de sourire.

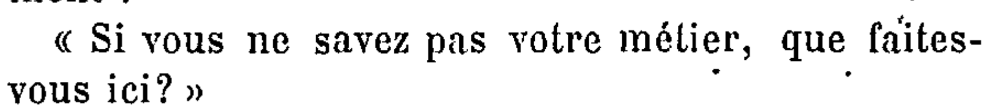
Mme de la Grincharderie s'agitait sur son lit; elle fit signe qu'on eût à lui donner du papier, un crayon, et elle écrivit :

« Docteur, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Le médecin, pris de court, fut fort embarrassé; il chercha une invention quelconque pour lui épargner la triste vérité, et répondit évasivement. La malade irritée écrivit alors rapidement :



Régina entendit un sanglot. (P. 84, col. 1.)



« Si vous ne savez pas votre métier, que faites-vous ici? »

Le docteur salua gravement, fit néanmoins quelques prescriptions et se retira.

Cet accident, d'une certaine façon, fit du bien à la colérique petite femme. Elle accueillit avec une sorte de gratitude la visite de ses parents, empressés à venir la plaindre et la consoler. La gaîté de Bathilde et de Claire lui était une précieuse ressource dans sa solitude, et elle ne put rester insensible au charme si séduisant de Marie-Ange. Elle éprouvait même quelque sympathie pour l'infirmité de Régina. Elle devint donc à peu près tolérable, surtout les jours où l'on venait la voir de la Taudière; c'étaient les jours de fête du pauvre la Grincharderie, qui osait remuer et ouvrir la bouche, sans crainte d'être aussitôt rappelé à l'ordre.

Le mariage de Marie-Ange et d'Hervé se fit quinze jours après le retour du jeune officier. Tous étaient heureux, non de ce bonheur humain, toujours fragile et périssable, mais de cette joie céleste donnée par la bonté divine à ceux qui s'aiment en Dieu, pour Dieu, à travers Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le soir de ce beau jour, M. de la Taudière et le bon curé, heureux et tranquilles sur l'avenir, allèrent, tout en causant, vers la chapelle du château, qui venait d'être restaurée et où M. de la Taudière avait obtenu l'autorisation de faire célébrer le saint sacrifice de la messe.

Tous deux s'arrêtèrent sur le seuil, saisis d'une religieuse admiration.

Prosternée devant l'autel, Régina priait immobile, comme en extase, sa belle tête était levée vers le ciel; on entrevoyait ses traits purs, empreints d'une ferveur céleste.

« Et dire que cette admirable enfant est aveugle! soupira M. de la Taudière.

— Aveugle! murmura le saint prêtre en lui saisissant le bras. Oh! détrompez-vous, mon ami! Contemplez cette tête d'ange; les yeux de cette chère aveugle sont ouverts sur un monde où nos regards, à nous, ne pénètrent pas encore. »

Oui, elle y voyait, la noble fille, non dans le sens vulgaire du mot, mais dans le sens surhumain; elle voyait avec les yeux de la foi. Pour elle, les combats étaient finis, les passions vaincues, l'âme triomphante s'unissait à son Dieu dans une union ineffable. Le reflet des saintes joies qu'elle y trouvait suffisait à charmer, en les sanctifiant, tous ceux qui l'entouraient. Que dirai-je de plus sur ces nobles cœurs? Les gens heureux n'ont pas d'histoire; la vie de nos modestes héros s'écoule calme et pure sous l'œil de Dieu, qui les aime et les bénit.

Hervé et Marie-Ange viennent souvent à la Taudière, leurs enfants y font la joie et l'orgueil de la famille. Claire est très-fière d'être tante à son âge. C'est à présent une charmante fillette, dont l'éducation, dirigée par ses trois sœurs, pourrait servir de modèle, si les trois sœurs voulaient dire leur secret. Bathilde a refusé impitoyablement tous les partis qui s'offraient à elle : « Je suis comme le chat de la maison, répond-elle gaiement à chaque offre nouvelle. Je ne quitterai la Taudière que le jour de ma mort. » Lorsqu'on connaît sa vie si utile à tous les siens, on comprend ses refus et l'on admire son dévouement.

Yvon a fait l'édification de la paroisse où il a été envoyé comme vicaire; mais soit vocation naturelle, soit souvenir de ses débuts sous les murs de Metz, il a obtenu de servir dans l'armée, en qualité d'aumônier militaire. Il est adoré des soldats.

« Tout ce qui l'approche est obligé de se convertir, » disait naïvement un vieux sergent en parlant du jeune aumônier.

M. de la Taudière vieillit doucement au milieu des siens. Babet se courbe et se voûte, sans trop s'en inquiéter. N'a-t-elle pas pour soutien les trois beaux enfants d'Hervé, *ses petits bâtons de vieillesse* comme elle se plaît à les appeler. Ils sont si tendres, si charmants pour elle! Paulette est là d'ailleurs, de plus en plus robuste et toujours alerte. Grâce à elle, Babet peut se figurer qu'elle est encore utile: Paulette fait l'ouvrage de sa vieille amie et le sien par-dessus le marché, en ayant toujours l'air de dire qu'on n'a rien à faire dans cette maison-là!

Tous bénissent le ciel de les avoir sanctifiés par les épreuves et de leur avoir appris que le grand secret pour bien mourir, c'est d'avoir bien vécu.

Vcsse DE PITRAY, née DE SÉGUR.



TRÉBIZONDE

Trébizonde, capitale du Lazistan, est un des ports principaux de la côte septentrionale de l'Anatolie ou Turquie d'Asie.

La ville est bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer Noire. Sur le rivage s'élèvent des maisons pittoresques, aux couleurs éclatantes, au-dessus desquelles on aperçoit d'autres constructions à demi cachées parmi les arbres fruitiers, les orangers et les oliviers. Çà et là, émergent de la verdure les élégantes colonnes blanches des minarets. Les lignes sévères des ruines des anciennes fortifications contrastent avec ce riant tableau.

A l'est, la montagne de Bostepeh, taillée à pic du côté de la mer, descend en pente douce vers la ville. Sur ce coteau est situé un couvent de femmes, où l'on remarque un vieil édifice qui passe pour avoir fait partie du palais des Comnènes et dont les vieux murs sont pittoresquement crénelés.

Les Turcs de Trébizonde sont fiers du nombre de leurs mosquées qu'ils portent à quarante. Mais elles sont peu remarquables et, à part la mosquée de Sainte-Sophie située à peu de distance de la ville, le seul monument qui attire l'attention du voyageur est une église byzantine transformée en mosquée et dont les murailles extérieures sont en partie ornées de mosaïques : elle s'élève dans la ville close, non loin du palais du gouverneur. En cet endroit, on montre aussi quelques tronçons de colonnes et des chapiteaux intéressants.

Çà et là, on rencontre d'anciennes petites chapelles en ruine, qui ont été édifiées par les Grecs du Bas-Empire avec les débris des temples et des monuments des colonies grecques anciennes.

La ville turque ou ville close, dont nous venons de parler, et qui occupe la partie ouest de Trébizonde, est entourée d'une ligne de hautes murailles défendues par de grosses tours. Cette enceinte a pour bases d'énormes rochers qui dominent de larges ravins couverts d'une riche végétation.

Les murailles et les portes d'entrée disparaissent en partie sous un épais feuillage de lierre. Les plus importantes de ces portes sont construites avec des débris d'architecture grecque et romaine.

La ville chrétienne n'est pas très-intéressante si l'on veut la considérer au point de vue de l'architecture pittoresque : c'est là cependant que se trouve le principal bazar.

« La première fois que j'y entrait dit M. Deyrolle qui nous sert de guide dans notre excursion à travers cette partie de l'Anatolie, je fus d'abord tout désillusionné en n'y trouvant qu'en très-petite quantité les marchandises d'Orient que j'espérais y voir ; je n'apercevais guère autour de moi que des cotonnades, des draps et des bimbeloteries autrichiennes et suisses ; mais de fréquentes promenades me firent peu à peu découvrir les trésors cachés de ce bazar où le véritable amateur de curiosités orientales, s'il est muni d'argent, pourra s'abandonner avec joie aux plus agréables séductions. Depuis les tapis les plus riches de la Perse, du Khorassan et de Smyrne, depuis les étoffes d'Alep, de Diarbekir et de Brousse, jusqu'aux bijoux du filigrane le plus fin et le plus admirable, on trouve là tout ce qu'on peut souhaiter : des pierres fines de grande valeur, des armes hors ligne, des monnaies anciennes, rares et précieuses ; mais il faut savoir les chercher dans les ruelles étroites et les sombres petites boutiques du Bit-Bazar (bazar des Poux), sorte de marché du Temple, où les tellalis (crieurs publics) vont et viennent, et annoncent, en hurlant à tue-tête, la dernière enchère des marchandises.

» Quel charmant endroit pour un flâneur que ce bazar, et quels bons moments j'y ai passés dans quelque échoppe de revendeur, entre un narguilhé et une tasse de café, que mon hôte ne manquait jamais de m'offrir ! »

La population de Trébizonde est de quarante mille habitants et se compose de Turcs (Osmanlis), de Persans, de chrétiens des rites arménien grégorien et latin, de grecs orthodoxes, d'une vingtaine de familles européennes, et d'une population flottante de catterdjis, de muletiers, de hamals et de Kurdes ; on peut même dire qu'on y voit des représentants de tous les peuples d'Orient et chacun d'eux y porte son costume.

Les Turcs sont pour la plupart commerçants, pêcheurs, ou employés de l'État. Ce sont de fidèles observateurs de la loi de Mahomet. Les fonctionnaires

publics dérogent seuls aux traditions. Ils ne portent pas l'ancien costume ; ils boivent jusqu'à s'enivrer du raki (eau-de-vie de grains anisée), et, ce qui est pire, ils n'ont pas toujours l'honnêteté et la bonhomie qui distinguent les simples musulmans.

Les Persans sont négociants et ouvriers d'art ; leur caractère souple et délié, leur esprit mercantile et leur goût esthétique, font qu'ils arrivent rapidement à la fortune. Ils sont superstitieux et pratiquent minutieusement les devoirs de leur religion. M. Deyrolle a vu un jour l'un d'entre eux interrompre sa promenade et retourner à la mosquée faire ses ablutions et se purifier, seulement parce qu'un Européen l'avait malicieusement coudoyé.

Sectateurs d'Ali, ils ont avec les Turcs qui suivent la loi d'Omar de fréquentes querelles religieuses. Plus polis et plus civils que les Turcs avec les étrangers, ils aiment dans leurs conversations, à vanter leur pays au delà de toute expression. En quelque contrée qu'ils soient, il conservent leur costume national et le portent ou de soie ou d'étoffe grossière, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, mais il est uniformément composé d'une robe qui descend aux genoux et recouvre un justaucorps ; leur pantalon, large et ouvert en bas, ne dépasse pas la cheville; leur coiffure varie par degrés du long bonnet d'astrakan à la calotte sphérique de feutre.

Comme ils jouissent dans l'empire Ottoman des avantages des Capitulations au même degré que les Européens, les Persans en profitent pour assaillir de leurs réclamations le consul de leur nation, qui a fort à faire à cause de leur goût naturel pour les chicanes et les procès.

Les Arméniens des deux rites, grégorien et latin, sont de mœurs douces ; les traits de leur visage annoncent la bienveillance. Ils vivent chez eux d'une façon patriarcale. Les enfant ne s'asseyent jamais devant leur père, et les filles servent à table leurs parents et les étrangers. Les questions religieuses sont les seules qui divisent les partisans des deux rites ; elles amènent quelquefois des rixes, où toutefois le sang ne coule jamais.

Le costume particulier des Arméniens se compose d'une petite veste qui recouvre un gilet croisé. Ils enroulent autour de leur corps une large ceinture de soie ; leur pantalon, large et bouffant, descend jusqu'à la cheville ; ils sont généralement coiffés d'un fez qu'ils entourent d'un ou de deux foulards de soie ou de cotonnade.

Les Grecs, sujets ottomans qu'on désigne aussi sous le nom de rayas, sont, ainsi que les Arméniens, plus dévoués à la Russie qu'à la Porte. Comme tous les chrétiens de l'Asie Mineure, leurs yeux sont toujours tournés vers Moscou, la sainte cité des Tsars, d'où ils espèrent voir venir un jour les armées libératrices de la Russie.

LOUIS ROUSSELET.

LA CUISSON PAR LE FROID

L'action qu'un froid très-intense exerce sur les matières organiques est souvent semblable à celle que produit la chaleur. Si l'on touche du mercure rendu solide par un abaissement suffisant de température, on se brûle comme si l'on touchait un corps très-chaud.

Un chimiste hongrois a tenté une nouvelle préparation des aliments frais en les soumettant à une température d'environ 40 degrés de froid. Après avoir ainsi véritablement cuit les viandes par le froid, il les enferme dans des boîtes d'étain.

Le procédé a donné des résultats très-satisfaisants. La viande, retirée des boîtes longtemps après, se trouvait aussi appétissante que si elle venait d'être préparée. On doit du reste appliquer sur une grande échelle ce système de conservation par le froid pour le transport des viandes de pays lointains où elles sont à bas prix.

H. NORVAL.

MONTLUC LE ROUGE

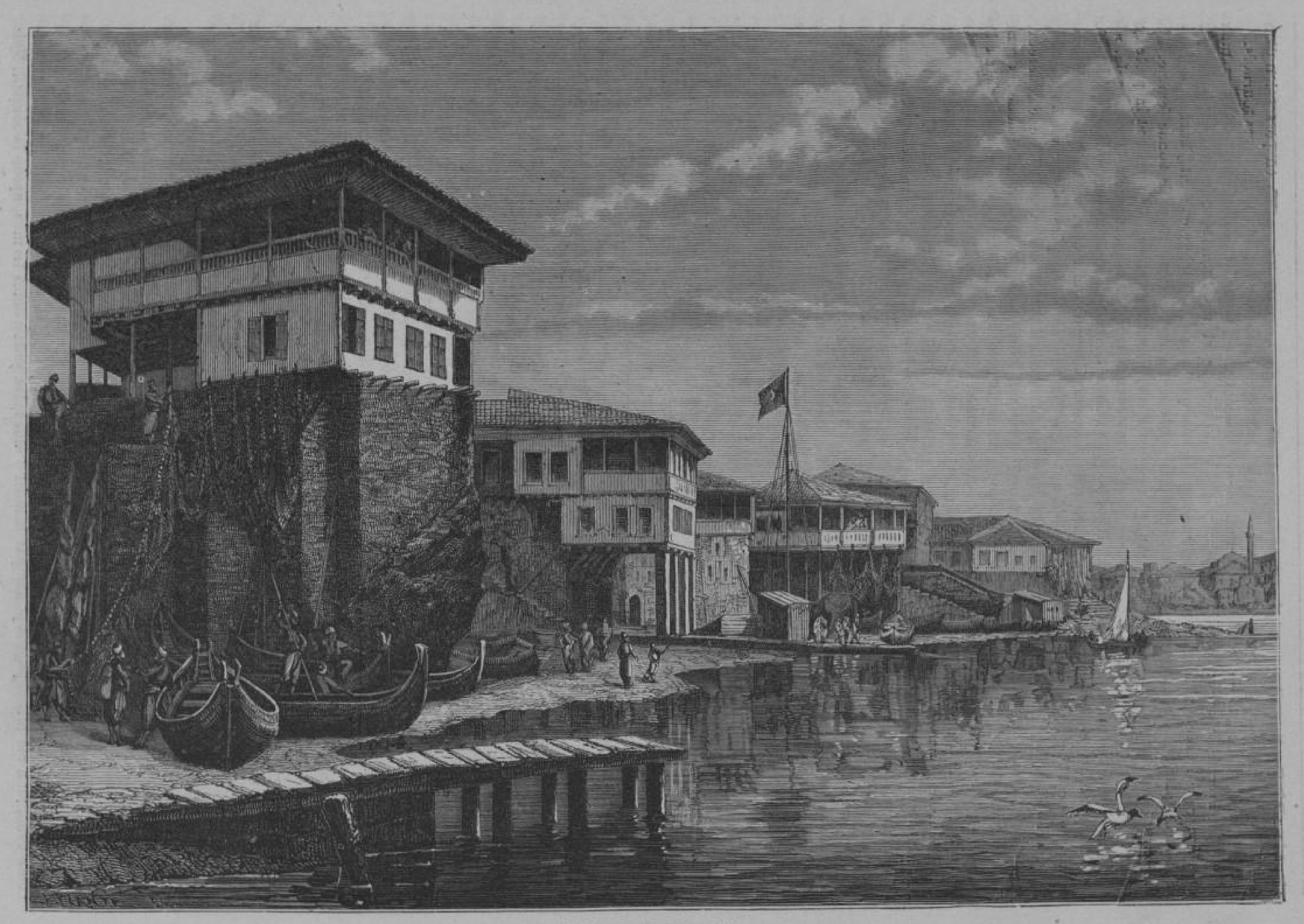
I

Où le curé de Gimel reçoit des hôtes inattendus.

C'est le 26 décembre de l'an 1696, vers six heures du soir, que je fis l'heureuse rencontre qui devait changer le cours de ma vie.

J'étais assis dans mon fauteuil au coin de la cheminée où flambait un joyeux feu d'hiver, quand une voix retentissante se fit entendre au bas de l'escalier, et grossissant et se rapprochant toujours, m'avertit que Marion et Beaupoil allaient entrer dans ma chambre.

Marion, c'était ma servante, gouvernante, femme de charge et cuisinière. Beaupoil était son lieutenant, son mari et son souffre-douleur. C'est lui qui bêchait le jardin, qui pansait le cheval, qui portait le fumier, qui pelait les carottes et les oignons, qui saignait les poulets, qui coupait le cou aux canards, qui menait les vaches au pré, qui taillait la vigne, qui balayait la cuisine et l'escalier, qui faisait les commissions, qui allait à Tulle les jours de marché, qui semait, qui fauchait, qui sarclait, qui moissonnait, qui battait le blé en grange ; mais la plus pénible de ses occupations était sans contredit de subir toute la journée les ordres, les cris, les reproches, la conversation et les lamentations de Marion. «Mon-



Trébizonde. (P. 87, col. 1.)

sieur le curé, me disait-il souvent, je fais mon purgatoire en ce monde. »

Beaupoil était un garçon de taille moyenne, bien constitué, avec des cheveux blonds, des yeux gris et une démarche indolente comme celle d'un bœuf qui revient du pâturage. Son humeur toujours égale et toujours calme aurait fait honneur à un philosophe.

Beaupoil n'était pas bavard ; en général, il préférait se taire, ayant remarqué comme les Arabes que si la parole est d'argent, le silence est d'or. Tout au plus, à bout de patience, levait-il quelquefois les épaules, en prenant soin cependant que sa femme ne le vît pas, car il n'était pas moins prudent que flegmatique. Du reste bon enfant, facile à vivre et qui n'avait commis qu'une faute en sa vie, — une seule, mais irréparable ! — c'était d'épouser à vingt ans ma servante Marion qui en avait trente-trois. Quand ils vinrent me demander mon consentement, car Marion ne faisait rien sans me consulter, je lui dis : « Beaupoil, tu es bien jeune pour te marier. » Il me répondit : « Monsieur le curé, si je me marie, c'est pour échapper à la milice... »

Je lui dis encore : « Beaupoil, les opinions sont libres en tout ce qui ne concerne pas les commandements de Dieu et de l'Église et les ordonnances de Sa Majesté ; marie-toi donc, si c'est ta fantaisie ; mais pourquoi choisir Marion, qui n'est pas belle et qui a dix ans de plus que toi ? Pourquoi n'épouses-tu pas une fille de ton âge ?

— Monsieur le curé, me répliqua-t-il, Marion est petite, nabote et grognon, c'est vrai ; mais d'abord elle fait la soupe mieux que personne, et dans la famille des Beaupoil on a toujours aimé la soupe. Ensuite, elle m'a promis et juré par serment de rester toujours au service de M. le curé qui est la bonté même (excusez, monsieur, ce sont les propres paroles de Marion), et de vivre toujours d'accord avec ma pauvre vieille mère qui est un peu criarde, sauf le respect que je lui dois, mais qui n'est plus d'âge à travailler, et qui n'a personne que moi pour la nourrir et prendre soin d'elle. Ça, voyez-vous, monsieur le curé, ça m'a décidé tout de suite... Ça et la soupe. »

Voilà comment, ayant déjà Marion à mon service, je fus obligé d'y ajouter Beaupoil d'abord, et ensuite sa mère, la vieille Jeanneton Beaupoil, sans compter un vieux chien de chasse qu'elle avait adopté neuf ans auparavant et dont les querelles avec la chatte de Marion faisaient un affreux tapage dans tout le presbytère.

Malgré tout cela, j'étais aussi heureux qu'on peut l'être dans cette vallée de misère lorsqu'on est arrivé sans maladie à l'âge de trente-cinq ans, qu'on est curé de la paroisse de Gimel, près de Tulle, en Limousin, aimé de ses paroissiens, bien vu de ses confrères et de son évêque, et que, outre du revenu de la cure, qui n'est pas moindre de cinq cents écus, on a été mis depuis sept ans par la mort d'un oncle, avocat à Périgueux, en possession d'un héritage de cent soixante-dix mille livres tournois.

Maintenant, ami lecteur, vous connaissez mon presbytère et ses habitants ; je reviens donc aux cris que poussait Marion et dont j'aurais pu m'inquiéter si j'avais moins connu la bonne femme.

« Ah ! mon Dieu ! dit-elle en ouvrant la porte de ma chambre, il ne nous manquait plus que cela. »

Puis se tournant du côté du corridor, vers le malheureux Beaupoil qui n'osait se montrer :

« Tu ne pouvais pas les laisser où ils étaient, grand nigaud ! Mais Beaupoil veut faire le généreux. Beaupoil offre ses services. Beaupoil amène les gens dans la maison de M. le curé comme si c'était la sienne.. Et avec quoi les nourriras-tu, je te le demande ? Où les feras-tu coucher ? Ça ne te coûte rien à toi, ni peine, ni argent. C'est M. le curé qui donne l'argent ; c'est moi qui prends la peine ; mais toi, qu'est-ce que tu fais ici, réponds ?... mais réponds donc ! »

Ici je coupai la parole à Marion, moitié pour venir au secours de son mari, moitié pour connaître le motif d'une si grande colère.

« Qu'est-ce qui est donc arrivé, Beaupoil ? »

Alors il s'avança au milieu de la chambre et dit :

« Vous vous souvenez, monsieur le curé, que vous m'aviez dit hier de pêcher quelques truites au bas de la cascade de Gimel, et que vous attendiez pour demain la visite de Me Tabourey, notaire royal à Tulle, et votre ami particulier, un fin connaisseur, je vous en réponds. Voyant ça, après les Vêpres et le Salut, vers deux heures j'ai pris mon épervier sur le dos et j'ai descendu avec précaution le long de la cascade. Ce n'était pas facile, même en été l'on glisse sur les rochers ; mais par le temps qu'il fait aujourd'hui, — moitié neige, moitié verglas, — il faut marcher à quatre pattes. Enfin j'arrive au bas, je casse la glace qui n'était pas épaisse et je jette l'épervier dans la rivière. Une fois..... deux fois..... trois fois..... Je ne ramène pas un goujon..... Je me croyais ensorcelé.

— Voyons, lui dis-je, laisse là tes goujons et raconte-moi la rencontre que tu as faite.

— Voici, monsieur le curé, répliqua Beaupoil. Fin finale, à force de jeter l'épervier j'attrape quelques goujons comme vous dites, et je veux revenir à la maison. Mais voilà que la nuit était proche, le brouillard montait du côté de Tulle vers Gimel, la neige commençait à tomber plus épaisse que jamais. Je pense en moi-même : Beaupoil, si tu veux revenir par le même chemin, tu ne feras pas de vieux os. Au premier faux pas tu dégringoleras de deux ou trois cents pieds, c'est toi qui seras mangé par les goujons au lieu de les manger. Mais d'abord il faut vous dire que mon chien m'avait suivi et me regardait pêcher. Pauvre Friquet ! Il aurait bien mieux fait de rester à la maison, au coin du feu où il se plaisait tant, les pattes étendues, les yeux à demi fermés, après la soupe... Mais

qu'est-ce que vous voulez? son heure était venue.

— Qu'est-ce qui est arrivé à Friquet? dis-je, où l'as-tu laissé?

— Ah! monsieur, là où ni vous ni moi n'irons jamais le chercher. Pauvre, pauvre Friquet! Les loups l'ont étranglé, monsieur, et emporté sous mes yeux dans les bois; à cette heure, il n'en reste plus que des os, et encore!

» Friquet donc, voyant que mon panier était plein de truites et qu'il fallait revenir, prend les devants, passe le premier, en faisant un détour et se retournant de temps en temps pour voir si je le suivais. Moi qui portais le panier et l'épervier, j'allais plus lentement, parce qu'il fallait m'accrocher aux roches, aux arbres, aux buissons de peur de rouler dans le précipice. Tout à coup, comme j'étais déjà sur la hauteur, je vois Friquet qui revient vers moi la tête basse, la queue entre les jambes d'un air épouvanté comme s'il avait vu passer quelque chose ou quelqu'un d'épouvantable... Alors, voyant que Friquet avait peur de quelqu'un que je ne voyais pas, j'ai eu peur à mon tour, je reste là pendant trois ou quatre minutes, sans bouger, comme si j'avais pris racine. Je voulais avancer, je n'osais pas; je voulais crier, appeler au secours, je n'osais pas; et je voyais le pauvre Friquet mourir de peur à côté de moi... Tout à coup j'entends de loin un bruit très-faible comme celui des grelots de plusieurs chevaux. Ça me ranime. Je me dis : Ça, c'est des chrétiens qui s'avancent, et quand ce serait des Turcs, au moins on sait à qui l'on a affaire, on peut se défendre... Alors la voix me revient et je crie : Hardi! Friquet.

» Mais Friquet ne bougeait pas plus qu'auparavant et me regardait avec des yeux... Ah! la pauvre bête!... des yeux qui me suppliaient comme si j'avais voulu l'envoyer à la mort... Alors pour avoir les bras libres, je lui mets dans les dents l'anse du panier des truites, je pose mon épervier sur mon épaule gauche comme si j'allais le jeter dans la rivière et je marche le premier. Au bout de dix pas, au détour du sentier, qu'est-ce que je vois?... Une paire d'yeux flamboyants qui me regardaient comme s'ils avaient voulu me dévorer. C'était un loup énorme qui m'attendait.

— Ah! mon Dieu! s'écria Marion, un loup!

— Oui, un vrai loup, reprit Beaupoil, et qui n'était pas seul. Il avait dû amener avec lui toute sa famille, car ils étaient là plus de dix, à droite et à gauche du chemin, lui seul en face comme pour me dire : Tu ne passeras pas!

— Tu as dû avoir bien peur, mon pauvre Beaupoil! dit alors Marion.

— Non, pas trop, répliqua Beaupoil avec simplicité. Je savais maintenant ce qui arrêtait Friquet. Voyez-vous, monsieur le curé, j'ai peur du loup-garou, ça, c'est vrai, parce que je ne sais pas bien ce que c'est et que je ne l'ai jamais vu; mais pour les loups et les hommes, je sais ce que c'est; je n'en ai pas peur.

— Avais-tu emporté ta carabine? lui demandai-je.

— Non, monsieur le curé, et c'est bien ce qui me faisait le plus de peine. Cependant je regardais les loups sans rien dire et les loups aussi me regardaient. Je pensais. Pendant ce temps deux ou trois de ces mauvaises bêtes que je n'avais pas encore vues faisaient le tour afin de me prendre par derrière. Ah! monsieur le curé, c'était une chose à voir, je vous assure, que leur contenance et la mienne. Le vieux loup surtout, le plus grand de tous, comme qui dirait le chef de la famille, avait un air de tranquillité et d'appétit à faire frémir... »

Tout à coup Marion impatientée demanda : « Monsieur le curé, combien faut-il mettre de couverts pour le souper?

— Autant que Beaupoil voudra, Marion, car c'est lui qui fait les invitations.

— Eh bien, répliqua Beaupoil, mets en deux dans la chambre outre celui de M. le curé, et un troisième à la cuisine pour le postillon... Pour finir mon histoire, voyant que le vieux loup allait se jeter sur Friquet ou sur moi et que les autres le suivraient, je ramasse mon épervier dans ma main droite et je le lance sur lui comme s'il eût été truite ou brochet et que j'eusse été à pêcher au milieu de la rivière. En un clin d'œil le loup se trouve pris dans les mailles et commence à pousser des hurlements à faire dresser les cheveux sur la tête d'un chauve. Toute sa famille, voyant ça, se jette sur moi et sur Friquet. Tout à coup j'entends une voix d'homme qui crie de trente pas : « Courage, l'ami, tiens bon! Nous sommes à toi tout à l'heure! Ho! Phœbus, ho! mon bon chien, pille! pille! » En même temps je vois un grand chien terre-neuve, noir et blanc, qui arrive d'un bond au milieu du sentier, prend à la gorge l'un des loups qui déjà me tenait par la blouse et l'étrangle d'un coup de dent. Un autre veut le saisir à son tour; heureusement le terre-neuve avait un beau collier à pointes qui a brisé la mâchoire du loup.

» L'homme suivait son chien de près. Ah! quel homme, monsieur le curé! six pieds de haut pour le moins, et des épaules à porter une maison! Avec ça, délié des jambes comme un cerf, et fort et hardi, et qui ne craint pas de risquer sa vie pour le prochain! Au reste vous allez le voir tout à l'heure. Il accourait vers moi, la carabine en main et faisant des enjambées terribles. A trois pas, il s'arrête, fait feu sur un loup sans même ajuster et l'étend raide mort dans la neige. Un autre veut le mordre à la jambe; il l'assomme d'un coup de crosse... Tout ça sans rien dire, excepté : « Ho! Phœbus! ho! mon bon chien! » pour encourager le terre-neuve, et aussi de temps en temps : « Par ici, Patrick! par ici! »

» A la fin, c'est-à-dire deux minutes après, M. Patrick est arrivé à son tour... Un beau gentilhomme aussi celui-là, mais qui n'a pas la mine de l'autre, quoique (il faut être juste...) il m'ait bien rendu service, lui aussi, car il a tué un des loups de

deux coups de pistolet et cassé la patte d'un autre qui s'est sauvé en hurlant. Les autres voyant qu'il n'y avait rien à gagner l'ont suivi à la trace, en emportant le pauvre Friquet à demi dévoré. Phœbus voulait courir après eux; mais le gentilhomme (car c'en est un, j'en suis sûr) l'a rappelé. Alors j'ai voulu le remercier. Il m'a coupé la parole pour me dire :

— Comment t'appelles-tu ?

— Beaupoil, monsieur, pour vous servir.

— Sommes-nous loin de Tulle?

— A plus de deux lieues.

— Peux-tu nous y conduire ce soir ?

— Demain matin, monsieur, avec plaisir; mais ce soir il y a trois pieds de neige dans la montagne ; le chemin n'est déjà pas bon en été, en hiver on ne s'y reconnait plus. Il n'y aura pas de clair de lune ce soir. Nous tomberons dans quelque trou... Mais si vous vouliez venir avec moi jusqu'à Gimel, monsieur le curé sera bien aise de vous voir et de vous offrir à souper. Ma femme Marion, qui est sa cuisinière, fera de son mieux pour vous satisfaire, et moi que vous venez d'arracher aux loups, je... »

» Alors il a dit à son compagnon : « Eh bien, Patrick, qu'en penses-tu? Veux-tu souper chez le curé de Gimel ?

— Yes, yes, je veux souper, » a répondu M. Patrick.

» Le grand m'a dit encore : « Passe devant, Beaupoil. Nous allons chercher le postillon et les chevaux que nous avons laissés à trois cents pas d'ici pour venir à ton secours.

— Mais, monsieur, connaissez-vous le chemin ?

— Va toujours, Phœbus le reconnaitra bien et nous l'indiquera. »

» Alors je suis venu pour vous avertir de leur arrivée et pour dire à Marion de faire le souper. Marion n'a pas voulu m'écouter.

— Mais aussi, s'écria Marion, qui est-ce qui aurait pu croire que Beaupoil avait manqué d'être mangé par les loups ? »

Au même instant on frappait à la porte et Marion descendit précipitamment pour ouvrir. Je la suivis de près avec Beaupoil et j'allai au-devant de mes hôtes.

Beaupoil n'avait rien dit de trop. Quoique la porte de mon presbytère fût large et haute, Dieu merci, le voyageur qui en franchit le seuil le premier me parut presque aussi haut et aussi large qu'elle. Tout en lui était étrange et saisissant : le teint hâlé par le soleil, rougi par la neige et le froid ; les yeux vert de mer, dont le regard pouvait être, suivant l'occasion, riant, caressant ou terrible ; le nez mince et droit comme une lame d'épée ; la poitrine large comme celle du fameux Bohémond, prince de Tarente et d'Antioche ; la mine joyeuse et hardie ; et plus que tout le reste peut-être, un vaste surtout composé de fourrures si belles et si rares que je n'en avais jamais vu de pareilles, et qu'il portait avec la négligence superbe d'un grand seigneur.

En entrant il me tendit la main et dit : « Monsieur le curé, excusez-moi de venir vous demander l'hospitalité...

— Monsieur, répliquai-je, après le service que vous venez de rendre à mon pauvre Beaupoil, je suis trop heureux de vous recevoir. Ma maison est la vôtre; mais c'est bien peu de chose; à Gimel nous sommes bien loin de tout et je crains que votre souper...

— Pour ça, c'est vrai, dit Marion en décrochant sa casserole, nous n'avons pas grand' chose aujourd'hui. Nous ne vous recevrons pas suivant vos mérites, messieurs, mais suivant nos moyens. »




Beaupoil s'avança au milieu de la chambre. (P. 90, col. 2.)

Pendant ces compliments réciproques Beaupoil et le postillon conduisirent les chevaux à l'écurie, ou plutôt à l'étable qui tenait lieu de l'une et de l'autre, et le second voyageur entra dans la maison.

« Monsieur le curé, dit le plus grand des deux, j'ai l'honneur de vous présenter lord Donald O'Brian, comte de Kildare, descendant légitime des anciens rois d'Irlande, banni de sa patrie par l'usurpateur Guillaume d'Orange à cause de sa fidélité à la foi catholique et au roi Jacques II ; du reste, capitaine au service de France et mon ami particulier. »

Je donnai la main à lord O'Brian.

« Moi, continua l'autre, je suis le baron Louis de Montluc, arrière-petit-neveu du célèbre Blaise de Montluc qui fut maréchal de France. Mon père, le baron Annibal, chef de la branche cadette, est seigneur de la Tour-Montluc en Canada et propriétaire légitime d'un pays de chasse de cent lieues de long et de vingt-cinq de large sur les bords du lac Erié.

— Et moi, dis-je à mon tour, je suis le curé Lefranc, de Gimel, l'une des plus pauvres paroisses de tout le diocèse, mais l'un des plus beaux pays qu'on puisse voir quand on aime les livres, la solitude, les montagnes, les bois épais, les cascades et ses paroissiens. Maintenant que nous nous connaissons, messieurs, voici votre chambre. Quand vous serez prêts, Marion sera prête aussi et nous pourrons souper. »

Une demi-heure après nous nous mettions à table tous les trois.

Marion s'était surpassée, tout était réussi, pâtés, gibier, volaille, truites, entremets, tout était cuit à point et de manière à flatter l'amour-propre irritable de ma servante.

Si l'on s'étonne qu'un curé de campagne retiré au fond du Bas-Limousin, dans l'une des plus pauvres paroisses du diocèse de Tulle, ait pu offrir à deux voyageurs affamés, en plein hiver, un souper qui n'eût pas été indigne de son évêque, il faut se rappeler que j'attendais pour le lendemain soir la visite de M. Tabourey, qu'il amenait ordinairement avec lui deux ou trois chasseurs de grand appétit comme lui-même, que l'hospitalité est le plus doux des plaisirs innocents, et qu'enfin Marion, avertie de sa prochaine venue, avait déjà préparé trois pâtés froids, l'un de perdreau, l'autre de lièvre, et le troisième de venaison, sans compter une dinde en daube qui était son triomphe, et quelques autres menus suffrages.

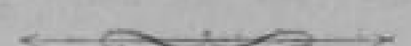


Tout en lui était étrange. (P. 92, col. 2.)

Ajoutez à cela que Marion avait la main aussi prompte que la parole, que, pareille à César qui sut dicter, dit-on, quatre dépêches à la fois à quatre secrétaires différents, elle décrochait à la fois deux poêles et cinq casseroles, remplissait les unes de beurre, les autres de graisse, les mettait toutes ensemble sur le feu, battait les œufs, pilait le sel et le poivre, brouillait la pâte, roulait la viande, piquait le lard, hachait, assaisonnait, sucrait, salait, poivrait, fourrait çà et là des noix muscades, du thym, du persil, goûtait la sauce, ajoutait le beurre, l'eau ou la farine, lavait à grand bruit la vaisselle, jetait les assiettes l'une sur l'autre comme si elles eussent été de fer au lieu d'être de faïence, frottait, essuyait, criait, se querellait avec la vieille Jeanneton, sa belle-mère, donnait un coup de pied au chien, un coup de balai au chat, un coup de langue au pauvre Beaupoil son mari, et menait tout le monde (excepté moi) d'un train d'enfer.

On comprend qu'avec une telle femme et de tels préparatifs le souper fut bientôt servi.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



JUILLET

Avant Jules César, l'année romaine commençait au 1er mars, et le mois dont nous voulons vous parler aujourd'hui occupait par conséquent le *cinquième* rang; on l'appelait *quintilis* (cinquième) pour cette raison. L'année même de la mort de Jules César, 44 ans avant Jésus-Christ, Marc-Antoine voulant honorer la mémoire du conquérant des Gaules, fit remplacer le nom de *Quintilis* par celui de *Julius* (Jules). De Julius nous avons fait *juillet*. Le poète Ausone a personnifié le mois de juillet sous les traits « d'un homme dont les membres sont brunis par le soleil et les cheveux liés de tiges et d'épis ».

Juillet nous amène les grandes chaleurs; le 19 de ce mois finit *messidor* dans le calendrier républicain et commence *thermidor*, nom dérivé d'un mot grec qui veut dire chaud, et dont la racine se retrouve dans les mots : thermomètre, thermes, etc., qui signifient : mesure de la chaleur, eaux chaudes, etc. C'est en juillet, en effet, que se produisent dans notre hémisphère les températures les plus élevées.

Les observations du thermomètre faites de 1806 à 1870, à Paris, donnent 18°,9 pour la moyenne du mois; vous vous souvenez que cette moyenne n'était que de 17°,2 en juin; je vous dirai le mois prochain que la moyenne d'août descend à 18°,5. Ces nombres ne représenteraient absolument rien à votre esprit, si vous ne vous rappeliez que le zéro correspond à la température de la glace fondante et le degré 100 à la température de l'eau bouillante; du moins cette échelle, appelée échelle centigrade, est celle que nous avons adoptée en France d'après les idées du physicien suédois Celsius. Nous exprimerons toujours les températures en degrés centigrades.

Nous vous avons dit qu'en juillet avaient lieu les plus fortes chaleurs, dans notre hémisphère; mais ces températures extrêmes atteignent, dans les différentes contrées, des degrés bien variables. Voici les températures les plus hautes observées, à l'ombre, en Europe :

France, à Orange (1849). .	41°4.
Grèce, à Athènes	40,6.
Italie, à Naples (1807). . .	40,0.
Allemagne, à Stuttgard . .	39,4.
Russie, à Varsovie (1826) .	38,8.
Portugal, à Lisbonne. . .	38,8.
Belgique, à Malines (1824) .	38,8.
Angleterre, à Londres (1852)	35,0.

La plus grande chaleur qu'on ait observée sur notre globe a été de 56°,2 à Moursouk (Afrique). Si vous vous rappelez que la température la plus basse a été de 59 degrés au-dessus de zéro, à Iakoutsk (Asie), vous verrez que les limites extrêmes des températures observées sur notre globe ont une différence de 112 degrés!

Le tableau précédent nous montre que la température la plus élevée, en France, a été constatée à Orange, en juillet 1849. Après Orange, nous trouvons :

Paris (1765) . . .	40°0.
Valence (1793) . .	40,0.
Toulouse (1846) . .	40,0.
Haguenau (1782) . .	39,4.
La Rochelle (1836) .	39,0.
Bordeaux (1800) . .	38,8.

Ces nombres se rapportent tous aux températures observées à l'ombre. L'action directe du soleil est beaucoup plus considérable! C'est ainsi que le thermomètre exposé au soleil s'est élevé, à Paris, jusqu'à 63 degrés. « M. Duveyrier l'a observé à 67°,7 dans le pays des Touaregs. Dans un voyage en Abyssinie, M. d'Abbadie a observé dans des vallées qui étaient de véritables fournaises, 70 degrés à la surface du sol, et les colonels d'état-major Ferret et Galinier, jusqu'à 75 degrés! »

En l'an 866, en 868, en 870, à la suite d'étés particulièrement chauds et secs, une horrible famine frappa un grand nombre de provinces de France. « On vit plusieurs villes, plusieurs contrées entièrement désertes, leurs habitants étant morts ou expatriés. Dans d'autres lieux, des hommes, des femmes devinrent homicides pour se nourrir de chair humaine. » Les chroniqueurs rapportent « qu'en l'an 994 et 995, la sécheresse fut si terrible que les poissons périssaient dans les étangs, que les arbres s'enflammaient spontanément. »

Nous pourrions multiplier ces exemples qui, malheureusement, ne nous donnent aucune idée précise sur la température extrême de la saison chaude, le thermomètre n'ayant été inventé qu'au XVIIe siècle.

Parmi les étés mémorables de ce siècle, nous citerons ceux de 1800, de 1803, de 1807; en 1822, dans le Languedoc, la moisson était achevée avant le 23 juin; en 1836, à Toulouse, du 15 juin au 3 juillet, le thermomètre s'éleva constamment au-dessus de 30 degrés : nombre de chevaux mouraient sur les routes; à Perpignan, des moissonneurs furent asphyxiés dans les champs. A côté de ces étés chauds il convient de placer les étés relativement froids. Ainsi, en 1512, les vignes gelèrent en été dans les environs de Metz. « A cette occasion, dit une chronique du temps, on brûla plusieurs sorcières que l'on força de confesser le crime d'avoir causé par leurs maléfices cette désastreuse gelée! » En 1641, il gela à Montbéliard, le 19 juillet.

Si vous m'avez suivi, malgré les chiffres dont j'ai dû hérisser notre causerie, vous vous étonnerez sans doute que ce soit en juillet que se trouve chaque année la plus forte température, alors que le maximum semblerait devoir arriver vers le 21 juin, jour du solstice d'été.

La température n'est pas un effet instantané de la présence du soleil; elle est le résultat de *l'accu-*

mulation de la chaleur à la surface de la terre. Elle augmente, même après le 21 juin, tant que la diminution de la hauteur du soleil et de la durée des jours est peu sensible. C'est par la même raison que la plus haute température de la journée est à 2 heures, et non à midi; que le maximum annuel a lieu vers le 15 juillet, et non au solstice d'été; que la plus basse température de l'année a lieu en janvier, et non au solstice d'hiver.

En juillet, les jours diminuent de 58 minutes; le soleil, qui, le 1er de ce mois, se lève à $4^h 2^m$ et se couche à $8^h 5^m$, ne se lève qu'à $4^h 33^m$ et se couche à $7^h 38^m$ à la fin du mois. C'est en juillet que commencent les jours *caniculaires*, pendant lesquels, disent les proverbes, il faut se méfier des ardeurs du soleil. A cette époque de l'année, la belle étoile qu'on nomme Sirius se lève et se couche en même temps que le soleil; les croyances populaires attribuaient à la présence de cette étoile les chaleurs plus vives de juillet, et, comme Sirius fait partie de la constellation du *Chien*, en latin *canis*, dont le diminutif est *canicula* (petite chienne), l'époque des températures élevées fut appelée *canicule*.

Pour quelle raison la constellation dont Sirius fait partie porte-t-elle le nom de *Grand Chien?* Et ce nom, Sirius, d'où vient-il?

Vous savez que l'Égypte est fertilisée par le Nil, dont les débordements annuels donnent au sol l'humidité qui lui convient en l'absence des pluies. Les Égyptiens avaient remarqué qu'à l'époque de l'inondation, la plus belle étoile du ciel apparaissait pendant quelques instants avant le lever de l'aurore; cette étoile semblait donc les avertir du débordement du fleuve; ils l'appelèrent l'étoile du Nil ou simplement *le Nil*, en égyptien et en hébreu *Sihor*, en grec *Sotis*, en latin *Sirius*. De plus, la constellation à laquelle Sirius appartient, avertissant par sa présence des dangers de l'inondation, « faisant pour chaque famille ce que fait le chien fidèle qui avertit toute la maison des approches du voleur », fut appelée *le Chien*.

L'inondation du Nil, qui arrivait au temps que nous appelons aujourd'hui canicule, était pour les Égyptiens un événement de la plus haute importance. Ils placèrent à cette époque le commencement de leur année et Sirius devint pour eux un double symbole : quand ils voulaient la considérer comme fixant l'origine de l'année, ils la représentaient « sous la forme d'un portier tenant en main une clé (la clé de l'année) »; ou même ils lui donnaient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquait l'année expirante, et l'autre d'un jeune homme qui marquait le nouvel an. « Quand les Égyptiens voulaient honorer en Sirius l'étoile fidèle qui les prévenait de l'inondation, ils la représentaient avec une tête de chien. Pour faire entendre qu'il fallait faire des provisions, gagner les terrasses élevés et y attendre la fin de la crue, on lui plaçait une marmite au bras et des ailes aux pieds. »

La canicule, qui tombe actuellement en juillet, est pour nous l'indice des grandes chaleurs de l'été. Mais le soleil ne se retrouve pas exactement au bout d'une année à la même place dans le ciel; il est en retard, et ce retard augmentant tous les ans, le soleil se lèvera dans la constellation du Grand Chien successivement en août, en septembre, en octobre, et enfin en plein hiver. De telle sorte que, dans quelques milliers d'années, nos petits-neveux accuseront peut-être la canicule de ramener sur la terre les froids rigoureux de l'hiver!

En juillet le Soleil entre dans le *signe* du zodiaque qu'on appelle *le Lion* et, par une anomalie que nous avons déjà expliquée dans notre causerie sur mars, se trouve dans la *constellation* de l'Écrevisse (Cancer) qui donne son nom au signe précédent du zodiaque.

Dans deux mille ans, le soleil se trouvera en juillet dans la *constellation* des Gémeaux, qui précède le Cancer, et on dira sans doute encore qu'il entre dans le même *signe* du zodiaque, le Lion. Nous soulignons ces mots : *signe* et *constellation*, qui se correspondaient il y a deux mille ans et qui se correspondront à nouveau dans 24000 ans, quand le soleil aura rétrogradé d'un tour entier sur l'écliptique.

D'où vient ce nom : l'*Écrevisse?* Les anciens disaient à tort et on le répète parfois encore aujourd'hui que l'écrevisse « marche à reculons et obliquement ». Le soleil arrivé le 21 juin au plus haut point de sa course, commence à partir de cette époque à redescendre, à rétrograder, à *marcher à reculons* : de là le nom d'*Écrevisse* donné à la constellation dans laquelle le soleil entrait il y a deux mille ans, vers le 21 juin.

Nous vous avons expliqué, à propos de la Saint-Médard, la signification qu'il convient de donner aux dictons et aux proverbes agricoles. En juillet comme en juin, les travailleurs des champs redoutent l'abondance des pluies et manifestent leurs craintes à peu près dans les mêmes termes que pour le mois précédent.

Quand il pleut à la Saint-Calais,
Il pleut quarante jours après.
S'il pleut le jour de Saint-Benoît,
Il pleuvra trente-sept jours plus trois.
S'il pleut le jour de Saint-Victor,
La récolte n'est pas d'or.

Les fêtes de Saint-Calais, de Saint-Benoît, de Saint-Victor tombent les 1er, 21 et 30 juillet. Nous pourrions citer encore des proverbes analogues relatifs à Saint-Martin *bouillant*, à Sainte-Madeleine, etc.

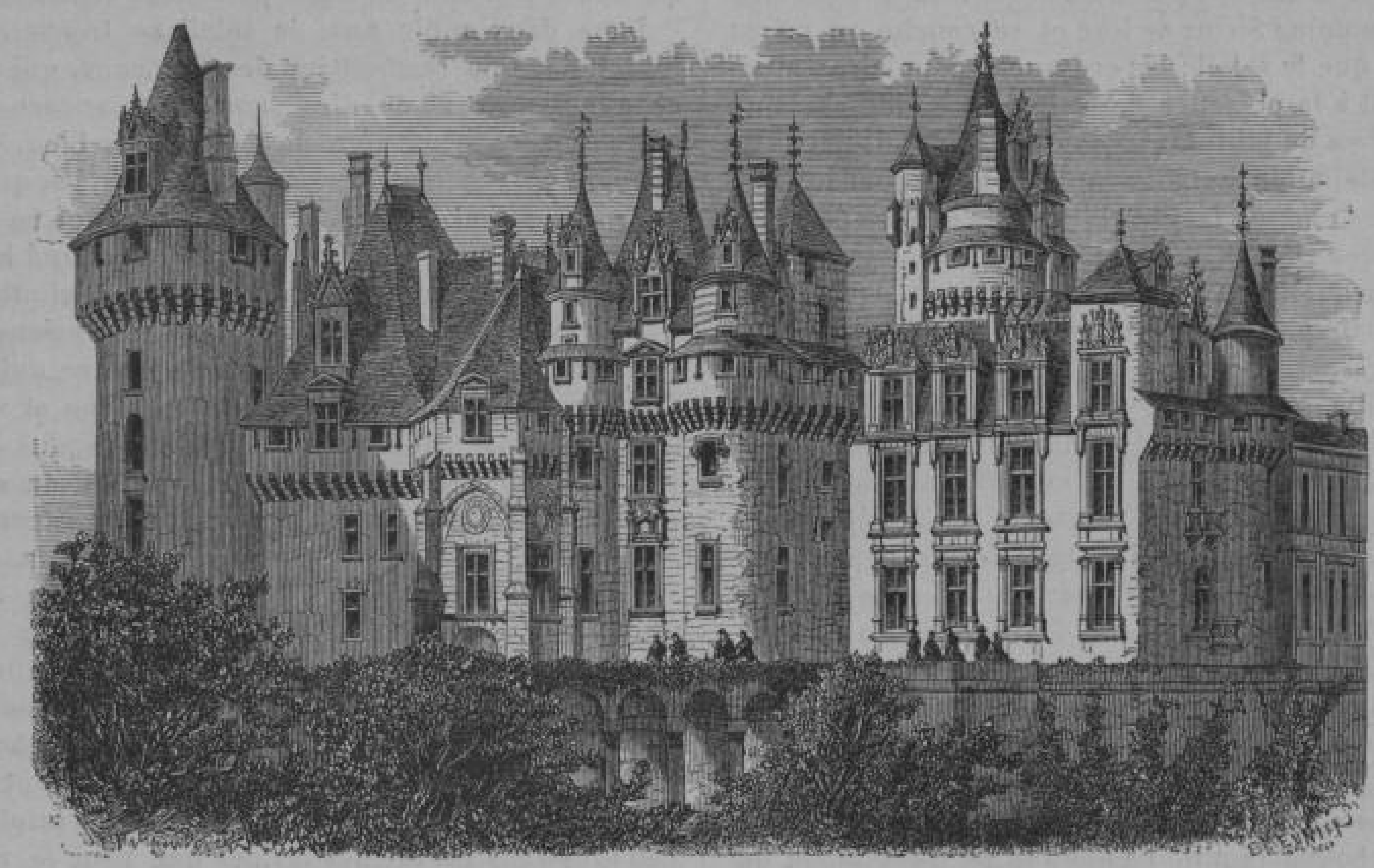
Nous sommes en effet en pleine moisson des céréales et la pluie peut contrarier la rentrée des récoltes; à partir du 15 juillet on coupe les seigles, les orges, les avoines d'hiver et les blés dans le midi de la France... Nous approchons de la moisson.

Albert Lévy.

A TRAVERS LA FRANCE

LE CHATEAU D'USSÉ

Le château d'Ussé est situé dans la partie occidentale du département d'Indre-et-Loire, près de la rive gauche du grand fleuve français, dont il est séparé par l'Indre, et au pied du plateau accidenté que couronne la forêt de Chinon. Nos rois de France, de Charles VII à Henri III, aimèrent avec prédilection la magnifique vallée de la Loire ; à leur exemple, leurs ministres et les grands seigneurs de la cour s'y firent élever de charmantes résidences : les châteaux de Gien, de Chambord, de Blois, de Chaumont et d'Azay-le-Rideau sont connus de tout le monde, ainsi que celui de Chenonceaux, bâti sur le lit même du Cher.



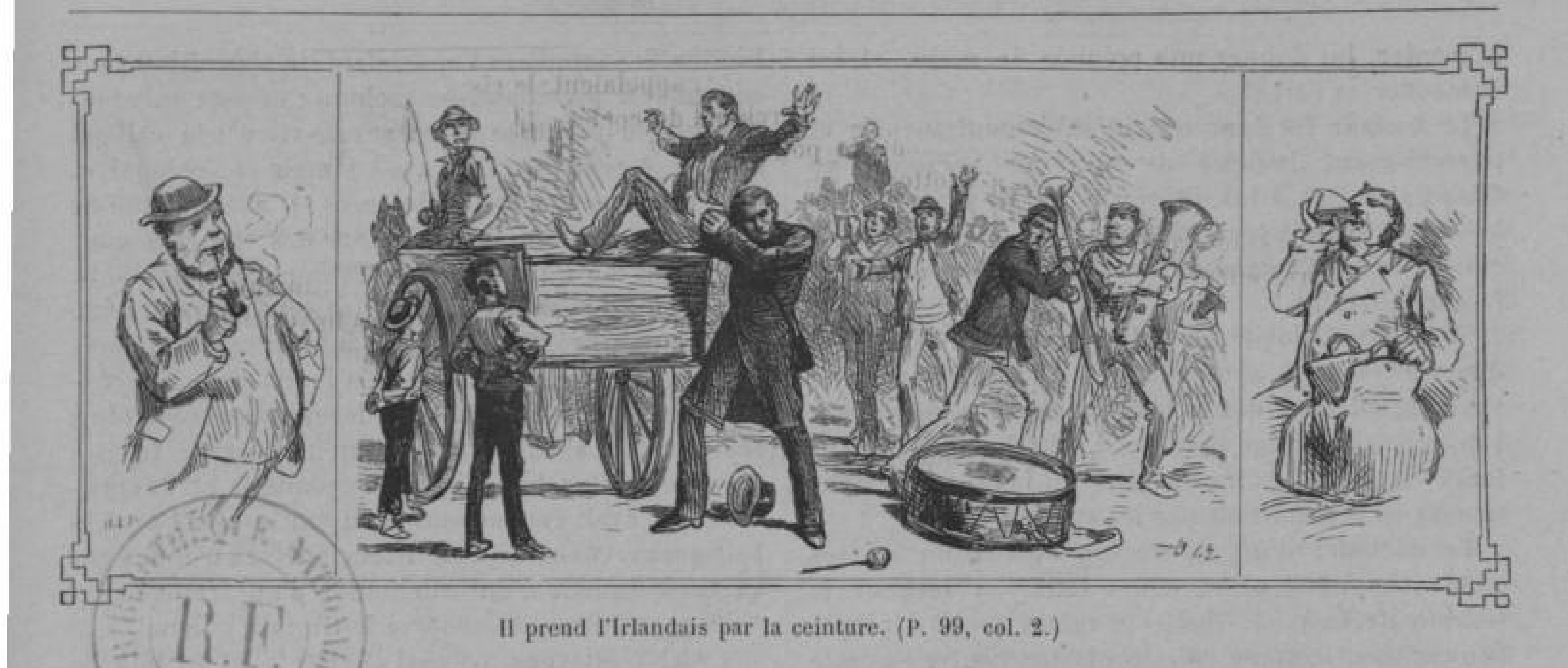
Château d'Ussé.

Ussé n'est guère moins célèbre. Ce château fut d'abord une forteresse féodale destinée à défendre le fief qui l'entourait. Au XVe siècle il était possédé par la famille d'Espinay, qui voulut remplacer la sombre demeure du moyen âge par une habitation plus gaie et plus commode, parée de toutes les délicatesses de l'architecture ogivale, alors prodigue de merveilles. Il ne s'agissait plus à cette époque de lutter contre l'autorité royale, devenue trop puissante, ni d'opposer à l'artillerie, déjà redoutable, les hautes murailles des donjons. Renonçant à faire de chaque château une citadelle, on convertit les tours en élégants pavillons et les courtines en façades symétriquement percées de larges fenêtres. Ainsi furent transformées, sous Charles VIII et Louis XII, les vieilles constructions d'Ussé ; si l'on y conserva quelques traces de l'ancien appareil féodal, si le donjon du XIVe siècle demeura debout, si le pied des tours inoffensives continua de se baigner dans les eaux des fossés, si les mâchicoulis gardèrent leur place au sommet des murailles, tout cela ne fut qu'un souvenir destiné à rappeler la force et les priviléges d'autrefois.

Durant les travaux, commencés par la famille d'Espinay, les expéditions d'Italie ramenèrent en France les traditions de l'art gréco-romain, que l'invasion des Barbares en avait chassées : on appela ce mouvement « Renaissance ». Notre art national n'en subit d'abord que de légères atteintes ; il se mêla avec lui pour créer la plus gracieuse de toutes les architectures, celle que l'on retrouve dans une grande partie du château d'Ussé. A ce style appartient la chapelle, dont la porte est surmontée d'un bas-relief représentant les Apôtres ; de ce style sont les fenêtres, accompagnées de pilastres, et les lucarnes qui bordent les toits, tandis que la silhouette variée des tours et de leurs tourelles rappelle encore le style ogival. Un petit corps de logis rend seul une note discordante dans cet ensemble harmonieux ; mais il a un mérite à lui, c'est d'avoir été construit par Vauban, dont la fille devint par mariage châtelaine d'Ussé, à la fin du XVIIe siècle.

A. SAINT-PAUL.





Il prend l'Irlandais par la ceinture. (P. 99, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

I

Un singulier gentleman.

Le 15 avril 1869, M. le docteur Douglas, professeur de physiologie à l'Université de Nashville (État de Tennessee), remarqua que le temps était beau, et eut l'idée de s'offrir un petit congé. Il se munit donc d'un modeste sac de voyage, d'un énorme paquet de sandwichs et des huit journaux quotidiens qui tiennent la population de Nashville au courant de ce qui se passe dans les cinq parties du monde. Il n'avait pas négligé non plus de glisser dans une des poches de son paletot une bouteille plate qui paraissait contenir autre chose que de l'eau claire.

Ainsi prémuni contre les défaillances de la chair et contre celles de l'esprit, le docteur Douglas prit courageusement son billet pour Chattanooga, et monta en wagon, décidé à faire, aussi confortablement que possible, les 151 milles qui le séparaient du but de son voyage.

Les plus grands esprits sont parfois sujets aux plus singulières faiblesses. Ce grave docteur, ce professeur sévère et un peu guindé, s'était tracé, pour son voyage (j'allais dire son escapade), un programme de petites jouissances et de petits plaisirs digne tout au plus d'un écolier en vacances.

Il avait donc décidé que plaisirs et jouissances commenceraient à son entrée en wagon. Il s'installerait dans un bon fauteuil, disposerait sur la tablette, d'une part ses sandwichs, de l'autre ses journaux. Il commencerait par lire quelques articles de journaux; puis il se réconforterait d'un sandwich, puis il donnerait une petite accolade à la bouteille plate, puis il rêverait un peu en laissant errer ses regards sur le paysage. Quand il serait fatigué de contempler le paysage, il livrerait un nouvel assaut aux journaux, aux sandwichs et à la bouteille plate, et il arriverait frais et dispos à Chattanooga, avant même de s'être aperçu qu'il avait quitté Nashville.

Nashville est une cité de 25 000 âmes, capitale du Tennessee, et, après Memphis, la ville la plus importante de l'État. Or, dans cette ville importante, le docteur Douglas était un homme très-important, et il le savait, et il le faisait bien voir à l'occasion.

Le docteur, tout en conservant l'air froid et digne qui convient à un docteur et à un homme célèbre, souriait intérieurement à l'idée de l'effet que produirait nécessairement son entrée au milieu des voyageurs déjà installés dans le wagon. Il s'en trouverait toujours bien deux ou trois qui le reconnaîtraient, et qui le signaleraient à l'attention des autres. Quant à lui, sans avoir l'air de rien remarquer, il exécuterait à la lettre son programme d'écolier en vacances. Alors les gens se pousseraient du coude et se diraient l'un à l'autre : « Quoi ! cet homme qui mange des sandwichs avec tant de simplicité et de bonhomie, c'est le célèbre Douglas ! Je veux me faire

présenter, lui donner une poignée de main, et lui demander sa carte! »

Le docteur fut donc considérablement surpris et passablement indigné de voir que personne ne faisait attention à lui. Et cependant il y avait dans le wagon jusqu'à trois personnes de Nashville qu'il connaissait, et combien d'autres encore qui devaient le connaître, lui!

Toute la curiosité dont les voyageurs pouvaient disposer pour le moment était concentrée sur un vieux gentleman qui se tenait aussi immobile sur son fauteuil que les patriciens à barbe blanche sur leurs chaises d'ivoire, le jour où les Gaulois vainqueurs se répandirent par les rues de Rome.

Le docteur, d'un air rechigné, tira un de ses sandwichs et déploya dans toute sa largeur le *Courrier de Nashville*. Il affecta même de le déployer bruyamment comme pour protester contre l'espèce de contrainte morale que lui faisait subir le vieux gentleman.

Mais il lui sembla que la sandwich avait un goût de sable, et il lui fut impossible de prendre le moindre intérêt soit à la polémique, soit aux annonces du *Courrier de Nashville*.

De minute en minute, le docteur levait les yeux et guettait le vieux gentleman, à la dérobée, par-dessus son journal. Chaque fois qu'il avait cédé à une de ces tentations plus fortes que sa volonté, il pestait contre lui-même, et traitait d'impudent coquin le silencieux voyageur dont la présence seule suffisait pour le priver des hommages auxquels il avait droit, pour gâter toutes les petites jouissances qu'il avait rêvées, et pour tenir sa volonté en échec.

Quand, par hasard, les yeux de l'étranger rencontraient les siens, le docteur rougissait et baissait le nez, comme un écolier pris en faute. Peu à peu son malaise s'était transformé en mauvaise humeur, et sa mauvaise humeur en exaspération. Lui, le docteur Douglas, le lion de Nashville, était tenu en échec comme un misérable roquet! et par qui, après tout? Peut-être par un vieux forban? peut-être par un ancien marchand d'esclaves?

Par un mouvement de rage nerveuse, le docteur fit pivoter son fauteuil et lui fit décrire un quart de conversion. Mais, même dans cette nouvelle situation, il se sentait invinciblement poussé à tourner la tête pour surveiller son ennemi; car c'était son ennemi maintenant.

A la fin, n'y pouvant plus tenir, il se leva brusquement, traversa le wagon dans toute sa longueur, ouvrit la porte de communication et alla respirer l'air frais du matin, sur la passerelle.

« Belle matinée pour voyager, docteur Douglas! »

La voix enrouée qui énonçait une remarque aussi judicieuse appartenait à un gros homme à figure patibulaire qui fumait en poussant de petits grognements de satisfaction, les deux coudes appuyés sur la balustrade.

Le vrai nom de l'homme à figure patibulaire était Blotter. Ses familiers l'appelaient: le vieux Blott; ses ennemis: le marchand de cochons; et ceux qui se piquaient de politesse et de savoir-vivre : le colonel Blotter. A vrai dire, il n'avait jamais été colonel et il n'était plus marchand de porcs. Il avait gagné de l'argent, autrefois, à engraisser des victimes pour les usines de Porcopolis, autrement dit Cincinnati. Il avait quitté l'Ouest pour des raisons à lui connues, et spéculait présentement sur le chanvre et les bois de construction. A l'époque de la guerre de sécession, il avait eu la velléité de lever une compagnie à ses frais, et s'était provisoirement décerné le titre de colonel. Par des raisons d'économie et de prudence, il avait renoncé un beau matin à ses projets belliqueux. Mais, tout en licenciant ses troupes qui se composaient d'un Allemand, d'un Irlandais et d'un nègre, il avait conservé le titre de colonel.

« Ah! c'est vous, colonel Blotter! dit le lion de Nashville sans répondre à la remarque si judicieuse et si pleine d'à-propos de l'homme à figure patibulaire. Savez-vous ce que c'est qu'un vieil aventurier qui se donne des airs de président d'assises, dans le wagon, à côté?

— Un vieux, vieux! reprit le colonel en retirant de sa bouche le tuyau de sa pipe. Cheveux blancs coupés ras; collier de barbe blanche; gros bouquet de poils étonnamment noir ici? » En prononçant le mot « ici », le gros homme approcha le fourneau brûlant de sa pipe tout près de son menton, au risque de le rissoler.

« Oui, c'est bien cela.

— Des yeux qui vous regardent sans vous regarder, et qui vous déconcerteraient un buffle!

— C'est bien lui, s'écria le docteur en rougissant malgré tous ses efforts pour paraître indifférent.

— Il ôte son chapeau de temps en temps, et se passe la main sur le front d'un air inquiet!

— Je n'ai pas eu le temps d'observer cette particularité, reprit le docteur, mais peu importe; savez-vous au juste qui cela peut être?

— Sais pas; par conséquent peux pas dire! » répondit le colonel en roulant de gros yeux.

Le docteur fit un geste d'impatience et se disposa à passer dans le wagon suivant.

« Attendez, lui dit le colonel, en lui posant familièrement le tuyau de sa pipe sur l'avant-bras, attendez; sais pas par moi-même; peux pas affirmer sur la foi du serment, non, sur mon honneur! mais vous connaissez Jim Starbottle d'Edgefield?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître ce gentleman, répondit dédaigneusement le lion de Nashville.

— Si, si, vous le connaissez, cria le colonel Blotter, avec cette insistance que mettent les sots à établir l'importance d'un détail oiseux; vous le connaissez si bien que vous l'avez opéré d'une loupe.

— Mettons que je le connais, dit le docteur avec résignation.

— Eh bien, reprit le colonel, Jim Starbottle était

allé à Cincinnati, pour serrer la gorge à des gredins qui ne voulaient pas le payer. Peux pas dire le montant de la somme quoiqu'il me l'ait dit... attendez!

— Ce détail est sans importance.

— Pour vous, mais pas pour Jim Starbottle, » dit le colonel en éclatant d'un gros rire. Quand il eut repris haleine, il s'empressa de continuer : « Bref, Jim Starbottle s'est trouvé à Cincinnati au même hôtel que le vieux gentleman, et le *steward* de l'hôtel, qui est un de ses cousins, lui a dit que ce vieux, avec son air de n'y pas toucher, valait plus de deux millions de dollars.

— Lui?

— Lui-même. »

Le docteur prit un air réfléchi, pendant que le gros homme lui lançait, de derrière sa pipe, des regards grotesques qu'il croyait très-narquois et très-fins.

Tout en regardant, sans les voir, les arbres, les maisons, les collines et les montagnes qui défilaient rapidement au passage du train, il sentait que son indignation s'adoucissait au rayonnement magique de ces mots : « Deux millions de dollars. » Il gardait toujours rancune au millionnaire de l'avoir si fort rapetissé à ses propres yeux. Il n'est pas agréable, après tout, d'être primé là où on s'attendait à primer soi-même ; mais il est moins humiliant d'être primé par un homme de deux millions de dollars que par un aventurier, ledit aventurier eût-il l'air d'un prince et la barbe blanche d'un sénateur romain.

« Cet homme-là, reprit le colonel, a présidé un meeting à Cincinnati, et il a racheté à lui tout seul la moitié des actions d'une compagnie de chemin de fer qui vient de faire faillite. Jim dit, toujours d'après le *steward*, que cette petite opération doublera peut-être son capital, mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus fort! »

Ayant prononcé ces paroles avec emphase, le colonel Blotter fit tomber les cendres de sa pipe avec une lenteur calculée. Ayant mis sa pipe dans une de ses poches, il tira d'une autre poche une boîte oblongue en étain, et d'une troisième poche un couteau d'un pied de long. De la boîte en étain, il fit sortir un énorme serpent de tabac à chiquer, en coupa la valeur d'un quarteron, inséra cette chique monstrueuse dans sa joue gauche, cligna par trois fois l'œil droit et dit d'un ton de confidence : « Docteur, cet homme-là est un phénomène vivant.

— Qu'entendez-vous par ces paroles? demanda sévèrement le docteur, choqué d'une alliance de mots aussi peu scientifique.

— Je ne suis pas un savant, moi, répondit le colonel d'un ton rogue, mais je sais ce que je veux dire, et j'ai l'habitude de trouver mes mots pour le dire. J'appelle un phénomène vivant un homme qui, s'il était pauvre, au lieu d'avoir derrière lui deux millions de dollars, pourrait gagner honnêtement sa vie à terrasser, en présence d'une société d'amateurs, à un demi-dollar par tête, tous vos géants irlandais, tous vos lutteurs kentuckiens aux longues jambes, et par-dessus le marché tous vos bûcherons canadiens, dont on nous rebat sans cesse les oreilles. Voilà ce que j'appelle un phénomène vivant, moi. Et c'est d'autant plus un phénomène, que cet homme-là a dépassé de beaucoup la soixantaine et qu'il s'est mis, dans ces derniers temps, à vivre de trois biscuits et d'un verre d'eau par jour. J'ai dit phénomène vivant, et je répète : phénomène vivant! » et il asséna un coup de son gros poing velu sur la balustrade.

« Trois biscuits et un verre d'eau par jour! allons donc! s'écria le docteur d'un ton d'incrédulité.

— Allons donc! répéta le gros homme avec violence. Depuis Cincinnati jusqu'à Louisville, et depuis Louisville jusqu'ici, les voyageurs se sont relayés pour le surveiller. Les uns, comme moi et Jim Starbottle, ont parié qu'il ne dormirait pas plus de trois heures et qu'il ne mangerait pas plus de trois biscuits ; tout naturellement, les autres ont tenu le pari contre nous. Croyez-moi ou ne me croyez pas, cela m'est parfaitement égal ; mais depuis Cincinnati jusqu'ici l'homme n'a pas fermé l'œil. Non-seulement il n'a pas passé la nuit dans le *sleeping-car*, mais il s'est tenu tout le temps aussi droit que vous l'avez vu, sans seulement remuer la paupière. On dirait qu'il tient à ce que Jim et moi nous gagnions honorablement notre pari. Il n'a mangé qu'un seul biscuit et n'a bu que quelques gorgées d'eau à la fontaine du wagon. Aux stations, il ne s'est jamais approché du *bar;* tout ce qu'il a fait, ç'a été de descendre et de faire les cent tours, pour se dégourdir les jambes.

— Voilà qui est assez étrange, dit le docteur en se parlant à lui-même.

— Assez étrange, en effet, reprit le colonel Blotter avec une emphase ironique et en secouant sa grosse tête de haut en bas. Le cousin de Jim l'a vu l'an dernier à un meeting tenu pour les élections municipales. Il écoutait avec intérêt l'un des candidats, lorsqu'une bande de musiciens, payée par le concurrent, est venue faire un vacarme effroyable juste au pied de la plate-forme. Le vieux se mit à froncer le sourcil et plaça sa main tout contre son oreille, pour tâcher d'entendre quand même. Voyant qu'il ne pouvait plus distinguer une seule parole, il se tourna vers son voisin. Ce voisin était un grand Irlandais qui jouait de la grosse caisse : « Mon garçon, lui dit-il, tu me gênes avec cette grosse chose sur laquelle tu tapes si fort. » L'Irlandais ricane et lui répond qu'il est justement payé pour cela. Le bonhomme, sans se fâcher, prend l'Irlandais par la ceinture, l'assied au fond d'un tombereau qui passe à vide, lui enfonce sa grosse caisse sur la tête jusqu'aux coudes, jette un dollar au conducteur et dit : « Aux docks! course payée, fouette cocher! » et se tournant vers les autres musiciens : « Messieurs, à qui le tour? » La foule crie hourra, le

trombone se replie sur l'ophicléide, qui se sauve en entraînant les clarinettes et les fifres. La foule se met à huer les musiciens et à crier, sur nouveaux frais, hourra! pour le vieux gentleman. Il lève la main, fait signe qu'il faut se taire; ensuite il dit au candidat : « Continuez votre discours, qui m'intéresse beaucoup, quoique je ne sois pas de votre avis! » Eh bien, docteur, qu'est-ce que vous dites de ça?

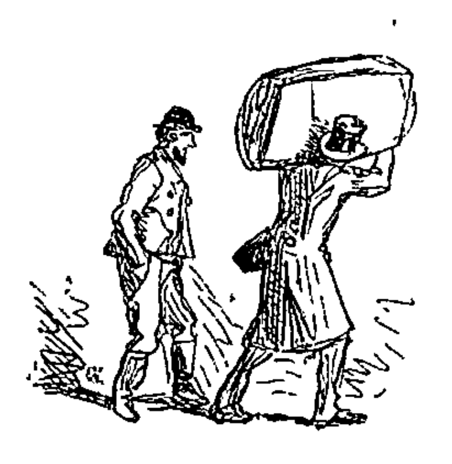
— Le *steward* peut avoir brodé.

— Oui, mais Jim Starbottle l'a vu de ses yeux s'impatienter contre l'homme qui portait sa malle; il prétendait qu'une malle ne se portait pas comme cela. L'autre murmura en grognant qu'il n'avait jamais vu une malle si lourde et si incommode. Le bonhomme lui dit : « Tu ne sais pas encore bien ton métier. » Là-dessus, il prend la malle par la poignée de droite, la fait voltiger comme une plume, la rattrape sur l'avant-bras gauche, sans y porter la main, notez-moi cela; de là, il la fait glisser en montant jusque sur son épaule et s'en va tranquillement à la station. Pour consoler le porteur, il lui donne deux dollars, en lui disant : « J'ai été portefaix dans mon temps, et je me souviens du métier, voilà tout. »

En ce moment, un son de cloche se fit entendre; le train arrivait à une station.

« Venez jusqu'au fourgon des bagages, dit le colonel en saisissant le bras du docteur, vous verrez la malle. » Et comme le docteur faisait mine de refuser : « Tous les voyageurs ont eu la curiosité de la voir; je suppose qu'il n'y a pas d'inconvenance à cela; un homme de science comme vous doit aimer à se rendre compte et à toucher du doigt les choses! »

Le docteur, non sans quelque répugnance, se laissa piloter par son gros compagnon.



II

Une malle extraordinaire. — Marcus Porcius Cato. — Les commis de M. Miggles. — Promenade au bord de la rivière.

Considérée comme masse à soulever, la malle du vieux gentleman était un colis tout à fait remarquable; considérée comme œuvre d'art, elle était au-dessous de toute description: jamais on n'eût pu supposer que ce fût la malle d'un millionnaire.

C'était un de ces coffres grossiers, comme on en fabriquait autrefois pour les matelots; un coffre long comme une guérite et large à proportion, mais en même temps si plat que l'homme aux bagages, après avoir vainement cherché à s'asseoir dessus, avait fini par s'y installer, les jambes croisées, à la turque.

Lorsque le colonel eut fait au docteur les honneurs de la malle, il lui demanda sans cérémonie jusqu'où il comptait aller.

Le docteur répondit qu'il allait à Chattanooga, pour son plaisir.

« Alors, reprit le gros homme, je vous dis adieu ici. Je descends à la prochaine station, mais, avant de descendre, j'ai quelque chose à dire à des amis que j'avais quittés pour fumer une pipe au grand air. Rendez-moi le service de surveiller l'homme d'à côté; je sais qu'il va jusqu'à Chattanooga, comme vous. Vous ne seriez pas disposé à tenir un pari pour ou contre les trois biscuits?

— Je ne parie jamais! répondit le docteur avec emphase.

— Et moi je parie toujours! riposta le colonel, avec une pointe d'orgueil national. On voit bien, docteur, que vous êtes d'origine écossaise, tandis que moi, je suis ce qu'on appelle un pur Yankee. »

Le pur Yankee, pour se donner un air approprié à la circonstance, mit son chapeau crânement sur l'oreille, siffla les premières mesures de l'air national *Yankee doodle*, et rentra dans son wagon, sans autre formule de politesse.

Quoique le docteur Douglas ressentit peu de sympathie pour le colonel Blotter, il fut sur le point de le suivre, pour échapper à la désagréable fascination de l'étrange millionnaire. Mais il avait laissé en otage son sac de nuit, ses sandwichs et ses journaux; il était bien obligé d'aller les délivrer. Une fois revenu à son fauteuil, il eut honte de fuir devant l'ennemi, et se campa résolûment en face de lui.

L'ennemi regardait par la fenêtre, il ne remarqua pas plus le retour du docteur qu'il n'avait remarqué son absence.

Les regards qu'il jetait sur le paysage n'étaient point les regards d'un amateur de beautés naturelles. Son œil vif et perçant jaugeait les objets sans la moindre expression d'admiration ou de plaisir. Pour lui, le plus bel arbre représentait un certain nombre de planches, la plus verdoyante colline un certain nombre de tonnes de minerai. Les dépressions de terrain, les prairies, les rivières, lui suggéraient des idées de remblais, de drainage, de bois flotté.

« Spéculateur jusqu'à la moelle des os! » pensa le docteur Douglas, qui était un fin observateur. En sa qualité de fin observateur, le docteur avait remarqué tout d'abord que le spéculateur avait perdu la première phalange de l'annulaire de la main gauche.

L'homme ôta son chapeau. Il portait la cicatrice d'une ancienne blessure en forme de V, au-dessus de la tempe droite.

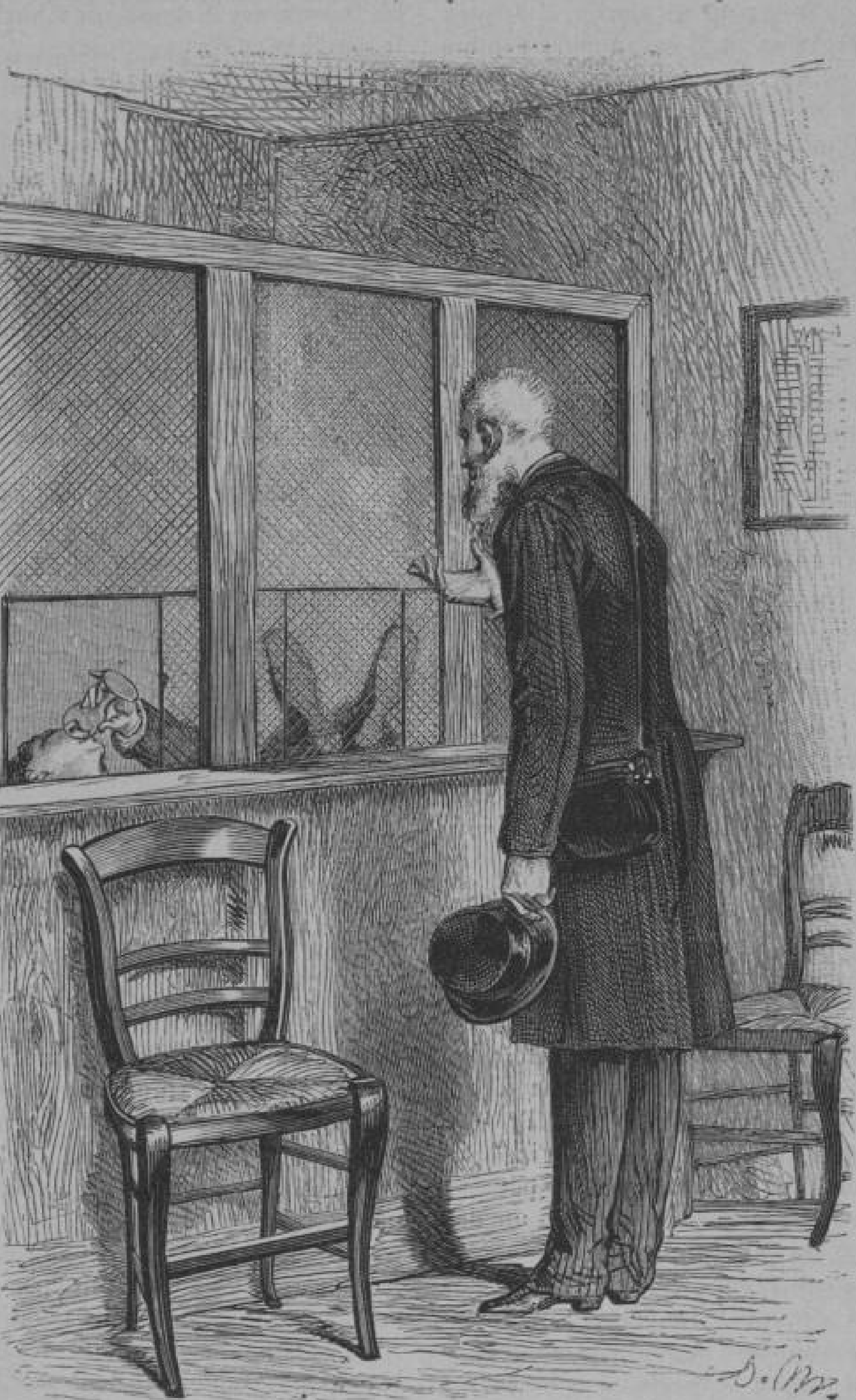
« Tu es Yankee comme moi! grommela le doc-

teur, après avoir observé la tête avec attention. Rien de Saxon dans cette tête-là ! crâne celtique, absolument celtique ! Tu es né de l'autre côté de l'eau, mon garçon, et je te défie bien de me prouver le contraire ! »

Le vieux Celte, car c'était vraiment un vieux Celte, n'essaya pas, et pour cause, de lui prouver le contraire; mais il continua pendant des milles et des milles à décomposer le paysage en planches, en tonnes de minerai, en remblais, en tunnels et en voies de communication, au lieu d'en jouir tout simplement.

Vers la moitié du trajet, il poussa un profond soupir, comme s'il avait de la peine à respirer, et porta machinalement la main à sa cravate, puis à son front, pendant que ses joues pâles et son front se couvraient d'une subite rougeur, sur laquelle la cicatrice se détachait en blanc.

Le docteur enfonça brusquement sa main droite dans la poche de côté de sa jaquette, pour s'assurer qu'il n'avait pas oublié sa trousse de voyage; ses lèvres murmurèrent tout bas les mots « coup de sang, apoplexie ! » et son âme fut inondée d'une joie féroce.



Holà! dit le vieux gentleman. (P. 103, col. 1.)

Notez bien que le docteur Douglas n'était point naturellement féroce; c'était même, malgré sa raideur écossaise, un médecin très-humain et très-doux. Eût-il été en son pouvoir d'évoquer l'apoplexie sur la tête de son plus cruel ennemi, qu'il eût refusé avec horreur d'user de sa puissance. Mais il avait été piqué au vif dans son orgueil d'homme célèbre, et voilà que le hasard lui offrait une revanche éclatante. D'un seul coup de lancette, il allait reconquérir tout le terrain qu'il avait perdu à son entrée en wagon. Devant la maladie, tous les hommes sont égaux; un millionnaire n'est plus qu'un patient comme un autre; et l'on sait à quelle immense hauteur le médecin plane au-dessus du patient. Cher vieux Celte, de quels soins délicats le docteur allait l'entourer!

Mais le cher vieux Celte trompa l'attente du docteur. Il commença à respirer plus librement et le sang disparut de son front et de ses joues. Se levant de son fauteuil, le cher vieux Celte alla d'un pas ferme et sûr à la fontaine d'eau glacée que l'on trouve dans tous les wagons américains. Quelques parieurs le suivirent à distance et revinrent annoncer aux autres qu'il avait bu deux ou trois gorgées d'eau, qu'il s'était tamponné le front avec son mouchoir humecté, mais qu'il n'avait rien mangé!

Une moitié des parieurs se frotta les mains, l'autre moitié baissa le nez en grommelant des injures à l'adresse du vieux fourbe.

Le vieux fourbe revint à son poste d'observation, et continua à décomposer le paysage en planches et

en tonnes de minerai. Le docteur, satisfait d'avoir découvert que le millionnaire n'était qu'un simple mortel, ne lui garda pas rancune d'avoir esquivé l'apoplexie, mais il cessa de se gêner pour lui, et se mit complétement à son aise.

Pour réparer le temps perdu, et pour sauver de son programme ce qu'il en pourrait sauver, il dirigea des attaques si énergiques et si savamment combinées sur sa petite colline de sandwichs, sur sa pile de journaux et sur sa bouteille plate qu'il eut la satisfaction d'avoir épuisé toutes ses munitions quand la machine poussa un beuglement lugubre en vue de Chattanooga. Il est vrai qu'il avait été forcé de mettre les morceaux en double, et de passer dans sa lecture un certain nombre d'articles insignifiants; mais, après tout, il avait rempli son programme, ce qui est une grande satisfaction pour un esprit méthodique.

Avant de sauter sur le quai, il jeta un dernier regard sur le millionnaire, se demanda si son devoir n'était pas de le saigner par précaution, se ravisa en songeant qu'après tout les médecins ne manquent pas à Chattanooga, et disparut rapidement.

Au bout de vingt pas, il songeait à autre chose. On vit très-vite en Amérique, et l'on n'a pas le loisir de penser longtemps au même objet.

Les parieurs réglèrent leurs comptes et se sauvèrent dans toutes les directions.

Le vieux gentleman resté seul sur le quai réfléchit pendant quelques minutes. Ferait-il transporter sa malle à l'hôtel et se mettrait-il au lit? car décidément il se sentait très-mal à son aise. Eh bien non! il ne se mettrait pas au lit, de peur de n'avoir plus le courage d'en sortir; il irait à ses affaires, il dépisterait, il fatiguerait le mal qui s'obstinait à le poursuivre. Cet homme était de la race des vaillants qui meurent debout.

Il tourna donc le dos à sa malle, l'abandonnant aux soins des employés, et descendit dans la direction du fleuve, décidé à traiter sans délai l'affaire qui l'avait amené à Chattanooga. Ensuite il ferait une petite promenade dans la campagne, pour se dégager la tête, et il reprendrait le soir un des trains qui descendent en Géorgie.

Un grand nègre dégingandé, qui remplissait à la gare les fonctions d'homme de peine, contempla pendant quelques minutes la malle abandonnée d'un air de profond dégoût. Ensuite, il enfonça ses doigts dans sa toison frisée, comme un homme plongé dans de profondes réflexions, fit passer sa chique de sa joue gauche dans sa joue droite, et se décida à enlever le malencontreux colis, qu'il déposa dans un réduit obscur, après l'avoir accablé de malédictions.

Le nègre dégingandé répondait au nom respectable de Marcus Porcius Cato. Mais s'il portait le nom d'un stoïcien, c'est tout ce qu'il y avait de stoïcien dans toute sa personne. Il était vêtu en philosophe cynique, et son caractère était celui d'un philosophe épicurien.

En sa qualité d'épicurien, M. P. Cato haïssait la fatigue et l'effort; en revanche, dans le petit recoin sombre où le sort l'avait jeté, il était extraordinairement ingénieux à tirer parti de tout ce qui pouvait lui fournir des distractions et varier ses plaisirs, dont le cercle était fort restreint.

Ayant posé la caisse de champ comme une monstrueuse brique antédiluvienne, il lui administra trois ou quatre bons coups de pied dans les flancs et lui demanda avec humeur si elle n'aurait pas pu s'arrêter aussi bien à une autre station. Après s'être payé de sa peine et de son effort, M. P. Cato songea à son plaisir; il se demanda si ce ne serait pas une chose délicieuse de fumer sa pipe à califourchon sur la grosse brique. Jusque-là, pour varier ses plaisirs, il avait fumé sa pipe assis sur des malles de toute forme et de toute dimension, perché sur des caisses de piano, accroupi sur des sacs de tapisserie, de cuir, de toile cirée, sur des cartons de commis-voyageur ou sur des étuis à chapeau, sur des paquets de lattes, sur des cages à poules; mais jamais, au grand jamais, il n'avait savouré son plaisir favori à califourchon sur une caisse pareille, vu qu'il n'en avait jamais vu de pareille.

Il prit donc son élan et retomba sur la caisse, jambe deci et jambe delà, comme un gymnaste qui prend ses ébats sur le cheval de bois.

Dans un état d'extase difficile à décrire, M. P. Cato fit claquer sa langue, comme pour exciter un cheval imaginaire; ensuite il imita avec mille contorsions grotesques les mouvements d'un cavalier qui trotte à l'anglaise, et tout en trottant à l'anglaise, il tira de la coiffe de son chapeau un paquet de tabac, de sa botte gauche une courte pipe fortement noircie, et du parement de sa manche trois allumettes ramassées dans le ruisseau. Au bout d'un quart de minute la monture et le cavalier disparaissaient dans un nuage de fumée nauséabonde.

Pendant que le nègre dégingandé prenait de pareilles libertés avec sa malle, le vieux gentleman suivait, le nez en l'air, les quais qui longent le Tennessee. Il s'arrêta tout à coup, en face d'un enclos immense où s'entassaient d'énormes monceaux de planches, et où s'élevaient des bâtiments considérables surmontés de deux gigantesques cheminées. D'un rapide coup d'œil, le vieillard remarqua que les cheminées ne lançaient pas de fumée, et se dit: « Je m'en doutais. » Une porte charretière, pratiquée dans la clôture, était surmontée d'une enseigne où on lisait en lettres gigantesques : « MIGGLES, » et au-dessous : « SCIERIE MÉCANIQUE. »

Le vieillard traversa la chaussée, franchit la porte charretière d'un pas délibéré, et aperçut, presque à l'entrée, un petit cottage en bois où l'on avait installé des bureaux. Quoiqu'il vît très-clairement le mot *bureaux*, peint en noir au-dessus de la porte, il fit semblant d'hésiter, pour avoir le temps de

jeter un coup d'œil vers les bâtiments du fond. Une douzaine de voitures vides, rangées en ligne, avaient l'air de faire grève, comme les deux cheminées gigantesques.

« Voilà qui est fort clair, se dit le vieux spéculateur avec une moue significative. Voyons maintenant les bureaux. »

Il entra dans une première pièce, séparée en deux par un grillage. Derrière le grillage, il y avait quatre pupitres. Trois de ces pupitres étaient vacants. Le quatrième était occupé par un commis dont on ne voyait que les jambes, en raccourci ; les semelles de ses bottes, placées à la hauteur où l'on se serait attendu à voir apparaître son visage, avaient l'air de surveiller le nouvel arrivant. On entendait par moments le bruit d'une cuiller frappant les parois d'un verre, comme si le commis eût été occupé à composer quelque boisson rafraichissante.

« Holà! » dit le vieux gentleman.

Le bruit de la cuiller cessa, et une voix impatientée répondit : « Holà!

— Est-ce bien ici la scierie mécanique de M. Miggles? demanda le vieux gentleman.

— Voir l'enseigne! répondit la voix impatientée.

— Je désire parler à M. Miggles! dit le visiteur avec insistance.

— Absent! cria la voix, qui cette fois semblait sortir du fond d'un verre.

— J'ai l'intention d'acheter des planches, et je désire voir le chantier. »

Il y eut derrière le pupitre comme le bruit d'un verre que l'on pose avec colère, et la voix impatientée s'écria : « Fred! paresseux! que faites-vous dans l'autre pièce? Vous dormez, je vous entends ronfler d'ici. Vous savez que je suis très-sérieusement occupé, et vous me laissez toute la besogne sur les bras. Allons, réveillez-vous, et conduisez le gentleman. »

Il est assez probable que, si Fred dormait, il se livrait à cet exercice en manches de chemise, car on entendit, dans l'autre pièce, comme le frou-frou d'une jaquette que l'on aurait passée à la hâte; aussitôt Fred apparut. Comme Fred avait la vue faible, ses yeux clignaient péniblement. Mais aussitôt qu'il eut ajusté sur son nez des lunettes au cristal bombé, ses prunelles se dilatèrent et ses yeux se mirent à flamboyer comme s'il eût été dans une violente colère, pendant que ses lèvres souriaient faiblement.

Fred conduisit le gentleman, et quand il rentra dans le bureau, il proposa à l'autre commis de parier que Miggles allait faire faillite, que le vieux renard (le visiteur de tout à l'heure, s'il vous plaît) devait avoir eu vent de la chose, et qu'il était venu pour voir quel prix il pourrait mettre à la scierie.

« Il vous l'a dit?

— Non, mais je l'ai bien compris d'après ses questions.

— Je parie un soda que vous vous trompez, dit l'amateur de boissons rafraichissantes.

— Je tiens le pari, répliqua l'homme aux yeux étincelants. Et, à mon tour, je vous parie que le vieux renard n'ira pas loin, et qu'il mourra d'une attaque d'apoplexie. »



Marcus Porcius Cato. (P. 102, col. 2.)

L'autre, qui n'avait vu le vieux renard que par l'intermédiaire de ses semelles de bottes, hésita un instant ; mais, par habitude et par désœuvrement, il tint le pari.

Le vieillard cependant continua de longer les quais, et fut bientôt en pleine campagne. Il marchait en cambrant sa grande taille, tête nue, respirant à pleins poumons les brises vivifiantes qui se jouaient à la surface de la rivière. Comme il calculait mentalement les bénéfices probables de l'entreprise qu'il avait en vue, il éprouva le besoin de jeter quelques chiffres sur le papier, et chercha son agenda dans la poche de son habit. Comme l'agenda n'était pas à sa place ordinaire, il pensa que quelque pick-pocket le lui avait volé, et sourit en pensant à la déception du voleur. L'agenda ne contenait que des notes précieuses pour lui, il est vrai, mais absolument inutiles pour tout autre que lui.

Mais le sourire disparut bien vite de ses lèvres, et ses traits s'altérèrent sous l'influence d'une pensée douloureuse. L'agenda n'avait pas été volé; c'est lui-même qui l'avait oublié dans la poche de son habit noir, à la suite d'une réunion d'actionnaires.

C'est un fait, en soi-même, bien simple et bien insignifiant que d'oublier un agenda dans la poche d'un habit. Mais quand un homme

est sous le coup d'une maladie terrible, les moindres symptômes suffisent pour l'épouvanter, car ils lui prouvent que le mal suit impitoyablement sa marche fatale, et qu'il lui faut renoncer à l'espérance.

Depuis quelques mois, cet homme de fer avait reçu d'en haut le plus terrible des avertissements; ses facultés intellectuelles s'affaiblissaient, et dans l'épouvantable naufrage qu'il commençait à prévoir, c'était la mémoire qui avait sombré la première.

Au lieu d'accepter l'avertissement pendant qu'il le pouvait encore, au lieu de préparer son âme à paraître devant son souverain juge, il s'était raidi par orgueil et par obstination plus violemment que jamais, il s'était lancé dans le tourbillon des affaires pour s'étourdir. Pour se prouver à lui-même et pour faire croire aux autres qu'il était toujours le même homme, il s'était mis à faire parade de sa force, comme un bateleur. Mais quand Dieu nous tient, il nous tient bien; sous son étreinte irrésistible le vieillard se sentait plier.

Il se laissa tomber sur un arbre renversé, cacha sa tête dans ses mains, et pleura, peut-être pour la première fois de sa vie.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE CAOUTCHOUC

Le caoutchouc semble avoir été connu et employé (mais à des usages restreints) depuis les temps les plus reculés dans les pays tropicaux de l'Ancien et du Nouveau Monde, où il est produit par de nombreuses espèces d'arbres. Ce n'est cependant qu'en 1736 qu'un savant voyageur français, de la Condamine, envoya à l'Institut le premier morceau de caoutchouc qui ait été introduit en Europe.

La nouvelle substance fut encore longtemps avant d'être utilisée. Jusqu'en 1820 on ne l'employa, sous le nom de *gomme élastique*, que pour effacer les traces de crayon sur le papier. Mais en 1823, l'Écossais Macintosh, ayant appliqué le caoutchouc dissous dans l'essence de houille sur des tissus qu'il rendait ainsi imperméables, et un peu plus tard l'Américain Goodyear ayant découvert la vulcanisation du caoutchouc, cette substance acquit rapidement une importance industrielle considérable.

Les différents usages auxquels on emploie aujourd'hui le caoutchouc, fabrication des vêtements et des chaussures imperméables, des tubes, des plaques et rondelles, des tissus élastiques, etc., ont élevé cet article au rang des produits végétaux les plus importants de notre époque. La consommation annuelle du caoutchouc se compte actuellement par milliers de tonnes, et il faut mettre à contribution presque toutes les régions de la zone tropicale pour suffire à la demande.

Les végétaux qui fournissent le caoutchouc sont de trois espèces : 1° les Euphorbiacées, représentés par quelques grands arbres (genre *Syphonia* ou *Hevea*), qu'on trouve dans les vallées chaudes et humides du fleuve des Amazones et du Rio Grande del Norte; 2° les Artocarpacées, savoir : quelques variétés de l'arbre à glu (*Castilloa elastica*), qui croît à partir du golfe du Mexique jusqu'au delà de Guayaquil; puis, quantité d'espèces de figuiers (*Ficus elastica*), qu'on rencontre dans le nord-est de l'Hindoustan, à Java, dans le nord de l'Australie; 3° les Apocynacées, l'*Hancornia* et autres, qui croissent dans le sud du Brésil, dans l'Afrique centrale, à Madagascar, à Malacca et Bornéo, toutes espèces qui, sauf l'*Hancornia*, sont des plantes grimpantes et des buissons.

Le Brésil occupe le premier rang parmi les pays qui produisent le caoutchouc, tant pour la qualité que pour la quantité du produit. Sur les bords mêmes de l'Amazone, cette production a, il est vrai, diminué par suite d'une manipulation inintelligente et d'un dépérissement des arbres, qu'on n'a pas eu soin de renouveler au fur et à mesure. En revanche, les *seringaes*, ou forêts d'arbres à caoutchouc, du Madeira, du Purus et des autres affluents de l'Amazone, dans l'intérieur du Brésil, fournissent encore des récoltes extraordinaires.

Le *Siphonia elastica*, ou *seringa*, arbre à caoutchouc du Brésil, a besoin, pour bien venir, que les inondations annuelles submergent sa tige à une hauteur d'un mètre et demi ; c'est du moins la condition pour qu'il produise un bon rendement de suc. La cabane du *seringueiro* (c'est le nom qu'on donne au Brésil aux collecteurs du caoutchouc), pour rester habitable à l'époque de la crue, doit avoir un plancher sur piliers exhaussé d'environ deux mètres au-dessus du sol. C'est entre ces piliers que gloussent et s'ébattent les volatiles de la maison, dans la saison sèche ; c'est là qu'au temps des grandes eaux on remise le canot, à l'abri du choc des troncs flottés. Quand viennent les pluies, le propriétaire de la hutte ne mène pas, il faut l'avouer, une existence digne d'envie ; c'est alors la morte saison pour le caoutchouc ; rien à faire qu'à se laisser larder oisivement par les moustiques et à supputer à une seconde près l'intervalle que laissent entre eux deux accès de fièvre. Mais, dans les mois de sécheresse, un établissement de ce genre est un petit paradis. Pour peu que la maisonnette



Fabrication du caoutchouc au Brésil. (P. 106, col 1.)

soit d'une construction bien enlevée, quelle douce vie ! On a ses hamacs tendus d'un arbre à l'autre; tout alentour une immense voûte de palmiers majestueux et de gigantesques *Bertholletias;* puis, là-bas, en échappée de vue, le vaste fleuve avec ses bancs de gravier brûlés du soleil, dont l'aspect donne un double prix aux frais ombrages de la forêt.

De la hutte partent de petits sentiers qui s'enfoncent dans l'épaisseur du fourré et aboutissent à chacun des arbres à caoutchouc. Dès que le temps le permet, le *seringueiro* s'en va dans son domaine, armé d'une hachette, et pratique de petits trous dans l'écorce ou plutôt dans l'aubier des arbres à gomme. Immédiatement le suc laiteux se met à couler, au travers d'un tuyau d'argile appliqué au tronc, dans un récipient inférieur, qui est un morceau de bambou taillé en forme de coupe.

Le *seringueiro* s'en va ainsi d'arbre en arbre ; puis, au moment de s'en retourner, pour se faciliter le transport de sa charge, il vide les tubes de bambou dans une grande calebasse, munie d'une bricole en lianes. Une fois à la maison, le tout est de nouveau transvasé dans une de ces grandes carapaces de tortue qui constituent l'ustensile de ménage le plus indispensable d'une famille *tapuyo.*

Ensuite, sans perdre de temps, — car, à la longue, les particules résineuses s'isoleraient et la qualité du caoutchouc en serait amoindrie, — le *seringueiro* procède à ce qu'on appelle le travail de fumigation. Voici en quoi il consiste.

On verse le suc sur un moule, et on l'expose à la fumée d'un feu de noix de palmier *urucury* ou *assaï.* Cette fumée possède la propriété de coaguler instantanément la sécrétion gommeuse. Un vase sans fond, au col étroit comme le goulot d'une bouteille, sert de cheminée. On l'applique sur un tas de noix sèches en ignition, de façon que les flocons de fumée blanche jaillissent par la petite ouverture en épais nuages. Le travailleur, assis à côté, verse avec une calebasse une faible quantité du liquide blanc, qui a l'apparence d'un lait de vache onctueux, sur une légère pelle de bois, où il s'efforce, en agitant adroitement, de l'étaler le plus régulièrement possible ; puis prestement il fait passer le tout dans la blanche fumée qui sort de l'orifice du vase. Après plusieurs opérations de ce genre, on voit tout de suite le lait prendre une couleur gris jaunâtre, et se solidifier.

Le *seringueiro* fait ainsi couche sur couche, jusqu'à ce que l'épaisseur du caoutchouc atteigne deux ou trois centimètres ; alors le tout est fendu latéralement, détaché de la pelle, et on le met sécher au soleil, après avoir introduit entre chaque couche une certaine quantité d'eau, qui doit s'évaporer autant que possible. Peu à peu le produit revêt la teinte brune qu'offre le caoutchouc, tel qu'on le rencontre dans le commerce.

Un bon ouvrier peut, de la sorte, livrer en une heure cinq ou six livres de caoutchouc solidifié. Plus la masse, dans son ensemble, est dense, homogène et exempte de soufflures, plus la qualité du produit a de valeur. Le caoutchouc tout à fait fin coûte à peu près le double de l'espèce la plus commune. Celle-ci, appelée *sernamby*, ou *cabeça de negro*, c'est-à-dire tête de nègre, provient des gouttes recueillies au pied de l'arbre ou des résidus de sécrétion ramassés dans les vases. Le caoutchouc de l'Inde est, paraît-il, d'une qualité assez analogue à celle de ce *sernamby ;* comme ce dernier, il est mélangé de sable et de brins d'écorce.

Pour achever de s'assurer de la qualité de chaque planche, on la coupe de nouveau transversalement, à Para. Cette opération met à nu les soufflures, et trahit la falsification qui peut s'être faite au moyen du suc du *mangaba*, autre plante du pays, qui fournit aussi un caoutchouc, mais d'une nature tout à fait inférieure à celui que donne le *seringa.*

Aux Indes et au Gabon, la récolte est faite avec beaucoup moins de soins. Dans ces contrées, le suc qui s'écoule, soit de fentes naturelles, soit d'incisions faites à dessein, est recueilli dans des tranchées faites dans le sol et s'y coagule. Ce mode tout primitif d'extraction ne donne qu'un produit assez impur, car le liquide ramasse et emprisonne toutes les matières étrangères qu'il rencontre sur son passage; aussi ce caoutchouc a-t-il besoin d'être longuement purifié avant de pouvoir être employé.

Les objets de caoutchouc se fabriquent soit avec la gomme solide, soit avec des dissolutions de ce corps. Le plus souvent on vulcanise le caoutchouc, c'est-à-dire qu'on le mélange par des procédés chimiques avec une certaine quantité de soufre : cette opération empêche les objets enduits de caoutchouc de poisser à la chaleur et de durcir au froid.

P. VINCENT.

MOYEN DE PRENDRE
FACILEMENT L'EMPREINTE DES PLANTES

Voici un nouveau procédé très-curieux pour obtenir des empreintes de plantes.

On prend une feuille de papier ordinaire que l'on imbibe légèrement d'huile. On la plie en quatre, et on la presse, pour rendre l'imbibition bien égale.

La plante est placée entre deux derniers plis et pressée de nouveau. On l'interpose alors entre les plis d'une troisième feuille, et l'on presse une troisième fois, puis on l'enlève.

Il n'y a pas sur le papier d'empreinte apparente de plante ; mais en saupoudrant avec de la plombagine, l'empreinte apparaît, et elle est indélébile si l'on a mélangé à la plombagine de la colophane ou de la résine en poudre.

On nettoie l'épreuve avec de la cendre de foyer

tamisée, et l'on y appuie un fer à repasser chaud, lequel fixe l'empreinte de la plante en fondant le corps résineux.

Les épreuves sont d'une netteté remarquable, et le procédé est, comme on le voit, peu coûteux.

LA FLEUR DU GENÊT



Oh! le genêt, le genêt doré, chanté par le vieux poëte! Qu'il est doux, les jours d'été, de s'étendre paresseusement parmi les touffes de genêts!

Je connais des royaumes où brillent des fleurs que l'on dit sans pareilles. Je sais des pays où les fleurs de pourpre et d'or rivalisent d'éclat avec la lumière du soleil.

Je connais une terre où les femmes vivent comme des prisonnières dans les chaînes de soie du luxe oriental, et où les fleurs, plus brillantes que des pierreries, sont les signes charmants d'un langage symbolique.

Mais il n'y eut jamais, à aucun âge du monde, de fleurs plus belles que les fleurs du genêt! Quand elles s'ouvrent, tout le long de la branche flexible, on croirait voir une guirlande d'or.

Les touffes éclatantes du genêt égayent le seuil de ma mère, et toute la pente du coteau, jusqu'à l'endroit où babille le petit ruisseau, plus transparent que la lumière.

Je vous abandonne toutes les autres fleurs, mais laissez-moi le genêt, et l'oiseau qui lui confie son nid. Cet oiseau, je l'aime parce qu'il aime le genêt : c'est la linote jaune et verte.

Appelez la rose la reine des fleurs, j'y consens. Montrez avec orgueil la rose de Sharon; les lis pareils à des coupes de marbre blanc, la verge d'or d'Aaron.

Oh! le genêt, le genêt doré, chanté par le vieux poëte! Qu'il est doux, les jours d'été, de s'étendre paresseusement parmi les touffes de genêts!

Imité de l'anglais de Mme Howitt,

Par J. Girardin.



PUISSANCE MÉCANIQUE
DE LA VIE VÉGÉTALE

On a souvent remarqué la force avec laquelle des racines, des troncs d'arbres et d'autres parties de végétaux disjoignent ou élèvent des corps pesants dans lesquels ils se trouvent enchâssés, mais ce phénomène a été rarement mesuré d'une manière aussi probante que par M. Clark, président du Collége d'agriculture du Massachussetts. Dans son rapport, publié à Boston en 1875, cet agriculteur raconte qu'il plaça une courge de 22 pouces de circonférence de telle manière que, tout en recevant sans difficulté les sucs de la tige, elle était coiffée d'une sorte de masque ovale, composé de barreaux de fer courbés. Sur ce masque portait une barre de fer longitudinale, fortement assujettie, et une balance romaine prenait son appui sur la barre. Cette balance servait à mesurer les poids, de plus en plus grands, que la courge tenait en équilibre à mesure qu'elle grossissait.

L'expérience commença le 15 août 1875. Le 31 août, le fruit supportait le poids de 2500 kilogrammes. A ce point, l'appareil se dérangea et il ne put être changé ou réparé, parce que les interstices du masque s'étaient remplis de la matière végétale en croissance, qui débordait même au-dessus des barreaux. On voit quelle puissance mécanique réside dans un simple tissu végétal.

MONTLUC LE ROUGE[1]

II

Comment le baron Annibal de Montluc trouva le moyen de servir le roi de France et de faire sa fortune.

Si le baron de Montluc et son compagnon m'avaient paru dès l'abord deux gentilshommes de haute naissance, ce fut bien autre chose lorsqu'ils sortirent de leur chambre, après s'être dépouillés de leurs manteaux de fourrure.

M. de Montluc était habillé magnifiquement, mais à la mode du temps de la feue régente Anne d'Autriche.

Son épée, qu'il déposa dans un coin pour s'asseoir, était une longue et large rapière du XVIe siècle, admirablement ciselée à la poignée par un élève du fameux Benvenuto Cellini. Le ceinturon, fait de cuir de buffle, était attaché par une agrafe de l'or le plus pur dans laquelle on avait incrusté un diamant d'une valeur inestimable. Chacun des boutons de son habit était fait de même métal que l'agrafe et valait au moins cent livres pièce. Quant à la cravate de dentelle, je ne sais si celle du roi de France aurait pu soutenir la comparaison. Mais tout cela n'était rien auprès de l'air de grandeur, de générosité, de simplicité, d'intrépidité du jeune gentilhomme.

Donald O'Brian, comte de Kildare, son compagnon, portait l'uniforme du régiment de Royal-Irlandais, qui avait passé au service de Louis XIV, en 1690, après la bataille de la Boyne. C'était, lui aussi, un beau et fier gentilhomme ; mais quoiqu'il fût vêtu à la dernière mode de la cour, Marion, Beaupoil et moi-même nous n'avions d'yeux que pour M. de Montluc.

Vers le milieu du souper, l'appétit de mes hôtes étant un peu calmé, le baron remplit nos verres et proposa de boire à ma santé, — honneur que je me hâtai d'accepter et de reconnaître en faisant signe à Beaupoil de nous offrir deux bouteilles de mon meilleur vin de Bourgogne.

Comme le baron levait son verre pour trinquer avec moi, je remarquai avec admiration une bague merveilleusement ciselée qu'il portait à la main droite et sur laquelle étaient gravés ces mots : *Ego et Rex* (moi et le roi).

Il s'en aperçut et me dit en l'ôtant de son doigt pour me la faire voir de plus près :

« Cette devise est celle de mon père. Le diamant autour duquel on l'a gravée appartenait autrefois au fameux marquis du Guast, général de l'armée d'Espagne, qui se fit battre à Cerisoles, en 1544. Vers la fin de la bataille mon bisaïeul, Blaise de Montluc, se mit à la poursuite du marquis, ayant juré, s'il pouvait le prendre, de le conduire à la potence, parce que ce déloyal gentilhomme avait fait assassiner en pleine paix un ambassadeur français ; mais du Guast, monté sur un cheval barbe renommé pour sa vitesse, franchissait au galop les haies et les fossés, et comme Montluc le suivait de près et déjà lui criait : « Tourne visage, marquis, tourne visage, ou je te donne du pistolet dans le dos ! » le marquis, toujours fuyant, laissa tomber son chapeau dont la boucle était ornée du diamant que vous voyez. A cette vue mon grand oncle mit pied à terre, ramassa le chapeau, garda le diamant et le fit monter en or avec la devise que vous voyez, qui est celle de ma famille, car les Montluc n'ont jamais reconnu sur la terre d'autre commandement que celui du roi.

— Et encore, interrompit l'Irlandais en riant, le roi n'est pas toujours le maître, témoin le jour où ton père, avec un parti de cavalerie, manqua de l'enlever au pont de Gien avec la reine régente et toute la cour.

— Ce sont de vieilles histoires, répliqua le baron de Montluc, et mon père a payé cher le plaisir de faire trembler successivement les deux rois de France et d'Espagne et de croiser le fer avec le grand Condé. Il a passé dix fois à fleur de corde. »

Et comme je demandais curieusement à quelle occasion, il continua :

« Monsieur le curé, tout cela est bien ancien ; cependant, si vous voulez me promettre que nos chevaux seront prêts à partir demain matin au point du jour, je vous ferai volontiers ce récit. »

Je donnai des ordres à Beaupoil, qui, debout, la serviette en main, écoutait avec la plus vive attention les discours de mes hôtes.

« Voici, dit alors M. de Montluc, comment l'affaire commença. Vers l'an 1651, monsieur le Prince, aujourd'hui défunt, celui qu'on appelait le grand Condé pour le distinguer de toute sa famille, s'avisa de dire en plein Louvre, chez madame Anne d'Autriche, reine régente, que le signor Mazarin, premier ministre et cardinal, n'était qu'un faquin d'Italie et qu'il lui donnerait tôt ou tard la bastonnade. Cela fit rire tout le monde, excepté, bien entendu, la reine et le cardinal. Quelques jours après, monsieur le Prince fut arrêté par surprise et envoyé au donjon de Vincennes. Aussitôt qu'on apprit cette nouvelle, un grand nombre de gentilshommes prirent les armes pour délivrer monsieur le Prince, et parmi eux était mon père.

» Mon père donc, indigné que la régente et le cardinal (une Espagnole et un Italien) eussent fait mettre en prison le premier prince du sang, levait à ses frais un régiment de cavalerie au cri de : « *Vive le roi ! vive Condé ! à bas Mazarin !* » surprit l'armée royale au passage de la Loire et en mit une moitié en fuite. Si monsieur de Turenne, accouru en toute hâte avec l'autre moitié, n'avait rétabli le combat, mon père, ce jour-là, aurait placé la couronne de France sur la tête du grand Condé. »

1. Suite — Voy. page 88.

Je ne pus m'empêcher de dire : « Monsieur le baron, ç'aurait été un grand crime.

— Croyez-vous, monsieur le curé ? dit le baron en riant ; au reste, si ce fut un crime, mon père en fut bien puni, comme vous allez voir. Le premier jour, monsieur le Prince fut si content de ses exploits qu'il l'embrassa devant toute l'armée et jura que le baron Annibal de Montluc était le plus vaillant gentilhomme de France et son meilleur ami. Un mois plus tard, on vit venir au camp un envoyé du roi d'Espagne et l'on parlait d'un traité qui livrait deux provinces aux Espagnols. Là-dessus, grande rumeur. Mon père va droit au prince et lui dit devant cinquante gentilshommes : « Monseigneur, on raconte que vous avez promis de livrer deux provinces au roi d'Espagne, pour prix de son alliance... Est-ce vrai ? » monsieur le Prince, arrogant et impétueux comme il était, lui répondit : « Que t'importe, Montluc ? Est-ce à toi de me demander des comptes? — Il m'importe si bien, dit mon père, que si vous refusez de répondre, je fais sonner à l'instant le boute-selle et je pars avec mon régiment. » Condé, furieux, lui cria : « Traître ! Tu vas rejoindre le Mazarin ! » A quoi mon père répliqua : « Monseigneur, il n'y a jamais eu de traître dans la famille des Montluc ; et le connétable de Bourbon, qui voulait livrer le royaume de France à Charles-Quint, était votre grand-oncle. » A ces mots Condé tire son épée. Mon père suit son exemple et croise le fer. Les gentilshommes présents les séparent. Mon père monte à cheval, emmène son régiment et retourne dans ses terres du Périgord.

— Eh bien, monsieur le baron, il eut raison ce jour-là.

— Vous croyez, mon cher curé ?... Attendez la suite. Un an plus tard, le roi, la reine, le cardinal étant rentrés dans Paris, mon père, qui vivait en paix et cultivait ses vignes, fut averti que le Parlement de Bordeaux avait ordre d'informer contre lui. A cette nouvelle il n'hésita pas. Il fit seller et brider son meilleur cheval, mit deux paires de pistolets dans ses fontes, soixante mille livres en or dans ses poches, appela autour de lui dix ou douze des plus braves soldats de son ancien régiment, tous vrais Gascons ou Périgourdins, et leur dit : « Mes amis, le roi nous fait chercher, vous pour être pendus ou le servir sur ses galères, moi pour avoir la tête coupée. Il paraît que nous avons eu tort de nous battre pour Condé contre Mazarin, et que Condé n'est pas le plus fort. Voulez-vous attendre le bourreau dans vos maisons ou venir avec moi ? » Tous crièrent qu'ils voulaient le suivre. Mon père ajouta : « Le royaume de France est au roi ; la mer est au plus brave. Donc soyons rois sur mer comme lui dans son Louvre. En avant ! »

» Après quoi, sans perdre une minute, pendant que la maréchaussée le cherchait du côté de Bordeaux, il prit le chemin de la Rochelle, acheta un brick de dix canons, le munit d'une trentaine de mousquets, d'un pareil nombre de piques et de haches d'abordage, enrôla dans sa troupe une vingtaine de hardis matelots et annonça le dessein de faire la guerre au roi d'Espagne qui, depuis vingt ans déjà, la faisait au roi de France.



Comme le baron levait son verre. (P. 108, col. 1.)

» Comme il venait de terminer ses préparatifs et levait l'ancre avec son équipage, il apprit que le Parlement de Bordeaux venait, sur la demande de M. le procureur général, de le condamner à mort et de confisquer tous ses biens; à quoi, de son propre mouvement (de sa grâce, comme disait l'intendant de la province de Saintonge), Sa Majesté le roi Louis XIV avait daigné ajouter l'ordre de mettre sa tête à prix, offrant vingt mille écus à celui qui le livrerait mort ou vif.... A la place de mon père, qu'auriez-vous fait, monsieur le curé? »

Et comme j'étais assez embarrassé de répondre, il ajouta :

« Mon père déclara qu'il avait appris avec douleur le prix dont Sa Majesté voulait payer ses services ; qu'il reconnaissait dans ce jugement inique la funeste influence de ce faquin de Mazarin, qui l'avait toujours calomnié auprès du roi ; qu'il espérait que le temps ouvrirait les yeux tôt ou tard à Sa Majesté et lui montrerait qu'elle n'avait jamais eu de serviteur plus fidèle et plus dévoué que le baron Annibal de Montluc ; et qu'en attendant ce retour inévitable de Sa Majesté à des sentiments plus conformes à son équité ordinaire, il allait mettre à la voile et poursuivre sur toutes les mers les ennemis de Sa Majesté; qu'il croyait pourtant devoir avertir monsieur le car-

dinal Mazarin et monsieur le chancelier Séguier, qui l'avait fait condamner à mort, de ne pas venir à sa portée, de peur qu'il ne leur coupât les oreilles, ainsi qu'il en avait fait le serment.

» Voulez-vous savoir comment mon père tint sa promesse et fit la guerre aux ennemis du roi ? Je ne vous en citerai qu'un exemple. Celui-là vous donnera une idée du reste....

» Un soir, au coucher du soleil, comme il croisait sur l'Océan, à cent lieues de Cadix, il vit venir à lui le galion des Indes qui portait au roi d'Espagne les tributs du Mexique et du Pérou, c'est-à-dire quatre-vingts millions d'or et d'argent en barres ou monnayé. Douze vaisseaux de guerre escortaient ce précieux trésor, et le galion, épais et lourd, s'avançait lentement au milieu de cette flotte avec une majesté vraiment royale. Quelle proie, si l'on pouvait le saisir ! Et quelle perte pour le roi d'Espagne avec qui la France était alors en guerre ! Mon père n'hésita pas. Il attendit la nuit qui par bonheur était sans lune et presque sans étoiles, profita de ce que les vaisseaux espagnols se gardaient négligemment, se glissa sans bruit et sans allumer ses feux jusqu'auprès du galion, et donna tout à coup vers minuit le signal de l'abordage. L'officier de quart, surpris, n'eut que le temps de tirer deux coups de pistolet et fut jeté à la mer avec quatre matelots. Le reste de l'équipage, saisi dans son sommeil et sans armes, fut forcé de se rendre et enfermé dans l'entrepont. Ce fut l'affaire de trois minutes. En même temps, les autres vaisseaux espagnols, avertis, par le tumulte et les cris, du malheur qui venait d'arriver, se rapprochèrent du galion pour le reprendre. Mon père, quoique déjà vainqueur, ne fut jamais dans un plus grand danger. A ce moment l'amiral espagnol Don Carlos, marquis de Santa-Cruz, qui commandait la flotte, le somma de se rendre s'il ne voulait être pendu comme pirate à la plus haute vergue du galion.

« Marquis ! répondit mon père avec son porte-voix, tu me payeras cher quelque jour cette parole insolente ! Pour cette nuit, causons poliment comme il convient à deux gentilshommes. Tu crois me tenir, et ce serait presque vrai si tu avais affaire à tout autre qu'un Montluc, car vous êtes vingt contre un ; mais je tiens, moi, le cœur et l'âme du roi d'Espagne, c'est-à-dire ses millions. Nous sommes donc manche à manche. Or, voici le traité que je te propose. »

» Au mot de traité la moustache du fier Carlos de Santa-Cruz se hérissa terriblement comme celle d'un tigre en fureur :

« Je n'ai pas mission, dit-il, de traiter avec les ennemis du roi, mon maître, mais de les pendre. »

» Et se tournant vers son capitaine de pavillon, il allait donner le signal du combat, lorsque mon père reprit :

« Marquis, tu as tort de ne pas m'écouter. Tu en auras du regret tout à l'heure. Combien avais-tu de millions dans ce galion ?

— Que vous importe, monsieur de Montluc? répliqua Santa-Cruz.

— Plus que vous ne pensez, marquis. Ces millions sont à moi et à mes braves amis par le droit de la guerre ; mais si vous êtes sage, si vous êtes prudent, si vous veillez avec soin aux intérêts du roi d'Espagne, votre auguste maître, je vous en céderai la moitié, à condition que je pourrai me retirer en sûreté et faire voile vers Saint-Domingue.

— Rendez-vous ! » dit l'Espagnol.

» Alors mon père fit apporter sur le pont les barils d'or et d'argent.

« Si l'on fait feu sur nous, cria-t-il, si un seul de mes hommes est tué ou blessé, je fais jeter deux de ces barils à la mer, et si l'on tente l'abordage, je fais sauter le galion tout entier.

— Feu ! » cria Santa-Cruz.

» Soixante boulets espagnols entrèrent à la fois dans la coque du galion, et abattirent le grand mât.

» Au même instant, car les deux vaisseaux n'étaient pas à plus de trente pas l'un de l'autre, vingt coups de mousquet partirent à la fois du galion et renversèrent cinq ou six Espagnols à bord du vaisseau amiral.

« Maintenant, commanda mon père, jetez par-dessus bord deux de ces barils. »

» Et comme ses matelots hésitaient, les regardant avec convoitise, il ajouta :

« Camarades, ne les regrettez pas ; c'est la part du roi d'Espagne. La nôtre reste intacte. »

» Puis, donnant l'exemple, il saisit l'un des deux barils et le jeta lui-même à la mer.

» A cette vue Don Carlos Santa-Cruz fit cesser le feu, et cria de nouveau avec son porte-voix :

« Rendez-vous, Montluc ! Je vous donne ma parole de noble castillan qu'il ne vous sera fait aucun mal, non plus qu'à vos hommes ! »

» Mon père répliqua :

« Marquis, je crois à ta parole ; à ton tour, crois à la mienne. Le galion est à moi avec tout ce qu'il contient. Par générosité je consens à partager avec le roi d'Espagne ; mais s'il veut tout avoir, il n'aurait pas un seul petit écu. Écarte-toi donc et fais place si tu ne veux réduire Sa Majesté le roi Catholique à mendier son pain chez tous les banquiers de l'Europe. »

» Le fier Castillan poussa un profond soupir et dit :

« S'il ne tenait qu'à moi, monsieur de Montluc, je vous coulerais bas sur-le-champ, dussent périr avec vous tous les trésors de l'Inde et d'Amérique ; mais qui sait ce qu'en penserait Sa Majesté ? Faites vos conditions puisqu'il le faut et que j'ai vécu assez longtemps pour voir la marine espagnole forcée de composer avec un corsaire. »

» A ce mot, mon père répondit :

« Tout beau, marquis. Ce corsaire est d'aussi noble maison que tous les Santa-Cruz ; de plus, il est officier du roi de France, comme tu l'es toi-même du roi d'Espagne.... Mais puisque tu veux mes conditions, les voici.

Entre le baron Annibal de Montluc, commandant le *Ego-et-Rex* au service de Sa Majesté le roi de France, et le marquis Carlos de Santa-Cruz, amiral de la flotte du roi d'Espagne, a été convenu ce qui suit :

Article premier. — Les braves gens que commande le baron Annibal de Montluc et ledit baron consentent à céder au roi d'Espagne la moitié de la somme conquise par leur courage, c'est-à-dire quarante millions.

Article second. — De cette somme attribuée au roi d'Espagne il faut déduire les deux barils précédemment jetés à l'eau par suite de l'orgueilleux entêtement de l'amiral Santa-Cruz, et contenant chacun un million de livres de France en belle monnaie d'or et piastres mexicaines.

Article troisième. — Pour assurer l'exécution loyale et prompte des deux articles précédents, le marquis de Santa-Cruz, monté sur le vaisseau amiral *le Santiago*, accompagnera avec toute sa flotte le baron de Montluc monté sur son brick l'*Ego-et-Rex* où seront transportés les barils d'or et d'argent que contient le galion. Le baron et le marquis s'engagent à faire route bord à bord en bonne intelligence dans la direction de la Rochelle et à se garantir réciproquement contre toute attaque. En vue du port, la flotte espagnole saluera l'*Ego-et-Rex* de cent coups de canon, et celui-ci rendra le salut avec toute son artillerie. Après quoi les 40 millions que le présent traité attribue à Sa Majesté le roi d'Espagne seront transportés à bord du *Santiago* et chacune des deux parties contractantes aura le droit d'aller de son côté sans qu'un seul coup de canon puisse être tiré entre elles pendant huit jours.

« Accordé, dit Santa-Cruz, Est-ce tout?

— C'est tout, répondit mon père.

— Bien... Nous nous retrouverons bientôt, vous et moi, monsieur de Montluc !

— Quand il vous plaira, marquis, répliqua poliment mon père. Je serai toujours heureux de vous voir face à face, le verre ou l'épée à la main. »

» En même temps, comme le galion s'enfonçait peu à peu, il se hâta de transporter son précieux butin à bord de l'*Ego-et-Rex*, traversa de nouveau la flotte espagnole tout entière et, prenant la tête de la colonne, il fit voile vers la Rochelle bord à bord avec le *Santiago*. Arrivé en vue du port, il remit à Santa-Cruz, comme il l'avait promis, trente-huit barils remplis d'or et d'argent, échangea avec lui les saluts les plus cérémonieux et prit congé du marquis de Santa-Cruz.

» Pendant que Santa-Cruz envoyait ses barils sous bonne escorte à la Corogne, et croisait avec cinq vaisseaux de guerre à quelques lieues de la Rochelle, mon père entra dans le port avec son brick, et fit avertir le gouverneur de la ville qu'il le priait de lui faire l'honneur de venir sur son bord, « ayant, disait-il, à lui transmettre un message très-important pour le service du roi. »

» Le gouverneur étant venu à bord, mon père lui dit :

« Monsieur, j'apporte huit millions en or à Sa Majesté le roi Louis XIV ; voulez-vous avoir la bonté de l'en informer et d'en prendre livraison?

— Huit millions ! s'écria le gouverneur. Monsieur, la somme est forte; mais vous en avez pris quarante.

— En effet, répliqua mon père, mais les ordonnances de Sa Majesté portent qu'elle aura seulement le cinquième de toutes les prises; or le cinquième de quarante est huit; donc...

— Monsieur de Montluc, dit alors le gouverneur en tirant de sa poche un ordre signé d'avance, vous ignorez peut-être que le Parlement de Bordeaux vous a condamné à mort et qu'il a confisqué tous vos biens présents et à venir; donc le galion appartient à Sa Majesté, et, croyez-moi, déposez votre prise à terre, gardez un million si c'est nécessaire, et partez sans plus attendre ! je fermerai les yeux sur votre fuite. »

» A ces mots mon père réunit l'équipage de l'*Ego-et-Rex* et lui raconta la proposition du gouverneur. Ce fut un immense éclat de rire ou plutôt une huée; quelques-uns voulaient pendre le brave homme, d'autres voulaient le jeter à l'eau. Mon père lui sauva la vie et le retint à bord en qualité d'otage.

» Pendant ce temps il avait envoyé à Sa Majesté un courrier chargé de porter la lettre suivante, qui fut imprimée un mois plus tard dans la *Gazette d'Amsterdam* avec la réponse de Sa Majesté. Voici la lettre :

« La Rochelle, 18 octobre 1653.

» Sire,

» Conformément à l'offre que j'ai faite à Votre Majesté de combattre ses ennemis sur terre et sur mer, j'ai l'honneur de l'informer que son très-fidèle sujet le baron Annibal de Montluc, capitaine du brick l'*Ego-et-Rex*, s'est rendu maître du galion des Indes qui venait de Carthagène à Cadix, escorté par la flotte espagnole tout entière. Le butin est de quarante millions répartis dans un pareil nombre de barils. Le cinquième est de huit millions, que je tiens à la disposition de Votre Majesté.

» Qu'il me soit permis, sire, d'ajouter à cette heureuse nouvelle un avis qui ne sera pas inutile : c'est celui d'empêcher que le sieur Giulio Mazarini, faquin de naissance, Sicilien d'origine et voleur de profession, ne mette la main sur ce trésor avant qu'il ne soit entré dans vos coffres.

» Pardonnez, sire, un conseil que m'inspire mon zèle ardent pour la gloire et les intérêts de Votre Majesté dont je serai toujours le très-respectueux et très-dévoué serviteur et sujet,

» MONTLUC. »

» Pour réponse, le cardinal Mazarin donna ordre d'arrêter le baron de Montluc, et le gouverneur de Saintonge, aidé de quelques troupes, voulut entrer dans la Rochelle. Mais les bourgeois, gagnés par les libéralités de mon père, fermèrent leurs portes. Pendant qu'on parlementait, la nuit vint et l'*Ego-et-Rex* put sortir du port sans encombre.

» Ayant réussi à éviter l'escadre espagnole, mon père passa sur le continent américain, s'y maria et devint seigneur propriétaire du lac Érié, et de tout le pays environnant dans un rayon de cent lieues. »

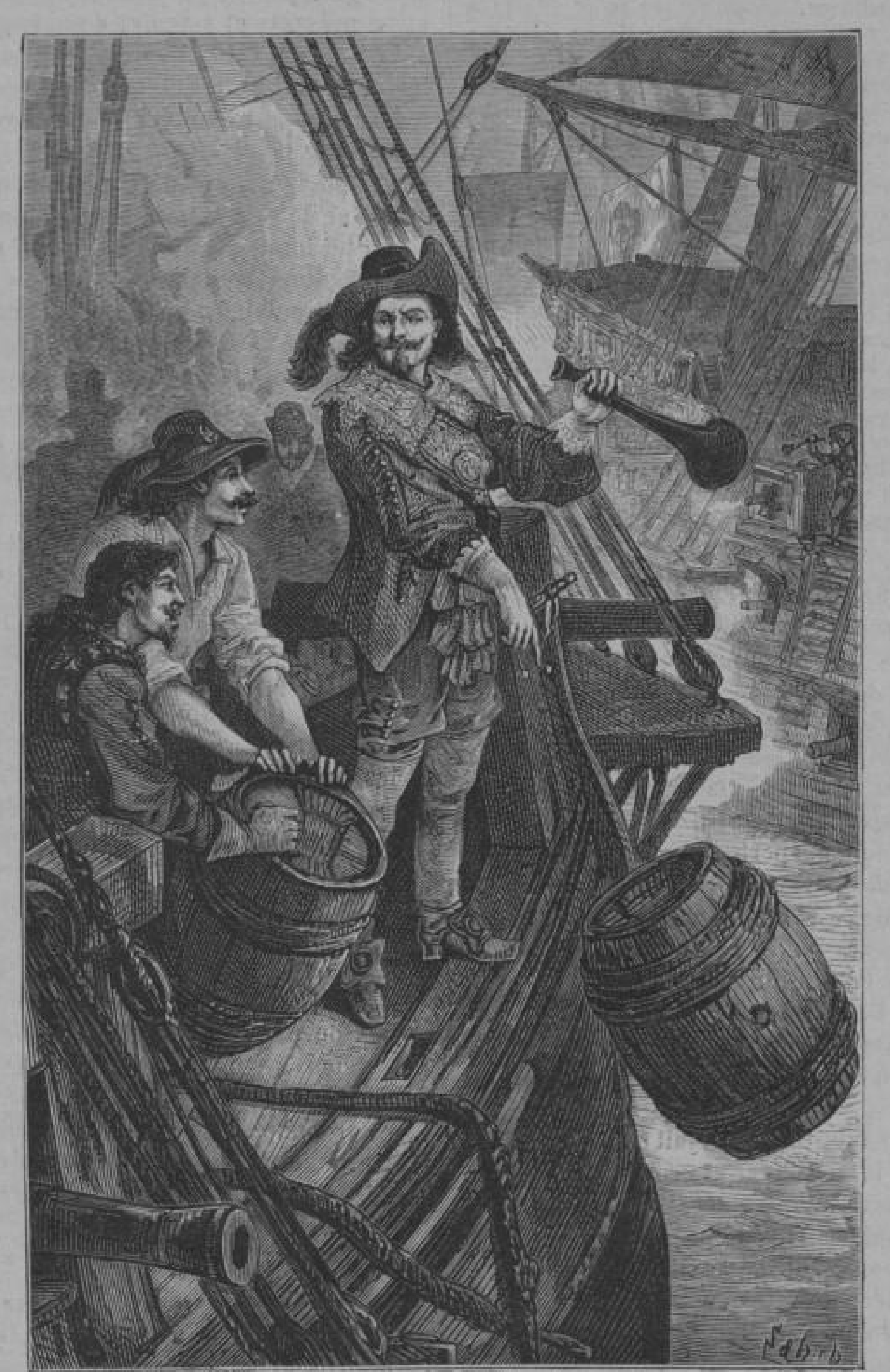
A ce moment Beaupoil entra, portant le café, et M. de Montluc s'interrompit.

Je remplis les verres et je proposai de boire à la santé de M. le baron son père, qui sans doute vivait encore quoiqu'il dût être bien âgé...

« Mon père, reprit le jeune homme, a soixante-dix ans passés, mais la veille de notre départ pour la France il a tué d'un coup de carabine et de deux coups de poignard un ours grizzly qui pesait neuf cents livres. Du reste, la chasse est un goût de famille; ma mère elle-même a fait quelquefois le coup de feu, pendant l'absence de mon père, tantôt contre les ours, tantôt contre les sauvages.

— Comment! m'écriai-je étonné, est-ce que Mme la baronne...?

— En Canada, interrompit M. de Montluc, nous ne sommes pas gardés comme des rois; nous nous gardons nous-mêmes. Si mon père s'est taillé au milieu des forêts une seigneurie plus vaste que l'Anjou, la Touraine, la Bretagne et la Normandie ensemble, c'est à son épée d'abord qu'il le doit, et ensuite au courage de ma mère qui l'a suivi partout jusqu'au jour où, dans le milieu même du lac Erié, il construisit, avec l'aide de ses compagnons, un château ou plutôt une forteresse qu'il appela la Tour-Montluc, en mémoire de la maison de ses ancêtres. Ah! ma mère n'est pas, monsieur le curé, une de ces grandes dames de Versailles qui se fardent, se teignent, se poudrent et font la révérence; jamais plus noble femme, plus belle et plus digne de respect n'a marché sur la terre d'Europe ou d'Amérique... Et mes sœurs, qui sont toutes mariées en Canada, sauf une seule, la plus jeune, demandez à mon ami O'Brian si elles ne peuvent pas soutenir la comparaison avec vos marquises.



C'est la part du roi d'Espagne. (P. 110, col. 2.)

— Oh oui! s'écria l'Irlandais, Mlle Athénaïs surtout!

— Athénaïs, mon cher curé, dit M. de Montluc en se tournant vers moi, c'est ma plus jeune sœur, et ce pauvre O'Brian a une peur terrible qu'elle ne se marie en son absence.

— Mais, repris-je alors, est-ce que Mme la baronne, votre mère, était Canadienne de naissance? »

Au lieu de répondre, le jeune baron de Montluc me demanda :

« Monsieur le curé, avez-vous un vicaire?

— Oui, monsieur.

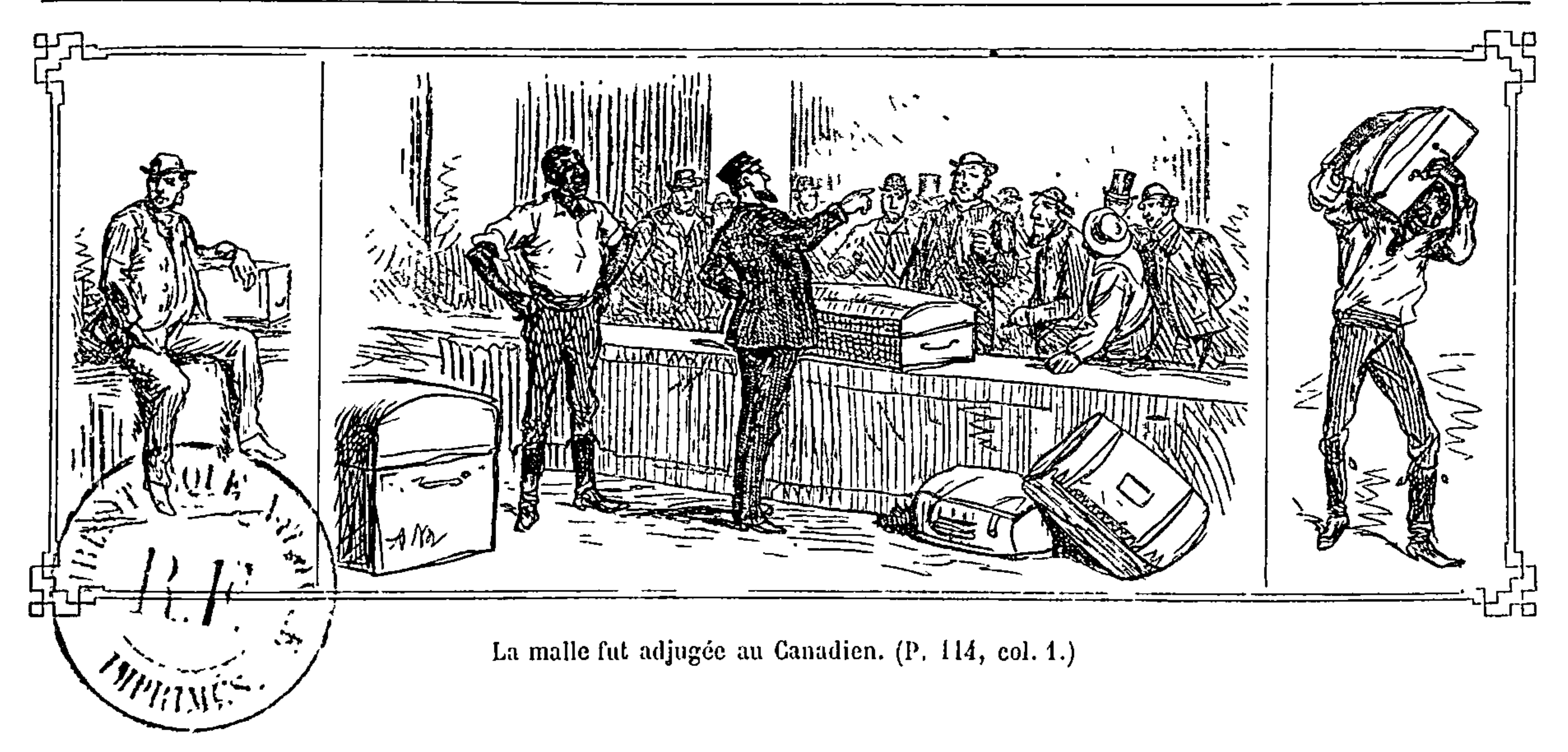
—Est-il jeune et robuste?

— Très-jeune et très-robuste.

— Vous saurez tout à l'heure, continua-t-il en riant, pourquoi je vous fais ces questions. Je reviens au mariage de mon père, qui vous intéressera peut-être et vous donnera une idée de la manière dont nous vivons en Canada. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.





La malle fut adjugée au Canadien. (P. 114, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

III

Achat d'une malle aux enchères. — Deux singuliers associés. — Questions d'affaires.

Deux ou trois jours après, le chef de gare, en faisant sa tournée, remarqua le coffre de matelot et demanda depuis quand il était là.

« Depuis le 15, » répondit Marcus Porcius Cato.

Le chef de gare avec un bout de craie inscrivit la date sur le coffre même ; après quoi, il prit une note sur son carnet.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulèrent sans que personne vînt réclamer le « colis en souffrance ». Personne probablement n'y songeait, à l'exception de Marcus Porcius Cato, qui l'escaladait pour y fumer sa pipe, aussitôt qu'il avait une minute de loisir.

Le 16 avril 1870, le chef de gare, ayant consulté son carnet, tira un petit carré de papier de son pupitre, écrivit dessus : *Malle à vendre aux enchères*, et le colla proprement avec quatre pains à cacheter sur l'un des piliers de la gare.

Il est d'usage, en Amérique, de garder sans rétribution les colis des voyageurs jusqu'à ce qu'ils viennent les réclamer. Mais au bout d'un an et un jour les compagnies font vendre aux enchères les colis non réclamés, dans l'état où ils sont, sans les ouvrir.

A l'heure fixée pour la vente, Marcus Porcius Cato apparut avec la malle sur l'épaule et la déposa d'un air rechigné sur le comptoir de chêne. A force de fumer sa pipe sur le dos de la malle, il avait fini par croire qu'elle était un peu à lui. Il était aussi désolé de la voir partir qu'il avait été furieux de la voir arriver.

Profitant de ce qu'aucun de ses supérieurs n'était encore en vue, il se pencha sur le comptoir, adressa au public une série de grimaces et de clignements d'yeux et avertit charitablement les amateurs qu'ils feraient bien de retourner à leurs affaires. Selon lui, on se repentait toujours d'avoir acheté les colis que la compagnie mettait en vente. Ils ne contenaient, en général, que du sable et des cailloux, ou des morceaux de bois, ou de vieilles dames que leurs femmes de chambre avaient étranglées dans un moment de colère.

Les insinuations de M. P. Cato produisirent beaucoup moins d'effet que la vue de la malle elle-même. La plupart des flâneurs s'en allèrent en faisant une moue de dédain ; quelques curieux restèrent, non pour prendre part à la vente, mais pour parier entre eux sur les prix d'enchères. La lutte fut circonscrite entre un juif hollandais, un fripier allemand et un grand Canadien qui ressemblait trait pour trait à un robuste fermier normand.

Il avait une figure pleine et colorée, une bouche large et souriante, deux bons yeux bleus et des favoris couleur de cidre. Son accent était celui de la

1. Suite. — Voy. page 97.

Basse-Normandie, comme le remarqua un commis-voyageur français, auquel il eut la complaisance de donner quelques explications.

La malle fut adjugée au Canadien moyennant vingt-deux dollars.

Comme il arrive toujours en pareille circonstance, ceux qui lui avaient disputé son emplette furent les premiers à la tourner en dérision, dès qu'ils n'eurent plus aucun droit d'y prétendre. L'opinion générale fut que le Canadien avait fait un marché de dupe.

« C'est peut-être vrai, » dit-il d'un ton de bonne humeur. Et il ajouta philosophiquement : « Ce qui est fait est fait. »

Là-dessus, il se mit à siffler comme pour appeler un chien ; et voyant que ses sifflements ne produisaient aucun effet, il cria d'une voix de stentor : « Holà, Sam ! »

Toutes les fois qu'on ne sait pas le nom d'un nègre, on l'appelle Sam. M. P. Cato, qui s'était éclipsé prestement, n'avait garde de répondre, quoiqu'il entendît fort bien et qu'il comprît encore mieux. Il s'était caché dans son réduit obscur ; furieux d'avoir été dépossédé de sa malle, il avait mis dans sa tête laineuse de ne pas aider l'acquéreur à l'emporter.

Le Canadien s'était assis sans façon sur le comptoir pour attendre qu'il plût à Sam de reparaître en scène. Il sifflotait un air de chasse.

Le commis-voyageur s'amusait à donner des coups de badine sur la caisse, qui rendait à chaque coup un son mat.

« Vingt-deux dollars, c'est une somme! dit-il au Canadien.

— Tout de même! répondit flegmatiquement l'acquéreur de la caisse, et il reprit son air de chasse.

— Encore si vous aviez su ce qu'il y a dedans. »

La réflexion était assez niaise, et le commis-voyageur ne l'avait faite que pour ne pas laisser tomber la conversation. Il y eut dans les yeux bleus de son interlocuteur une lueur de malice.

« Avez-vous un frère? » demanda-t-il sans sourciller.

Le commis-voyageur rougit et déclara sèchement qu'il n'avait pas de frère, et qu'il ne voyait pas bien quel rapport il pouvait y avoir...

« Bon! reprit le Canadien avec un calme parfait. Mais supposez que vous ayez un frère : savez-vous s'il aimerait le fromage?

— Comment puis-je le savoir?

— C'est comme moi : comment puis-je savoir ce qu'il y a dans une caisse fermée que je vois pour la première fois de ma vie? Voyez-vous, mon garçon, ne prenez pas l'habitude de faire des suppositions ; quand on s'y met, on ne s'arrête plus, et je vous demande à quoi cela mène en affaires. Feu mon père disait : « Avec des *si*, on finirait par faire tenir les eaux du Saint-Laurent dans une bouteille ! » et il avait raison. Voyons, mon ami, j'imagine que je ne vous ai pas blessé et que vous n'allez pas vous fâcher. Vous êtes Français ; moi, Canadien. Or vous savez que Canadien, c'est comme Français. Entre compatriotes, on ne se fâche pas, surtout pour une bonne plaisanterie. Avouez qu'elle est bonne, la plaisanterie. Aussi je vous garantis bien qu'elle n'est pas de moi : je n'ai pas assez d'esprit pour l'avoir trouvée tout seul. C'est mon partner, c'est Tommy qui me l'a apprise. En voilà un qui a de l'esprit, le vieux Tommy ! je suis sûr que vous seriez charmé de le connaître. Nous sommes descendus à *Stanley Hotel*, tenez, l'hôtel que vous voyez là-bas.... Allons, décidément, puisque Sam ne veut pas se montrer, je crois que je ferai mieux de ne pas l'attendre plus longtemps. Oh! oh! reprit-il après avoir jeté un coup d'œil sur sa montre, c'est l'heure où Tommy se lève, je n'ai que le temps de me sauver. Au plaisir de vous revoir ! »

Sautant alors du comptoir, il mit la malle sur son épaule avec une merveilleuse facilité, adressa un sourire amical au commis-voyageur, et se mit à trotter dans la direction de *Stanley Hotel*.

« Palefrenier! » murmura le commis-voyageur, lorsque le Canadien fut à une bonne distance. Mais au fond de son âme il s'applaudit d'avoir été prudent et de n'avoir point cherché querelle à un homme capable de porter une caisse d'un quintal avec autant d'aisance.

Le Canadien grimpa au pas de course l'escalier de *Stanley Hotel*, et ouvrit avec précaution une porte du premier étage. La porte ouverte, il s'introduisit dans une chambre à deux lits, dont les jalousies étaient encore baissées, quoiqu'il fût déjà onze heures. L'un des deux lits était vide, et comme le drap et la couverture avaient été rejetés par-dessus le pied, on y voyait encore en creux l'empreinte du géant canadien. L'autre lit était occupé par un gentleman de petites dimensions, qui dormait profondément, le nez tourné du côté du mur.

Le géant avait la figure cramoisie, moitié parce qu'il avait monté l'escalier au pas de course, moitié parce qu'il étouffait à grand'peine une forte envie de rire, comme un écolier qui vient de faire une mauvaise plaisanterie.

Ayant cherché du regard un endroit convenable pour y déposer son fardeau, il n'en trouva pas d'autre que son lit. Sous le poids de la caisse le lit fit entendre un craquement prolongé ; le gentleman de petite dimension tressaillit, s'éveilla à moitié et, de dessous sa couverture, s'écria : « Qui va là? est-ce vous, Kit?

— Ce n'est que moi, mon vieux Tommy, et je suis bien fâché d'avoir troublé votre sommeil.

— Quelle heure est-il?

— Onze heures. »

Par un brusque soubresaut « le vieux Tommy » se dressa sur son séant et se frotta les yeux avec une grande énergie.

Le « vieux Tommy » était aussi noir, aussi tanné, aussi sec et aussi petit, que l'autre était blond,

rose, florissant et gigantesque. Dans sa petite figure osseuse, Tommy n'avait de grand que les yeux, qui étaient noirs et brillants comme du jais, et de saillant que le nez, qui aurait fait honneur à un homme de six pieds. A première vue, sans qu'on sût bien pourquoi, il vous faisait l'effet, non d'un petit homme, mais d'une grosse fourmi. Il avait les mouvements décidés, brusques et nerveux, et l'activité presque farouche d'une fourmi en quête de quelque travail difficile. Mais, par exemple, dès qu'il souriait, la fourmi disparaissait comme par enchantement : vous vous trouviez en face d'un homme parfaitement laid, mais dont la physionomie exprimait au plus haut point la bonté et la droiture.

Ayant promené ses regards de fourmi tout autour de la chambre, il aperçut l'emplette de son camarade.

« Qu'est-ce que c'est que ce sarcophage ? demanda-t-il étonné.

— C'est une malle, répondit Kit avec un peu d'embarras.

— Parbleu, je le vois bien ! Mais cette malle d'où vient-elle ?

— Je l'ai achetée à la gare, aux enchères.

— Pourquoi faire ? demanda le petit homme bistré, du ton que doit prendre la fourmi économe en interrogeant une cigale dépensière.

— Pour l'enlever à un fripier allemand qui en avait grande envie (vous savez que je n'aime pas les Allemands), et en second lieu pour voir ce qu'il peut bien y avoir là-dedans : — une idée à moi.

— Combien l'avez-vous achetée ?

— Vingt-deux dollars.

— Vingt-deux dollars ! s'écria Tommy en bondissant hors de son lit. Mais, petit malheureux, vous voulez donc ruiner l'association ? »

Oh ! c'est alors qu'il avait l'air et les allures d'une fourmi à qui l'on a volé ses œufs, tant il était noir, agile, affairé.

Il avait bien de la peine à s'empêcher de rire en voyant l'air consterné du géant. Au fond, qu'était-ce qu'une somme de vingt-deux dollars comparée aux services qu'il tirait chaque jour de l'activité, de l'honnêteté, des longues jambes et de l'imperturbable mémoire de son associé ? Mais il aimait à le taquiner, à l'exciter, il jouait avec lui comme un enfant malicieux avec un gros terre-neuve.

« Votre sang s'épaissirait, si je ne vous taquinais pas, disait-il souvent à son compagnon. D'ailleurs vous n'en déjeunez que mieux, quand je vous ai bien houspillé. »

« Ne vous fâchez pas, Tommy, dit le géant d'un air penaud, en lui tendant ses pantoufles et sa robe de chambre.

— Je me fâcherai si je veux, répondit la fourmi en se détournant pour sourire.

— Sans doute, sans doute, tenez, voilà votre foulard. Notez bien que je considère l'achat de cette malle comme une fantaisie personnelle et non comme une affaire qui concerne l'association...

— Un homme d'affaires n'a pas de fantaisies, grommela la fourmi en nouant son foulard autour de son cou.

— C'est vrai, vous avez raison. Sonnerai-je pour qu'on monte de l'eau chaude ? Oui, vous avez raison. Dans tous les cas, l'achat est un achat personnel. Vous porterez les vingt-deux dollars à mon compte. Voilà qui est convenu.

— Convenu si je veux, » marmotta la fourmi en remuant la tête avec un mouvement de mauvaise humeur parfaitement joué.

Comme le géant insistait, il lui dit d'un air de condescendance :

« Nous verrons, petit dépensier. Mais avant de rien décider, j'ai à vous demander compte de l'emploi de votre matinée. »

L'autre, comme un gros chien bien dressé, alla chercher sur la table un calepin relié en basane, tout usé par le frottement, l'ouvrit à la page des affaires du jour, l'offrit respectueusement au petit homme, et attendit ses questions, les mains derrière le dos, comme un enfant qui va réciter son catéchisme.

Après chacune de ses réponses la fourmi noire réfléchissait quelques secondes, mouillait du bout de sa langue la mine de plomb d'un énorme porte-crayon d'or, et minutait quelques notes d'une écriture monumentale. Tous les philosophes ont observé que plus un homme est petit, plus son écriture est ample et majestueuse.

Cette faculté de ruminer les affaires, de trouver la solution à la minute, et de la coucher par écrit sans hésitation, faisait depuis plus de vingt ans l'admiration du géant. A ses yeux, le noir Tommy était une créature d'un ordre supérieur ; et il se demandait au moins une fois par jour comment cet être supérieur avait pu s'engouer d'un grand butor comme lui, au point de l'accepter comme associé.

« Vous êtes bien capable, dit la créature supérieure, d'avoir profité de la fraîcheur pour grimper au Look out Mountain ?

— J'y suis monté, en effet.

— Avez-vous vu le photographe ?

— Je l'ai vu ; il a encore les clichés en question ; il demande huit jours pour fournir les douze cents cartes.

— Bon ! »

Là-dessus, la créature supérieure mouilla la mine de plomb de son crayon et se disposa à écrire.

« Attendez, dit la créature inférieure en lui posant timidement la main sur la manche, le photographe dit qu'il est bien isolé là-haut et qu'il s'ennuie quand il n'a pas de visiteurs. Alors, pour se distraire, il sculpte des bâtons de voyage fort intéressants pour les personnes qui font collection de ces sortes de curiosités. Il m'en a montré tout un stock.

— Pauvre diable, dit l'homme-fourmi avec un de

ses bons sourires, j'espère que nous pourrons le débarrasser de ses bâtons. Il ne fait peut-être pas des affaires bien brillantes, là-haut?

— Il n'en a pas l'air, répondit le géant en secouant la tête avec une expression de profonde pitié.

— Alors cette commande de douze cents épreuves a dû lui paraître une aubaine?

— Vous pouvez le croire. Si vous aviez vu sa figure quand je lui ai dit cela!

— Qui connaîtrions-nous bien en fait de marchands de cannes? Nous n'avons guère traité d'affaires de ce genre.

— Pardon, reprit vivement le géant, nous connaissons Ralston de New York, Kimbal de Charlestown, Petherik de Louisville.

— Quel bon cœur vous avez, lui dit l'homme-fourmi charmé de le voir prendre si chaudement en main la cause du photographe-sculpteur, et puis aussi quelle admirable mémoire! Vous ne vous figurez pas quels services vous me rendez et combien je serais embarrassé sans vous. J'imagine qu'après avoir escaladé le Look out Mountain, vous n'avez pas eu le temps de faire autre chose?

— C'est ce qui vous trompe, s'écria le géant avec un naïf orgueil, j'ai vu cet homme de l'Alabama.


Vers le milieu du fleuve, une barque... (P. 118, col. 1.)

— Accepte-t-il?

— Il accepte. J'ai vu l'homme d'affaires de Wheat.

— Eh bien?

— Faillite.

— Combien pour cent aux créanciers?

— Douze pour cent, et même ce n'est pas encore bien sûr.

— C'est Faggett qui ne sera pas content, je l'avais cependant prévenu. Il faudra envoyer une dépêche. »



En somme, il se trouva que le géant avait dans sa matinée traité cinq affaires importantes, sans compter l'affaire des bâtons de voyage et celle de la malle.

« Vous en faites trop, dit l'homme-fourmi en lui portant une botte amicale avec le carnet qu'il venait de refermer. Tenez, remettez ça en place. Grâce à votre activité, nous pourrons partir un jour plus tôt pour la Nouvelle-Orléans. Et maintenant, si nous faisions l'autopsie de notre malle!

— Comme cela? sans avoir déjeuné! » dit le géant avec un effroi comique.

L'homme-fourmi se frappa le front de son poing fermé et s'écria :

« Égoïste que je suis d'avoir oublié que vous êtes debout... depuis?

— Quatre heures et demie.

— ..... Depuis quatre heures et demie du matin, et que par conséquent vous devez mourir de faim. Commençons donc par déjeuner. »



IV

Origine de l'association King et Triquet. — Autopsie de la malle.

L'homme-fourmi s'appelait Thomas King. Quoique né de parents anglais, dans le quartier anglais de la Nouvelle-Orléans, il n'y avait absolument rien d'anglais en lui que son nom. Quiconque le voyait pour la première fois aurait juré qu'il était né sur les bords de la Garonne, et non pas sur les rives du Mississipi. Toutefois il n'avait du gascon que l'apparence extérieure. C'était un petit homme sérieux, froid, méthodique, lequel, par une singulière contradiction, avait un goût prononcé pour les voyages en zig-zag et les expéditions aventureuses.

Il avait étudié très-sérieusement pour exercer la profession d'homme de loi, et avait même débuté d'une manière assez brillante.

Un beau jour il lui arriva de se charger d'une affaire importante. Quand il l'eut bien étudiée, elle lui parut si louche qu'il refusa de faire un pas de plus, et malmena très-rudement le client qui la lui avait mise entre les mains. Cette petite aventure, qui fit du bruit, lui montra clair comme le jour que s'il avait le goût des affaires, il n'était point né pour la chicane, et il planta là son *office*, sans autre forme de

procès. Ayant transformé en *greenbacks* [1] une assez jolie maison qui lui venait de ses parents, il se mit à parcourir dans tous les sens l'immense territoire des États-Unis : à quoi il trouvait son plaisir d'abord, et ensuite son profit.

Il s'était mis très-vite au courant de tous les genres de commerce et de négoce, et excellait à établir d'un bout de l'Union à l'autre des relations suivies entre les gens qui avaient besoin de vendre et ceux qui désiraient acheter. Il n'avait pas son pareil pour trouver des débouchés aux industries nouvelles, et il contribua grandement, sans en tirer vanité, au développement prodigieux de quelques villes nouvellement créées.

Comme il était prudent, il n'entreprenait jamais que des opérations destinées à aboutir ; et comme il se contentait d'une très-modeste commission, les offres lui venaient de tous les côtés : il avait le droit de choisir, et il se montrait difficile.

C'est dans l'État de Missouri, au bord même du fleuve, qu'il rencontra pour la première fois celui qui devait être désormais son ami et son associé.

Le grand Canadien était le vingt-sixième enfant d'un fermier des environs de Québec, dont la famille était originaire de la Basse-Normandie. Les catholiques du Canada payent la dîme au curé de leur paroisse ; cette dîme est représentée par la vingt-sixième gerbe de la récolte. En revanche, lorsqu'il arrive, ce qui n'est pas très-rare, qu'une famille s'accroisse d'un vingt-sixième enfant, l'enfant est appelé *dîmier*, et c'est le curé de la paroisse qui se charge de son éducation et de son instruction.

Christophe Triquet était *dîmier*. Le curé mit tous ses soins à faire de Christophe un honnête homme et un bon chrétien, en quoi il réussit parfaitement. Mais il échoua dans toutes ses tentatives pour en faire un homme instruit et pour le lancer dans les professions libérales.

Le *dîmier* avait, tout enfant, une vocation très-prononcée pour l'état de bûcheron ou de trappeur, parce que les trappeurs et les bûcherons vivent au grand air, et ne se soucient nullement d'apprendre à lire et à écrire. Cependant, comme il était doux et obéissant, il se consumait en efforts désespérés pour faire entrer quelque chose dans sa tête. Il y fit entrer à grands coups de maillet les éléments d'une médiocre instruction primaire. Il lisait l'anglais et le français et les écrivait sans trop de fautes d'orthographe.

Il apprit assez vite à compter, mais les mathématiques proprement dites furent pour lui lettres

Le petit homme saisit la main du nègre. (P. 118, col. 2.)

1. Billets de banque.

closes. De ses essais d'études classiques, il ne lui resta qu'une profonde horreur pour le grec et le latin, et un respect superstitieux pour toutes les personnes qui avaient su se débrouiller dans cet inextricable labyrinthe, tout plein de ténèbres augustes et redoutables.

Son protecteur réussit à le faire entrer comme teneur de livres chez un grainetier en gros de Montréal. Il y demeura cinq ou six ans, comme un chien à l'attache, travaillant ferme, et se privant de tout pour faire des économies. Lorsqu'il se vit à la tête d'une petite somme assez rondelette, il dévoila tout à coup le secret de son ambition, qui était de passer aux États-Unis, pour y faire fortune, comme tant d'autres.

D'essai en essai et d'étape en étape, il s'était peu à peu enfoncé vers le Sud-Ouest, ayant laissé en route pas mal de dollars et beaucoup d'illusions. Par une belle soirée de printemps, il se promenait la tête basse, les mains derrière le dos, à quelque distance du Missouri. Une petite combinaison sur laquelle il comptait beaucoup venait d'échouer le plus platement du monde ; les yeux fixés sur la belle terre rouge des champs missouriens, il se demandait pour la centième fois pourquoi il végétait si misérablement là où tant d'autres trouvaient à s'employer et à s'enrichir.

Le chemin qu'il suivait machinalement aboutissait à un plateau d'où la vue embrassait une grande étendue du cours du Missouri.

Tout à coup il tressaillit, jeta autour de lui un regard rapide, aperçut un pieu énorme qui faisait l'angle d'une clôture, l'arracha avec violence, et par un mouvement familier aux lutteurs, releva les parements des manches de son habit.

« Tant pis pour eux ! » grommela-t-il entre ses dents, et il se mit à courir de toutes ses forces du côté de la berge.

Les eaux boueuses du Missouri, éclairées obliquement par les rayons du soleil couchant, ressemblaient à une immense nappe d'or mat, d'où jaillissaient par endroits, au soulèvement d'une vague, des éclairs éblouissants, aussitôt éteints.

Sur ce fond lumineux se détachaient trois objets que les regards perçants du Canadien avaient découverts du premier coup, malgré la distance : vers le milieu du fleuve, une barque, partie de la rive gauche et qui faisait force de rames pour gagner la rive droite ; cent pas en avant de cette barque, un de ces énormes chiens que l'on dressait à chasser l'homme ; et à une vingtaine de brasses de la rive droite, un nègre qui nageait avec l'énergie du désespoir.

Car à cette époque le congrès de Washington, loin d'abolir ou d'adoucir l'esclavage, en avait augmenté l'horreur, en autorisant par une loi les possesseurs d'esclaves à poursuivre leurs nègres fugitifs, même sur le territoire des États qui leur donnaient autrefois asile.

Un homme de petite taille, debout sur la rive, adressait des signes d'encouragement au fugitif. Tout à coup le petit homme se baissa vivement, saisit la main du nègre épuisé et l'aida à gravir la berge, qui était boueuse et glissante.

Christophe le vit échanger quelques paroles avec le nègre, qui ensuite prit sa course vers la campagne. Quant au petit homme, il demeura résolûment à son poste, décidé, selon toute apparence, à faire face au chien et aux chasseurs d'hommes.

Cette énergie chez un être d'apparence faible et chétive émut profondément le brave cœur de Christophe, et il redoubla de vitesse.

Le nègre, qui accourait de son côté, fut épouvanté à la vue du géant et de sa massue. Il fit un bond de côté comme pour franchir l'énorme clôture en planches qui bordait le chemin.

« N'aie pas peur, mon vieux, lui dit Christophe de sa bonne grosse voix ; et surtout ne perds pas ton temps à faire de la gymnastique. Tiens, pauvre créature, voilà un peu d'argent. Maintenant, fais-moi le plaisir de jouer des jambes, pendant que je vais m'occuper de ton affaire. »

A suivre. J. Girardin.



LES TCHERKESSES

Les derniers événements d'Orient ont mis de nouveau en relief le nom d'une nation qui semblait à jamais rayée de la liste des peuples, celle des Tcherkesses ou Circassiens. Nous les voyons dans cette guerre se distinguer par leur fureur et leur cruauté sanguinaire. C'est à eux que l'on fait remonter les horribles massacres de chrétiens en Bulgarie que l'Europe reproche avec raison à l'Empire Ottoman.

Certes nul ne peut essayer d'excuser ces épouvantables forfaits, mais il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire des Tcherkesses durant le dernier demi-siècle pour comprendre quelle haine immense cette race doit entretenir contre les Russes et les chrétiens.

La malheureuse nation circassienne, aujourd'hui anéantie ou misérablement dispersée, fut naguère au premier rang des peuples les plus importants du Caucase. On citait ses guerriers pour leur bravoure, ses femmes pour leur beauté, et la race entière pour

sa noblesse héréditaire empreinte dans les traits, dans l'attitude et le costume. Leur habitation natale était la région de l'isthme caucasien, comprise entre le Kouban et la mer Noire, aux deux côtés de l'extrémité nord-ouest de la chaîne, qui va se terminer sur le détroit de Kertch, au débouché de la mer d'Azof.

Les Tcherkesses occupaient cette contrée extrême depuis un temps immémorial. Le Périple qui porte le nom de Scylax, et dont la rédaction, pour cette partie, peut remonter à cinq cents ans avant notre ère, les connaît déjà aux approches du Bosphore sous le nom grécisé de Kerkètes. Un certain nombre de noms de tribus circassiennes aisément reconnaissables dans les auteurs de l'époque romaine confirment ce fait, déjà révélé par le nom des Kerkètes, que ce groupe de populations, qui par son type physique se rattache évidemment à la grande famille indo-européenne, était fixé de toute antiquité dans la partie de l'isthme dont il a été dépossédé par les Russes.

Chez les Tcherkesses comme chez les autres populations du Caucase, ou plutôt comme chez tous les peuples primitifs, la tribu était la base de la constitution sociale. La nation se partageait en huit tribus principales. Les deux plus puissantes, les Adighé et les Chapsough, occupaient la zone maritime, les six autres étaient à l'est de la chaîne; enfin les Tchetchenz, peuplade sœur, s'étendaient jusque vers la Caspienne. Leur religion, devons-nous ajouter, était un islamisme fanatique, désigné, depuis une réforme récente et particulière à la nation circassienne, sous le nom de muridisme.

C'est vers 1834 que commença la guerre dans laquelle devait succomber l'indépendance circassienne. Déjà depuis longtemps les Russes s'avançaient dans l'intérieur de l'isthme, mais, sauf quelques faibles postes, ils n'avaient dans la montagne aucune influence. Les Tcherkesses surtout leur opposaient une résistance formidable. Le tsar résolut qu'à tout prix on obtiendrait leur soumission, et la guerre fut menée avec une vigueur qui attira pour la première fois l'attention de l'Europe sur les Circassiens.

Les Russes ne s'étaient sans doute pas attendus à la soumission immédiate des Tcherkesses ; mais ils rencontrèrent de leur part une résistance qu'ils n'avaient pas prévue. Ils eurent beau renouveler leur expédition en 1835 et 1836, ils perdirent beaucoup d'hommes et n'eurent que très-peu de succès, malgré la bravoure de leurs généraux, parmi lesquels le Courlandais de Sass se fit surtout remarquer par des actes héroïques et chevaleresques. Ils poussèrent néanmoins leurs reconnaissances jusqu'à Soudjouk-Kalé et Pchad.

Cette guerre pleine de périls tira en longueur et occupa tous les moments des chefs du corps détaché du Caucase, qui se succédèrent sans rien terminer, sans avancer même notablement l'œuvre de la pacification. Cependant l'armée fut alors portée de 60 000 hommes jusqu'à 120 000. Les Murides, ou prêtres musulmans de la secte caucasienne, prêchèrent la guerre sainte, et les tribus déjà soumises à la Russie se soulevèrent pour venir en aide aux Tcherkesses.

Les plus redoutables des insurgés étaient les Chapsough. Ils avaient pour alliés les Oubikh, et ils finirent par s'entendre avec Chamyl, le jeune compagnon du muride Kasi-Moullah, qui était devenu dans l'intervalle l'âme du mouvement.

Chamyl avait alors près de quarante ans ; son évasion de Himri, au temps de la mort de Kasi-Moullah, l'avait entouré d'un grand prestige. D'abord à la tête de 20 000 hommes seulement, il étendit de plus en plus son influence, et, au bout de quelques années, arrivé à l'apogée de sa puissance, il pénétra jusque chez les Kabardins, qui résistèrent pourtant à la prédication de la guerre sainte. Peu de temps auparavant (1843), il avait pu un instant faire assiéger Mozdok. Toutes les expéditions des Russes, entreprises depuis Tiflis d'année en année, restaient sans effet considérable, et les négociations du prince Vorontsof (depuis 1845) ne produisaient pas de meilleurs résultats.

Il nous est impossible de rappeler ici, même très-succinctement, les divers incidents de cette guerre de religion qui dura jusqu'à la fin de 1859, où elle se termina par la reddition forcée de Gounib, quand Chamyl, poursuivi jusque dans ses derniers retranchements, dut à la fin rendre les armes au prince Bariatinski et échanger contre une longue, mais honorable et douce captivité en Russie, les périls journaliers d'une lutte opiniâtre et héroïque. Tout ce que nous pouvons nous permettre, c'est de rappeler quelques traits de la curieuse carrière de Chamyl, de donner entre autres un souvenir à la fameuse prise d'Akkoulko, le 23 juillet 1839, et à la défense désespérée que les Tchetchenz, soutenus avec intrépidité par leurs femmes, opposèrent au brave mais malheureux général Grabbe.

Ce général avait complétement défait Chamyl deux mois auparavant à Arguani, dans un combat corps à corps qui dura deux jours; puis il avait réussi à enfermer le nouveau muride dans le fort que nous avons nommé et qui est situé sur un rocher à pic, non loin du rapide Koïsou, et il se croyait sûr, après un blocus de quelques semaines, de se rendre enfin maître de sa personne. Mais au milieu d'un combat sanglant où les siens firent des prodiges de valeur et qui devint un vrai massacre auquel les femmes mêmes prirent part avec furie, le muride trouva moyen, par de hardies résolutions, de s'échapper de la mêlée et dut son salut à la fuite.

Ses guerriers crièrent au miracle, comme après l'évasion de Himri. Chamyl se cacha dans les épaisses forêts de l'Itchkéri, passa ensuite de la Soundja au Koïsou, et se prépara à une nouvelle défense dans l'aoul fortifié de Dargo.

Peu de temps après, il se trouva, comme nous l'a-

vons dit, à l'apogée de sa puissance. Mais elle déclina tout aussi rapidement, et la guerre dite d'Orient de 1855 ne put rien faire pour la relever. L'aoul fortifié de Véden, que les Russes enlevèrent le 12 avril 1859, en devint pour ainsi dire le tombeau. Daniel Beg abandonna alors l'intrépide muride, dont Gounib devint, quelques mois après, le dernier refuge.

Nous avons dit que les Russes l'y assiégèrent encore, et comme Chamyl n'avait pas assez de monde pour bien défendre cette position où des rochers extrêmement escarpés étaient encore surmontés par l'aoul, il se laissa surprendre par trois colonnes ennemies qui avaient profité d'un épais brouillard pour escalader le côté où le guerrier tchetchenz se croyait le moins en danger. Il avait d'abord répondu au prince Bariatinski, qui le sommait de se rendre : « Le Gounib-dagh est haut, mais Allah est encore plus haut, et toi, tu es en bas. » Maintenant rien ne pouvait plus le sauver. Il se décida à se rendre. Le général russe, ainsi que son maitre, s'honorèrent en n'abusant pas de ce coup du sort : l'empereur Alexandre ordonna à Bariatinski de traiter son prisonnier avec distinction et clémence. Chamyl fut transféré en Russie; le côté oriental du Caucase fut alors pacifié.



Chef Tcherkesse. (P. 118, col. 2.)

Les Tcherkesses, eux, continuèrent la guerre. Mais enfin, après une résistance opiniâtre aux efforts prolongés des armées russes, après une lutte acharnée, sanglante, implacable, de près d'un demi-siècle, les tribus circassiennes, pressées, refoulées, expulsées pied à pied de leurs montagnes si longtemps inaccessibles, acculées enfin à la côte, et n'ayant plus devant elles ni protection ni retraites, n'eurent plus d'autre ressource que de reconnaître la domination russe comme l'avaient fait depuis vingt ans les tribus de Chamyl et les autres populations du Caucase oriental, ou d'abandonner leur patrie qu'elles ne pouvaient plus défendre.

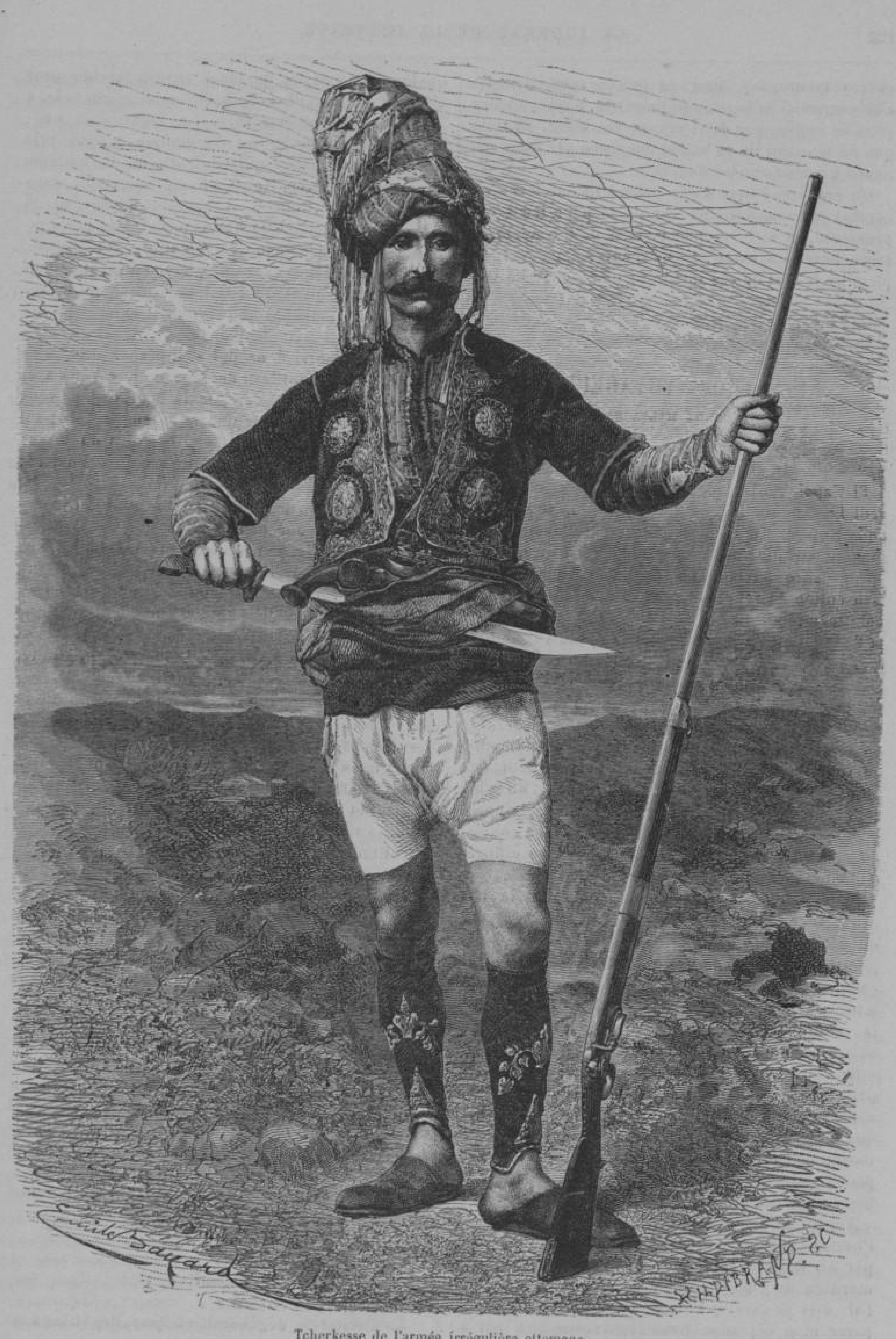
Quelque désespéré que fût ce dernier parti, c'est celui que les Circassiens adoptèrent; à la perte de leur sauvage indépendance, ils préférèrent les misères de l'exil.

L'année 1864 vit se renouveler un de ces faits de l'histoire des temps barbares dont l'Europe avait perdu le souvenir depuis les siècles du moyen âge, l'expatriation d'une nation entière. Près de 400 000 individus, hommes, femmes et enfants, dirent un douloureux adieu aux tombeaux de leurs pères, privés de leurs armes, dépouillés de tous leurs biens, n'emportant avec eux que leurs regrets et leur haine.

Musulmans de religion, les Tcherkesses demandèrent asile au sultan; et épouvantablement décimés par la misère et les maladies, ils furent répartis par le gouvernement ottoman dans les provinces maritimes de l'Anatolie et dans le nord de la Turquie.

Un grand nombre d'entre eux, plus de cent mille, s'établirent dans la Dobroudja et les provinces septentrionales de la Bulgarie. Ils y amenèrent avec eux les mœurs et toutes les habitudes sauvages qui les avaient rendus de si dangereux voisins pour les Russes. Ne reconnaissant que l'autorité de leur khan, qui prétendait traiter d'égal à égal avec le sultan, les Tcherkesses traitèrent les Bulgares en peuple vaincu, s'emparant des meilleures terres et ne dédaignant pas d'opérer de temps à autre des razzias sur les troupeaux des malheureux indigènes.

Si les Tcherkesses soupiraient encore après leurs



Tcherkesse de l'armée irrégulière ottomane.

chères montagnes, tout du moins semblaient-ils s'accommoder de leur nouvelle patrie, payée, à leurs yeux du moins, par de si cruels sacrifices. Et voilà que de nouveau ils se voient menacés par leurs ennemis héréditaires les Russes.

On comprend que cette fois-ci ils arrivent au combat avec une haine centuplée pour leurs oppresseurs, et si le monde civilisé doit condamner leurs horribles excès, il ne peut s'empêcher de plaindre le sort de ces valeureux montagnards.

Louis Rousselet.



LES TROIS VOYAGEURS [1]

LÉGENDE MALGACHE

Si l'apologue ne vient pas des dieux, comme le veut La Fontaine, il est du moins une inspiration de la nature, car on le rencontre chez tous les peuples, même les plus sauvages. En voici un que des voyageurs ont recueilli dans l'île de Madagascar. L'invention en est commune; les détails n'en sont point combinés avec cet art ingénieux qui donne à la fiction l'air de la vraisemblance; mais il montre que les nations les moins cultivées trouvent dans le cercle borné de leurs connaissances des images familières pour exprimer les vérités morales sur lesquelles reposent les sociétés humaines.

Sous les rayons d'un soleil implacable un homme de la tribu des Hovas traversait lentement une plaine aride et sablonneuse. Le grincement du sable où s'enfonçaient les pas du voyageur troublait seul le silence de la solitude. L'air tremblait au contact du sol et des bouffées brûlantes comme les effluves d'une fournaise traversaient l'espace embrasé.

Cependant, à l'ombre d'un rocher dont la tête calcinée dominait cet océan de flammes, jaillissait un mince filet d'eau qui se perdait à quelques pas plus loin dans la poussière. Parvenu au bord de cette source, le voyageur s'arrêta. Il laissa tomber à terre un sac de riz blanc qu'il avait apporté jusque-là, malgré la chaleur et la fatigue, étancha sa soif, et s'assit en réfléchissant à sa triste situation. « Hélas! pensait-il, que vais-je devenir? Je n'ai pris depuis hier aucune nourriture; je n'ai pas rencontré sur ma route le moindre fruit sauvage. Ce riz que je traîne ajoute à ma fatigue sans m'offrir le moyen de calmer mes souffrances, car je n'ai rien pour le faire cuire. Mes jambes refusent de me porter. Est-ce donc ici que je dois mourir? »

Tandis qu'il se désolait de la sorte, il vit briller à l'horizon comme un éclair, et bientôt il fut rejoint par un nègre malgache qui portait sur la tête une marmite de cuivre poli. « Je suis sauvé! s'écria-t-il; avec ce vase et l'eau de la source, je vais préparer mon déjeuner. Nous trouverons bien par ici quelques herbes ou quelques feuilles sèches pour allumer du feu. Cherchons ensemble, camarade. »

Ils cherchèrent en vain. La roche était nue; pas un brin d'herbe ou de mousse n'avait pris racine dans le sable qui engloutissait la fontaine sans se désaltérer. Notre affamé retombait dans son désespoir, quand il aperçut auprès de la source un troisième personnage dont sa préoccupation l'avait empêché de remarquer l'approche. Celui-ci avait déposé sur une pierre un fagot de bois sec et contemplait d'un œil de convoitise le sac gonflé et la marmite qui rayonnait comme un miroir.

Le premier arrivé ne put s'empêcher de sourire en regardant le fardeau de l'inconnu. « Vous avez eu, dit-il, une idée bizarre, mais heureuse, de vous charger de ce bois par une telle température; s'il est inutile pour vous chauffer, il servira du moins à faire cuire mon riz. Allons, mes amis, à l'œuvre; car le temps passe, et j'ai grand'faim. »

En quelques instants le feu fut allumé et la marmite remplie d'une eau limpide qui bientôt commença à bouillir, entraînant dans ses tourbillons les grains entr'ouverts du riz. Les trois voyageurs se tenaient rangés autour du brasier dont ils ne sentaient pas la chaleur et contemplaient avec une avidité joyeuse la bouillie de plus en plus épaisse et les bulles d'air qui, partant du fond de la marmite, venaient crever à la surface en la boursouflant.

« Quel excellent repas nous allons faire, dit le Malgache.

— En effet, le mets paraît délicieux, reprit le Hova; mais il me semble que vous parlez mal et que vous vous flattez d'un espoir injuste : ce riz m'appartient et je prétends le manger seul.

— Ne vous ai-je pas prêté ma marmite?

— Et n'ai-je pas donné mon fagot?

— Votre fagot n'était qu'un fardeau gênant dont vous vous êtes débarrassé à mon profit; d'ailleurs en voici les cendres. Quant à la marmite, je vais vous la rendre, mais permettez que j'en retire d'abord mon bien.

— Non pas! je la veux tout de suite. J'ai fourni le contenant : le contenu me revient. A quoi vous servait votre riz sans ce vase et sans le bois de notre camarade? Aviez-vous les dents assez fortes pour le manger cru?

— C'est pourquoi je réclame la bouillie, repartit l'homme au fagot. Mon bois a changé de forme; il est maintenant représenté par la couleur appétissante de cette bouillie et par l'odeur qui s'en échappe.

— Eh bien, ouvrez les narines et respirez le fumet pendant que je mange.

— Je veux ma part!

— Vous ne l'aurez pas!

— Rendez-moi ma marmite!

— Quand j'aurai fini. »

La discussion dégénérait en querelle, et les con-

testants n'étaient pas loin d'en venir aux mains, quand le propriétaire du fagot, qui paraissait le plus sage ou peut-être se défiait de la vigueur de son bras : « Mes amis, dit-il, chacun de nous a fourni un élément indispensable au repas que nous nous disputons. Mais nous oublions la source, sans laquelle le riz, la marmite et mon bois n'auraient été d'aucune utilité. Cette source, c'est Dieu qui la fait couler dans le désert, et il nous a permis d'y puiser sans consulter quels titres nous avons à sa bonté. Écoutons la leçon qu'il nous donne et, sans nous chicaner sur nos droits, partageons-nous ce mets dans la mesure de notre appétit. Faisons la paix et mettons-nous à table. La bouillie a refroidi pendant notre dispute. Je crois qu'il y manque un peu de sel, mais le plaisir de nous être obligés l'un l'autre tiendra lieu d'assaisonnement. »

Le conseil fut suivi ; et, après s'être réconfortés, les nouveaux amis se remirent en marche, résolus à conserver jusqu'au terme de leur voyage un accord qui leur avait été si profitable.

ADOLPHE ADERER.



MONTLUC LE ROUGE[1]

III

Comment M. le baron Annibal de Montluc fut reçu en Canada.

« Voici, continua M. de Montluc, comment se fit le mariage. Je vous ai dit que mon père avait quitté la France, poursuivi sur terre et sur mer par la haine des deux plus puissants rois de l'Europe. Il est vrai qu'à son tour il était roi sur son brick l'*Ego-et-Rex* ; mais ses compagnons se lassèrent bientôt de mener cette vie errante. La prise du galion d'Espagne les avait tous enrichis ; ils voulurent jouir de leur fortune nouvelle. Le plus grand nombre rêvaient de s'établir tranquillement dans quelque beau pays, de s'y marier et d'y vivre en toute joie et prospérité entourés de leur famille. Comme la France leur était fermée, mon père réunit tous ceux qui lui étaient resté fidèles, et, après conseil tenu, il fut décidé que l'*Ego-et-Rex* se dirigerait vers le Canada.

« Nous sommes à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Saint-Laurent, leur dit mon père, nous remonterons le fleuve jusqu'à Québec. Le gouverneur nous demandera nos passe-ports. Je lui dirai qui je suis. C'est un de mes amis, le comte de Bonneval. Il fermera les yeux et nous laissera passer. Je vous mènerai à Montréal, soixante lieues plus loin. Là nous serons en plein Canada, au milieu d'une forêt de quatre cents lieues de long et de trois cents lieues de large, où l'on ne trouve que des ours, des serpents, des cerfs, quelques missionnaires et des sauvages. Nous aurons bien du malheur si le terrain nous manque pour bâtir et si nous ne trouvons pas de femmes pour entrer en ménage. Au besoin, si c'est nécessaire, on épousera les filles des sauvages, après les avoir converties. »

» Tout l'équipage cria :

« Vive monsieur le baron de Montluc ! Vive le capitaine ! »

» Voilà comment l'affaire fut décidée.

» Cinq jours après, l'*Ego-et-Rex* entra dans le golfe du Saint-Laurent, longea l'île d'Anticosti et remonta le fleuve, qui est large en cet endroit comme un bras de mer et profond comme un puits de trois cents pieds. A cent cinquante lieues de là il était devant Québec, au pied d'un magnifique rocher qu'on appelle le cap Diamant.

» Aussitôt tout le monde voulut mettre pied à terre, mais mon père s'y opposa.

« Il faut voir d'abord, dit-il, si nous serons reçus en amis ou en ennemis ; car Sa Majesté le roi Louis XIV pourrait bien avoir donné l'ordre de nous couper le cou, ce qui est malsain dans cette saison. »

» Puis, sans délibérer davantage, mon père mit pied à terre à trois cents pas de la ville avec la moitié de son équipage et, s'approchant du rempart, pria un bourgeois de bonne mine, qui montait la garde, d'avertir M. le comte de Bonneval, gouverneur de la Nouvelle-France[1], que M. le baron de Montluc, son cousin, capitaine de l'*Ego-et-Rex* au service de Sa Majesté, désirait lui présenter ses respects et renouveler sa provision de vivres et d'eau.

« Monsieur le baron, dit le bourgeois de Québec, vous arrivez bien à propos et monsieur le comte sera bien aise de vous voir. »

» En même temps il appela tout le poste aux armes. En un clin d'œil la nouvelle se répandit dans toute la ville qu'il venait d'arriver de France un renfort considérable, commandé par M. le baron Annibal de Montluc.

» A cette nouvelle tous les bourgeois accoururent, suivis bientôt de la garnison, du gouverneur, de l'évêque et du clergé.

» Mon père fut un peu étonné d'abord. Il ne s'attendait pas à recevoir un pareil accueil.

« Mon ami, dit le gouverneur en l'embrassant, c'est Dieu qui vous envoie.

— Monsieur le baron, ajouta l'évêque, vous nous sauvez la vie.

— Pas possible ! s'écria mon père. Vous vous ennuyez donc beaucoup dans ce pays ?

— M'ennuyer ! dit le gouverneur. Ah ! plût au ciel que nous n'eussions pas autre chose à craindre !... Savez-vous, mon ami, que tous les matins, depuis trois mois, on s'attend à être égorgé par les sau-

1. Suite — Voy. pages 88 et 108.

1. C'est l'ancien nom du Canada français.

vages ? Savez-vous que la moitié de la milice bourgeoise passe la nuit sur les remparts pendant que l'autre moitié dort dans les maisons, la main sur ses armes ? Savez-vous qu'on a scalpé avant-hier deux bourgeois qui s'étaient hasardés hors de la ville ? que trois femmes et cinq enfants ont été égorgés la semaine dernière dans un village voisin ? que le père Langlois, de la Compagnie de Jésus, a été écorché vif, il y a trois semaines, par les Tsonnouthouans ? que le père Brébeuf a reçu quelques jours auparavant la palme du martyre et que les cinq tribus Iroquoises, aidées secrètement des Anglais du Massachusetts et des Hollandais de la Nouvelle-York, menacent d'assiéger et de brûler Québec ? Savez-vous encore que vous êtes le premier renfort que Sa Majesté nous ait envoyé depuis dix ans ? »

» A ces mots mon père se mit à rire.

« Mon cher comte, dit-il, si le Roi Très-Chrétien savait que je viens d'aborder sur ses terres, il me ferait couper la tête *hic et nunc*, au ras des épaules. » Et il raconta son histoire.

« Puisqu'il en est ainsi, Montluc, nous pouvons nous donner la main et faire alliance, reprit Bonneval en riant; car, sur mon âme! si votre tête ne tient guère sur vos épaules, la mienne n'est pas plus solide, et, à mille lieues des rois et des parlements, on est heureux de retrouver, au milieu des sauvages, un ami qu'on n'attendait pas... A propos, dans quelle direction allez-vous ? A l'est, à l'ouest, au nord, au sud ?...

— Je vais à la noce, dit mon père. Avez-vous des filles à marier dans ce pays ? »

» M. de Bonneval leva les bras au ciel.

« Hélas ! s'écria-t-il, à qui le dites-vous ? Toutes nos filles sont retenues d'avance. Nous en avons fait venir cinquante-deux de France cette année. Le jour de leur arrivée, on les a reçues au son des violons sur le port. L'évêque les a conduites en procession à la cathédrale. On a chanté un *Te Deum*, et trois jours après elles étaient mariées. Nous en avons demandé d'autres... Des filles à marier ! Ah ! vous êtes bien tombé, Montluc ! »

» A cette triste nouvelle, l'équipage de l'*Ego-et-Rex* tout entier poussa un profond soupir.

« Or çà, dit mon père, il n'est pas temps de se lamenter. Aujourd'hui, puisque nous sommes en pays ami, tâchons de nous réjouir. Demain nous irons chercher fortune ailleurs. »

» Sur ces sages paroles tout le monde alla dîner, mon père avec l'évêque chez le gouverneur, comme c'était son droit, et ses compagnons avec les plus riches bourgeois de Québec, qui se disputaient le plaisir de leur donner l'hospitalité. Carréguy, un Basque, lieutenant de mon père, et ceux qui étaient restés à bord de l'*Ego-et-Rex* eurent leur part de la joie commune et furent comblés de jambons d'ours, de filets d'élan, de gigots d'opossum, de dindons, de canards sauvages, de boudins, de saucisses, de volailles de toute espèce et de toutes les viandes que le Canada fournit en abondance.

» Quant aux saumons, ils sont si nombreux et si gros dans le Saint-Laurent qu'on n'avait qu'à se baisser pour en prendre, et que les Canadiens s'excusaient sur leur pauvreté d'offrir une nourriture si commune et si peu digne de leurs hôtes.

» Comme on allait se lever de table, un sauvage de la tribu des Ériés entra, demandant à parler à M. de Bonneval.

« C'est le Père des prières qui m'envoie, » dit-il.

Mon père rejette les Iroquois dans le fossé. (P. 126, col. 2.)

» Le gouverneur se tourna vers mon père et lui dit : « C'est le nom que les sauvages donnent au père Fleury, qui est en mission sur les bords du lac Champlain, à cent lieues d'ici. »

» Le sauvage tendit une lettre au gouverneur qui l'ouvrit sur-le-champ et la lut tout bas d'abord, puis à voix haute :

« *Croix de l'Érable*, au bord du lac Ontario.

» Monsieur le gouverneur,

» Tout est perdu si vous ne venez à notre secours. Le village a été surpris ce matin au point du jour par une troupe de quatre cents Iroquois idolâtres, parmi lesquels cent cinquante environ sont armés de mousquets que les hérétiques de la Nouvelle-Angleterre leur ont vendus pour notre extermination.

» Trente ou quarante de nos prosélytes Ériés ont été massacrés avant d'avoir eu le temps de se mettre en défense. Personne n'aurait échappé, car l'ennemi entrait en même temps de tous les côtés,

si par bonheur M. Champlain, en ouvrant sa fenêtre à quatre heures du matin, n'avait vu les Iroquois se glisser sans bruit sous les pommiers et n'avait sur-le-champ donné l'alarme. Son frère, éveillé par le bruit, est accouru devant le portail de la grande cour, et tous deux ont sonné de la trompe pour avertir nos fidèles Ériés et leur offrir un asile dans l'habitation, en même temps qu'avec leurs serviteurs ils écartaient les Iroquois à coups de mousquet.

» C'est à ce moment que notre vénérable père Fortin, n'écoutant que son courage, a voulu, malgré les supplications des Ériés et les nôtres, parcourir le village pour donner l'absolution à tous les fidèles mourants. Pendant qu'il s'acquittait de ce pieux devoir, les païens Iroquois l'ont frappé de trois coups de hache. Il est tombé en s'écriant : « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Et il a rendu son âme au Seigneur.

» Après quoi le chef des Iroquois a voulu le scalper; mais, à cette vue, rien n'a pu retenir l'ardeur de nos bons Ériés. Malgré leur petit nombre, ils se sont élancés, M. Champlain l'aîné en tête, sur leurs sauvages ennemis ; ils en ont tué sept à coups de mousquet, neuf à coups de crosse ou de hache, ont emmené trois prisonniers et emporté le corps de notre saint martyr.

Le jeune gentilhomme prit son élan. (P. 127, col. 2.)

» J'ai le regret d'ajouter qu'ils ont attaché leurs prisonniers à un poteau et qu'ils les ont, malgré tous mes efforts, scalpés, coupés en quartiers et brûlés vifs. C'est un reste de leur éducation païenne qu'on n'a jamais pu déraciner jusqu'ici. MM. Champlain eux-mêmes n'ont pas cru devoir s'y opposer.

» Cependant, et quoiqu'on ait repoussé le premier assaut, les Iroquois, qui vont recevoir des renforts et qui sont d'ailleurs, à ce que disent nos sauvages chrétiens, payés et armés par les Anglais du Massachusetts, ont bloqué la maison des MM. Champlain. Nos fortifications consistent en une forte palissade, précédée d'un fossé profond. Il nous reste vingt-cinq sauvagesses jeunes ou vieilles, trois femmes françaises, dont la première est Mlle Champlain, qui vient de donner l'exemple du courage, en même temps que de toutes les vertus de son sexe, et dix-sept hommes en état de porter les armes, sans compter les blessés, parmi lesquels MM. Champlain aîné et cadet.

» Monsieur le gouverneur, si vous pouvez empêcher la semence chrétienne que nous avons jetée dans ce pays de périr étouffée sous les efforts des païens et des hérétiques, si vous voulez sauver la Nouvelle-France et donner à la nation française, au Roi et à notre sainte religion catholique une

contrée plus vaste, plus salubre et plus fertile que la moitié de l'Europe, il faut nous envoyer sur-le-champ tous les renforts dont vous pourrez disposer. Dieu veuille que vous n'arriviez pas trop tard !

» FLEURY, missionnaire. »

Au bas de cette lettre était écrit d'une autre main :

« Le Révérend Père Fleury, qui vous a informé de tout, excepté de trois blessures qu'il a reçues — une au bras, une autre à la tête et la dernière dans la poitrine, mais par bonheur aucune n'est mortelle — voulait partir avec le messager et demander du secours aux Hurons, nos alliés ; mais il peut à peine se soutenir, tant il est affaibli par la perte de son sang. Nous l'avons donc retenu de force.... Nous avons des vivres pour un mois. Passé ce délai, il en sera de nous ce que la Providence aura ordonné.

» CHAMPLAIN aîné. »

» La lecture de cette lettre fut suivie d'un long silence. M. de Bonneval, le gouverneur, paraissait consterné, aussi bien que l'évêque et les autres convives.

» Le sauvage seul, les bras croisés, regardait tout le monde d'un air impassible.

« Mon père Ononthio, dit-il enfin (Ononthio est le nom que les sauvages donnent à tous les gouverneurs), que répondrai-je à M. de Champlain ?

— Que faire ? répliqua le gouverneur. Nous avons à peine assez de monde, de poudre et de munitions pour garder Québec. D'une heure à l'autre les Iroquois peuvent donner l'assaut et massacrer tous les habitants. »

» Alors mon père prit la parole ;

« Mon cousin, dit-il à M. de Bonneval, vous ne pouvez rien faire pour ces braves gens de la *Croix de l'Érable* ?

— Rien.

— Et vous, monseigneur ?

— Hélas ! répliqua l'évêque, je vais ordonner des prières de quarante heures pour le salut de leurs âmes ; car, pour ce qui est de leur vie, vous voyez vous-même... »

» Alors mon père se tourna vers le sauvage.

« Est-ce loin d'ici le lac Champlain ? demanda-t-il.

— Cent lieues.

— Par quel chemin es-tu venu ?

— Je me suis jeté dans le lac, pendant la nuit. J'ai nagé entre deux eaux et surpris un canot des Iroquois qui n'était pas gardé. J'ai ramé toute la nuit. Je suis arrivé le matin dans la rivière Richelieu. La rivière m'a porté jusqu'au Saint-Laurent et le Saint-Laurent jusqu'ici.

— Quelle est la profondeur de la rivière Richelieu ?

— De dix à trente pieds depuis le lac Champlain jusqu'au Saint-Laurent, répondit le gouverneur.

— Alors, mon cher Bonneval, dit mon père, recevez nos remercîments pour votre généreuse hospitalité. Nous allons partir dans une heure, moi, mon ami Carréguy et tout l'équipage de mon brick l'*Ego-et-Rex*, qui ne tire pas plus de six pieds d'eau et qui peut passer partout. »

» On veut le retenir. Il n'écoute personne. Il rassemble ses matelots, met à la voile, remonte le Saint-Laurent avec le sauvage qu'avait envoyé M. Champlain et arrive à la *Croix de l'Erable* précisément à l'heure où l'assaut venait de commencer. Trente ou quarante Iroquois avaient déjà passé par-dessus les palissades et se battaient corps à corps avec les assiégés. Les autres suivaient de près.

Mon père voit le péril. Il range l'*Ego-et-Rex* le long du rivage et fait tirer à mitraille sur les Iroquois. A trente pas de distance quarante-cinq ou cinquante furent tués ou blessés. Les autres, effrayés et ne sachant d'où leur vient la mort, prennent la fuite. Mon père alors débarque avec ses compagnons, l'épée dans une main, le pistolet dans l'autre, rejette les Iroquois dans le fossé, le traverse sur un pont-levis, en tue encore une vingtaine et sans doute en aurait tué bien davantage si ces sauvages, qui courent mieux que des lévriers, ne s'étaient dispersés dans les bois comme une volée de moineaux poursuivie par un vautour.... »

Ici M. de Montluc fut interrompu dans son récit par un cri d'admiration de Beaupoil, qui venait de rentrer sans être aperçu, tenant dans ses bras deux bouteilles de mon meilleur vin de Bourgogne.

« Ah, monsieur ! ça devait être magnifique, dit Beaupoil. Je voudrais bien voir ce pays, moi qui n'ai jamais rien vu !

— Mais, lui dis-je en riant, sais-tu seulement, mon garçon, où se trouve le Canada, comment le pays est fait, si l'on voudrait t'y recevoir, et si M. de Montluc n'a pas d'autre affaire que d'y retourner avec toi ?

— Pour cela, monsieur le curé, répliqua Montluc, soyez tranquille. Le pays est bon. Les hommes de l'âge et du caractère de Beaupoil y sont rares et précieux et, quant à l'emmener, c'est mon plus grand désir, car j'y vais tout droit en passant par Bordeaux, où la frégate *la Foudre* nous attend, Patrick et moi, avec les instructions cachetées de Sa Majesté. Et nous n'avons pas de temps à perdre, car le sort du Canada dépend de notre promptitude, et peut-être aussi la vie de mon père et de ma mère...

— Et celle d'Athénaïs, ajouta l'Irlandais d'une voix émue.

— Sans compter celle de Lucy, » reprit Montluc.

Et comme Montluc vit que je ne connaissais ni Mlle Athénaïs ni Mlle Lucy, il me dit :

« Athénaïs, c'est ma sœur. Quant à Lucy, c'est une compatriote de Patrick... Mais il est un peu tard pour vous parler de ces dames. Nous devons partir demain matin à cinq heures. Allons dormir. »

A ces mots il se leva, puis tout d'un coup, frappé d'un souvenir, il chercha dans ses poches, ne trouva rien et s'écria :

« Grand Dieu ! J'ai perdu le paquet de lettres et les instructions de Sa Majesté qui étaient enfermées dans un sac de cuir. Quelqu'un de ces loups, prenant ce cuir pour une chair humaine, l'aura déchiré sans doute et emporté au fond des bois pendant la bataille.

— Qu'allons-nous faire? dit lord Kildare. Des instructions si importantes ! Et si pressées!... Si le roi le savait, il nous ferait mettre à la Bastille tous deux pour cent cinquante ans. »

Il y eut un moment de silence. J'étais aussi ému qu'eux-mêmes de cette perte. Marion commençait à gémir et, suivant sa coutume, à tout rejeter sur son mari.

« C'est ta faute, disait-elle. Si tu n'étais pas allé à la pêche, tu n'aurais pas rencontré les loups, tu n'aurais pas perdu Friquet, tu n'aurais pas obligé ces messieurs à te tirer de peine, et M. le baron de Montluc ne risquerait pas d'être mis à la Bastille pour cent cinquante ans. »

Pendant ce discours le Canadien réfléchissait. Tout à coup il se leva et dit : « Il faut retrouver ce paquet. Attends-moi là, Kildare, et tiens compagnie à monsieur le curé.

— Que veux-tu faire ?

— Parbleu ! retourner sur le champ de bataille de tout à l'heure. Ici, Phœbus ! »

J'essayai de le retenir.

« Monsieur, au nom du ciel, ne sortez pas ! Il neige depuis cinq heures, et il y a des bandes de loups dans la montagne...

— Par le temps qu'il fait, ajouta Beaupoil, on ne mettrait pas un païen dehors. A cent pas d'ici nous avons peut-être six pieds de neige. Vous tomberez dans quelque précipice. »

Pendant que Beaupoil parlait, je fermai à double tour la porte de la chambre et je mis résolûment la clef dans la poche de ma soutane pour empêcher M. de Montluc de sortir malgré moi.

Il se mit à rire, me serra la main avec amitié et dit :

« Vous avez peut-être raison, monsieur le curé. Voyons donc si la neige dure toujours. »

Il ouvrit la fenêtre, étendit la main vers le sud-ouest, du côté de Tulle, comme pour chercher d'où venait le vent et, regardant son chien, un magnifique terre-neuve aux longs poils, soyeux, demi-noir, demi-blanc, qui le regardait avec des yeux presque humains :

« Phœbus ! » dit-il.

Le chien se dressa aussitôt, agitant la queue d'un air d'intelligence.

« Tu vois ce que j'ai perdu ! »

Et il lui montra du doigt un reste de lanière de cuir qui pendait encore à son ceinturon.

Phœbus aboya de nouveau.

« Eh bien, mon bon Phœbus, il faut aller le chercher tous les deux. »

Puis se tournant vers moi : « Monsieur le curé, dit-il, laissez-nous passer. Donnez la clef. »

Je répliquai : « Monsieur le baron, vous le voyez vous-même. Vous allez à une mort certaine. Vous serez la proie des loups. Demain matin, avec les gens du village, nous irons tous ensemble à la recherche de vos dépêches. »

Et je résistai avec fermeté à toutes ses prières et à celles de lord Kildare, qui voulait au moins le suivre et qu'il força de rester au coin du feu.

« Puisque rien ne peut vous convaincre, mon cher curé, dit-il enfin, je prends le seul chemin qui me reste. »

Et montrant au chien la fenêtre ouverte :

« Va, dit-il, va le premier, Phœbus ! »

Sans hésiter le chien sauta par la fenêtre du premier étage et disparut.

Alors le jeune gentilhomme prit son élan et, d'un bond tout pareil, tomba debout sur ses pieds, dans la neige profonde.

Marion poussa un cri de frayeur et d'admiration pendant que M. de Montluc disait à son ami :

« Donald, jette-moi mon épée par la fenêtre, et vous, monsieur le curé, attendez-moi pour prendre le café. Je serai à vous tout à l'heure. »

Lord Kildare obéit et le Canadien suivit les traces de Phœbus.

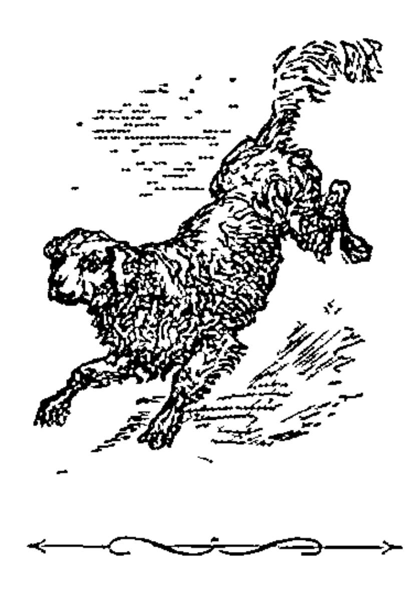
Je m'écriai en refermant la fenêtre : « Votre ami est perdu ! »

Kildare se mit à rire. « Perdu ! lui ! dit-il. Vous ne connaissez pas Montluc ! Tout à l'heure il ne vous a parlé que de son père, par modestie ; mais s'il voulait vous parler de lui-même, vous en auriez pour trois jours à entendre le récit de ses exploits. Ah ! il est de bonne race mon ami Montluc, et il a de qui tenir ! Faites-lui raconter seulement comment il est venu de Québec en France le mois dernier et comment à nous trois, lui, moi et Phœbus (car Phœbus en était), nous avons pris une frégate anglaise à l'abordage. »

Je priai lord Kildare de le raconter lui-même, et il y consentit.

« D'ailleurs, ajouta-t-il, cela nous fera prendre patience en attendant le retour de Montluc et le café. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



A TRAVERS LA FRANCE

—

MONTREUIL-BELLAY

A une des extrémités de la ville de Montreuil-Bellay, chef-lieu de canton du département de Maine-et-Loire et de l'arrondissement de Saumur, sur un rocher que baigne la jolie rivière du Thouet, s'élèvent, à côté d'une belle église gothique, les hautes murailles et les tours imposantes d'un vieux château féodal. Le double nom de la localité rappelle en même temps qu'il y eut là un petit monastère (*monasteriolum*), et que la souveraineté féodale du lieu appartint à un seigneur appelé Bellay, ou mieux Berlay. Ce Berlay fut mis en possession du fief par le célèbre Foulques Nerra, comte d'Anjou, célèbre constructeur de forteresses, qui avait lui-même fait élever le château de Montreuil, vers l'an 1025. Les descendants de Berlay se montrèrent ingrats envers les successeurs de Foulques. L'un d'eux, par sa révolte, attira sur sa forteresse les armes de Geoffroi Plantagenet, qui ne réduisit la place qu'après un siége d'un an et en fit abattre les murailles. Le château venait d'être reconstruit lorsque le roi Louis VIII y vint séjourner, en 1224. Montreuil avait alors changé de maîtres : il appartenait aux vicomtes de Melun, à qui succédèrent les puissantes familles d'Harcourt, de Longueville, de la Meilleraye, de Cossé-Brissac et de la Trémoille. Aux comtes d'Harcourt et aux ducs de Longueville est due une seconde reconstruction du château, durant le XVe et le XVIe siècle ; tel il était à cette époque, tel il a été rétabli de nos jours, moins le formidable donjon, qui est complétement détruit. On en remarque surtout la porte d'entrée, flanquée de deux tours, les nombreuses tourelles accrochées aux sommets des murailles, les fenêtres gothiques, les vastes celliers voûtés et les cuisines.


Château de Montreuil-Bellay.

L'église attenante au château et qui semble en avoir fait partie servit, en effet, de chapelle seigneuriale ; mais elle reçut en quelque sorte une existence distincte par le titre de collégiale qui lui avait été conféré. Ce titre lui donnait le droit d'être desservie par un chapitre de chanoines ; les princes puissants, au moyen âge, aimaient à placer auprès d'eux de tels chapitres, dont la présence leur paraissait rehausser considérablement l'éclat de leurs demeures. L'église de Montreuil-Bellay, aujourd'hui simple paroisse, était digne, par son architecture, de sa destination primitive. Sa fondation date du XVe siècle, et elle offre toutes les délicatesses avec toutes les grandeurs de l'architecture de cette époque. Ses fenêtres, dont les meneaux dessinent les contours les plus variés, sont surtout fort belles ; mais il reste peu de débris des splendides verrières dont elles étaient closes autrefois. Au-dessus de la façade se dressent deux tours jadis fortifiées, dominées elles-mêmes par l'aiguille d'un clocher enté sur le chœur. Tout près de cet édifice, des pans de murs assez pittoresques marquent l'emplacement du monastère qui a donné à Montreuil-Bellay la première partie de son nom. Ces fragements d'architecture remontent au XIIe siècle.

Le territoire de Montreuil renferme un monument bien plus ancien que tous ceux de la ville et bien antérieur à sa fondation : c'est une pierre levée, de celles qu'on appelle en Bretagne des *peulvans* et partout ailleurs des *menhirs*.

A. Saint-Paul.



Tommy se mit à considérer le carnet. (P. 131, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

V

Origine de l'association Tommy et Kit. — Malgré la vive opposition de Kit, Tommy se plonge dans un problème de cryptographie.

Lorsque Christophe, tout haletant, arriva à la berge, le petit homme était fort affairé à empêcher le chien d'aborder. A chaque tentative de l'énorme bête, il lui détachait des coups de botte qui le rejetaient en pleine eau. Mais ce jeu ne pouvait durer longtemps; d'ailleurs la barque approchait avec rapidité; les trois hommes qui la montaient excitaient par leurs vociférations l'aveugle rage du chien et se répandaient en horribles menaces à l'adresse du petit homme, qui n'était autre que Tom King.

Christophe s'abattit comme une avalanche à côté de Tom, et, sans perdre son temps en explications oiseuses, commença par assommer le chien d'un coup de massue.

« Et d'un, » dit-il, comme s'il était bien décidé à parfaire la série.

« Vous, reprit-il en s'adressant à Tom, qui s'essuyait le front, vous êtes ce que j'appelle un joli garçon, soit dit sans vous offenser. C'est bien, ce que vous avez fait là. C'est d'autant mieux, que vous en étiez réduit à vos armes naturelles. Quoi! pas même une canne, pas même un méchant petit pistolet!

— J'ai un pistolet, répondit Tom, mais il n'est pas chargé, et, sur le moment, je n'y ai même pas pensé.

— Passez derrière cet arbre, car je vois que l'un des braillards de la barque est armé, et il pourrait vous gêner pendant que vous chargerez votre pistolet.

— Je reste à côté de vous, répondit Tom avec une froide résolution.

— J'aime les gens comme vous, s'écria Christophe en le regardant avec un redoublement d'admiration. Eh bien, chargez votre joujou de façon que cette grande brute vous voie faire; cela lui donnera à réfléchir... C'est chargé?

— Oui.

— Stop! » cria le géant, en faisant de sa main un porte-voix.

La barque s'avançait toujours.

« J'ai dit stop! et on ne s'arrête pas! hurla Christophe avec indignation. Mariniers d'eau douce, vous ne comprenez donc pas le commandement? Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant poliment à Tom, passez-moi votre pistolet pour que je casse le bras du premier qui donne un coup de rame. »

Cette fois le commandement fut compris : les avirons sortirent de l'eau et étincelèrent au soleil, pendant que des gouttes d'eau s'en détachaient comme autant de perles de lumière. Les deux rameurs tournèrent la tête et regardèrent par-dessus leur épaule. L'homme qui était debout à l'avant grommela quelques menaces, mais il n'osa pas en-

1. Suite. — Voy. pages 97 et 113.

joindre à ses hommes de reprendre la manœuvre interrompue.

C'était un très-vilain spécimen de la race des chasseurs d'hommes. Il était borgne, profondément grêlé, et son œil unique étincelait comme celui d'une bête fauve.

« Misérables vauriens! hurla-t-il en serrant sa carabine avec rage.

— L'entendez-vous? dit Christophe en s'adressant à son compagnon, mais assez haut pour être entendu de la barque; il appelle ses amis. Vous êtes témoin qu'ils ne sont pas par ici; j'ai idée que, s'il est pressé de les voir, il ne ferait pas mal d'aller sonner à la porte de la prison.

— Vous m'avez volé mon nègre.

— Fouillez-moi, » répondit Christophe, en retournant ses poches avec une feinte candeur.

L'homme frappa le fond de la barque de la crosse de sa carabine, fit entendre une série de blasphèmes et déclara qu'il porterait plainte devant le magistrat le plus prochain, et qu'ils seraient pendus.

« Après vous, lui répondit Tom King, avec la plus exquise politesse.

— Trêve de mauvaises plaisanteries, cria le chasseur d'hommes, au comble de la fureur. Retirez-vous, et laissez-moi aborder.

— Trêve de mauvaises plaisanteries, vous l'avez dit vous-même, riposta Christophe d'un ton moqueur. C'est une détestable plaisanterie que de prétendre aborder. Donc, pare à virer! Hum! je crois que j'ai dit : pare à virer! » ajouta-t-il en enflant sa voix comme s'il commandait la manœuvre sur un vaisseau à trois ponts.

« J'aborderai quand même! » dit l'homme avec la forfanterie d'un couard qui cherche à se donner du cœur. Mais il détruisit l'effet de ce beau mouvement en demandant aussitôt : « Après tout, que ferez-vous, si j'aborde?

— Je t'enverrai rejoindre ton chien, » répondit Christophe, sans la moindre hésitation et sans la moindre cérémonie.

L'homme tint conseil avec ses deux compagnons, et le résultat de leur conférence fut que la barque commença lentement à virer de bord.

« Pas de fausse manœuvre! cria l'impitoyable Christophe, et surtout pas de tricherie : nous surveillons la traversée. Si vous faites mine de revenir, vous nous trouverez tout prêts à vous recevoir. »

Tout en surveillant la traversée, Christophe jetait de temps en temps un regard à la dérobée sur la chétive personne de son compagnon, et plus il le regardait, plus il sentait croître son admiration pour lui. Si petit et si faible, et en même temps si déterminé et si courageux! Quand la barque eut accosté l'autre rive, et qu'il se considéra comme déchargé du soin de la surveiller, il se tourna brusquement du côté de son compagnon, croisa ses deux bras sur sa large poitrine, et dit en hochant la tête d'un air profond :

« Savez-vous que vous êtes un brave?

— Savez-vous que vous en êtes un autre? répondit Tom King; et il sourit d'un si bon sourire, que Christophe sentit son admiration se transformer en une vive sympathie.

— Voulez-vous, reprit-il, me permettre de me présenter moi-même? Je m'appelle Christophe Triquet.

— Et moi, Thomas King, répondit l'autre en lui serrant la main.

— Savez-vous, monsieur Thomas King, que votre figure me revient tout à fait?

— J'en puis dire autant de la vôtre, monsieur Christophe Triquet.

— Une idée! suggéra Christophe avec quelque hésitation : si nous dînions ensemble?

— Une idée bien meilleure! reprit Tom King en souriant : si nous décampions au plus vite de cette partie du pays?

— Pourquoi décamper? demanda Christophe avec une grande candeur. Est-ce que c'est mal ce que nous venons de faire?

— Ce n'est peut-être pas mal; je suis même porté à croire que je recommencerais, si c'était à refaire; mais si ce n'est pas mal, c'est illégal, vous savez?

— Vous avez l'air d'un homme instruit, reprit Christophe avec déférence, par conséquent je suis porté à vous croire. Mais, n'importe! il n'y a pas de loi qui puisse m'ôter de la tête qu'un nègre est un homme, et qu'un chasseur de nègres est moins qu'une brute.

— Accordé! Mais comme le shériff n'est certainement pas de notre avis, plions bagage et gagnons Jefferson-City. Là nous pourrons nous cacher et aviser à loisir. »

L'aventure des deux pêcheurs endurcis eut plusieurs conséquences importantes.

D'abord, le nègre fugitif réussit, par miracle, à gagner le Canada. Ils le rencontrèrent plus tard sur leur chemin.

Les deux délinquants furent arrêtés la nuit même qui suivit leur escapade. Ils furent bel et bien condamnés à l'amende et à la prison. Ils payèrent l'amende, et obtinrent la faveur de faire leur temps de prison dans la même chambre. On le leur accorda d'autant plus volontiers qu'il n'y avait pas d'autre chambre vacante pour le moment.

Lorsqu'ils eurent subi leur peine, ils étaient plus obstinés que jamais dans leurs idées sur les nègres et les chasseurs de nègres; ils avaient fait ample connaissance, et ils s'aimaient comme des frères devraient toujours s'aimer. Christophe appelait son ami : Tommy, tout court; et Tommy avait abrégé le nom de Christophe en celui de Kit. Ils sortirent de prison bras dessus, bras dessous, pour suivre désormais la même route. Tommy déclarait qu'il avait trouvé son homme en mettant la main sur Kit, et Kit, qu'il avait trouvé sa voie en devenant, quoique indigne, l'associé de Tommy.

Or voyez l'enchaînement des choses en ce bas monde! Si le nègre ne se fût pas évadé, Tommy n'aurait pas eu à lui tendre la main, Kit ne serait pas accouru à la rescousse; il n'aurait point été en prison avec son complice; il ne fût point devenu son associé ; il est peu probable qu'il eût été jamais assez riche pour se passer la fantaisie d'acheter une malle en forme de guérite; l'eût-il achetée, il eût certainement allumé sa pipe avec certaines paperasses à peu près indéchiffrables, où l'esprit sagace de son partenaire découvrit les éléments d'une nouvelle affaire plus importante à elle seule que toutes celles de l'année précédente.

La malle était donc là, toute grande ouverte, sur le lit de Kit. Elle se divisait en deux compartiments parallèles dans le sens de la largeur. L'un de ces compartiments, subdivisé en petites cases, contenait des échantillons de blé, de maïs, de café, de chanvre, de lin et de minéraux, qui prêtèrent fort à rire au petit homme noir, et dont la découverte fit faire la grimace à l'acquéreur.

« Vous êtes volé, mon cher garçon, dit M. Tommy, nous passerons cela à profits et pertes. »

Le second compartiment était de la dimension d'une malle ordinaire.

Les premiers objets qui se présentèrent aux yeux des explorateurs furent : 1° L'*Essai sur l'affaiblissement de la mémoire*, du docteur Partridge; 2° le *Traité des maladies mentales*, du docteur L.-B. Lewis ; 3° les brochures du docteur Lindman sur *l'Apoplexie, la Paralysie et l'Hemiplégie* ; 4° le *Guide* d'Appleton; 5° quelques prospectus d'une Compagnie de tramways ; 6° une demi-douzaine de chemises marquées C. Ç.; des mouchoirs et des bas portant la même marque; un costume gris, complet, acheté à New-York ; un chapeau d'étoffe portant l'estampille d'un chapelier de Buffalo; une paire d'escarpins vernis, fabriqués à San Francisco par le célèbre bottier chinois Li-Sing; et un habillement de cérémonie, habit noir, pantalon noir et gilet noir à transparent, le tout provenant de l'officine d'un tailleur français, ou soi-disant tel, de Baltimore.

« Ce monsieur-là, fit observer Tommy, était un voyageur enragé comme nous, et vous voyez qu'il renouvelait sa garde-robe au fur et à mesure, ce qui est une excellente méthode : mais toute cette défroque ne vaut pas vos vingt-deux dollars.

— Il y a quelque chose dans la poche de l'habit, » s'écria Kit, et comme il s'empressait à tirer ce quelque chose de la poche de l'habit, ses mains maladroites laissèrent échapper un carnet oblong, sanglé d'un simple caoutchouc.

Tommy rattrapa le carnet avec l'adresse d'un escamoteur et se mit à le considérer sur toutes ses faces et sous tous ses aspects. Il était de ceux qui se plaisent à soupeser une lettre, à en examiner les timbres et la suscription, à tâcher de deviner d'après ces indices le nom de l'expéditeur, au lieu de briser le cachet, et de courir tout de suite à la signature.

Quand il fut bien convaincu que le carnet ressemblait à tous les carnets du monde, il défit méthodiquement le caoutchouc.

Sur la face intérieure de la couverture, un petit carré de maroquin rouge portait, imprimés en lettres d'or, les mots suivants : *Holbrook, stationer*[1], *Chicago.*

« Nous y voilà, dit l'impétueux Kit, en se penchant pour mieux voir.

— Pas le moins du monde! répondit son associé, c'est le nom du papetier et non pas celui du propriétaire.

— Eh bien ! tournez la première page. »

La première page tournée, Tommy se pencha vivement pour inspecter de plus près une écriture fine et serrée, qui couvrait la seconde page, depuis le haut jusqu'en bas.

La seule vue de ces pattes de mouche mit l'honnête Kit en déroute. Il se redressa vivement, et, tout en fouillant dans sa poche pour aveindre sa pipe, il déclara que le gaillard qui avait écrit cela devait avoir de bons yeux, et que ce devait être un homme économe, habitué à ne pas gaspiller son papier.

Sur cette réflexion pleine de sens, il alluma sa pipe et se mit à se promener de long en large, en chassant de longues bouffées de tabac par les coins de sa bouche, comme le cachalot chasse des colonnes d'eau par ses évents.

Tommy cependant avait pris sa figure d'homme d'affaires, et plus que jamais il ressemblait à une fourmi préoccupée. Il fronçait le sourcil, il remuait la tête, il haussait les épaules comme un homme qui est victime d'une mystification.

A mesure qu'il tournait les pages, ses mouvements devenaient plus nerveux. Le bruit du papier froissé avait pour effet habituel de rappeler à Kit ce qu'il appelait ses années d'études : c'est assez dire qu'il lui était, par suite de cette association d'idées, souverainement désagréable.

« Tommy, dit-il en s'arrêtant brusquement, vrai! mon vieux camarade, ce n'est pas raisonnable ce que vous faites là ; je vous assure que vous attraperez la migraine. Voilà tantôt vingt minutes que vous paperassez à faire frémir, et je n'aime pas à vous voir faire la figure que vous faites en ce moment. Vingt grandes minutes, montre en main ! et vous n'avez pas même déniché le nom de l'infâme gredin qui écrit si fin et si serré. »

Tommy sourit, et par contagion Kit sourit aussi, croyant avoir gagné sa cause.

« Non-seulement je n'ai pas trouvé le nom de cet infâme gredin, comme vous l'appelez, dit-il sur le ton de la plaisanterie ; mais je ne comprends même pas un traître mot, quoique l'écriture soit lisible.

— Vous ! s'écria Kit avec une profonde indignation, vous osez me soutenir, à moi, qu'il y a en ce monde quelque chose d'écrit ou d'imprimé qui puisse vous embarrasser !

1. Papetier.

— Voilà pourtant quelque chose qui m'embarrasse furieusement, répondit Tommy, en posant sa petite main sèche et brune sur le carnet tout grand ouvert.

— Je n'en crois pas un mot, répliqua Kit d'un ton courroucé. D'ailleurs, ajouta-t-il, sans se préoccuper beaucoup de la contradiction qu'il y avait entre les deux parties de sa phrase, si cela vous embarrasse si furieusement, raison de plus pour n'y plus penser. Voyons, Tommy, soyez raisonnable.

— Vous ne comprenez donc pas, répondit Tommy en se renversant dans son fauteuil, que la difficulté même est un attrait et un aiguillon.

— Non, je ne le comprends pas, riposta Kit d'un ton hargneux, et ce qu'il y a de plus fort, c'est que je ne veux pas le comprendre. Un attrait! un aiguillon! C'est justement ce que disait feu mon parrain, le curé (que Dieu ait sa sainte âme), oui, c'est justement ce qu'il me disait quand je pleurais de rage sur un grand Cicéron à deux colonnes, avec des notes en latin. Par parenthèse, vous savez, Tommy, que ce vaurien de Cicéron avait un pois chiche sur le nez, et j'ose dire qu'il avait bien mérité cet affront. Un attrait et un aiguillon! Dieu me bénisse! Je n'étais que bête de naissance; mais l'attrait et l'aiguillon m'ont rendu presque idiot. Soyez bon camarade, Tommy, rendez-moi *mon* carnet.

— Soyez bon camarade vous-même, cher vieux Kit, et surtout soyez raisonnable. J'ai mis dans ma tête de déchiffrer ce carnet et je le déchiffrerai.

— Il le fera comme il le dit, s'écria le pauvre Kit, en jetant des regards désespérés au plafond; il le fera au risque de se brouiller la cervelle à déchiffrer du chinois. Car, maintenant que j'y pense, je suis à peu près sûr que c'est du chinois.

— Si c'était du chinois, je serais moins embarrassé. J'ai appris à parler et à lire passablement le chinois, à Frisco, avant notre association. C'est écrit en lettres ordinaires, ajouta-t-il, en donnant un petit coup sec avec sa main sur les pages du carnet; mais j'ai idée qu'il y a de la cryptographie dans l'affaire.

— De la quoi? demanda le bon Kit, au comble de l'ahurissement.

— De la cryptographie!

— Qu'est-ce qu'elle chante cette cacographie?

— C'est un système d'écriture qui consiste soit à employer des signes de convention pour représenter les lettres, soit les lettres elles-mêmes en leur donnant une autre valeur. C'est une manière ingénieuse de dérouter les indiscrets. Je suppose que le propriétaire du carnet avait ses raisons pour dérober la connaissance de ses affaires aux profanes; et moi, j'ai mes raisons pour désirer connaître ses secrets.

— Mais, dit le bon Kit d'un air profond, je ne suppose pas que ce bonhomme ait eu la naïveté de donner la clef de ses combinaisons en tête de son grimoire?

— Évidemment non, et moi-même je n'ai pas la naïveté de compter là-dessus.

— Très-bien, reprit Kit d'un petit ton assez péremptoire. Vous voilà donc en face d'une serrure dont vous n'avez pas la clef. Pouvez-vous la forcer, comme j'ai forcé la serrure de la malle? Évidemment non. Donc ce que vous avez de mieux à faire, c'est de venir faire une promenade à cheval avec moi. Il y a un loueur à deux pas d'ici, et il fait un temps délicieux. »

Tommy déclina la proposition avec un aimable sourire, mais enfin il refusa. Le géant prit brusquement son chapeau, se le jeta sur la tête, et déclara qu'il avait, Dieu merci! fait bien des sottises dans sa vie, mais jamais une seule aussi lourde que d'avoir acheté cette misérable caisse.

Là-dessus il sortit en refermant la porte avec un fracas épouvantable.

Une heure après, il reparut, avec un petit air dégagé, en disant: « Eh bien, Tommy, j'espère que j'y ai mis de la complaisance; aussi je compte bien que c'est fini, et que dans tous les cas vous y avez renoncé.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Tommy avec un sang-froid irritant. Promenez-vous, mon cher garçon, cela vous fera du bien. »

Cette fois, Kit referma la porte en grande cérémonie, en prenant un air aussi pincé que le comportait sa bonne grosse figure et sa joyeuse physionomie. Il s'excusait avec affectation d'avoir été importun: une fois n'est pas coutume! Il saurait désormais se tenir à sa place, et on ne le reverrait pas avant l'heure du dîner.

Pour plus de sûreté, le petit scélérat de Tommy courut à la porte, mit le verrou, et se replongea dans sa besogne.

Pour parler le langage technique, le problème de cryptographie n'était pas du genre simple. L'homme au carnet, qui devait être singulièrement défiant et rusé, l'avait compliqué d'une foule de petites combinaisons, qui induisirent le petit homme en grande dépense de papier blanc. Son ardeur croissait avec les difficultés. Chaque fois qu'il avait franchi ou tourné un nouvel obstacle, il bondissait hors de son fauteuil, faisant deux ou trois tours de chambre en se frottant les mains, et avalait une bonne gorgée d'eau glacée pour se réconforter.

Après quoi il se remettait à l'œuvre, s'applaudissant sournoisement d'avoir poussé le verrou. Car, malgré sa promesse solennelle, Kit revenait d'heure en heure, tantôt ajustant son œil au trou de la serrure, pour tâcher de s'assurer que le travailleur était encore vivant, tantôt demandant ses allumettes qui étaient sur la cheminée, tantôt réclamant le droit d'entrer, vu qu'il payait sa part de la chambre aussi bien que M. King, tantôt même menaçant d'enfoncer la porte. Mais il eut beau faire, la porte demeura obstinément close. Tout ce qu'il put obtenir de son associé, c'est qu'il voulût bien tousser deux ou trois fois, pour montrer qu'il n'était pas tombé en catalepsie.

Le garçon de l'hôtel, un Irlandais aux cheveux rouges, qui sentait terriblement le whisky, finit par s'inquiéter des allures mystérieuses de Kit et de ses allées et venues perpétuelles, et se demanda sérieusement s'il ne le recommanderait pas à la bienveillance du policeman qui flânait en bâillant sur le trottoir.

Au dîner, Kit affecta d'être digne et froid, Tommy fut absorbé et silencieux.

Aussitôt qu'il eut expédié son dîner, Kit sortit, le chapeau sur l'oreille, en affectant les allures d'un gentleman qui n'est pas embarrassé de trouver des distractions. Tommy remonta aussitôt à la chambre commune et se remit au travail avec une nouvelle ardeur, aiguillonné cette fois par la certitude d'arriver à son but.

Kit rentra à dix heures précises. Il se couchait toujours de bonne heure, pour se lever de bonne heure, tandis que son compagnon se couchait toujours très-tard, et ne se levait guère avant onze heures du matin. Kit marcha droit à son lit, affectant d'ignorer la présence et jusqu'à l'existence du chercheur d'énigmes. Il commença par remonter sa montre, puis il procéda silencieusement à sa toilette de nuit ; déjà il avait ouvert ses draps, déjà le bois de lit poussait un gémissement aigu et plaintif sous la pression de son genou athlétique, lorsqu'il se retourna brusquement. Il se trouva face à face avec son associé, qui s'était levé sans bruit, et qui lui tendait la main en souriant.



Vous attraperez la migraine. (P. 131, col. 2.)

« Je savais bien, dit le petit homme, que vous n'auriez pas le cœur de reposer votre tête sur l'oreiller sans m'avoir dit bonsoir.

— Comment le saviez-vous? dit le géant en s'efforçant de prendre un ton bourru.

— Est-ce que je ne connais pas votre bon cœur! » répondit l'autre en lui secouant cordialement la main.

Il n'était pas dans la nature de Kit de garder longtemps rancune contre qui que ce fût, encore moins contre l'objet de sa constante admiration. Il lui rendit donc son étreinte avec usure ; mais il ne put s'empêcher de jeter un regard malveillant sur les paperasses qui encombraient la table.

« A propos, dit-il, en donnant à sa joviale physionomie l'air le plus indifférent qu'elle fût susceptible de prendre, et cette fameuse clef?

— Je l'ai trouvée, et même je commençais à traduire le carnet quand vous êtes entré.

— J'imagine que vous n'allez pas passer la nuit. Du reste, je vous surveillerai ; mon intention est de ne pas fermer l'œil avant de vous avoir vu vous mettre au lit. »

Ayant ainsi parlé, il s'allongea entre ses draps, et au lieu de se tourner vers le mur, selon sa constante habitude, il établit sa tête sur le bord de l'oreiller et tint ses deux yeux braqués sur le traducteur.

Mais l'éclat de la lampe, le reflet de la lumière sur le papier, ne tardèrent pas à l'éblouir; le mouvement monotone de la plume lui troubla les idées. Au bout d'un quart d'heure un ronflement bien connu, qui n'était pas sans analogie avec le grondement lointain de la cataracte du Niagara, fit sourire le travailleur silencieux.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'ARBRE A FOURMIS

Parmi les moyens de défense dont les végétaux s'entourent dans les luttes incessantes qu'ils ont à soutenir contre les éléments et les animaux pour protéger leur existence, il n'en est peut-être pas de plus étonnant que celui qui est spécial à une espèce d'acacia qui abonde dans les savanes arides de l'Amérique centrale.

On appelle cet arbre l'épine corne de bœuf, à cause des fortes épines recourbées comme des cornes qui sont réunies par paires sur toute l'étendue du tronc et des branches. Ces épines, sans aucun doute, servent à protéger l'arbre contre les attaques des animaux; mais il rencontre des ennemis bien plus dangereux dans les insectes coupeurs de feuilles. Contre ces adversaires, l'arbre entretient sur pied une nombreuse armée, à laquelle il fournit des demeures commodes et des mieux approvisionnées.

Quand les épines viennent de se développer, elles sont tendres et remplies d'une pulpe très-appréciée d'une variété de petites fourmis sauteuses qu'on ne trouve nulle part ailleurs que sur ces arbres. Faisant un trou près du point de jonction d'une paire de cornes ou d'épines, comme on voudra, ces fourmis en dévorent la pulpe, puis elles attaquent de la même manière la paire d'épines suivante en perçant une mince cloison qui se trouve à la base de chacune d'elles, et ainsi de suite pour toutes.

Une fois vidées, ces épines, dont il ne reste que l'enveloppe, forment des demeures dont aucune ne reste inhabitée; pour s'en assurer, il suffit d'agiter l'arbre violemment; on voit alors les petits guerriers sortir en foule de toutes parts, avec force sauts, pour attaquer l'agresseur.

Les feuilles de l'arbre sont ailées; à la base de chaque foliole ou aile, sur la côte centrale, est un gland qui, lorsque la feuille est jeune, sécrète un liquide qui ressemble à du miel et dont les fourmis sont très-friandes. Cela assure leur présence continuelle sur les jeunes feuilles et leur zèle à repousser les autres insectes.

A l'extrémité de chacune des folioles composées pousse également une sorte de petit fruit qui, vu au microscope, a l'apparence d'une poire dorée. Quand la foliole commence à se développer, les petites poires ne sont pas tout à fait mûres; les fourmis ne cessent alors d'aller de l'une à l'autre pour voir à quel point elles en sont; si elles en trouvent une qui soit suffisamment avancée, elles la séparent de la feuille et l'apportent au nid en triomphe. Comme ces fruits ne mûrissent que les uns après les autres, la présence des fourmis sur les jeunes feuilles, celles qui redoutent le plus les attaques, est assurée pour longtemps.

On ne rencontre, comme il a été dit plus haut, de fourmis que sur cet arbre, qui les entretient, cela paraît évident, comme une garde du corps; en effet, si on le plante dans une localité où ses petits protecteurs n'existent pas, il ne tarde pas à être dépouillé de ses feuilles, tandis que ses fruits restent intacts.

Il est à supposer que l'arbre et l'insecte se sont mutuellement modifiés pendant le cours des temps jusqu'à ce qu'ils soient devenus complétement dépendants l'un de l'autre.

TH. LALLY.

L'ŒUVRE DURABLE

Lorsque les hommes se dispersèrent au pied de la tour de Babel, trois frères marchèrent longtemps, longtemps ensemble vers l'Orient. Ils retardaient, par amitié, le moment de la séparation. Enfin, ils s'arrêtèrent, et l'aîné dit à ses deux frères : « Voici le lieu où nous allons nous quitter. Pendant que je poursuivrai ma route vers l'Orient, vous, mon frère, vous monterez vers le Septentrion, et vous, mon plus jeune ami, vous retournerez vers l'Occident. Mais avant de nous séparer, que laisserons-nous pour perpétuer le souvenir de notre amitié? Pour moi, je bâtirai ici un monument aussi puissant que celui du pays d'Assur, et j'inscrirai nos noms unis à son sommet.

— Moi, parla le deuxième, je contraindrai par le glaive les hommes à répéter nos noms avec respect, et je les marquerai dans la terre avec leur sang.

— Et moi, dit le plus jeune, je chanterai à mes fils la force et le charme de notre amitié, et je répéterai mon chant au berceau des nouveau-nés. »

Les frères s'embrassèrent, rassemblèrent leurs troupeaux et se séparèrent pour toujours.

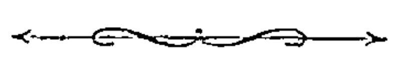
L'aîné jeta aussitôt les assises de l'édifice. Il s'éleva lentement, et les fils achevèrent la tâche du père.

Le deuxième arma ses enfants et, avec eux, dompta les habitants des régions où il s'avançait. Il étendit ses conquêtes, et bientôt il n'y eut plus un seul homme qui ignorât son nom et qui ne le prononçât avec effroi.

Le troisième, au bout de sa course, trouva la mer partout devant lui. Il fixa sa tente, et, se rappelant avec bonheur les années passées avec ses frères dans leur patrie perdue, il chanta leur courage et leur union. Ses enfants apprirent ses chants, qu'ils se transmirent et répandirent au loin comme les grains de blé semés dans les champs.

Et lorsque des siècles se furent écoulés, rien ne restait du nom, de l'œuvre et de la mémoire du conquérant. Quelques pierres enfoncées dans le sol témoignaient de l'entreprise de l'aîné, et seule, la délicate et fragile chanson survivait au temps, et elle répétait au berceau des nouveau-nés l'amitié de leurs aïeux!

CH. SCHIFFER.



LE CHAT

L'opinion est sévère pour le chat. Les noms de traître, de fripon, de sournois, lui sont généralement prodigués. Quand dans une maison il se commet un méfait, un larcin dont personne ne se déclare l'auteur, on dit : c'est le chat! et, que l'on soit cru ou non, on n'est jamais contredit, tant il semble naturel d'accuser un être aussi pervers. On ne voit en lui que ses défauts, on ne lui tient compte que de ses torts. Ses bonnes qualités — et il en a de fort estimables — on les oublie. Il y a là une injustice contre laquelle un juge impartial ne peut s'empêcher de protester.

Certes, le chat est un animal de proie; il a des dents tranchantes, des griffes crochues ; il est remarquablement leste, souple, adroit; la nature, en l'armant ainsi, a fait de lui un chasseur redoutable. Nous n'avons pas à nous plaindre, quand ses appétits carnassiers se satisfont aux dépens des souris et des rats, qui sont nos ennemis; malheureusement il fait aussi une guerre impitoyable aux oiseaux, qui sont une grande partie du charme de nos jardins. Il grimpe sur les arbres et y détruit les nids et les nichées.

J'ai, pour ma part, à ce sujet, de très-sérieux griefs contre ces rusés chasseurs. J'avais à la campagne un jardin ombragé de quelques grands arbres et de taillis épais; de nombreux oiseaux, merles, loriots, pinsons, fauvettes, s'y plaisaient et au printemps y faisaient leurs nids; tous les ans, il y en avait au moins cinq ou six, mais je n'avais presque jamais le plaisir de voir les couvées venir à bien. Les chats du voisinage en étaient la cause, et principalement un certain chat gris, zébré de raies noires, à queue touffue, véritable chat sauvage aux allures furtives et farouches, que je voyais très-souvent, de grand matin ou le soir, rôder dans mon jardin. Deux fois je pris le coupable sur le fait. La première fois il me détruisit un charmant nid de fauvettes à tête noire, placé au centre d'un rosier en fleur; les roses épanouies et les boutons entouraient de toutes parts la jolie petite coupe, dans laquelle la femelle avait pondu et couvé heureusement ses cinq œufs; puis les petits étaient éclos et les parents, allant et venant sans cesse, leur apportaient à manger. Comme la tige du rosier était très-haute et fort mince, je n'avais que peu d'inquiétude pour la couvée; des empreintes de pattes de chat que j'avais remarquées plusieurs fois sur la terre au-dessous du nid semblaient indiquer que d'inutiles tentatives avaient été faites et contribuaient à me rassurer. Encore un jour ou deux, et certainement les jeunes fauvettes, tout emplumées, allaient prendre leur vol, quand, un matin de très-bonne heure, j'entendis des cris perçants qui venaient du côté de la corbeille de rosiers : je descendis au jardin, je courus... il était trop tard : le crime était consommé ; le nid de fauvettes était par terre, tout déchiré ; des flocons de duvet flottaient encore dans l'air ; un des petits gisait sanglant sur le sable d'une allée, et le chat gris, emportant son butin dans sa gueule, fuyait au loin sur la crête d'un mur. Évidemment la malicieuse bête était venue de temps en temps surveiller la couvée qu'elle convoitait, et elle ne s'en était emparée qu'au dernier moment, quand les oisillons, gros et gras, lui avaient paru de bonne prise.

Le second méfait du même chat gris ne me fut pas moins sensible. Deux ramiers, venus des bois voisins, avaient eu l'heureuse idée de faire leur nid dans la ramure d'un de mes arbres, à une dizaine de mètres de hauteur. Je les avais vus apporter dans leur bec de petites branches sèches pour construire leur berceau. C'était la première fois que des ramiers me faisaient la faveur de me demander l'hospitalité, et j'en étais fier. Le mâle, perché sur la cime d'un sapin, roucoulait d'une voix grave en gonflant sa belle gorge irisée, ornée d'un collier blanc, tandis que la femelle couvait. Je ne craignais rien pour eux, si ce n'est peut-être un orage, un coup de vent. Un soir, un très-violent bruit d'ailes se fit entendre tout à coup dans le feuillage de l'arbre où les oiseaux étaient établis ; j'étais près de là, je me hâtai d'aller voir... J'aperçois la couveuse qui s'envolait en battant convulsivement l'air de ses grandes ailes; une pluie de menus brins de bois me tomba sur la tête et deux œufs vinrent s'écraser sur le sol à mes pieds ; à force de regarder, je distinguai

vaguement, aux dernières lueurs du crépuscule, auquel se mêlait la naissante clarté de la lune, une forme noire qui glissait le long d'une grosse branche : c'était la forme d'un chat; c'était encore l'odieux chat gris! Cette fois il avait manqué son coup, mais le nid de ramiers était détruit et les deux beaux oiseaux abandonnèrent pour jamais mon jardin.

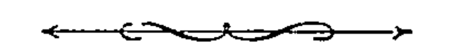
Je n'ai pas caché les défauts du chat : je vais montrer ses qualités. Je ne parlerai pas de sa grâce, de sa gentillesse, de son extrême propreté, de la délicatesse de ses manières, qui rendent sa présence dans un appartement bien plus agréable que celle du chien. On pourrait m'objecter que ce sont là des avantages extérieurs plutôt que des mérites de caractère; mais nul ne contestera l'attachement du chat pour la maison où il a longtemps vécu, où il a été bien traité. Cet attachement est quelquefois si fort qu'il lui inspire des actes extraordinaires, je dirais volontiers héroïques. Je me rappelle avoir lu l'histoire d'une chatte qu'une dame, habitant Édimbourg, avait donnée à une de ses amies, qui demeurait à Glascow. Dès l'arrivée de l'animal, qui avait été transporté dans un panier, on prit la précaution de l'enfermer. Au bout de deux mois, quand on crut la chatte accoutumée à sa nouvelle vie, quand elle eut eu des petits, dont on lui laissa deux, on lui rendit la liberté. Le premier usage qu'elle en fit fut de s'enfuir avec ses petits. Quinze jours après sa disparition de Glascow, elle était à Édimbourg, miaulant à la porte de sa première maîtresse, maigre, exténuée, accompagnée de ses deux chatons. Elle avait dû les transporter dans sa gueule l'un après l'autre, posant le premier pour retourner chercher le second, et, pour plus de sûreté, ne voyageant sans doute que la nuit : elle avait parcouru ainsi, non pas seulement la distance de quarante-quatre milles, qui sépare Édimbourg de Glascow, mais bien trois fois cette distance, c'est-à-dire plus de cent vingt milles. Il va sans dire que l'on fut émerveillé et non moins touché du retour du fidèle animal et qu'on le garda. — Voici un autre fait également surprenant. Un chat, — ceci s'est passé à la Jamaïque, — fut un jour envoyé à quelques lieues de la demeure dans laquelle il avait été élevé. Un domestique à cheval le transporta dans une corbeille à claire-voie et dut traverser deux rivières sur lesquelles il n'y avait aucun pont, l'une large de quatre-vingts pieds, profonde de deux pieds et demi et fort rapide, l'autre plus large et plus rapide encore. Le lendemain du jour où ce chat parvint à s'échapper, il regagna son domicile. Il avait dû passer les deux rivières à la nage, et l'on sait si les chats craignent l'eau.

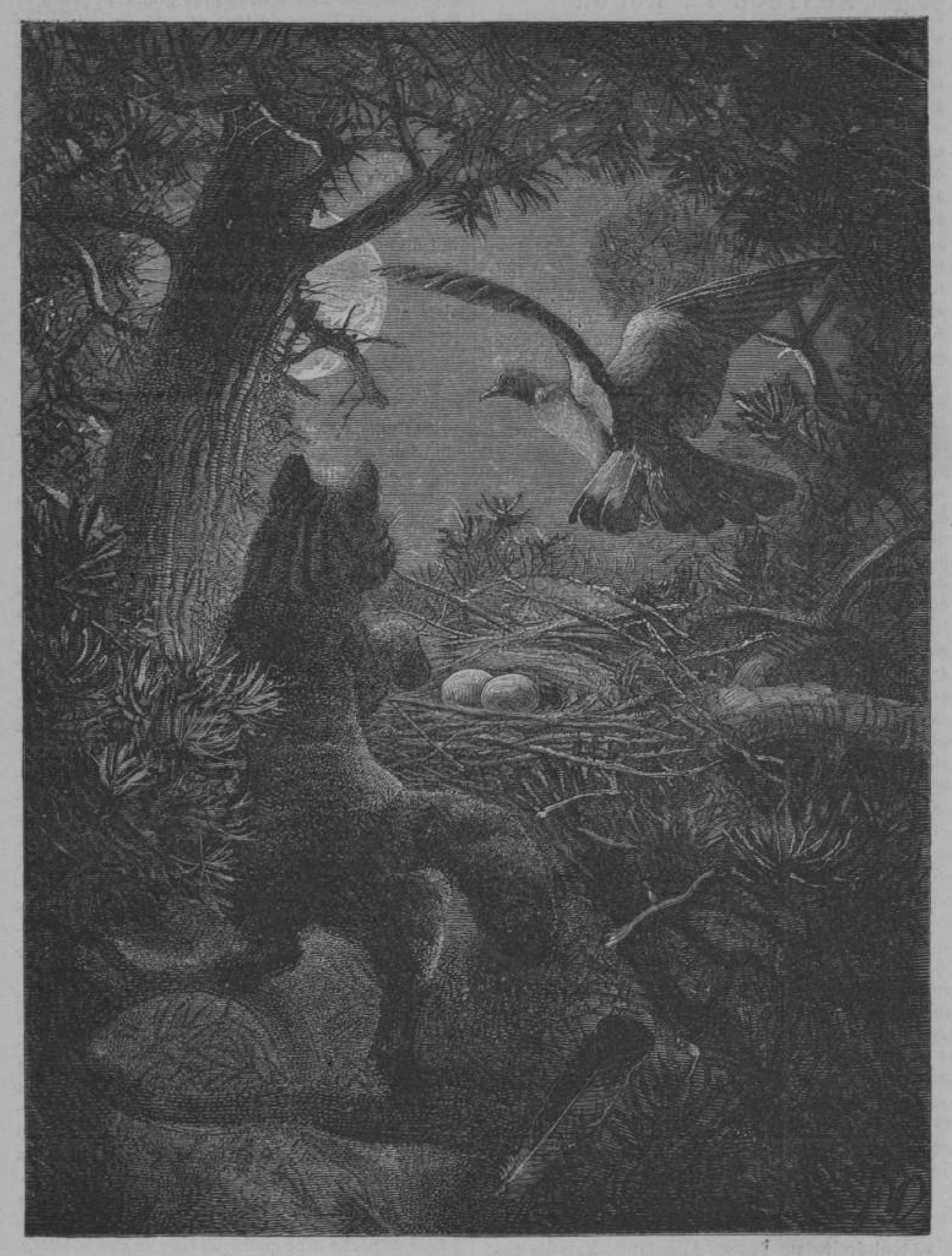
Une autre qualité bien intéressante chez les chats, c'est l'amour maternel. Que la plupart des chattes élèvent leurs petits avec beaucoup de soin et de dévouement, chacun le sait pour en avoir été souvent témoin, et l'on ne songe pas à leur en savoir gré. Mais certaines d'entre elles poussent la passion de la maternité à un point incroyable : elles vont jusqu'à adopter et traiter comme leurs propres enfants de jeunes animaux appartenant à des espèces pour lesquelles elles éprouvent généralement une instinctive antipathie. De pareils faits ne sont pas rares; je n'en citerai que deux, rapportés par le *Magasin pittoresque*, d'après deux naturalistes anglais dignes de toute confiance, Marryat et White de Selborne :

Une jolie chienne épagneule, raconte le premier, avait eu d'une seule portée cinq petits. Comme on craignait qu'elle ne se fatiguât à les nourrir tous, on eut l'idée de lui en ôter deux pour les donner à une chatte qui venait de mettre bas et à qui on avait enlevé ses petits. La chatte accepta volontiers la substitution et se montra si bonne nourrice pour ses enfants adoptifs, que ceux-ci, au bout de peu de jours, devinrent plus forts que les trois autres petits chiens élevés par leur vraie mère. Dès qu'ils furent assez grands, on les donna. La chatte en fut inconsolable; pendant deux jours, elle n'eut pas un moment de repos et courut par toute la maison, de la cave au grenier. Enfin, ayant trouvé moyen de pénétrer dans la chambre où la chienne nourrissait les petits qui lui avaient été laissés, elle crut voir en elle l'ennemie qui lui avait volé ses enfants et lui lança un coup de griffe. Une bataille s'engagea et fut soutenue vigoureusement de part et d'autre; l'avantage resta pourtant à la chatte, qui prit un des petits chiens et l'emporta. A peine l'eut-elle déposé en lieu sûr, qu'elle revint pour en chercher un autre, dont elle parvint également à s'emparer après un nouveau combat. Un fait digne de remarque, c'est que, satisfaite de son succès, elle ne chercha pas à le pousser plus loin. On lui avait pris deux nourrissons, elle en avait reconquis deux : elle avait son compte.

Le second exemple, emprunté à White de Selborne, est encore plus extraordinaire. Une chatte, qui vivait dans une ferme d'Angleterre et qui y croquait force rats et souris, avait été récemment privée de sa progéniture, et désolée, elle errait de tous côtés à la recherche de ses petits. La voyant si fort en peine, un enfant imagina, pour la régaler, de déposer dans le panier où elle couchait une nichée de jeunes rats qu'il venait de trouver. La chatte revint, aperçut les rats, mais l'instinct maternel l'emportant sur l'appétit carnassier, au lieu de les dévorer, elle entra et s'installa tranquillement dans son panier à côté de ces petits êtres demi-nus et gémissants. Quand ceux-ci, pressés par la faim, et trop jeunes d'ailleurs pour comprendre le danger qu'ils couraient, saisirent ses mamelles et se mirent à teter, elle les laissa faire. Avant la fin de la journée on la vit déjà s'occuper de leur toilette. De ce moment elle les éleva avec autant de soin et de tendresse que s'ils eussent été ses enfants.

E. LESBAZEILLES.





Chat pillant un nid de ramiers. (P. 135, col. 2.)

MONTLUC LE ROUGE[1]

IV

Comment lord Kildare s'attire une mauvaise affaire pour quelques barils d'eau-de-vie et ce qui en résulte.

« Avant tout, dit lord Kildare, il faut que je vous raconte comment j'ai fait la connaissance de mon ami Montluc.

» Mon père, qui s'appelait comme moi Donald, était comte de Kildare ainsi que mon grand-père, et tous mes aïeux l'ont été depuis trois mille ans, car la race des O'Brian est deux fois plus ancienne que celle d'Abraham. Malheureusement mon grand-père, qui était catholique et royaliste, périt en combattant pour sa religion et pour l'Irlande contre Cromwell. Ses biens furent confisqués et donnés à de mauvais coquins d'Anglais. Sous Charles II, mon père, revenu d'exil, en reprit les armes à la main une portion et fit pendre tous ceux de ces coquins qu'il put saisir. C'était bien naturel, n'est-ce pas ?... Malheureusement il se fit tuer à son tour au passage de la Boyne le jour où Jacques II prit la fuite devant l'usurpateur Guillaume.

» J'avais vingt ans alors et je faisais le coup de feu à côté de mon père quand il tomba frappé d'une balle. Je rejoignis l'armée qui retournait à Dublin. De là, le vainqueur ayant confisqué l'héritage de mon père et mis ma tête à prix, je fus forcé de fuir en France. »

Le jeune Irlandais s'arrêta rempli de tristesse à ce terrible souvenir.

« Le roi Louis XIV, reprit-il au bout d'un instant, me donna le commandement d'une compagnie irlandaise, que j'avais levée parmi les tenanciers des O'Brian. J'étais à Steinkerque dans l'armée française avec M. de Luxembourg, et là j'eus le plaisir de rendre aux Anglais les coups que nous avions reçus d'eux en Irlande...

» J'étais donc à la solde du roi de France, moi Donald O'Brian, comte de Kildare, descendant des anciens rois d'Irlande, et je tâchais de tuer le plus d'Anglais qu'il m'était possible lorsqu'on m'envoya au Canada, que les Anglais menaçaient d'une invasion. Je partis avec mes Irlandais. C'est là que je fis connaissance du père de M. Montluc ici présent. Voici dans quelles circonstances :

» Le gouverneur du Canada m'avait envoyé avec mes Irlandais en garnison dans le fort de Catarocouy, à l'entrée du lac Ontario. Pour vous donner une idée du pays, imaginez-vous cinq étangs qui se verseraient l'un dans l'autre en traversant une grande forêt. Du dernier étang sort un ruisseau qui va tout droit dans l'océan Atlantique. Mais les cinq étangs, Supérieur, Huron, Michigan, Érié, Ontario, sont des lacs dont le plus grand, le premier, a cinq cents lieues de tour et sept ou huit cents pieds de profondeur. Le plus petit, l'Ontario, moins profond de moitié, a trois cents lieues de tour. La forêt, ce sont les Canadas haut et bas. Le ruisseau, c'est le fleuve Saint-Laurent, large d'une lieue au moins à sa sortie du lac Ontario, et de trente lieues environ à son embouchure dans l'Océan. La profondeur est tantôt de soixante, tantôt de cent, deux cents, trois cents pieds.....

» Le gouverneur du Canada, M. de Frontenac, m'avait dit en partant : « Surtout, monsieur de Kildare, prenez garde aux Indiens. Vous êtes sur la frontière. A tout moment on voudra vous surprendre. Les Anglais et les Iroquois sont tout près. Vous pouvez être massacré avec tous vos hommes un mois avant que j'en reçoive la nouvelle...

— Monsieur le comte, répondis-je, soyez sûr que jamais un O'Brian ne se laissera surprendre et que si les Anglais viennent m'attaquer, ils trouveront à qui parler. »

» Comme j'allais prendre congé, M. de Frontenac me rappela et dit : « Au moins, si vous êtes en danger, faites avertir M. le baron de Montluc, votre voisin. C'est un gentilhomme plein d'honneur, de courage et d'expérience, que tous les sauvages craignent et respectent presque à l'égal d'un dieu. Son amitié vous vaudra mieux qu'une armée de six mille hommes. »

» Là-dessus, sans répliquer, je pars, me souciant aussi peu de faire connaissance avec le baron de Montluc qu'avec le chah de Perse. La jeunesse est présomptueuse. Il me semblait qu'un O'Brian n'avait rien à craindre de qui que ce soit.

» J'arrive à Catarocouy, un carré long composé de sept ou huit baraques de bois, entouré d'un rempart et d'un fossé du côté de la terre et d'une palissade du côté du lac Ontario, quatre petits canons aux quatre coins. Le fort n'était pas difficile à prendre, mais le pays était tranquille. Mieux même que tranquille, car je n'avais trouvé là que des amis. Les Hurons me faisaient fête. Les Algonquins m'appelaient leur père. Les Iroquois m'invitaient à chasser l'ours, le daim, le chevreuil dans leurs forêts.

» Ces Algonquins surtout m'étaient dévoués. J'en voyais venir trente ou quarante chaque matin dans le fort pour m'offrir leurs compliments et me demander quelques bouteilles de bonne eau-de-vie de France. A la fin, voyant ma provision diminuer et mes soldats murmurer qu'on donnait tout à ces sauvages, je refusai net de continuer ces libéralités. et les Algonquins disparurent. Pendant un mois, je n'en eus plus aucune nouvelle.

» Tout à coup, un soir, au coucher du soleil, comme je ne pensais à rien et me préparais à faire une partie de pêche avec quatre ou cinq de mes hommes, voilà que le portier du fort, un vieux Canadien de race française, appelé Brise-Caillou, regardant par-

1. Suite. — Voy. pages 88, 108 et 123.

dessus le parapet du côté du lac, s'écrie : « Aux armes, aux armes ! voilà l'ennemi ! »

» Quel ennemi ? Je crus qu'il devenait fou. Cependant, comme il ne cessait pas de crier aux armes, je montai sur le parapet et je braquai ma lunette d'approche sur le lac. Une flottille de vingt ou trente barques venait à nous, en effet, faisant force de rames.

» C'étaient mes amis les Algonquins. Je les reconnus sans peine à la forme et à la légèreté de leurs barques qui glissaient comme des cygnes sur le lac Ontario.

« Voyez-vous, monsieur, me dit Brise-Caillou, ces gens-là ont une dent contre vous depuis que vous leur avez refusé de l'eau-de-vie, et ils viennent vous scalper.....

— A quel signe voyez-vous ça ?

— Ils n'ont ni femmes, ni enfants avec eux. Ça, voyez-vous, c'est comme s'ils avaient écrit sur leurs fronts : « Attention ! l'on va vous manger le nez ! »

» Brise-Caillou avait raison. A mesure que les barques s'approchaient, je pouvais compter les Algonquins. Ils étaient environ cent ou cent vingt, lestement équipés comme pour la fête ou la bataille. Ils s'avançaient d'un air riant, mais le conseil du vieux Canadien, l'absence des femmes et des enfants et l'habitude que ces sauvages ont de surprendre leurs ennemis, me tenaient sur mes gardes. Je fis donc armer toute ma troupe, — quarante hommes à peu près, — je plaçai chacun à son poste et j'attendis avec inquiétude ce qui allait arriver. Cependant le premier abord de mes Algonquins n'annonçait pas de mauvaises intentions. Ils s'avançaient avec des chants de fête et non des chants de guerre.

» Au moment où je m'apprêtais à donner le signal du combat, les canots des Algonquins n'étant plus qu'à cinquante pas du mur du fort dont la base se baigne dans le lac, profond à cet endroit de plus de cinq cents pieds, le plus grand des canots se détacha, et un chef de haute mine, ma foi, faisant signe aux autres de rester immobiles, s'avança vers le quai, suivi de deux compagnons. Il avait sa carabine à la main et son tomahawk (je veux dire sa hache) sur l'épaule comme un guerrier renommé. Il fut bientôt à terre et, m'ayant salué majestueusement, il me dit que selon l'usage lui et ses compagnons venaient me présenter leurs hommages et fumer avec moi le calumet de paix.

» Mon gentilhomme eut la politesse d'ajouter qu'étant sur le point de partir pour une grande chasse dans les montagnes du Vermont, lui et ses compagnons m'offraient de venir avec eux. Et il s'assit à terre, les jambes croisées et repliées sous lui comme un tailleur ou comme un homme qui se croit chez lui et qui n'a pas besoin de se gêner. Ses deux compagnons l'imitèrent, et tous les trois avaient l'air d'attendre qu'on apportât les calumets d'alliance et le ratafia.

» Franchement, je ne savais que faire. Remettre ce gentilhomme et ses deux compagnons dans leur canot était facile, mais c'est un affront que les sauvages ne pardonnent pas, car ils sont orgueilleux et vindicatifs. Les recevoir avec leurs compagnons, c'était livrer à l'ennemi une place dont j'avais le commandement, et déshonorer par une lâcheté qui aurait eu les apparences d'une trahison le nom des O'Brian de Kildare.

» Je gardai le silence pendant deux minutes. Heureusement ces gens-là, n'étant jamais pressés de parler eux-mêmes, attendaient une réponse sans impatience. Enfin, regardant autour de moi, j'aperçus à quelque distance du fort une clairière située au milieu d'une forêt de grands chênes et j'offris de recevoir là mes hôtes, sur un terrain neutre, et de fumer avec eux une demi-douzaine de calumets.



Mon père tomba frappé d'une balle. (P. 138, col. 1.)

» Le gentilhomme algonquin qui s'appelait Pied-de-Cerf, comme je l'appris plus tard, à cause de la légèreté de sa course, ne fit pas semblant de s'apercevoir de ma défiance. Il me remercia très-poliment de l'avoir invité, comme si j'avais été libre de faire autrement, et il retourna vers sa troupe avec ses deux compagnons pour rendre compte de son ambassade. Il fut accueilli par des cris de joie que j'entendais du rivage, et tous mes Algonquins se hâtèrent de débarquer et de se rendre dans la clairière.

» Pendant ce temps Brise-Caillou me dit :

« Monsieur, que comptez-vous faire ?

— Ce que j'ai promis, Brise-Caillou ! Je vais fumer quatre ou cinq calumets là-bas. Un O'Brian de Kildare n'a que sa parole.

— Eh bien? et nous, que ferons-nous pendant ce temps-là?

— Trente resteront pour garder le fort. Les dix autres bien armés viendront avec moi dans la clairière. Là, si l'on nous attaque, nous pourrons nous défendre et faire retraite. »

» Brise-Caillou secoua la tête et dit :

« Monsieur, c'est le pire que vous puissiez faire. Avec ces gens-là il faut être tout à fait ami ou tout à fait ennemi..... Si vous êtes ami, il faut leur donner à boire autant que vous pourrez, et si vous êtes ennemi, il faut leur tirer des coups de fusil. » Il se gratta la tête un instant et reprit en poussant un profond soupir : « Ah! si je savais où trouver Montluc le Rouge, ou si seulement il pouvait deviner dans quel danger nous sommes, c'est lui qui nous tirerait d'embarras! En un clin d'œil il vous retournerait tous ces sauvages comme un gant... Mais voilà... Où est-il maintenant?

— Sais-tu où il demeure? On pourrait aller le chercher.

— Ah bah! La maison de son père, le vieux baron, est à plus de cent cinquante lieues d'ici, au milieu du lac Érié. Avant qu'il soit averti, nous serons tous dans la poêle à frire. »

» J'essayai de rassurer Brise-Caillou. Je lui dis qu'avec quarante hommes résolus et quatre petits canons chargés à mitraille nous viendrions bien aisément à bout de cent vingt Algonquins.

» Il répondit : « Ceux-la ne sont que l'avant-garde. Les autres sont dix fois plus nombreux et vont arriver dans une heure ou deux. Je les connais bien!... allez!... Comme ils voulaient nous surprendre, ils ne sont pas venus tous ensemble, mais vous allez voir tout à l'heure. »

» Alors je pris bravement mon parti. Je dis à mon lieutenant : « Kircaldy, prenez le commandement. Je vais aller seul là-bas. Si les Algonquins méditent quelque trahison contre moi, ne vous occupez de rien, excepté de soutenir l'assaut et de les empêcher d'entrer dans le fort. Adieu et surtout prenez conseil de Brise-Caillou, qui est homme de bon sens et qui connaît le pays. »

» Sur ce je sortis du fort. Arrivé au milieu des Algonquins, je m'assis sur un tronc d'arbre.

» Je pris la parole le premier pour répéter en peu de mots ce que j'avais dit à Pied-de-Cerf et leur exprimer le plaisir que j'avais de les revoir. Ce discours, que traduisit le chef, produisit le meilleur effet. Il répondit au nom de ses amis que leur joie surpassait encore la mienne, et qu'ils étaient heureux de voir que le léger nuage qui s'était élevé entre nous et qui cachait notre alliance allait enfin se dissiper.

» C'est alors qu'il rappela l'affront que j'avais fait un mois auparavant à toute la tribu en leur refusant deux barriques de bonne eau-de-vie dont ils savaient que le fort était pourvu. Une huée générale s'éleva contre moi à ce souvenir, et je commençai à me croire perdu. Je ne pouvais pas résister, étant seul et n'ayant pour me défendre que mon épée et deux pistolets. Quant à céder, c'est-à-dire à donner à ces sauvages les deux barriques d'eau-de-vie qu'ils demandaient, c'était leur faire croire que j'avais peur et redoubler leur insolence. Qui pouvait savoir d'ailleurs de quoi ils seraient capables dans l'ivresse? Dans l'incertitude, je crus qu'il valait mieux montrer de la fermeté.

» Je répliquai donc que je ne reviendrais jamais sur ma résolution, que j'étais l'ami des Algonquins, tout prêt à fumer avec eux le calumet de paix et d'alliance, mais que, pour mon eau-de-vie, ils n'en goûteraient pas.

» Ma réponse fut suivie d'une clameur épouvantable. Tous les Algonquins se levèrent, brandissant leurs haches, poussant leur cri de guerre et se précipitant sur moi. Sans attendre qu'on eût essayé de me saisir, je tirai de ma ceinture un pistolet que je mis dans ma main gauche; de la droite je tirai mon épée, je sautai d'un bond par-dessus le tronc d'arbre sur lequel j'étais assis au commencement de la conférence, et je courus droit au fort en criant à mes Irlandais : « Ouvrez! ouvrez! » ce qu'ils firent sur-le-champ. Mais je n'étais pas hors d'affaire pour cela. Les Algonquins, aussi lestes que moi, me suivaient de près, et un chef qui s'était placé d'avance sur mon chemin pour me couper la retraite essaya de m'arrêter. Il me donna au passage un coup de hache qui devait me fendre la tête, et qui, par bonheur, ne fit que jeter à terre mon chapeau. Je ripostai par un coup de pistolet tiré à bout portant et qui fit reculer mon homme.

» Je n'étais plus qu'à vingt pas de la porte, et ces vingt pas furent faits en deux secondes. Brise-Caillou, qui la tenait ouverte, m'attendait, et quand je fus entré dans le fort, la referma. On leva le pont-levis, et mes bons amis les Algonquins, tout penauds de m'avoir laissé échapper, lancèrent contre les murs et le parapet des milliers de flèches et de malédictions.

« Vous l'avez manqué belle! me dit le Canadien. Vrai Dieu, monsieur, j'avais peur d'assister à votre enterrement. » Et il ajouta, en regardant le lac Ontario : « Tenez, monsieur, qu'est-ce que je vous disais il y a une heure?... Que ces coquins n'étaient que l'avant-garde, et que le reste de l'armée allait venir. Écoutez plutôt! »

» En effet, nous aperçûmes bientôt sur le lac de nombreuses barques chargées d'Indiens se dirigeant rapidement vers le fort.

» Heureusement les Algonquins, renforcés par les nouveaux arrivants, soit qu'ils voulussent nous donner quelque sécurité d'abord, et ensuite nous surprendre, soit qu'ils fussent occupés à délibérer, se tinrent en repos toute la nuit. Pour moi, je gardai la moitié de ma troupe sous les armes et je laissai dormir l'autre sur les peaux d'ours et d'élans dont le fort était rempli et qui nous servaient de lits de camp.

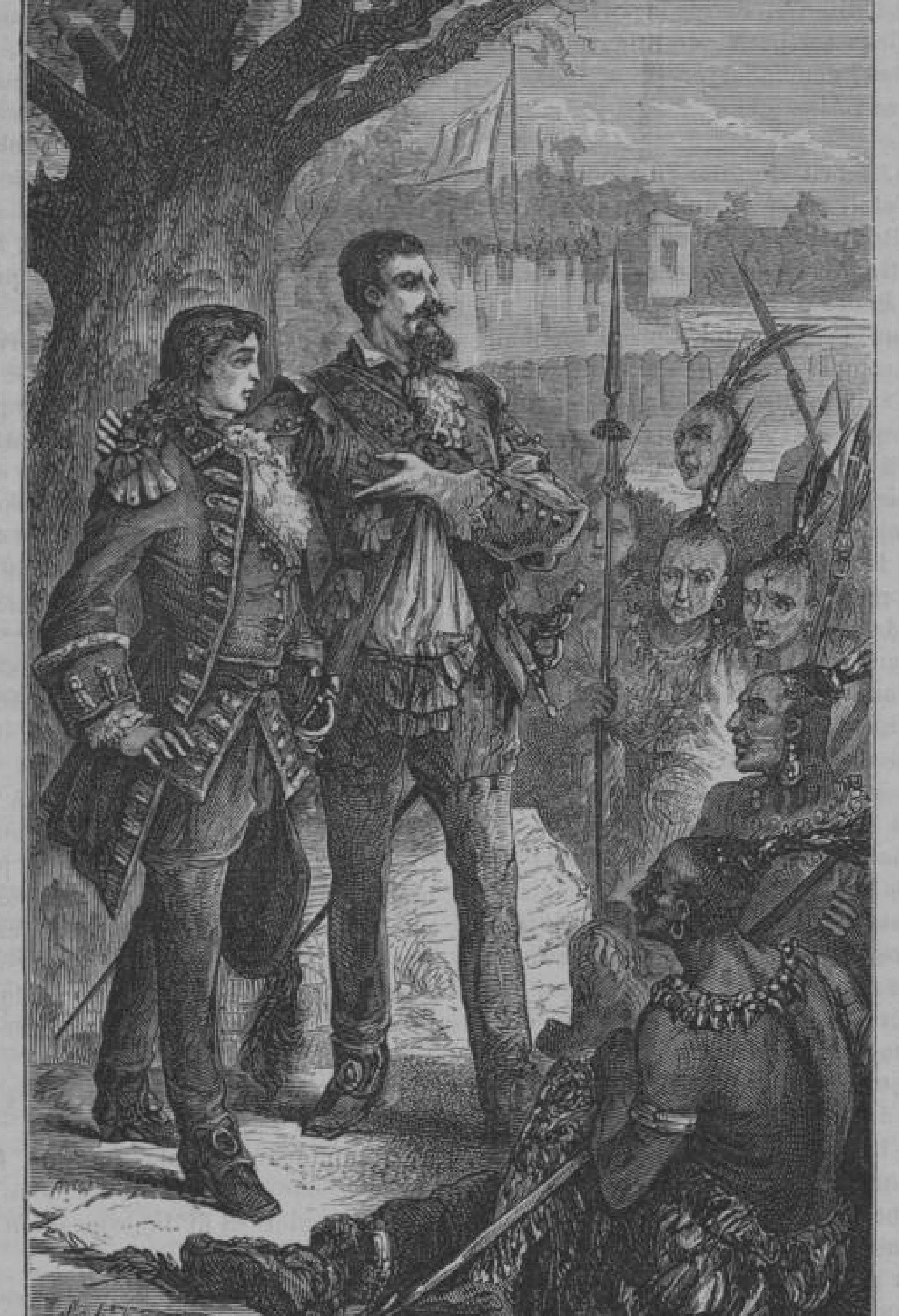
» Au lever du soleil tout le monde se trouva debout, et le feu commença de part et d'autre.

» Les chefs sauvages presque seuls avaient des fusils, de la poudre et des balles. Les autres avaient des flèches et des tomahawks, qui sont des casse-têtes en bois de fer aussi dur que le fer lui-même. De notre côté, nous avions tous des fusils, mais j'avais donné ordre de ménager les munitions. Pour soutenir un siége de plusieurs jours, et le nôtre, heureux ou malheureux, ne pouvait pas durer moins, il ne nous restait pas plus de soixante balles par homme. Assurément, c'était assez si chaque coup touchait un Algonquin à la tête ou au cœur; mais il y a bien des maladroits sur la terre, et mes Irlandais, soldats intrépides mais mauvais tireurs, devaient être surveillés.

» Au reste, figurez-vous que nos Algonquins, pour nous viser plus à l'aise, grimpaient sur le haut des arbres d'où ils dominaient le mur du fort Catarocouy. En même temps ils s'abritaient derrière le tronc ou les grosses branches pour n'offrir aucune prise, car ils ne sont pas moins prudents et rusés que braves.

» Tout à coup, Brise-Caillou vint à moi d'un air triomphant, et me dit tout bas : « Nous sommes sauvés, monsieur; Montluc le Rouge vient à notre secours. » Et, me conduisant du côté du lac, il me fit voir au loin un bateau à voiles qui avançait rapidement vers nous.

» A mon grand étonnement, je vis le bateau se détourner du fort pour aller droit, au milieu des coups de fusil, vers le camp des Algonquins. « Monsieur, dit Brise-Caillou qui était devenu mon conseiller principal, n'ayez pas d'inquiétude, M. le baron de Montluc a commencé par le plus pressé. »



Frères Algonquins, je vous présente M. de Kildare. (P. 142, col. 1.)

» Brise-Caillou avait raison, car en un clin d'œil le feu des sauvages cessa, les acclamations éclatèrent de tous côtés, et Montluc me fit l'effet d'un roi qui rentre dans sa capitale. Je ne sais ce que Montluc put dire aux Algonquins, mais il ne tarda pas à se présenter seul devant la porte du fort de Catarocouy qui lui fut ouverte par le Canadien.

» Il vint à moi sans façon et me dit :

« Monsieur, vous êtes lord Donald O'Brian, comte de Kildare et lieutenant du roi de France en Canada, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Moi, je suis le baron Louis de Montluc, fils du baron Annibal, dont le château de la Tour-Montluc est bâti au milieu du lac Érié, dans l'île des Tortues, à cent soixante lieues d'ici, à l'ouest. Ma mère, Française par son grand-père M. de Champlain, celui qui a fondé Québec, est fille par sa grand'mère du dernier grand chef des Ériés, qui habitaient sur le lac de ce nom et s'étendaient jus-

qu'ici... J'ai donc du sang de Champlain et d'Éric dans les veines aussi bien que du sang de Montluc; mon bisaïeul le sauvage fut l'hôte et l'ami de mes aïeux français, et c'est pour cela qu'on m'appelle partout Montluc le Rouge. »

» Montluc, apercevant le Canadien près de moi, lui serra la main en disant :

« C'est toi, Brise-Caillou?... Ferme la porte derrière nous, car nous allons sortir, M. de Kildare et moi.

— Pourquoi faire? demandai-je.

— Pour parler aux Algonquins.

— Mais...

— Oui, je sais, reprit Montluc en souriant, ils m'ont dit ce qui s'était passé et qu'ils avaient voulu vous scalper cette nuit. Par bonheur je m'en doutais. Hier matin, vers sept heures, je chassais l'ours à quarante lieues d'ici quand on m'a dit par hasard que mes amis les Algonquins préparaient une expédition... Contre qui? Personne ne savait. Je me suis douté qu'il s'agissait de vous. Mon père, Annibal (à qui, sans reproche, vous deviez une visite de voisin), m'avait dit : « Kildare est un bon gentilhomme, mes amis de France m'en ont écrit du bien, mais un étourdi. Il croit n'avoir besoin de personne. Il va, sans le savoir, offenser les Algonquins, il se fera quelque mauvaise affaire dont les Anglais profiteront. Prends-y garde et veille sur lui » Je chassais donc hier matin quand on m'avertit de l'affaire. J'étais alors dans les bois, j'arrive en toute hâte au village principal des Algonquins. On me dit que tous les guerriers étaient partis pour vous couper le cou, à vous et à vos hommes : je fais force de voiles et j'arrive à temps, comme vous voyez. »

» Plein de confiance dans le crédit qu'il avait sur ses sauvages, je le suivis au milieu de la clairière où les Algonquins l'attendaient d'un air joyeux. Quand il entra dans le cercle des guerriers, ce furent des acclamations sans nombre. Vous auriez cru qu'il était le chef naturel de tous les sauvages présents.

» Il s'assit et me fit asseoir à côté de lui sur le tronc d'arbre où je m'étais assis la veille et d'où j'avais été obligé de fuir pour sauver ma vie. Puis, ayant fait signe de la main qu'il voulait parler, il dit :

« Frères Algonquins, je vous présente M. de Kildare, gentilhomme irlandais au service du roi de France et mon ami particulier, pour que vous le receviez comme un allié et pour qu'à l'avenir il n'y ait plus aucun sujet de guerre entre vous et lui. »

» Alors plusieurs voix confuses expliquèrent l'affront que j'avais fait aux Algonquins en leur refusant deux barriques d'eau-de-vie, quand le fort Catarocouy en contenait des centaines.

» Je protestai qu'il n'y en avait que deux, et que j'avais ordre du roi de les garder pour ma troupe.

» Après un tumulte de quelques minutes, une voix dont l'accent européen me frappa sortit de la foule :

« Après tout, disait cette voix, les Anglais de Boston ont du whiskey qui vaut bien l'eau-de-vie du roi de France et qu'ils nous donneront en abondance pour nos peaux d'ours et de renard! »

» Ce discours fit le plus grand effet sur tous ceux qui l'entendirent, et je ne savais moi-même qu'y répondre, car c'était la pure vérité. Je pensai en moi-même : « Que va répondre mon nouvel ami? »

» Mais je connaissais mal Montluc, le croyant embarrassé pour si peu. Pendant que l'autre parlait, caché au troisième rang de la foule, Montluc l'avait aperçu et reconnu. D'un bond il sauta par-dessus les deux premiers rangs, saisit par les oreilles l'homme accroupi, l'enleva de terre sans effort, et le jeta malgré ses cris au milieu de l'assemblée par-dessus la tête des Algonquins. Je vis alors avec étonnement que c'était un homme grand et blond, de figure allemande plutôt qu'anglaise, et qui ne ressemblait en rien aux autres Algonquins.

» Après avoir fait désarmer et lier son prisonnier, Montluc se tourna vers l'assemblée et dit : « Frères Algonquins, je devine tout. Je sais qui vous a excités contre la France, contre le roi, contre mon ami Kildare : c'est cet homme, cet ancien déserteur des armées allemandes, aujourd'hui espion au service des Anglais, ce Kronmark... Est-ce lui? dites, est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai! » cria-t-on de toutes parts.

» Le coup de vigueur de Montluc avait retourné toute l'assemblée.

« Cet homme, continua-t-il, est un traître qui veut vous mettre en guerre avec vos amis et vous livrer à vos ennemis. Est-ce vrai?

— Oui, c'est vrai!

— Eh bien, vous jugerez tout à l'heure le crime qu'il a voulu commettre contre vous. Quant à celui qu'il a commis contre moi, je ne pardonne pas, je méprise! Du reste vous ne perdrez rien. Les caves de la Tour-Montluc sont abondamment garnies. Vous vouliez arracher deux barriques à M. de Kildare qui ne pouvait pas vous les donner. Je vous en offre dix, moi, que je prendrai chez mon père. Venez les chercher. Suivez-moi. »

Cette proposition fut accueillie par de véritables hurlements de joie.

« Maintenant, ajouta Montluc, l'eau-de-vie d'un ami est bonne, mais le whiskey d'un ennemi est meilleur. » Et alors il fit la proposition suivante aux Algonquins réunis.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES MIGRATIONS DES OISEAUX[1]

II (*suite*)

Maintenant, pour préciser les considérations générales qui ont été précédemment émises, étudions la migration des principales espèces que nous diviserons en trois groupes : les espèces qui émigrent directement au sud, celles qui tendent à l'ouest, celles qui vont à l'est.

Pour les premières, commençons par celles qui, s'avançant le plus loin, passent l'équateur et poursuivent leur vol jusqu'à la latitude du cap de Bonne-Espérance.

On s'accorde généralement à penser qu'il en est ainsi pour les cigognes, les grues, les cailles, les hirondelles, bien que celles-ci se cantonnent habituellement dans les oasis du Sahara, et pour les étourneaux, qui cependant redoutent moins la température de notre région tempérée, du moment où la froidure n'est pas assez intense pour durcir la terre et couper les vivres à ces oiseaux. Cette opinion est basée sur le rapport des voyageurs dans l'autre hémisphère, et on cite particulièrement deux faits à l'appui. Il y a une quarantaine d'années, un savant naturaliste de Bâle apercevant une cigogne qui portait, par le travers du corps, une ligne anormale, ne put résister à la tentation et l'abattit d'un coup de fusil. Cet oiseau était traversé de part en part par une flèche spéciale aux peuplades sauvages des environs du Cap. Malgré cette blessure, il avait accompli son long voyage, tant est grande la nécessité qui le poussait à revenir au nord. Les étourneaux, à leur tour, bien que n'habitant pas l'Australie, y font néanmoins quelques apparitions dans la saison d'été, qui correspond, pour l'autre hémisphère, à notre hiver.

Parmi ces espèces, la caille est une de celles qui doivent le plus nous intéresser, au triple point de vue de la chasse, des bons rôtis qu'elle nous fournit et de l'histoire naturelle. Sous ce dernier rapport, elle soulève à elle seule un curieux problème. — Comment cet oiseau, au vol rapide, il est vrai, mais peu élevé et à courte station, lorsque nous le trouvons en plein jour dans les champs, peut-il fournir d'assez longues traites pour son grand parcours et surtout pour traverser la Méditerranée : ce qui suppose des vols de cinquante lieues pour le moins, en utilisant les îles et les caps?

La caille, en oiseau faible et timide, passe la nuit à une assez grande hauteur, pour se garer à la fois des rapaces diurnes et nocturnes qui en sont aussi friands que nous. Le moment venu, elle pointe droit en l'air, s'oriente et file. Tous ceux qui en ont élevé en cage sont au courant de ses habitudes, dont elle ne se départit point en captivité, lors même qu'elle aurait été prise au sortir de l'œuf, car aux deux saisons de la migration elle prend son vol comme si elle était en plein champ et se briserait le crâne contre les barreaux supérieurs de la cage, si on n'avait la précaution de les remplacer par un plafond de toile. Il est probable que l'oiseau donne alors à sa locomotion toute la puissance dont il est capable et que ce que nous en voyons pendant le jour n'est que son vol contraint et craintif, empressé qu'il est de se dissimuler sous tous les abris qui recouvrent le sol. Néanmoins certains naturalistes doutent que les cailles puissent traverser la mer tout d'une haleine, et supposent qu'elles se reposent sur les flots, en tenant une de leurs ailes soulevée pour reprendre plus facilement leur volée. Mais cette opinion, qui ne repose sur aucune preuve, est plus que douteuse, car il est de notoriété qu'en arrivant au rivage les cailles tombent, à la lettre, épuisées par la fatigue.

En été, elles habitent toutes les contrées de l'Europe jusqu'aux limites extrêmes du nord. Elles commencent à émigrer de ces régions dès le milieu d'août : les mâles qui n'ont pas à prendre soin de la progéniture vont en avant, et les jeunes suivent au fur et à mesure qu'ils acquièrent la force nécessaire. Elles voyagent par grands vols épars, c'est-à-dire que toute la population d'une même région, soumise à la même nécessité de migration, s'envole simultanément vers le sud, se reposant de station en station et s'engraissant à lard au milieu de l'ample pâture de toutes les graines de l'automne, pour les jours de disette et de grandes fatigues qu'elles auront à supporter.

Chez nous, le plein du passage s'étend depuis la fin d'août jusqu'au 15 septembre. Une dernière volée passe vers le 20 octobre ; cependant il n'est point rare de rencontrer encore quelques retardataires après le 1er novembre. Elles nous reviennent, ainsi qu'il a été dit, vers le 10 mai.

Les cigognes voyagent de jour par troupes compactes et passent à peu près aux mêmes époques que les cailles.

La grive, bien que douée d'un vol puissant, borne sa migration aux rivages et aux îles de la Méditerranée. Cette intéressante famille est représentée par cinq espèces qui habitent en été les forêts du nord et de la région moyenne. L'espèce la plus répandue en France est la *tourde*, fin et délicat gibier, surtout lorsqu'elle s'est engraissée de raisin. Le *merle* ne diffère guère de celle-ci que par le plumage, la moindre qualité de sa chair et quelques habitudes différentes. Il a le vol moins agile et se tient de préférence dans les buissons. Le mâle a le bec jaune et la robe d'un beau noir lustré, la femelle est entièrement brune. Grives et merles commencent leur départ dès que viennent les matinées fraîches. Dans la région moyenne, ils passent généralement durant tout le mois d'octobre.

Le *mauvis* ou grive du nord est plus petite que la

1. Suite. — Voy. vol. IX, page 350.

précédente. On le distingue facilement à la tache rousse qu'il porte sous l'aisselle et à son cri plus prolongé *ziiiee*, que le simple *t'sik* sec et bref de la tourde, qu'il suit dans sa migration.

Ces trois espèces, pour peu que le temps soit favorable et la nourriture abondante, stationnent volontiers en chemin, picorant les raisins et les baies, et deviennent un gibier gras et délicat que les chasseurs pourchassent avec passion, au collet, au filet ou au fusil. Elles arrivent dans le Midi à l'époque de la maturité des olives et s'en donnent à cœur joie. Dans les îles, elles complètent leur embonpoint avec les fruits du caroubier et du myrte; ce sont alors les *merles de Corse* qui ont acquis une haute réputation gastronomique.



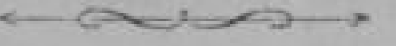
Cailles. (P. 143, col. 1.)

Les *draines*, ou grosses grives, se nourrissent spécialement, à l'automne, de sorbe et de gui qui ne donnent aucune délicatesse à leur chair. Elles passent rapidement et en petit nombre vers le 1er novembre.

Enfin, à l'arrière-saison et avec les premières neiges, apparaît la dernière espèce, le *chia-chia* ou *tia-tia*, nom qu'elle tire de son cri habituel. Celle-ci passe de jour, en troupes compactes, à l'inverse des autres qui voyagent généralement aux dernières heures de la nuit et en bandes éparses. C'est un assez bel oiseau, au plumage coloré, et qui n'est pas à dédaigner en salmis. Il recherche particulièrement les prés humides et le voisinage des sources chaudes, lorsque le sol est recouvert de neiges, pour picorer des vers, sa principale nourriture.

Si j'avais suivi l'ordre des époques de passage et non point la direction et le plus long parcours, j'aurais dû commencer par les petits oisillons, car ce sont eux qui donnent le branle. Dès la fin de juillet, on entend à leur petit cri retentissant, *b'sie-b'sie*, passer les becfigues, charmants petits oiseaux, au bec fin, au manteau verdâtre, au poitrail moucheté comme celui de la grive. C'est l'avant-garde, probablement, qui va à la découverte des contrées les plus abondamment pourvues de sauterelles ou d'autre pâture. Le gros bataillon se met en route un mois plus tard, et du 1er au 25 septembre on les entend de toutes parts dans la campagne. C'est un petit gibier fin et délicat, dont un jour ou l'autre je vous conterai la chasse.

A suivre. A. DE BREVANS.





Son premier mouvement fut de se mettre en colère. (P. 146, col. 2)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

VI

La clef du mystère. — Kit escalade une colline de quatorze cents pieds pour faire plaisir à un photographe.

Les heures de la nuit s'enfuyaient rapidement, sans qu'il parût y prendre garde. Tenant entre le pouce et l'index de la main gauche l'alphabet qu'il avait si industrieusement reconstruit, il déchiffrait ligne par ligne les pages du carnet. De temps à autre, il saisissait sa plume et mettait par écrit les passages d'où il espérait tirer quelque lumière.

Il tressaillit et put à peine retenir une exclamation de surprise et de triomphe, en transcrivant la note suivante :

« 17 juillet 1868. Omaha. Entrevue avec Thomas King, chez Hallonan. — Affaire des couvertures pour les Peaux-Rouges. — Selon lui, les agents du gouvernement sont quelquefois infidèles ; le blâme peut remonter à l'adjudicataire. Affaire lucrative, mais peu honorable. Il m'a paru homme de bien et fort intelligent. Je me suis décidé à refuser, conformément à son avis. »

Tommy se rejeta en arrière, et ferma les yeux pour réfléchir, appuyé contre le dossier de son fauteuil. Grâce à son excellente mémoire, il revit bientôt la scène jusque dans son moindre détail. Il s'agissait d'un déjeuner d'affaires, où il avait donné une consultation à propos de l'adjudication des couvertures que le gouvernement de Washington distribue tous les ans à ses « enfants rouges ».

L'homme qui l'avait consulté était un vieux millionnaire, nommé Constant Cob.

Pour être bien sûr de ne pas se tromper, il consulta son propre carnet, à la date du 17 juillet, et fut pleinement confirmé dans son opinion.

Tommy était homme d'affaires avant tout, et si la nature lui avait donné du cœur, elle lui avait accordé peu d'imagination. Au lieu de se perdre en réflexions philosophiques ou sentimentales sur la disparition du vieux Cob, il se remit patiemment à l'œuvre, plus semblable que jamais à une fourmi acharnée.

Il lisait presque couramment le grimoire du vieux Cob, et le suivait pas à pas dans le labyrinthe de ses courses et de ses spéculations. Tout à coup, au milieu du jargon des affaires, il découvrit cette phrase étrange : « O mon Dieu, conservez-moi la mémoire ! »

« Si cette phrase a un sens, se dit-il aussitôt, elle doit signifier que le pauvre homme sentait ses facultés s'affaiblir. Cette idée l'obsédait, et comme il arrive souvent aux gens obsédés d'une idée, il aura cru s'en débarrasser en la mettant par écrit. »

Mais il paraît que l'obsession avait continué, car la même préoccupation revenait sous toutes sortes de formes.

« Consulté le docteur Steward. Il m'a percé le cœur en croyant me rassurer. »

1. Suite. — Voy. pages 97, 113 et 129.

Deux ou trois pages plus loin :

« 8 novembre 1868. Plus je lis le livre du docteur Partridge, plus je suis épouvanté. Les symptômes sont si nettement décrits, que je me vois déjà condamné sans ressource.

» 12 novembre 1869. Dans toutes les conversations que j'entends, il me semble qu'il y a des avertissements, et de terribles avertissements, à mon adresse.

» 1er décembre 1869. Au milieu d'un dîner il m'est venu, sans que je sache d'où ni comment, une idée plus effroyable que toutes les autres. Quelqu'un a prononcé le mot d'apoplexie, et j'ai vu, comme à la lueur d'un éclair, l'apoplexie suspendue sur ma tête.

» 15 décembre. Je ne voulais pas lire cet horrible livre de Lindman, et je l'ai lu malgré moi, d'un bout à l'autre. Mon Dieu, ayez pitié de moi!

» 1er janvier 1869. New-York. Les rues sont pleines de gens qui vont souhaiter la bonne année à leurs parents et à leurs amis. Rien ne les arrête, ni le froid, ni la neige. Toi, misérable, tu te ronges le cœur, isolé, comme un mort parmi les vivants, dans une triste chambre d'hôtel. Tu voulais une grande fortune, tu l'as. A quoi te sert-elle? Tu ne sais même pas s'il te reste un seul parent à qui la léguer.

» 2 janvier. New-York. Quelle nuit, et quelles sombres terreurs! Ma mémoire, cette fois, a été trop fidèle. J'ai revu toute ma vie : elle me fait horreur. Aux yeux du monde, je suis un spéculateur honorable, un honnête gentleman. Aux yeux de ma conscience je suis le dernier des misérables, car j'ai haï mon frère, autant que Caïn détestait Abel. J'ai brisé le cœur de mes parents, en abandonnant sans un mot d'adieu la maison paternelle. Je savais que mon silence serait une torture pour eux, et, avec une joie infernale, j'ai gardé le silence. Je retournerai en France, où mon nom doit être en horreur aux survivants de la famille; je m'humilierai, je demanderai pardon.

» 15 janvier. Wicksburg. Je devrais être parti pour la France. Mais je me sens mieux, et je n'ai pu résister au désir de terminer les affaires que j'ai entreprises. Je viens d'écrire un mensonge, ce n'est pas là ma vraie raison, et je soulagerai mon cœur en écrivant ici la vérité qui me pèse. Je suis lâche; j'ai changé mon régime sur l'ordre du médecin, et je n'ai pas su changer mon cœur sur l'ordre de ma conscience. Je hais l'humiliation plus que la mort, et je ne puis me résoudre à demander pardon. Mon Dieu! je vous en supplie, prenez-moi par la main, conduisez-moi; faites que je puisse vouloir.

» 1er mars. Avertissement de Dieu, et quel avertissement. Attaque d'hémiplégie. Quinze mortelles journées et quinze nuits affreuses dans un lit d'hôtel à la Nouvelle-Orléans. J'ai enfin recouvré l'usage de la main droite, et j'en ai profité pour faire mon testament. Je lègue ma fortune à mon frère Albert, ou à ses enfants, ou à ses petits-enfants, s'il reste encore au Croisic quelqu'un du nom de Charlier. Je prie mes héritiers, quels qu'ils soient, de ne pas maudire ma mémoire.

» 15 mars. Testament en lieu de sûreté. Je suis plus tranquille. Le régime de pain et d'eau éloigne, je l'espère, le danger d'une rechute. Je me sens plus fort que jamais. Mais cette fois je n'abuserai pas de ma force. Quelques affaires à terminer, je me jure à moi-même que ce seront les dernières, et puis je pars, à la grâce de Dieu; car maintenant je veux, je veux, je veux!... »

En lisant ces derniers mots, Tommy ne put s'empêcher de faire une réflexion philosophique: « Quand on répète si souvent « je veux », se dit-il, c'est qu'on n'est pas bien sûr de vouloir. »

Il se prit alors la tête à deux mains, et essaya de se figurer quel avait pu être le sort du pécheur repentant.

A coup sûr il lui était arrivé malheur. Le vieux Cob, bien connu pour sa stricte économie, n'était pas homme à laisser vendre sa malle s'il eût été en état de la réclamer.

S'il était mort, sa succession était ouverte. Le devoir de Tom King était de prévenir la famille; mais, comme toute peine mérite salaire, il se mit à calculer ce qu'il serait juste et honnête de demander pour les démarches nombreuses qu'il serait obligé de faire.

En ce moment il regarda à sa montre; il était quatre heures et demie du matin.

Kit cessa de ronfler et se mit brusquement sur son séant. Après qu'il eut, non sans peine, rassemblé ses idées, son premier mouvement fut de se mettre en colère, en constatant que la lampe brûlait encore et que Tommy n'était pas couché. Il fut retenu aussitôt par un sentiment de honte et de confusion. Il avait juré de veiller et il n'avait pas veillé! Il était aussi penaud en ce moment que peut l'être un soldat en sentinelle lorsque la patrouille le trouve endormi dans sa guérite.

Tommy s'approcha de son lit en souriant, et lui dit: « Bonjour, vieux camarade; cessez d'écarquiller vos yeux et de me lancer des regards de basilic. Nous n'avons rien à nous reprocher mutuellement; car nous sommes aussi coupables l'un que l'autre : moi pour avoir veillé, vous pour avoir dormi. Savez-vous ce que j'ai découvert, cette nuit? Kit, le vieux Cob, Cob le riche est mort, selon toute probabilité.

— Qu'est-ce que cela peut nous faire? répondit Kit, avec la physionomie d'un homme qui flaire une mystification. C'est à peine si nous le connaissions. Que Dieu ait son âme, et n'en parlons plus.

— Au contraire, parlons-en, reprit Tommy avec insistance. Il ne s'appelait pas plus Cob que je ne m'appelle Georges Washington ou Abraham Lincoln. Son vrai nom était Charlier.

— Mais encore une fois, reprit Kit avec impatience, qu'est-ce que cela peut nous faire?

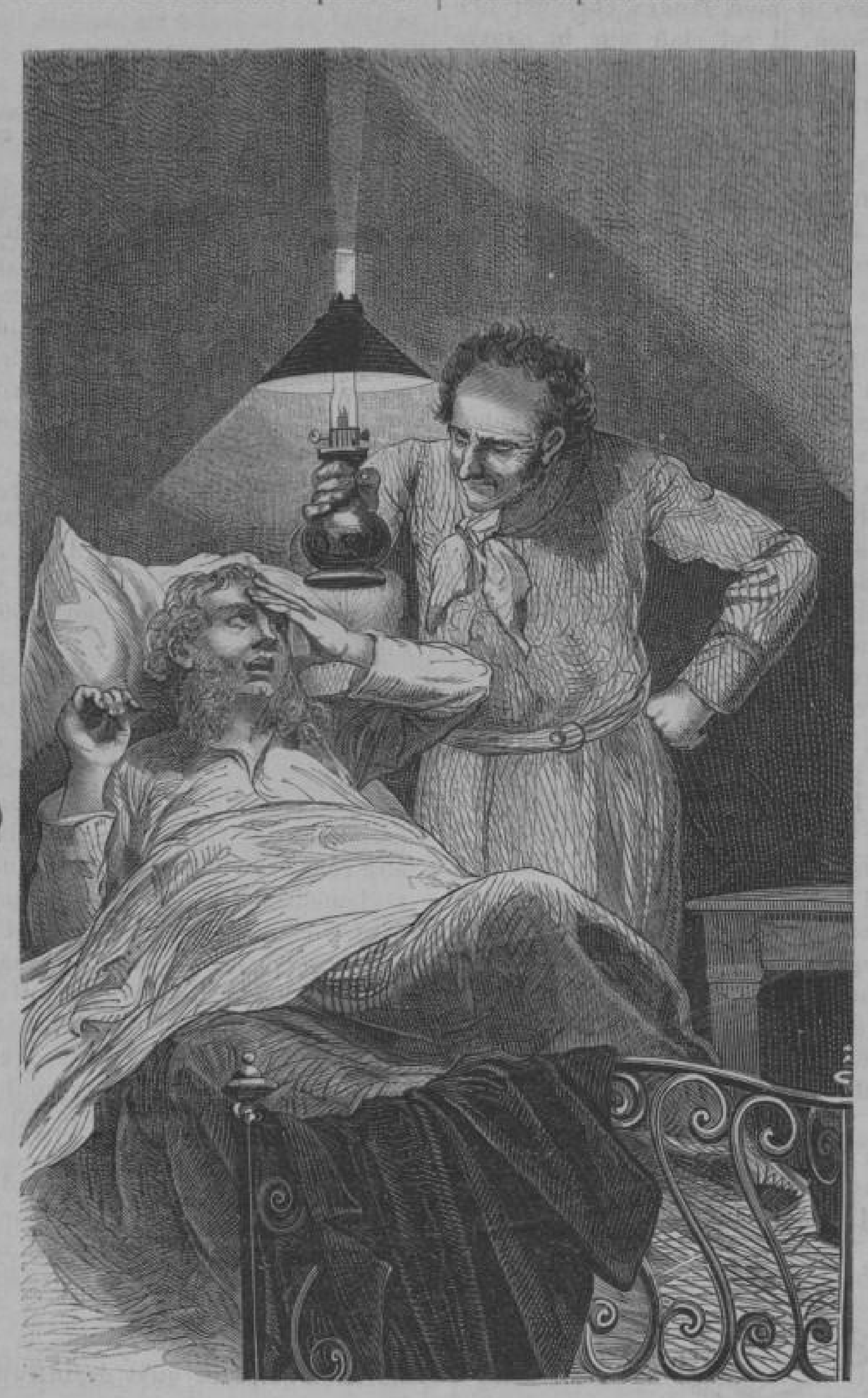
— Attendez un peu, homme de peu de foi. Ce

Charlier a de la famille au Croisic, et, comme vous le savez, le Croisic est une petite ville de la Loire-Inférieure, en France. Ces gens du Croisic ignorent absolument l'existence de leur parent, et ne se doutent pas qu'il leur laisse deux millions de dollars. Nous ferons, vous et moi, les démarches nécessaires pour les mettre en possession de cette fortune, et nous toucherons une honnête commission. Comprenez-vous ou ne comprenez-vous pas?

— Pardonnez-moi, répondit humblement le géant, je croyais d'abord que vous vouliez rompre les chiens, pour m'empêcher de vous dire... passons sur ce que j'aurais eu le droit de vous dire. Mais où avez-vous appris tout cela, si matin? »

Pour toute réponse, Tommy frappa sur le carnet, en disant : « Là ! »

Kit ne put s'empêcher d'éprouver un certain respect pour le mystérieux carnet qui contenait de si importantes révélations. Ensuite ses yeux se portèrent avec admiration sur le magicien qui avait su les y découvrir.



Tommy s'approcha de son lit. (P. 146, col. 2.)

Sans être avide, Kit ne faisait pas fi de l'argent honnêtement gagné ; mais la joie qu'il éprouva à l'annonce d'une brillante affaire fit bien vite place à une affectueuse inquiétude quand il remarqua que son compagnon paraissait brisé de fatigue.

« Tommy, mon vieux camarade, lui dit-il avec une touchante sollicitude, maintenant que vous en êtes venu à vos fins, j'espère que vous allez vous coucher et vous dorloter toute la journée, vous l'avez bien gagné.

— Soit ! répondit Tommy avec un de ses bons sourires. Seulement, pendant que je dormirai, vous vous occuperez de deux affaires importantes. Je me fie entièrement à vous ; écoutez-moi bien.

— Si vous vouliez me mettre cela par écrit, je serais plus sûr de ne pas faire de sottises, répondit le géant avec sa modestie habituelle.

— Écoutez-moi d'abord, et je vous résumerai la chose en deux mots sur un chiffon de papier. Les deux dernières affaires que Constant Cob ait inscrites sur son calepin concernent la scierie mécanique de Miggles, ici même, à Chattanooga. Il devait ensuite aller causer d'une affaire notée comme importante avec Bremer, banquier à Atlanta. Vous passerez d'abord chez Miggles; si Miggles ou ses commis vous disent qu'ils ne connaissent pas de gentleman du nom de Cob, vous le leur dépeindrez le mieux que vous pourrez, et vous demanderez si on ne l'a pas vu à la date du 15 avril 1869.

— Ensuite? demanda Kit, sans quitter du regard son interlocuteur.

— Si on déclare formellement qu'on ne l'a pas vu chez Miggles, vous vous en tiendrez là, pour le mo-

ment, et vous emploierez votre journée le mieux qu'il vous sera possible.

— Et si on l'a vu ?

— Si on l'a vu, vous enverrez une dépêche à Bremer, pour savoir s'il l'a vu aussi. S'il l'a vu, ce dont je doute fort, alors il nous faudra chercher une nouvelle piste. Sinon, il est clair que le pauvre homme a disparu entre Chattanooga et Atlanta, peut-être à Chattanooga même. Vous avez bien compris ?

— Je le crois. »

Tommy prit une plume et deux carrés de papier. Sur le premier, il inscrivit l'adresse de Miggles ; sur le second, il prépara la dépêche pour Bremer.

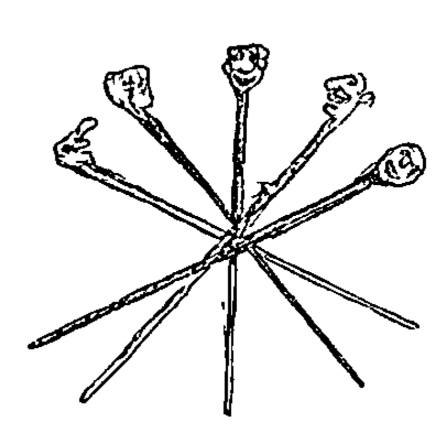
Après quoi il se déshabilla, pendant que Kit s'habillait, ruminant sa leçon dans sa tête, afin de n'en pas oublier un mot.

Comme il était trop matin pour se présenter à la scierie mécanique, Kit résolut de faire une bonne promenade pour s'éclaircir les idées.

Après quelques secondes de réflexion, il se dirigea vers le Lookout-Mountain. Ce n'est pas qu'il éprouvât le besoin de s'élever à quatorze cents pieds au-dessus de Chattanooga pour s'aiguiser l'appétit, vu que son appétit était toujours terriblement aiguisé, à toutes les altitudes. Ce n'est pas qu'il fût particulièrement curieux de s'assurer si l'assertion du guide facétieux est fondée, et si, du haut de la petite montagne, on découvre bien réellement sept États. Kit n'avait point l'esprit critique, et dans bien des cas, suivant le dicton familier, il aimait mieux croire que d'aller voir par ses propres yeux.

Ce n'est pas non plus qu'il fût désireux de contempler, à vol d'oiseau, cette fameuse courbe du Tennessee que l'on appelle le *Mocassin*, parce qu'elle dessine vaguement le contour de cette chaussure indienne. Oh ! mon Dieu, non ! Mocassin, savate, pantoufle ou botte à l'écuyère, c'était tout un pour le rustique Canadien, ennemi de Cicéron, et parfaitement indifférent en matière de curiosités naturelles.

S'il grimpait à grandes enjambées, en s'essuyant le front avec son mouchoir, le raidillon qui conduit au sommet du Lookout, c'était uniquement pour



réjouir le cœur d'un simple photographe, en lui annonçant, le plus tôt possible, que l'affaire des bâtons sculptés avait la haute approbation de M. King !

Ce que le bon Christophe préférait à toutes les curiosités naturelles et aux paysages les plus justement renommés, c'était de voir le sourire du contentement sur une figure humaine ; et il ne regardait jamais à sa peine pour se procurer ce plaisir.

VII

Kit fait connaissance avec de bien aimables jeunes gens. — Qu'est devenu le vieux Cob ?

Quand il se présenta chez Miggles, Kit eut toutes les peines du monde à se rendre intelligible. Pénétré de l'idée qu'il remplissait une mission de confiance, il s'était recommandé à lui-même la plus grande discrétion ; aussi, tout en posant des questions aux autres, il répondait avec tant de réticences et de circonlocutions, que « l'écheveau, comme il le redit plus tard à son associé, était abominablement difficile à dévider. »

Comme les affaires de Miggles avaient pris meilleure tournure depuis un an, les bureaux contenaient six commis au lieu de deux. Les quatre commis nouveaux, naturellement, ignoraient le premier mot de l'affaire que Kit s'escrimait à embrouiller par sa discrétion.

L'amateur de boissons rafraîchissantes, n'ayant dévisagé l'étranger que par l'intermédiaire de ses semelles de bottes, n'avait garde de le reconnaître, d'après les descriptions de Kit. Quant à l'homme aux yeux étincelants, il venait de sortir pour faire une petite course. Si le gentleman voulait l'attendre, peut-être réussirait-il à en tirer quelque chose. On devait seulement faire observer au gentleman que les petites courses de Fred duraient quelquefois très-longtemps, surtout quand il passait du côté de chez Dodson. Le gentleman connaissait sans doute Dodson ? Non ? Dodson a les meilleurs billards et les meilleurs rafraîchissements de Chattanooga.

« Le gentleman » déclara qu'il n'était pas pressé et qu'il attendrait volontiers. Et de fait il attendit plus de deux heures.

Enfin Fred rentra. Mais, avant d'accorder audience à Kit, il eut une vive escarmouche avec l'amateur de boissons rafraîchissantes, qui répondait au nom d'Augustus, mais que ses collègues appelaient familièrement Siphon.

Siphon taquina Fred sur la longueur de son absence et paria qu'il devinerait en trois fois où l'autre avait passé son temps.

Fred accepta le défi. Enjeu : un soda.

Siphon se leva de sa chaise, jeta aux autres commis un regard d'intelligence, comme pour leur faire comprendre qu'il allait être prodigieusement facétieux.

« Fred, dit-il d'un ton lugubre, je vois à votre mine que vous venez de l'hôtel de ville, et que vous avez assisté à une séance de la société pour la propagation des bons livres. »

Les autres commis trouvèrent la supposition si bouffonne, qu'ils poussèrent trois grognements en l'honneur du préopinant. Kit ne put s'empêcher de sourire.

Fred ne broncha pas; il se contenta de répondre: « Non!

— Alors, reprit Siphon, en affectant de faire un prodigieux effort de mémoire, vous venez de vous faire affilier à la société de tempérance. »

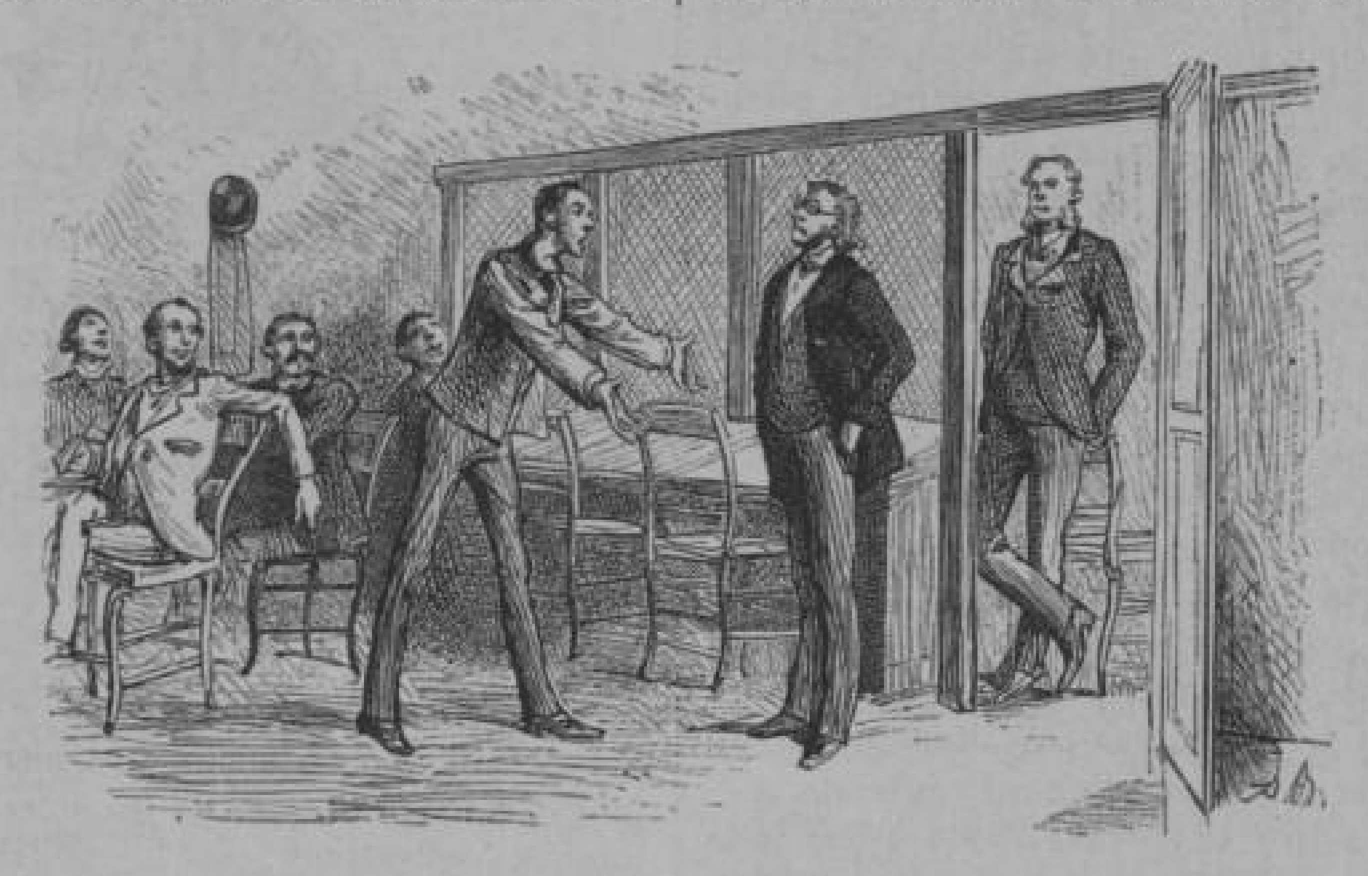
Les commis poussèrent de véritables hurlements de joie. Kit, malgré ses efforts, ne put s'empêcher de rire tout haut, derrière son chapeau.

« Non, dit l'imperturbable Fred. Vous savez bien que nous devons souscrire le même jour, et je n'aurais pas voulu vous manquer de parole. »

Cette fois, les rieurs furent du côté de Fred. Ce que voyant, Augustus leva la main droite en l'air, pour réclamer le silence et prononça, lentement et distinctement, ce seul mot : « Dodson!

— J'ai perdu, » répondit Fred avec le plus grand calme.

Siphon tira son calepin, et inscrivit : un soda. Ensuite, désignant familièrement Kit, avec la pointe de son crayon, il dit à Fred, d'un air de reproche : « N'avez-vous pas honte d'avoir fait attendre ce gentleman pendant trois heures?


Fred ne broncha pas. (P. 149, col. 1.)

— Deux heures vingt minutes seulement! répliqua Fred, et non pas trois heures.

— S'il n'y a pas trois heures, il y a bien deux heures quarante, » dit Augustus en faisant ainsi une concession de vingt minutes que l'autre refusa absolument d'accepter.

Il y eut alors une série de discussions très-vives, comparaison des montres et de l'horloge du bureau, appel aux souvenirs des autres commis qui embrouillèrent la question par les réponses les plus contradictoires, appel à Kit, qui se récusa; finalement, pari; enjeu: un soda.

Le scélérat de Fred, prévoyant un pari, avait gardé à part lui son meilleur argument.

Le pari une fois accepté, il rappela à l'honorable assistance qu'il était sorti en même temps que le facteur, à l'heure du premier courrier; qu'entre l'arrivée du premier courrier et celle du second, il s'écoulait juste deux heures trente minutes. Or, dit-il en concluant son syllogisme, il s'est écoulé dix minutes depuis mon arrivée, et voilà le facteur qui arrive.

Il n'y avait pas à arguer d'un retard possible dans l'apparition du facteur, la poste étant à deux pas de la scierie.

Ce fut à son tour de tirer son carnet, et d'inscrire un soda.

Ce petit succès l'ayant disposé à la bienveillance, il daigna se souvenir qu'il y avait là un gentleman auquel il devait une audience.

Dès les premiers mots de Kit, il fut au courant de la question, et déclara qu'il se rappelait parfaitement le « vieux renard » et la date du 15 avril 1869.

Augustus était de fort mauvaise humeur, en sa qualité de parieur désappointé; il haussa donc les épaules. « Il est facile, dit-il d'un ton rogue, de se tromper de signalement, et surtout de prendre une date pour une autre.

— Si vous aviez daigné regarder ce visiteur-là, riposta Fred, en se tournant vers Augustus, avec un grand flamboiement de lunettes, vous conviendriez qu'il est difficile de l'oublier quand on l'a vu une fois. J'en appelle au gentleman qui m'a fait l'honneur de me consulter sur ce point.

— Je crois qu'il est impossible de l'oublier, répondit l'honnête Kit, du ton de la plus profonde conviction.

— Quant à la date, reprit Fred, avec l'aplomb d'un homme sûr de son fait, voici ce que j'ai à dire. Pour des raisons qu'il est plus prudent de ne pas développer ici, M. Miggles a fait à cette époque une absence de huit jours, nous laissant Siphon et moi à la garde de la maison. M. Miggles, toujours pour des raisons que j'aurai la discrétion de passer sous silence, était parti fort triste. Siphon et moi, nous n'avions pas grand'chose à faire, et il sait bien pourquoi. Siphon profitait de ses loisirs pour ruiner sa constitution par l'absorption d'une effroyable quantité de grogs à l'eau de Seltz.

— Et vous donc? grogna Augustus, rendu furieux par les rires approbateurs de l'auditoire.

— Moi! répondit l'homme aux yeux étincelants, avec la candeur de l'innocence, je fortifiais ma faible santé par un sommeil réparateur que vous

vous faisiez un malin plaisir d'interrompre. Comment pourrais-je oublier ce temps-là, et en particulier le 15 avril? Vous qui êtes si aimable d'habitude, vous aviez été plus insupportable qu'un moustique, si j'ose m'exprimer ainsi. Quand le vieux renard est venu, toute la réception que vous lui avez faite a été de lui montrer les semelles de vos bottes. Vous étiez les jambes en l'air depuis le matin; vous auriez bien pu vous déranger une minute, ne fût-ce que pour empêcher vos grogs de vous rester sur l'estomac. Non! monsieur me réveille en faisant la grosse voix, comme si j'avais été un chien négligent; monsieur me traite de paresseux et me force à faire au visiteur les honneurs de la scierie. Or, notez bien ceci : Miggles revint le soir même. Est-ce vrai, Siphon?

— Oui, mais qu'est-ce que cela prouve?

— Attendez, je vais vous le dire. Miggles, qui était parti tout triste huit jours auparavant, revint tout guilleret, aussi bruyant et aussi expansif « qu'un nègre à qui l'on a fait cadeau d'un tonneau de mélasse ». La remarque est de mon honorable ami Siphon en personne. Pourquoi était-il triste en partant? Mon honorable ami le sait aussi bien que moi et me dispensera de le dire. Pourquoi était-il gai en revenant? Il est possible que je le sache, il est possible que je l'ignore. Tout ce que je puis dire, c'est que le lendemain, qui était justement le 16, il paya à guichet ouvert une série de traites qui..... Mais je ne suis pas ici pour bavarder sur les affaires de Miggles. J'ai prouvé ce que j'avais à prouver, à savoir que je suis sûr d'avoir parfaitement reconnu l'homme, et d'avoir non moins parfaitement retenu la date. J'ai dit et j'attends qu'on me confonde. »

« On, » c'est-à-dire Augustus, n'essaya pas de le confondre. Le proverbe dit « qui ne dit mot consent ». Il est probable qu'il consentait, puisqu'il ne souffla pas un mot; mais, dans tous les cas, il est impossible de consentir avec plus de mauvaise grâce, et d'un air plus maussade.

Il s'était mis à faire des chiffres, et affectait d'être enfoncé dans ses calculs, au point d'ignorer absolument ce qui pouvait se passer autour de lui.

Kit remercia Fred avec beaucoup de chaleur; Fred lui dit qu'il n'y avait pas de quoi, et daigna même le reconduire jusqu'à la porte charretière.

Ce n'était pas par pure courtoisie qu'il se donnait cette peine. Fred avait quelque part sur la tête la bosse de la curiosité, et il n'aurait pas été fâché de savoir quel intérêt pouvait avoir ce grand Canadien à suivre le vieux renard à la piste.

Il se mit donc en frais, fit l'aimable, corrigea l'effet terrifiant de ses lunettes flamboyantes par la grâce et la bonhomie de ses pâles sourires, raconta en grand mystère le peu qu'il savait, pour en apprendre davantage de son naïf interlocuteur, en vertu de l'axiome : « La confiance appelle la confiance. » Il se laissa gronder de la meilleure grâce du monde pour avoir engagé un pari avec Augustus sur la mort probable du pauvre vieillard. Il déclara même, avec un air de repentir parfaitement joué, qu'il était prêt à lui faire des excuses si son aimable interlocuteur pensait qu'il fût à portée de les recevoir, et en humeur de les accepter.

Mais son aimable interlocuteur ne se laissa pas entamer un seul instant. L'honnête Kit était de ceux qui ne se font aucun scrupule de laisser des vides dans la conversation, et de garder le silence quand ils n'ont rien à dire, ou qu'ils ne veulent rien dire. En ce sens, malgré toute sa candeur et toute sa bonhomie, il était plus fort que son adversaire; aussi ne lui dit-il pas un seul mot de son secret.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES MIGRATIONS DES OISEAUX [1]

II (*suite*)

Les petits oiseaux ont ceci d'intéressant, pour l'étude qui nous occupe, que, passant tous en plein jour et à notre proximité, ils nous donnent de très-bonnes indications sur la migration en général. Ainsi nous voyons à merveille leur mode de voyage, soit seuls et de buisson en buisson, comme les gentils rouges-gorges ; soit par bandes plus ou moins serrées et nombreuses ; soit à la suite l'un de l'autre, comme toute la famille des mésanges ; soit en foule espacée, comme les becfigues dont il vient d'être parlé. Nous voyons également les heures qu'ils préfèrent, leur direction, le temps et le vent qui leur sont favorables ; et de leurs agissements nous pourrons retirer bien des remarques qui nous aideront à nous rendre compte des habitudes des grandes espèces, souvent plus difficiles à observer. Par exemple, on serait tenté de croire que ces petits êtres, en apparence si chétifs, ne peuvent lutter contre le vent et qu'ils profitent des courants qui vont dans leur direction pour effectuer leurs voyages. C'est précisément l'inverse qui a lieu. Ainsi, pour aller au sud, ils pointent droit dans le vent qui vient de ce côté, et les courants habituels de l'équinoxe sont l'occasion des plus nombreux passages. En voici la raison : L'oiseau, avec ses ailes déployées, nous représente parfaitement un cerf-volant que le vent soutient et qui

1. Suite. — Voy. vol. IX, page 350, et vol. X, page 143.

glisse sur les couches d'air inférieures. Toute la force motrice de l'oiseau est alors employée à la propulsion, sans qu'il ait besoin d'en employer une partie pour lutter contre sa pesanteur. — Ils nous apprennent encore qu'ils prévoient à merveille les changements de temps et que c'est à la veille des mauvais jours que les passages sont les plus abondants. Nous verrons dans un instant d'où leur vient cette si grande science.

Après les becfigues, les pinsons commencent leur défilé par petites troupes de dix à vingt, *pioutant, pioutant*, tout le long du chemin, et lorsqu'ils s'arrêtent sur les arbres, faisant retentir leurs *quin-quin* bruyants. Puis toute la nation des oisillons des champs se met en branle: linots, verdiers, bruants, friquets, bergeronnettes, etc., etc. C'est un gai spectacle, par les belles matinées de l'automne, d'entendre et de voir ce remue-ménage du départ. Les petits oiseaux des bois et des buissons en font autant: mésanges, fauvettes, traquets, queues-rousses et rouges-gorges qui s'en vont en sautillant de branche en branche et en poussant leurs joyeux *tirititi*. Et nous arrivons ainsi aux premiers souffles de l'hiver, c'est-à-dire au 1er novembre.

C'est alors le tour des alouettes, assez peu frileuses de leur nature, car il en reste toujours quelques bandes qui attendent jusqu'aux derniers jours pour déguerpir. Ah! par exemple, lorsque le temps menace pour tout de bon, c'est un déménagement complet. Un certain jour, par un superbe temps d'arrière-saison, j'en ai vu une volée immense, passer, passer sans discontinuer, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Voulez-vous savoir ce qu'il en advint? — C'est qu'à la nuit le vent du nord-ouest soufflait en pleines rafales et que le lendemain l'hiver couvrait la terre d'un épais manteau de neige.

Cette prescience des oiseaux du temps à venir, lorsque nous-mêmes nous n'en sommes avertis que par des signes manifestes ou que par la réalité, a de quoi nous surprendre. Cependant, en réfléchissant à leur structure si délicate, si nerveuse, à l'extrême finesse de leur plumage, nous devons comprendre combien est grande leur sensibilité à toutes les influences extérieures. Certaines plantes, moins bien organisées, nous mettent sur la voie. Dans les pays de montagnes, on se sert, en guise de baromètre, du gros chardon nain des pâtures ou d'une branchette de sapin dépouillée de son écorce et attenant à la branche. Le temps chaud ou sec dilate leurs fibres, les pétales du chardon s'étendent et s'aplatissent, la branchette se distend et s'écarte. Le moindre courant froid et humide, avant-coureur des changements de temps, les contracte à l'inverse: les pétales se referment et le bois se redresse. Combien les plumes de l'oiseau si vif, si animé lui-même, doivent être à elles seules plus impressionnables aux moindres modifications atmosphériques! et nous pouvons ainsi concevoir la science de ce petit être; souvent même nous ferons bien d'en faire notre profit, car il porte avec lui, ou mieux, il est lui-même un excellent baromètre. — Cette même sensibilité exquise doit encore, j'imagine, lui servir de boussole pour se diriger dans l'espace. Les plus nerveux d'entre nous reconnaissent très-bien la direction des vents à la seule impression qu'ils en reçoivent: le vent d'est est frais et léger, le vent du sud chaud et lourd, le vent d'ouest froid et humide, le vent du nord sec et froid. Les oiseaux, qui nous en remontreraient pour la délicatesse des organes, la portée de la vue, la finesse de l'ouïe, ont donc à un haut degré, il est probable, la connaissance de tous les points de la rose des vents, et le moyen, par conséquent, de se diriger vers celui où ils tendent.

Pour toutes les espèces dont il vient d'être question, c'est, comme il a été dit, le sud. Les petites se contentent de chercher un abri dans les contrées le plus à leur gré du midi de l'Europe: en Italie, en Espagne, dans le midi de la France, errant, au besoin, de contrée en contrée, si le froid vient à se faire sentir dans celles où elles se sont cantonnées tout d'abord. L'alouette est particulièrement dans cette habitude, ne s'éloignant des grandes plaines du centre que lorsque la neige ou la gelée viennent l'en déloger.

A suivre. A. DE BREVANS.

LA BATAILLE DE CANNES

L'Ofanto, ancien Aufidus, est un torrent qui descend des Abruzzes et qui vient se jeter dans l'Adriatique. C'est peu de chose, comme fleuve; mais il passe dans un des lieux les plus célèbres de l'histoire du monde, sur le champ de bataille de Cannes.

Hannibal avait franchi les Alpes; il avait battu sur le Tessin, puis détruit au bord de la Trébie une armée romaine de 40,000 hommes; il en avait détruit une seconde auprès du lac de Trasimène; et, traversant presque toute l'Italie, il s'efforçait de soulever contre Rome les cités de la Grande-Grèce. Cependant Rome n'était pas, comme on l'a dit quelquefois, réduite à l'extrémité. Si Hannibal avait réussi à soulever contre elle les Gaulois cisalpins, ses autres sujets, ses alliés, les peuples du centre de l'Italie, les Étrusques, les Ombriens, les Samnites même n'avaient pas bougé; les Grecs du sud, dont le commerce avait été de tout temps rival de celui de Carthage, ne se joignaient point à Hannibal; Tarente seule était pour lui. Enfin, hors de l'Italie, Rome avait encore une bonne position militaire: ses deux armées en Espagne, si elles avaient laissé passer Hannibal, n'en continuaient pas moins la guerre; elle en avait une autre dans l'Apennin; une autre en Sicile, qui avait même, disait-on, l'ordre de passer

en Afrique. Enfin elle avait encore les ressources de presque toute l'Italie, sa richesse était presque intacte, et elle formait de nouvelles légions. Hannibal, tout au contraire, n'avait pour lui que son armée. La guerre qu'il fit contre Rome fut toujours une entreprise personnelle, dans laquelle sa patrie ne le secourut pas. Les troupes qu'il avait amenées d'Espagne étaient pour lui comme un trésor qu'il avait besoin d'épargner : sa cavalerie numide ne pouvait pas se remonter en Italie ; rien ne pouvait lui rendre, s'il les usait, ses vieilles bandes africaines qui avaient conquis l'Espagne, ni même ses Espagnols qui avaient traversé, en combattant, la Gaule, les Alpes et l'Italie; et jusqu'alors il ne pouvait compter pour recruter son armée que sur quelques tribus ligures et sur les Gaulois cisalpins.

Un seul Romain paraissait jusque-là avoir compris cette situation singulière qui donnait tant d'avantages aux vaincus. Q. Fabius Maximus, dictateur après Trasimène, avait inauguré un nouveau plan : plus de batailles, plus de rencontres avec les terribles Africains ni avec la cavalerie numide; refuser toujours le combat, et laisser le Carthaginois s'épuiser tout seul au milieu de l'Italie. Pendant près de six mois, Fabius suivit pas à pas Hannibal, ne l'attaquant jamais, mais tombant à chaque instant sur ses fourrageurs, sur ses convois de vivres, faisant rentrer dans les places fortes les hommes, les provisions, le bétail, et ruinant lui-même le plat pays pour que l'ennemi n'y pût trouver à vivre. A cette époque, les Romains faisaient encore la guerre suivant les anciennes traditions; les dieux étaient censés commander toujours l'armée, la religion réglait tout : la marche des troupes, les divisions, les campements, l'ordre d'une bataille, le lieu même et le jour de celle-ci étaient fixés par des rites; on ne faisait rien sans prendre les auspices, et tout s'accomplissait suivant des règles invariables auxquelles les hommes n'eussent osé rien changer. La stratégie existait à peine, quelques années avant la guerre punique, et la tactique point du tout : Rome avait jusque-là triomphé par la force et l'excellence de son organisation militaire, et par les qualités guerrières de ses citoyens, bien plus que par le génie de ses généraux; ceux-ci étaient à la fois magistrats, chefs de guerre et prêtres, et plus d'un siècle devait encore se passer avant qu'il y eût des hommes pour qui la guerre fût un art et la carrière des armes un métier. La guerre de Pyrrhus avait commencé à révéler aux Romains des choses que leurs antiques traditions ne leur avaient pas apprises, s'il est vrai qu'ils aient pris à Pyrrhus les principes de leur castramétation, qui devint si remarquable, et l'équipement du cavalier grec. Néanmoins ils n'avaient pas encore rompu avec la tradition ; et le respect qu'ils avaient pour l'ancienne manière de faire la guerre n'avait pas peu contribué aux premiers succès d'Hannibal. C'est pourquoi il faut vraiment admirer Fabius d'avoir inventé et mis en pratique, dans la cité la plus routinière et la plus superstitieuse du monde, quelque chose de nouveau et d'inouï.

Cependant il ne faut pas croire Tite-Live quand il prétend que la tactique de Fabius réduisit Hannibal à la famine, et que le chef carthaginois songeait à retourner dans la Gaule. Grâce à son admirable cavalerie, il battait si loin la campagne qu'il trouvait toujours à s'approvisionner, et ses ressources étaient si grandes qu'il faisait à Geranium des magasins largement garnis. Ce fut lui, tout au contraire, qui affama l'armée romaine, en enlevant le château de Cannes, où elle pensait avoir mis en sûreté ses vivres, ses machines et ses armes.

Fabius ne commandait plus cette armée; son pouvoir dictatorial avait pris fin, elle était sous les ordres des deux consuls de l'armée, C. Terentius Varro et L. Æmilius Paulus. Paul-Émile était alors un des hommes les plus illustres de Rome. Consul une première fois trois ans auparavant, il avait obtenu le triomphe pour des succès en Égypte; il appartenait au parti aristocratique, et il était l'ami de Fabius. Varron, au contraire, riche plébéien, avait été l'ennemi de Fabius : c'était lui qui l'avait fait obliger par le peuple à partager son commandement avec Minucius, faute que les Romains avaient payée d'une défaite. Le sénat n'avait pu l'empêcher d'être élu consul, et il avait fallu que Paul-Émile se réconciliât avec lui. Mais, à l'armée, le désaccord le plus complet régna bientôt entre les deux chefs : Varron, se voyant à la tête de près de 90,000 hommes, et sachant qu'Hannibal n'en pouvait avoir que 50,000, voulait combattre, et le peuple ne l'avait élu que pour cela; Paul-Émile, au contraire, voulait continuer la tactique de Fabius.

Cependant les alliés de Rome, sans l'abandonner encore tout à fait, s'étonnaient qu'après ses défaites elle ne semblât rien faire pour les venger ; le peuple voulait la bataille, et le sénat, s'il sentait bien qu'une défaite pouvait perdre Rome, ne pouvait s'empêcher de penser qu'un succès était presque nécessaire pour retenir les sujets hésitants. C'est sur ces entrefaites qu'Hannibal s'empara du château de Cannes et des approvisionnements de l'armée.

Dès lors, Varron n'hésita plus. Comme il était près de l'armée ennemie et que c'était son jour de commander, il se rapprocha tellement d'Hannibal que la retraite n'était plus possible. Le lendemain, Paul-Émile, qui commandait, n'engagea point la bataille. Mais le jour suivant, au lever du soleil, les Romains virent déployé devant la tente de son collègue le manteau de pourpre qui annonçait le combat.

L'Ofanto, auprès de Cannes, coule dans une plaine semée de quelques collines. Sur la plus élevée, qui est rocheuse, se dressait la citadelle de Cannes, occupée par les Carthaginois, et au pied la petite ville de ce nom, ruinée l'année précédente. Les deux armées passèrent le fleuve, qui était guéable, et combattirent dans un demi-cercle formé par un re-



Le champ de bataille de Cannes. (P. 151, col. 2.)

pli de son cours, précisément en face de la petite ville. C'était le 2 août 216 av. J.-C.

« Hannibal, au point du jour, dit Tite-Live, fit prendre les devants aux Baléares, ainsi qu'aux autres troupes légères ; et, les faisant suivre bientôt par le reste de l'armée, il range en bataille ces différents corps à mesure qu'ils ont passé la rivière. La cavalerie gauloise et espagnole est placée à l'aile gauche, tout près de la rive du fleuve, vis-à-vis de la cavalerie romaine ; la cavalerie numide à l'aile droite. L'infanterie africaine était au centre, disposée en demi-cercle, mais masquée par les Espagnols et les Gaulois disposés en deux lignes devant elle. Au premier aspect on eût pris l'infanterie africaine pour de l'infanterie romaine, à cause de la ressemblance des armes. Elle se servait de toutes celles que nous avions perdues à la journée de la Trébie et à Trasimène. Le bouclier des Gaulois et des Espagnols avait à peu près la même forme ; mais leur épée était bien différente. Celle des Gaulois est très-longue, sans pointe ; au lieu que les Espagnols en ont une fort courte, très-maniable, et qui frappe d'estoc. Rien de terrible comme les hommes de ces nations, soit par la grandeur gigantesque de leur taille, soit par la férocité de leur aspect. Les Gaulois étaient nus jusqu'à la ceinture ; les Espagnols vêtus d'habits de lin parfaitement blancs, avec un bord de pourpre d'un éclat surprenant. En tout, l'armée d'Hannibal fut, dans cette journée, de 40,000 hommes de pied et de 10,000 chevaux, et Asdrubal conduisait l'aile gauche, Maharbal menait la droite, Hannibal était au centre avec son frère Magon. Le soleil donnant obliquement sur l'une et l'autre armée n'en incommodait aucune... Mais les Romains étaient tournés vers le midi, les Carthaginois vers le nord : de cette manière les premiers avaient en face le vent qui dans ce pays s'appelle le Vultume ; il remplissait leurs yeux de poussière et les empêchait de voir devant eux. »

La supériorité d'Hannibal consistait surtout dans sa cavalerie. Les Romains n'en avaient que 6000 hommes, avec leurs 80,000 fantassins. Cette cavalerie, formée de citoyens riches, était brave, bien armée, solide ; mais elle n'avait ni la légèreté des Numides ni leur habitude des manœuvres. De plus, elle était près du fleuve, serrée dans un petit espace ; et, quand elle fut chargée par les cavaliers espagnols et gaulois, ce fut un combat corps à corps, une lutte sur des chevaux immobiles ; elle ne résista pas longtemps.

L'infanterie aborda vivement les Gaulois et les Espagnols qui étaient au centre de l'armée ennemie, et les fit plier sous son choc. Hannibal savait bien qu'ils ne pouvaient tenir contre les légionnaires ; mais il était au milieu d'eux, dirigeant lui-même leur retraite pour amener l'ennemi dans le demi-cercle que formaient ses Africains.

Enfin, les Gaulois et les Espagnols sont rompus ; mais alors les Romains voient devant eux ces troupes nouvelles, dont les deux ailes se referment sur eux. En même temps, Asdrubal, passant derrière eux à toute bride, arrive au secours des Numides, qui ont mollement engagé le combat ; l'aile gauche romaine est enfoncée, les Numides se répandent partout et massacrent les ennemis dispersés.

Paul-Émile, blessé gravement dès le commencement de la bataille, cherchait la mort ; entouré d'une troupe de cavalerie, il se portait partout où fléchissaient les Romains, faisant des charges désespérées contre les vieilles bandes africaines. Enfin, quand presque tous les chevaux furent blessés, et que lui-même n'eut plus la force de se tenir sur le sien, il fit mettre pied à terre à ses hommes. « Il me les livre pieds et poings liés, » dit Hannibal. Mais déjà les troupes romaines cherchaient à fuir de toutes parts. Un tribun, Cn. Cornelius Lentulus, offrit son cheval à Paul-Émile : il refusa, et périt. 70,000 Romains ou alliés, les deux questeurs, 80 sénateurs, 21 tribuns légionnaires restèrent sur le champ de bataille. Quant aux chevaliers, il en périt tant, que Magon, envoyé à Carthage, offrit au sénat un boisseau d'anneaux d'or.

Aujourd'hui, les lieux témoins de cet immense carnage sont à peu près tels qu'autrefois. Les ruines de Cannes se voient encore sur une petite colline, à deux lieues et demie de Canosa. Les traces mêmes de la bataille n'ont pas toutes disparu, car on a retrouvé quelques anneaux d'or, dont plusieurs sont conservés au Louvre : Magon n'avait pas tout ramassé.

RENÉ DU COUDRAY.



MONTLUC LE ROUGE[1]

IV (*suite*)

Le châtiment du traître.

« Frères Algonquins, continua Montluc, l'homme qui a tenté de désunir deux amis et de les obliger par des mensonges à s'entre-tuer sur le champ de bataille, quelle peine mérite-t-il ? »

» Tout le monde cria :

« La mort ! »

» Pied-de-Cerf, qui avait l'âme loyale et qui de plus était bon catholique, ajouta :

« Ce n'est pas la mort des guerriers qu'il mérite, c'est la mort des traîtres, celle qui était due au traître Barabbas ! La potence !

— Oui, oui, la potence ! »

» Montluc poussa l'espion du pied et lui dit :

« Tu l'entends, Kronmark ? »

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123 et 138.

» L'autre poussa un gémissement sourd et de ses dents essaya de couper les cordes dont il était lié, mais les Algonquins le forcèrent à coups de verges à se tenir tranquille.

» Il eut pourtant la force de crier : « Grâce ! »

» Cette lâcheté inconnue aux Indiens, qui reçoivent tous la mort et subissent même les plus affreux supplices avec un courage extraordinaire, excita les huées des Algonquins, mais non leur compassion. Pied-de-Cerf s'écria même que ce malheureux déshonorait sa race, à moins que son père et sa mère ne fussent fils de chiens dans son pays. (Mais Pied-de-Cerf se trompait. Son père était seulement tailleur à Magdebourg, et sa mère cousait à côté de son mari, sur l'établi.)

» Enfin Montluc étendit la main et dit :

« Si vous le voulez, frères Algonquins, je vais interroger cet homme sur ses complices, et la sincérité de ses réponses décidera de son sort... Dites... Le voulez-vous ?

— Nous le voulons ! »

» Et en effet, outre que son avis était de bon sens, ce diable de Montluc a le don de persuader aux sauvages tout ce qu'il lui plaît.

« Et souviens-toi, avant de parler, dit Montluc à cet homme, qu'au premier mensonge tu seras pendu. »

» Le prisonnier fit signe qu'il se souviendrait, et Montluc demanda d'où il venait?

« De Boston, ville fameuse du Massachusetts, dans la Nouvelle-Angleterre.

— Envoyé par qui?

— Par le gouverneur Sir Robert Carroll.

— S'il avait reçu de l'argent ?

— Il avait reçu cinq mille livres sterling.

— Données par qui ?

— Par le gouverneur Carroll et par l'assemblée de la colonie.

— Quelles étaient les instructions ?

— De semer la discorde et les querelles entre les Indiens du Canada, surtout les Iroquois et les Algonquins d'un côté et les Français de l'autre, afin de les obliger à s'exterminer réciproquement et à laisser la terre aux Anglais.

— S'il avait réussi dans sa mission ?

— Il avait réussi chez les Iroquois, qui allaient prendre les armes, mais qui avaient d'abord besoin de s'entendre pour la conduite de la guerre... il allait aussi réussir chez les Algonquins lorsque l'arrivée de Montluc avait dérangé tous ses plans.

— C'est bien, reprit Montluc, nous ne voulons pas en savoir davantage. Pour moi, en échange de tes révélations, je te fais grâce. C'est à mes frères Algonquins de voir ce qu'ils voudront décider de toi. »

» Mais Pied-de-Cerf et les autres voulaient qu'il fût pendu. Quelques-uns même demandaient à l'écorcher vif et déjà repassaient leurs couteaux sur le rocher.

« Voyons, frères Algonquins, un bon mouvement ! dit Montluc. Contentez-vous de le scalper sans le tuer, et laissez-le aller dans son pays. Il y portera toute sa vie sur son crâne pelé le souvenir de votre générosité. »

» Il y eut un moment d'incertitude, puis on accepta la proposition, et dix des guerriers les plus renommés tirèrent au sort à qui aurait l'heureuse chance de scalper l'Allemand. Pied-de-Cerf enfin l'emporta, et d'un air joyeux, souriant, empressé, il sortit son couteau et, ayant entraîné le prisonnier à l'écart, il lui enleva prestement son scalp, malgré les hurlements du pauvre malheureux. Puis il revint avec ce trophée sanglant pendu à la ceinture.

» Je regardai mon nouvel ami Montluc. Il n'était pas plus étonné qu'une cuisinière qui voit saigner un poulet par une autre cuisinière.

« Je le suis même bien moins, me dit-il à demi-voix, car un poulet est un être innocent et doux sur lequel je n'ai d'autre droit que celui de la force. Mais le traître, lui, est un ennemi et un coquin sur qui j'ai droit de justice et de mort... »

Ici lord Kildare se tourna vers Marion qui l'écoutait bouche béante, tendit son verre et dit en riant :

« Voilà, belle Marion ! c'est ainsi que j'ai fait connaissance avec mon ami Montluc, absolument comme celui qui se noie fait connaissance avec celui qui lui tend la perche et le ramène à bord.

» Vous pensez de quels remercîments je le comblai pour ma garnison et pour moi, car il ne se contenta pas de nous avoir tirés d'affaire, il voulut à toute force nous réconcilier avec les sauvages — ses frères Algonquins, comme il disait — et il y réussit parfaitement. Il m'en coûta une centaine de bouteilles de bonne eau-de-vie, qu'il promit d'ailleurs de remplacer à ses frais. Les sauvages fournirent le rôti (ce n'est pas ce qui manque au Canada), et après le festin firent leurs préparatifs de départ. On mit l'espion Kronmark en liberté, on chargea son bissac de cinq jours de vivres, on le plaça dans une barque avec deux rames, on lança la barque sur le lac et Montluc lui cria : « Coquin, va te faire pendre ailleurs ! »

» Aussitôt que Kronmark fut hors de portée de la voix, Montluc prit la parole et dit :

« Frères Algonquins, nous sommes entre nous maintenant et nous pouvons parler haut. Vous étiez partis pour aller, non pas en chasse, mais en guerre. Vous vouliez prendre d'assaut Catarocouy, égorger mes amis les Irlandais, faire plaisir à vos ennemis et aux miens, les Anglais et les Iroquois !... C'est vrai, n'est-ce pas ? »

» Les sauvages honteux gardèrent le silence. Pied-de-Cerf, qui était un orateur, répliqua :

« On nous avait trompés, frère Montluc. Les hommes les plus vertueux peuvent être trompés !

— Il n'y a qu'un moyen, reprit Montluc, de réparer votre faute. C'est de venir avec moi.

— Où ? demanda l'assemblée, heureuse de pouvoir se justifier et surtout réparer sa faute.

— Dans la baie d'Hudson. Les Anglais ont bâti

un fort. Ils ont placé là cinq cents soldats pour le garder, et deux frégates de guerre, chacune de cinquante canons... On ne nous attend pas. Nous surprendrons l'ennemi, nous entrerons dans le fort, nous prendrons les frégates à l'abordage... Et nous dînerons, car les Anglais ont toujours des amas de pouding et de rosbif... Enfin, car je n'ai pas besoin de tout dire d'avance, nous serons maîtres des magasins de la Compagnie de Londres, et nous aurons assez de marchandises pour acheter cent mille barriques de la meilleure eau-de-vie de France, si c'est notre goût. » (Ah ! certes ! oui, c'était leur goût et leur désir ! A cette pensée leurs bouches se fendaient de rire et leurs yeux étincelaient en plein jour comme ceux des loups dans l'obscurité.)

» On convint donc de les suivre dans la baie d'Hudson et d'abord d'aller prendre les ordres du vieux Montluc le père, qui était le chef reconnu et respecté de tous les sauvages amis de la France et en particulier des Algonquins.

» Montluc me dit : « Remettez le commandement de votre garnison à votre lieutenant Kircaldy, et venez avec moi, Kildare. Il y a place dans ma barque pour un ami. D'ailleurs, vous serez bien aise de faire connaissance avec mon père et d'être présenté aux dames. »

» Je ne me fis pas prier et, après avoir donné mes ordres à Kircaldy, je m'embarquai.

» Douze cents Algonquins — les mêmes qui avaient manqué de me scalper — nous suivaient dans leurs bateaux de pêche et remontèrent avec nous le lac Ontario jusqu'au pied de la fameuse cataracte d'où le lac Érié se précipite par un canal profond dans le lac Ontario. Ce canal, c'est ce qu'on appelle la rivière Niagara.

» Là nous fîmes un détour par la rive droite, portant nos barques sur nos épaules pendant environ trois lieues, ce qui n'est pas commode ; nous les remîmes à flot dans le lac Érié, et comme un bon vent enflait nos voiles, nous arrivâmes en deux jours à l'Ile des Tortues, au pied du rocher sur lequel est bâti le célèbre château de la Tour-Montluc, résidence seigneuriale de la famille de mon nouvel ami.

» C'est là que mon sort devait se décider, monsieur le curé, et que je devais rencontrer celle qui sera quelque jour comtesse de Kildare. »

V

Qui traite des prouesses de Phœbus et du café de Marion.

Lord Kildare en était là de son récit, et peut-être allait commencer ses confidences. Moi, je me chauffais agréablement les pieds au feu de la cheminée, bien enveloppé de ma douillette, sucrant avec soin mon café et remerciant Dieu qui m'avait fait naître loin des Iroquois, des Anglais hérétiques et même des Algonquins catholiques qui sont sujets à scalper leurs amis par erreur, lorsqu'une voix forte retentit tout à coup au dehors, quoiqu'un peu assourdie par la neige, et cria :

« Marion ! Marion ! s'il reste encore un peu de café pour moi, si M. le curé et lord Kildare n'ont pas tout bu, ouvrez-moi la porte au nom du ciel ! Phœbus et moi nous sommes quasi gelés. Mais j'ai retrouvé mes dépêches, Dieu merci ! »

C'était M. de Montluc. On peut juger si Beaupoil et Marion s'empressèrent de descendre, d'ouvrir la porte, de prendre et déposer dans un coin l'épée de l'intrépide gentilhomme, et de le débarrasser du sac de dépêches qu'il tenait à la main.

Tout cela fut fait en un clin d'œil.

Montluc étendit la main. (P. 155, col. 1.)

Phœbus reçut des prévenances presque pareilles, et il le méritait bien, car c'était un brave et vaillant animal ; mais M. de Montluc ne voulut pas le garder dans la chambre.

« Il fait trop chaud ici, dit-il. Phœbus, qui est né au Groenland, n'aime que la neige et la glace... Je suis sûr qu'en son instinct de chien il méprise mon ami Kildare qui se chauffe au coin du feu comme un petit-maître...

— Et moi? demandai-je en riant, mais avec quelque honte au fond d'avoir aux yeux de Phœbus l'air d'un raffiné...

— Oh ! vous, monsieur le curé, répliqua Montluc en riant aussi, Phœbus n'oserait rien penser que de respectueux pour vous-même, et de reconnaissance pour l'hospitalité que vous lui avez offerte et pour les os pleins de moelle dont Beaupoil l'a comblé... N'est-ce pas, Phœbus?... N'est-ce pas, mon ami ?... »

Le chien le regarda en remuant la queue d'un air intelligent.

« Bien, Phœbus! bien, mon bon chien! va baiser la main de M. le curé de Gimel. »

Et Phœbus baisa, ou si vous voulez, lécha ma main sans que je pusse m'en défendre.

Je demandai à M. de Montluc s'il avait eu beaucoup de peine à retrouver son sac et ses dépêches.

« Pas la moindre, dit-il. Phœbus, à qui j'avais fait sa leçon, m'a conduit tout droit sur le champ de bataille où nous avons trouvé vingt ou trente loups qui dévoraient les restes de leurs camarades que nous avions tués. En nous voyant, et à mon premier coup de pistolet, ils ont pris la fuite. Phœbus, guidé par son instinct qui est plus sûr que l'esprit de bien des gens, a trouvé mon sac à dépêches, l'a pris dans sa gueule... et nous voilà!... Marion, votre café est excellent... »

A ces mots, Marion, toute glorieuse et modeste à la fois, répondit :

« Monsieur le baron, vous êtes bien bon. J'ai fait de mon mieux... Vous savez... quand on fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit.

— Bien parlé, Marion! Eh bien, je veux vous en donner de ma main deux ou trois balles et du meilleur (après le vôtre, bien entendu) et qui viendra de Moka en droite ligne en faisant le tour de l'Afrique, et qui ne me coûtera comme à vous qu'un grand merci... Cela vous étonne, monsieur le curé?

— Pas trop, monsieur... Je suppose que vous avez une terre dans ce pays-là et que vos fermiers... »

A ces mots, Montluc et Kildare éclatèrent de rire.

« Une terre! s'écria Montluc... Des fermiers!... J'ai mieux que cela, monsieur le curé. J'ai un ami! mon ami Gandar de Marseille. Cet ami, qui est riche, a fait construire un petit brick plus léger que le vent, et qui court sur la mer comme Phœbus dans la plaine. En temps de guerre comme à présent, il va écumer la mer, la grande marmite, comme il l'appelle, et il enlève tout ce qu'il y a de vaisseaux marchands anglais ou hollandais qui reviennent de l'Inde, de la Perse, de la mer Rouge ou d'ailleurs. Il va les attendre à la pointe de l'Afrique, caché derrière le cap de Bonne-Espérance, comme un chasseur à l'affût. Il prend tout ce qu'il y a de meilleur dans les cargaisons, le café, la soie, l'ivoire, l'or et l'argent comptant. Il met les marchands à terre avec le reste sur la côte la plus proche, en ayant soin toujours de brûler leur vaisseau pour les empêcher de revenir en Europe avant deux ou trois ans, et il fait, ma foi, de bonnes affaires. Le roi aussi, du reste, car le roi en prend sa part. Aussi ses magasins de Marseille sont toujours pleins et il peut faire des cadeaux à tous ses amis.

Pied-de-Cerf revint avec ce trophée sanglant. (P. 155, col. 2.)

— Alors, monsieur de Montluc, c'est à ce titre que vous en avez votre part.

— Précisément, monsieur le curé. A mon dernier voyage en Europe, j'ai eu occasion de lui rendre un léger service avec l'aide de Kildare et de Phœbus...

— Comment! de Phœbus?

— Oui, mon cher curé, de Phœbus que vous voyez là et qui n'en est pas plus fier. Mais je vous raconterai cela plus tard. De quoi parliez-vous quand je suis arrivé, Donald?

— Je racontais, répondit M. de Kildare, ma première visite chez ton père au château de la Tour-Montluc.

—Ah! ah! dit le baron en riant. Eh bien, continue, si cela ne fatigue pas trop monsieur le curé. »

Je protestai que je ne pouvais rien entendre de plus intéressant. Mais je voulus renvoyer Marion et Beaupoil, qui me supplièrent de n'en rien faire et de les laisser écouter. Alors je fis remettre du bois au feu, car le temps était clair, le froid était vif, les étoiles brillaient au-dessus de la forêt de Gimel; on n'entendait plus rien dans la campagne si ce n'est le bruit de la cascade et les hurlements lointains de quelques loups... Vraiment, quoiqu'il fût déjà près de minuit, on se sentait heureux de veiller au coin du feu et de causer gaiement portes fermées entre amis. Qu'y a-t-il d'ailleurs de plus agréable que d'entendre raconter des aventures de chasse ou de guerre, en hiver, quand on a les pieds sur les chenets et un hôte agréable en face de soi?

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



AOUT

En l'an 730 de Rome (24 ans avant J.-C.), le Sénat décida que le mois de *Sextilis* (le sixième à partir de Mars) prendrait le nom d'*Augustus*, en mémoire des nombreux services rendus par l'empereur Auguste. D'Augustus nous avons fait Aoust, puis Août. Les Anglais et les Allemands ont exactement conservé le nom romain de ce mois et l'appellent August et Augustus.

On raconte que ce fut l'empereur Auguste luimême qui provoqua le vote spontané et unanime du Sénat. Et, comme Sextilis n'avait que 30 jours, il en fit ajouter un trente et unième, afin que le mois portant son nom ne fût pas plus court que celui consacré à Jules César. Pour ne pas modifier la durée de l'année, le jour supplémentaire d'août fut retranché à février, qui jusque-là avait eu 29 jours dans les années ordinaires et 30 dans les années bissextiles.

Le mois d'Août amène chaque année le retour d'un intéressant phénomène astronomique : l'apparition des étoiles filantes. Vous avez été souvent frappés, n'est-il pas vrai, de la rapidité vertigineuse de ces globes enflammés qui, à certaines époques de l'année, sillonnent la nue. Que de légendes populaires se rattachent au passage de ces mystérieux voyageurs! Sont-ce des âmes émigrant de l'une à l'autre planète? Sont-ce des présages heureux ou funestes? Plutarque raconte que tous les neuf ans, à Lacédémone, les magistrats (éphores) choisissaient une nuit très-claire, mais sans lune, et, assis dans un lieu découvert, observaient le ciel en silence. S'ils voyaient une étoile traverser le ciel d'un côté à l'autre, ils jugeaient ainsi que leur roi s'était rendu coupable et le dépossédaient. Si nous ajoutons que, durant toutes les nuits, on peut apercevoir des étoiles filantes, vous comprendrez que les Lacédémoniens avaient singulièrement simplifié la transmission des pouvoirs publics.

Les étoiles filantes *ne sont pas des étoiles; elles ne filent pas*, si l'on entend par ce mot qu'elles disparaissent pour toujours après avoir brillé un moment. Les étoiles filantes sont de petits corps provenant de la rupture d'une comète et qui continuent, comme le faisait la comète elle-même, à tourner autour du Soleil; ces petits corps sont formés d'une matière floconneuse extrêmement légère. Lorsque, dans leur course régulière, ces corps s'approchent de la Terre jusqu'à pénétrer dans notre atmosphère, ils s'échauffent assez par leur frottement dans l'air pour devenir incandescents. On a mesuré la hauteur à laquelle ces petits astres apparaissent et la moyenne a donné 120 kilomètres; vous en conclurez aisément que la couche d'air qui enveloppe notre globe a une hauteur au moins égale à 30 lieues.

Ces étoiles filantes, objet de mille superstitions, considérées, par exemple, en Irlande comme les larmes brûlantes de saint Laurent, dont la fête tombe le 10 août, se meuvent avec une très-grande vitesse; elles parcourent environ soixante kilomètres par seconde. A peine quelques gens crédules ont-ils le temps de former un souhait avant la fin de l'apparition, car vous n'ignorez pas que beaucoup de personnes s'imaginent encore qu'il suffit de faire un vœu, au moment où l'on aperçoit une étoile filante, pour que ce vœu soit exaucé.

Durant toutes les nuits de l'année, on peut apercevoir des étoiles filantes; mais à certaines époques, vers le 10 août et vers le 13 novembre, le phénomène présente une intensité remarquable. Ainsi, tandis que dans les nuits ordinaires on n'aperçoit que quatre

ou cinq étoiles filantes par heure, on en compte plus de cent, dans le même temps, vers la mi-août. Toutefois ces apparitions ne présentent pas tous les ans le même éclat, et nous vous dirons, en parlant des étoiles filantes de novembre, la raison de ces variations dans l'intensité du phénomène.

Cette année, nous aurons en août deux éclipses : une éclipse de Soleil, le 8 août, invisible à Paris ; une éclipse totale de Lune, visible à Paris, le 23 août. Le commencement de l'éclipse totale aura lieu à $10^h 28^m$ et la fin à minuit 13^m. Pour tous les détails scientifiques relatifs aux éclipses, je vous renvoie à nos causeries sur février et sur mars. Je veux seulement ajouter quelques détails anecdotiques.

« Dans toutes les Indes Orientales, raconte Fontenelle, on croit, quand le Soleil et la Lune s'éclipsent, qu'un certain dragon, qui a les griffes fort noires, les étend sur ces astres dont il veut se saisir ; et vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au cou, parce que c'est une situation très-dévote selon eux et très-propre à obtenir du Soleil et de la Lune qu'ils se défendent bien contre le dragon. » En Chine, en Perse, pour secourir la Lune, attaquée par le dragon, on remplit l'air de cris et des bruits discordants de toutes sortes d'instruments. En Amérique, on était persuadé que le Soleil et la Lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient. Les Grecs crurent longtemps que, durant les éclipses, la Lune était ensorcelée et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante ! Les éclipses ont joué un certain rôle dans l'histoire : Hérodote raconte que les Lydiens et les Mèdes furent en guerre pendant cinq années consécutives. Or, comme la guerre se soutenait avec des chances égales des deux côtés, la sixième année, un jour que les armées étaient aux prises, il arriva qu'au milieu du combat le jour se changea subitement en nuit. Les Lydiens et les Mèdes effrayés de ce prodige mirent fin au combat et firent la paix. Cette éclipse, prévue par Thalès de Milet, porte dans l'histoire le nom d'éclipse de Thalès.

Vous connaissez l'aventure de Christophe Colomb. Après les fatigues et les dangers d'un long voyage, Colomb aborde enfin le Nouveau Monde ; mais les naturels, loin de l'aider et de lui fournir des provisions, le reçoivent avec des menaces. Colomb, sachant qu'une éclipse de Lune va avoir lieu, les réunit, leur annonce que l'astre des nuits, en punition de leurs mauvais desseins, va se voiler. Et, en effet, la Lune ne tarda pas à disparaître. Les naturels effrayés se rendent auprès de Colomb, le supplient d'arrêter la vengeance céleste et lui offrent tout ce qu'il désire. Colomb consent à apaiser les dieux et la Lune reparaît enfin. Ne vous hâtez pas de sourire de la crédulité des habitants du Nouveau Monde, je serais obligé de vous dire que, dans notre pays, il y a tout au plus deux cents ans, à l'occasion d'une éclipse de Soleil, quantité de gens terrifiés se cachèrent dans leurs caves ! « Il devrait y avoir, dit Fontenelle, un arrêt du genre humain qui défendît qu'on parlât jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce chapitre-là. »

En août, le jour décroît de $1^h 36^m$; à la fin du mois, le Soleil se lève à $5^h 17^m$ et se couche à $6^h 43$. Trois belles planètes, Mars, Jupiter et Saturne, pourront être observées à l'œil nu. Disons aujourd'hui quelques mots sur la planète Jupiter.

Autour du Soleil immobile circulent les huit planètes. Ce sont, dans l'ordre croissant de leurs distances au Soleil, Mercure, Vénus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne, Uranus et Neptune. La distance moyenne de Jupiter au Soleil est de 770 millions de kilomètres, tandis que la distance moyenne de la Terre au Soleil n'est que de 148 millions de kilomètres. Si nous supposions qu'un train direct fût établi entre la Terre et le Soleil, voyageant nuit et jour à la vitesse constante de 50 kilomètres par heure, ce train n'arriverait à destination qu'au bout de 340 années ! Dans les mêmes conditions, un train partant de Jupiter n'arriverait au Soleil qu'au bout de *dix-huit cents années !*

Jupiter est beaucoup plus gros que la Terre. La figure 1 vous montre les dimensions comparées de ces deux planètes. Ainsi, tandis que la circonférence de la Terre a une longueur de 40 000 kilomètres, la circonférence de Jupiter est onze fois plus grande, soit égale à 446 000 kilomètres.

Cette belle planète, Jupiter, qui apparaît à l'œil nu comme une étoile des plus brillantes, présente, quand on l'examine au télescope, une surface couverte de bandes grisâtres, plus ou moins sombres, séparées par des espaces plus lumineux. Déjà vous pouvez observer cet aspect sur la figure 1 ; vous apercevrez mieux encore ces bandes sur la figure 2, qui reproduit un dessin de l'astronome Lassel. Ces bandes se distinguent les unes des autres par des couleurs particulières ; ainsi, sur le dessin que nous plaçons sous vos yeux et que j'emprunte au bel ouvrage de M. Guillemin, *le Ciel*, vous remarquerez, à côté de chaque bande, de petites lettres *p*, *bo*, *vo*, qui veulent dire : pourpre, brun orangé, violet olive. Ces bandes paraissent dues à des courants atmosphériques analogues à ceux que nous observons sur la Terre. On aperçoit enfin sur Jupiter des taches noires dont l'observation a permis de mesurer la durée de la révolution que la planète opère sur elle-même.

Tandis que la Terre tourne autour du Soleil en un temps que nous avons appelé *année*, Jupiter met douze fois plus de temps à accomplir sa révolution. L'*annee* de Jupiter est donc douze fois plus longue que la nôtre. Les malheureuses gens que les fonctionnaires dans la planète Jupiter s'ils sont payés à l'année ! Dans cette singulière planète, nos jeunes filles se marieraient à un an et demi, ce qui

serait à peu près l'âge du volontariat de nos garçons; et l'on entendrait des phrases comme celle-ci, à l'occasion d'une mort : « Il atteignit les extrêmes limites de la vieillesse; il touchait, en effet, à sa huitième année lorsque la Parque, cruelle, etc. » Nous, habitants de la Terre, nous voyons aisément Jupiter à cause de ses énormes dimensions; mais les habitants de Jupiter ne peuvent voir notre Terre qu'à l'aide de lunettes puissantes. Et, s'ils ont enfin aperçu ce petit astre perdu dans l'espace, pourraient-ils s'imaginer jamais que ce coin de planète soit habité? Et le rédacteur du *Journal de la Jeunesse* de Jupiter ne doit-il pas faire sourire ses lecteurs en leur parlant des habitudes probables des habitants de notre planète? « Leurs jours, c'est l'astronome de Jupiter qui parle, sont deux fois plus longs que les nôtres; tandis que le Soleil nous éclaire pendant cinq heures et que notre nuit dure également cinq heures, les habitants de la Terre, si la Terre est habitée, ont des journées de 24 heures! Tandis que notre température est constamment la même, les malheureux *terriens* sont tantôt brûlés par les ardeurs du Soleil et tantôt glacés de froid. Du reste, si la vie est possible dans ces détestables conditions, il faut dire que les habitants d'une planète aussi petite, éclairés par une seule lune, tandis que nous en possédons quatre, soumis à des variations aussi considérables de température, doivent être des créatures d'un ordre très-inférieur! » C'est à peu près ce que nous pensons des habitants de Jupiter, s'ils existent...

Fig. 1. — Dimensions comparées de Jupiter et de la Terre.

Fig. 2. — Jupiter, d'après un dessin de M. Lassel.

En Août, la température est encore élevée et, bien que la moyenne descende à 18°,5 (elle était de 18°, 9 en juillet), nous devons compter sur un grand nombre de journées chaudes et orageuses. D'ailleurs tous les ans, vers le 15 août, la température s'élève d'une manière sensible; ce phénomène, bien connu des agriculteurs, est attribué à *la Vierge d'Août* : nous en reparlerons à l'occasion de l'été de la Saint-Martin. Le 18 août finit thermidor et commence, dans le calendrier républicain, *fructidor*, le mois des fruits.

En Août se termine la moisson; nous sommes en pleine fête de l'agriculture. L'épi de blé, mûri par le bienfaisant soleil, va nous donner son grain précieux; le grain écrasé nous fournira la farine, puis le pain nécessaire à notre alimentation. La moisson paye largement les fatigues et les peines de l'agriculteur; des fêtes sont organisées dans chaque pays en l'honneur du Dieu des récoltes. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler que les peuples anciens adoraient Cérès, la déesse des moissons, qu'ils représentaient « tenant à la main un flambeau allumé, une corne d'abondance, un sceptre, des épis de blé, des pavots, ou une corbeille remplie de fruits. »

Mais, pour que les opérations de la moisson puissent s'accomplir sans difficulté et donner le résultat le plus favorable, il faut peu de pluie au commencement d'août, une bonne pluie au milieu du mois et un temps sec dans la seconde quinzaine. C'est ce qu'indiquent les proverbes agricoles en honneur dans nos campagnes et dont voici les principaux :

Quand il pleut le premier août,
C'est signe qu'il n'y aura pas de grain.
De Saint-Laurent à Notre-Dame
La pluie n'afflige pas l'âme.
S'il pleut à la Saint-Laurent,
La pluie est encore à temps,
Mais à la Saint-Barthélemy
Tout le monde en fait fi.

La Saint-Laurent tombe le 10 août, la Saint-Barthélemy arrive le 24 du mois.

Albert Lévy.



Kit! s'écria-t-il tout à coup. (P. 163, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

VII (*suite*).

L'homme aux yeux flamboyants, au contraire, avoua qu'il avait espionné le visiteur au moment de son départ; que, ne pouvant le suivre au delà des limites du faubourg, il s'était mis en faction à la porte de la scierie et avait interrogé les gens qui venaient de la campagne. Tout le monde avait remarqué que le vieillard avait l'air triste et souffrant; la dernière personne qui l'avait vu était un boucher, qui revenait de faire des courses dans sa carriole. « Le vieux », selon son expression, était assis sur un arbre renversé, à un endroit que l'on nomme Naboth Grove.

Kit demanda si c'était loin. L'autre répondit que c'était « encore assez loin », siffla pour cacher sa déconvenue, adressa à Kit un signe de tête assez brusque en manière d'adieu, et rentra tout penaud dans la scierie.

Kit n'avait pas l'ombre d'imagination, mais il avait un bon cœur. Il fut pris d'une grande sympathie et d'une grande pitié pour le vieux Cob. Il ne l'avait vu que deux fois dans sa vie, mais après tout ce qu'il venait d'apprendre de ses angoisses et de ses souffrances, il aurait donné volontiers une grosse somme pour apprendre que le vieux spéculateur était vivant, et que, par conséquent, l'association King et Triquet n'avait rien à attendre de ses héritiers.

Il se dirigea tout pensif vers le bureau du télégraphe. Un employé lui dit que la ligne d'Atlanta était momentanément coupée, qu'on la réparait, et qu'il eût à revenir dans l'après-midi.

Après s'être assuré que son associé n'était pas descendu de sa chambre, il déjeuna sans appétit et sortit pour tuer le temps.

Comme il ne pouvait s'empêcher de penser à « ce malheureux homme », il dirigea sa promenade vers l'endroit où on l'avait vu pour la dernière fois.

Un colporteur à qui il demandait le chemin de Naboth Grove lui dit : « Vous y êtes. » Kit regarda autour de lui avec un singulier mélange d'appréhension et de respect. Une sorte de petit bosquet s'étendait de la route à la rivière. A la lisière du bosquet, il y avait un arbre abattu qui pouvait servir de banc aux promeneurs fatigués. Un sentier, à demi frayé dans l'épais gazon, conduisait de la route à la berge.

Kit s'assit sur l'arbre renversé et chercha à se figurer ce qui avait dû se passer dans l'âme du malade et ce qu'il était devenu lui-même.

Voici exactement ce qui s'était passé un an auparavant dans ce joli coin de paysage, qui semblait dessiné à plaisir pour n'inspirer que des idées de paix et de bonheur, par une de ces belles journées où l'on est heureux rien que de regarder autour de soi et de se sentir vivre.

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129 et 145.

A l'endroit même où l'âme compatissante de Kit souffrait, par sympathie, à l'idée des souffrances d'une autre âme, le vieillard, le visage caché dans ses deux mains, avait eu, comme à la lueur éclatante d'un éclair, la vision de toute sa vie passée, et il avait pleuré.

Sa mémoire, devenue infidèle quand il s'agissait d'événements qui dataient d'hier, lui avait retracé, avec une impitoyable fidélité, sans lui faire grâce d'aucun détail, les scènes pourtant si lointaines de son enfance. Il avait revu le coin de la Bretagne où il était né, le ciel d'un bleu doux et humide, les grands nuages d'argent qui laissaient traîner leurs ombres sur la vaste campagne et sur l'immensité de la mer; les grèves baignées de lumière, où, parmi l'herbe courte et rare, les moutons noirs cherchaient patiemment leur vie, pendant que les petits enfants cueillaient les jolis œillets en miniature et donnaient la chasse aux sauterelles grises. Oh! qu'il était innocent et qu'il était heureux alors!

Au seuil de la jeunesse, il avait livré son cœur aux passions les plus impétueuses; sa mère avait pleuré; son père, si bon et si doux, avait été obligé d'employer la menace.

Un petit frère lui était né. Comme Caïn, il avait été jaloux de son frère. Dans un sauvage accès d'égarement et de rage, il s'était sauvé de la maison paternelle, avec l'abominable espérance de briser par sa fuite le cœur de tous ceux qu'il laissait derrière lui.

Parfois, dans le cours de sa vie errante et aventureuse, quand il se sentait si seul et si misérable que son âme en était triste jusqu'à la mort, il s'était demandé s'il n'irait pas se jeter aux pieds de son père, s'il n'implorerait pas la pitié et le pardon de sa mère. Aussi coupable que l'enfant prodigue, il fut plus orgueilleux et plus obstiné que lui, car l'enfant prodigue n'avait pas de frère dont il fût jaloux. Chaque fois que ces pensées lui étaient venues, l'orgueil, un orgueil satanique, avait écrasé sous son talon brutal la fleur bénie du repentir.

Successivement matelot, portefaix, squatter, chercheur d'or, spéculateur, il avait fini par faire fortune, et comme il faut bien qu'une âme humaine s'attache à quelque chose, son âme s'était attachée à l'or.

Peu à peu il avait cessé de revoir en songe sa mère dont il avait brisé le cœur, son père dont il avait fait blanchir les cheveux avant l'âge, et son frère, dont le sourire innocent redoublait à la fois son obstination et ses remords. Le démon des affaires l'avait saisi et entraîné dans un tourbillon si rapide que le coupable avait égaré ses remords en route. Mais les remords sont comme les enfants du bûcheron : si bien qu'on croie les avoir égarés, ils finissent toujours par revenir à la maison. C'est Dieu qui, dans sa sagesse et sa miséricorde, daigne leur marquer le moment du retour et leur indiquer le chemin du logis.

Comme beaucoup d'Américains, l'enfant prodigue avait fait et défait plusieurs fois sa fortune. Chaque fois qu'il s'était vu à la tête d'une somme considérable, il avait eu quelque velléité de retourner au pays: non pas pour demander pardon à ceux qu'il avait offensés, mais pour les éblouir de ses millions et leur bien faire voir quel homme ils avaient contraint à fuir.

Quand Dieu le frappa dans son intelligence, il fallut bien que ses yeux s'ouvrissent à la vérité. Il eut horreur de son isolement et pensa tout d'abord à chercher un refuge auprès de sa famille. Il savait bien qu'il ne retrouverait plus ni son père ni sa mère. Mais, selon toute probabilité, son frère, beaucoup plus jeune que lui, devait être encore vivant, ou du moins il aurait laissé de la famille.

Le vieux spéculateur était trop intelligent pour supposer que son nom fût en grande vénération parmi ses neveux, si toutefois il avait des neveux. Mais il était devenu trop foncièrement Américain pour ne pas croire à l'influence souveraine du dieu Dollar. Il est sans exemple, dans la tradition, qu'on ait jamais tenu rigueur au fameux « oncle d'Amérique ».

Il était tout à fait décidé, lorsque la maladie qui l'avait rendu si sage subit un temps d'arrêt. Au lieu de profiter de ce relâche pour mettre ordre à ses affaires, il ajourna l'accomplissement de ses bonnes résolutions, et se donna pour prétexte que deux ou trois opérations heureuses doubleraient peut-être sa fortune. Bref, il marchanda son repentir et traita l'expiation de ses fautes comme une affaire de Bourse.

Lorsque les cruels symptômes avaient reparu et qu'il avait été bien convaincu, cette fois, que son mal était sans remède, il avait renoncé sur-le-champ à l'expédition qu'il avait médité de faire en Georgie; il avait même fait vœu de ne pas mener à terme l'affaire de la scierie mécanique. Il allait retourner sur ses pas : il liquiderait sa fortune et partirait au plus vite pour la France.

Mais Dieu n'est pas à nos ordres; c'est nous qui sommes aux siens. Dieu avait trouvé sans doute que le repentir était trop tardif, car il n'avait pas daigné l'accepter.

Quand le vieillard s'était levé pour reprendre le chemin de la ville, il avait poussé un gémissement étouffé et porté vivement ses deux mains à son front. Ensuite il avait suivi en chancelant le petit sentier qui conduisait au Tennessee, avait descendu avec précaution l'escalier de bois d'un lavoir, s'était arrêté sur la dernière marche et s'était penché pour tremper son mouchoir dans l'eau.

Tout à coup des éclairs rougeâtres s'étaient entrecroisés devant ses yeux; il lui avait semblé que la rivière montait vers lui et il avait glissé lentement sans pouvoir se retenir.

Sa chute avait fait si peu de bruit, que les petits oiseaux avaient continué de chanter sur les buissons de la rive.

Kit, après avoir longuement médité, suivit ma-

chinalement le petit sentier, descendit l'escalier du lavoir, et regarda d'un œil pensif les vagues rapides du Tennessee, qui semblaient sourire au soleil.

Pensant qu'il était l'heure d'aller au télégraphe, il reprit le chemin de la ville, plus mélancolique qu'il ne l'avait jamais été de sa vie.

En réponse à sa dépêche, le banquier Bremer, d'Atlanta, déclara qu'il n'avait point revu M. Cob.

VIII

Kit verra donc Paris! — Préparatifs de départ. — Kit a vu Paris, il mourra content.

Ayant écouté avec la plus profonde attention le rapport de son fidèle émissaire, Tommy rumina silencieusement l'affaire dans sa tête de fourmi industrieuse. Ayant dormi sur ses réflexions, pour leur donner plus de clarté et de consistance, il dit le lendemain à son associé :

« Eh bien, mon vieux camarade, il est possible, après tout, que vous voyiez Paris avant de mourir. Il n'est pas impossible que nous allions faire un tour en France. »

Voir Paris ! c'est le rêve de toute créature civilisée, habitât-elle aux antipodes. Mais, outre qu'il était une créature civilisée, Kit était Canadien, et tout Canadien d'origine française professe un véritable culte pour « le vieux pays », et regarde la France comme la véritable métropole du Canada.

Quand Tommy était d'humeur facétieuse, il se comparait volontiers à une navette sans cesse en mouvement, sans cesse occupée à tisser une toile invisible sur la face de l'Union Américaine. Comme c'était un homme d'affaires très-exact et très-loyal, il voulait remplir tous ses engagements avant d'en contracter de nouveaux ; en d'autres termes, il avait encore beaucoup de fil à user et beaucoup de toile à tisser, avant de s'engager dans l'affaire Charlier.

Il employa donc environ cinq semaines à entrecroiser ses fils du nord au sud et de l'est à l'ouest. Dans sa course rapide, il ne perdait pas une occasion de se renseigner sur la personne et les affaires du vieux Cob.

Au bout de cinq semaines, ayant déroulé tout l'ancien peloton, et s'étant assuré qu'il pouvait commencer à tisser l'affaire Charlier, il dit à son inséparable compagnon :

« Eh bien, mon vieux camarade, c'est décidé, vous venez à Paris : je suis sûr maintenant que nous irons faire un tour en France. »

Et le cœur de Kit fut profondément réjoui. La preuve, c'est que Kit passa brusquement ses deux mains derrière ses énormes favoris, qu'il ramena sur sa figure. Ainsi perdue dans cette luxuriante végétation, sa figure ressemblait à une rainette du Canada conservée dans la mousse. Toutes les fois que Kit se livrait à cette manifestation bizarre, c'est que Kit éprouvait une grande joie intérieure.

Mais Tommy n'était pas homme à s'embarquer, comme on dit, sans biscuit. En affaires, il faut tout prévoir, si l'on ne veut pas éprouver de déception. L'affaire Charlier paraissait aussi sûre qu'on pouvait le désirer : cependant au dernier moment elle pouvait manquer. Si le frère du vieux Charlier, par exemple, n'avait pas d'héritiers, sa succession reviendrait à l'État, et il est peu probable que l'État consentît à tenir compte des démarches et des dépenses de Tommy et de son associé.

Tommy, en vue d'une expédition au delà de l'océan Atlantique, donna à entendre à ses divers correspondants qu'il se chargerait volontiers d'un certain nombre de commissions. Les commissions affluèrent; il n'eut qu'à se baisser et à prendre ; mais je vous prie de croire qu'il ne prit pas sans choisir.

Après cinq semaines de ce nouvel exercice, il fit ses comptes, reconnut que si l'affaire Charlier manquait, l'association pouvait encore compter sur de beaux bénéfices, et déclara à Kit qu'il s'agissait de faire ses paquets, et promptement.

On était au mois de juillet.

Kit fit ses paquets, et promptement. Le jour du départ était déjà fixé, lorsque les journaux commencèrent à parler de difficultés survenues entre la France et l'Allemagne. Les deux amis étaient à New-York, confortablement installés dans une chambre à deux lits de l'« Hôtel de Famille », où ils avaient l'habitude de prendre pension.

Ils venaient de déjeuner; Kit fumait sa pipe à la fenêtre, Tommy parcourait les journaux. Depuis quelques minutes, il fronçait ses noirs sourcils, penché sur la colonne des dépêches et renseignements du *New-York Herald*. Non content de froncer ses noirs sourcils, il se livrait à une occupation que réprouve en termes formels le code de la civilité puérile et honnête : puisqu'il faut le dire, il se rongeait les ongles, en faisant des grimaces de possédé.

« Kit ! s'écria-t-il tout à coup d'une voix brève, presque impérieuse.

— Oui, mon vieux, répondit le fumeur en se retournant d'un air un peu surpris.

— Vous allez prendre une voiture.

— Certainement, » répondit Kit, qui ne discutait jamais les ordres de son chef de file. Cependant il ne put s'empêcher d'ajouter timidement, en jetant un regard de regret sur l'engin formidable qu'il appelait sa pipe : « Croyez-vous que j'aie le temps de l'achever?

— Je le crois, et même j'en suis sûr, reprit Tommy en quittant subitement son air de fourmi impérieux pour le gratifier d'un de ses bons sourires.

— Je prends donc une voiture, » dit Kit en fumant à toute vapeur pour tâcher de concilier son désir d'achever sa pipe et sa crainte de lasser la patience de Tommy. Entre deux bouffées, il ajouta d'une voix haletante : « Ensuite, qu'est-ce que je fais?

— Ensuite, vous me faites le plaisir de ne pas fumer si vite et si fort. »

Kit ôta brusquement de ses lèvres le tuyau de sa pipe, et dit d'un air repentant :

« La fumée vous incommode?

— La fumée de votre pipe *à vous*, jamais ; vous le savez bien. Ce qui m'incommode, c'est de vous voir haleter comme une locomotive, et gâter votre plaisir par excès de zèle. Là, vous voilà redevenu raisonnable ; je consens à vous parler. Il faut absolument que je voie Forkham le plus tôt possible. Vous brûlez le pavé jusqu'au bac de Wall Street; vous traversez East-River ; aussitôt que le bac a accosté Brooklyn, vous dites à votre cocher de vous arrêter au n° 8 de Cottage-Row : c'est à deux pas. Si Forkham est encore chez lui, vous l'amènerez mort ou vif à son office : vous savez où c'est, puisque nous y sommes allés ensemble il y a quelques jours. Je vous attendrai là, si je suis arrivé le premier ; sinon, c'est vous qui m'attendrez.

» Si Forkham n'est pas chez lui, vous repassez le bac, vous vous faites conduire à la Batterie, c'est-à-dire pas tout à fait jusque-là. Forkham a un entrepôt presque en face du bac de Staten-Island ; s'il est à son entrepôt, vous l'enlevez et vous me l'apportez. Souvenez-vous bien que son office est le centre de nos opérations.

— Si je le manque à son entrepôt?

— Si vous le manquez à son entrepôt, vous coupez au plus court, vous gagnez le bac du Central Railroad, vous débarquez à New-Jersey-City, en dix tours de roues vous êtes au Grand Bassin, et vous demandez au premier douanier venu les docks de Forkham. Si vous manquez votre homme encore une fois, vous vous essuyez le front et vous vous rabattez tranquillement sur ses bureaux. J'aurai couru de mon côté ; je connais assez bien les habitudes de Forkham, et je ne crois pas qu'il puisse nous échapper.

» Comme il ne faut rien laisser au hasard, et qu'il est possible que je le fasse prisonnier pendant que vous le suivrez à la piste, je vous demande la permission de traiter tout de suite avec lui l'affaire à laquelle je pense ; je vous en rendrai compte après.

— Vous savez bien, dit l'honnête Kit en rougissant, que ma présence n'est guère nécessaire.

— Je ne sais pas cela, répliqua M. King d'un ton péremptoire. Ce que je sais, c'est que nous sommes associés, que les choses doivent se passer correctement. Mais il y a urgence ; quelqu'un peut nous prévenir et nous enlever une affaire d'or. »

Kit prit son chapeau et partit sans autre objection. Tommy ne tarda pas à le suivre. Forkham, auquel les deux associés se proposaient de donner si vigoureusement la chasse, était un marchand de *dry goods*. *Dry goods*, autrement dit : marchandises sèches, est un mot très-élastique qui sert à désigner dans le commerce tout ce qui n'est pas un liquide. Forkham, en sa qualité de marchand de *dry goods*, pouvait vous fournir un sac ou mille sacs de haricots ; une boîte ou cent mille boîtes de homard conservé ; un fusil de fer-blanc pour votre petit garçon, ou une batterie de canons du plus gros calibre ; un bateau en miniature, destiné à voguer sur le bassin d'une serre, ou un vaisseau de guerre à trois ponts, ou un monitor. Comme la plupart des négociants de New-York, Forkham avait son domicile privé à Brooklyn, qui est elle-même une ville immense, et que l'on a surnommée le *dortoir* de New-York. L'agitation fiévreuse de New-York cesse à l'East-River, qui la sépare de Brooklyn ; et Brooklyn même, où l'on voit beaucoup d'arbres, de verdure et de jardins, est plutôt une énorme agglomération de villas et de cottages qu'une ville proprement dite.

Pendant que le pauvre Kit se démenait comme un possédé sous les rayons d'un soleil impitoyable, Tommy, plus favorisé par le hasard, aperçut son homme au coin de la Quatorzième rue et de la Cinquième avenue. Son homme sortait du célèbre restaurant Delmonico, en compagnie d'un spéculateur allemand, bien connu « sur la place ». Tommy, qui n'aimait pas ce qu'on appelle « les faiseurs », fronça le sourcil à la vue du personnage. Il eut même comme une vague idée que ledit personnage venait peut-être de traiter l'affaire qu'il méditait lui-même, et lui avait, comme on dit vulgairement, « coupé l'herbe sous le pied ».

Cette dernière réflexion n'était pas de nature à éclaircir sa physionomie. Quand il sauta sur le trottoir, il tendit sa petite main sèche à Forkham, qui la serra avec effusion. L'Allemand, d'un air obséquieux, allongeait sa main en marmottant des compliments flatteurs. La fourmi fit semblant de ne pas remarquer son geste, et lui adressa un sourire si noir et si sec, que l'autre en fut tout décontenancé.

« Je vous enlève, dit-il vivement au marchand de *dry goods*.

— Ah! répondit tranquillement le marchand, et il se laissa enlever de la meilleure grâce du monde.

— Où allons-nous? demanda-t-il aussitôt qu'il se fut allongé sur les coussins de la voiture.

— A votre office.

— Ah! »

Là-dessus, il tira un cure-dent de la poche de son gilet, et, sans la moindre cérémonie, se mit à en faire l'usage que l'on fait généralement d'un outil à ongles dans la solitude du cabinet de toilette.

« Je pars décidément demain, lui dit M. King.

— Je le sais, répondit M. Forkham, vous me l'avez dit.

— Êtes-vous bien sûr de m'avoir donné toutes vos commissions?

— Je le crois.

— Moi je ne le crois pas.

— Ah!

— Avez-vous lu les journaux?

— Je les ai parcourus.

— Avez-vous remarqué un télégramme du *New-York Herald?* »

M. Forkham se souleva languissamment et cessa

de s'occuper de sa toilette pour regarder son interlocuteur entre les deux yeux.

« Supposez, dit M. King, que la guerre éclate entre la France et l'Allemagne ; n'avez-vous rien à ajouter aux ordres que vous m'avez donnés ? »

M. Forkham fit des yeux tout ronds, éleva ses sourcils et ne répondit d'abord que par un sifflement bas et prolongé. Ensuite il remit son cure-dent dans la poche de son gilet, s'assit de côté pour bien voir son interlocuteur et croisa ses deux mains autour de ses genoux.

Quand il eut bien regardé M. King, que M. King l'eut bien regardé, il ferma lentement l'œil droit, et tout le temps qu'il le tint fermé remua silencieusement la tête de haut en bas.

M. King, qui n'était pas un homme facétieux, savait cependant concéder quelque chose aux exigences de sa profession et se plier jusqu'à un certain point aux habitudes et aux manies de ses clients. Il ferma donc lentement son œil gauche et répondit par une série de signes de tête à ceux de M. Forkham.

Cette muette pantomime signifiait clairement : « Je vous comprends et vous me comprenez ; nous allons traiter la question en lieu sûr ! »

Quand ces messieurs furent en lieu sûr, c'est-à-dire dans le cabinet du marchand, M. Forkham sonna. Un beau mulâtre, vêtu d'un élégant costume de piqué blanc, apparut un instant et disparut presque aussitôt sur un signe mystérieux de son maître. Bientôt la porte se rouvrit toute grande et livra passage à deux nègres chargés de plateaux. Les plateaux supportaient des piles de citrons, des morceaux de glace, des carafes de cristal remplies d'une eau transparente comme la lumière, et de carafons à facettes où la fine champagne étincelait avec des reflets de topaze.



La porte livra passage à deux nègres. (P. 165, col. 2.)

« Un grog? dit le maître du logis à son hôte.

— Je me contenterai, si vous le trouvez bon, d'un verre d'eau glacée. »

M. Forkham, pour s'éclaircir les idées, s'administra un grog savamment préparé, tandis que la fourmi noire trempait le bout de ses lèvres dans son verre.

« Alors, vous croyez à la guerre, dit M. Forkham en se balançant dans une chaise à bascule.

— J'y crois, répondit laconiquement M. King.

— Pour qui pariez-vous? pour les Allemands ou pour les Français ?

— Je ne suis pas assez riche pour parier avec vous, répondit Tommy d'un air sérieux. Cependant je ne vous cacherai pas que toutes mes sympathies sont pour les Français. Je ne serais pas fâché, pour toutes sortes de raisons, de contribuer à leur fournir un stock et même beaucoup de stocks de poudre, de fusils, de canons et autres *dry-goods* de même espèce.

— Je suis votre homme! dit laconiquement M. Forkham, en s'administrant un second grog.

— Et moi le vôtre! répondit M. King.

— Parlons peu, mais parlons bien, dit sentencieusement M. Forkham. Nous ne conclurons l'affaire que si le besoin est pressant et le prix rémunérateur ; quand vous serez en France, vous apprécierez. Ensuite, il y a des risques : les risques que court toute contrebande de guerre, non pas seulement en mer, mais dans le pays même de l'expéditeur. S'il y a guerre, l'Union sera neutre, quelles que soient ses sympathies, et le gouvernement, ne fût-ce que pour la forme, opérera quelques saisies; il est donc juste de faire entrer tous les risques en ligne de compte.

— Parfaitement juste, » dit M. King en s'humectant les lèvres de quelques gouttes d'eau.

Ce point étant réglé, ces messieurs s'armèrent chacun d'une plume et d'une feuille de papier, firent des devis et établirent à l'amiable une sorte de catalogue ou compte-courant des *dry-goods* que M. King se faisait fort de placer, et que M. Forkham se faisait fort de fournir.

Pour éviter toute indiscrétion ou toute délation de la part des employés du télégraphe, ces messieurs convinrent d'un procédé fort simple, qui consistait à demander par le télégraphe un baril d'huîtres marinées quand on voudrait un canon, une noix de coco quand on désirerait une bombe, et ainsi de suite jusqu'au bout de la nomenclature.

La conversation avait duré fort longtemps entre les deux hommes d'affaires, et M. King se disposait à prendre congé de son hôte; il avait commencé à lui expliquer l'odyssée du pauvre Kit et il allait le prier de le renvoyer à l'hôtel quand il viendrait, lorsque Kit apparut en personne naturelle.

Il était rouge comme un homard et on voyait sur sa bonne grosse figure l'empreinte laissée par la fatigue, la chaleur et le désappointement. Mais sa physionomie reprit son expression naturelle de bonne humeur aussitôt qu'il aperçut les carafes et les flacons.

Quand on prononça le mot de guerre, il devint grave; quand on lui parla de la contrebande de guerre, il sourit de son meilleur et de son plus large sourire, à l'idée du service qu'il allait rendre à ses amis et du bon tour qu'il allait jouer à ses ennemis.

Le soir, malgré les fatigues de la journée et sans l'ombre de nécessité, il alla faire une longue promenade dans la partie de New-York que l'on appelle le quartier des Allemands. Il se demandait si son devoir, en sa qualité de Canadien français, n'était pas de commencer les hostilités, même avant la déclaration de guerre, et d'amollir à coups de poing quelques-unes de « ces têtes carrées ».

Mais, soit que « ces têtes carrées » ne sentissent nul besoin d'être ramollies, soit que la vue du gigantesque ramollisseur eût développé en elles, en même temps qu'une salutaire terreur, l'instinct de la conservation et la prudence proverbiale de la race germanique, Kit fut absolument désappointé.

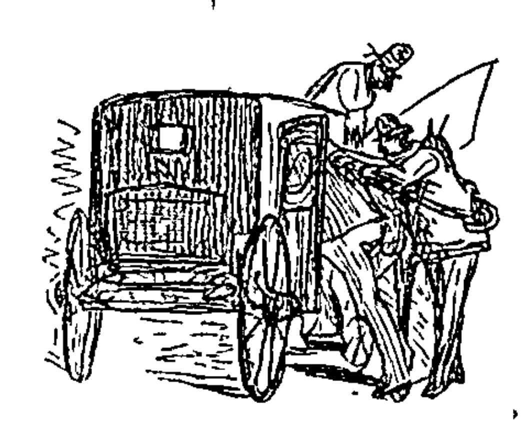
Dans sa vie nomade, principalement dans ses courses à travers le Grand Ouest, il avait eu plus d'une occasion d'en appeler à la force de ses poings, mais jamais il n'avait été l'agresseur. D'un autre côté, élevé par des gens simples et droits, il était trop droit et trop simple pour imiter la savante tactique des grands politiques et pour contraindre les gens à lui déclarer la guerre.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, les deux associés s'embarquèrent à bord de l'*Ontario*, et neuf jours plus tard ils foulaient le pavé du Havre.

M. King ne perdit point de temps. A peine débarqué, il partit pour Paris avec son compagnon. Paris avait la fièvre, car, selon les prévisions de Tommy, la guerre avait été déclarée; mais l'excellent Kit n'en trouva pas moins que c'était la plus charmante ville du monde et qu'il mourrait content maintenant qu'il avait eu le plaisir de la voir.

Pendant que Kit flânait en vrai badaud de province, Tommy surmenait je ne sais combien de chevaux de remise, à force de leur faire traverser Paris dans tous les sens et à toutes les heures du jour et de la nuit. Quand il eut terminé les négociations relatives à l'affaire Forkham et quelques autres commissions de moindre importance, il fourra son géant dans un fiacre, le déballa à la gare d'Orléans et lui dit : « Maintenant nous allons nous occuper sérieusement de l'affaire Charlier. »

A suivre. J. GIRARDIN.



UNE BALEINE DANS UN AQUARIUM

Depuis quelques années les aquariums sont devenus fort à la mode, et à juste titre, car il n'est guère de spectacle plus amusant et plus instructif que celui qu'ils offrent. Peu à peu leurs proportions sont devenues de plus en plus vastes, et si ce qu'on nous dit de certains projets est vrai, les Parisiens pourront l'année prochaine, au Champ-de-Mars, admirer toutes les merveilles sous-marines dans un immense et merveilleux aquarium.

Cependant je doute que l'aquarium de l'Exposi-

tion puisse rivaliser avec celui de New-York, qui renferme parmi ses hôtes une baleine vivante. La nouvelle est un peu surprenante, et nous hésiterions à l'enregistrer si nous ne la trouvions consignée dans un recueil aussi sérieux que l'*Année scientifique*.

L'arrivée d'une baleine vivante au grand aquarium de Broadway a été un véritable événement pour la ville de New-York. Ce monstre marin, qui mesure environ 29 mètres de longueur et pèse 80 000 kilogrammes, a pu être transporté par les bateaux à vapeur et les chemins de fer, depuis les côtes du Labrador jusqu'à New-York, sans le moindre accident. On l'avait empaqueté dans une immense caisse en fer remplie d'algues et percée de trous à sa partie supérieure, afin de laisser pénétrer l'air nécessaire à la respiration.

C'est dans la baie de Saint-Paul, sur le Saint-Laurent, que le nouvel hôte de l'aquarium de New-York a été capturé. Le genre de pêche que l'on a choisi pour s'en emparer, bien que moins dangereux et moins émouvant que la pêche au harpon, mérite cependant d'être décrit.

Au mois de juillet 1876, on construisit dans la partie de la baie que fréquentent les baleines de hautes palissades avec une seule entrée très-étroite. En ce lieu la marée atteint 20 mètres; à marée haute les palissades disparaissaient complétement sous 10 mètres d'eau. Ce fut seulement au bout de deux mois et demi qu'une baleine se montra. Dès que l'énorme cétacé eut révélé sa présence en rejetant l'eau par ses évents, des embarcations furent placées à l'entrée de l'enceinte palissadée, de manière à lui barrer le passage jusqu'au moment où la marée basse le fit échouer sur le sable.

Une véritable lutte s'engagea alors entre la baleine et les trappeurs. La bête captive se roulait, en lançant des coups de queue si violents que pendant plusieurs heures il fut impossible de s'en approcher. On réussit enfin à l'entourer de câbles et à la faire glisser dans une espèce de box, que l'on hissa à bord d'un steamer.

De la baie de Saint-Paul on la conduisit ainsi, en remontant le Saint-Laurent, jusqu'à Québec. Un matelot était occupé constamment à lui donner des harengs frais et une quantité d'eau suffisante qu'elle absorbait par les évents. De Québec on la voitura en chemin de fer jusqu'à Montréal, d'où elle atteignit New-York, après un voyage de huit jours.

La mise à flot de ce mammifère géant, venu en pleine cité comme un simple colis, fut vraiment curieuse. Après avoir coupé les câbles, on lui passa des courroies autour du corps; puis on le souleva insensiblement jusqu'au grand bassin de l'aquarium, où il prend encore en ce moment ses ébats et semble se porter aussi bien que sur les côtes du Labrador.

H. NORVAL.



LE PERCE-OREILLE

Notre but, en parlant du perce-oreille, est de détruire un préjugé vulgaire qui place cet orthoptère au rang des animaux dangereux. Son véritable nom est la forficule, *forficula auricularia*, de la famille des coureurs; son corps est allongé, terminé par deux longs appendices arqués en forme de pointe, et garnis intérieurement de petites dentelures; l'abdomen, se terminant par une sorte de pince, qui ressemble assez à celle dont se servaient autrefois les bijoutiers pour percer les oreilles des jeunes filles : de là sans doute est venu son nom de perce-oreille. Lorsqu'on veut prendre cet insecte, il cherche à se défendre avec cette pince, qui est cependant fort innocente et ne peut faire aucun mal; quant au préjugé que je veux détruire, c'est-à-dire de croire qu'il s'introduit dans les oreilles et pénètre de là dans le cerveau, c'est une erreur des plus grossières qui s'est accréditée, je ne sais à quelle époque, pour en faire un animal redoutable; vous savez probablement tous que le conduit auditif ne communique pas avec le cerveau, il sert à garantir la membrane du tympan de l'action trop directe de l'air et des agents extérieurs; les poils et le cérumen qu'on y trouve remplissent le même but. Lorsque le son est parvenu à la membrane du tympan, celle-ci, en raison de sa nature sèche et vibratile, reçoit et partage promptement les oscillations sonores. La cavité du tympan communique avec la trompe gutturale de l'oreille, et ce dernier canal vient s'ouvrir dans le pharynx, et c'est par lui que se maintient le renouvellement continuel de l'air dans la caisse du tympan. D'après l'explication que je viens de donner, et sur laquelle je me suis un peu étendu, vous ne craindrez plus, je l'espère, que cet innocent animal puisse se donner la fantaisie de faire un petit voyage dans votre cerveau. Ces insectes vivent dans les endroits frais et humides, et n'attaquent que les fruits et les fleurs dont ils mangent l'intérieur; les fleurs qu'ils préfèrent sont les roses, les dahlias, les œillets et les oreilles d'ours, aussi font-ils le désespoir des jardiniers, qui emploient tous les moyens possibles pour les détruire..

Voici un des moyens de destruction qu'on emploie le plus souvent : on réunit des loques de laine dans des pots à fleurs qu'on dispose près des espaliers qu'on veut protéger, les insectes viennent s'y réfugier en nombre considérable.

La femelle pond ses œufs en tas dans un endroit obscur, sous des pierres dans les lieux frais; ils sont assez grands, lisses et de forme ovale; elle se tient au-dessus des œufs comme la poule sur ses poussins; si on les disperse, cette mère vigilante les réunit en les transportant très-délicatement; même après l'éclosion, qui arrive vers le milieu du mois de

mai, elle veille encore sur sa couvée, et la protége jusqu'à ce que les larves soient devenues brunes et assez fortes; ces soins, après l'éclosion, sont très-rares chez les insectes; les forficules font donc exception à la règle générale. Vous voyez donc, cher lecteur, que cet animal, assez intéressant, n'est nuisible qu'aux fleurs et aux fruits, et n'est nullement à redouter pour l'homme.

Spol.



L'ARBRE DU VOYAGEUR

Il est fâcheux de voir trop souvent les voyageurs donner à leur imagination si libre carrière au sujet de renseignements dont la vérité seule forme la valeur, et, s'égarant, entraîner tant d'abus après eux. Toujours extrême dans ses écarts, une relation dénigrante ou flatteuse trompe celui qu'elle attire et trompe celui qu'elle arrête. Désenchantement d'un côté, désastreux renoncement de l'autre, le mal est le même, et ce système de roman, ce manque de renseignements vrais ne peuvent amener que l'abandon des choses les plus utiles. Ces paroles, que nous empruntons à M. Désiré Charnay, sont profondément vraies à propos de l'*arbre du voyageur* originaire de Madagascar, sur lequel tant de fables ridicules ont couru, que chez nous l'arbre ne semble plus répondre à la mission de haute utilité que ses qualités vraiment remarquables, mais tout autres que celles que lui attribue la tradition, lui font occuper auprès des habitants du pays.

Maintenant, expliquera qui voudra par quel phénomène psychologique certains organismes acquièrent d'emblée, aux yeux des premiers voyageurs, nécessairement ignorants, cette spécialité qui les affuble de récits fabuleux, mystiques, ou exorbitants. Le Ravenal (*Urania speciosa*) ou arbre du voyageur est, pour Madagascar, un de ceux-là : dans un siècle encore, on racontera, chez nous Européens, des histoires touchantes sur ses vertus... sans savoir bien précisément, ou du moins sans ajouter que cet arbre, qu'on représente comme une ressource admirable que la Providence a mise à la disposition des gens altérés par la chaleur tropicale du pays, pousse toujours les pieds dans l'eau, au bord des marais, des ruisseaux et des rivières où le voyageur en question peut beaucoup plus facilement se désaltérer à son aise qu'aller percer, de son couteau, les vastes feuilles engaînantes du végétal, pour voir suinter quelques gorgées d'eau de rosée retenues entre elles et devenues d'une odieuse odeur et d'un goût horrible par suite des insectes qui y sont tombés en pourriture! Et voilà comme on écrit l'histoire... naturelle! Tout le monde connaît les fables du même genre répandues partout à propos des urnes des Népenthès; hélas!

Il serait temps que l'on n'écrivît que des vérités et qu'une saine critique fît justice, une fois pour toutes, de ces redites qui encombrent la science!...

Ce qui est vrai, c'est que le Ravenal, l'arbre du voyageur, est certainement la providence du Malgache, un des végétaux les plus utiles de son pays si riche sous tous les rapports, mais précisément d'une tout autre façon que l'indique la fameuse tradition. Le Ravenal est utile par toutes ses parties : que peut-on désirer de plus? Ce végétal est une belle plante arborescente qui a le port d'un palmier, à la famille duquel il appartient : son tronc, marqué de cicatrices, se termine par un faisceau de feuilles splendides avec un pétiole de 2 à 3 mètres de long et un limbe de 2 mètres de longueur sur 1 de largeur.

Ces feuilles servent à tout. Dépouillées de leurs côtes, ce sont des nappes, des serviettes, des assiettes, pour étendre le riz ou le servir cuit en pyramide d'un blanc de neige. Ce sont encore des cuillers pour le manger. Ce sont aussi des coupes pour boire le *ranopang* et l'horrible *betza-betza*, liqueur fermentée, formée de jus de canne à sucre mélangé de plantes amères, et dont les palais malgaches sont toujours altérés et avides. Au besoin, comme la fabrique est à bon marché, puisque l'arbre est partout et à la portée de tous, c'est dans la même feuille que le Malgache taillera l'écope au moyen de laquelle il videra sa pirogue.

Comme rien n'est perdu dans ce précieux végétal, les côtes reliées entre elles sont employées à former les parois des cases dans lesquelles on habite, en se reliant aux poteaux d'angle que fournit le tronc de l'arbre lui-même. Le toit est excellemment fait au moyen des mêmes feuilles fendues en long, alors que la côte en est retirée.

« Le déjeuner, servi à la malgache, nous attend : l'hôte nous fait signe, et nous entrons. Au milieu de la salle principale de la petite habitation, sur un plancher couvert de nattes fines, l'on avait étendu d'immenses feuilles de Ravenal du plus beau vert. Ces feuilles, de près de 2 mètres, remplaçaient la nappe et formaient un carré long autour duquel on avait disposé, pour les convives, des siéges malgaches, espèces d'ottomanes sur lesquelles nous nous assîmes. Au milieu de cette table, nouvelle pour nous, fut apporté un plateau également couvert de feuilles de Ravenal; devant nous, de petits carrés de feuilles devaient nous servir d'assiettes et d'autres devaient remplacer les fourchettes et les verres. Il est difficile de s'expliquer comment une feuille peut s'appliquer à tant d'usages! »

N'avons-nous pas la scène devant les yeux?...... Mais nous n'avons pas encore tout dit : Les fleurs sont énormes; elles ont 25 centimètres de long et se montrent en longues spathes au nombre de vingt et plus; elles sont alors remplacées par des graines réunies dans des capsules ligneuses et entourées d'une couche bleu d'azur. Cette *arille* elle-même fournit une



Groupes de ravenals ou arbres du voyageur, à Madagascar. (P. 168, col. 1.)

huile recherchée, et la chair des fruits devient une farine alimentaire que l'on prépare avec du lait !

Que peut-on désirer encore? Alors qu'un végétal est d'une si haute utilité, quoi d'étonnant que la reconnaissance publique le gratifie d'une qualité de plus ?

H. DE LA BLANCHÈRE.



LA TEMPÉRATURE DE NOTRE CORPS

Notre corps est à chaque instant le siége d'actions physiques et chimiques qui tendent, les unes à augmenter, les autres à diminuer sa température. Lorsque, dans nos foyers, nous brûlons du combustible, bois ou charbon, nous faisons dégager de la chaleur; la température de la salle s'élève. Comment cette chaleur a-t-elle été obtenue? Par la combinaison du bois avec un des éléments de l'air qu'on appelle *oxygène;* la partie combustible du bois ou du charbon s'appelle *carbone*, le produit de la combustion porte le nom d'*acide carbonique*.

Lorsque nous respirons, nous introduisons dans notre corps de l'air, qui consume le carbone contenu dans nos tissus, donne de l'acide carbonique et dégage de la chaleur. La respiration est donc un phénomène absolument analogue aux phénomènes de combustion qui ont lieu dans nos foyers. La chaleur, incessamment dégagee par la respiration, donne à notre corps sa température.

Mais cette combustion permanente élèverait d'une manière continue et indéfinie la chaleur de notre corps, si nous n'avions en nous-mêmes plusieurs causes également permanentes de refroidissement, parmi lesquelles nous pouvons citer l'évaporation de la sueur à la surface du corps.

L'évaporation est en effet une cause de refroidissement. Au sortir du bain, l'eau qui couvre notre corps s'évapore rapidement et nous donne une vive sensation de froid. Quand nous voulons rafraîchir nos appartements, nous les arrosons d'eau et comptons avec raison sur le froid produit par l'évaporation du liquide.

Notre corps est le siége d'évaporations continuelles qui abaissent sa température d'une manière constante : la perte de chaleur due à l'évaporation, et aussi au contact de notre corps avec l'air extérieur, généralement plus froid, compense exactement le gain de chaleur dû à la respiration, et par un merveilleux système d'équilibre, au milieu de tant de circonstances différentes notre corps conserve la même température.

Cette température n'est d'ailleurs pas la même dans toutes les parties du corps. Ainsi, la température des extrémités, pieds et mains, est inférieure de 5 à 6 degrés à celle des parties centrales. On peut dire d'une manière générale que la température va en croissant de l'extérieur à l'intérieur et à mesure qu'on s'avance de l'extrémité des membres vers leurs racines. Le sang est ce qu'il y a de plus chaud dans notre corps.

Quand nous parlons de la température du corps humain, il faut donc comprendre qu'il s'agit de la température moyenne, et les savants ont montré que cette température moyenne s'obtient en lisant un thermomètre dont la boule est placée sous la langue : elle est de 37 degrés centigrades.

La température moyenne des animaux diffère très-sensiblement de la nôtre. Les animaux dont la température est la plus élevée sont : le canard et la poule, 43°,9 ; le pigeon, 43°,1 ; le moineau, 42°,1 ; l'oie, 41°,7; ce sont tous des oiseaux. Parmi les mammifères, nous citerons : la chèvre, le mouton et le porc, 40° ; le singe, 39°,5 ; le chien, 39°,3 ; le rat, 38°,8. Nous plaçons ici l'homme, 37°, et après lui : le serpent, 30° ; l'huître, 27°,8 ; l'écrevisse, 26°,1 ; ces trois derniers animaux, de même que les poissons et les vers, paraissent avoir la température de l'air ou de l'eau dans lesquels on les trouve. Citons en terminant : le scarabée, 25° ; le ver luisant, 23°,3 ; le grillon, 22°,5.

La chaleur du corps de l'homme est absolument indépendante de la température des lieux où il demeure. Les habitants de l'équateur et ceux des contrées glaciales du globe ont exactement la même température, 37 degrés. Les petites différences qu'on peut observer ne dépassent pas un degré. Cette propriété spéciale que nous partageons avec les oiseaux, mais qui nous distingue nettement des poissons et des reptiles, a pour cause, chez l'homme, la plus ou moins grande abondance de sueur qui active ou ralentit l'évaporation et par conséquent le refroidissement, à mesure que la température extérieure augmente ou diminue.

A l'appui de notre assertion, voici quelques résultats d'observations faites sur des individus placés dans des conditions bien différentes d'âge, de profession et d'habitation :

Trois ouvriers vigoureux, de	24 à 33 ans.	37°,1
Trois prêtres de Bouddha, de	15 à 30 ans.	37°,1
Cinq nègres d'Afrique, de	23 à 35 ans.	37°,2
Quatre Malais, de	17 à 35 ans.	37°,2
Six Cipayes, de	19 à 38 ans.	37°,1
Dix soldats anglais, de	23 à 36 ans.	37°,3

Chez l'homme, à toutes les époques de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, la température du corps est la même ; l'homme et la femme, les gens gras et les gens maigres ont la même température. Cependant, sous l'influence de causes particulières, cette température peut se modifier profondément. Ainsi, quand l'homme cesse de prendre toute nourriture, la chaleur de son corps diminue progressivement ; l'abaissement est de trois degrés par jour, et l'homme meurt quand la température est

descendue à 25 degrés, c'est-à-dire au bout de trois à quatre jours. La durée de la résistance à la mort varie d'ailleurs d'un individu à l'autre; les gens gras vivent un peu plus longtemps que les maigres, car ils consomment leur propre graisse avant de périr. La résistance à la mort dépend d'ailleurs de l'âge, de l'état de maigreur ou d'embonpoint, de la température extérieure...

Dans les maladies, la température du corps varie; elle atteint parfois 4, 5, 6 et 7 degrés au-dessus de la température moyenne et on l'a vue descendre jusqu'à 12 et 14 degrés au-dessous. Lorsque l'homme succombe, les parties les plus éloignées du centre circulatoire, telles que les pieds, les mains, le nez, les oreilles, se refroidissent les premières; les parties profondes conservent encore longtemps une certaine quantité de chaleur.

Mais, si nous considérons l'homme dans l'état de santé, nous observons que la température de son corps est à peu près invariable; la quantité de chaleur produite en un temps donné et d'une manière continue n'élève pas sa température, parce qu'elle est exactement détruite par les refroidissements qu'il subit. Peut-on évaluer cette quantité de chaleur?

L'homme rend, en moyenne, par heure, 38 grammes d'*acide carbonique*, formé par la combustion du carbone contenu dans ses tissus. Ces 38 grammes d'acide contiennent 10 grammes de carbone. Donc le corps de l'homme fonctionne comme une cheminée qui brûlerait 10 grammes de charbon par heure, soit 240 grammes par jour. Mais l'acide carbonique n'est pas l'unique produit de la combustion; on constate encore la présence de *vapeur d'eau* produite par la combustion de l'hydrogène contenu dans les tissus. Il y a, par jour, 15 grammes d'hydrogène brûlé.

1 gramme de charbon, en brûlant, produit une chaleur capable d'élever de 1 degré la température de 8 kilogrammes d'eau; 1 gramme d'hydrogène, en brûlant, peut élever de 1 degré la température de 34 kilogrammes d'eau. Donc, en un jour, la chaleur totale dégagée par la combustion animale serait capable d'élever de 1 degré la température d'une masse d'eau pesant 240×8 ou 1920 kilogrammes, plus 15×34 ou 510 kilogrammes, ensemble 2430 kilogrammes, soit 2500 kilogrammes en nombres ronds. On peut dire encore que cette chaleur totale serait capable de chauffer jusqu'à l'ébullition 25 kilogrammes d'eau prise à zéro.

Quelle est la résistance que le corps de l'homme peut opposer aux grands froids ou aux grandes chaleurs?

On supposait autrefois que l'homme était suffoqué dès qu'il se trouvait dans une atmosphère plus chaude que son corps. Cette idée était évidemment fausse, puisqu'un grand nombre de lieux habités à la surface de la terre ont une température qui dépasse notablement 37 degrés.

Quelle est la chaleur extrême que l'homme peut supporter sans danger? Pour répondre à cette question, il faut tenir compte d'un grand nombre de circonstances : la durée de l'exposition à la chaleur, la nature des vêtements, etc.

A suivre. ALBERT LÉVY.

MONTLUC LE ROUGE[1]

VI

M. de Kildare arrive au château de Montluc.

Lord Kildare reprit son récit en ces termes :

« C'est un samedi soir du mois d'avril de l'année dernière (je m'en souviendrai toute ma vie) que nous arrivâmes, Montluc et moi, suivis de douze cents Algonquins, en vue de l'île des Tortues.

» Il était à peu près cinq heures et demie, et je regardais avec étonnement le château de la Tour-Montluc, car c'est bien un château véritable fait sur le modèle de ceux de France, avec quatre grosses tours aux quatre coins et deux tourelles en poivrière collées à chacune des grosses tours comme des limaçons à un pommier. Je ne crois pas qu'il y en ait un autre exemplaire dans les deux Amériques. La seule différence de celui-ci à ceux d'Europe, c'est qu'il était en bois de fer, et que ni le mortier ni la pierre n'entraient pour rien dans sa construction.

» Ce qu'il y avait de plus étonnant dans le château de la Tour-Montluc, c'était sa situation sur un rocher isolé, perpendiculaire, haut de soixante pieds, entouré de trois côtés par le lac Érié, et ne communiquant avec le reste de l'île que par un chemin de trente pieds de large, en pente douce, qui montait au rempart. Là, bien entendu, avant d'entrer, on devait d'abord franchir un fossé large et profond, rempli des eaux du lac, sous le feu de deux petits canons chargés à mitraille.

» A cinq cents pas de l'île nous vîmes qu'on nous avait aperçus et qu'on se préparait à nous recevoir.

» Montluc sonna de la trompe comme un chasseur dans les bois. Un cor de chasse lui répondit du haut du rocher.

« Mon père est là, me dit Montluc. Je craignais qu'il ne fût en chasse ou en voyage, suivant sa coutume. Il a dû recevoir de mauvaises nouvelles des Iroquois et il veille. Peut-être est-il inquiet de moi; je vais le rassurer. »

» En même temps il sonna l'hallali avec sa trompe. Le cor de chasse lui répliqua par un air joyeux, et comme nous approchions de la Tour-Montluc, je vis un grand et vénérable gentilhomme, à moustache

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138 et 154.

et barbiche blanches, habillé à la mode du feu roi Louis XIII, qui, debout, appuyé sur le parapet, près d'un canon, nous regardait entrer dans la baie, au pied de la Tour-Montluc. C'était le baron Annibal, l'ancien adversaire du grand Condé, de Turenne et de Mazarin, le vainqueur du fameux Don Carlos de Santa-Cruz, amirante de Castille, le plus fier et le plus imposant gentilhomme que j'aie rencontré dans les deux mondes.

» Après que mon ami Louis de Montluc que vous voyez là eut donné des ordres pour le débarquement et la réception des Algonquins, il me prit par le bras et me présenta à son père, qui me reçut (dois-je le dire?) comme un roi reçoit son sujet et comme un père reçoit son fils.

» Après les premiers mots il me dit : « Monsieur de Kildare, vous êtes ici chez vous... On m'avait annoncé votre arrivée. Le Père Fleury, mon chapelain, qui sait tout, savait que vous veniez de France, et que M. de Frontenac, le gouverneur de Québec, vous avait donné des lettres de recommandation pour moi... Où sont ces lettres? »

» J'avouai, un peu honteux, que je les avais laissées à Catarocouy. Le vieux Montluc sourit.



Montluc sonna de la trompe. (P. 171, col. 2.)

« Il n'y a pas de mal, dit-il. Vous n'étiez pas pressé de faire connaissance avec un vieux gentilhomme qui date presque du siècle dernier, n'est-ce pas?... Attendez encore un peu, et vous verrez qu'en ce pays on a besoin tous les jours de tous ses amis, même de ceux qu'on ne connaît pas.

— Monsieur le baron, me hâtai-je de dire, la garnison de Catarocouy et moi nous devons déjà la vie à votre fils. »

» Et je racontai en peu de mots le danger que nous avions couru et dont nous avions été si heureusement tirés par M. Louis de Montluc. Le vieux baron de Montluc répondit gravement que son fils n'avait fait que son devoir, ayant d'ailleurs droit de haute et basse justice sur le lac Ontario comme sur le lac Érié, à la condition de reconnaître la suzeraineté du roi de France.

« Mais, ajouta-t-il, pendant qu'il donne là-bas des ordres pour qu'on reçoive nos amis les Algonquins, à qui d'ailleurs j'aurai quelque chose à dire ce soir, entrez chez moi, monsieur de Kildare. En attendant le souper, je vais vous présenter à ma femme et à mes filles. »

Ici lord Kildare s'interrompit.

« Monsieur le curé, vous avez vu bien des choses assurément?...

— Oui, monsieur de Kildare, répondis-je, j'ai vu la cathédrale de Tulle.

— Avez-vous vu quelque autre chose plus belle encore que la cathédrale de Tulle?

— J'ai vu le pic de Sancy, qui est la plus belle de toutes les montagnes de France, et la Dordogne qui en descend et qui est la plus belle de toutes les rivières. Pourquoi me faites-vous cette question?

— Monsieur le curé, dit lord Kildare, le jour où je mis le pied dans le château de la Tour-Montluc, au fond du lac Érié, j'ai vu quelque chose de mille fois plus beau que la plus belle cathédrale, la plus belle montagne et la plus belle rivière de France; j'ai vu la plus aimable, la plus noble, la plus charmante, la plus délicieuse personne qui jamais ait vu le jour soit en Europe, soit en Amérique. Elle avait les cheveux noirs, les yeux bleus, le nez droit, le sourire fier et gracieux tout ensemble. Mais j'oubliais, monsieur le curé, que cette description ne peut guère vous intéresser... Figurez-vous seulement qu'elle ressemble beaucoup à mon ami Louis de Montluc que voilà et qu'elle est sa sœur.

— Oui, dit M. de Montluc en riant, figurez-vous ça; pas davantage!... Figurez-vous pourtant aussi que ma sœur Athénaïs n'est pas aussi grande que moi, mais qu'elle est beaucoup plus belle, ce qui est une compensation; que Donald l'a demandée en mariage il y a trois mois, qu'elle a consenti sous certaines conditions qu'elle a imposées, mais qu'il n'a pas voulu me dire, et que la cérémonie se fera le lendemain de notre retour au logis, c'est-à-dire vers le mois de juin, — du moins nous l'espérons tous... Mais si je laisse mon ami Donald vous raconter en détail toutes les félicités dont il fut comblé ce jour-là, nous n'en finirons jamais, et Marion qui nous écoute dormira sur sa chaise.

— Eh bien! reprit M. de Kildare, pourquoi veux-tu m'empêcher de faire l'éloge de ceux pour lesquels j'ai de l'affection? Monsieur le curé, écoutez bien ce qui va suivre. J'ose espérer que cela vous intéressera.

» Pour moi, quand le vieux gentilhomme eut parlé de me présenter à sa femme et à ses filles, je ne fus pas moins saisi d'étonnement que de curiosité, car mon ami Montluc ne m'avait pas soufflé mot de sa mère ou de ses sœurs. Je ne savais même pas qu'elles fussent vivantes. Le baron me précéda pour me montrer le chemin et m'introduisit dans la grande salle du château, dans laquelle était assise la châtelaine entourée de plusieurs dames.

« Mesdames, dit M. de Montluc en s'avançant, je vous présente M. Donald O'Brian, comte de Kildare en Irlande, capitaine au service de Sa Majesté très-chrétienne le roi de France et commandant du fort de Catarocouy. M. de Kildare, voici ma femme et mes deux filles, Athénaïs et Lucy. »

» Mme de Montluc me tendit une main que je baisai avec respect.

« M. de Kildare, me dit-elle, nous vous attendions depuis deux mois. A la fin je vois que Louis est allé vous chercher et qu'il a été assez heureux pour vous ramener. »



La châtelaine était assise, entourée de plusieurs dames. (P. 173, col. 1.)

» Je balbutiai au hasard quelques mots de réponse tant j'étais ébloui par la majesté de Mme de Montluc et plus encore par la vue de sa fille Athénaïs. Cependant j'eus la présence d'esprit ou plutôt l'instinct de comprendre que le meilleur moyen d'entrer dans les bonnes grâces des dames était de raconter le service que M. de Montluc le fils m'avait rendu; et je le racontai en effet.

» C'était un coup de génie. Je n'eus pas plus tôt prononcé le nom de ce gentilhomme que vous voyez là négligemment étendu auprès du feu et qui fait semblant de dormir, que les trois dames (car elles étaient trois, la mère et les deux filles) s'emparèrent de moi, les yeux brillants de plaisir, de joie et de curiosité d'apprendre quelles aventures il avait eues au fort de Catarocouy et de quelle manière il avait préservé ma garnison et moi du tomahawk des sauvages.

» Je répétai en deux mots ce que j'avais déjà dit à M. de Montluc, ce qui causa une grande admiration et une grande joie.

» Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit de mademoiselle, ou plutôt de miss Lucy, car elle est Irlandaise aussi bien que moi, comme je l'appris le soir même, et n'a d'autres liens avec la famille de Montluc que ceux de la tendresse la plus vive. Le vieux baron l'avait recueillie à l'âge d'un an, pendant l'incendie d'un village du Massachusetts, et l'avait enveloppée dans son manteau, après que les sauvages, ses alliés, eurent massacré ses parents. Il l'emmena dans son château de la Tour-Montluc, la fit élever avec ses propres enfants et la traita toujours comme sa fille. Vous devinez sans peine, monsieur le curé, qu'elle ne tardera pas à lui appartenir de plus près

et que le mariage de mon ami Montluc est fixé à la même époque que le mien, c'est-à-dire au jour où nous remettrons ensemble le pied dans l'île des Tortues. On n'attend plus que nous pour la cérémonie.

» Après toutes ces présentations et ces compliments réciproques (car j'en eus ma part, et M. de Montluc eut la bonté de me dire qu'il avait entendu parler de moi très-avantageusement par ses amis de Québec et, entre autres, par le gouverneur, M. de Frontenac), nous fûmes avertis que le souper était servi, et je donnai la main à Mme de Montluc avec la même cérémonie et le même respect que j'aurais pu faire à Versailles pour la défunte reine Marie-Thérèse, si j'avais eu l'honneur de lui être présenté.

» Le chapelain du château, le Père Fleury, vint nous rejoindre avec mon ami Montluc que voici et que désormais, pour le distinguer de son père, et aussi parce que c'est le nom qu'il porte dans tout le Canada et dans les colonies anglaises jusqu'à la baie de la Chesapeake, j'appellerai Montluc le Rouge.

» Vers la fin du souper le vieux baron me dit :

« Monsieur de Kildare, nous allons causer librement devant vous de nos affaires intimes et du danger où nous sommes tous. Je vous connais, vous n'êtes pas de trop ici. »

» Je le remerciai de sa confiance.

« Je vous connais, reprit-il; quant à ma femme et à mes filles, qui sont filles et sœurs de soldat, elles peuvent aussi tout entendre. D'ailleurs le péril est trop grand pour dissimuler rien. Un seul membre de la famille est absent; c'est Charles, mon plus jeune fils, qui m'a demandé, il y a trois semaines, la permission de faire un voyage de découvertes de la rivière des Illinois et le long de l'Ohio sous la conduite du Père Lallemand, l'un de nos plus zélés missionnaires. Charles, qui n'a que quatorze ans, mais qui est fait sur le modèle de son frère, voulait aller au golfe du Mexique avec sa carabine. De là il espère passer l'isthme de Panama, entrer dans l'Amérique du Sud et revenir au Canada par l'océan Pacifique et la mer Polaire. Les enfants ne doutent de rien.

« De son côté le Père Lallemand a promis de veiller sur lui pendant tout le temps qu'il n'emploiera pas lui-même à évangéliser les Iroquois, les Illinois et les Esquimaux.

« Il y a trois semaines, nous n'avions rien à craindre; j'ai laissé partir Charles... Qui sait où il est maintenant?... Dans le pays des ours blancs et des phoques, ou dans la mer du Mexique. Peut-être est-il occupé à découvrir le passage du pôle Nord, qui sera quelque jour la grande route des hommes entre l'Europe, l'Amérique et l'Asie.

« Ce qui me console de son absence, c'est qu'il ne pourra pas être de la bataille que je prévois. Jeune et ardent comme il est, on ne pourrait pas le retenir, et qui sait si nous n'aurions pas quelque malheur à craindre? C'est assez d'avoir perdu mon fils aîné, il y a sept ans, au service du roi, et d'avoir eu deux autres petits enfants massacrés, il y a longtemps, par les sauvages... Je veux garder ce qui me reste aujourd'hui, ou du moins ne rien hasarder sans nécessité... Ah! si le grand roi Louis XIV, au lieu de faire construire des palais tout autour de Paris et de dépenser six milliards et quatre cent mille soldats d'élite à prendre une demi-douzaine de petites villes des Pays-Bas, avait envoyé ici tous les ans dix mille familles pauvres pour peupler ce continent qui sera quelque jour le plus grand empire de l'univers, il serait bientôt le plus puissant monarque du globe terrestre, et dans cent ans, de gré ou de force, nous aurions converti tous les peuples à la foi catholique, à commencer par nos voisins les presbytériens anglais du Massachusetts et du Connecticut... Qu'en dites-vous, Père Fleury? »

» Le vieux missionnaire, qui regardait le lac Érié par la fenêtre ouverte et semblait absorbé dans ses réflexions, leva la tête et répondit :

« Monsieur le baron, ce sont là des vues de la politique humaine, que M. Colbert aurait approuvées sans doute, s'il avait eu la permission de son maître; mais la divine Providence a ses vues aussi, qu'elle couvre d'un nuage inpénétrable et que l'intelligence de l'homme ne peut pas percer. Peut-être ne veut-elle pas donner l'empire de la terre à une seule race, de peur qu'à son tour, emportée par l'orgueil de sa force, elle ne suive l'exemple des anges rebelles et n'oublie le respect qu'elle doit au Créateur.

— Puisqu'il en est ainsi, dit M. de Montluc en riant, et puisque le Seigneur ne veut pas aider ses serviteurs fidèles, aidons-nous nous-mêmes. Qu'en penses-tu, Louis?

— Je pense que vous avez raison, mon père, aujourd'hui comme tous les autres jours de la semaine, et je suis prêt à exécuter vos ordres quels qu'ils soient. »

» Le vieux baron dit alors :

« Avant de rien résoudre, il faut savoir où nous en sommes et personne ne le sait mieux que notre bon Père Fleury, qui fait le modeste et qui a l'air de s'en remettre de tout à la volonté de Dieu; mais, au fond, personne ne travaille plus activement que lui et ne pioche avec plus de vaillance la vigne du Seigneur... Voyons, Père Fleury, qu'est-ce qui se passe chez les Iroquois d'où vous venez?... Les nouvelles n'étaient pas bonnes quand vous êtes parti le mois dernier, et même, à parler franchement, on avait fait contre vous de telles menaces que j'osais à peine espérer vous revoir quand vous nous donnâtes votre bénédiction. »

» Le Père Fleury sourit doucement et répliqua :

« Moi aussi je n'étais pas sûr de revenir; mais quand on a quatre-vingt-cinq ans passés et qu'on se fie à la parole de Celui qui a dit : Allez et enseignez tous les peuples, *Euntes docete omnes gentes*, le martyre vous donne plus d'espérance que de crainte. J'allais donc tout droit dans le pays des Agniers. »

» J'interrompis le Père Fleury pour demander quel était ce peuple.

» Il répondit :

« Monsieur de Kildare, les Iroquois sont un peuple de sauvages hardis, rusés, fiers, intrépides et divisés en cinq tribus, dont la principale est celle des Agniers, qui demeure au sud du lac Ontario, à cent lieues d'ici ou à peu près. On m'avait dit que ceux-là étaient les plus animés contre moi. Je pensai donc qu'il fallait commencer par eux ou, si vous préférez, prendre le taureau par les cornes. Je m'embarque ici, je débarque, je mets pied à terre à cinquante pas du premier village des Agniers, je m'engage dans un sentier et, par bonheur, je rencontre une bonne Indienne qui du plus loin qu'elle m'aperçoit fait le signe de la croix, se met à genoux, me demande ma bénédiction et s'écrie : « Père Fleury, d'où venez-vous? Où allez-vous? Voulez-vous recevoir l'hospitalité de votre humble servante? »

« J'accepte de grand cœur cette offre faite si à propos. C'était une pauvre veuve dont j'avais guéri le fils unique, un enfant de dix ans, blessé à la chasse l'année précédente. Par la même occasion, j'avais converti et baptisé la mère et l'enfant...

« Au reste, Dieu était avec moi, car tout semblait me réussir ce jour-là. Le village, ordinairement très-peuplé, semblait presque désert ce jour-là, ou du moins on n'y voyait que des femmes et des enfants. Je demandai si les hommes étaient à la chasse ou à la guerre.

« Ils sont à la chasse, répondit la bonne Indienne, ils vont faire quelques provisions, car ils ne tarderont pas à partir pour la guerre. »

« A ces mots, je soupçonne ce qui s'est passé; j'interroge la bonne femme, j'apprends qu'un mauvais drôle, nommé Kronmark, au service des Anglais du Massachusetts et de la Compagnie d'Hudson, est venu dix jours auparavant ; qu'il a proposé aux Iroquois une alliance avec les Anglais contre la France ; que les Iroquois ont fait un traité et que douze mille d'entre eux, bien armés, pourvus de tout par les Anglais, vont marcher avec ceux-ci sur Québec, qui n'a pas cent hommes de milice ou de garnison pour se défendre, et qu'ils vont exterminer tous les Français. Vous jugez de mon inquiétude. Je réfléchis un instant pendant que la pauvre Indienne s'empressait de me servir un morceau d'opossum fumé, qui était, je crois, la seule provision de son garde-manger.

« Enfin je pris mon parti, car le temps pressait et je dis à mon hôtesse d'appeler toutes les autres femmes sur la grande place du village et de les avertir que je voulais leur dire quelque chose de sérieux de la part du Grand-Esprit. Comme tous les maris étaient absents, les femmes étaient occupées à causer sur le devant des portes, et la nouvelle que je venais d'arriver les fit accourir en moins de cinq minutes.

« Alors je priai Dieu de m'inspirer et je leur dis qu'il fallait avant tout se garder des Anglais, qui n'avaient en vue que l'extermination des hommes rouges et qui leur fournissaient, en leur vendant du whisky, le moyen de se livrer à l'ivrognerie, mère de tous les vices. Je n'eus pas de peine à leur montrer que tous les mauvais traitements qu'elles recevaient de leurs maris n'avaient pas d'autre origine que l'eau-de-vie et le whisky, et que si ces pauvres malheureux se contentaient d'eau des rivières ou de cidre — deux boissons qui ne manquent pas, Dieu merci, dans ce pays — elles seraient, elles, les femmes, dix fois plus heureuses.

« Elles furent si frappées les unes et les autres de cette partie de mon discours, qu'elles allèrent chercher sur-le-champ toute la provision d'eau-de-vie et de whisky que leurs maris avaient laissée dans leurs cabanes et la jetèrent sous mes yeux dans le lac Ontario.

« Je les félicitai de cet acte de courage et de sagesse, et je terminai en leur disant qu'il n'y avait pas d'autre moyen pour elles d'empêcher que les Iroquois pussent renouveler leurs provisions d'ivrognes que de les brouiller à jamais avec les Anglais. Ce qu'elles ont promis de faire.

« Ce n'était pourtant pas facile, car le traité d'alliance était signé à la mode des sauvages ; mais, comme dit le proverbe, ce que femme veut, Dieu le veut.

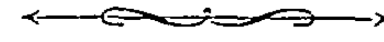
« Pendant quinze jours, je visitai tout le pays de village en village ; je parvins à réunir secrètement les principaux chefs dans une île du lac Ontario ; je leur ai fait comprendre qu'ils n'avaient pas intérêt à la ruine de la France, que les Anglais, s'ils devenaient les plus forts, les extermineraient, et que, sans leur demander de rompre le traité qu'ils venaient de conclure tout récemment, on se contenterait qu'ils missent quelque lenteur à l'exécuter.

« Ils me l'ont juré, et je sais qu'ils ne manqueront pas à leur serment.

« Ayant ainsi rempli la mission dont je m'étais chargé dans l'intérêt de la France et de notre sainte religion, je suis revenu en bonne santé, comme vous voyez, monsieur de Montluc. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.





A TRAVERS LA FRANCE

CHATEAU DE VEAUCE

Le château de Veauce, bâti sur un rocher qui domine un petit affluent de la Sioule, est un des plus remarquables du département de l'Allier, aussi bien par sa situation exceptionnellement pittoresque et originale que par le caractère de son architecture.

Il y avait déjà un château à Veauce dès le commencement du XIe siècle. Il n'en reste plus aujourd'hui aucun vestige apparent. Le manoir fut totalement reconstruit au XIVe siècle, époque où, sous les règnes des trois premiers ducs de Bourbon, furent établies ou relevées la plupart des demeures seigneuriales de la contrée : à Bourbon-l'Archambault, à Chantelle, à Moulins, à Billy, à Busset, à Hérisson, à Murat, etc. En 1400, la seigneurie de Veauce fut érigée en baronnie ; elle appartint dès lors à la famille des chevaliers de Cadier, dont les descendants possèdent encore le manoir de leurs ancêtres. Après avoir été augmenté pendant le XVe siècle, le château de Veauce, deux cents ans plus tard, subit le sort d'un grand nombre de forteresses françaises que Richelieu fit démanteler. Il a été complétement restauré de nos jours, et même un peu embelli, et son aspect est redevenu ce qu'il était au XVIe siècle. Ses tours ont recouvré leurs mâchicoulis et leurs créneaux; le pennon aux armoiries baronniales flotte de nouveau sur la plus haute tourelle du donjon; les toitures ont repris leurs délicates crêtes à jour. Une partie des bâtiments offre le style de la Renaissance du temps d'Henri II. Une des ailes, dont le style rappelle le XVe siècle, renferme cinquante portraits et quinze armures complètes de la famille de Cadier.


Château de Veauce.

Sur une terrasse voisine du château s'élève l'église du village, une des plus remarquables du département de l'Allier. C'était jadis une collégiale dont les chanoines remplissaient dans les paroisses environnantes les fonctions de curés. Elle fut construite au XIe siècle, époque brillante pour l'architecture dans le Bourbonnais, et malgré ses petites dimensions, elle offre un aspect tout à fait monumental. L'État l'a prise sous sa protection et veille sur son entretien.

Les environs de Veauce offrent aussi un grand nombre de sites ou d'édifices intéressants. Au nord est situé le bourg de Bellenaves, avec son château du XVe siècle, et son église romane dominée par un clocher gothique; à l'est, sur une colline, s'élève l'ancienne place forte de Charroux, dominée par son vieux beffroi; au sud coule la Sioule à la vallée rocheuse, dominée par les tours imposantes du château de Rochefort, et que resserrent les quais de la ville d'Ébreuil, rendue célèbre par sa belle église abbatiale des XIIe et XIIIe siècles; enfin, à l'ouest, le village de Nades, tout voisin de la limite du département du Puy-de-Dôme, éparpille ses maisons au pied d'un somptueux château moderne, construit à l'image des résidences féodales du temps de Louis XIII, par un des hommes d'État qui contribuèrent le plus à affermir le second Empire, le duc de Morny.

Toute cette région du département de l'Allier fait partie de l'arrondissement de Gannat, qui, en dehors d'elle, n'offre guère d'autres curiosités que les églises de Saint-Pourçain et de Cognat, et le château de Chantelle, jadis résidence des ducs de Bourbon.

A. SAINT-PAUL.





Madame fit son apparition. (P. 178, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

IX

Au Croisic. — Le vieux sphinx. — Prisonniers sur parole.

Le Croisic, comme tout le monde le sait, est ce qu'on appelle une ville de bains de mer; donc elle est envahie périodiquement par une foule de désœuvrés qui tuent le temps de leur mieux, et recourent à tous les moyens en usage dans les villes de bains de mer pour prendre leur plaisir en patience. Leur principale occupation semble être de guetter le passage du facteur et d'aller dévisager les nouveaux arrivants.

L'annonce des premiers désastres de la guerre avait jeté le désarroi parmi les baigneurs. Ceux qui avaient loué des maisons, malgré leur vif désir de plier bagage et de rentrer au logis, demeuraient, à leur corps défendant, pour ne point perdre le prix du loyer. Ces martyrs de l'économie domestique affectaient une grande sécurité quant au résultat final de la guerre; ils s'encourageaient entre eux et daubaient d'importance sur ceux qui étaient partis ou que l'on soupçonnait de songer à partir. Les baigneurs qui logeaient dans les hôtels ou à l'Établissement bouclaient leurs valises, cordaient leurs malles et regagnaient au plus vite leurs pénates. La situation pouvait se résumer en deux mots : beaucoup de départs et pas une seule arrivée.

Aussi l'apparition de Thomas King et de Christophe Triquet prit toutes les proportions d'un événement considérable.

L'opinion générale fut que ces deux messieurs devaient être, pour le moins, deux espions allemands.

Quelle que fut l'opinion particulière du monsieur très-frisé et très-souriant qui tenait l'hôtel des *Trois Sardines*, il accueillit les deux étrangers avec les plus vives démonstrations de joie, de tendresse et de dévouement.

Que désiraient ces messieurs? que pourrait-on faire pour leur être agréable?

Ces messieurs désiraient dîner; et ce que l'on pouvait faire de mieux pour leur être agréable, c'était de leur servir à dîner le plus tôt possible, dans une salle particulière.

Le monsieur très-frisé aurait pu les faire servir dans la salle à manger ordinaire, qui, par suite du départ de tous les habitués, se trouvait remplir les conditions requises pour une salle particulière : isolement, silence et tranquillité. Mais, soit qu'il eût honte de leur révéler le véritable état des choses, soit qu'il craignît de faire naître en eux des idées mélancoliques en les isolant dans une si vaste solitude, soit qu'il crût que le devoir d'un bon hôtelier est d'obéir au commandement et non de l'interpréter, il leur fit servir un excellent dîner dans une salle particulière.

Tout en dépêchant leur dîner, les deux voyageurs causaient tantôt en anglais, tantôt en français.

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145 et 161

« Garçon, dit Christophe au dessert, avez-vous ici quelqu'un du nom de Charlier? »

Le garçon ne savait pas, ne se rappelait pas, mais il en référa à l'homme frisé. L'homme frisé se fit répéter la question, et comme il s'imaginait que le mot « ici » désignait l'hôtel des *Trois Sardines*, il fit un triste retour sur l'état présent des choses et cessa de sourire. « Ici, en fait de voyageurs, nous n'avons que vous! » voilà ce qu'il aurait dû répondre en bonne conscience. Mais, pour sauver l'honneur des *Trois Sardines*, il fit un effort héroïque qui ramena le sourire sur ses lèvres, et déclara qu'il verrait, qu'il consulterait ses registres.

Christophe ayant rectifié ses idées, l'homme très-frisé déclara qu'il n'y avait au Croisic personne qui répondît au nom de Charlier.

« Mais, demanda Christophe, n'y a-t-il pas eu autrefois au Croisic une famille de ce nom? »

L'homme très-frisé n'en savait rien, vu qu'il était depuis deux ans seulement dans le pays, mais il en référa à sa femme qui était née au Croisic.

Madame fit son apparition avec une grâce infinie et des manières tout à fait engageantes. Elle était vêtue à la dernière mode, un peu trop serrée peut-être dans son corset, mais, en revanche, comme elle manœuvrait savamment la longue traîne de sa robe de mousseline! Madame avoua qu'elle était née au Croisic; elle déclara en rougissant qu'il y avait de cela vingt-deux ans (Christophe eut l'impertinence de penser que ce détail était oiseux et n'avait aucun trait à l'affaire). Un an juste après sa naissance, une tante qui lui voulait du bien l'avait emmenée à Paris, pour lui faire donner une éducation supérieure à celle que l'on peut recevoir dans un méchant trou comme le Croisic. Madame s'étendit quelque peu sur le détail de sa première dentition, laquelle avait été difficile, parla longuement de la pension aristocratique où elle avait été élevée, et termina en déclarant que, rentrée au Croisic seulement après son mariage, elle n'avait aucune idée de ce que c'était que la famille en question. Mais elle en référa à la mémoire de son papa.

« Seulement, ajouta-t-elle en minaudant, ces messieurs seront obligés de se déranger. Papa est infirme; je dois avouer qu'il est un peu original. » Elle ajouta avec une nuance d'embarras tout à fait séduisante : « Le fait est qu'il passe sa vie au coin de la cheminée, à la cuisine. C'est une singulière idée, mais il dit qu'il est mieux là que partout ailleurs. »

A en juger par son apparence extérieure, le papa de madame était mieux là que partout ailleurs, sauf peut-être à l'écurie. C'était un grand et gros bonhomme d'apparence très-champêtre; son énorme tête rougeaude était coiffée d'un bonnet de pêcheur, quoiqu'il n'eût jamais été pêcheur; il avait d'immenses oreilles de pachyderme ornées d'anneaux d'or et obstruées d'énormes touffes de poils blancs; en revanche, ses yeux étaient petits, clairs et clignotants. La couleur ardente de son nez et le développement monstrueux de son embonpoint dénotaient des habitudes et un genre de vie qui expliquaient pourquoi il était perclus des deux jambes.

« Papa, dit madame en criant un peu fort, voilà deux messieurs qui ont à te parler.

— Que le diable les emporte! » répondit papa en manière de bienvenue.

Madame se tourna vers les deux messieurs avec une petite moue charmante, leur fit ses excuses, leur déclara de nouveau que papa était un original, et leur assura qu'il ne fallait pas prendre ses paroles au pied de la lettre. Elle demanda pardon à ces messieurs de les quitter, alléguant ses nombreuses occupations. Elle revint sur ses pas pour les prévenir que papa était sujet à de petites absences, et qu'ils feraient bien de le laisser de temps en temps suivre son idée. Il n'y avait plus rien à tirer de lui, quand il entamait l'histoire de Risque-Tout, un cheval à lui, qui avait remporté le prix aux courses de Nantes. Ces renseignements furent suivis d'une belle révérence, et la fille de papa disparut, légère comme un sylphe.

« Mon cher monsieur, cria Tommy, auriez-vous l'obligeance de me dire si vous avez connu la famille Charlier? »

Le cher monsieur jeta sur le petit homme un regard méprisant, et continua de fumer, immobile et silencieux, comme un vieux sphinx barbouillé de vermillon.

« Attendons que le vieil oracle soit en humeur de parler, » dit Tommy à son compagnon, et il se mit à regarder tranquillement le feu, qui faisait jaillir des éclairs et des étincelles de ses yeux de fourmi.

Kit tira tranquillement son énorme pipe et la bourra jusqu'à la gueule.

Le vieux sphinx avait suivi ces préparatifs avec un plaisir évident. Lorsqu'il vit le géant presser du pouce la surface du tabac, il y eut sur ses lèvres épaisses un sourire d'approbation. Saisissant la pincette, il se mit d'une main tremblante à fourgonner dans le feu, finit par pincer un gros charbon et le tendit à Kit au bout de la pincette.

Quand il vit la fumée s'élever en gros tourbillons, il fit « oh! oh! oh! » pour manifester sa joie. Ensuite, désignant Tommy avec la pincette, il dit d'une voix gutturale: « Pourquoi ne fume-t-il pas?

— Parce que cela lui fait mal! répondit Kit, en manière d'apologie.

— Qu'on le mette au lit,» dit le vieux sphinx, et sa figure vermillonnée prit aussitôt l'expression du plus profond dégoût.

Kit ne put s'empêcher de sourire, et Tommy continua à regarder le feu, sans s'émouvoir.

« Eh bien! vieux papa, reprit Kit au bout d'une minute, vous avez certainement connu les Charlier.

— Qu'on le mette au lit, » répondit le vieux papa avec l'entêtement d'une vieille mule.

Kit se pencha vers son associé, et lui dit à voix basse : « Tommy, mon vieux camarade, vous ferez

mieux de nous laisser pour le moment. Allez faire un tour sur la plage; je vous rejoindrai dans un instant. »

Tommy répondit par un imperceptible signe de tête, se leva de sa chaise et s'en alla tranquillement.

« Je déteste les poules mouillées! s'écria le vieux sphinx avec une sauvage énergie.

— Comme cela se rencontre, répondit Kit, moi je ne puis pas les souffrir. » Et il ajouta, avec un à-propos qui eût fait honneur à un fin diplomate : « N'est-ce pas que Constant Charlier n'était pas une poule mouillée ?

— Lui! grommela le bonhomme, c'était un enragé : il a fait le diable à quatre ici et à Nantes; et puis un beau matin, psitt! » En prononçant ou plutôt en sifflant ce monosyllabe expressif, le vieux étendit la main vers les régions supérieures de la cheminée. On eût pu croire d'après ses gestes que cet enragé de Constant était parti un beau jour pour le sabbat, à cheval sur un manche à balai. Mais Kit, qui connaissait l'histoire de Constant Charlier, ne perdit pas son temps à demander au vieux l'explication de sa pantomime. Il rougit de plaisir en constatant qu'il était sur la piste.

Mais quelle piste, grand Dieu! que de crochets, que de casse-cous, que de halliers à traverser, que de fossés à franchir, pour se trouver « à bout de voie », sans aucune espérance « d'en revoir » ! Comme les idées du bonhomme formaient une véritable macédoine dans son cerveau détraqué, Kit eut à subir le récit de plusieurs de ses exploits de jeunesse, qui aboutissaient, sans qu'on sût pourquoi, à la généalogie d'un individu, ou à une adjudication de terres, ou aux qualités des différents herbages, ou à une querelle de cabaret, avec accompagnement de têtes cassées et apparition de gendarmes. Finalement le vieux sphinx, après avoir longtemps barboté, se noya dans ce lac sans rive et sans fond : l'histoire de Risque-Tout.

Risque-Tout, à la veille d'obtenir un second succès, s'était cassé la jambe, bêtement, dans son écurie. Il avait fallu l'abattre. Au souvenir de cette catastrophe, le vieil éleveur se mit à pleurer à chaudes larmes, demanda au marmiton un verre d'eau-de-vie, que l'autre lui refusa, alléguant la défense de madame; se plaignit de la dureté de sa fille, et s'endormit sans transition.

Tommy marcha tranquillement auprès du gendarme. (P. 180, col. 1.)

Pendant que Tommy flânait sur la plage en attendant son compagnon, il fut accosté par un gendarme fort poli, qui lui demanda ses papiers.

« Mes papiers! riposta vivement Tommy, depuis quand a-t-on besoin de papiers pour voyager? On ne m'a jamais demandé de papiers. »

Comme Tommy parlait le français avec une pointe

d'accent étranger, le gendarme le regarda d'un air soupçonneux ; néanmoins ce fut avec la plus parfaite politesse qu'il répondit :

« Vu la gravité des circonstances, nous avons ordre de demander leurs papiers à tous les voyageurs, surtout aux étrangers », et il répéta avec intention : « surtout aux étrangers. »

L'esprit de Tommy fut traversé par un éclair, et il entrevit la vérité.

« Vous me prenez donc pour un espion allemand? demanda-t-il avec vivacité.

— Je ne dis pas cela, répondit le gendarme, j'exécute mes ordres. Au nom de la loi, je vous somme, je vous prie, si vous aimez mieux, de me suivre chez monsieur le maire. »

Tommy, en homme sage, se soumit à la nécessité, et marcha tranquillement à côté du gendarme, escorté d'une foule de curieux, qui grossissait à chaque pas. L'affaire n'était pas de nature à égayer ses esprits. Aussi avait-il, plus que jamais, la physionomie d'une fourmi mécontente.

Les badauds ne se gênaient pas pour faire tout haut leurs commentaires, et l'opinion dominante était que ce gaillard-là avait absolument la physionomie de l'emploi.

« Voilà l'autre ! voilà l'autre ! » crièrent plusieurs voix à la vue de Kit, qui s'avançait en flânant, les deux mains dans ses poches.

Quels que fussent les sentiments de la foule, elle s'ouvrit respectueusement devant Kit, lorsqu'il s'avança d'un pas rapide vers son camarade, en le voyant au pouvoir d'un représentant de la loi.

Jamais gendarme, revêtu de ses insignes, ne fut en si grand danger de mordre la poussière. Kit avait retiré ses mains de ses poches, ses yeux étincelaient; déjà les gens prudents criaient : « Arrêtez-le ! » en ayant bien soin de se tenir hors de sa portée.

Un mot de Tommy prévint une agression qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses, pour le gendarme d'abord, ensuite pour les deux associés.

« Tenez-vous tranquille, lui dit-il en anglais, il y a une méprise ; pas de violence, ne gâtez pas notre affaire, tout s'expliquera.

— Les voilà qui causent en allemand, crièrent plusieurs voix irritées.

— Pardon, c'est en anglais, dit Tommy, avec une moue assez dédaigneuse, justifiée par l'ignorance des badauds. Mon ami et moi, nous sommes sujets américains ; nous nous soumettons sans résistance, comme vous le voyez, aux exigences de la loi française. Nous sommes surpris qu'on nous entoure et qu'on nous montre au doigt comme des malfaiteurs. Monsieur le gendarme, nous sommes à vos ordres. »

Le gendarme, qui était un homme sensé et un brave homme, pria les badauds d'aller à leurs affaires et conduisit ses deux prisonniers à la demeure du maire, pendant que les badauds les plus acharnés continuaient à suivre de loin, en faisant leurs commentaires.

En présence du magistrat, les deux étrangers déclinèrent leurs noms et qualités ; après quoi Tommy expliqua en partie l'objet de leur voyage, sans dire toutefois quel intérêt ils avaient à connaître le sort de la famille Charlier.

Le maire parut fort embarrassé. D'un côté les prévenus lui paraissaient d'honnêtes gens, de l'autre il avait des ordres formels.

« Mon Dieu ! messieurs, leur dit-il, je suis désolé de vous déranger dans vos recherches, et je vous prie d'agréer toutes mes excuses. Si je n'écoutais que mon propre sentiment, je vous laisserais parfaitement libres ; mais j'ai la main forcée, et d'ailleurs, le petit désagrément qui vous arrive au Croisic se renouvellerait partout ailleurs. En attendant que vous puissiez vous mettre en règle, je suis forcé de vous retenir, mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour que vous n'ayez pas trop à vous plaindre de nous. Il ne sera pas même question de vous retenir à la maison d'arrêt. Voulez-vous être mes prisonniers sur parole? voulez-vous me promettre de ne pas sortir de votre hôtel avant que cette petite affaire soit complétement arrangée ? Je vous donnerais volontiers pour prison notre petite ville tout entière, mais l'opinion publique est surexcitée par la tournure des événements ; vous pourriez être exposés à des avanies, à des mauvais traitements.

— Oh ! que non ! » marmotta Kit, en homme qui a pleine confiance dans la vigueur de ses muscles et dans la dureté de ses poings.

Le maire se mit à rire, et reprit : « Permettez-moi dans tous les cas de songer à l'intégrité des os de mes administrés, et de veiller au maintien de la paix publique. Je craindrais d'ailleurs, il faut bien que je l'avoue, d'être exposé à une foule de dénonciations, de tracas et de désagréments.

— Monsieur le maire, dit Tommy avec une exquise courtoisie, cette dernière raison est plus que suffisante. Nous vous donnons notre parole, et nous vous remercions de votre bonté. Maintenant il s'agit de trouver quelqu'un qui puisse répondre de nous. Nous ne pouvons nous adresser à l'ambassade américaine où nous ne sommes pas connus ; mais vous pourrez prendre des renseignements près de M. Berger, banquier au Havre. »



Monsieur le maire, ayant congédié le gendarme, eut la délicate attention de reconduire lui-même ses deux prisonniers à leur hôtel.

Il poussa même la condescendance jusqu'à franchir le seuil hospitalier des *Trois Sardines*, afin de faire voir aux maîtres du logis, par les égards qu'il montrait à leurs pensionnaires, qu'ils n'étaient ni coupables ni soupçonnés d'aucun méfait ; et que, s'ils étaient retenus quelques jours, c'était par mesure d'ordre, et uniquement pour la forme.

Avant de prendre congé d'eux, il leur renouvela publiquement l'assurance de ses regrets. Puis, les tirant à part, dans une des embrasures de la grande salle à manger, il leur dit confidentiellement : « Puisque j'entrave vos recherches, il est juste que je vous donne un coup de main. J'ai vaguement entendu parler d'une famille Charlier. Il me semble bien qu'elle a quitté le pays quelques années avant mon arrivée. Je m'informerai, je chercherai, et je vous communiquerai ce que j'aurai trouvé. Je pourrai même faire compulser les registres de l'état civil.

— Nous sommes vraiment confus de tant de bonté, lui répondit Tommy avec un de ses aimables sourires. Oserai-je vous demander encore une faveur ?

— Osez, lui dit M. le maire avec bienveillance.

— Les recherches que vous ferez faire seront un surcroît de besogne pour l'employé que vous chargerez de les faire, nous n'entendons pas qu'il les fasse gratuitement. Nous sommes des hommes d'affaires, et nous savons que toute peine mérite salaire. Je ne vous cacherai pas que l'affaire est importante pour nous, et que notre intention est de ne pas regarder à l'argent. Nous aimerions aussi à emporter une copie légalisée des différentes pièces que l'on pourra découvrir. »

Là-dessus M. le maire prit congé pour tout de bon cette fois, et monta, selon son invariable habitude, fumer un cigare sur le Mont-Esprit, avant d'aller lire les journaux au Casino.

Quand les deux amis furent seuls dans leur chambre, Tommy demanda à Kit des nouvelles de sa conférence avec le vieux sphinx.

« J'en ai tiré peu de chose, répondit Kit d'un air désappointé. Je sais seulement qu'il a connu Constant Charlier, notre vieux Cob, et qu'ils étaient à peu près du même âge.

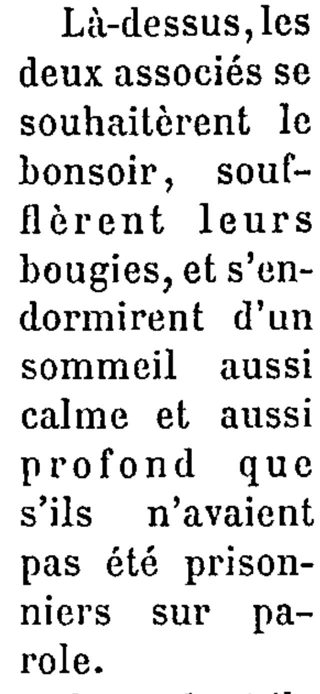
— Ne dites pas que c'est peu de chose, dit Tommy d'un ton encourageant. Nous tenons le bout du peloton, c'est bien le diable si nous n'arrivons pas à le dévider, surtout avec l'aide de monsieur le maire. Avez-vous vu avec quelle chaleur il nous faisait ses offres de service ? Kit, nous sommes d'heureux coquins, après tout, et c'est une vraie chance que ce gendarme ait eu l'idée de nous arrêter. Ce brave homme de maire se figure qu'il nous a fait du tort, et je parierais qu'il remuera ciel et terre, pendant que nous nous croiserons les bras. Quoi qu'il arrive, je n'oublierai jamais que c'est vous qui avez trouvé le bout du fil, mon vieux Kit, et je dormirai bien plus tranquille, avec ce commencement de certitude pour oreiller.

— Vrai ? demanda Kit avec une figure de jubilation.

— Parfaitement vrai, et surtout n'allez pas croire que je veuille vous flatter. »



Kit lui présenta le petit verre. (P. 182 col 1)



Là-dessus, les deux associés se souhaitèrent le bonsoir, soufflèrent leurs bougies, et s'endormirent d'un sommeil aussi calme et aussi profond que s'ils n'avaient pas été prisonniers sur parole.

Cependant ils n'étaient pas au bout de leurs tribulations.

X

Les forfaits de Kit. — Renseignements divers. — L'enquête du Commandant.

Malheureusement pour les deux prisonniers, lorsque la dépêche de M. le maire du Croisic parvint au Havre, M. Berger venait de partir pour la Belgique, à la poursuite d'un caissier infidèle. Or, comme il était le seul de sa maison qui connût personnellement les deux Américains, il était le seul aussi qui pût leur délivrer un certificat. Il fallut donc, bon gré, mal gré, attendre son retour. Pendant cinq mortelles journées, les deux amis demeurèrent incarcérés dans la triste Thébaïde de l'hôtel désert.

Les distractions n'abondaient pas à l'hôtel des *Trois Sardines*. La conversation de l'homme très-frisé était parfaitement plate et insipide ; quand par hasard il émettait une idée de son cru, ce qui était rare, on pouvait être sûr d'avance que c'était une idée niaise ou fausse. Il regrettait Paris où il avait

été longtemps garçon de café, et il détestait le Croisic, où il n'était pas en passe de faire rapidement fortune. Quand madame avait critiqué les toilettes des baigneuses élégantes et vilipendé la stupidité des gens de province, elle entamait, en un galimatias prétentieux et ridicule, le panégyrique de « son cher Paris », et ses ressources de conversation se trouvaient épuisées.

Tommy, faute de mieux, s'était mis à étudier un vieux code, abandonné dans son secrétaire par quelque étudiant peu soigneux.

Kit parcourait la maison du haut en bas pour se dégourdir les jambes, regardait le paysage avec une lunette marine, et quand il était à bout de ressources, descendait à la cuisine et fumait à faire frémir en compagnie du vieux sphinx.

Mais, pendant les deux premiers jours, il eut beau fumer jusqu'à en avoir la langue toute pelée et les cordes vocales considérablement altérées, il eut beau écouter sans sourciller dix-sept éditions de l'histoire de Risque-Tout, il tira du vieux sphinx si peu de renseignements, que, selon sa propre expression, c'est comme s'il avait tamisé cent tonnes de sable pour en tirer trois ou quatre méchantes paillettes d'or.

Le matin du troisième jour, il eut une inspiration diabolique, à laquelle il céda, sans savoir pourquoi, et malgré les reproches que lui faisait sa conscience.

Quand le vieil ivrogne demanda un verre d'eau-de-vie, le marmiton le lui refusa, selon l'usage, et sortit presque aussitôt de la cuisine. Kit se leva brusquement de sa chaise, prit un petit verre sur un plateau, la bouteille d'eau-de-vie sur une tablette. Une expression de malice narquoise anima les traits du podagre, pendant qu'il suivait d'un regard plein de convoitise les mouvements du géant.

Kit remplit le petit verre jusqu'au bord et le lui présenta, en lui disant : « Avalez-moi ça ! »

Le vieux saisit le verre d'une main tremblante de joie et avala « ça » d'un seul coup, sans dire seulement : « A votre santé ! »

Quand il eut avalé « ça », il fit claquer sa langue, déclara que ça lui éclaircissait la mémoire, et qu'il n'en fallait plus qu'autant pour que sa mémoire fût tout à fait revenue.

« Vieil insatiable ! » lui dit Kit d'un ton de bonne humeur ; et, sans la moindre hésitation, il fit, en versant le second verre, un second pas dans le crime, tant la pente du mal est glissante.

« Topez là », dit le vieux sphinx à Kit, en lui tendant sa patte noueuse, comme s'il s'agissait de conclure un marché de maquignon. Donnant, donnant, ou comme dit cet autre : Donne-moi de ce que tu as, je te donnerai de ce que j'ai. « N'importe, ajouta-t-il en communiquant à sa face de vieux Silène une expression hideuse, qu'il croyait pleine de finesse et d'astuce, à courir les foires je n'ai pas perdu mon temps, et il faut convenir que je vous ai joliment attrapés tous les quatre.

— Attrapés tous les quatre! qu'entendez-vous par là ? » demanda Kit tout à fait décontenancé.

Le vieux Silène se renversa dans son fauteuil et fit entendre un rire guttural ; tout en riant, il frottait l'une contre l'autre ses deux pattes noueuses, comme s'il eût voulu allumer du feu par friction, comme font les sauvages.

Quand il fut quitte de son accès de rire, qui ressemblait fort à un accès de suffocation, il reprit d'un air de triomphe : « Vous vous disiez tous : voilà un vieil impotent avec lequel on n'a pas besoin de se gêner ; voilà une vieille caboche fêlée dont on peut tirer ce qu'on veut. Eh bien, pas du tout. Attrapé Loïk ! (Loïk, c'était le marmiton inflexible), attrapée la bourgeoise ! (par cette expression vulgaire, il désignait la dame distinguée qui embellissait de sa présence et égayait de ses toilettes claires l'hôtel des *Trois Sardines*), attrapé celui qui n'aime pas la fumée de tabac ! C'est un finaud celui-là ; j'ai bien vu cela tout de suite, il aurait éventé la mèche. Aussi comme je vous l'ai fait décamper. Qu'on le mette au lit! qu'on le mette au lit! Vous rappelez-vous? Il n'a pas demandé son reste. Attrapé le monsieur qui me fait l'honneur de me tenir compagnie en ce moment!

— Quelle vieille créature astucieuse vous faites ! s'écria le malheureux Kit, moitié riant, moitié fâché.

— N'est-ce pas ? » repartit la vieille créature astucieuse avec complaisance. Elle prenait l'épithète en bonne part ; elle y voyait un compliment, semblable en cela à toutes les créatures astucieuses, dont l'unique désir en ce monde est de duper le prochain. Duper quelqu'un n'est-ce pas, en effet, une grande preuve de supériorité ?

Le vieux maquignon reprit, en clignant ses petits yeux rusés : « Si je vous avais demandé de but en blanc un petit verre d'eau-de-vie, me l'auriez-vous donné ?

— Assurément non! répondit l'honnête Kit, à qui sa conscience faisait de cruels reproches.

— Je le savais bien ! Aussi je me le suis fait offrir. Vous avez mis le temps à y venir, mais vous y êtes venu. Quel âge avez-vous?

— Quarante-cinq ans, répondit Kit de plus en plus ahuri.

— Vous n'êtes qu'un enfant auprès de moi. Eh bien donc, jeune homme, vous ne savez pas encore conclure un marché, et c'est moi qui vous dirai comment il faut s'y prendre. On traîne, on traîne, on fatigue son homme, on lui fait perdre la tête, on le rend fou, et quand il est fou, on le fait passer par où on veut. C'est comme cela que nous faisions dans le commerce des chevaux, et nous attrapions toujours notre homme. C'est comme cela que j'ai fait avec vous. Mais soyez tranquille, vous avez affaire à un honnête homme, et je vais vous en donner pour votre argent. Pour commencer par le commencement, j'ai connu le vieux Vincent Charlier, le père de toute la bande, un petit bonhomme sec, avec

des culottes courtes, un habit couleur de tabac et une petite queue, mince comme un salsifis, qui lui sautillait dans le dos. Il était notaire à Guérande, et même il n'y faisait pas trop bien ses affaires. Un beau jour, il épouse la fille du syndic des pêcheurs du Croisic, et le voilà quasi riche. Bon. Il continue à paperasser pendant quelques années. Comme les affaires de l'étude n'allaient pas et qu'il écornait la dot de sa femme pour vivre, le syndic lui dit de laisser là les paperasses et de s'associer avec lui pour faire le commerce du sel et des sardines. Quand ils sont arrivés au Croisic, Constant avait trois ou quatre ans; nous étions juste du même âge.

— Et quel âge avez-vous? demanda Kit, qui suivait avec le plus vif intérêt le récit du vieux maquignon.

— Je suis de 1801. »

Kit prit mentalement note de cette date.

Le vieux continua : « Albert Charlier est né au Croisic, lui, quand son frère aîné avait dix-huit ans. Un beau matin, Constant a décampé, et on ne l'a jamais revu depuis. L'ancien notaire et sa femme sont morts deux ou trois ans après. Albert s'est marié à une « demoiselle » du Pouliguen; c'est lui qui a établi dans le pays la première fabrique de sardines à l'huile. L'usine est à un quart de lieue, sur la baie. »

En ce moment Loïk reparut, et le narrateur, interrompant son récit, pinça cruellement le bras de son auditeur et lui adressa une horrible grimace, pour lui faire entendre qu'il allait se passer quelque chose de drôle.

« Loïk, dit-il d'une voix dolente, apporte-moi un tout petit verre d'eau-de-vie. »

Loïk fit sa réponse habituelle, et le vieux sphinx, à force de rire, retomba dans un nouvel accès de suffocation. N'est-ce pas, en effet, une plaisanterie délicieuse de se faire refuser le petit verre que l'on vient justement d'escroquer, surtout quand on en a escroqué deux au lieu d'un?

Kit, par complaisance, grimaça une espèce de sourire pour se concilier l'oracle et demanda presque aussitôt ce qu'il était advenu d'Albert Charlier et de sa femme.

L'autre mit son doigt carré contre son nez, d'un air malin, et déclara que sa mémoire était redevenue toute sèche.

Kit, sans avoir l'esprit très-pénétrant, comprit l'allusion ; mais il craignit sérieusement d'incommoder le bonhomme en lui octroyant un troisième petit verre.

« Soyez raisonnable, dit-il du ton le plus insinuant.

— Soyez raisonnable vous-même, répondit l'ivrogne d'un ton courroucé. Je n'ai jamais fait de marché de dupe et je ne commencerai pas à mon âge. Je vous en ai dit pour plus de deux petits verres; en avant le troisième, ou vous ne saurez pas la fin de mon histoire.

— Vous vous rendrez malade.

— C'est mon affaire! Allons, décidez-vous.

— Eh bien, décidément non..., du moins pas aujourd'hui. »

Au ton de Kit, le vieux maquignon comprit qu'il parlait sérieusement. Comme il était rancunier, il entama, pour se venger, l'histoire de Risque-Tout, avec des développements nouveaux.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE CONDOR

Il y a à peine un demi-siècle que le condor, ou grand vautour des Andes, n'était encore connu en Europe que par deux ou trois spécimens fort mutilés que possédaient quelques musées, et tout ce que l'on savait de ce grand rapace ne reposait que sur des récits empreints d'une inexplicable exagération. Buffon lui-même en a fait une description qui mettait le condor presque au même rang que le Roc des légendes orientales, le fabuleux gardien des trésors des Mille et une Nuits. Garcilaso, l'historien espagnol de l'Amérique du Sud, assurait que le condor avait une envergure totale de seize pieds, et quelquefois de vingt, soit près de sept mètres. De Humboldt, l'infatigable explorateur, admettait parfaitement ces dimensions, et cependant les plus grands condors qu'il réussit à se procurer dans ses voyages n'atteignaient jamais même quatre mètres d'envergure.

Depuis, de nombreux voyageurs ont pu étudier de près le condor; nos jardins zoologiques en possèdent des spécimens, et il est avéré que si ce vautour est en effet un géant de la race ailée, il n'est que bien peu supérieur au grand aigle ou au vautour fauve.

Voici du reste la description qu'en donne M. Figuier dans son *Tableau de la Nature :*

Par sa taille, par la puissance et l'étendue de son vol, le *Condor* (de *Cuntur*, en langue péruvienne), vulgairement nommé le *grand vautour des Andes*, est l'espèce la plus remarquable de la famille des Vulturidés. Son plumage est d'un bleu foncé tirant sur le noir; sa collerette, qui occupe seulement le derrière et les côtés du cou, est faite d'un duvet éblouissant de blancheur. Sa crête, taillée en biseau, est cartilagineuse, de couleur bleuâtre, et se prolonge sur les côtés du cou par deux cordons charnus. Enfin, il porte deux appendices charnus sur le devant

du cou, à la hauteur de la collerette. Le mâle seul est doué de ces excroissances ; la femelle a la tête et le cou nus et d'une couleur brunâtre. Les ailes sont aussi longues que la queue ; elles ont de dix à douze pieds de développement total ; la longueur du corps, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, est de 1^m,20 en moyenne.

Le condor habite principalement le versant occidental de la chaîne des Andes, dans la Bolivie, le Pérou, le Chili, et à toutes les altitudes : depuis les sables brûlants des bords de la mer jusqu'aux solitudes glacées des neiges éternelles. De Humboldt et Bonpland observèrent constamment des condors autour d'eux dans leurs explorations des Andes, à 4800 mètres au-dessus du niveau de la mer. D'Orbigny en a vu jusque sur le sommet de l'Illimani, à 7500 mètres de hauteur, et il en a souvent rencontré sur les côtes du Pérou et de la Patagonie, cherchant leur nourriture parmi les débris de toutes sortes que rejetaient les vagues sur le rivage.

Ainsi ces oiseaux supportent des différences de température que l'homme ne pourrait braver : à 6000 mètres, en effet, l'air est tellement raréfié et le froid si intense, que nulle créature humaine n'est capable d'y vivre pendant un certain temps.



Condor ou grand vautour des Andes.

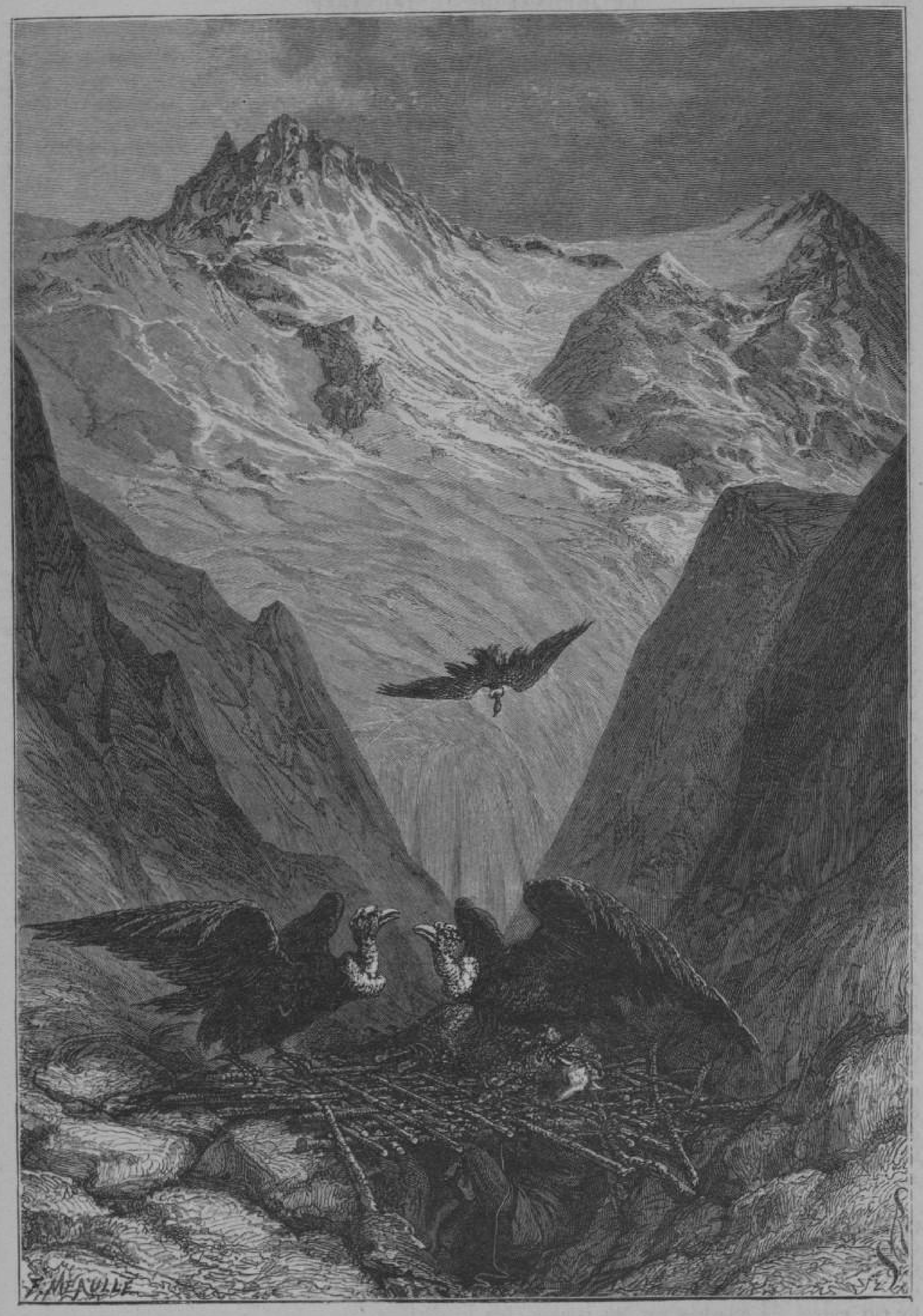
Le condor passe la nuit près des neiges, dans une anfractuosité de rocher. Dès que le soleil vient dorer la cime de la montagne, il redresse son cou, jusque-là enfoncé entre les épaules, sort de sa retraite et, agitant ses vastes ailes, il s'élance dans l'espace. Entraîné d'abord par son propre poids, il reprend bientôt possession de lui-même et parcourt les plaines de l'air avec une aisance et une ampleur majestueuses. Des battements presque imperceptibles le conduisent dans toutes les directions : tout à l'heure il rasait la surface du sol ; le voici maintenant dans la nue, à 1000 mètres plus haut. De ces hauteurs il domine les deux océans, et s'il n'est plus visible pour les habitants de la terre, leurs moindres mouvements ne sauraient, au contraire, échapper à sa vue perçante. Tout à coup il aperçoit une proie ; et, repliant en partie ses ailes, il se précipite sur elle avec une rapidité foudroyante.

Quoique doué d'aussi puissants moyens d'action, le condor n'attaque jamais les animaux vivants, à moins qu'ils ne soient tout jeunes, affaiblis ou malades. Il préfère les charognes et les immondices. Les récits de certains voyageurs concernant l'audace de cet oiseau sont donc controuvés. Il est inexact de dire qu'il se jette sur l'homme, puisqu'un enfant de dix ans, armé d'un bâton, suffit pour le mettre en fuite. On a prétendu que le condor enlève des agneaux, de jeunes lamas et même des enfants : cette assertion ne résiste pas à l'examen, car le condor, comme tous les Vulturidés, a les doigts courts et les ongles non rétractiles ; il lui est donc radicalement impossible de saisir et d'emporter une proie un peu lourde.

Ce qui n'est pas contestable, c'est qu'il rôde autour des troupeaux de vaches et de brebis, et qu'à l'exemple des caracaras il se précipite sur ces animaux nouveau-nés pour les dévorer. Il accompagne aussi les caravanes qui traversent les plaines arides de l'Amérique méridionale. Si quelque malheureux âne, exténué de fatigues et de privations, tombe sur la route, sans force pour aller plus loin, il devient la proie de ces brigands ailés, qui le dévorent en détail, lui faisant souffrir mille morts.

M. de Castelnau, qui a observé les condors dans les Andes, dit à ce propos :

« On a vu des voyageurs, affaiblis par la fatigue et la souffrance, tomber à terre et être aussitôt attaqués, harcelés et déchirés par ces oiseaux féroces, qui, tout en arrachant des lambeaux de chair à leurs victimes, leur fracassent les membres à



Une chasse au condor dans les Andes péruviennes. (P. 186, col. 1.)

coups d'ailes. Les malheureux résistent bien quelques instants; mais bientôt des débris ensanglantés restent seuls pour annoncer aux voyageurs qui passeront encore la mort horrible de ceux qui les ont précédés dans ces passages dangereux. »

Les Indiens ont une façon fort ingénieuse de s'emparer de ces oiseaux. Le savant voyageur M. Paul Marcoy nous donne, dans une de ses récentes relations, une intéressante description d'une de ces chasses :

« Le curé avait donné l'ordre aux gens du pueblo de tout préparer pour une chasse au condor dans la Cordillère neigeuse. Quand ce fut prêt, nous partîmes à dos de mules et, sous la conduite de quatre Indiens, nous nous rendîmes à l'endroit indiqué. C'était une façon d'étroite gorge formée par le rapprochement de deux coulées basaltiques, entre lesquelles apparaissait une des apophyses de la chaîne que la neige recouvrait de la base au faîte. A l'endroit le plus resserré de cette gorge, qu'on avait rétréci encore en y roulant des pierres, quelques pieux placés en travers figuraient une claie sur laquelle un mouton éventré à dessein était attaché. L'espace existant entre le sol et la claie offrait une cavité pleine d'ombre dans laquelle deux hommes étaient blottis : c'étaient les chasseurs. Pour que nous pussions assister sans être aperçus des condors à tous les détails de la chasse, les Indiens avaient construit avec des perches et des ponchos, sur lesquels ils avaient éparpillé de la neige, une manière d'ajoupa où nous pûmes trouver place, ainsi que nos mules dont la bouche fut comprimée avec une courroie, dans la crainte qu'il ne leur prît fantaisie de hennir. Un silence profond avait été recommandé. Une demi-heure environ s'écoula en observations mutuelles; puis un battement d'ailes puissantes se fit entendre et nous vîmes une masse noire flotter dans l'air à une trentaine de mètres d'élévation. C'était un buitre de la plus grande espèce, dite *cuntur real*. Après avoir plané quelques minutes au-dessus du mouton, il s'abattit sur lui et essaya de l'emporter dans ses robustes serres. Mais la bête était solidement attachée, et après quelques efforts infructueux l'oiseau se vit contraint de la manger sur place. Pendant qu'il était en train de se repaître de cette chair dont il avalait goulûment des lambeaux, les chasseurs passaient adroitement leur main à travers les interstices de la claie et entouraient d'un nœud coulant les jambes de l'oiseau. Soit que l'opération eût été faite avec assez d'adresse pour que le condor ne se fût aperçu de rien, ou que chez lui la gloutonnerie fût plus forte que la frayeur, il continua son repas d'un air de sécurité parfaite.

» Bientôt d'autres oiseaux de son espèce, attirés par le spectacle de la curée, vinrent se poser à côté de lui pour lui disputer les restes du mouton. Les coups d'ailes, les cris rauques et les trépignements de ces condors ne cessèrent que lorsque trois d'entre eux eurent été attachés par les jambes. Les chasseurs sortirent alors de leur cachette. A leur vue, les condors restés libres s'envolèrent pleins d'épouvante. Quant aux captifs, furieux de ne pouvoir suivre leurs compagnons, ils tournèrent leur colère contre les Indiens, les menaçant de l'aile et du bec à la fois. Mais quelques coups de bâton les couchèrent sur le carreau. »

H. NORVAL.

MONTLUC LE ROUGE[1]

VII

M. de Kildare continue le récit de ses aventures, ce qui entraîne M. le curé de Gimel à prendre un engagement téméraire.

» Le vieux Montluc se leva, et, serrant le vénérable missionnaire dans ses bras, il lui dit : « Père Fleury, pardonnez-moi la crainte que nous avons tous de vous perdre... Mais êtes-vous sûr que les autres tribus iroquoises suivront la tribu des Agniers ? » Le vieux missionnaire sourit avec sa bonhomie ordinaire et répliqua : « Croyez-vous que j'aie laissé mon œuvre inachevée? Me connaissez-vous si peu? J'ai fait le tour des cinq tribus, précédé des principaux chefs des Agniers, qui s'étaient chargés de préparer les esprits en ma faveur, et j'ai la parole de tous.

— Que Dieu soit loué! dit Montluc, car il n'était que temps. On annonce de Québec que sept mille soldats anglais vont débarquer à Boston, que cinq mille miliciens du Massachusetts vont les rejoindre, que les Iroquois sont avec eux (mais pour ceux-là, grâce à vous, je suis rassuré maintenant), et que tous ensemble vont fondre sur la colonie et balayer (c'est le propre mot de Carroll, le gouverneur de Boston) toute la race française en Canada. M. de Frontenac m'écrit qu'il n'a pas plus de cinq cents hommes à Québec, soldats ou miliciens, pour défendre le fleuve Saint-Laurent, et le double à peu près pour garder les frontières et l'Acadie. Heureusement mon gendre, M. de La Ville-Castin, est là-bas avec ses Abénaquis. Il garde l'Acadie comme je garde les grands lacs, et c'est un terrible gardien que La Ville-Castin. Il est dans sa presqu'île comme l'ange armé d'une épée flamboyante à l'entrée du paradis terrestre. Tous les hérétiques anglais qui mettent le pied par là sont sûrs de glisser en enfer, car nos bons Abénaquis ne font grâce à personne. Et ce n'est pas La Ville-Castin qui leur donnera des conseils de douceur! Il est comme moi sur cet article : Œil pour œil, dent pour dent! Il a dit aux Abénaquis : « Mes amis, les puritains de la Nouvelle-Angleterre vous traitent, quand ils vous prennent, comme Samuel fit d'Agag et des Amalécites. A notre tour de les traiter comme des Madianites! »

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154 et 171.

» Voilà, monsieur le curé de Gimel, comment je faisais peu à peu connaissance avec toute la famille, et comment je devenais l'ami de tous, avant même de les avoir vus, car au Canada quatre cents lieues de distance ne séparent pas les cœurs. Là-bas, au premier appel, les frères, les amis accourent, les armes à la main. Est-ce pour une chasse, pour une expédition ou pour un bal, peu importe, tout le monde est toujours prêt. Quelquefois c'est pour les trois ensemble, car les Canadiens ont temps pour tout. Au reste, vous voyez mon ami Montluc le Rouge : c'est un bel échantillon de la race et un fier gentilhomme. Qu'en dites-vous, Beaupoil?

— Ah ! monsieur de Kildare, répondit Beaupoil avec admiration, après ce que je l'ai vu faire contre la bande de loups qui voulait me dévorer, je le crois capable de tout. »

Alors M. de Montluc, celui que son ami appelait Montluc le Rouge, et qui dormait près du feu ou en faisait semblant, se leva et dit en riant : « Ah çà ! Beaupoil, et toi, Kildare, aurez-vous bientôt fini de faire mon éloge? M. le curé de Gimel doit avoir envie de dormir. »

Mais je protestai que rien ne m'intéressait plus que ses aventures et M. de Kildare ajouta :

« Je vais abréger, mais par saint Donald mon patron ! rien ne m'empêchera de raconter la manière dont nous avons pris, dont tu as pris (devrais-je plutôt dire) le fort d'Hudson, dans la baie de ce nom, malgré le froid, la neige, la tempête, l'artillerie des Anglais, trois vaisseaux de guerre, cinq cents hommes de garnison, des vivres pour un an, de la poudre pour quarante mille coups de canon et quinze cent mille coups de fusil, des fourrures à couvrir toutes les femmes des îles Britanniques, un million de francs, et je ne sais plus quoi encore.

» Nous étions partis quarante, monsieur le curé ! quarante, pas davantage... En revanche, nous n'avions que nos carabines, nos raquettes pour glisser sur la neige, dix jours de vivres, et cinquante coups à tirer par homme avec nos carabines. Ce n'était guère, comme vous voyez, mais le temps pressait. Il fallait vaincre ou périr.

» Le lendemain du jour où nous étions arrivés, Montluc et moi, au château de la Tour-Montluc, on tint un conseil de guerre dès six heures du matin, et les principaux Algonquins y furent admis. Le vieux baron de Montluc expliqua qu'on s'attendait à une prochaine attaque des Anglais, qu'il fallait s'armer, que les flèches et les tomahawks ne suffisaient pas, qu'il n'avait pas assez de fusils et de poudre pour tout le monde, que l'arsenal de Québec était vide, et qu'il n'y avait qu'un seul moyen de se munir de tout ce qui manquait : c'était de le prendre à l'ennemi. Il ajouta que quarante hommes suffiraient, conduits par son fils que tous connaissaient, et qu'il choisirait lui-même ses compagnons, dont une moitié seraient Français et l'autre moitié Algonquins.

» Tout le monde leva la main pour s'enrôler, car avec un tel chef tout le monde paraissait sûr de vaincre ; mais Montluc le Rouge déclara que, pour ne pas faire de jaloux, il prendrait les quarante meilleurs tireurs. Alors, et sans désemparer, on commença le concours des Algonquins.

» Vous avez entendu parler, monsieur le curé, des anciens tournois de chevalerie où l'on rompait des lances sous les yeux des dames. Imaginez-vous quelque chose de pareil. Nos lances étaient des carabines : voilà toute la différence.

» Quant aux dames, juges du camp, c'était Mme de Montluc et ses filles. Tous ces sauvages ont un respect extraordinaire pour elles et surtout pour leur mère, car ils la regardent comme la dernière descendante des anciens chefs de la race des Ériés, et le respect des Canadiens Français n'est pas moindre, car elle est petite-fille du célèbre Samuel Champlain, le fondateur de la colonie, et elle est née au Canada.

» Mais j'aurais tort de passer le temps à vous raconter notre tir à la cible et qui fut le vainqueur. Pied-de-Cerf se distingua et fut le premier. Il tira trois balles (c'était la règle pour tous) et les plaça toutes trois dans un blanc de quatre pouces de diamètre à trois cents pas de distance. Carragaray, le cinquième fils de l'ancien lieutenant du baron de Montluc à bord de l'*Ego-et-Rex*, fut le second. Je ne sais plus qui fut le troisième.

» Ayant donc choisi ses compagnons, parmi lesquels il me fit l'honneur de me comprendre, Montluc le Rouge nous adressa ces paroles : « Frères de France et de Canada, je ne vous remercie pas de me prendre pour chef. Ce n'est pas à moi que vous faites cet honneur, mais au sang qui coule dans mes veines, à mon père qui a combattu pour vous pendant quarante ans, et dont la maison vous fut toujours ouverte, à ma mère, à ma sœur, à ma chère Lucy dont les soins ne vous ont jamais manqué dans le malheur. Donc, moi, je n'ai d'autre droit parmi vous que de marcher à l'avant-garde contre les Anglais. Au retour, vous verrez si j'en suis digne et si Montluc le Rouge peut être appelé votre chef. » Tout le monde cria : « Oui ! oui ! vive Montluc le Rouge ! »

» Un instant après, nos préparatifs étant terminés, les Algonquins étant renvoyés dans leur pays avec toutes sortes de présents et de politesses, dont la partie la plus précieuse était une provision énorme d'eau-de-vie, on prit congé, moi le premier, du baron de la Tour-Montluc et des dames, et l'on partit avec la bénédiction du Père Fleury, à qui son âge ne permettait pas de nous accompagner.

» Ainsi munis, nous prîmes congé de cette maison hospitalière et nous partîmes, les raquettes aux pieds, pour la baie d'Hudson, où les Anglais nous attendaient, la baïonnette au bout du fusil.

» Vous ne connaissez pas, monsieur le curé, le plateau qui sépare le lac Erié de la baie d'Hudson

qui est à trois cents lieues plus au nord. Figurez-vous à la fin du printemps, c'est dans cette saison-là que nous étions, mais le printemps du Canada ressemble à l'hiver des montagnes d'Auvergne, quelque chose de pareil au plateau de Mille-Vaches, ce plateau que nous avons traversé hier, 15 janvier 1697, pour aller d'Aubusson à Tulle et où nous avons trouvé dix pieds de neige. Supposez la même quantité de neige et un pays soixante fois plus vaste, pas l'ombre d'une montagne de trois cents pieds de haut, des forêts immenses de chênes et de hêtres dépouillés, et vous aurez une idée de la route que nous avions à suivre pour aller attaquer le fort d'Hudson.

» Le vent soufflait du pôle Nord matin et soir, car ce pays d'une fertilité admirable, où la fièvre, la peste et les maladies de toute espèce sont inconnues, où l'homme vivrait sans peine aussi vieux que Mathusalem, pourvu qu'il n'eût pas à se défier de son semblable et à craindre matin et soir d'être scalpé, ce pays, dis-je, a l'inconvénient qu'il y souffle matin et soir un vent furieux partout où les forêts ne servent pas d'abri.

» Et quel vent! Il passe sur les glaces de l'Océan arctique et vous en apporte de première main la fraîcheur. Quand la neige tombe, il vous la souffle au visage de manière à vous aveugler et l'entasse parfois de manière à ensevelir un village tout entier. Quand elle est tombée depuis quelque temps, il la durcit, et c'est alors le bon temps pour les chasseurs d'hommes ou de bêtes fauves. On chausse ses pieds de raquettes de bois, on s'élance et l'on glisse en patinant plus vite qu'un cheval au galop... Mais rien ne peut vous donner une idée de ce plaisir !

» Quelque jour, monsieur le curé, si vous voulez quitter un instant votre bonne paroisse de Gimel où l'on se chauffe si bien, où l'on soupe si délicieusement, où l'on boit de si bon vin, où Marion fait de si bonne cuisine, et si vous voulez venir avec nous chez les sauvages pour porter la parole sainte, je vous promets, avec mon ami Montluc, de vous faire voir en trois jours plus de gros gibier, d'élans, d'ours, de daims, de caribous, de castors et de coyotes, que vous n'en pourriez tuer en trente ans, et cent fois plus de sauvages et d'hérétiques que vous n'en pourriez baptiser en six mois. Mais on est trop bien ici. Notre pauvre Canada ne vous séduirait pas. »

Les adieux à la Tour-Montluc. (P. 187, col. 2.)

Je me sentis un peu piqué par la plaisanterie de lord Kildare et je répondis assez vivement :

« Pourquoi donc n'irais-je pas au Canada, monsieur de Kildare, si c'est la volonté de Dieu ?

— Assurément, dit l'Irlandais en riant, si c'est la volonté de Dieu ; mais tout me prouve que ce n'est pas la volonté de Dieu. »

Je crois que M. de Kildare se moquait un peu de moi, ou peut-être était-ce l'effet d'une vocation mystérieuse qui se déclara tout à coup et qui devait me conduire où je suis maintenant, bien loin de ma chère paroisse de Gimel... Tout à coup je m'écriai, comme saisi d'une inspiration subite de l'Esprit-Saint :

« Que diriez-vous de moi, monsieur de Kildare, si je venais à vous suivre ? »

Il se mit à rire de si bon cœur que je fus presque déconcerté.

« Qui fera votre soupe tous les matins, monsieur le curé, votre excellente soupe ?

— Je n'ai pas besoin de soupe. Le Père Fleury n'a pas tous les matins sa soupe, je suppose. Et le Père Fleury vit bien malgré cela.

— En effet, dit Kildare, mais depuis soixante ans le Père Fleury en a pris l'habitude.

— Eh bien, dans soixante ans j'en aurai l'habitude, moi aussi !

— Alors vous êtes décidé ? Vous avez bien réfléchi ? »

Franchement, j'avais parlé un peu au hasard comme on fait souvent, et je n'étais pas du tout décidé, mais la question de lord Kildare me causa une telle indignation que je me décidai sur-le-champ.

Marion se leva et dit : « Alors, monsieur le curé, vous allez partir seul ? »

Je ne sais pas trop ce que j'aurais répondu, quand Beaupoil me coupa la parole : « Monsieur le curé ne partira pas seul, dit-il avec fermeté, car pour moi je l'accompagne. »

Était-ce envie de me suivre ou désir de quitter sa femme ? Je n'en sais rien. Au reste, Marion, aussi prompte que lui, s'écria : « Eh bien, c'est ça. Nous partirons tous ensemble. »

Cette fois, M. de Kildare éclata franchement de rire et demanda :

« N'avons-nous plus personne ? »

Beaupoil répliqua fièrement :

« Monsieur de Kildare, quand monsieur le curé de Gimel me prit à son service, il y eut comme une convention faite entre nous (le notaire n'y a point passé, mais c'est tout comme) qu'aucun des deux ne s'en irait jamais sans l'autre, excepté, bien entendu, quand il s'agirait d'aller en paradis où monsieur le curé a sa place marquée d'avance ; mais enfin il ne dépend ni de lui ni de moi, malheureusement, que je le suive jusque-là ; et comme Marion me fait damner cent fois le jour, j'ai bien peur en quittant ce monde d'être forcé de traverser le Purgatoire... »

Pendant ce discours, Marion se soutenait à peine :

« Comment ! dit-elle, je te fais damner cent fois le jour !... Mais tu devrais être trop heureux, grand propre à rien, de m'avoir rencontrée et de l'être par la permission divine, par l'autorisation de M. le curé et par ma bonté, accroché à mes jupes !... Sans moi, que ferais-tu dans ce pays, dis ?... Sais-tu seulement un métier ? Es-tu en état de gagner ta vie ? »

Elle en aurait dit bien davantage ; et moi, tout préoccupé de l'engagement que je venais de prendre presque sans y penser, je ne l'écoutais pas, mais M. de Montluc, qui depuis longtemps ne disait plus rien et qui semblait rêver, s'écria tout à coup :



M. de Montluc se leva. (P. 186, col. 2.)

« Marion, je vous emmène !

— Ah ! tu vois bien ! dit-elle à son mari d'un ton de triomphe.

— Vous ferez la cuisine chez nous, Marion !

— Et monsieur le curé ? demanda Marion. Qui s'occupera de lui ?

— Monsieur le curé reste avec nous. Vous ne le quitterez pas... Ni vous non plus, Beaupoil.

— Ah ! ah ! voilà ! Ni toi non plus, mon chéri ! » continua Marion, toujours heureuse de montrer que son mari ne pouvait pas se séparer d'elle.

Mais Beaupoil répliqua :

« Qui gardera ma mère, Marion ? Ma pauvre vieille mère qui n'a pas trois mois à vivre, à ce que dit M. Fourachaux, le médecin de Tulle.

— Eh bien, dit Marion, garde-la toi-même. Je ne suis pas sa fille, moi ! Je suis sa bru ! Elle n'est pas ma mère ; elle est ma belle-mère ! »

M. de Montluc se leva, en ouvrant les bras et bâillant franchement.

« Marion, dit-il, vous avez raison. »

Marion se retourna vers Beaupoil d'un air de triomphe :

« Tu l'entends, dit-elle, j'ai raison. »

Beaupoil répliqua :

« J'entends bien, M. le baron de Montluc le Rouge dit que tu as raison. C'est une preuve...

— Preuve de quoi ?...

— Preuve qu'il ne te connaît pas !

— Comment ! il ne me connaît pas ! s'écria Marion en colère. Il ne sait peut-être pas que je suis la servante de M. le curé de Gimel...

— Il le sait...

— Eh bien, alors...

— Oui, mais il ne sait pas que tu es... »

Beaupoil s'arrêta d'un air modeste.

« Dis donc ce que je suis, répliqua Marion. Dis un peu, pour voir.

— Tu le veux ?

— Oui.

— Eh bien, M. le baron de Montluc ne sait pas que tu es à moitié folle.

— A moitié folle !... s'écria Marion, en marchant sur lui, les ongles en avant. Répète-le donc, Beaupoil ! ose donc le répéter, que je suis à moitié folle.»

Alors le pauvre garçon prit son parti avec courage et dit :

« Oui, je l'ose, et je l'oserai toujours ! Et même c'est par politesse que je dis « à moitié », car tu n'es pas la moitié d'une folle, tu es bien la folle tout entière. »

Sur ce mot, Marion prit les armes. Ses yeux brillèrent comme ceux des tigres avant la bataille. Elle poussa un cri aigu qui me fit frémir jusque dans la moelle des os, et prit son élan pour sauter sur Beaupoil, qu'elle aurait peut-être déchiré ; mais lui, prudent non moins que brave, ouvrit la porte de la chambre, enfila l'escalier, entra dans la cuisine, en referma la porte au verrou, et garda ce rempart entre sa femme et lui pendant plus d'une heure.

Ce fut pour mes hôtes fatigués comme un signal de se coucher. Montluc le Rouge me dit :

« Monsieur le curé, nous allons dormir. Réfléchissez à la promesse de nous suivre que vous venez de faire à mon ami Kildare. Si vous persistez demain, dans dix jours nous serons à Bordeaux, où notre ami Glandas nous attend pour nous transporter à l'embouchure du Mississippi. Nous vous attendrons vingt-quatre heures, deux jours s'il le faut ; nous vous embarquerons, nous passerons la mer Atlantique, nous entrerons dans le Mississippi qui est un fleuve vingt fois plus grand et plus profond que la Seine, et qui coule parmi des forêts sans bornes de pins et de mélèzes ; nous tournerons à droite dans l'Ohio, la plus belle rivière du globe, qui reçoit quinze rivières navigables et dont les bords sont couverts de forêts de chênes et des plus belles prairies de l'Amérique ; de là nous irons au lac Érié, où mon père est maître et seigneur, où le vieux Père Fleury n'attend qu'un successeur ; vous convertirez les Hurons, les Algonquins, les Iroquois, les Sioux, les Mohawks et tous les malheureux Peaux-Rouges qui ne connaissent pas encore la parole de l'Évangile ; vous serez notre prédicateur, notre curé, notre évêque... Vous aurez un diocèse plus vaste qu'un royaume d'Europe, vous répandrez sur un terrain fertile la semence divine, et si quelque hérétique ou quelque sauvage païen et mal intentionné vous menace, comptez sur nous !

— Oh ! oui, comptez sur nous ! ajouta Kildare en riant..., sur Montluc le Rouge, surtout. C'est le meilleur garçon du monde et le plus généreux, mais il ne peut pas souffrir la vue d'un hérétique. C'est plus fort que lui. Quand il entend qu'on a mal parlé de notre sainte religion, il devient terrible, et il ne fait pas bon se mettre en travers de son chemin.... Mais quand on attaque ses amis, c'est bien pire. Il devient comme un jaguar... C'est en effet du sang Érié qui coule dans ses veines. Il ne sait pas pardonner. »

A ce moment la pendule (ou plutôt le coucou) qui marquait pesamment les secondes dans l'antichambre sonna deux heures du matin.

Montluc le Rouge me tendit la main et dit :

« Monsieur le curé, allons nous coucher, car il nous faudra partir de bonne heure demain matin. »

A quoi je répondis, tout troublé :

« Ne pourriez-vous pas retarder ? »

Il reprit :

« C'est l'ordre du roi ! D'ailleurs le salut du Canada en dépend. »

Et comme je le regardais d'un air incertain et inquiet, il ajouta :

« Monsieur le curé, demain je vous dirai tout, notre mission, nos aventures, la nécessité où nous sommes de partir malgré vents et marée... Bonsoir ! »

Il alla se coucher en même temps que son compagnon.

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LA TEMPÉRATURE DE NOTRE CORPS[1]

Nous lisons dans une note parue dans les *Mémoires de l'Academie* pour 1764 que « les filles de service attachées au four banal de la ville de Larochefoucauld restent habituellement dix minutes dans ce four sans trop souffrir, la température du four étant de 132 degrés centigrades, c'est-à-dire supérieure de 32 degrés à la température de l'eau bouillante ! Au moment d'une des expériences, il y avait autour

1. Suite et fin — Voy. page 170.

de la fille de service des pommes et de la viande de boucherie qui cuisaient! »

« On a vu, dit Arago, en 1828, à Paris, un homme entrer dans un four d'un mètre de hauteur, chauffé à 137 degrés, et y rester cinq minutes ; il était couvert de vêtements superposés en laine et en coton. »

D'intéressantes expériences ont montré qu'on peut endurer avec la main une température

de 47° dans le mercure,
de 50°,5 dans l'eau,
de 54° dans l'huile,
de 54°,5 dans l'alcool.

Quelques personnes boivent habituellement le café à 55 degrés centigrades.

Le maréchal Marmont, duc de Raguse, rapporte qu'à Brousse il a vu un Turc rester longtemps dans un bain d'eau dont la température était de 78 degrés!

Toutefois, quand l'exposition à la chaleur se prolonge, surtout lorsque l'homme est exposé aux ardeurs du soleil, la mort est souvent à redouter. L'abbé Gaubil rapporte que, du 14 au 23 juillet 1743, le thermomètre s'étant élevé chaque jour au-dessus de 40 degrés dans la ville de Pékin, 11 400 personnes moururent de chaud dans les rues de la ville.

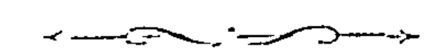
L'homme peut lutter bien plus avantageusement contre le froid que contre la chaleur; il résiste, en effet, par ses vêtements, par le feu, par la nourriture et par l'exercice. Ainsi, dans leurs voyages au pôle Nord, les capitaines Ross, Parry, Franklin et Back ont vu le thermomètre s'abaisser à — 48°, à — 49°, à — 56°, c'est-à-dire à 90 degrés au-dessous de la température du corps. Il convient d'ajouter que lorsque les moyens de résistance que nous citions tout à l'heure font défaut, la mort ne tarde pas à venir. « Dans le fatal hiver de 1812, nos malheureux soldats, privés d'abri, de pain et de vêtements, sont tombés en foule dans les plaines glacées de la Russie, et pourtant le thermomètre ne descendit pas au-dessous de — 35 degrés. »

Les abaissements de température déterminent parfois la congélation des parties qui ne sont pas protégées par les vêtements. Vous savez qu'en Russie, durant l'hiver, un promeneur peut avoir tout à coup le nez gelé, sans même qu'il s'en aperçoive. Un passant obligeant ramasse de la neige et, sans mot dire, frotte le nez du promeneur, qui rendra, à l'occasion, le même service. Ce réchauffement s'opère d'autant mieux avec de la neige qu'il doit être progressif et ce serait faire courir à un homme transi de froid un bien grand danger que de l'amener brusquement au contact du feu.

Résumons en quelques mots notre causerie. L'homme peut vivre sous tous les climats. Dans les contrées froides, il se met à l'abri du refroidissement par des habitations appropriées, par des vêtements chauds, par l'usage du feu, par l'exercice; d'ailleurs, la production d'acide carbonique *augmente* en même temps que la température extérieure diminue; de telle sorte que la merveilleuse cheminée que nous possédons en nous augmente d'elle-même le combustible, à mesure que le froid devient plus vif.

Dans les pays chauds on se nourrit moins, la combustion à l'intérieur de notre corps est moins vive, et en même temps le corps se couvre de *sueur*, dont l'évaporation est une cause puissante de refroidissement. Ce n'est pas à dire que l'habitant des pays tempérés puisse impunément se rendre dans tous les pays chauds; le corps ne se met pas instantanément en équilibre avec l'air extérieur et, de plus, l'hygiène de chaque contrée étant différente, le voyageur ne consent pas toujours à modifier quelque chose de ses habitudes. De là des maladies, entraînant parfois la mort, qui frappent certains individus à l'exclusion de certains autres. Mais ce que l'on peut dire en toute assurance, c'est que, moyennant quelques précautions surtout hygiéniques, l'homme peut faire son domaine de toutes les parties du globe sur lequel la Providence l'a placé.

Albert Lévy.



LE SERPENT DEVIN

Les savants, ou plutôt les voyageurs, ont appliqué le nom de *boa constrictor* à plusieurs grands serpents d'espèces bien distinctes, mais qui se rapprochent par ce point que leur pouvoir, au lieu de provenir comme chez les autres ophidiens de l'effet venimeux de leur morsure, réside tout entier dans la dimension de leur corps et dans leur force musculaire. C'est ainsi que l'on appelle boas constrictors à la fois les pythons de l'Inde et de l'Afrique et les reptiles géants des forêts de l'Amérique du Sud.

Parmi ces derniers, on distingue le boa impérial du Mexique, le boa diviniloque des Antilles, le boa chevalier du Pérou, et le boa devin de l'Amérique du Sud.

Le serpent devin est le seul que la science désigne spécialement sous le nom de boa constrictor. C'est un superbe animal de couleur fauve, marqué comme la panthère de taches inégales, de nuance foncée. Sa longueur atteint et dépasse parfois quatre mètres. S'enroulant sans peine jusqu'à la cime des arbres, franchissant dans ses bonds rapides tous les obstacles, traversant à la nage les plus violents cours d'eau, il règne en maître sur les forêts du Brésil et de la Guyane. Il n'est pas d'animal qui lui échappe, singe, gazelle ou loutre, et les félins eux-mêmes tremblent devant lui. Il les fascine de son regard, les surprend par la rapidité de ses mouvements et

les engloutit tout entiers après les avoir broyés dans ses puissantes étreintes.

M. le docteur Saffray, qui a publié dans le *Tour du Monde* le récit de son voyage dans l'intérieur de la Nouvelle-Grenade, raconte le combat d'un de ces terribles serpents avec un jaguar.

« En arrivant près d'une éclaircie, nous entendîmes dans les hautes herbes et les roseaux un bruissement accompagné de craquement et de bruits rauques. L'Indien dégaina silencieusement son machete ; je pris mon couteau, sans savoir pourquoi, et nous avançâmes. Un spectacle terrible s'offrit alors à nos yeux. Nous nous arrêtâmes soudain. Celui que nous avions guetté vainement, le jaguar était là, mais il n'était pas seul. Il avait rencontré sur son passage un serpent, un devin de grande taille. La faim sans doute les pressait tous deux ; au lieu de se fuir, ils s'étaient attaqués, et nous arrivions au plus fort du combat. Les griffes du jaguar avaient fait au serpent de nombreuses blessures où l'on voyait pendre des lambeaux de chair. Mais le monstre avait réussi à se rouler autour de son adversaire, qui se cabrait sous l'étreinte, et, cherchant en vain à se dégager, laissait échapper un râle plein de colère. Le devin, suivant tous les mouvements du jaguar, ouvrait à la hauteur de la tête de sa proie une gueule énorme, garnie de dents recourbées, et faisait entendre un sifflement funèbre. Les os du jaguar craquèrent, sa poitrine s'affaissa. Le serpent multiplia ses anneaux autour du cadavre, le pétrit, l'allongea avant de l'engloutir. Avec un peu d'audace, nous aurions pu troubler, peut-être punir le vainqueur, mais j'avoue que je n'en eus pas le courage. »



Combat d'un serpent devin et d'un jaguar. (P. 192, col. 1.)

Les Aztèques, premiers habitants du Mexique, avaient fait de ce serpent l'emblème de la divinité et lui avaient donné le titre d'Empereur du monde. On le voit représenté sur les murs de leurs temples, engloutissant des victimes humaines qui lui étaient offertes, ou bien s'enroulant d'un air protecteur autour du cou des divinités. Si même ce culte n'était pas le souvenir traditionnel de l'horreur inspirée par le serpent aux premiers hommes, comment ces peuplades primitives n'auraient-elles pas tremblé devant ce monstre auquel ne semblait pouvoir résister aucune créature ?

Th. Lally.



Il le remplit d'eau-de-vie. (P. 194, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

X (*suite*).

Kit s'en alla trouver Tommy qui fronçait les sourcils en étudiant son Code. N'osant lui avouer par quels sacrifices propitiatoires il avait vaincu la résistance de l'oracle, il se contenta de lui faire part des éclaircissements qu'il en avait tirés. Kit les rapprocha de ceux qu'il tenait déjà de M. le maire, car M. le maire n'était pas demeuré inactif. Ce qu'il trouvait en route, il l'apportait aussitôt à l'hôtel des *Trois-Sardines*, ou bien il envoyait des petits billets par son domestique.

La première fois que Tommy le vit, après les révélations du Sphinx, il le pria de faire faire des recherches à Guérande et au Pouliguen.

Kit cependant réfléchissait sur sa conduite en regardant Guérande à travers une longue vue, pour se donner une contenance. Un nouveau scrupule s'ajouta à ceux qui le tourmentaient déjà. L'eau-de-vie qu'il avait eu la faiblesse de donner au vieil ivrogne ne lui appartenait pas, à lui Kit. Il avait disposé du bien d'autrui. Non-seulement il avait trompé la confiance de la fille de papa, mais encore il avait volé l'établissement.

Comme nous sommes faibles, quand la passion nous emporte! Au lieu d'avouer sa faute et de payer le dégât, il calma presque sa conscience en demandant, pour son usage personnel, une bouteille d'eau-de-vie. Non pas qu'il eût l'intention d'en boire une goutte, car il avait en horreur les liqueurs fermentées; mais du moins, s'il cédait encore à la tentation de faire parler le vieil entêté (et quelque chose en lui disait qu'il y céderait), ce ne serait plus avec de l'eau-de-vie volée qu'il aiderait le vieux maquignon à se donner quelque violent accès de goutte.

Kit ne fut pas plus tôt en possession de sa bouteille d'eau-de-vie, qu'il fut saisi de terreur en se demandant où et comment il la cacherait; il songea tout d'abord à l'écurie, puis au grenier. Mais si par hasard quelqu'un la découvrait, les soupçons tomberaient sur quelque domestique; il y aurait une enquête, suivie d'un épouvantable scandale!

S'il eût osé, il l'eût rendue, mais qu'aurait-on pensé de lui? On l'aurait cru fou pour le moins. Avec le courage du désespoir, il la dissimula de son mieux dans sa poche de côté, et grimpa à la chambre commune, le cœur serré par l'angoisse.

Tommy avait quitté la chambre. Kit ouvrit le secrétaire, mais la bouteille ne pouvait entrer dans aucun des compartiments; il ouvrit l'armoire et dissimula le corps du délit derrière son linge; mais le corps du délit s'apercevait du premier coup d'œil, comme il put s'en convaincre en rouvrant brusquement l'armoire à deux battants. Le danger aiguisant son intelligence, il songea au cabinet de toilette et engouffra la bouteille dans une de ses grandes bottes.

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161 et 177.

Il poussa alors un soupir de soulagement et se mit à la fenêtre pour respirer. Tommy et M. le maire se promenaient dans le jardinet de l'hôtel, engagés dans une conversation animée.

Vite le coupable tira de sa poche un couteau compliqué, qui, parmi ses vingt-cinq lames ou appendices divers, recélait un tire-bouchon. Il déboucha prestement la bouteille, saisit sur la tablette un flacon qui avait contenu du vinaigre de toilette, le rinça proprement et le remplit d'eau-de-vie. Quand la bouteille fut réintégrée dans la grande botte, et qu'il eut mis par-dessus un journal bouchonné en tampon, Kit se considéra comme un heureux scélérat, et s'applaudit de son habileté, au lieu de pleurer sur sa scélératesse. Bien fin qui dénicherait la bouteille dans sa botte, et le flacon dans sa poche de côté?

Mais justement Tommy était très-fin. Kit, en faisant cette inquiétante réflexion, avait déjà gagné le corridor, pressé, comme tous les criminels, de s'éloigner du lieu du crime, sauf à venir ensuite rôder autour et s'y faire prendre. Il entendit les pas de Tommy dans l'escalier, et pour la première fois depuis vingt ans, eut honte de se trouver face à face avec lui. Il se sauva donc jusqu'à l'endroit où le corridor faisait un coude et se cacha derrière l'angle du mur, pour attendre que Tommy fût rentré dans la chambre. Alors il se sauva à pas de loup et descendit dans le jardinet.

A moins d'être du métier, on n'accomplit pas l'opération délicate de transvaser un liquide, sans le secours d'un entonnoir, d'une bouteille dans un flacon d'étroite embouchure, sans en renverser quelques gouttes. Or Kit n'était pas du métier, et, de plus, sa main tremblait pendant l'opération.

A peine entré dans la chambre commune, Tommy fronça le nez et se mit à aspirer l'air dans tous les sens. Après quelques secondes d'hésitation, il marcha d'un pas assuré vers le cabinet de toilette. En moins d'une seconde ses yeux de fourmi en eurent fait le tour et s'arrêtèrent sur le tampon de papier. L'ayant enlevé délicatement, il constata la présence d'une bouteille entamée dans la botte de son associé.

Il y a des gens que la réclusion rend meilleurs, il y en a d'autres qu'elle déprave. C'est avec un véritable serrement de cœur que Tommy se demanda si, pour charmer les ennuis de la captivité, son bon, son cher camarade ne se livrerait pas par hasard à la boisson.

Cette pensée lui fit prendre la réclusion en haine, et il se demanda avec impatience à quoi pensait ce banquier du Havre?

Ce banquier du Havre, juste en ce moment, pensait à faire arrêter son voleur. Il venait de l'apercevoir, tranquille comme un honnête homme, planté en admiration devant l'hôtel de ville de Gand, au sortir d'un excellent déjeuner.

Le quatrième jour, pendant que M. Berger s'entendait avec les magistrats belges, faisait sa déposition et s'informait des moyens d'obtenir l'extradition; pendant que M. le maire du Croisic envoyait des émissaires à Guérande et au Pouliguen pour faire des recherches sur les dernières indications de Kit; pendant que Tommy entremêlait d'une façon bizarre ses méditations sur le Code de sombres réflexions sur la transformation de Kit en ivrogne, Kit lui-même poursuivait le cours de ses forfaits.

Ayant humecté la mémoire spongieuse du vieux Sphinx, il apprit qu'Albert Charlier et sa femme étaient morts, la femme la première, et Albert depuis une quinzaine d'années. Ils avaient eu un fils, un seul, contre lequel le vieux maquignon semblait éprouver, après un si long espace de temps, une sorte de haine, engendrée par une basse jalousie. Il détestait le « sieur Jules Charlier » parce qu'il faisait le monsieur, parce qu'il avait des favoris de préfet, parce qu'il s'habillait comme un prince, parce qu'il avait l'air de mépriser les anciens camarades de son oncle Constant. Il avait épousé une demoiselle de Paris, qui prenait aussi de grands airs comme son mari. C'était, autant qu'il s'en souvenait, une demoiselle Clodion, qui avait un frère dans les administrations, quelque part par là.

Monsieur et madame s'étaient dégoûtés du Croisic, et tout en continuant d'exploiter la fabrique, ils avaient entraîné le vieux à Nantes; c'est à Nantes qu'il était mort. Ils ne venaient plus au Croisic que pour y passer la saison des chaleurs, en compagnie d'un tas de Parisiens qui jetaient l'argent par les fenêtres. Naturellement, ils faisaient comme les autres. Aussi, qu'était-il arrivé de tout cela? Ils avaient été forcés de vendre la fabrique et la belle maison de Nantes, et ils étaient partis avec un petit garçon sur les bras pour cacher leur honte, dans une ville qu'il n'indiqua pas, soit que réellement il l'eût oublié, soit qu'en rusé matois il le gardât par devers lui, comme une poire pour la soif. Sur ces derniers renseignements, M. le maire du Croisic, qui était un ancien militaire, écrivit aussitôt à un de ses frères d'armes, lequel était en retraite à Nantes. Il le pria 1° d'aller dans les bureaux de l'état civil et de



se faire délivrer copie de l'acte de naissance du dernier des Charlier et de l'acte de décès de son grand-père; 2° de s'informer de ce qu'étaient devenus M. et Mme Jules Charlier et leur fils; 3° de garder

actes et renseignements tout prêts, pour délivrer les uns et communiquer les autres à quelqu'un qui viendrait de sa part.

Au reçu de cette épître, le commandant (car c'était un commandant) boutonna sa redingote jusqu'au dernier bouton, posa son chapeau sur son oreille droite, juste à l'angle où il posait autrefois le képi aux quatre galons d'or, empoigna sa canne et s'en alla faire sa réquisition à la mairie. Ensuite il déjeuna d'un air affairé et se rendit à son cercle. Là il fit subir un interrogatoire en règle aux quatre ou cinq habitués qu'il honorait de son amitié.

Dans la bonne ville de Nantes il y avait trente personnes au moins qui avaient été liées avec les Charlier, et qui, si on les avait interrogées, auraient pu raconter leur odyssée à partir de Nantes, et auraient épargné aux deux Américains bien des démarches et bien des courses inutiles. Malheureusement, ni le commandant, ni aucun de ses familiers ne faisaient partie de ces trente personnes. Un ancien armateur déclara au commandant que les Charlier avaient quitté Nantes pour se rendre à Châteauroux, où M. Jules Charlier se proposait d'exploiter une fabrique de bougies.



Il vint s'asseoir au chevet de son associé. (P. 196, col. 2.)

Le commandant, pressé de s'asseoir à la table de whist, n'aurait pas mieux demandé que de borner là ses investigations. Cependant il eut un scrupule honorable, et demanda d'un ton solennel : « Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez?

— Absolument sûr, répondit l'armateur : je vous dirai même que j'ai vu ici quelques-unes de ses bougies. Entre nous, elles ne valaient pas mieux que toutes les autres bougies, seulement elles avaient un nom plus ronflant. On les appelait *stéréolithes*. J'avais alors mon dernier fils au lycée, et son professeur, qui dînait quelquefois à la maison, m'expliqua ce mot bizarre qui signifie : ferme comme la pierre! »

Le mot *stéréolithes* était en effet si ronflant, si technique, il avait si peu l'air du premier mot venu, il avait une tournure si sérieuse et si officielle, qu'il dissipa les derniers scrupules du commandant, et la partie de whist commença.

Cette journée, qui était la cinquième de leur captivité, parut aux deux amis d'une longueur insupportable. Ils sentaient qu'il y avait quelque chose qui les séparait; ils n'étaient plus une compagnie l'un pour l'autre. Quand ils échangeaient quelques paroles, c'était du bout des lèvres, presque avec défiance. Quand ils se taisaient, chacun des deux jetait sur l'autre à la dérobée des regards défiants. « Il se méfie de moi, mauvais signe! » se disait Tommy. Kit, de son côté, trouvait que Tommy avait l'air de le surveiller, et son malaise s'en accroissait d'autant.

XI

Explication entre amis. — Fin de la captivité. — Départ pour Châteauroux. — Une déception.

Le matin du sixième jour, Kit, qui avait passé une mauvaise nuit, se réveilla plus tard que d'habitude, et quoiqu'on fût à la fin d'août, il s'aperçut qu'il grelottait de tous ses membres. Il sauta à bas de son lit et alla regarder par la fenêtre, selon son invariable habitude, pour voir quel temps il faisait. Ce qu'il vit n'était pas de nature à lui égayer les yeux ni à lui réchauffer le cœur.

Le vent avait changé pendant la nuit et roulait sur toute la surface du ciel de gros nuages d'un gris sale et brouillé. Selon les rafales du vent, la pluie, une pluie froide et triste, dessinait des hachures sombres tantôt de droite à gauche, et tantôt de gauche à droite. Quelquefois deux rafales se rencontraient, et la pluie, comme pulvérisée par le choc, tourbillonnait, réduite en atomes impalpables qui formaient le plus triste des brouillards.

Kit frissonna de la tête aux pieds et, au lieu de procéder à sa toilette, rentra précipitamment dans son lit. Mais il eut beau s'envelopper de sa couverture de coton et se pelotonner de son mieux, il continua à trembler de froid. Avisant sa jaquette étalée sur le dos d'une chaise, il étendit la main pour s'en saisir, avec l'intention de s'en faire un édredon. La chaise était à une assez grande distance du lit, et quoique le bras de Kit fût d'une bonne longueur, tout ce que Kit put faire d'abord, ce fut de frôler le collet de la jaquette avec le bout de ses doigts.

Le plus sage eût été de sortir du lit pour prendre la jaquette; mais le froid rend les gens paresseux; Kit, à force de se pencher et de s'allonger, finit par saisir l'objet de ses convoitises et lui donna une bonne secousse pour l'attirer à lui. Il y eut un moment de résistance, puis la jaquette céda brusquement. Le mouvement fut si violent que le flacon à demi plein d'eau-de-vie jaillit des profondeurs de la poche, décrivit en l'air une courbe gracieuse, et se brisa en mille morceaux sur le marbre de la grande table ronde.

A la vue du désastre, Kit put à peine retenir un cri d'horreur, et son premier mouvement fut de jeter les yeux avec effroi sur son compagnon endormi.

Tommy ne sourcilla même pas au bruit du flacon qui se brisait; mais à mesure que les vapeurs alcooliques se répandaient dans la chambre, son sommeil devenait inquiet, agité. Il se retourna tout en dormant, et les ailes de son nez se mirent à battre rapidement comme les ailes d'un papillon posé sur une fleur.

« Pouah ! » s'écria-t-il tout à coup en ouvrant les yeux.

S'étant mis brusquement sur son séant, il parcourut la chambre du regard, et aperçut Kit qui, tout effaré, le contemplait stupidement, sa jaquette à la main. Jamais ivrogne surpris en état d'ivresse n'eut une pose plus abandonnée, un geste plus ridicule, une physionomie plus ahurie, une contenance plus humiliée et plus avilie.

Tommy y fut complétement pris.

Il abaissa ses noirs sourcils sur ses yeux étincelants et s'écria : « Kit, malheureux, êtes-vous en état de m'entendre?

— Pourquoi pas? » demanda le coupable, et comme il était épouvanté de ce qu'il venait de faire, sa langue était pâteuse, et son sourire tout à fait misérable.

« Kit, reprit Tommy avec chaleur, vous que je connais, que j'aime et que j'estime depuis si longtemps, faut-il que j'aie la douleur et la honte de vous voir dans un pareil état? »

Kit passa rapidement l'inspection de toute sa personne, et n'y voyant rien d'insolite, regarda son ami d'un air surpris et lui demanda ce que son état avait de si honteux?

« Fi! s'écria Tommy en frappant ses deux petits genoux de ses deux petits poings fermés. Fi! vous dis-je. Voyez où vous êtes descendu. Vous, l'homme le plus loyal que je connaisse, pour la première fois de votre vie, vous éludez une question, vous recourez à de honteux subterfuges; vous faites semblant de ne pas comprendre un reproche que vous n'avez que trop mérité.

— Je vous assure que je ne vous comprends pas du tout, reprit Kit d'un ton lamentable.

— Faut-il donc que je m'explique plus clairement, et que je nomme les choses par leur nom? D'où provient cette abominable odeur d'eau-de-vie? Que fait cette bouteille, cachée dans une de vos bottes, et dont le contenu diminue tous les jours? Pourquoi semblez-vous m'éviter? Pourquoi vos yeux se baissent-ils devant les miens? sinon parce que l'homme que j'estimais le plus au monde est devenu...

— Un ivrogne? » s'écria Kit, qui partit aussitôt d'un joyeux éclat de rire, au lieu de baisser la tête avec confusion. Il faut que le rire (du moins un rire aussi énergique et aussi sonore que celui de Kit) soit un excellent révulsif, car en moins d'un quart de minute le prétendu ivrogne se sentit guéri de sa fièvre à froid; son sang généreux circulait dans ses veines avec un redoublement d'activité, comme pour réparer le temps perdu. Kit se sentit tout d'un coup si complétement guéri, si alerte, si frais et si dispos, qu'il sauta prestement à bas de son lit.

Tommy, effrayé, saisit à tout hasard son oreiller, pour se défendre contre les violences de ce fou.

Le fou, cependant, à supposer qu'il eût des intentions hostiles, ne commença pas tout de suite les hostilités. Après s'être habillé à la diable, il tira les rideaux des deux fenêtres, prit tranquillement une chaise, vint s'asseoir au chevet de son associé et le pria de le regarder bien en face. Alors il lui raconta par le menu l'histoire de ses relations diplomatiques avec le Sphinx, comment ce vieux réprouvé l'avait amené à lui offrir un petit verre en échange de ses confidences, comment le petit verre avait été suivi de plusieurs autres; pourquoi il s'était caché de son associé; pourquoi il avait établi son entrepôt dans une de ses bottes, et pourquoi il faisait le commerce de détail dans un flacon de vinaigre de toilette, ce qui expliquait la catastrophe finale.

« Kit, dit Tommy avec chaleur, une poignée de mains, mon garçon, et puis encore une autre. Je serais tenté de me battre, pour vous avoir soupçonné de cela, vous! Maintenant, je vous estime trop pour ne pas vous dire que je n'approuve pas vos moyens diplomatiques : cela n'est pas digne de votre loyauté ordinaire. J'espère que je ne vous blesse pas.

— Allez, allez! dit Kit avec une honnête rougeur, dites tout ce que vous avez sur le cœur; vous ne me ferez jamais autant de reproches que je m'en fais depuis quatre jours. C'est la première fois que je vous cache quelque chose, à vous, et je vous jure bien que c'est aussi la dernière. J'ai été tenté au delà de mes forces, et je vous assure que j'en ai été cruellement puni; une première tromperie m'a conduit à une autre, je ne savais plus comment sortir de là, et je ne puis me figurer ce que j'aurais fait si ce bienheureux flacon n'avait eu la bonne idée de sauter en l'air et de se casser en mille miettes. Quand je pense que je tremblais devant ce marmiton, oui, je tremblais devant lui! Je n'osais plus regarder en face la maîtresse de l'hôtel, et j'avais

honte de vous serrer la main... Je ne sais pas ce que je ferais bien pour effacer cela de ma vie.

— Sonnez le garçon, lui dit Tommy en souriant, afin qu'il fasse disparaître ces ordures! » Et de son doigt sec, il désignait les débris du flacon et les flaques d'eau-de-vie qui souillaient le marbre de la table ronde.

Le garçon apparut, tenant à la main une lettre de M. le maire.

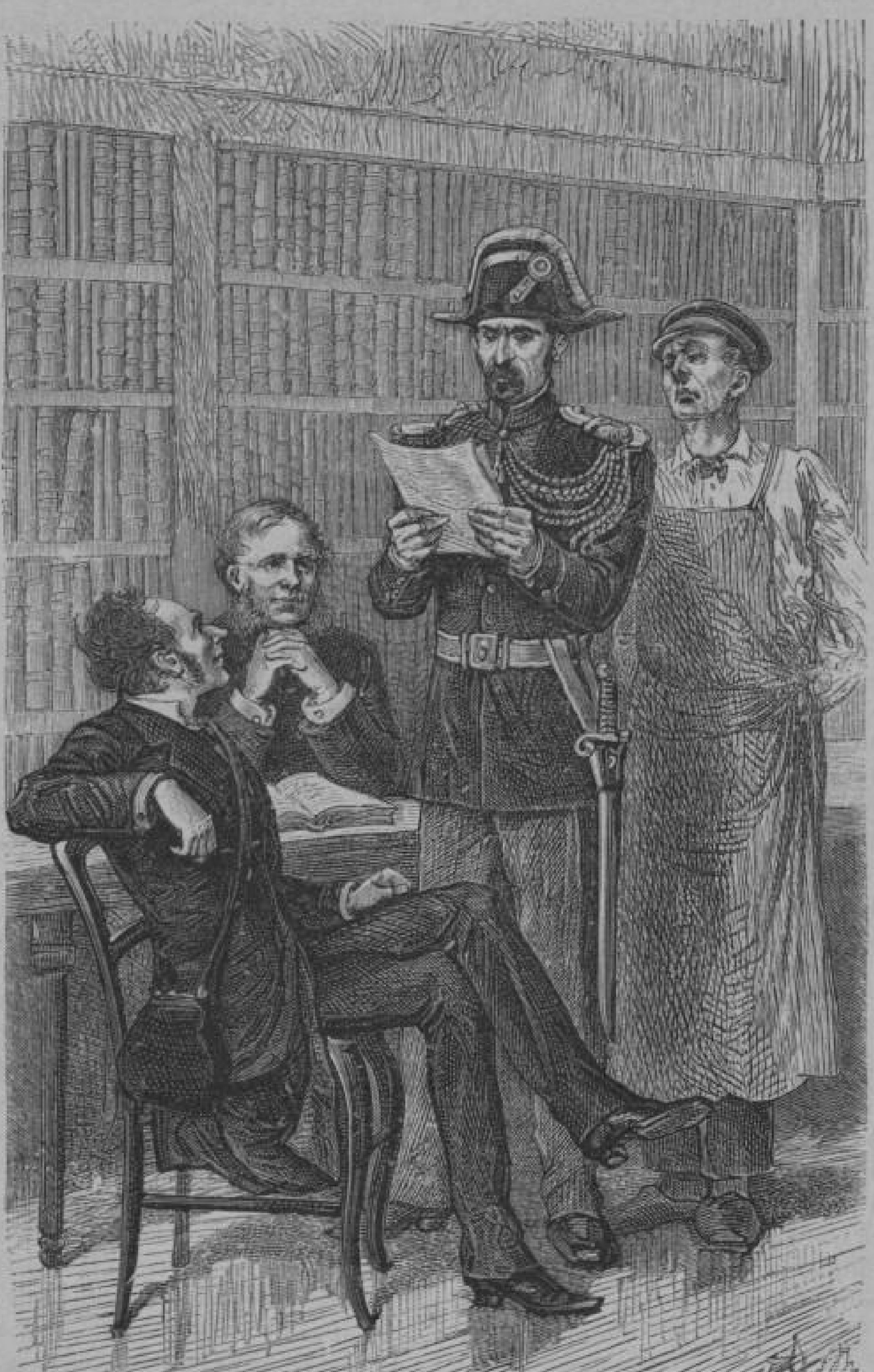
Pendant qu'il descendait à la cuisine pour aller chercher un torchon, de l'eau et une éponge, Tommy rompit le cachet de la lettre.

« Vive la liberté! » s'écria-t-il d'une voix éclatante, et il tendit le papier à son ami.

M. le maire avait reçu une dépêche du Havre; il tenait à la disposition de ces messieurs : 1° des passeports en règle, qu'il avait eu soin de faire préparer d'avance; 2° des extraits en bonne forme de tous les actes de l'état civil qui pouvaient les intéresser, lesdits actes provenant, soit du Pouliguen, soit de Guérande, soit du Croisic; 3° un mot d'introduction auprès de son ami le commandant. Il espérait que ces messieurs voudraient bien lui faire l'honneur de déjeuner chez lui, à onze heures : la voiture les prendrait devant sa porte.

Le soir même, ces messieurs se présentèrent chez le commandant, qui les retint à dîner, pour faire honneur à la recommandation de son ami. Ils repartirent dans la nuit pour Paris, après avoir enrichi leur collection de deux actes nouveaux.

Le surlendemain seulement ils étaient à Châteauroux, luttant de toutes leurs forces contre l'apathie berrichonne, sans en pouvoir rien tirer. De guerre lasse, ils s'en allèrent à la bibliothèque Delestrée, qui est une fondation particulière, pour compulser la collection de l'*Annuaire* du département de l'Indre. L'exemplaire de 1870, qu'ils avaient trouvé sur une table dans un café, leur avait suggéré cette idée.


Ces messieurs avaient des papiers. (P. 198, col. 1.)

La bibliothèque était fermée ; la vue d'une pièce de vingt francs triompha des scrupules du concierge. En grand mystère, il introduisit les deux étrangers dans la bibliothèque, et les y enferma, sous la surveillance de sa femme. Pendant qu'ils remontaient d'année en année sans rien trouver qui eût rapport à Jules Charlier et aux bougies stéréolithes, le concierge, qui était, à sa manière, un homme zélé pour le bien public, dépêcha un gamin pour prévenir les gendarmes qu'il tenait sous clef deux espions prussiens.

A cette époque troublée, les gendarmes et les agents de police avaient fort à faire; il se passa plus de trois heures avant que le messager pût mettre la main sur un représentant de la loi. A la fin, le concierge vit poindre au tournant d'une rue

un chapeau galonné. Le porteur du chapeau galonné, encore tout essoufflé de sa course rapide, fut introduit dans la salle de lecture, juste au moment où Tommy s'écriait : « Ah! enfin, je crois que nous y sommes! »

Il avait découvert les mots magiques : *Bougies stéréolithes* à la table alphabétique de l'un des volumes. La table le renvoyait à la page 37 pour plus ample explication, et il feuilletait le volume pour trouver la page 37, lorsque le gendarme fit son entrée solennelle.

« Ces messieurs ont sans doute des papiers? » demanda-t-il d'un air soupçonneux, comme s'il était sûr d'avance que la réponse serait négative.

Contre son attente, ces messieurs avaient des papiers, et même des papiers si bien en règle, que le gendarme regarda le concierge d'un air sévère.

Mais comme, après tout, ce concierge n'avait péché que par excès de zèle, le gendarme reporta toute sa sévérité sur les deux intrus, et les pria de vider les lieux au plus vite, vu que l'entrée de la bibliothèque était formellement interdite au public pendant les vacances du bibliothécaire : voir la pancarte!

Le concierge, pour faire du zèle et cacher sa confusion, était allé reporter les volumes de l'*Annuaire* dans la salle d'où il les avait tirés et avait refermé bruyamment toutes les portes. D'un autre côté, le gendarme était si pressant, qu'il fallait renoncer à obtenir un répit de cinq minutes. Tommy pensa tout de suite que c'était partie remise et non partie perdue; il obtiendrait du maire ce que lui refusait le gendarme.

Un homme moins fin et moins prudent que lui n'aurait pas manqué de décharger sa mauvaise humeur sur le concierge, et de faire allusion, devant le gendarme, aux vingt francs qu'il avait jugé à propos d'accepter. Tommy avait pour principe de se plier de bonne grâce aux circonstances et de ne jamais se faire d'ennemis inutilement. Cette règle de prudence lui avait toujours réussi : cette fois encore elle lui rendit service.

Comme les deux amis s'en allaient par la grande rue, Kit exprimant le regret de n'avoir point aplati le perfide concierge contre les montants de la porte, et Tommy lui expliquant l'inutilité et les inconvénients de cette exécution sommaire, ils entendirent le bruit des pas de quelqu'un qui courait après eux.

Un petit garçon d'une dizaine d'années, tout rouge et tout essoufflé, saisit familièrement l'avant-bras de Tommy, et lui introduisit une pièce de vingt francs dans le creux de la main, en disant : « Maman vous fait ses excuses, et m'a dit de vous rendre ça. »

Avant que Tommy fût revenu de sa surprise, le petit garçon avait repris sa course du côté de la bibliothèque Delestrée.

Tommy, sans dire un mot, fit volte-face et, accompagné du fidèle Kit, entra bientôt dans la loge du concierge. Ce fonctionnaire, avec la physionomie renfrognée et déconfite d'un enfant qui vient de recevoir une verte semonce, lançait à sa femme des regards vindicatifs et boudait dans un coin, au-dessous d'un portrait lithographié du général Bertrand.

La maîtresse du logis, sans s'inquiéter de ses regards vindicatifs, était en train de faire subir quelques modifications à sa toilette, avant de procéder aux apprêts du dîner. Elle venait de nouer autour de sa taille robuste les cordons d'un tablier blanc comme la neige, elle avait retiré son bonnet de cérémonie, et en avait coiffé avec précaution un buste en plâtre de Charles X, lorsque Tommy illumina la loge d'un de ses meilleurs sourires.

Il fit compliment à madame sur la délicatesse de ses scrupules, qui lui faisaient le plus grand honneur, mais qui étaient sans fondement. Il fit semblant d'ignorer la trahison de monsieur, considéra l'entrée du gendarme comme un de ces incidents fortuits dont la vie est semée, et déclara que c'était un cas de force majeure qui ne devait rien changer aux conditions du marché précédemment conclu. Quand il donnait, c'était de bon cœur, et il ne reprenait jamais ce qu'il avait une fois donné.

Pour couronner cette brillante péroraison, il déposa délicatement la pièce de vingt francs sur le marbre de la commode, entre un ibis empaillé, qui avait vu de meilleurs jours, et un chat vivant, qui se mit à loucher, en regardant de trop près la pièce brillante.

Madame s'excusa de s'être laissé surprendre en costume de cuisine, pria ces messieurs de s'asseoir, remercia Tommy en fort bons termes, et déclara que si son mari acceptait la pièce, c'était à condition de la gagner honnêtement. Il ne pouvait plus être question d'introduire ces messieurs dans la bibliothèque, ni de leur apporter les livres dans la loge; mais elle avait cru comprendre, d'après une exclamation de monsieur (un salut à Tommy), que monsieur avait à peu près trouvé ce qu'il cherchait : « Si monsieur se rappelle le numéro du volume, et veut bien donner des indications précises... » Ici elle s'interrompit et adressa un signe de tête et un froncement de sourcils à l'adresse de son mari, pour lui enjoindre de prendre une figure plus aimable et de montrer plus d'empressement; quand elle vit que l'avertissement avait produit quelque effet, elle reprit tranquillement sa phrase où elle l'avait laissée... « Mon mari cherchera, et écrira sur un petit papier le renseignement que vous désirez. Isidore écrit très-bien », ajouta-t-elle d'un ton aimable, tout en faisant les gros yeux à l'homme boudeur.

Ayant ainsi préparé le terrain, elle tira un crayon de la hotte d'un chiffonnier en sapin sculpté, prit un carré de papier qui était en presse sous un lapin en plâtre colorié, à tête mobile, et tendit les deux objets à Isidore, qui se décida enfin à donner quelques faibles signes de vie.

« Maintenant, vous pouvez lui dicter tout ce que vous voudrez, » dit-elle à Tommy avec le noble orgueil d'un dompteur qui a réussi à apprivoiser un ours.

— Onzième volume, » dit Tommy d'un ton solennel.

L'homme boudeur écrivit lentement : *onzième volume*, respira avec force, et releva silencieusement la tête, comme pour dire à Tommy qu'il pouvait continuer.

« Vous savez ce que c'est qu'une table alphabétique? » demanda Tommy à l'homme boudeur.

L'homme boudeur, qui n'en savait rien du tout, fit effrontément un signe affirmatif. Sa femme, qui lui était supérieure en tout, car elle avait de la tête et du cœur, lui était inférieure en un seul point : elle ne savait ni lire ni écrire. Tout en le conduisant à la baguette, elle l'admirait comme un homme d'une culture supérieure. C'est pour ne rien perdre de son prestige, que ce prétendu lettré mentit effrontément au lieu d'avouer son ignorance. Mais son mensonge lui pesait déjà, et il se demandait avec inquiétude comment tout cela allait tourner.

Son inquiétude devint de l'angoisse lorsque Tommy lui dit : « Vous chercherez donc à la table alphabétique, et quand vous aurez trouvé *Bougies stéréolithes*, vous vous reporterez à la page indiquée, et vous copierez l'article. »

Si Tommy eut dit : « Vous irez vous jeter dans l'Indre! » la figure de l'homme boudeur n'aurait pu prendre une expression plus lamentable.

Mis au pied du mur, il allait être forcé d'avouer qu'il n'avait rien compris aux renseignements du monsieur, lorsque sa femme le tira du bourbier où il se noyait.

« Bougies stéréolithes, dit-elle en regardant Tommy avec surprise. Voilà un mot que j'ai cherché bien souvent sans pouvoir le retrouver, et je parie bien que dans toute la ville de Châteauroux il n'y a pas dix personnes qui se le rappellent. L'usine était sur la route de Déols, un peu plus loin que le Collége. Comme tout change en ce monde! on a établi dans les anciens bâtiments un entrepôt de guano.

— Qu'est devenu le directeur? demanda Tommy avec un sourire aimable.

— Parti pour Issoudun, où il fait valoir ses vignes.

— Vous paraissez l'avoir bien connu?

— J'ai été domestique chez lui jusqu'au moment où les affaires ont mal tourné et où l'on a vendu la fabrique. Je l'aurais suivi à Issoudun, si je n'avais pas été sur le point de me marier avec Isidore.

— Il avait un petit garçon, n'est-ce pas?

— Non, il n'était pas marié.

— Il s'appelait?

— M. Poignant. »

Tommy fit un geste de profond découragement, et Kit, qui depuis un quart d'heure s'amusait à faire osciller la tête du lapin de plâtre, laissa ce malheureux rongeur en repos.

Il y eut un moment de silence embarrassant que Tommy rompit le premier en disant à Kit : « Nous avons fait fausse route; on nous a mal renseignés. Nous n'avons plus qu'une chose à faire, c'est de retourner à Nantes et de retrouver la vraie piste.

— Évidemment », répondit Kit avec beaucoup de philosophie.

Qu'est-ce que c'était, après tout, que le voyage de Nantes, pour des nomades habitués à parcourir, sans trêve ni repos, l'immense territoire de l'Union, depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, et depuis les grands lacs du Nord jusqu'au golfe du Mexique?

Ces messieurs se dirigèrent vers la porte, au grand contentement de l'homme boudeur. Ce savant personnage, ayant caché derrière un buste de Louis-Philippe le crayon et le papier qui lui brûlaient les doigts, se frottait déjà les mains, à l'idée qu'il venait de sortir d'une vraie chausse-trape, où son prestige aurait pu être mis en lambeaux; que ses biens terrestres s'étaient accrus d'une belle pièce de vingt francs, juste au moment où le numéraire se faisait rare; que son dîner enfin ne serait pas indéfiniment reculé, lorsque Tommy se frappa vivement le front et revint sur ses pas.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'HÉRITIER DE FAIRYDALE MANOR

I

Son père était un gentleman besoigneux, qui avait épousé la fille d'un riche marchand de salaisons. Le marchand de salaisons mourut quelques années après le mariage de sa fille, lui laissant toute sa fortune, qui était considérable. La femme elle-même mourut cinq ou six ans après son père, laissant à son mari un petit garçon malingre et chétif et une fortune diminuée de moitié; la moitié manquante avait été dissipée sur les tapis verts des villes d'eaux du continent.

Le gentleman joueur n'aimait pas son petit garçon, parce qu'il était chétif, malingre et timide comme sa mère. Aussi s'en débarrassa-t-il le plus vite qu'il put, en le mettant en pension chez un maître d'école; quoiqu'il eût une affection très-réelle pour

la moitié de fortune qui lui restait; il eut la main si malheureuse qu'il s'en débarrassa au profit de la banque de Monaco.

II

Il fut si affligé de cette cruelle séparation, qu'il fut pris d'une fièvre maligne, et mourut dans une chambre d'hôtel. La banque qui lui avait pris sa fortune paya sa note d'hôtel, lui fit faire un enterrement décent, et tout fut dit.

Cependant le maître d'école ne voyant plus arriver les termes de la pension s'inquiéta d'abord, s'informa ensuite, et finit par apprendre la vérité. Ce n'était point un méchant homme, mais il était pauvre, et il avait à nourrir une nombreuse famille. Il se mit donc à chercher les moyens de se débarrasser honnêtement de son pensionnaire. Il finit par découvrir que ce pensionnaire avait une vieille tante qui demeurait à Londres, dans une vieille petite maison, avec une vieille petite bonne et un vieux petit chien.

Un beau matin, le maître d'école prit la diligence avec son jeune pensionnaire et le présenta à la vieille dame, à la vieille petite bonne et au vieux petit chien.

III

En quittant l'école, le pauvre Richard emportait une petite malle assez honnêtement garnie, le surnom de *Dick le Squelette*, à cause de sa maigreur, et un second surnom, plus ignominieux que le premier, celui de Polly : celui-ci lui avait été donné parce qu'il n'osait pas jouer au cricket, ni au foot-ball; parce qu'il criait du haut de sa tête quand on le forçait à se baigner dans l'eau froide de la rivière; parce qu'il avait les goûts d'une petite fille beaucoup plutôt que ceux d'un petit garçon anglais. Il emportait aussi avec lui une merveilleuse aptitude pour la calligraphie, et un grand désir de s'instruire qui l'eût peut-être conduit plus tard à s'asseoir sur le sac de laine de chancelier, s'il avait pu poursuivre ses études dans une des grandes écoles publiques et ensuite à l'une des universités.

Mais cette brillante perspective lui était à tout jamais fermée ; pour le moment il était assis sur la banquette extérieure de la diligence, essuyant furtivement ses larmes, car il avait du cœur, et, malgré ce qu'il avait eu à souffrir de la part de ses camarades, c'étaient des camarades après tout, et il les regrettait. Il regrettait aussi la femme du maître d'école, parce qu'elle avait été bonne pour lui. Moitié par crainte de tomber de la banquette, moitié par affection, il se serrait contre le maître d'école, qui le consolait de son mieux.

IV

Quand il entra dans le petit parloir de la petite maison, et que le maître d'école raconta son histoire, la vieille dame planta sur son nez aquilin un énorme lorgnon d'or, et se mit à dévisager son neveu sans dire un mot.

Quand le maître d'école eut fini de parler, la vieille dame déclara que le père de Dick s'était très-mal conduit avec elle, qu'il l'avait négligée, délaissée, foulée aux pieds, et qu'elle avait effacé son nom de la Bible de famille. Mais, du moins, s'il avait été un joueur et un dissipateur, on ne pouvait nier qu'il ne fût après tout un bel homme et un gentleman, tandis que cet avorton!...

Si elle disait cela pour encourager Dick, elle manqua complétement son but. Dick se mit à pleurer de plus belle, ce qui augmenta le dédain de la vieille dame, et suggéra à Toby, le vieux petit roquet, l'idée d'aboyer après Dick, qui frissonna de tous ses membres.

Le maître d'école plaida pour son pensionnaire, et il plaida si bien que la vieille petite servante fut émue de pitié.

La vieille dame déclara qu'elle prendrait son neveu, puisqu'elle ne pouvait pas faire autrement; mais elle refusa absolument de payer les termes de la pension qui étaient demeurés en retard. Le maître d'école en fit généreusement le sacrifice ; il regretta même d'être trop pauvre pour remmener Dick avec lui; et il prit brusquement congé pour échapper à ses regards suppliants qui lui perçaient le cœur.

V

On ne se figure pas combien une vieille dame égoïste et indolente peut déployer de zèle, de dévouement et d'activité quand elle a mis dans sa tête de se débarrasser d'un neveu dont la présence l'importune. Pendant les deux jours qui suivirent l'arrivée de Dick, sa tante, en compagnie du roquet, montait en cab aussitôt après le déjeuner, et ne rentrait que pour le dîner. Après le dîner, elle montait encore en cab, et on ne la voyait qu'à l'heure du thé. Le soir du deuxième jour, elle annonça à Dick qu'il entrait comme apprenti chez un papetier. Le lendemain matin, Dick quitta la petite maison, plein de reconnaissance pour sa tante qu'il trouvait si bonne, malgré son air revêche. S'il avait osé, il l'aurait embrassée; mais elle le tint à distance, et il dut se contenter de serrer une main aussi sèche que la patte d'un vieux corbeau.

La vieille petite bonne l'embrassa sur les deux joues, pas devant la tante, bien entendu ; et Dick l'embrassa comme il aurait embrassé sa mère, qu'il avait perdue trop jeune pour s'en souvenir. La vieille petite bonne l'avait empêché de mourir de faim, en lui donnant à manger en cachette. Car à table il n'osait pas satisfaire son appétit, sous les regards sévères de sa tante, qui avait l'air de compter les bouchées.



Quand il aurait trouvé un bon petit coin... (P. 202, col. 2.)

VI

Le papetier était un brave homme, et comme Dick était doux, obéissant et fort zélé pour sa tâche, Dick était heureux.

Ayant découvert que son apprenti avait une belle écriture, le papetier lui fit faire des copies pour les hommes de loi, et il eut l'honnêteté de lui faire sa part dans les bénéfices. Aussitôt Dick se mit à acheter des livres pour s'instruire, et il arriva un moment où il put entrer comme clerc chez un *solicitor*.

Les soirées que les autres clercs passaient à la taverne, il les employait à étudier des livres de droit. Aussi, de rang en rang, il s'élevait dans la confrérie des clercs; ses compagnons le plaisantaient quand il était présent, et quand il avait le dos tourné, ils l'accusaient d'être un ambitieux.

Et en effet, Dick était devenu ambitieux; Dick avait un idéal vers lequel il tendait de tous ses efforts.

Est-ce que, par hasard, maître Dick aurait compté sur l'héritage de sa tante pour acheter la part de Wilson, qui allait se retirer de l'association Wilson et Dreary?

Oh! mon Dieu non! Dick ne comptait point sur l'héritage de sa tante, car il y avait bien des années que sa tante était morte d'une indigestion de pudding à la moelle, laissant toute sa fortune à l'*Hôpital des chiens convalescents*. Dick l'avait sincèrement regrettée, quoiqu'elle ne fût pas tendre pour lui; il avait mis un crêpe à son chapeau, il l'avait conduite au cimetière, il allait de temps en temps visiter sa tombe. Voilà les seules conséquences qu'avait eues pour lui la mort de sa vieille parente.

VII

Quoi qu'il en soit, maître Dick avait un idéal vers lequel il tendait de tous ses efforts. L'idéal de Dick, c'était de devenir clerc principal, quand le vieux Kipp prendrait sa retraite; et depuis quelques années, le vieux Kipp parlait souvent de prendre sa retraite pour aller soigner ses rosiers dans son petit cottage de Fulham.

Quand Kipp se retirerait, Dick aurait quarante-cinq ans environ, et du jour où il toucherait les appointements de Kipp, il s'achèterait un costume noir complétement neuf; car jusque-là, vu la dureté du temps, la maigreur de ses honoraires et la nécessité de se loger et de se nourrir, Dick avait été contraint de remplacer chacune des pièces de son costume, à mesure qu'elle cessait d'être présentable. Dick remplacerait ses brodequins par des bottes, vous savez, de ces bottes luisantes et solennelles, qui craquent à chaque pas, comme celles du vieux Kipp; il achèterait une lourde chaîne de montre, avec des breloques semblables à celles qui se balançaient sur l'abdomen magistral du vieux Kipp. Il achèterait un vrai chapeau neuf et une canne à pomme d'ivoire; et alors il oserait aller se promener dans le parc de Richmond, avec un livre dans sa poche; et quand il aurait trouvé un bon petit coin, bien silencieux, bien solitaire... !

Comme il aimait les animaux, il aurait dans ce temps-là un chien à lui, non pas un de ces grands chiens hargneux qui cherchent querelle à tous les mâtins dans les rues, qui, dans les parcs, se lancent à la poursuite des cerfs et des chevreuils et vous font des affaires terribles avec les gardes. Point du tout, il aurait un petit chien, un tout petit chien pas bruyant, pas encombrant, qui se coucherait dans l'herbe, guettant le regard de son maître, quand son maître lèverait les yeux de dessus son livre, pour réfléchir. Alors Dick lui dirait: « Eh bien, mon garçon! » Le chien remuerait la queue, et Dick se replongerait avec délices dans sa lecture.

Plus tard, vers la soixantaine, quand son livre de banque serait bien dodu et bien rebondi, Dick achèterait un cottage, du côté de Fulham, et il prendrait sa retraite à son tour.

Tel était l'idéal, tels étaient les rêves de Dick.

VIII

Il y a dans le Berkshire un château quasi royal que l'on appelle Fairydale-Manor; les squires de Fairydale-Manor s'étaient pendant de longues générations succédé de père en fils. Le dernier de la race n'avait que des filles, et comme le domaine était substitué et ne pouvait passer qu'entre les mains d'un héritier mâle, quand le squire mourut, le titre avec le domaine et les revenus passa entre les mains d'un cousin éloigné. Le cousin se cassa les reins pendant une des grandes chasses du comté, trois mois après avoir pris possession. Le nouvel héritier du domaine se trouvait être un officier de l'armée des Indes qui mourut, au retour, dans la traversée de la mer Rouge. Le domaine passa ensuite à un squatter australien, puis à un baronnet, puis à un beau fils de famille qui, après avoir dévoré sa fortune, vivait misérablement sur le continent pour échapper aux poursuites de ses créanciers. Quand le beau fils mourut à son tour, des suites de sa vie passée et de sa vie présente, on chercha longtemps avant de trouver que le domaine et le titre revenaient à un certain Arthur Vane Ashleigh.

Recherches faites, il se trouva que cet Arthur Vane Ashleigh était mort depuis longtemps, mais il avait laissé un fils, Richard Vane Ashleigh. On finit par découvrir ce Richard dans un taudis de Lincoln's Inn Fields, où il était en train de bâtir des châteaux en Espagne fondés sur la retraite prochaine du vieux Kipp.

Il fut frappé comme d'un coup de foudre quand il apprit qu'il lui tombait du ciel un château royal, un revenu de cent mille livres sterling et un titre de squire.

Ce n'était pas sous ce jour qu'il avait entrevu l'a-

venir, ce n'était pas l'idéal qu'il s'était formé, ce n'étaient pas les rêves qu'il avait caressés si longtemps et qui faisaient partie de sa vie la plus intime. Le titre de squire l'épouvantait à cause des obligations qu'il impose : l'idée seule d'un château royal l'intimidait, et il se demandait avec angoisse quelle figure il ferait devant ses propres domestiques; cent mille livres sterling à dépenser, c'était toute une entreprise, vu qu'il n'était pas homme à les jeter par les fenêtres et qu'il se regardait comme obligé de les dépenser pour la plus grande gloire du nom et le plus grand bien de l'entourage.

IX

Cependant il ne fut pas assez fou ou assez sage, comme on voudra, pour rejeter le bien qui lui était venu en dormant; mais il perdit du coup le boire, le manger, le sommeil et la tranquillité d'esprit.

Il commença, en bon camarade, par traiter royalement ses anciens compagnons de labeur. Ensuite il songea à lui-même et s'acheta un habillement noir complet; il se munit d'un jonc à pomme d'ivoire et d'un petit chien frisé; après quoi il se décida à entrer en possession de son bien.

Comme il craignait les manifestations bruyantes et les réceptions de grande cérémonie, il arriva incognito, si bien que ses propres domestiques le reçurent comme un petit compagnon, le prenant pour un homme de loi.

Au bout de quelques jours il y eut un grand meeting dans la chambre de l'intendant.

« Il ne sait pas commander, murmura l'intendant.

— Il ne sait pas jurer, s'écrièrent les palefreniers et les grooms, et il ne sait même pas par quel pied l'on commence pour monter à cheval.

— Il ne sait pas boire, grogna le sommelier.

— Il ne sait pas manger, ajouta le cuisinier.

— Il ne chasse pas, crièrent les piqueurs.

— Il ne pêche même pas, dit l'un des gardes.

— Il est vêtu comme un robin, s'écria d'un air dédaigneux un des grands valets poudrés, et il porte des bottes de recors. »

Là-dessus le grand valet poudré jeta un regard de complaisance sur ses escarpins vernis.

« Il passe son temps à lire comme un maître d'école ! »

Conclusion : « Ce n'est pas un vrai squire ! »

Un marmiton ajouta : « Ce n'est pas même un vrai gentleman ! »

Le pauvre Dick, mis en quarantaine par sa propre valetaille, se sentit si misérable qu'il fut sur le point d'abandonner le château, le titre et les rentes à qui voudrait bien les accepter.

Il sentait amèrement qu'il n'était pas un squire.

X

Cependant, quoique le marmiton fût une autorité respectable, Dick sentait que tout au moins il était un gentleman. Je veux dire qu'il avait les goûts, les idées et le cœur d'un gentleman.

Donc, tout en se faufilant dans son propre parc, comme un maraudeur, il interrompait sa lecture par des réflexions de gentleman, et de ces réflexions sortit une résolution de gentleman.

« Après tout, se dit-il, il n'est pas absolument nécessaire qu'un squire jure, boive, chasse, pêche et saute des barrières; il me semble que ce n'est pas là l'essentiel. Je puis faire beaucoup de bien autour de moi; je prendrai conseil, je m'éclairerai, et je ferai du bien; peut-être alors me pardonnera-t-on mes défauts; et si on ne me pardonne pas, je tâcherai de m'en consoler. Qu'en penses-tu, mon garçon ? » dit-il à son chien.

Le chien remua la queue pour attester que c'était là une résolution fort sage.

« Quant à messieurs les valets, pensa Dick en rougissant, s'ils ne s'accommodent pas de leur maître, ils iront chercher fortune ailleurs. »

XI

Quand messieurs les valets virent que leur maître avait une volonté, ils plièrent docilement; les plus têtus quittèrent la place et Dick n'eut pas grand' peine à les remplacer. On savait qu'après tout c'était un bon maître.

Ses fermiers l'adorent; il n'y a plus de pauvres autour de lui.

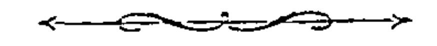
Dans la *gentry* du comté, Dick passe pour un original; mais comme il souscrit avec une magnificence royale à toutes les œuvres charitables ou mondaines, même aux grands bals du comté, quoiqu'il ne danse pas, même à l'entretien de la meute pour la chasse au renard, quoiqu'il ne chasse pas, tout le monde le laisse tranquille, excepté certaines mamans qui ont de grandes filles à marier.

Il a fait une rente à la vieille petite bonne de sa tante, qui est de plus en plus petite et de plus en plus vieille.

Il a fait du maître d'école son bibliothécaire, et de la femme du maître d'école sa femme de charge.

Il vivrait heureux s'il n'avait pas tant de tracas de toute espèce; cependant il a pris à peu près son parti d'être riche, parce qu'il est naturellement charitable. Mais, par exemple, quand il voit poindre de loin une voiture avec des dames ayant des filles à marier, il se sauve dans son parc en souriant sournoisement, un livre à la main, son chien sur les talons, et il se plonge dans la lecture avec délices. C'est alors qu'il est le plus heureux, car c'est alors qu'il est le plus près de son ancien idéal.

J. Levoisin.



MONTLUC LE ROUGE [1]

VIII

M. de Kildare reprend le récit de ses aventures. — Où maître Charlot entre en scène.

Heureusement, mes hôtes furent forcés, par le vent, le froid et la neige, de rester au logis. Pour eux, habitués au climat du Canada, le vent et le froid n'étaient rien; mais la neige tomba si abondamment et devint si profonde qu'elle dépassait de cinq pieds la tête d'un homme à cheval et qu'on aurait été forcé de tracer une route dans la montagne, avec la crainte qu'au premier rayon de soleil une avalanche n'engloutît les voyageurs téméraires.

Heureusement aussi les provisions ne manquaient pas au presbytère de Gimel. Après la messe du matin, on se mit à table. Une dinde en daube parut et disparut. Un civet de lièvre ne fit que blanchir. Une demi-douzaine des plus belles truites qui jamais aient vu la lumière du jour dans les eaux si pures et si limpides de la Montane ne servirent qu'à précipiter la dinde et le civet. Quant au pâté de veau, mêlé de jambon, il résista vaillamment, car il était de dimension raisonnable, ayant vingt-cinq pouces de long sur quatorze pouces de large et dix pouces de profondeur; mais enfin il fut vaincu, et mylord Donald O'Brian, comte de Kildare, déclara, en repoussant fièrement son assiette, qu'on avait quelque chose de mieux à faire que de manger toujours.



Nous glissions avec nos raquettes. (P. 205, col. 2.)

Je demandai quelle était cette chose meilleure que la précédente.

Il répondit que si manger était bon, boire était meilleur encore.

Et il tendit son verre si joyeusement que j'envoyai Marion à la cave, craignant que Beaupoil n'eût fait en lui-même une réflexion pareille à celle de Kildare, et que, trouvant que boire était meilleur que manger, il ne desséchât quelques bouteilles de mon meilleur vin de Bourgogne.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171 et 186.

Enfin, quand tout le monde eut honorablement déjeuné ou dîné (suivant le nom que vous voudrez donner à ce repas), comme la neige tombait à gros flocons et couvrait tout le pays de façon que chacun était enfermé dans sa maison, et que les loups seuls étaient dehors, je priai mes hôtes, pour les occuper et les distraire, moitié pour les connaître mieux, d'achever le récit de leurs aventures.

Montluc le Rouge me remercia de ma curiosité et dit : « A toi de parler, Kildare! tu es éloquent de naissance, et d'ailleurs je m'en rapporte à toi, et monsieur le curé aussi. »

Au même instant Marion rentra sous un prétexte: elle avait tout entendu. Elle portait dans ses bras une pile de plats et d'assiettes dont on aurait pu remplir une caisse de trois pieds de long sur trois pieds de large et trois pieds de profondeur. Elle déposa sur le buffet cette masse énorme, et, mettant ses poings sur ses hanches, se mit à sourire comme elle savait faire, c'est-à-dire de façon à effrayer un guerrier moins brave que Beaupoil.

Je l'engageai à continuer son service, mais elle n'en voulut rien faire et donna pour raison : « Ça ne me gêne pas, monsieur le curé, qu'on parle devant moi, ça ne m'empêche pas de ranger ma vaisselle dans le buffet... Au contraire! parlez, monsieur de Kildare, parlez, je n'écoute pas. Au contraire! »

« Lord Kildare la regarda en riant, suivant sa coutume, et dit : « Puisque c'est ainsi, Marion, et puisque vous me le permettez, je vais reprendre mon récit. Mais d'abord... (ce fut une petite malice de l'Irlandais)... allez chercher Beaupoil. Je veux que Beaupoil m'entende... Si Beaupoil ne vient pas, je ne dirai rien... »

Elle leva les épaules et alla chercher son mari, qui s'empressa de monter aussitôt. Le café étant servi, le comte de Kildare prit la parole et continua son récit en ces termes :

« Nous en étions restés cette nuit à notre expédition de la baie d'Hudson, n'est-ce pas?... Je vous ai dit qu'il s'agissait d'aller à trois cents lieues de la Tour-Montluc, du lac Érié et de tous nos amis, d'emporter sans artillerie un fort gardé par soixante canons, cinq cents hommes, trois frégates et leurs équipages, et pourvu de vivres et de munitions pour

un long siége... Franchement, c'était absurde, car les Anglais étaient sur leurs gardes et ils avaient trente fois plus de monde que nous. Mais c'était héroïque... Le vieux baron de Montluc dit que c'était nécessaire pour le salut de la colonie, qui manquait d'armes et de munitions. Montluc le Rouge ajouta que c'était sûr et qu'il s'en chargeait.

» Enfin nous avions confiance en lui, et nous partîmes quarante qui, sous sa conduite, croyions bien en valoir quatre mille. Moi-même, qui le connaissais depuis cinq jours à peine, mais qui l'aimais déjà comme un frère, je le suivais avec une confiance qui aurait bien étonné nos vieux capitaines d'Europe.

» Si vous me demandez pourquoi je le suivais et pourquoi j'avais confiance, moi que rien ne plaçait sous ses ordres excepté ma propre volonté, je vous avouerai que mes motifs étaient assez difficiles à démêler, même pour moi, mais qu'au fond j'avais une terrible envie de montrer à Mlle Athénaïs de Montluc, qui paraissait croire que personne au monde ne pouvait être l'égal de son père ou de son frère, que Donald O'Brian, comte de Kildare, n'avait à craindre de comparaison avec personne, et que s'il s'agissait de risquer sa vie, il était sur ce point aussi préparé que n'importe qui.

» Et, foi de Kildare! je n'avais pas tort de me lancer au hasard dans cette aventure, car à peine avais-je annoncé ma résolution, lorsque je fus récompensé d'un regard de ces beaux yeux bleus, les plus beaux de l'univers, et d'un sourire divin qui m'aurait donné le courage, non pas seulement d'affronter à moi seul toute l'armée anglaise, mais encore d'aller de la baie d'Hudson au pôle arctique et de celui-ci au pôle antarctique...

» Donc, pour laisser là les demoiselles aux yeux bleus qui n'ont pas grand intérêt pour vous, monsieur le curé, et pour revenir à mon récit, nous étions en marche depuis neuf jours vers la baie d'Hudson à travers des forêts, des étangs et des rivières glacées, et une neige profonde, mais dure, sur laquelle nous glissions avec nos raquettes de bois, lorsqu'une nuit, au moment où nous venions d'abattre un certain nombre d'arbres, d'en faire une cabane provisoire et de nous endormir autour du feu sous la garde de deux sentinelles, voilà qu'on entend un hurlement lugubre dans la profondeur du bois.

Tu ne m'attendais pas, frère? (P. 206, col. 1.)

» Aussitôt tout le monde se lève et met la main sur ses armes, Montluc le Rouge le premier. En même temps, il nous fit signe de rester immobiles. Il écoutait. Un second hurlement, plus terrible, et plus sinistre que le premier, se fit entendre, et, s'il faut tout avouer, me fit frissonner jusque dans la moelle des os.

» Vraiment, dans cette forêt de trois cents lieues d'épaisseur, au milieu des bêtes sauvages de toute espèce, loin de toute créature humaine, de toute ville, de tout village, ces grands arbres longs et maigres ressemblaient à de grands squelettes décharnés qui étendaient sur nous leurs bras noirs, et ces deux hurlements étranges semblaient être la voix des cimetières. Je crois que plusieurs de ceux qui étaient parmi nous eurent la même impression.

» Un troisième hurlement se fit entendre, bien plus rapproché que les autres. Un de nos sauvages cria : « Ce sont des coyottes qui sentent le gibier et qui nous suivent. »

» Je demandai : « Qu'est-ce que c'est que des coyottes ? »

» Montluc me répondit très-vite : « Ce sont les loups de ce pays-ci. Mais il se trompe, si c'étaient des coyottes, j'entendrais leurs pas sur la neige. »

» Au même instant un quatrième hurlement se fit entendre et fut suivi presque aussitôt d'un miaulement étrange. On eût dit un chat sauvage faisant tête à un loup.

» Montluc alors fit signe à tous de s'asseoir ou de se coucher et dit : « C'est Buffalo ! » A ces mots tout le monde parut tranquille. Buffalo sans doute était l'ami de toute la société réunie cette nuit-là sous les chênes. Moi, sans savoir pourquoi, je fus content de savoir que Buffalo approchait.

« Est-il seul? demandai-je à Montluc.

— Non. Ils sont deux. Celui qui hurle, c'est Buffalo; celui qui miaule, c'est Charlot.

— Quel Charlot?

— Mon jeune frère, que tu ne connais pas encore. Buffalo est le seul survivant de la tribu des Ériés dont il était autrefois le prêtre. Comme ma mère descend du dernier chef de la tribu, Buffalo, quand tous les autres furent exterminés (il n'échappa que par miracle), s'attacha à notre famille. Le Père Fleury, qui aurait converti le faux prophète Mahomet si ce vieux coquin avait passé à sa portée, voulut convertir Buffalo.

» Cela dura longtemps. Buffalo ne voulait pas être converti. Le Père Fleury est persévérant. Buffalo est entêté. Il y eut entre eux des controverses terribles, et ma mère, qui les aimait tous deux, avait grand'peine à les réconcilier. Devine ce qui arrêtait la conversion... Buffalo voulait bien croire et suivre en tout les conseils du Père Fleury, mais il voulait aussi garder le droit de scalper ses ennemis.

» Quand on lui disait qu'il faut nous aimer les uns les autres, il répondait : « Est-ce que les Iroquois nous aiment, eux qui ont massacré tous mes frères de la tribu des Ériés? Est-ce que les Anglais nous aiment, eux qui nous tirent des coups de fusil toutes les fois qu'ils nous rencontrent ?... Non, non, je veux scalper mes ennemis tant que je pourrai, et si le Père Fleury ne veut pas que je scalpe, eh bien, je ne veux pas être de sa religion. »

A la fin, un jour, en l'absence du Père Fleury, mon père, qui riait des scrupules de Buffalo, lui dit : « Écoute, Buffalo, toi et moi, nous sommes deux vieux compagnons de guerre, n'est-ce pas?... Et tu ne m'as jamais vu rien faire qui fût indigne d'un homme d'honneur, blanc ou rouge, n'est-ce pas ? » Et comme Buffalo en convenait : « Eh bien, continua mon père, tu sais aussi que je suis bon catholique, et le Père Fleury en est bien sûr et te le dira quand tu voudras... As-tu jamais vu pourtant que j'aie fait grâce à quelqu'un de ceux qui massacrèrent par surprise mes amis et mes enfants?... Jamais, n'est-ce pas? Eh bien, fais comme moi, Buffalo... scalpons quand il faudra... nous en serons quittes pour nous en repentir, pour nous confesser au Père Fleury et pour demander l'absolution, qu'il nous fera attendre, mais qu'il ne nous refusera pas... — Puisque c'est comme ça, dit Buffalo, je vais me faire baptiser tout de suite. » Et il alla, et fut baptisé et devint un très-bon catholique. Et pour preuve de la pureté de sa foi, je te dirai que si tu veux lui montrer de la main un hérétique anglais ou un Iroquois, il courra lui fendre la tête avec son tomahawk. Souvent ma mère est obligée d'arrêter l'ardeur de son zèle. Mais quand ma mère a parlé, c'est comme s'il avait entendu la parole de Dieu même; il ne sait plus qu'obéir.

» Tu comprends maintenant comment Buffalo a entrepris l'éducation de mon jeune frère Charlot. Il lui a appris à courir, à grimper aux arbres, à nager, à tirer de l'arc, à tirer des coups de fusil, à pêcher... tout ce qu'il savait enfin. Et Charlot, qui a des dispositions merveilleuses, a bien vite surpassé son maître. Il a même appris la danse des ours, le hurlement des chiens esquimaux, le miaulement des chats sauvages, le cri des castors et cinq ou six autres talents dont vous n'avez aucune idée, vous autres gens d'Europe, et qui sont aussi précieux en ce pays que l'art de saluer, de danser et de faire des compliments à la cour de Versailles. Aussi Charlot et Buffalo ne se quittent presque jamais. Buffalo est avec le Père Fleury notre plus vieil ami. Dans l'occasion, il est notre interprète et notre ambassadeur auprès des sauvages. Surtout il est la sentinelle qui veille sur le lac Érié et que rien ne pourrait effrayer ni corrompre.

» Quand mon père et moi nous sommes partis pour quelque expédition, c'est Buffalo qui garde la Tour-Montluc. Aujourd'hui, comme mon père est au logis, Buffalo a pu servir de guide à Charlot... Et tiens, les voilà tous deux. »

» Au même instant nous vîmes glisser sur la neige durcie deux ombres, plus rapides que deux éclairs. Montluc le Rouge ne s'était pas trompé, c'étaient bien Buffalo et Charlot.

» Pendant que le vieux Peau-Rouge se tenait immobile, à l'écart, dans une attitude pleine de respect et de dignité, l'enfant se jeta dans les bras de son

frère, en lui disant : « Tu ne m'attendais pas, frère!

— Non, Charlot, lui dit Montluc en riant; mais puisque te voilà, tu es le bienvenu. Je te croyais sur les bords du Mississipi avec le Père Lallemand.

— Ah! répliqua l'enfant avec un soupir, je devrais y être en effet; mais on ne fait pas toujours tout ce qu'on veut.

— Le Père Lallemand n'a plus voulu de toi? demanda Montluc; tu le gênais dans ses conversions.

— Le Père Lallemand ne convertira plus personne, répondit Charlot.

— Oh! oh! qu'est-il donc arrivé?

— Oh! mon Dieu! on l'a scalpé, voilà tout.

» Pour te dire la chose en deux mots, voici : Le neuvième jour après notre départ, nous étions lui et moi sur le bord de la rivière des Illinois, et nous venions (c'est-à-dire le Père Lallemand venait) d'y planter une croix sur un tertre et dire la messe.

» Moi, aussitôt la messe dite, je vais chasser pour trouver de quoi déjeuner, car nous n'avions pas d'autres provisions que du sel et un peu de viande sèche. Le Père Lallemand se met à ramasser du bois pour allumer du feu et faire cuire mon gibier.

» Au bout d'une heure je rencontre un troupeau de dindons sauvages; j'en abats deux à balle franche et je les apporte au bon Père. Mais voyez le malheur! un parti d'Illinois qui chassaient dans le voisinage l'avait rencontré, interrogé. Le bon Père leur avait prêché l'Évangile. Les Illinois, le prenant pour un sorcier, l'avaient lié à un arbre, scalpé à demi, et dansaient autour de lui. L'un d'eux, le chef de la troupe sans doute, ou peut-être quelque prêtre de la tribu, s'approcha de lui avec un couteau et commença à le dépecer tout vivant. Ses compagnons riaient, chantaient et criaient.

» Voyant ça, je rampe dans l'herbe, qui était épaisse et haute (personne ne pouvait me voir), je vise le sorcier illinois au moment même où le Père Lallemand allait mourir, et je lui tire un coup de carabine en plein front. Son affaire ne fut pas longue. Il tomba raide mort. Les Illinois, ne sachant d'où venait ce coup inattendu, crurent voir la main du Seigneur s'abattre sur eux. Tous s'enfuirent sans regarder derrière eux. Aussitôt que je fus seul, je détachai le Père Lallemand, qui me donna sa bénédiction et mourut dans mes bras, en m'exhortant à retourner à la Tour-Montluc. Que faire étant seul? Je suivis son conseil, après l'avoir enterré au pied de la croix qu'il avait plantée lui-même, et j'arrivai juste vingt-quatre heures après votre départ.

» Ma mère a voulu me retenir; mon père hésitait un peu. Le Père Fleury disait que Dieu, qui m'a si visiblement protégé dans cette expédition malheureuse, se lasserait peut-être de veiller sur moi.

— Et toi, demanda Montluc, que pensais-tu?

— Moi, répondit l'enfant, je brûlais d'impatience de vous rejoindre, et j'avais peur que vous ne prissiez le fort d'Hudson sans moi; mais, grâce à Dieu! me voilà, vous voilà, nous voilà!... Grâce à Dieu et à mon vieux Buffalo, qui a bien voulu me servir de guide malgré ses soixante-cinq ans... A propos, quel jour donnera-t-on l'assaut?

— Après-demain, répondit Montluc.

— A propos, dit Charlot, le père m'a donné un billet pour toi. Le voici.

« Mon cher fils,

» Charlot vient d'arriver. Il te racontera le martyre du bon Père Lallemand; c'est un grand malheur pour la colonie. Il ne se contentait pas de convertir les sauvages, il inclinait leurs âmes vers nous. Il en faisait de fidèles alliés de la France. Charlot a voulu te rejoindre. Je l'y autorise. Veille sur lui avec soin, mais comme on doit veiller sur un Montluc. Écarte-le seulement des dangers inutiles. Pour le reste, montre-lui son devoir comme je te l'ai montré à toi-même quand tu étais encore enfant. Le Père Fleury est retourné chez les Iroquois; avant peu nous aurons de ses nouvelles. Avec quelle impatience nous attendons des tiennes, tu le devines. Ta sœur Athénaïs n'en dort pas. Ta mère passe la moitié du jour au pied du crucifix; quant à Lucy, elle ne dit rien, mais elle regarde à tout moment une vieille carte de la baie d'Hudson, dressée autrefois par le Père Fleury; elle mesure les distances, elle compte les jours qu'il faut pour aller et revenir; enfin elle ne vit plus. Pour moi, je t'attends dans quinze jours et vainqueur. Votre entreprise est telle, qu'il n'y a pas de milieu entre vaincre et périr; mais j'ai confiance que tu vaincras.

» MONTLUC.

» Mes compliments à lord Kildare. »

» Ayant lu ce billet, Montluc dit à Charlot et à moi d'aller dormir, et il resta seul avec le vieux Buffalo. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



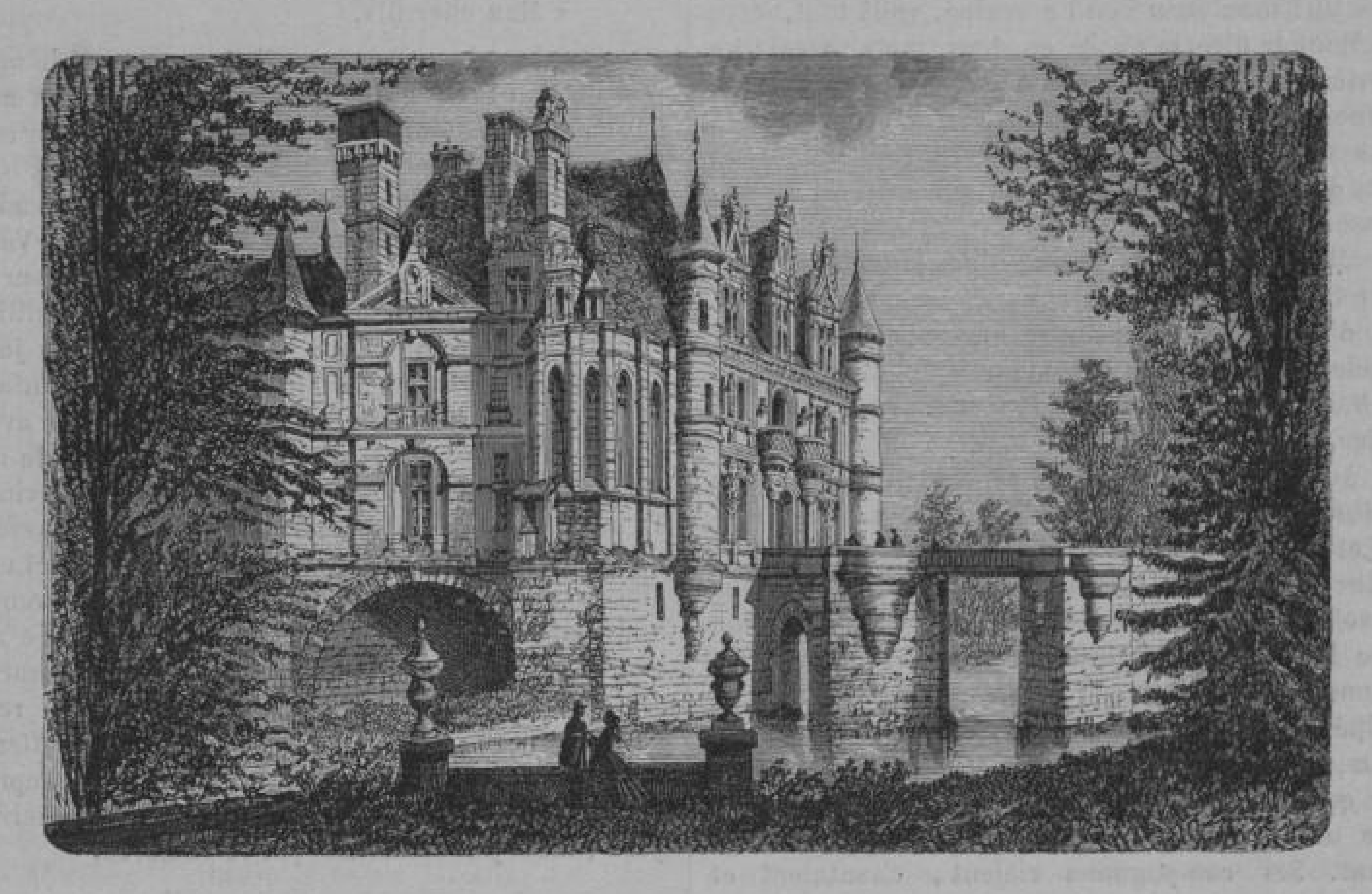
A TRAVERS LA FRANCE

—

CHATEAU DE CHENONCEAUX.

Le château de Chenonceaux est une des célébrités artistiques du bassin inférieur de la Loire. Ce beau pays, longtemps appelé le Jardin de la France, devint au XVIe siècle le séjour préféré de nos rois, qui s'y firent bâtir de splendides résidences. A leur exemple, les grands seigneurs de la cour élevèrent à grands frais, soit dans la vallée du fleuve, soit sur les bords de ses principaux affluents, des châteaux où furent épuisées toutes les ressources de l'art si ingénieux de la Renaissance. Tandis que François Ier préparait les merveilles de Chambord, reconstruisait le palais de Blois, embellissait celui d'Amboise, Thomas Bohier, receveur général des finances en Normandie, jetait sur un pont, au milieu du Cher, au sud d'Amboise, près du village de Chenonceaux, dont il avait acheté la seigneurie, les fondements d'une magnifique demeure. Les constructions étaient fort peu avancées lorsque Bohier mourut, débiteur de l'État, qui confisqua son fief. La situation singulière du château plut à François Ier, qui le continua. Diane de Poitiers, qui le reçut d'Henri II, se plut à l'embellir; mais elle dut le céder à la reine Catherine de Médicis, qui l'acheva. Louise de Vaudemont, femme d'Henri III, y passa dans le deuil les dernières années de sa vie. Après avoir eu d'autres illustres possesseurs, cette demeure est arrivée presque intacte jusqu'à nos jours. Grâce aux réparations intelligentes qu'y fait exécuter, depuis plusieurs années, son dernier propriétaire, on peut même dire que le Chenonceaux moderne n'a rien à envier aux temps de sa plus grande splendeur.

La masse du château est reliée aux deux rives du Cher par les deux extrémités du pont qui le supporte, précédée, d'un côté, d'une grosse tour ronde qui en défendait l'entrée. La façade principale s'élève entre deux tourelles ; trois belles lucarnes la surmontent.



Château de Chenonceaux.

A gauche s'arrondit l'abside de la chapelle, construite dans un style très-rapproché du gothique : nos ancêtres, même après avoir quitté les traditions nationales pour reprendre celles de l'antiquité, préférèrent longtemps l'architecture ogivale pour les édifices religieux.

A l'intérieur du château, on remarque surtout les vitraux de la chapelle et le confessionnal de François Ier, de belles cheminées, dont l'une est attribuée à Germain Pilon, de charmants portraits, et des prisons pratiquées dans les piles du pont.

Un beau parc, dépendant du château, s'étend sur la rive droite du Cher, dont la vallée, à Chenonceaux, présente les plus charmants aspects.

A. SAINT-PAUL.





Une poignée de main à l'américaine. (P. 211, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XII

Un peu de lumière. — Voyage de Châteauroux à Paris — Exploits de Kit. — On ne peut plus aller directement à Nancy.

L'homme boudeur eut beaucoup de peine à retenir un rugissement de colère; et si sa puissance avait répondu à son désir, l'étranger se serait trouvé subitement transporté dans les régions les plus lointaines et les plus inhospitalières.

Sa femme, heureusement, montra des sentiments plus humains et se mit à sourire.

Les savants les plus autorisés estiment à dix mille, en chiffres ronds, les espèces de sourires qui peuvent s'épanouir sur les lèvres de l'homme, pour exprimer la variété infinie de ses sentiments.

Voici comment ils décrivent le sourire commercial :

Vous entrez dans un magasin, sans que votre contenance laisse encore soupçonner quelles peuvent être vos intentions. La dame de comptoir fait trois pas vers vous et commence cette gracieuse pantomime que les Anglais définissent « se laver les mains dans une eau invisible avec un savon fantastique »; en d'autres termes, elle se frotte les mains, pour gagner du temps. Si vous continuez à garder le silence, la dame de comptoir se penche légèrement en avant, la tête un peu relevée; c'est alors qu'elle vous adresse le sourire commercial, dont le caractère particulier est d'exprimer à la fois la curiosité et la bienveillance. Ce sourire vous dit clairement : « Je ne sais pas ce que vous désirez, mais, quel que soit votre désir, nous serons trop heureux de le satisfaire; si vous ne désirez rien, nous ne vous en voudrons pas pour cela. »

Voilà précisément le sourire que la femme du concierge adressa à Tommy, sans négliger un seul détail de la pantomime qui le précède, l'accompagne et lui donne toute sa valeur.

« Mon Dieu, madame, dit Tommy en rendant sourire pour sourire, pardonnez-moi d'être aussi importun. J'avais oublié de vous demander si ce M. Poignant exploitait seul sa fabrique ou bien s'il avait des associés.

— Il en avait un, répondit la dame avec empressement. Je le vois encore d'ici, il avait des favoris...

— Des favoris de préfet? dit vivement Tommy, qui se souvenait des renseignements donnés par le vieux Sphinx sur la personne de Jules Charlier.

— Justement cela, dit la dame d'un air surpris; vous le connaissez donc?

— Non, mais j'ai entendu parler de lui. Sa jeune femme était très-élégante, n'est-ce pas? »

La dame fit une moue significative et remua lentement la tête de haut en bas pour exprimer combien la jeune femme était élégante.

« Ils avaient un petit garçon, je crois? continua Tommy avec le sourire de l'homme qui a deviné le

1 Suite — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177 et 193.

mot de l'énigme, mais qui se donne le plaisir de multiplier les questions avant de le prononcer, afin de prolonger son plaisir, de faire montre de sa sagacité et d'exciter l'admiration de l'assistance.

— Un amour d'enfant! s'écria la dame en joignant les deux mains. Seulement, quand il venait chez monsieur, avec ses parents ou avec sa bonne, j'avais toujours l'œil au guet, parce qu'il était vif comme un écureuil et malin comme un singe. Malin, mais bon comme du pain, et franc! Cet enfant-là n'a jamais fait un mensonge! »

En prononçant ces dernières paroles, la dame jeta un regard significatif du côté d'Isidore *junior*, qui baissa le nez d'un air rechigné.

« Et le nom de cette famille? demanda Kit, en adressant à son associé un sourire d'intelligence. Il était sûr du nom et ne le demandait que pour la forme, par manière de plaisanterie.

— Charpentier, » répondit la dame sans la moindre hésitation.

Le sourire de Kit se changea en grimace. Pour exprimer son cruel désappointement, il eut recours à un mot énergique, mais peu distingué, qu'il avait appris d'un commis voyageur; il s'écria : « Enfoncés! »

Tommy fronça ses noirs sourcils, réfléchit un quart de seconde et demanda à la dame si elle était bien sûre que ce fût ce nom-là et non pas un autre; par exemple : Charlier.

La bonne dame le regarda d'un air soupçonneux, comme si ses paroles cachaient quelque piége ou quelque mystification. Mais comme la physionomie de Tommy n'exprimait d'autre sentiment que celui de l'attente et de la curiosité, elle répondit avec un petit mouvement d'impatience : « Oui, Charlier! c'est bien ce que j'ai dit.

— Tu as dit Charpentier! grogna l'homme boudeur d'un ton rogue. Charlier et Charpentier, ce n'est pas la même chose! »

La dame admit le fait avec beaucoup de bonne grâce et avoua en riant qu'elle confondait souvent les noms les uns avec les autres, tantôt parce que la langue lui fourchait, tantôt parce que sa mémoire lui jouait des tours.

« Cela peut arriver à tout le monde, » dit sèchement Tommy, choqué du ton brutal de l'homme boudeur; et se tournant avec courtoisie du côté de la dame, il la pria de lui dire ce qu'était devenue la famille Charlier.

« Ce qu'ils sont devenus? dit-elle en secouant la tête d'un air pensif; je donnerais je ne sais quoi pour le savoir moi-même, car, s'il y a au monde une famille de braves gens, c'est bien celle-là. Mais il y a plus de dix ans qu'ils ont quitté Châteauroux et en dix ans il se passe bien des choses. C'est tout de même drôle, la vie de ce monde; on connaît les gens, on les aime, on croit que ça durera toujours : les gens s'en vont, et c'est comme s'ils étaient morts pour vous et vous pour eux.

— Savez-vous du moins, demanda doucement l'homme-fourmi, où ils comptaient s'établir en quittant Châteauroux?

— Je l'ai su, répondit la dame en prenant un air confus et mortifié. C'est moi qui ai aidé Solange, leur domestique, à faire le déménagement, et elle me l'a dit, et madame me l'a dit aussi; mais il y a de cela dix ans et ma mémoire ne vaut rien. Ils devaient passer quelques jours à Paris, chez un frère de madame; mais les meubles s'en allaient tout droit par là-bas, dans le Midi, du côté de Nancy. »

Isidore, malgré la supériorité prétendue de sa culture intellectuelle, laissa passer sans sourciller cet énorme solécisme géographique. Ce fut Tommy qui le releva, mais avec beaucoup de délicatesse : « Il me semble, dit-il d'un ton insinuant, que Nancy serait plutôt dans l'Est que dans le Midi.

— Hélas! mon cher monsieur, répondit la dame d'un ton pathétique, l'Est ou le Midi, cela ne fait pas grande différence, quand les gens s'en vont si loin, si loin, qu'on est sûr de ne jamais les revoir!

— Il y a du vrai là dedans, » dit Tommy avec un sourire plein de bonté et de sympathie. Mais il n'oublia pas qu'il était venu à Châteauroux pour affaires, et il reprit aussitôt de son ton d'homme d'affaires : « Puisque vous avez mauvaise mémoire, comment avez-vous pu vous souvenir qu'ils allaient du côté de Nancy?

— Je vais vous le dire. Tout le monde sait ce que c'est que les broderies de Nancy. Solange me disait avant de partir : « Je t'écrirai, et je t'enverrai des « broderies de Nancy; on dit que c'est tout près de « chez nous. » Je ne lui en veux pas du tout d'avoir oublié les broderies, mais elle aurait pu m'écrire; Isidore était là pour me lire ses lettres et pour y répondre. »

Tommy approuva d'un signe de tête et poursuivit son interrogatoire. « Savez-vous, dit-il, si M. Charlier avait l'intention de continuer la fabrication des bougies stéréolithes?

— Oh Dieu! non, il n'y songeait pas! répondit la bonne femme avec énergie. Ces bougies-là coûtaient plus d'argent qu'elles n'en rapportaient. M. Poignant est retourné à ses vignes; M. Charlier a entrepris un drôle de commerce. Dis donc, Isidore, aide-moi un peu : qu'est-ce que vend donc le fils aîné du père Poirot, tu sais bien, ces choses pour les fabricants de papiers peints?

— Fécules piquées! grommela laconiquement Isidore.

— Fécules piquées, répéta tranquillement Tommy, nous savons ce que c'est; mon ami et moi, nous avons eu à nous occuper quelquefois de ces sortes d'affaires. Madame, nous vous remercions de votre obligeance. Avec ce que nous savons, il ne nous sera pas difficile de découvrir l'entrepôt de M. Charlier.

— Vous croyez que vous le trouverez? demanda la brave femme avec un mélange de doute et d'admiration.

— J'en suis sûr! répondit Tommy avec assurance.

— Tu entends! Tu vois ce que c'est que l'instruction! » dit la femme d'Isidore à son héritier présomptif, qui était un élève peu distingué et peu assidu de l'école mutuelle.

« Monsieur, dit-elle en faisant deux pas vers Tommy, si vous les retrouvez vivants, les uns ou les autres, serait-ce un effet de votre bonté de leur faire savoir que Marie Suchet les aime toujours, surtout M. Émile. Quel joli garçon ce doit être aujourd'hui! et dire que je ne le reverrai peut-être jamais!

— Madame, répondit respectueusement Tommy, je me charge très-volontiers de vos compliments, et je suis sûr d'avance qu'ils seront fort bien accueillis. Tout ce que vous nous avez dit de la famille Charlier nous donne le plus grand désir de la connaître. Une poignée de mains à l'américaine, si vous le voulez bien! Vous êtes une femme de cœur et nous sommes très-honorés d'avoir fait votre connaissance.


La main de Kit s'abattit sur son épaule. (P. 213, col. 1.)

— Très-honorés! » répéta Kit à son tour, et il administra à Mme Isidore une de ces poignées de mains dont on se souvient longtemps.

L'homme boudeur se passa de poignées de mains; il faut convenir qu'il n'avait guère mérité d'en recevoir. Quant à sa femme, elle eut les larmes aux yeux, quand Tommy s'engagea spontanément à lui donner des nouvelles de la famille Charlier.

« Et je le ferai! » dit chaleureusement Tommy en trottinant à côté de Kit. Car le géant, pressé par une faim canine, avait allongé le pas sans s'en apercevoir.

« Vous n'avez pas besoin de le dire, répondit le géant, vous avez toujours eu un faible pour les braves gens.

— Surtout quand ils ne font pas de pareilles enjambées, » répliqua le petit homme en s'arrêtant tout essoufflé.

Ces messieurs dînèrent fort gaiement. Ce qui les animait, ce n'était pas seulement la satisfaction fort légitime d'avoir mis leur affaire en bon chemin: il plaisait à ces deux braves garçons que l'énorme fortune du vieux Cob tombât entre les mains d'une famille de braves gens.

Au dessert, Kit leva son verre en grande cérémonie, et dit: « A la santé de cette femme, et que Dieu bénisse son bon cœur!

— A sa santé, répondit Tommy. Je bois aussi à la santé de la famille Charlier! » Et, contre sa coutume, il but, sans s'y reprendre à plus de deux fois, un énorme petit verre de vin de Bordeaux.

Le voyage de Châteauroux à Paris mit la patience des deux amis à de rudes épreuves. Mais, comme disait Kit à chaque contre-temps nouveau: « Nous en avons bien vu d'autres! »

Depuis la veille, tous les services du chemin de

fer étaient désorganisés. Paris, menacé d'un siége, était en train de s'approvisionner, et mettait toutes les voies ferrées en réquisition. « C'est trop juste ! » disait le bon Kit, au lieu de maugréer. Sa vieille tendresse pour le cher Paris de ses rêves s'était accrue à l'idée que la grande ville était en danger, qu'elle pouvait souffrir un jour de la famine.

Les bestiaux, les sacs de blé et de farine, les grandes caisses de conserves, les munitions, les canons, les armes de toute espèce avaient le pas sur tous les voyageurs, excepté sur les voyageurs en pantalon garance, qui s'en allaient, le sourire sur les lèvres, à la défaite et à la mort.

Les convois de ravitaillement et les convois de troupes se succédaient si rapidement que le train des voyageurs trouvait à grand'peine, et seulement à de longs intervalles, le passage libre pour se sauver d'une gare d'évitement à une autre. On aurait dit un animal craintif, que le bruit effraye, qui n'ose se risquer en plaine, et qui se sauve d'un terrier à un autre, quand il croit qu'on ne le guette pas.

Chaque fois que le train des voyageurs avait atteint un de ces refuges, la machine essoufflée ne faisait plus entendre qu'un ronflement monotone, comme un géant qui se repose des fatigues du jour, et elle semblait avoir fait un ferme propos de ne plus jamais repartir. Comme ces haltes fréquentes ne duraient jamais moins de cinq à six heures, les voyageurs nerveux commençaient par se plaindre amèrement, puis ils grinçaient des dents, puis ils tombaient dans un sombre désespoir et finalement dans une prostration complète. Les voyageurs sociables jouaient aux cartes, racontaient des histoires et se passaient des journaux de portière en portière ; les épicuriens buvaient et mangeaient pour tuer le temps. Mais il ne suffisait pas d'être épicurien pour se livrer à cet exercice, il fallait encore avoir été prévoyant, car, à toutes les gares, les buvettes étaient à sec et les buffets semblaient avoir été mis au pillage. Tommy, quoiqu'il fût d'un tempérament nerveux, jouissait de l'inappréciable faculté de s'endormir, où, quand et comme il le voulait.

Quant à Kit, c'était le voyageur le plus sociable qui eût jamais mis le pied sur le plancher d'un wagon ou sur le pont d'un bateau. Il pouvait causer avec le voisin le plus insipide, sans jamais rien perdre de sa bonne humeur et de son entrain. Il mangeait et buvait, quand il avait de quoi manger et boire ; mais il n'avait pas son pareil pour faire diète, en cas de besoin, sauf à se rattraper à la prochaine occasion. Il jouait aux cartes si l'on voulait, à condition que le jeu ne fût pas intéressé. Il était contre ses principes de jouer de l'argent.

Une des choses qui irritaient le plus les voyageurs nerveux, c'était la vue des convois qui défilaient sans fin ni trêve ; cette vue était pour Kit une source de distractions et de jouissances infinies.

Quand le train transportait des provisions, il comptait les voitures avec le plus grand soin, calculait à vue d'œil ce que chaque voiture pouvait contenir de têtes de bétail ou de sacs de farine, multipliait le premier nombre par le second et s'écriait en secouant la tête d'un air profond : « C'est toujours cela de plus, à supposer qu'ils assiégent Paris ! »

Si le train transportait des troupes, il se penchait hors de la portière, agitait son chapeau à tour de bras et ne cessait de pousser des hourras formidables, tout le temps que durait le défilé.

Il rugissait avec tant d'enthousiasme, qu'il en avait la figure cramoisie et la voix rauque ; mais il n'y prenait pas garde et recommençait avec un redoublement d'ardeur à la première occasion.

« Parce que, voyez-vous, disait-il à ses voisins, cela fait plaisir aux soldats qu'on les salue au passage ; ils comprennent qu'ils sont quelque chose et ils sentent qu'on les admire. Quand même je voudrais m'empêcher de crier, je ne le pourrais pas : songez donc, des gens qui s'en vont à la mort pour défendre leur pays ! »

A mesure que les haltes se multipliaient et devenaient plus prolongées, la sévérité du chef de train s'adoucissait. On finit par permettre aux voyageurs de descendre des voitures et de faire les cent pas pour se dégourdir les jambes. L'enthousiasme de Kit, n'étant plus emprisonné dans l'étroit espace d'un compartiment de première classe, se communiqua rapidement aux autres voyageurs, qui se mirent, sous sa direction, à agiter leurs chapeaux et à crier avec tant d'ensemble, que Kit avait l'air d'un chef d'orchestre. Les soldats agitaient leurs képis et répondaient par de joyeuses acclamations ; l'âme de Kit nageait dans la joie et les voyageurs étonnés le voyaient fréquemment ramener ses favoris sur sa figure, comme pour s'en faire une muselière. Tommy, qui seul comprenait cette pantomime, lui envoyait de temps à autre un de ses bons sourires.

Quand il fallut songer sérieusement à ravitailler le train des voyageurs, qui était menacé de la famine, ce fut Kit que l'on choisit d'un accord unanime pour diriger l'expédition. Kit choisit des hommes de bonne volonté, et s'en alla en pleine nuit, à travers champs, jusqu'à un village où tout le monde était couché. En un rien de temps, tout le monde fut sur pied.



Kit fit ses réquisitions de vivres et de porteurs avec une très-grande équité, mais avec une extrême énergie, qui n'excluait pas la bonne humeur ; rien qu'à le regarder, les plus récalcitrants devenaient doux comme des moutons.

Grâce à son activité et à son énergie, les voyageurs échappèrent au danger imminent de mourir de faim et de soif. Tout le reste du voyage, il sut se rendre si universellement agréable et utile, que ses compagnons lui votèrent des remercîments solennels. Quelque chose de cette considération et de cette gloire rejaillit sur Tommy, que Kit honorait de son amitié.

Les deux amis ne firent qu'un saut de la gare d'Orléans à la gare de l'Est.

La cour de la gare et les rues avoisinantes étaient occupées par des soldats de toutes les armes, qui attendaient, silencieux, en tenue de campagne. Tous les guichets où l'on distribue les billets étaient fermés.

« Mon ami, » dit Tommy à un homme d'équipe, qui trottait d'un air affairé.

Mais « mon ami » haussa les épaules d'un air bourru et continua à trotter du même air affairé. Au moment où il allait disparaître par une porte de service, la main de Kit s'abattit sur son épaule comme un grappin et, bon gré mal gré, « mon ami » fit volte-face.

« Où faut-il s'adresser pour avoir des billets? lui demanda Tommy; nous voulons aller à Nancy.



Par le flanc gauche, en avant, marche! (P. 214, col.)

— A Nancy! dit l'homme d'un ton bourru. Est-ce que vous êtes fous? Est-ce que vous ne savez pas qu'*ils* sont à Nancy? »

Puis, s'adressant directement à Kit: « Lâchez-moi, vous savez, ou je crie à la garde et je vous fais arrêter! »

Sur un signe de Tommy, Kit retira son grapin. L'homme d'équipe rajusta le collet de sa blouse, montra du doigt un placard manuscrit collé sur le mur et disparut par la porte de service.

Le placard manuscrit ne contenait que les mots suivants: « Le service des voyageurs est suspendu sur la ligne de l'Est jusqu'à nouvel ordre. »

XIII

Discussion à table entre le capitaine Tommy et le grenadier Kit. — Départ pour Bruxelles.

La figure de Kit s'allongea, celle de Tommy se rembrunit, mais pas pour bien longtemps.

« Nous partirons quand même! s'écria-t-il au bout d'une demi-minute de réflexion.

— Si vous le dites, c'est que cela sera, » riposta Kit avec une confiance absolue, et sa bonne figure reprit aussitôt ses proportions ordinaires. Sans perdre son temps en réflexions ou en commentaires, il se dirigea vers la porte qui s'était refermée sur l'homme d'équipe, tout disposé à l'ouvrir et, au besoin, à l'enfoncer.

« Non! pas par là! » dit Tommy en souriant, et il se mit à feuilleter son Indicateur des chemins de fer. Il reprit presque aussitôt: « Voici notre itinéraire, écoutez-moi bien.

— Je vous écoute de toutes mes oreilles.

— Nous entrons dans le premier restaurant où il y a de la place.

— Nous y entrons, » répéta Kit avec enthousiasme, car son dernier repas, et quel repas! ne lui laissait plus qu'un vague et lointain souvenir. Il aurait enduré la faim, s'il l'avait fallu absolument, et il aurait continué à étouffer ses bâillements avec un courage de stoïcien, comme il faisait depuis plus de deux heures. Mais la perspective inattendue que Tommy ouvrait devant ses regards remplit son cœur de joie et de reconnaissance. Il savait un gré infini à son associé d'avoir bien voulu se souvenir que la chair est faible et compatir à ses défaillances.

« Nous déjeunons de notre mieux, » continua Tommy.

Kit fit un signe d'approbation.

« Ensuite nous gagnons la gare du Nord, qui est à deux pas d'ici. La ligne du Nord communique avec celle de l'Est par plusieurs embranchements. Si tous ces embranchements sont fermés, nous poussons jusqu'en Belgique; nous gagnons le grand-duché de Luxembourg; nous rentrons en France par le point le plus rapproché de Nancy, et nous nous tirons d'affaire comme nous pouvons. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette route est deux ou trois fois plus longue que l'autre; mais d'abord nous n'avons pas le choix; ensuite, j'ai idée que nous regagnerons le temps perdu, en évitant de traverser d'abord les lignes françaises, ensuite les lignes allemandes. Puisqu'il est convenu que nous avons des

figures d'espions, on ne manquerait pas de nous arrêter à tous les postes et nous n'arriverions jamais à Nancy. En prenant l'ennemi à revers au lieu de l'attaquer de front, nous avons plus de chances de le battre.

— Oui, mon capitaine ! dit le géant en regardant le petit homme avec admiration.

— Par le flanc gauche, en avant marche ! » dit le petit homme en exécutant son propre commandement avec une précision militaire. Kit saisit les deux valises et emboîta le pas.

Kit, en appelant Tommy « mon capitaine », avait fait une allusion et non pas une plaisanterie. A l'époque de la guerre de Sécession, les deux amis s'étaient d'abord contentés de faire des vœux pour les armées du Nord, qui avaient pour mot d'ordre l'abolition de l'esclavage. Mais comme la guerre se prolongeait indéfiniment, ils se demandèrent un beau jour s'il n'était pas de leur devoir de mettre leurs personnes au service de leurs principes. Rien ne les y obligeait, sinon la délicatesse de leur conscience.

Kit, en sa qualité de Canadien, n'avait pas grand'chose à voir dans les querelles intérieures des États-Unis. Tommy, qui appartenait au Sud par sa naissance et au Nord par ses principes, avait les prétextes les plus plausibles pour rester neutre. Ils ne se payèrent point de ces raisons et, après une curieuse conversation qui les attacha plus étroitement l'un à l'autre par les liens d'une profonde estime, ils allèrent s'enrôler dans un régiment d'infanterie.

Tommy avait fait la chose froidement, méthodiquement, en véritable Anglo-Saxon, qui s'est dit : « Je ferai cela, » et qui le fait résolûment, mais sans enthousiasme.

Aux premiers roulements du tambour, le cœur de Kit bondit dans sa poitrine et le vieux sang français bouillonna dans ses veines. Ce qui transforma son ardeur en enthousiasme et sa valeur en véritable *furia francese*, ce furent les hourras qui saluaient le régiment au passage et les fleurs que les dames lançaient du haut des balcons.

Tous ces vieux souvenirs lui étaient revenus, entre Châteauroux et Paris, à la vue des soldats qui s'en allaient à la bataille. Voilà pourquoi il avait agité son chapeau avec tant de frénésie qu'il en avait tordu le bord. Voilà pourquoi il avait rugi avec tant de véhémence, qu'il en était encore tout enroué. Kit n'était pas un grand psychologue, ni un orateur bien éloquent ; mais il croyait fermement que ce qui lui avait fait plaisir, à lui, devait faire plaisir aux autres, et il agissait toujours en vertu du principe : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même, » lequel principe en vaut bien un autre, et même plusieurs autres.

Quand le colonel du régiment avait vu apparaître les deux recrues, il avait souri à Kit et il avait froncé le sourcil en regardant Tommy, qui ne payait pas de mine, en tant que fantassin. Comme il faisait des difficultés, Kit lui avait dit tranquillement : « Ni l'un ni l'autre, ou tous les deux. Voilà nos conditions, si elles ne vous conviennent pas, nous chercherons ailleurs ! » Le colonel se le tint pour dit et accepta Tommy pour ne pas perdre Kit.

Il ne tarda guère à s'apercevoir qu'il avait fait une bonne affaire. Si Kit était le plus beau grenadier et le plus intrépide soldat du régiment, Tommy devint pour lui un secrétaire sans pareil. Comme monsieur le secrétaire était mauvais marcheur, on lui donna un cheval. Une fois à cheval, il montra en plusieurs rencontres une telle intelligence, une telle audace et un tel sang-froid, qu'on le transforma en aide de camp avec le grade de capitaine.

Puisque, en vertu des règles de la guerre, le meilleur soldat est celui qui fait le plus de mal à l'ennemi, Tommy se montra meilleur soldat que Kit, et cependant Kit faisait un terrible usage de sa baïonnette. Tommy n'avait pas son pareil pour tendre des piéges aux Sudistes, et pour organiser quelqu'une de ces bonnes petites surprises nocturnes, qui déroutent les officiers les plus expérimentés et épouvantent les plus braves soldats.

Quand la guerre fut terminée par le triomphe du Nord, les deux héros retournèrent tranquillement à leurs affaires, et ne se vantèrent jamais de leurs exploits.

Ce silence obstiné, si extraordinaire en apparence, pouvait s'expliquer par plusieurs causes toutes simples et toutes naturelles. Les deux héros étaient profondément modestes ; ce n'était pas pour le plaisir de se battre ou de raconter leurs prouesses qu'ils avaient pris les armes, c'était pour obéir aux prescriptions de leur conscience. Pour les âmes bien nées, les souvenirs de la guerre civile ont toujours quelque chose d'amer et de triste, même quand c'est la bonne cause qui a triomphé. A ces raisons d'un ordre supérieur se joignait un motif de prudence professionnelle.

Comme hommes d'affaires, les deux amis avaient des relations avec le Sud aussi bien qu'avec le Nord. Incapables, l'un et l'autre, de renier, soit par leurs paroles, soit par leur silence, les principes de justice et d'humanité qui les avaient conduits une première fois en prison et, plus tard, sur le champ de bataille, ils évitaient avec soin de provoquer ces discussions irritantes et stériles, où chacun des adversaires s'affermit dans sa propre opinion, et d'où les plus vieilles amitiés sortent amoindries et blessées, quand elles n'y sombrent pas.

C'était peut-être la première fois depuis la grande guerre civile que Kit donnait à Tommy son ancien titre de capitaine.

En toute autre circonstance Tommy eût rappelé le grenadier Kit au respect du règlement. Mais Kit mourait de faim, les dernières nouvelles de la guerre l'avaient bouleversé, la vue des armes et des

uniformes l'avait mis hors de lui; Tommy, pour toutes ces raisons, entra complaisamment dans la plaisanterie au lieu de réprimander le mauvais plaisant.

A suivre. J. GIRARDIN.



L'OISEAU DU DOCTEUR

L'oiseau du docteur chante toute la journée dans sa cage; la gaieté de son petit cœur se traduit en trilles et en roulades qui font trembler le duvet de son gosier et agitent toute sa petite personne emplumée.

Il sautille, va, vient, d'un bâton à l'autre, dans sa cage qui est un palais pour un si petit être ; il se plonge dans sa baignoire et secoue tout autour de lui des gouttelettes brillantes, il enfonce son bec dans sa mangeoire, au beau milieu du grain qu'il disperse et gaspille comme un prodigue insouciant du lendemain : il découpe dans sa feuille de laitue des festons variés et détache de son biscuit des morceaux qu'il va tremper dans l'eau pour les manger plus frais. Il a toutes ses aises : on le met à la fenêtre quand le temps est beau, on le retire quand le vent souffle, on couvre sa cage d'un abri quand le soleil est trop brûlant, et jamais sa baignoire n'a manqué d'eau ni sa mangeoire de grain.

Il n'a pas à se plaindre de la vie, l'oiseau du docteur!

Le docteur Lemman est un doux vieillard qui passe ses jours, et parfois ses nuits, devant une grande table chargée de livres. Il lit, il travaille, il réfléchit; et quand il a longtemps pensé, il écrit quelques lignes.

Ses ouvrages sont renommés partout où l'on sait lire, et les habitants de la petite ville de Malstadt le saluent respectueusement quand il passe, en se disant tout bas : « C'est le docteur! »

Ce n'est pas qu'il manque de docteurs à Malstadt; il y a le médecin, le pasteur (qui est docteur en théologie), et plusieurs autres encore; mais le docteur Lemman est le docteur par excellence, le seul dont le peuple ait gardé la mémoire en dépit de tous les docteurs qui ont pu passer à Malstadt depuis quarante ans qu'il a conquis son titre.

Le docteur a éprouvé dans sa vie de nombreux chagrins. Quelques-uns disent qu'il ne les a pas sentis, qu'il est trop absorbé dans ses études pour s'apercevoir de ce qui se passe autour de lui. N'en croyez rien ; ceux qui disent cela n'ont jamais rencontré son regard limpide, plein de tendresse et de pitié ; ils ne l'ont jamais entendu parler à des affligés : il a le don de savoir consoler, et ce don-là n'est accordé qu'à ceux qui ont souffert. Mais les malheureux qui le quittent, fortifiés par sa parole, ne s'y trompent pas, eux : ils ne disent pas seulement : « Le bon docteur ! » Ils disent aussi, en se rappelant ce qu'ils ont vu de son passé : « Pauvre docteur! »

Pauvre docteur, en effet! La mort a fait le vide autour de lui, peu à peu, impitoyablement, et il est demeuré seul avec le souvenir de tout ce qu'il a aimé.

La vieille maison, si gaie, où couraient des pas d'enfants, où s'entendaient des rires argentins qui répondaient à la douce voix de la mère de famille, est silencieuse maintenant; l'herbe envahit les allées du jardin, malgré les efforts de la vieille Margaret, la servante du temps passé, l'humble témoin de toutes ces vies qui ont si peu duré. Le docteur aime sa vieille Margaret : elle est si attentive à tenir chaque objet à la place qu'il occupait autrefois, à essuyer la poussière de ces joujoux, de ces livres, de cette table à ouvrage, de ce piano dont personne ne se sert plus, mais qui sont là, bien rangés, brillants de propreté, comme s'ils attendaient les absents qui les ont laissés. Ces absents, le docteur sait bien que ce n'est pas ici qu'il les reverra; mais il aime à revivre par le souvenir dans ce passé si doux, et il sourit parfois en évoquant l'image du petit enfant qui dévidait l'écheveau de sa mère, de la fillette qui berçait sa poupée en chantant une vieille ballade, ou de l'écolier qui rapportait si fièrement ses couronnes. Le docteur s'arrête un instant dans ces chambres désertes pour s'entretenir avec les chers êtres disparus ; puis il retourne à ses livres et travaille en écoutant chanter son oiseau.

Son oiseau! Encore un débris de ses jours d'autrefois. C'était l'oiseau de sa petite-fille, la dernière partie, et il fallait les entendre rivaliser de gaieté et de chants joyeux! C'est le legs de l'enfant au vieillard ; quand la fièvre l'eut clouée sur le lit d'où elle ne devait plus se relever, par un caprice de malade elle voulut que le docteur fît devant elle le ménage de l'oiseau, qu'il lui donnât lui-même le grain et l'eau fraîche, le biscuit et le mouron ; elle riait de ses maladresses et lui disait : « Tu soigneras mon oiseau tous les jours, grand-père, tu me le promets? Je veux que ce soit toi qui le soignes. » Le grand père avait promis, croyant comme elle que ce n'étai que pour quelques jours, et il tenait encore sa promesse après que des mois et des années avaient passé dessus.

Quand il écoutait l'oiseau en fermant les yeux, il lui semblait parfois entendre encore la voix de l'enfant.

L'oiseau du docteur est aimé, il ne manque de rien, il est heureux quoique captif; et même peut-on appeler captif celui qui n'a jamais connu la liberté? Il est né en cage, il ne peut avoir de regrets pour l'onde verdoyante des grands bois, pour l'eau

courante des ruisseaux et pour les fleurs des prairies. Pourtant un jour, un matin de printemps où le soleil et la brise l'enivrent, l'oiseau du docteur se sent pris du désir de déployer ses ailes et de se balancer là-haut dans le ciel bleu où les hirondelles passent en poussant des cris aigus. Un barreau disjoint lui livre passage : le voilà libre ! Étonné, ébloui, plus effrayé qu'heureux, il s'envole, et ses ailes tremblantes ont peine à le porter. Comment font donc les autres oiseaux qui franchissent de si grands espaces sans se reposer? Le pauvre petit essaye en vain de s'élever : il est heureux pour lui qu'un toit se trouve à sa portée, car ses ailes déjà lasses ne le préserveraient pas d'une lourde chute. Le voilà sur la crête du toit, tout haletant : pendant qu'il reprend haleine, un chat se glisse dans la gouttière, monte en rampant, darde sur lui ses yeux clairs et féroces, il va s'élancer ! L'oiseau l'aperçoit : épouvanté, il s'enfuit et va se poser à la cime d'un arbre. Le chat ne l'y atteindra pas ; il est en sûreté pour le moment : mais après? Le pauvret n'est pas loin de regretter sa cage.

Le docteur s'est levé, il a mis sa robe de chambre à ramages, il a affermi ses lunettes sur son nez, et il est allé prendre la cage pour soigner l'oiseau. La cage est vide, et le docteur consterné se laisse tomber sur une chaise. Pauvre homme! comme il se sent seul maintenant! Il lui semble qu'il perd une seconde fois sa petite Marie ; tous ses souvenirs lui reviennent à la fois. Il songe au passé ; il songe à l'avenir qui lui reste. Comment travailler sans ce gai petit compagnon qui lui rendait l'écho des voix évanouies? Un oiseau, c'est bien peu de chose, et pourtant ce petit être disparu fait un tel vide dans le cœur du vieillard, que ses yeux voient trouble et que deux larmes coulent le long de ses joues ridées. Comme tous les affligés, il lève la tête et regarde le ciel : tout ce qu'il aimait ne s'en est-il pas allé par ce chemin-là !

Tout à coup un petit cri familier le fait tressaillir. Il regarde : le fugitif est là, tout près, sur la plus haute branche d'un arbre, une branche dépouillée de ses feuilles ; il n'a point l'habitude de se cacher dans le feuillage et on dirait qu'il n'ose aller plus loin. S'il voulait revenir ! S'il avait pitié du chagrin de son vieux maître? Le docteur, le cœur palpitant d'espoir et de crainte, garnit bien vite la cage de mouron frais et d'eau claire et de sable fin ; le meilleur biscuit, les fruits les plus appétissants sont suspendus aux barreaux ; peut-être que le fugitif, qui n'a pas su sans doute trouver tout seul sa nourriture, sera attiré par tant de séductions. Le docteur descend dans la cour, appuie une échelle contre un tas de bois, y grimpe la cage à la main, monte du tas de bois sur le petit mur : le voilà tout près de l'oiseau. « Petit ! petit ! » appelle-t-il de sa voix la plus caressante. L'oiseau l'entend ; il tourne sa petite tête vers lui, semble réfléchir. « Cuic ! cuic ! » répond-il, comme pour faire prendre patience au docteur. Au fond, il est perplexe. Le ciel est bien beau, les arbres sont bien verts ; c'est gai de pouvoir voler sans se heurter à des grilles. Oui, mais ce beau ciel est bien haut, et il a de si petites ailes ! Les arbres sont verts, mais y trouve-t-on du grain, du biscuit et du sucre ? Les barreaux sont une entrave, mais ne sont-ils pas une défense aussi? Jamais le petit prisonnier n'avait vu un chat d'aussi près que depuis qu'il est libre. Les dangers, l'incertain, la faim et la soif, et aussi cette voix amie qui l'appelle..... L'oiseau prend son parti et vole vers le docteur..... Le voilà dans la cage, et il n'essayera plus de s'en aller.

Le docteur l'écouta chanter et resta songeur. « Pauvre petit, il voulait sa liberté, et il n'était pas capable d'en jouir ! Il n'aurait pas vécu un jour hors de sa cage, sûrement... Mais si quelque jour, bientôt, quand je n'y serai plus et que Margaret aura quitté la maison, quelqu'un lui ouvrait la porte et le condamnait à être libre, que deviendrait-il ? la proie du premier chat venu ; et je serai cause de sa mort, moi qui l'ai empêché d'apprendre à se servir de ses ailes... Il ne faut pas qu'il périsse ainsi ! »

Le docteur a repoussé son livre et posé sa plume ; il va fermer sa fenêtre, et il ouvre la porte de la cage. « Petit, petit. » L'oiseau sautille sur les barreaux, il s'approche de la porte, il regarde au dehors d'un air défiant : sa récente expérience l'a rendu prudent. Pourtant le docteur l'encourage avec un si bon sourire, que l'oiseau se décide à franchir la porte..... le voilà sur la table. Le docteur répand quelques grains sur le plancher ; l'oiseau y vole et picore d'abord timidement, puis avec plus de hardiesse. Il n'a plus faim ! il voltige çà et là, comme pour prendre connaissance des lieux ; peu à peu il s'apprivoise, essaye d'un bout à l'autre de la chambre la force de ses ailes ; et ce n'est qu'aux premières ombres du soir qu'il se décide à rentrer dans sa cage et à s'y pelotonner en boule sur un des bâtons. Il dort : de temps en temps un frisson agite ses plumes : il rêve sans doute aux événements de la journée. Dors en paix, petit oiseau ! un ami veille sur toi, et, grâce à ses soins, le jour où la fenêtre te sera ouverte, tu seras mûr pour la liberté.

L'oiseau du docteur chante à plein gosier ; mais le docteur ne sourit plus à son petit compagnon. Étendu sur son lit, brûlé par la fièvre, les membres alourdis, il sent la délivrance qui approche. Il jette un regard serein sur les années de sa vie passée, un regard confiant sur la vie à venir : celui qui s'endort dans le sein d'un père pourrait-il craindre le réveil ? Il lui semble que tous les bien-aimés qui l'ont devancé l'attendent et l'appellent ; il peut dire adieu à cette terre où il ne laisse rien derrière lui. Rien ? si..... c'est l'heure d'ouvrir la cage : demain, qui prendrait soin de l'oiseau? Le vieillard rassemble ses forces, il pose à terre ses pieds tremblants. L'oiseau, qui le voit venir à lui, dans le vêtement familier dont il a si souvent attaqué du bec les brillantes



Petit! Petit! appelle-t-il. (P. 216, col, 1.)

arabesques, redouble ses cadences joyeuses; il sort de sa cage, il caresse de ses ailes les cheveux blancs et les joues ridées de son vieux maître. Le docteur mit un dernier baiser sur sa petite tête au doux plumage. « Va, cher petit, et que Dieu te conduise ! » Il ouvre la fenêtre, l'oiseau s'élance en chantant sa liberté : ses ailes affermies l'emportent bien haut dans le ciel bleu. Il disparaît, et le vieillard murmure dans une dernière prière : « A mon tour, délivrez-moi de ma prison, Seigneur ! »

Mme Colomb.

MONTLUC LE ROUGE[1]

IX

Où M. de Kildare rencontre un allié précieux parmi ses ennemis

Après un instant de silence, M. de Kildare reprit son récit en ces termes :

« Cinq heures après nous nous remîmes en marche. Nous n'avions plus que quinze ou vingt lieues à faire, et nous devions arriver aux environs du fort vers minuit.

» La saison était si rigoureuse qu'on n'avait pas à craindre que les Anglais fussent sur leurs gardes. Ils nous croyaient à trois cents lieues de là et Montluc, qui le savait bien, comptait plutôt sur une surprise que sur la force pour s'emparer du fort et des trois frégates.

» Pour moi, à parler franchement, tout résolu que j'étais à bien faire mon devoir, je ne laissais pas d'avoir quelque inquiétude sur le succès. Mais j'étais bien loin de connaître les ressources d'esprit de mon ami Montluc. La journée du lendemain, monsieur le curé de Gimel, devait faire honneur à la France et à l'Irlande, et je rendis avec usure aux Anglais les coups que j'en avais reçus à la bataille de la Boyne...

» Vers cinq heures du matin nous étions sous les armes, cachés dans des trous de neige et soufflant dans nos doigts en attendant le signal. Le fort d'Hudson était à deux cents pas, au bord de la mer, et le rempart, demi-muraille, demi-palissade, comme tout ce que l'on construit dans ce pays-là, était baigné par les vagues en été.

» Mais ce jour-là le froid était si rigoureux, que la mer d'Hudson tout entière était couverte d'une glace épaisse de deux pieds de profondeur au moins. Des trois frégates anglaises que nous avions compté trouver dans la baie, deux étaient retournées en Europe. La troisième seule veillait sur le fort, et semblait elle-même une forteresse ancrée à quelques encâblures du rivage. Par les sabords ouverts on voyait passer la gueule de 48 canons prêts à vomir les boulets et la mitraille sur l'ennemi. Un officier de quart se promenait sur le pont, enveloppé de la tête aux pieds d'une immense peau d'ours brun, de ceux qu'on rencontre dans les forêts de la Louisiane. Sa silhouette noire se dessinait sur le fond blanc et neigeux de la terre, de la mer et du ciel.

« Celui-là, me dit tout bas Montluc le Rouge, je me le réserve avec la frégate. Toi qui es un officier de terre, je te cède le fort. Fais bien attention surtout que nous n'avons qu'une minute pour vaincre et que si nous ne sommes pas vainqueurs dans cette unique minute, nous laisserons nos os au pied de ce fort. Car pour moi on ne m'aura pas vivant.

— Montluc le Rouge, répondis-je, tu vas voir aujourd'hui ce qu'un O'Brian de Kildare sait faire. »

» Alors il appela Pied de Cerf et deux autres chefs algonquins et leur donna ses ordres devant moi. Je cherchai des yeux Buffalo et le jeune Charlot. Tous deux avaient disparu.

« Ils sont à l'œuvre déjà ! dit Montluc en riant. Attention ! C'est à eux de commencer le feu. Et si tu les connaissais l'un et l'autre, tu aurais confiance ! Le vieux Buffalo est prudent et rusé comme un serpent à sonnettes. Quant à Charlot, il est agile et vigoureux comme un léopard. »

» Au même instant nous vîmes paraître deux hommes, dont l'un, très-grand et sans armes, semblait marcher comme poussé par l'autre, assez petit au contraire, mais qui piquait le premier dans les reins avec une épée.

« Montluc s'avança pour le reconnaître, et dit en se tournant vers moi d'un air joyeux :

« Tiens, voilà Charlot... Qu'est-ce qu'il amène?... Un prisonnier ?

— Comme tu dis, frère, répliqua l'enfant, Buffalo voulait le tuer, mais j'ai pensé que tu préférerais le prendre. C'est la sentinelle. Pendant qu'il avait le dos tourné, nous avons sauté sur lui en l'étouffant à moitié pour l'empêcher de crier. Comme il avait son fusil dans les bras et les deux mains croisées dans ses manches, il n'a pu ni appeler au secours ni se défendre ; nous l'avons bâillonné et désarmé. Le voilà! Que veux-tu en faire ?

— Très-bien, dit Montluc. Le père sera content de toi. Qu'as-tu fait de Buffalo?

— Je l'ai laissé dans la guérite, dit l'enfant en riant, enveloppé dans la peau d'ours et armé du fusil de l'ennemi. Il est en faction pour le compte des Anglais maintenant, et il attend tes ordres. »

» Montluc fit alors ôter le bâillon du prisonnier et l'interrogea. C'était un grand soldat, fort et bien bâti, qu'on avait pris par surprise. Sans cela, il aurait fallu le tuer et il était de taille à se défendre. Aux premiers mots, je reconnus l'accent irlandais. Je demandai alors la permission de l'interroger moi-même, permission que Montluc m'accorda volontiers, et je lui dis en patois gaélique :

« Ton nom ?

— Patrick.

[1] Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186 et 204.

— Ton comté ?

— Kildare.

— Ta religion ?

— Catholique romain.

— Comment ! coquin ! m'écriai-je avec indignation : tu es catholique et du comté de Kildare, et tu sers le roi Guillaume hérétique et usurpateur ! »

Il avait l'air consterné.

« N'as-tu jamais entendu parler, ajoutai-je, de Donald O'Brian, comte de Kildare ? »

» Il me regarda de plus près, me reconnût et s'écria en me baisant les mains :

— Comment! c'est vous, mylord!

— Oui, c'est moi. Mais toi, que fais-tu ici, malheureux, traître à l'Irlande ?

— Ah! mylord, répliqua-t-il, si vous pouviez savoir !.... J'étais avec vous, vous vous en souvenez, à la bataille de la Boyne où le roi Jacques (que Dieu sauve son âme!) se sauva lui-même comme un lapin. Le lendemain, il n'y avait plus personne; plus de chefs, plus de roi, plus rien ; et par-dessus le marché, pas un morceau de pain noir à se mettre sous la dent. Je fis ce qu'on fait en pareil cas : je pris l'argent là où il était, c'est-à-dire dans les poches des fermiers et des voyageurs, de ceux surtout qui étaient Anglais. Si j'ai par ce moyen, caché derrière une haie, tué un ou deux de ces hérétiques et vidé leur bourse, j'espère que Dieu me pardonnera en faveur de l'intention. Je fus pris à mon tour et condamné à être pendu. Par bonheur on avait besoin de recrues pour le service du roi Guillaume. On me donna le choix d'être recruté par le roi ou d'être pendu par le bourreau. Je me décidai pour le roi. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place, mylord ? Je ne suis qu'un pauvre homme, moi, et je n'ai pas beaucoup d'esprit. Je fais ce qu'on me dit de faire. Je tue qui l'on me dit de tuer. Qu'est-ce que ça me fait, pourvu qu'on me paye? Est-ce que je les connais, moi, ceux que je tue? Et si je n'obéissais pas, est-ce que le chat à neuf queues ne tomberait pas sur mes reins? Est-ce que je ne serais pas fouetté comme un petit garçon ou fusillé comme un scélérat?

— Ce pauvre diable a raison, dit Montluc : qu'est-ce qu'il connaît aux querelles du roi Jacques et du roi Guillaume ? »

» Puis se tournant vers Patrick : « Écoute, dit-il, tu ne te battras pas pour Jacques, qui est trop bête, ni pour Guillaume, qui est trop scélérat, mais pour lord Kildare qui est ton chef naturel, qui te prend à son service et qui se bat, lui, pour la verte Irlande, pour le roi Très-Chrétien et pour la sainte religion catholique. Veux tu venir avec nous ?

— Ah Dieu ! s'écria Patrick, je ne demande que cela! »

» Et il nous donna mille renseignements précieux sur l'état et l'intérieur du fort, sur les approvisionnements, sur la négligence avec laquelle il était gardé; il nous apprit (cela surtout était précieux) que les neuf dixièmes de la garnison faisaient tous les matins l'exercice hors des remparts, que le reste demeurait enfermé autour du poêle d'une grande salle de corps de garde pour se garantir du froid, qu'une sentinelle seulement gardait la poudrière, qui renfermait 300,000 livres de poudre, sans compter les boulets, les balles, les obus et le reste. Il nous apprit encore que le commandant du fort, vieux colonel allemand au service des Anglais, passait ses journées à fumer sa pipe et à boire dans sa chambre en jouant aux cartes avec son lieutenant-colonel ; que d'ailleurs on croyait les Français et les sauvages à trois cents lieues de là et que personne n'était sur ses gardes.

» Puis, comme Montluc avait encore quelque défiance, il tira de sa poche une médaille de la sainte Vierge et me dit : « Mylord, quand je suis parti d'Irlande, ma pauvre mère qui habite le village de Hardburgh, dans le comté de Kildare, m'a donné cette médaille en me faisant jurer que je ne l'oublierais jamais... Eh bien, mylord, je jure sur cette médaille que je n'ai rien dit que de vrai, et je jure encore que je suivrai mylord O'Brian, comte de Kildare, partout où il voudra me conduire. »

» Vraiment, ce garçon était sincère. On pouvait se fier à lui. Montluc le sentit et dit : « Rendez-lui ses armes. Patrick, tu vas nous montrer le chemin. » Ce qu'il fit sur-le-champ.

» Nous suivîmes, un par un, à la file indienne, chacun de nous enfonçant son pied sur les traces de Patrick, de façon à n'être pas vus du fort et à marcher dans une sorte de sentier entre deux talus de neige, dont la hauteur était de 12 ou 15 pieds.

» Charlot marchait le premier derrière Patrick pour reconnaître le chemin qu'il avait déjà parcouru. Montluc le Rouge, l'épée dans une main, le pistolet dans l'autre, suivait Charlot. Je suivais Montluc. Les autres me suivaient. C'est dans cet ordre de bataille qu'au bout de cent pas nous arrivâmes tout près de Buffalo qui, couvert de la peau de Patrick, se promenait gravement en sentinelle, prêtant l'oreille du côté du fort dont il surveillait l'entrée et nous attendant avec impatience. Au même instant le tambour se fit entendre.

» Ça, dit Patrick, c'est signe qu'on va relever la sentinelle et sortir du fort pour faire l'exercice dans la plaine qui est là-bas.

— Attention! commanda Montluc. Voici le gibier qui vient. Silence dans le rang. Si quelqu'un dit un mot, je lui donne du pistolet dans la tête. »

» Et, ma foi, il l'aurait fait, car il n'entend pas la plaisanterie dans les choses sérieuses. En même temps, il prit Patrick à part, lui fit quelques questions, parut satisfait de la réponse, me fit signe d'approcher et dit à voix basse : « Toi, Kildare, voici ce que tu auras à faire. Écoute bien et ne te trompe pas d'un mot. Notre vie à tous en dépend.... Tu vas prendre la peau d'un sergent anglais... »

» A ces mots je l'interrompis, croyant qu'il était

un peu fou ou qu'il se moquait de moi; mais il avait tout son bon sens et parlait sérieusement.

« Mais nous n'avons pas d'Anglais à écorcher, m'écriai-je, et si nous en avions...

— Tu ne l'écorcherais pas, ajouta Montluc en riant, et tu n'aurais pas tort; mais ce que j'appelle la peau d'un Anglais, c'est sa pelure où, si tu veux, son pardessus de peau d'ours, par exemple ce que mon ami Buffalo vient d'emprunter tout à l'heure à mon autre ami Patrick... Tu prendras donc la peau d'un sergent anglais. Je me charge de fournir l'Anglais et la peau. Tu te chargeras de t'en revêtir. Tu entreras dans le fort avec Patrick, qui va te servir de guide aussitôt que la garnison sera sortie. Vous irez tous deux au corps de garde, où ceux qui restent sont obligés de s'amasser autour du poêle à cause du froid. Vous mettrez la main sur les fusils qui doivent être suspendus au râtelier; vous tuerez net qui voudrait vous en empêcher; vous tiendrez vos armes chargées, l'amorce en bon état, et vous attendrez que j'arrive pour vous soutenir.

— Mais on me reconnaîtra du premier coup!

— On ne te reconnaîtra pas, dit Montluc, puisque je vais te donner la peau d'un sergent..... Ces O'Brian, ça croit toujours qu'on voit écrit sur le bout de leur nez qu'ils sont comtes de Kildare! Va, va, mylord, quand tu seras reconnu, il sera trop tard pour que cette connaissance serve à l'ennemi. »

» Puis, d'un geste, imposant silence à tous, il se glissa vers Buffalo avec son ami Pied de Cerf et me fit signe de ne pas souffler mot. Au même instant j'entendis la neige durcie craquer sous des pas réguliers; j'avançai la tête, et je vis un sergent et un soldat sortir du fort et s'avancer vers Buffalo, qui feignait de se promener de long en large et qui le regardait d'un œil oblique. Franchement le cœur me battait un peu, car il ne s'agissait pas seulement de tuer ces deux malheureux, il fallait aussi les tuer en silence. Le moindre cri eût donné l'éveil au fort et fait échouer notre entreprise. Je compris alors pourquoi Montluc n'avait voulu en remettre le soin à personne.

» Le chemin que suivaient le sergent et le simple soldat qu'on allait mettre en sentinelle tournait brusquement à droite, de sorte qu'à cause de la hauteur de la neige il leur était impossible de voir le danger. Tout à coup je vis Montluc allonger le bras et, de ses deux mains puissantes, saisir le sergent par le cou et le renverser sans qu'il eût le temps de dire : ouf! Pied de Cerf, de son côté, eut un peu plus de peine; mais la vue du fusil armé d'une baïonnette que Buffalo appuyait sur sa poitrine avant qu'il eût le temps de se mettre en défense réduisit le soldat au silence.

« Maintenant, dit Montluc à ses deux prisonniers, quittez vos habits et vos peaux d'ours. Toi, Kildare, prends l'habit du sergent. Patrick prendra celui du simple soldat, car il faut respecter l'ordre social et la hiérarchie. Vous allez rentrer tous deux ensemble dans le corps de garde, comme un bon sergent et un bon fusilier qui viennent de relever la sentinelle. Patrick montrera le chemin et vous ferez ce que j'ai dit. Surtout, pas de précipitation... Attendez que la garnison soit sortie du fort pour faire l'exercice. »



Pied-de-Cerf eut un peu plus de peine. (P. 220, col. 2.)

Au même instant un second appel du tambour se fit entendre.

« Ça, dit Patrick, c'est le colonel Boykarentbock qui passe dans les rangs et qui examine si les habits sont boutonnés suivant l'ordonnance. C'est l'opération la plus importante de la journée. Elle va durer une demi-heure au moins.

— Et après l'inspection, demanda Montluc, qu'est-ce qu'on va faire?

— Eh bien, dit Patrick, au troisième coup de tambour, la garnison va sortir du fort, excepté les cinquante hommes du corps de garde, et le colonel va monter dans sa chambre, boire, fumer sa pipe et jouer aux cartes avec le lieutenant-colonel. »

» Il y eut un long silence. On attendait avec impatience le troisième appel du tambour.

» Enfin un roulement retentit dans le fort, quoique affaibli par la neige, et nous entendîmes le pas régulier des soldats qui sortaient en rang et en silence pour s'aligner dans la plaine. C'était le moment décisif. Ils passèrent à trente pas de nous sans nous voir, car un rempart de neige nous cachait entièrement à leurs yeux, et ce fut heureux pour eux et pour nous. Ils étaient dix fois plus nombreux que nous et nous aurions péri sans doute si le combat s'était engagé,

mais nous n'aurions pas péri sans vengeance.

» Dès qu'ils furent à cinq cents pas, Patrick et moi nous prîmes l'avant-garde et nous entrâmes d'un air bon enfant dans le corps de garde, qui était à l'entrée du fort, sous une voûte en bois. Patrick, qui connaissait les êtres, entra le premier. Comme il était connu de ses camarades il se montra de face. Je le suivais immédiatement, mais en ayant soin de ne me laisser voir que de profil et la peau d'ours du sergent me couvrait presque entièrement la figure.

» Les hommes qui gardaient le poste étaient tous assis ou couchés, et rangés symétriquement près du grand poêle où flambait un vieux chêne tout entier, tronc et branches ensemble. Les soldats, couchés sur un lit de planches, dormaient, bâillaient ou cherchaient le sommeil. Ceux qui étaient assis jouaient aux cartes et buvaient, car que faire dans la baie d'Hudson si l'on ne joue pas aux cartes et si l'on a la gorge sèche? Un de ceux qui jouaient, un Irlandais, vit Patrick et lui dit: « Tu as eu du bonheur, Paddy. »

» Patrick se retourna d'un air indifférent.

« Quel bonheur, Jemmy ?

— De n'être pas là quand le vieux Boykarentbock a passé dans les rangs.

— Pourquoi ? demanda Patrick en s'approchant du râtelier où les fusils étaient accrochés pendant que je faisais la même manœuvre.

— Oh! reprit Jemmy, le vieux était aujourd'hui d'une humeur massacrante. Il a distribué plus de cinq cents coups de fouet à droite et à gauche. Et si tu avais été là, tu en aurais pris ta part!

— Ah! dit Patrick, en me consultant du regard pour savoir s'il était temps de se démasquer; alors c'est toi qui l'a prise en mon absence, goulu! »



Montluc parut. (P. 221, col. 2.)

» Tout le monde se mit à rire. Pendant ce temps nous étions, Patrick et moi, aux deux extrémités du râtelier, et personne n'aurait pu en approcher sans notre permission. Je regardai vers la porte pour voir si Montluc nous suivait de près; je l'avais laissée entr'ouverte, de sorte qu'un vent froid entra derrière nous.

« Dis donc, Patrick, cria un soldat : on gèle, ici! Vas donc fermer la porte.

— Ferme-la toi-même si tu veux, dit Patrick, est-ce que je suis ton domestique? »

» Le soldat se leva en effet, murmurant contre la mauvaise volonté de Patrick. Tout à coup, au moment où il poussait le battant de la porte, Montluc parut, le pistolet dans une main, l'épée dans l'autre et cria : « Halte-là, camarade! »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

SEPTEMBRE

Septembre vient du mot latin *septem*, qui veut dire sept. Pour n'y plus revenir, nous vous rappellerons de suite qu'octobre, novembre et décembre viennent des mots latins *octo*, *novem* et *decem*, qui signifient huit, neuf et dix, et se rapportent, comme septembre, à l'ancienne année romaine, dont l'origine était en mars.

Ce mois était autrefois placé sous la protection de Vulcain, dieu du feu, fils de Jupiter et de Junon. Tous les ans, en septembre, on célébrait à Rome, en l'honneur de ce dieu, des fêtes solennelles appelées *Vulcanies* ou *Vulcanales* :

Septembre, le septième mois de l'année romaine, était le second mois de l'année chez les Égyptiens, le troisième mois de l'année grecque; c'est le premier mois de l'année juive et de l'année républicaine.

Vous vous rappelez que notre année, fixée par les calendriers julien ou grégorien, est fondée uniquement sur le mouvement de la Terre autour du Soleil. Cette année comprend 365 jours, lesquels sont répartis par groupes de 30 ou de 31 jours qu'on appelle *mois*. Le mois, dans notre calendrier moderne, n'a donc aucune signification astronomique ou autre : c'est simplement une fraction de l'année. Il est bien vrai que si l'on a divisé l'année en douze parties, et non en dix ou en vingt, c'est que l'on a songé à la durée de la révolution de la Lune autour de la Terre qui s'accomplit à peu près en 30 jours; mais ce que je veux dire, c'est que notre mois est loin de représenter exactement le temps de la révolution de la Lune, et que les différentes phases de notre satellite tombent indifféremment à toutes les époques du mois.

Cependant le mot *mois* vient du grec *méne*, qui veut dire Lune; en anglais, les mots *moon* (lune) et *month* (mois) ont entre eux la plus grande ressemblance. Chez les musulmans, les mois suivent exactement le cours de la lune; ils sont de 29 ou de 30 jours et commencent à la nouvelle lune (néoménie). Leurs années se composent exactement de douze mois, comprenant ensemble 354 ou 355 jours; elles sont donc de dix à onze jours plus courtes que nos années solaires et les travaux de l'agriculture se présentent successivement dans tous les mois de l'année. Le premier mois turc, appelé *Moharram*, arrive donc tantôt en été, tantôt en hiver; cette année il a commencé le 16 janvier 1877.

Dans le calendrier israélite, les mois sont également réglés sur le cours de la lune. L'année, comme chez les Turcs, se compose de douze mois et l'inconvénient que nous avons signalé dans l'année musulmane se reproduirait ici, si l'on n'avait obvié à cette fâcheuse conséquence, en intercalant un treizième mois tous les 3 ans environ. L'année juive est donc *luni-solaire*, et tous les 19 ans elle commence exactement à la même époque de l'année solaire. Le premier mois de l'année juive s'appelle *tisri*; cette année, le premier jour de *tisri* tombe le 8 septembre, commencement de la 5638e année depuis la création du monde, telle qu'elle est indiquée par la Bible.

En septembre, les jours continuent à décroître : le soleil qui, le 1er de ce mois, se lève à 6h 1m et se couche à 5h 37m, ne se lève qu'à 6h 47m et se couche à 4h 40m à la fin du mois. La diminution est donc de 1h 43m, se décomposant ainsi : 46 minutes le matin, et 57 minutes le soir.

Trois phénomènes astronomiques s'accompliront cette année en septembre; l'un régulier, annuel : le *commencement de l'automne*; le second, accidentel : une éclipse partielle de soleil invisible à Paris; le troisième, accidentel aussi, sur lequel nous vous donnerons tout à l'heure quelques renseignements : l'*opposition de la planète Mars*.

Vers le 21 juin dernier, le Soleil avait atteint sa plus grande hauteur; pendant quelques jours cette hauteur ne variant pas, on disait que le soleil s'était arrêté. Nous étions au *solstice d'été*; les jours avaient leur plus grande durée : 16h 7m. Puis le soleil s'est abaissé peu à peu; les jours ont diminué, les nuits sont devenues de plus en plus longues et, le 22 septembre, les jours dont la durée ne sera plus que de 12 heures seront redevenus égaux aux nuits. Nous serons à l'équinoxe d'automne.

A cette époque de l'année, le soleil nous envoie des rayons moins chauds, parce qu'ils deviennent de plus en plus inclinés.

Au commencement de septembre vous apercevrez, brillant comme une étoile de première grandeur, la planète Mars, sur laquelle je veux vous donner quelques renseignements.

Mars décrit, comme la Terre, un cercle autour du Soleil et dans le même sens, de droite à gauche. Seulement ce cercle a un plus grand rayon que celui de la Terre : Mars est plus éloigné que nous du Soleil. La figure 1 vous l'indique clairement. La distance de Mars à la Terre varie à chaque instant : le 5 juillet, le 5 août, ces distances sont indiquées sur la figure par la longueur des lignes qui joignent les centres des deux planètes. Le 5 septembre, cette distance est la plus petite possible ; ce jour-là, le Soleil, la Terre et Mars sont en ligne droite. Mars est à l'opposé de la Terre par rapport au Soleil; on dit que Mars est *en opposition*. La distance de Mars à la Terre, le 5 septembre 1877, est de 14 millions de lieues ; le lendemain, cette distance a augmenté. Sa plus grande valeur est de 99 millions de lieues.

L'orbite de Mars, c'est-à-dire le chemin qu'il parcourt autour du Soleil, a une longueur de 1400 millions de kilomètres ; la planète parcourt cette énorme distance en 687 jours : elle se meut donc avec une vitesse de plus de deux millions de kilomètres par jour. Cette vitesse est plus faible que celle de la Terre;

Notre planète, en effet, parcourt une orbite de 930 millions de kilomètres en 365 jours et un quart, ce qui donne une vitesse de deux millions cinq cent mille kilomètres par jour, soit 30 kilomètres par seconde!

Mars apparaît à l'œil nu comme une étoile rouge; son éclat varie d'ailleurs avec la distance qui le sépare de la Terre. Le 5 septembre Mars brillera au ciel comme une étoile de première grandeur. Le diamètre de Mars est un peu plus de la moitié de celui de la Terre; la figure 2 vous montre les dimensions comparées de ces deux planètes.

L'année de Mars n'est pas tout à fait le double de la nôtre : elle a 687 jours. Les jours, sur Mars, ont presque exactement la même durée que les nôtres ($24^h\ 37^m$).

L'aspect de Mars est assez curieux à observer : c'est un globe aplati comme la Terre; dans les régions qui avoisinent les deux pôles de cette planète on aperçoit (fig. 3) deux taches blanches, qui sont des amas de neige et de glace pareils à ceux qui existent dans les régions polaires de la Terre. La surface de Mars est couverte de taches extrêmement mobiles, ce qui fait que l'aspect de la planète change d'une heure à l'autre; vous pouvez l'observer sur les deux dessins de notre figure 3, qui représentent Mars à deux heures d'intervalle. Ces taches offrent une double couleur, rouge et bleue, parsemée quelquefois de jaune ou de blanc. Les taches bleues correspondent aux mers, les taches rouges aux continents. Cette teinte rouge des continents a été attribuée à la nature du sol, qui serait composé de terrains ocreux, de grès rouges; d'autres savants prétendent qu'elle est due à la couleur de la végétation, qui, au lieu d'être verte comme sur la terre, serait rouge sur Mars.

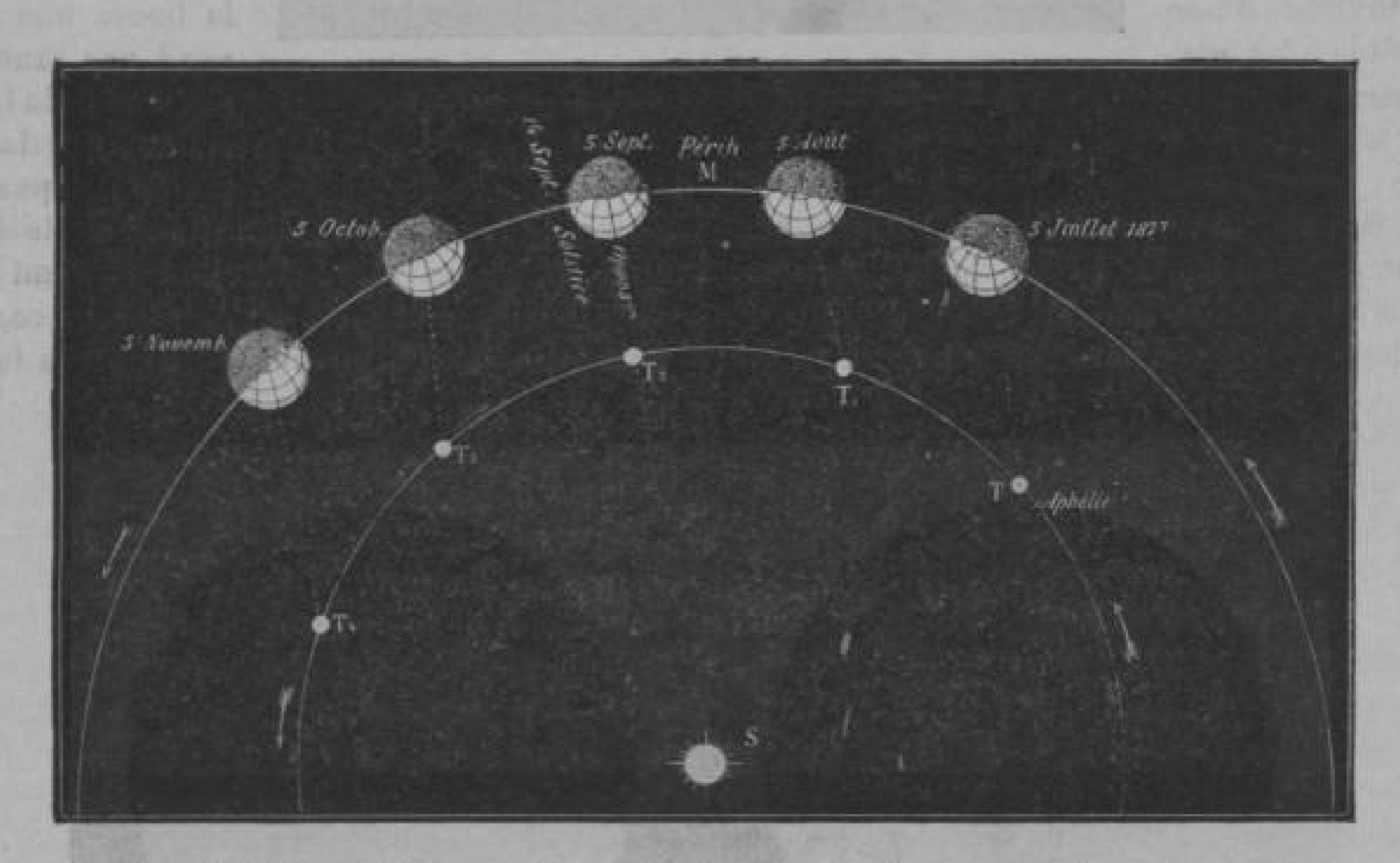


Fig. 1. — Positions et distances relatives de Mars et de la Terre pendant l'opposition de 1877.

Bien que très-incomplet, ce résumé de l'histoire de Mars vous fera regarder sans doute avec intérêt, le 5 septembre, la belle planète, qui, ce jour-là, sera dans les meilleures conditions pour être observée.

En septembre, en même temps que les jours diminuent, les matinées et les soirées deviennent très-fraîches; la température moyenne du mois descend à 15°,7, c'est-à-dire qu'elle est inférieure de 3 degrés à la température d'août. En même temps que commence la vendange, on s'occupe des semailles.

Août mûrit, septembre vendange;
En ces deux mois tout bien s'arrange

Il faut semer de bonne heure, car plus on attend, plus il faut augmenter le poids de la semence.

Qui n'a pas semé à la Croix,
Au lieu d'un grain en mettra trois.

La Croix se rapporte au 14 septembre, fête de l'Exaltation de la Croix.

Septembre, a-t-on dit, est le mai de l'automne. Profitez bien, mes chers amis, de ce second printemps de l'année. Pendant que je vous signalais les curiosités historiques, astronomiques et météorologiques de ce mois, vous vous disiez sans doute que septembre est surtout le mois des vacances et que c'est principalement à ce titre qu'il vous intéresse.

Vous avez pris votre vol et vous vous ébattez en liberté dans vos familles, à la campagne, dans les pays montagneux ou sur les bords de la mer. Que ceux de nos jeunes lecteurs qui sont devenus pour quelque temps les hôtes des plages normandes ou bretonnes n'oublient pas qu'en septembre, le 9 du mois, a lieu la plus forte marée de l'année. Tout en admirant l'imposant spectacle dont ils seront les témoins, qu'ils songent à la non moins admirable

cause qui le produit et qui fut longtemps un mystère.

Les Scandinaves expliquaient assez poétiquement l'origine des marées : « Le dieu Thor, disaient-ils, dieu des forces aériennes, aspire l'eau d'une corne qui plonge dans les profondeurs de l'Océan et, de sa puissante haleine, soulève les flots et les laisse retomber tour à tour. » Nous savons que les marées sont dues à l'attraction exercée sur les eaux de la mer par la Lune et le Soleil. Cette grande et belle loi, que nous pouvons formuler ainsi : *tous les corps de la nature s'attirent*, a été découverte par l'immortel Newton. La Terre attire la Lune et est attirée par elle. Cette double action ne se manifeste pas toujours d'une manière visible ; les parties solides de notre globe, fortement liées entre elles, paraissent immobiles. Il n'en est pas de même de l'Océan, qui, chaque jour, obéissant à la grande loi de Newton, s'élève sous l'influence de la Lune durant six heures, s'abaisse pendant le même temps, se relève

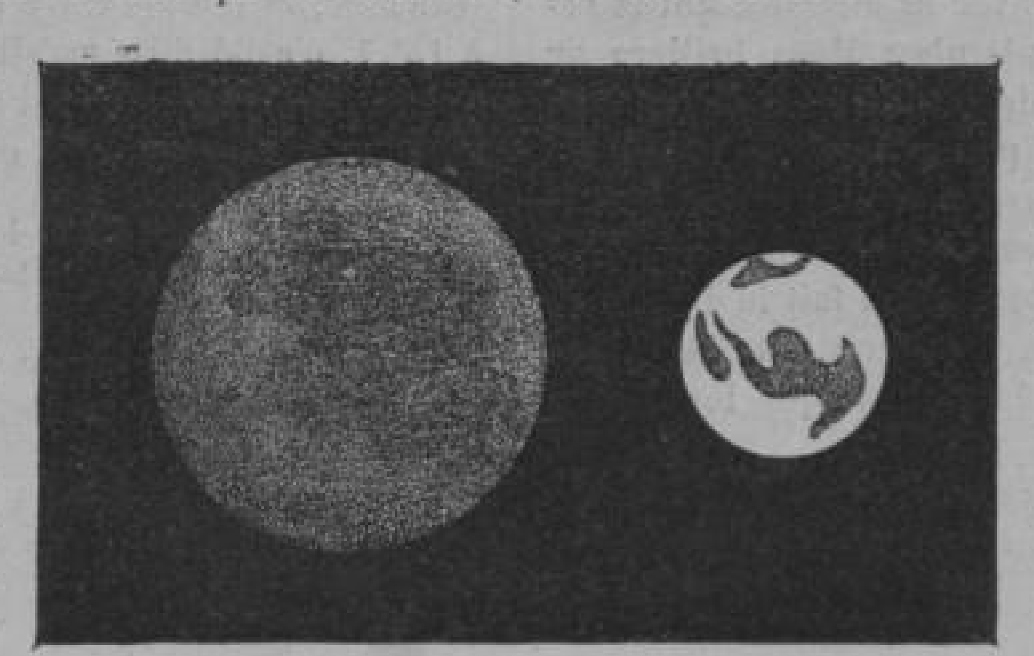


Fig. 2. — Mars et la Terre : dimensions comparées.

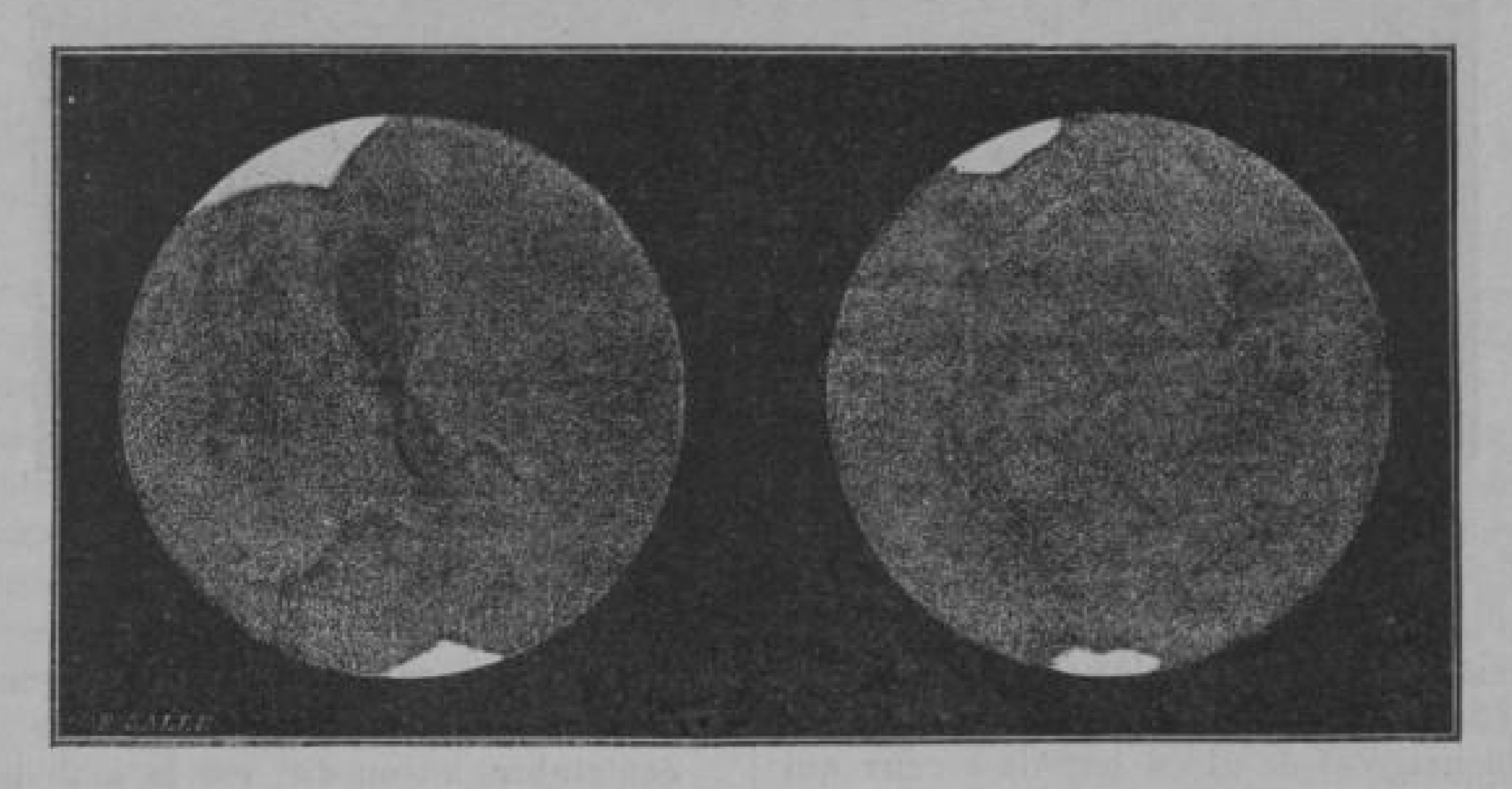


Fig. 3. — La planète Mars.

pour s'abaisser encore. Chaque jour, il y a deux hautes mers et deux basses mers séparées par un intervalle de 12 heures environ. La période des deux marées totales est de $24^h\ 50^m$, c'est-à-dire que si la mer est pleine aujourd'hui à deux heures du matin, elle le sera à $2^h\ 25^m$ le soir et le lendemain matin à $2^h\ 50^m$.

L'attraction exercée par un corps sur un autre est d'autant plus grande que la masse du corps qui attire est plus considérable et que sa distance est plus faible. Le Soleil aurait donc, en raison de sa masse, une action bien plus grande que la Lune sur les eaux de l'Océan, si sa distance considérablement plus éloignée ne diminuait son influence. En résumé, le Soleil et la Lune agissent tous deux dans le phénomène des marées, mais l'action prépondérante est due à la Lune.

A chaque nouvelle Lune et à chaque pleine Lune, les effets du Soleil et de notre satellite s'ajoutent, la marée a plus de hauteur. Aux équinoxes du printemps et de l'automne, le Soleil et la Lune sont dans le plan de l'équateur, presque en ligne droite ; leur action est plus considérable, la marée est plus haute.

Sans entrer dans aucun détail spécial, nous pouvons dire que chaque jour la haute mer ne correspond pas exactement au passage de la Lune au méridien ; que la plus forte marée n'a pas lieu exactement le jour de la pleine Lune ou de la nouvelle Lune. Il y a un retard d'un jour et demi à peu près dans le dernier cas. Ainsi, en septembre, il y a nouvelle Lune le 7, à une heure du soir; la forte marée aura lieu le 9. Ces marées, d'ailleurs, sont plus ou moins hautes dans les différents ports; elles sont presque nulles dans la Méditerranée : cela tient à l'étroitesse du détroit de Gibraltar qui ne permet pas aux oscillations des eaux de l'Atlantique de se propager à son intérieur. Sur l'Atlantique et la Manche les marées varient d'un port à l'autre et nous pouvons citer parmi les endroits de forte marée : Granville, Saint-Malo, Cayeux, Dieppe, Boulogne.

Albert Lévy.





« Pas de ça ! » dit-il, en lui saisissant le poignet. (P. 228, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XIII (*suite*)

Quand ils arrivèrent devant la gare du Nord, Kit fut envoyé en reconnaissance dans un restaurant, pendant que Tommy entrait dans la gare pour prenbre des informations. Il vit que ses craintes étaient fondées et que les voies de communication avec le réseau de l'Est avaient été mises en réquisition par l'autorité militaire sur les points les plus rapprochés de Paris et coupées par l'ennemi sur les points les plus éloignés. Il demanda donc deux billets pour Bruxelles.

Quand il sortit de la gare, la première chose qu'il aperçut, ce fut Kit qui lui adressait des signaux de la fenêtre d'un entresol. Quand il vit que ses signaux avaient été remarqués, Kit se rejeta vivement en arrière pour aller à la rencontre de son compagnon et le piloter dans l'escalier. Malheureusement la fenêtre était basse et Kit était sans défiance, et il avait les mouvements brusques ; il en résulta que son occiput entra en collision violente avec l'un des claveaux de pierre.

Sans s'inquiéter d'un accident qui eût fracassé une boîte osseuse moins solidement construite que la sienne, il se contenta de frotter doucement la partie avariée, tout en courant d'un air joyeux à la rencontre de son capitaine.

« C'est un tout petit coin, lui dit-il avec empressement, mais au moins nous y serons seuls. »

Tout en déjeunant, l'œil fixé sur le cadran de la gare, le capitaine Tommy donna ses instructions au grenadier Kit.

En premier lieu, le grenadier Kit voudrait bien oublier qu'il avait été grenadier et que son camarade avait été capitaine ; il voudrait bien se souvenir qu'ils entreprenaient un voyage d'affaires et non un voyage d'agrément. Donc il éviterait toute parole et toute manifestation extérieure qui pourrait attirer l'attention des gens. L'attention des gens n'était déjà que trop éveillée, et ils n'étaient que trop disposés à retenir les voyageurs pour leur faire subir des interrogatoires. A la frontière de Belgique, il recouvrerait sa liberté de gestes et d'allures, à condition d'en user modérément. Il entendrait sans doute bien des choses qui froisseraient ses sentiments envers la France. Il pourrait soulager son indignation par quelques paroles bien senties, mais il ne provoquerait personne et n'accepterait de provocation de personne, parce que quand on assomme un contradicteur ou qu'on le jette par la fenêtre, la police intervient, ne fût-ce que pour vous demander comment les choses se sont passées. Les explications prennent du temps, le train part et on a vite fait de perdre une demi-journée.

Lorsqu'on rentrerait en France, dans la partie occupée par les Allemands, le grenadier Kit devrait se considérer comme muselé et garrotté ; il n'ouvrirait la bouche que pour demander à manger et à

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193 et 209.

boire, et émettre quelques remarques inoffensives sur l'état de la température, et encore il y regarderait à deux fois avant de prendre cette licence. Il ne remuerait les jambes que pour marcher, et encore il ne poserait le pied qu'à bon escient, après s'être assuré qu'il n'allait pas écraser les orteils d'une personne irascible. Il se servirait de ses mains pour découper ses aliments et les porter à sa bouche; item pour procéder aux soins de sa toilette ; le reste du temps il les tiendrait dans ses poches, au risque de passer pour un homme mal élevé. Il éviterait de gesticuler en parlant, surtout de fermer le poing, parce que, lorsqu'on gesticule, on peut, le plus innocemment du monde, appliquer la paume de sa main sur une joue qui se trouve là par hasard, ou heurter de son poing une mâchoire étrangère. Si, malgré toutes ces précautions (car il faut tout prévoir), il recevait quelques bourrades ou quelques coups de crosse de fusil...

« Je voudrais bien voir cela! » grommela le grenadier Kit en découpant un morceau de beefsteak d'un air tout à fait sanguinaire.

Tommy reprit avec le plus grand calme :

« Ne dites pas que vous voudriez voir cela; espérons même que vous ne le verrez pas; mais si cela arrivait, vous vous figureriez, pour me faire plaisir, que vous venez de vous heurter contre une pierre ou contre un morceau de bois. Il n'y a que les enfants qui s'irritent contre les pierres et contre les morceaux de bois, et vous n'êtes pas un enfant.

— Non, dit Kit, en portant involontairement la main à son occiput, où il constata la présence d'une grosse bosse ; non certes, mais ce n'est pas la même chose, et vous vous moquez...

— Je ne me moque point, répondit Tommy avec un grand sang-froid, et il *faudra* que ce soit la même chose.

— C'est dur, reprit Kit en déchargeant sa colère sur un artichaut à la barigoule; mais si vous croyez que c'est nécessaire...

— Absolument nécessaire.

— Très-bien; maintenant parlons d'autre chose, si vous voulez.

— Justement je ne veux pas, reprit tranquillement Tommy. J'ai encore une recommandation à vous faire. Chacun de nous aura assez de veiller sur lui-même. Je vous prierai donc, une fois pour toutes, de ne pas vous mêler de mes affaires. Si c'est à moi que l'on adresse des paroles grossières ou que l'on donne quelques bourrades, je vous défends de lever le doigt pour...

— Assez! » cria le grenadier Kit d'une voix de tonnerre. Et il posa sur la table le verre qu'il portait à ses lèvres; mais il le posa si brusquement que le pied se détacha, lui laissant dans la main une coupe sans support; ne sachant que faire de cette coupe embarrassante, il prit le parti d'en avaler le contenu, et la posa ensuite sur un lit de feuilles d'artichaut.

Il fut frappé lui-même du côté ridicule de cet incident ; toute sa colère s'était évanouie, et c'est en souriant qu'il dit à son camarade :

« Tommy, pardonnez-moi ma violence; vous savez que j'ai toujours été une brute grossière et sauvage. J'ai eu le tort de prendre au sérieux ce qui n'était qu'une plaisanterie, car ce n'était qu'une plaisanterie, n'est-ce pas?

— Je n'ai rien à vous pardonner, répondit Tommy en souriant à son tour. Ce que vous venez de faire prouve combien vous m'êtes attaché, mais je dois vous dire que j'ai parlé sérieusement.

— Non! dit Kit d'un ton suppliant.

— Très-sérieusement, je vous assure.

— Mais vous savez bien que vous me demandez l'impossible, reprit la brute grossière et sauvage, avec un ton de doux reproche; et il regardait son camarade avec des yeux pleins d'affection, comme un chien fidèle qui cherche à attendrir son maître.

— Peut-être avez-vous raison? dit Tommy en lui tendant la main.

— Je serais tenté au delà de mes forces, ajouta humblement la pauvre brute qui commençait à reprendre courage.

— Eh bien! voici ce que nous allons faire. Je vous prie de m'écouter sérieusement et sans m'interrompre. Je partirai seul pour Nancy, et vous irez m'attendre au Havre. »

Cette fois-ci Kit ne bondit pas et ne se récria pas. Il prit d'un air distrait le verre cassé et se mit à observer machinalement la cassure avec autant d'attention que si sa vie eût dépendu de l'exactitude de son observation. Ensuite, sans aucun respect pour les bienséances, il mit les deux coudes sur la nappe et se pressa le front de ses deux mains, comme pour en faire jaillir une idée claire.

A la fin, il dit d'un ton indécis en regardant la carafe : « On prétend que la guerre ne durera pas longtemps; si nous attendions qu'elle soit terminée pour nous occuper de cette affaire, voulez-vous, Tommy? »

Tommy avait le regret de n'être pas de la même opinion que son vieil ami; selon toute apparence, la guerre serait longue; ce serait un enfantillage, un véritable enfantillage que d'en attendre la fin; ils n'avaient pas de temps à perdre et ils devraient bientôt songer à regagner les États-Unis s'ils ne voulaient pas perdre leur clientèle.

Ces raisons étaient si simples et si justes que Kit n'essaya pas de les combattre. Il se remit à observer la cassure de son verre aussi machinalement que la première fois, poussa un gros soupir et s'accabla d'injures pour avoir eu l'idée d'acheter la malle du vieux Cob.

« Voilà déjà deux fois, dit-il sans regarder Tommy, qu'elle met la zizanie entre nous. Vous verrez qu'elle nous portera malheur!

— Ce que vous dites là n'est pas sérieux, lui répondit Tommy d'un ton grave. Allez au Havre, mon

vieux camarade, et soyez sans inquiétudes sur mon compte ; vous savez que je suis prudent; de plus je suis d'âge à me tirer d'affaire tout seul.

— Je n'irai pas au Havre, grommela Kit d'un ton bourru. Je partirai avec vous.

— Soit, répondit Tommy d'un ton conciliant; mais vous commencerez par me donner votre parole.

— Je vous suivrai malgré vous, répliqua Kit en s'efforçant de se fâcher.

— Vous savez bien que non, dit Tommy avec douceur, je vous connais assez pour savoir que vous respecterez ma liberté. Le train de Bruxelles part dans sept minutes; réfléchissez pendant que je vais demander l'addition. »

Kit jeta un regard de côté sur le cadran et se renferma dans un silence obstiné.

Quand les comptes furent réglés et que le garçon eut disparu, Tommy demanda à Kit s'il demeurait ou s'il partait.

Kit répondit avec un sourire malicieux qu'ils avaient le temps de discuter la question vu qu'il restait deux minutes seulement, et que l'on ne distribuait plus de billets.

Tommy, sans dire un mot, tira les deux billets qu'il avait pris d'avance et les lui mit sous le nez. En même temps il saisit sa valise; Kit la lui arracha des mains et lui dit qu'il avait bien le droit de la porter jusqu'à la gare, ce n'était pas si loin.

Il accompagna son ami sur le quai d'embarquement, le regarda monter en voiture, lui tendit sa valise et fit mine de s'en aller sans lui dire : au revoir.

Mais il pivota aussitôt sur ses talons, revint se planter à la portière et dit à voix basse d'un ton suppliant : « Tommy, emmenez-moi.

— Donnez-moi votre parole.

— Non. »

Nouveau départ de Kit suivi d'un prompt retour. Cette fois il regarda Tommy d'un air tout penaud, sans rien dire, mais Tommy demeura inflexible.

« Partez-vous, monsieur? » demanda un employé qui fermait les portières. Kit le regarda d'un air distrait, sans rien dire; l'homme haussa les épaules et ferma brusquement la portière. Elle fut aussitôt rouverte par Tommy qui supplia Kit de lui donner sa parole.

Kit répondit qu'il ne la donnerait pas.

Un coup de sifflet retentit, la locomotive fit un mouvement; de wagon à wagon les chaînes d'attache se tendirent avec un bruit de ferraille. Kit monta sur le marchepied sans prêter la moindre attention aux cris des employés qui le sommaient de monter ou de descendre; il allongea le cou dans l'intérieur du wagon et dit à Tommy : « Mais supposez que vous soyez dans un danger réel et que vous ayez besoin d'aide?

— Alors je vous rendrai votre parole.

— Je vous la donne, prenez ma valise. Houp là ! »

Il n'était que temps; le convoi venait de s'ébranler. Les employés levaient les bras au ciel, et l'on entendait la voix d'un sous-chef qui prononçait le redoutable mot de procès-verbal.



XIV

Une vengeance de Kit. — Conversation insipide de Kit avec un petit rentier à cheveux verts.

Kit s'avouait vaincu ; mais il ressentait quelque humiliation de sa défaite. Quand il s'assit, ou plutôt quand il se laissa tomber sur la banquette, juste en face de Tommy, il y avait comme un soupçon de rancune et comme un essai de bouderie sur son honnête visage. Tommy, qui s'était muni d'une liasse de journaux, se hâta de se plonger dans la lecture, pour laisser à la rancune de Kit le temps de s'évaporer.

Kit se vengea à sa manière, en gardant un silence obstiné depuis Paris jusqu'à Creil. Pendant la première partie de ce trajet, son indignation intérieure se manifesta par trois fois au dehors, sous la forme de sourds grognements comparables à ceux d'un ours qui est gêné par sa muselière. Cette étrange mélopée jeta la terreur dans l'âme de son voisin de gauche.

Son voisin de gauche était un homme de chétive apparence, vêtu d'un habit d'un gris clair pointillé, semblable par sa couleur à la coquille d'un œuf de moineau. Le gilet, le pantalon et les guêtres avaient été taillés dans la même étoffe que l'habit. L'extérieur de ce personnage était si insignifiant, qu'on n'aurait jamais eu la curiosité de le regarder une seconde fois, s'il ne s'était distingué du vulgaire des mortels par la couleur de ses cheveux, qui étaient longs, cotonneux et d'un vert clair, tirant sur le vert-de-gris.

C'était un honnête petit rentier du Marais, qui avait passé toute sa vie sous l'empire d'une étrange monomanie. Il avait logé, une fois pour toutes, dans sa cervelle étroite la conviction que le monde est plein de fous dangereux, que la police a le tort grave de ne pas renfermer ou qui ont sauté par la fenêtre de leur cabanon. Il s'attendait à être étranglé sans faute un de ces jours, par un fou furieux, soit au coin d'une rue, soit dans son lit, soit dans un compartiment de chemin de fer.

Les étranges pourparlers de Kit et de Tommy avaient déjà éveillé ses soupçons ; la brusque invasion de Kit, au départ du convoi, avait achevé de lui brouiller les idées. Il s'était figuré tout de suite,

avec la plus profonde terreur, que Kit devait être un fou dont Tommy était le gardien. Ayant comparé la force du fou et la faiblesse du gardien, il avait serré convulsivement la poignée de son parapluie. Qu'arriverait-il si un fou de cette taille était pris subitement d'un accès de folie furieuse?

La parfaite immobilité de Kit commença à le rassurer un peu ; mais dès le premier grognement il jeta un regard de détresse sur ses compagnons de voyage.

Après le troisième grognement il ne restait plus trace de la rancune de Kit. Le fou se tint donc parfaitement tranquille et se mit à réfléchir, les yeux fermés, sur les clauses de l'étrange engagement d'honneur qu'il avait scellé de sa parole.

Trouvant qu'on l'avait traité en écolier, il trouva tout naturel de se venger en écolier. Il résolut donc d'observer, non-seulement l'esprit, mais encore la lettre des prescriptions de Kit, touchant les sujets de conversation et les gestes qui ne lui étaient pas interdits. Il fut si content de son idée, qu'il se livra à un accès de rire intérieur. Cette sorte d'hilarité comprimée produisit un bruit si étrange, que l'homme aux cheveux verts en trembla depuis la semelle de ses bottes jusqu'à la plate-forme de son chapeau.

« Creil, dix minutes d'arrêt ! » cria au dehors une voix de basse-taille, qui aurait fait honneur à un chantre de cathédrale.

L'homme aux cheveux verts descendit précipitamment pour chercher un asile dans une autre voiture. Il n'y avait de place nulle part. Alors il confessa ses craintes au graisseur, et le graisseur fit aussitôt son rapport en haut lieu. Bientôt le chef de gare apparut à la portière ouverte et regarda Kit avec une fixité surprenante. Kit entra aussitôt dans l'esprit de son rôle, et regarda le chef de gare avec une douceur bien faite pour désarmer le fonctionnaire le plus soupçonneux et le plus rébarbatif. Le chef de gare se retira sans rien dire et en faisant même un léger salut.

Alors arriva le commissaire de surveillance. Il avait l'air très-affairé et ses sourcils blonds se rejoignaient presque à la racine de son nez. Son regard n'avait rien de tendre lorsque, après avoir parcouru rapidement le wagon, ses yeux clairs se fixèrent sur Kit, l'objet de ses recherches. Kit le regarda avec une si sereine bonhomie que l'autre se retira vivement, pour courir après le poltron aux cheveux verts et l'engager à montrer une autre fois plus de circonspection et de discernement.

A peine le commissaire de surveillance avait-il disparu, que les voyageurs entendirent un bruit de grosses bottes et de ferraille ; une tête coiffée du tricorne à bordure d'argent s'introduisit dans le compartiment.

A la vue du gendarme, Kit, avec un geste si plein de mesure et de douceur, qu'il semblait calculé pour paraître aussi gêné et aussi peu naturel que possible, porta lentement la main vers sa poche de côté, où était son passe-port.

En même temps, il regardait Tommy de côté, avec une grimace narquoise, comme pour lui dire : « Vous voyez, je ne remue que l'avant-bras, sont-ce bien là nos conventions ? »

Trompé par la nature du geste, et par la hideuse grimace qui l'accompagnait, le gendarme crut un instant que le fou allait tirer une arme de sa poche.

« Pas de ça ! dit-il en lui saisissant le poignet; qu'est-ce que votre main va faire dans votre poche ?

— Qu'est-ce que la vôtre vient faire sur mon poignet? » Voilà ce que Kit n'aurait pas manqué de répondre en toute autre circonstance. Et pour sauvegarder sa dignité personnelle, il aurait donné au gendarme une de ces petites poussées qui envoient rouler un homme à dix pas. Mais il se souvint à temps que cela n'était pas dans les conventions.

Il se contenta donc de rougir jusqu'à la racine des cheveux, mais il répondit du ton le plus calme et le plus courtois :

« Ma main allait chercher mon passe-port. En vous voyant paraître, j'ai cru que vous alliez me le demander, et comme je sais que vous devez être fort occupé en ce moment, je voulais le tirer d'avance pour n'avoir pas à vous faire attendre. »

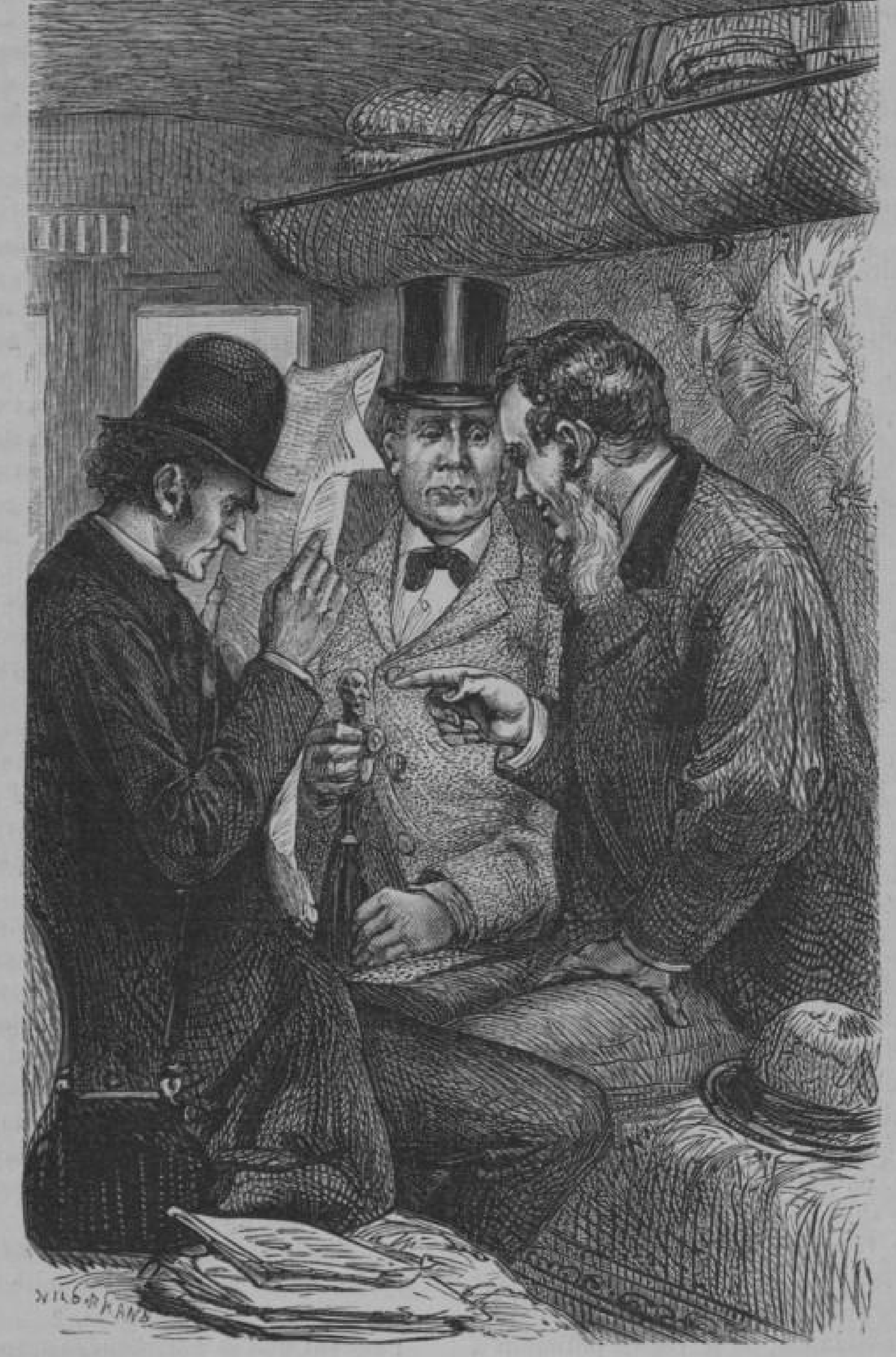
Le gendarme, qui n'était pas un novice, reconnut tout de suite qu'il avait affaire à un honnête homme, et que cet honnête homme, malgré la bizarrerie de ses allures, jouissait de la plénitude de sa raison. Il se promit soudain de ne pas laisser repartir l'homme aux cheveux verts sans lui avoir « lavé la tête ».

Par mesure d'ordre cependant, et pour couvrir sa retraite, il pria Kit de lui montrer son passe-port. Tous les voyageurs exhibèrent les leurs, excepté un gros homme à figure écarlate, qui dormait depuis Paris. Quand on eut réussi à l'éveiller, ce qui ne fut pas une petite affaire, il demanda où il était, se mit à rire, sans motif apparent, puis se fâcha sans plus de raison, puis fouilla avec empressement dans une foule de sacoches, et finit par où il aurait dû commencer, en tirant son passe-port de sa poche. Cette opération terminée, il se roula de nouveau en boule dans son coin, comme un monstrueux hérisson, et reprit son somme.

Cependant l'employé, de sa voix de chantre, engageait messieurs les voyageurs à vouloir bien remonter en voiture. L'homme aux cheveux verts, après avoir subi les reproches et les railleries du chef de gare, du commissaire de surveillance et du gendarme, sortit du cabinet du chef de gare, si malheureux, si déconfit et si effrayé, qu'il semblait avoir diminué de volume, comme un poulet qu'on retire de la rivière.

Il monta en wagon, l'oreille basse, et se blottit à sa place, osant à peine respirer. Il s'attendait à de terribles représailles ; car enfin il avait dénoncé l'ogre, et l'ogre le savait probablement.

L'ogre, qui était le moins soupçonneux de tous les hommes, avait à peine remarqué l'absence d'un objet aussi peu volumineux et aussi peu intéressant. Il était à mille lieues de se douter qu'il pût y avoir le moindre rapport entre la disparition de l'homme aux cheveux verts et les trois visites qu'il venait de recevoir coup sur coup.


Vous avez là un parapluie bien remarquable. (P. 230, col. 1.)

D'ailleurs l'ogre était dans un état d'esprit à lui pardonner cette peccadille, s'il en avait eu connaissance, car il était en train de se croire terriblement roué et prodigieusement spirituel.

Tout au fond de son âme indulgente et naïve il y avait un vieux levain de gaîté gauloise et de malice normande. Ses ripostes, sans être jamais mordantes, ne manquaient pas d'un certain sel rustique; et parfois, Tommy daignait s'en amuser; dans ces occasions, le cœur de Kit se gonflait d'un noble orgueil, et concevait l'ambition de faire mieux la prochaine fois.

Mais là où il excellait, c'était dans une de ces plaisanteries à froid, dans une de ces mystifications prolongées, que les Anglais et les Américains appellent *practical jokes*, pour lesquelles le Dictionnaire de l'Académie n'a pas de dénomination spéciale, et que l'on désigne en jargon d'atelier sous le nom vulgaire de *scies*.

C'était une arme dont Kit ne se servait pas souvent; mais, quand il la tenait en main, il en usait et en abusait avec une persévérance américaine et ne la remettait au fourreau que quand elle était tordue et ébréchée par un usage prolongé.

Cette fois-ci, la plaisanterie consistait à exagérer jusqu'au ridicule les précautions de prudence que lui avait imposées Tommy. C'était la première fois de sa vie que Kit osait s'attaquer directement à Tommy; mais les âmes les plus bienveillantes peuvent, une fois par hasard, quand on les pousse à bout, se départir un peu de leur bienveillance habituelle. Un proverbe bien connu n'affirme-t-il pas que le mouton lui-même, qui est l'emblème de la douceur, peut devenir enragé, au moins une fois dans sa vie?

Encouragé par un premier succès, il se mit à chercher dans sa tête une nouvelle occasion de se montrer prudent et réservé jusqu'au ridicule.

« Tommy! » dit-il tout à coup, en se penchant d'un air mystérieux.

Tommy se pencha de son côté, en souriant par-dessus son journal.

« Rendez-moi un service, lui dit Kit tout bas, en affectant le plus profond mystère. Mon *Indicateur* est dans le sac de maroquin, au-dessus de ma tête, dans le filet. Soyez assez bon pour me le donner. Pour le prendre moi-même, je serais obligé de lever les bras, et l'on ne sait pas ce que mes poings pourraient rencontrer en route! »

Tommy, sans répondre une syllabe, fronça les sourcils, se rejeta en arrière, et disparut de nouveau derrière son journal.

Cet endurci de Kit sentit naître en lui comme un petit remords, mais il l'étouffa sans miséricorde, et pendant dix bonnes minutes se complut dans la contemplation de sa propre scélératesse. On a bien raison de se défier des gens d'esprit; pour le plaisir de faire un bon mot ou une mauvaise plaisanterie, ils sont toujours tout prêts à sacrifier le meilleur de leurs amis!

Les yeux de Kit tombèrent par hasard sur le parapluie de son voisin.

Y a-t-il au monde un sujet de conversation moins compromettant que le parapluie d'un petit rentier à cheveux verts?

« Voilà mon affaire, » pensa Kit en lui-même; et se penchant vers son voisin, il lui dit avec l'apparence du plus profond intérêt :

« Vous avez là, monsieur, un parapluie bien remarquable ! »

Ces paroles n'avaient en elles-mêmes rien de sinistre ni de menaçant; elles avaient été prononcées d'une voix presque flûtée et accompagnées du plus encourageant de tous les sourires; néanmoins le poltron aux cheveux verts tressauta. Un moment il eut l'idée d'offrir son parapluie à l'ogre, pour avoir au moins la vie sauve. Mais, ne trouvant pas sur le champ d'expressions convenables pour lui faire agréer cette offrande expiatoire, il dit tout platement: « Vous trouvez?

— Le manche surtout est une véritable merveille, » reprit Kit, du ton le plus suave.

Or ce manche était tout simplement hideux. Un butor ennemi du beau avait sculpté à même dans une corne de cerf, en profitant des rugosités pour accentuer les traits, l'image d'un vieux chiffonnier parvenu à la dernière limite de la laideur et de la dégradation. Ce chiffonnier avait des yeux d'émail qui louchaient affreusement, et dans sa bouche, effroyablement entre-bâillée, l'artiste avait inséré une dent, une seule, qui était en saillie, comme la défense d'un sanglier.

« N'est-ce pas qu'il est original? » dit l'homme aux cheveux verts, en passant avec amour la paume de sa main droite sur l'occiput du chiffonnier.

Kit, pour toute réponse, demanda l'autorisation de regarder ce chef-d'œuvre de plus près. L'ayant admiré sous toutes ses faces comme si c'eût été une ciselure de la Renaissance, il le rendit poliment à son propriétaire. L'autre fut si heureux de rentrer en possession de sa merveille, qu'il passa subitement de l'excès de la défiance à l'excès de la confiance, et raconta à Kit, par le menu, l'histoire parfaitement insipide de ses occupations, de ses plaisirs, de ses petites infirmités, et le mit au courant de ses goûts, de ses préférences et de ses opinions.

Tommy bouillait d'impatience derrière son journal, mais l'impitoyable Kit poursuivait sa vengeance avec une froide résolution. Dès que le récit du rentier paraissait tirer à sa fin, il ranimait la conversation par quelque remarque niaise ou par quelque question saugrenue.

Ayant raconté son passé, le petit rentier aborda l'histoire du temps présent, et Kit se tint sur ses gardes, tout prêt à le rappeler à l'ordre s'il s'aventurait sur le terrain brûlant de la politique et de la guerre.

« Figurez-vous, dit l'homme aux cheveux verts, que sans cette maudite guerre... »

Kit se hâta de lui couper la parole.

« La soie me paraît de qualité tout à fait supérieure, » dit-il en se penchant pour tâter l'étoffe du parapluie.

L'homme aux cheveux verts sourit d'un air de discrète supériorité; ensuite il reprit d'un ton d'importance grotesque : « Monsieur, je vois que vous êtes étranger, mais vous conviendrez bien avec moi que Paris est une ville de ressources.

— Paris est la ville des villes ! répondit Kit avec un enthousiasme qui n'avait rien de joué.

— Eh bien, monsieur, il y a des gens qui naissent et qui meurent à Paris sans avoir pu mettre la main sur deux choses que j'ai fini par découvrir, moi qui vous parle.

— Quelles sont ces deux choses? » demanda Kit avec une grande affectation de curiosité.

L'homme aux cheveux verts reprit en scandant ses paroles :

« D'abord un tailleur qui sache coudre un bouton solidement; ensuite un parapluie qui ne soit pas fripé et coupé au bout d'un an ! J'ai eu du mal, j'ai couru, j'ai tâtonné, mais j'ai trouvé ! »

Là-dessus il se mit à contempler son parapluie avec orgueil.

La conversation paraissait arrivée à son terme. Car l'homme aux cheveux verts semblait perdu dans la contemplation de ses propres mérites. Tommy, derrière son journal, ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement.

Mais il se pressait trop; le scélérat de Kit n'était pas encore satisfait. « Ce sont d'importantes découvertes que vous avez faites là, dit-il avec le plus grand sérieux; seriez-vous assez bon pour me raconter comment vous y êtes arrivé.

— C'est bien simple, répondit l'homme aux cheveux verts avec une orgueilleuse modestie, je vais donc vous raconter cela. »

Pendant que le narrateur reprenait haleine, Tommy trépignait d'impatience et lançait à Kit des regards furibonds; mais Kit fit semblant de ne pas les remarquer, et tourna vers son voisin une face souriante, où se peignait par avance le plus vif intérêt.

Tommy, dans sa rage impuissante, se borna à souhaiter que l'homme et le parapluie fussent transportés subitement à mille lieues du théâtre de la guerre. C'eût été vraiment dommage que ce souhait

s'accomplit, car Tommy lui-même, au bout de quelques minutes, prit, contre son attente, le plus vif intérêt à la conversation.

« Figurez-vous, dit l'homme aux cheveux verts, que j'habite la rue Saint-Antoine, porte à porte avec un original, qui est, ou plutôt qui était sous-directeur au Ministère des formalités. Tous les matins et tous les soirs, je le voyais passer devant ma fenêtre; c'était un employé si ponctuel qu'en le voyant je me disais le matin : « Il est l'heure de faire ma barbe, » et je faisais ma barbe, et le soir : « Le laitier n'est pas loin, » et le laitier sonnait presque aussitôt.

— Très-remarquable, dit Kit avec un signe de tête.

— N'est-ce pas? Comme les parapluies me trottaient toujours dans l'esprit, je me dis un jour : Comment se fait-il que le parapluie de ce monsieur paraisse toujours neuf? De deux choses l'une, ou il se ruine en parapluies, ou bien il a trouvé ce que je cherche.

— Très-bien raisonné ! dit Kit sans sourciller.

— Or cet homme-là, tel que je le connais, ne doit pas se ruiner en parapluies.

— Il est peut-être avare? suggéra Kit.

— Avare? non. Économe? oui. Économe, quoique riche, mais il donne beaucoup aux pauvres.

— Est-il marié? demanda Kit, simplement pour allonger le récit.

— Il a dû se marier, mais la demoiselle étant morte subitement, il est resté garçon. J'ai su par un de mes neveux, employé au ministère, que les jeunes gens s'amusaient un peu de lui et l'appelaient entre eux l'oncle Placide. Mais, pour en revenir à mon parapluie, je me dis donc : Puisque cet homme-là ne fait pas de folies, c'est qu'il a trouvé ce que je cherche.

— Alors vous lui avez demandé l'adresse de son marchand?

— Ce n'est pas si simple que cela. Cet homme-là, voyez-vous, n'est pas précisément un homme tout rond dans mon genre. Il n'a rien de hautain ni d'insolent, mais il se tient un peu raide. C'était à ce moment-là un employé supérieur du gouvernement!



et avec cela un grand savant, à ce qu'on m'a dit. Il a une très-bonne figure; néanmoins, on ne se sent pas disposé à l'aborder, de but en blanc, pour lui demander une adresse. Vous savez, j'avais peut-être tort de ne pas oser, mais ces choses-là ne se commandent pas.

— Évidemment, s'écria Kit, en prenant un air de profond psychologue. Mais, enfin, dites-moi comment vous vous êtes procuré l'adresse de son marchand. Je grille de le savoir. Vous ne pouvez vous figurer combien votre manière de raconter me plaît et m'intéresse. »

A suivre. J. Girardin.

LA COCA

A côté du café que nous fournit l'Arabie, du thé qui nous vient de la Chine, du cacao, que nous envoient la Guyane et le Mexique, voici venir la coca, encore inconnue chez nous, et qui semble appelée à se placer au même rang que les précieuses substances que nous venons d'énumérer. Déjà les Anglais l'apprécient hautement, et quiconque a été à Londres peut se rappeler avoir vu les murs couverts des gigantesques affiches d'Epps, l'introducteur ou plutôt le vulgarisateur de la coca au delà de la Manche.

Avant d'étudier les propriétés de la coca, propriétés assez merveilleuses pour lui avoir mérité d'être placée sur les armes du Pérou à côté d'une corne d'abondance, voyons un peu les caractères de cette plante extraordinaire.

La coca, dont le nom paraît dériver du mot « *khoka* », qui signifie plante par excellence, et qui est appelée *Erythroxylon coca* par les botanistes, est un arbuste qui atteint, suivant les localités, de deux à huit pieds de hauteur. Elle est cultivée sur les étages inférieurs et tempérés du versant oriental des Andes, et surtout dans la Bolivie et le Pérou, depuis le 17e degré de latitude sud jusqu'au 11e ou au 1er, vers le 68e de longitude ouest du méridien de Paris, à une altitude de 650 à 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les gelées lui sont mortelles, et une chaleur trop faible, celle même de 20 degrés centigrades, lui fait perdre une partie de ses qualités. Il lui faut un certain degré d'humidité, qu'on lui donne, à défaut des pluies, au moyen d'arrosages. Mais l'eau stagnante ferait pourrir les racines de l'arbrisseau. Sa racine est rameuse et se dirige obliquement dans le sol; le tronc est vigoureux et recouvert d'une écorce blanchâtre, rude au toucher. Les branches sont tendres et armées d'épines; les feuilles elliptiques, au pétiole très-court, alternes, entières, glabres des deux côtés, avec trois nervures, dont deux, les latérales, sont peu apparentes; les fleurs, fixées par un pédoncule court et mince, sont éparses, solitaires ou en bouquets de deux à quatre, de couleur jaune clair. Le fruit est une drupe ovale, hexagone, avec une seule loge, contenant une noix oblongue; elle fleurit dans les mois de mai et de juin.

Les terrains siliceux, non calcaires, très-meubles, sont les plus propres à la culture de la coca.

On la sème de préférence aux mois de décembre et de janvier, époque des pluies abondantes, très-favorables à la germination de la graine.

Ce n'est ni pour sa fleur ni pour son fruit qu'on la cultive, mais pour ses feuilles, qu'on récolte aussitôt qu'elles ont atteint leur entier développement. A ce moment elles se détachent presque seules, et on les cueille une à une, pour ainsi dire, de façon à préserver le bourgeon, qui est l'espoir de la récolte suivante.

La feuille, ainsi récoltée, est séchée à un soleil modéré, dans des cours couvertes, avec les plus grandes précautions et suivant des manœuvres que l'expérience a fixées et dont le défaut d'observation peut compromettre la récolte entière.

La coca constitue l'une des principales branches du commerce intérieur de la Bolivie et du Pérou. Le gouvernement bolivien prélève, sur cette denrée, un impôt annuel d'un à deux millions, tandis que les droits perçus sur les quinquinas atteignent à peine 800 000 francs.

Quelles qualités possède donc la coca pour avoir donné lieu à une industrie agricole aussi étendue, à un commerce si important?



Erythroxylon coca.

La coca était pour les Incas la représentation animée de la divinité; les champs qui la produisaient étaient vénérés à l'égal des sanctuaires, et on ne pouvait glorifier l'empire et la puissance du soleil sans entourer les victimes offertes en sacrifice de la fumée sacrée de la coca. Elle était le bon génie du foyer et préservait la maison où on la conservait de tout crime et de tout accident. Les faveurs de la fortune ne pouvaient s'obtenir que par la coca, élément principal du *carimunachi* (sacrifice). Au commencement de l'empire, elle était uniquement réservée à l'usage des Incas, dont l'origine remontait directement à Dieu. Ils en avaient fait leur panacée universelle comme étant de source divine, et, quand elle échouait, ce qui devait arriver quelquefois, il n'y avait plus qu'à s'incliner, Dieu le voulait ainsi!

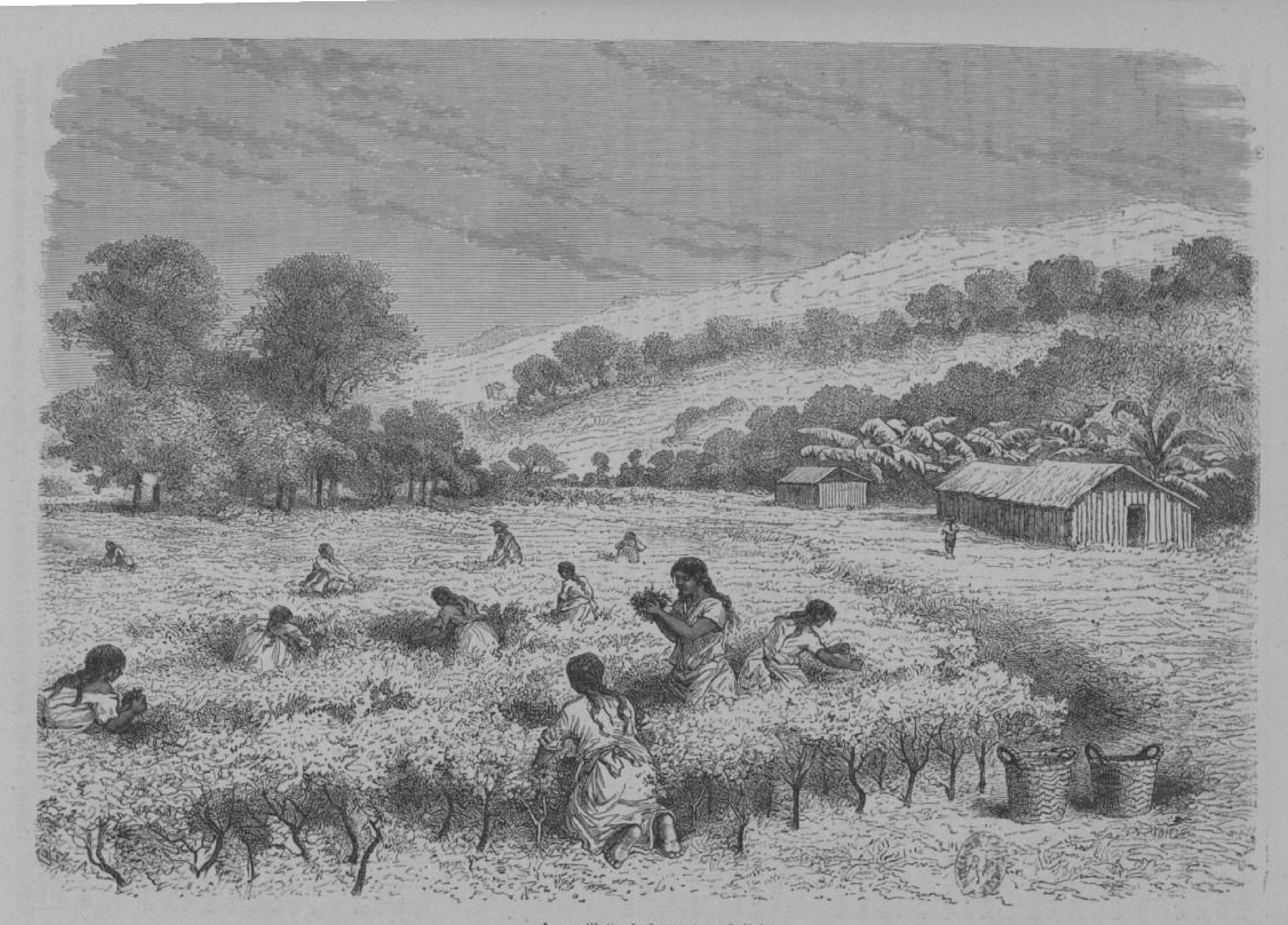
Les conquérants du Pérou et de la Bolivie, frappés des effets attribués à cette plante, entrevirent au milieu des légendes dont les Indiens l'entouraient tous les avantages qu'elle possède, et le parti qu'on en pouvait tirer dans un pays où tout était à faire, où la nature du sol offre des obstacles insurmontables, où la bête de somme doit être remplacée dans beaucoup de services par l'homme, où l'homme enfin est d'une sobriété remarquable, et capable, malgré cela, de supporter les travaux les plus durs quand il est suffisamment approvisionné de coca.

Après avoir tour à tour nié et exalté les propriétés de cette plante, surtout celle qui consiste à entretenir les forces de l'homme, en lui permettant de se passer d'aliments pendant plusieurs jours, certains Pères de l'Église, entre autres le P. Martin del Rio, tonnèrent contre l'usage qu'on en faisait, déclarant que la coca était sans vertus et sans action, un rêve digne tout au plus de la crédulité d'un peuple superstitieux.

Malgré tout, la tradition continuait; une sorte d'expérimentation régulière se faisait.

Peu à peu la lumière se fit, la science prit dans ses mains la coca, l'expérimentation commença et se continue encore. Cette plante remarquable a acquis dans l'Amérique du Sud une célébrité thérapeutique et une renommée populaire presque égale à celle que possède le quinquina.

Les Indiens se servent de la coca comme stimulant, surtout pour apaiser la faim et éloigner le sommeil pendant un certain temps. L'infusion de cette



La cueillette de la coca, en Bolivie.

plante développe une sensation de chaleur et de plénitude dans la bouche et l'estomac, ce qui diminue la faim. Prise en petite quantité, elle excite l'esprit, de manière à faire oublier les soucis.

Le docteur Tschudy, étant au Pérou, constata que cette feuille permet de se passer longtemps d'aliments sans aucune déperdition de force. Un homme à son service put se livrer pendant cinq jours à un travail très-dur, sans aucune nourriture; mais, toutes les deux ou trois heures, il prenait 14 grammes de feuilles de coca, qu'il mâchait constamment jusqu'à ce qu'il renouvelât la dose. Le docteur l'observa pendant tout le temps. Le travail terminé, il se fit accompagner pendant deux jours par cet homme, dans un voyage à travers les montagnes. Il suivait à pied le pas de la mule, ne s'arrêtant que pour préparer sa chique. Arrivé au but du voyage, il affirmait au docteur qu'il était prêt à recommencer le même travail, sans manger, pourvu qu'on lui donnât une suffisante quantité de coca.

Le docteur Unanué cite des faits analogues, et en particulier celui d'un individu qui, faisant l'office de courrier entre Chuquisaca et la Paz, n'emportait, dans ce voyage de plus de cent lieues, que de la coca et deux livres de maïs torréfié.

Aujourd'hui, la coca se trouve dans le commerce français, mais surtout sous forme de médicaments : élixirs, vins, etc. Il est probable que l'usage ne s'en répandra parmi nous qu'après s'être sérieusement implanté chez nos voisins d'outre-Manche.

P. VINCENT.

TOMMY

A force de courir les villages, les foires et de toujours paraître, lui simple flûte, devant des paysans qui ne semblaient pas assez apprécier son rôle dans l'orchestre ambulant, Tommy avait conçu dans son cœur l'ambition de jouer une fois devant une châtelaine.

Tommy se garda bien de dévoiler son désir secret à ses compagnons, et longtemps encore il le porta avant que le pont-levis d'un château s'abaissât devant lui. Un jour pourtant, à une fête champêtre où notre héros, comme toujours, se résignait à laisser couvrir ses notes par le trombone, il se fit tout à coup dans l'auditoire un silence respectueux : les paysans s'écartaient au passage de Mme la châtelaine, qui vint majestueusement prendre place au milieu d'eux.

On aurait poussé Tommy dans un brasier qu'il n'eût pas été plus ému. Sa flûte tremblait entre ses doigts, aucun son n'en sortait, tant il restait surpris de voir son vœu accompli. L'orchestre, heureusement, continuait sans lui et dissimulait son silence. Tommy n'avait pas prévu cela ! Encore s'il avait osé regarder la châtelaine, il aurait repris plus vite et avec plus d'assurance sa flûte et ses premières notes.

Une fois reparti, Tommy retrouva son talent. Les motifs se suivaient, s'enchaînaient avec tant de grâce que le trombone eut beau éclater, la flûte le domina graduellement par sa douceur même. Cet air était si joli! Tommy le jouait avec un tel sentiment, avec tant de charme, tant d'inspiration! Le trombone s'arrêta de lui-même, puis les cymbales, puis le hautbois : tous, l'un après l'autre, se reconnurent impuissants de suivre les fantaisies de Tommy. Lui, continuait. Tantôt son instrument semblait posséder une voix, tantôt éclater en un chant d'oiseau, puis s'apaiser pour reprendre des forces et des harmonies nouvelles. Il avait trouvé en un instant le rêve et l'inspiration de sa vie, et il les versait comme inépuisables de son âme. Parfois il levait les yeux sur la châtelaine, qui, le front appuyé sur sa main, non plus que les auditeurs, ne s'apercevait pas que Tommy semblait diminuer et se réduire à vue d'œil, comme une ombre. Il devenait de plus en plus petit, de plus en plus frêle, de plus en plus invisible, et on écoutait encore ce concert enchanteur quand tout à coup la flûte, exhalant un dernier soupir, tomba à terre à la place vide où Tommy avait donné son dernier souffle et sa dernière inspiration.

On ramassa la flûte, que les collègues de Tommy offrirent à la châtelaine; mais désormais c'est un instrument sans voix : Tommy ne reprendra pas un corps pour y souffler et l'animer de nouveau.

CH. SCHIFFER.

MONTLUC LE ROUGE[1]

IX (*suite*)

La conquête du fort.

« Ces trois mots, continua M. de Kildare, dits en français et d'une voix impérieuse firent sur le corps de garde tout entier une impression extraordinaire. Il y avait de l'étonnement, de la frayeur et presque de l'admiration parmi tous ces soldats.

» Montluc jeta la peau d'ours qui le couvrait, se montra tel que vous le voyez, dans son bel habit Louis XIII, galonné d'argent, à boutons d'or, magnifique comme un prince, terrible et imposant comme un lion.

» Le soldat épouvanté cria : « Aux armes! voilà l'ennemi ! » Aussitôt tous les soldats voulurent courir à leurs fusils; mais je donnai dans le ventre du premier un tel coup d'épée qu'il tomba. Quant à Patrick, il se contenta de croiser la baïonnette sans

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204 et 218.

tirer. Montluc, qui suivait de près sa troupe, dit à Pied-de-Cerf : « Toi, si quelqu'un bouge, tue-le, mais ne tire pas un coup de fusil, de peur d'être entendu de ceux qui sont au dehors et qui font l'exercice. Il ne faut faire feu qu'au dernier moment. » Cet ordre si sage fut suivi autant qu'on pouvait le suivre. Malheureusement, douze ou quinze de ces soldats étaient de vieux reîtres, habitués aux surprises et qui essayèrent de résister; ils saisirent les bancs de bois sur lesquels ils étaient assis et voulurent livrer bataille. Deux de nos hommes furent tués, un Canadien et un Algonquin. Alors Montluc n'eut plus aucun ménagement. Il dit aux soldats qui restaient: « Je vous apportais la paix. Vous avez voulu la guerre. Tant pis! Que tous ceux qui veulent se rendre se couchent à terre sans bouger. Le reste sera mis à mort. » Sept seulement refusèrent d'obéir. Deux des plus braves ramassèrent une hache et un fusil qui étaient tombés dans la mêlée et voulurent se jeter sur lui. D'un coup de pistolet, tiré à bout portant dans la figure, il tua l'un; d'un coup d'épée il perça l'autre. En même temps les cinq autres se firent tuer bravement. Tous ceux qui avaient suivi l'ordre de Montluc furent épargnés, et entassés dans un coin, les pieds et les mains liés.

» Malheureusement le pauvre Patrick porta la peine de son courage et de son dévouement à la foi catholique. Un des soldats qui s'étaient rendus et couchés à terre se glissa en rampant derrière lui, et le poignarda pendant que Patrick était en train de se battre comme un brave. « Traître! » lui cria le soldat.

» J'en aurai un regret éternel, car c'était un brave garçon et qui cognait bien. Je pus m'en apercevoir ce jour-là. Il aurait, s'il avait vécu, rendu bien des services à notre chère patrie.

» Pendant que je recevais le dernier soupir du pauvre Patrick, Montluc faisait fermer les portes du fort, mettait quatre sentinelles dans le corps de garde avec ordre de tuer sans rémission le premier de nos prisonniers qui ferait un mouvement ou pousserait un cri, s'emparait de la poudrière et des remparts qui étaient à peine gardés à cause du froid et de l'éloignement où l'on se croyait des Français, et sans bruit (car le merveilleux fut que grâce à ses précautions, excepté quatre ou cinq coups de feu qu'on ne put pas éviter dans le corps de garde, tout fut fait à coups de hache, d'épée ou de baïonnette) devint maître absolu du fort tout entier. Il faut ajouter que la neige assourdissait tous les bruits et que les sauvages, excepté en de rares circonstances où ils hurlent comme des loups, sont habituellement les plus silencieux des hommes. Quant aux soldats du colonel Boykarentbock, ils auraient crié sans doute s'ils n'avaient eu la certitude qu'au premier cri ils seraient fusillés. Montluc le Rouge était trop connu dans tout le Canada et dans toutes les colonies anglaises pour qu'on pût douter de sa parole.

» Il fut donc obéi et me dit : « Ami Kildare, pour achever notre œuvre il ne nous reste plus qu'une chose à faire : c'est de prendre ou de tuer le bon colonel Boykarentbock. » Je m'offris sur-le-champ.

» Montluc reprit en riant : « S'il ne s'agissait que de cela, je te laisserais faire, et je t'en donnerais le plaisir. Mais l'essentiel est de travailler sans bruit, car nous n'avons achevé que le premier tiers de la besogne, et si les soldats qui sont dehors et les marins de la frégate nous donnaient l'assaut de suite, notre entreprise finirait plus mal qu'elle n'a commencé.... Toi donc, reste ici. Tiens la porte fermée, maintiens l'ordre, empêche nos bons Algonquins de scalper les prisonniers et de piller.... Je vois qu'ils grillent de se donner cette double réjouissance... Moi, je vais chez le colonel Boykarentbock. »

» En effet il monta, suivi de deux hommes dans la chambre du colonel, entra sans frapper et trouva ce brave officier supérieur occupé à jouer une partie d'écarté avec son lieutenant-colonel. La chambre était très-vaste, quoique mal meublée, n'ayant pour tout mobilier qu'un lit de chêne, une table et des chaises grossières.

» Au bruit de la porte qui s'ouvrait, le colonel, qui venait de perdre la partie et qui était de mauvaise humeur sans doute, cria d'une voix menaçante : « Qui est là? que me veut-on? » Au même instant Montluc entra suivi de ses deux Canadiens, et lui dit: « Monsieur Boykarentbock, au nom du roi de France, rendez-moi votre épée. » Et sans hésiter il s'avança pour la prendre.

» Mais Boykarentbock n'hésita pas non plus : c'était un vieux soldat, Allemand il est vrai, mais vaillant et qui faisait la guerre depuis trente ans en Europe et en Amérique. Il se leva, repoussa du pied sa chaise, prit des deux mains les deux pistolets chargés qui étaient suspendus sur sa tête comme deux cornes de cerf, les arma promptement et les braqua sur Montluc et sur ses compagnons en criant : « Reitenfels! attention! à moi! » Le pauvre Reitenfels aurait bien voulu venir à son aide, mais il était gros, un peu lourd et n'eut même pas le temps de dégainer.

» L'affaire était déjà finie. Montluc qui avait l'épée à la main, voyant Boykarentbock saisir ses pistolets, se douta bien qu'il fallait tout de suite en découdre. Au moment même où le colonel tirait sur lui à bout portant un coup de pistolet, Montluc lui enfonça son épée dans la poitrine et le tua raide. Le pauvre Allemand tomba en lâchant ses armes.

» Par un hasard singulier, l'un des deux pistolets, celui qui était dirigé contre Montluc et qui aurait dû le tuer, rata complétement, de sorte qu'il n'eut aucun mal. L'autre au contraire, en tombant à terre, partit sans être dirigé contre personne, et alla frapper au pied le lieutenant-colonel Reitenfels juste au moment où il se préparait à porter secours à son chef. Reitenfels leva la jambe en blasphémant : « Fichu maladroit! cria-t-il. C'est sur vous qu'il tire, c'est moi qu'il attrape! »

» Alors Montluc, qui est le plus sérieux gentilhomme qu'on puisse trouver en Europe ou en Amérique, lui dit gravement : « Excusez le pauvre défunt, monsieur. Il ne l'a pas fait exprès, et il est assez puni de sa maladresse. » Puis se tournant vers les deux Canadiens qui l'avaient suivi : « Prenez M. de Boykarentbock, et portez-le en bas avec les autres morts, après l'avoir fait voir aux prisonniers afin qu'ils sachent bien qu'il n'y a plus à compter sur lui. Quant à vous, monsieur de Reitenfels, rendez-moi votre épée sans faire le méchant et suivez-moi. »

» Et Reitenfels obéit et ne fit pas le méchant, car il voyait bien qu'il avait affaire à plus fort que lui.

» Le fort était pris, mais l'affaire n'était pas terminée. Tant s'en faut! Restait la frégate anglaise, la *Valorous*, armée de cinquante canons, montée par deux cent cinquante marins d'élite, et commandée par le fameux capitaine John Smith, un vrai loup de mer, qui avait fait dix fois ses preuves.

» Le morceau était dur à broyer, énorme à avaler et terrible à digérer; mais, comme dit le Père Fleury, Montluc le Rouge, oui, ce beau gentilhomme à la mine riante, que vous voyez là, monsieur le curé, Montluc le Rouge broierait, avalerait et digérerait du fer et du bronze.

» Il choisit vingt hommes dans sa troupe, moitié parmi les Canadiens français, moitié parmi nos alliés Algonquins, les désigna un par un, et quand ils furent prêts à partir, me dit : « Kildare, c'est à toi que je confie la garde du fort... »

» Je l'interrompis. Je voulais le suivre et partager le danger avec lui, mais il me dit à voix basse :

« Si nous partions tous deux ensemble, les Algonquins que je te laisse, n'ayant plus personne pour les contenir, s'amuseraient à scalper nos prisonniers, ce qui serait malhonnête d'abord, et de plus, ce qui pourrait amener quelque bataille entre eux et mes bons Canadiens. Le sang coulerait, les Anglais qui sont dehors profiteraient peut-être du désordre et rentreraient dans la place... Reste là.

— Mais toi, avec vingt hommes, comment vas-tu attaquer une frégate montée par un équipage dix fois plus nombreux et pourvue d'artillerie?

— Je te le raconterai, répondit-il en riant, au retour, si je reviens... Au revoir. »


Les cinq autres se firent tuer bravement. (P. 235, col. 1.)

X

Où l'on voit que le spleen est un terrible ennemi.

« Montluc, ayant donc choisi vingt hommes audacieux, leur fit revêtir les habits rouges et les pelisses de soldats anglais, s'habilla de la même manière, fit ouvrir la porte et donna l'ordre du départ.

» La petite troupe se mit en marche du côté de la frégate *Valorous*, qui dormait doucement sur la mer comme un enfant dans son lit, solidement retenue au mouillage par ses ancres d'abord et surtout par les glaces qui touchaient son bordage.

» Ce qui s'est passé depuis, je ne l'ai pas vu, le fort d'où je regardais étant à cinq ou six cents pas de la frégate, c'est Charlot et le vieux Buffalo qui me l'ont raconté chacun de son côté. Mais d'abord il faut que je vous dise ce qui se passait à bord de la frégate anglaise. Vous comprendrez mieux ce qui suivit.

» Il faut savoir que la pauvre frégate était enfermée depuis cinq mois dans les glaces et que l'équipage tout entier s'ennuyait à mort. Pas d'autre distraction que de manger du bœuf salé, du porc salé, du mouton salé, de la morue salée. Tout était salé, excepté le hareng qui était fumé. Quand on mange toujours salé et trop salé, quand on est réduit aux conserves gâtées pour tout potage, alors chacun prend son parti suivant son caractère. Les uns attrapent le spleen, et les autres attrapent le scorbut.

» Le spleen, ou si vous préférez, monsieur le curé, l'hypochondrie, est une maladie de l'âme; le scorbut est une maladie du corps. Ça, c'est la différence. Mais elles ont une terrible ressemblance, c'est qu'elles vous mettent tous deux dans le même trou. Aussi les savants, et en particulier le Père Fleury, en font à peu près le même cas.

» L'équipage de la *Valorous* était donc partagé entre ces deux maladies et menaçait de fondre dans ce

pays de neige comme un morceau de sucre dans un verre d'eau. Cinq matelots étaient morts du scorbut au bout du premier mois, sept autres, moitié scorbut, moitié spleen, au bout du second mois, douze autres au bout du troisième mois. La chose allait grand train, comme vous voyez.

» Le vieux John Smith, qui aimait ses hommes et qui était aimé d'eux, devenait de plus en plus triste. Il sentait la discipline se relâcher et n'osait par trop de rigueur réduire ses hommes au désespoir. A la fin, pour les amuser et les exercer en même temps, il leur permit la pêche au phoque, la chasse à l'ours, il donna des congés pour deux ou trois jours aux officiers (ce qui paraissait sans danger, tant on était loin des établissements français) ; lui-même s'écarta quelquefois, se reposant des soins du commandement tantôt sur le lieutenant, tantôt sur un simple midshipman.

» Montluc le Rouge, par le moyen du Père Fleury et des Algonquins, savait tous ces détails avant de quitter le lac Érié ; c'est ce qui avait donné à son père et à lui l'idée d'une expédition si aventureuse, mais si glorieuse et si utile en cas de succès, car tous les approvisionnements des Anglais en vivres, en armes, en marchandises précieuses et en pelleteries étaient réunis dans le fort d'Hudson. S'emparer du fort par un coup de main, c'était ruiner pour un an toutes leurs entreprises dans ce pays immense qui est au nord du Canada.

» Parmi tous les plaisirs que le vieux John Smith avait été forcé d'accorder à son équipage pour le distraire et le désennuyer, un seul manquait, c'était celui de boxer. Voici pourquoi. John Smith était un zélé puritain de la secte rigide des caméroniens d'Écosse, qui ne croient pas permis de goûter la moindre joie en ce monde, à moins qu'elle ne soit tout à fait austère et presque sombre. Danser, boxer, casser le nez et les mâchoires de son prochain ou se les faire casser par lui, c'était une volupté trop grande pour que John Smith voulût la permettre à son équipage. Chasser ou pêcher, à la bonne heure ! Et encore ! De sorte que les pauvres matelots de la *Valorous* en étaient réduits à boxer en secret, dans les petits coins, comme des petites filles gourmandes qui lèchent des pots de confitures sans être vues. Montluc le savait, et c'est là-dessus qu'il avait compté.

Montluc lui enfonça son épée dans la poitrine. (P 235, col. 2.)

» Il savait aussi que John Smith, tout rigide caméronien qu'il fût, ne haïssait pas la chasse à l'ours blanc. Au contraire, il en faisait ses délices ; et précisément à peu de distance de la frégate et du fort, trente ou quarante lieues tout au plus, on l'avait averti qu'il trouverait un endroit retiré, une solitude tout à fait exquise, où plus de trente familles d'ours

blancs avaient établi leur demeure. Là, du moins, on ne risquait pas de manquer de gibier.

» Sur l'avis donné par un Esquimau que le Père Fleury avait converti à la foi catholique, le capitaine John Smith était parti en toute hâte avec tout son état-major, excepté le jeune midshipman, âgé de dix-huit ans à peine, qui restait pour commander le navire et qui enrageait de ne pas pouvoir suivre les autres à la chasse. Comme il enrageait et du haut de sa frégate regardait au hasard l'horizon (excepté le fort, on ne pouvait rien voir qu'une grande plaine sans fin, partout couverte de neige et de glace), Montluc déboucha lentement avec sa troupe, sans armes apparentes, leurs pistolets et leurs épées étant cachés sous leurs pelisses, et s'arrêta à cent pas de la frégate. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LE BUDGET

Quelqu'un dit : « Mon budget me permet de faire ceci ; mon budget ne me permet pas de faire cela. » Le mot *budget*, qui est anglais et, par altération de son sens primitif, signifie état des recettes et des dépenses, est donc un mot dont nous faisons un usage constant dans la vie commune et qui revient souvent dans les débats de la vie publique ou, si vous aimez mieux, dans l'histoire de notre pays. Il a dans les deux emplois exactement le même sens, avec plus d'extension dans l'un que dans l'autre ; et la comparaison est des plus faciles à énoncer.

Tout homme a un revenu quelconque, qu'il jouisse de rentes acquises, ou qu'il le réalise par son travail.

Il s'agit pour le possesseur de ce revenu de subvenir à des dépenses déterminées, c'est-à-dire de se nourrir, se loger, se vêtir, etc., et suffire à ces nécessités avec ce revenu. L'état de ce revenu et de ces dépenses constitue le budget du particulier.

Vous basez vos dépenses sur votre revenu ; suivant que celui-ci est plus ou moins considérable, vous augmentez ou diminuez vos dépenses, et la proportion que vous établissez dans cette opération s'appelle faire votre budget.

Ce qui a lieu pour le particulier a lieu également pour une nation.

Celle-ci a aussi son revenu, comme elle a ses dépenses. Les membres de cette nation participent tous à former le revenu par des versements individuels qui s'appellent impôts. Donc les impôts forment le revenu d'un État. Mais, au contraire de ce qui se passe pour chacun de nous, l'État examine d'abord ce qu'il aura à dépenser avant de consulter son revenu. Il établit d'abord un tableau de ses débours nécessaires, puis examine ce que les impôts lui donneront, et peut augmenter ou diminuer ceux-ci, suivant les exigences, c'est-à-dire suivant qu'ils dépassent ou n'atteignent pas le chiffre des dépenses.

Quand les impôts donnent un chiffre supérieur aux dépenses faites, c'est une économie que l'État réalise ; de même qu'un particulier qui, ses dépenses payées, met de côté une certaine somme sur son revenu.

C'est toujours une opération laborieuse que l'établissement d'un budget pour un Etat. Il s'agit, en effet, de chiffres considérables, dont la répartition en une multitude d'emplois est difficile et longue. Voulez-vous avoir une idée des sommes dont il s'agit. Voici un petit tableau rétrospectif qui pourra vous édifier.

Le budget fut en 1801, sous le Consulat, de 549 620 169 francs ; en 1813, sous l'empereur Napoléon, de 1 130 millions ; sous le roi Louis XVIII, en 1823, de 1 092 095 289 francs ; en 1829, sous Charles X, de 1 021 746 938 francs ; en 1833, sous le roi Louis-Philippe, 1 120 millions, etc.

Vous voyez qu'il s'agit de sommes à donner le vertige.

Je vais vous dire maintenant comment on procède pour établir un budget sur des sommes comme celles que vous venez de lire.

Le ministre des finances présente d'abord à la Chambre des députés un tableau où sont mentionnées les recettes du pays et ses dépenses.

Ce tableau est condensé en un gros livre bleu portant le titre de *projet de budget*. Les recettes et les dépenses y sont énumérées, ces dernières séparément pour chaque département ministériel, c'est-à-dire pour l'armée, la magistrature, le clergé, le commerce, etc. La Chambre des députés choisit un certain nombre de ses membres chargés d'examiner ce *projet de budget*, et qui forment un comité connu et désigné sous le nom de *Commission du budget*.

Cette commission désigne à son tour d'autres députés qui forment ce qu'on appelle des sous-commissions, lesquelles sont chargées de prendre chacune les intérêts d'un département ministériel. En d'autres termes, autant de ministères, autant de sous-commissions.

Chacune de ces sous-commissions désigne à son tour un de ses membres qui sera ce qu'on appelle *rapporteur*, c'est-à-dire chargé de parler pour elle, et d'exposer ses travaux à la commission d'abord, et à la Chambre des députés ensuite.

Quand chaque sous-commission a terminé son rapport sur le département ministériel qui la concernait, on rédige un rapport général qui est un tableau d'ensemble des études de la commission ; ce rapport est imprimé, livré à la Chambre des députés et la discussion publique a lieu.

Lorsque tous les chapitres du budget ont été examinés et admis, en commençant toujours par les dépenses, comme je vous l'ai dit plus haut, il prend le nom de *loi de finances*, et il ne reste plus qu'à l'exercer.

Tout cela, bien entendu, ne s'accomplit pas en un jour, et quels que soient le nombre et l'activité de ceux qui ont charge de préparer la loi de finances, ils ne sauraient sans grandes peines en résoudre les difficultés.

Voici maintenant les chiffres qui ont été présentés cette année dans le gros volume bleu dont j'ai parlé plus haut. Les dépenses devraient s'élever pour 1877 à 2 milliards 775 millions 616 713 francs, et les recettes à 2 milliards 791 millions 427 804 francs.

Les recettes dépasseraient donc les dépenses de 15 millions 811 111 francs.

L. Sevin.



LES MIGRATIONS DES OISEAUX[1]

III

Les oiseaux qui infléchissent leur vol vers l'ouest sont beaucoup moins nombreux et comprennent beaucoup moins d'espèces que ceux qui vont directement au sud. Hors le loriot, ce beau passereau de la taille d'une grive, au plumage jaune tranché de noir, qui fait retentir nos bois, en été, de ses notes sonores, ce ne sont généralement que les oiseaux aquatiques, du rivage ou des terres humides, tels que les palmipèdes et un certain nombre d'échassiers, qui suivent cette direction.

[1] Le loriot est un des premiers émigrants, comme aussi un des derniers arrivants. Il apparaît au mois de mai, juste pour faire sa nichée et gruger nos cerises qui vont venir, et disparaît dès le mois d'août, sans qu'on puisse le retrouver nulle part en Europe. D'aucuns disent qu'il a passé, ni plus ni moins, l'Océan pour se rendre en Amérique, sa véritable patrie. — Comment a-t-il pu accomplir, tout d'une traite, un semblable trajet? Nul ne le sait. — Cependant, en y réfléchissant, il n'y a pas à s'ébahir outre mesure de semblables exploits de la part des oiseaux, en les appréciant par nos propres moyens de locomotion. La puissance de leur vol est tout autre ; à ce point que, quelle que soit l'exiguïté de leur taille, les bons voiliers font de vingt à quatre-vingts lieues à l'heure. Une traversée de mille ou douze cents lieues n'est donc pour eux qu'un trajet de quinze à soixante heures, selon leur vigueur; et le mieux organisé d'entre eux tous, la frégate, peut fort bien déjeuner en Amérique, comme dit Toussenel, et venir dîner sur notre littoral, le soir. On cite encore comme exemple de la puissance du vol des oiseaux, le pétrel, qui apparaît le soir, dans le sillage des vaisseaux en plein océan. Néanmoins, en ce qui concerne le loriot, il faudrait des preuves plus certaines, et jusque-là il est plus vraisemblable qu'il gagne les oasis de l'Afrique.

Les oiseaux aquatiques et des terres humides ne sont point frileux. Le nord est leur pays de liesse et de jubilation, par ce motif que les eaux et les marécages, ne s'y desséchant jamais, sont plus amplement pourvus que ceux du midi des plantes et des bestioles dont ces oiseaux font leur pâture. Les premiers surtout, parfaitement vêtus, ne redoutent ni froids ni gelées. Les uns et les autres, tant que les eaux et le sol ne sont pas durcis ou recouverts de neige, trouvent à picorer, et ne se hâtent point de partir.

Les mignonnes petites bécassines sont les premières à se mettre en route, parce qu'elles ne dédaignent point, je le soupçonne fort, d'ajouter des insectes à leur régime de vers et de vermisseaux. Histoire de se stimuler l'appétit, comme nous mangeons nous-mêmes les crevettes et les huîtres. Au mois de septembre, on les trouve dans les marais et plus tard dans les prairies humides. Douées d'ailes fines et puissantes, elles passent si haut, si haut, qu'on entend leur petit cri qui ressemble au bêlement d'une jeune chèvre, mais sans les apercevoir; et lorsqu'elles veulent prendre terre, elles pointent comme un trait qui fendrait l'espace.

La bécasse est au suprême degré le gibier béni des chasseurs et des gourmets. Rien de plaisant comme sa chasse, par les taillis et les futaies ; rien d'excellent comme un rôti de belles bécasses, rondes de graisse, de l'automne. Elles nous arrivent à la mi-octobre, et généralement prolongent leur séjour jusqu'à ce que viennent les gros temps. C'est le matin à l'aube, et le soir au crépuscule, qu'elles prennent leur vol et qu'on les affûte au fusil ou au filet.

Par les raisons qui viennent d'être dites, les palmipèdes, oies, cygnes, canards, etc., ne s'éloignent du nord qu'à regret et lorsque l'extrême froidure vient couper court à leurs ébats et à leurs festins aquatiques. Ils gagnent alors les régions plus tempérées, mais pour remonter dès que la température vient à tiédir.

Tous ces oiseaux tendent vers les côtes de l'Océan, région humide et brumeuse dont ils se contentent très-bien. Si le froid les y pourchasse, ils gagnent plus à l'ouest les îles ou s'avancent plus au sud.

1. Suite. — Voy. vol. IX, page 350, et vol. X, pages 143 et 150.

Les oiseaux qui émigrent à l'est sont bien moins nombreux encore. A ma connaissance, il n'y en a que deux espèces, les geais et les ortolans.

Le geai n'est qu'un migrateur d'occasion, car il s'en faut de beaucoup que son passage ait lieu régulièrement tous les ans. Oiseau très-rustique, il hiverne volontiers dans nos bois, et il faut une cause spéciale pour le faire déguerpir : soit l'absence complète des glands du chêne, un de ses mets favoris; soit la prévision d'une longue suite de neiges ou d'inondations qui ne lui permettront pas de chercher sur le sol les graines tombées ou les larves qui font sa pâture habituelle. J'ai, pour me confirmer dans cette hypothèse, un formidable passage comme jamais de mémoire d'homme on en avait vu, qui eut lieu en 1872. Les bois étaient totalement dépourvus de glands, et l'hiver qui suivit ne fut qu'une inondation perpétuelle.

D'habitude, il passe à la mi-octobre : cette année-là, le passage commença au 1er septembre et dura tout le mois; à certains jours, c'était comme un fleuve d'oiseaux. Mais aux premiers jours d'octobre les grandes pluies survinrent et ne discontinuèrent point; ils avaient tous disparu.



Bécassines (P. 239, col. 2.)

Les geais suivent la latitude de l'est, en infléchissant au sud. Ce sont des oiseaux loquaces, braillards et curieux au possible; à la fois les plus futés et les plus badauds. Sédentaires, ils sont toujours en éveil et inapprochables; en passage, ils se laissent prendre à tous les leurres, à tous les piéges. La seule imitation du cri de la chouette les horripile et les ferait venir dans le canon de votre fusil, pour peu que vous soyez caché. Le son du tambour a lui-même le don de les faire tomber dans les tendues de collets faites à leur intention. C'est le cas de dire un mot des leurres et des appeaux à piper les oiseaux, en général.

Comme pour les geais, et si vous voulez bien y prendre garde, vous verrez qu'ils n'ont d'effets en général que sur les migrateurs en voyage. Les oiseaux résidants ou nés sur place y restent insensibles. Par exemple, le miroir dont on se sert pour la chasse des alouettes ne tente nullement les sédentaires; tandis que, par les bons jours de passage, les alouettes voyageuses se précipitent dessus du plus loin qu'elles l'aperçoivent. On disait autrefois que l'alouette venait s'y mirer par pure coquetterie. Cette fable n'est pas sérieuse; car les petites glaces dont les miroirs sont parsemés et dont ils se passent très-bien, du reste, peuvent réfléchir les rayons du soleil dans le mouvement de rotation de l'instrument et en faire voir de plus loin les reflets, mais ne peuvent pas reproduire les objets d'alentour. On a dit, avec plus de raison, que le miroir simulait un épervier, une chouette, les ennemis de la race, pris au piége; mais une bûche en mouvement, tout objet qui brille ou qui leur paraît extraordinaire, produirait à peu près le même effet; et je suis porté à croire que la curiosité entre pour une grande part dans l'attrait subi par ces voyageuses en pays étrangers.

L'ortolan est un petit oiseau de la famille des bruants, particulier à l'ancienne province du Languedoc et totalement inconnu partout ailleurs : ce qui fait qu'on le confond souvent avec d'autres espèces. Souvent on le croit un bec fin; dans certaines contrées, on donne son nom au torcol, oiseau plus gros qu'une alouette, au plumage roux, à la langue démesurément longue pour happer les fourmis, et qui hante les haies et les buissons. C'est, il est vrai, un très-fin gibier; mais l'ortolan est un petit oiseau de la taille des bruants et des verdiers; il a comme ceux-ci un bec court et trapu dont la mandibule inférieure dépasse la supérieure. Son plumage est d'un roux cendré, avec du noir aux ailes. Il est granivore et n'acquiert l'embonpoint qui le rend si cher aux gourmets, que d'une manière factice, lorsqu'il a séjourné un temps suffisant dans une chambre obscure où sa seule préoccupation est de s'engraisser aux dépens de l'épaisse couche de millet qui recouvre le sol.

En automne, les ortolans quittent le Languedoc en deux bandes. L'une franchit les Pyrénées pour aller s'abriter dans les vallées chaudes du sud de ces montagnes. L'autre va à l'est et se remise pour l'hiver dans les gorges orientales des Alpes-Maritimes. C'est dans ces courts voyages qu'on les prend vivants, au filet battant, pour les mettre ensuite à l'engrais.

A suivre. A. DE BREVANS.





J'allais lire le journal dans un petit café. (P. 241, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XV

L'homme aux cheveux verts finit par intéresser Tommy lui-même, rien qu'en prononçant un certain nom.

L'homme aux cheveux verts sourit avec complaisance et continua, en se rengorgeant un peu, comme tous les diseurs de riens quand on leur fait l'honneur de les écouter ou qu'on a la malice de les encourager :

« A l'époque dont je vous parle, j'allais quelquefois, le soir, lire le journal dans un petit café du quartier. J'y rencontrais une espèce de coiffeur, un de vos vantards du Midi, qui font plus de bruit que de besogne...

— Son nom? demanda Kit avec véhémence, comme s'il se fût réellement soucié de ce détail oiseux.

— Alfanègre : un malheureux, qui aurait végété toute sa vie dans sa boutique crasseuse, si M. Placide ne l'avait tiré de la misère.

— Par quel procédé? demanda Kit, du même ton que s'il s'agissait d'une pompe brevetée ou d'une nouvelle faucheuse à vapeur.

— En lui prêtant de l'argent, répondit sans sourciller l'homme aux cheveux verts, en l'installant dans une boutique décente, en lui faisant l'honneur de le prendre comme son coiffeur ordinaire. Alfanègre allait chez lui tous les matins et, vingt fois, devant moi, il s'était vanté de lui parler comme je vous parle. Je prie poliment M. Alfanègre de lui demander cette adresse, croyant qu'il suffirait de demander pour obtenir. Voilà M. Alfanègre qui fait l'homme discret et me répond que son client ne le paie pas pour être importuné de ses questions : bref il me refuse.

— Ce procédé manque de courtoisie! s'écria Kit avec un sérieux imperturbable. Je trouve que c'est très-mal, vous pourrez le lui dire de ma part. »

L'homme aux cheveux verts adressa à Kit un sourire de reconnaissance et reprit aussitôt : « Vous pensez bien que je n'ai pas été dupe de sa prétendue discrétion. S'il m'a refusé ce petit service, c'est tout simplement parce que je ne fais pas partie de sa clientèle. Au lieu de lui parler avec tant de politesse, j'aurais dû tout simplement lui offrir un petit verre d'eau-de-vie.

— Oh oh! ce monsieur aimait donc l'eau-de-vie? demanda Kit en fronçant dédaigneusement le nez.

— Trop! répondit avec emphase la victime d'Alfanègre.

— Je suppose alors, dit Kit en manière de conclusion morale, que, depuis cette époque, ce M. Alfanègre a dû mal tourner.

— Eh bien! c'est ce qui vous trompe, s'écria l'homme aux cheveux verts, en frappant du bout de son parapluie le plancher de la voiture. Il aurait mérité cent fois de mourir à l'hôpital; mais M. Pla-

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209 et 225.

cide vient de le prendre à son service, comme valet de chambre !

— Pour ses vertus ? demanda Kit avec une froide ironie.

— Non, mais par pitié, et peut-être faute de mieux. Si Paris doit être assiégé, ce qui n'est que trop probable, qu'est-ce qu'Alfanègre aurait pu devenir ? je vous le demande. Vous avez peut-être remarqué que, depuis ces derniers temps, tous les hommes se laissent pousser la barbe. Les coiffeurs n'ont plus qu'à fermer boutique. Ceux qui ont des économies vivront sur leurs économies ; ceux qui n'ont rien s'engageront dans la garde nationale et toucheront trente sous par jour ; mais lui !... »

Ayant lancé ce « lui ! » avec un dédain écrasant, l'homme aux cheveux verts regarda Kit en face, et Kit, croisant ses bras sur sa poitrine, remua par trois fois la tête, fit entendre un sifflement dédaigneux et dit : « Alors, c'est un poltron ?

— Je ne dis ni oui ni non, reprit l'homme aux cheveux verts, car je n'ai jamais mis que son obligeance et non pas son courage à l'épreuve. Mais quand il serait brave comme vous ou moi, il serait incapable de faire le service, il est trop gros ! »

Comme il cherchait un terme de comparaison, pour faire comprendre à son interlocuteur combien Alfanègre était gros, il jeta un coup d'œil rapide du côté du monstrueux hérisson.

Kit avança la lèvre inférieure et pencha la tête de côté, pantomime que l'on pourrait traduire par l'expression triviale : « Excusez du peu ! »

« Voilà, parbleu ! dit-il enfin, un bien joli valet de chambre, et il faut convenir que votre M. Placide n'est guère difficile.

— M. Placide est la bonté même, voilà la vérité, reprit l'homme aux cheveux verts. Si c'était un autre que lui, je dirais : on prend ce que l'on trouve ; car, il faut bien l'avouer, cette maudite guerre a fait rafle de jeunes gens, et mon pauvre voisin a perdu trois valets de chambre en quinze jours. Alfanègre — avez-vous remarqué que souvent les gros hommes sont aussi les plus madrés ? — Alfanègre a saisi l'occasion aux cheveux, il s'est présenté et M. Placide l'a accepté ou, pour mieux dire, il n'a pas eu le cœur de le désappointer. Car après tout, puisqu'il s'en va passer le temps du siége au Havre, dans un hôtel, il n'a pas besoin d'un valet de chambre.

— Vous me gâtez mon Placide, dit Kit en faisant une moue un peu dédaigneuse. Cet homme-là m'allait tout à fait et je suis fâché d'apprendre qu'il se sauve de Paris, juste dans un pareil moment. En somme, il a peur...

— Peur, lui ! dit l'homme aux cheveux verts avec une indignation qui lui faisait honneur : on voit bien, monsieur, que vous ne le connaissez pas. C'est l'homme le plus doux que vous ayez jamais vu et c'est aussi l'homme le plus ferme, à l'occasion. On peut être timide comme un agneau dans les petites circonstances et brave comme un lion dans les grandes : c'est justement le cas de M. Placide. Quoiqu'aucun devoir ne le retienne à Paris, puisqu'il est de mon âge et ne peut rendre aucun service, il serait resté, ne fût-ce que pour le bon exemple, s'il n'avait pas sur les bras un certain neveu.... Peur, lui ! allons donc ! »

Ayant déchargé un grand coup de parapluie sur le plancher de la voiture, l'homme aux cheveux verts reprit avec véhémence : « Je réponds de lui comme de moi même ! »

Kit ne put s'empêcher de songer que la caution n'était pas suffisante, vu que le petit homme avait toute l'apparence d'un poltron. Mais il se trompait, comme on se trompe souvent quand on juge sur les apparences. Par une de ces bizarres contradictions qui ne sont pas rares dans l'âme humaine, l'homme aux cheveux verts qui tremblait à l'idée de rencontrer un fou, s'inquiétait médiocrement des obus, de la famine et de toutes les horreurs d'un siége. Tel qu'il était là, sur sa banquette, avec ses cheveux verts, son visage blême, sa conversation insipide et son parapluie ridicule, il s'en allait à Amiens, faire ses adieux à un vieil ami, bien décidé à rentrer aussitôt à Paris, pour voir de ses propres yeux ce que c'est qu'un siége.

Tout homme en ce bas monde a un idéal qu'il défend de son mieux aussitôt qu'on l'attaque ; M. Placide était l'idéal de l'homme aux cheveux verts. Ce vieux badaud parisien, moitié poltron, moitié héros, qui se souciait assez peu de ce que l'on pouvait penser de lui, fut piqué au vif des insinuations de l'étranger sur la prétendue poltronnerie de son héros. Il fronça donc le peu de sourcils qu'il avait, rumina en lui-même pour trouver une réponse foudroyante, frappa de son petit poing maigre et sec son gilet couleur d'œuf de moineau et s'écria d'un ton aigre et provoquant : « Et je soutiens, moi, que sans son neveu il serait resté ! »

Et il affronta avec une fermeté presque menaçante les regards surpris de ce géant qui aurait pu l'aplatir d'un coup de poing.

Ayant fait ainsi la protestation que l'honneur lui commandait de faire, il abaissa ses regards sur son parapluie comme pour prendre le chiffonnier à témoin qu'on l'avait contraint à sortir de son caractère.

Comme le coup de tonnerre lointain qui annonce la fin d'un orage, les paroles suivantes sortirent de ses lèvres avec un reste d'énergie :

« C'est à cause de son neveu ! »

Kit était aussi enchanté que surpris de cette explosion de vaillance et il pensait en lui-même : « Une poule n'aurait pas mieux défendu ses petits. »

Comme il se souciait fort peu du neveu de l'oncle Placide, il s'abstint de demander son nom ; comme le nom de l'oncle Placide lui-même pouvait rallumer un incendie mal éteint, Kit demanda du ton le plus calme à qui l'homme aux cheveux verts s'était adressé, après avoir été désappointé par Alfanègre.

« A Combalcuf, naturellement ! répondit l'admi-

rateur de l'oncle Placide avec un sourire d'autant plus aimable qu'il se reprochait déjà d'avoir été un peu trop vif.

— Qu'est-ce que c'est que Combaleuf?

— Un vieux petit tailleur que M. Placide a tiré de la misère, rien qu'en lui donnant sa pratique et en le recommandant à ses amis.

— Ah ça! dit Kit avec des yeux brillants de plaisir, ce M. Placide tire donc tout le monde de la misère?

— Pas tout le monde, mais tous ceux qu'il peut. » L'admirateur de M. Placide accentua ces derniers mots avec une force surprenante, et même, il les répéta comme pour se faire plaisir à lui-même.

« Eh bien! ma foi, c'est un brave homme, s'écria Kit avec une grande énergie. J'aimerais à lui serrer la main! »

Et il ramena ses favoris sur sa bouche, comme pour s'en faire une muselière.

L'excellent cœur de Kit était profondément touché, et Kit se laissait aller à ses bons instincts, oubliant pour une minute qu'il s'était promis de ne dire que des choses plates et insignifiantes.

Un sourire malicieux apparut un instant sur les lèvres minces de l'homme aux cheveux verts, qui continua aussitôt, pour n'avoir pas l'air d'abuser de son triomphe:

« Combaleuf (qui est un très-brave homme, et qui, par-dessus le marché, sait coudre un bouton solidement, lui!), n'aurait pas mieux demandé que de me rendre service, mais il ne le pouvait pas, et il m'a donné des raisons que j'ai trouvées bonnes. Combaleuf ne voit pas M. Placide aussi familièrement que ce vantard d'Alfanègre. De plus, il est si timide qu'il n'ose pas aller le trouver sans être appelé; excepté cependant lorsqu'il s'agit de lui recommander un pauvre. Mais, comme je ne suis pas un pauvre, je n'ai pas eu le cœur de tourmenter Combaleuf. Comme je ne suis pas non plus un homme patient, je me suis dit que je ferais tout aussi bien de m'adresser à Bertrand.

— Qu'il a tiré de la misère? demanda Kit se masquant de nouveau de ses épais favoris.

— Sans comparaison, reprit l'homme aux cheveux verts, vous êtes comme Polichinelle, qui dit la vérité en riant. Oui, il l'a tiré de la misère, et d'une fameuse misère, par-dessus le marché. Bertrand était un malheureux ouvrier sans ouvrage, qui était tombé du haut d'une échelle en servant les maçons. Quand Bertrand a sonné chez M. Placide, il sortait de l'hôpital et mourait de faim. Sans indiscrétion, qu'est-ce que vous auriez fait à la place de M. Placide?

— Je lui aurais donné à boire et à manger, répondit Kit en souriant.

— Et puis après?



Mille pardons, monsieur Clodion. (P 244, col. 2.)

— J'aurais remplacé ses loques par de bons vêtements.

— Et puis après ?

— J'aurais essayé de lui trouver du travail.

— Et s'il avait été trop simple d'esprit pour contenter le patron le moins exigeant? »

Kit se saisit vivement la lèvre inférieure entre le pouce et l'index, prit un air profondément réfléchi et déclara avec franchise qu'il se serait trouvé dans un grand embarras.

« Bien d'autres que vous auraient été dans un grand embarras, reprit l'homme aux cheveux verts, en clignant les yeux d'un air malin. M. Placide n'a pas été embarrassé, lui. Il a gardé l'homme chez lui, soi-disant pour entretenir le jardin et frotter les parquets. Mais vous comprenez bien que c'était une frime; il n'avait pas plus besoin d'un frotteur que d'un jardinier à domicile : un frotteur et un jardinier à l'année auraient beaucoup mieux fait son affaire. Mais, si humble que fût Bertrand, M. Placide n'aurait pas voulu l'humilier en lui laissant croire qu'il le nourrissait par pure charité. Le docteur Oléus, un brave homme aussi celui-là, disait que Bertrand avait un cœur d'or et une tête de bois, et c'était bien vrai. A force de bonne volonté, à force de se creuser la tête pour faire plaisir à M. Placide, Bertrand a si bien appris le service, qu'il est devenu le modèle des valets de chambre. Il y a mis du temps, mais il y est arrivé.

— Eh bien, dit Kit d'un ton de bonne humeur, je suis heureux d'apprendre que M. Placide a été récompensé de sa bonne action.

—Pas pour longtemps, comme vous allez le voir. Bertrand était donc devenu le modèle des valets de chambre et commençait à rendre de véritables services à son maître, lorsque M. Placide a trouvé l'occasion d'assurer l'avenir de cette bonne créature. Il faut vous dire que cet excellent homme tient beaucoup à ses habitudes et que Bertrand était entré dans ses habitudes. Pour assurer son avenir, il s'agissait de se séparer de lui; vous croyez peut-être qu'il a hésité? Pas une minute, pas une seconde; c'est Bertrand qui a résisté, et qui s'est débattu, mais il a été forcé de passer par où M. Placide a voulu le faire passer, pour son bien; il a épousé une épicière qui était veuve et qui avait un peu de fortune. Mais, à l'époque dont je vous parle, il n'était que valet de chambre; il n'était pas encore épicier. »

Kit loua sincèrement la conduite désintéressée de M. Placide et reprit tranquillement le cours de ses questions.

« Est-ce enfin Bertrand qui vous a révélé le secret que vous aviez tant d'intérêt à connaître?

— Non, s'écria vivement l'homme aux cheveux verts, enchanté de causer une nouvelle surprise à son interlocuteur... Non, ce n'est pas lui. Écoutez mon aventure. Je me décide donc à sonner à la porte de mon voisin, pour dire deux mots à Bertrand. C'est bien Bertrand qui vient m'ouvrir la porte, mais il n'était pas seul; son maître était debout derrière lui, occupé à mettre ses gants pour sortir. Je demeure d'abord un peu interdit; M. Placide sourit et me demande ce qui lui procure l'honneur de ma visite. Je n'ose pas lui avouer que ma visite s'adresse à son domestique, et je prends subitement le parti de m'adresser à lui-même. Je le salue donc, et je lui dis : « Mille pardons, monsieur Clodion... »

« Hein? » s'écria Kit, en bondissant sur la banquette, aussi brusquement que si l'on venait de le piquer par derrière. Après avoir bondi, il allongea un bon coup de pied dans les jambes de Tommy, pour éveiller son attention.

Mais l'attention de Tommy n'avait pas besoin d'être éveillée; retranché derrière son journal, il avait suivi avec une impatience croissante, et sans pouvoir en détourner son attention, l'insipide bavardage de Kit et de l'homme aux cheveux verts. Le nom de Clodion avait frappé ses oreilles aussi bien que celles de Kit; ses yeux de fourmi s'allumèrent, et, sans faire un seul mouvement, il se mit aux écoutes derrière son journal, comme un domestique indiscret derrière une porte.

Clodion! pensait-il, si c'était par hasard le Clodion dont la sœur a épousé Jules Charlier; le vieux sphinx du Croisic n'a-t-il pas dit que c'était un employé du gouvernement?



XVI

Enfin, nous les tenons peut-être.

L'exclamation bruyante de Kit, l'étrange saut de carpe qu'il avait exécuté et le maître coup de pied qu'il avait détaché à Tommy parurent au petit rentier autant de symptômes menaçants, qui annonçaient, pour sûr, un prochain accès de folie furieuse.

Subitement repris de toutes ses terreurs, il se rejeta dans son coin, comme s'il eût voulu y incruster sa chétive personne, et serra violemment ses mains l'une contre l'autre pour s'empêcher de crier.

C'est alors que Kit se pencha vers lui. L'espoir de faire une importante découverte et la crainte d'être déçu avaient jeté le désordre le plus complet dans son esprit; le sang lui monta à la tête, et de grosses gouttes de sueur perlèrent sur son front. Mille questions se pressaient sur ses lèvres; mais comme il ne savait par laquelle commencer, il n'en faisait aucune et se recueillait de son mieux en silence. Tout en se recueillant, il soufflait avec force

et souriait d'un sourire extraordinaire, qui exprimait tout à la fois l'embarras le plus ridicule et la plus triomphante jubilation. Ce sourire étrange et inexplicable ajouta encore, s'il était possible, à l'angoisse et à la terreur de l'homme aux cheveux verts. Il se mit à trembler de tous ses membres, comme un lapin inoffensif tenu en arrêt par un terre-neuve enragé. Il n'avait plus aucun effort à faire pour ne point crier, la terreur lui avait ôté la parole.

Cependant Tommy était toujours aux aguets derrière son journal. Il se disposait à enregistrer dans sa mémoire les demandes de Kit et les réponses de son interlocuteur, tout prêt à intervenir, si son associé faisait fausse route ou s'attardait en chemin.

Mais ce fut en vain qu'il prêta l'oreille. A sa grande surprise, les deux bavards de tout à l'heure semblaient s'être donné le mot pour le mystifier en gardant le plus profond silence. Non! il avait beau écouter, ils ne chuchotaient même pas.

Ce silence l'irrita d'abord, et finit par l'inquiéter. Alors, comme un homme qui fait le guet au coin d'un mur, il pencha tout doucement la tête vers le bord de son journal. Arrivé là, il s'arrêta et risqua un coup d'œil furtif. Il connaissait trop bien la physionomie de Kit pour ne pas comprendre que Kit était embarrassé ; mais il ne pouvait s'expliquer la terreur de l'homme aux cheveux verts. Sans perdre son temps à philosopher sur les effets et les causes, il conclut que quelque chose allait mal et résolut de paraître en scène.



Cette pantomime était si éloquente. (P. 245, col. 2)

Ayant composé son visage avec une merveilleuse rapidité, il abaissa lentement son journal. La feuille de papier, en s'abaissant comme le rideau du théâtre antique, dévoila aux regards de Kit et de l'homme aux cheveux verts une figure, dont tous les traits portaient l'empreinte de la bonhomie, de la mansuétude, de la sérénité et de l'esprit de conciliation.

Lorsque, au-dessus du coteau qui borne l'horizon, le soleil apparaît dans sa gloire matinale, les vapeurs se dissipent et, en même temps que les vapeurs disparaissent, les fantômes et les terreurs de la nuit s'évanouissent comme par enchantement, la sécurité et l'allégresse renaissent dans le cœur de l'homme.

Le journal qui avait si longtemps voilé les rayons de Tommy pourrait être comparé, sans injustice, à une de ces landes monotones et stériles, où ne croissent que des plantes inutiles ou malfaisantes, comme les mensonges de la réclame, les émotions malsaines du roman à sensation, les broussailles, les orties et les ajoncs épineux de la politique. Lorsque au-dessus de cette lande aride apparut la face rayonnante de Tommy, l'homme aux cheveux verts sentit qu'il avait la vie sauve et cessa de trembler. La grimace composite de Kit redevint un sourire, le meilleur et le plus franc des sourires.

Rien qu'en se montrant, le soleil avait dissipé les vapeurs et les brouillards.

Avant de prononcer un seul mot, Tommy posa doucement sa petite main sèche sur le genou de Kit. Aussitôt Kit se reprocha sa malice et rougit tout à la fois de honte et de plaisir, en comprenant qu'elle lui était pardonnée. Par un mouvement de naïve reconnaissance, il couvrit de sa large patte brune la menotte de son petit associé.

Cette pantomime était si éloquente dans sa familière simplicité, que l'homme aux cheveux verts l'interpréta tout couramment. Il lui semblait que Tommy, sans ouvrir la bouche, venait de lui dire : « Mon gros chien n'est pas méchant ; n'ayez pas peur de lui, il ne vous mordra pas. Voyez comme il est doux et comme il répond aux caresses de son maître ! »

C'était un rusé diplomate que le petit M. King, quand il voulait s'en donner la peine. Par un seul geste habilement calculé, il rassurait Kit, et coupait court à une série d'explications, qui auraient pu être embarrassantes ; il entrait de plain-pied dans une conversation, d'où jusque-là il s'était exclu avec une réserve dédaigneuse, dont l'homme aux cheveux verts aurait eu le droit de s'offenser ; enfin, conformément aux principes de la rhétorique, il se conciliait la bienveillance de son auditoire.

Sans retirer à Kit le gage de réconciliation qu'il continuait à garder emprisonné sous sa large main, Tommy lança un regard expressif du côté de l'homme aux cheveux verts, et l'homme aux cheveux verts lui répondit par un sourire d'intelligence.

C'était le moment de parler, et Tommy parla.

« Auriez-vous cru, monsieur, qu'un hercule comme mon ami pût être aussi facile à émouvoir et qu'un simple nom propre, jeté au hasard dans la conversation, pût produire tant d'effet sur son système nerveux? »

Prenez le premier petit homme venu et supposez que c'est le plus charitable petit homme de la création : il ne pourra se défendre d'un secret plaisir, toutes les fois qu'il entendra parler des faiblesses et des défaillances d'un géant. L'homme aux cheveux verts ne faisait pas exception à la règle. Il fut si heureux de constater que Kit avait ses faiblesses, qu'il lui adressa aussitôt un regard rempli de bienveillance. Quant à Kit, il admirait sans réserve la profondeur et les ressources d'esprit de son associé.

« Le fait est, dit-il avec bonhomie, que j'ai été un peu dérouté. Depuis une heure nous parlions d'un M. Placide, lorsqu'il s'est transformé tout d'un coup en un M. Clodion. »

L'homme aux cheveux verts déclara généreusement que la faute était à lui, à lui tout seul, et il se hâta de fournir des explications. Placide était le nom de baptême de M. Clodion. Tout le monde dans le quartier l'appelait M. Placide et il faisait comme tout le monde, sottement, sans réflexion, mais aussi sans mauvaise intention. Seulement l'homme aux cheveux verts savait son monde; s'il se permettait une familiarité innocente, quoiqu'elle fût déplacée, lorsque M. Clodion avait le dos tourné, il n'était pas homme à user d'un procédé aussi incivil, en présence de M. Clodion, dans sa propre maison, alors qu'il lui faisait visite pour la première fois de sa vie, et encore pour lui demander un service. Voilà pourquoi il avait dit: « Mille pardons, monsieur Clodion, » et non pas : « Mille pardons, monsieur Placide ! »

Pour empêcher l'homme aux cheveux verts de rentrer dans le courant de son récit, Tommy se tourna du côté de Kit, leva l'index d'un air de reproche et lui dit : « Vous voyez comme monsieur explique les choses clairement et simplement. Vous devriez rougir d'être si enfant à votre âge. D'ailleurs, le Clodion dont parle monsieur n'est peut-être pas celui que nous connaissons.

— Le mien est grand, dit l'homme aux cheveux verts avec animation, un peu sec, bonne tenue; figure un peu pâle avec des yeux magnifiques ; toujours vêtu de la même façon, mais avec un soin scrupuleux. » Et il ajouta, en parodiant le style officiel des passe-ports : « Signe particulier: tapote fréquemment deux petites mèches de cheveux, comme cela! » Il porta vivement les deux mains à ses tempes et tapota les mèches cotonneuses de sa chevelure verdâtre.

A suivre. J. GIRARDIN.



COMMENT POUSSENT LES PLUMES

Toutes les plumes ont la même structure, quelle que soit leur forme future sur l'oiseau; toutes se développent dans un appareil spécial de la peau, composé d'un follicule tapissé d'une membrane spéciale appelée *épithelium*, et contenant, au fond, un germe. Ces follicules, très-apparents sur un jeune oiseau qui vient de sortir de l'œuf, sont disposés en quinconce et chacun d'eux contient une sorte de faisceau de dix ou quinze soies, plus ou moins longues ou fines, qui composent une espèce de toison légère au jeune animal. Les soies tombent aussitôt que la plume s'organise dans le follicule lui-même, lequel ressemble à une espèce de pore, de trou creusé dans la profondeur de la peau ; nous en portons nous-mêmes dans lesquels naissent nos cheveux et les poils qui forment un duvet sur nos mains ou sur nos lèvres.

Avant d'aller plus loin, examinons rapidement la structure d'une plume complète et mûre prise sur un oiseau vivant. De bas en haut, nous trouvons un tuyau dur, d'aspect corné, ouvert par son extrémité inférieure et encore un peu mou aux bords de cette ouverture. Si même la plume est à peine complète, le tuyau peut être encore mou et contenir un peu de sérosité sanguinolente. Cette ouverture inférieure du tuyau est le point de jonction et de nutrition de la plume à la papille du derme qui l'a nourrie; on la nomme l'*ombilic inferieur*. A l'extérieur du tuyau, une membrane blanche à demi sèche ; à l'intérieur, l'âme ou moelle du tuyau, composée d'une chaîne de petits cônes s'emboîtant les uns dans les autres.

Remontons encore vers les barbes, tout en suivant la tige qui continue le tuyau dont elle bouche l'extrémité par une sorte d'insertion oblique plus ou moins allongée. En somme, plus l'espèce d'oiseaux à laquelle appartient la plume que l'on étudie a le vol lourd, plus loin, en dessus, le tuyau se confond avec la tige. Le dessus de cette tige est également corné et de consistance très-résistante; il est formé de deux couches superposées que l'on sait enlever sur certaines plumes, par exemple les *bouts d'aile* de l'oie, pour en tirer parti à part.

En dessous de la tige on remarque un sillon plus ou moins profond et, au point de jonction du tuyau avec la tige, à l'endroit même où les barbes latérales, devenant plus ou moins duveteuses, se rejoignent, on constate une petite ouverture, reste d'une plus considérable, antérieure, et que l'on appelle l'*ombilic superieur*.

Toujours en remontant la plume, nous rencontrons les barbes, dont la structure varie énormément, mais dont la consistance cornée est toujours la même. Enfin, de même que ces barbes sont implantées vers la carre supérieure de la tige et sur chaque côté d'elle, de même des *barbules* sont im-

plantées sur les côtés des barbes, et sur celles-ci souvent des *barbellules* encore. Des crochets sont semés partout afin de relier en un ensemble solidaire ces lames et lamelles, de manière à constituer un tout résistant et rigide, quoique léger et élastique.

Revenons maintenant à l'organe même qui va produire la plume, au bulbe, occupant le fond d'un follicule ou d'une papille du derme ou de la peau. Ce bulbe est une sorte de petite vessie fibreuse, dont la membrane forme deux feuillets distincts. C'est sur l'intérieur qu'il faut voir des stries longitudinales très-délicates et, sur les côtés, d'autres stries d'une admirable ténuité, correspondant à d'autres d'une merveilleuse finesse. Ce sont tout simplement les sillons dans lesquels va se déposer la matière constitutive et colorante de la plume. Il y a tout, là : barbes, barbules et barbellules en diminutif, d'une incroyable et inconcevable finesse. L'intérieur du bulbe est formé d'une matière molle, muqueuse ou albumineuse, dans laquelle va s'organiser non-seulement le tuyau, mais encore où va se déposer la matière plastique de la plume proprement dite, de la plume extérieure.

A ce moment de l'évolution, le tuyau n'existe pas encore ; nous avons, tout à l'heure, examiné la plume à l'inverse de sa formation, car c'est par la pointe la plus mince de la tige et par les barbules les plus ténues qui la garnissent que la plume commence à pousser.

Pendant cette période initiale, toute l'opération se passe à l'intérieur d'une gaîne qui s'est formée sur les bulbes ; globuleuse d'abord, puis s'allongeant peu à peu en forme de tuyau, à mesure que la plume qu'elle contient s'ajoute à elle-même de nouveaux matériaux sécrétés par les membranes qui l'enveloppent. Peu à peu la partie extérieure de cette gaîne se flétrissant, se séchant et se collant au tuyau, formera cette membrane que le *hollandage* a pour but de faire disparaître, en rendant les grosses plumes des ailes propres à écrire.

Nous n'en sommes pas encore là : notre plume se dépose dans son moule membraneux ; la tige est à peine apparente ; elle est garnie à droite et à gauche d'une sorte d'exsudation muqueuse où l'on pressent déjà la couleur qu'aura la plume. Merveilleuse opération ! Cette exsudation s'organise en peu de jours et devient les barbes, encore humides et enroulées sur elles-mêmes comme une feuille dans son bourgeon, de la plume naissante. Pendant ce temps, la tige se constitue par la succession de ces petits cônes qui s'ajoutent en dessus les uns les autres, ainsi que nous le voyons dans la moelle du tuyau.

Cette croissance presse sur l'extrémité de la gaîne qu'enveloppe encore le bout ; celle-ci va crever, et la plume sortira, se découvrant peu à peu dans toute sa longueur et avec les couleurs apportées par la circulation dans des canaux spéciaux. Mais ici l'inconnu nous environne de toutes parts ! On dira bien : les couleurs du plumage ce sont jeux de lumière sur les facettes des plumes spécialement disposées pour cela ; mais alors, comment expliquer les changements de couleur chez les oiseaux sans qu'une seule plume leur tombe ?... Ces plumes, organes qui semblent passifs une fois développés et sortis de leur maillot atrophié, sont donc encore actifs ? L'ombilic inférieur reçoit donc, d'une communication continuelle avec l'organisme, la faculté d'agir même sur ces plumes, sur ces barbules qui nous semblent absolument inertes ?... Une circulation quelconque y existe donc, puisqu'elles changent leurs facettes réfléchissant telle couleur en facettes réfléchissant telle autre ?...

Mais, avant de terminer, n'est-il pas temps de constater que la question elle-même de la couleur du plumage est loin d'être aussi simple que nous venons de le dire, et que la théorie des facettes n'est pas sans objections très-graves ? On ne peut nier qu'une matière colorante arrive à la plume par les vaisseaux ramifiés du derme qui convergent au bulbe ; mais quelles sont ces matières ? nul ne le sait. Elles existent, nous n'en pouvons douter, puisque ces couleurs *se séparent du plumage* et forment des dépôts appréciables ! Les plumes rouges du toucan se décolorent dans l'eau !... Celles du couroucou à tête d'or perdent dans l'alcool bouillant leur couleur, qui se recueille en une poudre insoluble dans l'eau ; de même les plumes violettes du cotinga bleu.

H. de La Blanchère.

LES BALKANS

Le nom de Balkans s'applique, en Turquie, à tous les massifs de montagnes de la Péninsule, aussi bien en Bulgarie qu'en Thessalie ou en Épire. Pour les Européens, ce nom a une acception plus restreinte : il ne s'applique qu'à l'Hæmus des anciens, c'est-à-dire à la longue ligne de faîte courant de l'ouest à l'est, presque parallèlement au Danube, depuis Sofia, où la limite la rivière Isker, jusqu'à la mer Noire, où elle se termine par le cap Emineh.

Quelquefois on la prolonge à l'ouest, au delà de l'Isker jusqu'à la frontière serbe, comprenant ainsi sous le nom de Balkans toute la ligne de montagnes qui couvre le nord de la péninsule et sépare la Bulgarie des autres pays de la Turquie.

« Ce rempart de hauteurs, dit l'éminent auteur de la *Géographie universelle*, ne constitue point une chaîne de montagnes dans le sens ordinaire du mot. Il forme une espèce de haute terrasse doucement inclinée, qui va s'abaissant par gradins vers les plaines danubiennes, tandis que sur le versant méridional elle présente une déclivité rapide : on dirait que de ce côté le plateau s'est effondré. »

Les Balkans n'offrent donc l'apparence d'une chaine que sur une seule de leurs faces. D'ailleurs, même vu des plaines qui s'étendent au sud, le profil de leurs crêtes parait très-faiblement ondulé; on n'y remarque point de brusques saillies ni de pyramides rocailleuses; les cimes se développent en croupes allongées sur tout l'horizon du nord.

Les monts porphyriques de Tchatal, qui se dressent au sud de la chaîne principale, entre Kézanlik et Slivno, au sud de Gabrova, font seuls exception à cette douceur de contours.

Quoique inférieurs en élévation aux autres sommets des Balkans, ils étonnent par leurs parois abruptes, leurs crêtes déchiquetées, leur chaos de rochers amoncelés. Le contraste est grand entre ce puissant massif de roches éruptives et les coteaux calcaires qui se groupent autour.

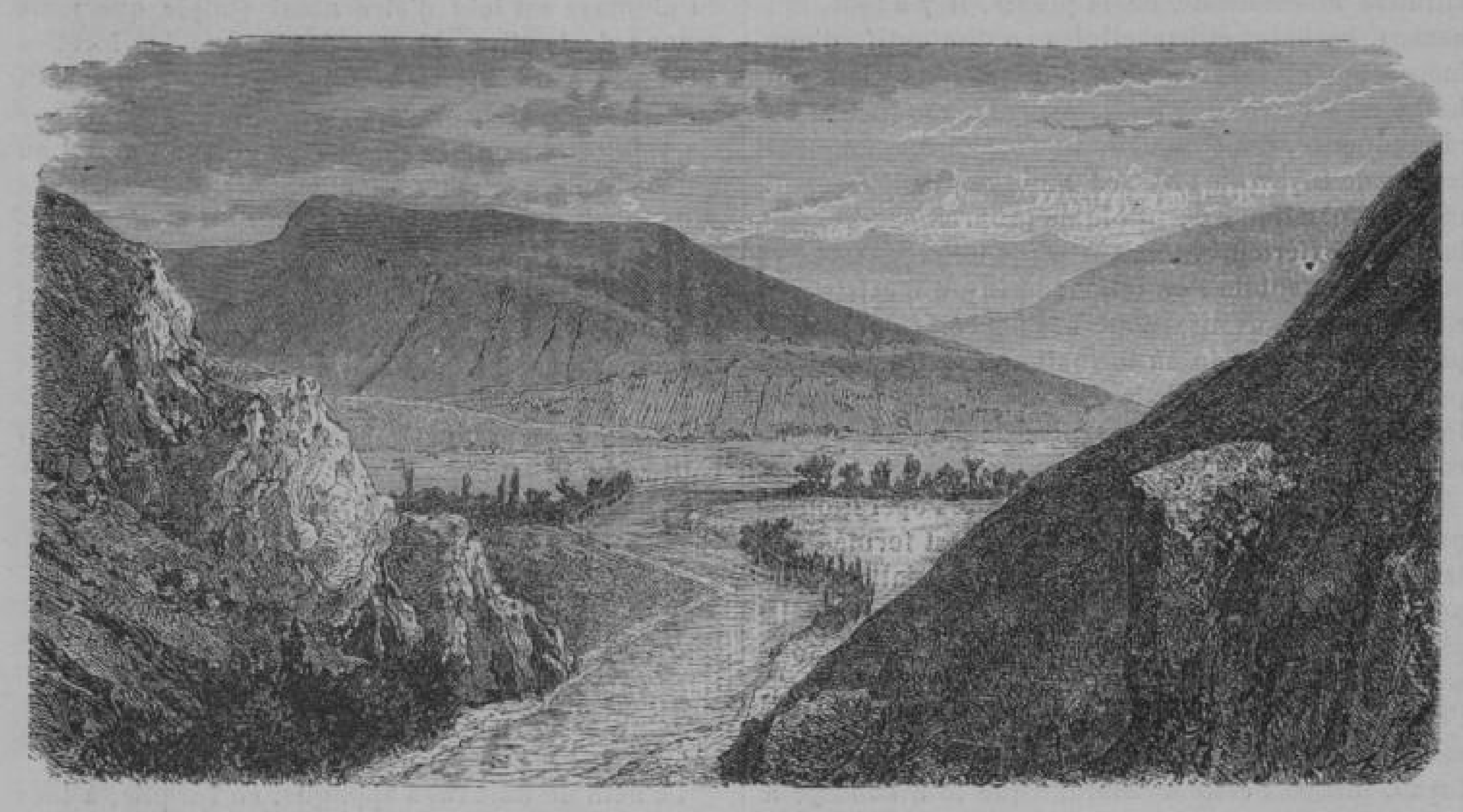
C'est au milieu de ces rochers sauvages que serpente la passe de Chipka, étroit défilé qui relie les plaines de Bulgarie aux fertiles vallées de la Thrace et dont le nom restera désormais dans l'histoire moderne comme le théâtre des plus furieux combats qui aient jamais marqué une guerre. Il n'est pas de cime, pas de rocher dominant ce long couloir, qui n'ait été tour à tour arrosé de sang moscovite et ottoman.

L'uniformité des pentes septentrionales du reste des Balkans est telle, qu'en maints endroits on peut s'élever jusqu'à la croupe la plus haute sans avoir encore vu les montagnes. Mais, grâce à la parure de végétation qui l'embellit encore, le haut Balkan est parmi les contrées les plus gracieuses de la Turquie. Des eaux courantes ruissellent dans tous les vallons, au milieu de pâturages aussi verts que ceux des Alpes.

Les villages, assez nombreux, sont ombragés par les hêtres et les chênes. L'aspect des monts est partout souriant; ainsi que le dit un voyageur, la nature y est vraiment « paradisiaque ». On ne peut se demander sans tristesse ce qui restera de ce paradis après l'affreuse guerre qui le désole : les villages incendiés, les arbres abattus y laisseront longtemps leurs marques lugubres.

En revanche, les plaines qui descendent des Balkans vers le Danube sont nues et désolées : on n'y voit pas un arbre. Les villages sont rares et misérables.

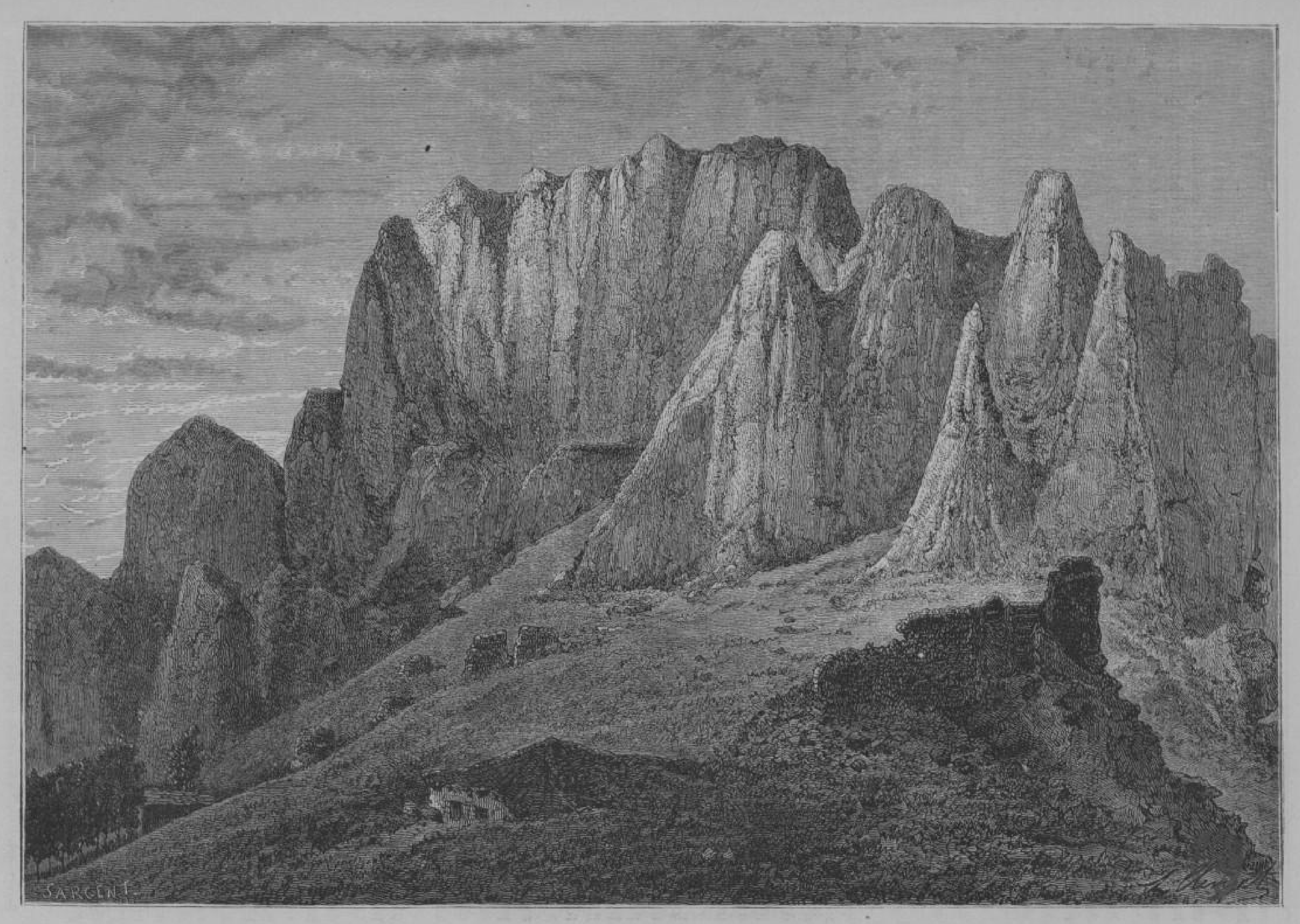
Manquant de bois de chauffage, n'ayant pour tout combustible que de la bouse de vache séchée au soleil, les indigènes sont obligés de se creuser des tanières dans le sol, afin de passer plus chaudement l'hiver.



La Jantra, près de Tirnova. (P. 248, col. 2.)

De nombreuses rivières descendues des Balkans découpent les vallées bulgares de la manière la plus pittoresque en cirques et en vallées. D'anciennes forteresses gardent les passages de toutes ces vallées, et des villes sont assises à leur débouché dans la plaine.

Tirnova, l'antique cité des tsars de Bulgarie, est la plus remarquable de ces citadelles de défense entre la plaine et la montagne. A son issue des Balkans, la Jantra se déroule, comme un ruban qui flotte, en sept méandres ployés et reployés, au-dessus desquels s'élèvent de hautes falaises en amphithéâtre et deux iles de rochers, jadis hérissées de murailles et de tours. Les maisons de la ville re-



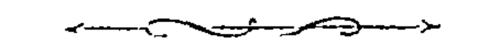
Partie de la chaîne des Balkans, au-dessus de Kézanlik, où est situé le défilé de Chipka. (P. 248 col. 1.)

couvrent les talus et s'allongent en faubourgs à la base des rochers abrupts.

Les sommets les plus élevés des Balkans atteignent 1700 mètres; mais, d'après Hochstetter, la hauteur moyenne de la chaîne ne dépasse pas un millier de mètres.

Les deux versants de la chaîne sont peuplés de Bulgares, chrétiens ou musulmans. Nous ne reviendrons pas sur ces populations, dont nous avons déjà entretenu longuement nos lecteurs [1].

Louis Rousselet.



LES FLEURS BAROMÉTRIQUES

Il y a quelques mois de cela, subitement l'on a vu les vitrines des opticiens de la capitale s'orner de nombreux petits vases garnis de fleurs artificielles d'une couleur uniforme. En même temps, de petits écriteaux accompagnant les vases annonçaient au public que chacune de ces fleurs était destinée à prédire, par sa couleur, l'état probable du temps.

Le public est sceptique, et l'annonce fit sourire les curieux. Puis, les fleurs qui étaient bleues par un soleil radieux, passèrent un beau jour au lilas par un temps gris, pour devenir du plus beau rose lorsque la pluie tomba. De là grand succès pour les fleurs barométriques, qui sont en train de faire le tour du monde.

Sans vouloir faire de tort à cette très-charmante application de la chimie, nous sommes obligés, pour éclairer nos jeunes lecteurs, de leur dire que ces jolies fleurs, tour à tour bleues, lilas, ou roses, ne sont pas plus des baromètres que ne le sont les antiques capucins de carton qui relèvent ou abaissent leur capuchon selon que le temps est beau ou pluvieux, et qui, eux aussi, sont employés comme baromètres.

Ces capucins, comme tout le monde le sait sans doute, ne servent qu'à dissimuler une colonnette le long de laquelle a été tendu un léger fil de boyau, souvent même un simple crin. L'extrémité inférieure du boyau est fixée à la planchette qui sert de base, tandis que l'extrémité supérieure est attachée à l'une des extrémités du capuchon. Le temps est-il sec, le boyau se tend, et tirant à lui le capuchon, découvre la tête du capucin; le temps est-il au contraire humide, le boyau se détend, s'allonge, et le capuchon, basculant, va couvrir la face de l'image. Ces soi-disant baromètres ne sont donc que des hygromètres, c'est-à-dire qu'ils révèlent simplement l'état de l'humidité de l'air.

Eh bien, il en est de même de nos charmantes fleurs barométriques. Ce ne sont que de très-ingénieux hygromètres chimiques.

Parmi les sels de cobalt, il en est un, le chlorure de cobalt, dont les chimistes connaissent depuis longtemps la curieuse faculté de changer de couleur sous l'influence de l'humidité ou de la chaleur.

C'est avec ce sel qu'on fabrique, le plus communément, l'encre dite sympathique, qui ne laisse aucune trace sur le papier et qui reparaît à la chaleur.

Les fleurs hygrométriques sont construites sur le même principe, au moyen d'un papier ou d'une étoffe sensibilisé au chlorure de cobalt. Voici le procédé employé, sauf les proportions, qui sont faciles à trouver avec un peu de soin.

Pour obtenir une étoffe sensible aux variations hygrométriques de l'atmosphère, on laisse tremper la feuille à colorer, pendant quelques secondes, dans une eau gommée renfermant une faible quantité de chlorure de cobalt dissous.

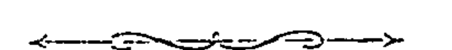
Exposé ensuite à l'air libre, le chlorure de cobalt perd son eau de cristallisation par les temps *secs* et prend une teinte *bleue*.

Une atmosphère *humide* lui rend son eau de cristallisation, et la teinte devient *rose*.

Les nuances intermédiaires entre le rose et le bleu indiquent les différents degrés hygrométriques compris entre le sec et l'humide.

Si l'on remplace la mousseline par du papier, il faut avoir soin d'employer un papier non collé.

P. Vincent.

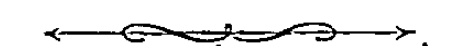


LES ABEILLES CHLOROFORMISÉES

On vient d'adopter en Angleterre un nouveau moyen de retirer le miel des ruches : on chloroformise ces insectes. Pour opérer sur une ruche de dimension ordinaire, on emploie 5 grammes de chloroforme. Une grande ruche exige environ 8 grammes. On étend sur une table une nappe de toile épaisse à environ deux mètres de la ruche. On met au milieu de la table une petite assiette plate contenant le chloroforme, soigneusement recouvert d'un grillage en fil de fer pour empêcher un contact trop immédiate avec les abeilles Puis on pose la ruche au-dessus du chloroforme. En moins de vingt minutes, les abeilles dorment d'un profond sommeil, et il n'y en a pas une seule sur le gâteau de miel : elles jonchent la table.

Enlevez le miel, replacez la ruche sur la planche, emportez le chloroforme, et les abeilles, en se réveillant, s'empressent de regagner leur demeure.

H. Norval.



1. Voy vol. VIII, La Bulgarie, page 198.

LE PÉTREL DES TEMPÊTES



Pétrel, pétrel des tempêtes, allons, repose-toi pour quelques instants; le ciel est bleu, le soleil brille, la tempête sommeille.

Viens, replie tes ailes rapides; pose-toi à mes côtés et raconte-moi quelque chose de ce que tu as appris en mer.

Entends-tu, dans les profondeurs de l'océan, se former et grossir la tempête? Vois-tu, à l'horizon lointain, le léger nuage d'où sortira l'ouragan?

Que se passe-t-il dans les profondeurs houleuses de l'abîme? Y vois-tu les plantes marines se soulever et se tordre? Du flanc caverneux des coquillages s'échappe-t-il des bruits de sinistre présage?



La vue du soleil, quand il se couche au milieu des nuages, te révèle-t-elle les tempêtes qui doivent venir de l'ouest? Que te dit la lune, alors qu'elle vogue lentement dans les cieux, disque pâle, presque invisible, au bord duquel se découpe un croissant d'or?

Remarques-tu la houle qui se soulève au passage du vent, et pousses-tu des cris de joie à chacun de ces bruits qui font pâlir les marins?

La tempête, dans toute sa violence, réjouit-elle ton cœur? Aimes-tu la lueur éblouissante de l'éclair, les rugissements des vagues monstrueuses, et les éclats assourdissants du tonnerre?

O pétrel, pétrel des tempêtes! tu es un oiseau de malheur, et pourtant je voudrais apprendre de toi seulement la moitié des malheurs que tu connais.

Un vaisseau a sombré cette nuit : c'était un beau et noble navire; il portait dans ses flancs une riche cargaison et des hommes nombreux, dont chacun avait une âme!

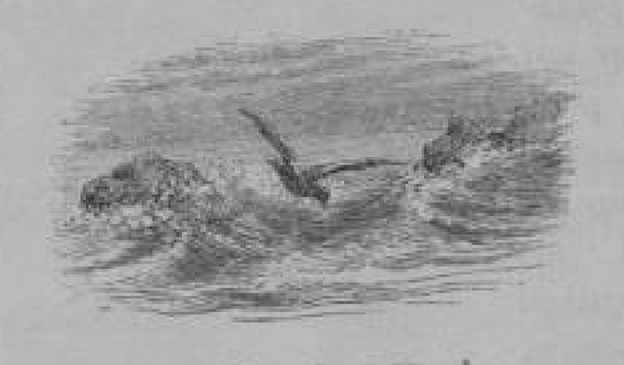
Au-dessus de lui planait la tempête, plus sombre que la nuit; au-dessous de lui se creusaient les abîmes sans fond; il a péri dans toute sa force, malgré les efforts de l'équipage. Le cri de son immense agonie s'éleva jusqu'au ciel; il a péri dans sa force et dans son orgueil, bien loin de tout secours humain.

Mais toi, pétrel des tempêtes, tu planais au-dessus de la vague écumante : n'apportes-tu pas aux vivants quelques nouvelles de ceux qui sont morts?

— Si! celui qui avait soulevé l'orage consolait le cœur des naufragés; et si le navire sombra loin des secours de l'homme, Dieu était présent dans la tempête!

Imité de l'anglais de Mme Howitt,

par J. Girardin.



MONTLUC LE ROUGE[1]

X (*suite*)

Comme quoi une partie de boxe peut servir à enlever une frégate.

« Le midshipman étonné, reprit M. de Kildare, se demandait ce que les habits rouges venaient faire là sur ses terres. Je dis sur ses terres, quoique, en réalité, ce fût plutôt sur ses glaces, car Montluc était à cinq cents pas du rivage; mais on s'en apercevait à peine, la terre et la mer étant glacées toutes deux. Il regarda quelque temps les nouveaux venus avec sa lunette d'approche, ne reconnut personne, mais distingua très-bien qu'on s'était arrêté, que six des soldats avaient jeté à terre leurs peaux d'ours et que deux de ces six allaient mettre habit bas.

« Oh! oh! » dit le midshipman surpris.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218 et 234

» Un contre-maître qui se tenait derrière lui, à distance respectueuse comme il convient, mais qui regardait aussi attentivement que lui-même, répondit : « Ah! ah! »

» Comme le midshipman se tournait vers le contre-maître, celui-ci pensa sans doute que c'était une manière d'entrer en conversation avec son chef, et s'écria : « *There's a fun!* (la bonne histoire!) »

« Johnny! reprit l'officier, il me semble que c'est une belle partie de boxe qui se prépare! Qu'en penses-tu?

— C'est mon idée ,» dit le contre-maître.

» A ce moment les deux Canadiens, qui venaient de mettre habit bas, firent le geste d'ôter leurs chemises et de ne garder que leurs culottes et leurs grandes bottes.

« Décidément, dit le midshipman, ces garçons-là vont s'amuser plus que nous.

— Je le pense aussi, monsieur Jones, répliqua le contre-maître en poussant un profond soupir. Mais si Votre Honneur voulait permettre...

— Quoi?

— Nous aussi, nous pourrions boxer sur la frégate pendant l'absence du capitaine.

— Oh! dit avec indignation le midshipman, et la consigne, Johnny! vous connaissez votre devoir?

— Oui, monsieur Jones, répliqua le contre-maître étonné.

— Prenez le commandement du navire alors, dit le midshipman, car je descends pour voir cette boxe. »

» En même temps il emboucha son porte-voix et cria aux Canadiens : « Eh! les amis! attendez un peu. »

» Montluc retourna la tête se mit à rire et dit à ses hommes : « Attention! le goujon a mordu. »

» En même temps il fit signe de suspendre les préparatifs et, d'un air de déférence, attendit l'arrivée du midshipman qui, pour arriver plus tôt et ne pas manquer la fête, avait sauté du parapet de la frégate dans la neige et qui se précipitait au trot d'un cheval de course.

» Montluc tendit la main au midshipmann, qui la serra fortement et lui dit :

« A ce que je vois, lieutenant (Montluc avait pris cet uniforme), vous vous amusez, vous autres!

— Comme vous voyez, répondit Montluc en bon anglais, et vous, midshipman?

— Oh! nous! reprit M. Jones d'un air triste, nous faisons pénitence...

— Pour les péchés du capitaine Smith, apparemment? ajouta Montluc en riant.

— Comme vous dites, lieutenant, pour ses péchés. Le pire, c'est que le vieux Smith veut à toute force nous convertir et que pendant ce temps il ne se refuse à lui-même aucune joie... Croiriez-vous qu'il chasse l'ours blanc dans ce moment-ci et qu'il m'a laissé seul avec trente-trois hommes pour garder le *Valorous!* Mais vous, il paraît que vous êtes plus heureux et que le vieux Boykarentbock ne vous gêne pas?...

— En effet, dit Montluc, le colonel ne nous gêne pas.

— Et il ne cherche pas à vous convertir?

— Il ne convertira plus personne, » répondit gravement Montluc.

» Le midshipman, qui ne savait rien de ce qui s'était passé dans le fort, ne fut pas étonné de cette réponse. Montluc prolongeait exprès la conversation, attendant toujours quelque chose.



Le midshipman se précipitait au trot. (P. 232, col I.)

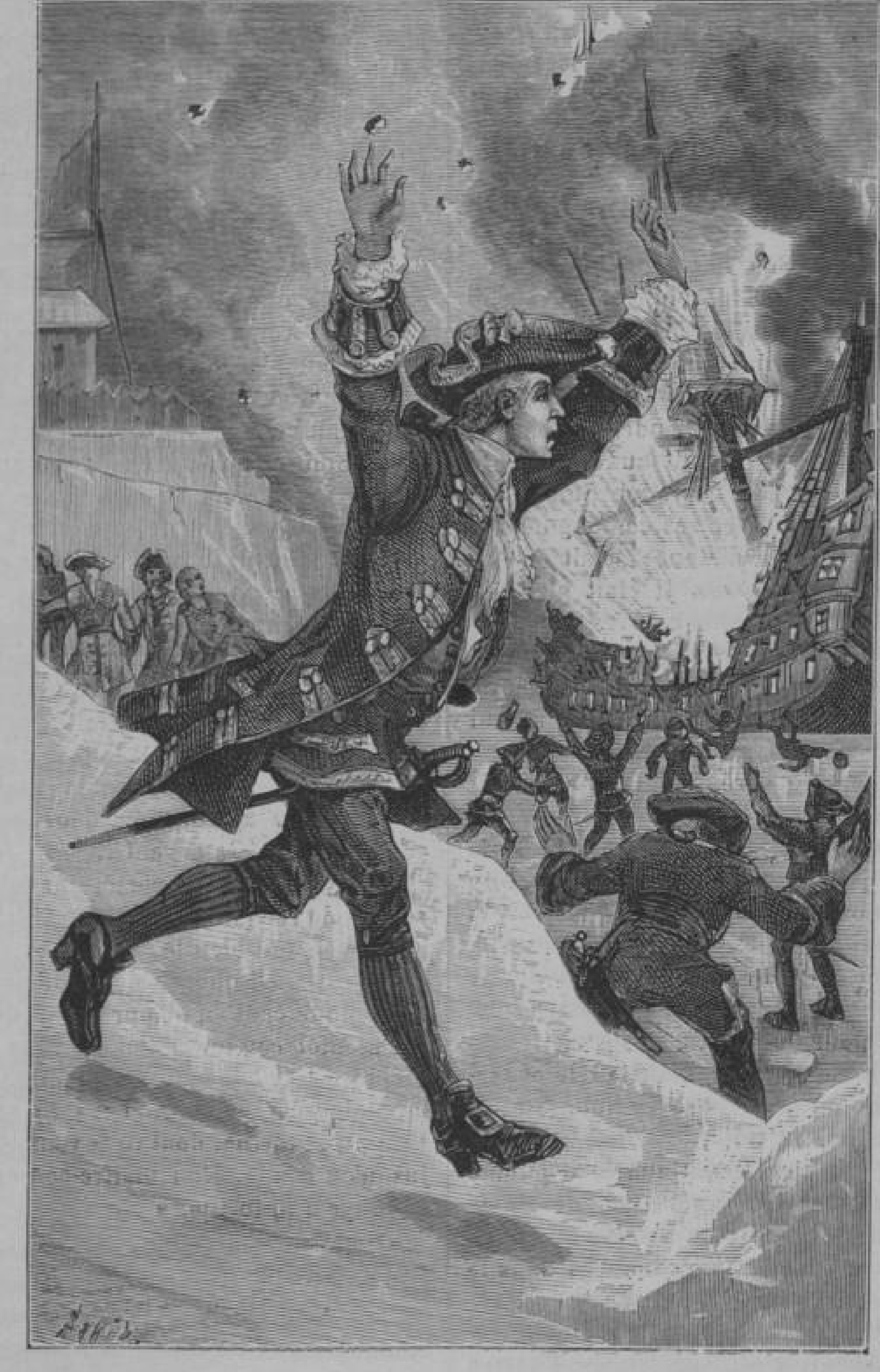
» Pendant ce temps, voici ce qui se passait à bord du *Valorous*. En voyant descendre son chef, le contre-maître n'avait pensé qu'à l'imiter pour assister au combat. Il était donc descendu à son tour. Les matelots avaient suivi le contre-maître et la sentinelle elle-même, posant son fusil et entraînée par une curiosité toute pareille, était accourue, se cachant derrière tous les autres. Au même instant, Charlot et Buffalo, se glissant derrière les talus de neige, montèrent sur le *Valorous*, mirent le feu à la chambre du capitaine, à la chambre des officiers, à l'entrepont, à un baril de whisky qu'ils roulèrent dans le voisinage de la soute aux poudres et, dégringolant à toute vitesse au moyen d'un cordage qui pendait au flanc de la frégate, revinrent du côté de Montluc, au moment où les deux Canadiens, nus jusqu'à la ceinture, frottés et rincés d'eau de-vie au dedans et au dehors, se mettaient en garde pour boxer.

« Fire! fire! (Au feu! au feu!), » cria Charlot.

» A ce cri, le midshipman se retourna et vit une fumée épaisse qui s'élevait des deux extrémités et

du centre de la frégate. Cette fois, il oublia la boxe et les boxeurs, regarda autour de lui, reconnut son équipage qui l'avait suivi et courut tout troublé au secours de son bâtiment en ordonnant à ses hommes de le suivre. Au même instant Montluc fit signe aux siens de se rhabiller au plus vite et de reprendre le chemin du fort.

» Je les voyais revenir en courant, pendant que les matelots anglais couraient dans la direction opposée, vers la frégate, et j'avais peine à comprendre cette double et singulière manœuvre des deux chefs. Mais tout à coup une grande flamme s'éleva du centre de la frégate, presque aussitôt suivie d'une explosion terrible. Le *Valorous* avait vécu. Deux ou trois matelots, plus prompts que les autres à retourner à leur poste sautèrent en même temps. Les autres et le midshipman en reçurent seulement quelques éclaboussures.»



Une grande flamme s'éleva du centre de la frégate. (P. 253, col. 1.)

XI

Le prologue du troisième acte.

» J'avais fait ouvrir la porte du fort où Montluc le Rouge et ses compagnons rentrèrent essoufflés, haletants, mais joyeux. On se hâta de refermer, de barricader et de charger les canons à mitraille.

» Le premier mot de Montluc fut : « La pièce a trois actes. Le premier et le second ont marché supérieurement. Reste maintenant le troisième... Gare l'assaut! Ce n'est plus à nous d'attaquer, mais de nous défendre. »

» Il fit distribuer à ses hommes une double ration de bœuf salé et de jambon, dont il y avait provision dans les magasins du fort, une double ration de bière et de whisky, fit mettre tous les prisonniers dans une sorte de cachot sombre, mais non malsain, afin de n'avoir pas à craindre d'ennemi à l'intérieur en même temps qu'à l'extérieur, et donna l'ordre que personne, sous peine de mort, ne quittât son poste.

» Ayant pris ces précautions, il attendit les Anglais du même air tranquille et gai que s'il avait dû recevoir la visite d'un ami ou d'un parent. Nous attendions donc tous pleins de confiance, quand tout à coup le bruit du tambour se fit entendre à peu de distance. « Voilà l'ennemi ! » s'écria Montluc.

» En effet, la garnison du fort, répandue dans la plaine pour faire l'exercice, s'était réunie au bruit de l'explosion du *Valorous*. Un officier avait couru s'informer des causes de ce désastre; et les autres ramenaient en toute hâte leurs hommes au fort, ne sachant quel danger pouvait les menacer.

» L'officier qui était allé s'informer de la frégate revint presque aussitôt. Il avait rencontré l'équipage consterné d'un malheur inexplicable, et le midshipman qui s'arrachait les cheveux de désespoir. A

cette nouvelle les soldats changèrent de direction et sous la conduite de leurs chefs allèrent porter secours aux marins du *Valorous*. Mais il n'y avait plus rien à faire. Tout était dispersé, démoli, en miettes. Quand les deux troupes se furent rejointes, le major, qui venait de diriger les évolutions du régiment, demanda au midshipman :

« Comment donc ce malheur est-il arrivé, Jones?

— Est-ce qu'on peut savoir? répondit le midshipman. Est-ce qu'on sait jamais comment arrivent ces choses-là? C'est le diable qui se mêle de nos affaires.

— Enfin, vous n'étiez donc pas sur la frégate puisque vous n'avez rien vu? reprit le major, qui était un vieux soldat et ne manquait pas de sang-froid.

— Qu'est-ce que ça vous fait, major, répliqua crûment le pauvre Jones fort déconfit, de savoir où j'étais, puisque vous n'êtes pas mon supérieur. Est-ce que je suis obligé de rendre des comptes à un officier de terre? »

» Le major allait sans doute répondre vertement, lorsqu'une voix trop connue retentit aux oreilles du midshipman. C'était celle du capitaine Smith, qui venait justement d'arriver avec ses compagnons et qui, à un quart de lieue de distance, avait été témoin de l'explosion du *Valorous*. Il était plein de colère et soufflait comme un phoque.

« Monsieur Jones, cria le capitaine, si vous ne répondez pas aux questions d'un officier de l'armée de terre (et je reconnais que ce ne serait ni juste ni convenable), vous répondrez peut-être aux miennes.

— Je suis prêt, capitaine, répliqua modestement le malheureux midshipman.

— Monsieur Jones, continua Smith, quel est le gentleman auquel j'ai confié le commandement du *Valorous* pendant mon absence?

— C'est moi, capitaine.

— Monsieur Jones, quel est le principal devoir d'un gentleman commissionné par Sa Majesté et délégué par son chef pour garder un poste en temps de guerre? » Et comme Jones baissait la tête et restait silencieux. « Ne serait-ce pas, continua Smith, de garder ce poste jour et nuit?... » Jones ne bougea pas. « S'il en est ainsi, continua le capitaine Smith, le gentleman qui a manqué à son devoir ne s'expose-t-il pas aux peines qu'on réserve au crime de haute trahison et qui sont mentionnées dans le bill passé sous Édouard III, l'an 1372?

— Capitaine, dit Jones relevant la tête à cette accusation, j'étais absent, c'est vrai; mais d'autres que moi, plus élevés en grade, étaient absents aussi. Je ne suis pas le seul gentleman commissionné par Sa Majesté qui se soit permis... »

» Ici la botte était si directe que le capitaine Smith, qui n'avait pas la conscience tranquille, non plus qu'aucun des autres officiers de la frégate, se hâta d'interrompre Jones en disant : « Mon garçon, c'est une fâcheuse affaire, tout le monde a eu des torts. Il faut les réparer de son mieux. Mais, sur mon âme, il n'y a jamais eu malheur plus épouvantable et plus imprévu. Où donc étiez-vous pendant l'incendie?

— Hélas! capitaine, répondit Jones modestement, j'étais descendu de mon bord pour voir une magnifique partie de boxe qui se préparait entre deux vigoureux gaillards...

— Une partie de boxe! s'écria Smith. Je savais bien que la boxe était et sera toujours une tentation de Belzébuth. Puis, au moins, dit-il après un moment de réflexion, quel est le vainqueur?

— Je ne sais pas, répondit Jones. Les combattants, les témoins et quelques soldats qui les accompagnaient ont disparu quand on a crié : au feu!

— C'est singulier, dit le major, personne n'avait parlé de boxer ce matin... Enfin nous les retrouverons sans doute dans le fort... Venez avec nous, capitaine, vous et vos braves marins; nos soldats leur feront place au feu et à la chandelle, en attendant que vous ayez pris une résolution, n'ayez aucune crainte pour vos hommes et pour vous, capitaine Smith. Nous avons deux ans de provisions dans les magasins du fort. Et en attendant je vais vous commander un déjeuner tout à fait dînatoire. »

» John Smith le remercia avec effusion.

« N'est-ce pas ainsi, répliqua le major, qu'on doit agir entre amis? N'en feriez-vous pas autant pour moi si je tombais dans le malheur?

— Je tâcherais de faire davantage encore si c'était possible, répondit Smith, mais cela ne m'empêche pas de sentir tout le prix de vos bienfaits.

— A propos, ajouta le major Steingold, la frégate en sautant a dû emporter dans les airs vos habits, votre linge, votre argent...

— Elle a tout emporté, jusqu'à mes trois perruques de rechange, dit Smith. Oh! le diable, quand il s'y met, fait bien les choses! »

» C'est ainsi que les deux officiers devisaient philosophiquement en s'approchant du fort. (Vous saurez bientôt comment j'ai pu vous répéter jusqu'au moindre détail de leur conversation.) Le dernier mot de Steingold fut celui-ci : « Je vous promets une soupe à la tortue, dont vous vous lécherez les doigts jusqu'au coude. Mon maître-coq est étonnant dans la soupe à la tortue. »



» Tout à coup il leva les yeux sur la porte du fort, qui était fermée, et vit le drapeau blanc fleurdelysé qui flottait au-dessus. Si jamais homme fut étonné, ce fut le major.

« Mein Gott! s'écria-t-il, qu'est-ce que c'est que ce drapeau? »

» Alors Montluc, qui du haut du rempart observait la plaine, prit la parole et répondit poliment : « Monsieur le major, c'est le drapeau de Sa Majesté le roi de France et le mien. Saluez ! »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.

LES MIGRATIONS DES OISEAUX[1]

Je ne terminerai pas cette énumération succincte de la migration de l'automne, sans vous parler des rapaces diurnes et nocturnes, qui nous intéressent par la guerre perpétuelle qu'ils font aux espèces que nous apprécions. Les rapaces nocturnes, hiboux et chouettes, font les innocents et paraissent se contenter de rats et de souris. Ce sont des sournois qui cachent leur jeu avec leur mine pateline; car ils tombent très-bien sur les oisillons et le gibier lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Et les rapaces diurnes, faucons et milans, mangent aussi les souris... quand ils n'ont rien de mieux à se mettre dans le bec. Il importe donc de ne laisser ni les uns ni les autres se multiplier à l'infini; et pour engager les jeunes Nemrods à leur faire la guerre, en bonnes représailles, je leur dirai que les jeunes rapaces, gros et dodus à l'automne, ne font pas plus mal dans un salmis qu'un pigeon sauvage ou domestique : plus d'un malin s'y tromperait! — En rusés brigands qu'ils sont, les rapaces connaissent parfaitement les bons points de passage et viennent s'y embusquer par avance; et là où on les voit en nombre inusité, on peut affirmer que le lieu est favorable. C'est ainsi que, de station en station, ils gagnent le midi, en faisant ripaille tout le long de la route.

Il me reste à vous parler de la migration du printemps, qui demandera beaucoup moins de temps et d'explications, maintenant que nous connaissons les causes et motifs qui déterminent et qui règlent les voyages.

Il nous sera facile de comprendre, en effet, qu'un ordre à peu près inverse de celui de l'automne devra présider aux passages des différentes espèces à la saison nouvelle; c'est-à-dire que les oiseaux aquatiques seront les premiers à reprendre le chemin du nord, et cela, du moment où ils seront certains de retrouver les eaux libres et dégagées de la glace qui les recouvrait ; que les habitants des terrains humides, étourneaux, pluviers et vanneaux, qui vivent de vers et de larves, viendront ensuite; que les grives et les bécasses, oiseaux des bois où la température est toujours plus fraîche, les suivront; et enfin les oiseaux qui n'ont d'autre ressource que d'émigrer, en attendant que la température se soit suffisamment élevée pour faire éclore les insectes dont ils se nourrissent.

Les oiseaux, avons-nous dit, peuvent en maintes circonstances nous donner d'utiles indications, par leur prescience du temps et des saisons. Mais encore faut-il s'être rendu compte de leurs agissements et ne pas juger à l'aventure, comme certains observateurs plus ou moins suspects, qui ne manquent pas, chaque année, de tirer un horoscope des passages tardifs ou précoces des oiseaux aquatiques. Si les oies et les canards passent de bonne heure à l'automne, c'est signe d'un hiver prochain et rigoureux. Si, dès le mois de janvier, ils les voient remonter, c'est que le beau temps est proche, etc., etc. — Eh! avec les us et coutumes des palmipèdes, ce sont là des pronostics tout à fait aventurés! — A l'automne, c'est simplement un avertissement que le froid sévit dans le nord et qu'il pourra nous venir, si le vent se met à souffler de cette direction; mais nous pouvons avoir des courants différents et jouir encore longtemps d'une tout autre température. En hiver, ces mêmes oiseaux tendent à remonter au moindre dégel, sauf à redescendre ensuite. Ils n'indiquent donc qu'une élévation momentanée de température, et voilà tout! — Les oiseaux des terrains humides méritent plus d'attention, parce qu'il faut pour ceux-ci une température tiède soutenue, qui dégèle entièrement le sol et engage les vers et les larves à remonter vers la surface.

Les grives et les merles commencent ensuite, à proprement parler, leur migration régulière du printemps. Dès les premiers beaux jours de la fin de février, leurs diverses espèces nous reviennent, et celles qui ont reçu le don du chant, comme les merles, les tourdes et les mauvis, font retentir les bois de leur splendide ramage. Les bécasses arrivent en mars ; muettes d'habitude, elles ont alors un cri caractéristique, *corrr..... pitt-pitt!* qu'elles répètent en poursuivant leur chemin jusqu'aux extrémités de la Russie, d'où elles nous sont venues. Mais elles laissent des couples épars dans les forêts du parcours pour les représenter et peut-être bien pour leur servir de jalons au retour.

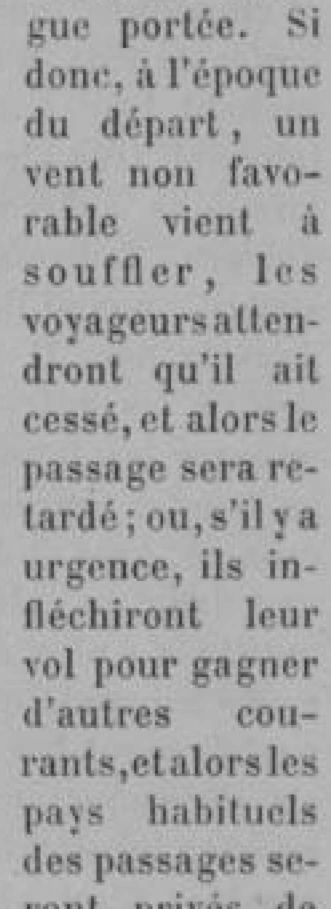
Avant l'arrivée de toutes les autres espèces qui vont suivre à partir de ce moment, ouvrons une parenthèse sur le genre de nourriture auquel elles vont être soumises. Il tombe sous le sens que les granivores et les baccivores de l'automne seraient fort embarrassés de trouver leur pâture quotidienne à la saison nouvelle où les plantes germent et poussent, mais où les graines et les fruits sont totalement absents. Il faut donc qu'ils changent de régime, et ce sont les insectes ainsi que les vermisseaux, mêlés à quelques herbes ou à de jeunes pousses, qui feront le fond de leur réfection. Il ressort de là deux considérations importantes. La première, comme il a

1. Suite et fin — Voy. vol IX, page 350, et vol. X, pages 143, 150 et 239.

été dit, c'est que toutes ces espèces doivent attendre que les insectes soient apparus pour remonter vers le nord. Et c'est effectivement en avril et en mai qu'elles nous reviennent. En avril, les charmantes hirondelles, le rossignol qui ne manque pas de faire son apparition du 12 au 15, et toute la nation des oisillons. En mai, les cailles et, en dernier lieu, les gros-becs, les pies-grièches rousses et les loriots qui terminent la série. La seconde, c'est que tous les oiseaux sont éminemment utiles au printemps par leur rôle de destructeurs d'insectes; d'autant mieux qu'ils vont avoir à nourrir leurs nombreuses progénitures, et que les jeunes ont besoin d'une abondante provende pour croître et prospérer. Ce n'est donc point par pure sentimentalité qu'on prêche la protection des oiseaux à cette saison : ils protègent, eux aussi, nos fruits et nos récoltes contre les myriades de parasites qui les menacent, ils réjouissent nos yeux et nos oreilles par leurs gentillesses et leurs chants, ils nous préparent pour l'automne toute une génération de gibier gras et délicat. J'ai fait le calcul suivant, qu'on ne saurait trop divulguer. La masse des oiseaux qui émigrent à l'automne est exposée à tant de périls de la part de ses nombreux ennemis et des intempéries qu'elle a à supporter pendant ses longues pérégrinations, que c'est à peine s'il nous en revient le tiers au printemps. Nous en avons pour preuve les hirondelles, fins voiliers qui ont peu à redouter. Celles-ci partent, augmentées en nombre de tous leurs rejetons, et cependant elles ne nous reviennent pas plus nombreuses chaque année. Il s'ensuit qu'un oiseau que nous tuons à l'automne, lorsqu'il est jeune et gras, ne représente en réalité que le tiers d'un oiseau de printemps; tandis que celui-ci, maigre et épuisé par la fatigue et les privations, représente lui et les siens, c'est-à-dire deux, quatre, dix, vingt sujets pour l'automne, et qui, en attendant, vont se livrer à un travail des plus utiles à l'homme. Il est donc d'une suprême sagesse de proscrire leur destruction à ce temps, et il serait à souhaiter que toutes les nations civilisées s'entendissent dans ce but.

Par ainsi, trois conditions déterminent et régissent les migrations des oiseaux. En premier lieu, la nourriture qui, venant à leur manquer dans leur pays d'élection, les oblige à gagner des contrées où la subsistance sera moins rare. Mais encore faut-il qu'en chemin ils trouvent à picorer; c'est pourquoi les passages seront plus ou moins considérables là où la nourriture sera plus abondante. La température joue le second rôle, soit par son influence sur les insectes et autres victuailles, soit par son action désagréable sur les espèces frileuses; et cela, non-seulement au moment du départ, mais aussi durant le parcours; car lorsqu'elles rencontrent un pays refroidi par une cause fortuite, comme des courants froids ou une chute de neige, elles s'empressent de le franchir ou de le tourner pour aller au delà.

Enfin, la direction des vents n'a pas une moindre importance. Les oiseaux, comme nous le savons, pointent dans le vent; c'est la condition de leur vol soutenu et à longue portée. Si donc, à l'époque du départ, un vent non favorable vient à souffler, les voyageurs attendront qu'il ait cessé, et alors le passage sera retardé; ou, s'il y a urgence, ils infléchiront leur vol pour gagner d'autres courants, et alors les pays habituels des passages seront privés de leur présence. Même changement peut se produire dans le cours du voyage, et nous savons, d'autre part, la prescience qu'ont les oiseaux des intempéries qui peuvent survenir. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si toutes les années les passages ne sont pas identiques dans chaque localité, bien que la masse générale des oiseaux soit à peu près la même. Ils sont souvent forcés de modifier leur direction, et les circonstances multiples auxquelles ils sont soumis nous en donnent l'explication.

Grive. (P. 255, col. 2.)

Ces considérations générales suffiront, je l'espère, à préciser vos propres observations, et je souhaite qu'elles vous facilitent de nouvelles découvertes sur ce sujet curieux et intéressant pour l'utilité de ceux qui viendront après nous. Ils comprendront alors, mieux que nous ne le faisons, la nécessité de la conservation des espèces utiles, particulièrement à la saison du printemps.

A. DE BREVANS.





Sam affecta la plus vive surprise. (P. 260, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XVI (*suite*).

Tommy ne put s'empêcher de sourire.

« Le nôtre, dit-il, ne nous est connu que de nom, mais nous en avons entendu dire tant de bien, que nous avons le plus vif désir de faire sa connaissance.

— Si on vous en a dit tant de bien, ce doit être le même, reprit l'homme aux cheveux verts d'un ton péremptoire. J'ai toujours soutenu et je soutiendrai toujours qu'un homme comme celui-là n'a pas son pareil.

— C'est à savoir ! dit Tommy, en secouant la tête d'un air profond.

— Je parierais que c'est lui ! reprit l'autre avec chaleur.

— Il y a peut-être un moyen de s'en assurer ! »

Tommy prononça ces paroles d'un ton si calme et si mesuré, que l'être le plus défiant n'aurait pu soupçonner à quel point son intérêt était excité.

Kit le contemplait avec une admiration profonde.

« Quel moyen? demanda vivement l'homme aux cheveux verts.

— Le nôtre avait une sœur.

— Le mien aussi, et je vous prie de croire qu'on a rarement vu une jeune personne plus jolie et plus agréable. De la fenêtre de ma chambre à coucher on a vue sur le jardin de M. Clodion. J'aimais beaucoup à la regarder courir et gambader quand elle était toute petite. Depuis, l'élégance en personne, monsieur, aussi vrai que voilà un parapluie !

— La sœur du nôtre s'est mariée à un M. Charlier, du Croisic.

— J'ai assisté au mariage ! s'écria l'homme aux cheveux verts d'un ton de triomphe. C'était une bien jolie mariée ; et le marié, monsieur, quels favoris ! »

Involontairement il porta la main à la maigre et pâle végétation qu'il avait laissé croître sur ses joues en guise de favoris.

« Savez-vous ce qu'est devenu ce jeune ménage? » demanda Tommy, qui avait bien de la peine à empêcher sa voix de trembler; il lui était difficile de n'être pas ému en songeant qu'il touchait probablement au but de ses recherches.

« Ils ont eu des haut et des bas, les pauvres enfants. Après avoir changé plusieurs fois de résidence, ils avaient fini par s'établir à Saint-Just, une petite ville des environs de Nancy.

— Est-ce qu'ils y sont encore? »

La figure de l'homme aux cheveux verts prit une expression presque solennelle. Il se pencha vers Tommy, et Kit se rapprocha instinctivement comme pour recevoir une confidence.

L'homme aux cheveux verts dit alors à voix basse et avec un accent ému : « Morts tous les deux, mon-

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

sieur, à trois jours de distance. M. Placide en a été malade de chagrin. Il aime bien ceux qu'il aime, allez! »

Il y eut un moment de silence, et lorsque Tommy reprit la parole, ce fut à voix basse, comme s'il eût parlé dans une chambre mortuaire.

« Ils avaient un fils, n'est-ce pas? »

La physionomie de l'homme aux cheveux verts s'éclaira d'un sourire.

« J'en sais quelque chose, dit-il en reprenant son ton de voix ordinaire. Ses parents l'amenaient avec eux quand ils venaient voir M. Clodion; il n'était pas gros dans ce temps-là, mais il faisait plus de bruit à lui tout seul qu'un pensionnat de petites filles. Une année, il avait apporté une sarbacane; vous me croirez si vous voulez, mais les voisins n'osaient plus mettre le nez à la fenêtre. Sitôt que vous paraissiez, pan! vous receviez un pois ou une boulette d'argile, tantôt sur le nez, tantôt sur la main. J'avais sur ma fenêtre un beau réséda qu'il a haché en miettes; on n'a jamais vu une adresse pareille.

— Qu'est-il devenu? demanda Kit.

— Pouvez-vous le demander! riposta l'homme aux cheveux verts d'un ton de reproche. Son oncle l'a pris avec lui et l'a fait élever à la pension Grêlard. Il y était encore quand cette maudite guerre a tout bouleversé; bref, c'est à cause de lui que M. Placide s'en va au Havre.

— C'est donc un objet bien fragile et bien précieux? demanda Kit avec une certaine ironie.

— Fragile, non! précieux, oui! » répondit très-nettement l'homme aux cheveux verts; et il ajouta, en posant familièrement le manche de son parapluie sur la vaste poitrine de Kit: « C'est un poitrinaire dans votre genre, et si vous le voyiez passer dans la rue, avec sa tunique bien sanglée et son képi sur l'oreille, vous le prendriez plutôt pour un jeune officier que pour un collégien. Maintenant vous saurez que tous ceux qui ont besoin de M. Placide sont pour lui des objets précieux, et cet enfant-là c'est son sang, c'est le fils de sa sœur, que diable! »

Kit répliqua avec un peu trop de véhémence:

« Si le fils de sa sœur est un poitrinaire dans mon genre, le fils de sa sœur n'avait qu'une chose à faire, c'était de prendre un fusil.

— Il l'aurait fait! s'écria l'autre avec une animation croissante; mais il n'est pas en âge de s'engager sans le consentement de son tuteur, et son tuteur refuse son consentement.

— Quand on a bonne envie de se battre, on se passe de consentement! cria Kit avec obstination. En Amérique, les enfants y font moins de façons.

— Nous ne sommes pas en Amérique, dit Tommy en lui faisant des signes que Kit ne vit pas ou affecta de ne pas voir. En sa qualité de tuteur, M. Clodion peut avoir des raisons et des scrupules dont nous ne sommes pas juges.

— Tout le monde est juge en pareille matière, s'écria Kit en rougissant jusqu'aux oreilles. Je suis fâché pour M. Placide qu'il lui vienne de pareils scrupules dans un pareil moment; et je suis fâché pour le jeune homme qu'entre deux devoirs il ait choisi le moins impérieux et celui qui le met à l'abri des coups de fusil! »

L'homme aux cheveux verts, dans son indignation, bondit sur la banquette. Ensuite il s'assit, par un mouvement brusque, de façon à tourner courageusement le dos à Kit en signe de mépris. Ensuite, avec ce ton calme que prennent parfois les gens irrités, il affecta de s'adresser exclusivement à Tommy.

« Cet enfant-là, dit-il, craint si peu les coups de fusil, qu'il prépare ses examens pour entrer plus tard à Saint-Cyr. Son premier mouvement, dès les premiers bruits de guerre, a été de prendre un fusil; mais il aime son oncle, il lui doit tout, il le respecte et il a été élevé à la française et non à l'américaine; il sait que son devoir est d'obéir et il obéit, mais en rongeant son frein. Malgré son désir de ne pas offenser un oncle comme celui-là, je suis sûr qu'en cas de siége la tentation aurait été trop forte: il aurait couru aux remparts. Son oncle l'a bien compris et c'est pour cela qu'il l'emmène au Havre. M. Émile un poltron! » Ayant prononcé ces derniers mots avec une ironie écrasante, l'homme aux cheveux verts fit entendre un ricanement sec et prolongé. Quand il se fut donné cette petite satisfaction, il fit de nouveau volte-face, et, regardant Kit entre les deux yeux, il lui dit sans la moindre hésitation: « Tenez, vous, qui avez la tête de plus que lui, vous êtes bien heureux qu'il n'ait pas été assis à ma place quand vous l'avez insulté! »

« Il est donc bien méchant? » tel est le tour ironique que Kit allait donner à sa pensée; mais un regard impérieux de Tommy l'avertit qu'il faisait fausse route; il se contenta donc de dire: « Allons, n'en parlons plus; je voulais plaisanter un peu, voilà tout! »

Cette rétractation parut insuffisante au défenseur d'Émile, qui fixa ses regards sur la tête hideuse du chiffonnier et se mit à réfléchir sur ce qui venait de se passer. Il se reprocha, mais un peu tard, d'avoir eu, comme on dit, la langue trop longue, et d'avoir fait trop de confidences à deux étrangers dont il ne connaissait pas la moralité et qui ne lui avaient pas dit un seul mot de leurs desseins. Qui l'assurait qu'ils n'avaient pas de mauvaises intentions à l'égard de l'oncle Placide et de son neveu?

Il fit donc en lui-même un ferme propos de ne plus leur donner un seul renseignement et même de les égarer autant qu'il le pourrait.

Il fut confirmé dans cette résolution par une circonstance tout à fait suspecte: les deux étrangers se mirent à parler anglais.

« Je crois, dit Kit, que nous ferions bien de nous arrêter à la prochaine station et de repartir pour Paris, qu'en pensez-vous?

— Peut-être, répondit Tommy, aurons-nous le

temps de pousser jusqu'à Bruxelles et de revenir avant leur départ. Vous savez que nous avons une affaire de dentelles à traiter avec la maison Van Spaendonck. Si cela est possible, nous ferions mieux d'en finir tout de suite, pour ne plus songer qu'à l'autre affaire. »

Il se pencha alors vers l'homme aux cheveux verts et lui demanda si les voyageurs avaient fixé le jour de leur départ.

Les voyageurs avaient fixé le jour de leur départ pour la fin de la semaine, l'homme aux cheveux verts l'avait entendu dire à Alfanègre en plein café; mais il se garda bien de l'avouer. Il hésita un instant à l'idée de faire un mensonge; mais, comme il arrive trop souvent en pareil cas, il s'excusa lui-même sur la nécessité présente et sur la pureté de ses intentions. Il dit donc en rougissant un peu :

« Partis, mon cher monsieur, tout ce qu'il y a de plus partis!

— Depuis quand? demanda vivement Tommy.

— Depuis ce matin, » répondit sans rougir l'homme aux cheveux verts.

Il n'y a que le premier pas qui coûte, et il est rare, quand on a menti une fois, qu'on ne mente pas une seconde et une troisième, et ainsi de suite à l'infini. L'homme aux cheveux verts, si on l'eût un peu poussé, était tout prêt à dire qu'il les avait vus partir, et à indiquer le numéro du fiacre, l'âge du cocher et la couleur du cheval.

Ni Kit ni Tommy n'eurent l'idée de pousser plus loin leurs investigations. Ils se regardèrent d'un air indécis pendant une minute ou deux, puis Tommy dit en anglais, d'un ton délibéré : « Rien ne presse maintenant; nous pourrons terminer tranquillement l'affaire de Bruxelles; même je ne vois pas pourquoi nous ne pousserions pas jusqu'à Anvers : c'est une ville très-commerçante, je me suis fait donner à tout hasard deux ou trois adresses, et je serais bien trompé si nous ne trouvions moyen d'amorcer quelque nouvelle affaire. A Anvers nous sommes sûrs de trouver un bateau qui nous conduira au Havre. Une fois au Havre, nous chercherons nos gens tout à loisir, puisqu'ils y doivent passer le temps du siége. »

« Jargonnez, jargonnez! se disait l'homme aux cheveux verts en riant sous cape, vous ne les empêcherez toujours pas de quitter Paris, comme vous paraissez en avoir l'intention. »

La vitesse du train se ralentit : on arrivait à la station où descendent les voyageurs à destination d'Amiens.

L'homme aux cheveux verts sauta sur le marchepied et se retourna avant de lâcher la poignée de cuivre où il se tenait accroché : « Bon voyage, messieurs, dit-il d'un ton passablement ironique, je vous souhaite beaucoup de plaisir! »

Ayant décoché cette flèche du Parthe, il se perdit dans la foule des voyageurs, oubliant peut-être à dessein de leur donner l'adresse de son marchand de parapluies.

« N'importe, s'écria Kit en se frottant les mains; j'aime autant ne pas avoir à traverser les lignes allemandes.

— Moi, j'étais tranquille, dit Tommy; vous m'avez donné votre parole de ne chercher querelle à personne et de supporter tranquillement toutes les avanies.

— C'est justement pour cela que j'aime autant aller à Anvers. Un pauvre homme ne sait jamais d'avance jusqu'à quel point il pourra être tenté! »

Pour manifester sa joie, Kit enfouit le bas de sa figure dans ses copieux favoris et se mit à contempler son associé avec des yeux souriants.



XVII

Le colonel Blotter sur la piste d'un grand secret.

Pendant que Tommy et Kit suivaient à la piste l'héritier du vieux Cob, le colonel Blotter aurait donné une année de sa vie pour être sur la piste de Kit et de Tommy.

Voici pourquoi.

Le colonel Blotter venait d'arriver à Chattanooga pour parier aux grandes courses de septembre, et il était descendu à Stanley Hotel. Ayant eu affaire à des parieurs plus madrés que lui, il avait perdu des sommes considérables. En conséquence, il alla chercher des consolations au célèbre établissement de Dodson, où il passa la soirée à jouer au billard, à fumer et à noyer son chagrin. Par l'effet combiné des libations, qui avaient été copieuses, et du chagrin, qui avait obstinément surnagé, le colonel ne ferma pas l'œil de la nuit. Dès que l'aube parut, il se leva en grognant, persuadé que c'était l' « infernale chaleur » de ce maudit lit qui lui donnait la fièvre. Ayant plongé à plusieurs reprises dans l'eau fraîche sa face marbrée de plaques violettes et ses yeux boursouflés, il fit brutalement la toilette la plus sommaire et descendit en pantoufles pour fumer sa pipe du matin au grand air.

La matinée était d'une fraîcheur délicieuse; les premiers rayons du soleil, qui rasaient presque la terre, filaient comme des flèches d'or à travers les palissades et donnaient un aspect riant, presque poétique, à cette maussade cour d'hôtel; les grands arbres d'une villa voisine frissonnaient à la brise du matin, et par-dessus les toits de la villa, le Lookout-Mountain, éclairé du haut en bas, apparaissait à travers une petite brume transparente, qui lui

donnait des teintes d'un rose tendre à l'endroit des lumières et d'un bleu clair dans les ombres.

Il est bien difficile de résister au charme pénétrant d'une matinée pareille et de ne pas se laisser envahir par un sentiment de bien-être intérieur, de paix et de recueillement, à condition toutefois qu'on ait des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une âme pour sentir.

Le colonel boutonna sa jaquette d'un air maussade et en releva le collet par-dessus ses oreilles, parce qu'il faisait « diablement froid » ; il se fit avec humeur un abat-jour de sa main, parce que c'est « diablement » gênant d'avoir le soleil dans les yeux, et il jeta un regard furieux vers le Look-out-Mountain, parce que, quand il a cette vilaine couleur le matin, c'est signe qu'il fera « diablement » chaud dans la journée.

Ayant ainsi exhalé une partie de sa mauvaise humeur, l'homme au teint marbré se mit à trottiner dans la direction des écuries, pour y jouir d'une température en harmonie avec sa disposition présente, et en même temps d'un parfum et d'une société conforme à ses goûts de maquignon.

Le colonel avait peu de ressources dans l'esprit ou, pour mieux dire, il n'en avait pas du tout, et il s'ennuyait « diablement » aussitôt qu'il se trouvait en tête-à-tête avec lui-même. Il saisissait donc avec avidité toutes les occasions d'esquiver le tête-à-tête. Comme il n'avait pas le droit d'être bien difficile dans le choix de sa société, il hantait volontiers les gens de bas étage, et en particulier les palefreniers. Avec eux, du moins, il pouvait parler chevaux pendant des heures entières, les mains dans les poches, la pipe à la bouche, relevant la platitude de son discours par une grande variété de jurons, d'expressions risquées et d'anecdotes qui auraient fait rougir un vieux chercheur d'or.

De plus, en compagnie des palefreniers il éprouvait de vives satisfactions d'amour-propre (où l'amour propre va-t-il se nicher!); s'il n'était que leur égal par la grossièreté de ses mœurs et de son langage, il avait du moins sur eux la supériorité qu'assure la possession d'une certaine quantité de dollars. Il paraît que, si dégradé que l'on soit, on aime toujours à avoir des admirateurs.

Le colonel, ce jour-là, éprouva un cruel désappointement. L'écurie était vide de palefreniers ; il n'y trouva pour toute compagnie qu'un cheval blanc. A l'entrée du colonel, le cheval blanc regarda de côté avec inquiétude, s'ébroua avec bruit et se mit à danser sur place en tirant sur sa longe.

Le colonel décrocha un fouet, s'approcha lentement du cheval, en le regardant d'un air menaçant, et lui dit d'une voix enrouée : « Vous, brute infernale, tenez-vous tranquille, ou je vous apprendrai à qui vous avez affaire ! »

Pour lui apprendre à qui il avait affaire, il se mit à lui cingler les oreilles. Quand le cheval fut à peu près fou de colère, le colonel, enchanté de lui-même, raccrocha le fouet en riant et se mit en quête d'une nouvelle compagnie.

Au fond de la cour, sous un appentis encombré d'objets de rebut, un nègre coiffé d'un chapeau blanc à longs poils, vêtu d'un gilet de couleur soufre à boutons de verre bleu et d'un pantalon de nankin qui n'avait pas été fait pour lui, s'escrimait à faire reluire les souliers et les bottes des voyageurs. Faute de palefreniers, le colonel se rejeta sur le décrotteur.

La sagesse des nations prétend qu'on ne peut pas faire deux choses à la fois. Le nègre, cependant, en faisait trois pour le moment : 1° il frottait une botte à revers avec tant d'énergie qu'il semblait en danger de se déboîter les omoplates ; 2° il sifflait sur le mode le plus aigu la mélopée d'une hymne méthodiste, entremêlant parfois cette mélodie sacrée des fioritures les plus profanes ; 3° il surveillait du coin de l'œil l'approche de l'homme au teint marbré, en même temps qu'un sourire moqueur se jouait sur ses grosses lèvres.

« Hé bien, Sam ? » dit le colonel, en essayant de prendre un ton jovial.

Sam affecta la plus vive surprise, la surprise d'un homme trop occupé de sa besogne pour avoir le temps de s'occuper des allants et des venants : il interrompit sa musique juste au milieu d'une mesure, et demeura immobile, la main gauche enfoncée dans la botte à revers, la main droite armée de la brosse.

« Hé bien, Sam ? répéta le colonel.

— Hé bien, monsieur ! répondit le nègre, qui de son vrai nom s'appelait Euphorbus.

— Il fait diablement froid ce matin, dit le colonel en s'ébrouant comme un vieux cheval poussif.

— Il y en a qui ont bien assez chaud comme cela, » répondit Euphorbus en passant la manche de sa chemise sur son front.

Il sembla hésiter une minute entre la résolution de continuer son travail et la tentation de dire une petite méchanceté, et s'arrêta décidément à ce dernier parti.

Alors il dit d'un ton sentencieux, mais avec des regards étincelants de malice : « J'ai remarqué que les gentlemen ont toujours le frisson le matin, quand, la veille, ils ont passé la soirée chez Dodson et qu'ils ont été rapportés à l'hôtel par deux commissionnaires, entre minuit et une heure. »

Au lieu de rougir, l'homme au teint marbré eut l'air d'accepter comme un compliment cette allusion à ses honteuses habitudes, et il daigna sourire de l'air modeste d'un homme qui connaît sa valeur, mais qui ne s'en fait point accroire.

Encouragé par son sourire, le nègre donna un libre cours à son hilarité. Il trépignait et se démenait comme s'il eût dansé la *bamboula* au son d'une musique invisible ; sa tête crépue, surmontée du chapeau blanc à longs poils roulait d'une de ses épaules à l'autre ; il montrait toutes ses dents, et

ses yeux étaient devenus tout blancs, comme s'il eût été plongé dans une véritable extase. A temps inégaux, mais toujours rapprochés, il frappait l'une contre l'autre la botte à revers où était fourrée sa main gauche et la brosse qu'il serrait dans sa main droite.

« Par Jupiter, dit le colonel, en bourrant sa grosse pipe. Était-ce vraiment si drôle que cela? »

Le vieux nègre, hors d'haleine et incapable de parler, hocha la tête de haut en bas à plusieurs reprises, sans discontinuer ses contorsions.

« Parole d'honneur, dit le colonel, je ne me souviens de rien du tout! »

Cet aveu était si naïf et peignait si bien son homme, que le nègre tomba dans de véritables convulsions de fou rire.

Il avait fini par s'asseoir sur une vieille caisse, dans l'espace demeuré libre entre les chaussures déjà cirées et celles qui demandaient à l'être. Alors, comme un poussah en délire, il s'était mis à se balancer d'avant en arrière et d'arrière en avant, tantôt ramenant sa tête jusque entre ses genoux, tantôt se débattant les jambes en l'air avec des gestes de singe.

La rentrée du colonel, entre minuit et une heure, sur les épaules de deux commissionnaires, avait mis en gaieté les domestiques de l'hôtel et les quelques voyageurs qui flânaient encore à cette heure avancée autour du *bar* ou aux environs de la cuisine. Le colonel, avec la gravité bouffonne d'un ivrogne, avait reproché aux personnes présentes de s'être honteusement enivrées. Il avait même commencé un discours sur la tempérance, lorsqu'il lui était venu à l'idée de proposer un pari; mais cette fantaisie lui étant sortie de la tête aussi vite que celle de faire un sermon sur la tempérance, il avait, séance tenante, légué son chapeau au commissionnaire n° 1 qui le tenait par les épaules, et ses bottes au n° 2 qui le tenait par les jambes; malheureusement le n° 2, trop pressé d'en finir, avait eu la déplorable idée de grimper le premier dans l'escalier. Le colonel furieux d'avoir la tête en bas, avait subitement révoqué son premier testament. Arrivé dans sa chambre, il avait fait d'Euphorbus son légataire universel, en reconnaissance de ce qu'il lui avait administré une grande pinte d'eau de Seltz avant de le mettre au lit.


Il fit voler les chaussures des voyageurs. (P. 262, col. 1.)

« Mais, n'ayez pas peur, dit Euphorbus en essuyant avec le dos de la brosse de grosses larmes qui coulaient le long de sa face luisante; quoique le testament ait été fait en présence de témoins, je ne vous mènerai pas devant le magistrat pour violation de promesse. Je sais aussi bien qu'un autre qu'il y a dans la vie d'un homme des moments où il serait tout disposé soit à étrangler son meilleur

ami, soit à inviter ses plus cruels ennemis à un banquet fraternel ! »

Et l'autre écoutait le récit de sa propre ignominie, sans que le rouge de la honte lui montât au visage.

Quand Euphorbus lui parla de sa velléité de pari, il dit avec un certain orgueil : « Je me reconnais bien là ! » Le reste du temps, il approuva de la tête ; le récit terminé, il déclara qu'il avait toujours été un franc original !

Une conversation commencée sous de si heureux auspices aurait pu durer longtemps, si Euphorbus n'eût abandonné son siége pour reprendre son travail interrompu.

Les yeux du colonel tombèrent par hasard sur la place qu'Euphorbus venait de quitter et exprimèrent la plus vive stupéfaction. Il venait de reconnaître la malle du vieux millionnaire, à certains ornements grossiers, sculptés au couteau, par une main inexpérimentée, dans l'épaisseur du bois. Néanmoins il se pencha pour mieux voir ; alors, saisi subitement d'une sorte de folie furieuse, il fit voler brutalement dans toutes les directions les chaussures des voyageurs. Ensuite, il se mit à tirer à lui la caisse, dont l'autre bout était engagé sous un fouillis poudreux, où l'on pouvait distinguer un tapis hors d'usage, un lavabo boiteux, une ancienne caisse à thé, quelques débris de paillassons en sparterie et la gaîne vermoulue d'une horloge à poids. Quand il eut dégagé le bout de la caisse de ce chaos, non sans provoquer quelques retentissantes avalanches, le colonel se tourna brusquement du côté d'Euphorbus. Ses yeux bouffis avaient une expression si singulière, que le vieux nègre épouvanté recula de deux pas.

« Là ! là ! là ! » dit-il en bégayant, et, à tout hasard, il se fit un bouclier de la botte à revers. En même temps il serrait la brosse de toutes ses forces, décidé à la lancer à la tête du colonel, s'il faisait mine de se porter à quelque acte de violence sur son humble personne.

Le colonel exhuma sa pipe de sa poche où il l'avait fourrée tout allumée, et en tira deux ou trois bouffées pour la remettre en activité. Cette opération l'ayant un peu calmé, il retrouva la parole, que la surprise lui avait ôtée, et s'écria d'une voix enrouée :

« Je la reconnais, et je veux savoir pourquoi et comment elle se trouve ici ; qui me dit qu'on ne l'a pas assassiné, lui ? »

Euphorbus, qui était un modèle de prudence, continua de se tenir sur la défensive.

« Là ! là ! là ! » s'écria-t-il avec une vertueuse indignation. Voilà maintenant le gentleman qui m'accuse d'avoir assassiné quelqu'un. Le gentleman saura que je n'ai jamais assassiné personne. Si cette vieille malle est au gentleman, il aurait dû ne pas la laisser en dépôt à la gare, pendant un an et un jour, et alors le grand gentleman blond ne l'aurait pas achetée et ne l'aurait pas apportée à l'hôtel, et le petit gentleman noir ne m'aurait pas dit de la descendre ici, et les autres gentlemen ne se seraient pas moqués de moi en me demandant ce que je comptais faire de cette guérite, et ce gentleman-ci ne m'accuserait pas d'avoir assassiné quelqu'un. Là ! là ! là ! »

Le colonel, dérouté par cette invasion de gentlemen de toutes les couleurs et de toutes les dimensions, n'entrevit qu'imparfaitement une faible partie de la vérité. Pour s'éclairer, il voulut questionner Euphorbus. Mais à chaque question Euphorbus reculait d'un pas, et répondait avec une obstination de marmot entêté : « Je ne suis pas un assassin ! »

« Je te frotterai les oreilles ! » s'écria enfin le colonel.

— J'appellerai au secours, » hurla Euphorbus, au comble de la terreur.

« Hola hé ! qu'est-ce qu'il y a donc ? » s'écria avec un fort accent irlandais une voix qui partait d'une des fenêtres du premier étage.

Euphorbus et le colonel levèrent la tête. Le propriétaire de la voix irlandaise était l'homme aux cheveux rouges, le domestique irlandais, qui s'était si fort ému des allées et venues de Kit, et qui avait eu un moment l'idée de le faire arrêter par un policeman.

« Bonjour, Mister Pat, » dit le colonel en lui adressant deux ou trois petits signes de tête.

En toute autre circonstance, le colonel l'aurait appelé Pat tout court, ou avec accompagnement de quelque épithète injurieuse ; mais il avait besoin de lui, et fit donc la concession de l'appeler « Mister ». Cette manœuvre lui réussit parfaitement : la figure de Pat s'éclaira d'un sourire et Pat demanda au colonel des nouvelles de sa santé.

« J'ai, dit le colonel, la tête rompue des hurlements de ce maroufle...

— Phorbus ! chien que vous êtes, que faites-vous là, les bras ballants ? A la besogne vite ! » s'écria Mister Pat, en faisant les gros yeux à son humble subordonné. « Pardon, colonel, vous disiez ? » reprit-il de son ton le plus aimable, en se tournant vers le colonel.

L'homme au teint marbré se rapprocha de la fenêtre et dit à demi-voix : « Mister Pat, voulez-vous prendre la peine de monter dans ma chambre, j'aurais à vous parler. » Là-dessus il franchit le seuil de la porte, non sans avoir montré le poing à l'infortuné Euphorbus, en accompagnant cette pantomime expressive de quelques épithètes de haut goût.

En moins d'un quart d'heure, le colonel fut au courant de l'histoire de la malle. Deux circonstances de cette histoire avaient paru produire sur lui la plus vive impression. La première de ces circonstances, c'est que la malle avait été achetée par MM. King et Triquet. Rien qu'en entendant leur nom, il devint rouge de colère et ne put retenir un épouvantable juron.

La seconde, c'est que Pat, pour la première fois depuis qu'il connaissait ces messieurs, avait trouvé dans leurs allures quelque chose de mystérieux et de suspect (ici le colonel avait redoublé d'attention). En conséquence, après leur départ, il avait examiné avec soin le foyer de la cheminée, qui était rempli de papiers brûlés ; il avait pu extraire des cendres quelques fragments, peu considérables à la vérité, mais où l'on pouvait encore déchiffrer quelques phrases.

« Combien de fragments en tout ? demanda le colonel avec une indifférence affectée.

— Cinq ! répondit Mister Pat, qui n'était pas dupe de son indifférence et qui se tenait sur ses gardes.

— Faites votre prix.

— Faites le vôtre.

— Bah ! dit le colonel d'un ton insinuant, vous savez bien que ces paperasses ne peuvent vous servir à rien.

— Oui, mais je m'aperçois bien qu'elles peuvent vous servir à quelque chose, riposta Mister Pat en prenant un air finaud.

— Pure curiosité de ma part ! reprit le colonel.

— Je n'en doute pas, répliqua Mister Pat ; mais vous savez aussi bien que moi que c'est la curiosité des autres qui a fait la fortune de Barnum.

— Finissons-en, s'écria le colonel qui commençait à perdre patience.

— Faites votre prix, dit Mister Pat, en répétant tranquillement sa première phrase.

— Trois dollars ! »

Mister Pat fit la mine et secoua la tête.

« Quatre dollars ! »

Mister Pat renouvela tranquillement et méthodiquement sa pantomime.

« Cinq dollars ! pas un cent de plus, » cria le colonel exaspéré.

Mister Pat sourit discrètement ; c'était un fin matois que Mister Pat. Il comprit qu'il serait imprudent d'abuser de la patience du colonel ; qu'il faut savoir borner ses désirs et que parfois on perd tout pour avoir voulu trop gagner. Il quitta donc la chambre, s'applaudissant d'avoir toujours été un homme d'ordre et d'avoir compris de bonne heure qu'il ne faut jamais rien laisser perdre.

A suivre. J. GIRARDIN.



GRANDES VACANCES

J'avais environ une dizaine d'années quand on m'envoya passer les vacances à Jussey avec mon cousin, chez mon oncle Jules. C'est Barreau qui conduisait la diligence. Quel beau voyage ! La jolie petite diligence jaune ! Comme les grelots joyeux du collier tintaient gaiement à mon oreille, rhythmant le trot cadencé des deux chevaux à la croupe rustique ! Les beaux peupliers qui bordaient la Saône, à peine plus large qu'un ruisseau !

A Jussey, quelle habitation confortable que celle de mon oncle ; c'est le palais du village.

Il y a un grand jardin. Quel est ce chasseur qui vise en l'air avec un fusil ? Il est en bois peint, à tromper l'œil. Ce chasseur immobile sert d'épouvantail aux pirates ailés. Aussi il y a un pierrot sur son chapeau, un autre sur son épaule, et un troisième sur le canon de son fusil. Ce troisième pierrot est fort spirituel. N'est-ce pas là l'emblème d'un roi débonnaire ?

Il y a aussi une vieille fontaine en pierre sculptée, entourée de plantes aquatiques : les flèches d'eau, les iris bleus, les roseaux, les nénuphars aux fleurs laiteuses et aux larges feuilles qui nagent sur le bassin.

Voilà la cloche qui sonne le dîner de midi ; car, ici, on dîne à midi et on fait quatre repas par jour. Quel dîner ! dix plats, viande, légumes, gibier, poisson, écrevisses, et les gâteaux aux amandes, les crèmes, les pâtisseries, les confitures de toutes sortes et les fruits à gaspiller, tout cela arrosé de vin pelure d'oignon du Jura, dans des bouteilles carrées en verre blanc.

En sortant de table, l'oncle Jules dit qu'il va nous mettre en prison au milieu de la rue ; et, en effet, mon cousin m'emmène pour me montrer le village. La description ne sera pas longue. Le village se compose d'une double rangée de maisons couvertes en tuiles rouges, à droite et à gauche de la route départementale. En l'absence de tout monument, nous faisons une partie de billes, interrompue par la sortie de toute la famille.

« On va au Mont-Simon, » me dit mon cousin.

Et nous nous mettons à la file, comme à la procession.

Vous ne savez pas ce que c'est que le Mont-Simon ? Je vais vous le dire.

C'est un belvédère à vitraux de couleur, bâti au sommet d'une colline qui domine le village. De cette élévation, on embrasse le panorama d'une vaste plaine arrosée par la Saône et semée de bouquets d'arbres. Il y a là toutes sortes de jeux et une escarpolette.

A quatre heures, on goûte. La collation se compose de fruits, de crème fraîche et de fraises des

bois, ces petites fraises qui ont une jolie feuille si bien dentelée, qu'on trouve au bord des sentiers, et qui pendent comme de petites clochettes rouges.

Cette première journée a passé bien vite.

Le soleil décline. L'astre se couche dans sa gloire, laissant traîner sous les nuages la pourpre frangée d'or de son manteau oriental, et leurs tourbillons ensanglantés se réfléchissent avec des lueurs d'incendie dans les flots assombris de la rivière.

C'est l'heure de la grande mélancolie du soir. Les troupeaux reviennent des pâtures. On entend le bêlement plaintif des moutons, la note grêle et saccadée des chèvres, le mugissement profond des bœufs, la cloche sonore des vaches laitières. Par intervalles sonne l'appel lointain du cornet d'un pâtre.

C'est aussi l'heure où les laboureurs reviennent du travail des champs. Au seuil des maisons et des chaumières, les femmes les attendent, portant des enfants dans leurs bras, après avoir préparé le frugal repas du soir. Toutes les cheminées du village fument, embaumant l'air d'une odeur de genièvre. La vapeur bleue flotte dans l'atmosphère et monte au ciel comme un encens rustique.

Après le souper, on parle de nous envoyer à la *chapelle blanche;* mais l'oncle veut nous faire une surprise.

On enlève la table, on éteint les lumières.

D'abord nous ne voyons rien.... Attendez, voilà un transparent qui s'éclaire.

L'oncle a dressé sans bruit son petit théâtre, et voici les *Ombres chinoises*. C'est lui qui a fait la pièce, les couplets, la musique, le théâtre à feuilles de paravent, les marionnettes articulées. C'est lui qui les fait mouvoir et parler derrière le transparent lumineux, lui seul, Dieu de toute la machine.

Il faudrait un livre entier pour raconter toutes les inventions ingénieuses de mon oncle. Il est mécanicien, serrurier, tourneur, peintre, musicien, sculpteur, auteur, acteur. Il sait tout. C'est lui qui a fabriqué le chasseur pour faire peur aux oiseaux. Il construit des maisons en carton, des chefs-d'œuvre, avec des portes, des fenêtres, des cheminées. Ce sont des maisons à surprise, qui se démontent, chambre par chambre. Elles servent à mettre les laines de couleur pour la tapisserie, le fil, la soie, les dés, les ciseaux, les épingles, les boîtes, la papeterie, etc., etc.

Et les poches de l'oncle Jules? Un arsenal. Vous vous blessez? Il a une trousse, une pharmacie. Vous avez faim? Il a des provisions. Vous voulez lire? Il a des livres. Vous voulez pêcher à la ligne, dessiner? Il a tout. Je me suis bien promis qu'un jour j'écrirais l'éloge de l'oncle Jules. Voilà toujours la première pierre du monument.

Le lendemain, de grand matin, déjeuner au café au lait et liberté jusqu'à midi. Au bout de huit jours, je connaissais Jussey comme si j'y avais été élevé. Une lettre arrive, et mon cousin m'annonce qu'on part le lendemain matin.

Je passe la fin des vacances à Montbéliard. Il y a un canal où passent des bateaux énormes. Sur la place, les soldats font l'exercice : tête droite, tête gauche, fixe!

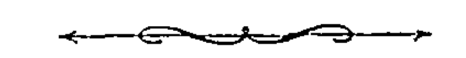
Un beau spectacle, c'est de voir les cuirassiers grimper la colline, au lever du soleil, pour aller au champ de manœuvres. Les casques, les cuirasses, les sabres jettent des éclairs blancs, et les chevaux roulent comme le tonnerre.

Montbéliard est une ville, une sous-préfecture. En comparaison de Jussey, c'est presque une capitale. Pourtant je regrette le village. Ici, il faut s'habiller, ne pas faire de bruit. On reçoit des visites, la petite cousine joue du piano. Un professeur vient nous donner des leçons. Tout le monde est enchanté, excepté moi et l'oncle Jules, qui parle de retourner à Jussey. Il m'a promis de m'emmener. Encore une semaine, et je retournerai au collége.

Et je n'en suis qu'à *rosa*, la rose!

Comme tous ces souvenirs chantent dans l'âme avec la poésie de la jeunesse! Comme tout cela est loin!

CHARLES JOLIET.



LE JOYEUX FRITZ

Il n'y a pas dans tout le bourg de Hirschbad et à dix lieues à la ronde de plus habile tonnelier, de meilleur fils et de plus brave garçon que Fritz Schofel. Il a les bras vigoureux et il en remercie Dieu tous les jours; car sa tâche en ce monde est de celles qui demandent de la force et de la santé. Fritz n'a encore que vingt ans, et voilà déjà quatre ans que son seul travail soutient la maison; voilà quatre ans que le père Schofel gît paralysé dans son grand fauteuil, aussi inerte qu'un petit enfant. Une bouche inutile! disent les gens qui calculent au lieu d'aimer. Mais ce n'est pas l'avis de Fritz; il trouve que la vue de l'infirme lui donne du cœur à l'ouvrage et que la pensée de sa longue vie de travail et de probité l'encourage à bien faire pour lui ressembler. Et quand il est un peu las, il n'a qu'à regarder, pour se sentir reposé, sa mère qui va et vient dans la cour et la maison, calme et contente, parce qu'elle a confiance en lui. Pauvre mère! avec quelle angoisse elle disait, quand le père Schofel a été frappé : « Qu'allons-nous devenir à présent? — Mère, a répondu Fritz, je travaillerai pour deux. » Il a tenu parole : elle n'a plus d'inquiétude maintenant, et sans cesse elle bénit dans son cœur son bon, son brave, son joyeux Fritz.

Dès l'aurore, avant l'aurore parfois, quand l'ouvrage presse, Fritz arrive dans le grand atelier embaumé par l'odeur du bois fraîchement travaillé. Son merle familier l'accueille par une belle chanson,



Fritz aime la musique. (P. 266, col. 1.)

et Fritz lui prodigue l'eau fraîche et la nourriture. « Mange, mon gai compagnon, mange, et puis chante pour moi! J'aime à t'entendre pendant que je travaille, et l'ouvrage n'en avance que mieux! » Fritz pousse vigoureusement le rabot, et les copeaux s'entassent, enroulés comme les boucles d'une chevelure blonde, comme les cheveux de la petite Frédérique ou comme le lin qu'elle file, pense Fritz. Cette pensée ne l'empêche pas de travailler, au contraire; elle l'anime comme la pensée de son père infirme. Et puis, ce ne serait pas le moment de se croiser les bras: la vigne promet une belle vendange, le tonnelier fera une bonne année. Les commandes abondent: il faudra que Fritz prenne des ouvriers. Des ouvriers! c'était là son seul souci, au joyeux Fritz: il n'en trouvait point et devait se contenter d'apprentis ignorants; les vrais ouvriers haussaient les épaules à l'idée de travailler sous les ordres d'un maître qui n'avait pas encore de barbe au menton. Mais les choses sont bien changées: il y a eu à la ville voisine un concours entre tous les tonneliers du pays; et Fritz a vu, de ses propres yeux vu, son chef-d'œuvre couronné de fleurs et exposé sur une estrade couverte de tapis précieux, pour y être admiré de tout ce qui manie la plane et la doloire et est capable d'apprécier un tonneau bien fait. Comme son cœur sautait de joie, quand le bourgmestre a prononcé le nom de Fritz Schofel et lui a remis le prix! Peu importe maintenant qu'il ait ou non de la barbe au menton: ni l'ouvrage ni les ouvriers ne manqueront désormais au vainqueur de la joute, au joyeux Fritz!

Quand Fritz est las, il pose ses outils; il va chercher dans le coin où il le serre précieusement un bel accordéon qu'il a rapporté de la ville, et il en joue pour se reposer un peu. Car Fritz aime la musique autant que les tonneaux, et, pendant qu'il écarte et rapproche tour à tour les deux bouts de son accordéon, son cœur se dilate aux sons qu'il produit et la gaieté s'épanouit sur son visage. Le merle, enchanté d'être accompagné, siffle à plein gosier et semble lui dire: « Chante donc aussi, toi! si tu savais comme c'est amusant! » Et Fritz chante. Il invente lui-même les paroles de sa chanson: il chante ce qu'il aime, et il dit tout ce qu'il a dans le cœur, le joyeux Fritz!

« Béni soit Dieu, pour m'avoir fait tonnelier! pour m'avoir donné le plus beau, le plus utile, le plus joyeux métier de la terre! Le tonnelier n'est pas obligé de confier son œuvre à des étrangers qui auront la gloire de l'achever; il la commence et il la finit, et il a le bonheur de la contempler parfaite au sortir de ses mains. L'ouvrage va vite: les planches s'amincissent sous la doloire et deviennent douces et polies; le bon ouvrier range ses douves, les ajuste, et son œil brille de plaisir à les voir bien alignées sans que l'une dépasse l'autre. Aux cerceaux, à présent qu'ils entourent le tonneau comme un ruban entoure la taille d'une jeune fille. Et maintenant, beau tonneau, va-t'en à travers le monde. On te remplira d'un bon vin qui rendra la chaleur au vieillard et la force au malade, et qu'on versera dans les verres pour boire à la ronde, les jours de fête, à la santé de l'aïeul et de la mère de famille, au bonheur des mariés, à la longue vie du petit enfant qu'on rapporte du baptême. Le tonnelier pense en travaillant à toute cette joie, et c'est pour cela que son cœur est joyeux. »

Fritz se tait un moment; il songe, et il en rit encore, aux politesses que lui font, depuis qu'il a gagné le prix, les mères qui ont des filles à marier. Comme elles parlent devant lui de la grosse dot, de la boutique bien achalandée, de la bonne terre, de la maison bien bâtie qu'Annette, ou Catherine, ou Gertrude apportera à son fiancé! comme elles vantent la douceur de Lisa, la gaîté de Rose, les talents de ménagère de Marguerite! et comme elles lui parlent avec la bouche en cœur! Monsieur Fritz par-ci, monsieur Fritz par-là! Et la bonne mère Schofel qui en était tout inquiète. Car elle ne se soucie point d'une de ces filles riches et fières qui voudraient bouleverser toute la maison et qui n'auraient ni égards ni respect pour leur mère. Mais Fritz l'a bien rassurée; et en songeant à ce qu'il lui a dit, il éprouve le besoin de se le répéter. Il reprend son accordéon, et il chante:

« Ce n'est point une fille vaine de sa richesse qui entrera dans ma maison; ce n'est point la doucereuse, qui n'est qu'une hypocrite, ni celle qui rit pour montrer ses dents blanches, ni la ménagère qui, pour épargner davantage, refuse l'aumône aux pauvres et mesure la nourriture à ses serviteurs. Celle que je voudrais donner pour aide et pour compagne à ma mère, pour fille à mon père infirme, c'est la douce Frédérique aux cheveux blonds, Frédérique qui travaille tout le jour pour nourrir sa mère aveugle, et qui trouve encore dans sa huche un morceau de pain pour le mendiant qui passe. C'est elle que je veux, et non une autre; et pendant que ma mère ira trouver sa mère, j'irai moi-même la trouver et je lui dirai: Frédérique, la meilleure et la plus sage des filles de Hirschbad, voulez-vous être ma femme? Il y a à la maison un bon fauteuil vide, où nous assiérons votre mère aveugle, en face du fauteuil de mon père infirme, et ils se désennuieront ensemble en causant de leur jeune temps, pendant que nous travaillerons pour eux. Ma mère vous aimera, et nous serons heureux, et l'on portera envie dans tout le pays à la maison du joyeux Fritz! »

En achevant sa chanson, Fritz a levé les yeux; et voilà qu'auprès de la porte entr'ouverte il aperçoit, toute rouge et toute confuse, Frédérique, un baquet à la main, un pied en avant, n'osant ni avancer ni reculer. Il saute à bas de son établi et s'élance vers elle. « Frédérique! — Monsieur Fritz! je vous apportais mon baquet à raccommoder..... — Et vous m'avez entendu? Tant mieux: j'étais un peu en peine

de trouver le courage de vous dire cela..... Si vous vouliez bien..... nous irions chercher ma mère, pour aller chez la vôtre ? » Frédérique ne dit rien, mais elle s'en va avec Fritz chez la mère Schofel. L'atelier est vide, le merle chante tout seul; mais tout à l'heure, quand Fritz reviendra, le duo recommencera de plus belle, car jamais le tonnelier n'aura mérité davantage d'être appelé : le joyeux Fritz!

Mme Colomb.

MONTLUC LE ROUGE[1]

XI (*suite*)

Un contre mille.

M. de Kildare reprit en souriant la suite de son récit qui m'intéressait vivement.

« L'étonnement du major Steingold, dit-il, fit bientôt place à la fureur.

— Rendez-vous, canailles, cria-t-il, où je vous fais passer au fil de l'épée !

— Major, répliqua Montluc, un gentilhomme anglais doit toujours être poli...

— Je n'ai pas besoin d'être poli, reprit le major, je ne suis pas Anglais. Je suis le major Steingold, gentilhomme de Westphalie. Rendez-moi la place, ou je vous fais pendre.

— Et toi, dit Montluc, va-t'en, ou je fais tirer sur toi à mitraille, et si je te prends vivant, je t'emploierai à cirer mes bottes. »

» En même temps il fit pointer six canons sur les soldats et les marins qui suivaient Steingold et John Smith. Mais celui-ci, qui avait plus de sang-froid que Steingold, et qui d'ailleurs n'avait pas eu affaire avec Montluc, leva la main en l'air comme pour avertir qu'il voulait faire une question :

« Monsieur que je ne connais pas.....

— Je suis Montluc le Rouge, le fils aîné du baron Annibal de Montluc. »

» A ces mots, Steingold parut consterné. Le nom de Montluc le Rouge était si redouté dans toute l'Amérique du Nord, qu'il vit tous ses soldats frémir et le vieux John Smith lui-même froncer le sourcil avec inquiétude. Pourtant il reprit la parole :

« C'est vous, monsieur de Montluc, dit-il, qui venez de brûler ma frégate?

— Apparemment.

— Et vous avez pris le fort?

— Comme vous voyez...

— Qu'est devenu le colonel Boykarentbock ?

— Il est en enfer ou en paradis.

— Et le lieutenant-colonel Reitenfels ?

— Il a une balle dans le talon. Du reste, il se porte bien et vous fait ses compliments.

— Qu'avez-vous fait de la garnison ?

— J'en ai tué douze hommes, blessé vingt-quatre. Les dix-sept autres sont prisonniers. Les blessés et les prisonniers sont aussi bien traités que le lieu et mes moyens le permettent. Quant aux morts, si vous voulez les enterrer avec honneur, je suis prêt à vous les rendre.

— Pour brûler la frégate et prendre le fort, dit John Smith avec un profond soupir, combien aviez-d'hommes ?

— Que vous importe, capitaine Smith? répondit simplement Montluc. Est-ce qu'un brave marin anglais compte ses ennemis?... Nous sommes peut-être quatre, peut-être quarante, peut-être quatre cents, peut-être quatre mille ou quarante mille. Qui le saura jamais, excepté vous, si vous donnez l'assaut?... »

John Smith prit Steingold à l'écart et voulut tenir conseil avec lui.

« A propos, reprit Montluc, laissez-moi vous donner un conseil, capitaine Smith.

— A moi ? dit l'Anglais se redressant fièrement.

— A vous, capitaine... Vous n'avez pas déjeuné, n'est-ce pas?

— Monsieur de Montluc, dit le capitaine d'un air assuré, nous avons des vivres pour six mois, et si vous ne rendez pas la place de bonne grâce, nous allons donner l'assaut.

— Vous avez tort, répliqua Montluc. Vous n'avez qu'un moyen de déjeuner, c'est de rendre vos armes, de les déposer en tas à trente pas d'ici où je les enverrai prendre et de m'obéir en toutes choses; car, sur mon honneur, excepté quelques élans et caribous qui courent mieux que vous, il n'y a pas à deux cents lieues tout autour une livre de viande ou de pain. Je ne parle pas, bien entendu, des provisions du fort, qui sont immenses, comme je viens de m'en assurer... Rendez vos armes, si vous voulez ne pas mourir de faim. »

» Steingold se mit à blasphémer. Se rendre ou mourir de faim! pour qui le prenait-on? Pour quelque croquant, sans doute? Surtout il regrettait son déjeuner.

John Smith, homme pieux et pratique, ne jura ni ne blasphéma. Il envisageait la situation d'un œil clair et d'un esprit dégagé de tout préjugé.

» Alors John Smith ajouta : « Camarade, nous sommes aussi malheureux l'un que l'autre et du même malheur; j'ai perdu ma frégate, vous avez perdu votre forteresse, quitte à quitte.

— J'ai perdu... j'ai perdu.., s'écria l'Allemand... c'est-à-dire que ce n'est pas moi qui ai laissé prendre le fort, c'est le colonel Boykarentbock.

— Absolument comme moi, dit John Smith se mettant à rire, je n'ai pas laissé brûler le *Valorous;* mais Jones l'a laissé brûler pour moi. Chez vous, c'est le supérieur qui fait des sottises. Chez moi, c'est l'inférieur. Ça revient au même, Steingold.

— Enfin, pourquoi me parlez-vous de ça ? demanda le Westphalien toujours furieux.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234 et 251.

— Pour vous dire, cher ami, que n'ayant ni pain, ni vin, ni viande, ni bière, ni légumes, ni même eau potable, car il n'y a de puits que dans le fort, il faut donner un assaut désespéré ou périr, ou nous rendre à discrétion, car n'avons pas d'autre moyen de déjeuner en cette vie.

— Eh bien, donnons l'assaut. Avez-vous des échelles?

— Je n'en ai pas, répondit Smith, mais mes braves marins vont en fabriquer tout à l'heure avec les débris du *Valorous*, et alors vous verrez ce qu'ils savent faire, Steingold.

— J'ai mieux que ça, répliqua finement le Westphalien : vous allez voir, Smith. »

» En même temps il passa de rang en rang, et donna des instructions secrètes. Nous vîmes les soldats allemands se rapprocher insensiblement du pont-levis. Ils comptaient sans doute se précipiter avant qu'il fût levé, enfoncer la porte à coups de crosse et reprendre le fort par surprise; comme ils se jetaient sur le pont-levis, Montluc, qui d'un air indifférent avait l'œil à tout, cria tout à coup : « Feu! »

» Les six canons chargés à mitraille et pointés sur le même point partirent en même temps. Ce fut comme un abatis de têtes et de jambes. Trente ou quarante hommes tombèrent à la fois. Les autres prirent la fuite et ne s'arrêtèrent qu'à cinq cents pas du fort, tout près des débris de la frégate, où déjà les marins les avaient précédés, John Smith en tête.

» Cette fois les deux chefs s'arrêtèrent pour tenir conseil, et voici leur conversation telle qu'on me l'a rapportée depuis.

« Major, dit John Smith à Steingold, vous êtes un brave homme. Votre idée aurait été bonne si elle avait réussi; mais...

— Enfin que ferons-nous? demanda Steingold, car nous ne sommes pas ici pour nous faire des reproches.

— Attention! répliqua Smith, et se tournant vers ses hommes. Mes enfants, leur dit-il, nous n'avons pas de chance aujourd'hui et la vieille Angleterre ne sera pas contente de nous quand elle saura que nous avons laissé brûler le *Valorous*... Ne parlons plus de ce malheur. Tâchons de le réparer. Ramassez toutes les haches et tous les cordages que vous pourrez trouver dans les débris du *Valorous* et dépêchons-nous de fabriquer des échelles pour l'assaut; car si nous tardons vingt-quatre heures, avec le froid qu'il fait dans ce pays et la neige qui va tomber, la faim sera terrible. Il n'y a de vivres que dans le fort : il faut vaincre si nous voulons manger. »

» A cette terrible nouvelle tout le monde se mit à l'œuvre. Du haut des remparts, on voyait ces braves garçons fouiller avec ardeur, ramasser quelques haches, entasser des planches, fendre, scier, percer.

» Montluc me prit à part et me dit : « Écoute, Kildare, je puis être tué. » Et comme je me récriais : « Tout le monde peut être tué, reprit-il... Dans ce cas, tu prendras le commandement. En attendant, charge-toi de veiller sur le côté sud de notre forteresse. Je devine que Steingold, qui est un malin, voudra nous prendre par derrière et que John Smith, au contraire, nous fera face avec ses matelots... Enfin l'on nous attaquera des deux côtés opposés et je désirerais me trouver face à face avec John Smith, qui est un brave homme et qui a de la réputation.


John Smith tint conseil avec Steingold. (P. 267, col. 2.)

— Alors tu me laisses le Steingold parce que c'est un gibier inférieur?

— Que veux-tu, Kildare? me répliqua Montluc en riant; je suis commandant en chef et, naturellement, je garde pour moi les meilleurs morceaux... Va, va, tu auras ton tour... Au reste, tu aurais tort de te plaindre. Steingold est une brute, c'est vrai, mais c'est une brave brute ou, pour mieux dire, c'est un gentilhomme mal élevé, comme tu as pu voir. » Tout à coup il s'interrompit, regarda l'ennemi et, me prêtant sa longue-vue, me dit : « Qu'est-ce que j'avais prédit?... Vois-tu par ici le vieux John Smith qui s'avance avec précaution et en s'abritant derrière le talus de neige, mais de face pourtant, comme un brave et solide marin anglais qui ne doute pas de la solidité de ses poings et de la pesanteur de sa hache? Vois-tu ces hommes armés de poutres, d'échelles, de marteaux et de cordages, et, à l'avant-garde, ceux qui étaient avec lui à la chasse des ours blancs et qui n'ont rien mangé depuis cinq jours?... Vois comme leurs dents sont longues, aiguës et tranchantes! Par la barbe de Jupiter, ce sont de hardis gaillards!... »

» Et comme je lui montrais une autre troupe plus nombreuse, qui faisait un détour à gauche et suivait les sentiers, en se baissant pour n'être pas vue...

« Ceux-là, dit Montluc, c'est la troupe de Steingold. Ils vont venir de ton côté. C'est à toi de les bien recevoir. Va prendre le commandement de ton poste.

— Je vais avec M. de Kildare, frère ! s'écria alors Charlot.

— Pourquoi ?... Reste avec moi. Le père ne sera pas content s'il apprend que tu m'as quitté.

— Avec toi, répondit naïvement l'enfant, il n'y en a que pour toi. Avec M. de Kildare, on peut espérer d'avoir sa part, au moins ! »

» Je ne lui sus pas mauvais gré de sa franchise et je lui tendis la main en disant :

« Charlot, je ne t'en laisserai pas plus que ton frère, tu verras ! »

» Naturellement, Buffalo suivit son élève, car ils ne se quittaient jamais.

» Cinq minutes après, l'assaut commença. Chacun de nous étant à son poste et tout prêt à bien faire, le tambour retentit du côté des marins anglais que conduisait le capitaine Smith ; et, par une ruse bien naturelle, comme la neige, haute de quinze pieds, où l'on avait tracé des sentiers profonds, les cachait souvent à notre vue, ils en profitèrent pour battre la charge d'un côté et nous étourdir le plus qu'ils pouvaient, pendant que leur troupe serrée en bon ordre s'avançait de l'autre. Mais Montluc l'avait prévu... Que ne prévoit-il pas?... Montluc, donc, entendant tambouriner d'un côté, regarda de l'autre et vit tout à coup, à dix pas du fossé, trente-cinq ou quarante carabines qui le visaient en même temps. Il n'eut que le temps de se baisser derrière le parapet du rempart. Toute la décharge partit en même temps, et les balles sifflèrent au-dessus de sa tête et allèrent retomber à trois cents pas de là, hors du fort.



Montluc se leva tout à coup. (P. 270, col. 1.)

» Un long hurrah suivit cette décharge. Comme on ne le voyait plus, les Anglais le crurent mort et John Smith, nous croyant désespérés d'un si terrible malheur, s'élança vers le rempart en criant à ses hommes : « Hurrah ! mes *boys*, vous venez de faire un beau coup ! Montluc le Rouge est mort ! Hurrah ! En avant ! Posez les échelles ! »

» En effet, il semblait qu'il n'y eût plus qu'à placer les échelles, et qu'on ne rencontrerait plus de résistance. Personne ne se montrait sur cette face du rempart, et Montluc, toujours baissé et abrité derrière le parapet, ne commandait que par signes.

» Du côté des Anglais, on entendait la voix tonnante de John Smith : « Allons, mes boys, faites vite. Grimpez ! Ne perdez pas le temps à recharger, servez-vous de vos haches d'abordage et de vos coutelas. »

» A ce moment, le pauvre Jones demanda l'honneur de monter le premier à l'assaut, car il était pressé de réparer sa faute et de venger la perte du *Valorous*. Le vieux Smith le regarda de travers et lui

répondit : « Monsieur Jones, vous n'êtes pas digne de cet honneur, non, vous n'en êtes pas digne ; mais je ne vous empêche pas de vous faire tuer au service de Leurs Majestés le roi Guillaume et la reine Marie, que Dieu garde! Allez et faites de votre mieux. »

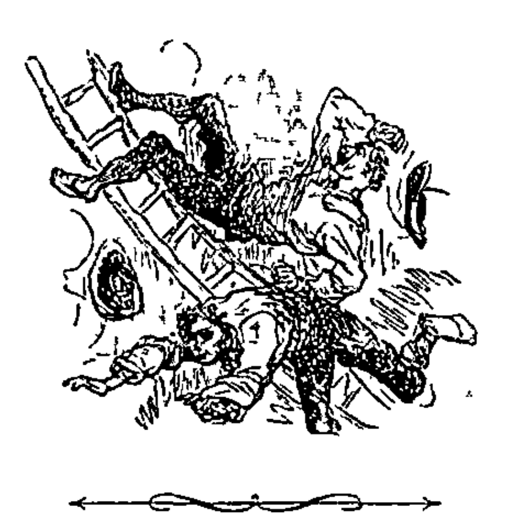
» Le jeune midshipman ne se le fit pas répéter. Il saisit la première échelle (on en appliquait à la fois cinq ou six contre le rempart), en grimpa les échelons plus vite qu'un écureuil et mit le premier le pied sur le rempart en criant : « Hurrah! pour la vieille Angleterre! » Mais sa joie ne dura pas une seconde. Montluc, qui l'observait et l'attendait, se leva tout à coup, le saisit à la gorge d'une main, de l'autre le frappa de son épée et le jeta évanoui et mourant dans l'intérieur du fort.

» En même temps il commanda : « Jetez les échelles dans le fossé. » Ce qui fut fait sur-le-champ; mais, comme les échelles étaient hautes, soixante ou quatre-vingts bras ou jambes furent brisés dans la chute, ce qui ralentit l'ardeur des assaillants.

» Montluc, qui avait fait recharger ses canons, fit alors feu à mitraille sur les matelots du *Valorous*. Ce fut un véritable massacre qui ne dura pas dix secondes, mais où John Smith vit périr un cinquième de son équipage.

» Voyant ce premier malheur, il fit sonner la retraite ou plutôt il abrita ses hommes derrière les talus de neige formés par les sentiers qui sillonnaient la plaine. Dans cet asile, où personne n'avait envie de le poursuivre, il maudissait la lenteur de Steingold, qui aurait dû le secourir et qui avait laissé périr les braves marins du *Valorous*, peut-être pour se réserver à lui seul l'honneur de la victoire. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LA PÊCHE A LA MOUCHE

Nous voici arrivés à un point où je ne puis continuer à attribuer à chaque espèce des poissons de nos eaux douces une sorte de pêche particulière : il me faut retourner la question et décrire une méthode de pêche qui s'applique à une grande partie, sinon à la plupart des espèces que nous trouvons autour de nous. Cette méthode de pêche s'adaptant à des cas multiples va être la pêche à la mouche naturelle ou artificielle, pêche beaucoup trop peu appliquée dans notre beau pays par nos compatriotes. Pourquoi?

C'est que toutes choses semblables ne sont point certainement le produit du hasard. Il est impossible de ne pas admettre, quand on y réfléchit, qu'il existe un certain lien mystérieux entre les mœurs d'un peuple — résultat de ses facultés et du milieu où il vit — et les amusements, les délassements qu'il adopte. Or rien n'est plus frappant que le contraste qui s'est mis entre les deux genres de pêche que l'on peut appeler la *pêche anglaise* et la *pêche française;* autant la seconde est paisible et sédentaire, autant la première est errante, fougueuse et passionnée. Il semble que les contrastes sont nécessaires au piquant des récréations et que le peuple flegmatique par excellence doive rechercher naturellement les exercices violents, emportés, tandis que les hommes au sang plus chaud, aux mouvements plus pétulants et plus rapides doivent se complaire dans un repos, une immobilité, qui les délassera de leur manière d'être ordinaire.

Ce n'est qu'ainsi qu'on peut se rendre compte de l'amour des Anglais pour la pêche à la mouche, et de l'habitude constante qu'ont les Français de la pêche de fond. Nous pêcherions volontiers, *de fond*, dans un puits, pourvu que la ligne y pût descendre! Nos voisins n'auraient que leur cuvette, qu'ils trouveraient moyen d'y faire voler une *mouche artificielle !*

Un préjugé existe d'ailleurs chez nous ; c'est que ce genre de pêche ne s'adresse qu'à la truite : ce qui est une grande erreur. Les genres de pêche à la mouche sont très-nombreux, et quand même quelques-uns d'entre eux ne s'appliqueraient réellement qu'à la truite, ce ne serait pas une raison pour les négliger : au contraire, puisque tous nos départements, excepté celui de la Seine qui ne renferme que Paris, en contiennent peu ou prou! Or il faut savoir que la pêche à la mouche prend, outre tous les salmonidés, Truite commune, Truite saumonée, Saumon, Ombre commun et Ombre chevalier, *tous les poissons blancs*, Chevesne, Gardon blanc et rouge, Dard, Ablettes, Brèmes. On prétend qu'elle peut encore atteindre la Carpe et la Perche... J'ai beaucoup pêché. Je déclare que la carpe y saute quelquefois : un pêcheur qui en a pris deux petites dans sa vie, a beaucoup de chance. Quant à la perche, je l'ai vue s'élancer plusieurs fois sur la mouche, mais... passer à côté et ne jamais la happer! Laissez ces deux poissons de côté : il y en a bien assez de beaux et de bons sans eux! Le ver est leur affaire, chacun la sienne!...

— Mais la mouche? Qu'est-ce que c'est que la mouche? Est-ce une vraie mouche, et quelle mouche est-ce?...

— Ah! la mouche... C'est, d'abord, toute espèce de mouche. Puis, c'est toute espèce d'insecte vivant qui grouille sur la haie ou dans les herbes!

— Tous!... La guêpe elle-même, les frêlons, les bourdons, les abeilles?...

— Tous!

— Pour tous les poissons?

— Je n'ai pas dit cela... et cependant! Mais il vaut mieux distinguer, et l'expérience est une grande et belle chose qui nous apprend que, en règle générale, les insectes réussissent d'autant mieux, c'est-à-dire sont d'autant plus recherchés qu'ils sont à téguments plus mous. Pourquoi? Il est tout simple de répondre que *probablement* ils semblent aux poissons plus succulents, plus faciles à manger, plus friands, plus... Mais, d'un autre côté, nous qui savons que les salmonidés ont une mâchoire garnie de dents formidables et que les poissons blancs portent, au pharynx, une paire de mâchoires aïgues, enchevêtrées, non moins formidables, nous ne comprenons pas grand'chose à cette gourmandise de petite-maîtresse.

— Peut-être est-ce préjugé que l'hameçon se sentirait mieux dans le corps mou d'un insecte gras et dodu qu'au milieu des téguments ornés d'une libellule ou d'un frêlon? Quelle que soit la cause, le fait existe *presque toujours;* l'explique qui pourra.

La pèche à la mouche qui réussit partout où l'on peut avancer sa canne, est celle qu'on peut appeler la *pêche à la surprise;* elle ne demande pas une grande force musculaire comme celle qu'on nomme la *peche à la grande volée*, et qui consiste à envoyer par un gigantesque coup de fouet sa mouche tomber dans le grand courant, au milieu de la rivière. Celle-ci, nous y reviendrons : commençons par la pêche à la surprise, qui se pose sur le bord et rapporte énormément de poisson.

Qu'on se souvienne bien qu'il faut être deux!

C'est un ennui, j'en conviens : mais c'est un revers de médaille indispensable. Nous allons le montrer tout à l'heure... Il faut un second!

Armé d'une canne à moulinet, longue, légère, un peu roide, nous partons donc, ayant à l'épaule le carnier de pêche renfermant tous les petits engins de rechange qu'il faut emporter pour être toujours prêt. On prie alors son *second* de vous suivre portant sous son bras une bonne épuisette et dans sa main un filet à papillons : en général, la canne aura de sept à huit mètres de long : elle peut être beaucoup plus courte, mais plus elle sera longue, mieux on réussira.

Voici nos deux compagnons arrivant au bord de la rivière. Ils s'arrangent de façon à en remonter le cours, ce qui offre deux avantages, et à recevoir le soleil de manière que l'ombre de la canne ne *tombe jamais sur l'eau.* Le premier s'avance avec une extrême précaution vers le bord : il se cache derrière le moindre buisson, et, vu la longueur énorme de sa canne, il peut, en se tenant éloigné de l'eau, masquer, par une petite touffe d'herbe, sa tête, la seule partie de son corps que le poisson puisse apercevoir; à cette pêche, il faudrait n'avoir point de corps et ne faire aucun bruit. Aussi adoptons-nous cette marche silencieuse des guerriers Peaux-Rouges sur le sentier de la guerre, marche qui nous fait passer au milieu des cailloux étendus sans en faire rouler un seul. Là est l'étude! Là est la réussite! Une excellente chaussure et le pied hardi sont deux qualités principales pour réussir.

N'oublions pas qu'il est midi et que le soleil caressant de juillet nous tombe d'aplomb sur la tête! La canne a été montée loin de l'eau : le pêcheur y a attaché une avancée de 2 mètres à $2^m,50$ en crin noir et blanc filé, commençant par *un crin*, s'il est sûr de lui, — *deux*, c'est beaucoup ; *trois*, c'est énorme! ou c'est pour un maladroit, ou c'est pour un endroit gardé où baignent des monstres... — et se terminant en haut par six à huit brins au plus. Arrivé au bord de l'eau, le pêcheur se retourne, soulève sa canne, et, amène l'hameçon, n°s 8 à 12, à la hauteur des mains de son compagnon resté, dans la prairie, à sept ou huit mètres derrière.

Celui-ci donne autour de lui un coup circulaire du filet à papillon, y rencontre n'importe quoi qui grouille ou qui voltige, et le place, sans autre façon, sur l'hameçon du pêcheur, de façon à laisser dépasser la pointe hardiment.

Le pêcheur fait un demi-tour sur lui-même : l'insecte embroché revient au-dessus de l'eau et c'est alors que la pêche commence véritablement. Cet insecte doit exécuter sur l'eau les mouvements qu'y exécuterait son semblable qui serait tombé par hasard. Les modèles ne manquent pas : il suffit de cueillir un insecte et de le lancer à l'eau. Comme il fera, vous ferez! Bien entendu, l'insecte de l'hameçon n'entrera jamais *sous* l'eau : le modèle ne se permettrait jamais un plongeon qu'entre les mâchoires d'un poisson quelconque : ce que nous nous efforçons ici de provoquer.

Au premier choc de la mouche avec l'eau, toute la population nageant au bord s'émeut et tourbillonne. La plèbe des ablettes importunes se précipite; gloutonnes, alertes, voleuses, elles essayent d'arracher pattes ou ailes de cette proie convoitée : il n'importe; n'en auraient-elles qu'une bribe, cela leur suffit... En revenant assez de fois à la charge elles auront bientôt déchiqueté l'insecte et laissé l'hameçon pendre tout tristement à l'extrémité de la ligne. C'est ce qu'il faut empêcher.

Le pêcheur habile s'étudie, par un petit coup relevé à propos, à éviter l'attaque de ces petits forbans et s'efforce surtout de n'en pas piquer un : capture inutile, temps perdu, poisson à jeter au vent. Mais il sait aussi que, si ce même fretin le tracasse, il lui est utile. Voici en quoi: leurs sauts répétés à la surface de l'eau font un certain bruit dans la république aquatique, les poissons moyens se ressemblent par curiosité, pour voir de quoi il s'agit; puis ceux-ci sautent à leur tour après l'esche; le frémissement de l'eau réveille de leur torpeur ou de la béatitude de leur sieste les doyens qui dorment sous

les herbes ou dans les profondeurs de la berge, et alors le pêcheur, tremblant et ravi, voit *se lever* du fond les monstres qu'il convoite.

C'est ici qu'il faut du sang-froid ! un vert bronzé, énorme, apparaît... une gueule immense, blanche, s'ouvre vers la mouche qui sautille... Il faut que, sans trembler, le pêcheur continue son mouvement d'insecte inconscient du danger. Il faut même que, par un coup d'adresse insensible, il laisse tomber sa mouche un peu en arrière ou à côté de la bouche du poisson qu'il convoite... Celui-ci se retourne à moitié ; il *laisse porter*, comme disent les marins, et, par un geste de requin, engloutit la mouche traîtresse... C'est le moment des émotions. Le mouli-

vol, la décroche, la plonge dans son carnier, pique un insecte dont il fait réserve dans une petite boîte et laisse aller. Vous tournez sur un talon, et la ligne revient sur l'eau. Non effrayé, le poisson ne quitte pas le bord ; on peut, dans un tournant favorable, prendre jusqu'à une dizaine de poissons de suite. Mais, en ce monde, *tout lasse*, *tout passe*, *tout casse !* l'endroit s'use, il faut aller plus loin ; on avance de quelques pas et les poissons, remontant toujours le courant, se retrouvent toujours au bout de la ligne du pêcheur.

Tant que le temps est bon, c'est-à-dire de midi à trois heures, si le pêcheur est un peu habile, chaque mouche apporte du poisson, et souvent il arrive que



La pêche à la mouche.

net, toujours libre, part comme l'éclair : son joyeux déclic charme l'oreille et réjouit le cœur... En même temps, le fidèle Achate s'est approché, discrètement, sans bruit, modérant ses pas et, tandis que l'opérateur *noie* son poisson, lui, l'épuisette à la main, attend au bord que la capture vienne, épuisée, à portée de l'épuisette qui l'enlève et la dépose sur le pré.

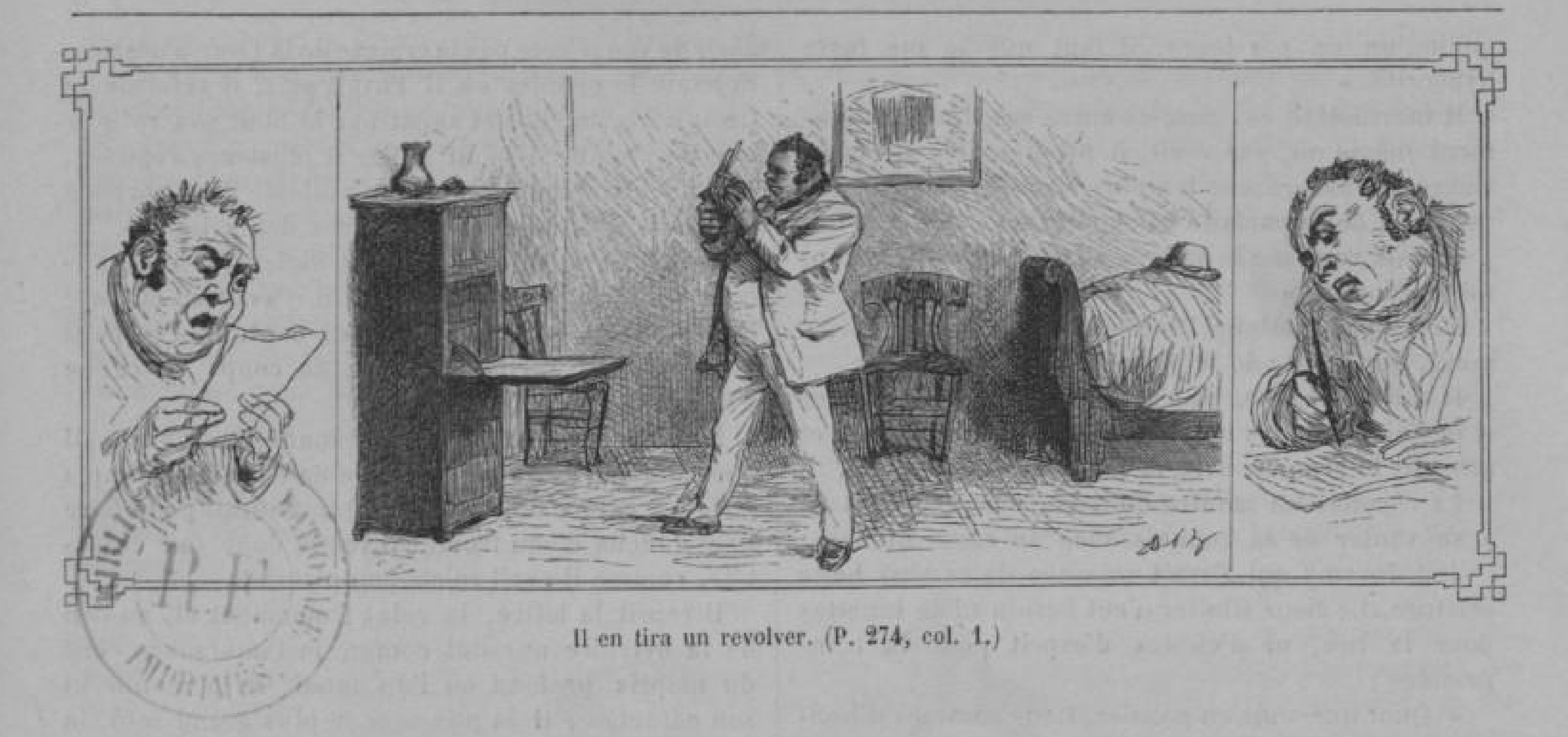
Une fois le poisson dans le panier, la marche première recommence. Tant qu'il ne s'agit que de poissons moyens, le pêcheur ne fait pas tant de façons ; car il importe, avant tout, d'éviter le bruit aussi bien dans l'eau que près de l'eau. Donc tout poisson qui ne brisera pas la ligne, on sent cela *au toucher* de la prise, devra être enlevé *d'autorité*, sans hésitation ; puis, par un quart de conversion sur sa canne, tenant la canne à peu près horizontale, on la présente directement à l'aide. Celui-ci la saisit au

le malheureux acolyte n'a pas le temps de fournir aux mouches, les poissons mordent trop aisément ! Dans ce cas, le compagnon *rétrograde* dans la prairie et l'autre demeure immobile : il vaut mieux perdre dix minutes de pêche que faire du bruit ! Trop souvent alors le poisson *change de bord*. Il faut éviter cela à tout prix...

Un mot encore. L'acolyte fait bien de se munir de gants de peau, parce que les atteintes des insectes ne sont pas toujours agréables dans le moment délicat où on leur insinue l'hameçon dans le corps. Beaucoup ont l'esprit mal fait, prennent la chose de travers et répondent par des coups d'aiguillon qui n'ont rien de réjouissant.

H. DE LA BLANCHÈRE.




Il en tira un revolver. (P. 274, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XVIII

Le colonel Blotter découvre que MM. King et Triquet sont des faussaires. — Ces deux messieurs flânent en Belgique, sans se douter de rien.

Le sieur Blotter avait, comme on dit, une vieille dent contre les deux associés. En sa qualité de coquin, il méprisait et détestait les honnêtes gens en général; mais à cette haine de race se joignait le cuisant souvenir d'une perte d'argent et d'un affront personnel.

A une époque déjà assez éloignée, le sieur Blotter avait mis la main sur une affaire absolument véreuse, mais qui promettait d'énormes bénéfices. Il sentit bientôt qu'il ne serait pas de force à la conduire à bonne fin avec ses seules ressources et se mit à chercher soit un compère, soit une dupe.

Il jeta les yeux sur les deux associés ou plutôt sur Thomas King, qui était l'âme de l'association. Il lui fit des ouvertures et lui développa les avantages de l'affaire, en gardant un silence prudent sur la moralité de l'entreprise. Mais M. Thomas King était trop fin pour être sa dupe et trop honnête pour être son compère. Après lui avoir posé un certain nombre de questions auxquelles l'autre fut bien forcé de répondre, M. King fronça les sourcils et déclara nettement au sieur Blotter qu'ils n'étaient point faits pour s'entendre.

Le sieur Blotter ne se tint pas pour battu. Quoiqu'il affectât de mépriser l'honnêteté, il savait fort bien que le nom d'un honnête homme est la meilleure de toutes les amorces en tête d'un prospectus. Jugeant des autres par lui-même, il pensa que M. King faisait le difficile afin de se vendre plus cher, et il revint à la charge, en proposant de doubler la quote-part des deux associés.

Il essuya un nouveau refus, si sec, si péremptoire, si méprisant, que tout autre à sa place serait rentré sous terre.

Il ne rentra point sous terre, il cacha même son ressentiment et remit sa vengence au jour où il n'aurait plus besoin de MM. King et Triquet. N'osant plus affronter leur présence, il prit le parti de leur écrire. En écrivant sa lettre, il se comparait lui-même, avec des ricannements de colère, à un homme qui, de sa propre main, s'arrache sa meilleure dent.

Mais contre la nécessité absolue il n'y a pas de résistance possible; il s'arracha donc cette précieuse dent, avec la consolation, du moins, d'en conserver encore assez d'autres pour manger et surtout pour mordre. Bref, il proposa à ces messieurs les deux tiers des bénéfices.

Tout en composant son épître, il ne cessait de maugréer.

« Décidément l'hypocrisie est un bon métier, et

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 257.

quelqu'un de ces jours, il faut que je me fasse hypocrite. »

Il marmottait ces paroles entre ses dents au moment même où, par écrit, il prodiguait à ces messieurs les assurances les plus vives de sa profonde estime et de sa parfaite considération.

« Mais vous me le paierez à la première occasion, foi de Blotter ! »

Et il signa « Colonel Blotter » avec tant d'emportement, que le bec de la plume traversa le papier.

Il relut sa lettre, en s'applaudissant de connaître si parfaitement les hommes, la cacheta, l'expédia et attendit la réponse avec la plus parfaite sécurité.

La réponse lui montra qu'il n'avait pas déjà tant à se vanter de sa connaissance du cœur humain; c'était Tommy qui l'avait minutée de sa plus belle écriture. Le sieur Blotter n'eut besoin ni de lunettes pour la lire, ni d'efforts d'esprit pour la comprendre :

« Quoi que vous en pensiez, nous sommes d'honnêtes gens. Si l'affaire eût été honorable, nous aurions encore hésité à nous en mêler, car nous sommes difficiles sur le choix de nos partenaires. Comme elle ne l'est pas, nous vous disons : non! aujourd'hui, comme nous l'avons déjà dit deux fois. Nous considérerions toute autre communication, soit verbale, soit écrite, comme une véritable injure. »

« Thomas King. Christophe Triquet. »

L'épître ne faisait nulle mention de son titre de colonel, elle ne daignait même pas employer le simple mot de monsieur; de plus, elle donnait à entendre qu'il était un fripon et qu'il était connu pour tel.

Il devint blême en la lisant; puis sa vilaine figure passa par le cramoisi pour arriver à une nuance voisine du bleu indigo. Par quelles couleurs aurait-elle donc passé, si la réponse avait été telle que l'honnête Kit l'avait suggérée d'abord dans un mouvement de généreuse indignation.

La version de Kit était celle-ci : « Misérable polisson, cachez-vous assez bien pour que je ne vous rencontre pas sur mon chemin; car je me propose de vous tirer le nez en public. »

Kit tenait absolument à sa rédaction; Tommy eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que sa pensée, sans rien perdre de sa force, gagnerait à être exprimée sous une forme plus parlementaire. Il y eut entre les associés une assez longue discussion, Tommy présentant amendements sur amendements, et Kit s'acharnant à les détruire avec une espèce de férocité implacable; il en résulta que la forme parlementaire fut aussi peu parlementaire que possible.

Quand le sieur Blotter fut revenu de son premier effarement, il ouvrit son secrétaire, en tira un revolver, et se mit à faire jouer la batterie avec des mouvements brusques et saccadés. Il allait charger son arme, lorsqu'il fut arrêté dans son horrible désir de vengeance par la crainte de la Cour d'assises. Rejetant le pistolet où il l'avait pris, il referma le tiroir avec violence et saisit par le bout son rotin à tête de plomb; il le fit siffler à plusieurs reprises, en accompagnant cette action violente d'un horrible sourire qui découvrait toutes ses dents jaunes.

Mais si le sieur Blotter était violent, il était encore plus lâche que violent. S'il n'avait eu en face de lui que le petit Tommy, nul doute que le petit Tommy n'eût reçu une volée de coups de canne avant le coucher du soleil.

Mais derrière la chétive personne de Tommy, il apercevait la taille gigantesque de Kit; cette simple vision le calma subitement, comme aurait pu le faire une douche d'eau froide; il rejeta donc son casse-tête, comme il avait rejeté son pistolet.

Il reprit la lettre, la relut froidement et, au lieu de la détruire aussitôt comme le témoignage écrit du mépris profond où l'on tenait sa personne et son caractère, il la plia avec le plus grand soin, la plaça dans une des poches de son portefeuille et se jura à lui-même de la conserver jusqu'au jour où il se serait vengé de ses ennemis. Ce jour-là, il la brûlerait, pas avant.

Depuis des années, il la portait sur sa poitrine, et, quoiqu'il la sût par cœur, jusqu'à la dernière syllabe, il la relisait de temps en temps pour entretenir et raviver sa haine et sa soif de vengeance.

Et voilà qu'après des années d'attente l'heure de la vengeance avait sonné; il l'espérait du moins, il le croyait, il voulait absolument le croire. Ses deux ennemis n'auraient pas acheté au hasard un vieux coffre qui payait si peu de mine. Donc ils devaient savoir d'avance qu'il contenait soit des valeurs, soit des papiers importants. Il aurait voulu pouvoir espérer qu'ils avaient attenté à la vie du vieux millionnaire; mais c'était une espérance trop douce pour qu'il osât s'y arrêter longtemps. Mais s'ils ne l'avaient pas tué, ils s'étaient arrangés pour profiter de sa mort. Pourquoi avaient-ils brûlé dans la cheminée une si grande quantité de papiers? quels étaient ces papiers? Probablement des titres qui établissaient que le vieillard avait des héritiers. Et quel intérêt avaient-ils à les faire disparaître? Ils voulaient évidemment mettre la main sur la succession.

Tout le temps que Mister Pat fut absent, le sieur Blotter se promena de long en large avec la sauvage impatience d'une bête fauve en cage. Tantôt son cœur bondissait d'une joie cruelle à l'idée du mal qu'il espérait faire, et alors il sifflait comme un palefrenier; tantôt il avait peur de n'être pas assez sûr de sa vengeance, et alors il poussait des exclamations incohérentes ou bien il donnait de grands coups de poing sur les meubles et sur le marbre de la cheminée, tandis qu'une expression basse et féroce rendait plus hideuse encore sa physionomie naturellement repoussante.

Quand Mister Pat reparut, tenant une large

enveloppe cachetée, le sieur Blotter ne fit qu'un bond jusqu'à lui et tendit brusquement sa main droite qui tremblait d'émotion et d'impatience. Mister Pat, qui était fort méthodique et fort prudent en affaires, ramena l'enveloppe à lui et présenta à la place la paume de sa main gauche. Le sieur Blotter comprit cette expressive pantomime, fouilla brusquement dans la poche de son gilet et en tira cinq dollars, qu'il jeta brutalement dans la paume de mister Pat. Alors seulement il entra en possession de la mystérieuse enveloppe et exprima par un grognement inintelligible le désir d'être laissé seul.

Dès que Mister Pat se fut retiré, le sieur Blotter posa l'enveloppe sur la table, avec autant de soin et de tendresse qu'en mettrait un vénérable égyptologue à manier le papyrus le plus précieux.

Ensuite il attira un fauteuil à lui et s'y installa de la manière la plus confortable pour mieux jouir de ses découvertes. D'ordinaire, quand il méditait une coquinerie ou qu'il cherchait à découvrir dans un document commercial quels piéges les autres coquins (traduisez les autres hommes) pourraient bien lui avoir tendus, il se courbait en avant, appuyait le haut de sa poitrine contre la table, étalait ses coudes en ramenant son poing gauche devant lui; sur son poing gauche il appliquait fortement son poing droit, le pouce en l'air, et sur la pointe de son pouce, il ajustait la pointe de son menton. Dans toute autre posture il eût été incapable de réfléchir sérieusement et avec suite.



Le sieur Blotter comprit cette expressive pantomime. (P. 275, col. 1.)

Après avoir tiré les papiers roussis de leur enveloppe, il les disposa en demi-cercle, comme s'il se fût disposé à se tirer les cartes et à se dire la bonne aventure. Ensuite il s'aplatit sur la table, ajusta la pointe de son menton sur la pointe de son pouce et abaissa ses regards, en fronçant les sourcils et en louchant à force de concentrer son attention.

Du premier coup d'œil, il crut reconnaître l'écriture monumentale de Tommy. Il fit un soubresaut et grogna comme doit grogner un ours à jeun, quand il cherche du miel dans le creux d'un arbre, et qu'il se trouve nez à nez avec un hérisson.

Évidemment il s'était attendu à toute autre chose. Cinq dollars de perdus! Jamais collectionneur enragé n'eût donné cinq dollars pour cinq autographes de Tommy, et le colonel Blotter n'était point un collectionneur. En eût-il été un, il se serait certainement contenté de l'autographe qu'il avait en portefeuille. Dieu merci! ce petit document lui avait coûté assez cher!

Comme ses études avaient été fort négligées et qu'il était médiocre expert en matière d'écriture, il espéra s'être trompé et tira vivement de son porte-

feuille, la lettre de Tommy, pour en comparer l'écriture avec celle des cinq fragments roussis.

Pendant une demi-minute ses yeux sautèrent alternativement de la lettre aux petits papiers et des petits papiers à la lettre.

Malheureusement il ne s'était pas trompé.

Ayant poussé un second grognement d'ours désappointé, il reprit sa pose favorite, et commença à épeler à demi-voix, selon la coutume des gens illettrés.

Mais il avait beau épeler à demi-voix, il n'en était guère plus avancé; les fragments de papier, attaqués en tous sens par le feu, auraient rappelé à un esprit plus littéraire que celui du sieur Blotter les oracles de la Sibylle écrits par fragments sur des feuilles et que le vent avait ensuite brouillés comme à plaisir.

Il était question de gens qui vont souhaiter la bonne année ; de quelqu'un qui était misérable et se rongeait le cœur; d'une triste chambre d'hôtel ; d'une grande fortune que l'on ne savait même pas à qui léguer; d'hémiplégie; des livres du docteur Partridge; d'une vie qui faisait horreur; d'un spéculateur honorable qui, aux yeux de sa conscience, était le dernier des misérables.

«Voilà du moins quelque chose que je comprends, se dit le sieur Blotter, qui suait de rage et d'angoisse ; je suppose que ce drôle de King voulait parler de lui-même !...»

Il était ensuite question d'une entrevue avec Thomas King !

« Qu'est-ce que cela signifie, monsieur, demanda le sieur Blotter au fragment n° 3, qui n'en pouvait mais. A propos de quoi ce misérable King parle-t-il d'une entrevue avec lui-même ? »

Le fragment n° 4, parlait d'un testament qui était en lieu de sûreté ; et le n° 5, le plus endommagé de tous, contenait d'abord deux lignes entières, quelques mots de la troisième, et plus loin une ligne et demie, contenant une énumération de valeurs.

PROJET DE TESTAMENT :

Ceci est mon testament. Je lègue la totalité de mes biens a.....

« A qui ? » se demanda le sieur Blotter, en pressant la table de ses deux coudes avec une violence telle, que la table protesta par deux ou trois craquements.

« J'y suis ! s'écria-t-il brusquement, en assenant sur la table deux énormes coups de poings à la fois. Oh ! oh ! oh ! j'y suis enfin !... » Sa physionomie prit aussitôt une expression de joie farouche et de méchanceté satisfaite et triomphante ; il poussa un véritable cri de Peau-Rouge et exécuta sur la table un roulement de coups de poing.

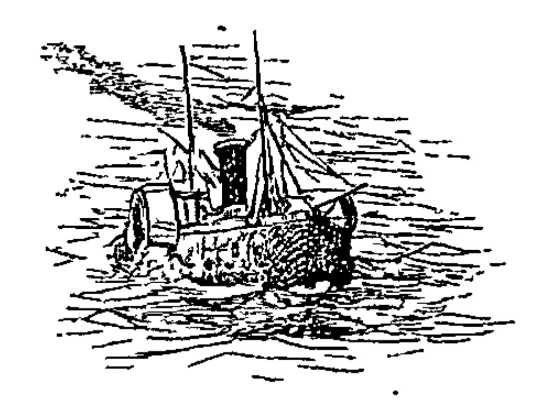
« Ah ! messieurs les honnêtes gens ! s'écria-t-il en s'adressant, par une prosopopée de la plus haute éloquence, à messieurs King et Triquet qui ne pouvaient l'entendre..... Ah ! messieurs les hypocrites ! Je pensais bien que vous n'étiez pas gens à acheter chat en poche. Vous saviez ce que contenait cette malle. Vous saviez à qui elle appartenait. Vous avez brûlé les papiers du millionnaire et vous avez forgé un testament en votre faveur. — Les voleurs !» hurla-t-il avec toutes les apparences d'une vertueuse indignation. Mais il détruisit aussitôt l'effet de ce mouvement oratoire, en ajoutant : « Ce n'est pas à moi qu'il arriverait une pareille chance ! »

Il tira son foulard de sa poche et s'essuya le front, les joues, les mains; car les émotions vives, la joie aussi bien que la peur, avaient pour effet de le faire blémir et de couvrir toute sa personne d'une sueur froide.

« Imbéciles que vous êtes ! reprit-il en repoussant son fauteuil pour se promener comme une bête furieuse ; quand on a de si belles cartes en main, on ne montre pas son jeu ; quand on se lance dans une entreprise qui peut mener à la fortune ou à la potence, on ne laisse pas traîner une ligne de son écriture derrière soi. Dire que je les tiens sous mon talon !... » Et il donna un grand coup de talon sur le tapis. « Ah ! vous refusiez les deux cent mille dollars que vous auriez gagnés dans mon affaire, parce que vous étiez d'honnêtes gens ! Hypocrites ! vous trouviez tout simplement que votre honnêteté valait plus de deux cent mille dollars ; il paraît qu'il en fallait deux millions pour lui faire faire la culbute ! Mais elle a fait la culbute, et j'en ai la preuve entre les mains, et, par Jupiter, vous serez pendus tous les deux comme faussaires !... »

La pensée de voir pendre ses ennemis excita dans cette âme de boue une si violente tempête de joie et de plaisir, que le misérable faillit tomber en faiblesse. Il se jeta sur un fauteuil à bascule et se mit à bercer sa joie, comme on berce un enfant rétif pris soudain d'un accès de violente colère.

Au bout de cinq minutes, quand son horrible joie fut calmée, quand les battements de son cœur furent moins violents et moins douloureux, il sentit poindre dans son cerveau un commencement d'idée qu'il s'en alla aussitôt méditer, les coudes sur la table et le menton sur ses deux poings.



« Non, se dit-il enfin, je ne les ferai pas pendre, ce serait trop vite fini, et l'héritage s'en irait soit aux héritiers, soit à l'État. Je leur mettrai le pistolet sur la gorge ; je me ferai donner ma part, et je jure que ce sera la part du lion. Et j'aurai la joie de les hu-

milier chaque fois que cela me plaira, sans qu'ils osent souffler un mot. Soyez tranquilles, mes maîtres, vous ne pouviez tomber en meilleures mains. Méchant sapajou ! (ceci s'adressait à M. King) je te forcerai à baisser devant moi tes méchants yeux noirs, je te forcerai à me saluer, à me tendre la main, à m'appeler colonel. Et toi, grand ours du Canada (c'était le tour de Kit), je te forcerai à danser et à faire le beau, et si tu ne danses pas à ma fantaisie, c'est moi qui me charge de te tirer le nez ! »

Saisissant alors un nez imaginaire entre son pouce et son index, il lui administra une si furieuse secousse, que les larmes en seraient venues aux yeux du pauvre Kit si le nez fantastique eût été son nez réel.

A l'heure même où il était menacé d'une si horrible torture et d'un affront si sanglant, le nez réel de Kit était levé en l'air, à un angle de quarante-cinq degrés au dessus de l'horizon, et les yeux réels de Kit étaient pointés dans la direction du clocher de la cathédrale d'Anvers. Quoique les lignes de ce clocher puissent prêter à plus d'une critique, Kit le regardait avec des yeux remplis de bienveillance ; les lignes lui importaient peu, mais il était émerveillé de la hauteur. Précédemment, Kit était allé regarder la fameuse *Descente de croix* de Rubens, parce qu'il n'est pas permis d'aller à Anvers, sans s'arrêter devant ce tableau, ne fût-ce que quelques minutes. Mais dans l'idée de Kit la merveille des merveilles c'était le marché au poisson, au moment de l'arrivée des barques. Le clocher ne venait qu'en second, malgré sa prodigieuse hauteur. Quant à la *Descente de croix*, Kit était trop sincère avec lui-même pour faire semblant de lui assigner un rang quelconque dans ses souvenirs. Comme c'était malgré tout un esprit observateur, il n'avait pas manqué de faire çà et là quelques remarques importantes. Il disait, par exemple, qu'en Belgique les draps de lit pourraient être sans inconvénient moins étroits et moins humides, et les garçons de café moins enclins à vous glisser de la monnaie de nickel pour de la monnaie d'argent. Mais ce n'étaient là que des nuages légers dans un beau ciel bleu. Toutes considérations commerciales à part, Kit était très-satisfait de sa petite excursion ; et il déclara plusieurs fois à Tommy que le marché au poisson d'Anvers, à lui tout seul, valait le voyage. Il emporterait également bon souvenir du jardin zoologique, où il avait vu de ses propres yeux un éléphant qui jouait de la trompette.

Quant à M. King, « ses méchants yeux noirs, » au lieu de se baisser avec confusion, comme devraient toujours se baisser les yeux d'un faussaire, continuaient à regarder les gens bien en face.

En attendant que le regard vengeur du colonel Blotter les remplit de trouble et de confusion, ils contemplaient avec une grande sérénité le cadran d'une montre que Tommy tenait dans la paume de sa main.

La voix de Tommy se fit entendre (c'est étonnant comme cette voix de faussaire ressemblait à une voix d'honnête homme), et Kit fut arraché à sa contemplation par les paroles suivantes, qui furent prononcées du ton le plus calme et le plus bienveillant :

« Kit, si nous ne voulons pas manquer le bateau du Havre, nous ferons bien de ne pas tarder davantage. »



Votre cognac est diablement bon. (P. 278, col. 2.)

XIX

Le colonel Blotter part pour San-Francisco ; mais avant de partir, il fait une petite visite à deux vieilles connaissances.

Tirer un nez imaginaire, c'est une vengeance trop peu substantielle pour un vieux coquin aussi « pratique » que le sieur Blotter. Aussi, désireux de tirer un nez réel, désireux surtout de palper au plus vite sa part de l'héritage volé, il se mit aussitôt en quête des deux voleurs.

Or l'héritage se composait d'argent, de valeurs, et de biens meubles et immeubles : c'était écrit en toutes lettres dans le projet de testament rédigé par ce faussaire de King. La première démarche à faire, c'était de s'assurer du nom du millionnaire décédé ; ensuite, on s'informerait du lieu de son principal établissement ; si les deux voleurs avaient déjà fait leur coup, c'est là qu'on aurait le plus sûrement de leurs nouvelles ; s'ils n'avaient pas eu encore l'audace de le faire, ou bien s'ils avaient éprouvé quelques retards et quelques difficultés pour entrer en possession, c'est là qu'il faudrait les guetter.

Le sieur Blotter se rendit à la gare et prit son billet pour Edgefield. Edgefield est la première sta-

tion après Nashville, en remontant vers Louisville : c'est là que résidait son compère Jim Starbottle.

Tout ce que son compère Jim Starbottle put lui apprendre, c'est que l'homme à la malle s'appelait Cob, mais il lui griffonna un bout de lettre de recommandation pour son cousin le steward d'*Albatros Hotel* à Cincinnati.

Pour faire honneur à la lettre de recommandation de son cousin, le steward raconta au colonel tout ce qu'il savait sur le vieil original.

On ne l'avait pas vu à *Albatros Hotel* depuis bientôt dix-huit mois ; du reste, c'était l'être le plus nomade et le plus irrégulier dans ses apparitions. On était quelquefois jusqu'à trois ou quatre ans sans entendre parler de lui, et puis un beau matin on le voyait apparaître. Le steward tenait d'un voyageur californien que le vieux Cob était propriétaire d'une des plus belles maisons de Montgomery-street, la plus belle rue de San-Francisco. Il l'avait sans doute achetée avec l'intention d'y prendre plus tard sa retraite, car pour le moment il ne l'habitait pas et ne la louait pas non plus. Il n'y faisait que de rares et courtes apparitions ; le reste du temps, la maison était sous la garde de deux domestiques, l'un chinois, l'autre nègre.

Pour compléter ses renseignements, le sieur Blotter demanda au steward s'il connaîtrait par hasard deux espèces de commis voyageurs, l'un géant, l'autre nain, qui faisaient des affaires sous la raison sociale « King et Triquet ». Le steward répondit sans hésiter que les deux individus en question n'avaient certainement jamais mis le pied à *Albatros Hotel*.

Le sieur Blotter se décida à partir pour San-Francisco, afin de s'assurer si ses deux voleurs avaient déjà vendu la maison, ou si elle était encore sous la garde du chinois et du nègre.

Quoique le sieur Blotter fût d'un caractère impatient et brutal, au lieu de foncer tout droit sur San-Francisco comme un buffle sur un poteau de télégraphe, il résolut de s'arrêter à Indianapolis, et même de remonter jusqu'à Chicago.

A l'époque où il était plus jeune et où son cœur n'était pas encore tout à fait racorni, il avait ressenti comme une espèce d'affection pour deux marouffles de son espèce, et il ne passait jamais à portée de l'un ou de l'autre sans leur faire une petite visite ; il y avait plusieurs années qu'il ne les avait vus.

D'ailleurs, pour accomplir cette espèce de pèlerinage, il n'avait à faire violence à aucun de ses sentiments et de ses goûts ; ses deux amis appartenaient comme lui à la confrérie des palefreniers ; tous les deux étaient des parieurs enragés et des buveurs à outrance. L'homme d'Indianapolis tenait une agence de renseignements ; l'homme de Chicago manipulait la chair de porc. Le premier vivait dans une très-large aisance, le second était devenu millionnaire pour avoir imaginé une nouvelle manière de préparer les cochons de lait. Les charcutiers du monde entier se disputaient ses produits. A Paris notamment ce fut une véritable fureur ; ces momies de cochons de lait s'étalaient à toutes les devantures, dorées, rissolées, succulentes et conservant encore, dans leur nouvelle condition, les grâces naïves et l'air mutin de la première enfance. Rien qu'à les voir, l'eau venait à la bouche des gourmands et les larmes aux yeux des personnes sentimentales. Quand l'homme d'Indianapolis apprit au colonel que les sieurs King et Triquet étaient partis pour l'Europe, les joues du colonel tremblèrent, et l'excellent cognac qu'il était en train de déguster lui parut plus amer que la plus amère de toutes les médecines. Cependant il ne souffla mot ; mais s'il ne dit rien, il n'en pensa pas moins. « Partis pour l'Europe, le tour était joué, la fortune et la vengeance lui échappaient à la fois ! »

« Vous pensez bien, dit l'ami du colonel, que ces deux gaillards-là n'ont pas été pris de la fièvre d'Europe (Europa-going fever) comme des sots qui ne savent que faire de leur argent, ou comme les petites folles qui imposent pour première condition à leur fiancé le fameux tour d'Europe après le mariage. Non, non, ils y vont faire des affaires, je sais (puisque c'est mon métier de savoir) qu'ils se sont chargés de commissions importantes pour la France, l'Angleterre et la Belgique. »

Les joues du colonel se raffermirent un peu, et pour un instant il lui sembla que le vieux cognac avait repris son ancienne saveur. « S'ils continuent leur métier, pensait-il, c'est qu'ils ne sont pas encore en possession de l'héritage !... »

Sous la bienfaisante influence de cette pensée, il s'écria : « Votre cognac est diablement bon ! » fit claquer sa langue et remplit de nouveau son verre.

« Blotter ! répondit son ami avec deux ou trois jurons, je suis content de vous l'entendre dire ; car, à voir l'infernale grimace que vous faisiez tout à l'heure, on aurait cru que vous avaliez de l'encre ou de l'eau claire. Eh bien, quoi ! qu'est-ce qui vous reprend ? »

La figure du colonel était redevenue sombre et soucieuse : une réflexion navrante avait tout à coup traversé son esprit : « Ces gredins-là sont plus forts que je ne le croyais ; s'ils ont accepté de nouvelles affaires, c'est pour expliquer leur départ et dérouter les soupçons ! »

L'homme d'Indianapolis pensa en lui-même que Blotter se faisait vieux, qu'il avait raison de se ménager ; il fit, non sans un secret orgueil, un retour sur lui-même et, par pitié, s'abstint de railler son compagnon sur sa tempérance et sur sa mélancolie.

L'homme aux cochons de lait ne put fournir au colonel aucun renseignement. Il connaissait le vieux Cob de nom, il savait qu'il était millionnaire, et c'est probablement grâce à cette circonstance que ce nom obscur s'était implanté dans sa mémoire. Quant à la personne dudit Cob, il s'en souciait comme de sa

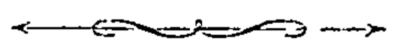
première paire de bottes. Cette première paire de bottes, tout le monde en connaissait l'histoire, il n'avait aucune raison d'en rougir; au contraire! Il l'avait achetée chez un fripier, parce que dans ce temps-là il ne roulait pas sur l'or.

Allongeant les pieds pour contempler plus à son aise ses escarpins vernis, qui étaient le dernier mot de l'élégance, il répéta au colonel, pour la centième fois depuis qu'ils se connaissaient, combien ses premières bottes étaient misérables, usées, déjetées, malpropres, « sans compter qu'elles m'étaient trop longues de cela ».

Pour donner la dimension de « cela » il allongea sa main droite, chargée de bagues, et indiqua la longueur d'un pouce sur l'index de sa main gauche, laquelle, en fait d'ornements d'orfévrerie, n'avait pas lieu d'être jalouse de sa sœur.

Le colonel, qui n'était pas de bonne humeur, trouva, sans le dire toutefois, que l'homme aux cochons de lait commençait à prendre de bien grands airs et à faire beaucoup trop d'embarras. Juste au même moment, l'homme aux cochons de lait, tout en jouant avec des pièces de monnaie dans les poches de son pantalon, trouvait que le colonel pourrait se faire la barbe plus souvent, changer de linge à des intervalles plus rapprochés et perdre la détestable habitude de cracher sur les parquets et sur les tapis, quand il avait justement un crachoir à sa portée.

A suivre. J. Girardin.



LES KURDES

Aux confins de l'Asie Mineure et de la Perse s'étend une longue région montagneuse, inclinée du nord-est au sud-est, de Trébizonde jusque vers le golfe Persique, aride, nue, tour à tour rôtie par un soleil asiatique et glacée par des vents sibériens: c'est le Kurdistan, le pays des anciens Carduques.

Les Kurdes, appelés par le sultan au secours de l'Islam, viennent de jouer un rôle important dans la campagne russo-turque, en Arménie. Ils ont fourni à l'armée ottomane, en Asie, l'appoint de sauvages auxiliaires que lui ont fourni les réfugiés tcherkesses en Europe.

Cette nation est une des plus intéressantes de ce qu'il est convenu d'appeler en Europe l'Orient, c'est-à-dire de l'Asie occidentale. Qu'il faille voir en eux les anciens Carduques, ainsi que semblerait l'indiquer leur nom (qui est *Kart* en persan, et *Kard* en arabe), ou un rameau des Parthes, il n'en est pas moins vrai que cette fière race est établie de toute antiquité dans ses montagnes et qu'elle a su jusqu'à nos jours y conserver une véritable indépendance, quoique reconnaissant la Porte pour souveraine.

Ajoutons que leur chiffre actuel de trois millions en fait un peuple très-respectable.

Guillaume Lejean, qui se connaissait cependant bien en Turcs, fait des Kurdes un tableau très-flatteur.

« J'ai, dit-il, beaucoup fréquenté les Kurdes et je les estime fort, surtout quand je les compare au peuple persan, dont ils semblent les frères aînés. Leur langue a un caractère antique : elle est au persan un peu ce que le français du XIIe siècle, par exemple, est au nôtre. Il est difficile d'être reçu chez eux; mais une fois qu'on est leur hôte, on peut dormir sur les deux oreilles avec mille ducats dans sa ceinture. Ce qui contribue à leur élever l'âme, c'est un sentiment d'égalité qui s'étend non-seulement aux pauvres, mais (chose rare chez les musulmans) aux femmes. »

Il faut dire cependant, malgré le témoignage du célèbre voyageur, que les Kurdes jouissent d'un faible renom de probité et que, tout au contraire, leur réputation comme brigands et pillards n'est plus à faire. D'une excessive bravoure, ils font trembler devant eux les timides populations arméniennes et persanes, au milieu desquelles ils jouent un peu le rôle de nos barons féodaux, prélevant impôt sous prétexte de protection. En effet, un auteur anglais récent nous dit : « Les Kurdes ne vivent que de brigandages et ils ont deux façons également lucratives de l'exercer : une caravane se met-elle en marche, le chef kurde dont elle doit traverser le territoire lui offre sa protection moyennant une dîme considérable; la caravane refuse-t-elle, le chef l'attaque et la pille. »

La grande majorité des Kurdes suit la religion musulmane, mais en y entremêlant une sorte de paganisme grossier, où les fées, les djinns, les péris, etc., occupent le premier et le principal rang. Les vrais croyants ne les tiennent qu'en faible estime et les considèrent même comme de vrais infidèles; ce qui ne les empêche de les appeler à leur secours chaque fois que l'Islam se trouve en quelque danger. Mais tous les Kurdes ne sont pas musulmans; un grand nombre d'entre eux rejettent jusqu'à l'apparence de l'islamisme et adorent le diable; il constituent cette si étrange secte des Yézides dont je vous ai entretenu au sujet d'Erzeroum [1].

Au point de vue physique, les Kurdes sont une superbe race. Grands, bien faits, ils ont tous les caractères de la race aryenne, c'est-à-dire de la race blanche supérieure; cependant leurs traits sont souvent un peu trop violemment accentués. Leurs femmes ont une grande réputation de beauté.

Le plus souvent les Kurdes se rasent la tête et portent des moustaches; les vieillards seuls laissent croître toute leur barbe. Leur costume est élégant et semble commode : il se compose d'un large pantalon de poil de chèvre qui descend jus-

1. Voy. page 39.

qu'à la cheville et d'une robe ouverte sur le devant et les côtés, dont les manches élargies à partir du coude laissent passer celles de la chemise, qui tombent souvent jusqu'au sol. Par-dessus la robe, ils portent une petite veste brodée de laine noire. Les manches de ce vêtement, presque détachées aux épaules, pendent derrière le dos. Ils ceignent leur taille d'un large châle de laine dans les plis duquel ils assujettissent leurs pistolets et leurs poignards. Les cavaliers se chaussent de bottes de cuir rouge, dont la tige est plissée. Les piétons lacent autour de leurs pieds des bottines montantes dont le bout est pointu et très-relevé.

Leur coiffure, qui est pittoresque, sied bien à leur visage martial; elle consiste en un haut bonnet de feutre en forme de pain de sucre, autour duquel ils enroulent un ou plusieurs châles de coton, de laine ou de soie, à couleurs tranchantes. La grosseur de la coiffure semble être un signe de distinction, car celle des chefs ou begs prend souvent des proportions formidables. Les costumes de ces begs sont quelquefois d'une grande richesse, couverts de riches broderies et d'ornements d'or ou d'argent.

Les hommes sont tous et toujours armés. Outre l'arsenal de pistolets et de yatagans qui orne leur ceinture, ils portent une courte carabine de fabrique persane, et un bouclier rond en peau d'éléphant ou de rhinocéros de l'Inde. A cheval, ils ont de plus une longue lance de bambou à hampe de fer dont ils se servent avec une admirable adresse, aussi bien contre l'ennemi que pour aiguillonner ou rassembler leurs troupeaux.

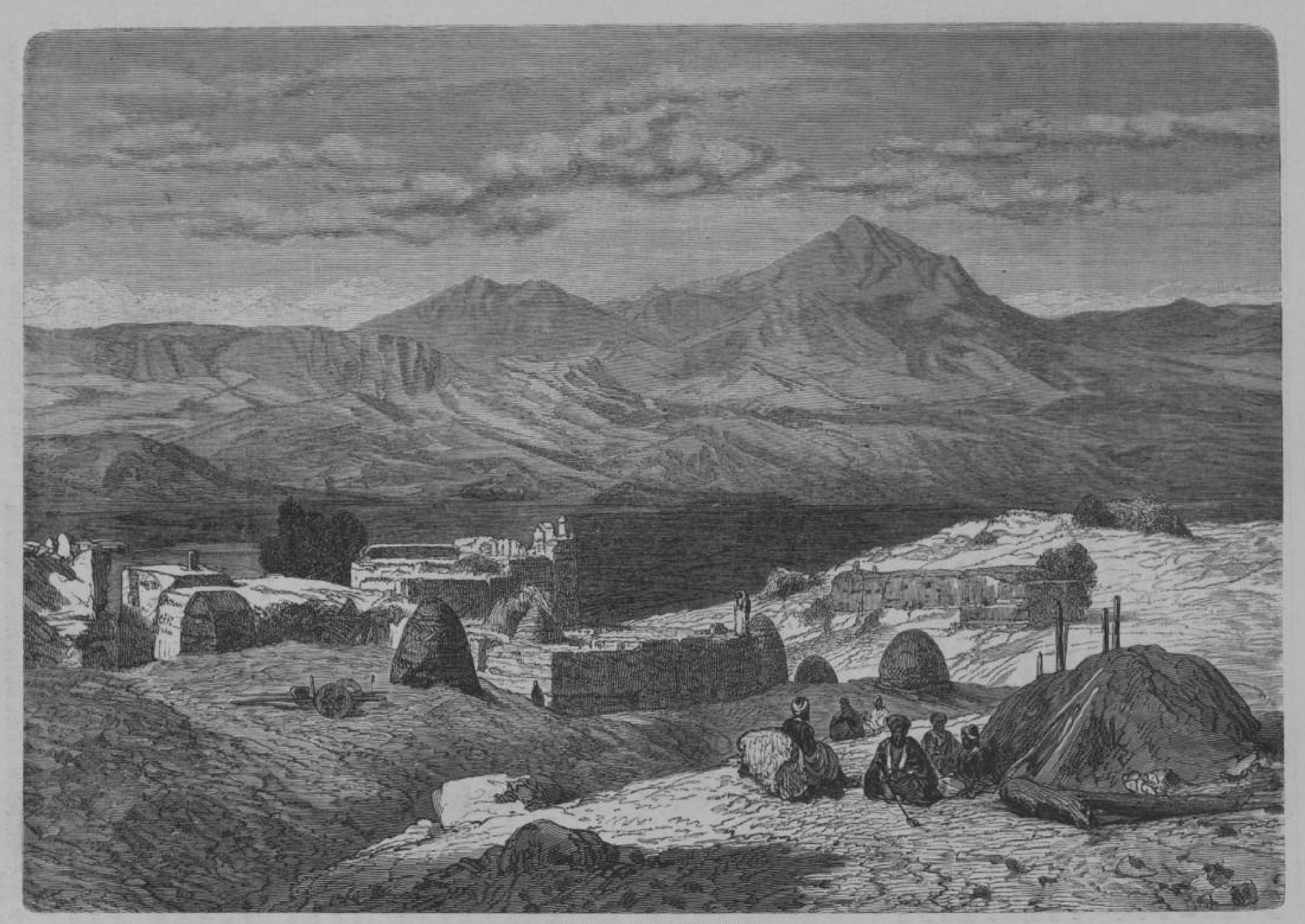
Les Kurdes se couvrent pendant l'hiver d'un large et épais manteau de poil de chèvre noir, nommé *aba*; ils le remplacent en été par un manteau léger de mousseline de laine, orné d'applications de cotonnade blanche découpée en dessins très-originaux.

Les femmes kurdes se montrent aux étrangers le visage découvert, contrairement à l'usage des musulmanes d'autres pays. Elles portent sur la poitrine des colliers de plusieurs rangs de sequins ou de piécettes d'argent, reliés entre eux par des perles de verre de différentes couleurs ou par des chaînettes de métal. Beaucoup ont la narine gauche ornée d'un petit bouton d'argent enrichi de turquoises; cet ornement est d'un usage général dans le Kurdistan. Elles n'ont pas de costume bien particulier; elles se couvrent la tête d'un voile blanc, de la grandeur d'une serviette, qu'elles remplacent les jours de fête par une toque ornée de guirlandes de sequins. En marchant, elles relèvent leur robe jusqu'à mi-jambe sur un large pantalon, fermé à la cheville. Ces deux parties de leur vêtement sont le plus souvent en épaisse cotonnade rouge, fabriquée à Bitlis.



Types kurdes. (P. 279, col 2.)

Les villages kurdes se composent généralement d'une vingtaine de tentes et de trois ou quatre mauvaises maisons de pierre et de terre. Les tentes, vastes et divisées en deux ou trois compartiments, sont en forme de dôme et couvertes d'un épais tissu de laine brune; la partie inférieure est entourée d'une claie de roseau ou d'un treillage en lattes. Un trou, creusé dans le milieu de chaque tente, sert de foyer; aussi cette habitation est-elle le plus souvent remplie de fumée. Durant la nuit, les chevaux et les autres bestiaux sont attachés à des piquets, en de-



Village kurde. (P. 280, col. 2.)

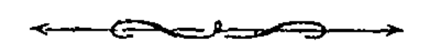
hors des tentes, ou renfermés entre des claies.

Près de chaque village est le cimetière; les tombes sont ornées de stèles droites en pierre, sur lesquelles sont gravés des pistolets, des fers de lance, des poignards, des haches et des casse-tête, attributs guerriers, caractérisant bien les mœurs de ces tribus errantes, qui, il y a quelques années encore, ne vivaient que de rapines et de brigandage.

L'hiver, les Kurdes habitent le fond des vallées; mais, durant l'été, ils remontent dans la montagne, au milieu des magnifiques pâturages, qui s'étendent jusqu'à une altitude de plus de 2000 mètres.

Pendant leur migration, ils chargent sur des chevaux et des bœufs leurs tentes et leurs claies; les femmes portent sur leur dos les ustensiles de ménage et les enfants qui ne peuvent marcher; les hommes, à cheval ou à pied, n'ont en main que leur lance ou leur pipe.

Louis Rousselet.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XII

Une rapide victoire. — M. de Steingold perd quelque peu de sa haute position.

« Dans le même temps, reprit M. de Kildare, ou peut-être cinq minutes plus tard, le combat commençait de mon côté. Steingold, comme l'avait deviné Montluc, venait finement me surprendre par derrière. Ce bon Westphalien, finaud comme tous les gens de son pays, croyait que personne ne pourrait soupçonner sa manœuvre. Comme il me le dit plus tard lui-même, il avait voulu faire un mouvement tournant.

» Ça, voyez-vous, monsieur le curé, c'est le fort et le faible des grands capitaines. Quand ça réussit, c'est leur fort. Quand ça manque, c'est leur faible. Vous allez voir le succès que Steingold eut ce jour-là.

» Il faut vous dire d'abord que nous avions ordre de Montluc de ne tirer que quand l'ennemi serait sur le bord du fossé. La raison, c'est que l'effet devait être plus grand, tous nos coups devant porter à cette distance, pendant qu'abrités derrière le parapet nous donnions peu de prise à l'ennemi.

« A vingt pas du fossé le major Steingold, brandissant son épée, cria à ses hommes : « En avant! en avant! » et s'effaçait déjà pour les laisser passer, lorsqu'un hasard le força d'attendre un peu et de retarder l'assaut.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251 et 267.

» Le fort, de ce côté-là, n'avait pas de porte ni de fenêtre, les bâtiments d'habitation étant enfermés à l'intérieur et sans communication avec le rempart. Il fallait donc ou bien faire brèche avec l'artillerie (chose impossible, puisque Steingold n'avait pas de canons), ou tenter l'assaut, comme le capitaine Smith, avec des échelles.

» Mais pourquoi vous dirais-je encore, monsieur le curé, comment se passa la bataille? Vous vous en doutez bien, en nous voyant, Montluc le Rouge et moi, si bien portants et de si grand appétit dans votre presbytère.

» En deux mots, je vous dirai que nous essuyâmes six assauts, le même jour; que le vieux John Smith fut tué sur le rempart par Montluc lui-même après l'avoir blessé d'un coup de poignard; que Steingold ne fut ni blessé ni tué, mais repoussé avec sa troupe, car nous répondions avec la mitraille des canons aux balles de leurs carabines, et que, voyant leurs munitions épuisées, la nuit qui approchait et sentant la faim qui les dévorait, ils finirent par demander, eux les assiégeants, une capitulation avec les assiégés.

» C'est ici, monsieur le curé, que vous verrez la grande et profonde sagesse de mon ami Montluc. Quand l'envoyé du major se présenta, car Steingold, par la mort du capitaine Smith, était devenu le chef des deux troupes, Montluc ne voulut pas accorder d'autres conditions que celle-ci : « Que les Anglais et les Allemands auraient la vie sauve. »

» Steingold jura et blasphéma suivant son habitude. (Nous l'entendions du rempart.) Puis la nuit vint, assez claire comme elle l'est ordinairement dans le voisinage du pôle, mais horriblement froide et pleine des plus tristes réflexions.

» Les soldats étant sortis du fort sans bagages, car ils croyaient le matin n'aller qu'à la parade, grelottaient dans leurs habits rouges, même recouverts de peaux d'ours blancs. Réunis aux marins, ils construisirent à grand'peine une baraque en bois avec les débris du *Valorous;* mais comme la baraque était à trois cents pas seulement du fort, Montluc attendit que le feu fût allumé, que les soldats et les matelots fussent assis ou couchés tout autour, demi-gelés, affamés, consternés des malheurs du jour et désespérés de ceux qu'ils prévoyaient pour le lendemain.... Quand il fut bien sûr qu'ils ne demandaient plus, chefs et soldats, qu'un peu de repos, il fit faire sur la baraque une décharge d'artillerie qui du premier coup renversa ce frêle abri, tua quatre ou cinq hommes, dispersa le feu et les tisons et mit tout le monde en fuite.

» Comme je blâmais sa dureté, car enfin ces malheureux n'étaient plus à craindre, ils ne demandaient qu'à dormir, il me répondit : « Kildare, mon cher ami, je loue ta générosité; il est bon d'être généreux quand on est brave; et moi aussi je serais généreux si j'en avais le temps.

— Comment! que veux-tu dire: Si tu en avais le temps ?

— Je veux dire ce que je dis.... Mon père, quand je suis parti, m'a communiqué des secrets que je dois garder pour moi seul. Mais sache bien que le salut du Canada dépend d'un retard ou d'une avance de vingt-quatre heures. Si nous n'avions pas surpris le fort ou si nous l'avions pris trois jours trop tard, vingt tribus sauvages avec qui nous avons des traités d'alliance auraient passé aux Anglais, nous croyant perdus. Nous ne recevons rien de France, ni renforts, ni munitions, ni argent. Nous ne pouvons nous soutenir qu'à force d'audace. Mon père fait à ses frais la guerre aux Anglais. Il prête au gouverneur du Canada, M. de Frontenac, un argent que le roi ne lui rendra jamais. Il le sait, et il en rit, et il dit qu'il aime mieux que le roi de France soit son obligé que s'il était l'obligé du roi de France .. Voilà la situation, mon cher Kildare. Il faut que Steingold se rende avant la fin de la nuit avec toute sa troupe, afin que je puisse partir à dix heures du matin et retourner à la Tour Montluc. Mon père m'attend avec impatience pour aller prendre le commandement des guerriers Algonquins, des Hurons et de tous nos Canadiens de l'Ouest qui n'obéissent qu'à lui. En son absence, il faut que je garde la Tour Montluc. Si la maison était vide un seul instant, ma mère, ma sœur et Lucy courraient de trop grands dangers. Entends-tu maintenant, Donald, et comprends-tu pourquoi je ne puis pas être généreux aujourd'hui. Ma générosité, mon bon Kildare, pourrait coûter la vie à tout ce que j'aime en ce monde. »

» J'avouai qu'il avait raison et qu'il valait mieux tirer à boulet sur l'ennemi que laisser périr son père, sa mère et sa sœur. Comme je faisais cet aveu, nous entendîmes sonner un coup de trompette. C'était un envoyé de Steingold qui venait en parlementaire.

» Le pauvre garçon avait le nez gelé, les yeux humides, grelottait dans sa peau et claquait des mâchoires. Il était exténué de froid et de faim. Montluc lui-même en eut pitié et lui fit donner un verre de whisky. Le malheureux remercia et parut ranimé.

« Parlez maintenant, dit Montluc.

— Monsieur, dit l'envoyé, voici un projet de convention que M. le major Steingold vous propose, me charge de vous proposer...

— Voyons.

— Voici, monsieur, les conditions de M. de Steingold : Premièrement...

— N'allez pas plus loin, dit Montluc. Se rend-il à discrétion, avec la seule condition d'avoir la vie sauve?

— Pas tout à fait.... Il désirerait...

— Et bien, dites-lui que je n'accepterai pas autre chose, et partez ! »

» Mais le parlementaire ne bougea pas. Il tira de sa poche des pleins pouvoirs et un blanc-seing signé de Steingold.

» Montluc se mit à rire et lui dit : « Mon pauvre camarade, vous faites bien de prendre votre parti tout de suite ; car, sur mon âme, vous auriez négocié trente ans sans obtenir de moi autre chose que la vie sauve.... Écrivez ! »

» Il dicta, et le parlementaire écrivit et remplit le blanc-seing sous sa dictée.

« Maintenant, ajouta Montluc après avoir signé, vous avez besoin de souper, n'est-ce pas?

— Oh oui ! s'écria le parlementaire. Sans cela croyez-vous que...

— Que vous auriez rendu les armes?... Non, je ne le crois pas... Aussi je remercie Dieu, la sainte Vierge et saint Louis, mon patron, de la protection qu'ils nous ont accordée...Vous, mon ami, allez retrouver M. de Steingold ; dites-lui qu'il fasse reculer sa troupe et les marins du *Valorous* jusqu'à une distance de trois cents pas, sans armes. Je vais envoyer des vivres et des couvertures pour vos hommes, qui doivent en avoir un terrible besoin. Allez, allez.

— Ah! monsieur de Montluc, s'écria le parlementaire, vous nous sauvez la vie, car nous mourons de faim et de froid. »

» Alors, sans tarder, le régiment allemand et l'équipage du *Valorous* ayant déposé les armes et s'étant retirés assez loin, Montluc fit transporter les fusils, les sabres et les pistolets dans le fort, et fit donner cinq barils de morue salée, de porc salé et de bœuf salé, plus deux mille livres de biscuit, et cinq barils de bière ; mais il refusa d'accorder du whisky.

« Le whisky, dit-il, tournerait la tête à ces pauvres diables et leur donnerait peut-être quelque envie de tenter un nouvel assaut : ce qui serait dangereux, bien qu'ils n'aient plus de fusils ; nous serions obligés d'en tuer une centaine avant de faire entendre raison à tous les autres, car le nombre et le désespoir peuvent suppléer à tout. D'ailleurs je n'ai pas de temps à perdre. Et maintenant, ajouta-t-il, les officiers commissionnés vont se rendre dans le fort et serviront d'otages. Dans le cas où quelque soldat ou sous-officier manquerait à mes ordres, je le ferai pendre sans rémission, et s'il n'est pas possible de le pendre, je ferai pendre un officier à sa place. »

» J'essayai d'adoucir ces conditions. Il me répondit :

« Ami Kildare, la générosité n'est pas de saison. Mes prisonniers sont dix fois plus nombreux que mes hommes. Si je n'avais une verge de fer, ils nous égorgeraient. Je ne veux leur faire aucun mal, mais entre leur vie et celle de mes braves Canadiens je n'hésite pas ; mon choix est fait. Va dormir. Demain matin à dix heures nous partirons. .

— Et toi, ne dormiras-tu pas?

— Si, quand tu seras debout, à cinq heures, pour commander à ma place. Au reste, je suis tranquille ; le vieux Buffalo, qui ne dort jamais que d'un œil et qui entend bramer les cerfs à trente lieues de distance, veille pour nous tous. »

» C'est ainsi que nous passâmes la nuit, amis et ennemis. Nos hommes étaient couchés, mais la main sur leurs armes et dormaient, sauf quatre sentinelles placées aux quatre coins du fort. Les Anglais et les Allemands, moins heureux, mais contents d'avoir soupé (car ils avaient craint de ne plus souper jamais), dormaient aussi sous une sorte de baraque construite avec les débris du *Valorous* et se serraient les uns contre les autres, sur cinq rangs de profondeur autour d'un grand feu.

» Par bonheur une neige épaisse tomba toute la nuit et empêcha le vent du pôle arctique de souffler sur eux, ce qui les aurait refroidis pour jamais. La baraque n'avait ni cloison ni muraille, mais son toit, assez habilement construit par le charpentier et les matelots du *Valorous*, les préservait de la neige.

» Cette nuit fut terrible et dura longtemps, comme toutes les nuits des régions voisines du pôle, où la lumière du soleil, même réfléchie par la neige, ne surpasse guère celle des vieilles lanternes. Vainqueurs et vaincus nous étions tous fort mal à l'aise, excepté deux : Montluc d'abord, et le vieux Buffalo ensuite. Ceux-là sans doute avaient été faits d'un métal particulier par le Tout-Puissant et coulés dans un moule que les chrétiens ordinaires ne connaissent pas.



Une décharge renversa ce frêle abri. (P. 282, col. 2.)

» Vers cinq heures, comme je dormais de toutes mes forces, couché près du poêle à côté des autres, je fus éveillé par Montluc qui me toucha légèrement le bras et m'avertit d'aller prendre sa place dans une sorte de guérite placée sur le rempart et d'où l'on dominait toute la plaine.

» Pour récréation, j'avais le droit, enveloppé dans une épaisse fourrure, de me promener au pas de charge comme si j'avais voulu attaquer à la baïonnette un ennemi invisible. De temps en temps, je me frottais le nez avec de la neige de peur de le laisser geler. Une bouteille de bonne eau-de-vie de France était au fond de la guérite, et toutes les heures une gorgée relevait mon courage.

» Ah! certes, j'étais content d'avoir pris ou aidé à prendre le fort de la baie d'Hudson, ce qui, j'ose le dire, est un exploit auprès duquel pâliraient ceux des Alexandre et des César, mais je ne pouvais pas m'empêcher de songer à mon vieux château de O'Brian, dans le beau comté de Kildare, où l'on jette pour se chauffer un chêne entier dans la cheminée, et de la fenêtre duquel on voit les plus vertes et les plus fertiles prairies du monde entier! Mais je n'avais pas le choix.

» Au reste, Dieu, qui nous mène où il veut et par les chemins qui lui plaisent le mieux, avait sans doute décidé de me conduire au bonheur par celui-ci, de sorte que la neige, le froid, les coups de fusil et les marches forcées n'étaient que des moyens détournés de me faire connaître le paradis sur cette terre. Vous allez voir comment.

» Vers neuf heures du matin Montluc se leva, fit battre le tambour, mettre notre monde sous les armes et dit : « Maintenant, nous allons faire le partage du butin. »

» A ces mots les yeux de nos Canadiens, Algonquins ou Français étincelèrent de plaisir. C'est bien naturel, car le roi de France, pour qui l'on se battait, avait rarement payé la solde, et cependant il faut vivre, n'est-ce pas vrai? monsieur le curé.

— Assurément, répondis-je, mais dans un pays si sauvage où l'on ne voit que de la glace, en quoi pouvait consister le butin?

— Monsieur le curé, répliqua en riant lord Kildare, le fort de la baie d'Hudson était rempli de marchandises de grand prix, de peaux de castor et d'autres pelleteries, les plus belles et les plus précieuses des deux hémisphères. Nos Canadiens sont des sauvages, mais ce ne sont pas des imbéciles; ils savaient bien ce qu'ils faisaient en marchant avec Montluc à la conquête du fort. En vivres, munitions, fusils, armes de toute espèce, pelleteries, or et argent monnayé, eau-de-vie, bière, whisky et autres marchandises, il y avait environ pour huit ou dix millions de livres tournois. Le seul argent monnayé valait un quart de cette somme, car les magasins du fort servaient d'entrepôt et de trésor, ou si vous voulez, de banque à la grande compagnie anglaise qui fait le commerce avec toutes les tribus sauvages dont l'usage est de se faire payer comptant et d'avance. La grande difficulté, c'était d'emporter ce butin précieux. Nous en charger nous-mêmes, c'était nous mettre à la merci de nos prisonniers, qui n'auraient pas manqué de se jeter sur nous, ayant eux-mêmes les mains libres. L'aban-

donner ou le brûler était bien dur, car nos braves Algonquins et nos chasseurs canadiens n'avaient pas d'autre récompense à espérer de leur courage.

» Montluc réfléchissait. Enfin, comme illuminé d'une idée subite, il fit appeler le baron ou le major de Steingold et le midshipman Jones, seul officier du *Valorous* qui eût survécu à l'assaut de la veille.

« Monsieur le major, dit Montluc, je veux vous faire une proposition.

— Ah! ah! dit le Westphalien qui crut qu'on avait besoin de lui et qui voulut se faire valoir, voyons cette proposition, monsieur le baron de Montluc le Rouge.

— Voulez-vous entrer à mon service? » dit Montluc.

» L'autre fut si étonné qu'il n'en croyait pas ses oreilles, quoiqu'elles fussent grandes, bien ouvertes et disposées par la nature en forme de contrevents.

« Monsieur le baron, dit-il, je n'ai pas bien entendu, sans doute? Il n'est pas possible que...

— Au contraire, major Steingold, c'est tellement possible que c'est vrai. Je vous propose d'entrer à mon service.

— Oh! s'écria Steingold indigné, au service de Sa Majesté le roi de France, voulez-vous dire, et dans ce cas on pourrait réfléchir.

— Non, non, à mon service, au service de Montluc le Rouge, ici présent.



C'était un envoyé de Steingold. (P. 283, col. 1.)

— Mais enfin, continua Steingold, qu'entendez-vous par entrer à votre service, monsieur le baron?

— Rien que de simple et de facile, major. Vous, personnellement, vous cirerez mes bottes tous les matins au lever du soleil, vous allumerez le feu, vous ferez la soupe, vous brosserez mon manteau, mon chapeau, ma peau d'ours, vous serez poli, dévoué, respectueux comme un bon domestique.

— Alors, s'écria Steingold, vous comptez que mes soldats et moi nous allons être vos domestiques?

— Oui, si vous voulez manger et boire.

— Jamais! dit Steingold.

— Comme il vous plaira, major. »

» Le Wesphalien allait sortir du fort quand Montluc le rappela : « J'oubliais, major, de vous dire deux choses : l'une, que vos soldats et vous, vous emporterez notre butin sur vos épaules; l'autre, c'est qu'il y aura des gages.

— Des gages, à moi von Steingold de Westphalie!

— Aimez-vous mieux qu'il n'y en ait pas? demanda Montluc avec sa tranquillité ordinaire... A votre aise, major.

— Jamais! jamais! plutôt mourir de faim! » dit Steingold.

» Il passait le pont-levis; mais, par réflexion, il rentra dans le fort et demanda : « Monsieur le baron, en quoi consistent ces gages?

— Je vous donnerai, dit Montluc, la moitié de ce

que vous emporterez sur vos épaules, outre les vivres et les provisions. »

» A cette réponse Steingold ne répliqua qu'en fermant la porte d'un air farouche et allant rejoindre sa troupe.

» Montluc regarda l'heure à sa montre et dit : « Il est dix heures, Steingold est un homme régulier et bien discipliné qui dîne à midi tous les jours. Regarde bien, Kildare, il viendra vers midi moins le quart. »

» Il se trompait d'un grand quart d'heure, car Steingold arriva, comme on verra tout à l'heure, quand il n'était encore que onze heures vingt-cinq minutes. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES JUGES DE L'INGRATITUDE

C'était longtemps, bien longtemps avant Miltiade et Aristide. Si vous demandez pourquoi je prends ces hommes-là plutôt que d'autres, alors qu'il semble que je n'en dois pas parler, je vous prierai d'attendre la fin de mon histoire, et vous comprendrez alors par quelle naturelle liaison d'idées ces deux noms me sont venus à la mémoire.

C'était donc dans un temps très-reculé, et les historiens, je dois l'avouer, n'ont pas pris la peine de l'indiquer exactement. On sait pourtant en quelle année de quelle olympiade tel ou tel lutteur d'Athènes de Corinthe, de Sicyone, de Mégare ou de toute autre ville, grande ou petite, renversa par terre son adversaire, ou d'un coup de poing bien appliqué, ou d'une poussée vigoureusement et habilement conduite. Mais pour ce qui est de l'aventure que je désirerais vous raconter, et qui fait certainement plus d'honneur au peuple d'Athènes que les victoires de ses pugilistes les plus robustes ou de ses coureurs les plus rapides, j'aurais le regret de n'avoir que des dates très-vagues à vous offrir, et encore je ne vous les garantirais pas. Aussi le mieux sera de ne pas vous en donner du tout. Voici donc le fait :

Les Athéniens avaient été émus et charmés de la conduite de trois de leurs compatriotes, Eucharistos, Mnémon et Antidoros, et n'importe qui à leur place aurait été charmé et ému, à moins d'être un Scythe absolument barbare ou un Hyrcanien aussi féroce que les tigres de son pays. Eucharistos, pendant plusieurs années, avait gardé et soigné son père infirme et morose, avec une patience que rien ne pouvait rebuter. Ainsi, pour n'en donner qu'un exemple, une des idées fixes du vieillard était que son fils ne quittât pas la chambre où il était ; et Eucharistos se soumettant de bon cœur à cette exigence ne sortait jamais. Et certes il aurait tout comme un autre, et mieux qu'un autre, tenu sa place dans les fêtes et les réjouissances qui réunissaient les plus riches et les plus distingués personnages d'Athènes. Habile marin, habile marchand, il avait en peu d'années acquis une fortune considérable dont il aurait pu, jeune comme il l'était encore, dépenser les revenus en plaisirs pour son âge et sa position. Mais lorsque Eucharistos était revenu de son dernier grand voyage, son père, jusqu'alors solide et sain de corps et d'esprit, était tombé malade et ne s'était jamais relevé de sa maladie. La tête était devenue faible, et c'étaient chaque jour des exigences et même des caprices, contre lesquels Eucharistos ne murmurait jamais. Quand ses amis, se rendant à quelque fête magnifique, à quelque représentation théâtrale ou à quelque grande chasse, passaient devant sa maison, ils ne manquaient jamais d'entrer et de l'inviter à venir avec eux, et Eucharistos ne manquait jamais non plus de refuser, mais gracieusement, courtoisement et sans faire valoir son sacrifice. Un jour, à des instances un peu plus pressantes qui avaient eu l'air de tourner quelque peu à la raillerie, il avait répondu en badinant lui aussi, mais d'une manière qui avait arrêté le railleur : « Il coulera encore bien de l'eau dans le Céphise et l'Ilyssus avant que j'aie rendu à mon père ce que je lui dois, et j'ai toujours eu l'habitude de payer mes dettes jusqu'à la dernière obole. » Quand le vieillard mourut, Eucharistos le pleura sincèrement, et son cœur prit le deuil que marquaient ses vêtements.

Mnémon, orateur célèbre et non moins célèbre professeur d'éloquence, avait perdu de bonne heure son père et sa mère qui formaient toute sa famille. L'orphelin n'avait aucunes ressources, mais il avait été recueilli et adopté par un philosophe de je ne sais plus quelle école, pauvre d'argent, mais riche de science et de vertu, qui avait deviné dans l'enfant un homme de talent à venir, qui l'avait élevé, instruit, aimé comme un père et comme un maître à la fois, et qui en avait fait avec le temps un des hommes les plus honnêtes, les plus savants et les plus renommés d'Athènes. Ce philosophe était mort depuis des années, laissant une femme parfaitement désagréable, plus acariâtre que Junon dans ses mauvais moments, et parfois plus violente que Mégère, ou Tisiphone, ou Alecto, à votre choix. Le bon philosophe en avait su quelque chose, et c'est de lui qu'on avait pu dire à propos, qu'il trouvait réellement un emploi assuré de sa philosophie sans sortir de chez lui. Le spectacle de cette bonté inalté-

rable avait du reste été pour Mnémon le meilleur des enseignements ; aussi, bien qu'il eût eu plus d'une fois bonne envie de s'enfuir de cette maison où la femme le maltraitait souvent, en lui reprochant ce qu'on faisait pour lui, il était toujours resté enchaîné par l'admiration de la vertu sereine, enjouée et affectueuse de son maître. Quand le philosophe fut mort, Mnémon, qui gagnait déjà beaucoup d'argent, pourvut à tous les besoins de la veuve, ne cessa jamais de l'appeler sa mère et ne répondit à ses paroles dures et blessantes que par un redoublement de sollicitude et de bienfaits. Et cela avait duré jusqu'au dernier soupir de la méchante veuve.

Antidoros, lui, avait eu un ami d'enfance dont le père avait sauvé le sien d'une ruine presque complète en sacrifiant la plus grande partie de sa fortune. Cet ami, en grandissant, était devenu un assez mauvais sujet : d'imprudences en désordres et de désordres en mauvaises actions, il était descendu jusqu'au crime, c'est-à-dire que, pour avoir d'un coup une très-grosse somme d'argent, il avait contrefait les signatures et les sceaux de plusieurs grands négociants d'Asie et d'Égypte dont son père était le correspondant et l'hôte ; Antidoros ne sut cela que quand l'argent fut à peu près tout dépensé et que de mauvais bruits coururent sur le compte de son ami. Il alla le trouver, le pria, le supplia de lui dire tout, et quand l'autre, vaincu par les larmes, lui eût avoué ce qu'il avait fait et quelle somme il avait ainsi volée, Antidoros qui était seul, — son père était mort depuis quelques mois, — rassembla précipitamment tout ce qu'il possédait, partit pour l'Égypte et l'Asie, vit les négociants avant qu'ils eussent commencé à faire poursuivre le coupable, et les remboursa tous intégralement. Il revint à Athènes sans une drachme, mais l'honneur du père de son ami était intact. Une expédition se préparait pour la Thrace : Antidoros partit comme volontaire, car il fallait vivre ; et son ami, que cette générosité avait remué jusqu'au fond du cœur, partit avec lui. De la part du jeune homme connu comme dissipateur, cette résolution n'étonna pas ; on la regarda comme un coup de tête, et voilà tout. Quand à Antidoros, son absence, sa pauvreté subite et son départ d'aventurier fournirent matière aux plus méchants soupçons et aux plus blessantes railleries. Il laissa dire et ne dit rien. On sut tout plus tard par le stratége qui commandait l'expédition : l'ami d'Antidoros fut blessé à mort à la fin d'un engagement, où il montra du reste beaucoup de bravoure ; et, avant de mourir, il pria son chef de l'entendre. Il lui raconta alors la belle conduite d'Antidoros, et le stratége, pénétré d'admiration pour ce silence vraiment héroïque, attacha Antidoros à sa personne, reconnut que son esprit était à la hauteur de son cœur, et en fit son second pendant la durée de la guerre. Quand les troupes revinrent victorieuses, le stratége se crut obligé de dire ce qu'il savait ; les calomnies et les sarcasmes se changèrent en éloges et on décida publiquement qu'Antidoros recevrait tous les ans, sur les revenus de l'État, une certaine somme qui, bien employée, lui permettrait de refaire assez vite sa fortune.

Il se trouvait par un heureux hasard que ces trois hommes, qui avaient ainsi honoré la sainte vertu de la reconnaissance, étaient voisins, et même que leurs maisons se touchaient. Cette circonstance fit venir à l'esprit des Athéniens une idée qui est du reste autant à l'éloge de ceux qui l'eurent que de ceux qui en furent l'objet. On décida qu'Eucharistos Mnémon et Antidoros composeraient à eux trois un tribunal dont la mission serait de juger les délits d'ingratitude ; que cette magistrature leur appartiendrait leur vie durant, et qu'elle serait l'égale des autres grandes magistratures de l'État. Le décret fut porté en grande pompe au son des lyres et des flûtes au logis des nouveaux juges. Ensuite l'on décida qu'ils siégeraient sur trois siéges de marbre, qui seraient placés à côté du temple de Mnémosyne, la déesse de la Mémoire étant particulièrement intéressée aux questions de reconnaissance, attendu que, le plus souvent, pour excuser leur ingratitude, les ingrats disent « qu'ils ont oublié ».

Pendant plusieurs mois, Eucharistos, Mnémon et Antidoros vinrent régulièrement tous les jours s'asseoir à leur tribunal. Il passait et repassait beaucoup de monde de leur connaissance, hommes de guerre ou de finance, marins ou propriétaires : on les saluait, on s'informait de leur santé, on leur adressait les souhaits les plus polis et les plus affectueux ; mais aucune accusation n'était portée devant eux ; aucun coupable ne leur était amené. Ce n'est pas à dire qu'Athènes présentât le spectacle de l'âge d'or; on y volait souvent, on y tuait quelquefois, comme c'est l'usage dans tous les pays de la terre ; mais l'ingratitude y semblait chose inconnue. Bref, les trois juges, fatigués de revenir sans cesse inutilement, profitèrent de ce qu'ils étaient voisins porte à porte pour déclarer qu'on les trouverait désormais chez eux, quand il y aurait une affaire à juger. Comme Eucharistos avait le plus grand jardin avec un banc en hémycicle, on décida que le tribunal serait chez lui, dans son jardin. De plus, pour être avertis promptement, si par hasard il se trouvaient aux heures de tribunal chacun dans sa maison, quand on viendrait pour une affaire, ils annoncèrent qu'une cloche retentissante serait disposée dans le jardin d'Eucharistos, de manière à être entendu des deux autres jardins. La corde destinée à mettre cette cloche en mouvement pendrait à côté de la porte de la rue. De cette façon tous y trouveraient leur compte, le public et les juges.

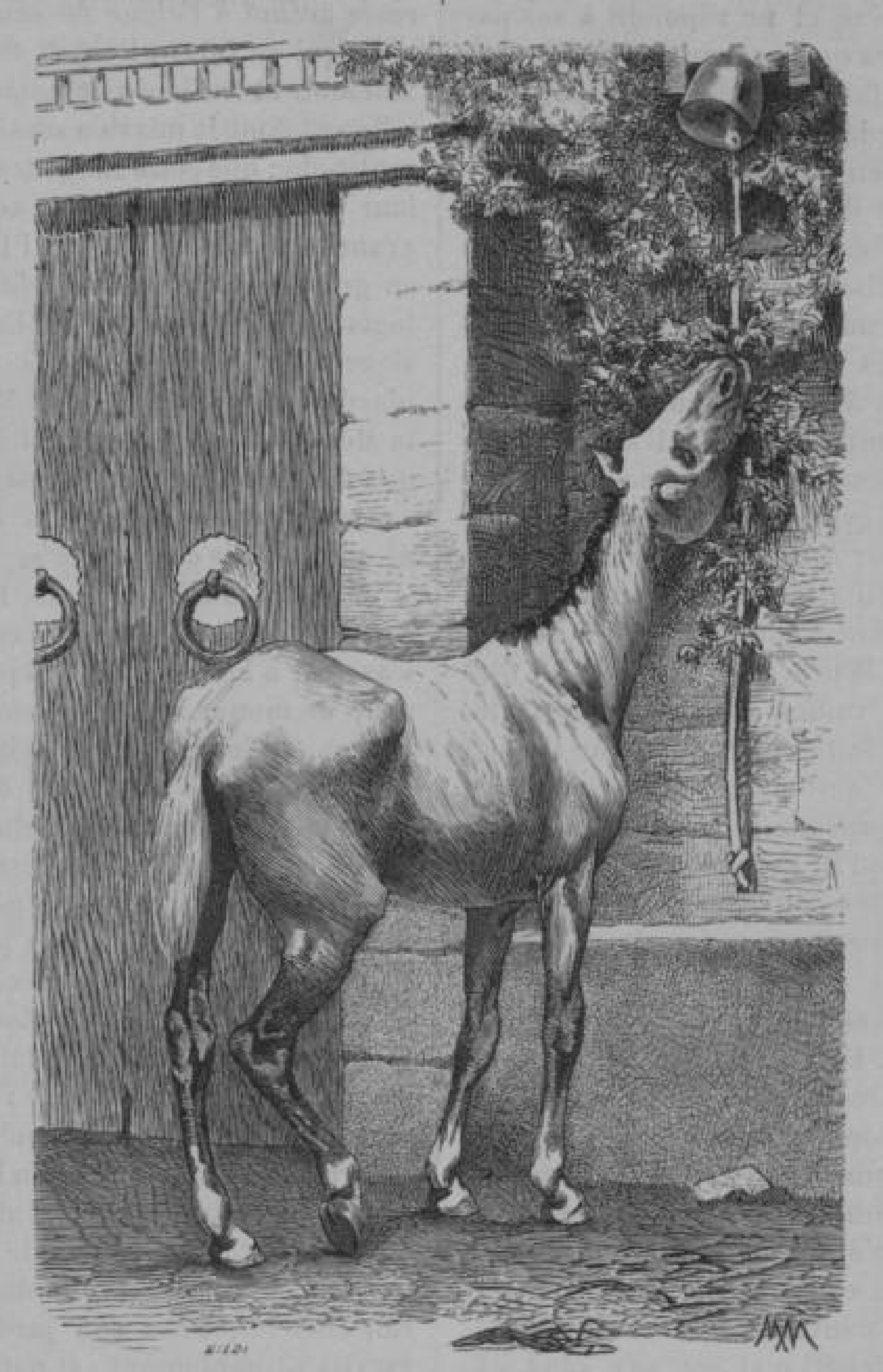
Il s'écoula encore des mois, puis des mois, et la cloche n'avait pas sonné une seule fois. La corde avait même été si peu dérangée, qu'une jolie plante grimpante s'y était enlacée à son aise et la garnissait jusqu'en haut d'une guirlande verdoyante. Eucharistos, Mnémon et Antidoros avaient vu là un

gracieux présage et avaient interdit à leurs esclaves d'enlever la plante.

C'était par une belle matinée d'automne ; les trois juges ou plutôt les trois amis se promenaient lentement sous une belle allée de platanes dans le jardin d'Eucharistos. Ils causaient de choses et d'autres, de la beauté de leur patrie, de ses productions, de son ciel, de l'intelligence et du courage de ses habitants ; ils se disaient que l'Attique était un pays vraiment béni des dieux, et les remerciaient de leur rendre la tâche si facile, à eux en particulier.

Tout à coup la cloche retentit ; les trois juges restèrent immobiles et une sorte de pressentiment douloureux leur traverse rapidement l'esprit. La cloche résonne de nouveau, brusquement, violemment, comme si l'on attendait avec impatience. Les trois juges se dirigent à grands pas vers la porte que l'esclave gardien avait déjà ouverte, et que voient-ils? Un vieux cheval qui cherchait avidement à manger la plante grimpante enroulée autour de la corde et qui, dans ses mouvements peu mesurés, faisait bruyamment résonner la cloche. La pauvre bête avait l'air exténuée, et Eucharistos donna des ordres pour qu'on lui apportât immédiatement une botte du meilleur fourrage de ses chevaux. Quant à la joie des trois juges, elle fut sans bornes : ils avaient craint d'avoir un coupable à punir, et ce n'était qu'un animal égaré et malade qu'ils trouvaient. Ils promirent tous les trois un sacrifice d'actions de grâces à Minerve, la protectrice d'Athènes, qui leur avait sans aucun doute donné cette nouvelle preuve de sa faveur.

Mais Antidoros qui, en sa qualité d'ancien soldat, se connaissait en chevaux, s'avisa de remarquer que celui qu'ils avaient là devant les yeux avait dû être une noble bête, de bonne race et de bon sang ; et il s'étonna de l'état d'abandon dans lequel on le laissait. Les deux autres juges estimèrent qu'en effet il y avait là quelque chose de peu naturel et qu'il fallait s'en rendre compte. On alla aux informations et l'on apprit que le pauvre cheval appartenait à un certain Micrologos, propriétaire d'une immense quantité d'oliviers, qui lui rapportaient bon an mal an plusieurs centaines de mines, ce qui faisait une des plus belles fortunes d'Athènes et de l'Attique.

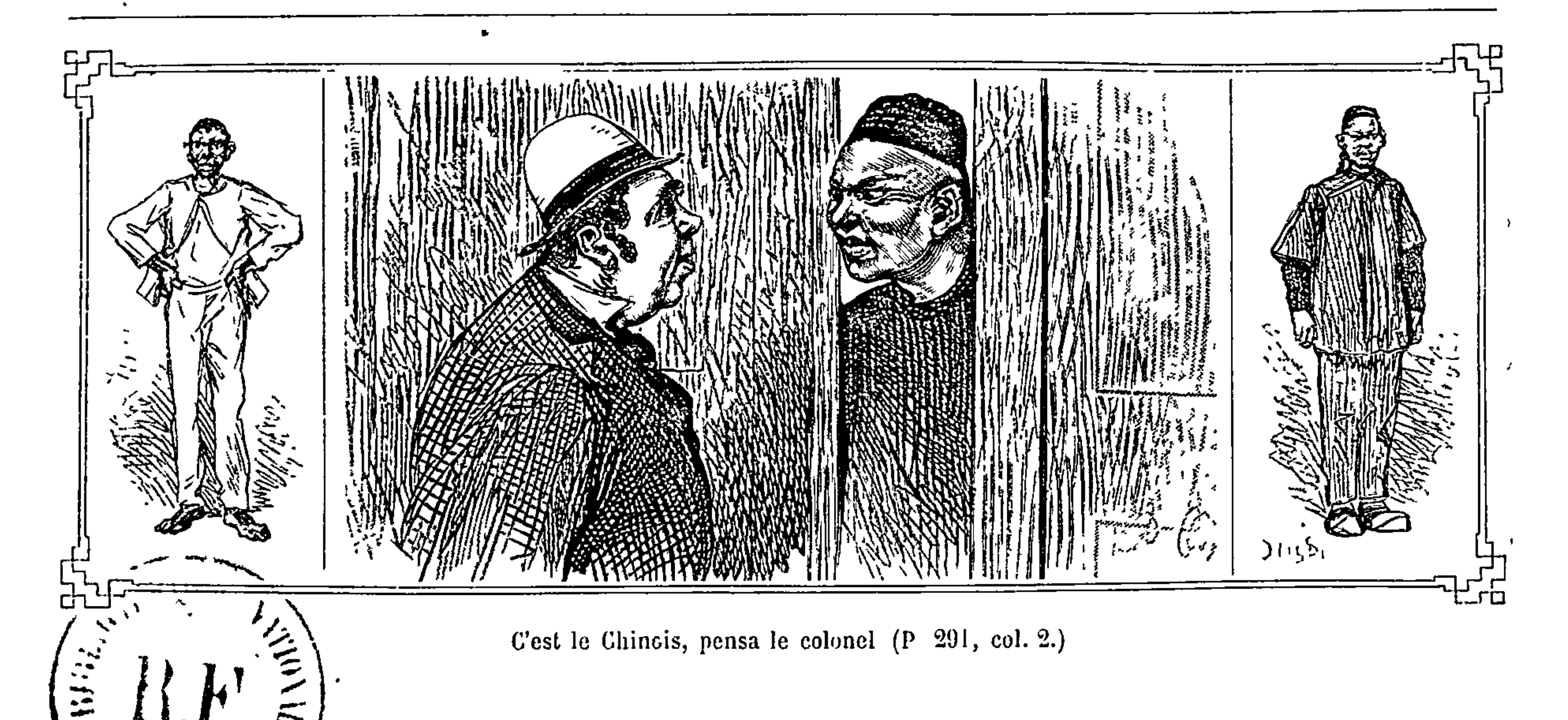


Il faisait bruyamment résonner la cloche. (P. 288, col 1.)

Ce Micrologos était aussi inhumain qu'il était riche, et n'avait pitié ni des hommes ni des bêtes. Ses esclaves étaient durement traités, et cela sans aucune raison. Quant au pauvre cheval, il lui avait d'abord servi de monture pendant des années pour visiter ses terres. Quand il eut perdu un peu de sa belle mine, comme Micrologos était fort vaniteux et que de plus il était fort avare, il le remplaça par une plus belle bête et le relégua dans une de ses plantations d'oliviers près d'Athènes, où il le condamna, le mot est exact, à tourner un pressoir à huile. Le jour vint où le malheureux animal n'eut plus la force de faire marcher la meule : alors le méchant riche le fit chasser, sans s'occuper de savoir s'il mourrait ou non de faim. Guidé par son instinct et aussi par les dieux vengeurs, le pauvre cheval était rentré dans Athènes, avait longtemps erré dans ses rues qu'il connaissait bien, et était venu en se traînant manger la plante qui grimpait à la porte des juges de l'ingratitude.

Micrologos, est-il besoin de le dire, fut châtié comme il le méritait. Est-il besoin de redire aussi que cela se passait bien longtemps avant Miltiade et Aristide ?

C. Colomb.



C'est le Chinois, pensa le colonel (P 291, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XIX (*suite*)

C'est mauvais signe pour la durée de l'amitié, quand deux amis s'observent réciproquement d'un œil aussi critique. Cela prouve qu'entre deux entrevues il est survenu un changement qui menace d'altérer les bonnes relations, peut-être de les rompre.

Le colonel pouvait se rendre cette justice qu'il était exactement aujourd'hui ce qu'il avait été hier, ce qu'il avait été il y a vingt ans : aussi grossier, aussi malpropre, aussi négligé dans sa tenue, aussi licencieux dans ses propos.

C'était l'homme aux cochons de lait qui était en train de changer. Au fond, il ne valait pas beaucoup mieux aujourd'hui qu'hier ou il y a vingt ans. Seulement il s'était mis en tête de trancher du gentleman depuis qu'il était millionnaire. Mais il tranchait du gentleman avec autant de bonne grâce, de tact et d'à-propos qu'en montrait M. Jourdain quand il voulait se mêler de faire le gentilhomme.

Son cœur n'était devenu ni meilleur ni plus généreux, son esprit était demeuré inculte et grossier, ses manières étaient ou gauches ou prétentieuses. Et cependant, il croyait de bonne foi, et il répétait naïvement qu'il avait « grimpé plusieurs échelons de l'échelle sociale », et cela uniquement parce qu'il avait changé de bottier, de tailleur, de chemisier et de chapelier.

Aussi robuste qu'un rhinocéros, il avait trouvé de bon goût d'affecter quelques-unes des langueurs et des faiblesses que le caprice des millionnaires blasés avait mises à la mode.

Sous prétexte que les chaleurs « l'accablaient », il s'en allait passer la saison à Saratoga, où il s'exerçait aux belles manières en copiant les ridicules de quelques aventuriers d'une élégance équivoque, chassés pour filouterie de toutes les villes d'eaux de la vieille Europe.

D'un autre côté, comme le froid lui « donnait sur les nerfs » (car maintenant il avait des nerfs), il s'était fait construire pour l'hiver une manière de résidence royale, qu'il affectait d'appeler son petit « perchoir », là-bas, dans le Sud, à Omega-Prime, entre les rives du Tennessee et les dernières ondulations des Racoon Mountains. A vrai dire, il aurait pu tout aussi bien, pendant qu'il y était, s'en aller passer l'hiver à Cuba. C'eût été plus fortifiant pour ses nerfs et surtout moins coûteux.

Ce qui l'avait décidé à planter son perchoir à Omega-Prime, c'est qu'il était né dans le village même ; il ne faut pas s'imaginer qu'il éprouvât une tendresse bien profonde pour son village natal ; en cette affaire, pas plus qu'en aucune autre, il ne s'était laissé égarer par le sentiment. Mais il y avait encore à Omega-Prime des gens qui l'avaient vu vagabonder pieds nus dans son enfance, et qui lui

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

avaient prédit une mauvaise fin. Quelle réponse écrasante à leurs sinistres prophéties que l'érection du château d'Omega Park! Autre raison d'un ordre tout aussi élevé : dans son village, plus que partout ailleurs, le riche parvenu pouvait espérer d'avoir des envieux ; pour les millionnaires de son espèce, une des plus grandes jouissances que puisse procurer la fortune, c'est de faire sécher de dépit et de jalousie le plus grand nombre possible de leurs anciennes connaissances.

Quand le colonel se hasarda à lui demander s'il n'aurait pas entendu parler par hasard de deux individus nommés King et Triquet, l'homme aux cochons de lait fit une moue dédaigneuse et répondit : « Je ne connais pas ça! » avec autant de hauteur qu'en aurait pu montrer Louis XIV en personne, si on lui avait demandé des nouvelles de deux croquants.

S'étant fait expliquer la nature de leurs occupations, il écouta le colonel d'un air languissant, les yeux fermés, en jouant avec sa chaîne de montre.

Au fait, était-ce bien une chaîne de montre que cette espèce de musée de curiosités avec lequel il jouait en ce moment?

Cet objet, déjà horriblement massif par lui-même, était encore alourdi par une série de pierres multicolores, qui se suivaient tout le long de la chaîne, comme des stations sur le tracé d'un chemin de fer. Le colonel remarqua tout particulièrement un coléoptère en cornaline de la grosseur d'un œuf de pigeon. La chaîne se terminait par une monstrueuse collection de breloques, qui suggérait tout de suite l'idée d'un trousseau de clefs. La plus volumineuse et la plus originale de ces breloques était une réduction de la prison des *Tombes*, de New-York, avec murailles en or et fenêtres en filigrane d'argent.

Quand le colonel eut terminé son explication, l'homme aux cochons de lait rouvrit lentement les yeux et répondit du bout des lèvres : « Voyons, Blott, ne soyez pas si terriblement ridicule! Par Jupiter, comment voulez-vous que je les connaisse, moi? Ma maison a ses agents spéciaux que je paie fort cher, mais qui ne travaillent que pour moi. Comment pouvez-vous penser un instant que j'irais m'adresser à des gens de cette espèce, qui travaillent pour tout le monde? Grand merci, Blott, grand merci, mon garçon! Tenez, c'est comme si j'allais louer un fiacre quand j'ai quatre voitures sous ma remise, ou cavalcader sur un *locatis* quand j'ai des chevaux de sang plein mon écurie. Vous voyez bien, mon vieux Blott, combien votre question était déplacée et sentait peu son homme du monde. Je ne vous en veux pas, remarquez-le bien, ajouta-t-il en agitant son mouchoir parfumé, mais je crois que nous ferons mieux de parler d'autre chose. Voyons, par exemple, quel jour viendrez-vous me demander à dîner sans cérémonie? »

D'habitude, au temps jadis, quand le colonel Blotter passait par Chicago, il s'installait chez l'homme aux cochons de lait; il y prenait, comme on dit, ses quartiers, et ne démarrait que quand la fantaisie lui en prenait ou que ses affaires l'appelaient ailleurs.

Cette invitation, quoique faite avec une aimable condescendance, coupait court à l'ancienne familiarité, elle établissait nettement la ligne de démarcation que l'homme aux cochons de lait entendait tracer entre un homme de son importance et l'ami débraillé qui se tenait debout en face de lui, muet de surprise et d'indignation.

« Je pars demain matin pour San-Francisco, » répondit le colonel avec un sentiment de dépit où il entrait peut-être un peu de chagrin.

L'homme aux cochons de lait eut quelque honte de ce qu'il venait de faire. S'il n'avait pas eu à recevoir, le soir même, ce qu'il appelait une « société distinguée », il aurait saisi son ancien ami au collet et l'aurait emmené dîner avec lui. Mais, par malheur, il recevait une « société distinguée » qui aurait pu s'effaroucher à bon droit de la présence d'un personnage aussi abrupt que le colonel.

« Nous ne nous quitterons pas comme cela, dit-il au colonel en lui prenant la main de force. Ma soirée n'est pas libre, et je le regrette d'autant plus que vous partez demain matin. Quel infernal contretemps! Dédommagez-moi en venant passer la fin d'octobre et le commencement de novembre à Omega Park. Promettez-le-moi, je ne vous laisse pas partir si vous ne me lepromettez pas. »

Pour en finir, le colonel promit, mais il promit en rechignant, se jurant bien de ne jamais souiller de sa présence l'air aristocratique que l'on devait respirer à Omega Park.

Il se rua en grognant dans le premier hôtel qui lui tomba sous la main, dîna en maugréant, se coucha en pestant, et s'endormit en fumant; le lendemain matin il se réveilla en jurant et quitta l'hôtel en courant, parce que sa montre s'était arrêtée et l'avait mis en retard d'un grand quart d'heure; néanmoins il arriva à temps et put s'embarquer pour son long voyage.



XX

Le colonel Blotter fait la connaissance d'un Chinois et d'un nègre. MM. King et Triquet attendent sans rien voir venir.

Pendant les longs jours et les longues nuits qu'il avait passés en route, le colonel avait eu le loisir de

songer à beaucoup de choses, et il avait arrêté jusqu'au moindre détail de son plan de campagne.

Dès qu'il eut mis le pied sur le quai de débarquement, il se dirigea tout droit vers le premier établissement de bains. Au sortir du bain, il entra chez un coiffeur et ne fit qu'un saut de la boutique du coiffeur au *Grand bazar universel*. Toutes ces démarches, qui n'étaient guère dans ses habitudes, lui avaient été suggérées par la conduite de l'homme de Chicago envers lui. Pour la première fois de sa vie, il songeait à payer de mine et à jeter de la poudre aux yeux des gens, autrement que par d'impudents mensonges et par des hâbleries d'escroc.

Chenille il était entré au *Grand bazar universel*, papillon il en sortit, juste au bout de vingt minutes. C'était, il est vrai, un papillon un peu bigarré, car il avait un goût naturel pour les couleurs éclatantes; c'était aussi un papillon un peu lourdaud ; mais nul ne peut changer en un moment la tournure que lui a départie la Providence ou que ses habitudes et son genre de vie ont fini par lui donner.

Ce papillon lourdaud et bigarré enfila sans hésitation les rues qui conduisaient le plus directement à Montgomery-street et s'arrêta devant le numéro que lui avait indiqué le steward d'Albatros Hotel.



Il avait littéralement des ailes. (P. 295, col. 1.)

Ce n'était pas une maison qu'il avait devant les yeux, c'était un véritable palais. Un homme de goût aurait remarqué tout de suite que ce palais n'était point surchargé d'ornements, selon la coutume du pays : il était tout à la fois très-élégant et très-simple.

Un homme d'imagination l'aurait comparé au château de la Belle au bois dormant, car toutes les ouvertures en étaient hermétiquement closes, excepté deux petites fenêtres de l'attique.

Si l'impression que ressentit le colonel n'était ni artistique ni poétique, elle n'en fut pas moins vive.

« Trois cent mille dollars, au bas mot! » murmura-t-il en lui-même, et il se passa la langue sur les lèvres. « Et dire que ce palais peut être à toi, si tu joues serré! »

Cette pensée le remplit d'une si horrible joie, que ses cheveux se dressèrent sur sa tête et un frisson parcourut tout son corps.

Quand il eut repris son sang-froid, il traversa la rue, monta les six marches du perron ; et saisissant d'une main fiévreuse le marteau de bronze ciselé, il le laissa retomber avec fracas.

Au bout d'une demi-minute d'attente, il allait frapper un second coup, lorsqu'il entendit sur les dalles de marbre du vestibule un pas aussi léger que celui d'une femme. La porte s'entre-bâilla légèrement et dans l'entre-bâillement apparut une face imberbe, jaunâtre, effarée, dont les petits yeux obliques et bridés se mirent à dévisager le gros papillon bigarré.

« C'est le Chinois, » pensa le colonel, et il donna une poussée à la porte, qui céda d'un pouce environ, et s'arrêta brusquement devant la résistance d'une chaîne de sûreté, qui se tendit sous l'effort avec un bruit de ferraille.

Si le colonel eût cédé à son premier mouvement, il aurait happé l'oreille du Chinois entre son pouce et son index et il l'aurait contraint par la torture à détacher le bout de la chaîne.

Mais le citoyen du Céleste-Empire était sur ses gardes; ses petits yeux noirs clignotaient comme ceux d'une souris effrayée; au moindre mouvement, il aurait mis son oreille hors d'atteinte et aurait pincé le bras de l'assaillant entre la porte et le chambranle. D'ailleurs le colonel était venu avec les intentions d'un diplomate et non d'un belligérant.

« Ah! ah! ah! fit-il d'un ton de bonne humeur, comme s'il s'agissait d'une excellente plaisanterie.

— Ah! ah! ah! » répondit le Chinois. Mais sa voix, semblable à un faible écho, était dénuée de toute expression. Pas un muscle de sa face n'avait bougé, il n'avait pas remué les lèvres. Ses yeux de souris effarée continuèrent à observer tous les mouvements du colonel.

Le colonel fouilla dans sa poche, en tira une pièce d'argent, la prit délicatement du bout des doigts et la montra au Chinois en lui disant que c'était pour lui.

Le Chinois continua à le regarder entre les deux yeux comme s'il n'avait pas bien compris; mais au moment où le colonel s'y attendait le moins, il sentit que la pièce d'argent passait de sa main dans

celle du Chinois. Quant au Chinois lui-même, il ne sourcilla pas. On eût dit que l'escamotage de la pièce avait été opéré par une tierce personne, à son insu.

« Dis donc, face de lune, est-ce que tu te moques de moi? » grommela le colonel, qui commençait à oublier un peu ses intentions diplomatiques.

La face de lune ne broncha pas.

« Sais-tu l'anglais? »

Très-léger signe affirmatif.

« Je suis un ami de ton maître, ouvre-moi la porte... »

Signe négatif très-prononcé.

Au moment où le Chinois se disposait à fermer la porte au nez du colonel, il sembla se raviser. Ses yeux de souris perdirent leur expression d'effroi; sur ses lèvres minces se dessina une espèce de sourire, et il détacha le bout de la chaîne avec une nonchalance si pleine de sécurité, que le colonel, au lieu d'entrer, fut pris d'un sentiment de défiance, et il ne put s'empêcher de regarder derrière lui.

Un grand nègre, très-convenablement vêtu, mais qui marchait nu-pieds pour son agrément particulier, montait les marches du perron, portant des provisions de bouche dans un coffin de sparterie.

« La garnison attendait du renfort, » se dit le colonel. Sur cette comparaison militaire, il entra d'un pas délibéré, suivi du nègre, qui referma aussitôt la porte. Le Chinois prit silencieusement le coffin des mains de son camarade, qu'il laissa en tête-à-tête avec le visiteur.

« Votre camarade est défiant, dit le colonel pour entrer en matière; il n'a pas voulu m'ouvrir la porte, et si vous n'étiez pas arrivé...

— Le maître lui a défendu d'ouvrir la porte quand je ne suis pas là.

— Cela se comprend, reprit le colonel, en lui adressant un sourire d'intelligence; dans une maison aussi riche que celle-ci... »

Le nègre ne répondit rien et prit un air réservé.

« Où est votre maître? demanda le colonel; j'aurais à lui parler.

— Le maître est en voyage.

— Depuis combien de temps?

— Depuis bientôt deux ans.

— Avez-vous de ses nouvelles? »

Le nègre secoua la tête.

« Et vous n'êtes pas inquiet!

— Non, il n'écrit jamais.

— Jamais, jamais?

— Jamais.

— Mais pour ses affaires, cependant? » et le colonel regarda le nègre entre les deux yeux.

Le nègre répondit tranquillement :

« S'il fait des affaires, ce n'est toujours pas ici. Il voyage, voilà tout ce que je sais.

— Mais, supposez qu'il vienne à mourir pendant un de ses voyages? »

Le nègre haussa les épaules et regarda une mouche qui bourdonnait contre les vitres; mais il ne répondit pas un mot.

« Toi, pensa le colonel, tu en sais plus long que tu ne veux bien le dire, et si je te tenais dans un petit coin, à ma disposition, je te ferais bien parler. » Mais comme il ne le tenait point à sa disposition, dans un petit coin, il fut obligé de se contenter de ce que l'autre voulait bien lui dire. Dans tous les cas, il savait déjà une chose fort importante, c'est que l'hôtel n'avait point été revendiqué, en vertu du faux testament, par les sieurs King et Triquet.

« Je suis sûr, reprit-il d'un ton dégagé, qu'un homme aussi intelligent et aussi habile en affaires que Mister Cob, a dû prendre ses précautions pour que sa fortune retourne à sa famille. »

Le nègre se contenta de répondre que Mister Cob était un très-bon maître, mais il ne dit pas s'il avait de la famille, ni s'il avait pris ses précautions en cas de mort subite; il ne desserra même pas les dents, lorsque le colonel lui demanda si son maître avait des amis intimes.

Le colonel, faute de renseignements, admit l'hypothèse qui était la plus conforme à ses vues. Il s'approcha donc du nègre, lui donna familièrement une tape sur l'épaule et lui dit : « Voyez-vous, Sam...

— Je m'appelle Potomac, » dit tranquillement le nègre.

Le colonel lui adressa un agréable sourire, pour le remercier d'avoir rectifié son erreur, et reprit sa phrase, avec une bonhomie paternelle : « Voyez-vous, Potomac, quand c'est un fait connu qu'un millionnaire n'a ni famille ni amis intimes, on peut être sûr qu'il y a des intrigants qui guettent sa mort et qui sont capables de tout pour mettre la main sur son héritage. »

Potomac était justement en train de penser qu'il avait sous les yeux un de ces intrigants-là.

« Méfiez-vous! » dit le colonel en levant l'index de la main droite.

Potomac fit signe qu'il se méfiait.

« Tenez-vous sur vos gardes! »

Potomac se tenait parfaitement sur ses gardes.

« Je lis dans votre pensée, dit le colonel d'un air prodigieusement fin. Vous vous demandez ce que je viens faire ici et vous vous méfiez de moi, ce qui est assez naturel puisque vous ne me connaissez pas. Eh bien! ce que je viens faire ici, je vais vous le dire franchement. »

Il se recueillit un instant, avant de continuer. Le nègre, quoiqu'il fût naturellement simple et naïf, avait assez vécu pour savoir que l'adverbe « franchement », depuis qu'il existe, a servi de préface à plus d'un mensonge effronté.

« J'ai lieu de croire, reprit le colonel d'une voix grave et sérieuse, que votre maître est mort; mais, de votre côté, vous avez le droit de croire que je me trompe ou que je veux vous tromper. S'il a en vous la confiance dont vous me paraissez digne, s'il a laissé un testament à votre garde, vous n'avez qu'à

attendre les événements. Sinon, voici ce que j'ai à vous dire. Votre maître a été en relations d'affaires avec deux gentlemen qui sont devenus ses plus intimes amis.

— Deux fripons comme toi, pensa Potomac, deux fripons dont tu es le compère et qui partageraient avec toi.

— Ces deux gentlemen ont rendu à Mister Cob un de ces services qui ne se payent pas avec de l'argent. Cependant il se peut que Mister Cob, s'il n'a pas d'héritiers légaux, leur laisse sa fortune, par un second testament qui annulerait celui que vous pourriez avoir entre les mains. Si les deux gentlemen se présentent, donnez-leur ma carte; dites-leur que le colonel Blotter *sait tout*! et qu'il a à leur révéler des choses qu'ils ignorent eux-mêmes. Faites-moi prévenir par dépêche à l'adresse que voici, j'accourrai aussitôt. Encore une fois, défiez-vous de tous les prétendus héritiers qui pourraient se présenter, excepté de MM. King et Triquet. »

Avec une véhémence passionnée, le nègre leva les bras au ciel, prononça quelques paroles incohérentes et se précipita en sanglotant aux pieds du colonel, qui recula de trois pas et regarda avec inquiétude du côté de la porte.

« Battez-moi, maître, battez-moi ! » Telles furent les premières paroles intelligibles que prononça Potomac.

« Relevez-vous, » dit le colonel encore tout tremblant de terreur; et il ajouta d'une voix un peu étranglée, qu'il s'efforçait vainement de rendre ferme et solennelle : « Qu'avez-vous? »

« Oh! je vous en supplie, battez-moi, s'écria Potomac en se remettant sur ses pieds. Moi, qui me défiais de vous, depuis le commencement, moi qui vous prenais pour un coquin et pour un menteur, moi qui songeais à vous jeter à la porte, et voilà que vous veniez de la part de MM. King et Triquet! » et il s'administra deux vigoureux coups de poing des deux côtés de la tête.

« Je ne viens pas de leur part, fit observer le colonel, embarrassé du rôle que lui attribuait Potomac.

— Vous venez prendre leurs intérêts, s'écria Potomac en lui baisant les deux mains.

— Je ne m'en défends pas, répondit le colonel avec un sourire équivoque; mais je vous jure qu'ils ignorent absolument la démarche que je fais aujourd'hui.

— C'est d'autant plus généreux de votre part. Oh! oh! oh! brute que j'étais! »

Le colonel fut obligé de se laisser entraîner dans un petit parloir très-confortablement meublé, de consentir à s'asseoir dans un fauteuil et à se laisser mettre un tabouret sous les pieds; seulement alors Potomac repentant et confus lui raconta comment il connaissait les deux associés.

A l'époque où les nègres étaient encore esclaves, il s'était sauvé de chez son maître. Il était serré de près par un chasseur d'esclaves escorté de son chien, lorsque ces deux messieurs avaient assommé le chien et tenu le maître en respect. Grâce à leur courage et à leur générosité, il avait pu s'échapper, mais ils avaient souffert pour lui. On les avait mis à l'amende et on les avait emprisonnés. Longtemps il avait prié pour eux, soir et matin, sans même connaître leurs noms. Il les avait retrouvés plus tard au Canada; ils avaient l'air de croire qu'ils avaient fait une chose toute naturelle et c'est à peine s'ils avaient consenti à lui dire leurs noms. Depuis l'abolition de l'esclavage, il était revenu aux États-Unis, à la recherche de sa femme et de ses enfants. Sa femme était morte et ses enfants avaient été vendus et dispersés aux quatre vents du ciel. Il avait eu du moins la consolation de revoir ses sauveurs à Denver. Depuis, M. Cob l'avait pris à son service et il avait toujours vécu à San-Francisco.

« Et dire que vous êtes leur ami ! » s'écria-t-il, en contemplant avec un mélange de respect et d'admiration la figure peu admirable et peu respectable du colonel. Trop confiant Potomac! Même rasée de frais, même encadrée dans un faux-col gigantesque, la figure du colonel suggérait l'idée plutôt d'une affreuse pivoine sortant d'un cornet de papier que d'une figure respectable.

« Leur ami ! vous pouvez le dire, répliqua le colonel avec une onction hypocrite. Je ne leur dois pas la vie, comme vous, mais ils m'ont rendu un service que je n'oublierai jamais et que je serais trop heureux de reconnaître, selon mes humbles moyens. D'ailleurs, qui pourrait les connaître sans les admirer et les aimer ! Ils sont si bons, si vertueux surtout, si généreux, si..... ah ! »

Et il lança vers le plafond des regards si extatiques, qu'on ne voyait plus que le blanc de ses yeux.

Quel joli coup de théâtre, si la porte se fût ouverte en cet instant, et si l'on eût annoncé MM. King et Triquet! Mais les événements s'arrangent de telle façon que nous sommes rarement là où notre présence serait le plus agréable ou le plus nécessaire.

MM. King et Triquet, aussitôt leur retour de Belgique, s'étaient mis à battre, comme d'infatigables chasseurs, la ville du Havre et les environs, sans pouvoir mettre la main sur l'oncle Placide et sur son neveu.

De guerre lasse, ils s'étaient adressés à M. Berger, leur banquier, pour lui demander conseil, et ils lui avaient, sous le sceau du secret, raconté leur affaire. « Que n'avez-vous parlé plus tôt, avait répliqué M. Berger. M. Clodion a des fonds placés chez moi; et c'est probablement ce qui l'a décidé à venir passer le temps de la guerre au Havre. J'ai été avisé de son arrivée par une lettre datée de Paris. Trois jours après, une seconde lettre, datée de Versailles, m'a fait savoir qu'il est retenu pour une quinzaine de jours, parce que son domestique s'est donné une entorse et qu'il ne veut pas l'abandonner. Ne perdez donc pas votre temps en courses inutiles; si vous

avez des affaires en train, faites-les tranquillement, toutefois sans trop vous éloigner. Il est évident que la première visite de M. Clodion sera pour moi. Je vous ferai signe. »

Pendant que MM. King et Triquet brûlaient du désir de le mettre en possession de son héritage, pendant que le colonel Blotter s'évertuait à le lui voler, le neveu de l'oncle Placide, l'héritier du vieux Cob, surpris par l'invasion à Versailles, était écroué dans la prison de la rue Saint-Pierre, en grand danger d'être fusillé pour avoir insulté un officier allemand.



XXI

Le colonel Blotter est au comble de la joie. — Il fait de la villégiature à Omega Park et y étudie le métier de millionnaire.

Un des traits de caractère qui font le plus d'honneur à la race nègre, c'est qu'elle conserve avec une inaltérable reconnaissance le souvenir des bienfaits. Potomac parlait de ses sauveurs avec une force de sentiment qui lui donnait presque de l'éloquence.

Cette éloquence inépuisable fatiguait prodigieusement le colonel Blotter; il l'encourageait cependant, tantôt par des gestes de mélodrame, tantôt par des exclamations emphatiques. Il avait son plan. Lorsqu'il vit que Potomac s'était grisé de sa propre éloquence, lorsque la bonne créature en fut venue à protester qu'elle donnerait dix fois sa vie pour ceux qui l'avaient sauvée des horreurs de l'esclavage, il leva le doigt en souriant et prit la parole à son tour.

« Je crois que vous le feriez comme vous le dites, mais on n'a pas souvent occasion de donner sa vie pour les gens, tandis qu'on a mille autres manières de leur prouver sa reconnaissance. Par exemple, dans le cas qui nous occupe, il dépend peut-être de vous d'assurer à ces deux messieurs l'héritage de Mister Cob. Ils lui ont sauvé la vie, comme ils vous l'ont sauvée à vous. Jugez de sa reconnaissance par celle que vous éprouvez vous-même. J'ai tout lieu de croire qu'il est mort à l'heure où je vous parle, et j'ai tout lieu de croire aussi qu'il a fait un testament en faveur de nos amis, et ce testament, comme je vous l'ai dit, annule tous ceux qui auraient pu être faits auparavant. Néanmoins, il est important pour eux de savoir s'il en existe un autre. S'il en existe un autre, il y aura procès n'en doutez pas. Ils gagneront leur procès, c'est évident, mais je ne dois pas vous laisser ignorer tout ce qu'un procès entraîne de dépenses ruineuses, de longueurs, d'angoisses; bref, c'est en leur nom, comprenez-moi bien, en leur nom, dans leur intérêt que je vous demande s'il y a un autre testament.

— Mais le maître n'est pas mort! s'écria Potomac avec véhémence; rien ne prouve qu'il soit mort, je ne veux pas croire qu'il est mort; quand un homme meurt, il y a des papiers qui le prouvent, il vient des hommes de loi...

— Des hommes de loi! répondit le colonel avec horreur; gardez-vous des hommes de loi comme de la peste. Il y a trente mille hommes de loi aux États-Unis, c'est tout simplement une armée de trente mille brigands. Laissez-leur mettre le nez dans les affaires de votre maître, ils auront bien vite fait de nettoyer ses deux millions de dollars; vos amis seront bien avancés alors. Avez-vous confiance en moi?

— Oui, répondit Potomac avec chaleur.

— Dites-moi simplement si, à votre connaissance, votre maître a fait un testament.

— Il en a fait un.

— Savez-vous où il est?

— Je le sais.

— En connaissez-vous les dispositions?

— Je ne sais pas lire.

— D'après vos propres paroles, je comprends que c'est à vous que Mister Cob l'a confié.

— Je dis ce que je ne devrais pas dire, s'écria Potomac, en se tordant les mains. Le maître m'a défendu de parler tant que je n'aurais pas la preuve qu'il est mort. Pardonnez-moi, maître, pardonnez-moi! mais, aussi vrai qu'il y a un Dieu au-dessus de nous, je ne dois pas en dire davantage, j'en ai déjà trop dit.

— Écoutez-moi bien, répliqua le colonel en lui prenant doucement la main. Je ne veux pas vous adresser une seule question, je respecte trop vos scrupules pour cela; mais j'ai quelques recommandations à vous faire. Quand il sera clairement prouvé que votre maître est mort, ne dites rien, ne faites rien avant d'avoir reçu la visite de nos deux amis, qui étaient aussi les siens dans les derniers temps de sa vie. Ce qu'ils vous diront de faire, vous le ferez; je crois que vous pouvez vous en reposer sur eux, est-ce convenu?

— C'est convenu, répondit Potomac avec un soupir de soulagement.

— Il est convenu aussi que vous me préviendrez de leur arrivée, si toutefois je n'arrive pas en même temps qu'eux.

— C'est convenu, pardonnez-moi si...

— Comment donc, Potomac, pas d'excuses. Je suis un honnête homme, et je sais comprendre et respecter les scrupules d'un honnête homme. Je ne veux rien savoir, sinon que vous êtes disposé à

ne pas laisser des coquins voler la fortune des héritiers légitimes. Ah ! pendant que j'y pense : vous ne savez ni lire ni écrire, je vais vous laisser mon adresse sur ma carte, vous n'aurez qu'à la présenter au guichet du télégraphe. » Au-dessus des mots Colonel Blotter, il écrivit : *Venez*, et au-dessous il libella son adresse.

Quand ce gros papillon bigarré sautilla en descendant le perron, il avait littéralement des ailes. Les gens les plus foncièrement américains, c'est-à-dire les plus affairés et les plus indifférents, s'arrêtaient au milieu de leur course pour le regarder et pour sourire. Il avait posé son chapeau de travers sur son oreille droite ; il papillonnait, il faisait des moulinets avec sa badine, il riait tout seul, il avait bien de la peine à se retenir de danser.

Non seulement ses affaires avaient pris subitement l'aspect le plus riant et le plus flatteur, mais encore il venait, par un terrible effort de volonté, d'échapper à une violente tentation. Il se trouvait spirituel, il se trouvait sage, il se trouvait profondément scélérat; c'est cette dernière pensée surtout qui faisait que sa joie n'avait plus de bornes.

Oui ! un moment, il avait eu la tentation de pousser Potomac dans ses derniers retranchements, de se faire montrer le testament, de l'escamoter, de le falsifier au besoin pour favoriser les manœuvres de ses futurs complices. Mais il lui était venu, comme à la lueur d'un éclair, une idée de génie. « A quoi bon, s'était-il dit en lui-même, me compromettre par un tour de passe-passe qu'ils sauront bien exécuter eux-mêmes ? Quand on a l'audace nécessaire pour forger un faux testament, il est peu probable qu'on se gênera beaucoup pour faire disparaître le véritable ! C'est un anneau de plus que je vous passe dans le nez, messieurs les honnêtes gens ! »



Potomac lui mit un tabouret sous les pieds. (P. 293, col. 1.)

Voilà ce qu'il fredonnait presque à haute voix, en arpentant d'un pied joyeux, le trottoir de Montgomery-street. Par moments il s'arrêtait et se tournait brusquement du côté du mur, comme pour lire une affiche. Alors il se soulageait un peu, en pouffant de rire tout à son aise. « C'est trop drôle, oui, c'est trop drôle, j'en ferai une maladie. Blotter, mon garçon, mon joli colonel, soigne-toi bien, ce n'est pas le moment de tomber malade. Il faut que tu t'enfermes au plus vite dans une chambre d'hôtel pour rire jusqu'à ce que tu en sois fatigué ! »

Oh ! qu'il était différent du Blotter de Chicago, du Blotter maussade et crotté qui se ruait tête baissée dans le premier hôtel venu comme un sanglier dans un taillis. Blotter le millionnaire, à son insu sans doute, commençait à cambrer sa taille épaisse et à rejeter la tête en arrière ; il copiait sans le vouloir

les fastueuses manières de l'homme aux cochons de lait.

A suivre. J. GIRARDIN.

A TRAVERS LA FRANCE

LE PELVOUX

A l'ouest de Briançon, sur les confins des départements des Hautes-Alpes et de l'Isère, se dresse le magnifique groupe des monts de l'Oisans, le plus beau de nos Alpes françaises, couronné par le superbe mont Pelvoux.

En France, il est peu de spectacles comparables à celui qu'offrent cette montagne et les sommets rivaux contemplés des hauts pâturages de la Maurienne.

Vu du bassin des Claux, le mont Pelvoux apparaît dans toute sa majesté. Sa double pyramide appuyée sur des contre-forts également pyramidaux, ses glaciers étroits qui semblent taillés à pic, ses terrasses herbeuses environnées de précipices, les neiges saupoudrant ses rochers abrupts, son isolement surtout, lui donnent un caractère grandiose; par son énorme masse, il cache complétement la Barre des Escrins et les autres cimes qui lui sont égales ou supérieures en élévation; il semble le monarque incontesté de la chaîne; aussi a-t-il donné son nom au massif entier. Sa forme offre une certaine analogie avec celle du Viso, autre monarque, régnant sur toute la chaîne des Alpes méridionales, depuis la dépression du mont Genèvre jusqu'au col de Tende.

D'après le témoignage des guides et des touristes qui ont foulé la cime du Pelvoux, cette montagne est très-facile à gravir pendant deux ou trois semaines de l'été, alors que les pentes supérieures sont presque dégagées de neige; à cette époque de l'année, les bergers-provençaux, suivis de leurs brebis, montent souvent dans les cirques ouverts à quelques centaines de mètres du sommet. Lorsque les neiges d'hiver ont été peu abondantes, les glaciers sont d'un accès difficile, parce que les crevasses non remplies par les névés restent béantes dans toute leur largeur; les montagnes, en revanche, sont facilement accessibles, parce que le rocher reste à nu et qu'il ne se forme pas de couloirs d'avalanches. Le contraire a lieu lorsque l'hiver a répandu sur toutes les montagnes des couches épaisses de neige : alors les glaciers offrent moins de dangers, et les pics deviendront inabordables.

Au sortir des Claux, on gravit une assise de rochers que le torrent traverse par une profonde coupure, et l'on se trouve sur une terrasse herbeuse, vrai paysage de Calame transporté de la Suisse en Dauphiné. Des rocs éboulés reposent çà et là au milieu des prairies; des sapins se groupent en massifs pittoresques et laissent entrevoir les neiges et les monts à travers leur large branchage; des troncs tombés de vieillesse, mais retenus dans leur chute par une saillie du roc, se tiennent en équilibre au-dessus du gouffre au fond duquel mugit le torrent d'Ailefroide. Au delà d'une ancienne levée de moraines, aujourd'hui revêtue de mousse et ombragée par un rideau de mélèzes, on entre dans le bassin triangulaire de Planche-Vallière, étalant ses maigres champs d'orge et ses prairies marécageuses au pied même des escarpements en étages du Pelvoux. Là sont épars les chalets misérables d'Ailefroide, situés au confluent du Banc ou ruisseau de Saint-Pierre, issu du glacier Blanc, et du torrent de Celce-Nière, Capescure ou Soleillan, provenant du vaste glacier du Célé. C'est la gorge de ce dernier torrent qu'il faut suivre quand on veut tenter l'ascension du Pelvoux. On peut également pénétrer par les glaciers de cette gorge dans le Val-Godemar, et l'examen de la carte nous fait supposer qu'on pourrait aussi choisir cette voie pour se rendre dans la vallée de la Bérarde; la distance serait un peu plus longue que par le col de la Tempe, mais le col qu'on aurait à franchir est moins élevé de près de huit cents mètres.

Après avoir marché pendant deux heures dans la gorge de Capescure jusqu'à la base du glacier du Célé, le voyageur qui se dirige vers le Pelvoux gravit à droite une pente escarpée aboutissant à une terrasse où se trouve le gîte des bergers de Provence, formé par la cavité d'un grand rocher tombé du haut de la montagne : c'est là que le touriste et son guide passent la nuit, étendus à côté d'un grand feu de racines et de branches sèches. Le lendemain matin, on atteint, comme on peut, le sommet d'un éboulis de pierres, puis on escalade, en s'aidant des mains, les saillies d'une espèce d'escalier de roches où coulent d'innombrables ruisseaux descendus des neiges du sommet, où bondissent aussi des blocs de granit détachés du flanc de la montagne.

Arrivé au sommet de l'escarpement, on se trouve sur un vaste plateau de neige d'un parcours facile, au milieu duquel s'élèvent les deux plus hautes sommités du Pelvoux. De ces deux cimes, également accessibles, on jouit d'une vue magnifique. On voit s'ouvrir à ses pieds la verdoyante Vallouise et, plus loin, l'aride vallée de la Durance; à l'ouest, la Barre des Escrins lève sa tête noire au-dessus des glaciers de l'Encula, de la Tempe et du Vallon; au delà de ce premier cercle de glaces et de neiges, toutes les Alpes du Dauphiné forment à l'horizon des cercles concentriques de pics et de dômes; au nord, le mont Blanc écrase toutes les autres cimes de sa masse énorme; à l'est, le mont Viso se fait remarquer par sa double pyramide élancée. M. Durand, le premier touriste qui ait escaladé



Le mont Pelvoux. (P. 296, col. 1.)

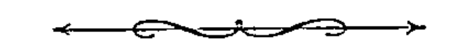
le mont Pelvoux, en 1848, croit avoir aussi aperçu la Méditerranée ; mais M. Puiseux n'a pu la distinguer, et les guides des Claux disent n'avoir jamais vu du côté du sud d'autre mer que celle des brouillards ou des brumes reposant sur les plaines de Provence.

« Séparés du reste du monde par un cercle de glaces et de rochers, dit l'auteur des *Excursions dans le Dauphiné*, initiés depuis quelques années seulement à la jouissance d'un chemin carrossable, les habitants des versants du Pelvoux sont restés à peu près en dehors de tout progrès. Ils sont incontestablement bons, doux et naïfs, mais on ne leur ferait aucun tort si on les comparait à tel peuple barbare du Nouveau Monde ou de la mer du Sud. Pour apprendre à connaître les mœurs des indigènes de ces vallées, qu'on entre dans une de leurs cabanes, et l'on verra que les huttes des Esquimaux ne sont guère inférieures aux habitations de nos compatriotes des Alpes. Je ne parle pas ici seulement de ces gîtes improvisés entre deux rochers surplombants, et dont les murailles sont construites au hasard en pierres de toute provenance, ardoise, granit, marbre ou porphyre ; les plus superbes constructions, celles qui de loin offrent le plus de ressemblance avec les chalets suisses, et dont le toit bruni recouvre un vaste grenier à gerbes, sont en réalité des bouges inhabitables pour tout homme doué du moindre instinct de propreté. En entrant par la porte basse qui est la seule ouverture du taudis, on ne peut d'abord rien distinguer dans l'obscurité générale, mais, en revanche, l'odorat est désagréablement affecté. Lorsque enfin les yeux se sont habitués à ces demi-ténèbres, on ne peut reconnaître les objets, tant ils sont confondus en désordre et recouverts uniformément d'une épaisse couche de suie. Aux noires poutres du plafond sont suspendus des barattes, des marmites, des paniers, des branches jadis vertes de sapin bénit, de fétides articles de vêtement, sale défroque transmise de génération en génération ; des débris de toute espèce sont épars sur le sol presque visqueux ; une table, un lit, un pétrin, et deux ou trois siéges en bois qu'à leur couleur on ne saurait distinguer du sol ou du foyer, occupent plus de la moitié de la chambre ; une âcre fumée se mêle à l'air déjà si corrompu.

» Lorsque vient l'hiver, l'interminable hiver, lorsqu'une épaisse neige remplit la vallée et que les branches d'arbres portent chacune leur poids de glace, ceux qui n'abandonnent pas le pays se réfugient, pour échapper au froid, dans les écuries creusées au-dessous des maisons : les exhalaisons du fumier entassé depuis plusieurs mois, la respiration des chevaux et des mulets, l'absence de courant d'air, l'épaisseur des murailles, même la couche de neige qui obstrue toutes les issues, maintiennent une température confortable dans ces souterrains nauséabonds. On y transporte les instruments culinaires, les rouets, les fuseaux, les branches bénites, l'antique pendule qui mesure les heures de son tictac monotone. Toutes les dispositions sont prises dans le but de rendre supportable le séjour des écuries.

» C'est là un genre de vie inacceptable pour des hommes habitués au grand air, à la liberté du chasseur ou du pâtre ; aussi la plupart d'entre eux quittent la prison dans laquelle l'hiver renferme leur famille et, suivant l'exemple que leur donnent les troupeaux de Provence, quittent leurs âpres montagnes pour aller séjourner jusqu'au printemps dans les régions plus fortunées du Midi. Vrais nomades, ils habitent pendant la saison des chaleurs les fraîches vallées des Alpes, puis au commencement de l'hiver descendent dans les vallées inférieures, et enfin, lors de la chute des neiges, vont jouir du doux climat des plages maritimes. Il serait à désirer qu'en hiver les hommes n'eussent pas seuls le privilége d'émigrer dans les plaines tempérées de la Provence. Pendant la saison des neiges, le climat des Alpes devient celui du Spitzberg ; alors les femmes et les enfants, confinés sous terre dans des écuries infectes, n'osent plus sortir de peur de respirer l'air glacé du dehors. Le jour ne viendra-t-il pas où ils pourront émigrer en masse vers les chaudes plaines du Midi, laissant les villages en garde à quelques chasseurs? Le bien-être des montagnards, leur santé l'exigent impérieusement, et si l'on désire l'extinction graduelle du crétinisme, on ne peut recourir à un moyen plus naturel et plus efficace. Autant les montagnes sont belles quand les vallées qui en ceignent la base leur font une ceinture de feuillage, autant elles sont effrayantes à voir lorsqu'elles reposent sur un monde de frimas. Alors un silence terrible repose sur la vaste étendue des vallées et des montagnes uniformément blanches ; le ciel gris se confond avec l'horizon dentelé des cimes ; souvent les neiges tourbillonnent fouettées par la tourmente, et les avalanches s'écroulent en grondant du haut des rochers. Au milieu de cette nature inhospitalière, l'homme, blotti dans un souterrain, se sent à peine le droit d'exister. »

ET. LEROUX.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XIII

Où la petite troupe reprend le chemin de la Tour-Montluc. — Étranges nouvelles et étrange messager.

M. de Kildare s'étant interrompu pour vider une rasade de mon vieux vin, reprit la suite de son récit.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267 et 282.

« Aussitôt, dit-il, que Steingold fut parti, Montluc se tourna vers le jeune midshipman et lui dit :

« A votre tour, monsieur. Vous êtes le commandant du *Valorous?*

— Oui, monsieur, répondit tristement Jones. Tous mes chefs ont été tués dans l'assaut. Je suis le seul officier du bord.

— La fortune est journalière, monsieur Jones, reprit Montluc. Vous êtes jeune; un autre jour vous prendrez votre revanche. En attendant, il faut imiter Steingold et m'aider à transporter mon butin...

— Jamais! dit Jones.

— Vous aussi!... Eh bien, comme il vous plaira. Je ne veux forcer personne. Liberté, *libertas!* Si vous mourez de faim, ce sera votre faute. Remarquez bien, Jones, que je vous fais des conditions plus honorables qu'à cet insolent Steingold. Vous ne cirerez pas mes bottes, vous... Aussi n'avez-vous pas menacé de me faire pendre.

— Monsieur, dit Jones, mes compagnons, les braves marins du *Valorous* et moi, nous ne sommes pas des bêtes de somme... Nous aimons mieux rester seuls et sans ressources dans ce désert glacé que de subir des conditions déshonorantes.

— Vous avez raison, Jones, dit Montluc après un instant de réflexion, et vous parlez en homme d'honneur, mais vous m'embarrassez beaucoup. Vous laisser ici est impossible; ce serait vous enterrer vif. Je vais faire sauter le fort et brûler tout ce que je n'emporterai pas. Vous donner des vivres, c'est vous fournir le moyen de rebâtir le fort, ce qui rendrait mon expédition inutile... Ma foi, je vais vous rendre la liberté; je vous donnerai trois haches pour que vous puissiez abattre du bois pour vous chauffer et des ours, des élans ou des coyottes pour vous nourrir. Après cela, que Dieu vous garde! Je ne vous veux pas de mal, mais vous êtes vraiment trop entêté! »

» Le jeune midshipman le remercia d'un air joyeux, reçut pour deux jours de vivres destinés à sa troupe, qui n'était plus que de soixante-dix hommes, et partit dans la direction du lac Supérieur, vers le Grand-Ouest, dont on ne connaît pas encore les limites. Comme les marins du *Valorous* n'avaient de quoi manger que pour deux jours, ils sont peut-être morts de faim et de froid avant la fin de la semaine. Montluc n'en a plus eu de nouvelles. Quant aux bons Allemands de Steingold, ils ne se firent pas prier. On les chargea de toutes sortes de provisions et de marchandises, l'or et le whisky exceptés, qui furent réservés aux Canadiens et aux Algonquins, et l'on prit lentement le chemin de la Tour-Montluc et du lac Érié.

» Mais auparavant on avait fait sauter le fort avec tout ce qu'il contenait et qu'on ne pouvait pas emporter; on avait jeté à un endroit de la baie d'Hudson, profond de plus de trois mille pieds, toute l'artillerie; enfin Montluc avait pris toutes les précautions possibles pour que les Anglais ne pussent trouver que des cendres ou des débris informes à la place de leur ancien entrepôt.

» Me voilà arrivé, monsieur le curé, au moment le plus doux et le plus solennel de ma vie. Mais avant tout il faut que vous sachiez d'abord pourquoi je vous raconte notre histoire et nos aventures comme à un ami de cent ans et presque comme à un confesseur... Nous avons beaucoup causé de vous cette nuit avant de nous endormir, Montluc et moi, et nous avons des projets sur vous...

— Quels projets?

— Vous les connaîtrez tout à l'heure. Vous nous plaisez, vous nous convenez, votre hospitalité nous a séduits et charmés; enfin vous êtes l'homme qu'il nous faut, et c'est Dieu même, j'en suis sûr, qui vous a placé sur notre route.

» Pour revenir à notre expédition, nous étions tout près du lac Ontario, à vingt-quatre heures de distance environ, lorsque à mon grand étonnement nous reçûmes d'étranges nouvelles de la Tour-Montluc, et par un messager non moins étrange que les nouvelles. Devinez quel fut le messager.

— Un sauvage, sans doute?

— Un sauvage! Pas du tout. L'être le plus doux, le plus beau, le plus vaillant, qui fît jamais partie des vivants sur cette terre, — j'entends de ceux qui marchent à quatre pattes et qui sont nos amis dévoués... Viens ici, Phœbus, viens, tu as entendu M. le curé de Gimel qui t'appelle sauvage. Il a tort, il le reconnaîtra de lui-même tout à l'heure. Il ne faut pas lui en garder rancune. Quand il te connaîtra mieux, il t'aimera comme nous t'aimons... Tu m'entends bien, Phœbus? »

Le grand chien de Terre-Neuve, aussi gros et aussi fort qu'un lion, aussi agile qu'un cerf, aussi gracieux qu'un chat, se leva debout sur ses pattes de derrière, appuya ses pattes de devant sur les épaules de lord Kildare, le regarda fixement et doucement comme un ami regarde un ami, et, sur un geste de milord, se tourna vers moi et vint me caresser à mon tour. Je lui rendis ses caresses avec plaisir.

M. de Kildare reprit son récit :

« Un matin donc, au milieu d'une clairière, pendant que notre petite troupe marchait lentement, tout occupée d'escorter nos prisonniers qui pliaient eux-mêmes sous le poids des bagages, j'étais à l'avant-garde, entre le vieux Buffalo, qui nous servait de guide à travers les forêts, et le jeune Charlot, le frère de Montluc, qui, suivant son instinct vagabond, précédait de cent pas tous les autres et de temps en temps venait nous rejoindre, lorsque Buffalo s'arrêta court comme s'il entendait quelque chose et dit : « Phœbus! »

» Charlot avait prêté l'oreille et n'entendit rien en-

core. Mais Buffalo reprit : « Phœbus ! à une lieue d'ici ; nous a reconnus ; aboie ; vient au galop. »

» En effet, quatre ou cinq minutes plus tard Charlot entendit l'aboiement et courut au-devant du chien, qui lui-même fendait l'air comme une flèche et qui vint reconnaître son ami.

» Rien ne pourrait vous exprimer, monsieur le curé, la joie de Phœbus et de Charlot. Phœbus aboyait, Charlot criait et riait. L'enfant serrait dans ses bras le chien qui le serrait dans ses pattes.

» Cela dura bien quelques instants, pendant lesquels on fit halte, ce qui n'ennuya personne, je vous assure, car nous étions bien fatigués. Montluc, qui se tenait à l'arrière-garde pour forcer les traînards à marcher, accourut à la tête de la colonne et reconnut Phœbus.

» A sa vue, le bon chien, après lui avoir sauté au cou, s'assit gravement sur son derrière et de sa patte droite de devant frotta son collier armé de pointes de fer pour avertir que quelque chose le gênait.

» Montluc défit le collier et trouva dans l'intérieur un billet, puis il l'agrafa de nouveau, et Phœbus, content d'avoir fait sa commission, regarda son maître d'un air attentif, comme un aide de camp qui a rempli une mission importante et qui attend la réponse de son général.


On prit le chemin de la Tour-Montluc. (P. 299, col. 1.)

» Montluc lut ce billet, appela le vieux Buffalo et nous dit :

« Voici l'ordre de mon père.

« La Tour-Montluc.

» 15 octobre 1696.

» Graves nouvelles !

» Six mille Anglais en marche sous le commandement de Robert Carroll, gouverneur de Boston. Le fort Richelieu est pris, Montréal est menacé. L'entrée du Saint-Laurent est fermée par les glaces. Nul secours à espérer de France. Québec manque de vivres. Fermes partout ravagées et brûlées. M. de Frontenac me supplie de le joindre.

» Vainqueur ou vaincu, viens à l'anse du Renard, sur le lac Ontario. Si tu as des prisonniers, laisse à lord Kildare le soin de les conduire. Je t'attendrai cinq jours. Je serai seul avec deux de nos Canadiens, les deux frères Carrégaray. J'ai laissé le père avec ses trois autres fils à la Tour-Montluc pour ne pas exposer ta mère, ta sœur et Lucy à un coup de main. J'y ai laissé aussi trente hommes de garnison. Pour moi, je puis aller seul. Depuis les grands lacs jusqu'à Québec, il n'y a pas un homme assez hardi pour mettre la main sur moi.

» Annibal de Montluc. »

» P.-S. Pas de nouvelles certaines des Iroquois. On dit qu'ils ont rejoint les Anglais et que tous ensemble marchent sur Québec. Cependant le P. Fleury a confiance en eux, et moi j'ai confiance dans le P. Fleury. Et si quelque malheur devait frapper notre maison, mon fils, c'est à toi de veiller sur tous.

» Je t'envoie ce billet par Phœbus, qui est le plus agile, le plus vaillant et le plus sûr des aides de camp. Il se fera tuer s'il le faut, et surtout s'il est pris, il ne révèlera rien, car il n'est pas bavard.

» Ta mère t'envoie mille baisers pour Charlot et deux mille pour toi. Charlot n'a qu'un tiers de ses caresses, étant parti malgré ses prières. Moi, je vous aime tous deux. Quant à Lucy et Athénaïs, comme elles ignorent le départ de Phœbus et le mien qui vont se faire de nuit, afin qu'on l'apprenne le plus tard possible en pays ennemi, elles n'écrivent rien, elles vous attendent de pied ferme en faisant chaque matin des vœux ardents et des neuvaines pour ton heureux retour et celui de tes compagnons. »

« Montluc déchira la lettre, puis il se tourna vers Phœbus et lui dit : « C'est bien, mon ami. Je porterai moi-même la réponse. Va dîner en attendant. »

» Et en effet le pauvre Phœbus en avait besoin. Il venait de faire cent lieues à pied, ce qui est aussi fatigant pour les chiens que pour les humains et même davantage, car ils usent leur peau au lieu d'user les semelles de leurs bottes. Il avait dîné en passant d'un renard et d'un coyotte, ou du moins Buffalo, qui est un fin connaisseur en ces matières, avait cru en reconnaître la trace autour de sa gueule. Ainsi que le fit très-justement observer Charlot, Phœbus n'avait pas tous les matins sa serviette attachée

autour du cou pour dîner en ville comme le chien de M. Dubois, huissier audiencier, mais malhonnête et bourgeois économe. Il s'essuyait donc rarement les lèvres après le repas... Vous l'excuserez, monsieur le curé, si vous songez qu'il était quadrupède, né à Terre-Neuve, — île où l'on ne trouve que des morues sans éducation, — et qu'il n'avait jamais vu la cour.

» Phœbus ayant donc profité de la permission pour dîner copieusement, — car Charlot eut soin de lui comme d'un frère, — Montluc dit à Buffalo, qui était son conseiller intime, à l'intrépide Pied-de-Cerf, qui commandait aux Algonquins et qui ne jurait que par lui, et à moi, son successeur désigné :

« Mes amis, il faut doubler l'étape et venir avec moi jusqu'à l'anse du Renard. Mon père nous donnera ses ordres. Je vois au ton de sa lettre qu'un danger terrible menace la colonie tout entière. Sans cela rien n'aurait pu le déterminer à quitter ma mère et ma sœur, qui sont elles-mêmes entourées d'ennemis.



Montluc lut ce billet. (P. 300, col. 1.)

» Puis, rassemblant ses prisonniers, il dit à haute voix :

« Nous allons partir au petit trot. Nous ferons deux lieues à l'heure. »

» La plupart se récrièrent. Ils tombaient de fatigue.

» Montluc reprit sans s'émouvoir :

« J'ai promis la vie sauve. Je n'ai pas promis de vous nourrir. Quiconque s'arrêtera sera abandonné sans nourriture et sans armes. Ces forêts sont pleines de loups affamés dont vous avez entendu les hurlements et qui nous suivent à la piste. A vous de voir si vous voulez les attendre. »

« Alors, et sans débrider, après que chacun eut mangé et bu de toutes ses forces, on reprit en faisant deux lieues à l'heure le chemin du lac Ontario.

» Les pauvres prisonniers allemands pliaient sous le poids des bagages; ils soufflaient comme des marsouins en pleine mer; ils étaient rouges et couverts de sueur, malgré un froid terrible. Quant à nos Canadiens et aux braves Algonquins nos alliés, on eût dit à les voir courir sur la neige glacée qu'ils étaient, non pas des hommes à demi gelés, mais des poissons nageant dans l'eau, tant ils étaient habitués aux courses forcées et à ce rude climat.

» Vers dix heures du soir nous arrivâmes à l'anse du Renard où le vieux baron Annibal de Montluc nous avait donné rendez-vous... Phœbus nous avait précédés avec Charlot et Buffalo, car ces trois amis se séparaient rarement et semblaient avoir le même goût pour les aventures et les courses lointaines. »

A suivre. Alfred Assollant.



L'ÉPINGLE

Une fée avait autrefois un filleul qui l'importunait sans cesse pour obtenir d'elle quelque don magique, quelque pouvoir surnaturel. Il n'avait d'ailleurs aucune préférence déterminée et il eût hésité entre la baguette enchantée, l'anneau qui rend invisible, le toucher d'or, la peau d'âne, le tapis d'Housseïn, que sais-je encore! La marraine lui promit un don pour sa fête, à la condition de le mériter par une sagesse exemplaire et, le jour venu, elle lui donna une épingle.

C'était mince, très-mince. L'enfant se remit de sa surprise et le cadeau lui sembla inestimable lorsqu'il connut sa merveilleuse propriété. Il suffisait de l'enfoncer jusqu'à la tête dans la chair de quelqu'un en formant un vœu pour voir ce vœu aussitôt accompli. Et justement le filleul désirait, depuis longtemps déjà, certain cheval de bois, orné d'une magnifique crinière en crin, et si beau et si cher, qu'il ne manquait jamais de l'admirer chez le marchand. Vite il saisit l'épingle. Sa petite sœur était là, jouant tranquillement. Oh! mais ce serait satisfaire un caprice par une cruauté; et il aimait tant sa petite sœur! Et il aimait aussi trop ceux qui l'entouraient pour essayer son pouvoir sur eux.

Mais la rue fourmillait de passants : il descendit quatre à quatre, résolu à donner le coup d'épingle au premier qu'il verrait de la porte. Un soldat parut, il n'osa pas; — un vieillard, le respect le retint; — un petit camarade, l'amitié le lui défendait; — une femme, il l'eût fait souffrir; — et toujours, quoi qu'il attendit, toujours un scrupule de sa conscience l'arrêtait. — Pourtant un coup d'épingle est si vite donné!

Il connaissait bien certain mauvais sujet, coupable de lui avoir fait endurer maintes misères : là, le difficile était d'enfoncer l'épingle sans s'exposer aux conséquences d'une défense vigoureuse. De plus en plus perplexe, le filleul de la fée remit à un autre moment l'essai de son pouvoir, et il le remit si souvent qu'il finit par oublier le cheval de bois.

L'épingle n'avait pas encore servi, que les années avaient fait de l'enfant un jeune homme. Maintenant mille désirs changeants entraient dans son esprit et en ressortaient comme ils étaient venus sans qu'il se laissât tenter à blesser un de ses amis. Et il lui eût semblé peu loyal de s'attaquer à un adversaire sans défense. « Attendons, se disait-il, que je sois un homme et que j'aie trouvé mon but, l'épingle me servira pour l'atteindre. Si je voulais seulement réaliser mes désirs d'aujourd'hui, il me faudrait faire cent piqûres et.... recommencer demain. »

L'âge sérieux arriva à son tour. Il n'était guère plus pressé qu'autrefois de se servir de son don, réservé pour une circonstance désespérée. En attendant il se tirait de ses difficultés par les moyens de ceux qui n'ont à espérer aucun secours surnaturel. Une fois marié, il ne put raisonnablement pas se servir de son épingle sur sa femme!

Puis ce fut la vieillesse qui vint blanchir ses cheveux, la vieillesse riante et aimable, heureuse de voir jouer autour d'elle tout un essaim de petits-fils. Un jour qu'il était assis devant sa porte, tenant l'épingle dans sa main, un affreux roquet vint poursuivre un des enfants qui, effrayé, se réfugia sur les genoux du vieillard. L'animal continua de plus belle à aboyer. « Veux-tu te taire! veux-tu t'en aller! » s'écria le grand-père en voyant le chien sauter sur le banc. A ce moment il ne put maîtriser son impatience et donna un coup d'épingle au roquet. « Que le diable t'emporte! » A peine eut-il parlé que le diable parut en personne, saisit la bête et l'emporta à jamais... avec l'épingle restée dans la peau.

Ch. Schiffer.

OCTOBRE

Depuis une semaine, les jours ont cessé d'être égaux aux nuits; ils diminuent régulièrement et d'une manière continue. Le soleil est entré, depuis le 22 septembre, dans le signe du Zodiaque qu'on appelle la *Balance*. Ce signe, la Balance, imaginé par les Égyptiens, fut supprimé par les Grecs qui n'avaient placé que onze constellations dans leur zodiaque. La Balance fut replacée dans le ciel par les Romains. « Comme Auguste était né le 23 septembre, la flatterie se ligua avec l'astrologie pour célébrer le bonheur promis à la terre par la naissance de cet empereur : on replaça au ciel la Balance, symbole de la Justice. » Avec la fin de septembre commence l'Automne.

Automne vient du mot latin *autumnus* (augmenté); cette saison est en effet augmentée, enrichie, par l'abondance des fruits que nous donne la terre. Non-seulement les mois étaient, chez les anciens, consacrés à douze de leurs dieux, mais les saisons elles-mêmes étaient placées sous la protection de l'une de leurs idoles. C'est ainsi que l'hiver appartenait à Hercule; le printemps, à Mercure; l'été, à Apollon; l'automne, à Bacchus. Vous comprenez aisément pourquoi Bacchus présidait aux fêtes de l'automne. N'est-il pas le dieu de la vigne? Et l'automne n'est-elle pas la saison des vendanges?

Octobre correspond, dans le calendrier républicain, à Vendémiaire, nom dérivé de *vindemia*, qui veut dire en latin vendange.

Ce fut, dit-on, Noé qui cultiva le premier la vigne et fit fermenter le suc de son fruit. De l'Asie, la vigne se propagea en Grèce, puis en Italie, en Sicile, en Espagne et dans les Gaules, où ce végétal fut apporté, en l'an 600 avant J.-C., par la colonie phocéenne qui fonda Marseille. La vigne prospérait sur

notre territoire, lorsque l'empereur Domitien, 92 ans après J.-C., craignant que la culture de la vigne ne nuisît à celle des céréales, fit arracher toutes les vignes de la Gaule. Ce fut seulement deux siècles après, en 281, que l'empereur Probus rendit aux Gaulois la liberté de replanter la vigne. En 1556, à la suite d'une disette survenue en France, Charles IX ordonna que les vignes ne pourraient occuper que le tiers du terrain dans chaque canton. Henri III, en 1557, se borna à recommander « que les labours ne fussent délaissés pour faire plants excessifs de vignes. »

Les vignes occupent, en France, une étendue de 2 millions et demi d'hectares; le rendement moyen est de 30 millions d'hectolitres de vin par an. En 1847 et 1848, ce rendement s'était élevé à 59 millions d'hectolitres, lorsqu'une terrible maladie, l'oïdium, vint frapper nos raisins. Le rendement descendit à 28 millions d'hectolitres, en 1852; à 22 millions, en 1853; à 10 millions seulement, en 1854. En même temps, le prix du litre augmentait, de 26 à 63 centimes. Vous savez qu'on combattit avec succès les ravages du terrible champignon qui désolait nos viticulteurs et, grâce à l'emploi de la fleur de soufre, les rendements en vin augmentèrent chaque année. Dans ces douze dernières années, on comptait, en moyenne, 52 millions d'hectolitres de vin, lorsqu'un nouveau fléau s'abattit sur les ceps. Un puceron, le Phylloxéra, est en train de ruiner notre industrie viticole; sur les deux millions et demi d'hectares plantés en vigne, un million est déjà attaqué et notre richesse nationale serait sérieusement compromise si l'on n'arrivait bientôt à détruire le puceron dévastateur. Vous comprendrez aisément que je suis loin d'exagérer le péril, en parlant de notre fortune nationale compromise, si vous songez qu'à ce rendement annuel de 50 millions d'hectolitres de vin il faut ajouter la valeur de plus de 1 million d'hectolitres d'eau-de-vie, soit une rente annuelle de plus de cinq cents millions de francs!

Savez-vous comment nos ancêtres s'y seraient pris pour éloigner de nos vignobles les pucerons qui les dévastent? Ils leur auraient défendu, *par arrêté d'un tribunal*, de commettre des dégâts. Ne croyez pas que je plaisante; rien n'est plus sérieux. Ecoutez plutôt:

« En 1545, une espèce de charançon fit irruption dans les vignobles de Saint-Julien, près de Saint-Jean-de-Maurienne. Une instruction judiciaire eut lieu contre les insectes et deux plaidoyers furent prononcés devant l'official de Saint-Jean-de-Maurienne, l'un pour les habitants, l'autre en faveur des insectes, auxquels on avait nommé un avocat. » Je m'arrête un instant pour renvoyer les incrédules: 1° à un mémoire de M. Ménabrea sur l'origine, la forme et l'esprit des jugements rendus contre les animaux; 2° à un mémoire de M. Chasseneux, président au parlement d'Aix, sur le procès intenté, en 1530, par les Beaunois contre des hannetons; 3° à un mémoire de M. Berriat-Saint-Prix sur les excommunications et arrêts prononcés contre divers animaux; etc... Je reprends mon histoire, empruntée à un ouvrage de M. Ludovic Lalanne. Après avoir oui les plaidoiries, il fut décidé « qu'il était nécessaire de bailler aux dits animaux place et lieu de suffizante pasture hors les vignobles de Saint-Julien, afin qu'ils en puissent vivre pour éviter de menger ni gaster les dictes vignes ». Une pièce de terre « peuplée de plusieurs espèsses boès, plantes et feuillages, comme foulx, allagniers, cyrisiers, chesnes, oultre l'erbe et pasture qui y est en assez bonne quantité » leur fut concédée. Les habitants demandaient seulement le droit de passage dans la localité abandonnée aux charançons; leur procureur accepta la décision du juge, à condition « que les défendeurs (lisez les charançons) seraient tenus de déguerpir les vignobles de la commune, avec défense de s'y introduire dans l'avenir, sous les peines du droit ». Le procureur des insectes déclara ne pouvoir accepter, *au nom de ses clients*, l'offre qui leur était faite parce que la localité qu'on leur offrait était stérile, ce que niait la partie adverse! Des experts furent nommés!! On a malheureusement perdu les pièces suivantes du procès.

La vigne ne réussit pas en tous pays. Le climat ne doit être ni trop chaud ni trop froid, le terrain ne doit être ni trop sec ni marécageux. Et encore, pour que le vin ait quelque qualité, il faut choisir certaines terres légères, formées de sables, de cailloux, de chaux, plutôt sèches qu'humides. On peut dire que les pays où la vigne réussit doivent être compris entre le 25e et le 52e degré de latitude.

En octobre, la vendange doit être terminée; les proverbes agricoles nous disent en effet :

Entre saint Michel et saint François
Prends la vigne telle qu'elle est.
A la saint Denis prends la, si elle y est encore.

La température moyenne du mois continue à décroître : elle était de 15°,7 en septembre; elle descend à 11°,3 en octobre. Le jour décroît de $1^h 43^m$, savoir de 46 minutes le matin et de 57 minutes le soir; à la fin du mois, le soleil se lève à $6^h 47^m$ le matin et se couche à $4^h 40^m$ le soir. La planète Vénus ne sera visible que jusqu'à 6 heures du soir; Mars pourra être observé jusqu'à 2 heures du matin; Jupiter sera visible jusqu'à 8 heures du soir; Saturne se lève à 4 heures du soir et se couche à 3 heures du matin.

Nous vous avons parlé d'Uranus dans notre causerie sur mars; de Jupiter à propos du mois d'août; de Mars à l'occasion de son opposition en septembre. Disons aujourd'hui quelques mots sur Saturne qui est visible, en octobre, durant toute la soirée et une partie de la nuit.

La distance moyenne de Saturne au Soleil est de 1400 millions de kilomètres, c'est-à-dire qu'elle est dix fois environ plus grande que la distance de la Terre au Soleil. Ce fameux train direct allant du Soleil aux planètes, auquel nous faisons toujours allusion pour vous donner une idée plus nette des dis-

tances immenses qui séparent les astres entre eux, ce train direct voyageant nuit et jour, à raison de 50 kilomètres par heure, mettrait, pour aller du Soleil à Saturne, 28 millions d'heures, ou 3240 années! Le diamètre de Saturne est environ dix fois plus grand que le diamètre de la Terre; la figure 1 vous représente les dimensions comparées des deux planètes.

L'année de Saturne, c'est-à-dire le temps que met la planète à faire une révolution entière autour du Soleil, est vingt-neuf fois et demie plus longue que notre année. Saturne a d'ailleurs un chemin singulièrement étendu à parcourir : son orbite a une longueur de 2 milliards 215 millions de lieues! la planète se meut avec une vitesse de 9 kilomètres et demi par seconde.

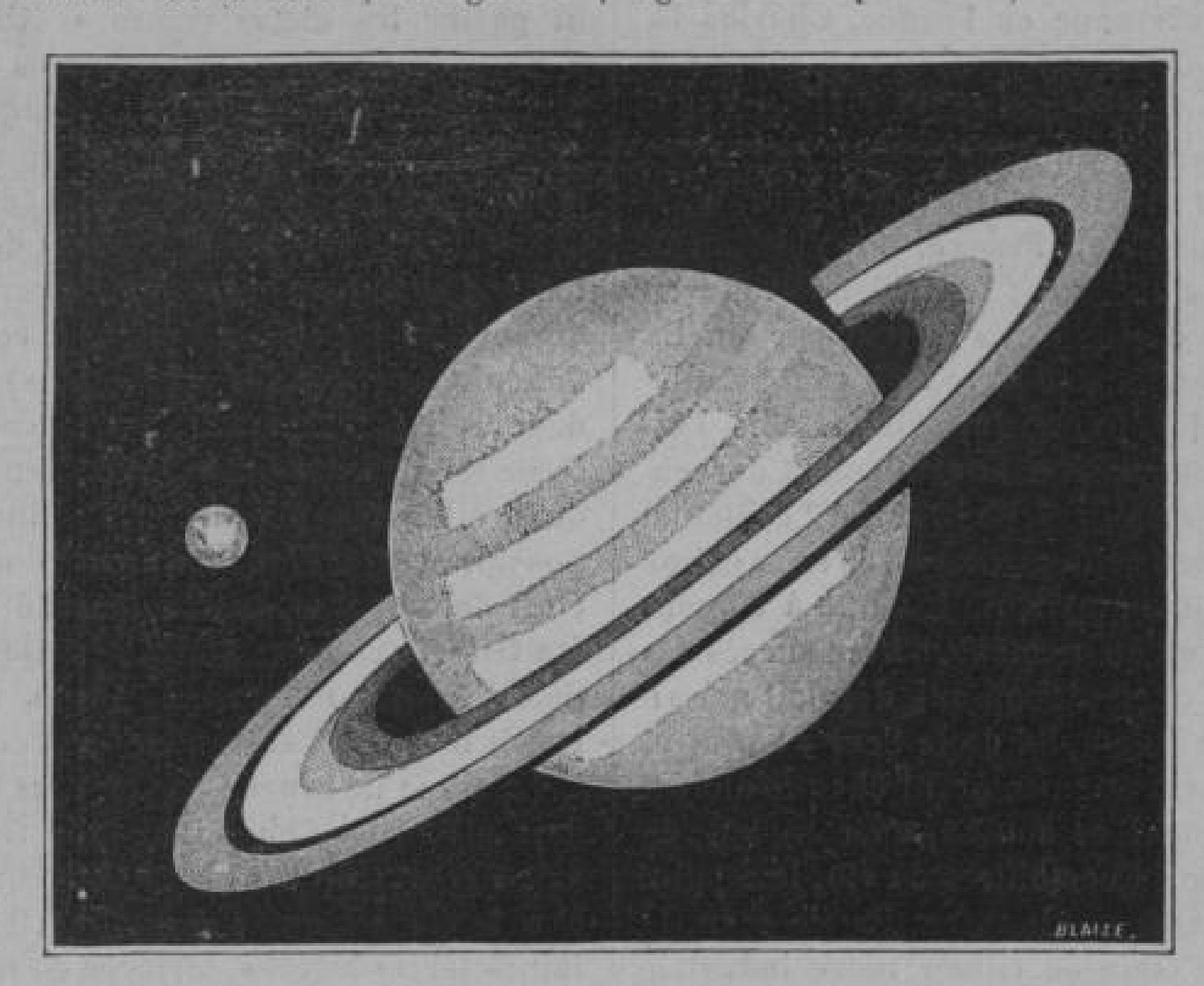


Fig. 1. — Dimensions comparées de Saturne et de la Terre.

Comme toutes les planètes, Saturne, en même temps qu'il se meut autour du Soleil, tourne sur lui-même: la durée de sa rotation est de 10^h30^m. Les jours de Saturne sont donc moitié plus courts que les nôtres.

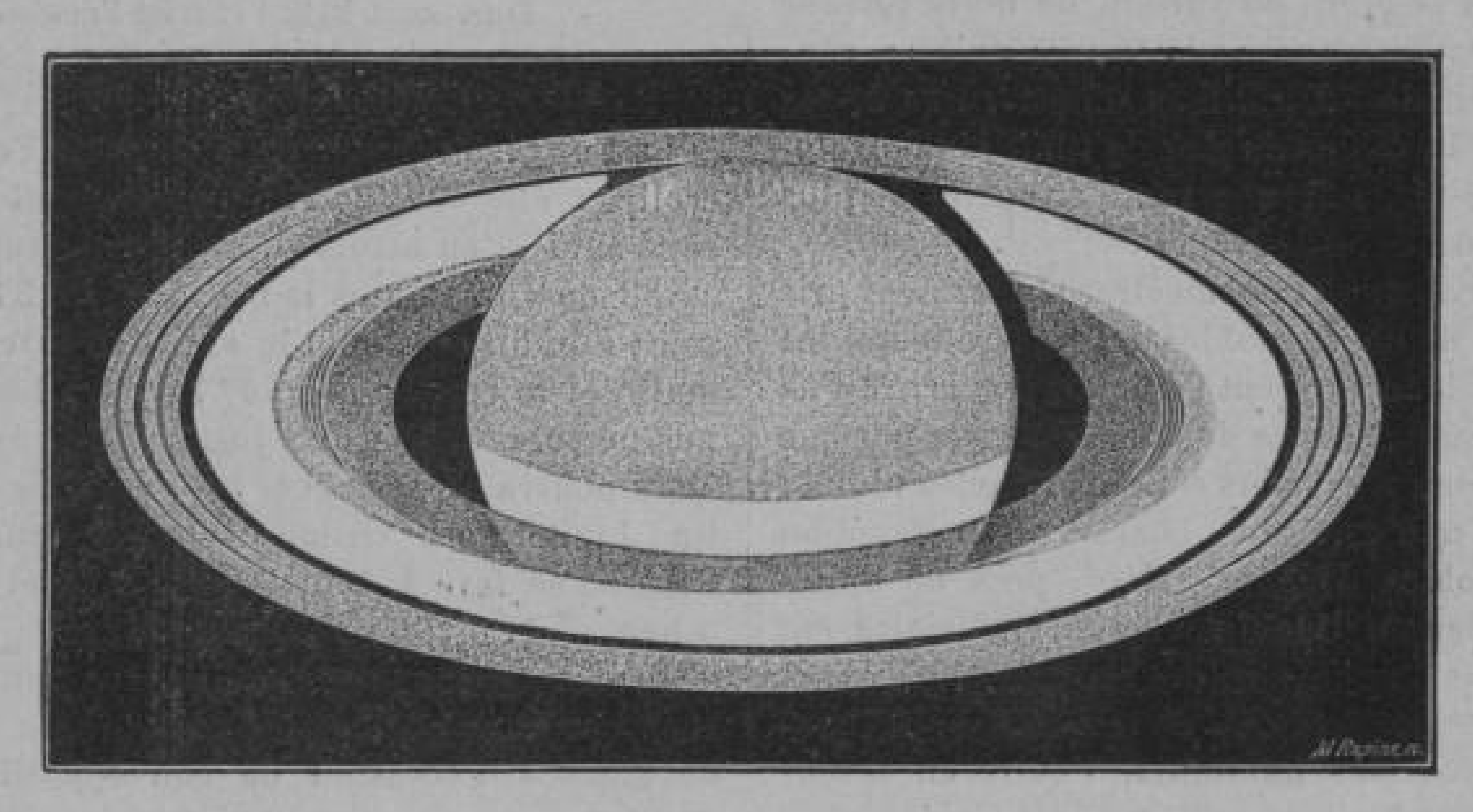
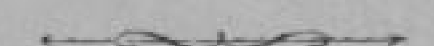


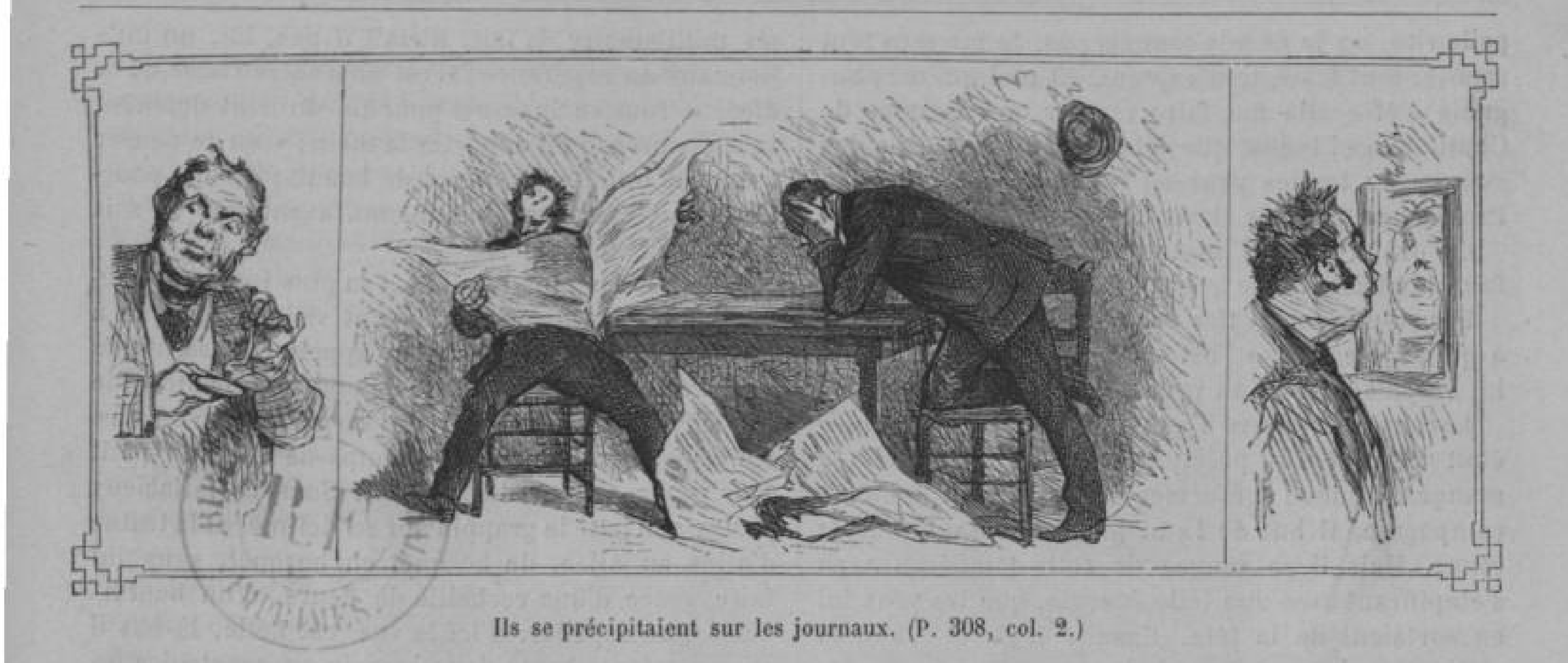
Fig. 2. — Anneau de Saturne.

Ce qui caractérise Saturne, c'est la présence d'un anneau entourant la planète et que vous apercevez sur la figure 1. En observant cet anneau avec des instruments puissants, on a reconnu qu'il n'était pas simple, mais qu'il était formé de plusieurs anneaux concentriques, ainsi que vous pouvez le voir sur notre figure 2. Lorsqu'on observe Saturne, on n'aperçoit pas toujours l'anneau tel que notre figure le représente; des effets de perspective nous montrent tantôt la partie supérieure, tantôt la partie inférieure. A certains moments même cet anneau n'apparait que comme une ligne droite coupant la planète en deux parties.

Outre l'anneau, il existe encore autour de Saturne des satellites, des lunes, au nombre de huit, qui portent les noms suivants : Mimas, Encelade, Téthys, Dioné, Rhéa, Titan, Hypérion et Japhet. Mimas n'est éloigné de Saturne que de 36 000 lieues, Japhet est dix fois plus éloigné de Saturne que la Lune ne l'est de la Terre. Nous vous recommandons d'observer, dans une lunette, Saturne et ses lunes durant le mois d'octobre. Cette planète passera au méridien tous les soirs vers 9 heures.

Albert Lévy.





Ils se précipitaient sur les journaux. (P. 308, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXI (suite).

En passant devant *Occidental Hotel*, il eut comme une velléité d'y entrer; mais *Occidental Hotel* lui parut au-dessous de sa nouvelle dignité. Il sentait poindre en lui mille fantaisies saugrenues, et comme un impérieux besoin de jeter l'argent par les fenêtres. « Pas assez de colonnes, pas assez de clochetons, dit-il en jetant un regard de pitié sur *Occidental Hotel;* ce qu'il nous faut, à nous, c'est le *Great Hotel!* »

Arrivé au Grand Hôtel, il demanda fastueusement une chambre au premier étage, et fut horriblement scandalisé de l'impudence du steward qui lui remit une clef avec la plus froide indifférence, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle. Une fois dans la chambre, il donna un tour de clef, retira ses bottes vernies, son élégante jaquette, et se jeta à corps perdu sur le lit. Pendant plus d'une demi-heure, il se débattit avec toutes les contorsions et toute la grâce d'un cachalot échoué sur un banc de sable.

Les quintes de fou rire et les quintes de suffocation se succédaient avec une rapidité et une énergie foudroyantes. Quand le rire devenait trop bruyant et menaçait de compromettre la dignité du rieur et de troubler la paix du *Great Hotel*, le rieur enfouissait sa tête dans le traversin ou s'enfonçait la couverture dans la bouche. Par moments, il y avait des accalmies, et le cachalot étendu sur le dos soufflait bruyamment, les yeux au plafond; puis il était repris de nouvelles convulsions et recommençait à rire et à suffoquer.

Au bout d'une demi-heure de ces exercices variés, il sentit qu'il était plus calme et que le démon du fou rire était exorcisé.

Il se mit, non sans peine, sur son séant, et regarda autour de lui. Ses yeux tombèrent sur l'armoire à glace qui reflétait le lit tout entier, y compris une figure gonflée et cramoisie, surmontée de cheveux en désordre. Une des pointes du faux-col (phénomène inexplicable!) était demeurée droite et ferme à son poste, semblable au juste d'Horace qui reste debout au milieu des ruines de l'univers. L'autre pointe était froissée et rabattue comme se rabat l'oreille du lapin quand il se livre à des pensées philosophiques, ou la feuille du bananier, quand elle approche de la décrépitude.

« Diable! » cria le colonel en se remettant brusquement sur ses pieds. Planté devant la glace, il répara de son mieux le désordre de sa toilette. Ensuite il enfila ses bottes, remit sa jaquette aux brillantes couleurs, ouvrit la fenêtre toute grande, et donna aux populations californiennes le spectacle d'un millionnaire occupé à réduire en fumée la plus grande quantité possible de tabac de Virginie.

Tout en fumant, il se disait : « Voilà qui s'ap-

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

pelle rire, ou je ne m'y connais pas. Je me sens tout reposé, tout frais, tout rajeuni. Et moi qui me plaignais d'être allé me faire étriller aux courses de Chattanooga ! Ingrat que j'étais. Et dire qu'il y a des gens assez impies pour ne pas voir le doigt de la Providence dans les choses de ce monde ! »

Ce drôle, dans l'infatuation du triomphe, osait faire le plaisant et le goguenard avec la Providence !

Plus d'une fois il tira sa montre; il était de ceux à qui la joie creuse l'estomac, et son déjeuner ne lui laissait plus qu'un vague et lointain souvenir.

Le coup de tonnerre d'un gong l'avertit que le dîner était servi, et il se précipita vers l'immense salle à manger. Pour se conformer aux usages de la bonne compagnie, il but de l'eau glacée pendant tout le repas. Mais il se vengea de cette tempérance en s'empiffrant avec une telle énergie, que les yeux lui en sortaient de la tête. Ensuite il fit une longue station au *bar;* et quand il en sortit, ses esprits étaient tellement égayés, qu'il résolut de faire une longue promenade.

Il se donna d'abord la satisfaction de retourner jeter un coup d'œil sur *son* palais de Montgomery-street, ensuite il s'abandonna au plaisir de flâner sans but. Des témoins dignes de foi affirment qu'il fut vu dans les terrains vagues, derrière le collége des Jésuites, chantant à tue-tête, et raclant les palissades avec sa badine, en manière d'accompagnement.

Ayant célébré son triomphe d'une manière digne de lui, il consacra une journée au repos, et alla renouveler ses adieux et ses recommandations à son bon ami Potomac.

Ensuite il reprit son vol vers l'Est et employa plusieurs semaines à tendre les fils de sa toile d'araignée. Quand il fut bien sûr que ses deux cohéritiers ne pourraient reparaître sans qu'il en fût aussitôt averti, il envisagea avec effroi la perspective d'attendre leur retour sans rien faire. Il n'avait plus de goût pour les affaires depuis qu'il comptait sur les millions du vieux Cob et, vu la modicité de ses ressources intellectuelles, l'oisiveté lui faisait peur.

Il se souvint alors de l'invitation de l'homme aux cochons de lait. Malgré le serment qu'il s'était fait de ne pas mettre les pieds à Oméga-Park, il fut tout heureux et tout aise d'y chercher un refuge contre lui-même.

Le seigneur d'Oméga-Park accueillit son vieux camarade à bras ouverts. D'abord son vieux camarade tombait comme une distraction au milieu de son fastueux ennui; ensuite la personne du vieux camarade avait subi de notables changements dedepuis leur dernière entrevue; on pouvait lui donner le bras sans rougir, avec la certitude que la valetaille ne ricanerait pas derrière les portes.

Enfin, le vieux camarade était d'une humeur charmante. Nul sentiment d'envie ne se mêlait aux éloges qu'il prodiguait à la magnificence princière d'Oméga-Park. Si l'homme aux cochons de lait était un millionnaire de fait, n'était-il pas, lui, un millionnaire en espérance ? C'est bien autre chose de se dire : « Tout ce luxe est pour toi du fruit défendu, tu n'y pourras jamais porter la main; » ou de penser à chaque minute du jour et de la nuit : « Voilà pourtant comme tu seras toi-même, avant que tu sois plus vieux d'un an ! »

L'épreuve la plus terrible et la plus justement redoutée des malheureux qui vont visiter des amis à la campagne, c'est ce qu'on appelle la *tournée du propriétaire*. En attendant le déjeuner ou le dîner, le propriétaire, qui est fier de sa propriété, déclare traîtreusement qu'on a le temps de faire un petit tour, pour gagner de l'appétit. Sous ce fallacieux prétexte, il jette le grappin sur sa victime, et la traîne d'allée en allée, de bosquet en bosquet, sans lui faire grâce d'une corbeille de fleurs, d'un boulingrin, d'un espalier. D'ici la vue est belle, là-bas il y a une plante rare; dans ce coin on construira un kiosque de plaisance; quant à la collection de rosiers, elle peut défier toute comparaison, Dieu merci ! elle a coûté assez cher.

La victime suit docilement son bourreau, bâille discrètement quand on ne la regarde pas, sourit faiblement quand on la regarde, et fait de vains efforts pour varier les formules de son admiration. Elle jette des regards significatifs du côté de la maison où le déjeuner doit être servi depuis une demi-heure, elle essaye d'abréger son supplice en enfilant des allées latérales; mais elle est aussitôt rappelée à l'ordre et au sentiment de sa misérable dépendance; elle emboîte le pas, mais elle sent avec horreur que son âme est en proie à une sorte de frénésie, et que les plus mauvais sentiments commencent à germer dans son cœur.

Oh oui ! c'est un terrible supplice que la tournée du propriétaire, surtout quand le soleil est ardent et le visiteur obèse.

Or le soleil était ardent, et le colonel Blotter obèse; de plus, le colonel était affamé et altéré. Néanmoins, il subit l'épreuve avec une intrépidité héroïque; bien plus, il semblait prendre un secret plaisir à prolonger la promenade, et à multiplier les questions; il s'informait volontiers du prix des choses, et cette attention délicate inondait de joie le cœur de l'homme aux cochons de lait. On ne regarde pas à l'argent quand il s'agit de bien faire les choses, mais on n'est pas fâché d'avoir occasion de dire qu'elles ont coûté les yeux de la tête.

« Après tout, le vieux Blott est un brave garçon, » se disait à part lui le propriétaire; et tout en se penchant pour débarrasser un arbuste de quelques feuilles mortes, il lançait de côté à son visiteur un sourire plein de bienveillance.

Le visiteur lui rendit son sourire, et tout en souriant il se disait : « Voilà juste une propriété comme il m'en faut une; le vieux Klinker s'y entend, je lui demanderai des conseils. »

Machinalement il tira son grand couteau de sa

poche, et se disposa à ouvrir certaine boite ovale, où s'enroulait un long serpent de tabac à chiquer; mais ses regards rencontrèrent ceux de Klinker, et il fourra précipitamment sa boite dans sa poche.

« Eh bien, qu'est-ce que vous faites? lui demanda Klinker en riant. Allez-vous vous gêner et faire des cérémonies? Vous êtes chez vous, mon vieux, mettez-vous bien cela dans la tête; et tenez, pendant que vous y êtes, coupez-moi une petite chique aussi, cela me rappellera le bon vieux temps. »

Les deux amis, plus intimes qu'ils ne l'avaient été depuis leur jeunesse, continuèrent leur promenade bras dessus bras dessous, la joue gonflée par une fluxion temporaire.

« Et dans la maison aussi, dit l'homme aux cochons de lait, qui se sentait en veine d'hospitalité, dans la maison aussi, vous pouvez... seulement, à cause des tapis qui ne sont pas précisément de la camelote, j'ai fait disposer des crachoirs dans toutes les pièces. »

Ils étaient arrivés sur une pelouse qui descendait jusqu'au Tennessee et qui s'échancrait en une petite baie d'une courbe très-gracieuse. Une estacade de pieux plantés très-près l'un de l'autre s'avançait obliquement à une vingtaine de pieds dans la rivière, en amont de la petite crique.

« La jolie baie! s'écria le colonel, dans un bel accès d'enthousiasme; mais pourquoi cette estacade? »

Le propriétaire prit un air grave, et toussa deux ou trois fois avant de répondre.

« Figurez-vous, dit-il enfin, qu'il m'est arrivé ici même une chose fort désagréable. Il y a eu un an au mois d'avril dernier, je montrais mon petit lopin de terre à une société choisie... il y avait des dames. Nous causions entre hommes, et ces dames marchaient devant. Tout à coup j'entends des cris, ces dames se sauvent, et je me précipite pour voir ce qui avait pu les effrayer. Le fait est que là, juste en dessous du saule pleureur; hum! Ce n'était certes pas un spectacle fait pour des dames, quoique le pauvre diable eût l'air d'un parfait gentleman. J'envoie un domestique chercher le coroner; enquête et tout ce qui s'ensuit; le jury déclare qu'il n'y a pas eu de violence et que la mort est purement accidentelle. Comme la rivière fait un coude, en amont le courant l'avait apporté là; et voilà justement pourquoi j'ai fait établir l'estacade qui rejette le courant au milieu de la rivière. Quant à lui, vous auriez dit qu'il dormait. Un homme comme il faut, tout à fait comme il faut, vêtu en gentleman, cheveux blancs coupés ras, barbe blanche, sauf une touffe de poils noirs au menton.



Il se débattit avec toute la grâce d'un cachalot. (P. 305, col. 1.)

— Pas d'autres signes ? demanda vivement le colonel.

— Si, une cicatrice en forme de V, au-dessus de la tempe droite, et une phalange de moins à l'un des doigts de la main gauche. »

« C'est le vieux Cob ! » pensa aussitôt le colonel, et tout endurci qu'il était, il ne put empêcher son cœur de battre avec violence. Il jugea inutile de pousser plus loin ses questions. Il en savait assez pour le moment; dès le soir même ou le lendemain, il irait prier le clerc du coroner de lui communiquer le procès-verbal de l'enquête.

Tout le reste de la journée il fut accaparé par son hôte, mais le lendemain, de bonne heure, il sortit furtivement du château, gagna Oméga-Prime, qui est à un demi-mille, et découvrit facilement la demeure du clerc.

L'enquête avait été très-bien faite, tout était décrit avec la dernière minutie. Le costume était bien celui que portait le vieux Cob le jour où le colonel l'avait vu. Le linge était marqué CC. Les poches avaient été retournées en route; « circonstance qui n'est pas rare, dit le clerc avec l'indifférence d'un homme du métier, les rôdeurs de rivière, les tireurs de sable, les pêcheurs et souvent aussi les conducteurs de trains de bois flotté, sont des gens qui n'ont guère de scrupules ! »

Le colonel fit un geste d'approbation, et commanda au clerc, moyennant finances, une belle copie du procès-verbal, dûment légalisée. Prière de serrer les lignes de manière à laisser de la place, en cas qu'on eût besoin de faire écrire un certificat au bas du procès-verbal.

Quand le colonel fut en possession de ce document authentique, il prétexta une affaire qui l'appelait à Nashville, et s'en alla tout droit chez le docteur Douglas. Le docteur Douglas le reçut avec une certaine hauteur et avec une défiance qu'il ne prit pas la peine de déguiser. Néanmoins, quand il eut pris connaissance du procès-verbal, et qu'il en eut pesé chaque mot en particulier, il trempa sa plume dans l'encrier, et déclara qu'il reconnaissait avoir voyagé telle année et tel jour, de Nashville à Chattanooga, avec la personne ci-dessus décrite, dont d'ailleurs il ignorait le nom et la condition.



« Tra deri dera ! chantonna le colonel en descendant l'escalier du docteur. Dire que nous n'aurons même pas la peine d'attendre après notre héritage. Ah ! mes chers associés, qu'il me tarde de vous serrer dans mes bras. J'ai la preuve authentique du décès, vous avez le testament; pressons-nous, pressons-nous ! jamais affaire ne fut si simple et si facile à régler. »

Une heure après, il était en route pour Chattanooga, décidé à faire de la villégiature à outrance, et à étudier jusque dans le moindre détail l'agréable métier de millionnaire, sous la haute direction de l'homme aux cochons de lait.

XXII

Kit sauve un prince et daigne consentir à recevoir la visite d'un général.

Si le colonel Blotter s'impatientait de ne pas voir arriver l'héritage, MM. King et Triquet de leur côté s'impatientaient de ne pas voir arriver l'héritier.

Le colonel tuait le temps de son mieux, en faisant de la villégiature à outrance et en étudiant à fond le métier de millionnaire oisif. Il faisait des progrès étonnants; et si parfois il lui arrivait encore de cracher sur les tapis somptueux de son hôte, c'était par pure distraction, et il avait assez appris les belles manières, pour s'en excuser avec force jurons ; évidemment les jurons étaient de trop, mais il n'en restait pas moins ce fait établi, c'est que le colonel avait appris à faire des excuses; le reste viendrait plus tard. Un vieil écolier à tête dure n'apprend pas en un jour à connaître dans toutes ses nuances et dans toutes ses délicatesses le code si compliqué de la civilité puérile et honnête.

MM. King et Triquet tuaient le temps de leur mieux, en faisant des affaires. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Le Havre est une ville charmante, pleine d'animation et de mouvement en temps ordinaire; les préoccupations de la guerre et les préparatifs de défense avaient décuplé le mouvement, et transformé l'animation en une fièvre ardente. Mais les deux associés connaissaient trop bien le prix du temps pour se contenter de regarder remuer les autres, et pour contempler, les bras croisés, le fourmillement de la foule. Cette occupation qui n'en est pas une fait les délices du flâneur, mais ces deux messieurs n'avaient jamais connu la flânerie que de nom.

S'ils se précipitaient sur les journaux, c'était sans doute pour connaître les péripéties de la grande lutte, à laquelle Kit s'intéressait comme un bon Français, et Tommy comme un brave ami qui a fini par adopter les préférences de son ami. Mais ils cherchaient surtout à découvrir quelques indices qui pussent les mettre sur la trace de l'oncle Placide et de son neveu.

S'ils couraient aux avant-postes, ce n'était pas pour le vain plaisir de voir remuer de la terre, creuser des fossés, planter des palissades; c'était pour voir les nouveaux arrivants, qui, par mesure de précau-

tion, n'entraient que sous escorte et après avoir décliné leurs noms et qualités.

Mais ils avaient beau lire les journaux et courir aux avant-postes, et, par surcroît de précaution, sonner à la porte de M. Berger, le sort de l'oncle et du neveu restait pour eux le plus obscur et le plus irritant de tous les mystères.

L'ennemi se répandait sur la surface du sol comme un fleuve débordé, les communications devenaient de plus en plus périlleuses et difficiles.

Moitié pour se distraire, moitié pour s'entretenir la main, ces messieurs faisaient de fréquentes excursions en Angleterre et entamaient des relations avec de nouveaux correspondants. Mais leur impatience les empêchait de demeurer plus de deux ou trois jours chaque fois ; à bout de patience, ils revenaient toucher barre en France, et seraient repartis complétement désappointés s'ils n'avaient eu l'immense satisfaction de contribuer pour leur part à la défense du pays, en invitant par de fréquentes dépêches l'honnête Forkham, de New-York, à y introduire une grande variété de *dry goods*.

A deux reprises même, ils eurent le plaisir de voir de leurs propres yeux arriver à bon port d'étranges cargaisons de barils d'huîtres qui ressemblaient étonnamment à des canons de gros calibre, et des noix de coco d'une forme si nouvelle qu'on les eût prises de loin et même de près pour des boulets ou pour des bombes.

Et ils réjouissaient à leur tour le cœur de l'honnête Forkham en lui faisant savoir par le télégraphe que ses huîtres marinées et ses noix de coco avaient fait prime sur le marché, et que ses clients le priaient en grâce de multiplier ses envois.

« C'est déjà quelque chose, » disait le brave Kit en se frottant les mains; à quoi le sage Tommy répondait invariablement : « Oui, mais cela ne suffit pas. »

Un jour qu'ils revenaient de Londres tout moulus à la suite d'une horrible traversée et trempés comme deux tritons, ils aperçurent un des commis de M. Berger qui les attendait sur la jetée.

Le commis ne perdit point son temps en souhaits de bienvenue ou en compliments de condoléance sur l'état misérable où la fureur de la mer les avait réduits. « M. Berger désire vous parler tout de suite, » dit-il précipitamment, et il se sauva aussi vite que ses pauvres vieilles jambes pouvaient le porter, pour voir défiler des mobiles qui partaient pour une destination inconnue. Il venait d'apprendre que son fils faisait partie de l'expédition.

Les deux associés, Kit en tête et Tommy en serre-file, firent une trouée dans la cohue des badauds et pénétrèrent tout essoufflés dans le cabinet de M. Berger.

« J'ai reçu de graves nouvelles, dit-il sans préambule. M. Émile Charlier a été arrêté pour avoir défendu son oncle contre un officier allemand qui l'avait bousculé brutalement. Il est en prison, et le bruit court à Versailles que les Allemands ont l'intention de le fusiller pour l'exemple. »

Kit devint tout rouge et se mordit les lèvres. Tommy se recueillit un instant et demanda au banquier s'il était bien sûr que ce ne fût pas là un de ces faux bruits qui...

« Ce n'est malheureusement pas un faux bruit, répondit le banquier en jouant machinalement avec son canif, je tiens la nouvelle d'une personne digne de foi qui arrive de Versailles. C'est un conseiller à la Cour de Paris, qui voyageait en Italie quand la guerre a éclaté. Il a été retardé par une inondation du Pô, et quand il est arrivé pour occuper son poste à la Cour, les portes étaient fermées : Paris était bloqué. Il a séjourné assez longtemps à Versailles, faisant des démarches auprès de M. de Bismarck, du prince Fritz et du roi, pour obtenir de rentrer. On l'a traîné longtemps et on a fini par lui refuser la faveur qu'il demandait. Quand il est parti de Versailles pour revenir au Havre où il a des parents, le jeune homme venait d'être arrêté, toute la ville était en rumeur; on paraissait s'intéresser beaucoup à lui. »

Tommy, le prudent homme d'affaires, ouvrait la bouche pour demander à M. Berger si le conseiller à la Cour ne s'était pas trompé sur l'identité des personnes, lorsque Kit lui mit vivement la main sur le bras.

« Tommy, dit-il avec vivacité, c'est une véritable grossièreté de ma part de vous couper la parole, mais pardonnez-moi pour une fois, il faut absolument que je dise quelque chose qui m'étouffe. Tommy, soyez témoin que je me repens amèrement des plaisanteries que je me suis permises sur le jeune garçon, vous savez, dans le train de Bruxelles, devant cet honnête homme qui avait des cheveux verts. J'ai donné à entendre que je le trouvais trop prudent pour son âge. Je m'en voudrai toujours d'avoir proféré une calomnie pareille et d'avoir fait de la peine à cette honnête créature à cheveux verts. M. Émile Charlier est un brave; tout seul, sans armes, au milieu d'une armée ennemie, il a osé défendre son oncle; c'est très-beau cela. Je suis content qu'il l'ait fait, oui, parbleu, j'en suis content. Vous ne dites rien, Tommy, est-ce que vous n'êtes pas content aussi? Est-ce que vous ne trouvez pas qu'il a agi en homme de cœur?

— En homme de cœur, certes, répondit Tommy d'un ton grave, mais pas en homme de tête.

— Alors vous le blâmez.

— Eh non! je ne le blâme pas; seulement je regrette, pour son oncle et pour lui, qu'il n'ait pas su dompter sa colère et qu'il se soit mis dans une situation si terrible. »

L'exaltation de Kit tomba d'un seul coup.

Après avoir réfléchi quelques instants, il reprit d'une voix étranglée par l'émotion : « Vous ne pouvez pas penser qu'ils auraient le cœur de le fusiller. il était dans son droit.

— En temps de guerre, dit M. Berger avec amertume, la force prime le droit.

— Mais ce garçon-là n'est pas le premier venu ; on ne fusille pas avec aussi peu de cérémonie l'héritier de deux millions de dollars.

— Je ne veux pas, reprit M. Berger, accuser nos ennemis de tuer pour le plaisir de tuer. Ils veulent faire des exemples et inspirer la terreur ; c'est justement parce que ce garçon-là n'est pas le premier venu que l'exemple frapperait davantage, et c'est là ce qui m'effraye. Quant aux deux millions de dollars, quel effet voulez-vous qu'ils produisent sur des gens qui ne savent pas le premier mot de cette histoire d'héritage? »

Kit assena un grand coup de son poing droit dans la paume de sa main gauche. « Tommy, dit-il, si vous êtes de mon avis, nous allons partir tout de suite pour Versailles.

— J'y pensais, » répondit Tommy.

Kit se leva comme s'il avait été poussé par un ressort. Tommy lui fit signe de se rasseoir et lui dit : « Vous voyez, par l'exemple du jeune Charlier, ce que peut coûter un mouvement généreux ; je ne vous emmène qu'aux conditions dont nous étions déjà convenus quand nous partions pour Nancy.

— Vous avez ma parole, répondit Kit sans hésitation; non-seulement vous avez ma parole, mais encore je vous préviens que vous serez surpris de ma patience à tout supporter. Il s'agit d'arriver à Versailles et d'y arriver à temps ; n'ayez pas peur que j'allonge le voyage par la moindre incartade. »

Les deux amis prirent tout juste le temps de quitter leurs vêtements trempés et de boucler leurs valises, pendant que M. Berger s'occupait de leur procurer des sauf-conduits. Kit tint parole, et si le voyage fut long et fatigant, ce ne fut pas du moins par sa faute.

A suivre. J. Girardin.

LETTRE D'UN AIEUL A SON PETIT-FILS

Monticello, 21 février 1825.

« Cette lettre sera pour vous comme si elle venait du séjour des morts. Celui qui vous l'écrit sera dans le tombeau avant que vous puissiez peser ses conseils. Votre tendre et excellent père m'a demandé de vous adresser quelque chose qui pût exercer une influence favorable sur la direction de votre vie. Peu de mots suffiront si vous y apportez de votre côté de bonnes dispositions. Adorez Dieu, vénérez et chérissez vos parents, aimez votre prochain comme vous-même, soyez juste, soyez sincère ; ne murmurez jamais contre les voies de la Providence ; ainsi, la vie dans laquelle vous êtes entré sera pour vous une introduction à une félicité ineffable et éternelle. S'il est permis aux morts de prendre part encore aux choses de ce monde, je vous suivrai dans tous les actes de votre vie. Adieu. »

Cet aïeul qui, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, l'année même qui précéda sa mort, traçait pour son petit-fils, encore enfant, des lignes si sages, si fermes, si chrétiennes, portait dans son pays un nom justement célèbre. Il s'appelait Jefferson, et fut le troisième président de la République des États-Unis.

Après avoir pris une part glorieuse à l'insurrection des colonies contre la métropole, il rédigea la déclaration d'indépendance en 1776, et fut envoyé en France avec Franklin, en 1783.

Deux fois président en 1801 et en 1805, il refusa une continuation de pouvoir qui eût été contraire aux lois de son pays et eut la grande gloire de mourir pauvre après avoir été pendant huit ans le chef suprême d'un grand pays.

Mais le trait qui devra vous toucher particulièrement dans cette belle existence, c'est l'amour de Thomas Jefferson pour la France et pour les Français.

« Je ne puis quitter ce grand et bon peuple français, écrit-il quelque part dans ses *Mémoires*, sans exprimer ce que je pense de sa prééminence sur toutes les nations de la terre. Je n'ai jamais connu d'inclinations plus bienveillantes, ni plus de chaleur et de dévouement dans les relations intimes. La bonté, la prévoyance des Français pour les étrangers sont sans égales, et l'hospitalité de Paris surpasse tout ce que j'aurais cru praticable dans une grande cité. Leur supériorité dans les sciences, les dispositions communicatives de leurs savants, la politesse générale des manières, l'aisance et la vivacité de leur conversation, donnent à leur société un charme qu'on ne trouve pas ailleurs.

» En comparant cette nation à toutes les autres, on recueille en sa faveur le même témoignage qui valut le prix à Thémistocle, après la bataille de Salamine; chacun des chefs s'adjugea à lui-même le premier prix de la valeur, et décerna le second au général athénien. Interrogez de la même manière un homme qui a voyagé, à quelque nation il appartienne, et demandez-lui dans quelle contrée sur la terre il préférerait passer sa vie, il vous répondra :

« Dans ma patrie, sans doute, où j'ai tous mes parents, toutes mes relations, où je retrouve mes premières affections et les plus doux souvenirs de ma vie.

— Mais en second lieu, quel serait votre choix?

— La France, » répondra-t-il sans hésiter.

Marie Maréchal.

LES NUBIENS

Le Jardin d'acclimatation, désireux d'offrir chaque année à la population parisienne un élément de curiosité nouvelle, s'est dépassé cette année d'une façon brillante. Après les lions marins, les orangs-outangs, les troupes de girafes, son habile directeur vient de faire venir du centre de l'Afrique une véritable caravane de chameaux, d'éléphants, d'autruches, qui a été amenée jusqu'à Paris par ses conducteurs indigènes.

Ces conducteurs nous ont donné un spectacle des plus intéressants, et la foule a afflué pendant plusieurs semaines au Jardin pour admirer ces sauvages enfants du désert qui, montés sur leurs chameaux, se promenaient au milieu des curieux en quêtant assez naïvement une offrande. Chacun s'extasiait sur leur allure élégante, leur beauté relative, malgré leur peau noire; mais on les eût bien plus fêtés et admirés si l'on avait su que ces nègres n'étaient autres que les fameux Hamran de la Nubie.

Les Hamran sont une des principales tribus qui campent dans la vallée de l'Atbara, magnifique rivière du bassin du Nil. Malgré leur peau noire, ce ne sont pas des nègres; ils appartiennent comme les Abyssins à la belle race galla.

Si ce n'est par leur chevelure, qu'ils portent beaucoup plus longue, et qui, séparée sur le milieu de la tête, est divisée en longues boucles pendantes, les Hamran ne diffèrent en rien des Arabes de cette région. Comme tous les autres, ils sont armés de l'épée et du bouclier. Celui-ci n'est pas toujours le même; il y en a de deux sortes : l'ovale étroit et la rondache. C'est du bouclier rond que les Hamran font usage. Quant aux épées, elles ont partout la même forme : une lame très-longue, à deux tranchants, ayant plus de quatre centimètres de large, et, comme poignée, tout simplement une croix, dont la traverse constitue la seule garde. L'épée des aggagirs ne se distingue des autres que parce qu'elle est entourée, à partir du croisillon, sur une longueur de neuf pouces, d'une corde très-serrée qui permet de la saisir avec la main droite, tandis que la poignée est tenue par la main gauche; elle devient ainsi une épée à deux mains.

Les Hamran qui ne sont pas assez riches pour avoir des chevaux ne se mettent que deux pour chasser l'éléphant. Ils s'arrangent de manière à surprendre la bête de dix heures à midi : c'est le moment où elle repose; si elle ne dort pas, elle est au moins peu vigilante et d'une approche facile. L'éléphant est-il endormi, l'un des chasseurs se dirige en rampant vers la tête de l'animal, et d'un seul coup en détache la trompe qui est allongée par terre. La victime se lève aussitôt; mais, affolé par cet affreux réveil, l'éléphant ne sait pas poursuivre les chasseurs. Le sang coule à flots de sa blessure; une heure après il est mort. Si l'animal est éveillé, c'est par derrière qu'on l'attaque. Les deux jarrets sont alors tranchés l'un après l'autre, et, de même que dans le cas précédent, l'hémorrhagie ne tarde pas à tuer le colosse.

Néanmoins, disons-nous, cette méthode est celle des pauvres. Sitôt que la vente de l'ivoire leur permet de se monter, les chasseurs exercent leur art d'une manière plus lucrative et plus brillante. Trois cavaliers partent avant le jour et vont lentement à la recherche de la bête. Une fois sur la piste, ils la suivent d'une allure rapide. Vingt milles peut-être les séparent des éléphants; peu importe ! La troupe est enfin découverte; le vieux mâle qui donnera le plus d'ivoire est choisi, la chasse est engagée. Après une courte poursuite, la bête se retourne, les cavaliers s'éparpillent et fuient devant elle. Dès que l'éléphant les abandonne, ils reprennent la chasse; et l'animal, qui s'est sauvé, fait tête une seconde fois. L'un des aggagirs qui a cette mission particulière s'approche alors de l'éléphant dont il absorbe l'attention. La bête exaspérée reprend l'offensive et charge à toute vitesse. C'est le moment pour les chasseurs d'appeler à eux tout le sang-froid, toute l'habileté qu'ils possèdent.

Sir Samuel Baker, le célèbre explorateur de l'Afrique centrale, nous a décrit une de ces scènes émouvantes à laquelle il a assisté alors qu'il parcourait la vallée de l'Atbara en compagnie de quelques-uns des plus célèbres aggagirs de la tribu des Hamrans.

« L'éléphant était toujours en face de nous, immobile comme une statue. Excepté ses yeux, qui se dirigeaient vivement de tous côtés, pas un de ses muscles ne bougeait. Taher et Ibrahim, l'aîné et le plus jeune des quatre frères Chériff, prirent l'un à droite, l'autre à gauche et allèrent se rejoindre derrière l'éléphant, à vingt pas de celui-ci.

» J'accompagnai Taher, qui me fit placer à la même distance, mais à gauche de l'animal. Vis-à-vis de l'éléphant étaient les deux autres frères, dont le célèbre Rodar, l'homme au bras desséché. Quand tout le monde fut à son poste, Rodar s'avança lentement vers l'ennemi qui attendait l'occasion de le saisir. Il montait une jument rouge admirablement dressée, qui comprenait à merveille sa mission périlleuse. Lentement et froidement elle s'approcha de son terrible adversaire jusqu'à n'être plus qu'à sept ou huit mètres de la tête du colosse. Celui-ci n'avait pas fait un mouvement et gardait son immobilité. La mise en scène était superbe : chacun de nous à sa place; pas un mot, pas un geste, la jument le regard fixé sur le vieux mâle et cherchant à pressentir l'attaque, le chasseur calme et froid sur sa monture et les yeux rivés sur ceux de l'énorme bête.

» Au milieu du silence, la jument se mit à ronfler, puis avança d'un pas. Je vis remuer l'œil de l'élé-

phant. « Garde à vous, Rodar! » m'écriai-je. Poussant un cri aigu, l'éléphant se précipitait comme une avalanche. La jument pirouetta, et, franchissant pierres et rochers, emporta le petit Rodar, qui, penché en avant, regardait par-dessous l'épaule la bête formidable s'élancer vers lui. Je crus un instant qu'il n'échapperait pas; si sa jument avait bronché, il était perdu; mais en quelques bonds elle prit l'avantage; et Rodar, regardant toujours en arrière, conserva la distance qui le séparait de l'ennemi, distance si faible qu'il y avait à peine quelques pieds entre la croupe de l'animal et la trompe de l'éléphant.

» Pendant ce temps-là, rapides comme des faucons, Taher et Ibrahim suivaient la bête, évitant les arbres et franchissant les obstacles avec une extrême adresse. Arrivés sur un terrain libre, ils précipitèrent leur course et rejoignirent l'éléphant qui, entraîné par la poursuite, ne s'occupait que des fugitifs. Quand il fut sur les talons mêmes du colosse, Taher sortit l'épée du fourreau et la saisit à deux mains, en sautant de cheval, pendant qu'Ibrahim s'emparait de sa monture. Il fit deux ou trois bonds, l'épée étincela au soleil, un bruit sourd suivit l'éclair et l'éléphant s'arrêta : la lame avait coupé le tendon et entamé l'os profondément à trente centimètres au-dessus du pied. Taher avait fait de son côté un saut rapide : d'un bond il s'était remis en selle. Rodar fit volte-face, et, comme au début, se trouva vis-à-vis de l'éléphant. Sans descendre de cheval il ramassa une poignée de sable qu'il jeta à l'animal furieux. Celui-ci voulut reprendre sa course, mais impossible : le pied disloqué revint en avant comme une vieille pantoufle. Quittant de nouveau la selle, Taher frappa la seconde jambe; cette fois c'était le coup de mort : l'artère était ouverte, et le sang jaillissait de la blessure à flots saccadés. »

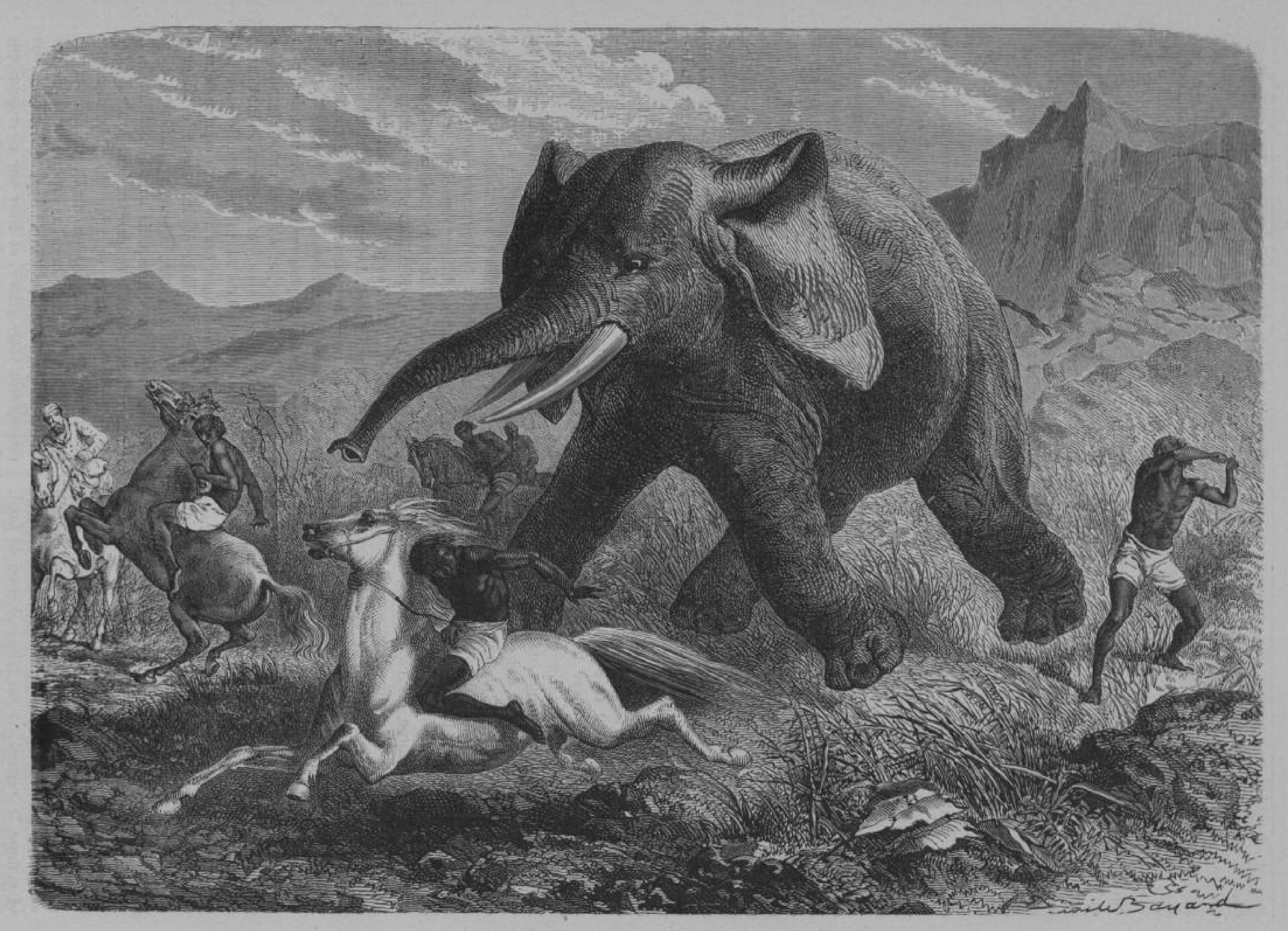


Nubien Hamran. (P. 311, col. 1.)

Sir Samuel Baker, continuant ses courses avec les Hamran, assista à des chasses non moins extraordinaires, poursuites à cheval du rhinocéros et de la girafe, rencontre à l'épée avec le lion. « En un mot, dit-il dans son livre, ces bons Sahariens si doux, si bienveillants, sont de véritables héros doublés de centaures. »

LOUIS ROUSSELET.





Chasse de l'éléphant à l'épée par les Nubiens Hamran. (P. 311, col. 1.)

ANIMAUX NUISIBLES

Nous entendons par animaux nuisibles tous ceux qui font la chasse au gibier; ce sont des braconniers qu'un bon chasseur ne doit jamais laisser passer sans essayer de les détruire. Ce n'est pas toujours facile, mais au moins, lorsque vous en rencontrez, ne ménagez pas votre poudre et votre plomb; tuez, tuez, c'est autant de gibier que vous vous réservez par la suite.

Parlons d'abord du chat devenu sauvage, et qui est sans contredit l'animal destructeur par excellence. Nous le ferons passer même en première ligne, avant le renard, qui est cependant un bien terrible braconnier. Le chat a en quelque sorte plus de ruse, il a, dans tous les cas, plus d'adresse et surtout plus de patience, car le chat, pour être bien certain de ne pas manquer la pauvre victime qu'il guette, attendra des heures entières une bonne occasion; il est d'autant plus terrible destructeur qu'il est plus gourmet, et une fois qu'il a goûté au gibier, il ne rentre plus chez son maître, ne quitte plus le bois et ne veut plus d'autre nourriture. Un avantage qu'il a encore sur le renard pour détruire plus sûrement, c'est qu'il y voit aussi bien la nuit que le jour; de plus le sens de l'ouïe est ce qu'il a de mieux perfectionné: aussi n'est-ce pas tant par l'odorat, qui est très-peu développé, qu'il se trouve guidé pour trouver le gibier, que par le bruit des pas de sa victime. Lorsque vous entendrez les pies faire tapage, cela vous indiquera le plus souvent la présence d'un chat dans un arbre; rapprochez-vous de ces oiseaux et, ainsi guidé, vous ne serez pas longtemps sans découvrir votre voleur. Bien des chiens d'arrêt sentent au bois la présence du chat: immédiatement ils prennent la piste, donnent de la voix comme les chiens courants, et ne sont pas longtemps à le faire débusquer; au bout de quelques bonds le chat grimpe sur un arbre, le chien aboie alors avec plus de vigueur et attend l'arrivée de son maître qui, en chasseur consciencieux et conservateur, tue le maraudeur à bout portant.

Après le chat, nous citerons le renard, puis la fouine, la belette, le putois, l'épervier, la buse, la pie et le geai.

Nous allons dire un mot de tous ces braconniers, en insistant sommairement sur leurs mœurs et leurs allures, afin que le chasseur puisse mieux les surprendre et en approcher; nous ne parlerons pas du renard, quoiqu'il soit cependant l'animal le plus nuisible au gibier; nous n'en parlerons pas, parce que vous savez tous comment on le chasse, et qu'il est classé dans la chasse dite aux chiens courants; et comme le renard est un très-joli coup de fusil, nous pensons avec raison et nous sommes bien persuadés que le chasseur le plus novice ne le laissera pas passer sans faire tous ses efforts pour le tuer.

La fouine, qu'on place avec raison dans l'ordre des carnassiers, est ce gracieux petit animal à la couleur fauve noirâtre avec une grande tache blanche sous la gorge, long d'environ $0^{m},38$. Son corps est bas sur pattes, ses jolies petites dents canines et ses ongles pointus dénotent parfaitement l'animal carnassier ne s'attaquant qu'aux animaux vivants, et pour mieux les savourer et les déguster bien à son aise, elle a, quoique bien petite, la force de les emporter dans sa retraite; souple, adroite, légère, la fouine bondit plutôt qu'elle ne marche, chasse principalement la nuit. Les chiens courants donnent de la voix sur le passage de la fouine, mais elle ne fuit pas bien loin, et tourne presque toujours dans le même endroit. Etant serrée de trop près, elle s'élance souvent sur un arbre. Ainsi, chasseur, si vos chiens sont tombés en défaut, ayez bien soin d'examiner les arbres qui les entourent, vous ne serez pas surpris d'y retrouver votre ennemie. Cette jolie petite bête si rapace est surtout très-friande d'œufs: aussi tous les œufs de caille ou de perdrix qu'elle trouve sont-ils bientôt détruits. Lorsqu'on peut reconnaître le passage qu'elle suit habituellement, on y jette çà et là quelques boulettes faites avec du levain de pâte et du sel ammoniacal dont l'odeur les attire et qui est pour elle un poison violent.

La belette ne s'attaque qu'au menu gibier et est aussi à redouter que la fouine; elle est très-avide d'œufs et ne craint pas d'entrer dans les terriers de lapin et de détruire les petits; elle s'attaque même aux levrauts, et, quoique plus petite que la fouine (de $0^{m},15$ à $0^{m},20$), elle est encore plus à craindre.

Le putois, dont la taille est d'environ $0^{m}, 50$, a son pelage brun en dessus, fauve sur les flancs et en dessous, son museau est blanc; il préfère la perdrix à tout autre gibier, et la surprend la nuit sur ses œufs. Aussi, lorsqu'on sait où se trouvent des nids de perdrix, on place des piéges tout autour, et on le prend très-facilement. Le putois ne sort de son terrier que la nuit; le chasseur aura donc très-peu l'occasion de le tuer au fusil.

Maintenant nous passons aux oiseaux les plus destructeurs de gibier, et d'abord nous citerons les éperviers et les buses, et se confondant avec ceux-ci et presque de la même famille, les tercelets et les émouchets, ces oiseaux de proie détruisent aussi bien le gibier à plume que le gibier à poil. Etant très-méfiants, ils sont très-difficiles à approcher; cependant, lorsqu'ils sont bien affamés, il leur arrive souvent de fondre sur leur proie à portée du fusil. Ne vous occupez plus du gibier ni même de votre chien, s'il est en arrêt, ne laissez pas échapper une aussi belle occasion que vous ne retrouverez peut-être de longtemps, tandis que vous retrouverez votre gibier, et tirez sur ce voleur qui vient presque à votre barbe vous enlever ce que

vous avez eu souvent tant de mal à trouver.

Viennent ensuite les pies, les geais. La pie attaque les perdrix, les lapereaux et même les levrauts; on ne peut l'approcher que par ruse, car elle est très-méfiante. Vous ne l'aborderez de manière à pouvoir la tirer qu'en vous masquant derrière une haie en faisant le moins de bruit possible; elle est toujours inquiète et disposée à ne jamais rester en place; on peut l'attirer en imitant le cri de la chouette ou du hibou. Cependant elle peut rendre service au chasseur et voici en quelle circonstance : Sa curiosité loquace indique souvent la remise d'un lièvre : si elle l'a aperçu au gîte dans le bois, elle y fait tapage, appelle ses compagnes, attire ainsi le chasseur et cause souvent la mort du malheureux lièvre. Le geai est moins méfiant et on peut l'approcher et le prendre au piége plus facilement; il est aussi moins à craindre que la pie pour le gibier : n'ayant pas la force nécessaire pour attaquer, il se contente de dévorer les œufs de perdrix et de caille et ne fait la chasse qu'aux petits oiseaux.

Mettez donc à profit mes conseils, vous, jeunes chasseurs, et vous, chasseurs insouciants, ne craignez pas, même fatigués, de vous détourner de votre chasse, si l'occasion se présentait, pour surprendre et tuer votre ennemi aussi bien que celui du gibier, et pour cette raison-là surtout.

SPOL.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XIV

Le major Steingold perd son procès. — Le Père Fleury et les Iroquois.

« Nous fûmes très-surpris en arrivant, reprit M. de Kildare. Au lieu de trouver le baron Annibal de Montluc tout seul avec deux hommes, comme il l'avait annoncé, nous vîmes un camp de sauvages et des feux innombrables. J'en eus même quelque inquiétude ; mais Montluc me rassura.

» Pied-de-Cerf, notre ami l'Algonquin, sonna de la trompe. Aussitôt on lui répondit du camp.

« Ce n'est rien, me dit Montluc : ce sont nos amis les Algonquins. Mais qu'est-ce qui a pu amener là ces braves gens? Mon père voulait venir seul. »

» Au même instant le vieux baron de Montluc qui nous attendait sur le bord du lac nous vit arriver et fit trois pas en avant pour nous recevoir.

» Après les premiers embrassements, Montluc le Rouge dit : « Mon père, je vous ai fait attendre.

— Cinq jours seulement, répondit le vieux baron, et je craignais d'attendre bien davantage; mais, comme tu vois, je n'ai pas perdu de temps. J'ai fait avertir nos amis les Algonquins que j'avais besoin de leurs services. Ils sont venus avec empressement et les voilà... Monsieur de Kildare, je suis heureux de vous revoir. Charlot m'a dit que vous aviez très-bien fait dans l'affaire du fort d'Hudson. Je n'attendais pas moins de vous et du sang des O'Brian qui coule dans vos veines. »

» Ce compliment me transporta d'aise, mais je n'eus guère le temps de répondre, car sans perdre une minute il se fit raconter toute l'expédition, approuva l'ensemble, blâma quelques détails et en particulier l'imprudence que son fils avait eue de charger Charlot et Buffalo de l'incendie du *Valorous*... De quoi Montluc le Rouge s'excusa modestement sur l'indomptable témérité de Charlot...

» Cela fait, le vieux baron dit d'un ton de commandement : « Dormez. Vous partirez à cinq heures du matin. Les Algonquins vont garder les prisonniers. »

» Alors le major von Steingold, qui depuis notre départ de la baie d'Hudson n'avait pas soufflé mot, et avait au contraire rempli avec exactitude les modestes fonctions que Montluc le Rouge lui avait confiées, s'avança vers le vieux baron Annibal, le salua et dit :

« Monsieur le baron, je viens me plaindre à vous.

— De qui ?

— De votre fils ! »

» Annibal le regarda de côté et appela Montluc le Rouge.

« Maintenant, dit-il, parlez ! »

» Le major westphalien reprit :

« Il m'a traité d'une façon indigne, monsieur le baron, d'une façon qui déshonore en ma personne la noblesse allemande tout entière. »

» Et il expliqua que Montluc l'avait forcé de cirer ses bottes depuis douze jours.

« Vraiment ! dit le vieux baron. Et pourquoi ? »

« Alors Montluc le Rouge expliqua qu'avant l'assaut Steingold l'avait menacé de le faire pendre s'il ne capitulait pas.

» Le baron fronça les sourcils.

« Et enfin, demanda-t-il encore, est-ce à coups de bâton, à coups de fouet ou de quelque autre façon qu'il vous a forcé de cirer ses bottes ?.. Comment s'y prenait-il enfin ?

— Il avait défendu qu'on me laissât manger avant que les bottes fussent cirées.

— Et vous avez obéi ?

— Comment aurais-je pu désobéir dans un pays où l'on ne voit que de la neige et de la glace ?...

— Eh bien, Steingold, rendez grâce à la douceur de mon fils et à sa générosité, car si vous m'aviez fait, à moi, la menace que vous lui avez faite, non-seulement vous auriez ciré mes bottes pendant un mois, mais je vous aurais fait pendre ensuite. »

« A ces mots le pauvre Steingold frémit et se retira

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267, 282 et 298.

suivi du vieux Buffalo, qui lui dit pour le consoler :

« Major trop bête. Langue trop longue. Éviter le *Grand Ours noir*... (C'est le nom que les sauvages du Canada donnent au vieux baron de Montluc.) Main ouverte et pleine de présents pour l'ami, *Grand Ours noir*. Épée nue, poing fermé pour l'ennemi. Généreux toujours, mais pas pardonneur. Et dur comme fer, tranchant comme acier. »

» Je ne m'arrêtai pas à écouter les autres exhortations de Buffalo, qui s'amusait, je crois, à redoubler la frayeur du Westphalien, et sur un signe du vieux baron Annibal, j'allai le rejoindre avec son fils. Là nous tînmes conseil, ou plutôt il nous donna ses ordres.

» Il dit d'abord à son fils : « Je suis content de toi, Rougeot... (C'était son mot d'amitié.) Tu as mené ta troupe vite et bien. C'était nécessaire d'ailleurs, car autour de nous tout s'écroule. Le Roi n'envoie pas de renforts. Le ministre Pontchartrain écrit à M. de Frontenac, gouverneur de la colonie, qu'il compte sur son courage et ses talents administratifs et militaires. Frontenac à son tour lève les épaules, m'envoie la dépêche et m'écrit qu'il n'a plus d'hommes ni d'argent, qu'un parti de trois cents miliciens a été surpris et battu par l'armée anglaise, que la moitié de ces pauvres gens a péri après un combat terrible, que le reste a été pris et conduit à Boston, où d'ailleurs ils sont bien traités. Il ajoute qu'il n'a plus d'espérance qu'en moi et qu'il faut lui donner tout, même des armes et de l'argent... Tu vas donc partir...

— Seul, mon père ?

— Non, avec M. de Kildare.

— Pour Québec ?

— Non. Pour la Tour-Montluc. Tu verras ta mère, ta sœur et Lucy. Tu les embrasseras, tu prendras cinq cent mille livres en onces d'or d'Espagne, de celles qui me viennent du fameux galion que j'ai pris autrefois à l'Amirauté de Castille et que le défunt cardinal Mazarin voulait me voler comme un misérable Sicilien qu'il était. Tu porteras cela par eau, à Québec, avec deux cents fusils, de ceux que tu as pris dans le fort. Les autres resteront dans notre arsenal pour armer nos amis Algonquins dont la plupart n'ont que des flèches.



Pied-de-Cerf sonna de la trompe. (P. 315, col. 1.)

— Mais vous, mon père ?

— Ne t'inquiète pas de moi. Je reste avec mes sauvages et tes prisonniers que je vais conduire moi-même à trente lieues de Boston. De là je proposerai l'échange de nos malheureux miliciens.

— Mais, monsieur le baron, osai-je dire, nos prisonniers sont trois fois plus nombreux que ceux des Anglais... La partie n'est pas égale.

— Mylord Kildare, répondit-il, vous ne connaissez pas nos miliciens. Chacun d'eux, pour la sobriété, la force, l'agilité, l'adresse à manier les armes, vaut quatre de ces Allemands mercenaires, et quant au courage, il n'y a personne qui les surpasse, si par hasard quelqu'un les égale, ce que je ne crois pas... Nos Canadiens ! Est-ce que vous ne les avez pas vus le jour de l'assaut ? Le marché sera excellent pour nous et les Anglais le feront avec plaisir, le croyant meilleur encore pour eux-mêmes.

— Mais qui gardera le fort de Catarocouy en mon absence?

— Votre lieutenant... Pour vous, en mon absence vous garderez la Tour-Montluc et vous serez amiral et général en chef sur le lac Érié en attendant mon retour et celui de mon fils... Cet arrangement vous convient-il? Montluc le Rouge se charge de le faire agréer à M. de Frontenac. »

» Ah ! certes, oui, l'arrangement me convenait. Il faisait même mon bonheur et je me flattais d'avance du plaisir de raconter aux dames mes exploits et ceux de Montluc. Mais j'étais bien loin de prévoir ce qui m'attendait là.

» Le lendemain, de grand matin, nous prîmes congé du baron Annibal, qui, de son côté, nous laissa emmener les hommes qui nous avaient suivis jusqu'à la baie d'Hudson, et partit du côté de Boston avec ses prisonniers que les Algonquins avaient en quelques minutes dépouillés de tout, excepté des vêtements les plus indispensables, et attachés avec des cordes pour les mener en laisse comme des chiens. Peu s'en fallut même que les pauvres Allemands, étant sans armes, ne fussent massacrés par leurs nouveaux gardiens; mais le vieux Montluc s'y opposa, non sans me dire : « Je ne suis pas fâché de ce début. Il faut faire peur à ces gens-là pour les faire marcher et j'ai besoin d'aller vite. »

» Quant à Montluc le Rouge, il était si pressé lui aussi, mais pour d'autres raisons, d'arriver au but du voyage, qu'il ne nous donna pas un instant de repos et que, soit par terre, soit par eau (les uns ramant pendant que les autres se reposaient), nous fîmes cent lieues en trois jours et nous mîmes pied à terre dans l'île de la Tour-Montluc, à neuf heures du matin, le quatrième jour.

» Comment nous fûmes reçus, monsieur le curé, je n'ai pas besoin de vous le dire. Montluc le Rouge surtout, car les trois dames lui firent l'accueil le plus empressé sous prétexte qu'il était leur fils, leur frère et leur fiancé. Le vieux Carrégaray lui-même, un Basque qui avait quatre-vingts ans et qui gardait le château et surveillait le lac en l'absence du baron Annibal, se jeta dans les bras du Rougeot (il l'appelait du même nom que son père) et lui dit tout haut : « Le fils vaudra le père. C'est tout ce que peut faire un chrétien, car le *Grand Ours noir*, voyez-vous, c'est un homme qui n'aura jamais eu son maître dans la nature, et si le Roi savait ce qu'il fait, c'est lui qu'il aurait nommé Gouverneur du Canada, et les affaires marcheraient autrement, je vous en réponds, mes enfants ! »


Ils demandèrent à parler au Père Fleury. (P. 318, col. 1.)

» A quoi mon ami Montluc répondit en riant et en l'embrassant à son tour : « Père Carrégaray, les fils n'ont jamais valu les pères en aucun temps et en aucun pays, mais nous ferons de notre mieux, mes fils et moi, pour en approcher. »

» Malgré la joie de se revoir et qui était égale des deux parts, les convives ne paraissaient pas sans inquiétude. Le Père Fleury racontait des histoires qu'on n'écoutait presque pas, et lui-même était préoccupé. Il attendait quelque chose. A la fin, comme il s'était levé pour regarder le lac, Charlot qui s'était levé en même temps que lui, mais qui, étant plus jeune, avait des yeux meilleurs, s'écria : « Je vois la fumée. »

» C'était assez difficile, car nous étions à trois lieues du rivage, mais je pris la lunette marine et j'aperçus en effet, à trente pas à peu près l'un de l'autre (autant du moins qu'on pouvait le distinguer de si loin) trois grands feux allumés sur une même ligne.

» Alors le Père Fleury leva les mains au ciel et dit d'une voix cassée, mais forte encore : « Dieu soit loué ! Carrégaray, faites-moi préparer une barque. Je veux aller là-bas. »

» On voulut le retenir, mais il insistait, lorsque nous vîmes tout à coup un bateau se détacher du rivage opposé et venir à nous en faisant force de rames. Ce bateau portait trois sauvages.

« Ce sont mes amis les Agniers, dit le Père Fleury. Ils m'ont tenu parole et viennent me l'annoncer. La colonie est sauvée.

— Je savais bien que sa négociation avec les Iroquois ne nous serait pas inutile, me dit Montluc. Tu vas en voir les effets. »

» Quelques instants après les trois Iroquois débarquèrent. C'étaient trois guerriers de haute taille et d'aspect imposant. Chacun d'eux avait son tomahawk sur l'épaule, son couteau à scalper et six chevelures suspendues à sa ceinture, sa carabine en main. Ils traversèrent majestueusement la salle, saluèrent à la manière iroquoise Mme de Montluc et demandèrent à parler à Montluc le Rouge et au Père Fleury.

Enfin mes trois Iroquois, invités par le Père Fleury et par mon ami Montluc, s'accroupirent sur leurs talons, après quoi le plus âgé des trois prit la parole.

« Père des Prières, dit-il (c'était le nom du Père Fleury parmi les sauvages), c'est malgré nous que la guerre a commencé. Nous ne désirions que la paix, mais les Visages Pâles dont le Grand-Esprit sans doute a troublé la raison ont voulu s'exterminer. Deux mille cinq cents ont péri et sont enterrés aujourd'hui sur le bord du grand fleuve.

» Voici ce qui s'est passé : Les six nations Iroquoises avaient promis d'envoyer trois mille guerriers au secours des Anglais pour prendre Québec et tuer tous les Français jusqu'au dernier. Les six nations ont tenu leur parole. Nous nous sommes arrêtés sur le bord de la rivière Richelieu, nous pour chasser, les Anglais pour attendre des vivres, car ces Visages Pâles ne comptent pas sur le Grand-Esprit pour se nourrir, mais sur des magasins remplis de viandes, de pain et de whisky. Nous étions campés sur le haut de la rivière, et les Anglais à une lieue plus bas. Quatre jours après, une peste s'est déclarée dans le camp des Anglais, qui a duré dix jours. Après quoi tous ceux qui vivaient encore ont repris le chemin de Boston. Pendant ce temps, deux mille cinq cents ont péri, c'est-à-dire un tiers de l'armée.

— Et combien des vôtres? demanda Montluc le Rouge, qui écoutait cette histoire avec attention.

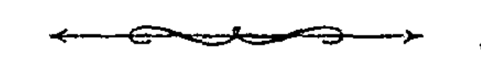
— Pas un, répondit l'Iroquois. Le Grand-Esprit protége ses enfants rouges. Père des Prières, nous t'avions promis que les Anglais n'iraient pas jusqu'à Québec. Tu vois que nous avons tenu notre promesse.

— Vous avez bien fait, » dit le Père Fleury.

» Et comme je voulus demander ce qui avait causé la peste, il me ferma la bouche d'un mot : « Mon fils, c'est la volonté de Dieu, dont les voies sont impénétrables. »

» Il fallut se contenter de cette explication, l'Iroquois n'ayant pas voulu en dire davantage et le Père Fleury ne paraissant pas curieux. Quelques jours plus tard nous apprîmes la vérité par Buffalo qui était allé chercher des renseignements. Les Iroquois avaient, à force d'y jeter des cadavres d'animaux tués à la chasse, empoisonné une petite rivière qui bordait le camp anglais et où ces malheureux puisaient l'eau. De là un horrible typhus qui fit périr le tiers de leur armée et mit pour quelque temps le reste hors de combat. Le Père Fleury, qui soupçonna quelque chose de cette ruse abominable qui pouvait passer pour trahison, se garda bien de prendre des informations qui n'auraient ressuscité personne et qui pouvaient nous aliéner les Iroquois[1]. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



ENCRES SYMPATHIQUES

Dans notre récent article sur les fleurs barométriques nous avons parlé des encres dites sympathiques. Quelques-uns de nos lecteurs nous demandent de leur expliquer la fabrication de ces encres mystérieuses.

Disons tout d'abord que la plupart des sucs acides, mucilagineux ou sucrés, fournis par les végétaux peuvent être employés comme encre sympathique : ainsi les caractères tracés sur le papier avec du suc d'oignon, de citron ou d'orange sont d'abord incolores et invisibles et deviennent apparents dès qu'ils sont exposés à la chaleur. Il en est de même avec l'acide sulfurique étendu d'eau.

Voici quelques procédés pour obtenir des encres sympathiques :

1° On fait dissoudre du chlorure de cobalt dans une suffisante quantité d'eau, et on se sert de cette solution pour écrire. Les caractères restent invisibles tant que le papier n'est soumis à aucune action ; mais lorsqu'on le chauffe, même légèrement, ils apparaissent en bleu. Ils disparaissent peu à peu à mesure que le papier se refroidit, pour reparaître de nouveau sous l'effet de la chaleur.

2° Si l'on écrit avec une dissolution de nitrate d'argent suffisamment étendue d'eau, les caractères tracés sur le papier restent invisibles tant que le papier est plié ou enfermé de manière à être soustrait aux rayons de la lumière ; mais ils apparaissent et deviennent successivement bruns et noirs dès qu'ils sont exposés à la lumière du jour.

3° On fait dissoudre dans une suffisante quantité d'eau du sulfate de fer ou vitriol vert. Les caractères tracés sur le papier avec cette solution ne paraissent point : pour les rendre visibles, on trempe le papier dans une dissolution d'acide gallique, ou mieux on trempe une éponge dans cette dissolution et on la passe sur le papier où sont tracés les caractères, qui deviennent noirs.

1. L'empoisonnement d'une armée anglaise par les Iroquois est un fait historique, raconté par le Père Charlevoix dans son *Histoire de la Nouvelle-France*.

LES ÉPONGES

Prenons une éponge sur la table de toilette et examinons-en attentivement la structure.

Nous verrons un tissu feutré, d'un blond fauve, composé de fibres à la fois résistantes et flexibles dont l'entrelacement forme un grand nombre de cellules : les unes très-petites ou *pores*, les autres plus grandes ou *oscules*.

Laissons tomber cette éponge dans la cuvette : elle s'imbibera instantanément d'une grande quantité d'eau, augmentera de volume et de poids. Pressons-la vigoureusement : l'eau s'en échappera de toutes parts ; nous pourrons presque la faire disparaître dans le creux de notre main et, quand nous lui rendrons la liberté, elle reprendra sa première forme.

Cette éponge si moelleuse, si poreuse, si élastique, est pourtant chimiquement composée de silice, matière qui entre dans la constitution des cailloux, de calcaire et enfin de corne, substance filamenteuse formée de gélatine, de phosphate de chaux et d'albumine.

Vous n'ignorez pas que cette éponge dont le contact est si agréable à la peau n'est que le squelette d'un polypier qui a la mer pour patrie et dont les habitants ont été chassés par l'industrie de l'homme.

Il ne faudrait pas remonter bien loin pour préciser l'époque à laquelle les naturalistes les plus savants n'en savaient pas autant que vous. Ces zoophytes ont longtemps exercé leur sagacité et c'est toujours en hésitant qu'ils les plaçaient tantôt dans le règne animal, tantôt dans le règne végétal, tantôt dans l'un et l'autre, tantôt sur la limite des deux comme un être de transition. Aujourd'hui même la question est encore pendante, bien que des observations approfondies et des études sérieuses tendent à faire restituer aux éponges le rang qu'elles n'ambitionnaient probablement pas, mais qui semble leur appartenir.

Les éponges sont fixées aux roches sous-marines; elles y adhèrent si fortement que le plus furieux assaut des vagues ne réussit pas toujours à les en arracher.

Toute leur masse est envahie par une substance glaireuse et gluante qui n'a d'analogie avec aucune autre et qu'on appelle *sarcode*. C'est la chair vivante de l'animal, la seule partie qui montre quelque obscure sensibilité, car on peut tordre, déchirer, couper, brûler l'éponge sans qu'on remarque aucune contraction dans le tissu fibreux.

On a vainement essayé de recueillir cette matière visqueuse qui a vie, pour en étudier la composition : dès qu'elle est enlevée à son milieu, elle se liquéfie, s'écoule comme une huile épaisse, se décompose ou se dessèche.

Les éponges étant sédentaires et immobiles, comment se fait-il qu'elles ne s'accumulent pas en montagnes dans les mêmes localités ? Comment peuvent-elles envoyer leur nombreuse progéniture loin des lieux qui l'ont vue naître pour peupler d'autres colonies ? C'est là un phénomène admirable, étonnant, que nous sommes bien aise de vous raconter ; l'histoire de l'éponge est assez curieuse et assez intéressante pour que nous la prenions à sa naissance. Nous n'aurons pas besoin pour cela de remonter au déluge.

En mars et en avril, le sarcode du zoophyte est tout ponctué de granules jaunes qui, après avoir grandi peu à peu, sont expulsés un à un par les oscules sous forme de petites poires gélatineuses. Ces embryons s'appellent *gemmes* ou *gemmules*, d'un mot latin qui signifie bourgeon. Ils n'ont pas plus de consistance qu'une gouttelette de blanc d'œuf, n'ont ni tête, ni yeux, ni estomac, ni pieds, ni nageoires, ni aucune trace de coquille, mais ils sont recouverts de cils déliés qu'ils agitent avec une rapidité prodigieuse. Au lieu de tomber au fond de la mer, comme une chose inerte, la petite larve ciliée, exubérante de vie, se met à nager, poussant en avant sa partie la plus dilatée. Elle court, elle court, comme une petite folle, sans avoir l'air de savoir où elle va, mais elle obéit à sa destinée tout en paraissant vouloir y échapper. Si Dieu lui prête vie, elle pourra faire ainsi une longue route. Pauvre petite larve ! elle se dédommage par avance de la vie sédentaire à laquelle elle va être condamnée.

Quand deux larves d'éponges en arrivent à une collision, il n'en résulte aucun sinistre ; elles arrêtent instantanément leurs cils vibratiles comme si le choc les avait paralysées, puis, après avoir paru se consulter, elles tournoient sur elles-mêmes et reprennent avec une rapidité vertigineuse leur course à la recherche d'une position sociale.

Après deux ou trois jours de cette vie vagabonde, la lassitude les prend ; elles semblent irrésistiblement attirées par les corps solides et viennent s'y arrêter comme si quelque voix puissante leur avait crié : Tu n'iras pas plus loin ! Dès qu'elles sont fixées, c'est pour toujours ; elles s'aplatissent, s'étalent sur le support qu'elles ont rencontré pour y subir leurs métamorphoses.

La larve est à peine en repos, que de nombreuses petites taches brunes apparaissent dans son corps ; ce sont les fibres cornées qui commencent à croître dans la gélatine vivante. Ces taches se rejoignent bientôt pour former le réseau compliqué qui doit supporter le sarcode. A mesure que cette charpente grossit, la matière gélatineuse s'étend, remplit les conduits, les cellules, en débordant tout autour. Quand plusieurs éponges croissent trop près les unes des autres, elles se confondent à la longue et ne forment plus qu'une seule masse surmontée de mamelons.

Le tissu corné est bientôt pénétré de cristaux siliceux ou calcaires, de forme souvent élégante, qu'on

appelle *spicules* et qui sont les étais de ce frêle édifice et l'empêchent de s'affaisser. Ils ressemblent à des aiguilles, à des épingles, à des harpons, à des tridents, à des lances, à des crochets, à des étoiles. Ils sont ensevelis dans la masse spongieuse ou ils la dépassent comme de longues aiguilles fichées dans une pelote. Quelquefois ils s'entre-croisent et constituent un filet siliceux continu. « Quand il en est ainsi, dit M. Wyville Thompson, en faisant bouillir l'éponge dans de l'acide nitrique, toutes les matières organiques, toutes les impuretés disparaissent pour ne laisser qu'une ravissante dentelle tissée avec le cristal le plus limpide. »

Pendant la vie de l'éponge, l'eau circule constamment à travers sa masse; elle entre par les pores et est attirée à l'intérieur par de nombreux cils vibratiles, Maelstrom en miniature où viennent s'engloutir des débris de matières organiques; l'eau privée de son oxygène est ensuite expulsée par les oscules avec une violence inouïe. Le polypier tout entier est en petit un volcan couronné de nombreux cratères d'où jaillit de l'eau au lieu de lave.

Le docteur Grant, ayant mis un fragment d'éponge vivante dans un bassin et l'ayant observé avec une loupe puissante, le vit lancer de l'eau pendant cinq heures consécutives; il ne put rester plus longtemps et de guerre lasse il abandonna la partie.



La coupe de Neptune. (P. 320, col. 2.)

Vous pourriez renouveler vous-même cette expérience : en saupoudrant l'eau de son, de sciure de bois ou de craie pulvérisée, vous verriez sans le secours de la loupe le remous produit par les jets de l'éponge, car c'est toujours pour elle *la fête des grandes eaux*.

Les éponges ont une configuration très-variée : elles prennent la forme de coupes, de champignons, de buissons, de trompettes, d'entonnoirs, de cierges, de vases, de tubes, de globes, de manchons, de gants, etc., etc. Il y en a de microscopiques qui s'établissent en parasites sur d'autres animaux qu'elles étouffent et envahissent comme le ferait une moisissure. Il y en a de gigantesques, comme la *coupe de Neptune*, qui s'élève de 1 à 2 mètres, simulant un immense verre à pied.

Les éponges vivent dans toutes les mers, mais le climat a une grande influence sur leur constitution, ainsi que la profondeur à laquelle elles s'établissent. Dans les eaux chaudes du golfe du Mexique, de la mer Rouge, leur tissu est lâche, elles s'étendent en élégants branchages, revêtent les murs des cavernes sous-marines ou pendent en stalactites de leurs voûtes. Dans la Méditerranée, elles couvrent le pied des falaises et la base des rochers. Dans les mers du nord, elles renferment un grand nombre de spicules, leur tissu est dur et serré, elles tapissent le fond de la mer comme les bruyères tapissent les landes. Elles sont alors impropres aux usages domestiques; on les utilise pour le polissage en guise de pierre ponce.

On trouve quelquefois sur la même roche des éponges calcaires, siliceuses et cornées. Par quels procédés chacune sait-elle extraire de la commune nourriture les matériaux qui lui plaisent et qu'elle s'assimile différemment? Comment des êtres dépourvus d'intelligence et de sensibilité peuvent-ils se comporter autrement les uns que les autres? Ce secret n'est pas le nôtre.

Bien que la mer soit la patrie des éponges, on trouve cependant dans les eaux douces des individus qui leur ressemblent et qui ont pour cette raison reçu le nom de *spongilles*. Ils n'ont aucune utilité et leur animalité est encore contestée.

A suivre. Mme GUSTAVE DEMOULIN.





Kit s'adressa à un petit ferblantier. (P. 326, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXII (*suite*).

Un jour que les deux amis allaient franchir l'Oise sur un pont de bateaux établi à côté du pont de pierre qu'on avait fait sauter, la sentinelle allemande qui gardait la tête du pont croisa la baïonnette, et, comme ils insistaient, cria : *Eraus!* de toutes ses forces; le poste sortit précipitamment, et les soldats entourèrent les deux voyageurs.

Au même moment, un officier tout jeune, un franc étourdi, traversait le pont branlant au triple galop. Quand il eut dépassé le milieu du pont, le cheval eut peur, fit un écart; ses deux pieds de derrière manquèrent à la fois, et il tomba dans l'Oise avec son cavalier.

La sentinelle, dans son trouble, se mit à crier : *Aux armes!* et trépigna sur place en donnant des coups de poing sur son béret avec la main qu'elle avait de libre. Quelques-uns des héros qui composaient le poste crièrent : *Au secours!* sans bouger de place; les plus avisés se mirent en quête d'une perche, ou d'une corde, ou de tout autre engin de sauvetage. Pas un seul ne s'avisa de sauter à l'eau.

Kit ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui; les sourcils froncés, il regardait la rivière, et sans la quitter de l'œil un seul instant, il ôtait sa jaquette, par un geste lent et machinal, et s'avançait pas à pas sur le pont.

Ce fut le cheval qui reparut le premier; deux secondes après la casquette blanche du cavalier flotta un instant et disparut, puis l'on vit la tête du jeune homme à un mètre plus loin, mais elle s'enfonça presque aussitôt, pendant que les deux bras battaient l'eau avec des gestes convulsifs.

Alors Kit prit son élan du haut du pont, disparut sous l'eau pendant une dizaine de secondes, et reparut bientôt, poussant le jeune homme devant lui et lui soutenant la tête au-dessus de l'eau.

La berge était couverte d'officiers et de soldats accourus de toutes parts. Le jeune officier fut hissé non sans peine, car la berge était à pic; Kit se tira d'affaire tout seul, et, une fois sur les deux pieds, commença par se secouer comme un terre-neuve. Tommy, qui était un homme de tête, avait déjà avisé une petite auberge; il prit la main de son camarade, et, sans lui dire un mot, le força à courir. Les soldats ouvrirent les rangs et firent la haie, avec un mélange de curiosité et d'admiration; quelques-uns, à l'exemple de leurs officiers, saluèrent en portant la main droite à la hauteur de l'œil. Un Saxon obligeant ramassa les deux valises et les remit à l'aubergiste.

La cuisine de l'auberge était pleine de soldats qui buvaient en fumant et fumaient en buvant, autour d'un grand feu de sarments. En un clin d'œil, la cuisine fut évacuée; et cinq minutes après, Kit, en-

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

veloppé d'une bonne couverture, se chauffait avec volupté. Tommy lui administrait d'énormes rasades de vin chaud, à même un grand saladier de faïence à fleurs; les diverses parties du costume de Kit fumaient sur des chaises de bois rangées en demi-cercle autour du foyer ardent.

Tommy lui avait formellement interdit de parler; mais il ne pouvait pas lui interdire de penser. L'esprit de Kit était dans un singulier état; Kit se réjouissait d'avoir sauvé un homme, mais il ne se réjouissait pas d'avoir sauvé un Allemand; il était prêt à recommencer à la première occasion; mais il souhaitait que la première occasion ne se représentât pas de sitôt, mais...

Toc! toc! deux coups secs et discrets résonnèrent sur la porte de vieux chêne.

Tommy, d'un pas discret, alla tirer le verrou, entrebâilla la porte; après avoir parlementé quelques secondes avec un interlocuteur invisible, il se glissa dehors par l'entrebâillement, referma la porte sur lui et demeura absent quelques minutes.

« Savez-vous qui vous avez sauvé? demanda-t-il à Kit, quand il eût poussé soigneusement le verrou.

— Je n'en sais rien, répondit Kit d'un ton sec, et, qui plus est, je ne tiens pas à le savoir.

— Vous avez sauvé un prince.

— Si j'avais su cela...

— Si vous aviez su cela, vous l'auriez sauvé tout de même; ne faites pas la mauvaise tête.

— Eh bien! répondit Tommy d'un ton rogue, mettons que j'aie sauvé un prince.

— Un prince tout particulièrement recommandé au général qui commande ce corps d'armée. »

Kit s'agita dans sa couverture, grogna quelque chose d'inintelligible, et se mit à regarder le feu avec obstination.

Tommy reprit aussitôt : « Le général vient d'envoyer un de ses aides de camp prendre de vos nouvelles. »

Nouveau grognement, mais pas de réponse.

« Le général en personne désire vous remercier, » poursuivit Tommy, tenant le grognement pour non avenu.

Kit leva brusquement les yeux, regarda Tommy en face et lui dit en propres termes : « S'il compte que je vais aller me faire remercier, il pourra attendre longtemps.

— Pacha à trois queues, lui répondit Tommy, avec une révérence ironique, Son Excellence le général en chef ne songe nullement à déranger Votre Hautesse; il va venir en personne dans quelques minutes.

— Ouvrez-moi la porte, s'écria Kit exaspéré; ouvrez-moi la porte que je me sauve en haut, et que je me fourre dans un lit. Vous le recevrez à ma place et vous lui direz que j'ai le délire, que je suis mort, n'importe quoi! mais je n'ai pas besoin de ses remerciements.

— Kit, dit Tommy du ton le plus calme, vous me surprenez grandement, et vous faites preuve de peu d'intelligence.

— Pourquoi cela vous surprend-il? grogna Kit d'un ton rogue. Pourriez-vous me dire quand j'ai fait preuve d'intelligence, moi? Ouvrez la porte, que je me faufile. »

Tommy répondit, toujours avec le même sang-froid :

« Je n'ouvrirai pas la porte, et vous ne vous faufilerez pas. Je vous dis qu'il faut que vous receviez la visite du général. Entendez-moi bien : il le faut. »

Kit étendit voluptueusement sur les chenets brûlants une paire de pieds que n'aurait pas désavoués l'Hercule Farnèse. « Il ne le faut pas du tout, répliqua-t-il avec entêtement. C'est bien le moins qu'un pauvre homme ait le droit de se dorloter un peu après son bain. Je me moque du général comme d'un faux dollar; il peut aller au...

— Du tout! du tout! répondit vivement Tommy. Le général n'ira pas où vous voulez l'envoyer. S'il y allait, il serait hors d'état de nous payer le service que vous venez de lui rendre.

— Ame vénale!... s'écria Kit avec une vertueuse indignation, et il se drapa dans sa couverture comme un sénateur romain dans sa toge.

— Je n'aurais peut-être pas l'âme aussi vénale, répondit tranquillement Tommy, si j'avais les pieds plus solides. Voilà tantôt trois jours que nous trimons à pied, comme des colporteurs, faute de pouvoir mettre la main sur un cheval, ou sur un mulet ou sur un âne. Je sais que vous êtes capable de continuer aussi longtemps qu'il le faudra; mais moi, je suis à bout de forces; peut-être le général pourrait-il...

— Je ne me croyais pas si bête que je le suis, s'écria Kit en se démenant dans sa couverture. Faites-le entrer, Tommy, faites-le entrer quand vous voudrez.

— Et puis, continua tranquillement Tommy, il pourrait peut-être nous donner un mot de recommandation pour quelqu'un des grands personnages de Versailles.

— Je vous supplie de le faire entrer, Tommy.

— Avant de le faire entrer, dit Tommy, il faut que je sois sûr qu'il sera bien reçu.

— Mon costume de cérémonie laisse à désirer, dit Kit en jetant un coup d'œil sur sa personne; mais nous tâcherons de compenser cela par l'affabilité la plus française.

— Il se peut, dit Tommy, que le général vous tende la main.

— Je ne vous promets pas de la baiser, répondit Kit avec une fausse candeur; mais je m'engage à la serrer.

— Modérément, Kit, modérément, si vous voulez m'en croire. Vous avez quelquefois la pince un peu dure; pas d'excès de zèle, mon bon ami.

— Drapez-moi un peu ça, dit Kit en désignant sa

couverture, et puis débarrassez une chaise pour l'offrir au général. »

Quand sa couverture eût été drapée à son entière satisfaction, et que Tommy eut débarrassé deux chaises au lieu d'une, Kit rentra ses deux pieds nus sous sa couverture, et posa ses deux talons sur un des barreaux de devant. Alors il déclara qu'il était prêt et que le général pouvait arriver quand il voudrait.



XXIII

Éloquence de Kit. — Course inutile à Versailles. — Retour. L'Auberge de la Croix-Blanche.

Lorsque Kit se mêlait de faire une promesse, on pouvait être sûr d'avance qu'il la tiendrait, et même qu'il ne s'arrêterait pas strictement à la lettre, mais qu'il ferait bonne mesure.

Non-seulement il reçut le général avec courtoisie, mais encore il s'excusa en fort bons termes de ne point se lever, alléguant l'état de sa toilette. Le général sourit et lui tendit la main. Non-seulement Kit ne repoussa pas cette main, mais il la serra avec un mélange de chaleur et de discrétion, et évita soigneusement d'en briser les os.

Ensuite, partant de ce principe que tout Allemand d'un certain âge doit être marié et père d'une nombreuse postérité, il demanda au général des nouvelles de « Madame et de la petite famille ».

Malheureusement le général était célibataire; mais il témoigna chaudement à Kit qu'il lui savait gré de l'intention. Kit rougit un peu et balbutia beaucoup, mais il se rejeta habilement sur le « jeune homme à la casquette blanche »; et il apprit, avec tous les signes extérieurs du plus vif intérêt, que le jeune homme à la casquette blanche était l'objet, pour le moment, des frictions les plus énergiques, et que, selon toute probabilité, il en serait quitte pour un rhume.

Là-dessus, le général remercia Kit de ce qu'il avait fait; Kit répondit que cela n'en valait pas la peine; le général insista poliment sur l'immensité du service rendu, et déclara qu'il serait heureux, trop heureux s'il pouvait être de quelque utilité à ces deux messieurs.

Kit se fit prier pour la forme, et finit par déclarer que, si le général pouvait les mettre en état de continuer leur voyage en leur procurant un cheval et une voiture, ils se considéreraient comme ses obligés, surtout s'il voulait leur donner une lettre de recommandation pour quelqu'un de puissant à Versailles.

Kit entra résolûment dans quelques explications sur l'objet de leur voyage, le général faisant de petits signes de tête, les deux mains appuyées sur le pommeau de son sabre.

« Je vois avec plaisir, dit-il en réponse aux explications de Kit, que j'ai affaire à deux sujets américains, et cela me met bien plus à mon aise.

— Mon général, dit vivement Kit, pardonnez-moi de vous interrompre. Je suis sujet américain, mais je suis Canadien d'origine et Français de cœur, absolument Français. Je n'aime pas les cachotteries, et je me crois tenu de vous faire cette déclaration.

— Vous êtes un brave homme et un homme de cœur, reprit le général en souriant, et votre honnête franchise, loin d'affaiblir ma reconnaissance, ne ferait que l'accroître si cela était possible.

— C'est vous qui êtes un brave homme, répliqua Kit avec chaleur, et je vois que nous sommes faits pour nous entendre. »

Le général s'inclina en souriant, et déclara qu'il mettait un cheval et une voiture à la disposition de ces messieurs; il les recommanderait chaudement à la bienveillance des autorités militaires, afin qu'ils pussent atteindre sans danger et sans obstacles le but de leur voyage. Il leur donnerait une lettre de recommandation pour M. de Bismarck, qu'il connaissait un peu, et même beaucoup, et il prendrait sur lui de lui recommander le protégé de ces messieurs, quoique son cas fût grave, très-grave.

« Vous avez l'air si bon enfant, dit Kit en lui adressant un sourire, que je ne puis pas m'empêcher de vous parler à cœur ouvert. Pourquoi dites-vous que son affaire est si grave, à ce pauvre garçon? Vous conviendrez que c'est une drôle de chose que la guerre, et que les idées d'un homme comme moi s'embrouillent terriblement quand il voit ce qui se passe. Voilà un pauvre garçon qui aime son oncle de tout son cœur, qui le respecte, et fait son devoir en le faisant respecter. Vous dites qu'il a commis un crime? Et pourquoi donc cela? J'ai idée que, s'il avait laissé insulter son oncle, il aurait porté cela sur la conscience pour le reste de sa vie. Voyons, monsieur, n'est-ce pas que vous êtes de mon avis? »

Le général ne pouvait s'empêcher de sourire pendant que le bon Kit développait sa thèse; lorsque Kit eut terminé en lui demandant son avis, il secoua la tête à plusieurs reprises et répondit laconiquement : « La guerre, c'est la guerre! »

« Je ne vous ai pas blessé? lui demanda Kit avec bonhomie.

— Pas le moins du monde, reprit aussitôt le général. J'ai même idée que votre langage ne déplairait pas à M. de Bismarck. Je le connais, et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui parler aussi nettement et aussi franchement que vous venez de le

faire. Le cas de votre protégé est grave, à cause des circonstances; mais vous avez sauvé la vie au descendant d'une de nos plus grandes familles; cela vous donne le droit de demander quelque chose en échange.

— Je n'ai jamais su faire un discours de ma vie, répondit Kit en regardant le général d'un air piteux. Pour les discours, adressez-vous à mon associé Tommy, ici présent; les paroles ne lui coûtent rien à lui, parce que, voyez-vous, c'est un homme instruit et intelligent, sans compter qu'il sait sa géographie sur le bout du doigt, et qu'il n'a pas son pareil pour déchiffrer la cacographie! Moi, je ne suis qu'un oison, révérence parler, et qui pis est, un oison mal éduqué. J'ai idée que Tommy fera bien de porter la parole. »

Le général adressa un salut à Tommy, qui lui répondit par un sourire d'intelligence. « J'ai une idée toute différente, moi, reprit-il, et je suis sûr que Monsieur votre associé est de mon avis. C'est vous qui avez rendu le service, c'est à vous à en demander le prix.

— Je ferai quelque sottise, dit Kit avec entêtement.

— Du tout, du tout, répondit le général. Parlez absolument comme vous venez de me parler.

— Je ne puis cependant pas lui dire : Voyons, monsieur de Bismarck, soyez bon garçon, causons de cette affaire-là, et arrangeons-la à nous deux!

— Mais si, vous le pouvez, dit le général en riant, et même je vous conseille de le faire, et je vous donne ma parole d'honneur que M. de Bismarck sera enchanté de faire votre connaissance et de causer avec vous; et que, si quelqu'un a quelque chance d'obtenir la grâce de ce jeune garçon, c'est vous! »

Quatre heures plus tard, les deux amis montèrent dans une carriole de fermier, odieusement crottée, mais parfaitement confortable, du moins Tommy le déclara hautement, et Kit n'eut garde de le contredire. Kit montrait dans tout son maintien une raideur inaccoutumée. Cette raideur n'était point due à un sentiment de fierté, mais à l'état de son costume, dont l'étoffe avait durci par places et s'était parcheminée en séchant trop vite devant un feu trop ardent.

« Le cheval a l'air bon, » fit observer Tommy, et c'est l'essentiel. « Quand vous voudrez! » dit-il à l'homme que l'on avait mis en réquisition pour les conduire. Sur cette invitation, l'homme fouetta le cheval, et la carriole s'enfonça dans la brume d'une froide soirée d'automne.

Pendant plusieurs heures, Kit, plongé dans ses réflexions, garda un silence absolu, d'où il sortit tout à coup en disant : « Voilà comment je terminerai : Voyons, monsieur de Bismarck, soyez raisonnable. Je vous ai rendu votre prince, rendez-moi mon collégien!

— Un avocat n'aurait pas trouvé mieux, » répondit Tommy avec un grand sérieux. Et Kit se fit, en signe de joie, une muselière de ses favoris.

Après avoir changé plusieurs fois de conducteur, de cheval et de véhicule, les deux amis arrivèrent enfin aux portes de Versailles.

Ils se firent conduire tout droit à l'hôtel du *Melon-Brodé*.

M. Clodion était parti depuis cinq jours!

C'est le maître d'hôtel qui leur fit cette communication tout en surveillant ses fourneaux.

« Seul? demanda Tommy d'une voix tremblante d'émotion.

— Non, avec son domestique... Là, voyez ce qui arrive pendant que vous me faites causer » : et il se précipita sur une casserole d'où le lait s'échappait à gros bouillons.

« Et son neveu? » demanda Tommy en poursuivant le maître d'hôtel jusqu'au milieu du nuage épais formé par la vapeur du lait brûlé.

« Six sous de lait de perdus! » hurla le maître d'hôtel en se ruant sur la fenêtre qu'il ouvrit toute grande.

« Et son neveu? » répéta Tommy avec des yeux si noirs et si ardents que le cœur du maître d'hôtel en tressauta sous sa veste blanche.

« Son neveu? répéta-t-il d'un air hébété. Eh bien, quoi, son neveu?

— Est-il parti avec lui?

— Je me demande, dit le maître d'hôtel avec un ricanement grossier, ce qu'il aurait bien pu faire ici après le départ de son oncle.

— Alors, s'écria Kit avec une explosion de joie, il n'a pas été fusillé! »

Le maître d'hôtel prit son exclamation pour une interrogation, et répondit d'un air passablement méprisant que, s'il avait été fusillé, il ne serait probablement pas parti avec son oncle dans une voiture à fourrages!

Kit ne comprit pas l'amertume de cette réponse ironique, ou, s'il la comprit, il dédaigna de la relever. Il se mit à rire et ouvrit la bouche pour parler; puis il redevint sérieux et ne dit mot; il parut même éprouver un certain malaise. Peu habitué à analyser ses propres sensations, quand elles étaient contradictoires, et incapable de les formuler dans un langage net et précis quand elles étaient un peu vagues et flottantes, il ne sut comment dire qu'il était bien content de n'avoir pas à affronter M. de Bismarck, et bien fâché de ne pas lui servir la petite péroraison qu'il avait trouvée à lui tout seul. C'est pourquoi il garda un silence embarrassé, d'où il sortit au bout de quelques instants pour dire : « Qu'allons-nous faire?

— Nous allons déjeuner, répondit Tommy sans la moindre hésitation, et, en déjeunant, nous aviserons. »

Le maître d'hôtel regretta subitement d'avoir supporté avec si peu de grandeur d'âme la perte de son lait, et devint sans transition aussi empressé et

aussi obséquieux qu'il s'était montré d'abord grognon et morose.

Le maître d'hôtel était un médiocre cuisinier; mais il y a lieu de penser qu'il s'en faisait accroire sur son propre mérite, car ses prix n'étaient pas médiocres. Les deux voyageurs n'eurent pas longtemps à attendre pour se convaincre de ces deux vérités.

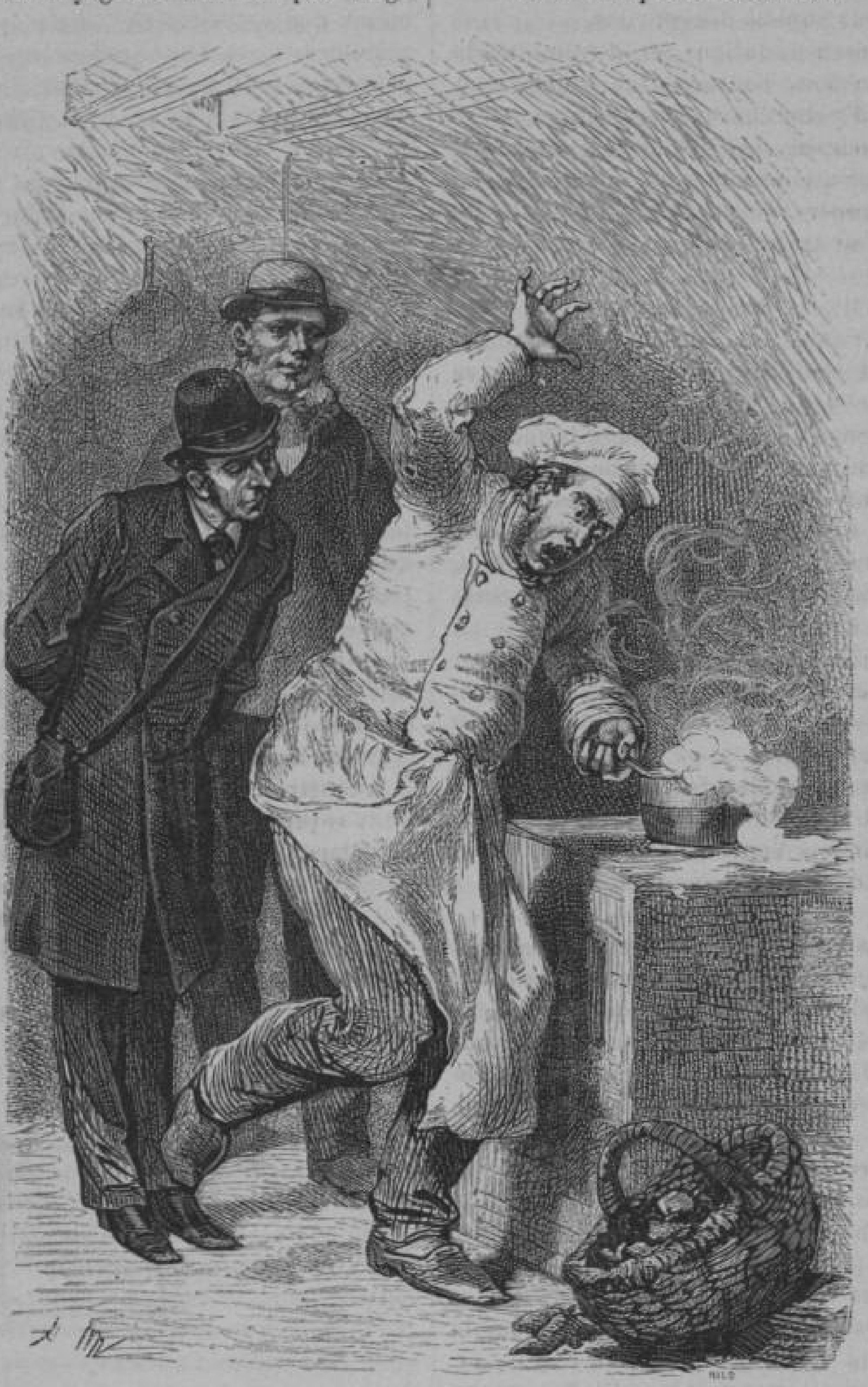
Par contre, il ne se montra point chiche de renseignements. M. Clodion, en compagnie de son neveu (un charmant garçon!) et de son domestique (un drôle de corps!), s'était embarqué pour Poissy, dans une charrette de réquisition qui s'en retournait à vide. Il avait manifesté l'intention de se rendre au Havre, à petites journées, comme il pourrait; mais il était probable qu'il n'y arriverait pas de si tôt. Les communications étaient devenues très-difficiles. Ces Messieurs en savaient probablement quelque chose. Si ces Messieurs avaient l'intention de suivre M. Clodion, ils seraient sûrement forcés de le suivre à pied, car il était impossible, du moins à Versailles, de se procurer un cheval et une voiture. Les fiacres avaient été mis en réquisition par les officiers allemands, qui trouvaient commode, quand ils n'étaient pas de service, d'aller visiter les avant-postes et la banlieue en voiture.

Quand Kit et Tommy furent seuls, Kit déclara qu'il irait sommer M. de Bismarck de lui faire octroyer sur-le-champ un cheval et une voiture.

« *De minimis non curat prætor*, répliqua Tommy en souriant. Je veux dire que M. de Bismarck a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de ces détails.

— Eh bien! que ferons-nous?

— Puisque le cheval qui nous a amenés est fourbu, dit Tommy, et qu'il nous faut absolument le remplacer, nous nous adresserons à la *commandature*. »



Six sous de lait de perdus! (P. 324, col. 2.)

Ils s'adressèrent à la *commandature* et furent servis à souhait; malheureusement, aux portes de Saint-Germain, leur équipage fut mis en réquisition par des hulans qui ne daignèrent même pas jeter les yeux sur les papiers des voyageurs.

Alors commença pour eux une vie d'aventures et de déboires. Il y avait eu de grands mouvements de troupes. Parmi les officiers nouvellement arrivés, les uns levaient les épaules quand on leur présentait la recommandation du général, et refusaient de la lire, sous prétexte qu'ils n'étaient pas tenus à l'impossible; les autres, après l'avoir lue, faisaient ingénieusement remarquer qu'il y était question du voyage à Versailles, mais nullement du retour. Nulle part on ne les molesta, mais partout on refusa poliment de leur venir en aide; on avait bien d'autres affaires sur les bras!

Le 23 novembre, les deux voyageurs arrivèrent au

village de Blaru, qui est situé dans le voisinage de Vernon. Le village était encombré de troupes de toutes les armes; l'œil exercé du capitaine Tommy reconnut bien vite que ces troupes devaient avoir essuyé un échec dans la journée. Il en fut absolument convaincu rien qu'à voir la brutalité des sentinelles et le mauvais vouloir des officiers.

Tommy était recru de fatigue, et il tremblait la fièvre. Il demanda donc l'autorisation de s'arrêter dans le village et d'y chercher un lit. Mais toutes les maisons étaient occupées. Les habitants, consternés, n'osaient échanger une parole, soit entre eux, soit avec les deux étrangers, puisqu'il y avait des soldats partout, et qu'ils se trouvaient, par le fait, gardés à vue.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda Kit à un petit ferblantier, qui, par un hasard extraordinaire, se trouvait seul pour un moment dans sa boutique.

— Il y a qu'ils ont été battus, répondit le ferblantier après avoir regardé tout autour de lui. Ils ont peur d'être poursuivis, et je sais par un des adjoints que, quand ils se seront un peu reposés, ils fileront sans tambour ni trompette. Voilà ce qu'il y a... Non, monsieur, je n'ai pas de râpes à muscades! » ajouta-t-il en changeant brusquement de ton.

Deux soldats allemands venaient d'entrer pour aller rejoindre leurs camarades, dont on entendait résonner les grosses bottes dans la pièce qui était au-dessus de la boutique.

Kit répondit que c'était bien désagréable; et quand les soldats eurent refermé la porte derrière eux, il reprit avec vivacité : « Vous ne sauriez pas où je pourrais trouver un lit pour mon camarade qui a la fièvre?

— Tous les lits sont pleins de blessés, répondit le ferblantier à demi-voix; car ils ont rapporté beaucoup de blessés; ils n'ont ici que les plus malades; ils ont déjà envoyé les autres en avant. Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de pousser jusqu'à Colonges, où vous trouverez d'ailleurs un pharmacien et un médecin. »

Kit alla rejoindre Tommy, qui se reposait sur un banc à la porte du ferblantier.

« Mon cher Tommy, lui dit-il affectueusement, je suis au désespoir; mais il est impossible que nous restions ici. Faites un effort; si vous vous sentez trop faible, je suis de force à vous porter, vous le savez.

— Je puis marcher encore, répondit Tommy en se levant avec effort. J'ai les jambes un peu raides, mais la marche les assouplira. Partons tout de suite. »

Un poste surveillait l'entrée du village du côté de Colonges. Les soldats les regardèrent avec curiosité, mais ne les empêchèrent pas de passer. A cent mètres plus loin, il y avait un nouveau poste, et l'on apercevait des sentinelles répandues à travers champs.

« Décidément, ils ont réellement peur, dit le capitaine Tommy au grenadier Kit. Voyez comme ils se gardent. Quel luxe de sentinelles, sans compter celles qui se cachent probablement derrière les buissons et dans les fossés. Il est évident qu'ils ne songent pas à reprendre l'offensive pour le moment; à moins que cette terreur et ces précautions extraordinaires ne cachent quelque ruse de guerre. »

Vers les cinq heures du soir, les deux voyageurs débouchèrent sur la place de Colonges. Le drapeau tricolore flottait sur le clocher du village; des chansons et des cris de joie partaient d'une auberge qui avait pour enseigne un soleil d'or. L'auberge avait bonne apparence, mais Kit trouva qu'on y faisait trop de bruit, et que son pauvre camarade n'y pourrait dormir tranquille. Tommy se laissait conduire comme un enfant; il avait les dents serrées, les yeux à demi fermés, et ne se tenait debout qu'à force de vaillance et de volonté. Kit avisa, de l'autre côté de la place, une petite auberge tranquille et silencieuse, et y conduisit son compagnon.

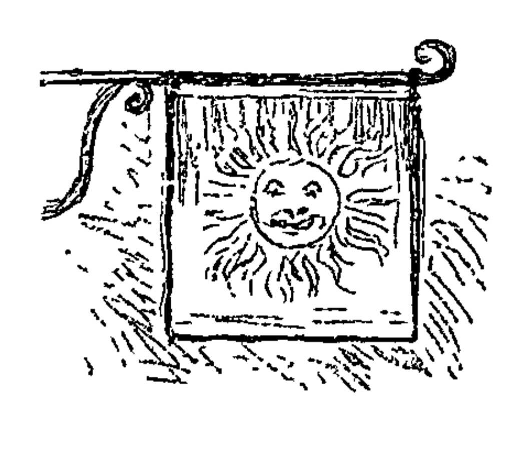
L'auberge de la *Croix-Blanche* était tenue par une brave femme, dont le cœur fut ému de pitié rien qu'à la vue de Tommy. Elle ne perdit point son temps en questions et en exclamations. Cinq minutes après son arrivée, Tommy s'étendait avec délices dans un bon lit soigneusement bassiné. Il s'endormit bientôt du sommeil le plus profond et le plus paisible.

Si Kit avait eu seulement la curiosité de se mettre à la fenêtre et de regarder sur la place, il aurait vu trois voyageurs arriver par le côté opposé à la route de Blaru, trois voyageurs harassés qui entrèrent aussitôt à l'auberge du *Soleil d'Or*.

Ces trois voyageurs étaient l'oncle Placide, son neveu Émile Charlier, et son valet de chambre le monstrueux Alfanègre.

Mais Kit n'avait d'yeux que pour son malade.

A suivre. J. Girardin.



KILIAN, L'ENFANT PRODIGUE

Dame Gertrude Fröbach était certainement une des plus respectables bourgeoises de la petite ville de Schultzburg, et il n'était si gros ni si petit personnage qui n'ôtât sa barrette quand elle passait.

Le bourgmestre et les autorités de Schultzburg la saluaient parce qu'elle était d'une ancienne famille et que son père et son mari avaient été échevins tous les deux; les pauvres gens la saluaient aussi, parce qu'elle était bonne pour tout le monde, et qu'ils se savaient assurés de trouver au besoin près d'elle conseil, secours ou consolation. A cause de cela, dame Gertrude, quoiqu'elle vécût seule avec ses servantes dans sa grande maison, n'était pas trop isolée et pouvait ne pas se trouver trop malheureuse.

Bien d'autres à sa place, pourtant, se seraient répandues en lamentations continuelles, et, au lieu de consoler les affligés en leur parlant de Dieu, de leur devoir et de la part de bonheur qu'ils pouvaient encore trouver en ce monde, leur auraient répété sur tous les tons : « Que voulez-vous! chacun a ses peines dans la vie; moi, par exemple, je suis vieille et me voilà seule, après avoir eu une famille qui était une des premières familles du pays et un mari qui a été échevin pendant trente ans, un si brave homme, que Dieu ait son âme! J'ai perdu plusieurs de mes enfants; mes filles sont mariées au loin, ou nonnes dans des couvents où je ne peux plus les voir; et mon dernier fils est parti depuis dix ans sans qu'on ait eu de ses nouvelles. J'aurais bien autant qu'une autre le droit de me lamenter! »

Oui, dame Gertrude aurait pu dire cela; elle aurait même pu ajouter que la richesse de sa maison s'était trouvée bien diminuée par suite des guerres, des passages d'armées, des contributions imposées par les généraux français, allemands, espagnols ou autres, qui avaient occupé tour à tour la petite ville de Schultzburg. Mais elle ne le disait point; et, justement parce qu'elle ne le disait point, on la plaignait, on avait confiance en elle et on comptait sur sa compassion.

La vie de dame Gertrude Fröbach était la plus simple, la plus régulière, la plus monotone qu'on pût imaginer. Elle se levait de bonne heure et distribuait à ses servantes la besogne de la journée, ensuite elle mettait sa grande mante noire de veuve et s'en allait entendre la messe en l'église de Sainte-Gertrude, sa paroisse. Elle choisissait toujours la messe qui se disait à l'autel des trépassés, et elle y priait Dieu de tout son cœur pour le repos de l'âme de ses chers morts. Et le nom qui revenait le plus souvent sur ses lèvres était celui de son dernier né, de son Kilian, disparu depuis dix années; car, pensait-elle, pour qu'on n'ait plus entendu parler de lui, il faut qu'il soit mort; ou, s'il est encore en vie, dans quel péril doit être le salut de son âme, au milieu de ce monde où l'on rencontre tant de mauvais exemples et de tentations! Se souvient-il seulement de son pays, de sa vieille mère, du temps où il était un innocent petit enfant, si tendre et si gai? Que le bon Dieu veuille le faire penser à nous, pour que notre souvenir le préserve du mal!

Quand dame Gertrude avait bien prié, elle s'en allait dans les rues les plus pauvres de la ville, dans des rues où l'on ne voyait point de ces riches maisons à pignon, à belles devantures de bois sculpté, où les commerçants opulents de Schultzburg entassaient sur leurs dressoirs l'argenterie ciselée en Italie ou en Allemagne. Elle entrait dans les plus misérables logis, suivie de servantes qui portaient des provisions, des remèdes pour les malades, des onguents et des bandes de toile pour les blessés; car dame Gertrude se connaissait en médecine, et elle savait panser les plaies de ses mains et donner les médicaments convenables pour guérir la fièvre, le rhume et les douleurs. Elle rentrait ensuite chez elle, les mains vides et le cœur paisible; et elle achevait sa journée en se reposant dans sa maison.

Elle avait, dans sa grande salle du rez-de-chaussée, son coin favori. C'était l'embrasure d'une grande fenêtre; là il faisait très-clair, et dame Gertrude pouvait, avec ses vieux yeux, s'occuper d'un travail d'aiguille ou lire dans son livre d'Heures. Un petit banc sous ses pieds, sa corbeille à ouvrage à côté d'elle, un oiseau chantant dans une cage au-dessus de sa tête, son vieux chien, Welf, couché en rond sur le plancher, et des fleurs sur l'appui de la fenêtre, dame Gertrude lisait ou cousait, assise sur un grand coffre recouvert de coussins; elle écoutait l'oiseau, respirait le parfum des fleurs et songeait au temps passé. Parfois, le refrain d'une vieille complainte que ses servantes chantaient en filant dans la cuisine arrivait jusqu'à son oreille; et dame Gertrude soupirait, et toutes les voix, éteintes aujourd'hui, qui lui avaient fait entendre ce refrain, chantaient à la fois dans son souvenir. Et la plus obstinée, la plus vivante de ces voix, c'était celle de son petit Kilian. Comme il était beau, quand, juché sur l'appui de la haute fenêtre, ses petites jambes pendantes, sa chevelure dorée par un rayon de soleil, il faisait retentir la grande salle de la légende de sainte Odile ou de celle de saint Hubert! Dame Gertrude essuyait une larme; et, pour calmer son pauvre cœur, elle prenait son livre d'Heures : le livre s'ouvrait toujours au même endroit, et dame Gertrude relisait pour la centième fois le même passage de l'Évangile.

« Un homme avait deux fils, dont le plus jeune dit à son père : Donnez-moi ce qui doit me revenir de votre bien. »

Et dame Gertrude continuait, jusqu'à la fin, la parabole de l'Enfant prodigue; et quand elle l'avait achevée, elle se remettait à songer. Kilian était parti comme l'Enfant prodigue; il était parti à vingt ans sans se soucier des larmes de sa mère ni de la colère du père Fröbach, qui voyait en lui l'espoir de sa vieillesse, le continuateur de son commerce et l'héritier de son rang dans la cité! Kilian était parti pour voir du nouveau, pour courir les aventures, pour faire connaissance avec le monde. Comme s'il n'eût pas pu se satisfaire d'une façon plus sûre et plus honorable, en montant sur un des

navires que son père envoyait dans le Levant chercher les tapis, les armes précieuses et les parfums qu'il revendait au poids de l'or aux seigneurs et aux bourgeois de Flandre et des Pays-Bas! Mais non : il voulait être soldat, porter le justaucorps de buffle et frapper avec l'épée; il aimait le bruit, le mouvement, l'imprévu, et il était parti pour la guerre. Avec qui? contre qui? Sa mère n'en savait rien, et lui-même peut-être n'en savait pas davantage : le drapeau sous lequel il servirait était son dernier souci. Il y avait dix ans de cela et Kilian n'était pas revenu; la mort avait frappé bien des fois dans la maison, bien des lèvres s'étaient closes pour jamais sans que Kilian reçût leur dernier baiser et leur dernier adieu ; le père de famille était parti le dernier en disant : « Je pardonne à Kilian et je le bénis! » et Kilian avait ignoré le pardon et la bénédiction de son père. Une année s'était déjà écoulée depuis, et dame Gertrude avait enfermé sous triples verrous les marchandises précieuses que contenait le grand magasin; elle n'avait pas voulu les céder au compère de son mari, le riche Jans Maecker, qui faisait le même commerce que le défunt; elle les gardait pour que Kilian, s'il revenait, pût reprendre le rang et les occupations du père Fröbach. Si Kilian revenait! Dame Gertrude se le représentait, pareil à l'Enfant prodigue, hâve, décharné, en haillons, couvert de poussière, humilié, mourant de faim; et son cœur palpitait à la fois de compassion pour le malheureux, et de joie a l'idée de le revoir, de le serrer dans ses bras, de le couvrir de souples et moelleux vêtements, de le faire asseoir à la place du chef de la famille, et de tuer, elle aussi, le veau gras pour le festin du retour. Et s'il lui disait : « J'ai péché contre le ciel et contre vous, » elle ne le laisserait pas achever, elle étoufferait ses aveux sous ses baisers; elle lui dirait : « Te voilà revenu, tout est oublié! » Mais le temps passait et Kilian ne revenait point.

Un jour d'été, dame Gertrude rêvait auprès de sa fenêtre : un coup de marteau la fit tressaillir, un coup, frappé par une main jeune et forte, une main habituée à ne pas rencontrer d'obstacles. Et voilà que des pas d'homme font retentir le vestibule ; la porte s'ouvre et un homme apparaît sur le seuil, suivi par Welf qui le flaire d'un air défiant sans aboyer contre lui, mais sans lui faire accueil. Cet homme est grand et vigoureux, et sa large poitrine se déploie sous son justaucorps de buffle. A son chaperon se dresse une plume d'aigle; un coutelas brille à sa ceinture; son port a quelque chose de militaire; mais le bâton que serre sa main, le paquet qu'il porte en sautoir indiquent un voyageur. Il s'avance, souriant, les bras ouverts : dame Gertrude le regarde comme dans un rêve : est-ce bien lui? ce n'était pas ainsi qu'elle s'attendait à le revoir! « Mère! » dit le nouveau venu. « Kilian! » s'écrie dame Gertrude; et elle se jette dans ses bras.

Quand elle l'a bien embrassé, quand elle a bien pleuré de joie, elle s'écarte de lui pour mieux le regarder. Comme il a changé! il était mince comme un jeune peuplier, et sa figure était délicate comme celle d'une jeune fille. Il n'a pas souffert loin des siens... tant mieux!... Il est mis presque comme un seigneur, et la lourde escarcelle qu'il dépose sur le bahut, avec son paquet et son coutelas, résonne du son des pièces d'or. Dame Gertrude ne sait pas pourquoi, mais elle aimerait mieux qu'il revînt pauvre et nu comme l'Enfant prodigue. Mais il est joyeux comme autrefois, et il caresse sa mère comme quand il était petit enfant : il a toujours le même cœur, son Kilian!

Il faut pourtant que cette joie s'assombrisse. En dix ans, que de places vides! Kilian baisse la tête, et une larme coule de ses yeux sur la main de sa mère qu'il tient dans les siennes, quand il apprend que son père est mort et qu'il l'a béni. Cette larme épanouit un peu le cœur de dame Gertrude, son pauvre cœur tout oppressé. Elle retrouve son Kilian!

Dame Gertrude n'est plus seule, et la vieille maison n'est plus silencieuse. La veuve a visité de nouveau ses voisins, elle est heureuse d'entourer Kilian des anciens amis de son père; elle tire des bahuts le beau linge de Flandre, les tapisseries où les branchages s'enlacent comme dans une forêt; l'argenterie brille de nouveau sur les dressoirs, et la grande table s'entoure de convives qui boivent les bons vins de France dans des hanaps ciselés. Kilian aime la gaieté, et parmi les meilleurs buveurs de Schultzburg il n'en est guère qui soient capables lui tenir tête. C'est heureux, car s'ils conservaient toute leur raison et toute leur mémoire, ils pourraient bien être scandalisés de tout ce que raconte Kilian quand il est un peu animé à la fin du repas. Dame Gertrude, qui ne boit point, entend et comprend tout, et son cœur est de plus en plus triste. Quelle horreur que ces histoires de bataille! ces villages brûlés, ces cultures ravagées, ces pillages, ce sang versé! Et pour quelle cause, pour quel intérêt a-t-il tué et s'est-il exposé à la mort, ce jeune homme qu'elle avait élevé dans la crainte de Dieu, le respect du droit et l'amour de la justice? Il a passé d'un chef à un autre, selon que tel ou tel général promettait une paye plus forte ou un pillage plus facile... Ses ancêtres se sont battus, eux aussi, mais c'était pour la défense des privilèges de leur ville, pour la liberté de leur pays : ils n'auraient pas passé du service du roi de France à celui du roi d'Espagne, ni ravagé la terre de pauvres gens qui ne leur avaient pas fait de mal... Et tout cet or que Kilian a rapporté, d'où vient-il, Seigneur! Comment Kilian peut-il dormir tranquille! Dame Gertrude porte envie au père de l'Enfant prodigue; son fils est revenu vers lui, humble et repentant, et Kilian ne paraît pas s'apercevoir qu'il a péché contre Dieu et contre sa mère.



Il s'avance, souriant, les bras ouverts. (P. 328, col. 1.)

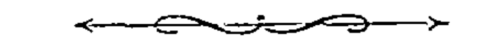
Les jours passent et Kilian perd peu à peu de sa gaieté ; il devient rêveur et soucieux. Est-ce l'ennui de l'inaction? est-ce la douce influence de la maison paternelle, de la ville natale, des souvenirs d'un temps plus pur et plus heureux? Les joyeux compagnons qu'il avait cherchés dans les premiers jours ne lui plaisent plus ; il reste maintenant des heures à la maison auprès de dame Gertrude, et il la questionne sur les dix années où il était errant à travers le monde. Il l'écoute, et il est triste quand elle a fini de parler; et cependant, le lendemain, il l'interroge encore. Dame Gertrude est inquiète de sa tristesse, et pourtant elle l'aime mieux ainsi. Elle n'ose pas lui demander ce qu'il fera désormais de sa vie; s'il allait répondre : « Je repars demain ! » Elle attend, et elle l'entoure de soins et de tendresse : peut-être finira-t-il par se trouver assez heureux pour ne plus songer à s'en aller.

Dame Gertrude prie sans cesse le Seigneur de lui rendre son fils; et chaque jour, de plus en plus, sa prière se change en actions de grâces. Car Kilian ressemble chaque jour davantage à ce qu'était son père; il semble reprendre les idées et les sentiments d'un honnête bourgeois dévoué à sa ville et à son pays; et le jour où dame Gertrude lui parle des marchandises qu'a laissées maître Fröbach, un éclair de satisfaction brille dans ses yeux. Le mois n'est pas écoulé que Kilian a renoué les anciennes relations de son père avec les marchands étrangers; dame Gertrude est heureuse, car elle a compris que son fils ne quittera plus Schultzburg.

Le soleil couchant envoyait ses rayons roses sur dame Gertrude assise à sa place ordinaire. Ses Heures étaient ouvertes sur ses genoux : elle lisait et ses traits s'éclairaient d'un sourire de paix et d'espérance. Kilian entra et s'approcha d'elle. « Mère, dit-il, puisque me voilà chef de la maison de mon père, il est juste que je vous remette l'argent que j'ai rapporté de mes voyages. » Et il lui tendait sa lourde escarcelle. Dame Gertrude rougit, et, hésitant un peu : « L'argent de la guerre! mon fils! s'il allait nous porter malheur! » Elle n'ajouta rien, mais la conscience de Kilian parlait assez haut. Il murmura : « Donnez-le aux pauvres, mère ! » Elle sourit, et, rangeant sa lourde jupe, elle lui fit une place auprès d'elle. Il s'assit et resta silencieux; dame Gertrude entendait battre son cœur, et, les yeux baissés sur son livre, elle se disait : « Est-ce l'heure que j'ai tant désirée, l'heure où il entendra la voix de Dieu? » Kilian l'appela : « Mère, que lisez-vous donc? Vous n'y voyez plus! — Je sais cela par cœur, répondit-elle, écoute. » Et, d'une voix qui tremblait, elle lui lut l'histoire de l'Enfant prodigue. Ses paroles pénétraient jusqu'au fond du cœur de Kilian : quand elle se tut, attendri, éperdu, il se jeta à genoux devant elle, cachant son visage dans sa robe et pleurant comme un enfant. Et quand il eut bien pleuré, encouragé par ses baisers, par les noms caressants qu'elle retrouvait dans sa mémoire, et qu'il avait entendus si souvent quand il était petit et qu'il venait s'accuser de quelque faute, il lui raconta toute sa vie errante, cette vie qu'il avait portée si gaiement et qui maintenant lui faisait horreur. Elle l'écoutait, émue et saintement joyeuse, lisant dans son cœur son humble repentir et sa ferme volonté de commencer une vie nouvelle; et, relevant Kilian humilié à ses pieds, elle lui dit :

« C'est maintenant que je puis me réjouir comme le père de l'Enfant prodigue; car mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et il est retrouvé. »

Mme Colomb.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XV

Une partie de chasse. — Sur le dos d'un élan.

« Deux heures plus tard, reprit M. de Kildare, nos Iroquois s'embarquèrent ou plutôt furent embarqués avec des présents, dont le plus précieux était une petite caisse contenant trois pintes d'eau-de-vie, qu'ils promirent de boire à la santé du Grand Ours noir, comme ils appelaient le vieux baron de Montluc.

» Aussitôt après, je pris, suivant l'ordre de Montluc le Rouge lui-même, le commandement de l'île et du lac Érié tout entier. Quant à lui, il fit pour le lendemain ses préparatifs de départ, embarqua cent cinquante fusils avec des munitions, plaça au fond du bateau les deux cent mille livres en or que son père avait ordonné d'apporter au gouverneur de Québec et, pour nous distraire, proposa une promenade sur le lac.

» Comme nous étions en temps de paix, les dames voulurent en être et Montluc s'y prêta volontiers. Nous primes chacun un canot, Mlle Athénaïs monta dans le mien et Mlle Lucy dans celui de Montluc. Lui ramait et moi aussi. Les dames tenaient le gouvernail, Charlot lui-même voulut être de la partie avec Buffalo, Mme de Montluc et le vieux Carrégaray qui, malgré son grand âge, n'était pas le moins robuste et surtout le moins habile pilote de nous tous.

» On s'arrêta pour pêcher aux flambeaux à l'embouchure d'une petite rivière, qui vient tomber dans le lac Érié, à deux lieues de la Tour-Montluc, et où les saumons sont aussi communs que les goujons dans vos rivières de France ; mais, comme l'heure n'était pas encore venue (il fallait attendre la nuit), on débarqua quelques provisions et l'on soupa gaiement.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234 251, 267, 282, 298 et 315.

» Le Père Fleury, qui n'avait pas pu partir en même temps que nous, étant occupé à parler religion à quelques Algonquins, vint à son tour dans son canot, que conduisaient deux Canadiens vigoureux, et, pour nous amuser et faire attendre plus patiemment la nuit, il nous fit le récit de quelques-unes de ses courses au milieu des sauvages où il avait, terminait-il en soupirant, cent fois échappé le martyre.

« Alors, lui dit Montluc le Rouge, en riant aussi, vous n'espérez plus devenir martyr?

— Hélas! non, à mon âge!... Songe donc, mon enfant, j'ai quatre-vingt-dix ans passés! » Et, comme il vit que cette pensée attristait tous les assistants, il ajouta : « Au lieu de m'exhorter à demeurer toujours sur cette terre, ce qui ne dépend ni de vous ni de moi, mais de la volonté de Dieu, vous devriez, mes chers enfants, me chercher d'avance un successeur.

— Jamais de la vie! s'écria Montluc. Jamais de la vie! Et d'abord qui est-ce qui pourrait nous marier, Lucy et moi, si vous veniez à nous quitter?

— Oh! personne! dit Lucy en riant. J'aimerais mieux ne pas me marier du tout.

— Ah! répliqua Mlle de Montluc, ça, c'est trop de zèle, ma chère Lucy. Mon frère ne t'en demandait pas tant! Il faut aimer ses amis, mais non pas aux dépens les uns des autres. Le Père Fleury lui-même ne le trouverait pas bon. »

» Alors Montluc s'écria qu'Athénaïs avait bien raison et qu'elle avait plus de sagesse dans son petit doigt que Lucy, que lui-même Montluc le Rouge, et même que Donald O' Brian, comte de Kildare, qui ne disait rien, mais qui sans doute pensait les plus belles choses du monde et qui ne voulait pas s'interrompre pour causer avec de simples mortels.

» Il croyait rire et ne se trompait pas. Je regardais Mlle de Montluc, sa mère, son frère, ce grand lac d'un vert d'émeraude, ces îles fertiles, où l'on ne voit encore que des arbres, de l'herbe, des daims, des chevreuils, des élans ou des caribous paissant en liberté. Je pensais à ce vieux baron, chef d'une race illustre, qui, chassé de sa patrie, condamné à mort, était venu là, l'épée à la main, avec quelques compagnons intrépides, chercher la liberté, et qui s'était fait un fief plus grand que trois provinces, qu'il gouvernait avec la triple autorité du magistrat choisi par ses concitoyens à cause de son équité, du héros qui défend ses amis et lui-même, et du citoyen qui porte au loin les armes et la gloire de sa patrie et qui prépare pour l'avenir des nations nouvelles. Je pensais à ce vieux prêtre qui ne possédait rien sur la terre, — rien si ce n'est une croix de bois, — qui prêchait aux sauvages les plus féroces la loi du Christ : « Aimez-vous les uns les autres, » et qui donnait l'exemple, qui marchait seul, sans armes et sans peur au milieu de vingt nations ennemies, ayant toujours devant les yeux les supplices les plus horribles, qui rêvait, pour toute récompense, le martyre et que la protection du Seigneur couvrait partout comme d'un bouclier, ne le défendant pas des coups, des blessures, des tortures les plus atroces et les moins méritées, mais de la tristesse et du découragement, lui promettant le ciel pour récompense, mais le faisant attendre.

» Je voyais encore mon ami Montluc le Rouge, — un ami de six semaines, que je croyais avoir aimé avant ma naissance, — le fils du vieux baron Annibal, l'élève du Père Fleury, né au confluent de deux races illustres en France et au Canada, comme l'Ohio, la plus belle rivière de l'Amérique du Nord, nait au confluent de l'Alleghany et du Manongahela, le premier des blancs par son père et le premier des peaux-rouges et des blancs par sa mère, redouté de ses ennemis comme la foudre du ciel, adoré de ses amis et suivi dans la bataille avec une confiance aveugle comme Areskoni, qui est le dieu de la guerre chez les sauvages, et qui déjà m'avait sauvé une fois la vie, comme en se jouant, et je pensais, au fond de mon âme : Reverrai-je jamais O' Brian-Castle et le vert comté de Kildare? Serai-je toute ma vie un proscrit errant et malheureux, sans famille, sans toit et sans amis, quand ceux-ci m'ouvrent les bras et m'accueillent comme un frère?

» Et alors, ces réflexions et d'autres encore que je ne vous dirai pas, monsieur le curé, parce qu'elles conviennent mieux à mon état qu'au vôtre, et le désir de fonder une nouvelle famille, une nouvelle race des O' Brian et un nouveau comté de Kildare, une nouvelle patrie dans les forêts sans fin du Nouveau-Monde et d'y attirer tout le peuple catholique d'Irlande, me suggérèrent un projet, dont je vous parlerai bientôt. »

Lord Kildare en était là de son récit lorsque M. de Montluc se leva et dit :

« Monsieur le curé, il fait soleil. Pendant que mon ami Donald vous raconte notre histoire et ses sentiments intimes, dont il faudra que vous soyez instruit tôt ou tard, je vais, avec Phœbus, voir si la neige commence à fondre et si nous serons bientôt en état de partir. Car la mission que j'ai reçue du roi est pressée et nous partirons aussitôt qu'il sera possible. » Puis, se tournant vers Beaupoil : « Toi, dit-il, viens avec moi. Tu me montreras le chemin de Tulle et emporte ta carabine comme je vais emporter la mienne. On ne sait pas ce qui peut arriver. Nos loups d'hier voudront peut-être prendre leur revanche.

— Ah! monsieur de Montluc, dit Marion, élevant la voix, ne l'emmenez pas, je vous en prie, ou prenez-en bien soin. Mon pauvre Beaupoil se perdra dans la neige.

— Je vous le ramènerai, je vous en donne ma parole, répondit Montluc le Rouge, en riant.

— Toi, Marion, s'écria Beaupoil irrité, si tu ne fermes pas la bouche, si tu continues de dire du mal de moi, si tu passes ta vie à me déshonorer par tes discours comme par ta paresse, je donnerai ma démission de mari et je t'abandonnerai ici toute seule

avec ma mère. Vous aurez la vie éternelle pour vous disputer, car monsieur le curé te lâchera, aimant mieux convertir des sauvages et des anthropophages que de t'entendre, matin et soir, piailler et quereller un homme qui vaut cent fois mieux que toi, je m'en vante. »

Cette menace apaisa ou épouvanta Marion, je ne sais lequel des deux, mais la fit taire, et permit à Beaupoil de partir sans obstacle avec M. de Montluc et Phœbus. Alors elle descendit à la cuisine et me laissa seul avec M. de Kildare, qui reprit son récit en ces termes :

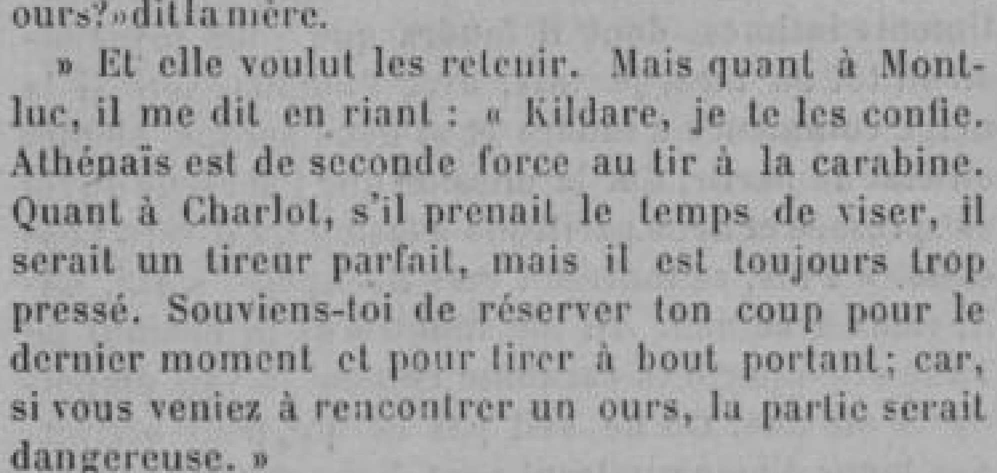
« Nous causions gaiement, comme vous venez de voir, pensant à l'avenir, à la vie future, au paradis, où chacun sans doute espérait trouver sa place un jour, lorsque Charlot, que tous ces discours sérieux ennuyaient, se leva tout à coup et dit à sa sœur :

« Athénaïs, veux-tu venir avec moi? Je vois que Phœbus s'agite, cherche quelque chose avec son nez, remue la queue, me regarde comme pour me dire qu'il a trouvé quelque gros gibier... Certainement il y a quelque chose ou quelqu'un dans le voisinage. Je ne sais pas qui ni quoi, mais il y a quelqu'un assurément.

— Si c'était un ours? » dit la mère.



Les dames tenaient le gouvernail. (P. 330, col. 2.)



» Et elle voulut les retenir. Mais quant à Montluc, il me dit en riant : « Kildare, je te les confie. Athénaïs est de seconde force au tir à la carabine. Quant à Charlot, s'il prenait le temps de viser, il serait un tireur parfait, mais il est toujours trop pressé. Souviens-toi de réserver ton coup pour le dernier moment et pour tirer à bout portant; car, si vous veniez à rencontrer un ours, la partie serait dangereuse. »

» Munis de ces instructions, nous partîmes tous les quatre, car je compte aussi Phœbus, qui, je dois l'avouer, était suivi de nous plutôt qu'il ne nous suivait. Il s'écartait à droite, à gauche, dans les bois, dans les bruyères, dans les éclaircies où les sauvages avaient campé; mais, bien différent de nous, qui marchions au hasard, il paraissait suivre une piste déterminée et chercher un gibier que son instinct lui avait depuis longtemps fait connaître. Charlot le suivait, l'encourageait, l'excitait, le retenait, le lançait ou croyait le lancer et faisait avec lui mille détours à travers la forêt. Pendant ce temps je marchais à côté de Mlle de Montluc.

» Monsieur le curé, je ne suis pas né éloquent, Dieu le sait. J'ai laissé cela aux avocats et à tous ceux qui en vivent. Cependant je puis parler à mon tour quand c'est nécessaire, et même je parle très-passablement, au dire des connaisseurs, cinq langues différentes, dont la première est la langue celtique, celle que parlaient les anciens Gaulois et que parlent encore les Bretons et tous les vrais Irlandais. Je suis d'une force moyenne en latin. Je parlerais l'anglais comme ma langue maternelle si je voulais ; mais je ne veux pas, de peur de ressembler à ces Anglo-Saxons ennemis de ma race. Enfin je parle le français comme vous voyez, c'est-à-dire très-passablement. En tout cas, je me fais comprendre, ce qui est l'essentiel. Eh bien, croiriez-vous qu'avec tant de talents et de manières de dire des choses aimables à tout le monde, je ne trouvai pas un mot à prononcer quand je me vis seul ou presque seul avec Mlle de Montluc au milieu de la forêt, car Charlot et Phœbus étaient parfois si loin qu'on aurait pu les croire absents, si l'on n'avait entendu, de temps en temps, le cri de l'un et les joyeux aboiements de l'autre.

» Pourquoi ne trouvais-je rien à dire? Je n'en sais rien. Mais j'étais muet comme une tanche hors de l'eau. Ce silence dura bien un bon quart d'heure. Quand la jeune demoiselle vit que je ne disais rien, elle prit la parole, et d'une voix claire et pure comme le cristal :

« Mylord de Kildare, y a-t-il longtemps que vous avez quitté l'Irlande?

— Six ans, mademoiselle. »

» Cette question me fit grand plaisir, car elle soulevait le poids énorme de silence qui pesait sur ma poitrine et me rendait la vie et le souffle en même temps.

» Mais elle ne borna pas là sa curiosité, la belle Athénaïs. Elle voulut savoir si le comté de Kildare était un beau pays.

« Assurément, mademoiselle, et le plus beau de l'univers.

— Plus beau que notre Canada, alors? »

» Je répondis qu'il m'était impossible de croire qu'un pays où elle vivait ne fût pas le plus beau pays de la terre.

» Alors elle se mit à rire et demanda si O' Brian-Castle, le château de mes pères, était aussi le plus beau de tous les châteaux.

« Après celui de la Tour-Montluc dans le lac Érié, oui, mademoiselle. »

» Alors elle demanda combien de tours avait le château, combien de fenêtres ou de lucarnes avait chaque tour, combien aussi de corps de logis, s'il y avait une belle salle des gardes, des armures, des épées, des lances, des arquebuses du temps passé, ce que je regrettais le plus après mon père et parmi les tenanciers des O'Brian.

» Je répondis à tout, heureux de voir qu'une aussi belle personne, la sœur de mon meilleur ami, prît tant d'intérêt à toutes mes affaires.

» Comme nous en étions là, Charlot, sans parler, nous fit de loin signe de nous arrêter, et rappela du geste Phœbus.

» J'examinai avec soin l'amorce de ma carabine. Mlle de Montluc en fit autant pour la sienne et nous attendîmes en silence.

Mlle de Montluc me fit signe de regarder. (P. 333, col. 2.)

» Charlot venait à nous, se glissant dans les hautes herbes et suivi de Phœbus, qui semblait avoir compris ou plutôt signalé qu'il se passait quelque chose de grave dans le voisinage.

» La forêt où nous étions, et que traverse la rivière à l'embouchure de laquelle nous avions campé, était composée, comme la plupart des forêts du Canada, de chênes deux fois plus hauts et plus gros que ceux de France, parce qu'ils datent pour la plupart des premiers âges de l'Église chrétienne. Parmi ces chênes s'élèvent des hêtres plus grands encore et parmi les feuilles desquels, dans les beaux jours, se glissent mille rayons de soleil. A terre, au pied des chênes et des hêtres qui sont fort écartés les uns des autres, se trouve un gazon épais que broutent les cerfs, les daims, les élans, les chevreuils et toutes les bêtes de la forêt. Dans les clairières, les herbes ont presque la hauteur de l'homme. Vous voyez d'ici, monsieur le curé, le lieu de la scène.

» Il faut que vous sachiez encore que nous n'étions pas à plus de cinq cents pas du lac où la rivière a son embouchure. Ceci vous fera comprendre la tragédie.

» Charlot, dès qu'il fut à cinquante pas de nous, se redressa, car il était jusque-là courbé parmi les hautes herbes, et nous cria :

« Attention ! Garde à vous ! Les voilà !

— Qui ? »

» Mais Charlot ne répondit pas. Il était trop occupé à mettre en joue un objet invisible. Mlle de Montluc me fit à son tour signe de regarder à l'ouest, du côté de la forêt, et me montra deux beaux élans qui venaient lentement à nous, comme deux philosophes, et qui prêtaient le flanc à Charlot.

» L'élan, monsieur le curé, est un animal au-

-jourd'hui fort rare et dont la race couvrait autrefois l'ancien continent. C'est un quadrupède, un mammifère, un plénicorne, un cousin du cerf et par conséquent de la biche, et qui leur ressemble, mais ses andouillers sont plus courts, plus larges et plus forts. Quant à sa taille, c'est celle d'un grand cheval normand. Pour courir, il est sans égal. Pour frapper avec ses andouillers (ou, si vous préférez, ses cornes) il dépasse de bien loin le taureau le plus sauvage et de ses pieds de devant il briserait une enclume. Quant à le devancer au galop, aucun animal ne peut l'espérer. Très-doux du reste, mais terrible quand on l'attaque.

» Les deux élans venaient à nous au petit trot, sans être émus des aboiements de Phœbus et sans nous voir.

» Tout à coup Mlle de Montluc épaula sa carabine, visa lentement et allait faire feu sur le plus grand des deux, lorsque Charlot la prévint et tira sur le premier, sur l'autre élan. Alors, sans viser davantage, elle tira à son tour.

» Pour moi, suivant la recommandation de Montluc le Rouge, j'avais réservé mon coup et j'attendais, le doigt sur la détente, l'effet du premier choc.

» Les deux animaux furent touchés, mais de façons différentes. La balle de Charlot brisa par le milieu l'un des andouillers du plus petit élan, qui paraissait être une femelle et ébranla l'animal, comme aurait pu faire un vigoureux soufflet.

» Au fond cependant il n'était pas blessé, mais l'affront qu'il venait de recevoir le rendit furieux. Il se tourna du côté de Charlot et le chargea si impétueusement que Charlot, qui n'était d'ailleurs qu'à soixante-dix ou quatre-vingts pas de l'ennemi, n'eut pas le temps de charger sa carabine ni même de se mettre en défense.

» Je ne pouvais pas davantage venir à son secours, car j'étais moi-même occupé ailleurs comme vous allez voir, et certes j'avais besoin de toute ma force et de tout mon sang-froid.

» Mais bon sang ne peut mentir. Il était de trop bonne race pour se troubler. Avant tout, comme il vit bien qu'il n'était pas de force à soutenir le choc, il pensa à faire le tour du tronc d'un gros chêne pour laisser passer l'élan, car celui-ci s'avançait, comme un ouragan, renversant devant lui ou franchissant d'un bond les buissons qui le séparaient de Charlot.

» Phœbus, qui avait fait un détour, le suivait, mais à vingt pas de distance. Si l'élan, de ses cornes ou de ses pieds, avait pu atteindre l'enfant, il l'aurait éventré ou broyé... Or, voyez ce qui arriva.

» Charlot n'eut pas le temps de tourner autour du chêne. L'animal était déjà si près de lui qu'il sentait presque son souffle. Il prit donc un autre parti et, bondissant jusqu'à quatre pieds de terre tant il était agile et nerveux, il saisit une branche du chêne, s'enleva à la force des poignets jusqu'à s'asseoir sur la branche et regarder passer au-dessous de lui son ennemi étonné.

» Il se mit alors à rire, en frappant des mains pour se moquer de l'élan; puis il voulut charger sa carabine, mais il n'en eut pas le temps. Le puissant animal qui, dans son impétuosité, avait dépassé le chêne de quelques pas, revint à la charge et, se dressant sur ses jambes de derrière, s'appuyant des pieds de devant sur le tronc de l'arbre, essaya de le frapper avec ses andouillers, armes redoutables, quoique l'un des deux fût à demi brisé.

» Charlot, sans s'étonner, grimpa sur une branche plus élevée, et de là, comme du haut d'une tour, défiait son adversaire.

» Malheureusement, la branche trop faible se brisa tout à coup. Charlot, occupé à charger sa carabine, voulut se retenir, la laissa tomber avec la poudre et les balles et se trouva désarmé.

» Pire encore, il tomba lui-même sur l'élan et, cherchant à se retenir, s'accrocha des deux mains aux andouillers. Situation plaisante et terrible, s'il avait eu moins de présence d'esprit.

» L'élan, indigné de ce fardeau inaccoutumé, essaya de le frapper avec ses cornes en relevant sa tête en arrière, mais il n'y réussit pas, et Charlot, à califourchon, voyant qu'il était sans armes et que son ennemi ne pouvait pas non plus se servir des siennes, lui cria joyeusement, en le frappant dans le ventre avec ses talons, comme s'il avait eu des éperons : « Hop! hop! au galop! »

» De son côté, l'élan, comme s'il avait entendu le français, obéit et se mit à galoper furieusement. Par bonheur, il suivit la direction de la vallée du côté du lac, toujours accompagné de Phœbus qui essayait de le saisir, mais qui n'y réussissait pas.

» Au bout d'un quart de lieue, ils arrivèrent tous les trois ensemble au campement où Montluc le Rouge, le Père Fleury, Mme de Montluc et Lucy étaient restés avec nos Canadiens.

» Vous jugez des cris, de l'étonnement de tout le monde, de la frayeur de la mère et de la joie du bon Charlot qui, tout rouge, joyeux et presque aussi essoufflé de la course que l'élan lui-même, criait : « Place! place pour mon cheval et pour moi! » On fit place en effet, car l'élan traversa le campement avec la rapidité de l'éclair et se jeta dans le lac Érié.

» Tous les assistants poussèrent un cri d'épouvante et d'horreur, tous, excepté Montluc le Rouge et le vieux Buffalo qui, sans se troubler, coururent l'un à sa carabine et l'autre à son canot.

» Le père Carrégaray et ses deux fils détachèrent la grande barque en un clin d'œil et se mirent à la poursuite de Charlot et de sa monture.

» Phœbus, qui s'était jeté dans le lac à la suite de l'élan, l'obligea de changer de route et de se rapprocher du rivage. Mais là, à droite et à gauche, le vieux Buffalo et le père Carrégaray l'attendaient, chacun dans son canot, et Montluc le Rouge le vi-

sait entre les deux yeux avec sa carabine qui ne manque jamais le but.

» Alors le pauvre animal vit qu'il ne pouvait plus échapper à la mort et voulut du moins rendre le dernier soupir sur la terre où ses ancêtres avaient vécu. Il se mit, tout en nageant vers le rivage, à bramer d'une façon pitoyable.

» Charlot fut touché de sa détresse et, comme Buffalo se rapprochant allait tirer sa flèche sur l'élan, il lui cria : « Ne le touche pas, Buffalo! ne le touche pas! Il ne peut pas me faire de mal. »

» A peine l'élan eut-il mis pied à terre, que Charlot sauta d'un bond sur le sol et le pauvre animal, remis en liberté, partit au galop, tout fatigué qu'il devait être de sa première course et de son bain dans le lac Érié, mais pressé sans doute de retrouver son compagnon, avec lequel pendant ce temps nous avions eu maille à partir, M[lle] de Montluc et moi. Vous allez voir comment. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LE SUICIDE D'UN SCORPION

Voici un fait curieux rapporté par un voyageur dans l'Inde, M. Bidié, et qui prouverait que le suicide du scorpion, considéré jusqu'ici comme une pure légende, est parfaitement réel.

« Un matin, dit M. Bidié, un de mes serviteurs m'apporta un très-grand spécimen du scorpion noir de l'Inde du Sud. Ce scorpion, ayant prolongé trop longtemps sa promenade nocturne, s'était probablement égaré et n'avait pas su retrouver au point du jour le chemin de sa demeure. Pour conserver cet animal, on l'enferma dans une boîte entomologique vitrée. Ayant quelques moments de loisir dans l'après-midi, je voulus voir comment allait mon prisonnier, et, pour mieux l'observer, je fis placer la boîte devant une fenêtre exposée aux rayons du soleil. La lumière et la chaleur semblèrent l'irriter visiblement, et ceci me rappela ces histoires que j'avais lues quelque part où l'on racontait que les scorpions, entourés de feu, se donnaient la mort. J'hésitai d'abord à contraindre mon prisonnier à recourir à ce cruel expédient, mais la curiosité l'emporta, et, prenant une lentille, je condensai les rayons sur son dos. Au moment où l'effet se produisit, le scorpion commença à courir dans la caisse en sifflant et en crachant d'une manière furibonde. Je recommençai à plusieurs reprises différentes en produisant toujours le même résultat, et à la fin le scorpion releva sa queue aussi vite qu'un éclair, et enfonça son dard dans son propre dos. L'effet de la blessure fut immédiat, et un ami qui était près de moi s'écria : « Regardez, il s'est piqué lui-même, il est mort! » Et certainement la vie s'était éteinte en moins d'une demi-minute. J'écris ce simple fait pour montrer que les animaux peuvent se suicider, et que le poison de certains animaux peut les faire mourir eux-mêmes. »



LES ÉPONGES[1]

Quelle est la durée moyenne de la vie des éponges? C'est ce qu'on ignore ; mais il est bien reconnu que l'on peut, au bout de trois années, revenir faire une pêche fructueuse dans les mêmes lieux. Elles abondent surtout dans la Méditerranée entre la Grèce et l'Asie Mineure. C'est dans ces parages qu'on trouve ces belles éponges blondes d'un tissu fin et serré qui ont la forme d'une coupe et qui sont connues sous le nom d'*éponges fines de Syrie*. Elles se vendent jusqu'à 100 et 150 francs la pièce. Est-ce payer trop cher une chose rare qui peut être le prix d'une vie humaine?

Quoi qu'il en soit, celles-là sont de véritables objets de luxe, que se procurent seuls les raffinés de haut parage ; le commun des mortels s'approvisionne à meilleur marché : il se contente des *éponges de l'Archipel*, des *eponges grecques*, des *éponges de Venise*, etc.

Sur les côtes de Barbarie se trouvent les éponges communes qui servent aux usages domestiques.

On a tenté d'acclimater les éponges en France : on a remorqué sur nos côtes méditerranéennes, dans des caisses métalliques percées de trous, des fragments de roches sur lesquelles elles s'étaient développées. Ces louables essais n'ont pas réussi, ce qui n'empêchera pas de les renouveler en profitant de l'expérience acquise.

La pêche des éponges se fait très-différemment suivant les localités ; nulle part elle n'est aussi active que sur les côtes de Grèce ou de Syrie : Smyrne est le grand marché des éponges, comme New-York est celui du coton.

La plupart des habitants des îles de l'Archipel sont plongeurs et ne vivent que du produit de la pêche aux éponges. Ils se livrent avec tant d'ardeur à cette industrie, qu'il est fort à craindre qu'en puisant toujours à la même source ils ne finissent par la tarir.

Dans la petite île d'Himia, sur les côtes d'Asie Mineure, les jeunes filles mêmes se livrent avec profit à ce singulier métier ; leur habileté est leur dot. Elles ne réussissent à se marier qu'après avoir cueilli un certain nombre d'éponges à une profondeur déterminée, afin de prouver qu'elles sont capables d'assurer les ressources du ménage.

Dans d'autres îles voisines au contraire, le père n'accorde sa fille qu'à un plongeur habile et résolu. Celui qui reste le plus longtemps sous l'eau t ne

1. Suite et fin. — Voy. page 319

remonte à la surface que perdant le sang par la bouche, les narines et les oreilles est toujours le préféré. Ces malheureux sont armés de longs couteaux qui leur servent non-seulement à détacher les éponges, mais encore à se défendre contre les attaques des poissons voraces. Cette existence, si pleine de périls, est péniblement soutenue par un maigre salaire.

Aux îles Bahama la pêche a lieu dans des eaux peu profondes. Les plongeurs placent l'extrémité d'une longue perche sur le banc d'éponges et amarrent l'autre extrémité au bateau. Ils se laissent alors glisser, allant chercher, à l'inverse de ce qui se passe dans nos fêtes publiques, le prix de leur courage et de leur adresse au bas du mât de cocagne.

Après le massacre des prétendants de Pénélope, Ulysse s'écrie :

« Enlevez les morts !..... lavez ensuite avec de l'eau et des *éponges* ces tables et ces trônes superbes..... »

Aristote nous apprend que les guerriers grecs plaçaient des éponges entre leur corps et leur armure pour amortir les coups de l'ennemi.

Pline dit que les artistes de son temps peignaient à teintes plates et enlevaient les clairs à l'éponge.

Ce grand naturaliste soupçonnait-il l'animalité des éponges, lorsqu'il prétend qu'elles semblent fuir la main qui veut les saisir et qu'elles adhèrent d'autant plus fortement aux rochers qu'on fait plus d'efforts pour les en arracher ?



La pêche des éponges. (P. 336, col. 2.)

Les éponges communes sont draguées à l'aide de longs râteaux à dents recourbées, ce qui les déchire et leur fait perdre de leur valeur. Les éponges dites *plongées* et cueillies à la main sont les seules estimées.

Les éponges sont connues de toute antiquité ; Homère en parle dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

Quand la belle Téthys vient visiter Vulcain dans son palais, il éprouve le besoin de faire un bout de toilette.

« Le dieu grand et monstrueux quitte son enclume en boitant, car ses jambes trop faibles s'affaissent sous sa masse ; il détourne ses soufflets du foyer et rassemble tous ses outils dans un coffre d'argent ; ensuite *avec une éponge* il essuie sa figure, ses mains, son cou nerveux et sa poitrine... »

Outre l'emploi qu'on en fait dans l'économie domestique, les éponges servent encore à une foule d'usages. Leur propriété d'imbibition les rend précieuses en chirurgie pour étancher le sang et arrêter les hémorrhagies. Leur élasticité permet de les employer dans la literie et l'ameublement ; on peut en faire de bons sommiers, en rembourrer des siéges plus économiquement qu'avec du crin, en faire des filtres, etc., etc.

Ce n'est pas à l'humble éponge qu'on pourra jamais appliquer l'épithète de bonne à rien, si souvent méritée par des êtres beaucoup moins inférieurs !

Mme GUSTAVE DEMOULIN.





Il les maintint en respect avec sa fourche (P. 339, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXIV

Prisonniers! — Le neveu de l'oncle Placide en danger. — Dévouement de l'oncle Placide. — Inquiétude de Tommy et de Kit. — Les mauvaises nouvelles vont vite.

A onze heures moins cinq minutes, le village de Colonges était cerné par un fort détachement venu de Blaru. Le commandant de cette expédition nocturne, pour se venger de son échec du matin, venait frapper un grand coup; il savait par ses espions qu'un grand nombre d'habitants du village avaient combattu le matin, sans uniforme, contre les troupes allemandes; il voulait faire un exemple pour effrayer le pays.

A onze heures, Kit et Tommy furent réveillés par un roulement de coups de crosse sur la porte de l'auberge.

« J'ai bien dormi, » telles furent les premières paroles de Tommy, et il ajouta : « Kit, voyez donc ce que c'est? »

Kit mit le nez à la fenêtre. « Des casques à pointe et des chenilles bavaroises! s'écria-t-il avec une profonde surprise.

— C'était une ruse de guerre, dit Tommy en sautant à bas de son lit; j'aurais dû m'en douter, et si je n'avais pas été abruti par la fatigue... »

Il n'eut pas le temps de dire ce qu'il aurait fait; la porte de la chambre s'ouvrit brusquement et, à la lueur de la veilleuse, les deux amis aperçurent un soldat armé, qui leur enjoignit de s'habiller et de descendre tout de suite, tout de suite!

« Du calme, dit Tommy à Kit, obéissons, nous nous expliquerons plus tard. »

A onze heures vingt-cinq minutes, Kit et Tommy étaient emprisonnés dans la maison d'école, avec tous les hommes du village.

Cinq victimes tirées au sort et destinées à être fusillées au point du jour étaient jetées pêle-mêle dans l'escalier du clocher; quatre hommes de garde avaient été placés en haut de l'escalier, et quatre hommes sur les dernières marches. Au nombre des victimes désignées par le sort se trouvait le neveu de l'oncle Placide, l'héritier de deux millions de dollars!

A onze heures et demie, un vieux monsieur, enfermé avec le reste des hommes, parlementa avec une des sentinelles et obtint d'être conduit devant le commandant; il ne reparut pas.

A deux heures du matin, les hommes enfermés dans l'école entendirent une voix qui prononçait le mot : « Ludovic! » La voix semblait venir du plafond, et elle en venait en effet. La femme du maître d'école, reléguée avec ses enfants à l'étage supérieur, avait levé une petite trappe d'un pied carré pratiquée dans le plancher, et elle appelait son mari. Au milieu d'un silence de mort, elle lui demanda comment il se trouvait, lui adressa quelques

[1] Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

paroles d'encouragement et lui apprit que le vieux monsieur avait obtenu d'être fusillé à la place du jeune homme habillé en collégien, qui était son neveu.

Du sein de l'obscurité partit un beuglement qui fit tressaillir tout le monde et donna même l'éveil aux sentinelles. La petite trappe se referma brusquement. On ne pouvait pas voir quel était le prisonnier qui avait poussé cet horrible beuglement, mais comme il avait crié aux oreilles mêmes de Kit, Kit mit le grappin sur la personne du braillard et lui demanda s'il n'avait pas honte, à son âge, de mugir comme un veau qui a perdu sa mère.

« C'est mon maître qu'ils vont fusiller! » dit le beugleur d'une voix entrecoupée de sanglots.

Kit fut touché de cette marque d'attachement et il se disposait à faire des excuses à un si fidèle domestique, quoique la personne du fidèle domestique exhalât une épouvantable odeur d'eau-de-vie.

Mais Alfanègre (car c'était lui) se chargea de lui montrer combien sa sympathie était mal placée.

« Qu'est-ce que je deviendrai, moi, si on le fusille? dit-il avec un attendrissement d'ivrogne; oui, qu'est-ce que je deviendrai; où trouverai-je une aussi bonne place? Je ne veux pas qu'on le fusille; on n'a pas le droit de le fusiller, ce n'est pas lui qui est tombé au sort. »

La main de Kit était encore posée sur l'épaule d'Alfanègre. Il la retira avec dégoût, ferma le poing et machinalement allongea à Alfanègre une vigoureuse poussée qui l'envoya rouler au milieu des bancs et des tables.

Alfanègre hurla au secours, puis il déclara d'un ton féroce qu'il s'était battu « comme des lions ». Cet accès de férocité fut suivi d'une nouvelle crise d'attendrissement, et il protesta en pleurnichant qu'on n'avait pas le droit de fusiller M. Clodion!

« M. Clodion! s'écrièrent à la fois Kit et Tommy.

— Oui, monsieur Clodion! » dit Alfanègre d'un ton rogue, et il répéta à plusieurs reprises : « Clodion! Clodion! Clodion! »

« Alors, c'est vous qui êtes Alfanègre, dit Tommy en faisant un pas de son côté.

— Cela ne vous regarde pas, répondit fort impoliment le valet de chambre de M. Clodion, n'approchez pas, ne me touchez pas, ou j'appelle la garde.»

L'effet suivit de près la menace et il se mit à hurler de toute la force de ses poumons. Une clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit et un falot, porté à hauteur d'homme, jeta une vive lueur sur une partie de la salle; à côté du falot apparut la tête d'un sous-officier et, un peu en arrière du sous-officier, une baïonnette étincelait, la pointe en avant.

Les prisonniers reculèrent précipitamment vers le fond de la salle, comme un troupeau de moutons à l'approche du loup.

« Désordre! révolte! dit le sous-officier d'une voix emphatique, mon devoir est de faire tirer sur vous. » Un petit mouvement du falot mit en pleine lumière un soldat qui mettait son fusil en joue. Kit et Tommy seuls n'avaient pas fui vers le fond de la salle.

« Kit, dit Tommy à voix basse, il faut absolument que nous sauvions M. Clodion.

— Donnez-moi le papier du général, » dit laconiquement Kit.

Tommy tira le papier de son portefeuille et le lui remit.

Irrité de leur sang-froid, qu'il prenait pour de la bravade, le sous-officier fit trois pas en avant; le soldat, croisant la baïonnette, vint se placer à ses côtés.

On ne pense jamais à tout. Ni le sous-officier, ni le soldat ne songèrent à fermer la porte derrière eux, quand ils firent, avec un si grand déploiement de majesté, leurs trois pas en avant. Les yeux perçants de Kit virent distinctement deux ombres se glisser dans l'obscurité, derrière leur dos, gagner furtivement la porte entr'ouverte et disparaître dans la direction de la cour.

Quand la pointe de la baïonnette lui toucha presque la poitrine, Kit étendit le bras et agita le papier en disant le mot : « Parlementaire! »

« Un prisonnier n'est pas un parlementaire, dit le sous-officier en haussant les épaules avec dédain.

— Connaissez-vous cela, lui demanda Kit avec un calme imperturbable en lui mettant sous le nez la signature du général.

— Je ne connais que ma consigne. Je ne dois pas avoir de communications avec vous.

— Votre commandant se repentira toute sa vie de ce qu'il aura fait, s'il ne consent pas à lire ce papier avant de décider du sort des prisonniers. »

Un instant le sous-officier parut ébranlé, tant la parole de Kit était calme et solennelle. Mais au souvenir de la rebuffade qu'il avait reçue de son commandant pour lui avoir amené l'oncle Placide, il rougit de colère, repoussa le papier d'un geste dédaigneux et ordonna au soldat de marcher en avant.

Kit recula lentement, non pas comme un homme qui a peur de la mort, mais avec la tranquillité d'un bourgeois prudent qui se recule pour laisser passer une voiture.

« Je recule devant la force, dit-il d'un ton sec, mais je proteste. Je me rappellerai votre figure, sous-officier, et dès demain matin vous aurez à rendre un compte sévère de votre négligence et de votre mauvaise volonté. Tu m'ennuies avec ta broche, dit-il brusquement au soldat en écartant la pointe de sa baïonnette, tu vois que je suis en conférence avec monsieur et tu te montres d'une indiscrétion! Je t'apprendrai à connaître ton monde et demain matin je te montrerai qui je suis. »

Le soldat se retira un peu sur un signe du sous-officier, qui dit à Kit d'un ton brusque : « Assez! le commandant dort; il a absolument défendu qu'on le réveille. L'exécution n'aura pas lieu sans qu'il ait

donné ses ordres ; je lui ferai mon rapport. Tant pis pour vous si vous le dérangez pour rien ; il vous en cuira.

— Merci, vieux, repondit Kit sans la moindre cérémonie, c'est tout ce que je demande ; je savais bien que nous finirions par nous entendre ; surtout n'allez pas manger la consigne. Si vous la mangiez, j'ai idée que le commandant vous ferait pendre à la maîtresse branche d'un chêne. Bonsoir! »

Le sous-officier haussa les épaules d'un air dédaigneux et regagna la porte, suivi de son satellite et un peu irrité contre Kit, dont le sans-gêne et le ton familier avaient nui à la majesté de sa petite démonstration militaire. Il tira la porte avec violence, la ferma à double tour et mit la clef dans sa poche, par surcroît de précaution. Il n'aurait pas été si fier de sa vigilance, s'il lui avait pris fantaisie de compter ses prisonniers ; il aurait constaté qu'il lui en manquait deux.

Par malheur, les deux hommes qui s'étaient esquivés si prestement n'avaient qu'une seule idée en tête et qu'un seul souci : se tirer de la bagarre. Blottis contre la porte et perdus dans l'ombre où ils claquaient des dents à force de terreur, ils avaient profité par un pur instinct de conservation d'une bonne occasion qu'ils n'avaient ni cherchée, ni prévue, ni épiée.



Son fusil barrait l'escalier. (P 342, col. 2.)

Aussi, au lieu de prendre leur course dans la direction de Vernon pour y jeter l'alarme et demander du secours, ils s'enfuirent à travers champs, aussi effarés et aussi hagards que des lièvres poursuivis. La peur leur donnait des ailes : aussi le petit jour les surprit-il à cinq grandes lieues de Colonges, en dehors des lignes allemandes.

Un fermier les trouva dans un silo, où ils mouraient de peur, et, croyant avoir affaire à deux espions, les maintint en respect avec sa fourche pendant qu'il appelait du renfort.

On les traîna jusqu'au bourg le plus proche, le pharmacien leur administra des cordiaux au milieu d'un cercle de curieux, et ils purent raconter la terrible nouvelle. Cinq hommes fusillés, un M. Clodion prenant la place de son neveu, quarante-trois hommes emmenés en captivité ; pillage du bourg, incendie ; ils donnèrent pour accomplis des faits dont ils n'avaient pu être témoins ; et ce qu'il y a de plus fort c'est qu'on les crut sans contrôle, tant on était avide de nouvelles, même de nouvelles sinistres.

Le correspondant d'un journal du Havre, qui battait la campagne en quête de nouvelles, courut tout d'une traite jusqu'au bureau de télégraphe le plus voisin, et envoya la nouvelle toute fraîche à son rédacteur en chef : il la tenait de deux témoins oculaires ; il mettait au défi les correspondants des feuilles rivales d'en contester l'authenticité.

Quand le rédacteur en chef décacheta la dépêche, M. Berger, le banquier, causait avec lui dans son bureau. Lorsqu'il entendit le nom de M. Clodion, il bondit sur son fauteuil et poussa une exclamation de pitié. Ensuite il expliqua au journaliste ce que c'était que M. Clodion. Dès qu'il fut parti, le cœur navré de chagrin et en même temps rempli d'admiration, le journaliste se mit à son bureau ; avec la dépêche d'une part et de l'autre avec les renseignements que lui avait donnés M. Berger, il composa un article fort émouvant. L'article fut reproduit par tous les journaux de province, et fut même expédié à Paris, où il parvint copié en caractères microscopiques, sous l'aile d'un pigeon voyageur.

Tandis que tous les jours se perdaient par milliers des lettres dont le contenu aurait porté aux pauvres Parisiens un peu de consolation, de joie et d'espérance, cette tragique nouvelle franchit sans retard et sans encombre les lignes des assiégeants et les



remparts de la ville assiégée, fut reproduite par tous les journaux et jeta dans l'angoisse la plus affreuse les cœurs reconnaissants dont l'oncle Placide avait été la providence.

L'homme aux cheveux verts lui-même demeura frappé d'horreur. Il se demanda si les deux mystérieux étrangers n'étaient pas pour quelque chose dans la catastrophe, et si lui-même n'avait pas contribué à l'amener par ses révélations indiscrètes.

Quant à Bertrand et à Combaleuf, ils regrettèrent tout simplement et sans phrases de n'avoir pas été mis en demeure de donner leur vie pour racheter celle de M. Placide.

XXV

Dans l'escalier du clocher. — Émile se prépare à bien mourir. — L'homme à la casquette lui demande s'il est prêt à tenter un coup désespéré.

L'église de Colonges, bâtie au IXe siècle, faisait partie d'une abbaye considérable qui a disparu, mais dont il reste encore de curieux vestiges. C'est une construction solide et massive, capable au besoin de soutenir un siége en règle. Elle formait autrefois l'un des angles d'une enceinte fortifiée; ses deux clochers, qui n'ont jamais eu de flèches et se terminent par des terrasses, communiquent par une galerie découverte à mâchicoulis; le clocher sud seul a un escalier. Cet escalier en limaçon, pratiqué dans une épaisse tourelle, prend naissance dans l'église même, au coin d'une des chapelles latérales, et aboutit, non pas directement au clocher, mais à une sorte de palier couvert sur lequel s'ouvrent deux portes. L'une de ces deux portes, par un étroit couloir pratiqué dans l'épaisseur du mur, donne accès dans le clocher. La seconde porte, qui est à angle droit avec la première, conduit à une pièce voûtée, longue d'une douzaine de pas, large de cinq ou six, très-basse, éclairée par d'étroites meurtrières. La base de cette construction s'appuie, moitié sur le mur de l'église, moitié sur deux énormes piliers extérieurs. Elle a mis à l'envers la tête de plus de dix archéologues et a donné naissance à plus de trente dissertations. Était-ce une salle capitulaire? un poste pour les hommes d'armes? une prison? Les archéologues n'en savent rien et se désespèrent de n'en rien savoir.

Les couvreurs, les plombiers et les maçons fréquemment employés à restaurer l'église, qui est classée parmi les monuments historiques, ne s'inquiètent guère de savoir à quoi cette salle pouvait servir autrefois; ils trouvent qu'aujourd'hui elle est très-commode pour y remiser leurs outils, pour y venir faire de temps à autre un petit somme à l'abri des regards indiscrets, pour y prendre leurs repas quand il pleut, ou jouer à la main-chaude entre eux, ou raconter des histoires, ou faire des tours de force et engager des paris. Les archéologues, et pour cause, s'étaient abstenus de donner un nom au réduit voûté; les ouvriers l'appelaient entre eux le *Rendez-vous des Amis*.

Dans le petit corps de troupes qui venait de reprendre Colonges, il n'était pas un homme, depuis le commandant jusqu'au dernier soldat, qui ne connût à merveille la disposition des lieux. Ils avaient eu le loisir de l'étudier pendant une occupation précédente.

A la rigueur, on eût pu se contenter d'enfermer les cinq condamnés dans la salle voûtée et de tirer le verrou; la porte était en vieux châtaignier, composée de madriers de cinq pouces d'épaisseur, les ferrures étaient à l'épreuve et le verrou s'enfonçait d'un demi-pied dans la muraille. Mais le commandant, qui s'était fait battre le matin pour n'avoir pas pris assez de précautions, était tombé d'un excès dans l'autre; voilà pourquoi il avait ordonné de mettre les prisonniers dans l'escalier; ils s'y trouveraient pris comme de pauvres insectes dans une boîte, dont la garde du bas formerait le fond et la garde du haut le couvercle.

Quand les noms eurent été tirés au sort, les cinq condamnés partirent sous l'escorte de huit soldats, commandés par un sous-officier. On les parqua d'abord dans la chapelle où aboutissait l'escalier; quatre hommes restèrent pour les surveiller, pendant que les quatre autres allaient faire dans le village des réquisitions de paille, de couvertures et de lanternes.

Cette première opération dura près d'une heure, attendu que les hommes de garde entendaient passer la nuit aussi confortablement que possible; aussi firent-ils plusieurs voyages. Sur les cinq prisonniers, il y en avait trois qui avaient complétement perdu la raison. Seuls Émile Charlier et un homme de grande taille, vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette plate, prenaient quelque intérêt aux allées et venues de leurs gardiens. Au dernier voyage, les gardiens riaient entre eux : ils se montraient à la dérobée un certain nombre de bouteilles dissimulées dans leurs couvertures.

Le premier détachement ayant procédé à son installation, les cinq condamnés furent poussés dans la vis de l'escalier pour y achever leur nuit comme ils l'entendraient, et la porte d'en bas fut refermée avec soin par les hommes du second détachement, qui craignaient les courants d'air.

L'escalier était sombre comme un four. L'homme à la casquette monta résolûment quelques marches, en homme qui a une parfaite connaissance des lieux. Machinalement, Émile le suivit, en trébuchant parfois sur les degrés étroits qui étaient profondément usés par places. Les trois autres se laissèrent tomber pêle-mêle en poussant des cris et des gémissements.

Comme l'homme à la casquette montait toujours, Émile continua à le suivre. Ils s'arrêtèrent enfin à un endroit où un rayon de lune pénétrait par une des meurtrières.

L'homme à la casquette se retourna, prit les mains d'Émile dans les siennes, et lui dit à voix basse : « Mon petit, tu t'es conduit comme un

homme ; je t'ai regardé quand on t'a fait sortir des rangs : tu n'as pas seulement bronché.

— Et vous, donc! répondit Émile d'une voix émue.

— Moi, je suis un vieux dur à cuire, reprit l'homme avec animation, et puis je n'ai pas grand' chose à regretter, moi. Quand je mets ma casquette, je couvre toute ma famille, moi. Si on me fusille, personne ne me pleurera, moi. Tandis que toi tu es jeune, tu as l'air d'appartenir à une bonne famille. Ce brave homme à qui tu as baisé la main avait une figure si désespérée, qu'il ne survivrait pas à ta mort, hein? Tu as bien fait de ne pas le regarder à ce moment-là, car le cœur t'aurait manqué, puisque moi qui ne le connais pas, je grinçais des dents pour m'empêcher de pleurer. »

Comme il sentait que les mains d'Émile tremblaient dans les siennes, il lui dit : « C'est ton père? n'est-ce pas.

— C'est mon oncle, dit Émile d'une voix entrecoupée, mais je l'aime comme s'il était mon père. Il mourra de chagrin! »

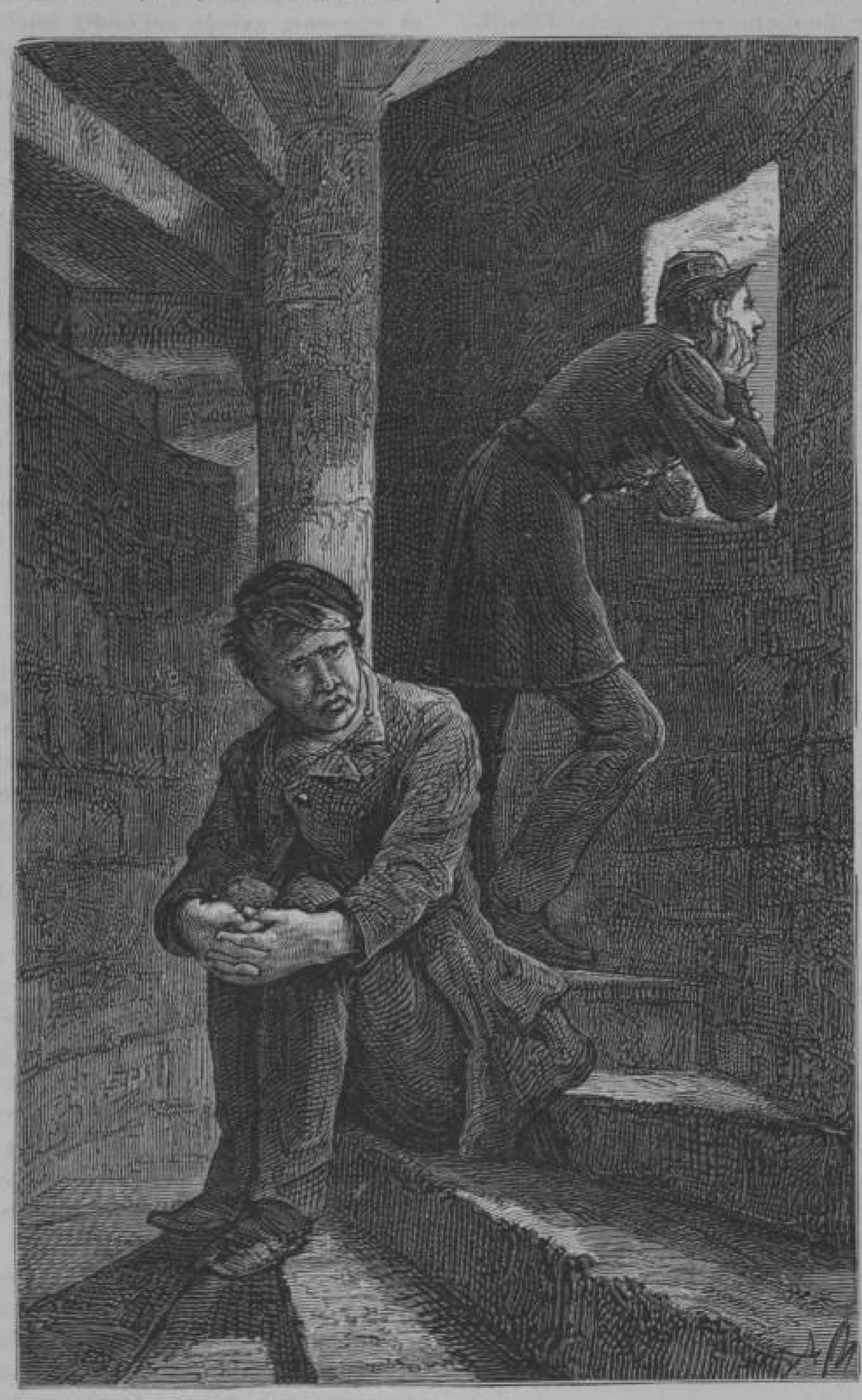
Malgré les efforts les plus héroïques, Émile ne put retenir ses larmes.

« Pauvre petit, dit l'homme d'une voix émue, n'aie pas honte, va; c'est si naturel : pleure, cela te fera du bien. »

Pendant deux minutes, Émile pleura à chaudes larmes, en étouffant ses sanglots le mieux qu'il pouvait.

« C'est fini, dit-il enfin en essayant de sourire. Vous avez raison, j'avais besoin de pleurer ; maintenant, mon parti est pris, je ne pleurerai plus.

— Alors tu ne crains pas la mort?



L'homme à la casquette s'assit sur une des marches. (P. 341, col. 2.)

— Je crois que non, répondit Émile avec une certaine hésitation. Tenez, reprit-il aussitôt, il faut que je parle franchement, surtout dans un moment pareil; je vous aurais dit non, sans hésiter, si j'avais dû me faire tuer en combattant; mais je trouve bien dur d'être fusillé au coin d'une borne.

— Absolument comme moi, dit l'homme à la casquette en se caressant le menton; et il répéta lentement, comme s'il pensait à autre chose qu'aux paroles qu'il prononçait : absolument comme moi! »

La meurtrière, qui n'était qu'une fente étroite, vue du dehors, s'évasait vers l'intérieur de l'escalier. Émile appuya ses deux coudes sur le rebord, et se mit à regarder les nuages emportés à travers l'immensité du ciel par le souffle du vent.

L'homme à la casquette s'assit sur une des marches, embrassa ses genoux de ses deux mains, et se mit à se balancer lentement; tout en se balançant, il sifflait sans y prendre garde; et, tout en sif-

flant, il ruminait profondément. Tantôt il fronçait les sourcils, tantôt il souriait et cessait de siffler, tantôt il levait la tête et contemplait longuement Émile, qui lui tournait le dos.

Quand il fut fatigué de se balancer, de siffler, de ruminer, de sourire et de froncer les sourcils, il se leva lentement, mit la main sur l'épaule d'Émile, et lui demanda : « A quoi penses-tu?

— Je pense que j'ai une âme, lui répondit Émile d'un ton grave, et je pense que mon âme va comparaître devant son juge.

— Hum! dit l'homme en le regardant avec surprise, je suppose que j'ai une âme aussi, et je crois bien que je ne ferais pas mal de m'en occuper; mais je ne sais pas pourquoi il me passe par la tête un tas d'idées qui m'empêchent de penser à autre chose.

— Croyez-vous, reprit Émile, qu'on permettrait à M. le curé de venir, si je le demandais?

— Non, répondit l'homme, et pour une excellente raison : c'est que le curé a été emmené comme otage il y a plus de quinze jours.

— Alors, à la grâce de Dieu, » dit Émile avec résignation; et il s'accouda de nouveau sur le rebord de pierre, et ses yeux regardèrent courir les nuages; mais sa pensée cherchait Dieu, bien au delà des nuages, et il s'efforçait de reconquérir assez de calme et de fermeté pour ne plus songer qu'à la mort, et pour l'envisager, sans frémir, comme un chrétien résigné.

L'homme à la casquette se rassit, embrassa de nouveau ses genoux de ses deux mains, et recommença à ruminer en se balançant. Quand il eut tant ruminé qu'il en avait des sifflements dans les oreilles et des bourdonnements dans la tête, il quitta ses souliers et grimpa lentement l'escalier, sans faire plus de bruit qu'un chat.

Les meurtrières de l'escalier étaient distribuées sans aucune symétrie; par exemple, celle où était accoudé Émile donnait sur la campagne; la seconde, en montant, avait vue sur la partie du village qui s'était élevée sur l'emplacement du cloître; de la troisième, on entrevoyait l'extérieur du *Rendez-vous des Amis*.

Quand l'homme à la casquette eut constaté à deux reprises que les lucarnes du *Rendez-vous des Amis* étaient éclairées, il se frotta les mains et se dit en lui-même : « Je pensais bien qu'ils ne s'installeraient pas sur le palier, il y fait trop grand froid pour ces messieurs. »

Il continua de monter en redoublant de précautions. A un certain moment même, il se mit à marcher à quatre pattes et à se raser comme un chat qui guette un oiseau.

Une lumière jaunâtre, celle d'une lampe ou d'une lanterne, éclairait la paroi grossière et tout un angle de l'escalier. Une affreuse odeur de tabagie et d'estaminet remplissait l'atmosphère. Des voix enrouées partant du *Rendez-vous des Amis* se mirent à interpeller un personnage invisible, qui fut quelque temps sans répondre.

Enfin, le rôdeur aux aguets entendit distinctement le bruit que fait une bouteille en se séparant de deux lèvres où elle a été longtemps rivée; une main mal assurée posa la bouteille sur la pierre, et une voix avinée répondit quelques paroles que l'homme à la casquette ne put comprendre, vu qu'il ne savait pas l'allemand. Mais il paraît que ces paroles étaient fort spirituelles, car les camarades poussèrent de bruyants éclats de rire.

L'homme, sans sortir de l'ombre, allongea la tête en retenant son haleine. Ses regards, remontant de bas en haut, rencontrèrent d'abord les semelles d'une formidable paire de bottes qui s'étalaient voluptueusement sur les marches de pierre; au delà des semelles de bottes, un guerrier teuton, vu en raccourci, montait la garde, tranquillement assis sur une couverture pliée en quatre. Son fusil, posé en travers sur ses genoux, barrait l'escalier; sa main gauche disparaissait dans les plis d'un grand manteau vert, sa droite caressait le cou de la bouteille. Une lampe à pétrole, accrochée entre la porte du clocher et celle du *Rendez-vous des Amis*, versait sur cette scène sa lueur jaune et terne.

Il paraît que le poste d'en bas avait égayé ses esprits en employant les mêmes moyens que le poste d'en haut. Au grand effroi du rôdeur invisible, la porte d'en bas s'ouvrit avec fracas; un loustic trébucha en jurant sur les trois corps qui encombraient les premières marches, se fit un porte-voix de sa main, et lança un bruyant cri de coq à travers l'escalier.

La sentinelle d'en haut répondit en simulant le cri de l'âne.

Cette délicieuse plaisanterie fit que, pendant cinq bonnes minutes, on rit aux larmes en haut et en bas de l'escalier. Mais, dans l'escalier même, on n'avait pas envie de rire.

Émile tressaillit brusquement et fut saisi d'un tremblement nerveux. Sa pensée, qui s'était peu à peu détachée des angoisses et des affres du moment présent pour s'élever vers la région des espérances éternelles, retomba à terre comme une hirondelle blessée par la main d'un goujat.

Les trois corps inertes donnèrent signe de vie, et grimpèrent machinalement l'escalier pour fuir les meurtrissures de la botte grossière.

La première pensée de l'homme à la casquette fut celle-ci : « Si c'est là le mot d'ordre et le mot de ralliement, il n'y a pas besoin de savoir l'allemand pour le comprendre et pour y répondre. »

Ensuite, il se dit que si ces messieurs usaient souvent de ce procédé pour s'inviter à la vigilance, les projets qu'il avait formés deviendraient terriblement difficiles à exécuter; mais il se consola en pensant qu'on pourrait toujours essayer.

Sur cette sage réflexion, il redescendit à reculons; au bout d'une minute, il avait rejoint Émile.

« Je tremble comme un lâche, lui dit Émile en se tordant les mains avec angoisse, et cependant je sens, je vous jure, que je ne suis pas un lâche !

— Parle plus bas, mon petit, lui dit l'homme en lui prenant doucement la main. Es-tu en état de causer un peu avec moi ?

— Non, répondit franchement Émile, vous voyez bien que mon corps même se révolte contre moi : je ne voudrais pas trembler et je tremble ; je voudrais vous écouter, et je ne puis songer qu'à une chose. C'est par ma faute que nous avons été surpris ici, et si mon oncle meurt de chagrin, c'est moi qui l'aurai assassiné. Cette idée-là est si terrible, que j'ai peur de devenir semblable à ceux qui gémissent là au-dessous de nous, avant l'heure de l'exécution. Tenez, je voudrais être déjà en face du peloton.

— S'il ne faut que cela pour te satisfaire, on peut t'y mettre avant qu'il soit longtemps. Après tout, le pis qui puisse nous arriver, à toi et à moi, c'est d'être fusillés, n'est-ce pas ? eh bien, nous aurons par-dessus le marché la chance de nous sauver et de jouer un tour abominable aux Allemands. Qu'est-ce que tu dis de cela ?

— C'est sérieux ? vous ne vous moquez pas de moi ? s'écria Émile en serrant violemment la main de l'homme à la casquette.

— C'est sérieux, et je te prie de croire que je n'ai guère envie pour le moment de me moquer de personne. Tu m'as dit que ton plus grand regret était de ne pas mourir en combattant ?

— Je l'ai dit, et je le répète, parce que c'est la vérité. »

Il avait cessé de trembler, comme par enchantement. L'idée d'une lutte, même d'une lutte désespérée, lui souriait, d'abord parce qu'il était d'un sang généreux, ensuite parce qu'il était à un âge où, plus qu'à tout autre, l'attente de la mort est pire que la mort même.

« Bon, ceci ! dit l'homme en lui secouant la main avec une véritable tendresse. Je m'étais dit tout de suite que tu étais un homme, et je vois que je ne me suis pas trompé. C'étaient les cris de ces imbéciles qui t'avaient irrité les nerfs ; tu ne trembles plus, le pouls est bon. Eh bien, écoute-moi. »

A suivre. J. GIRARDIN.





LE FAUCON

Écoutez ! écoutez ! le garde-chasse a soufflé dans sa corne ; la note joyeuse s'envole au loin par-dessus les collines boisées, par-dessus les champs ondulés où mûrit la moisson ; la brise vagabonde l'emporte sur ses ailes !

Les verrous sont tirés ; le pont-levis s'abaisse par-dessus le sombre fossé ; vingt chevaux attendent, sellés et bridés, à la porte du manoir, car c'est aujourd'hui jour de liesse.

Avec ses belles tresses, blondes comme l'or, ou noires comme le jais, plus d'une Mary et plus d'une Margaret se tient devant son grand miroir, avec une de ses suivantes à ses côtés.

Voici le manteau écarlate, la toque et le capuchon ; voici l'amazone de fin camelot, aussi verte que la feuille au fond des bois ; l'amazone que vont revêtir ces fières châtelaines.

Elles ont mis la dernière main à leur parure ; les tresses brillent d'un éclat lustré, les robes ne font pas un faux pli. Un silence profond succède au joli babillage qui charmait l'oreille, comme le murmure d'une fraîche ondée de mai sur les feuilles. Les dames descendent le large escalier. Les beaux pages, rangés en haie, après s'être inclinés profondément pour leur rendre hommage, descendent à leur suite, et leur font escorte.

Alors, dans la grande salle du château, s'assemblent les chevaliers ; tous sont de haute taille ; tous sont galamment parés comme pour une fête, car c'est grande fête que la chasse au faucon !

La foule du dehors pousse de bruyantes acclamations, en voyant apparaître sur les marches de la terrasse la noble compagnie en si brillant équipage.

Emprisonnés dans le chenil, les chiens de chasse répondent par de longs aboiements. On entend la voix du fauconnier qui parle à son oiseau ; les cour-

siers hennissent; quelque varlet impatienté gourmande un cheval trop ardent. Mais bientôt tout ce tumulte s'apaise. Sur le poing de chacun des chasseurs, le fauconnier pose un faucon encapuchonné, qui est aussitôt caressé par un chevalier, ou baisé par une belle dame.

Élégants et gracieux sur leurs fiers coursiers, ces braves et ces belles de haut lignage se mettent en marche. Jamais on ne vit si noble et si galante cavalcade.

Les fauconniers suivent avec des oiseaux de rechange et tout l'attirail de la chasse au faucon.

Les paysans accourent de toutes parts, et se joignent à la bande des fauconniers.

Et gaiement, la noble cavalcade s'avance tantôt dans la lumière de la plaine et tantôt dans l'ombre des grands bois. Elle arrive enfin dans la région désolée des tristes marécages, et c'est alors que commence le noble jeu! On détache les liens, on enlève les capuchons. *Leurre!* crient les joyeux fauconniers. Les faucons s'élancent dans l'espace, en décrivant de grands cercles, impatients de se jeter sur leur proie.

Avec la rapidité de l'éclair, ils fondent sur la victime; c'est alors que les cris des fauconniers deviennent plus perçants. Le faucon, bien dressé, mainte fois reprend son essor, et pas une seule fois sa proie ne lui échappe! Et voilà comme s'écoule joyeusement la journée, au milieu du plaisir et des nobles divertissements. Le hardi baron n'hésiterait pas à couper ses bois ou à engager ses revenus pour le faucon qu'il a sur le poing.

Gerfaut rapide, audacieux tiercelet! dans ces temps reculés, c'est vous qui faisiez la loi; vous perchiez sur des perchoirs d'or; les rois vous traitaient comme leurs pairs; mais ces jours-là sont passés,— les jours de la chevalerie normande, — où le faible rampait devant le fort. Oui, ce ne sont plus là que des histoires du temps jadis.

Gerfaut rapide! tu appartiens à l'époque où des misérables descendaient la nuit pour assassiner deux enfants qui dormaient dans la Tour de Londres. Tu appartiens à l'époque des guerres civiles, de Jean au cœur d'esclave, de Robin Hood.

Gerfaut rapide! on ne te retrouve plus que dans les chansons des ménestrels et des troubadours, en compagnie des cottes de mailles et des haubergeons; des douves et des vieux remparts, des serfs et des barons, des pages et des dames, des rois qui ne savaient pas signer leur nom. Tu appartiens à l'époque de l'injustice et de l'esclavage!

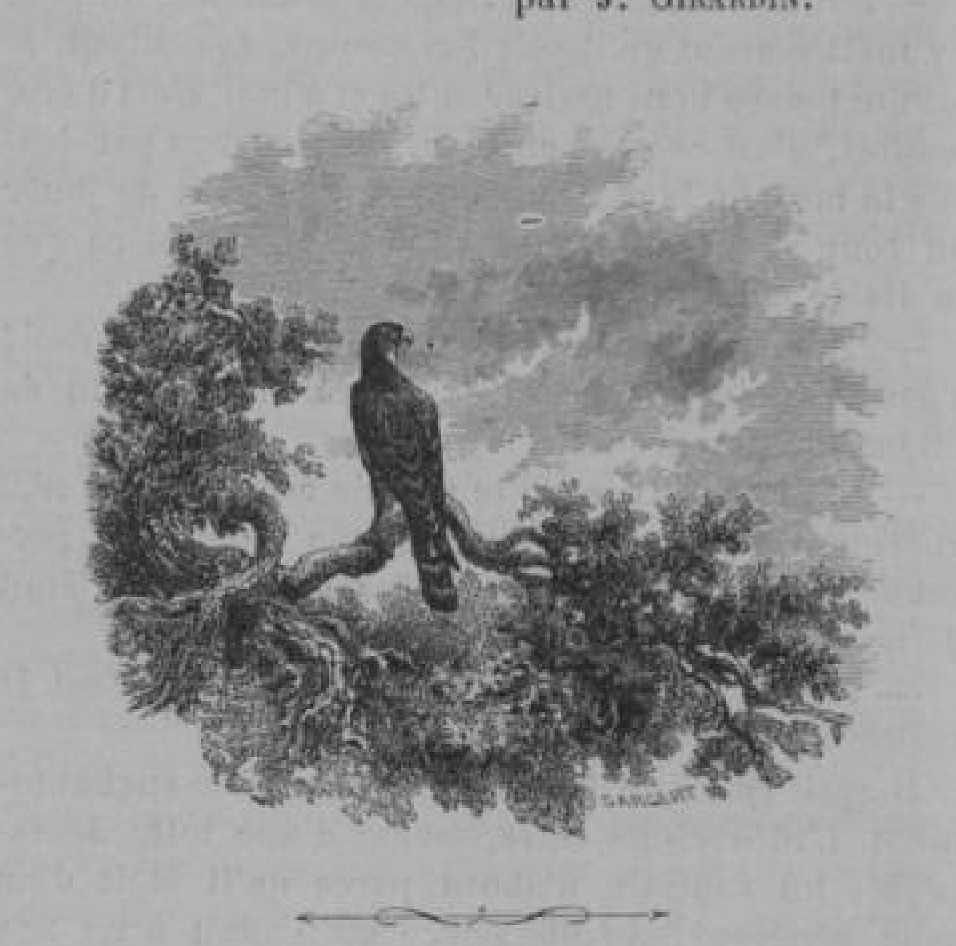
Le monde n'est plus ce qu'il était de ton temps, et la race des hommes a bien changé. Notre siècle déteste l'épée autant qu'il aime la plume. Nous avons cependant, nous aussi, notre hardiesse, mais nous l'employons à défendre le droit, et non à piller le voisin. Nos belles dames ne font pas de la tapisserie du matin au soir; nos enfants mêmes savent lire et écrire comme les clercs les plus savants du temps passé.

Faucon orgueilleux, et toi rapide gerfaut! vous avez perdu le haut rang qui faisait votre orgueil! Le bois solitaire est votre demeure pendant le jour, votre retraite pendant la nuit. Pour vous, le rude rocher a remplacé la tour seigneuriale, et la voûte du bois le cabinet des châtelaines. Votre sauvage humeur est désormais la seule règle qui dirige votre essor.

Et pourtant, noble oiseau, tu jouis d'un antique renom! Tu vis encore dans les vers du ménestrel; dans les vieux tableaux, tu es le symbole de la noblesse la plus haute et la plus pure. Même aujourd'hui, c'est avec un battement de cœur que nous lisons comment les barons s'en allèrent à Runnymede, le faucon sur le poing, pour accomplir l'acte qui assura la liberté de toute l'Angleterre.

Imité de l'anglais de Mme Howitt,

par J. Girardin.



LE CÈDRE

On connait le Jardin des Plantes et, au Jardin des Plantes, le cèdre du Liban; on sait même la légende et on aime à la redire, toute fable qu'elle est, la légende du cèdre et du chapeau de Bernard de Jussieu.

Bernard de Jussieu aurait fait un voyage en Terre Sainte, il en aurait rapporté dans son chapeau un jeune plant de cèdre; et une longue traversée et plus d'eau..... ; le savant partageait sa ration avec sa chère plante : un demi-verre d'eau par jour sous le ciel brûlant de la Méditerranée! « L'homme en arrivant à Marseille était dans un triste état de santé, le cèdre était bien portant. » Tout ceci en 1737.

Eh bien! c'était en 1734, et Bernard de Jussieu n'était point allé en Terre Sainte, mais en Angleterre



Cèdres du Liban. (P. 346, col. 1.)

où avaient été plantés au Jardin botanique de Kew, je ne sais à quelle époque, des cèdres du Liban. Le directeur du jardin, Sloane, donna au botaniste deux tout petits plants dans des pots de terre. De retour à Paris, Jussieu déposa lui-même les cèdres chez lui, rue des Bernardins; quelques jours après, il les porta d'abord au Jardin des Plantes. En route, l'un des pots, qui était fêlé, se brisa; il mit le plant dans son chapeau avec la motte de terre et continua son chemin. Telle est la véritable histoire du chapeau et du cèdre. Le cèdre du chapeau est devenu l'arbre majestueux que nous admirons : c'est, dit-on, le plus beau et le plus gros des cèdres d'Europe.

On ne peut voir le cèdre du labyrinthe sans rêver au Liban.

Liban veut dire blanc : ce nom vient des neiges qui couvrent quelques-uns des sommets de la chaîne, chaîne de près de cent lieues d'étendue. Les montagnes qui forment cette chaîne présentent quatre zones bien distinctes : un sol cultivé à la base, une ceinture de rocs nus, des arbres toujours verts, des cimes blanches. Un peu au-dessous de ces neiges éternelles, l'un des sommets, l'El-Herzé, porte les cèdres de l'Écriture.

De loin, après toute une journée de marche, d'ascension à travers des rochers affreux, sur le bord d'horribles précipices, « la forêt semble une touffe d'herbe au milieu des hautes cimes qui l'environnent. » Mais dès qu'on pénètre sous ces voûtes de feuillage noir, dès qu'on mesure du regard les vieux colosses, de la base au faîte, on est saisi d'étonnement, d'admiration, de respect, de vénération, car les cèdres de l'Écriture apparaissent comme autant de glorieux vieillards, d'augustes patriarches : « ce sont les monuments naturels les plus célèbres de l'univers; ce sont les témoins des grands âges du monde, des grands jours de l'homme : ils ont vu l'origine et la chute des empires, la naissance et la mort des générations. Que de révolutions, de tempêtes, de conquérants, de ravages! Et eux sont toujours là, vivants, calmes, majestueux, avec un aspect de sérénité et de grandeur qu'on ne rêve que chez les êtres humains. Il semble qu'il y ait quelque chose d'animé dans ces vieillards de la montagne, et leur contact paraît sacré. »

On dit que les vieux cèdres du Liban remontent au temps des rois Hiram et Salomon, ce qui leur donnerait une vénérable existence de 3000 ans..... Chaque siècle en emporte quelques-uns. Des relations de voyages en comptent quarante, trente vers 1450; on disait vingt-huit en 1550, vingt-deux en 1650, quinze en 1750 et sept seulement en 1833 alors que Lamartine les a vus. « Il n'y en a plus que sept que leur masse fait présumer contemporains des temps bibliques. Autour de ces vieux témoins des âges écoulés, il reste encore une petite forêt de cèdres plus jeunes qui me parurent former un groupe de quatre ou cinq cents arbres ou arbustes. »

Plus que sept! Et ils étaient des centaines de milliers quand Hiram envoyait ses ouvriers à la montagne avec les dix mille serviteurs de Salomon, pour couper les arbres et les transporter au rivage où on les chargeait sur des barques à destination de Joppé. On dut en abattre alors un nombre considérable puisque le temple de Jérusalem fut tout couvert de bois de cèdre, si bien « qu'il ne paraissait point de pierre dans la muraille ». Le palais, appelé la maison de bois du Liban, était aussi littéralement revêtu de bois de cèdre. « Et il y avait des galeries de bois de cèdre; » au temple et au palais, « entre des colonnes de bois de cèdre » : « quatre galeries et une autre galerie et encore une autre galerie au front de la plus grande galerie, etc. »

Les Hébreux n'étaient point les seuls qui vinssent couper des cèdres au Liban; les Égyptiens envoyaient chaque année leurs vaisseaux en Phénicie.

Étymologiquement parlant, cèdre, du latin *cedrus* du grec *kedros*, du sanscrit *kadru*, signifie quel arbre! Quel grand et bel arbre! Et quelle autre pensée peut remplir l'âme du voyageur quand il contemple au Liban ces colosses de vingt à trente mètres de haut et de treize mètres et plus de circonférence?

Tournefort place le cèdre dans son genre Mélèze; Linné en fait une espèce de Pin; d'autres botanistes proposent de le considérer comme le type d'un genre de la famille des Conifères de Jussieu, et c'est l'opinion la plus générale.

Or, ce genre Cèdre comprend trois espèces bien distinctes : le cèdre du Liban, le cèdre de l'Atlas et le cèdre de l'Himalaya.

Le cèdre du Liban est, nous l'avons dit, un arbre grand et majestueux, l'un des plus beaux du monde. Ses puissantes racines l'attachent fortement au sol. Sa tige droite est couverte d'une rugueuse écorce et se termine par une flèche presque toujours inclinée et dirigée vers le nord. Les branches s'étendent horizontalement et, s'étageant d'une manière régulière, forment comme des toits, des tentes, des pavillons de verdure superposés. Les feuilles, vert sombre, nombreuses, persistantes, sont courtes, tubulées, solitaires, éparses sur les rameaux de l'année, fasciculées sur le vieux bois. Les fleurs, monoïques, sont disposées en chatons et munies d'écailles imbriquées. Les fruits ou cônes, de la grosseur des pommes de pin, sont plus ronds, plus compactes et plus lisses; il faut plus d'un an pour que les graines qu'elles renferment parviennent à leur maturité.

Cette espèce de cèdre, dite du Liban, se retrouve en Asie Mineure, au Taurus et au mont Aman; en Afrique, dans le Mouzaïa et l'Oued-Seris; en Europe, dans nos parcs et nos jardins.

Le cèdre de l'Atlas, appelé aussi cèdre argenté par quelques botanistes, est aussi vigoureux et presque aussi beau que le cèdre du Liban. Il s'en distingue par sa forme pyramidale, ses rameaux disposés comme ceux du sapin, son feuillage un peu

plus glauque et beaucoup moins sombre, ses cônes plus petits. Il forme les sept dixièmes environ de la forêt de Mouzaïa, près de Blidah, arbres de 18 à 20 mètres de haut pour la plupart sur 5 à 6 mètres de tour; cette forêt de Mouzaïa compte 4 000 hectares environ.

Dans la belle forêt de cèdres de Taniet-el-Haad, cèdres argentés, on a trouvé des individus de plus de 35 mètres de haut sur 7 ou 8 de circonférence.

La troisième espèce, le cèdre de l'Himalaya ou cèdre du Déodar, croît spontanément sur les montagnes indotatares, où on le rencontre jusqu'à 3600 mètres d'altitude, dans le nord de l'Inde, dans le Népaul, etc. Sa tige s'élève aussi à une grande hauteur, mais les rameaux sont plus flexibles et par conséquent plus inclinés que dans les autres espèces, et le feuillage est tout à fait glauque et blanchâtre. Le déodar s'acclimate facilement dans nos régions; nous pouvons l'admirer dans notre forêt de Fontainebleau.

Aujourd'hui le cèdre n'est cultivé en Europe que pour l'ornement des jardins. Viendra très-certainement un temps où on l'exploitera en massifs forestiers; des essais sont d'ailleurs multipliés en ce sens, et ils semblent promettre de bons résultats.

Cet arbre si beau, si grand, l'un des rois de la nature, se reproduit par la graine.

Et cela explique pourquoi les sept vieillards de l'El-Herzé restent solitaires : le plateau qui les porte sert, à jours nommés, de lieu d'assemblée au peuple, il est visité par un nombre incalculable de pèlerins, et toute sa surface en est d'ailleurs couverte d'un gazon épais. Que devient la graine dans de telles conditions?

La graine est d'autant plus abondante et excellente que le sujet est plus âgé. Le jeune cèdre n'en donne pas. On sème au printemps: il naît peu après une plante si frêle et si délicate qu'un souffle la brise, qu'un rien la détruit, un peu d'humidité, un rayon de soleil. Le cèdre a une première longue période de faiblesse, trois ans. On le repique : il faut encore sept ou huit ans de soins presque journaliers. Alors il est assez robuste pour supporter les variations atmosphériques, et plus il croît, plus il acquiert de force.

Le bois des jeunes sujets est léger, d'un grain assez lâche, d'un blanc roussâtre; celui du cèdre dans sa beauté et sa splendeur est compacte, solide, d'une belle teinte rougeâtre ou jaune fauve veiné et moiré de rouge. Les anciens le croyaient incorruptible, si bien que les Égyptiens en faisaient leurs vaisseaux et leurs cercueils; les Grecs, les statues de leurs dieux, ainsi la Diane d'Éphèse; les Romains, l'image de leurs ancêtres, etc. Le cèdre subit la loi commune, mais il résiste à l'action du temps mieux peut-être que tous les autres bois.

Mme Barbe.

MONTLUC LE ROUGE[1]

XVIII

Comment Mlle de Montluc dompta un élan, et ce qui s'ensuivit.

« Pendant que Charlot tirait sur son élan, continua M. de Kildare, Mlle Athénaïs avait tiré sur le sien. Pendant que Charlot cassait un andouiller, Mlle Athénaïs blessait une épaule. Pendant que l'élan de Charlot se précipitait sur lui d'un air sauvage, celui de Mlle Athénaïs se jetait sur nous d'un air furieux — je dis sur nous, car je me jetai en avant de Mlle de Montluc pour la défendre plus aisément, — et arrivait ventre à terre en poussant des mugissements de colère pareils à ceux des taureaux. Mais, Dieu merci, ses mugissements et sa fureur n'étaient pas faits pour troubler Donald O'Brian, comte de Kildare.

» Donc, sans me troubler, j'écartai de la main Mlle de Montluc et la poussai derrière un hêtre immense qui couvrait de son ombre le lieu du combat. Puis, un genou en terre, attendant et visant l'élan qui n'était plus qu'à vingt pas de moi, je lâchai la détente.

» J'ai la main sûre, monsieur le curé, la vue excellente, car je ne l'ai pas fatiguée à lire les auteurs grecs et romains, ou les livres de géométrie; pour le sang-froid, j'en suis, grâce au ciel, abondamment pourvu; quant au tir de la carabine, excepté mon ami Montluc et deux ou trois autres Canadiens de ma connaissance, je n'ai jamais rencontré ni maîtres ni rivaux; enfin je n'étais distrait par aucune autre pensée, au contraire! je désirais ardemment sauver la vie de Mlle de Montluc que je voyais en danger, et de plus le gibier ou l'ennemi, comme vous voudrez l'appeler, était d'une belle dimension, ayant à peu près la forme et la complexion d'nn grand cheval normand; vous devez donc croire qu'ayant ma carabine à l'épaule, mon doigt sur la détente, visant avec un soin infini depuis quelques secondes et n'étant plus qu'à vingt pas de l'élan, je dus l'abattre du premier coup ou tout au moins le blesser grièvement... Pas du tout.

» Je lâchai la détente. Le coup ne partit pas. Au moment même où j'allais tirer ou plutôt une demi-seconde auparavant, une goutte d'eau venue je ne sais d'où tomba dans le bassinet, mouilla la poudre et me désarma complétement. Ma carabine n'était plus qu'un bâton, plus long, plus lourd, plus cher et plus incommode que les bâtons ordinaires, mais aussi peu propre à me défendre contre les bêtes fauves.

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267, 282, 298, 315 et 330.

» L'élan qui venait sur moi ne s'aperçut pas de mon malheur. Il arriva donc sur moi, prompt comme la foudre, pour me renverser, mais je m'étais jeté ventre à terre, ce qui me permit d'éviter le choc. Il revint. Je l'évitai encore et de la même manière. Sans doute il me prenait pour l'auteur de sa blessure et voulait se venger. Je n'essayai pas de le détromper. A quoi cela pouvait-il servir? N'étais-je pas trop heureux de détourner sur moi la fureur du farouche et redoutable animal?

» Ce manége et quelques autres qui avaient pour but de l'éviter, puisque ma carabine n'était plus qu'un meuble inutile, nous occupèrent l'un et l'autre pendant quelques minutes qui peuvent compter parmi les plus longues de ma vie. Faire feu sur l'élan était impossible. Saisir l'animal à bras-le-corps comme un ours et le poignarder ensuite était encore plus impossible, car l'animal était trop disproportionné. Imaginez un homme essayant de tenir dans ses bras et d'étouffer un grand cheval normand! C'est insensé, n'est-ce pas? Eh bien, monsieur le curé, je n'avais pas d'autre ressource pour me tirer d'affaire.


Je lâchai la détente. (P. 347, col. 2.)

» Franchement, j'étais heureux de pouvoir donner ma vie pour Mlle de Montluc; mais, franchement aussi, j'aurais été encore plus heureux de la conserver pour elle, et malheureusement, je craignais de n'avoir plus le choix.

» C'est alors que Mlle de Montluc eut tout à coup une idée, à laquelle je dois la vie, et qui mit fin au combat. Mais avant de vous expliquer cette idée et le succès dont elle fut couronnée, il faut que je vous fasse une courte description du terrain. Vous jugerez si j'étais à mon aise.

» Au milieu du bosquet de chênes où nous nous démenions tous deux, l'élan et moi, se trouvait un magnifique chêne des racines duquel s'élevaient à la fois quatre grands troncs, ou, pour mieux dire, quatre grands arbres entre lesquels un homme ordinaire pouvait se glisser fort à l'aise et se mettre à l'abri des cornes de l'élan. Je tournai rapidement autour du chêne et j'entrai dans cet espace libre où l'élan aveuglé par sa fureur et voulant me tuer à tout prix essaya de me poursuivre et s'engagea de biais, de sorte qu'un de ses andouillers seulement put entrer sans peine. Mais je l'avais prévu et j'évitai le coup en sortant par l'ouverture opposée.

» L'intrépide animal voulut alors se dégager, mais, comme il arrive souvent quand on essaye de débrouiller un écheveau de fil embrouillé, il s'embrouilla et s'embarrassa davantage. Son second andouiller s'accrocha à un autre tronc et il demeura immobile tout en s'agitant et se démenant comme un possédé. Il baissait la tête; il la relevait; il frappait de son front un troisième tronc qui était en face de lui et qui l'empêchait d'avancer, comme les autres l'empêchaient de reculer; en un mot, il était prisonnier, et c'est bien ce que j'avais espéré.

» Je criai à Mlle de Montluc, qui venait de recharger sa carabine, de me la prêter pour un instant, car j'étais bien sûr de pouvoir faire feu de près avant qu'il fût dégagé. Elle me la remit. Mais alors elle se trouva face à face avec l'élan comme j'allais tirer, et la pauvre bête, en voyant Mlle Athénaïs, se mit à bramer d'une façon si pitoyable qu'elle en fut touchée et s'écria vivement pendant que je mettais le doigt sur la détente : « Ne tirez pas! Le pauvre animal a l'air si triste et si doux! Voyez ses beaux yeux gris, comme ils se tournent vers moi pour demander grâce! »

» Je m'arrêtai; et pendant que l'élan se débattait toujours avec impatience, mais sans pouvoir changer de place, Mlle de Montluc le caressa de la main et le flatta comme un chien favori.

» Cela dura quelques moments. Pour plus de sûreté, je retenais de toutes mes forces l'andouiller de droite. Mais cette situation était fort pénible, et l'élan pouvait m'échapper et fuir ou même revenir sur nous. Il fallait donc prendre un parti.

» J'ôtai ma cravate, qui par bonheur était fort longue et assez solide. J'en fis un nœud coulant que je passai autour de l'andouiller de l'élan et que j'accrochai à l'une des plus fortes branches du chêne. En même temps Mlle Athénaïs en fit autant avec son écharpe, et j'accrochai par le même moyen le second andouiller.

» Nous en étions là, Mlle de Montluc et moi, vainqueurs assurément, mais assez inquiets et ne sachant que faire de notre victoire et de notre butin,

lorsque nous entendîmes tout à coup quelque chose ou quelqu'un qui se précipitait sur nous au galop. C'était notre ami Phœbus, le meilleur et le plus intelligent des chiens, qui, voyant Charlot en sûreté, venait s'informer d'Athénaïs, et, s'il était nécessaire, nous porter secours.

» Mais il s'en fallut de peu que son zèle ne nous portât malheur, car l'élan, voyant arriver ce nouvel ennemi, fit un effort terrible pour se dégager et battit la terre avec fureur de ses deux pieds de devant. Alors Mlle de Montluc fit signe de la main à Phœbus de se tenir tranquille. Pour plus de sûreté, d'une main elle le prit par son collier, et, le menaçant de l'autre, mais comme on menace un ami, pour l'avertir, elle lui dit :

« Phœbus, soyez sage !... Phœbus, regardez-moi dans les yeux !... Phœbus, tâchez de comprendre ! Voici un ami que je viens de conquérir avec l'aide de lord Kildare... Et à ce propos, Phœbus, je veux que vous aimiez toujours lord Kildare à cause de moi. Mylord m'a sauvé la vie tout à l'heure pendant que vous étiez occupé à courir dans la forêt avec Charlot... Je veux que vous lui fassiez vos remerciements. »



Je m'arrêtai. (P. 348, col. 2.)

» Ma foi, je crois que le bon chien avait compris d'un bout à l'autre ce petit discours, car, avant que j'eusse pu remercier Mlle Athénaïs, Phœbus vint me lécher ou, comme elle disait, me baiser les mains et sauter autour de moi pour témoigner sa joie et sa reconnaissance du service que j'avais rendu à sa maîtresse.

» Il y eut un assez long silence, pendant lequel Mlle Athénaïs prit soin du pauvre élan, mouilla son mouchoir dans l'eau de la rivière qui coulait près de là ; puis lava sa blessure qui par bonheur n'était pas grave, car la balle n'avait fracassé aucun os, et, traversant deux fois la peau, était tombée à terre à quelques pas de là ; enfin elle prit soin de lui comme une nourrice fait d'un petit enfant, arrêta le sang qui coulait, ôta la cravate qui lui tenait la tête trop élevée vers le ciel et prit de lui tant de soin qu'à la fin je ne pus m'empêcher d'envier le sort de l'élan et de le dire. Elle me regarda en riant et répliqua : « Faites-vous blesser à mon service et vous n'envierez rien à ce pauvre animal.

— Et vous prendrez soin de moi ?

— Absolument comme de lui, si vous le méritez. » Elle se moquait un peu de moi, mais je n'en étais pas plus malheureux, au contraire.

» Au reste, notre conversation ne se prolongea pas, car un nouveau galop se fit entendre dans la forêt et je vis bientôt paraître le frère Charlot qui, à peine sorti du lac Erié, était remonté sur sa bête, je veux dire sur son élan et qui, sans écouter personne,

s'était lancé de nouveau dans la forêt pour chercher sa sœur.

» Pour plus de sûreté, son frère Montluc le Rouge et les deux fils du vieux Carregaray le suivirent de toute leur vitesse en glissant sur la neige avec leurs raquettes.

» Montluc vit notre élan pris et enchaîné dans l'arbre il nous félicita de notre adresse. Il approuva la résolution de sa sœur qui ne m'avait pas permis de tuer le pauvre animal.

» Pour prix de mon courage et de mon adresse j'eus l'honneur et le bonheur de marcher à côté de M[lle] de Montluc, ce qui valait mieux pour moi que d'avoir conquis une province dans le pays des Turcs. C'était du moins ma pensée; et elle serait partagée par tout gentilhomme qui aurait vu cette demoiselle charmante qui, pour la beauté, la grâce, l'esprit et le charme, n'a peut-être pas son égale dans ce vaste univers.

» Malheureusement, au milieu de tant de belles qualités qui feraient envie à vingt reines régnantes et à quarante princesses héréditaires, elle a un petit défaut, si on peut appeler défaut ou vice ce qui n'est peut-être qu'un charme de plus. C'est du reste le défaut de sa race. En deux mots : elle aime à commander, et c'est pour cela, monsieur le curé, que je suis ici, contre mon inclination, je vous assure, bien que votre hospitalité généreuse et cordiale m'ait tout de suite touché le cœur. Oui, ce n'est point par ma faute que j'ai repassé l'Océan Atlantique avec Montluc le Rouge; c'est parce qu'elle a ordonné et que je n'ai pas pu faire moins qu'obéir... Voyez-vous, après le plaisir de commander à ceux qu'on n'aime pas, il n'en est pas de plus grand que d'obéir à ceux qu'on aime. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



ORIGINE DU SERVICE MILITAIRE
OBLIGATOIRE EN FRANCE

Le service militaire obligatoire est une conséquence très-ancienne de la qualité des Français, et nous devons remonter aux rois de la première race pour en trouver l'origine. A cette époque, les armées n'étaient composées que d'infanterie, tout Français devait servir en personne. Chaque province avait sa milice particulière, et les nobles menaient eux-mêmes le nombre d'hommes qu'ils étaient obligés de fournir suivant les besoins du monarque.

Du mot de *duces* donné aux chefs chargés de la conduite de ces recrues, on fit le mot duc.

Il n'est pas sans intérêt, puisque nous jetons un regard en arrière, de voir combien les emplois qui paraissaient secondaires à la cour, ayant comme point de départ le soin des animaux, aboutirent aux plus hautes fonctions. Ainsi le comte, chargé des écuries du roi, *comes stabuli* ou surintendant de l'étable, fut plus tard le *connetable*, général des armées, la plus haute dignité militaire qui ait existé de 1230 à 1627.

Le nom germain de *maréchal* était spécialement pour le soin des chevaux, comme *sénéchal* désignait celui qui s'occupait des troupeaux.

Les charges spéciales que les nobles remplirent et qui devinrent héréditaires, vers la fin de la seconde race de nos rois, donnèrent lieu aux différents titres de noblesse, tels que ceux de duc, marquis, comte, vicomte et baron.

Le duc avait le commandement d'une province entière; le marquis était l'officier chargé de la garde et de la défense d'une frontière (en ancien langage germanique, le mot *mark* signifiait limite du pays). Le comte, avant d'être militaire, rendait la justice dans sa ville et sur son territoire au moyen d'assesseurs qui figurent dans les *capitulaires* de Charlemagne sous le nom de Scabini ou *échevins*. Le vicomte s'appelait d'abord le vicaire du comte et son lieutenant. Le baron était un homme distingué par son mérite et son courage, mais sans fonctions spéciales. Les *chevaliers* et les *ecuyers* ne parurent que pendant la troisième race.

Quoique la noblesse date réellement de l'établissement des fiefs, il faut cependant remonter très-haut pour en trouver la première trace; car, avant la conquête des Gaules par les Romains, il y avait déjà parmi les Gaulois quelques distinctions attribuées à la naissance; les usages de la république romaine s'y introduisirent un peu, mais c'est bien aux Français seuls que notre noblesse doit son origine.

Les Francs se partagèrent les terres qu'ils appelaient *terres de conquete* et les firent cultiver par les anciens habitants à charge de certaines redevances; ils étaient tous égaux entre eux, ne s'occupaient que de la guerre et jouissaient de toutes les prérogatives honorables dans un pays qu'ils avaient conquis. Dans la suite, ceux qui cultivaient les terres furent appelés *vilains*, de *villani*, parce qu'ils demeuraient à la campagne, *in villis;* les nobles furent nommés gentilshommes, parce que chez les Romains, *gentilis* ou *qui gentem habet* signifiait qui a des ancêtres.

Quand on leva des tributs sur les terres, les cultivateurs en furent seuls chargés, et les Français continuèrent à ne payer que de leurs personnes. C'était conserver tout à la fois une distinction qu'ils regardaient comme très-honorable et cette liberté acquise par tant de combats.

La loi salique n'était que pour eux, tandis que les Gaulois suivaient toujours les lois romaines, ce qui introduisit de la différence dans les coutumes légales pour les nobles et pour les roturiers.

Sous les deux premières races des rois français, le nom de *Pair* n'était pas une dignité et se donnait

également à tous ceux qui, en qualité de vassaux, relevaient d'une même seigneurie, parce qu'ils étaient égaux entre eux, selon la signification du terme *pair* qui vient du latin *par*, égal, et qui est aussi ancien que la monarchie. Les fils du roi s'appelaient *pairs*, les évêques se donnaient le même nom. Les grands vassaux de la couronne jouissaient seuls, sous le nom de *Pairs du royaume*, d'une considération qui leur était due : juges de toutes les questions qui intéressaient l'État, ils composaient avec le roi un tribunal que l'on appelait la *Cour de France*, la *Cour du Roi* ou la *Cour des Pairs*, c'est parmi ce nombre illimité de pairs du royaume que Louis VII choisit ceux qui formèrent le corps des *Douze pairs de France* qui seuls partagèrent les prérogatives attribuées à leur dignité.

Sous Charlemagne, le clergé n'était pas exempt du droit dû service militaire, les évêques, en qualité de seigneurs temporels, pouvaient quelquefois se racheter, et, malgré les ordonnances qui leur prescrivaient d'envoyer à la guerre leurs soldats bien armés, ils étaient quelquefois dans la nécessité de les conduire eux-mêmes et de les commander.

Les monastères, obligés aux redevances, étaient partagés en trois classes : les premiers devaient des présents au roi et le service militaire ; les seconds ne devaient que des présents; les troisièmes ne devaient ni présents ni services de guerre, mais seulement des prières pour le roi et la famille royale. Ces présents se faisaient aux grandes fêtes et consistaient en argent ou en chevaux.

Nous avons dit que l'origine de la noblesse suivit celle des fiefs : les terres firent les nobles, et les Français, qui avaient commencé par être tous égaux, se partagèrent en nobles et vassaux.

A peine Charlemagne fut-il mort, que les principaux de la nation assaillirent ses successeurs de demandes ayant pour but de rendre héréditaires les titres et les dignités qu'ils possédaient : cette concession, accordée par Louis II, fut le point de départ du fief. Avant cette époque, les terres accordées par les rois s'appelaient bénéfices ; on ne les donnait qu'à vie, et ceux qui les possédaient n'étaient obligés qu'au service militaire. Dans la suite, ces bénéfices furent rendus héréditaires, et des enfants, on les fit passer aux héritiers collatéraux ; ils devinrent enfin des biens patrimoniaux sujets au commerce par les ventes, donations, échanges et autres dispositions que l'on en pouvait faire.

Les grands du royaume augmentèrent insensiblement leur puissance et, après avoir partagé celle du souverain, ils l'anéantirent. Les ducs ou gouverneurs de provinces, les comtes ou gouverneurs des villes et la plupart des officiers royaux changèrent leurs titres en seigneuries personnelles : maîtres des terres et de la justice, ils se firent des sujets, sous le nom de vassaux, qui étaient obligés de les suivre à la guerre même contre le roi.

Cette grande puissance des nobles portait un grand préjudice à l'autorité royale qui ne pouvait plus avoir d'armées que par le moyen des seigneurs, parce qu'elles n'étaient plus composées que des milices levées dans les comtés, les villes et les territoires dépendant uniquement des ducs et des comtes, et le prince était, pour ainsi dire, sous la tutelle de ces grands du royaume, usurpateurs de toute l'autorité et lui vendant cher les secours qu'il demandait, quoiqu'ils ne fussent plus obligés de servir que pendant quarante jours; souvent même ils quittaient l'armée à la veille d'une expédition importante, parce que le temps de leur service était expiré ou parce qu'ils étaient mécontents du roi.

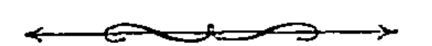
Nous allons ainsi jusqu'à Philippe-Auguste qui, apprenant la prise de Jérusalem par Saladin, s'allie avec Richard Ier d'Angleterre pour une nouvelle croisade; dans une assemblée générale, tenue à Paris, on arrêta que tous ceux qui refuseraient de servir les intérêts de la chrétienté en Palestine payeraient le dixième de leurs biens ou *disme saladine* pour les frais de la guerre sainte. Les deux souverains, avant de partir, établirent plusieurs ordonnances qui devaient être communes aux deux armées. La teneur de celle qui parle des punitions pour les crimes en est assez curieuse pour qu'on la relate : « Celui qui tuera un homme sera lié avec le corps du mort et précipité avec lui dans la mer ou enterré tout vivant. — Celui qui aura donné un soufflet sera plongé trois fois dans la mer. — Celui qui frappera de l'épée aura le poing coupé. — Celui qui dira des injures donnera à l'offensé autant d'onces d'argent qu'il aura prononcé d'invectives. — Celui qui sera convaincu de vol, on lui rasera la tête sur laquelle on répandra de la poix bouillante, on le couvrira de plumes, et le coupable sera exposé sur le premier rivage qui se présentera. »

C'est vers la fin de cette croisade malheureuse, que Richard d'Angleterre renouvela l'usage des arbalètes ; les Français refusèrent de se servir de ces armes qu'ils appelaient *perfides*. « Avec elles, disaient-ils, un poltron à couvert pourrait tuer le plus vaillant de tous les guerriers, nous ne voulons devoir la victoire qu'à nos lances et à nos épées. »

La civilisation a fait beaucoup de progrès, depuis cette époque, et s'est montrée ingénieuse à trouver des moyens de destruction qui n'ont rien à faire avec la vaillance personnelle des anciens combats.

Ce fut à la fin du règne de Philippe-Auguste, c'est-à-dire vers 1223, que l'on commença à fixer dans les familles un surnom héréditaire. La noblesse le prit des terres qu'elle possédait, les gens de lettres du lieu de leur naissance, et les roturiers gardèrent le nom, ou le sobriquet, dont on se servait alors pour les distinguer, et qui leur était venu de leur avoir, de la couleur de leurs cheveux, de leur taille, d'un talent particulier ou d'un défaut.

LE COLONEL DUHOUSSET.



A TRAVERS LA FRANCE

NEUFCHATEAU

Neufchâteau, chef-lieu d'arrondissement du département des Vosges, occupe, au confluent de la Meuse et du Mouzon, un assez beau site, où les Gaulois s'établirent les premiers. La ville antique s'appelait *Neomagus*, la Maison-Neuve ; son nom est à peine changé. Au moyen âge, Neufchâteau posséda une des nombreuses résidences des rois carlovingiens; mais il devint bientôt, sous la suzeraineté allemande, une dépendance du duché de Lorraine. Ses sympathies, néanmoins, étaient secrètement demeurées fidèles à la France, et il avait eu sans doute l'imprudence de les manifester, lorsque, au XIVe siècle, le duc Charles II s'en irrita, au point de faire pendre les principaux bourgeois et de menacer la ville d'une destruction complète. Les vœux des habitants ne furent réalisés que par Louis XIII, mais ils ne goûtèrent les bienfaits de leur nouvelle situation politique qu'après avoir éprouvé les funestes effets de la guerre de Trente ans, si désastreuse pour toute la Lorraine.



Neufchâteau.

Neufchâteau possède deux églises, l'une et l'autre intéressantes et classées comme monuments historiques. Ce titre de *monuments historiques* est accordé par l'État aux édifices qui, dans leur architecture, ournissent des éléments utiles à l'histoire de l'art, ou qui rappellent quelque grand souvenir de nos annales françaises. Ces sortes de monuments sont assez rares en Lorraine et en Franche-Comté, où les guerres des XVIe et XVIIe siècles ont détruit les plus magnifiques choses que le moyen âge y avait laissées.

Celle des deux églises de Neufchâteau que représente notre gravure est dédiée à saint Nicolas, évêque de Myre, et fut construite à la fin du XIe siècle, par le second duc de Lorraine, Thierry le Vaillant. Elle fut remaniée plus tard, mais presque toutes ses parties, et surtout la crypte ou église souterraine, méritent l'attention. La seconde église, Saint-Christophe, renferme des fragments antérieurs au XIe siècle, et a subi, de son côté, des retouches fréquentes. La tour à quatre étages et la chapelle des fonts baptismaux, ornée de belles clefs de voûte, en sont les parties les plus remarquables.

C'est dans l'arrondissement de Neufchâteau, au nord de la ville, dans le village de Domremy, que naquit et coula ses premières années Jeanne d'Arc, la libératrice de la France. Domremy ayant été envahi par les Bourguignons, alliés des Anglais, Jeanne s'enfuit et vint, avec ses parents, passer quinze jours à Neufchâteau, qui, appartenant encore aux ducs de Lorraine, et d'ailleurs entouré de bons remparts, offrait un refuge assuré. Les habitants de Neufchâteau, pour conserver le souvenir du court séjour de l'héroïne dans leurs murs, lui ont, de nos jours, élevé une statue, avec le concours de toutes les communes environnantes.

A. SAINT-PAUL.



Ils les ont attaquées vigoureusement. (P. 354, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXVI

Conseil de guerre. — Les plans du charpentier, modifiés par Émile. — « Mon lieutenant! » — Ce qu'on peut faire d'une chemise de grosse toile.

« Je suis de Colonges, dit l'homme à la casquette, et, dès l'âge de dix ans, je connaissais tous les coins et tous les recoins de l'église et du clocher. J'y ai fait bien des parties de cache-cache et j'ai grimpé dans les charpentes plus haut que personne n'y est monté. Dès que j'ai pu tenir un outil, j'ai travaillé avec mon père, qui était couvreur et charpentier. Tous les ans il y avait à faire des réparations à l'église, et c'est nous qui les faisions.

» Depuis que mon père est mort, j'ai continué le métier. Je travaillais encore dans le clocher quand les Allemands ont occupé le pays. Je te raconte tout cela pour te faire bien comprendre que je suis ici en pays de connaissance et que je suis sûr de tout ce que je vais te dire.

— Continuez, dit Émile à voix basse, je vous écoute de toutes mes oreilles. »

Le charpentier reprit : « Nous sommes cinq contre huit, ou plutôt nous sommes deux contre huit, nous sommes pris comme dans une souricière et nous n'avons pas d'armes. Est-ce bien cela?

— C'est trop bien cela, murmura Émile avec un soupir.

— Je vais te prouver que nous sommes deux contre quatre.

— Comment cela ?

— Ceux d'en bas ont fermé la porte sur nous à double tour; mais ils ont oublié que, s'ils peuvent nous empêcher de sortir, nous pouvons les empêcher d'entrer, il n'y a qu'à pousser un verrou. Je réponds de la porte, il faudrait du canon pour l'enfoncer; je réponds du verrou, toutes les ferrures ont été renouvelées il n'y a pas cinq ans. De plus, je sais comment il faut pousser le verrou sans qu'il crie.

— J'ai compris, dit Émile; nous sommes donc maintenant deux contre quatre; mais nous sommes enfermés et nous n'avons pas d'armes.

— Voici ce que je réponds, dit le charpentier. Ceux d'en haut sont quatre; mais il y en a trois qui ne tarderont pas à dormir dans un petit coin, où il est facile de les enfermer. Reste la sentinelle qui est assise sur la dernière marche et qui nous barre le passage. J'ai poussé une reconnaissance de ce côté-là. La sentinelle dormira bientôt et ne songera même pas à aller réveiller un camarade pour la remplacer. A supposer qu'on la remplace, le remplaçant ne pourra pas s'empêcher de dormir; tu as pu voir, comme moi, que tous ces gens-là emportaient des bouteilles dans leurs couvertures.

[1] Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

— Je l'ai bien remarqué, répondit Émile.

— Et moi, reprit le charpentier, j'ai bien remarqué, quand j'ai grimpé là-haut, qu'ils n'avaient pas emporté les bouteilles pour le seul plaisir de les regarder. Ils les ont attaquées vigoureusement et ils sont tous, à l'heure qu'il est, dans les vignes du Seigneur ; de là à dormir, il n'y a pas loin.

— Mais, objecta Émile, si ceux d'en bas recommencent leurs cris de tout à l'heure, cela suffira pour les tenir en éveil.

— C'est possible et j'y ai pensé, reprit le charpentier. Nous allons voir si c'était une simple plaisanterie ou bien si c'était un signal convenu. Si c'est une plaisanterie, je ne crois pas qu'ils la renouvellent; eux aussi avaient mis des bouteilles en réquisition et je suppose qu'ils ne les ont pas ménagées ; eux aussi sont fatigués et ils peuvent veiller sur nous tout en dormant : ils n'ont qu'à se coucher en travers de la porte. Si je me trompe, et si c'était véritablement un signal, nous calculerons de notre mieux à quel intervalle il se renouvellera et nous ferons notre besogne entre deux signaux.

— Venons à notre besogne, dit Émile, qui était impatient de connaître dans quelles circonstances il lui serait donné ou de se faire tuer ou de s'échapper.

— Notre besogne, la voici. Quand le moment sera venu et que la sentinelle sera endormie, nous sauterons dessus, nous l'étranglerons sans bruit, nous fermerons la porte sur ses camarades et nous nous sauverons dans le clocher. La porte de communication est fermée, mais je sais où est la clef. J'ouvre la porte, je la referme sur nous, nous sonnons le tocsin à tour de bras, la garnison de Vernon prend les armes et accourt, et mes gaillards se sauvent comme des lièvres, je les connais, je les ai vus courir. Eh bien ! tu ne dis rien, est-ce que mon plan ne te plaît pas ? Si tu as peur, il faut me le dire franchement. Moi je suis décidé et je ferai le coup tout seul.

— Vous ne ferez pas le coup tout seul, lui dit chaleureusement Émile, et je suis aussi décidé que vous. Donc votre plan me plaît ; mais, si vous voulez bien me le permettre, je vous proposerai quelques changements. D'abord il me répugne de tuer un homme endormi... »

Le charpentier lui coupa brusquement la parole : « Nous ne pouvons cependant pas le réveiller et le prévenir que nous voulons l'étrangler, ce serait par trop naïf ; il se débattrait, il hurlerait et nous aurions tout de suite les autres sur le dos.

— D'accord, dit Émile, qui ne put s'empêcher de sourire, nous sommes à la guerre et il s'agit de supprimer un obstacle qui gêne notre marche ; supprimons-le donc, mais il n'est peut-être pas nécessaire d'étrangler ce pauvre diable. Nous profiterons de son sommeil pour nous jeter sur lui, il le faut bien, et, après tout, c'est sa faute s'il s'est grisé et s'il dort, nous n'avons rien à nous reprocher. Vous vous chargerez de lui envelopper la tête et de l'empêcher de crier, moi je me chargerai de lui lier les bras et les jambes et je vous promets d'aller vite en besogne, car, sans me vanter, je puis dire que je m'entends très-bien à faire les nœuds coulants. Que pensez-vous de ma proposition ?

— Je te trouve bien bon garçon et bien scrupuleux, répondit le charpentier, je te réponds que ces gaillards-là, si tu étais à leur place et eux à la tienne, n'en chercheraient pas si long, oh ! que non. Mais peu importe, chacun se conduit comme il l'entend ; tu y vas à la française, cela ne me déplaît pas ; c'est plus dangereux, il n'y a pas à dire le contraire, mais, au point où nous en sommes, on n'y regarde pas de si près. Cependant, je te préviens d'une chose : si nous prenons mal nos mesures et si l'homme se débat de façon à réveiller ses camarades, je le tue.

— A la guerre comme à la guerre, dit Émile avec un petit frisson. Après tout, nous défendons notre vie ; mais je compte sur vous pour ne pas verser le sang inutilement. »

Le charpentier, qui n'était point un philanthrope, ne put cependant s'empêcher d'admirer la générosité d'Émile, il lui serra la main, déclara qu'il ferait pour le mieux et lui dit : « Continuez. »

Émile reprit : « Notre homme une fois hors de combat, il arrivera de deux choses l'une : ou bien les hommes du poste continueront à dormir ou bien ils se réveilleront.

» S'ils se réveillent, nous les enfermons au plus vite et nous gagnons le clocher, après avoir eu soin de ramasser le fusil et les cartouches de la sentinelle. Il est probable qu'on ne nous laissera pas sonner le tocsin sans chercher à nous interrompre. On ira chercher des échelles, on tâchera de gagner la galerie. Alors, pendant que vous sonnerez à tour de bras, j'aurai l'œil au guet et, comme je suis assez bon tireur, je puis promettre de ne laisser arriver personne jusqu'à nous.

— Dire que je n'avais pas pensé à cela, s'écria le charpentier avec admiration. Et, sans y prendre garde, il cessa de tutoyer Émile. Savez-vous, mon gaillard, que vous feriez un fameux officier, si vous vouliez vous en mêler.

— Si je sors d'ici, répondit tranquillement Émile, je serai officier, car j'ai toujours désiré entrer à l'École de Saint-Cyr, et je le désire maintenant plus que jamais. Mais revenons à notre affaire.

— Oui, mon lieutenant, dit le charpentier.

— Si les hommes ne se réveillent pas, vous ouvrez la porte du clocher pour assurer notre retraite et il nous reste encore deux petites opérations à faire.

— Lesquelles ?

— Je me coiffe du casque de la sentinelle et je m'enveloppe dans son manteau, dont je relève le collet jusque par-dessus mes oreilles, j'entre tranquillement dans le poste, comme une pauvre senti-

nelle qui cherche à se réchauffer, et j'enlève un à un les fusils et les paquets de cartouches. Si l'on me parle, je réponds, car je sais l'allemand.

— Mais, mon lieutenant, c'est de la bravade toute pure. Nous ne sommes que deux : un pour sonner, l'autre pour tirer, un seul fusil est bien suffisant.

— Nous ne serons pas que deux, répondit Émile. Pas plus que moi, vous n'auriez le cœur d'abandonner ces trois malheureux qui gémissent à fendre l'âme. Si nous sommes absolument forcés de nous sauver seuls, nous nous sauverons seuls ; mais, s'il y a la moindre chance de les sauver avec nous, il est de notre devoir de ne pas les abandonner.

— Mais, mon lieutenant, c'est plus que de la folie.

— Regardez-y de près et vous verrez que non. Nous savons déjà ce que nous ferons si le poste se réveille; mais, supposons qu'il ne prenne pas l'alarme, nous fermons la porte sur lui, bien doucement, nous descendons l'escalier sans bruit, nous poussons le verrou de la porte d'en bas et, comme nous sommes absolument chez nous, nous avons le temps de décider nos compagnons à nous suivre et même de les emporter, s'ils ne sont pas en état de nous comprendre, ou de se tenir sur leurs jambes. Ce sont des gens de votre connaissance, peut-être des pères de famille?

— Deux d'entre eux sont en effet des pères de famille, dit le charpentier, en se frottant le menton d'un air méditatif.

— Vous voyez bien, reprit Émile, que nous ne pouvons pas les laisser derrière nous. Quant au troisième, il passera par-dessus le marché, pour faire bonne mesure.

— C'est une idée un peu originale, dit le charpentier en souriant, mais, au fond, elle ne me déplaît pas non plus. Avez-vous d'autres ordres à me donner, mon lieutenant?

— Je n'ai pas d'ordres à vous donner, répondit gravement Émile, j'en aurais bien plutôt à recevoir de vous; mais, puisque nous tenons conseil de guerre, j'aurais à vous demander quelques renseignements. Les portes sont-elles véritablement à l'épreuve ?

— Absolument à l'épreuve.


Il avait dégringolé une demi-douzaine de marches. (P. 358, col. 1.)

— On ne peut pas les enfoncer?

— Non, à moins de les battre avec des poutres.

— Nous compterons donc absolument sur celle d'en haut. Les gens que nous espérons renfermer n'ont pas de poutres à leur disposition et ce n'est pas, j'imagine, avec leurs sabres qu'ils pourraient faire une ouverture suffisante pour s'évader. Il leur faudrait trop longtemps.

— D'autant plus, dit le charpentier, que la baie est très-étroite, pratiquée dans un mur épais de six pieds et qu'un seul homme pourrait travailler à la fois; encore il ne pourrait lever le bras pour assener de bons coups, parce que, à chaque coup, il se heurterait contre la muraille.

— Voilà une affaire réglée, dit Émile ; il faut songer maintenant à la porte d'en bas. Celle-là, on peut la battre de l'intérieur de l'église et c'est la première chose qu'on fera, aussitôt que vous commencerez à sonner le tocsin.

— Bah! répondit le charpentier, nous serons bien tranquilles derrière la porte du clocher et, au besoin, nous pourrons boucher le passage avec des pierres; il y a même un tonneau de ciment qui ferait bien l'affaire.

— Oui, mais les gens d'en bas, une fois la porte enfoncée, n'auraient rien de plus pressé que de venir délivrer leurs camarades et il leur suffira, pour cela, de tirer le verrou.

— Qu'est-ce que cela nous fait, une fois que nous sommes en sûreté?

— Cela nous fait beaucoup, répondit Émile avec feu. Nous pouvons avoir à résister longtemps avant que les secours n'arrivent, les Allemands chercheront peut-être à mettre le feu à l'église, il est important pour nous d'avoir des otages. Tout le monde sait qu'il y a quatre hommes de garde en haut, on n'osera pas mettre le feu tant qu'on ne saura pas ce qu'ils sont devenus. Donc il ne faut pas qu'on arrive jusqu'à eux ; donc, quand nous aurons mis les verrous et que nous serons chez nous, il faudra faire rouler dans l'escalier le fameux tonneau de ciment et jeter par-dessus tout ce que nous pourrons trouver de vieux décombres. Nous ferons la chaîne pour que le travail marche plus vite. Quant à la sentinelle, nous l'emporterons avec nous, nous la dégriserons de notre mieux et nous en ferons un parlementaire.»

Jamais l'esprit d'Émile n'avait été aussi calme, aussi net et aussi clairvoyant; jamais non plus son cœur n'avait battu d'une émotion plus vive et plus âpre. Il avait conscience du danger qu'il courait, mais il avait conscience aussi de la force et de l'énergie qui étaient en lui pour le conjurer et le combattre. Déjà une fois, à Versailles, il avait eu le sentiment de sa force, lorsqu'il avait tenu tête au lieutenant de police prussien et qu'il avait refusé de lui faire des excuses et de baisser les yeux devant lui. Cette fois encore, cette noble exaltation qui fait les héros, loin de troubler son jugement, le rendait plus pénétrant, plus subtil et plus sûr.

Si on lui eût offert la vie sauve à des conditions honorables, il l'eût certainement acceptée; mais il n'est pas sûr que plus tard, à la réflexion, il n'eût point regretté de n'avoir pas poussé jusqu'au bout une aventure qui flattait à un si haut degré ses instincts belliqueux et chevaleresques.

Il ressentait une profonde reconnaissance pour l'héroïque charpentier qui avait eu foi en son courage et l'avait jugé digne de mourir à ses côtés. Il éprouvait pour lui cette sympathie ardente et généreuse que devaient éprouver les preux du temps jadis pour le compagnon de leurs plus héroïques équipées et de leurs aventures les plus extraordinaires. Seulement, il lui en voulait un peu de n'être pas aussi grave que l'aurait exigé la solennité de la circonstance, de parler trop légèrement des risques de l'entreprise.

Il n'avait pas été choqué, surtout dans un moment où ils étaient rapprochés par un danger commun, d'être tutoyé par ce brave homme, au langage inculte et familier. Il lui déplaisait d'être appelé : mon lieutenant. Ce n'était, il est vrai, qu'une simple plaisanterie, mais il lui semblait que ce n'était pas le moment de plaisanter.

Mais, comme Émile était un jeune homme bien élevé, il garda sa réflexion pour lui et se laissa appeler « mon lieutenant », sans témoigner la moindre impatience et le moindre ressentiment.

« Mon lieutenant, dit le charpentier après quelques minutes de réflexion, voilà bien de la besogne pour deux hommes seuls; mais, comme disait feu mon père, on commencera par le commencement et l'on fera ce que l'on pourra. Pour commencer par le commencement, il nous faudrait des cordes, et nous n'avons pas de cordes. Si j'étais de l'autre côté de la porte, je saurais bien où en trouver, mais je ne suis pas de l'autre côté de la porte.

— Je vais retirer ma chemise, dit Émile sans la moindre hésitation. C'est une chemise de grosse toile que j'ai achetée hier dans un village; si elle est aussi solide qu'elle est rude à la peau, elle fera parfaitement l'affaire. »

S'étant écarté de la fenêtre, il demeura dans l'ombre juste une demi-minute et reparut près de la meurtrière. Il avait boutonné sa tunique jusqu'au cou et il tenait à la main une grosse chemise de paysan, solide et rugueuse.

« Oui, cela fera l'affaire, » dit le charpentier, après avoir froissé la chemise entre ses doigts.

Sans plus d'explication, Émile tira de sa poche une petite paire de ciseaux de toilette, coupa les deux manches de la chemise et continua la fente du plastron jusqu'en bas.

Ayant noué les deux manches bout à bout, il mit une des extrémités dans les mains du charpentier, en lui recommandant de tenir ferme, et il tordit lentement et vigoureusement les deux manches, comme un cordier tord son chanvre. Quand la corde fut bien serrée et bien dure, il confia l'autre extrémité à son compagnon, tailla prestement des bandelettes dans le corps de la chemise et les noua fortement, de distance en distance, autour de la corde, pour l'empêcher de se détordre. Ensuite il fit un nœud coulant et dit : « Voilà pour les mains.

— Et l'on peut dire que c'est de *la bonne ouvrage*, murmura le charpentier, en emprisonnant son bras gauche dans le nœud coulant et en tirant de toutes ses forces avec la main droite. L'homme qui aurait cela autour du cou...

— Ne parlons pas de cela, s'écria Émile avec horreur, il ne doit même pas en être question. Aux jambes maintenant. »

Il coupa le corps de la chemise en deux parties égales, qu'il noua bout à bout, fit une corde encore plus solide que la première, la soutint par des attaches, établit un nœud coulant et dit : « Voilà pour les jambes.

— Et voilà pour la tête, » ajouta le charpentier, en empoignant à deux mains le devant de sa blouse et en lui imprimant une violente secousse, pour montrer sans doute qu'elle était à l'épreuve. Il reprit, par manière de plaisanterie : « Voilà le capuchon, voilà l'éteignoir. »



XXVII

Le soldat Muller. — Deux alertes. — Le plan d'Émile s'exécute presque de point en point.

« Je vous recommande les cordes, dit Émile au charpentier, vous ne feriez peut-être pas mal de les cacher sous votre blouse, en cas de surprise. Je vais aller à mon tour faire une reconnaissance du côté de l'ennemi. »

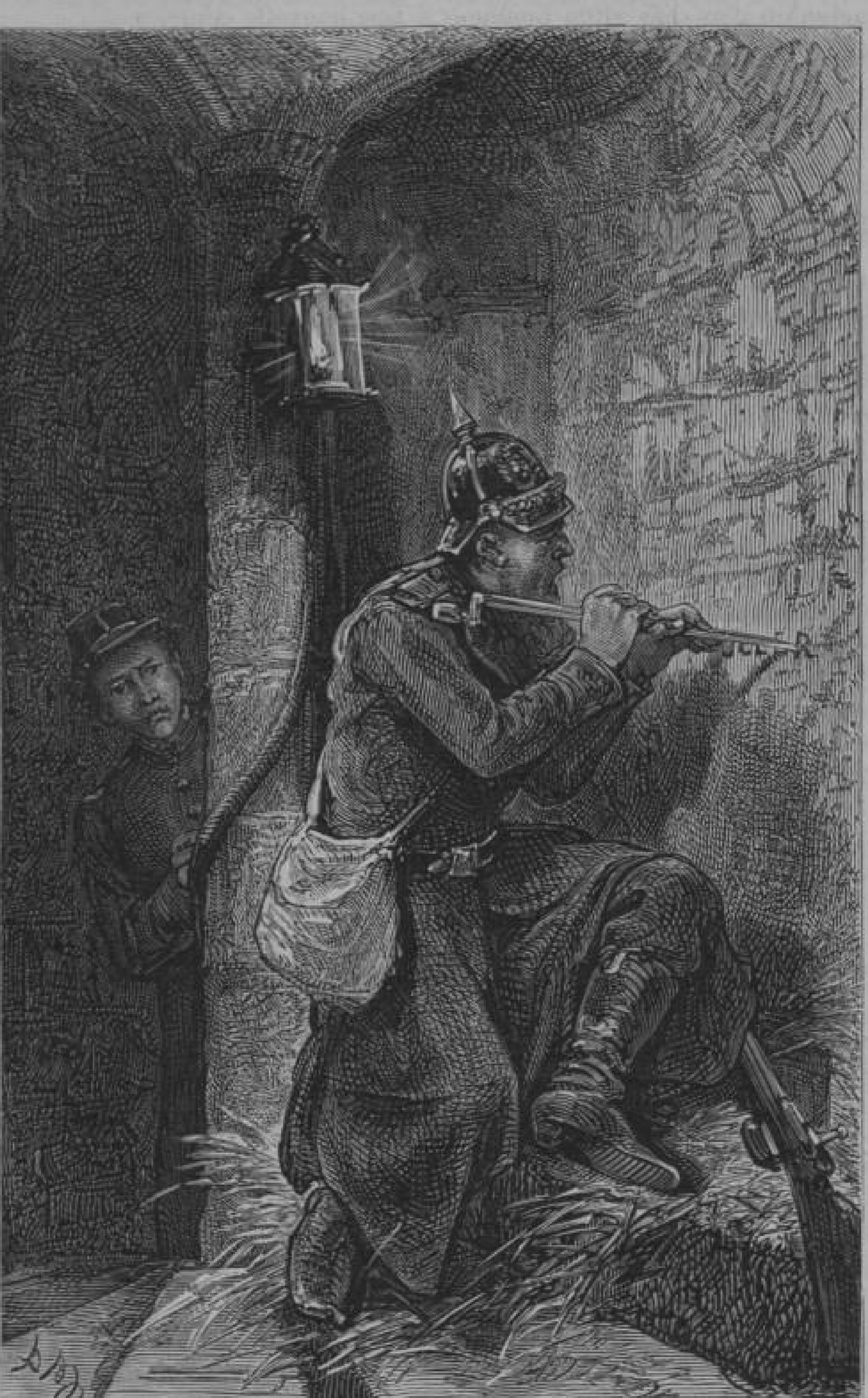
Ayant retiré ses souliers, il grimpa silencieusement dans la direction du *Rendez-vous des amis*.

Arrivé à l'endroit où la lampe jetait sa lueur sinistre sur la paroi et sur les dernières marches, il se tapit dans l'ombre et regarda avec précaution.

Cette fois, la sentinelle était un tout jeune homme qui semblait avoir observé, mieux que les autres, les règles de la tempérance. Il avait déposé son fusil dans un coin et, pour tuer le temps et se tenir éveillé, il s'évertuait, avec la pointe de sa baïonnette, à graver son nom sur le mur. Comme la pierre était très-dure, la tâche était pénible et n'avançait que très-lentement; mais le jeune soldat paraissait doué d'une forte dose de patience et d'obstination. Par moments, il interrompait son travail et reculait de deux pas, pour jouir de l'effet, mais il se remettait vite à l'œuvre, comme un homme qui n'a pas de temps à perdre et dont les minutes sont comptées.

Émile le surveillait depuis plus de vingt minutes, lorsque quatre heures sonnèrent à l'horloge de l'église; presque aussitôt, les quatre coups furent répétés à quelque distance par une petite horloge aux notes claires et rapides.

Le soldat redoubla d'activité, pour donner le dernier coup de burin à la lettre R, qui terminait le mot Müller. Ensuite, il remit sa baïonnette au fourreau, s'étira en bâillant à plusieurs reprises et entra dans la salle voûtée, tenant négligemment son fusil, qu'il avait été sur le point d'oublier.



Émile le surveillait. (P. 357, col. 1.)

Émile entendit aussitôt les grognements d'un dormeur qu'on éveillait; il y eut un froufrou de paille froissée, un cliquetis d'armes, un trépignement de bottes et la nouvelle sentinelle apparut. C'était un gros garçon replet, dont les yeux étaient bouffis de sommeil et le pas mal assuré. Pendant que son prédécesseur s'enfonçait voluptueusement dans la paille encore chaude, pour reprendre son somme interrompu par deux heures de faction, le gros garçon grelottait de tous ses membres et s'enveloppait dans son grand manteau, avec des gestes de désespoir.

Son premier soin fut de se débarrasser de son fusil, il avisa la couverture qui était sur la première marche, se jeta dessus, plutôt qu'il ne s'y assit, s'adossa à la muraille et ne tarda pas à s'endormir. Émile attendit. Au bout de dix minutes, le soldat Müller à son tour joignait ses ronflements à ceux de ses compagnons.

« Le moment est venu, » pensa Émile, dont le cœur battait si violemment qu'il lui semblait en entendre les coups sourds et précipités. Ce n'était pas de la crainte qu'il éprouvait, mais cette espèce de surexcitation nerveuse qu'il est bien difficile à un jeune homme de ne pas ressentir au moment de tenter un grand coup.

Son cœur battait, mais son pas était ferme et assuré. Il avait déjà descendu une douzaine de marches

pour aller prévenir son compagnon, lorsque la porte d'en bas s'ouvrit en criant sur ses gonds.

Il s'arrêta immobile et retint son haleine. « Si c'était une ronde d'officier, ou un changement de poste! »

Il n'eut pas longtemps à attendre pour savoir à quoi s'en tenir. Quelqu'un d'en bas siffla quelques mesures d'une marche militaire.

La sentinelle continuait de ronfler. Le siffleur s'impatienta, monta deux ou trois marches et siffla plus fort et sur un rhythme plus rapide.

Émile eut une inspiration subite. Si la sentinelle ne répondait pas au signal, le siffleur viendrait probablement la réveiller et il y aurait une algarade et le poste serait mis sur ses gardes.

Émile se pencha un peu, plaça ses deux mains des deux côtés de sa bouche, pour empêcher le son de monter et répondit en sifflant les mesures suivantes: il ne connaissait que trop bien les marches militaires de l'ennemi.

La porte d'en bas se referma et tout rentra dans le silence.

Émile descendit rapidement et dit au charpentier: « Vite, nous n'avons pas une minute à perdre.

— Mais, répondit le charpentier avec étonnement, la sentinelle ne dort pas; vous l'avez entendue répondre au signal.

— C'est moi qui ai sifflé, dit Émile, et si j'ai répondu, c'est pour empêcher l'autre de monter et d'éventer la mèche.

— Eh bien, mon lieutenant, voilà de l'aplomb ou je ne m'y connais pas. A vos ordres! »

Il quitta vivement sa blouse, noua les manches d'une certaine façon et déclara qu'il était prêt.

« Montez le premier, dit Émile, puisque c'est vous qui vous occupez de la tête, moi j'emboîte le pas, en avant! »

Mais ils furent cloués sur place par des sons étranges qui partaient du haut de l'escalier: on eut dit le bruit d'une lutte, suivi de la chute d'un homme terrassé; il y eut de longs froissements de bottes, des trépignements, le son creux d'une tête vide rebondissant contre les marches et tout un feu d'artifice de malédictions.

« Qu'est-ce que cela peut être! demanda le charpentier tout saisi.

— C'est cet ivrogne qui se sera laissé choir en dormant, » répondit laconiquement Émile.

En effet, c'était cet ivrogne qui s'était laissé choir en dormant. Il avait dégringolé une demi-douzaine de marches, sans savoir où il était, ni ce que cela voulait dire. Il s'était ramassé comme il avait pu et, pour le moment, il remontait l'escalier à quatre pattes, en jurant comme un païen.

« C'est assommant! dit le charpentier avec impatience.

— Ce n'est peut-être pas aussi assommant que cela en a l'air, répondit Émile. Vous pensez bien que son premier soin va être de se rendormir.

— Oui, mais les autres sont réveillés, entendez-les qui rient.

— Oui, mais les autres se rendormiront aussi et si, par malheur, nous faisons un peu de bruit en garrottant ce malheureux, ils ne prendront pas l'alarme et penseront tout simplement qu'il a fait une nouvelle chute. »

Le charpentier fit entendre un petit sifflement d'approbation et passa affectueusement sa main droite sur la tête d'Emile, comme pour la féliciter de donner naissance à de si ingénieux raisonnements.

Au bout d'un petit quart d'heure le poste avait recommencé son trio de ronflements et la sentinelle, en dépit de ses contusions, faisait un accompagnement de basse-taille tout à fait remarquable.

A suivre. J. Girardin.



LE VOYAGEUR DU N° 5

« C'est intolérable! » s'écria le voyageur du n° 3, en assenant un vigoureux coup de poing sur le livre qu'il était en train de lire. De sorte que si l'auteur eût été à portée de l'entendre, il eût pu croire que l'épithète « intolérable » s'adressait à sa savante *Monographie de l'abbaye de Saint-Leufroy*, et il se fût offensé à bon droit de l'ignorance et du manque de goût de son lecteur.

Or le voyageur du n° 3 était et est encore un lecteur intrépide; je ne crois pas qu'il lui soit jamais arrivé de donner un coup de poing sur un livre en le déclarant intolérable.

Selon lui il y a bien peu de livres où l'on ne trouve quelque chose à apprendre et il a déclaré, pour rendre hommage à la vérité, que cette *Monographie* en particulier est un chef-d'œuvre de goût et d'érudition.

D'un autre côté, en tant que voyageur patient et résigné, il a depuis longtemps fait ses preuves et la petite chambre d'auberge où il lisait, à la lueur d'une chandelle fumeuse, ressemblait trait pour trait à tant d'autres chambres d'auberge où il avait campé, lu, travaillé et dormi cent fois dans sa vie, sans jamais les avoir déclarées intolérables.

Ce qui était, ou du moins ce qui lui paraissait intolérable, ce qui l'irritait, ce qui troublait sa lecture, c'était un petit bruit clair, saccadé, monotone, et obstiné comme une petite pluie de novembre. Ce bruit ne cessait par intervalles que pour recommencer presque aussitôt, aussi clair, aussi saccadé, aussi monotone, aussi irritant. Le voyageur du n° 3 comparait ce bruit à celui que produirait une clef ou tout autre objet de fer heurtant les branches d'une paire de pincettes.

Il finit par se lever de sa chaise de paille, et se promena de long en large, avec agitation; le bruit venait-il à cesser, il essayait de croire que c'était fini pour tout de bon ; mais ce n'était, hélas ! qu'une trêve de peu de durée.

A peine s'était-il assis à l'étroite table de sapin, à peine avait-il parcouru des yeux une demi-page, que le bruit recommençait. Tout le plaisir qu'il s'était promis de son excursion au village de Brignon-l'Abbaye était gâté par cette musique infernale, si l'on peut décemment appeler de la musique un aussi abominable charivari.

Son petit programme était bouleversé de fond en comble. Il était venu de loin, avec la *Monographie* de l'abbaye dans sa poche, pour parcourir les ruines en artiste et en archéologue, et pour en dessiner les restes les plus intéressants. Tout le long de la route, dans la patache, il avait dévoré la *Monographie* pour s'en bien pénétrer ; il avait continué de la lire en avalant son maigre dîner, il comptait l'achever le soir même, et employer toute la journée du lendemain à dessiner. Mais il avait compté sans son hôte, et voilà que ce maudit bruit lui troublait les idées et tenait sa volonté et son attention en échec.

« Quelle brute! murmurait-il entre ses dents, peut prendre plaisir à un pareil exercice, quel être dégradé et malfaisant peut se complaire à tympaniser si cruellement les oreilles d'un pauvre archéologue inoffensif? »

Vers neuf heures et demie le bruit cessa tout à fait.

Le voyageur du n° 3 se remit à son travail qu'il acheva sur le minuit. Le lendemain matin, quand il se réveilla, il avait des bourdonnements dans la tête, et des picotements au coin des yeux. « C'est, se dit-il avec humeur, la faute de ce drôle, qui m'a forcé de veiller si tard! » Cependant il était si pressé de se rendre aux ruines et d'enrichir son album, qu'il renonça au projet formé la veille de ne pas partir sans tirer vengeance de son persécuteur.

Par malheur, le bruit de la veille recommença avec un redoublement de violence. Aussitôt l'archéologue se jeta à bas de son lit, et s'introduisit dans ses vêtements avec une précipitation fiévreuse. Il était bien décidé cette fois à savoir quel était le malfaiteur, quelles étaient ses intentions, quelles raisons il pouvait alléguer pour sa défense. Il aurait du moins la satisfaction de lui dire son fait, et c'est bien quelque chose.

Le bruit provenait d'une maison de pauvre apparence, voisine de l'auberge où le voyageur occupait la chambre n° 3.

Le voyageur pesa sans cérémonie sur le loquet de la porte, et se trouva dans une salle basse obscure et enfumée, où un pauvre homme, accroupi près de l'âtre, allumait un feu de copeaux et de sarments, en soufflant à pleines joues.

Cet homme avait une figure si honnête, si humble et si douce, que la colère du voyageur tomba d'un seul coup. Il se sentit même si honteux de sa brusque invasion, qu'il demeura, contre son habitude, aussi muet qu'un poisson, ne sachant que dire au pauvre homme.

L'homme se releva en apercevant un étranger, parut surpris et embarrassé, et finit par lui offrir, à tout hasard, un escabeau à trois pieds, avec prière d'excuser si c'était un peu dur pour les personnes qui n'en avaient pas l'habitude. L'étranger accepta l'escabeau pour se donner une contenance.

Alors l'homme lui demanda doucement la permission de reprendre la suite de ses opérations domestiques, parce que... mais, sans achever l'explication que promettait le mot parce que, il se mit à quatre pattes pour souffler son feu de plus près.

Quand le feu fut pris et commença à ronfler, l'homme prit un chaudron, en demandant pardon de la liberté grande, il l'emplit d'eau, le suspendit à la crémaillère, en renouvelant ses excuses et ses « parce que » à chaque phase nouvelle de l'opération.

Ensuite, il mit dans les cendres une casserole contenant du lait, et une foule de petits pots, se redressa, se frotta les mains et demanda au voyageur si c'était pour commander des sabots qu'il était venu.

Le voyageur suivit son regard qui se dirigeait vers la fenêtre, et aperçut dans l'étroite embrasure un établi et des outils de sabotier ; quelques sabots achevés étaient suspendus à la paroi; d'autres, à peine dégrossis, attendaient leur tour sur l'établi.

« Je ne viens pas précisément pour acheter des sabots, » lui répondit le voyageur; et il allait lui exposer l'objet de sa visite. Mais, ayant remarqué sur la figure du pauvre homme une expression de chagrin et de désappointement, il changea brusquement d'idée et dit au sabotier : « Au fait! pourquoi ne ferions-nous pas affaire ensemble ? »

Le voyageur, tout en causant sabots, apprit peu à peu, par les confidences du sabotier, que le commerce allait bien doucement, trop doucement, que le pauvre homme était veuf depuis plusieurs mois; que la pauvre défunte lui faisait grand'faute, qu'il sentait tous les jours plus durement ce qu'il avait perdu en la perdant.

Elle lui avait laissé deux enfants : l'un, garçon de quatorze ans, grand et fort pour son âge, et qui se trouvait tout élevé, heureusement! Mais il y avait aussi un petit enfant, un pauvre petit enfant! Ah! qu'un homme est embarrassé pour élever un petit enfant! ça crie, ça se lamente, ça se désespère; ça ne sait pas dire ce que ça veut; ça a des coliques, des idées. « Ah ! tenez, qu'est-ce que je vous disais? » s'écria-t-il en s'élançant vers une porte de derrière qu'il ouvrit toute grande.

Le soleil entra par la baie en faisant tourbillonner des millions d'atomes dorés, le voyageur entendit les cris d'un petit enfant. Une voix jeune et douce prononça quelques paroles de tendresse, et presque aussitôt le bruit des pincettes de la veille se fit entendre. Le voyageur se précipita à la suite du sabotier, et voici ce qu'il vit :

Assis au soleil, au pied d'une treille, un garçon de quatorze ans tenait un petit enfant sur ses genoux. Le poupon, un fort beau poupon, ma foi ! avait cessé de crier; mais, s'il ne pleurait plus, il poussait encore de gros soupirs, pour reprendre haleine. Le bonnet tout de travers sur l'oreille, il suivait d'un regard intelligent, et d'un air profondément satisfait, les gestes de son frère, qui frappait tantôt doucement, tantôt fort, avec une tringle de fer, sur les branches d'un triangle. Tantôt le poupon écoutait, dans une sorte d'extase enfantine, les notes claires et brillantes; tantôt il suivait avec le plus vif intérêt le va-et-vient de la tringle de fer; dans ces moments-là, il avait la mine futée et l'air éveillé d'un petit chat toujours prêt à se jeter sur le premier objet qui remue. Tantôt, comme perdu dans de profondes spéculations philosophiques, il ruminait dans sa tête chauve, décidé à saisir les rapports mystérieux qu'il entrevoyait entre le mouvement et le son.

Il empoignait d'une main hardie l'un des côtés du triangle : le son devenait plus sourd et le petit philosophe au maillot avait l'air de se demander pourquoi. A tout hasard, il allongeait la main droite, décidé à saisir au vol les vibrations sonores qui s'échappaient du mystérieux instrument.

Le grand frère était si occupé du précieux dépôt confié à sa garde qu'il ne s'aperçut pas de la présence de l'étranger. Le sabotier quitta son hôte, en lui glissant mystérieusement quelques excuses dans l'oreille; il parla notamment d'une certaine bouillie à préparer, laquelle bouillie destinée au poupon ne devait pas se faire attendre une minute de plus, « parce que, voyez-vous, les enfants ont leurs heures! »

Le voyageur fit un signe de tête, et demeura sur le seuil de la porte, spectateur silencieux de tout ce qui se passait entre les deux frères.

Il n'avait jamais rencontré, de son propre aveu, figure plus douce, plus avenante et plus honnête que celle du frère aîné. Il n'avait jamais vu une nourrice ou une jeune mère plus attentive aux moindres désirs de son nourrisson, plus soumise à ses moindres caprices, plus patiente à supporter ses rebuffades, plus ingénieuse à démêler ses volontés et à deviner ses besoins; et c'était, au dire du voyageur, un petit écheveau qui n'était pas facile à débrouiller.

Le poupon était inconstant, comme tous les poupons du monde; il voulait ceci, il voulait cela, et puis encore autre chose, sans fin ni trêve; mais il finissait toujours par en revenir au fameux triangle: c'était, jusqu'à nouvel ordre, son passe-temps favori, et son idée fixe. A quels indices le grand frère reconnaissait-il que c'était juste le moment de recommencer la musique? il serait bien difficile de le dire; mais il la recommençait toujours à point. Quoique cet exercice dût lui paraître monotone et insipide (car il avait une physionomie intelligente et réfléchie), il ne témoignait jamais la moindre impatience.

« Bonne leçon pour toi! se dit le voyageur, bonne leçon de justice, de patience et d'indulgence. Souviens-toi de ce que tu as pensé hier et de ce que tu vois aujourd'hui, quand tu seras trop prompt à t'irriter d'un rien, surtout à condamner les gens sans les entendre, sans savoir ce qu'ils auraient à alléguer pour leur défense. Le voilà donc, ce « misérable, cet être absurde », qui avait eu le malheur d'offenser les oreilles délicates et le goût raffiné de monsieur! J'espère que monsieur sera une autre fois moins prompt à s'irriter, et moins sévère dans ses jugements?

« Monsieur » fit beaucoup d'autres réflexions qui, je l'espère, l'auront rendu plus endurant et plus réservé.

Il demanda et obtint la faveur d'embrasser le fameux poupon. Le père et le frère aîné parurent profondément touchés de l'honneur que l'on faisait à la famille tout entière, en la personne de la chère petite créature. Quant à la chère petite créature elle-même, elle montra par des signes non équivoques qu'elle prenait peu ou point de plaisir à la cérémonie où elle jouait un si grand rôle. Elle se rejeta bravement sur son frère aîné et lui saisit les joues à pleines mains en le regardant avec des yeux que le voyageur n'oubliera jamais de sa vie. Devinant à je ne sais quoi que le monsieur n'aimait pas la musique, le poupon, en manière de protestation contre le monsieur et ses jugements, se fit régaler d'un bon petit solo de triangle.

Pressé de courir aux ruines de l'abbaye, le voyageur dit au sabotier qu'il le reverrait dans la soirée pour causer avec lui.

« Cela tombera bien si vous avez une commande à faire, » dit le bonhomme avec une franchise dont le voyageur fut touché.

Avant d'aller dessiner les ruines de l'abbaye de Saint-Leufroy, le voyageur se ravisa et fit une petite visite à M. le curé de Brignon-l'Abbaye. Il pria M. le curé de vouloir bien lui dresser une liste de toutes les personnes pauvres du village, ayant l'intention de leur faire cadeau de deux paires de sabots neufs pour leur hiver. Le curé connaissait si bien son monde qu'il put dresser la liste des pauvres séance tenante. M. le curé devait s'entendre dès le jour même avec le sabotier; le sabotier livrerait tous les sabots qu'il avait en magasin, et se mettrait à l'œuvre pour parfaire avant l'hiver le reste de la fourniture.

« Charité bien placée de toutes les façons, » dit



Le poupon écoutait. (P. 360, col. I.)

M. le curé en reconduisant le voyageur à la porte du presbytère.

Le voyageur rougit et ne répondit que par une profonde inclination de tête.

Il y a, par le monde, quantité d'amateurs de statistique qui passent leur vie à s'informer du prix de toutes choses. Si quelqu'un de ces amateurs désirait absolument savoir à quel prix revint la fourniture de sabots pour les pauvres de Brignon-l'Abbaye, il serait forcé de se contenter d'une réponse un peu vague. « Je suis honteux, a déclaré mainte fois notre voyageur, d'avouer combien c'est peu de chose en comparaison du plaisir que j'ai tiré de cette petite opération commerciale. Les sabots sont d'un bon marché fabuleux à Brignon-l'Abbaye! »

Le soir, comme le voyageur mettait ses notes en ordre, à la lueur de sa chandelle fumeuse, le joueur de triangle recommença bien des fois ses exercices. La veille, le voyageur du n° 3 avait appelé cela un charivari; mais ce soir-là il trouva que c'était une véritable sérénade. La veille, son imagination maussade et dédaigneuse avait évoqué l'image de quelque grand dadais oisif, qui tuait le temps à l'aide d'un divertissement insipide; ce soir-là, il se rappelait le grand frère, docile aux moindres caprices du poupon; et le petit bruit clair, saccadé, monotone du triangle ne lui parlait plus que de bonté, de tendresse et de dévouement.

Renversé en arrière sur sa chaise de paille, les yeux à demi fermés, le sourire sur les lèvres, le voyageur du n° 3 s'amusait à comparer ses sensations d'hier et celles d'aujourd'hui. « En arithmétique, se disait-il, les chiffres ont deux valeurs, l'une absolue, l'autre relative; il en est de même des sons. En d'autres termes, il n'y a bien souvent dans la musique que ce que nous y mettons nous-mêmes: elle nous paraît fade ou délicieuse selon la disposition de notre âme, au moment où nous l'écoutons. Prenons pour exemple les notes du triangle... mais c'est trop philosopher. J'ai là encore une foule de notes à compléter, et de dessins à finir! »

J. Levoisin.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XIX

Une pêche miraculeuse suivie d'une visite inquiétante.

« C'est ainsi, continua le comte de Kildare, que se termina cette chasse inattendue où nous avions eu successivement toutes les émotions.

» Dans l'intervalle, la nuit était venue et la pêche allait commencer dans la rivière. Cette fois, et pour plus de sûreté, comme l'eau était très-profonde, il fut résolu qu'on ne laisserait plus les téméraires s'engager au hasard et courir le risque de se noyer. Les téméraires, c'étaient Charlot et M[lle] de Montluc. Leur frère fut chargé de les surveiller, car partout il est naturellement le chef de toutes les troupes, étant né pour diriger et commander comme d'autres naissent pour suivre et obéir. Moi, plus modeste, j'eus la permission de me tenir à côté d'eux.

» On alluma des torches dont la flamme se réfléchissait sur la rivière. Les étoiles brillaient dans le ciel, la soirée était très-froide et une bise glaciale commençait à souffler sur le lac Érié.

» Pendant que nos Canadiens agitaient leurs torches sur l'eau, on voyait un mouvement étrange et pareil à celui des carpes d'un étang qui se précipitent pour dévorer un morceau de pain qu'on leur jette. C'est la lumière qui attirait tous les gros poissons et surtout les saumons. Ceux-là venaient en troupes, prompts et voraces. Comme on s'attendait à les voir se rassembler autour d'un énorme appât que le vieux Carrégaray avait jeté dans la rivière, on avait tendu deux filets d'avance, d'une rive à l'autre, mais en les laissant au fond de l'eau pour ne pas les inquiéter. L'un des deux filets gardait l'embouchure de peur qu'ils ne pussent s'échapper dans le lac. L'autre, placé à trois cents pas plus haut, devait couper la retraite vers le haut de la rivière.

» Ces précautions prises, et Carrégaray avec ses fils éclairant la rivière, et le grand morceau de viande fraîche qui servait d'appât, nous vîmes les saumons s'avancer. Quelques-uns s'approchèrent, avancèrent, reculèrent, virèrent à droite, virèrent à gauche, se regardèrent indécis, puis, battant l'eau avec leurs queues et prenant enfin une résolution ferme, allèrent avertir le reste de la tribu que l'occasion était bonne pour faire un bon repas, qu'on serait bien sot de n'en pas profiter quoiqu'on ne pût pas deviner d'où venait cette aubaine... Et pour preuve, ayant donné cet avis à leurs parents et à leurs amis, ils se hâtèrent de revenir, ramenant avec eux toute la tribu.

» Mais, comme dit le grand Corneille :

> Nous nous levons alors, et tous en même temps
> Poussons contre le ciel mille cris éclatants...

» En d'autres termes, nous levâmes les filets, et les uns, remontant la rivière, les autres la descendant, nous acculâmes plus de trois cents saumons dans une anse où l'on avait d'avance décidé que se ferait la pêche.

» Que vous dirai-je encore, monsieur le curé? que cette pêche fut miraculeuse et qu'après celle de Notre Seigneur Jésus-Christ dans le lac de Génézareth on ne vit jamais rien de pareil sous la voûte des

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267, 282, 298, 315, 330 et 347.

cieux; que chacun s'y distingua à son tour, Montluc le Rouge d'abord, qui saisit par la queue le plus gros saumon de la bande et le jeta au fond de la grande barque; le vieux Carrégaray ensuite, qui dans sa jeunesse avait dû être pêcheur de saumon; moi après, qui avais déjà pêché très-souvent dans nos belles rivières d'Irlande; puis Charlot et les deux demoiselles qui firent merveille à leur tour.

» Si vous demandez comment, je vous étonnerai peut-être, et pourtant rien n'est plus vrai. M[lles] Athénaïs et Lucy chassaient le saumon à coups de carabine aussi bien que Charlot. Tous tiraient le saumon au vol.

» Vous n'avez jamais vu ces magnifiques bêtes hors de l'eau?... Quand elles remontent une rivière et veulent franchir une écluse ou un barrage, elles s'arrêtent comme de braves chevaux pleins d'ardeur, font trente ou quarante pas en arrière, prennent leur élan et sautent par-dessus la barrière. C'est le moment plus rapide que l'éclair qu'il faut choisir pour tirer, et c'est ce que Charlot appelait tirer au vol.

» Vingt-cinq ou trente furent blessés et pris pendant qu'ils voulaient sauter par-dessus le filet. La balle leur avait brisé les reins et les faisait retomber dans la rivière entre les deux filets; il ne restait plus qu'à les prendre à la main en se gardant de leurs coups de queue. Les autres, assommés à cours d'aviron, percés d'un trident ou faits prisonniers et entassés dans un petit espace, furent mis à bord des canots et, comme la brise devenait de plus en plus forte et froide, le vieux Carrégaray nous cria qu'il était temps de partir, qu'il fallait craindre une tempête avant la fin de la nuit, ou peut-être une forte gelée et que, dans les deux cas, le retour à l'île de la Tour-Montluc deviendrait très-difficile.

« Alors partons vite, me dit Montluc, car le vieux connaît ce lac comme s'il l'avait fait, et quand il dit qu'il y aura tempête, tu peux croire, ami Kildare, qu'il y aura ouragan, car il ne s'effraye pas pour peu de chose... Allons, Phœbus, montez dans la barque, et vite! A moins que vous ne préfériez venir à la nage... Mais vous vous êtes fatigué, mon bon chien!... Allons, monte, et vite! »

» Ici Charlot et sa sœur réclamèrent.

« Et nos élans? » dit Charlot.

» Montluc leva les épaules, mais consentit pourtant à emmener les deux nobles bêtes qui ne se firent pas trop prier, du reste, et suivirent de bonne grâce l'un son nouveau maître, Charlot, et l'autre sa nouvelle maîtresse, Athénaïs.

» Toutes choses ainsi réglées à la satisfaction générale, nous revînmes à la rame et à la voile vers l'île de la Tour-Montluc, où nous comptions, moi surtout, jouir d'un repos bien mérité. Mais ce repos ne devait guère durer, comme vous verrez tout à l'heure, monsieur le curé.

» Le lendemain dès cinq heures du matin, Montluc qui couchait dans une chambre à côté de la mienne, et que j'avais entendu pendant toute la nuit entrer, sortir, donner des ordres, s'agiter dans tous les sens, vint m'éveiller lui-même et me dit :

« Je pars, mon bateau est prêt. Si tu veux m'accompagner, lève-toi. »

» Je me levai en effet, et je le suivis. Toute la maison était déjà sur pied. Montluc embrassa sa mère, sa sœur et Lucy. Il serra la main à tous les autres.

» La mère et Lucy étaient un peu pâles. M[lle] de Montluc, plus vaillante, était émue aussi, mais non de crainte. Charlot voulait le suivre.

» Le Père Fleury, qui venait de dire la messe en son honneur et pour le succès de son voyage, lui disait :

« Mon enfant, Dieu est avec toi, mais ne te hasarde pas sans nécessité! Songe que la colonie tout entière a besoin de ton bras! »

» En même temps il lui donna sa bénédiction, et nous partîmes ensemble dans le même bateau rempli d'armes, d'argent et de provisions de toute espèce.

» Un bateau plus petit me suivait et devait me ramener, car je ne quittais que pour quelques heures l'île heureuse de la Tour-Montluc.

» Trois Canadiens et trois Algonquins devaient le suivre jusqu'à Québec. Le vieux Carrégaray et Buffalo menaient seuls ma barque légère et la faisaient courir sur le lac avec la vitesse d'un cygne.

» Alors Montluc me fit asseoir au fond de son bateau, à l'arrière, et me donna ses instructions en tous genres, assurant qu'il serait de retour dans trois semaines au plus tard, et qu'il me confiait ce qu'il avait de plus cher au monde : sa mère, sa sœur et Lucy.

» Je fis tous les serments possibles et les plus sincères, comme vous pouvez croire, de me faire tuer pour les défendre, à quoi il répondit en riant :

« C'est très-beau de se faire tuer pour ses amis, mais il vaut mieux vivre et combattre pour eux..... Aimer ardemment la vie et mépriser de haut la mort, voilà ce que nous devrions tous faire .. Je compte que tu ne seras pas tué et que tu égorgeras des tas d'ennemis. Pour récompense, je t'invite à mon mariage qui se fera aussitôt que je serai de retour.

— Miss Lucy te l'a dit?

— Ce matin même, devant ma mère. D'ailleurs, qui pourrait s'y opposer? Mon père et ma mère le veulent. Lucy le désire et, quant à moi, j'irais la chercher au milieu de cent mille épées!... »

» Il réfléchit un instant et reprit :

« Cependant je ne pars pas aujourd'hui avec ma confiance ordinaire. Je suis presque triste, et sans savoir pourquoi. Ce n'est pas mon habitude, car la tristesse est sœur du découragement et de la lâcheté. Il me semble pourtant qu'un malheur me menace ou plutôt la menace.

— Quel malheur?

— Est-ce que je sais?... Et, chose singulière, le vieux Buffalo, qui est un peu sorcier, qui l'était du moins avant que le Père Fleury l'eût converti à notre sainte religion, est un peu troublé comme moi. »

» J'essayai de rire de ce pressentiment.

» Mais Montluc ne riait pas.

» Il fit signe au vieux sauvage qui nous suivait dans la barque de monter dans notre bateau, et lui demanda :

« Buffalo, répète à mon ami M. de Kildare ce que tu m'as dit ce matin. »

» Le sauvage se recueillit, trempa sa main droite dans l'eau du lac Érié, esquissa des signes bizarres aux quatre coins de l'horizon, prononça quelques paroles mystérieuses, invocation au grand Manitou, et répondit :

« Montluc le Rouge, grand chef.

— Je le sais.

— Chef invincible.

— Après?

— Menacé d'un grand malheur.

— De mort peut-être? demanda Montluc.

— Pas de mort, dit Buffalo, secouant la tête. Malheur pire. Fille au visage pâle.

— Eh bien! achève.

— ... Sera cause de choses terribles.

— Quelle est la fille au visage pâle? Il n'y en a que deux dans la maison de mon père. C'est ma sœur et Lucy. Est-ce ma sœur?

— Oh non! s'écria Buffalo. Athénaïs toujours heureuse.

— Lucy, alors? »

» Le vieux sorcier fit signe que oui.

« Tu vois, Kildare! me dit Montluc. Tu vois, ou plutôt tu entends!...

— Ce vieux sauvage est fou, répondis-je tout bas.

— Visage pâle, dit Buffalo qui avait l'oreille plus fine qu'un Européen. Grande noblesse. Petite sagesse. Tête légère. Langue indiscrète. »

» Je crois qu'il en aurait dit bien davantage de moi, pour se venger de mon incrédulité, si Montluc ne lui avait fait signe de s'arrêter.

« Cher ami, ajouta-t-il, ce qui m'inquiète, moi qui ne me trouble jamais, c'est que j'ai dormi à peine une heure cette nuit, et que pendant ce temps j'ai eu des rêves effrayants. J'arrivais tout à coup d'un lointain voyage... La maison de mon père avait disparu. Mon père lui-même était je ne sais où, dans le pays des ombres... Ma mère, ma sœur l'avaient suivi, et Lucy, enlevée par des brigands, me tendait les bras dans le lointain. Je voulais courir sur eux et j'étais immobile malgré tous mes efforts. Ils fuyaient toujours...

— Bah! Un rêve!... Tu auras dormi sur le côté gauche!

— Peut-être, mais ces avis de Buffalo qui a le même pressentiment que moi !... Vraiment, si j'avais pu m'en dispenser, je ne serais pas parti ce matin. J'aurais attendu le retour de mon père... Toi du moins, Kildare, veille sur toute ma famille pendant l'absence de mon père, et défie-toi des ruses des Anglais et des sauvages qui sont à leur solde. »



C'était un officier anglais. (P. 365, col. 1.)

» Ayant dit ces choses, il m'embrassa et continua sa route pendant que de mon côté je revenais à l'île de la Tour-Montluc.

» Les dix jours qui suivirent peuvent compter parmi les plus heureux de ma vie.

» La pêche, la chasse, les promenades sur le lac, la joie de voir tous les jours mes amis et en particulier Mlle de Montluc, l'hospitalité cordiale et généreuse de cette noble famille qui, dès le premier jour, était presque devenue la mienne, l'espérance que je commençais à concevoir de ne la quitter jamais, la joie que j'avais d'être placé là comme une sentinelle en faction pour sa défense : tout cela me plongeait dans le bonheur jusqu'au cou.

» Le Père Fleury, qui paraissait, en l'absence du vieux Montluc et de son fils, diriger toute la colonie, m'encourageait lui-même dans des projets que je n'avouais pas encore, mais qu'il n'était que trop facile de deviner.

» Un jour, comme nous étions assis ensemble dans une barque, car je faisais tous les soirs ma tournée sur le lac Érié, autour de l'île de la Tour-Montluc et de trois ou quatre petites îles qui sont à une ou deux lieues de distance, il m'interrompit au milieu d'un éloge que je faisais de Mlle Athénaïs et me dit :

« Mylord, vous avez raison, Mlle de Montluc est

digne de son père, de sa mère et de son frère, et vous trouveriez difficilement sa pareille en Europe ou en Amérique; mais, ajouta-t-il en souriant, elle a un grand défaut... »

» Je me récriai avec indignation :

« Un défaut, elle!

— Oui, oui, un grand défaut, mylord, ou si vous préférez, un vice!

— Impossible! Elle n'est que trop parfaite!

— Un vice, mylord, et le plus terrible qui puisse exister; celui qui a perdu Satan et qui l'a précipité dans les abîmes de l'enfer... l'orgueil! »

» Ici je commençai à m'inquiéter.

» Le Père Fleury ajouta :

« Et c'est un orgueil que rien ne peut déraciner, car il est héréditaire. Sa mère, Mme de Montluc, que vous voyez ici respectée de tous comme la reine des Français et des sauvages, était toute pareille à Athénaïs quand elle avait son âge. Elle avait l'orgueil de la fille de Samuel Champlain, le fondateur de la colonie, et de la petite-fille du grand chef des Ériés qui furent peut-être les premiers habitants du Canada. Nos princesses du sang royal de France, qui est pourtant le plus noble de l'univers après celui des impératrices de Chine, n'auraient rien obtenu d'elle si ce n'est un salut d'égale à égale. Et encore..... »

» Comme je riais, il ajouta :



Le sauvage esquissa des signes bizarres. (P. 364, col. 1.)

« Je lui disais souvent, quand elle était jeune fille, qu'elle ne trouverait jamais le héros qu'elle avait rêvé, car elle rêvait un héros pour mari, et qu'à cause de cela elle vivrait et mourrait fille. Et, ma foi, cela pouvait bien arriver quoique les femmes manquent au Canada plutôt que les maris.

— Ça pouvait arriver, mais ça n'est pas arrivé.

— Ah! reprit le père Fleury, c'est que la divine Providence, qui fait toujours bien tout ce qu'elle fait et qui avait ses vues sur elle, envoya au Canada M. de Montluc, qui dès le premier jour conquit à ce point le cœur et l'admiration des Français et des sauvages, qu'elle vit bien que son sort était fixé et qu'elle l'épousa. »

» Je demandai encore, mais plutôt par oisiveté et pour le plaisir de parler que par curiosité :

« Elle ne s'en est pas repentie, je suppose?

— Repentie! dit le Père Fleury. Mylord, jamais femme ne fut plus fière de son mari que celle-ci! Non! jamais! jamais! Jamais femme eût autant d'affection pour son mari! Il est pour elle l'image de Dieu sur la terre! Elle n'a qu'une âme avec lui, qu'un cœur, qu'une pensée! Elle a mis en lui sa joie et son orgueil en même temps que sa tendresse. Quand elle était jeune, elle le suivait partout, à la chasse et même à la guerre. »

» J'abrége le discours du Père Fleury qui ne se lassait jamais de faire l'éloge de Mme de Montluc, et j'arrive à sa conclusion qui fut que Mlle Athénaïs, n'étant pas moins fière que sa mère (et peut-être même l'étant davantage, car elle joignait l'orgueil des Montluc à celui des Champlain et des Ériés), n'épouserait jamais qu'un homme qui pour l'obtenir aurait fait les exploits les plus prodigieux.

» Là-dessus vous croyez peut-être, monsieur le curé, que Donald O'Brian, comte de Kildare, se découragea et perdit l'espérance d'obtenir sa main? Vous vous tromperiez en ce cas. Bien loin d'en être découragé, je ne sentis plus qu'un vif désir de lui faire voir qu'un O'Brian d'Irlande qui compte parmi ses aïeux le roi Fingale était capable de tout. Je me fis à moi-même le serment de la mériter ou de périr.

» Et vous verrez tout à l'heure qu'il ne s'en est fallu de guère que j'aie fait à la fois l'un et l'autre. Montluc le Rouge qui était de l'affaire pourra vous dire ce qu'il en pense.

» Vous jugez que les paroles du Père Fleury qui lisait dans mon âme comme dans un livre ouvert, mais qui n'en faisait pas semblant, m'avaient jeté dans une réflexion profonde et silencieuse.

» Pendant qu'il récitait son bréviaire en regardant les étoiles et que notre barque, poussée par un vent favorable, nous ramenait presque sans effort à la Tour-Montluc, je vis tout à coup s'éclairer le sommet de la plus haute tour qui dominait le lac, toute pareille à un phare. Divers signaux se succédaient comme des avertissements de se hâter, et sans annoncer un danger pressant, indiquaient que quelque chose de bizarre venait de se passer.

» A cent pas du rivage le vieux Buffalo, toujours en sentinelle, nous cria :

« Yankees! Yankees! »

» C'est le nom des Anglais, tel que les sauvages le prononcent.

» Je fus donc très-étonné et je demandai avec mon porte-voix :

« Amis ou ennemis? »

» Buffalo ne répondit rien à cette question. Alors je commençai à m'inquiéter sérieusement, je pris mon fusil d'avance tout chargé à balle, et je m'approchai du rivage où la première figure que j'aperçus fut celle d'un officier anglais en grand uniforme qui me dit en bon français :

« Nous sommes amis, comte de Kildare. »

» Et comme il vit que je craignais un piége, il ajouta :

« Vous pouvez m'en croire. Je suis sir Richard Carroll, gouverneur du Massachusets. Il y a trêve conclue entre nous en attendant la paix définitive, et je suis venu pour rendre visite à M. le baron de Montluc, à Mme la baronne, et pour faire connaissance avec ma cousine germaine miss Lucy Carroll. »

» Ce discours qui m'apprenait beaucoup de choses en peu de mots, dont l'une, la plus singulière quoique la plus facile à comprendre, était que miss Lucy, la fiancée de Montluc le Rouge, avait pour oncle le propre gouverneur de la province anglaise du Massachusets, redoubla l'étonnement où tous ces incidents et la conversation du Père Fleury m'avaient jeté.

» Je débarquai avec le Père Fleury, je laissai à deux sauvages Algonquins qui faisaient la manœuvre de la barque le soin de l'amarrer et j'allai serrer la main de l'hôte inconnu, sir Richard Carroll, qui venait d'arriver et même de s'installer en mon absence dans le château de la Tour-Montluc.

» Mais comme je montrais à l'Anglais le chemin du château, le vieux Buffalo me saisit vivement la main et me dit :

« Défiez-vous. Trahison. »

» Je me retournai vivement pour l'interroger; mais il avait disparu. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



NOVEMBRE

Les jours diminuent de plus en plus; les soirées deviennent longues : le soleil, qui reste au-dessus de nos têtes durant 9 heures 49 minutes le premier du mois, ne nous éclairera plus que durant 8 heures 32 minutes à la fin de novembre. Le jour décroît donc de 1 heure 17 minutes, savoir : 44 minutes le matin et 33 minutes le soir.

Le premier novembre a lieu chaque année la fête de la *Toussaint*, dont le nom devrait être écrit avec un s final, puisqu'il s'agit de la fête de tous les saints. La Toussaint est une grande fête dans l'Église catholique, une fête solennelle, au même titre que Pâques, la Pentecôte et Noël. Vous savez que, de toutes les fêtes qui ne tombent pas un dimanche, quatre seulement sont chômées, c'est-à-dire ne permettent aucun travail; ces quatre fêtes sont Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Toussaint.

Dans l'antiquité on consacrait à tous les dieux réunis un temple qu'on nommait pour cette raison Panthéon, nom formé de deux mots grecs *pan*, tout, et *theos*, dieu. Le Panthéon de Rome, ce magnifique monument que l'antiquité nous a laissé, fut transformé en l'an 607, par le pape Boniface IV, en une église consacrée à la Vierge et à tous les martyrs sous le nom de *Sainte-Marie aux Martyrs*. Un siècle après, en 731, le pape Grégoire III remplaça la fête de tous les martyrs par la fête de tous les saints, et consacra en leur honneur une chapelle dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome. La Toussaint, célébrée à Rome depuis cette époque, ne fut introduite en France que cent ans après, en 825, sous le pon-

tificat de Grégoire IV. Au XIe siècle, un concile ajouta à la Toussaint une *vigile;* vous savez ce que veut dire ce mot qui signifie *veille*.

Les premiers chrétiens avaient coutume de se réunir la nuit de Pâques et d'attendre en jeûnant le lever du soleil. La *veille* de Pâques fut donc considérée comme fête, et peu à peu on prit l'habitude de donner à chaque grand anniversaire une vigile, une veille. Chez les Israélites, toutes les fêtes ont des vigiles, car elles commencent toutes la veille au moment où le soleil se couche et se terminent le lendemain dès qu'on peut constater au ciel la présence d'une étoile. Certaines vigiles, celle de la Toussaint est du nombre, nécessitent le jeûne.

La Toussaint est une fête fixe ; elle revient tous les ans au 1er novembre ; toutefois les Grecs la célèbrent le premier dimanche qui suit la Pentecôte.

Au commencement du XIe siècle, Odilon, abbé de Cluny, eut l'idée d'ajouter à la fête des saints des prières pour les morts, et, depuis cette époque, le lendemain de la Toussaint fut consacré aux trépassés. Vous savez que de tout temps le culte des morts a été en honneur chez les peuples anciens comme chez les modernes. Nous vous avons dit déjà qu'à Rome on célébrait tous les ans les *februales*, fêtes instituées en l'honneur des morts, et qui duraient huit jours, du 1er au 8 février. A Athènes, les tombeaux étaient entretenus avec le plus grand soin par les familles et, quand on voulait élire un magistrat, on commençait par s'enquérir s'il avait eu un soin convenable des tombeaux de ses ancêtres. « A certains jours, on couronnait les tombes de fleurs et l'on apportait au mort des offrandes qui consistaient en guirlandes et en objets de toute sorte. » Ce culte des morts que nous retrouvons chez tous les peuples montre bien leur croyance à l'immortalité. A Athènes, comme à Rome, on mettait dans la bouche du cadavre une pièce de monnaie pour payer le nocher des Enfers, et dans les funérailles chrétiennes, jusque vers le Ve siècle, on enfermait l'Eucharistie dans les tombeaux « afin, dit le P. Richard, de payer le passage de l'âme au ciel ».

Vous savez que le culte des morts s'est conservé et même développé chez nous ; tous les ans, une foule immense, recueillie, en vêtements sombres, se rend dans ces vastes nécropoles établies à la porte des villes ; on dépose sur la pierre qui recouvre le parent ou l'ami une couronne d'immortelles ou un bouquet de fleurs. Quelquefois même le couvercle de marbre est dissimulé sous un véritable petit jardin entretenu par l'affection des survivants.

Nous ne voulons point nous étendre sur ce sujet ; indiquons toutefois un changement assez notable dans nos mœurs. Jadis on gravait sur les tombes les hauts faits, les titres, les actions d'éclat des trépassés : aujourd'hui, on semble estimer davantage les qualités du cœur, et l'on peut voir sur le marbre des tombes les inscriptions les plus touchantes. D'ailleurs tous les morts semblent avoir emporté les plus belles des vertus. Pas une seule inscription critique. Tout mort était vertueux, bon père et bon époux. Acceptons, en les souhaitant exactes, ces affirmations louangeuses, et renouvelons la demande d'un petit enfant à son père : « Mais, papa, où sont donc enterrés les méchants ? »

Depuis le 22 octobre nous sommes entrés dans le mois républicain qui s'appelle *brumaire*, mois des brouillards, et le 22 de ce mois commencera *frimaire*, mois des frimas. La température s'est considérablement refroidie, le thermomètre accuse 6 degrés et demi en moyenne.

Le temps a repris son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Cependant, alors que chaque jour est plus court et plus froid que le jour qui précède, on a remarqué depuis longtemps que, vers le 12 novembre, le beau temps semblait avoir repris pour quelques heures. Le soleil paraît plus clair, plus chaud ; pendant quelques jours on garde encore l'illusion de la belle saison qui vient de disparaître : c'est, dit-on, l'été de la Saint-Martin.

Les paysans, les agriculteurs affirmaient l'existence de ce second Été bien avant que les météorologistes l'eussent officiellement constaté. Oui, il est bien vrai que vers la mi-novembre la moyenne de la température se relève un peu ; il est bien vrai que, durant quelques jours, il y a une augmentation de chaleur *relativement* aux jours qui précèdent.

Cela ne veut pas dire, remarquez-le bien, qu'il fera chaud ; la température peut même être froide, mais elle sera néanmoins plus élevée que celle des jours qui précèdent.

Nous avons fait les mêmes réserves quand nous vous annoncions, vers le 15 août, une élévation de température et lorsque nous vous prédisions, au contraire, du froid vers la mi-février et le milieu du mois de mai.

Si vous rapprochez les dates de ces quatre prophéties : 15 février, 15 mai, 15 août, 15 novembre, vous remarquez tout d'abord qu'elles sont toutes placées de trois mois en trois mois. Les deux premières correspondent à du froid, les deux autres à de la chaleur. Quelle est la cause de ce phénomène ? On l'ignore ; cependant quelques savants ont fait remarquer que vers le 15 août et vers le 15 novembre il y a tous les ans des étoiles filantes et que ces astres, qui font le tour du soleil en une année, sont à six mois de date de part et d'autre du Soleil par rapport à la Terre. Ainsi, les étoiles filantes que nous voyons le 15 *août* reviennent entre le soleil et nous vers le 15 *février*, celles du 15 *novembre* s'interposant entre le Soleil et la Terre vers le 15 *mai*.

Comment ces étoiles filantes peuvent-elles agir sur la température ? Nous ne saurions encore vous le dire ; nous n'avons voulu que vous signa-

ler ces singulières coïncidences. En parlant des étoiles filantes d'août, nous vous avons dit que ces astres n'étaient point des étoiles; vous savez maintenant que ces petits corps, formés d'une matière extrêmement légère, s'enflamment en pénétrant dans notre atmosphère, à une hauteur de 120 kilomètres environ. Les figures 1 et 2 vous représentent les traînées de ces étoiles, tantôt rectilignes et tantôt curvilignes et sinueuses.

Durant toutes les nuits, un observateur attentif peut apercevoir des étoiles filantes, mais vers le 10 août et vers le 13 novembre le phénomène a une intensité remarquable. Ces astres que nous continuons à appeler étoiles semblent tous partir d'un même point du ciel, seulement ce point est situé, en août, dans la constellation de Persée, et, en novembre, dans la constellation du Lion. On appelle, pour cette raison, *Léonides* les météores de novembre, et *Perséides* les météores d'août.

Fig. 1. — Étoiles filantes à traînées rectilignes fusiformes.

En novembre 1833, une magnifique averse d'étoiles filantes provoqua les recherches des astronomes; on remarqua qu'il fallait remonter jusqu'au 12 novembre 1799 pour trouver un spectacle aussi éclatant, et, à cette époque, on avait enregistré déjà une belle averse observée en Amérique en 1766. Ces apparitions de 1766, 1799, 1833 suggérèrent certainement à l'astronome Olbers l'idée que le retour des grandes apparitions de novembre avait lieu tous les 33 ans; il annonça une belle averse pour novembre 1866; et cette prophétie se réalisa en tous points. Nous pouvons prédire à notre tour une chute extraordinaire d'étoiles filantes pour novembre 1899 et nous souhaitons vivement de pouvoir vous rappeler à cette époque que nous ne nous étions pas trompés.

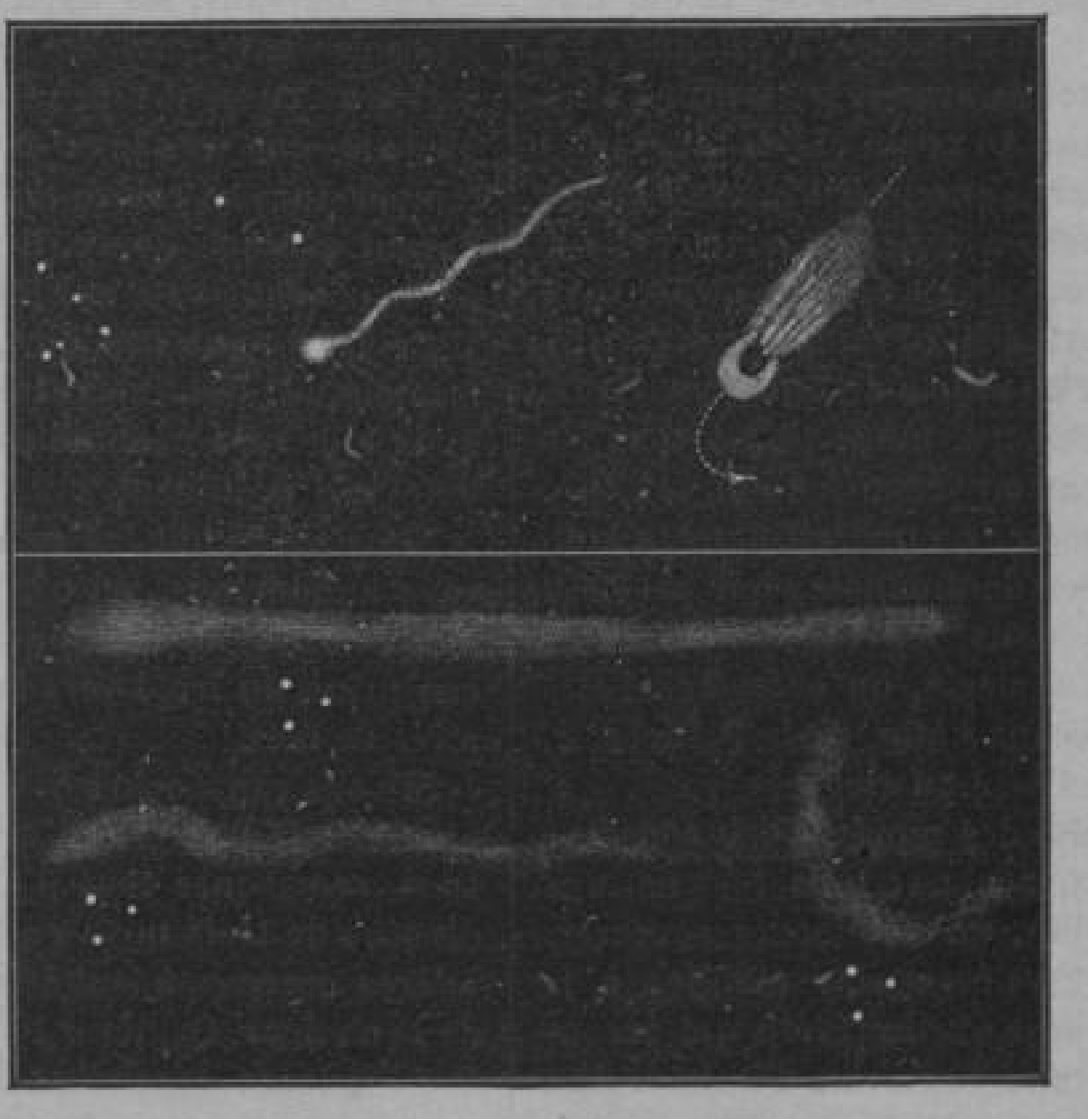


Fig. 2. — Traînées sinueuses et trajectoires curvilignes, et changements dans la forme d'une traînée.

Depuis 1866, le phénomène a perdu chaque année de son éclat; il ne le retrouvera qu'en 1899. Comment interpréter ces résultats? La matière nébuleuse qui, pénétrant dans notre atmosphère, produit le phénomène des étoiles filantes est répartie sur un anneau concentrique au Soleil. Chaque année, la Terre, dans son mouvement autour du Soleil, rencontre l'anneau en des points différents. Si vous supposez que les filantes soient groupées d'une manière irrégulière sur l'anneau, vous comprendrez qu'à chaque apparition le phénomène soit variable, et si vous supposez encore que ces étoiles soient érunies en un seul point de l'anneau et que cet anneau se meuve autour du soleil en effectuant une révolution complète en 33 ans, vous aurez l'explication de ces brillantes apparitions de 1766, de 1799, de 1833 et de 1866.

En novembre, les semailles doivent être terminées, les fruitiers doivent être remplis.

A la Toussaint les blés semés
Et tous les fruits rentrés.

Malgré les quelques heures de répit que nous donne saint Martin, les froids annoncent l'arrivée de la dure saison.

Si l'hiver va droit son chemin
Vous l'aurez à la Saint-Martin.

Et l'hiver n'est que trop exact au rendez-vous que la nature lui assigne. La terre s'est recouverte d'un linceul blanc, les arbres, dépouillés de leurs feuilles, élèvent tristement leurs bras vers un ciel gris et attristé. La terre se repose des rudes fatigues que le laboureur lui a imposées; elle protége contre le froid la semence, espoir de la récolte prochaine, cachée dans son sein : la nature s'endort, la nature est endormie.

Albert Lévy.





J'ai donné ma parole, dit l'oncle Placide. (P. 372, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXVII (*suite*).

Cet infortuné guerrier eut un rêve étrange, un de ces rêves où les sensations sont si vives et si nettes que l'on se croirait parfaitement éveillé si l'on n'était pas sûr d'un autre côté que l'on dort d'un profond sommeil et qu'on est le jouet d'un rêve.

Il aurait juré, par exemple, qu'un camarade facétieux venait de lui enlever son casque; qu'il avait tendu les mains pour le rattraper, et que ses poignets avaient été serrés subitement comme dans un étau. Mais tout cela n'était qu'un cauchemar, bien entendu. Comme il arrive dans les cauchemars, il essaya de parler, de dire que la plaisanterie était mauvaise, mais il ne put proférer aucun son, parce qu'il était bâillonné et qu'il avait la tête comme enveloppée d'un voile. Toujours, comme il arrive quand on fait un mauvais rêve, il voulut s'élancer, courir, mais ses jambes étaient prises dans un nœud coulant.

Il se réveilla enfin, et fut forcé de reconnaître que son mauvais rêve était une triste réalité; il était réellement bâillonné et garrotté : il était trop tard, soit pour crier, soit pour se défendre.

Il se raidit alors dans un accès de rage et de désespoir; les cordes se tendirent sous ce violent effort, mais elles ne cédèrent pas. Pendant qu'Émile, coiffé du casque à pointe et enveloppé du manteau vert, remettait précipitamment ses souliers, le charpentier faisait glisser la sentinelle jusque dans l'ombre afin de la soustraire aux regards indiscrets. Ensuite il remonta jusqu'au palier, pendant qu'Émile se tenait debout, devant la porte du *Rendez-vous des Amis*, tout prêt à la fermer si les soldats faisaient le moindre mouvement suspect. En même temps, il étudiait son terrain. Il vit avec satisfaction que les fusils étaient bien à portée, dans un coin rapproché de la porte. Les sacs de toile et les paquets de cartouches étaient entassés sur le rebord des meurtrières.

Le charpentier, ayant allongé la main vers une crevasse de la muraille, en tira la clef du clocher. Il l'examina avec soin et, au moment de l'introduire dans la serrure, toucha l'épaule d'Émile pour lui recommander d'être prêt à tout événement. Émile, sans bouger, fit un petit signe de tête.

Un léger froissement de fer lui apprit que la clef venait d'être introduite dans la serrure; involontairement il cligna les yeux et rentra un peu la tête dans les épaules, comme quand on attend une explosion. Le premier tour de clef produisit un son à peine perceptible, et Émile respira fortement; mais le second tour fut si sec et si inattendu qu'il porta vivement la main sur le loquet. Le soldat Muller cessa un instant de ronfler et changea de position, mais il ne se réveilla pas.

Le charpentier poussa la porte avec tant de pré-

1. Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

caution qu'Émile n'entendit rien, mais il sentit qu'un courant d'air froid pénétrait sous la voûte du palier et jusque dans le corps-de-garde. Un des dormeurs fronça les sourcils et s'enfonça plus profondément dans la paille.

Le charpentier mit en sûreté le fusil et les cartouches de la sentinelle et posa son doigt sur l'épaule d'Émile.

Emile entra dans la salle sans la moindre hésitation, prit un des fusils et revint lentement à la porte avec le pas traînant d'une sentinelle fatiguée de demeurer en place.

Trois fois il fit le voyage avec le même bonheur; à mesure qu'il recevait les fusils, le charpentier les allait déposer dans le clocher. Émile fut obligé de faire deux autres voyages pour s'emparer des sacs. Au dernier voyage, un des sacs tomba à terre presque sur la tête d'un des soldats.

Le soldat se mit brusquement sur son séant et déclara que c'était insupportable, qu'il n'y avait pas moyen de dormir, que la sentinelle n'a pas le droit de rôder dans le poste.

« J'avais soif, répondit Émile en allemand, et je venais chercher ma bouteille. » Il se baissa avec un incroyable sang-froid, couvrit le sac de son manteau pour le ramasser sans que l'autre s'en aperçût et déclara qu'il ne dérangerait plus personne, vu qu'il avait tout ce qu'il lui fallait.

« Il fait un froid de loup! dit le soldat en frissonnant; ne pourrais-tu fermer cette porte?

— J'y songeais, reprit Émile »; et il s'en alla le plus tranquillement du monde, et referma la porte sans prendre la moindre précaution.

Le charpentier, étonné de cette brusquerie, ne put s'empêcher de la lui reprocher.

« Il y en a un d'éveillé, répondit Emile, et c'est lui qui m'a recommandé de fermer la porte. Si j'ai réveillé les autres en frappant brusquement le battant, il leur expliquera l'affaire, et ils ne songeront plus à s'étonner d'être renfermés. »

Sans plus d'explications, le charpentier poussa le verrou, décrocha la lampe et descendit l'escalier suivi d'Émile. Pour remplacer sa blouse, le charpentier avait ramassé la couverture et Émile s'était débarrassé du casque, tout en gardant le manteau.

Leur premier soin fut de voir si la sentinelle avait cherché à se débarrasser de ses liens. La sentinelle était tombée dans un engourdissement léthargique; mais Émile s'assura qu'elle respirait encore; le charpentier se contenta de lever les épaules et continua à descendre.

Les trois autres prisonniers, en voyant apparaître la lumière, se serrèrent contre le mur comme des animaux craintifs. L'un d'eux, en reconnaissant Émile et le charpentier, ne put retenir un cri de surprise. Émile mit un doigt sur ses lèvres et continua à descendre jusqu'au bas de l'escalier. Quand le verrou fut poussé, il remonta vivement.

« Suivez-nous, dit-il d'un ton d'autorité, si vous tenez à la vie. »

Deux des hommes se levèrent, le troisième semblait hors d'état de comprendre.

« Emportez-le », dit Émile. Le malheureux n'osa pas résister, quoiqu'il fût convaincu qu'on le menait à la mort. Il fallut près d'un quart d'heure pour le transporter jusque dans le clocher. Le charpentier trépignait d'impatience, mais il n'osait rien dire.

Ce fut le tour de la sentinelle. Le grand air la ranima; et comme elle grondait sourdement et faisait tous ses efforts pour mordre les porteurs, le charpentier, profitant d'un moment où Émile avait le dos tourné, l'appela Azor et lui administra une bonne tape sur la tête pour la faire tenir tranquille.

L'homme inerte commençait à comprendre qu'on n'en voulait pas à sa vie; les deux autres avaient passé subitement de l'excès de l'abattement à l'excès de l'exaltation; ils ne parlaient plus que de tirer des coups de fusil et d'abattre des Allemands.

« Où est le tonneau de ciment? » demanda Émile au charpentier.

Le tonneau de ciment fut roulé jusqu'à la porte du clocher; mais on put constater tout de suite qu'il ne pouvait pas passer.

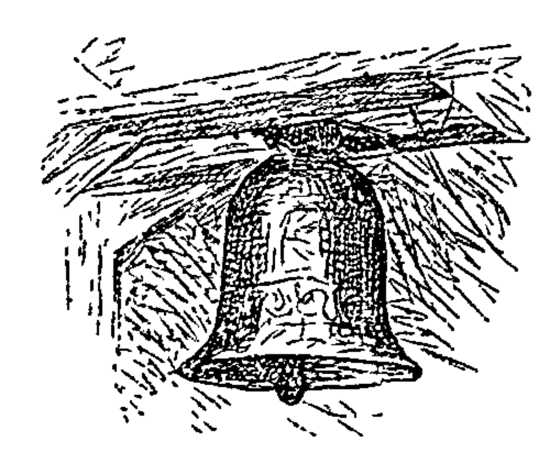
« Ne perdons pas notre temps, dit Emile, fermons la porte, mettons le tonneau derrière et fions nous à la solidité de la porte d'en bas. »

S'étant assuré qu'il n'y avait pas d'autre escalier et que si les Allemands donnaient l'assaut ce serait par la galerie, il posta ses hommes à couvert, leur expliqua patiemment la manœuvre du fusil à aiguille et surtout leur défendit de tirer sans ordre.

Une lumière terne et grisâtre, qui n'était pas encore le jour, dessinait vaguement les formes des objets. Émile dit au charpentier :

« Êtes-vous prêt? »

Oh! oui, le charpentier était prêt; il était même prêt depuis longtemps et n'attendait que le signal, et il l'attendait avec une vive impatience. Comme c'était un homme de précaution, il avait attiré à lui la corde de la cloche qui pendait sous le porche de



l'église de peur qu'on n'eût l'idée de tirer dessus et de contrarier sa manœuvre; ensuite il avait soigneusement blindé le trou qui donnait passage à cette corde : une balle aurait pu arriver par là. Ensuite il avait passé une grosse ficelle dans un trou

du battant de la cloche, et il tenait sa ficelle à deux mains, tout prêt à mettre le battant en branle pour le heurter contre les parois de la cloche.

« Ah ! je le crois bien que je suis prêt, répondit le charpentier.

— Alors, dit Émile, vous pouvez commencer votre musique ! »

L'autre commença sa musique avec toute l'ardeur d'un artiste impatient de se faire entendre et désireux de réparer le temps perdu. En vérité, c'était une belle sonnerie.

XXVIII

Le tocsin. — L'oncle Placide tient sa parole. — Mort du commandant. — Le siége du clocher.

Toute la charpente du clocher se mit à vibrer; les ardoises des auvents tremblèrent comme au souffle d'un ouragan; et le son grave de la grosse cloche, se précipitant par toutes les ouvertures, inonda du premier coup le village silencieux et se répandit en vagues sonores sur la campagne immense.

L'oncle Placide, prisonnier sur parole dans sa chambre d'auberge, avait passé la nuit en méditations et en prières, pour se préparer à bien mourir. Il attendait impatiemment le jour pour aller prendre la place de son neveu. Au premier coup de cloche, il sauta de sa chaise, leva les bras au ciel et s'écria : « Mon Dieu! pourvu que je n'arrive pas trop tard ! »

Préoccupé d'une seule idée, il crut, sans chercher d'autre explication, que la cloche sonnait le glas des condamnés. Aussi descendit-il précipitamment l'escalier pour courir où son devoir l'appelait.

« Le tocsin! s'écria la femme du maître d'école ; il est arrivé quelque chose. » Ayant levé le coin d'un rideau, elle regarda du côté de l'église et vit que le drapeau tricolore continuait de flotter sur le clocher. Elle pensa aussitôt qu'un parti de francs-tireurs avait dû surprendre le poste, délivrer les prisonniers et qu'ils se préparaient à soutenir un siége tout en appelant du secours.

Tant qu'elle avait jugé que toute résistance était inutile, elle s'était contentée d'exhorter Ludovic à la patience et à la résignation; cette fois, quand elle ouvrit la trappe, elle lui demanda vivement s'il n'y avait pas quelque chose à faire.

Ludovic répondit tranquillement qu'il y avait quelque chose à faire; ensuite il pria ces messieurs de laisser un espace libre au-dessous de la trappe et invita Kit, vu qu'il était le plus grand de la bande, à monter sur une table et à tendre les mains.

Mme Ludovic lui passa une douzaine de fusils à tabatière, que Ludovic distribuait à mesure aux amateurs. Après les fusils, vinrent les munitions. Kit ne perdit pas son temps à demander d'où provenait cette manne qui avait l'air de tomber du ciel. Il garda un fusil pour lui, alla l'examiner auprès d'une des fenêtres et dit pour tout éloge : « Cela vaut toujours mieux que rien. »

Comme les fenêtres étaient de petites baies oblongues et grillées, pratiquées à une assez grande hauteur, comme des fenêtres d'écurie, Tommy fit placer les bancs des écoliers le long du mur, pour servir d'estrade aux tireurs; on barricada solidement la sortie et l'on attendit les événements.

Le gentilhomme hautement bien né qui commandait l'expédition se reposait de ses fatigues dans le lit moelleux du notaire. Le tocsin le fit bondir à une telle hauteur qu'il brisa une des traverses. Il sauta précipitamment dans ses bottes et s'habilla en toute hâte; son aide-de-camp introduisit presque aussitôt un lieutenant qui poussait devant lui un sous-officier à coups de pommeau de sabre.

Le sous-officier était pâle comme un mort et ne pouvait articuler une parole.

« Mais parlez donc, vous, dit le commandant en se tournant vers le lieutenant avec une explosion de rage.

— Cet homme a manqué de vigilance, dit le lieutenant en désignant le sous-officier. Les prisonniers confiés à sa garde ont pu gagner le clocher, ce sont eux qui sonnent le tocsin.

— Qu'on mette tout de suite le feu à l'église, s'écria le commandant qui était pourpre de colère.

— Les prisonniers ont des otages, dit respectueusement le jeune officier; les quatre hommes qui étaient de garde au haut de l'escalier sont en leur pouvoir. »

Cette fois, le commandant trépigna de colère, le sous-officier eut beau se dissimuler dans l'ombre et se faire aussi petit que possible, l'œil du commandant tomba sur lui, et la voix du commandant prononça ces mots terribles : « Qu'on l'emmène et qu'on le fusille ! »

Une forte patrouille de gendarmes et de chasseurs à cheval, qui retournait à Vernon après une longue tournée, fit halte aux premiers coups de la cloche.

« C'est à Colonges, dit un des gendarmes, et cependant on ne voit nulle part la fumée d'un incendie.

— Il y a quelque chose là-dessous, dit le lieutenant qui commandait la patrouille. Duvert, piquez des deux jusqu'à Vernon. On doit entendre le tocsin de là, et l'on enverra certainement du renfort; mais comme on pourrait à cette distance se tromper sur la direction du son et perdre du temps sur une fausse piste, envoyez sur Colonges tout ce que vous rencontrerez. »

Au lieu de continuer sa route sur Vernon, la petite troupe tourna à droite dans la direction de Colonges et se fit précéder de quelques éclaireurs.

Lorsque l'oncle Placide arriva au bas de l'escalier, il trouva la porte de sortie fermée à double

tour. « Vous ne sortirez pas, lui dit l'hôtesse du *Soleil-d'Or*, en se plantant résolûment devant lui.

— Il faut cependant que je sorte, répondit l'oncle Placide d'un ton ferme.

— Un homme comme vous, reprit l'hôtesse avec exaltation, est incapable de porter la main sur une femme; je vous déclare que si vous sortez, ce sera en me passant sur le corps.

— Je suis prisonnier sur parole, répondit l'oncle Placide, et si je ne me rends pas où j'ai promis de me rendre, je suis déshonoré; vous m'entendez bien, je suis déshonoré.

— Les Allemands sont furieux, reprit l'hôtesse sans bouger de place; vous recevrez un coup de fusil avant d'avoir fait dix pas sur la place.

— Si je ne me présente pas au commandant à l'heure dite, une vie plus précieuse que la mienne sera sacrifiée.

— La vie de votre neveu! s'écria l'hôtesse avec émotion. Oui, c'est vrai, Catherine m'a dit ce que vous aviez eu le courage de faire, pauvre monsieur! » Et elle le regardait avec un mélange de pitié et d'admiration.

« Avez-vous des enfants? demanda l'oncle Placide en lui prenant doucement la main.

— J'avais un fils que j'aimais de tout mon cœur; je l'ai perdu.

— Pauvre femme, dit l'oncle Placide avec une douce pitié; pardonnez-moi de raviver votre chagrin. Ce fils que vous aimiez, n'auriez-vous pas donné votre vie pour le sauver?

— Oui, je l'aurais donnée, répondit la pauvre mère avec un sanglot.

— Vous voyez bien qu'il faut que je sorte! »

Et elle lui ouvrit la porte sans résistance.

Il n'y avait personne sur la place. Obéissant à un signal de trompette, les sentinelles qui gardaient la maison d'école avaient disparu.

Les prisonniers, avertis par M[me] Ludovic, avaient dévissé la serrure de la porte; plusieurs d'entre eux étaient en embuscade dans le corridor.

Lorsque l'oncle Placide passa devant la porte, Kit se précipita sur lui et l'entraîna dans le corridor.

« Laissez-moi aller, lui dit l'oncle Placide en faisant de vains efforts pour dégager son bras.

— Où allez-vous?

— Je vais trouver le commandant. »

Entendant la voix de son maître, Alfanègre bondit hors du coin où il se tenait prudemment caché et le saisit par ses vêtements en hurlant : « Ne le laissez pas aller! ne le laissez pas aller; il va se faire tuer.

— Votre neveu est en sûreté, lui dit Kit avec douceur, et c'est probablement lui qui nous donne cette aubade? Quel gaillard, hein! Allons, restez avec nous, vous voyez qu'il a su se tirer d'affaire tout seul.

— Êtes-vous un homme d'honneur? demanda simplement l'oncle Placide.

— Je suis un homme d'honneur, répondit Kit avec une honnête assurance.

— Un homme d'honneur n'a que sa parole, n'est-ce pas? »

Kit était trop loyal pour établir des distinctions, et quoiqu'il lui en coûtât d'envoyer d'un seul mot un pareil homme à une mort certaine, il déclara qu'en effet un homme d'honneur n'a que sa parole.

« J'ai donné ma parole, répliqua l'oncle Placide, ainsi laissez-moi partir ».

Kit s'inclina avec respect, et comme Alfanègre faisait mine de s'opposer au départ de son maître, il le prit par le collet et le pria irrévérencieusement de rentrer « à la niche. »

Le tocsin sonnait toujours, mais aucun coup de feu n'était encore parti du clocher.

« Ils n'ont pas d'armes, cria le commandant qui n'avait pas cessé d'être en fureur. Allons, qu'on aille chercher des échelles. Que nous veut ce vieux fou? »

Ce vieux fou, c'était l'oncle Placide qui arrivait en toute hâte, pour remplir sa promesse.

Embusqué derrière un auvent, Émile surveillait la place. Tout à coup, il tressaillit en voyant sortir du *Soleil-d'Or* son oncle qu'il croyait renfermé dans la maison d'école. « Où va-t-il, se demanda-t-il avec angoisse. » Il vit Kit le saisir au passage et le mettre à l'abri; il commençait à respirer plus librement lorsqu'au bout de deux minutes, il vit reparaître son oncle qui se dirigea en toute hâte vers la maison du notaire.

Du clocher, on ne pouvait entendre les paroles du commandant, mais on voyait qu'il parlait avec fureur et qu'il injuriait le pauvre vieillard.

Émile épaula son fusil et coucha en joue le commandant.

Ce guerrier malencontreux ayant amèrement reproché à l'oncle Placide la faveur qu'il lui avait accordée la nuit dernière, l'oncle Placide répondit très-simplement qu'il n'avait manqué à aucune des conventions et qu'il venait justement pour accomplir sa promesse.

« La mort de l'oncle n'empêchera pas le neveu d'être pendu, hurla le commandant en montrant le poing au clocher.

— Vous le pendrez quand vous le tiendrez, répondit l'oncle Placide, mais Dieu merci vous ne le tenez pas encore.

— Auriez-vous la prétention de justifier sa conduite, reprit le commandant qui bégayait de fureur; êtes-vous venu ici pour m'insulter?

— Sa conduite n'a pas besoin d'être justifiée, répondit gravement l'oncle Placide; la condamnation qui le frappe est injuste, il s'y dérobe, c'est son droit, il s'y dérobe en homme de cœur et je suis fier de lui.

— Injuste, moi injuste! » En vociférant ces mots, le commandant s'était avancé sur l'oncle Placide, le bras levé comme pour le frapper au visage.

Il y eut une détonation, un léger nuage de fumée sortait d'entre les auvents; le commandant, frappé en pleine poitrine, tomba en avant, les deux bras étendus, la figure dans la poussière.

En même temps que le coup de feu avait retenti, le tocsin avait cessé de se faire entendre. Le charpentier n'en pouvait plus; quoique sa figure fût rayonnante de satisfaction, il ne fut pas fâché de prendre un peu de repos; il ne fut pas fâché non plus de savoir si son lieutenant était aussi bon tireur que bon stratégiste.

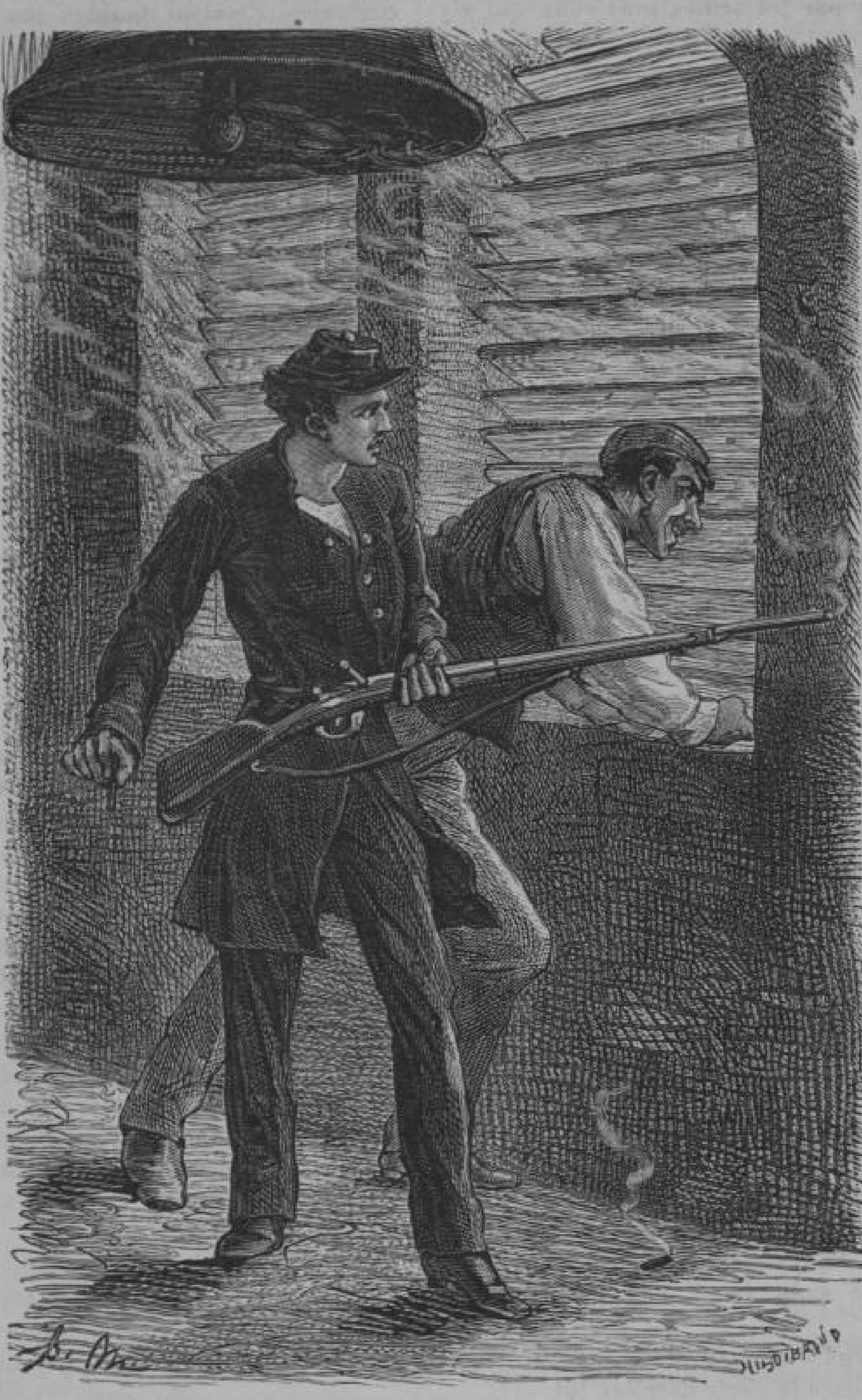
Il accourut donc au bord de l'auvent et exprima hautement sa satisfaction.

« Bien tiré, dit-il à Émile, sans compter que vous ne jetez pas votre poudre aux moineaux. Voilà le chef à bas, ils vont être bien embarrassés maintenant. »

Émile était très-pâle, et sa main tremblait pendant qu'il rechargeait son fusil : « C'est une chose terrible de tuer un homme, répondit-il entre ses dents; mais je ne pouvais pas le laisser insulter mon oncle.

— On s'y fait, dit philosophiquement le charpentier, et il ajouta non moins philosophiquement : on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs! »

En voyant tomber le commandant, l'oncle Placide avait reculé d'horreur; c'était la première fois de sa vie qu'il voyait verser le sang; mais bientôt, sa bonté naturelle triompha de cette faiblesse. Il mit un genou en terre et souleva le blessé avec précaution. Instinctivement, il chercha autour de lui quelqu'un pour l'aider; tous les Allemands, officiers et soldats, s'étaient mis prudemment à couvert.



Bien tiré! dit-il à Émile. (P. 373, col. 1.)

« Allons, quelqu'un! dit-il avec impatience en s'adressant aux soldats. Il n'est pas mort, aidez-moi à le transporter sur un lit; il est peut-être possible de le sauver. »

Comme personne ne paraissait se soucier d'affronter l'habile tireur du clocher, l'oncle Placide tira son mouchoir et l'agita en l'air.

Aussitôt, entre deux auvents, on vit une main qui agitait un mouchoir. Sur l'ordre d'un capitaine, deux soldats sortirent furtivement de la maison et rapportèrent le corps de leur chef, sans avoir été inquiétés.

Le charpentier, honteux de rester inactif, se remit à sonner le tocsin.

Quand le commandant reprit connaissance et qu'il aperçut l'oncle Placide, il ordonna de le fusiller séance tenante.

« Il a le délire, dit un médecin militaire qui faisait partie de l'expédition; et il ne tardera pas à mourir. Capitaine, vous voilà averti, c'est à vous que revient le commandement; à partir de maintenant, c'est vous qui avez la responsabilité. »

Le capitaine fronça les sourcils et parut médiocrement flatté de l'honneur qui lui était dévolu. Cependant, il résolut de faire son devoir comme un bon soldat.

Il prit l'oncle Placide par la main et l'emmena dans une pièce voisine.

« Monsieur, lui dit-il brièvement, vous êtes un homme de cœur. Vous n'avez en aucune façon mérité d'être fusillé et vous ne serez pas fusillé : vous êtes libre sans condition.

» L'honneur m'oblige, avant de quitter Colonges avec ma troupe, de faire donner l'assaut au clocher et de faire passer par les armes tous ceux qui s'y trouvent.

» Avant de donner l'ordre, qui une fois donné sera irrévocable, je veux vous faire une proposition.

» Entrez en pourparlers avec les hommes qui sont dans le clocher, obtenez qu'on me livre celui qui a tiré sur le commandant et les quatre autres auront la vie sauve. Il m'est impossible d'exiger moins et d'accorder plus.

» Je vous donne deux minutes pour réfléchir, ajouta-t-il en tirant sa montre.

— Je n'ai pas besoin de deux minutes pour me décider, répondit l'oncle Placide.

— Vous acceptez?

— Je refuse.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Supposez que c'est mon neveu qui ait tiré, c'est possible; comment voulez-vous que j'aille proposer aux autres de le livrer, moi? »

Le capitaine frappa du pied, se détourna et réfléchit pendant une minute.

« Vous êtes pourtant un homme juste, s'écria-t-il en se retournant brusquement. »

L'oncle Placide ne répondit pas.

« Trouvez-vous juste, reprit le capitaine, de faire périr quatre hommes pour sauver votre neveu; et vous ne le sauverez même pas, car il sera fusillé avec les autres.

— Ce n'est toujours pas moi qui le livrerai. »

Il y eut un instant de silence. Le capitaine semblait ne plus trouver d'arguments devant cette honnêteté si inébranlable.

» Je ne vous parle pas sentiment, reprit-il enfin avec animation, je vous parle justice.

— Vous osez me parler justice, dit l'oncle Placide en relevant fièrement la tête. Était-il juste de condamner un innocent? Il a été condamné cependant, quoique son innocence ne pût pas faire l'ombre d'un doute. Faites donner l'assaut, si vous l'osez, et que le sang versé retombe sur votre tête!

— Quelle guerre! » murmura le capitaine en refermant avec violence la porte derrière lui.

Il donna des ordres, et aussitôt une partie des soldats s'embusquèrent partout où ils trouvaient un abri et commencèrent un feu nourri sur le clocher, pour distraire l'attention des assiégés, pendant que les autres fouillaient le village pour trouver des échelles.

Chose étrange, le clocher recevait tous les coups sans les rendre.

Les assiégés ménageaient leur poudre; néanmoins un grand nombre de soldats tombaient, morts ou blessés, dans leurs embuscades, tous étaient frappés par derrière.

C'est que les fusils à tabatière s'étaient mis de la partie.

Quatre soldats, porteurs d'une longue échelle de couvreur, s'étaient faufilés par les ruelles, et se glissaient le long de l'église, protégés contre les coups des assiégés par les rebords même des auvents.

Deux de ces soldats tombèrent en même temps et les deux autres s'enfuirent précipitamment derrière un mur.

Ces deux fugitifs crièrent à la trahison et déclarèrent qu'on avait tiré sur eux et sur leurs camarades des fenêtres de la salle d'école.

Le capitaine ordonna de fouiller l'école et les maisons voisines. Malheureusement, pour accomplir cette opération, il fallait passer sous le feu plongeant du clocher qui, cette fois, ne ménagea pas sa poudre, et les fusils à aiguille rendirent aux fusils à tabatière les services qu'ils en avaient reçus.

Le charpentier avait fini par laisser la cloche tranquille pour prendre un fusil. Il s'en servait assez bien, ayant été autrefois soldat; mais il n'approchait pas d'Émile, qui ne manquait jamais son homme.

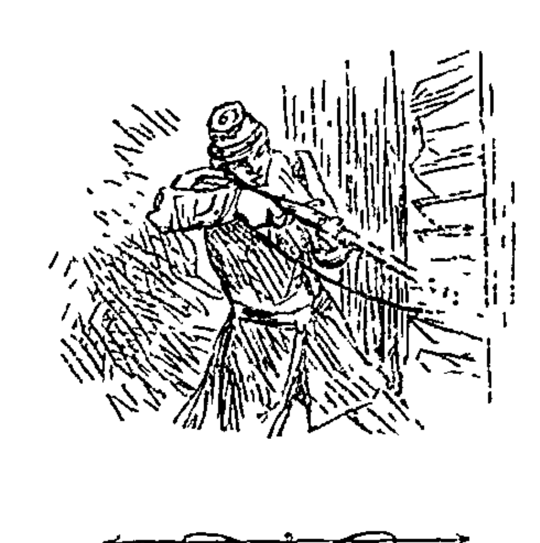
« Je le disais bien qu'on s'y faisait! criait-il à Émile qui ne pâlissait plus quand il avait tué un homme et qui procédait, avec un sang-froid effrayant et une précision au-dessus de tout éloge, à son œuvre de destruction. Oui, on s'y fait; c'est triste, mais c'est nécessaire. »

Émile avait en ce moment sur les lèvres un sourire moitié féroce, moitié ironique qui eût rendu l'oncle Placide profondément rêveur, s'il eût été à portée de le voir.

Il ne baissait plus la tête et ne secouait plus les oreilles en entendant siffler les balles.

Celles-ci faisaient voler les ardoises, laissaient des taches blanches sur la pierre grise et quelquefois rebondissaient sur la cloche qui rendait un son aigu et plaintif.

A suivre. J. Girardin.





LE MATIN

Le soleil d'été éclaire un monde si brillant ! La rosée sur chaque brin d'herbe, la lumière dorée, les profondeurs de l'ombre, tout cela semble avoir été créé uniquement pour notre plaisir.

Les arbres géants, avec leurs rameaux noueux et leurs feuilles veinées; les folles chansons des petits oiseaux ; le vol capricieux des insectes, tout, jusqu'au plus humble objet, remplit mon cœur de joie.

Je pense à la voix des anges, lorsque j'entends chanter les oiseaux, je pense à la cité céleste, éclatante d'hyacinte, d'or et de chrysolithe, lorsque le soleil du matin se lève dans toute la pompe de sa brillante lumière.

Imité de l'anglais de Mme Howitt,
Par J. Girardin.



LES RUINES DE PALMYRE

Leur nom si euphonique, le souvenir des grandeurs et des infortunes de la reine Zénobie, la grandiose beauté de leurs formes, tout contribue à donner aux ruines de Palmyre une célébrité poétique qui éclipse bien d'autres souvenirs de l'antiquité.

Volney les chanta et augmenta ainsi leur renom. Rien n'a changé depuis l'époque où il les visita. Les ruines sont protégées par le désert qui les sépare du monde, et aussi par la clémence du climat de ces solitudes et la faiblesse des pauvres Arabes qui l'habitent. Ils ne pourraient renverser ces ruines, même le voulussent-ils.

Je ne saurais mieux faire que d'emprunter quelques lignes à la description de Volney, si juste comme impression première.

« Après trois jours de marche dans des solitudes arides, ayant traversé une vallée remplie de grottes et de sépulcres, tout à coup, au sortir de la vallée, j'aperçus dans la plaine la scène de ruines la plus étonnante : c'était une multitude innombrable de superbes colonnes debout, qui, telles que les avenues de nos parcs, s'étendaient à perte de vue en files symétriques. Parmi ces colonnes étaient de grands édifices, les uns entiers, les autres à demi écroulés. De toutes parts la terre était jonchée de semblables débris, de corniches, de chapiteaux, de fûts, d'entablements, de pilastres, tous de marbre blanc d'un travail exquis. Après trois quarts d'heure de marche le long de ces ruines, j'entrais dans l'enceinte d'un vaste édifice qui fut jadis un temple dédié au Soleil, et je pris l'hospitalité chez de pauvres paysans arabes qui ont établi leurs chaumières sur le parvis même du temple. »

Les descendants des pauvres Arabes dont parle Volney vivent encore dans l'enceinte du temple.

A l'époque de la splendeur de Palmyre, quand ces portiques fourmillaient de promeneurs riches et oisifs, quand le palais de Zénobie, reine d'Orient, regorgeait de courtisans, quand le grand temple était rempli de prêtres, de prêtresses et d'un peuple prosterné, qui aurait dit que la population de cette belle cité se réduirait un jour à quelques misérables Bédouins, pour les cabanes desquels ce temple même serait trop vaste ?

Aucune ruine ne donne une si solennelle leçon de philosophie que celle de Palmyre, aucun spectacle n'élève l'âme à de si hautes pensées.

A Rome, la nouvelle ville distrait de l'ancienne.

A Pompéi, on voit les traces de la vie journalière, des usages d'une petite ville antique ensevelie et consumée par un accident.

A Palmyre, on peut se recueillir sans effort. Rien n'a plus refleuri sur ses débris, ni population, ni industrie, ni commerce ; rien n'y est ressuscité. Les quelques Bédouins épars qui habitent les ruines du temple du Soleil ne sont là que pour at-

tester une fois de plus le néant des vanités humaines.

Une amère satisfaction saisit la pensée à cette vue. On se souvient de ces personnages si fiers et si insolents qui accablent les faibles de leur puissance, qui jouissent insolemment de leurs triomphes, et on n'éprouve plus pour eux et leurs petites vanités qu'une dédaigneuse pitié.

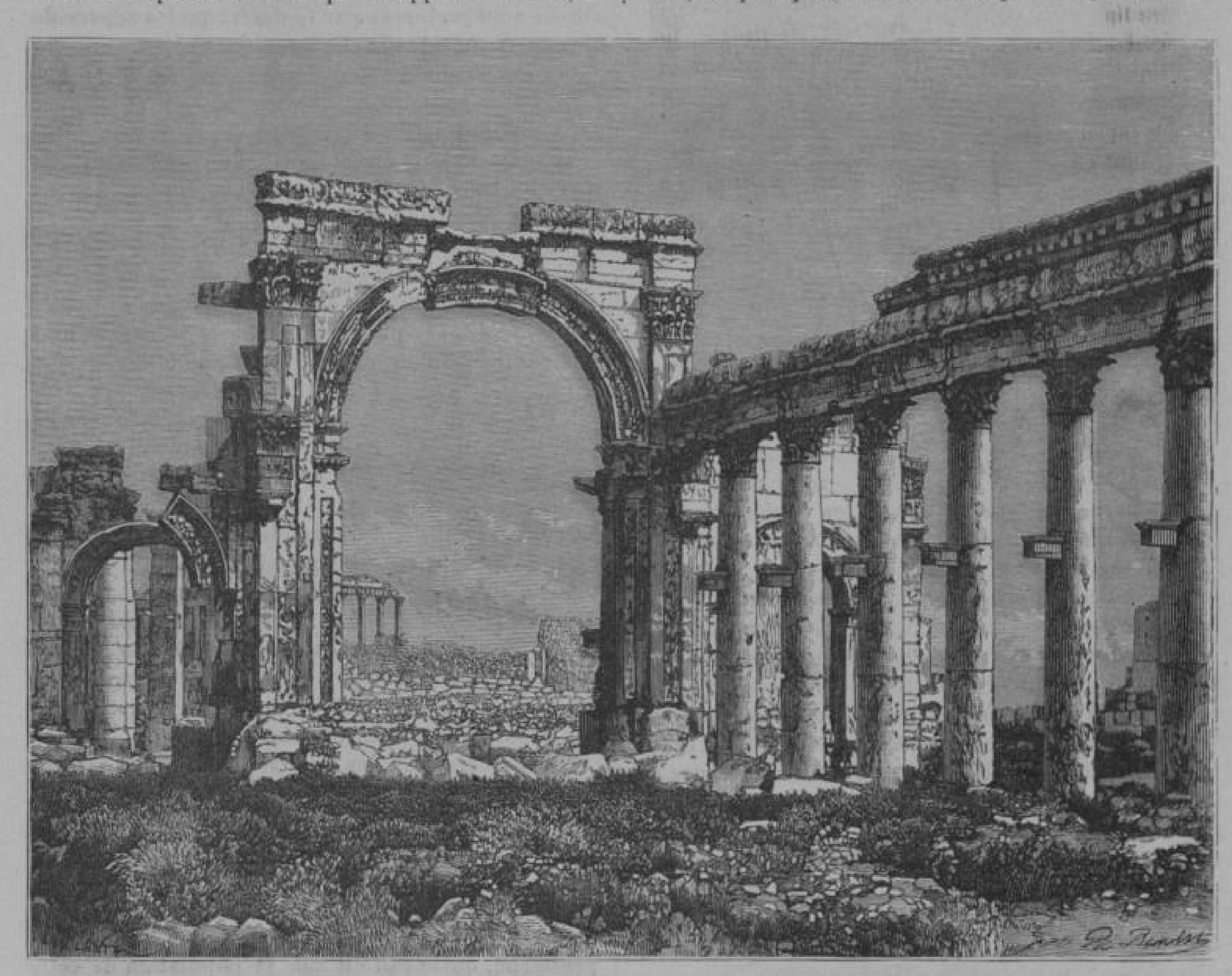
Josèphe nous apprend que Salomon construisit de bonnes murailles autour de cette ville pour s'en assurer la possession et qu'il l'appela Tadmor, ce qui signifie : *lieu des Palmiers*. Tadmor ou Palmyra, comme l'appelèrent les Grecs, fut longtemps une ville très-prospère. « Elle devait sa prospérité, dit M. Waddington, au commerce d'échange qu'elle avait organisé entre l'Orient et l'Occident; elle servait d'entrepôt aux marchandises de la Perse et de l'Inde, que ses caravanes allaient chercher sur le Tigre et sur le golfe Persique. »

C'est ce qu'on lit dans Pline et aussi dans Appien :

« Les Palmyréens sont des marchands qui vont chercher chez les Perses les produits de l'Inde et de l'Arabie, et les apportent aux Romains. »

Tant que les Palmyréens surent ou purent se maintenir dans de sages conditions de neutralité, leur activité commerciale fut recompensée par un accroissement incessant de richesses; mais le moment vint où ils s'allièrent avec Rome, et alors ils se rendirent les Perses hostiles; ensuite ils furent écrasés par les Romains.

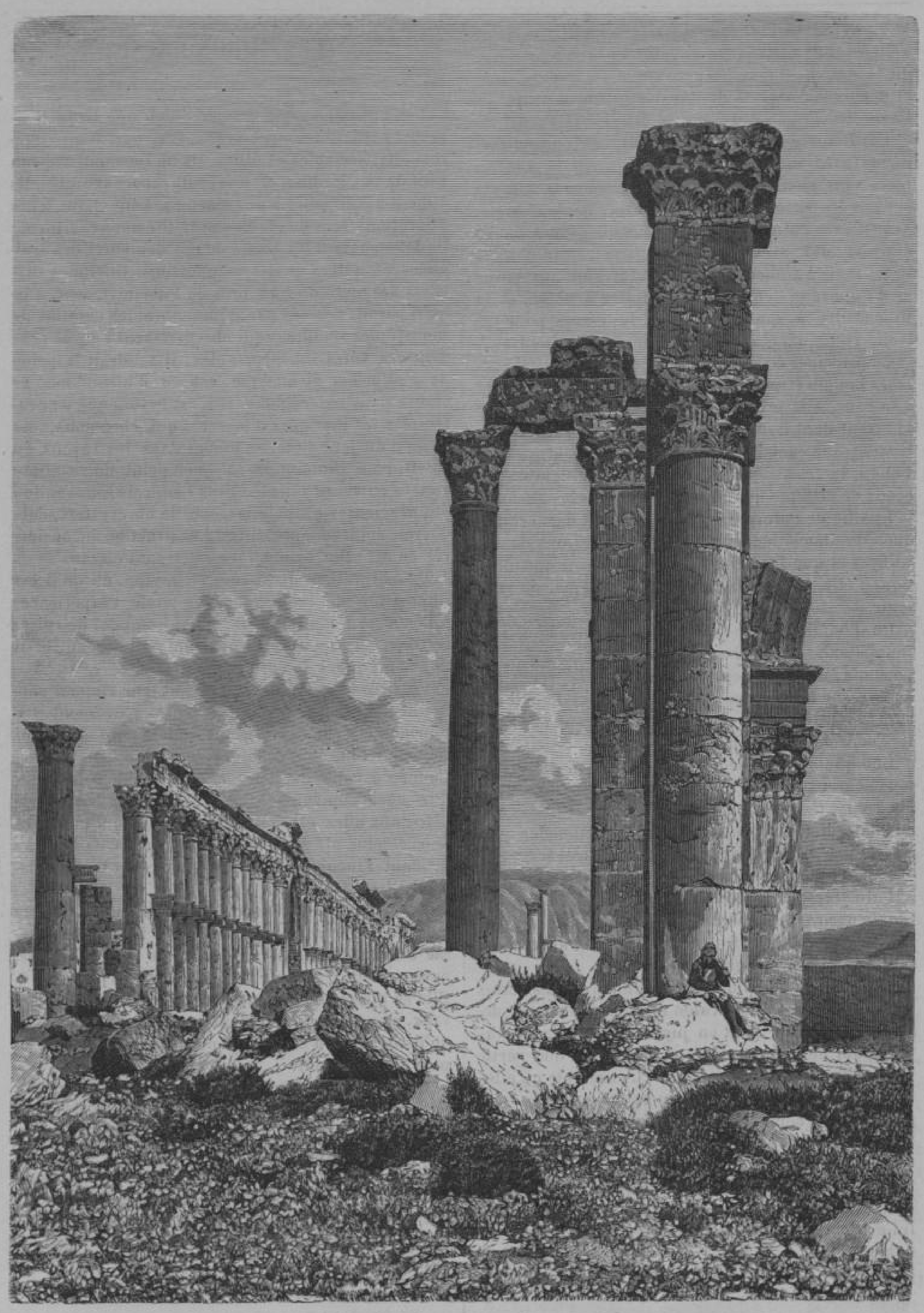
Toutefois Palmyre conserva son indépendance sous les premiers empereurs. Elle reçut le *jus italicum* et le titre de colonie romaine sous Septime Sévère, ou plus probablement lorsque l'empereur Hadrien la visita en l'an 130 ou 131. Elle prit alors le surnom d'Adriané.



Ruines de Palmyre : Portique de la colonnade.

L'épisode le plus célèbre, et pour ainsi dire le seul connu de l'histoire de Palmyre, est celui où l'on voit apparaître le prince arabe son souverain, Odeïnath, et sa femme Zénobie. Mais, comme le fait observer M. le comte Melchior de Vogué, même sur ces deux personnages les renseignements fournis par les auteurs grecs et latins sont incomplets et souvent contradictoires.

Zénobie, quoique son vrai nom fût Bathzebinah, c'est-à-dire « la fille du marchand », était fille d'un prince arabe de la Mésopotamie.



Ruines de Palmyre : La grande colonnade.

Après la mort de son mari Odeinath, assassiné à Emèse, elle prit le titre de reine de l'Orient et étendit sa domination de l'Euphrate à la Méditerranée et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie Mineure.

Les Romains ne pouvaient voir ces agrandissements avec indifférence. Gallien lui fit la guerre, mais sans succès. L'empereur Aurélien remporta sur elle les victoires d'Antioche et d'Emèse et assiégea ensuite Palmyre, qui fut alors en grande partie détruite (an 273). Zénobie chercha son salut dans la fuite, mais Aurélien l'atteignit à Circéum aux bords de l'Euphrate, l'emmena prisonnière à Rome, et la fit paraître à son triomphe. Il lui donna pour retraite Tibur, où elle acheva sa vie obscurément.

Le principal conseiller de Zénobie avait été le célèbre Longin (Cassius Longinus) qu'elle avait attiré à sa cour. A la prise de Palmyre, il paya de sa tête la faveur dont il avait joui auprès de sa souveraine. Il subit son supplice avec courage. On attribue à Longin le *Traité du Sublime*, un des meilleurs morceaux de critique que nous aient laissés les anciens.

La ville de Palmyre ne se releva point de sa ruine, quoique Dioclétien eût réparé quelques-uns de ses édifices et que Justinien l'eût entourée de fortifications : elle n'exista bientôt plus qu'à l'état de souvenir.

On l'oublia même complétement pendant une longue suite de siècles, si bien qu'en 1678 des négociants anglais d'Alep, ayant entendu les récits des Arabes sur la splendeur de ruines situées dans le désert, ne voulurent y croire qu'avec beaucoup de peine. Ils se décidèrent cependant à en tenter la découverte.

Une première expédition échoua, mais ils furent plus heureux en 1691. Leurs relations, publiées dans les *Transactions philosophiques*, trouvèrent beaucoup de contradicteurs. On ne pouvait se persuader qu'il existât une ville si grande dans un endroit si écarté.

Depuis, de nombreux voyageurs se sont succédés à Palmyre, et la visite de ses ruines, quoique entourée encore de quelques difficultés, fait partie aujourd'hui de l'itinéraire en Syrie et en Palestine de tout bon touriste anglais.

Ce qui donne le plus grand caractère à ces restes c'est le nombre considérable de colonnes encore debout, ainsi qu'on peut en juger par nos deux gravures qui ne représentent cependant qu'une partie restreinte du champ de ruines. L'ensemble qu'elles forment est surprenant de magnificence. Ce sont partout des colonnades disposées en longues avenues, interrompues par des portiques formant quelquefois des carrés au milieu desquels on trouve souvent le piédestal d'une statue disparue. Çà et là se dressent des tours carrées, de petits édifices et le sol lui-même est jonché de souvenirs de la grande Zénobie.

ET. LEROUX.

LES HIRONDINES

Les hirondines (*hirundines*) sont une tribu d'oiseaux particulièrement inoffensifs, agréables, intéressants, sociables et utiles. Ils ne touchent à aucun fruit de nos jardins, et, une seule espèce exceptée, ils aiment à s'attacher à nos maisons. Leur chant, leurs migrations, leur merveilleuse agilité nous charment; ils débarrassent les issues de nos demeures des araignées et autres insectes importuns. Quelques districts des mers du Sud, près de Puisquiel, sont, à ce qu'il paraît, désolés par d'innombrables essaims de moustiques venimeux qui obscurcissent l'air et rendent ces côtes insupportables; il vaudrait la peine de s'informer si quelque espèce d'hirundines se trouve dans ces régions. Il n'est besoin que de contempler les myriades d'insectes qui, chez nous, vers la fin d'un jour d'été, se jouent dans les rayons du soleil, pour comprendre à quel point notre atmosphère en serait infectée sans l'amicale intervention des gracieuses hirondelles, et cette observation seule devrait suffire à empêcher la destruction inconsidérée de cet utile, symbolique et élégant oiseau.

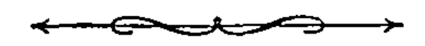
Un naturaliste distingué, M. Knapp, dit qu'il est impossible de croire, sans en avoir l'expérience, à l'énorme quantité de mouches que peut détruire, en un court espace de temps, un seul oiseau, et il donne à l'appui de curieux détails.

Plusieurs espèces d'oiseaux ont leur ennemi particulier; mais les hirondines seules paraissent être tourmentées par des insectes diptères qui attaquent toute la tribu, et dont la grosseur est si peu proportionnée à celle de leurs victimes qu'ils doivent les faire beaucoup souffrir. Ce sont les *Hippobocæ hirundines*, aux ailes étroites et articulées qui pullulent dans chaque nid; la chaleur du corps de l'oiseau pendant l'incubation les font éclore, et ils se glissent sous ses plumes.

Une variété de cet insecte tourmentant est connue dans l'Angleterre méridionale sous le nom de *mouche de forêt*, et aussi sous celui de *mouche latérale*, parce qu'elle court sur le côté comme un petit crabe. Elle se glisse sous la queue et les naseaux des chevaux, que ce chatouillement rend presque fous lorsqu'ils viennent d'arriver du nord, tandis que ceux du pays s'y habituent.

Le curieux Réaumur découvrit les œufs, ou plutôt les *pupæ* de ces mouches, qui sont aussi gros que l'insecte même, et que le savant fit éclore sur sa poitrine. En prenant la peine d'examiner les vieux nids de toutes les espèces d'hirondelles on y trouve les petites poches noires et luisantes du pupe de ces mouches. Nous renvoyons pour d'autres détails fort curieux à l'*Histoire des insectes* de cet admirable entomologiste.

Mme E. DHOYS.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XX

M. de Kildare a une importante conversation avec sir Richard Carroll.

« J'avais confiance, reprit M. de Kildare, dans l'instinct de Buffalo qui ressemble à du génie, et Montluc le Rouge m'avait toujours dit que le vieux sauvage était à demi sorcier. Je regardai donc avec attention sir Richard Carroll, l'hôte inattendu de la Tour-Montluc.

» C'était un grand et fort gentleman, rouge de teint comme une brique à cause du rosbif saignant et du whisky dont il fait une grande consommation en même temps qu'il vit beaucoup au grand air. Ses cheveux noirs étaient abondants, ses membres étaient robustes, ses yeux étaient gris, hardis et durs. Au fond il avait l'air respectable, c'est-à-dire, comme on l'entend en Angleterre, l'air riche et bien portant. On voyait du premier coup qu'il n'empruntait ni ne prêtait jamais d'argent à ses amis, mais qu'il était prêt à leur donner ou prêter toutes sortes d'autres choses plus précieuses que l'argent et l'or, quoique généralement moins estimées du public, je veux dire de sages conseils et des exhortations à la vertu.

» En deux mots, le respectable gentleman (un baronnet, s'il vous plaît, ce qui est en pays anglais le premier degré de la noblesse), le gentleman, dis-je, avait la mine d'un homme riche, fort, puissant et un peu ladre. Ce sont, comme vous le savez, des choses souvent réunies, la richesse et la ladrerie surtout, qui même ne se séparent presque jamais et semblent s'appuyer l'une sur l'autre comme deux sœurs bien-aimées.

» Sir Richard Carroll, tel que je vous l'ai dépeint, se mit donc à marcher près de moi et à m'expliquer les motifs de son voyage.

» Écoutez bien, monsieur le curé, j'ose espérer que ce récit vous intéressera. Je ne veux pas y changer un mot.

« C'est à lord Donald O'Brian comte de Kildare que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il d'abord.

— A lui-même, monsieur, répondis-je. Puis, après réflexion : Mais vous deviez le savoir, puisque vous m'avez salué tout à l'heure par mon nom?

— Mylord, reprit-il gravement, on n'a jamais tort de prendre trop de précautions. »

» Je regardai sir Carroll, et à la lueur des torches qui nous éclairaient et que portaient des Canadiens et des gens de sa suite, je reconnus que la figure de ce gentleman était en harmonie avec ses paroles. Évidemment il aurait eu peur de compromettre ses affaires et ses projets en les expliquant au hasard et au premier venu.

« Avant tout, monsieur, lui demandai-je, pouvez-vous me dire ce qui vous amène en ce pays et dans cette île, et comment il se fait que l'on ne vous ait pas reçu à coups de fusil? »

» Il me regarda en riant, comme ce gentleman sait rire, c'est-à-dire d'un air à porter le diable en terre, et répliqua :

« Mylord, on a tiré, et même un de mes domestiques a reçu une balle dont il est mort. Mais alors nous avons, sans riposter, arboré le pavillon parlementaire, et M. Carrégaray, un vieux gentlemen à cheveux blancs, qui paraît commander en votre absence, a fait suspendre le feu, nous a fait signe d'approcher, s'est assuré que nous venions apporter la paix et la concorde, nous a demandé nos armes que nous avons données volontairement pour dissiper nos inquiétudes, et nous a prié d'attendre votre retour pour nous faire entrer au château et nous présenter à Mme de Montluc. »

» Je reconnus à ce signe la prudence du vieux Carrégaray, et je demandai :

« Mais, monsieur Carroll, gouverneur du Massachusetts, qui peut vous engager à venir chez nous en temps de guerre en costume d'ami, au risque de recevoir des coups de fusil pareils à celui qu'a reçu votre domestique?

— Ma conscience! » répondit-il.

» Là-dessus je pensai qu'il avait le cerveau un peu fêlé, et je crois qu'il en vit quelque chose dans mes yeux, car il ajouta :

« Oui, ma conscience!... Mais d'abord, mylord de Kildare, il faut que vous sachiez que j'ai proposé et fait accepter à M. de Frontenac, gouverneur de Québec et de la Nouvelle-France, une trêve de huit jours pour le haut Canada, depuis Montréal jusqu'à l'extrémité ouest du lac Supérieur.

— Singulier! »

» Et le mot du vieux Buffalo me revint à l'esprit : « Trahison ! »

« Voici l'affaire qui m'amène; reprit sir Carroll : D'abord la guerre est à peu de chose près terminée entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Les dernières nouvelles que j'ai reçues d'Europe m'en donnent la certitude. On va employer l'hiver à négocier. On conclura la paix au printemps. Il serait donc insensé de nous battre ici dans la neige et la glace pendant que nos souverains, Guillaume III et Louis XIV, l'un à Londres, l'autre à Versailles, les pieds sur les chenets, discuteraient tranquillement comme des procureurs pour savoir si telle province, qui ne rapporte rien excepté des coups de fusil, appartient à l'un ou à l'autre. Puisqu'on va plaider en Europe au lieu de se battre, posons les armes! Qu'en dites-vous? »

» J'avouai qu'il avait l'air d'un homme raison-

[1] Suite. — Voy. pages 38, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 2 7 282, 298, 315, 330, 347 et 362.

nable et que son raisonnement était celui d'un homme sensé... Mais tout cela ne m'expliquait pas...

» Il m'interrompit :

« Pourquoi je suis venu ici et chez M. le baron de Montluc plutôt qu'ailleurs. Ah! Voici mon intérêt, ou si vous préférez, celui de ma conscience. »

» Et comme je paraissais étonné qu'il eût confiance en moi sans me connaître, il ajouta :

« Je vous connais, mylord de Kildare, et j'aurai bientôt besoin de vous, écoutez seulement mon histoire. Vous y avez vous-même plus d'intérêt que vous ne croyez. »

» Sir Richard Carroll s'arrêta un instant et me demanda ensuite :

« Ne connaissez-vous pas mon nom? »

» Je réfléchis à mon tour, et alors un vague souvenir me revint des choses oubliées depuis longtemps.

« Vous êtes sir Richard Carroll, de Carroll-castle, en Irlande, n'est-ce pas?

— C'est cela même, répondit-il.

— Votre grand-père était catholique et propriétaire d'une moitié du comté de Mayo?

— Oui.

— Votre père était son fils cadet?

— Très-exact.

— Au temps d'Olivier Cromwell, votre grand-père eut la tête coupée pour avoir combattu en faveur de notre sainte religion catholique?

— Oui. Olivier Cromwell était impitoyable et n'épargnait aucun de ses ennemis. »

» Ici j'hésitai un peu, par politesse, mais sir Richard Carroll me pria de continuer.

« Alors votre père, voyant qu'on allait confisquer les immenses propriétés de la famille, se hâta de se convertir au protestantisme, se fit mettre en possession par Cromwell de Carroll-castle et de toute la fortune paternelle, et les Stuarts qui sont revenus plus tard n'ont jamais pensé à rendre justice au frère aîné de votre oncle. »

» Sir Richard Carroll me regarda fixement et me dit de son air impassible.

« Mylord de Kildare, vous avez raison. Comment connaissez-vous tous ces détails?

— De la manière la plus simple, mais je ne sais si je dois en temps de trêve...

(Et en effet c'était assez difficile à dire, mais le baronnet, sans s'émouvoir, me fit signe de parler librement.)

... J'ai cent fois entendu désigner votre père sous l'un de ces deux noms : Carroll le Traître ou Carroll l'Apostat. »

» Quoique ce fût une pilule amère, difficile à avaler, plus difficile à digérer, sir Carroll fit signe que j'avais raison, et que c'est bien ainsi qu'on parlait de son père dans le comté de Mayo. Il ajouta seulement, sans doute pour justifier la mémoire du vieux baronnet :

« Il est vrai, mylord, que des bruits fâcheux coururent sur mon père au moment de sa conversion. Il est vrai que ses ennemis racontèrent qu'il avait cédé au désir de garder l'immense fortune de son père et d'en dépouiller son frère aîné, légitime héritier. Eh bien! mylord, si même ce bruit eût été vrai au lieu d'être un odieux mensonge, ne trouvez-vous pas qu'il valait mieux, par une conversion feinte ou sincère, maintenir dans la famille des propriétés immenses que de les laisser aux mains des avides soldats de Cromwell? »

» Il fit une pause et reprit :

« Qu'en pensez-vous, mylord? »

» Je répondis simplement :

« Il fallait garder Carroll-castle et tirer sur les soldats de Cromwell. »

» Alors sir Richard Carroll reprit :

« Mon père fit mieux. Quand les domaines de son père eurent été confisqués, il se convertit, fut presbytérien et se les fit restituer pendant que son frère aîné, toujours fidèle aux Stuarts qui ne s'en soucièrent guère, était obligé de fuir en France d'abord, puis au Massachusetts où il a péri en 1680, dans une invasion de sauvages et de Canadiens qui le prirent pour un Anglais et le massacrèrent avec toute sa famille, excepté une petite fille de deux ans, ma cousine germaine, miss Lucy, qui fut recueillie par le baron de Montluc.

— Comment! Miss Lucy est votre cousine?

— Elle l'est.

— Qui vous l'a dit?

— Mon père, celui que vous avez entendu nommer Carroll le Traître, Carroll l'Apostat, et qui n'avait jamais oublié son frère. »

» Mais mon oncle, proscrit en Angleterre et en Irlande, obligé de fuir au Massachusetts et de travailler de ses mains pour vivre, indigné d'ailleurs de ce qu'il croyait être la trahison de son frère, se garda bien de donner signe de vie.

» Caché dans les forêts d'Amérique, occupé à bâtir sa maison de bois, son *log-house*, et à le garantir de l'attaque des sauvages (vous voyez qu'il n'y réussit pas toujours), certain d'ailleurs que les Stuarts ne lui rendraient jamais justice, il s'occupait à peine de ce qui se passait en Angleterre ou en Irlande.

» Pendant ce temps, mon père fut baronnet, et, suivant la loi anglaise et le décret d'Olivier Cromwell, et après tout les lois et les décrets de l'usurpateur valaient bien ceux des rois légitimes. Moi-même, un peu plus tard, grâce à la faveur du roi Guillaume, j'ai été fait gouverneur du Massachusetts, et, par un hasard extraordinaire, mais dont le détail serait trop long, j'ai appris que miss Lucy était ma cousine, la propre fille de sir Henry Carroll, mon oncle, et son unique héritière.

» Et comme je le regardais d'un air étonné, cherchant la conclusion de cette histoire, il reprit :

« C'est pour obéir à la dernière volonté de mon père et à ma propre conscience que je suis venu ici.»

» Je demandai :

« Que voulez-vous faire?

— Me faire reconnaître de ma cousine, d'abord. Pour le reste, je verrai suivant les circonstances. »

» Je repris :

« Vous voulez restituer, sans doute? »

» Il me regarda d'un air singulier et répliqua :

« Je ne veux pas restituer...

— Oh! oh!

— Je n'ai rien à restituer!

— Et alors?

— Alors... alors... les décrets d'Olivier Cromwell sont immuables comme ceux de la divine Providence, et les biens que ce grand homme a donnés à mon père ne pourraient pas lui être retirés ou arrachés sans qu'on fût forcé de violer toutes les lois divines et humaines..., mais...

— Mais?...

— Mais il y a peut-être moyen de rendre à miss Lucy les biens dont un décret rigoureux, je l'avoue, l'a dépouillée au profit de mon père et au mien.

— Et quel moyen? »

» Je feignais de ne rien soupçonner. Au fond, je devinais sa réponse.

» Il me dit d'un air hautain et dogmatique :

« Mylord, avez-vous lu la Bible?

— Rarement, sir Carroll.

— Savez-vous qu'il est dit quelque part, dans la Genèse, je crois, qu'entre le mari et la femme tout doit être en commun?

— J'ignorais, sir Carroll. Mais quand même cela serait écrit dans la Genèse, qu'entendez-vous par là? Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que miss Lucy n'est pas mariée, que je ne suis pas marié non plus...

— Et qu'un bon mariage peut confondre les droits des deux branches de la famille Carroll, n'est-ce pas?

— Parfaitement deviné! Est-ce que vous voyez quelque obstacle? »

» Alors je pensai à mon ami Montluc le Rouge occupé à Québec pour le salut de la colonie et qui m'avait confié la défense de sa famille et de ses intérêts.

» Je dis à sir Richard Carroll :

« Monsieur, votre projet est excellent et sage. Restituer et garder en même temps le bien d'autrui est une œuvre admirable, ou pour mieux dire le chef-d'œuvre de la politique. C'est accorder la justice avec l'intérêt. Aussi je suis certain que miss Lucy serait enchantée de votre projet si... »

» Je fis une pause. Il demanda :

« Si...

— Si elle n'était pas déjà fiancée à mon ami M. le vicomte Louis de Montluc. »

» A cette nouvelle, sir Richard Carroll s'écria :

« A Montluc le Rouge?

— Oui, monsieur.

— A ce sauvage?

— A lui-même.



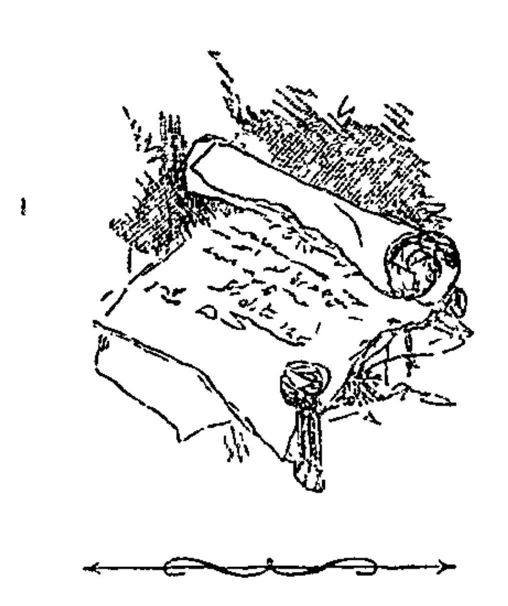
Sir Richard Carroll me regarda fixement. (P. 380, col. 1.)

— A ce Peau-Rouge! A ce cannibale! »

» Il en aurait dit bien davantage contre son rival, mais je vis Charlot qui se précipitait vers moi en courant et je lui fis signe de se taire s'il ne voulait pas s'exposer à quelque dangereuse querelle, car l'enfant n'était pas d'humeur à laisser insulter son frère en son absence, et il y avait assez de Canadiens et de sauvages dans l'île qui n'auraient pas mieux demandé que de scalper Son Excellence sir Richard Carroll, le gouverneur du Massachusetts.

» Au reste, le baronnet comprit le sens de mon signe et garda le silence. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES SILHOUETTES COMIQUES
ET INDISCRÈTES

J'aime le jour radieux avec son gai soleil, quand il inonde les rues et les jardins publics où joue la bande folle des petits promeneurs.

Le vieillard réchauffe à ses rayons non-seulement son corps tremblant, mais encore ses souvenirs éteints. Le voilà qui se souvient des beaux jours, et fredonne d'une voix chevrotante un joyeux couplet.

Dans les rues, sur les trottoirs, on se coudoie, on se presse. Les ombrelles aux nuances variées se déploient, et tout en passant, on cherche sous leurs abris les jeunes et charmants visages qu'un mouvement capricieux cache et découvre tour à tour.

Oui, j'aime tout cela, cette animation, cette gaieté, cette splendeur du jour: mais j'aime plus encore la nuit, pleine de mystère, avec ses bruits étranges, ses ombres et ses lueurs fantastiques.

Alors, blottie dans un coin de ma fenêtre, je regarde au dehors.

J'ai surpris ainsi la chose la plus comique qu'on puisse voir: un haut personnage dépouillé de sa dignité!

Il y a quelques années nous habitions en face d'un hôtel qui appartenait à un homme d'État. Jamais il ne se départait de sa dignité, et le masque officiel qu'il s'était composé ne tombait jamais, disait-on, devant personne. On ne l'abordait qu'en tremblant.

Or, un soir — il était près de minuit — je regardais l'hôtel dont les lumières s'éteignaient une à une. Tout à coup... quelle vision m'apparut sur le rideau brodé de la croisée d'en face! C'était lui! Lui, enveloppé d'une large robe de chambre qui lui descendait jusqu'aux talons, et coiffé, je vous le jure, d'un confortable bonnet de coton, d'où s'échappaient quelques rares mèches de cheveux.

Je me frottai les yeux. N'étais-je pas le jouet d'un rêve, avait-il donc déposé sa dignité avec son habit noir? Il faisait de lestes enjambées à travers la chambre, en se frottant les mains, comme un brave marchand content de sa journée; et son profil détendu, surmonté de la coiffure vulgaire, qu'exagérait l'ombre indiscrète, n'inspirait à cette heure que le fou rire.

Mais les silhouettes comiques ont quelquefois de fâcheuses influences.

J'ai connu trois enfants, trois modèles d'enfants, comme on n'en voit guère, hélas! Leur mère, M[me] Dollis, s'occupait beaucoup d'eux, et prenait des professeurs chez elle.

« Mes enfants, leur dit-elle un jour, je vais aller chez M. Berg, pour le prier de venir vous donner des leçons d'allemand. »

M. Berg était un professeur fort estimé, fort savant, et déjà un peu âgé. Il avait un nez!... enfin on peut avoir un nez plus ou moins long, plus ou moins retroussé, et d'une pureté de lignes plus ou moins antique, mais celui-là dépassait tout ce que l'imagination peut rêver de fantaisiste en ce genre.

Le savant professeur était donc laid, d'une laideur non point vulgaire, mais attractive; car on ne pouvait détourner les yeux de sa figure, soit qu'on fût en face de lui, soit qu'il vous présentât son profil accentué.

Voilà pour le physique. Moralement c'était un homme bienveillant, sociable, un cœur d'or. Seulement il avait une faiblesse: il était fort chatouilleux à l'endroit de son nez; il ne permettait pas la plus légère allusion sur ce sujet.

Tel était le personnage que M[me] Dollis voulait donner pour professeur à ses enfants. N'était-ce pas une résolution bien imprudente.

Elle alla donc chez le professeur, qui rejeta d'abord sa demande. Il n'aimait pas donner des leçons aux enfants, ayant eu plusieurs fois des désagréments avec eux à cause de son nez.

« Je suis vraiment désolé, Madame, dit-il à la mère, mais je ne donne jamais de leçons à des enfants de cet âge.

— Mais, monsieur Berg...

— Vous allez me dire que vos enfants sont de petits saints. Toutes les mères en disent autant.

— Je vous assure, monsieur Berg, que mes enfants ne vous causeront pas le moindre ennui. Ils sont dociles, studieux, pleins de respect pour la vieillesse,

et de vénération pour la science, Charles, Henri et Marguerite ont une raison au-dessus de leur âge.

— Eh bien, Madame, je me chargerai de vos enfants, » dit le professeur, dont le nez, à ces paroles imprudentes, se replia craintivement vers le menton.

On était à la moitié de l'été. Trois fois par semaine, de quatre à cinq heures du soir, le professeur allait donner une leçon à Henri, Charles et Marguerite Dollis.

L'été, l'automne se passèrent sans incidents fâcheux. M. Berg était ravi de ses élèves; il le disait à qui voulait l'entendre, il n'avait jamais vu, durant sa longue carrière, d'enfants aussi bien élevés, aussi respectueux que ceux-là.

Bref, de part et d'autre on était enchanté.

L'hiver arriva, et avec lui les jours tristes et courts, où le feu et la lampe jouent un rôle important.

Mme Dollis avait à cette époque une grande coquine de lampe, qui cachait sous les dehors les plus modestes les desseins les plus pervers. *Felicite*, c'est ainsi que l'appelaient les enfants, à cause d'une certaine ressemblance avec une de leurs anciennes bonnes , *Felicité* jura de détruire la bonne harmonie.

Elle avisa de suite le nez du professeur, qui jouissait d'une si douce quiétude.

A peine la perfide lampe fut-elle installée sur la table du cabinet de travail où se donnait la leçon, qu'un fol éclat de rire coupa la parole au grave professeur qui commençait une explication.

Ah! maligne *Felicite!* Dans la nappe de lumière qu'elle versait sur la tapisserie, se dessinait une silhouette, oh! mais une silhouette comme on n'en a jamais vu, comme on n'en verra jamais.

Les enfants se tordaient sur leurs chaises, dans un accès de fou rire inextinguible.

A la direction de leurs regards, le professeur comprit; furieux, il quitta la chambre sans avoir pu rétablir l'ordre.

Il fit ses plaintes à Mme Dollis et dit que si pareille chose se renouvelait, il ne remettrait plus les pieds chez elle.

Les enfants furent sévèrement grondés et pleurèrent beaucoup, car c'étaient de gentils enfants, très-sensibles au mécontentement de leur mère; et le soir, à dîner, ils quittèrent la table avant le dessert et allèrent se coucher immédiatement. Diable de *Felicité!*

Mme Dollis voulut assister à la leçon suivante, espérant que sa présence suffirait pour maintenir l'ordre. Mais au moment où on apportait Mlle Félicité, elle fut obligée de s'absenter, parce que quelqu'un la demandait.

Les enfants n'osaient lever les yeux, car ils sentaient la silhouette folâtrer sur la tapisserie.

Hélas! dans le feu d'une explication, Marguerite dressa la tête. Son rapide regard l'aperçut plus expressive et plus comique encore que la veille. Un bruyant éclat de rire fut le signal: Henri et Charles y répondirent aussitôt.

C'étaient des ah! ah! des hi! hi! les plus aigus, qui s'enfuyaient de toutes les bouches.

Étourdi par cette folle musique, M. Berg bondit de son fauteuil et se sauva sans même prendre son chapeau.

Pendant qu'il regagnait son logis, les enfants versaient des torrents de larmes, car leur mère leur infligeait une sévère semonce.

Elle termina en disant: « Si seulement votre conduite inconvenante était motivée par quelque chose! Mais par rien, absolument rien!

— Oh! maman, si tu savais! » murmura Marguerite, riant à travers ses larmes.

Elle fit alors une telle peinture de la silhouette, que Mme Dollis se sentit disposée à l'indulgence.

Si elle avait assisté au spectacle même!

Elle se rendit chez le professeur pour essayer de le fléchir.

Il la reçut d'un air rogue.

« Monsieur Berg, dit avec embarras la mère des coupables, mes enfants ont agi avec vous d'une façon que je ne saurais qualifier. Ils seront sévèrement punis, je vous assure. Mais vous ne voudriez pas les priver de vos excellentes leçons pour quelques moments d'oubli. Rappelez-vous combien, jusqu'à présent, ils ont été dociles et respectueux. Ce sont des enfants, après tout. Ce n'est pas que je veuille les excuser, croyez-le bien; mais... — ici l'embarras de Mme Dollis redoubla, — mais il y a certaines circonstances où... qui... enfin, ils ont aperçu votre silhouette sur la tapisserie. Vous savez combien le jeu de la lumière et de l'ombre sur un mur peut grossir et changer les traits de manière à les rendre tellement... tellement étranges, que...

— Madame! cria le professeur, dont la colère jusque-là contenue fit explosion, Madame, vous m'insultez! Je ne suis pas fait pour être la risée de petits polissons comme vos enfants, et je ne remettrai jamais les pieds dans une maison où la science a été outragée en ma personne de la manière la plus odieuse.

— Monsieur Berg, je suis vraiment désolée.., pourtant en changeant l'heure des leçons vous auriez pu...

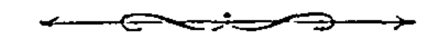
— Je ne veux rien entendre. Gardez vos trésors d'enfant. Je suis bien votre serviteur, Madame. »

On dit que M. Berg, après cet entretien, qui lui révéla dans toute son horreur la cause des rires de ses élèves, resta plusieurs jours sans sortir et maigrit sensiblement.

Il fait maintenant un portrait si noir des enfants Dollis, qu'ils sont devenus un épouvantail pour les professeurs et que nul d'entre eux n'ose prendre la succession du savant Berg.

Ah! *Félicité! Felicité!* qu'avez-vous fait?

LOUISE MUSSAT.



A TRAVERS LA FRANCE

BERGUES

Comme la plupart des villes secondaires de la Flandre et de l'Artois, Bergues a une origine monastique. Ce n'était au VIIe siècle qu'un château près duquel le solitaire saint Winox vint fonder un monastère. Détruit par les Normands, le monastère fut relevé au XIe siècle par Beaudouin IV, comte de Flandre, sous le nom de son fondateur, érigé en abbaye, et entourée de murailles. La ville s'étant bientôt formé se bâtit à son tour des remparts qui furent reconstruits, ainsi que presque tous ses monuments, par Philippe le Hardi, duc de Bourgogne et souverain de la Flandre. Bergues au XVIe et au XVIIe siècle, appartint aux Espagnols, qui à leur tour relevèrent la ville, ruinée par le maréchal de Termes en 1558. C'est seulement depuis le traité de Nimègue (1678) que Bergues appartient à la France; malgré toutes ces vicissitudes elle est toujours demeurée place de guerre.

Bergues est aujourd'hui incorporée au département du Nord et fait partie, avec le titre de chef-lieu de canton, de l'arrondissement de Dunkerque. C'est à la domination espagnole que remontent ses trois principaux monuments, pourtant bien différents de style : son église Saint-Martin, beau vaisseau gothique où est déposé le corps de saint Winox, l'hôtel de ville, jolie construction en pierre bleue, conçu dans le style de la Renaissance et renfermant un petit musée, et le beffroi communal, un des plus beaux édifices de ce genre qui existent en France (la Belgique en possède de bien plus considérables, tels que ceux de Bruges et de Bruxelles). Sa hauteur est de 70 mètres. Restauré de nos jours et rétabli dans ses dispositions primitives, il a la forme d'une tour carrée, tapissée sur ses faces de plusieurs étages d'arcades gothiques, et flanqué à son sommet de quatre tourelles que surpasse un dôme central abritant un magnifique carillon. La grosse cloche du beffroi pèse 6500 kilogrammes; elle a été fondue en 1643. Cet imposant édifice dominait jadis une halle aux draps, que remplace aujourd'hui une simple maison dépourvue de caractère.

Le beffroi de Bergues.

De l'abbaye qui fut l'origine de la ville, il ne reste rien. Elle était déjà en décadence au XVIIe siècle. La Révolution vendit les bâtiments, que des spéculateurs détruisirent aussitôt. Deux tours élevées sur leur emplacement, au sommet dun vert mamelon, prétendent en rappeler le souvenir; mais ce sont deux constructions modernes assez mesquines, destinées à faire de loin reconnaître la ville par les navigateurs.

Étroitement resserrée dans son enceinte, en partie construite par Vauban, Bergues renferme néanmoins une population de 6000 habitants, qui se livrent activement au commerce des graines des bestiaux, de différents produits agricoles, et à la fabrication des chapeaux, des molletons et des toiles. Il s'y tient cinq fois par an des foires très-importantes, durant chacune trois jours.

Des canaux navigables relient Bergues à Furnes en Belgique, à Saint-Omer et à Dunkerque. A côté des remparts est en outre construite une station de chemin de fer qui relie Dunkerque à Paris, par Lille. Par cette voie, la distance de Bergues à la capitale de la France est de 297 kilomètres.

A. Saint-Paul.



Il le cloua contre la balustrade. (P. 386, col. 2.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXIX

L'assaut. — Émile est blessé. — Enfin, voici du secours!

« Il n'est que temps d'en finir, se dit le capitaine commandant en tirant sa montre. Si nous trainons une heure de plus, nous aurons la garnison de Vernon sur le dos. »

Il se fit amener le sous-officier et les quatre soldats, dont la vigilance avait été mise en défaut, et leur donna des ordres en quelques mots brefs et hautains.

Munis de haches et de pièces d'artifice, les malheureux traversèrent, au péril de leur vie, le court trajet qui les séparait de leur ancien poste. L'un d'eux resta en route, frappé d'une balle; les quatre autres attaquèrent la porte de l'escalier, comme des gens qui ont à se réhabiliter et à racheter leur vie. Mais le travail des haches leur parut si lent, qu'ils mirent un pétard sous la porte, et se sauvèrent jusqu'à l'autre bout de l'église, après avoir mis le feu à la mèche.

Au moment même où Émile et les siens portaient toute leur attention sur la maison d'école, une formidable explosion les fit tressaillir; les charpentes du clocher tremblèrent, et aussitôt de minces filets de fumée, sortant par les meurtrières de l'escalier, s'élevèrent tout droit dans l'air, jusqu'à la hauteur de la galerie, où le vent d'ouest les saisit et les dispersa.

« Cela devait arriver, » cria Émile au charpentier, en lui faisant signe de venir le rejoindre. « A nous deux, mon vieux! » et il se dirigea d'un pas délibéré vers la porte de communication. « Vous, dit-il aux autres, veillez sur la galerie, et surtout, ménagez vos munitions. »

Les trois soldats enfermés dans le *Rendez-vous des amis* avaient été réveillés en sursaut par le tocsin. Leur premier mouvement avait été de sauter sur leurs armes, mais leurs armes avaient disparu. Après s'être regardés avec consternation, ils attaquèrent la porte à coups de sabre; mais ils reconnurent bien vite qu'ils ne viendraient jamais à bout d'y pratiquer une brèche. Plus pâles que des morts, ils se recouchèrent dans la paille, se cachant la figure, et s'attendant à être passés par les armes, quel que fût le vainqueur.

Quand l'explosion fit trembler la muraille, et que la fumée de la poudre monta jusqu'à eux, ils se relevèrent vivement, croyant que l'église allait les ensevelir sous ses ruines, ou qu'ils allaient être brûlés vifs.

Mais l'église ne s'écroula pas, la fumée se dissipa lentement, et au bout de quelques minutes ils entendirent des pas précipités; le verrou fut tiré, et ils se trouvèrent face à face avec leurs camarades.

On ne leur donna pas le temps de s'expliquer ni

[1] Suite. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

de faire des questions : ce n'était pas le moment. On leur mit la hache en main, et on leur ordonna d'attaquer la porte du clocher. Dieu merci ! ils avaient eu le temps de se reposer, eux, pendant que les autres travaillaient! Voilà l'encouragement qu'ils reçurent du sous-officier, qui éprouvait un impérieux besoin de décharger sa colère sur quelqu'un. Les pauvres diables se mirent à l'ouvrage avec une ardeur sans pareille ; mais dans un espace si resserré, leur bonne volonté ne leur servait pas à grand'chose, sinon à s'administrer mutuellement de terribles horions.

Émile et le charpentier entendaient distinctement les coups de hache, et échangeaient de temps à autre des regards expressifs, comme pour s'exhorter à la vigilance.

Comme les coups redoublaient de fureur, le charpentier, par un mouvement instinctif, fit deux ou trois pas dans la direction de la porte, pour être mieux à portée d'accueillir les assaillants.

« Pas si près de la porte, lui cria vivement Émile en lui faisant signe de reculer, ils vont peut-être la faire sauter, comme l'autre. »

Les coups de hache avaient cessé; il y eut une grande minute de silence et d'attente. Tout à coup, la maçonnerie du passage couvert s'entr'ouvrit, et une explosion plus violente que la première fit voler dans toutes les directions les débris de la porte et les décombres de la voûte ; le tonneau de ciment fut projeté à cinq ou six pas, dans l'intérieur même du clocher. Bien en prit au charpentier d'avoir écouté les sages avis d'Émile.

La brèche était ouverte. Quand la fumée, après avoir lourdement tournoyé sur elle-même dans l'étroit passage, se fut enfin dissipée, la lumière du jour, pour la première fois depuis des siècles, éclaira la rude paroi.

Du coin où il était embusqué, Émile aperçut distinctement les premières marches de l'escalier ; mais c'est tout ce qu'il vit d'abord, les ennemis étaient prudemment descendus dans l'église pour y attendre le résultat de la seconde explosion, et ne semblaient pas pressés de remonter.

Comme il tenait toujours ses regards fixés sur le haut de l'escalier, il vit qu'un des débris de la porte jeté par l'explosion en travers de l'escalier remuait imperceptiblement. Il fit feu, après avoir longuement visé; l'homme qui se dissimulait derrière ce débris fut frappé entre les deux yeux, et ses camarades le tirèrent lentement à eux pour dégager l'escalier.

Un autre se précipita rapidement vers le *Rendez-vous des amis*, pour y chercher un refuge et y prendre position. Si rapide que fût son mouvement, il ne le fut pas encore assez ; la balle du charpentier l'atteignit dans le flanc, et il retomba lourdement en arrière.

Jusque-là tout allait bien, mais tout à coup les hommes du clocher se mirent à crier « une échelle ! une échelle ! » et ils tirèrent sur la galerie avec tant de précipitation qu'ils achevèrent d'épuiser leurs cartouches, sans avoir même effleuré un grand fantassin, qui se préparait à enjamber la balustrade de la galerie.

Émile tourna la tête, comprit le danger, et sauta hardiment sur la galerie. Il se trouva si près du grand fantassin qu'il fut obligé de le charger à la baïonnette. Il se rua sur lui avec une fureur si sauvage qu'il le cloua littéralement contre la balustrade. L'autre, en se débattant, lui enfonça la pointe de son sabre dans le bras gauche.

Dans la chaleur de l'action, Émile ne s'aperçut même pas qu'il était touché. Saisissant à deux mains les montants de l'échelle, il la renversa de côté. L'échelle, en décrivant un grand quart de cercle, lentement d'abord, ensuite avec une rapidité effrayante, rasa la façade de l'église, écorna quelques moulures et précipita sur le pavé trois héros malheureux, qui suivaient le premier en se faisant aussi petits que possible, et en rentrant prudemment la tête dans leurs épaules.

Hélas, il était écrit que leur bravoure ne serait pas récompensée, et que leur prudence ne leur servirait de rien.

Le premier se tua net, le second mourut quelques heures après ; le troisième survécut, mais éclopé pour le reste de sa vie ; on le vit plus tard, dans les rues de Berlin, tourner la manivelle d'un orgue de Barbarie, et chanter d'une voix de rogomme la fameuse chanson :

Les Français sont des lâches!
Turiboum! Turiboum! Turiboum!

Le « lâche » qui venait de le mettre en si piteux état eut l'inconcevable effronterie de s'exposer au feu des ennemis en se penchant sur la balustrade, pour voir s'il n'y avait pas d'autre échelle à faire choir. Comme il n'y en avait pas d'autre pour le moment, il prit les cartouches de l'homme qu'il venait de tuer, et sauta légèrement dans le clocher, où il reprit son ancien poste.

L'oncle Placide, caché derrière les persiennes d'une des fenêtres du notaire, avait assisté tout haletant aux diverses péripéties de la lutte.

Quand l'échelle fut enfin plantée, que le premier soldat enjamba la balustrade, et qu'Émile se découvrit hardiment pour venir à sa rencontre, il sembla à l'oncle Placide que son cœur avait cessé de battre.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il en levant les mains au ciel, sauvez mon pauvre enfant ! »

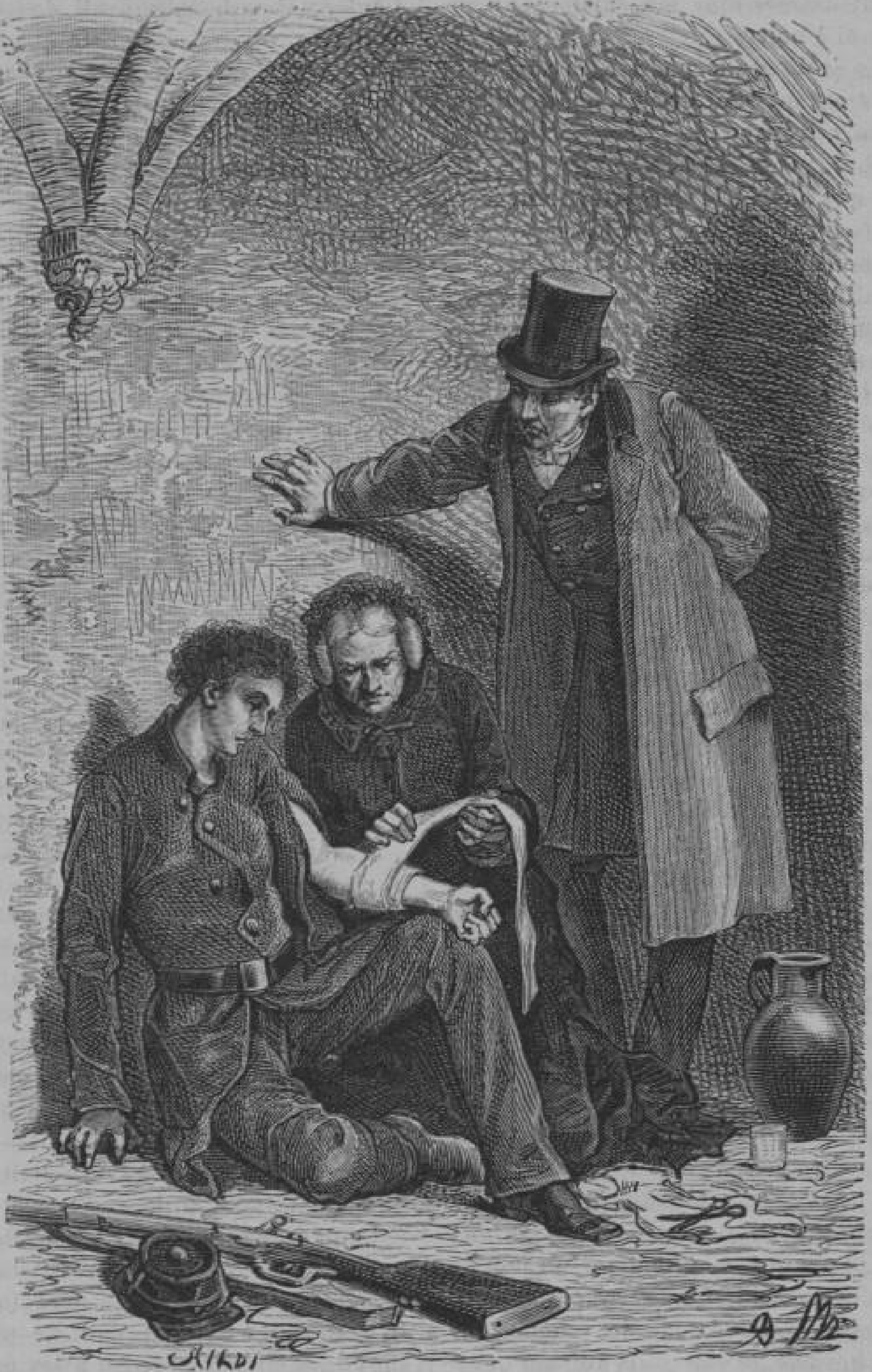
Le « pauvre enfant » ayant terrassé un des soldats sur la galerie même, et précipité les trois autres sur le sol, l'oncle Placide fut saisi d'un accès d'enthousiasme qui touchait à la folie. Il battit des mains comme il faisait les jours de distribution de prix, au lycée Charlemagne, chaque fois que « son cher enfant » était appelé sur l'estrade pour rece-

voir un livre et une couronne. Heureusement qu'il était seul, et que personne ne put raconter à l'univers cette action insensée.

Lorsqu'Émile se pencha à découvert par-dessus la balustrade, l'oncle fut repris de toutes ses terreurs; lorsque le collégien téméraire disparut dans l'ombre du clocher, l'oncle se jeta sur un fauteuil, se cacha la figure dans ses deux mains, et se mit à pleurer de joie et d'angoisse, car tout n'était pas fini.

Tout à coup, sur l'ordre du capitaine, un soldat approcha son clairon de ses lèvres et en tira une sonnerie passablement mélancolique. Aussitôt la lutte finit comme par enchantement. Les hommes coururent à leurs sacs, et se précipitèrent vers l'autre extrémité du village. On emportait les blessés à la hâte, en laissant les morts à l'endroit même où ils étaient tombés.

Au signal lugubre du clairon allemand répondirent, à une distance assez rapprochée, les notes claires et joyeuses d'une sonnerie française.



La femme du notaire pansa le bras d'Émile. (P. 388, col. 2.)

Dix minutes après, une petite troupe de chasseurs à cheval et de gendarmes entrait au petit galop par la route de Vernon, et commençait à sabrer les traînards.

L'ennemi, serré de trop près, fut obligé de faire face, et, reconnaissant qu'il n'avait affaire qu'à une poignée d'hommes, eut honte de sa terreur et reprit l'offensive.

Aux premiers sons de la trompette française, le charpentier s'était précipité sur la galerie. Les deux coudes sur la balustrade, comme un bon ouvrier qui se repose, il contemplait avec un sourire de bonne humeur le départ précipité de ses ennemis et l'arrivée de ses amis.

« Vivent les gendarmes et vivent les chasseurs! » cria-t-il au passage de la petite troupe, et il ajouta : « Tapez dessus, ferme! »

Mais quand il vit que les ennemis reprenaient l'offensive, il s'écria, en s'adressant à Émile, qu'il croyait à ses côtés : « Assez soufflé, mon lieutenant, ce n'est pas encore fini, il faut que nous nous en mêlions. Eh bien! où est-il fourré, mon lieutenant? »

Son lieutenant était tout simplement dans le clocher, assis sur une poutre, le dos à la muraille, le bras gauche pendant, une sueur froide sur le front et le sourire du triomphe sur les lèvres.

Comme sa blessure s'était mise tout à coup à saigner avec abondance, il avait eu un commencement de syncope, et il s'était assis. Comme il faisait de vaillants efforts pour lutter contre un évanouissement, une sueur froide perlait sur son front, mais en même temps il souriait, il ne lui manquait plus rien pour être un vrai soldat, puisqu'il était blessé!

Le charpentier, en voyant l'état des choses, fut très-désappointé et surtout très-inquiet. « Diable! se dit-il à lui-même, le voilà hors d'état de se battre; il ne faut plus compter sur lui; qu'est-ce qu'il deviendra si les autres reprennent le dessus?...

— Je puis me battre, répondit Émile d'une voix faible; seulement laissez-moi me reposer un instant et donnez-moi à boire.

— Il a la fièvre,» se dit le charpentier, en regardant autour de lui avec autant d'attention que s'il s'attendait réellement à trouver une carafe d'eau fraîche dans un clocher.

« Si j'étais sûr que j'aurai le temps de le descendre et de le mettre en sûreté! » reprit-il en regardant machinalement par-dessus la balustrade, du côté où l'on se battait encore.

Tout à coup son oreille fut frappée d'un bruit de pas cadencés qui s'approchaient rapidement du côté opposé. Bientôt il vit au-dessous de lui une colonne de mobiles qui défilaient au pas gymnastique; ils couraient en bon ordre, comme de vieux soldats, le corps légèrement penché en avant, le fusil sur l'épaule droite, la main gauche retenant contre la cuisse le fourreau de métal du sabre-baïonnette. C'étaient les vainqueurs de la veille, les mobiles de l'Ardèche; leur arrivée allait décider encore une fois du sort de la journée.

« Vivent les mobiles de l'Ardèche!... » s'écria le charpentier, et aussitôt il retourna à son blessé.

« Tout est fini, lui dit-il, les mobiles de l'Ardèche viennent d'arriver, et nous pourrons dire que nous l'avons échappé belle. Chançard, va; tu t'es fait blesser au bon moment. Veux-tu parier qu'on te donnera la médaille militaire! Car tu penses bien que je ne mettrai pas ma langue dans ma poche, et je dirai tout ce que j'ai vu. Tu voudrais boire, oui, je sais bien, tu me l'as déjà dit. Eh! vous, là-bas, ajouta-t-il en s'adressant à un personnage qui venait d'entrer dans le clocher, et qui cherchait son chemin un peu à tâtons; allez donc chercher de l'eau pour le camarade qui... Ah! mille pardons, mon vieux monsieur; c'est vous qui êtes l'oncle, n'est-ce pas? D'où diable sortez-vous? Au fait, peu importe. Veillez sur lui, et je vais faire la commission. C'est un rude gaillard que votre neveu. Allons, mon ancien, vous n'allez pas vous lamenter pour un peu de sang répandu! Eh oui, parbleu, c'est une blessure, je le vois bien; mais si vous n'entendez rien à ces choses-là, n'y touchez pas, je vais vous amener quelqu'un qui s'y entend... »

Ayant ainsi prononcé le discours le plus long, et (il s'en flattait du moins) le plus éloquent qu'il eût jamais composé de sa vie, le charpentier se sauva, avec la légèreté et la sûreté de pied d'un homme du métier.

Quand il revint, il portait une cruche de grès et un verre, et il aidait de son mieux une dame d'un certain âge à franchir les énormes poutres à peine équarries, qui composaient le plancher. La dame d'un certain âge, qui était la propre femme du notaire, avait une de ces bonnes figures, calmes, reposées et bienveillantes qui racontent clairement toute une longue vie de bonheur domestique et de charité active et discrète; ses lèvres, habituées à sourire, étaient pour le moment serrées l'une contre l'autre, et sa bouche avait des frémissements vers les coins, preuve manifeste qu'elle avait bon cœur, et qu'elle savait compatir aux douleurs et aux souffrances du prochain. Elle portait au bras un petit panier à ouvrage d'où elle tira des ciseaux, des bandes de toile et de la charpie.

Elle fendit avec une remarquable dextérité la manche d'Émile de bas en haut, et demeura stupéfaite en voyant qu'il avait le bras nu.

« Ah! oui, sa chemise! dit le charpentier, en pouffant de rire. Il en a fait de la corde pour attacher la sentinelle. Et à propos de corde et de sentinelle, qu'est devenu ce pauvre diable au milieu de la bagarre? Je l'avais oublié. »

Pendant que la femme du notaire pansait le bras d'Émile et rassurait l'oncle Placide, le charpentier courut à l'une des tourelles où le soldat, depuis le commencement de l'action, gisait immobile en proie à un effarement inexprimable.

« Rends-moi ma blouse, lui dit le charpentier, et il rentra en possession de sa blouse. Tu as soif, pauvre créature, je vois cela à la façon dont tu tournes les yeux et dont tu tires la langue. Attends. »

S'étant assuré qu'on n'avait plus besoin de la cruche, il commença par y boire une bonne gorgée, puis il y étancha à longs traits la soif de son prisonnier.

« Sais-tu le français, lui demanda-t-il.

— Ne me tuez pas, dit l'autre pour toute réponse.

— Pourquoi faire te tuerais-je? répondit le charpentier d'un ton méprisant. Te rends-tu prisonnier?

— Ne me tuez pas, » répondit encore une fois le soldat.

« C'est tout ce qu'il sait de français, pensa le brave charpentier, et moi je ne sais pas un mot d'allemand, il n'y a qu'une manière d'arranger cela. » Ayant défait le nœud qui liait les jambes, il soutint le pauvre diable qui trébuchait à chaque pas, et l'amena devant Émile.

Le pansement était terminé. Émile était parfaitement en état de soutenir une conversation. Ayant donc conféré en allemand avec le prisonnier, il dit en souriant à ses amis : « Ce pauvre soldat nous supplie de ne pas le livrer à ses compatriotes, parce qu'il dit qu'il serait aussitôt fusillé. Nous lui devons bien cette faveur pour le tour pendable que nous lui avons joué.

— Ça, c'est vrai, dit le charpentier en souriant.

— Il demande un sauf-conduit pour se rendre au Havre et de là en Amérique. Je crois que nous pourrons le lui obtenir.

— A-t-il de l'argent? » demanda l'oncle Placide.

Le prisonnier, interrogé par Émile, répondit qu'il n'avait pas d'argent.

« Émile, dit l'excellent oncle, puisque tu t'intéresses à lui, je payerai volontiers son passage. Est-ce qu'on ne pourrait pas lui délier les mains ?

— Assez causé, dit la femme du notaire, j'ordonne à mon malade de venir prendre du repos à la maison, s'il veut éviter la fièvre. Hélas ! mon Dieu, dit-elle en descendant l'escalier, dans quel état ils ont mis notre pauvre église, a-t-on jamais vu chose pareille !

— Ça fera du travail pour les maçons, dit philosophiquement le charpentier. Mon lieutenant, appuyez-vous sur mon épaule, vous me ferez grand plaisir ; » et il lui murmura dans l'oreille : « Chançard, va ! »

A suivre. J. Girardin.

UNE NOUVELLE EXPÉDITION POLAIRE

Jusqu'à ce jour, les expéditions polaires étaient rapides et brillantes comme des météores, mais elles ne laissaient derrière elles aucune trace permanente. Il en était des exploits des Parry, des Ross, des Franklin, des Hall et des Nares, comme de ceux des René Caillié, des Livingstone et des Cameron qui ne faisaient que parcourir les solitudes tropicales et n'ouvraient point de routes pour la civilisation des mystérieuses profondeurs du désert.

Deux idées sœurs ont jailli en même temps. Pendant que le roi des Belges organisait la Société internationale pour la colonisation de l'Afrique centrale, le capitaine Howgate, de l'armée des États-Unis, prenait l'initiative de l'établissement d'une colonie scientifique sur les bords de la baie de Lady Franklin, à proximité d'une mine de charbon d'excellente qualité, découverte providentiellement par les compagnons du capitaine Nares, presque au moment d'appareiller pour l'Angleterre.

Le capitaine Howgate s'est adressé au Congrès pour obtenir une portion des fonds nécessaires à cette grande entreprise, digne d'exciter la sympathie de toutes les nations civilisées et à laquelle toutes voudront apporter leur concours.

Le comité spécial a fait un rapport favorable qui allait être soumis à la Chambre des représentants, lorsque le président Hayes se vit obligé de proroger le Congrès afin de calmer l'agitation produite par son élection. Le départ de l'expédition fut donc forcément ajourné pendant une année entière.

Pour éviter que des délais si prolongés ne portassent préjudice à l'exécution de ses desseins, le capitaine Howgate a improvisé une souscription privée pour fréter immédiatement une expédition préliminaire, et l'expédier dès 1877 vers le Pôle.

Afin de diminuer les frais, le navire, qui se nomme la *Florence*, a été pris aussi petit que possible ; son tonnage n'est que de 56 tonneaux, mais les marins qui le montent ont été choisis avec un soin scrupuleux dans une élite de volontaires.

Le capitaine Howgate a mis à leur tête le brave Tyson, qui fut le capitaine du glaçon du *Polaris*, et dont les lecteurs du *Journal de la Jeunesse* connaissent les merveilleuses aventures.

Un de nos collaborateurs, M. W. de Fonvielle, doit accompagner l'expédition et nous en donnera une description détaillée.

Il faut que la *Florence* complète son chargement avec de l'huile, pour que son intrépide équipage puisse entretenir pendant cet hiver son foyer et sa lampe. C'est la mer qui doit lui donner le feu et la lumière. Une fois cette tâche essentielle accomplie, le capitaine Tyson doit se rendre à la côte du Groenland. Ses instructions lui enjoignent de faire fabriquer cet hiver, par les femmes des Esquimaux, les vêtements fourrés nécessaires aux colons de la baie de Lady Franklin. Il devra engager une douzaine de familles, acheter une centaine de chiens, une douzaine de traîneaux et se trouver à Disco au mois d'août 1878 avec son personnel et son matériel pour attendre l'arrivée de l'expédition définitive. Cette dernière aura quitté l'Amérique au mois de juillet.

COMMENT ON FAIT VIVRE LES PLANTES
DANS LES APPARTEMENTS[1]

VII

LES SERRES DE SALON ET LES FENÊTRES-SERRES

Reprenons nos causeries à propos des chères captives de nos demeures, et que mes charmantes lectrices me permettent de leur faire part d'un de mes chagrins : Henri IV voulait que la poule au pot fût le mets du dimanche chez chacun de ses sujets ; votre serviteur, lui, déplore la manie française de s'agglomérer par superposition et non par juxtaposition. Je m'explique. Dans notre pays de l'esprit par excellence, style consacré par la modestie universelle, nous faisons des stupidités avec un entêtement proverbial. Pourquoi entasser nos demeures les unes au-dessus des autres ? N'avons-nous donc absolument besoin que de lumière latérale. Pourquoi ne pas imiter nos voisins, cent fois plus pratiques que nous, les Anglais, qui placent leurs maisons les unes à côté des autres et conservent ainsi un petit coin de ciel pour chacun.

« Que me fait ce coin de ciel, répond le Français, paresseux à sa façon. J'ai beaucoup moins loin à courir pour les besoins indispensables de la vie ; quant à être éclairé de côté, on s'y habitue très-bien ! »

1. Suite. Voy. vol. V, page 302 ; vol. VI, pages 214 et 236 ; vol. VII, pages 42 et 366 ; vol. IX, page 86.

Soit; est-il bien certain que la fatigue extrême qui consiste à hisser son corps de tout son poids au moins deux ou trois fois par jour à un cinquième étage, soit sur cent vingt marches, n'équivaut pas à une marche horizontale cinq ou six fois plus longue?... Mais passons. C'est pour mes fleurs que je me plains. Comment voulez-vous que nous sachions, dans nos villes, ce que c'est qu'une *serre-salon*, ce délicieux appendice destiné aux fleurs, communiquant avec la pièce principale d'habitation et de réception, qui fait le bonheur des maisons anglaises? Où la mettre? Là-bas, ce luxe est usuel dans toutes les familles de fortunes moyennes; ici ce luxe ne peut être permis qu'aux grandes fortunes jouissant d'une habitation séparée; luxe princier chez nous! C'est qu'à la serre-salon, comme à toutes les serres, il faut un toit de verre, difficile sinon impossible à installer quand on a quatre étages au-dessus de soi; tout autant difficile, quand le jour et le soleil ne peuvent parvenir à la serre qu'au fond d'une cour qui ressemble à un puits.

Et cependant, quand on ne porte pas cinquante personnes sur sa tête, quand on jouit de son modeste coin de ciel, quand on a pu installer sa petite serre-salon, quelles jouissances charmantes! quel *buen retiro* chéri au milieu des froides journées d'hiver: quel abri embaumé contre le bruit et l'ennui de certaines conversations, au milieu des visites banales, des murmures de toute espèce! Quelles ressources pour les soirées, les dîners, les réunions grandes et petites! Comme c'est commode, avec quelques paravents de glaces sans tain, de se créer un petit coin de causerie, sans cesser d'être en vue, et au milieu, pour ainsi dire, de tout son monde.

Heureusement pour les amis des fleurs et, en même temps, du confortable, les tramways, en émiettant Paris autour de ses murailles, vont donner à chacun la facilité de jouir de son coin de ciel bleu et les serres-salons vont entrer dans les habitudes françaises. Dieu en soit loué!

Lorsque les Anglais, les Hollandais et les autres gens du Nord ne peuvent se donner le luxe d'une serre-salon, ils se rabattent sur les fenêtres-serres, et cette disposition est si commune que, aux environs des parcs, à Londres, on voit des rues entières dont tous les hôtels en sont munis sur la rue. Au lieu de se contenter de l'épaisseur du mur pour former l'espace compris entre la double fenêtre, comme, dans ce pays, on bâtit en briques et que les murs ont une épaisseur beaucoup plus faible que chez nous où les gros matériaux sont partout abondants, on prend, en dehors, une largeur plus grande, un mètre par exemple, et l'on soutient comme un balcon, sur des arceaux de fer, le plancher de cette petite construction.

On ferme le tout par un plan de verre incliné qui, chez les uns, monte jusqu'en haut de la fenêtre battante et, chez les autres, laisse un tiers environ de cette fenêtre en dehors, soit environ le dernier carreau. Il résulte de cette disposition qu'au lieu de se contenter d'une caisse de bois reposant sur l'épaisseur du mur, on peut adapter un gradin en fer à jour dans la petite serre et, dès lors, y placer des pots comme dans une serre ordinaire, tous au jour et dans de très-bonnes conditions de croissance. On utilise le dessous du gradin pour y placer certaines plantes délicates à sommeil hibernal, qui semblent dormir en ces moments et demandent beaucoup moins de jour que les plantes en végétation. Il va sans dire que la fenêtre intérieure peut s'ouvrir dans l'appartement quand la température est convenable et que, dès lors, on jouit non-seulement de la vue des fleurs et des feuillages, mais de l'odeur des fleurs aimées : c'est d'un effet charmant et, dans un salon dont toutes les fenêtres sont ainsi arrangées, on jouit d'un rideau de feuillage plus gai que toutes les tentures du monde qui, d'ailleurs, en forment l'encadrement.

Il va sans dire que l'orientation des fenêtres-serres dépend, non de la volonté de l'amateur, mais des dispositions mêmes de l'habitation : cette disposition influe beaucoup sur le choix des plantes possibles et même probables. Il faut savoir, en cela comme en beaucoup d'autres choses, faire contre fortune bon cœur.

En tous cas, il faudra se ménager un ou plusieurs abris contre les coups de soleil, par des stores extérieurs manœuvrés du dedans. Quelle que soit l'exposition, les plantes craignent l'excès du froid et du chaud, et, plus l'orientation est exposée, plus les plantes se montrent rustiques. Un coup de soleil inattendu et piquant — dans les saisons que nous appellerons *transitoires* — fait autant de dégât qu'une gelée imprévue.

Toutes les plantes de serre froide et, avec un peu de précautions et de soins, une bonne partie des végétaux des serres tempérées peuvent réussir aisément dans les fenêtres-serres. Nous sommes très-embarrassés de citer quelques noms; mais les plus connus donnent la mesure des autres. Il faut, en général, commencer par élever des fleurs rustiques, les plus délicates viennent ensuite.

Au nombre des premières, plaçons les *Bruyères du Cap*, les *Daphnés*, *Éricas*, *Cyclamens*, *Epacris*, *Primevères de la Chine*, *Mimosees*, *Camellias*, *Azalees*, etc.

Nous n'oublierons pas que les *Cactees*, comme les *Bruyeres* et les *Rosages*, sont une des plus belles spécialités de la culture d'agrément; quelques espèces rustiques souffrent même le plein air dans l'extrême midi de notre France, mais toutes les autres sont exotiques et demandent un abri pendant l'hiver pour donner leurs belles fleurs en abondance. Tout le monde connaît maintenant l'étonnante diversité de ces plantes, « et cependant il ne faut pas perdre de vue, dit Decaisne, que le groupe des Cactées est un de ceux où l'unité du plan de structure est le mieux dissimulée sous la variété des formes. Avec un

petit nombre d'éléments et sa puissance à les modifier, la nature varie les choses à l'infini ». Il y a donc là le sujet d'une collection des plus intéressantes : on pourra même, avec grand avantage, se servir des espèces grimpantes si belles et surtout plantées en pleine terre de la caisse, pour en garnir et festonner les côtés et le tour.

C'est une erreur *absolue* que de se figurer que les Cactées *aiment* les petits pots rouges lilliputiens dans lesquels les marchands de Paris les offrent aux acheteurs. C'est-à-dire qu'elles les *souffrent* ; c'est-à-dire qu'en choisissant des sommités fleurissantes, ces plantes sont si solides qu'elles se laissent torturer et fleurissent quand même : mais ce ne sont là que des tours de force et nous ne connaissons le plus souvent que l'état d'enfance de ces beaux végétaux. Il les faut mettre à leur aise pour juger la puissance de leur végétation et la profusion de fleurs splendides dont ils illuminent alors la serre de la fenêtre qu'ils encadrent !



Orchidée Odontoglossum. (P. 392, col. 1.)

Au printemps, on peut laisser tomber de la lumière solaire sur ces plantes : par conséquent, elles peupleront volontiers et avec grand avantage les ouvertures au midi. Il faut *arroser* en proportion de la chaleur croissante et de l'activité de la végétation. C'est encore une folie meurtrière que le dicton que l'on répète qu'il ne leur faut jamais d'eau. Pour les faire souffrir, non ; pour en connaître le vrai et complet développement, oui : peu à la fois, mais souvent. Il est essentiel en outre que, une fois les plantes entrées en végétation, la chaleur de + 26 à + 30 degrés se soutienne autant que possible égale.

Une fois les fleurs finies, moins de chaleur, moins d'eau, température plus faible, air abondant, sommeil en hiver sous les gradins. Avec cela on obtient des merveilles de floraison !

Puisque nous sommes en train de parler Cactées, complétons notre leçon par les moyens de les multiplier. En replantant des drageons, et ayant soin de les laisser un peu s'affamer, c'est-à-dire un peu se dessécher avant de les planter, on réussit toujours : mais la bouture est facile, et presque toujours employée. Laissez affamer beaucoup le morceau de rameau ou de feuille employé. Il ne faut jamais mettre en terre une bouture que quand la plaie en est desséchée. « On a vu plus d'une fois des tronçons de Cierges, dit Decaisne, laissés ainsi à la sécheresse pendant une année entière, conserver encore, au bout de ce temps, assez de vitalité pour reprendre et former une plante nouvelle. » On bouture ordinairement en juin.

On peut encore, — et ce n'est pas le moins joli moyen de se procurer des effets agréables, — greffer ces plantes les unes sur les autres. Par exemple, des Épiphylles à branches retombantes se

greffent très-bien sur les tiges dressées des *Pereskias*, des *Cierges;* des *Echinocactes* se mettent en l'air, ou portent d'autres espèces retombantes : toutes les fantaisies peuvent se donner carrière et, avec un peu de soin, on réussit toujours. Greffe en fente et couverture de mastic.

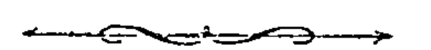
En même temps que les Cactées pour les serres-fenêtres du midi, on introduira quelques *Euphorbes* aux formes bizarres, et aux épines dont il faut toujours se garer, car elles sont souvent malsaines; puis des *Crassulacées* dont les fleurs sont charmantes, et enfin des *Ficoïdes*. Feuillage extraordinaire, fleurs brillantes, abondantes, continues, port de gazon plus ou moins élevé; pour la plupart, ce sont des bijoux dont il faut faire un important usage sur le sol de la caisse; plus on les mélangera, plus l'aspect sera gai, riche et joli.

C'est ici le moment de recommander d'abord presque toutes les Orchidées de serre froide, surtout les espèces épiphytes que l'on cultivera sur des écorces suspendues au haut et sur les côtés de la fenêtre. Nous pouvons citer en première ligne les *Phagus grandifolia, maculata* et *Wallichii;* les *Maxillaria punctata* et *tenuifolia;* des *Odontoglossum*, des *Oncidium;* des *Lycastes;* des *Cypripedium;* le *Zygopetalum Mac-Kayi;* des *Dendrobiums divers* et beaucoup d'autres.

Nous emprunterons encore à l'ouvrage de MM. Decaisne et Naudin les noms de quelques plantes de serre froide, moins vulgaires que les verveines, les cinéraires et les œillets, et doués de coloris curieux et imprévus. Le *Pterodiscus speciosa* est une Bignoniacée herbacée de l'Afrique australe, à fleurs en entonnoir du plus beau carmin; le *Capanea grandiflora*, Gesnériacée des Andes de la Nouvelle-Grenade, produit d'énormes corolles blanches tigrées de pourpre; le *Columnea aurantiaca*, du même pays, de longues corolles orangées; le *Lisianthus princeps*, Gentianée des hautes Andes de Colombie, porte des corolles de $0^m,15$ de long, jaune et carmin, à limbe vert veiné de jaune; le *L. pulcher* est aussi beau et rouge sang. Autre nuance : le *Cumingia trimaculata* est une Liliacée bulbeuse du Chili, dont les fleurs, d'un bleu intense, portent dans leur milieu trois taches de bleu foncé jusqu'au noir. Citons encore le *Cyrtanthus obliqua*, Amaryllidée du Cap, dont les longues corolles en entonnoir sont parfaitement tricolores.

Cette liste suffit pour la plupart des fenêtres-serres et peut suffire, à plus forte raison, pour un diminutif de cette disposition qui forme la fenêtre double et peut être adaptée et adoptée partout. A l'étranger, on trouve partout cette disposition un peu moins bonne que la précédente parce que les plantes touchent trop souvent au vitrage extérieur qui, refroidi, les gèle; mais avec du soin on peut éviter cet accident et retirer de la fenêtre double de nombreux services et de charmants effets.

H. DE LA BLANCHÈRE.



UNE AVENTURE DE CHASSE

Dans les sombres forêts de l'Amérique, la chasse est toujours remplie d'imprévus qui peuvent tourner parfois au tragique. Tel part pour chasser des oiseaux au brillant plumage et se trouve avoir à défendre sa vie contre le cougar ou le terrible ours gris. Ces aventures ne se dénouent pas d'une façon aussi satisfaisante que celle que nous extrayons du charmant récit d'une excursion de quatre mois en Floride, publié dans le *Tour du Monde* par un voyageur regretté, M. Poussielgue.

« Il y a cinq milles environ de Jacksonville à la scierie West. L'hôtelier m'a loué un petit cheval du pays pour faire cette promenade. Je partis, décidé à flâner en route, emportant mon album et mon fusil. Coiffé de mon plus beau panama, chaussé de longues guêtres avec des éperons mexicains, j'avais revêtu un costume en toile d'une entière blancheur.

» A moitié chemin, j'entrai dans une case où, moyennant quelques sous, on me servit des patates cuites sous la cendre et un melon musqué.

» Comme j'allais remonter à cheval, j'aperçus sur une haie voisine une paire d'orioles [1], dont le mâle était revêtu d'un splendide plumage or et pourpre. Cet oiseau manquait à ma collection. Je laissai mon cheval devant la case et je m'élançai à la poursuite de l'oriole. Mais celui-ci me laissait approcher presque jusqu'à portée, et quand j'allais le tirer, il plongeait derrière les haies et les buissons, et allait se percher cent pas plus loin, en ayant soin de se laisser toujours voir pour m'amorcer.

» Je m'acharnai à sa poursuite par-dessus les barrières et les fossés, sans souci des épines et de la boue qui souillait mon costume immaculé.

» L'oriole s'était blotti au milieu d'un cèdre de Virginie, planté dans un enclos entouré de palissades : j'écartai une planche et j'entrai.

» Je m'avançai le fusil en joue, décrivant autour de l'arbre des cercles concentriques, et prêt à tirer aussitôt que le moindre mouvement me décélerait la position de l'oiseau : soudain je sentis une haleine chaude et humide frapper ma nuque et mon cou; une odeur forte et nauséabonde me monta au cerveau et un poids énorme pesa sur mes épaules.

» Je fis un saut en avant et me retournai brusquement.

» Un grand ours était là, dressé contre moi qu'il dépassait de toute la tête, les bras tendus pour m'étreindre et la gueule ouverte pour me déchirer!

» Je crois être aussi brave qu'un autre, mais j'avoue que j'ai eu une peur affreuse! Mon fusil m'échappa des mains, je pensai me laisser choir moi-même, et pendant quelques instants je tremblai de tous mes membres.

1. Sorte de loriot, *Oriolus tricolor*.



Mon fusil m'échappa des mains. (P. 392, col. 2).

» L'ours aurait eu bon marché de moi en ce moment, s'il avait voulu m'attaquer; mais la pauvre bête n'en avait ni le moyen ni l'envie ; il avait un collier au cou et était attaché par une forte chaîne. C'était un animal appartenant à un montreur de bêtes, qui le faisait battre avec des chiens pour le plaisir des curieux. Dans l'enclos se trouvait sa cabane en planches que je n'avais pas remarquée en entrant.

» Le compère semblait enchanté de la belle frayeur qu'il m'avait faite et me regardait d'un air méprisant : la colère me saisit, je tombai dessus à coups de pied et à coups de poing, et je le reconduisis à sa cabane où il rentra en grognant.

» Pendant ce temps, l'oriole s'était envolé, et je rentrai à la case avec un habit taché et déchiré : voilà tout ce que j'avais gagné à mon équipée.

» J'ai déjà couru bien des dangers : jamais je n'ai éprouvé une terreur semblable à celle que m'a causée cet animal. »

Le péril qui vous surprend à l'improviste et qu'il est impossible de prévoir, est celui qui ébranle le plus les nerfs. L'homme est brave plutôt par réflexion que par tempérament.

Ét. Leroux.

PARIS

Paris apparaît, comme l'Enfer du Dante, enfermé dans sept cercles comparables aux sept enceintes du Styx.

Le premier se compose des villes groupées autour de lui comme une ceinture flottante : Saint-Germain, Sèvres, Saint-Cloud, Versailles, Saint-Ouen, Saint-Denis, etc.

Le deuxième, comme une matrone sévère et vigilante préposée à sa garde, se compose du cordon des forts détachés qui le dominent et observent l'horizon.

Le troisième est l'enceinte continue qui l'emprisonne dans un corset de pierre.

Le quatrième est la ceinture funèbre des cimetières où dorment ses enfants morts.

Le cinquième se compose d'une série de petites villes, satellites trop rapprochés, qui sont absorbés aujourd'hui et emportés dans sa gravitation.

Le sixième est la ceinture de fer qui relie toutes les gares, dont les fils télégraphiques et les rails correspondent aux extrémités du globe.

Enfin, le septième cercle est formé par les faubourgs, qui avertissent l'étranger que si le luxe et le plaisir ont leurs temples, le travail a ses arsenaux.

Ce cercle franchi, on est au cœur de Paris, la grande ville, la capitale de l'univers.

Il y a des voyageurs qui ont fait le tour du monde, et quand on leur demande d'en parler, ils trouvent à peine quelques mots à répondre. Ils ont vu des mers, des horizons et des pays défiler devant eux, et ils n'ont gardé qu'un souvenir confus des climats froids ou chauds, de quelques grandes villes, de certains détails de costume ou de cuisine.

D'autres passent quelques semaines dans un village, où ils découvrent un monde inconnu.

Tel est Paris pour ceux qui l'explorent. Bien des gens l'habitent toute leur vie sans en connaître autre chose que son enveloppe extérieure ; d'autres en surprennent le mystérieux mécanisme.

Au premier abord, Paris apparaît réellement comme un effrayant et insoluble problème.

Ces deux millions d'êtres, qui bourdonnent dans les alvéoles de quarante mille ruches, circulent dans ses quatre mille rues, cette ville dont chaque pierre a son histoire, semble une horloge immense dont personne ne connaîtra jamais les innombrables rouages.

Paris n'est point un problème si étrange, un labyrinthe si inextricable, un Protée si insaisissable, un casse-tête chinois si compliqué. On peut connaître Paris comme un provincial sa petite ville et un paysan son village.

Qu'est-ce que Paris ?

C'est une ville qui a environ trois lieues de diamètre, soit neuf lieues de circonférence.

On peut en faire le tour à pied dans une journée, et la traverser en moins de deux heures.

Paris est une ville plus grande que les autres, où les rues sont plus longues, les maisons plus belles, plus vastes et plus élevées ; mais enfin, ce sont des rues, des maisons, et pas autre chose.

On y retrouve les mêmes éléments que ceux d'une ville secondaire, dans une proportion plus considérable, comme le rapport d'une rivière à un fleuve, d'un régiment à une armée.

Mais la réelle supériorité de Paris, sa supériorité incontestable est dans le génie de ses habitants.

Il n'y a pas de Parisiens à Paris. La race indigène s'y éteindrait bientôt si la province ne lui infusait chaque jour un flot de sang pur et vermeil. La France est comme une jatte de lait dont Paris prend la crême.

Paris se divise naturellement en deux grandes zones séparées par la Seine.

Les habitants de la rive gauche, qui ont à passer les ponts, disent : « *Je vais à Paris.* »

Les habitants de la rive droite ont une autre formule. Ils disent : « *Je vais de l'autre côté de l'eau,* » comme un marin qui s'embarque au Havre dit, en parlant de l'Amérique : « Nous faisons la traversée. »

Voilà les deux grands hémisphères parisiens.

Est-ce un corps homogène, où la vie circule également dans toutes les veines ? Non.

Paris est une grande ville, composée de trente ou quarante petites villes à côté les unes des autres, qui se touchent, si étroitement liées et réunies, qu'on ne pourrait dire où sont leurs limites, leurs frontières, leur ligne de démarcation, où elles com-

mencent et où elles finissent, pourquoi elles sont là et non ailleurs, et surtout par quelle répulsion mystérieuse elles n'ont entre elles aucune affinité. Il suffira d'en citer deux mitoyennes : le Faubourg Saint-Germain et le Quartier Latin.

Dans toutes ces petites villes si diverses, rien n'est commun, ni le costume, ni les mœurs, ni les usages, ni les croyances, ni même le langage.

Chaque ville, et, dans chaque ville, chaque corporation, chaque groupe a son langage spécial, incompréhensible pour ceux qui ne sont pas initiés.

La Bourse, *la Banque*, voilà la ville capitale du peuple des affaires.

Montmartre est peuplé d'une colonie d'artistes.

Batignolles est l'asile des petits rentiers paisibles et des employés.

Les Ternes ont une physionomie plus ouverte.

Passy, *Auteuil* et *Boulogne* sont semés de villas, de maisons de ville et de campagne à la fois.

L'Hôtel de Ville est le centre municipal des troupes. La capitale des cercles militaires est aux *Invalides* et à l'*Ecole Militaire*. Le *Panthéon* et *Saint-Sulpice* sont le centre des cercles religieux; l'*Odéon* et le quartier *Saint-Michel* le centre des cercles universitaires, des libraires, des imprimeurs, la capitale de la France littéraire.

A *Grenelle*, *Vaugirard* et *Montrouge*, au quartier *Mouffetard* sont les exilés des Sept châteaux de Bohême.

Le *Marais* est le faubourg Saint-Germain de la bourgeoisie.

Bercy pour les liquides, et *les Halles* centrales pour les solides, forment le centre des cercles alimentaires.

Enfin, c'est *Charenton*, *Charonne*, *Ménilmontant*, *Belleville* et les *Buttes-Chaumont*, *La Villette* et *La Chapelle*. Là sont les fous et les prisonniers, là fument les usines et les grandes fournaises. Ce cercle parcouru, on se retrouve à Montmartre.

Pour l'observateur, la physionomie de chaque ville, de chaque quartier, de chaque rue, de chaque maison, demande une étude spéciale.

Un ministère, un grand établissement quelconque constituent une ville à part, comme la population d'un couvent, d'une école ou d'un vaisseau.

Ce qui relie toutes ces innombrables tribus entre elles, c'est le grand moteur général de la vie matérielle, le commerce; elles sont reliées par le grand moteur intellectuel, la littérature. Hier encore, c'était une place de guerre unie par un mot : *la Patrie*.

C'est Paris, que ses ennemis appellent la Babylone moderne, ses envieux la gare de l'Univers, et les poètes la Grande Ville.

L'histoire de Paris, c'est l'histoire de la civilisation: Paris est l'Arche de l'humanité.

CHARLES JOLIET.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XXI

Un espion dans la Tour-Montluc. — Sir Richard Carroll se retire en prononçant des paroles inquiétantes.

« Charlot, en arrivant, reprit M. de Kildare, me secoua fortement la main à la mode d'Amérique et me dit :

» Ah! Donald! Mon bon ami Donald! Qu'il me tardait de vous voir! J'ai tant de choses à vous raconter. C'est que, voyez-vous, il est arrivé bien du nouveau en votre absence! Nous avons reçu un ami que nous ne connaissions pas et qui est le cousin de Lucy. »

» Puis, apercevant sir Carroll qui se tenait un peu à l'écart et le reconnaissant, il ajouta :

« Eh! le voilà! sir Richard Carroll, avancez donc. On croirait que vous vous cachez! Vous êtes trop timide! On vous attend là-haut pour souper. Avez-vous fait bonne chasse et bonne pêche, Donald? »

» Je lui montrai quelques canards sauvages que j'avais tués sur le lac et qu'un Algonquin portait sur son dos.

» L'enfant reprit :

« Sir Carroll nous apporte une bonne nouvelle. La trêve est conclue. La paix le sera bientôt. Mon père et mon frère vont revenir et Lucy se mariera avant quinze jours. Elle fait la modeste, Lucy, mais au fond ça lui fait beaucoup de plaisir, et à ma mère aussi, et à moi aussi, et à ma sœur Athénaïs aussi. Nous danserons pendant trois semaines. J'ai déjà invité plus de trois cents Algonquins avec leurs Algonquines, et je compte que nous aurons des Iroquois, des Hurons... Si c'est nécessaire, j'irai jusqu'au fond de l'Amérique du Sud chercher des Patagons. »

» Nous en étions là des projets de Charlot lorsque nous arrivâmes devant le château de la Tour-Montluc qui est situé, je crois vous l'avoir dit, d'un côté sur une haute falaise de granit perpendiculaire qui domine le lac Érié, et qui, de l'autre, domine la plaine en pente douce sur un espace d'un quart de lieue.

» Le pont-levis s'abaissa pour nous recevoir, comme en temps de guerre, et sir Richard Carroll parut surpris de ce déploiement de surveillance et en fit la remarque tout haut.

» Alors le vieux Carrégaray qui était là, l'épée à la main, le pistolet à la ceinture, pour nous recevoir, répliqua sans être interrogé :

« Monsieur l'Anglais, tant que M. le baron de Montluc ou son fils ne sera pas dans l'île, tant que M. le comte de Kildare sera à la chasse ou à la pêche, moi qui tiens leur place ici, je ne laisserai

1. Suite. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267, 282, 298, 315, 330, 347, 362 et 379.

entrer personne sans lui demander son nom, ses armes et son passeport... Et si quelqu'un n'est pas content.... »

» Sir Carroll, voyant que le vieux Basque allait se fâcher, répondit :

» Je suis très-content.

— Allons! Tant mieux! répliqua Carrégaray, parce que si c'était le contraire, ça serait encore la même chose. Il faudrait en passer par là. »

» Le vieux Basque, évidemment, n'était pas plus satisfait que Buffalo de la visite de l'Anglais. Il s'attendait à quelque trahison.

» Pour calmer sa mauvaise humeur, je fis signe à sir Carroll d'entrer sans moi, et tirant Carrégaray à part, je lui dis :

» Qu'est-ce qui s'est passé ce soir?

— Presque rien. Nous avons tué un Anglais; voilà tout.

— Mais vous avez l'air de mauvaise humeur, Carrégaray?

— Ah! voilà! ce n'est pas pour l'Anglais que nous avons tué. Pourquoi venait-il sans permission chez nous en temps de guerre?

— Eh bien?

— C'est pour celui que nous avons reçu.

— Alors, il ne fallait pas le recevoir!

— C'est vrai, mylord. Mais comme il se présentait avec un drapeau de parlementaire et faisait signe de toutes ses forces qu'il venait en ami, nous n'avons pas pu nous en empêcher. Il criait : « Grande nouvelle! la paix! la paix! » et ne ripostait pas à mon coup de fusil. Alors, Mme de Montluc, qui est bonne comme le bon pain, a dit :

« Ne tirez pas, Carrégaray! »

» J'ai dit alors :

» Mais, madame, en l'absence de M. de Kildare, c'est moi qui réponds de vous, et que dirait M. le baron s'il apprenait qu'en temps de guerre les Anglais ont pu visiter son île? »

» Elle a répliqué :

« Carrégaray, ce n'est pas à vous de répondre. C'est à moi.

« Vous savez, monsieur de Kildare, Mme la baronne a une autorité... Enfin, j'ai obtenu d'envoyer deux de mes fils à la rencontre de l'Anglais qui leur a montré ses passeports. C'est bien inutile. Les pauvres garçons n'ont pas eu le temps d'apprendre à lire, non plus que moi.

» L'aîné, pourtant, qui n'est pas bête, je m'en vante, a demandé les papiers de l'Anglais, et les a gardés dans sa poche pour les montrer à Mme de Montluc qui est une savante, et qui a dit que sir Carroll était bien en règle, qu'il y avait trêve, que M. le comte de Frontenac, gouverneur de Québec, avait consenti, qu'il avait mis son nom sur le papier et aussi sa griffe, enfin, toutes les herbes de la Saint-Jean. Alors j'ai laissé entrer l'Anglais avec sa suite et ses domestiques. Mais j'ai pris leurs carabines et leurs pistolets, par précaution, car on ne sait pas ce qui peut arriver.

— Quelle raison avez-vous de vous défier, Carrégaray, puisque leurs papiers sont en règle?

— Ah! voilà!... Ils sont plus de vingt et leurs figures ne me reviennent pas... Une surtout!

— Laquelle?

— Regardez, mylord! »

» A ce moment venait vers nous un homme à mine basse qui portait une longue perruque et qui marchait d'un air distrait, tournant la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, comme s'il avait compté les pierres des murs ou estimé le prix que valait le château de la Tour-Montluc pour l'acheter.

Il nous tourna le dos. (P. 396, col. 2.)

» En le voyant, je fus très-étonné. Je l'avais vu quelque part, mais je ne savais pas où. Cependant je croyais le reconnaître.

» Lui-même, quand il vit que je le regardais avec attention et que Carrégaray le désignait du doigt, me reconnut sans doute, et nous tourna le dos.

» Je demandai au vieux Basque :

« Quel est celui-là?

— C'est le majordome de sir Carroll, à ce qu'ils racontent du moins tous les deux, car pour moi, je ne me fie ni au gouverneur, ni au majordome. Celui-ci surtout a une figure à claques. »

» Ce mot et la perruque m'ouvrirent les yeux. Je me souvins. C'était l'allemand Kronmark que notre ami Pied-de-Cerf, l'Algonquin, avait si joliment scalpé dans le fort de Catarocouy.

» Je dis alors à Carrégaray :

« Veille sur celui-là. C'est un espion. »

» Le vieux Basque demanda :

« Vous en êtes sûr, mylord. »

— Très-sûr. »

» Et je lui racontai l'histoire de Kronmark.

» Carrégaray réfléchit une minute et dit :

« Si c'est un espion, il n'y a plus qu'une chose à faire.

— Laquelle ?

— Le jeter à l'eau avec une pierre au cou. »

« C'était bien mon avis. Cependant, si Carroll était venu sur la foi des traités, c'était bien dur de noyer son majordome comme un chien galeux.

» Je retins donc le courage de Carrégaray et je me contentai de l'exhorter à faire bonne garde.

« Oh ! pour ça, mylord !... Moi et Buffalo, nous ne dormons chacun que d'un œil ; si l'Allemand, le Kronmark, le gueux, veut nous faire un mauvais tour, je l'enverrai en enfer dans l'espace d'une minute. »

» Et il l'aurait fait comme il le disait, le vieux Basque, car il avait l'esprit prompt et la main plus prompte encore malgré son âge ; et quant aux scrupules, il en avait certainement, mais non à l'égard des espions et des traîtres, comme il le disait lui-même.



Vous vous repentirez de cette parole. (P. 398, col. 2.)

» L'ayant averti de faire bonne garde, j'entrai dans la grande salle du château, où le souper était préparé.

» Mme de Montluc et Mlle Athénaïs nous attendaient avec miss Lucy.

» L'Anglais Carroll leur tenait compagnie. Charlot s'agitait, ayant à toute heure beaucoup d'appétit, comme disait son père, et principalement ce jour-là et à cette heure-là, car l'arrivée des Anglais et les petits événements de la soirée avaient retardé le souper.

» Ce qui le retarda encore davantage, ce fut l'absence du Père Fleury qui, venu en même temps que moi, mais par un autre chemin, ne se pressait pas de quitter sa chambre.

» On alla le chercher plusieurs fois. Il ne répondit rien, sinon qu'il allait descendre et qu'il cherchait quelque chose.

» Comme personne, à l'exception du vieux baron de Montluc, n'était plus respecté dans la maison et dans tout le Canada, on l'attendit patiemment, car le vieux prêtre devait avoir des raisons inconnues mais puissantes de ne pas se hâter davantage, d'autant mieux (et j'en ai fait la remarque plus tard) qu'il avait évité, en débarquant, de rencontrer sir Carroll.

» Cependant il descendit de sa chambre, mais le dernier de tous, et tenant à la main une sorte de sac ou de dossier qui contenait des papiers de toute sorte, mais dont on avait peine à deviner l'espèce et la nature.

» Mme de Montluc alla au-devant de lui avec sa grâce et sa majesté ordinaires et lui présenta sir Carroll.

» Celui-ci salua respectueusement le Père Fleury et lui dit qu'il était trop heureux de faire connaissance avec un homme dont la réputation de science et de sainteté était faite depuis si longtemps dans la Nouvelle-France et jusque dans les colonies anglaises.

» Le vieux prêtre le regarda de ses yeux doux et pénétrants quoique à demi voilés par l'âge et répliqua :

« Moi aussi, j'ai l'honneur de connaître à peu près Votre Excellence, sir Carroll, car dans ma jeunesse j'ai connu très-intimement sir Edward Carroll, de Carroll-Castle, en Irlande, votre grand-père. C'était un zélé-catholique, monsieur, et un martyr qui a versé son sang pour la foi de ses ancêtres. »

» Sir Carroll se mordit les lèvres en entendant ce compliment.

: Cependant on se mit à table.

» On garda le silence pendant la première partie du souper, car d'abord presque tous les convives avaient bon appétit, et de plus, on attendait avec curiosité que sir Carroll expliquât le motif de son singulier voyage.

» Au fond, tout le monde était gêné. La défiance du vieux Buffalo et du Père Fleury m'avait gagné moi-même. Quoique la trêve conclue m'eût été prouvée par un papier et des signatures authentiques, je commençais à craindre quelque piége.

» Enfin on se leva de table, on s'assit sur le balcon qui dominait la falaise et le lac Erié, et Son Excellence le gouverneur du Massachussets n'ayant plus pour l'écouter que la famille de Montluc, le Père Fleury et moi, raconta ce qu'il m'avait déjà dit et ajouta qu'il venait chercher miss Lucy pour la ramener à Boston, lui rendre l'héritage de son père, et, s'il plaisait à la demoiselle, l'épouser.

» Bien entendu, l'un n'allait pas sans l'autre, car, ainsi qu'il eut la précaution de le répéter plusieurs fois, si sa conscience l'obligeait à restituer, son intérêt l'invitait à garder, et il gardait le juste milieu entre son devoir et son intérêt.

» Mme de Montluc et Mlle Athénaïs ne disaient rien. Miss Lucy écoutait attentivement.

» A la fin, elle rompit le silence et demanda :

« Sir Richard Carroll, vous êtes mon cousin?

— Oui, miss Lucy.

— Et vous ne restituerez qu'en m'épousant, c'est-à-dire en gardant tout?... »

» L'Anglais parut embarrassé.

« Votre silence est une réponse, dit-elle. Gardez tout. Je reste ici. »

» A ces mots Athénaïs l'embrassa en s'écriant :

« Ne t'inquiète pas. Mon frère te rendra cent fois davantage. »

» Le Père Fleury éleva la voix et ajouta :

« Sir Richard Carroll, je connais votre histoire aussi bien que vous-même. Ce n'est pas pour restituer, même à demi, les biens de miss Lucy que vous êtes venu, c'est parce que vous savez qu'un oncle, indigné de la voir dépouillée de tout par des lois abominables, lui a légué d'immenses propriétés dans le comté de Kent, en Angleterre, et qu'elle n'en doit entrer en possession que le jour de son mariage. Ce n'est pas la fortune dont vous jouissez déjà qui vous attire ici ; c'est l'autre, celle que vous ne pouvez pas enlever à Lucy excepté en l'épousant. »

» Cette révélation inattendue fit rougir l'Anglais.

« Comment le savez-vous? » demanda-t-il.

« Le Père Fleury se mit à rire et répondit :

« Est-ce que nous ne savons pas tout?

— Puisque vous savez tout, répliqua sir Carroll, je n'ai plus qu'à vous faire mes adieux... Lucy, vous voyez ce que je vous offre : une fortune immense composée de deux héritages. Je suis gouverneur du Massachussets, ce qui est une vice-royauté en Amérique.

— Monsieur, dit miss Lucy en le reconduisant avec nous tous jusqu'au bateau qui l'avait amené, j'ai bien l'honneur de vous saluer.... S'il vous plaît de me rendre la fortune de mon père, je l'accepterai avec joie. S'il ne vous plaît pas, je chargerai M. de Montluc, mon futur mari, de la reprendre. »

» Alors sir Richard Carroll fit signe à ses bateliers de ramer, et dit :

« Miss Lucy, vous vous repentirez de cette parole imprudente ! »

« Tout le monde lui cria :

« Bon voyage ! »

» Au moment où le bateau prenait le large, je vis avec étonnement à l'arrière une figure étrange, le menton et presque le nez enveloppés d'une cravate de laine rouge, le front et les yeux couverts d'une perruque épaisse et semblable à celle des paillasses de la foire. Sur cet ensemble était posé un chapeau qui tenait le milieu entre celui d'un officier et celui d'un laquais.

» Il me sembla que j'avais vu cette figure quelque part. Mais où?

» Tout à coup le vieux Buffalo me toucha le coude et dit :

« Trahison ! trahison ! »

» Et notre ami Pied-de-Cerf, l'Algonquin, qui était à côté de lui, ajouta :

« Monsieur de Kildare, n'avez-vous pas reconnu l'homme à la perruque? Je l'ai bien reconnu, moi! C'est Kronmark!

— Kronmark?

— Cet espion allemand que j'ai scalpé au fort Catarocouy? »

» Je lui dis que je me souvenais aussi et que je l'avais déjà reconnu.

» Buffalo reprit :

« Cet homme a rôdé toute la soirée. Questionneur, le visage pâle. Mauvais signe. Qui ne questionne jamais, attend qu'on lui dise tout.

— Mais qu'est-ce qu'il a demandé, Buffalo?

— Où était trésor?

— Quel trésor?

— Trésor de Montluc, pris sur Espagnols il y a

quarante ans par le Grand Ours noir. Caché ici ou ailleurs. Personne ne sait, excepté le vieux Montluc et son fils, et moi, vieux Buffalo! Quand serons morts tous trois, trésor perdu pour tout le monde. »

» Quant au Père Fleury, il n'ajouta rien, si ce n'est :

« Soyez vigilant, Monsieur de Kildare. Je sens qu'un grand danger nous menace tous. Peut-être avez-vous eu tort de laisser partir sir Richard Carroll. »

A suivre. ALFRED ASSOLLANT.



LES PIERRES QUI TOMBENT DU CIEL

Il n'est pas rare d'apercevoir, durant les belles nuits d'été, des globes de feu, de couleur et de grosseur variables, courant dans le ciel et faisant tout à coup explosion. Ce ne sont pas des étoiles filantes, mais des *bolides*, qui se distinguent des étoiles filantes en ce qu'ils sont plus gros et en ce que leur disparition est accompagnée d'une détonation parfois très-violente. Le mot bolide vient du grec (*bolis*) et signifie *trait*.

Ces bolides se meuvent avec des vitesses considérables. Ainsi, tandis que nos meilleures locomotives parcourent 30 mètres par seconde, tandis qu'un boulet de canon parcourt de 300 à 400 mètres par seconde, les bolides parcourent dans le même temps 30 000 mètres environ.

En traversant notre atmosphère, le bolide, dont l'éclat est parfois comparable à celui de la lune en son plein, laisse derrière lui un sillon lumineux qui persiste pendant quelques minutes et parfois pendant plusieurs heures. Puis une détonation se fait entendre, détonation qui nous paraît plus ou moins intense, mais qui, dans tous les cas, du moment où elle arrive jusqu'à nous, doit être considérable, car elle se produit dans des régions où l'air est très-rare et par conséquent mauvais propagateur du son. Cette détonation doit être plus intense que les plus forts bruits que nous percevons sur la terre. En même temps le bolide éclate en fragments qui tombent sur la terre et que nous connaissons sous les noms d'*aérolithes* (nom dérivé de deux mots grecs *aer*, air et *litos*, pierre) ou de *meteorites* (du grec *meteoros* qui veut dire : élevé dans l'air).

Ce phénomène était connu de toute antiquité. Nous vous avons dit, dans notre causerie sur le mois d'Avril, que les Grecs adoraient la déesse Cybèle et qu'ils la représentaient sous la forme d'une pierre noire, tombée, disait-on, du ciel. En Syrie, le Soleil était adoré sous la forme d'une pierre à laquelle on attribuait aussi la même origine.

Nous vous avons dit encore qu'à Rome, sous le règne de Numa, une pierre en forme de bouclier était tombée du ciel et que les augures avaient annoncé que le destin de la ville naissante était lié à la conservation de ce bouclier céleste. Numa fit exécuter par un ouvrier habile onze boucliers absolument semblables à celui-là, afin de déjouer les mauvais desseins de ceux qui tenteraient de s'en emparer. Ces boucliers, appelés *anciles*, étaient déposés dans le temple de Mars sous la garde de douze prêtres appelés *saliens* (de *salire*, sauter), parce que chaque année, au mois de Mars, ils parcouraient la ville, munis des boucliers sacrés, en sautant et dansant.

Les Musulmans donnent le nom de *Caaba* à une pierre sacrée qui est conservée dans une petite chapelle bâtie au milieu de la cour de la grande mosquée de la Mecque ; par extension on donne le nom de Çaaba à la chapelle elle-même. « Cette célèbre pierre est noire et sa surface est usée par les baisers de plusieurs millions de pèlerins, car Mahomet a imposé à tous ses sectateurs l'obligation de visiter au moins une fois dans leur vie la sainte pierre. » Bien que les Musulmans prétendent que cette pierre fut apportée par l'ange Gabriel, il est probable que ce fut simplement un aérolithe.

Ces pierres tombées du ciel, actuellement en nombre considérable, sont d'ailleurs très-différentes les unes des autres quant à leur forme, leur composition, leur poids. Quelques-uns de ces fragments pèsent à peine quelques grammes, d'autres pèsent plusieurs milliers de kilogrammes. On peut voir dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle, à Paris, une météorite trouvée en 1828 dans les Alpes-Maritimes ; c'est un bloc de fer pur qui pèse 625 kilogrammes. On a trouvé en Sibérie, en 1776, une météorite connue sous le nom de *fer de Pallas* et qui pèse 700 kilogrammes. Ces deux météorites sont en fer presque pur. En 1864, il est tombé à Orgueil, près de Montauban, un fragment de météorite pesant 1130 grammes, et exclusivement charbonneuse. Enfin, un Suédois, M. Nordenskiold, a découvert, il y a sept ans, dans le Groënland, une météorite formée de fer métallique et qui pèse *vingt mille kilogrammes*.

Sans doute, les météorites dont je viens de vous parler ont été trouvées longtemps peut-être après leur chute ; mais il en est un grand nombre que, dans ces derniers temps, pour ne parler que des faits récents, l'on a vues tomber. Je choisis, parmi mille relations du même genre, la suivante : « Le 9 juin 1866, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, à Kniahynia, en Hongrie, les habitants aperçurent un bolide

qui fit rapidement explosion. Le bruit est comparable à la décharge simultanée *d'une centaine de canons*. Deux ou trois minutes après l'explosion, on entendit un bruit semblable à celui que causeraient une multitude de pierres s'entre-choquant; puis une chute de pierres eut lieu. Toutes ces pierres qui furent ramassées étaient encore *chaudes* au toucher plusieurs heures et même plusieurs jours après la chute, et sentaient le soufre. »

Mais d'où viennent ces météorites? Du ciel, répondaient sans hésiter les anciens; du ciel, disaient les Grecs, qui nous envoie de cette façon des portraits de Cybèle afin que nous puissions les adorer; du ciel, disent encore aujourd'hui les Arabes, d'où elles sont lancées contre les tribus insubordonnées, et leurs marabouts les portent comme de précieux amulettes qui ont le privilége d'écarter les influences des divinités infernales.



Météorite de 20 000 kilogrammes trouvée par M. Nordenskiold dans le Groënland.

Il n'y a pas un siècle, les savants étaient encore fort divisés sur la question de l'origine des météorites. Les uns prétendaient que ces pierres accompagnaient les chutes de foudre et on les appelait *pierres de tonnerre*; d'autres affirmaient qu'elles étaient lancées des volcans de la lune; d'autres enfin les croyaient détachées du sommet des montagnes par l'action des trombes et des ouragans. Nous savons aujourd'hui que ces pierres nous arrivent des espaces célestes et l'on admet que ce sont les débris d'une ancienne planète qui, dans la suite des âges, s'est fendue et désagrégée. Toutes les planètes auront vraisemblablement le même sort et notre terre elle-même, suffisamment refroidie un jour, laissera tomber sur d'autres planètes des fragments de sa masse.

Mais alors, s'il est vrai que ces météorites appartiennent à une planète refroidie, vous comprenez combien il est intéressant de les examiner afin de rechercher si nous ne découvririons pas un corps dont la présence n'ait pas encore été reconnue sur notre globe. Des analyses nombreuses ont été faites; on a signalé dans ces aérolithes : du soufre, du phosphore, du charbon, du cuivre, de l'aluminium, du fer surtout, mais on n'a jamais jusqu'ici observé de corps nouveau. Ces recherches montrent donc que les différents astres ont une même composition chimique; déjà l'étude du soleil avait conduit à la même conséquence. Si donc les météorites ont perdu leur caractère mystérieux et poétique, elles nous ont conduits à des résultats dont la grandeur ne vous échappe pas. Au surplus vous observerez la différence considérable qui sépare notre siècle scientifique des époques passées. Ces pierres, que la superstition grecque et romaine divinisait, ne sont plus pour nous que des échantillons de valeur. On les adorait à Rome et à Athènes : on les collectionne à Paris.

P. S. — Au moment où j'écris ces lignes, on annonce la découverte, à Santa-Catharina (Brésil), d'une météorite pesant *vingt-cinq mille kilogrammes*, enfouie à une profondeur de 0m,40. La composition chimique de cette masse métallique, formée principalement de fer et de nickel, est tellement différente de celle des roches du pays, que son origine extra-terrestre n'est pas douteuse. Par son poids, le fer nickelé de Santa-Catharina occupe l'un des premiers rangs parmi les masses de fer météorique connues.

ALBERT LÉVY.



Monsieur l'oncle du jeune homme, je vous présente ces messieurs. (P. 403, col. 1.)

LE NEVEU DE L'ONCLE PLACIDE[1]

PREMIÈRE PARTIE

A LA RECHERCHE DE L'HÉRITIER

XXX

Une bonne garde-malade. — L'oncle et le neveu. — Révélation importante. — L'oncle Placide et son neveu vont s'embarquer pour l'Amérique.

Le héros du jour, le « chançard », comme l'appelle familièrement le charpentier, se dorlote dans un bon lit, où la femme du notaire l'a bordé de ses propres mains, avec un soin maternel. Les rideaux sont tirés; un bon petit feu brûle dans la cheminée, et par moments éclaire deux petites bouillottes, au ventre rebondi, qui se chauffent tranquillement et échangent de temps à autre quelques discrètes confidences. La bonne garde-malade, assise dans un vieux fauteuil, regarde le feu d'un air rêveur, et de temps à autre se lève sans bruit et va voir où en est son malade.

Le silence est complet, car la femme du notaire a eu soin d'arrêter le balancier de la petite pendule, dont le battement monotone aurait pu irriter les nerfs du blessé; on n'entend que le murmure des deux bouillottes, et s'il est sur la terre un bruit qui puisse porter au sommeil, c'est justement celui-là.

Le blessé commence par dormir d'un sommeil d'enfant; seulement, malgré tant de soins et de précautions, il commence bientôt à être agité de petits soubresauts, et la garde-malade le soupçonne d'avoir un petit train de fièvre; mais quelle fièvre délicieuse! Toutes les images qui traversent comme des fantômes le sommeil de cet enfant lui retracent les âpres joies de la lutte et du danger.

« N'est-ce pas, murmure-t-il doucement sans savoir à qui il s'adresse, n'est-ce pas que ce n'est pas un rêve?

— Non, mon enfant, répond doucement une voix maternelle, non ce n'est pas un rêve; mais il faudrait dormir. »

Par moments, quand il change de position, la douleur de sa blessure lui fait froncer les sourcils; mais aussitôt un sourire d'un charme inexprimable s'épanouit sur ses lèvres, et une légère rougeur colore ses joues pâles.

C'est donc bien vrai, il a reçu une vraie blessure dans une véritable bataille; chère, chère blessure, il ne t'échangerait pas, à l'heure qu'il est, contre tous les trésors de la terre!

Tout à coup, un doute pénible semble lui traverser l'esprit, il se passe la main sur le front, et dit d'une voix faible : « Madame!

— Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre bijou?

— Je voudrais voir mon oncle.

— Dieu! quel enfant terrible, il ne dormira donc jamais, fi le vilain! » Tout en exprimant son indignation sous cette forme singulièrement adoucie, la digne femme entr'ouvre mystérieusement une porte. Elle n'a pas même besoin de faire signe à l'oncle Placide. L'oncle Placide fait semblant de sommeiller dans un grand fauteuil, où on l'a installé, près

1. Suite et fin. — Voy. pages 97, 113, 129, 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 347, 353, 369 et 385.

d'un autre petit feu discret, en compagnie d'un chat gris, qui se remet tout doucement des alertes de la journée. Mais si vous croyez que l'oncle Placide sommeille véritablement, vous êtes tout simplement la dupe d'un véritable imposteur. Son âme est dans la chambre d'à côté, et si ses yeux sont fermés, ses oreilles sont aux écoutes.

La preuve qu'il ne sommeille pas, c'est qu'il se dresse vivement de toute sa hauteur, les yeux ouverts, une question sur les lèvres. Le chat gris, troublé dans son sommeil, lui lance un regard de colère ; la garde-malade prend un air sévère, et lui dit d'un ton de reproche : « Eh là donc! plus doucement; venez un instant. »

Émile commence par sourire, car son cœur déborde de joie à la vue de son oncle, et son premier mouvement est de rire. Que voulez-vous? les malades sont si faibles qu'ils ne sont pas toujours maîtres de leurs premiers mouvements.

« Asseyez-vous là, dit-il ensuite, d'un ton sérieux; non, plus près; plus près encore. » Alors il passe son bras droit autour du cou de son oncle et se met à pleurer.

L'oncle Placide, pour le consoler sans doute, se met à pleurer aussi, et, au lieu de faire son devoir en les grondant tous les deux, la garde-malade tire son mouchoir de sa poche et se détourne pour essuyer ses yeux.

Ce fut elle cependant qui, la première, reprit un peu son sang-froid. « Je voudrais bien savoir, dit-elle d'une voix mal assurée, ce que vous pouvez avoir à pleurer tous les deux ; je vous demande un peu s'il y a du bon sens à se mettre dans des états pareils! »

Ce fut Émile qui répondit : « Saviez-vous, madame, que mon oncle avait offert sa vie en échange de la mienne?

— Là ! s'écria la brave femme, qui est-ce qui a eu l'indiscrétion de lui dire cela en ce moment pour lui donner la fièvre? Ce n'est toujours pas moi.

— Ni moi non plus, murmura humblement l'oncle Placide.

— Quand j'étais évanoui, reprit Émile avec feu, quelqu'un l'a dit, et je l'ai bien entendu, ensuite j'ai cru l'avoir rêvé, à présent j'en suis sûr, mon oncle!

— Pour l'amour de Dieu, ne t'excite pas, dit l'oncle Placide d'une voix tremblante.

— Pour l'amour de vous, je tâcherai d'être calme, répondit Émile dont les traits semblaient transfigurés ; seulement, pour l'amour de moi, posez votre tête sur l'oreiller, regardez-moi, il faut que je vous voie bien en face. Vous avez fait cela, et moi, pendant ce temps-là, je faisais tout pour vous compromettre et exciter la rage de nos ennemis contre vous. C'est à cause de moi que vous avez failli être insulté, vous! J'avais résolu de ne pas commencer le feu ; mais quand j'ai vu cet homme lever la main sur vous, j'ai perdu la tête. Me pardonnez-vous les angoisses que je vous ai causées? Depuis Versailles, j'avais veillé sur tous mes mouvements et sur toutes mes paroles ; je m'étais juré de ne plus m'exposer à aucun danger...

— Calme-toi, répondit l'oncle Placide d'un ton presque solennel. Tu avais été condamné injustement, tu as défendu ta vie en homme, en brave soldat, ajouta-t-il avec intention ; je n'ai pas à te pardonner, mon cher enfant, je t'approuve et je t'admire, je suis fier de toi! »

Émile se couvrit les yeux de sa main droite, devint encore plus pâle, et murmura quelques mots inarticulés.

Puis il retira sa main, ses joues se colorèrent de nouveau, et il dit : « Ma joie est donc désormais complète et sans mélange. Je me sens si fort et si vaillant qu'il me prend des envies de crier et de chanter. Mais, soyez tranquille, dit-il en tournant ses regards vers la femme du notaire, je n'en ferai rien, je ne veux pas vous faire de la peine, ni vous laisser croire que je suis devenu fou. Mon oncle, votre main ; serrez, serrez, n'ayez pas peur ; bah ! embrassez-moi pendant que vous y êtes, et maintenant laissez reposer le malade, par ordre du médecin. »

« Madame, reprit le malade d'un ton respectueux, je suis à vos ordres. Je n'ai plus rien qui me tracasse ; je n'ai jamais été si heureux de ma vie, ni si désireux de faire plaisir à tout le monde. Commandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous obéirai, foi de soldat! »

La garde-malade le borda de nouveau, donna quelques petites tapes sur l'oreiller pour le faire bouffer, embrassa son malade sur le front, et lui dit qu'il était engagé par sa parole de soldat à demeurer tranquille et silencieux comme une souris, et à dormir dans les dix minutes.

Au bout de dix minutes, les paupières du jeune soldat n'étaient pas encore closes; mais au bout d'un quart d'heure il dormait du plus profond sommeil.

L'oncle Placide ne prit même plus la peine de faire semblant de sommeiller. Il fit plusieurs tours de chambre, à la grande indignation du chat gris, et finit par se décider à sortir ; le chat gris, en son esprit de chat, décida qu'il aurait tout aussi bien fait de commencer par là.

En sortant de la pièce qu'il venait de quitter, il se trouva dans le *sanctum sanctorum*, je veux dire dans l'étude du notaire. Ce digne officier ministériel, rendu à la liberté par l'arrivée des mobiles de l'Ardèche, se consolait des souffrances et des terreurs d'une nuit de captivité, en se renversant dans son grand fauteuil à oreilles, en se drapant dans sa robe de chambre, en s'enfonçant jusqu'au fond de ses pantoufles fourrées et en tisonnant à outrance. Il ne dédaignait pas non plus de puiser fréquemment dans une large tabatière.

Le notaire n'était pas seul, au milieu de ses dos-

siers et de ses cartons verts à boucles de cuivre.

Deux messieurs, deux clients sans doute, se levèrent à la vue de l'oncle Placide, ce qui fit que le notaire se leva par esprit d'imitation, car il ne l'aperçut pas tout d'abord, attendu que son grand fauteuil tournait le dos à la porte.

L'un des deux messieurs était celui-là même qui avait happé l'oncle Placide au passage, le matin même, et l'avait attiré dans la maison d'école. Il était très-grand et gros à proportion. L'oncle Placide le reconnut tout de suite. L'autre monsieur était tout petit, brun de peau, noir de cheveux, avec des yeux de fourmi affairée.

L'oncle Placide, tout confus, allait fermer la porte et se retirer discrètement pour ne point troubler la conférence, lorsque le notaire, ayant réussi à sortir de son fauteuil et à se tourner de son côté, s'écria vivement :

« Pardon, pardon, monsieur... monsieur l'oncle du jeune homme. Hem ! vous n'êtes pas de trop ; hem ! au contraire. J'allais vous faire appeler. Ces deux messieurs, hem !...

— Introduisez-nous, dit le petit homme noir.

— C'est cela, introduisez-nous, répéta le grand homme blond.

— Que je vous introduise ! s'écria le notaire en les regardant d'un air surpris.

— Oui, reprit le petit homme noir, présentez-nous à monsieur.

— Très-bien, dit le notaire. Monsieur l'oncle du jeune homme, je vous présente ces messieurs. Messieurs, hem ! veuillez vous asseoir. »

Le petit homme noir, ayant posé son chapeau sur une table, chercha dans sa poche de côté, y prit un portefeuille dont il tira une grande carte, présenta la carte à M. Clodion, et lui dit : « Permettez-moi, monsieur Clodion, de vous serrer la main. »

M. Clodion serra la main du petit homme noir, regarda la carte, y vit que le petit homme noir s'appelait Thomas King, et n'en fut pas plus avancé.

Aussitôt le grand homme blond, ayant posé son chapeau à côté de celui du petit homme noir, chercha dans sa poche de côté, y prit un portefeuille, dont il tira une petite carte, présenta la carte à M. Clodion, et lui dit : « Permettez-moi, monsieur Clodion, de vous serrer la main. »

M. Clodion serra la main du grand homme blond, regarda la carte, y vit que le grand homme s'appelait Christophe Triquet, et demeura encore plus perplexe qu'auparavant. A tout hasard, il mit les deux cartes dans sa poche, et regarda le notaire, comme pour lui demander une explication.

« Ces messieurs, hem ! dit le notaire, arrivent d'Amérique, hem ! uniquement pour vous voir.

— Pas uniquement ! dit le petit homme noir.

— Pas uniquement, hem ! reprit le notaire en montrant par un signe de tête courtois qu'il acceptait la correction ; pas uniquement, mais principalement pour vous voir. »

Ce fut au tour du petit homme noir de faire un signe d'approbation.

« Je n'ai pas l'honneur de connaître ces messieurs, dit timidement l'oncle Placide au comble de la détresse.

— Il paraît, hem ! reprit le notaire d'un air malin, que ces messieurs ont l'honneur, hem ! de vous connaître.

— Tommy, mon garçon, allez de l'avant, s'écria le bon Kit qui souffrait de l'embarras de M. Clodion.

— Monsieur, dit Tommy, en prenant son air officiel, vous êtes le tuteur de M. Émile Charlier?

— Je le suis, répondit l'oncle Placide.

— Mon associé et moi nous avons découvert un secret important qui concerne votre pupille. Si vous étiez un autre homme, si nous ne savions pas que vous êtes l'honneur en personne, nous prendrions nos précautions, et nous ferions nos conditions d'avance. Nous rougirions d'agir ainsi avec vous ; n'est-ce pas, Kit, que nous rougirions ?

— Nous serions tout simplement des drôles, surtout après ce qui s'est passé cette nuit, répondit tranquillement Kit. Allez tout droit au but.

— Je vais donc droit au but, reprit Tommy. Un certain Constant Charlier, dont vous avez sans doute entendu parler, a fait fortune aux États-Unis. Il est mort ou il a disparu ; mais il est plus vraisemblable qu'il est mort. Nous avons entre les mains la preuve qu'il a fait un testament, et que, par ce testament, il dispose de sa fortune en faveur des enfants ou des petits-enfants de son frère. En reste-t-il d'autres que M. Émile Charlier?

— Aucun autre, répondit l'oncle Placide d'une voix émue.

— Eh bien, M. Émile Charlier se trouve, à l'heure qu'il est, héritier d'une fortune évaluée à deux millions de dollars.

— Dix millions de francs ! s'écria l'oncle Placide en se renversant dans son fauteuil. L'énormité du chiffre avait un peu bouleversé ses idées.

— C'est, hem ! un joli rêve, » dit le notaire, en regardant avec un accroissement de respect, le tuteur d'un pupille qui héritait de dix millions de francs.

Il y eut un moment de silence. Les deux associés jouissaient de la surprise de l'oncle Placide et du notaire.

Les réflexions du notaire avaient un caractère comme qui dirait professionnel ; il aurait donné quelque chose pour se trouver à la place de l'heureux homme de loi qui liquiderait cette monstrueuse succession ; et il établissait, par un calcul mental, les honoraires que tirerait un notaire honnête d'une pareille aubaine. Ses réflexions aboutirent à un gros soupir.

Les pensées de l'oncle Placide étaient d'un ordre plus élevé ; une grande fortune peut être un grand piége, surtout quand elle arrive comme par un coup

de loterie. Mais Émile avait l'âme haute et le cœur bien placé. La fortune de l'oncle Placide, cette fortune qu'il avait ménagée avec tant de soin, avec l'idée de l'offrir un jour à l'enfant de son cœur, ne serait qu'une goutte dans cet océan. Fi! le vilain sentiment et le vilain égoïste! Telles étaient les apostrophes que s'adressait l'oncle Placide. Mais il ne tarda pas à voir les choses sous un autre jour. Une grande fortune donne une grande situation; Émile était digne des situations les plus élevées; quand on dispose d'une grande fortune, sous peine de forfaiture, on est tenu de faire beaucoup de bien. Émile avait le sentiment de l'honneur et du devoir au plus haut degré. Dernière question, la plus délicate sinon la plus importante de toutes, du moins pour l'honnête homme qui réfléchissait, les yeux baissés, les deux mains sur les bras de son fauteuil : Émile, devenu millionnaire, aimerait-il moins son oncle? Quelle folie de le croire! quelle injustice de le demander! Les réflexions de l'oncle Placide aboutirent à un sourire.

« Messieurs, dit-il, pardonnez-moi mon silence. La surprise a été si grande que j'ai manqué aux lois les plus simples de la politesse et de la courtoisie. Recevez tous mes remercîments pour les soucis que vous vous êtes donnés et les peines que vous avez prises. Quand Émile sera en état de recevoir communication d'une nouvelle si étonnante et si inattendue, il aura le plaisir de vous adresser les siens. »

Il ajouta, avec la répugnance d'un homme délicat qui n'aime pas à mêler trop brusquement les questions d'affaires et les questions de sentiment : « Maintenant, comme tuteur légal, je dois entrer dans certaines considérations pécuniaires... »

Avec l'approbation silencieuse de Kit, laquelle se manifestait par de fréquents signes de tête, Tommy entra dans le menu détail des démarches déjà faites et de celles que l'on aurait probablement encore à faire. Les prétentions des deux associés étaient si modestes que le notaire les regarda avec surprise; quant au tuteur légal, il se récria, et déclara que c'était demander trop peu pour un si grand service. Mais Tommy était têtu comme une petite mule noire, et le tuteur légal fut forcé d'accepter ses conditions. Ayant attaqué Kit pour voir s'il serait plus maniable, il n'en put jamais tirer d'autre réponse que cet aphorisme : « Les affaires sont les affaires! » débité avec une froideur pleine de solennité.

« Maintenant, poursuivit Tommy de son petit ton résolu, il reste encore un point à décider : restons-nous chargés de l'affaire jusqu'au bout, ou désirez-vous que nous la remettions à quelque personne que vous nous désignerez, et en qui vous auriez toute confiance?

— Y pensez-vous? s'écria l'oncle Placide d'un air scandalisé. En qui puis-je avoir plus de confiance qu'en vous, mes chers messieurs?

— Vous ne nous connaissez pas, reprit Tommy.

— Je vous connais pour d'honnêtes gens, pour de braves gens, dit l'oncle Placide avec chaleur, et je désire que ce point soit désormais hors de discussion, et qu'on n'y fasse même plus allusion.

— Soit, dit Tommy en souriant. Me permettrai-je maintenant de vous donner un conseil? Oui? Très-bien! Voici donc mon conseil. Votre neveu s'est trop fait connaître aujourd'hui pour n'avoir pas tout à redouter de la colère des Allemands. Il a combattu sans uniforme, il est la principale cause de leur déroute d'aujourd'hui; ils ne le lui pardonneront jamais. Vous l'emmenez au Havre; qui vous dit que le Havre ne sera pas assiégé à son tour, si la guerre continue? » Il ajouta en souriant : « Le pauvre garçon est poursuivi par une chance si malheureuse, que les aventures viennent le trouver, quand il les fuit avec le plus grand soin pour l'amour de vous.

— Je l'emmènerai dans le Midi, n'importe où, répondit l'oncle Placide, effrayé des dangers qui environnaient Émile.

— Faites mieux, dit Tommy d'un ton persuasif, venez avec nous aux États-Unis. Il est jeune, il doit avoir de l'imagination; la nouveauté des objets le distraira de la pensée de la guerre. Si vous restez en France, il y aura un moment où la tentation sera trop forte.

— Idée très-remarquable, » dit Kit, en adressant à Tommy un sourire d'approbation.

L'oncle Placide déclara que l'idée était bonne; mais il demanda à réfléchir, et promit de rendre réponse aussitôt qu'il aurait pu conférer avec Émile sans danger pour sa santé.

Le soir même, l'héritier de Constant Charlier déclara qu'il était tout prêt à se mettre à la recherche de son héritage.

Le lendemain, MM. King et Triquet furent admis à l'honneur de lui présenter leurs cartes et de lui serrer la main. M. King, après lui avoir tourné un fort joli compliment sur ses exploits de la veille, lui demanda, à brûle-pourpoint, s'il se souvenait de Marie Suchet.

Émile s'en souvenait, la preuve, c'est qu'il se mit à rire au souvenir des mauvais tours qu'il lui avait joués autrefois.

« Nous l'avons vue à Châteauroux, dit tranquillement M. King, et elle vous envoie toutes ses tendresses. Je lui ai promis de lui écrire quand je vous aurais trouvé; que lui dirai-je de votre part?

— Que je l'aime de tout mon cœur », répondit chaleureusement Émile.

Une heure après, M. King, qui n'a jamais de sa vie manqué à la parole donnée, écrit à Mme Marie Legrand, née Suchet, une lettre qu'elle gardera toute sa vie comme un précieux trésor.

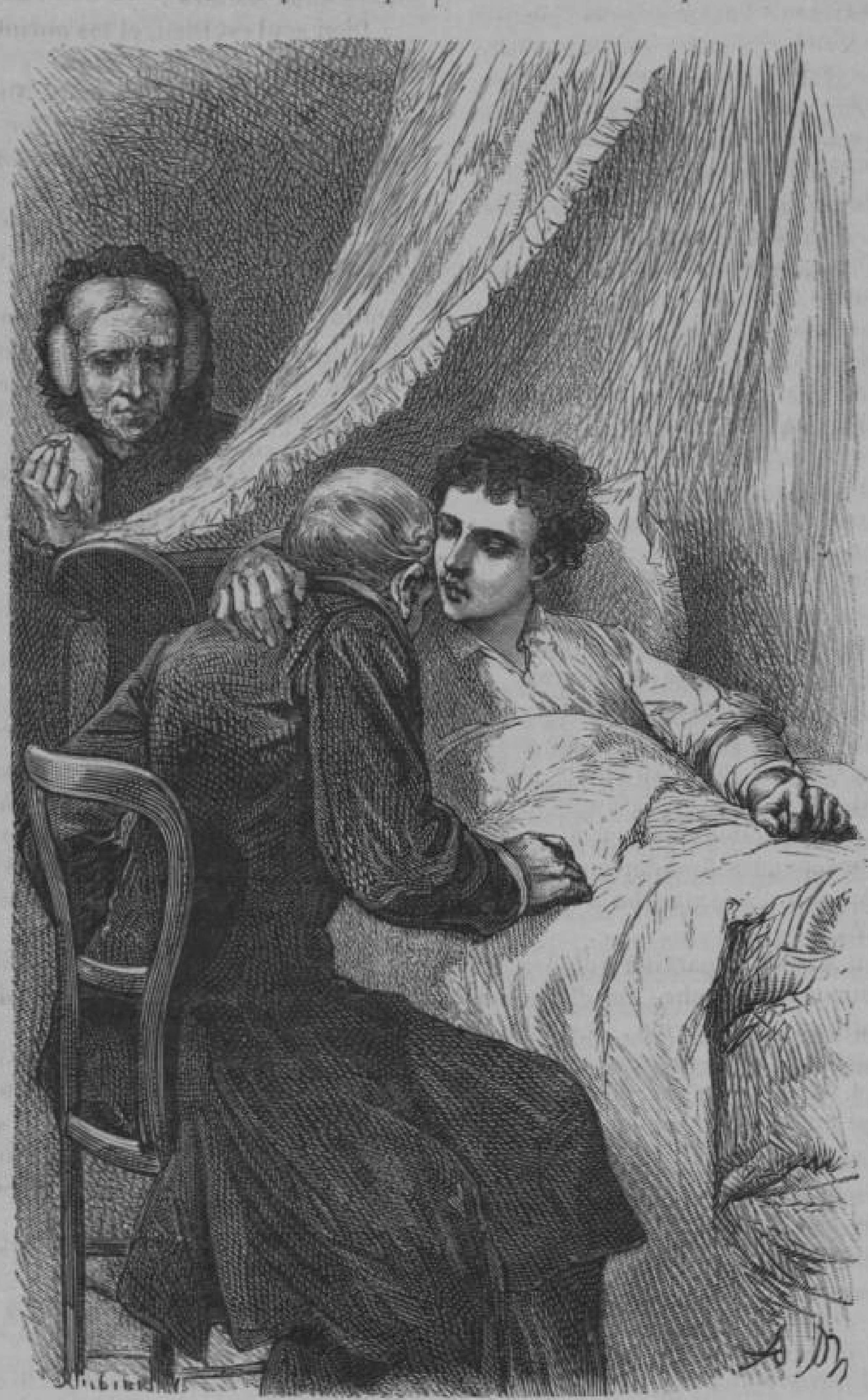
Le surlendemain, avec l'autorisation du médecin, Émile put partir pour le Havre. Pour dire toute la vérité, l'idée d'être millionnaire lui avait un peu tourné la tête, heureusement que c'était du bon côté. Il occupait ses loisirs de malade à bâtir de

merveilleux châteaux en Espagne. Où est le mal, après tout, puisque dans les matériaux qui lui servaient à construire ces édifices fantastiques, le chimiste le plus exercé n'aurait pas découvert un atome de vanité ou d'égoïsme ?

Il voulut serrer la main du brave charpentier qui lui avait ouvert la voie du salut, et aux trois malheureux dont son indomptable énergie avait fait des soldats malgré eux ; et, comme don de joyeux avénement, il leur fournit amplement les moyens d'aller attendre la fin de la guerre loin de Colonges où leurs exploits les désignaient à la vengeance de l'ennemi.

Si Émile ne s'en fait pas accroire, le seigneur Alfanègre se donne des airs, sous prétexte, sans doute, qu'il y avait un millionnaire dans la famille. Malheureusement pour le seigneur Alfanègre, Kit l'a pris en grippe à cause de sa couardise, de son égoïsme et de son intempérance; Kit s'amuse à le décontenancer en le regardant fixement sans rien dire ; ou bien il lui peint la traversée de l'Atlantique sous de si sombres couleurs, que le seigneur Alfanègre passe ses jours et ses nuits dans des transes épouvantables. Plus le moment du départ approche, plus il incline à penser que décidément il ne partira pas.

Les sentiments de l'oncle Placide à l'endroit du voyage suivent une progression inverse de ceux d'Alfanègre. Par pur dévouement pour Émile et sans faire un seul retour sur lui-même, il a exécuté, les yeux fermés, ce qu'on pourrait appeler un saut dans l'inconnu. Très-grand géographe en théorie, il n'a fait connaissance que sur le tard avec la banlieue de Paris ; le seul voyage de long cours qu'il ait fait dans sa vie, est le trajet de Paris à Nantes, et ce voyage lui a laissé de si amers souvenirs qu'il ne se le rappelle jamais sans un mélange d'horreur et d'effroi. Et maintenant le voilà en face de l'océan Atlantique ; l'océan Atlantique traversé, il lui faudra sillonner l'immense étendue des États-Unis dans tous les sens.



Il passe son bras autour du cou de son oncle. (P. 402, col. 1.)

Cependant, à mesure que le jour du départ approche, ses angoisses diminuent; le raisonnement vient au secours de sa volonté, et puis les peintures de Kit sont si engageantes ! Kit a pris l'oncle Placide en vénération, et cette vénération est devenue du fanatisme quand il a découvert que l'oncle Placide sait sa géographie aussi bien pour le moins que Tommy, cette créature supérieure.

« Vous verrez, monsieur Clodion, vous verrez quel beau pays! et comme on y voyage facilement! » Voilà ce que répète Kit sur tous les tons, en ramenant ses favoris sur sa figure.

« Après tout, on en revient ! » se dit l'oncle Placide d'un ton passablement gaillard. Il ne faudrait pas beaucoup le pousser pour lui faire avouer que... ma foi oui ! qu'il est impatient de s'embarquer !

J. Girardin.



LE TÉMOIGNAGE DES SENS

CONTE ARABE

Kouïder ben Hamadouch vit dans la crainte de Dieu. Jamais il n'a convoité le bien d'autrui ; sa tente est ouverte au pauvre. Nul n'est plus scrupuleux observateur des préceptes du Koran. Et pourtant il n'a pas la conscience tranquille. Il a soixante-huit ans ; bientôt il partira pour le grand voyage, et il n'a pas visité le tombeau du Prophète. Le pieux Sidi Khelil a écrit : « Ni l'aveugle, ni le sourd, ni l'estropié, ni le boiteux ne sont dispensés du pèlerinage. » Que répondra Kouïder quand Dieu lui demandera pourquoi il n'a jamais bu à la source sacrée de Zem-Zem ?

Une nuit, Sidi Bou-Médine apparaît à Kouïder

« Mon fils, ton heure est proche, lui dit le marabout vénéré, mais ne crains rien, tes bonnes œuvres te seront comptées. Lève-toi, rase toi la tête, coupe tes ongles, et va offrir un sacrifice sur mon tombeau. Impose-toi un jeûne de dix jours, et Dieu te pardonnera de n'avoir pas accompli le pèlerinage à la Kaaba de la Mecque. Quand tu arriveras à Hubbeb, n'oublie pas de te présenter de ma part chez Abou-Kassem, le marabout chéri du Tout-Puissant ; il te guidera. »

Kouïder s'éveille. Il raconte à sa femme Bedra le songe qu'il a eu. Il prend son bâton de chêne, son chapelet d'ambre ; il recommande à son fils de veiller avec soin sur le troupeau, et, au lever du soleil, il se met en marche.

La route est longue, car Kouïder habite les Traras ; mais elle est trop courte à son gré ; il pense aux pèlerins qui affrontent mille dangers avant d'aborder aux rivages de l'Arabie.

Le second jour, vers le soir, il traverse la ville de Tlemcen ; il aperçoit Hubbeb en face de lui, sur le flanc de la montagne. Il se réjouit dans son cœur, et, bien qu'il soit accablé de lassitude, il presse le pas.

Il pénètre enfin dans les rues étroites du village qui n'admet aucun infidèle dans ses murs. A ce moment, le muezzin annonce, du haut de la mosquée, l'heure de la prière aux croyants. Mais que devient Kouïder quand il entend ces paroles sacriléges résonner dans les airs :

« Dieu seul est Dieu, et les musulmans prétendent que Mahomet est son prophète. »

Indigné, il s'arrête, il écoute. Une deuxième, une troisième fois, le même blasphème sort de la bouche du muezzin, dont le Prince des ténèbres a sans doute égaré la raison.

Il faut mettre un terme à un pareil scandale. Kouïder s'informe de la demeure de l'iman, afin de lui dénoncer la conduite du muezzin.

On lui indique une belle maison, voisine de l'ancienne médersa. Il y frappe. Le lourd marteau de fer retombe avec bruit, mais personne ne répond à son appel. Il pousse la porte qui cède sous sa main. Le vestibule, la cour, les galeries, tout est désert. Enfin, dans un coin écarté, il voit un serviteur profondément endormi. Il s'approche de lui et le pousse avec son bâton.

« Hé ! l'homme ! »

Le dormeur ouvre les yeux, bâille démesurément, étend les bras et se rendort.

Kouïder le secoue avec violence :

« Hé ! où est ton maître ? Tu dormiras quand tu auras parlé. »

Le serviteur, pour se débarrasser de ce personnage incommode, se décide à obéir à cette injonction :

« L'iman n'est pas ici. Tu le trouveras à la mosquée où il est occupé à vendre le vin. »

Pour le coup, Kouïder perd patience. Il accable le malheureux de coups de bâton :

« Chien, fils de chien, tu es bien hardi d'insulter ainsi celui qui te nourrit de son pain.

— Arrête, étranger, arrête, je t'ai dit la vérité ; tu peux aller t'en assurer par toi-même. Quel bras Dieu t'a donné ! hélas ! hélas ! je suis mort. »

Kouïder laisse le battu hurler à son aise. Il quitte la maison, convaincu que le démon le persécute pour lui enlever le mérite de son pèlerinage.

Mais sa colère s'apaise soudain.

« C'est ma faute ; pourquoi n'ai-je suivi les instructions de Sidi Bou-Médine ? Il m'avait ordonné de me rendre d'abord chez le marabout Abou-Kassem. J'ai péché, j'en suis puni. »

Aussitôt il prie un passant de le conduire au logis du saint homme.

Abou-Kassem habite une grotte, à quelque distance du village. Kouïder arrive : le spectacle le plus imprévu s'offre à ses regards.

Le marabout, un couteau à la main, vient d'égorger un porc. Penché sur le corps de l'animal immonde, il semble attendre avec impatience son dernier soupir.

Kouïder se laisse tomber sur le sol, et, le cœur plein d'angoisse, il invoque Sidi Bou-Médine :

« O bienheureux, pourquoi m'avoir inspiré ce voyage? Était-ce pour éprouver ton esclave? »

Cependant le porc a expiré. Abou-Kassem se relève, et apercevant Kouïder :

« Sois le bienvenu, hôte de Dieu! Que désires-tu de moi?

— O mon père, Bou-Médine m'est apparu en songe; il m'envoie vers toi afin que tu me guides dans le sacrifice que je dois faire sur son tombeau.

— Mon fils, il faut que ta vie soit pure pour que tu aies été jugé digne d'un pareil honneur. Assieds-toi, ma pauvre demeure est la tienne. Mais qu'as-tu? Est-ce la fatigue? Es-tu malade? Tu es pâle et tremblant.

— Pardonne-moi mon audace. Je te vois égorgeant un animal immonde; j'en suis accablé d'étonnement et de douleur.

— Mon fils, répond sévèrement le marabout, tu es prompt dans tes jugements, et je comprends maintenant pourquoi Sidi Bou-Médine t'a imposé ce voyage. Qui t'a permis de douter d'un homme tel que moi?

— Je t'en supplie, épargne-moi. J'ai entendu tant de choses horribles, scandaleuses, depuis mon arrivée, que mon cœur est navré. »

Et il raconte comment le muezzin annonce la prière, comment l'iman profane le temple de Dieu.

Le front du marabout se déride, il sourit.

« Allons, mon fils, je te pardonne. De pareilles choses, si elles étaient ce que tu les crois, seraient abominables.

— Oui.

— Il est donc certain que tu te trompes.

— Cependant....

— Et je vais te le prouver. Commençons par le muezzin. Abdel-Kader-Zeriff, qui remplissait cet office depuis quarante ans, est mort avant-hier. Nous n'avons encore trouvé personne pour le remplacer.

— Mais il me semble que le premier venu....

— Le premier venu n'aurait pas la voix assez éclatante pour que la formule sacrée soit entendue d'un bout à l'autre du village. Aussi avons-nous loué un juif, en attendant mieux. Comment veux-tu qu'un infidèle affirme que Mahomet est le prophète de Dieu? Et s'il l'affirmait, ne serait-ce pas une profanation de sa part?

— Oh! mon père, je comprends.

— Oui, mais tu n'es pas convaincu. Tu nous condamnes dans ton esprit, parce que nous employons un juif. »

Kouïder rougit et baisse les yeux.

« Eh bien! qui es-tu, toi, pour juger de plus sages que toi? Fallait-il laisser le minaret vide à l'heure de la prière, et n'est-il pas écrit : « La nécessité excuse tout. »

— Soit, mais l'iman est un musulman!

— Et il vend du vin dans la mosquée, n'est-ce pas?

— Hélas! Comment pourras-tu le disculper?

— Le plus facilement du monde. Les pauvres possèdent à Hubbeb un habbous considérable. De cette fondation pieuse dépend une vigne. Chaque année, on autorisait les pauvres à cueillir eux-mêmes le raisin et à se le partager. Mais l'homme est ingrat, il ne se borne pas à prendre le fruit, il gâte l'arbre qui le produit. La vigne, si nous n'y avions mis bon ordre, n'aurait pas tardé à périr. Maintenant la récolte est vendue aux enchères; ce sont les Français qui l'achètent et qui la payent bien.

— Mais dans la mosquée!

— Homme entêté, où vendrait-on le bien des pauvres, sinon dans la maison de Dieu?

— Ah! j'ai tort, tu l'as dit, je suis trop prompt dans mes jugements.

— Tu l'avoues, mon fils, et cependant tu es encore assiégé par le doute. Tu estimes qu'il me sera impossible de me justifier à mon tour.

— O mon père, je n'ai jamais menti, tu lis dans ma pensée.

— Je devrais dédaigner tes soupçons, mais au nom de Bou-Médine qui t'a envoyé ici, et afin que la leçon soit complète, je veux bien me défendre devant toi. Sais-tu pourquoi il est interdit aux croyants de se nourrir de la chair du porc?

— Parce qu'elle est impure.

— Tu es dans l'erreur, mon fils. Il y a, dans le porc, une partie impure que Dieu seul connaît. C'est de peur que nous ne mangions cette partie impure, qu'il ne nous est pas permis de toucher à la viande du porc. Eh bien! tu as eu un songe; j'ai eu le mien. Le Prophète m'est apparu, la nuit dernière. Il m'a dit : « Tue un porc de tes propres mains, je guiderai tes mains et tes yeux, je te découvrirai la partie impure, et les musulmans pourront, comme les chrétiens, se nourrir de cette chair savoureuse. » Je devais obéir, mon fils, n'est-ce pas? J'ai obéi. Es-tu convaincu maintenant?

— Oui, mon père, je le suis, et je vois maintenant pourquoi Sidi Bou-Médine m'a ordonné de venir offrir un sacrifice sur son tombeau. Il voulait mon bien.

— Oui, mon fils, n'oublie jamais qu'*il faut toujours se défier du temoignage de ses sens.* »

Kouïder est retourné chez lui plus humble, plus indulgent, moins précipité dans ses jugements. Il a vécu encore quelques années, puis il est mort dans la paix de Dieu.

E. DE LORRAL.

LE BAOBAB

Existe-t-il encore, sur notre terre, un coin inconnu où puisse se cacher le végétal colossal qui pourra détrôner l'immense *Sequoïa* de Californie, de même que celui-ci a ramené au second rang l'é-

norme *Baobab*, si longtemps considéré comme le plus gigantesque des arbres? Nous ne le croyons pas. Cette merveille tiendrait tant de place, isolée même, mais surtout par ses semblables, qu'elle eût été signalée déjà de près ou de loin. Nous pouvons donc nous regarder comme à peu près certain que nous connaissons les deux géants du monde végétal : le plus haut étant le *Sequoïa*[1], le plus gros l'*Adansonia.* A beaucoup de titres ce dernier commande toujours l'attention, tant par les services qu'il rend aux populations noires, que par le caractère typique qu'il imprime à la végétation d'une grande partie de l'Afrique.

Le Baobab, aussi gigantesque, ne pouvait manquer d'être remarqué et connu de bonne heure; aussi, nous voyons Aloydic Cadamosto s'extasier, dès 1445, sur le grand âge d'un arbre «dont la hauteur, remarque-t-il, n'est pas en proportion avec la grosseur». Tout anciennement connu qu'il soit, cet arbre l'est encore aujourd'hui très-imparfaitement, car il n'y a pas à douter qu'il ne présente plusieurs espèces voisines, mais toutes imparfaitement connues. Dans tous les cas, il appartient, comme le cotonnier si utile à l'homme, à la famille des *Malvacees,* remarquables par leurs nombreuses étamines et leurs belles fleurs. Ce qu'on peut dire sur son apparition toujours spontanée, c'est qu'il aime les collines sablonneuses.

On le trouve communément aux îles du Cap-Vert, surtout entre Bargny et Rufisque, ainsi qu'aux environs de Joal. Nous verrons tout à l'heure que ses fruits énormes, appelés *pain de singe*, y sont l'objet d'un commerce considérable. Il est encore commun depuis le Sénégal jusqu'aux Bissagos, et partout dans le voisinage de Sierra-Leone : de l'autre côté de l'Afrique, un second Baobab appelé *El-Omarch* apparaît aussi dans le Soudan oriental. Celui-là est relié plus au sud par un autre qui pousse à Madagascar, dont nous donnons un excellent dessin d'après nature; ce dernier d'ailleurs est encore rattaché à une nouvelle espèce poussant au nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Dans tous les cas, sans avoir des notions bien certaines sur la limite de cet arbre vers le nord, on pense qu'il ne dépasse guère le tropique du Cancer; quant à la limite sud, nous indiquions tout à l'heure pourquoi les principales espèces forment une sorte de chaîne.

Au XVI[e] siècle, Prosper Alpin a décrit des fruits, que Caillaud a retrouvés aussi à Méroé, et qui appartiennent bien évidemment à une espèce distincte de celle qui habite le Sénégal, et dont nous venons de parler : il est donc bien probable que chaque espèce de chaque continent est distincte. L'El-Omarch du Soudan est aussi énorme que celui du Sénégal; on en a mesuré qui avaient 18 à 22 mètres de circonférence, notamment celui que l'on admire à Bosseiros. Un des caractères constants du singulier végétal, c'est qu'arrivé à ces dimensions qui semblent extrêmes, le bois toujours très-tendre se pourrit et disparaît laissant l'énorme tronc vide, et cette cavité est tellement grande qu'on en connaît qui peut contenir plus de 240 personnes, en attribuant à chacun d'eux un espace de 40 sur 50 centimètres.

L'écorce de cet énorme cylindre continue à vivre et conserve sa forme polyédrique et comme cubanée, rappelant plutôt un fagot énorme de troncs réunis que le tronc unique d'un même végétal. On trouve fréquemment, entre le Sénégal et la Gambie, des troncs de Baobabs qui portent 23 et 28 mètres de circonférence, mais il est rare que leur hauteur soit plus grande que leur diamètre, ce qui donne toujours au végétal un aspect court et trapu. Ces troncs sont couronnés d'un nombre considérable de branches d'une grosseur remarquable, dont la direction est plus horizontale que verticale. Il en résulte que les inférieures traînent, pour ainsi dire, sur le sol et donnent à la forme générale de l'arbre celle d'un champignon colossal ou d'une demi-sphère assez régulière de 25 à 30 mètres de haut sur 60 à 80 mètres de circuit. Telle est l'origine de cette forme caractéristique du Baobab qui, dès les siècles les plus reculés, en a rendu l'image populaire. A l'époque où les Baobabs sont couverts de leurs feuilles et qu'on les voit de loin, ils ressemblent encore assez bien à d'immenses parasols.

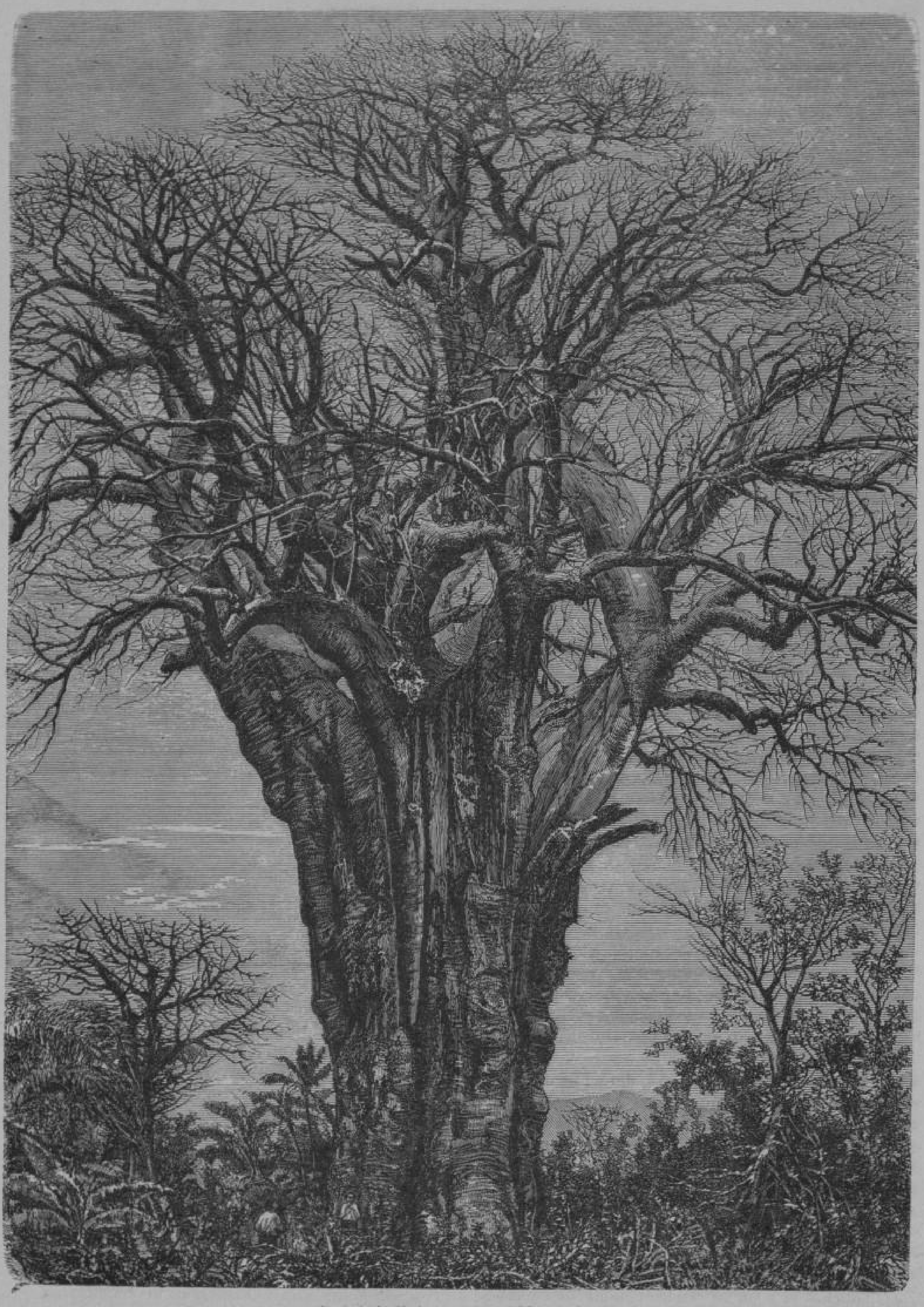
Mais la grande sécheresse et la chaleur intense agissent sur les Boababs comme le froid de nos hivers agit sur les arbres de nos régions : ils perdent leurs feuilles ainsi que nous le voyons dans la gravure que nous donnons et qui est dessinée d'après nature, et ne les reprennent que pendant la saison des pluies, c'est-à-dire de décembre à juin.

Ces feuilles ressemblent assez à celles de notre marronnier d'Inde, découpées comme elles, et sont accompagnées d'une immense quantité de grandes fleurs blanches, pendantes, tout à fait semblables, par leur forme, à celles de nos mauves et ayant $0^m,20$ de diamètre.

L'écorce du tronc est très-remarquable non pas tant parce qu'elle est la partie vraiment vivante du végétal, mais parce qu'elle est très-lisse et sans aucune aspérité : elle est recouverte d'une sorte d'épiderme à reflets bronzés ou rosâtres sur lequel on trouve la couche herbacée pleine d'une vie que l'on ne soupçonnerait jamais du dehors et d'où s'échappe à la plus légère blessure une sève abondante. Il ne faut pas méconnaître là le caractère de la tige des simples malvacées de nos régions, et bien comprendre que cette enveloppe herbacée remplit un rôle tout à fait analogue à celui des feuilles et que, le Baobab, par ce caractère de même que par la nature spongieuse de son bois, ne manque pas d'une analogie frappante, comme végétation, avec les énormes Cactées du Mexique.

C'est aux fleurs blanches que nous décrivions tout à l'heure que succèdent les *pains de singe,* fruits

1. Voy sur le *Sequoïa* l'article les *Arbres Géants*, vol. IV, page 6



Baobab de Madagascar. (P. 408, col. 1.)

taillés dans des dimensions analogues à celles de l'arbre qui les porte : ils ont souvent 0m,40 de long. Leur surface est couverte d'un duvet épais et verdâtre; à l'intérieur, ils forment 10 à 14 loges renfermant 50 à 60 graines osseuses, noirâtres et luisantes, en forme de rognon et entourées d'une pulpe spongieuse dont la matière, en mûrissant, devient farineuse. Les nègres de la Sénégambie emploient la pulpe de ces fruits, qu'ils désignent sous le nom de *gouille*, comme assaisonnement de leurs mets.

Quant aux feuilles et à l'écorce, elles sont encore plus recherchées à cause du mucilage qu'elles contiennent, un mucilage émollient très-utile et tout à fait semblable à celui de nos mauves. Ces feuilles, choisies à l'époque des pluies, sont desséchées soigneusement, et conservées à l'abri de l'humidité; elles sont réduites en poudre verte et portent le nom de *zalo*. On en forme une tisane très-bienfaisante contre la dyssenterie et les fièvres ardentes auxquelles les Européens sont si exposés dans le pays. Quant aux indigènes, ils mêlent le zalo à leurs aliments pour arrêter l'excès de la transpiration.

Un seul produit reste inemployé dans ce végétal si utile. C'est l'écorce du fruit... Eh bien! ne le croyez pas, elle est employée par les nègres pour faire du savon! Ainsi tout sert à l'homme, depuis l'ombre du magnifique végétal jusqu'à ses parties les plus diverses! Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'on ait cherché à répandre un arbre si utile. On l'a transporté en Amérique et dans l'Inde, où il se développe parfaitement. On en signale déjà de très-gros individus à la Martinique, à Saint-Domingue et à Bombay.

Dans son jeune âge, le Baobab croît très-rapidement, tandis qu'à l'âge adulte le développement paraît devenir très-lent. Si nous adoptons un tableau dressé par Adanson : à 1 an, le Baobab aurait un diamètre de 0m,3 à 0m,4; à 20 ans, 0m,30; à 30 ans, le double, 0m,60; à 100 ans, 1m,30; à 1000 ans, 5 mètres; à 2400 ans, 6 à 7 mètres ; enfin à 5150 ans, 10 mètres! « Il est vraisemblable, dit ce voyageur, que son accroissement, qui est très-lent relativement à sa monstrueuse grosseur, doit durer plusieurs milliers d'années, et peut-être remonter jusqu'au déluge ; fait assez singulier pour faire croire que le Baobab serait le plus ancien des monuments vivants que puisse fournir l'histoire du globe terrestre. »

Le célèbre naturaliste trouva, dans l'île de la Madeleine, l'une des îles du Cap-Vert, des Baobabs sur lesquels étaient gravés des noms d'Européens, ce qui est facile sur cette écorce lisse et grasse au toucher. L'un de ces noms était du XVe siècle et l'autre du XVIe : ces arbres étaient encore très-jeunes : ils n'avaient que 1m,50 à 2 mètres de diamètre. En entaillant le tronc de certains de ces Baobabs, il a retrouvé, au-dessous de trois cents couches ligneuses, de semblables inscriptions, il a mesuré alors l'épaisseur des couches et a pu se rendre compte de l'accroissement de l'arbre, mais il eût été curieux de faire le tableau des accroissements cubiques et la progression n'eût pas été si lente que l'a cru le voyageur.

H. DE LA BLANCHÈRE.



LES OGRES

Il n'est pas une seule de nos légendes enfantines, dans laquelle les Ogres ne jouent un grand rôle. Tout le monde connaît leur férocité, leur goût tout particulier pour la chair fraiche, leurs bottes de sept lieues, etc., et nous avons tous applaudi à la grande victoire remportée par notre ami le Petit Poucet sur un de ces monstres.

D'où vient ce mot Ogre? Les Ogres ont-ils vraiment existé? Très-certainement, si nous en croyons le savant auteur de la *Géographie universelle*, puisque les Ogres de nos contes ne sont autre chose que les paisibles habitants actuels de la Hongrie.

« On sait quelle terreur les Hongrois, que l'imagination populaire confondait avec les Huns d'autrefois, inspirèrent aux populations agricoles de l'Europe occidentale. Passant comme un tourbillon sur leurs petits chevaux nerveux, ils ne s'arrêtaient que pour massacrer et brûler, puis disparaissaient aussitôt : on ne savait s'ils étaient des hommes comme les autres. D'après le vieil historien Jornandès, les Huns étaient fils des Goths et des démons. Les peuples de l'Europe occidentale qui, pendant une partie du moyen âge, eurent à subir les incursions des Magyars, propagèrent des légendes analogues pour justifier leur terreur. Pour eux, ces Hongrois, ces « Ogres », étaient en effet des êtres surnaturels, d'origine diabolique. Une longue dent, semblable à la défense d'un sanglier, sortait du côté gauche de leur bouche ; leur visage, disait-on, était couvert de cicatrices et de difformités provenant des morsures et des entailles qu'avaient faites leurs mères pour les habituer à la douleur et les rendre terribles à voir; ils aimaient à se nourrir de chair crue, à boire le sang qui jaillit en écumant des blessures. Leur nom, répété par les nourrices dans les heures de veillée, épouvante encore les petits enfants.

» Il est en effet vrai que, pendant le premier siècle de leur séjour en Europe, les Hongrois, fiers de leur bravoure et de la terreur qu'on avait d'eux, aimaient à parcourir l'Europe en excursions de pillage. Franchissant la rivière d'Enns, qui fut longtemps leur frontière, ils ravageaient l'Allemagne, passaient même les Alpes et le Rhin pour descendre en Italie et pénétrer en France; en 937, on les vit jusque dans les Ardennes, et c'est par la Bourgogne et les plaines lombardes qu'ils rentrèrent dans leur patrie. »

P. VINCENT.



MONTLUC LE ROUGE[1]

XXII

Comment M. de Kildare et Montluc le Rouge s'acquittèrent de leurs missions. — M. le curé de Gimel accepte la succession du P. Fleury.

M. de Kildare reprit son récit en ces termes :

« Deux jours après, une grave nouvelle arriva dans l'île de la Tour-Montluc. Cette nouvelle, ou plutôt cette lettre, était envoyée par mon ami Montluc le Rouge. La voici :

« Québec.

» Mon cher Donald, aiguisez votre épée, ceignez vos reins et préparez-vous à partir avec moi pour l'Europe. Vous demanderez sans doute par quel moyen, car le Saint-Laurent est gelé depuis deux jours, et l'on pourrait aller d'ici à l'île de Terre-Neuve à pied si d'énormes montagnes de glace, toujours mobiles, et dont le seul poids écraserait comme un œuf les plus grands vaisseaux de guerre, ne rendaient le passage impossible.

» Il n'importe. Il faut passer à tout prix. M. de Frontenac, le gouverneur, me l'a demandé, en ajoutant que, si je refusais, la Nouvelle-France attaquée de tous côtés par les Anglais et les sauvages, ruinée, sans vivres et sans argent, allait périr.

» C'est vrai. Aussi je n'hésite pas.

» Mais il me faut un compagnon, un officier du roi, car un sauvage canadien tel que moi, fils d'ailleurs d'un ancien rebelle, serait mal vu de Louis XIV. Je le savais d'avance, et M. de Frontenac ne me l'a pas caché. Il m'a laissé le choix de mon compagnon. J'ai pensé à vous, Donald. Nous avons vingt chances de périr contre une d'arriver au but; mais j'ai vu dans la baie d'Hudson ce que vous étiez capable de faire ; je l'ai raconté à M. de Frontenac qui m'a répliqué :

« C'est l'homme qu'il me faut! D'ailleurs Irlandais et Français ont été cousins-germains de tout temps, et depuis dix ans sont frères... Mais vous engagez-vous pour lui? »

» Je me suis engagé, et j'espère, mon cher Kildare, que vous ne me désavouerez pas.

» Dans trois jours je serai à la Tour-Montluc. Nous partirons le lendemain, car le temps presse, et les Anglais, réconciliés avec les Iroquois et les autres sauvages, pourraient envahir la Nouvelle-France pendant l'hiver. Et alors nos braves Canadiens périraient accablés sous le nombre.

» A vous de cœur, Kildare.

» MONTLUC LE ROUGE. »

1. Suite et fin. — Voy. pages 88, 108, 123, 138, 154, 171, 186, 204, 218, 234, 251, 267, 282, 298, 315, 330, 347, 362, 378 et 395.

» Montluc arriva cinq jours après à la Tour-Montluc, ayant fait un détour de vingt lieues pour consulter et revoir son père qui revenait de son côté, ayant fait l'échange des prisonniers et ramenant cent quarante-trois Canadiens en échange des cinq cents Anglais ou Allemands qu'il venait de rendre aux Anglais.

» Dès leur arrivée, l'on tint conseil. Toute la famille de Montluc y fut admise, y compris le P. Fleury, le vieux Buffalo et moi.

» Ce conseil dura trois jours, dont les deux premiers furent consacrés aux intérêts publics, et le troisième à mes intérêts particuliers.

» En d'autres termes, monsieur le curé, il fut décidé, outre plusieurs choses qui sont le secret de M. de Frontenac, de MM. de Montluc et du roi Louis XIV, et que pour cette raison je ne révélerai jamais, — il fut décidé, dis-je, que si Mlle Athénaïs de Montluc n'avait pas trop de regret à changer son nom contre celui de comtesse de Kildare, nous serions mariés à mon retour en même temps que miss Lucy et mon ami Montluc le Rouge. Mlle Athénaïs eut la bonté de ne pas dire non. Mme de Montluc, sa mère, consentit avec plaisir (à ce qu'elle disait du moins). M. de Montluc, le père, dit que ma conduite en Irlande et dans l'attaque du fort de la baie d'Hudson lui donnaient l'opinion que ce mariage serait également honorable pour la France et pour l'Irlande. Montluc le Rouge déclara qu'il me regardait comme un frère. Carrégaray et ses fils assurèrent qu'ils n'avaient jamais vu un lord aussi *bon enfant* que moi. Le P. Fleury n'ajouta qu'un mot : « Partez, mais revenez vite si vous voulez que je vous donne la bénédiction nuptiale. »

» Et franchement, à quatre-vingt-dix ans, quelque robuste qu'il soit encore, on peut se défier de l'avenir.

» Je n'entreprendrai pas de vous dire les adieux touchants qui nous furent faits le lendemain par tout le monde, hommes et femmes, quand nous prîmes la route du Mississippi, Montluc le Rouge et moi, accompagnés de dix Canadiens seulement. Qu'il vous suffise de savoir que nous paraissions emporter avec nous tous les cœurs de la colonie.

» Un autre jour je vous raconterai nos aventures sur ce grand fleuve encore si peu connu, et qui est fait de cinquante rivières navigables, dont la moindre a la largeur et la profondeur de la Seine à Paris. Imaginez une vallée de six cents lieues au moins, presque plate, qui s'égoutte tout entière dans un canal. C'est la Louisiane[1], un pays qui a quatre cents lieues du nord au sud, sept cents de l'est à l'ouest, qui renferme à peu près deux cent cinquante à trois cent mille sauvages, des prairies immenses sur la rive droite du fleuve, des forêts

1. En 1697, au temps où parlait M. de Kildare, on entendait sous le nom de Louisiane toute cette partie des États-Unis actuels qui se trouve (sauf le Texas) entre les monts Alleghanies et les Montagnes-Rocheuses, c'est-à-dire quinze fois l'étendue de l'État appelé proprement aujourd'hui Louisiane.

profondes sur la rive gauche, et autant de gibier à elle seule que tout le reste du globe. Si je pouvais appeler là tous mes pauvres Irlandais, et les joindre aux Français qui tiennent déjà l'Amérique par le fleuve Saint-Laurent au Nord, et par les bouches du Mississippi au Sud, avant deux cents ans les Celtes de Paris et de Dublin seraient les maîtres de la terre, et le roi de France serait le roi des rois.

» C'est ce que le vieux M. de Montluc et le P. Fleury m'expliquèrent et me chargèrent de répéter aux ministres de Versailles ; mais le vent ne soufflait pas de ce côté. M. de Pontchartrain, homme plein de morgue, et Mme de Maintenon, n'y comprirent rien. On avait le projet de conquérir quelque petite ville en Flandre ou sur le Rhin, et l'on faisait tuer pour cela trois cent mille hommes au lieu d'en faire vivre douze ou quinze cent mille sur le Mississipi, qui deviendraient eux-mêmes les pères de la nation la plus puissante de l'univers ! »

Ici lord Kildare s'interrompit pour me demander : « Qu'en pensez-vous, monsieur le curé? »

A quoi je répondis avec modestie : « Mylord, je pense d'abord que vous avez raison, mais je ne peux pas vous le garantir, car je ne m'occupe jamais de politique. »

Ce qui fit rire M. de Kildare, et fit dire à Beaupoil, plus hardi que moi : « Monsieur mylord, je pense, sauf votre respect, que Sa Majesté n'a pas le sens commun ! »

Sur cet arrêt un peu leste, M. de Kildare se mit à rire et continua son récit.

« De toutes nos aventures, je ne vous raconterai qu'une seule, monsieur le curé, parce qu'elle vous expliquera comment nous sommes venus en France n'ayant ni brick, ni vaisseau de guerre, ni frégate, ni argent, ni même vaisseau de commerce à notre service, ayant, au contraire, une grande flotte anglaise et hollandaise pour nous barrer le passage.

» Des haches, des carabines, de la poudre, des balles, des pistolets et des épées, avec quelques lignes de pêche, c'était tout notre bagage et aussi, excepté trois ou quatre barils de biscuit et de saumon fumé, nos seuls moyens de subsistance.

» C'est ainsi, et avec un équipage de dix hommes, non compris Montluc le Rouge et moi, que nous arrivâmes à l'embouchure du Mississippi, ce qu'il nous fut aisé de reconnaître, car les eaux de l'océan Atlantique, surtout là-bas, sont d'un vert d'émeraude, et les eaux du fleuve ont la couleur gris clair du café au lait.

» Le Mississippi est d'ailleurs si large en temps d'inondation que d'une rive on ne peut pas voir l'autre.

» Arrivés là, c'est-à-dire à l'embouchure, nous tînmes conseil, car il était difficile de se hasarder à passer d'Amérique en France et de faire deux mille sept cents lieues sur un petit bateau qui n'allait qu'à la voile et à la rame sur les rivières, mais que la première lame de l'Atlantique, par un grand vent, devait remplir et noyer d'un coup avec tout l'équipage.

» Montluc le Rouge tint donc conseil, ou plutôt il nous dit :

« Nous n'avons pas de temps à perdre. Nous sommes au 15 janvier. Il faut que j'arrive en France dans deux mois, et que nous revenions à Québec vers le 20 mai. Donc il faut partir. »

» On aurait cru, à l'entendre, qu'il s'agissait de monter sur un bac et de traverser une rivière large de dix pas et profonde de six pieds.

» Je lui demandai :

« Irons-nous sur cette barque? »

» A quoi il répliqua sans s'étonner :

« Oui, si c'est nécessaire... »

» Et tous ses Canadiens, qui le connaissaient capable de tout, applaudirent.

» Il ajouta :

« Mais ce n'est pas nécessaire! Nous aurons bientôt un vaisseau superbe, excellent, bien gréé, bien mâté et qui ne nous aura rien coûté que la peine de le prendre. »

» Cela fit beaucoup rire tout l'équipage.

» Il faut vous dire, monsieur le curé, que la mer des Antilles appartient presque tout entière aux Anglais et aux Espagnols, ennemis du roi de France, et que si l'on excepte deux ou trois petites îles qui sont aux Français, et qui ne tiennent pas plus de place sur cette mer que deux ou trois mouettes sur un grand lac et perdues parmi beaucoup d'autres, les officiers et les soldats de Sa Majesté n'ont pas un pouce de terrain où poser le drapeau de la France.

» Cependant, comme mon ami Montluc le Rouge paraissait sûr de son fait, je n'hésitai pas à le suivre.

» Tout d'abord, au moyen de quelques boucaniers de Saint-Domingue qui erraient çà et là sur la côte comme des loups qui cherchent une proie, car ils attendaient au coin de quelque île les galions chargés d'or de l'Espagne dont le passage ne devait pas tarder, il sut que la grande flotte des Anglais, des Hollandais et des Espagnols croisait à cinquante lieues de là, et faisait quelques prises sur les marchands français, mais surtout qu'elle attendait les galions espagnols pour les escorter jusqu'à Cadix.

» A cette nouvelle Montluc le Rouge me dit :

« Kildare, ne suis-je pas bien malheureux!

— Comment!

— Je voudrais, comme mon père, enlever le galion sous le nez de la flotte ennemie, mais si j'essaye j'arriverai trop tard en France, ce qui causera l'abandon et la perte de la colonie, ou (malheur bien pire encore!) je n'arriverai pas du tout...

— Eh bien?

— Eh bien, j'y renonce; mais il nous faut une compensation. »

» Et nous l'eûmes en effet.

» Deux jours plus tard, nous rencontrâmes un bon gros vaisseau marchand hollandais qui s'avançait lentement sur la mer comme un riche et gros

bourgeois qui revient du marché tout chargé de provisions.

» Les pauvres gens, n'ayant aucune défiance et se croyant protégés par leur flotte de guerre, furent pris la nuit à l'abordage. Comme ils n'avaient pas d'armes, nous ne leur fîmes aucun mal, excepté de les mettre à terre sur la côte de Louisiane, en les avertissant de se garder des sauvages qui massacraient tous les étrangers. On leur donna aussi trois fusils, quelques munitions et des vivres pour quinze jours.

» Après ce premier coup de main, nous allâmes donner tout exprès, et après avoir arboré le drapeau français, dans une frégate leste et coquette comme une jeune fille, mais armée de quarante gros canons, et qui, nous voyant venir, courut sur nous, et du premier bond nous rattrapa.

» La frégate (nous le savions déjà par le rapport des boucaniers de Saint-Domingue, et c'est pour cela que Montluc avait jeté les yeux sur elle) s'appelait la *Mouette*, et volait comme un oiseau sur la mer. Aussi servait-elle d'éclaireur à la grande flotte anglo-hollandaise.

» Le premier soin du capitaine de la *Mouette*, qui était anglais, fut de nous tirer un coup de canon chargé à boulet qui cassa la soupière du bord au moment même où le maître-coq (le cuisinier) venait de verser la soupe. Vous dire que nous supportâmes ce malheur en silence serait mentir à l'Éternel, car le maître-coq était un bon gros Hollandais qui ne connaissait en fait de cuisine (il nous l'avoua lui-même quand nous le prîmes à notre service) que deux choses : la soupe à la tortue et la choucroute. Aussi nous en donnait-il à tous les repas depuis deux jours.

» Mais comme la soupe à la tortue est bien plus difficile à préparer que la choucroute, la fureur du maître-coq serait difficile à peindre. Quant à la rage des Canadiens, qui avaient vécu quinze jours de saumon fumé, rien ne pourrait l'exprimer.

» Montluc nous dit :

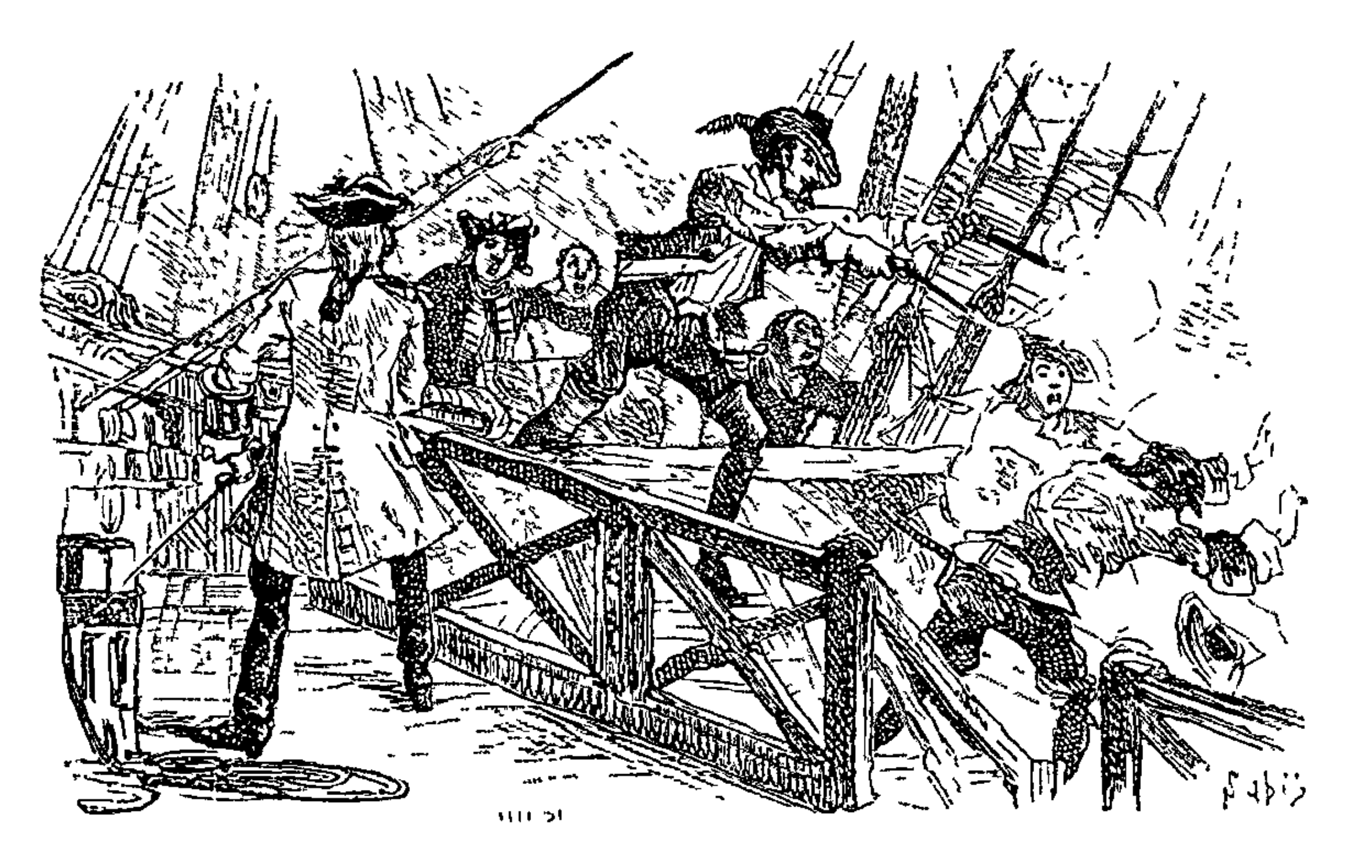
« Ceux qui dîneront auront un meilleur dîner ce soir; mais il faut dîner. Que chacun s'apprête sans bruit. »

» Puis d'un air tranquille il commanda la manœuvre qui était d'obéir à l'ordre de l'Anglais et de ranger notre gros vaisseau marchand bord à bord avec la frégate.

» Tout cela, sans répondre un mot au capitaine de la *Mouette* qui dut le croire résigné à son sort, et se réjouit d'une si bonne et si facile prise.

» Mais à peine une vingtaine de matelots anglais bien armés eurent mis le pied sur notre bord, croyant n'avoir qu'à prendre possession du vaisseau marchand, que Montluc, qui jusque-là gardait une contenance accablée et presque désespérée, s'écria : « En avant! » Et d'un saut, passa d'un vaisseau sur l'autre, ce qui était facile, car les deux coques se touchaient.

» Nous le suivîmes tous, la hache d'abordage dans une main, le pistolet à deux coups dans l'autre, et, en moins d'une minute, grâce à la surprise des Anglais, nous abattîmes une trentaine d'hommes. Dans le combat corps à corps, nos Canadiens n'ont pas d'égaux. On voyait leur hache tomber sur les têtes avec une promptitude épouvantable. Le sang des blessés éclaboussait nos habits. Les balles des pistolets faisaient merveille.


D'un saut, il passa d'un vaisseau sur l'autre. (P. 413, col. 2.)

» Par bonheur, l'équipage anglais, quoique dix fois plus nombreux que nous, n'était pas sur ses gardes. Croyant n'avoir affaire qu'à des marchands paisibles, le capitaine de la *Mouette* n'avait pris aucune précaution et ce fut la cause principale de notre victoire.

» Cela et autre chose.

» Pendant qu'un peu remis de sa surprise le capitaine anglais ralliait ses hommes et se défendait vaillamment, le hasard voulut que Montluc entendit, au milieu de l'affreux tumulte et des coups de carabine et de pistolet, des cris singuliers qui partaient de l'entrepont.

« Au secours! au secours! »

» Il me dit :

« Kildare, continue, ne t'occupe pas de moi. Je soupçonne quelque chose. J'entends qu'on parle français en bas. »

» Et, faisant signe à un autre Canadien, il descendit la hache à la main dans l'entre-pont, abattit à ses pieds deux factionnaires, enfonça la porte et trouva trente prisonniers français qui criaient à tue-tête, pour se faire entendre de nous.

» Il ne leur dit qu'un mot :

« Venez! »

» Heureusement, il n'était pas nécessaire d'en dire davantage.

» Ces braves gens le suivirent à la course, s'armant de tout ce qu'ils trouvaient sous la main, haches, piques, anspects, épées, portes brisées, et, Montluc en tête, arrivèrent bien à propos pour nous secourir, car nous commencions à plier sous le nombre et les Canadiens eux-mêmes, ne voyant plus leur chef, le croyaient mort et perdaient l'espérance de vaincre.

» Mais, quand il reparut avec une troupe nouvelle et pleine d'ardeur, la face du combat changea. Le capitaine de la *Mouette* et ses officiers furent tués avec plus de cinquante hommes de l'équipage. Le reste se rendit et alla prendre, dans l'entre-pont, la place des prisonniers français que nous avions délivrés.

» Parmi ces derniers, un surtout avait donné l'exemple, c'était Gandar, le capitaine marseillais.

» Quand nous fûmes maîtres de la *Mouette*, Montluc, qui l'avait remarqué dans le combat, lui demanda son nom :

« Té, dit l'autre, je suis Gandar, l'ancien propriétaire de la *Mouette*. Et toi?

— Moi! Je suis Montluc le Rouge... Qu'est-ce que tu faisais là?...

— Dans cet entre-pont? dit le Marseillais. Dans cette cave? dans ce souterrain? C'est ce que tu veux dire, n'est-ce pas? Eh bien, voilà! Je me promène sur la mer depuis dix ans pour mon intérêt et pour celui du roi de France. Je tue ses ennemis et je lui donne de l'argent pour ça, quoiqu'il ait plus d'argent que moi et quatre cent mille hommes, outre moi, pour tuer ses ennemis. Mais je suis généreux, c'est mon caractère. On ne se refait pas à mon âge de cinquante ans, n'est-ce pas? En deux mots, je suis corsaire et j'ai des lettres de Sa Majesté pour courir sus à tous ceux qui ne veulent pas convenir que le roi très-chrétien est le plus grand roi de la terre... Voilà dix ans, comme je te l'ai dit, que je fais ce métier qui rapporte gros et qui fait la fortune de mon *pichoun*, un garçon que je veux te montrer quelque jour, quand tu viendras à Marseille, et dont la mère, ma pauvre chère défunte, était, en son vivant, reine d'une des îles qu'on voit là-bas sur l'Océan, entre Java et la Chine... J'ai déjà gagné plus de neuf millions, dont j'ai donné le cinquième au roi, pour faire le grand seigneur à Versailles, et la moitié à mon équipage, pour l'encourager à bien faire. Et voilà!

— Mais tu t'es laissé prendre, dit Montluc.

— Ah! qu'est-ce que tu veux?... On n'est pas toujours heureux. Je croisais par ici le mois dernier, cherchant quelque marchand sur la mer, comme un chasseur qui cherche le gibier... Alors, tout d'un coup, un brouillard est venu, qui a duré trois jours. A la fin du troisième, je me suis trouvé, sans le savoir, au milieu de la grande flotte des Anglais et des Hollandais, — un contre cinquante. Les lâches! Ils se sont mis cinquante contre un et m'ont pris. Et voilà! Et tu m'as délivré! Et tu m'as l'air d'un bon enfant! Et, quand tu viendras à Marseille, je te recevrai mieux que le roi et je te montrerai le *pichoun*. Si tu n'es pas content, tu m'étonneras. Et maintenant, entre nous deux, c'est à la vie! à la mort! »

» Voilà comment nous fîmes connaissance de notre ami Gandar.

» Grâce à lui, à son équipage retrouvé, à sa frégate qui va plus vite que le vent, nous arrivâmes en cinq semaines au Havre, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre.

« Où faut-il vous attendre? demanda Gandar.

— A Bayonne, » répondit Montluc.

» Gandar reprit la mer. Nous sommes allés, Montluc et moi, à Versailles, où M. de Pontchartrain, ministre de la marine, ne daigna pas nous recevoir; mais Montluc le Rouge, sans s'étonner, tira de sa poche une poignée de doublons d'Espagne, les donna à l'huissier de l'antichambre du roi, entra avec moi dans le salon d'attente et, voyant passer Louis XIV, qui est un petit vieux de mine majestueuse, s'avança et lui dit :

« Sire... »

» Le petit vieux le regarda d'un air étonné.

« Sire, continua mon ami Montluc, qui n'est pas pour rien le fils du vieux baron Annibal, nous avons fait, M. le comte de Kildare et moi, trois mille lieues en pays ennemi et parmi les flottes anglaises pour voir Votre Majesté et pour lui donner des nouvelles du Canada.

— Ah! dit le roi, qui devint attentif. Eh bien?...

— Eh bien, sire, M. de Pontchartrain nous a fermé sa porte, comme si nous étions venus lui demander l'aumône. »

» Sa Majesté fronça le sourcil.

« Qui êtes-vous, monsieur?

— Sire, je suis le fils du baron Annibal de Montluc, qui a combattu cinquante ans pour Votre Majesté et que le cardinal Mazarin fit condamner à mort pour s'emparer de ses biens. Ma mère est la fille de Samuel Champlain, qui vous a donné un royaume, la Nouvelle-France, six fois plus grand que celui-ci, et la petite-fille du grand chef des sauvages Ériés. Moi, je suis Montluc le Rouge, et si Votre Majesté n'a pas entendu parler de moi, ses ennemis me connaissent et m'ont vu souvent l'épée à la main. »

» Le roi se tourna vers un huissier et dit :

« Appelez M. de Pontchartrain. Vous, monsieur, suivez-moi. »

» Puis il me demanda mon nom et parut se souvenir de moi.

« Votre père, monsieur le comte de Kildare, était un brave gentilhomme, qui se fit tuer à la bataille de la Boyne pour le service du roi Jacques. Vous-même vous avez été blessé à mon service à Steinkerque. Je suis content de vous voir. »

» Pour Montluc il n'eut pas le moindre compliment. Le roi, qui est rancunier, se souvenait que le père avait été rebelle et retrouvait dans le fils tout l'orgueil du père.

» Cependant, après l'arrivée de Pontchartrain et la lecture des dépêches de M. de Frontenac, son front majestueux se dérida. M. de Frontenac avait fait un tel éloge de Montluc et de ses exploits que le roi nous congédia, en disant :

« Monsieur de Montluc, en faveur de vos services, je veux bien oublier les fautes passées de votre père... »

» A ces mots Montluc se leva indigné.

« Sire, mon père et moi nous ne regrettons rien, si ce n'est d'avoir perdu les bonnes grâces de Votre Majesté, et nous ne demandons rien, si ce n'est la faveur de nous faire tuer en combattant les ennemis de la France et de vous garder, au prix de notre sang, une province qui pourra devenir un jour le plus grand empire de l'univers. Mon ami, M. de Kildare, prendra les ordres de Votre Majesté et emmènera les troupes que vous daignerez envoyer à Québec. Pour moi, je pars. C'est trop que de subir en un jour l'insolence d'un ministre et la grâce d'un roi. »

» Ayant ainsi parlé, il sortit.

» Je ne le suivis pas. Je sentis qu'il fallait raccommoder nos affaires. J'entendais déjà Pontchartrain suggérer à demi-voix d'envoyer ce rebelle à la Bastille. Alors je pris la parole à mon tour et je dis :

« Sire, pardonnez à la vivacité de M. de Montluc. Son père est pour lui, comme pour la moitié des Canadiens, le défenseur et le vrai rempart de la Nouvelle-France. Vingt fois il a presque seul soutenu la colonie, en prodiguant son argent et son sang. »

» Enfin je plaidai sa cause avec toute l'éloquence de l'amitié. Le roi le fit rappeler et lui dit gracieusement :

« Monsieur le sauvage, fils d'un rebelle, je ne vous pardonne pas, je vous tends la main, et je rends à votre père tous les biens qu'on a confisqués sur lui il y a quarante ans. Dites-lui que j'apprécie vos services et les siens. Je sais qu'en tout temps, et même lorsqu'il était en froid avec M. le cardinal Mazarin, il a vaillamment défendu, l'épée à la main, l'honneur et les droits de la couronne de France. Dites-lui que je lui rends mon amitié. Pour preuve, je vous donne à vous-même l'ordre du Saint-Esprit, qui n'est donné qu'aux plus illustres et aux plus braves gentilshommes de mon royaume. M. de Pontchartrain va faire équiper six vaisseaux chargés de troupes pour le Canada. M. de Kildare, en arrivant, prendra le commandement du régiment de Royal-Irlandais, vacant depuis la mort du brave M. de Sasfield. M. de Kildare, je vous en fais colonel et je me charge de payer le prix du régiment. »

» Comme je lui baisais la main pour le remercier et prendre congé, il ajouta :

« M. de Kildare, si vous préférez demeurer en France... »

» Je refusai... Il parut étonné et se fit expliquer les motifs de mon refus, dont le principal était mon mariage avec M[lle] de Montluc.

» Sa Majesté daigna sourire et regretta de ne pas pouvoir signer mon contrat de mariage.

» Puis, comme mon ami Montluc s'inclinait respectueusement pour sortir en même temps que moi, le roi daigna lui dire :

« Êtes-vous content, monsieur le sauvage, monsieur Montluc le Rouge ?

» A quoi il répliqua :

« Sire, je n'attendais pas moins de votre justice et de votre bonté.

— Et, ajouta le roi, qui nous accompagna jusqu'à la porte de son cabinet, en vue de toute la cour, je veux vous réconcilier avec M. de Pontchartrain.

— Sire, répliqua Montluc, je vous remercie. Ce n'est pas nécessaire. M. de Pontchartrain sera mon ami tant qu'il servira bien Votre Majesté. »

» Pontchartrain fit la grimace et le roi sourit en disant :

« Sauvage ! »

» Le soir même nous partîmes avec ses instructions, signées de sa main, et nous voilà. »

Comme M. de Kildare achevait son récit, Montluc le Rouge rentra au presbytère avec Phœbus.

« Il faut partir, dit-il, j'ai vu le chemin. Il n'est pas bon, mais nous en avons de pires en Canada. »

Je voulus en vain le retenir.

« Mon cher curé, me dit-il, vous m'avez donné une si bonne et si cordiale hospitalité, vous, Marion et Beaupoil, que je vous emmène en Canada, si vous voulez, tous les trois. Nous avons besoin d'un bon curé, qui nous console de la perte prochaine du P. Fleury. Voulez-vous venir? »

A mon grand étonnement, cette proposition parut plaire à tout le monde. Beaupoil ayant perdu sa mère n'avait plus rien à regretter et cherchait les aventures. Marion suivait Beaupoil comme son ombre, tout en maugréant contre lui cent fois le jour. Moi, je rêvais des exploits du P. Fleury et de la conversion des idolâtres. J'enviais la mort si glorieuse de saint Ignace d'Antioche et de tant d'autres saints; enfin je ne haïssais pas les aventures et je brûlais de voir des pays nouveaux.

C'est pourquoi, neuf jours plus tard (dans l'intervalle Montluc le Rouge et M. de Kildare étaient allés reprendre possession du vieux château des Montluc autrefois confisqué, maintenant restitué), j'arrivai à Bayonne, où M. de Montluc arrivait de son côté.

Mais comme il arrivait, il reçut à la fois deux terribles nouvelles. L'une, c'est que M. de Pontchartrain n'avait pas d'argent pour l'expédition projetée.

Montluc leva les épaules avec mépris.

L'autre était un article d'un journal anglais l'*Observer*, ainsi conçu :

« Nous apprenons qu'à l'ouest du Canada les trou-

pes de Sa Majesté Britannique, commandées par sir Richard Carroll, gouverneur du Massachussetts, viennent de remporter une grande victoire. Elles ont surpris et emporté d'assaut, avec l'aide des sauvages, le château de la Tour-Montluc dans le lac Érié.

» Toute la garnison française a péri. On a fait un butin immense. Excepté quelques femmes, tout a été massacré par les sauvages, dont sir Carroll n'a pas pu, de peur de se les aliéner, contenir la sauvagerie.

» Les troupes de Sa Majesté Britannique se sont couvertes de gloire. On s'est battu corps à corps, et nous avons fait quelques pertes. »

A cette lecture que M. de Kildare faisait tout haut, je vis le visage de M. de Montluc s'assombrir et frémir comme la mer sous la tempête. Il prit le journal des mains de son ami, relut la nouvelle et, sans dire un mot, courut chez son ami Gandar qui nous attendait dans le port avec la *Mouette* :

« Tiens, lis! »

Puis, lorsque Gandar eut fini de lire, Montluc ajouta :

« Pontchartrain, malgré la promesse du roi, n'envoie ni hommes, ni argent!

— Eh bien, dit Gandar, ne suis-je pas là, moi? Té! c'est dans le malheur qu'on connaît les amis. Tu m'as rattrapé avec la *Mouette* et quinze cent mille piastres fortes des mains des Anglais! Eh bien, mes piastres sont à toi. Tu me les rendras quand tu pourras. Jamais si tu veux! ça m'est égal. »



Le roi le fit rappeler. (P. 415, col. 1.)

Montluc l'embrassa et lui dit :

« J'y comptais. Fais tes préparatifs. »

En même temps, il fit publier à Bayonne qu'il prenait à son service avec cent piastres fortes, c'est-à-dire cinq cents francs, payables d'avance aux matelots et aux soldats ou à leurs familles, sans compter la solde ordinaire, tout homme de cœur qui connaissait la mer ou qui avait servi dans l'armée de Sa Majesté.

A ce bruit, quinze cents Basques se présentèrent. En trois jours, il équipa trois petits vaisseaux de guerre, mal armés peut-être, mais légers comme des oiseaux et montés par des équipages, dont chaque homme avait passé au moins trois ans sur la mer.

Le quatrième jour, nous partîmes, Marion, Beaupoil et moi, sur la *Mouette*, qui tenait la tête de l'escadre et nous cinglâmes vers le Canada.

Certes, sachant quels étaient mes compagnons, je m'attendais à d'étranges aventures; mais ce qui nous arriva et ce que je vous raconterai bientôt peut-être surpassa terriblement mon attente et celle de Beaupoil.

ALFRED ASSOLLANT.

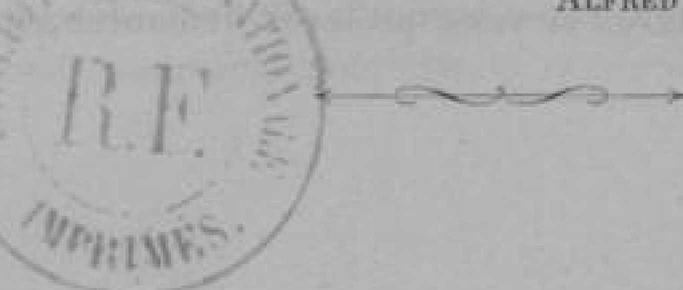


TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

6^E^ CONCOURS

SOLUTIONS

(SUITE)

LE FIL D'ARIANE (marche du cavalier)

LES ANAGRAMMES.

(Siècle de Louis XIV.)

Nos 1. — PIERRE CORNEILLE.
2. — RACINE.
3. — MOLIÈRE.
4. — LA FONTAINE.
5. — BOILEAU DESPREAUX.
6. — DE SEVIGNE.
7. — BOSSUET.
8. — MALEBRANCHE.
9. — FENELON.
10. — MASSILLON.
11. — BOURDALOUE.
12. — FLÉCHIER.
13. — SAINT-SIMON.
14. — PAUL DE GONDI.
15. — SCUDÉRI.
16. — BALZAC.
17. — VOITURE.
18. — LA BRUYERE.
19. — BLAISE PASCAL.
20. — RENÉ DESCARTES.
21. — MARIOTTE.
22. — ARNAULD.
23. — NICOLE.
24. — LANCELOT.
25. — LESUEUR.
26. — LE POUSSIN.
Nos 27. — CLAUDE LORRAIN.
28. — WATTEAU.
29. — MIGNARD.
30. — LULLI.
31. — PUGET.
32. — LE NÔTRE.
33. — CALLOT.
34. — LA QUINTINIE.
35. — VATEL.
36. — MAZARIN.
37. — COLBERT.
38. — LOUVOIS.
39. VAUBAN.
40. — CONDE.
41. — TURENNE.
42. — VILLARS.
43. — TOURVILLE.
44. — DUGUAY-TROUIN.
45. — JEAN BART.
46. — LE VAILLANT.
47. — DANGEAU.
48. — BAYLE.
49. — CASAUBON.
50. — SAUMAISE.
51. — SCALIGER.
52. — MAINTENON.

LE LANGAGE FRANÇAIS

TUER LE MANDARIN.

Par une erreur très-généralement répandue, l'origine de cette expression est attribuée à divers philosophes du XVIIIe siècle.

On les cite de confiance, et sans indiquer celui de leurs ouvrages qui renferme le texte de ce célèbre paradoxe, dont on ne trouve non plus aucune trace chez leurs devanciers.

Ce qui est certain, c'est que « *l'hypothèse du Mandarin* » est formulée et discutée dans le *Génie du Christianisme*, de Châteaubriand, livre VI, chapitre II :

DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE.

« O conscience ! Ne serais-tu qu'un fantôme de l'imagination ou la peur des châtiments des hommes?

» Je m'interroge; je me fais cette question : « *Si tu pouvais, par un seul désir, tuer un homme a la Chine et hériter de sa fortune en Europe, avec la conviction surnaturelle qu'on n'en saurait jamais rien, consentirais-tu à former ce desir?* »

» J'ai beau m'exagérer mon indigence, j'ai beau vouloir atténuer cet homicide en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout à coup sans douleur, qu'il n'a point d'héritier, que même à sa mort ses biens seront perdus pour l'Etat; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies, de chagrins, j'ai beau me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre ; malgré mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience. »

LE FIL D'ARIANE.

L'Iris bleu, c'est la confiance;
Le Jasmin blanc, c'est le plaisir;
La Violette est l'innocence;
La Pensée est le souvenir;
La Scabieuse est le mystère;
La Fleur d'oranger, la douceur,
Le Terraspic est la colère;
Et l'Anémone, la candeur.

MARCHE DU CAVALIER.

17	48	13	44	11	42	7	38
14	51	16	47	8	39	4	41
49	18	45	12	43	10	37	6
52	15	50	9	46	5	40	3
19	56	21	62	25	34	31	36
22	53	26	59	28	61	2	33
57	20	55	24	63	32	35	30
54	23	58	27	60	29	64	1

LES MOYENS MNÉMONIQUES

LES SEPT CYGNES.

Chacun Fait Pas à Pas Son Pénible Voyage.

1. ANDRÉ CHÉNIER. Le Cygne de Byzance.
2. FÉNELON. — Cambrai.
3. PLATON — l'Académie.
4. PINDARE. — Thébain ou de Dircé.
5. SHAKSPEARE. — l'Avon.
6. POPE. — Windsor.
7. VIRGILE. — Mantoue.

Solutions explicatives.

Le surnom générique de *Cygne* peut s'appliquer aussi à d'autres écrivains, *Pétrarque, Camoens*, le Virgile portugais. On peut hésiter encore entre Sapho et Sophocle. Dans le canon d'Aristarque de Samothrace, composé en l'an 150, *Sapho, Pindare, Stésichore* et *Simonide* sont portés parmi les poetes lyriques, et *Sophocle* parmi les tragiques. Puis, autre raison, *Sophocle* est surnommé *l'Abeille de l'Attique;* mais aussi doux et mélodieux que peut être le style de Sophocle, l'épithète de *cygne* convient mieux à un lyrique qu'à un tragique.

Simonide, cinquante-six fois vainqueur dans les concours, pourrait disputer ce surnom a Sapho ; mais outre qu'il a celui de gracieux poëte, dont il doit se contenter, et le haut prix dont on payait ses vers, la balance doit pencher en faveur de Sapho. Il est juste d'ailleurs de conserver les noms de femmes célèbres, puisqu'on les oublie si facilement, témoin les noms des premières reines, si aisément omis par les historiens.

W. M. S

LES DEVISES.

Nos 1. — Louis III et Carloman
2. — Les rois de France.
3. — Suffren.
4. — Suger.
5. — Talleyrand-Périgord.
6. — Anne d'Autriche.
7. — Duchesse du Maine.

Solutions explicatives.

N° 1.

« *Rara hæc concordia.* »

Louis III et Carloman.

Les devises des premiers rois de France sont beaucoup moins authentiques que celles que l'on connaît depuis Louis XI. Les premières ont été composées au XVIIe siècle, par un Père de la Compagnie de Jésus, lorsqu'il prit fantaisie à Louis XIV de faire peindre, sur les deux côtés du pont Notre-Dame, son image et celle des rois qui l'avaient précédé depuis Pharamond. Il ne reste plus trace de ces devises, conservées seulement à titre de curiosité.

Ce Père attribue à Philippe le Long la devise suivante :

« *Imperio potens tractare sereno.* »

Traduction : « Il a pu régner tranquillement. »

N° 2

« *Les lys ne travaillent et ne filent point.* »

Devise de Louis VII, dit le Jeune.

Ce fut ce roi qui adopta, dit-on, le premier les fleurs de lys et les plaça dans ses armes.

Depuis lui, les armes des rois de France sont : d'azur à trois fleurs de lys d'or avec cette devise : « *Lilia neque nent, neque laborant.* »

Maintenant, depuis quand et comment les fleurs de lys, si du moins ce sont des fleurs, sont-elles devenues l'emblême héraldique des maisons royales de France?

Les uns ont voulu y voir une représentation de l'extrémité d'une arme offensive que portaient les Francs, un fer de lance ou de javelot, ou plutôt d'une francisque. D'autres y virent la fleur de pavillée, qui est un petit lys jaune, « lequel vient près et dedans les marets et fleurist au mois de may et de juin; le champ d'azur ressemble à l'eau, laquelle reposée prend la couleur du ciel. Et pavillée et maretz rappelaient l'origine des premiers François, qui étaient sortis des Sicambres, habitants des maretz de Frize. » Ces hypothèses étaient bien confirmées par le nom que les Flamands et ceux du « Païs-Bas » donnaient aux « François, » à savoir : *crapaux-franchons.*

On y vit aussi des crapauds, des abeilles, emblèmes des rois de la première race.

M. de Poli, posant en principe que les conquérants adoptent pour emblèmes ceux mêmes des peuples conquis, trouve dans la fleur de lys l'image de la patte du coq gaulois.

Enfin une légende fait de la fleur de lys la fleur vraiment française, puisqu'un ange descendit du ciel pour apporter à Clovis l'écu au champ d'azur avec trois fleurs de lys d'or, en souvenir de la Sainte-Trinité.

Malheureusement pour toutes ces hypothèses : représentation de francisque, souvenirs des marais de la Frise, figures de crapauds, d'abeilles et de patte du coq gaulois, la fleur de lys n'a pas été essentiellement réservée pour les rois de France. Un manuscrit du Xe siècle la montre au bout du sceptre de David; on la trouve en Allemagne, en Prusse, en Suède, en Suisse, en Angleterre et dans d'autres contrées de l'Europe. Elle est sur le sceau de quelques empereurs; ornement royal au VIIIe siècle, elle pare la couronne de Ferdinand, roi de Léon et de Castille. De là faut-il conclure que l'ignorance des lettrés, qui se faisaient quelquefois gloire d'ignorer l'ancien langage de nos ancêtres, a été cause de toute la confusion qui règne sur cette question? Ne sachant pas le vrai sens du mot celtique *ly*, qui veut dire *roi*, souverain, ils l'ont traduit sans broncher par *lilium, inde confusio.* Et, de par eux; la fleur du roi est devenue la fleur de lys. Je ne voudrais pas les accuser, eux qu'on accuse si souvent, et si injustement bien souvent; mais quand on voit le mauvais jeu de mots conscient ou inconscient qui sert de devise aux armes de France, on serait presque tenté de le faire; car, en vérité, on a beau torturer le « *lilia neque nent, neque laborant* », il est impossible d'y trouver le moindre rapport avec la loi salique.

Quoiqu'il en soit, que les savants se soient trompés, ou simplement qu'on n'ait vu dans cette fleur, qui est vêtue plus magnifiquement que Salomon dans toute sa gloire, qu'un symbole de grandeur et de souveraineté, la fleur de lys a été adoptée par les rois ou empereurs de différents temps et de différents pays.

Avant que Louis VII l'eût placée dans les armes de France, elle embellissait les sceptres, les couronnes, les habits de quelques-uns de nos rois; on la voit sur un sceau de Philippe Ier. Pourquoi Louis VII plutôt qu'un autre l'a-t-il fixée dans ses armoiries? Est-ce parce que sa beauté lui avait mérité le surnom de fleur? « Il pourrait bien, dit le Père Menestrier, avoir fait de cette fleur son blason, puisqu'on la nommait *flour de lys*, et que lui se nommait *Flour-Lois.* L'opinion peut se soutenir, mais elle est plus difficile à prouver.

Ce fut donc Louis VII qui sema ses armes de fleurs de lys, et la bannière fleurdelysée fit son apparition pour la première fois sur un champ de bataille, dans les plaines de Bouvines. Ce fut là qu'elle reçut son glorieux baptême. A cette époque les fleurs de lys étaient en nombre illimité; elles semaient le champ de l'écu. C'est à Charles V qu'on attribue généralement leur réduction à trois. Cependant on connaît un sceau portant la date de 1212, qui représente trois fleurs de lys semblables à celles de l'écu de France. Il y a aussi deux sceaux de Philippe le Bel et de Philippe de Valois qui n'ont que trois fleurs de lys. Depuis Charles V, le nombre des fleurs de lys n'a pas varié; trois elles étaient, et trois elles ont passé de la bannière des Capétiens directs, des Valois, des Orléans, des Valois Angoulême, au drapeau blanc des Bourbons.

W. M. S.

« *Les lys ne travaillent et ne filent point,* » c'est-à-dire : le sceptre royal ne doit pas tomber en quenouille. Philippe V appliqua ce principe, qui semblait porter un défi au duc de Bourgogne, Eudes IV, qui voulait faire donner la couronne à Jeanne, fille de Louis X le Hutin, en alléguant que « la plupart des grands fiefs étaient tombés de lance en quenouille ».

Du reste, Philippe V, en prononçant ces paroles : *le royaume de France ne doit pas tomber en quenouille*, ne faisait que réclamer l'application d'un article spécial de la loi salique, qui règle le droit de succession au trône.

La devise de Philippe V rappelle ces paroles de Jésus-Christ, rapportées par saint Mathieu : « Voyez les lys des champs, lorsqu'ils croissent, ils ne travaillent et ne filent point. *Videte lilia agri, quæ neque laborant, neque nent.* »

N° 3.

« *Dieu y pourvoira.* »

Devise du bailli de Suffren.

Sans compter Abraham, qui eût pu la mettre dans ses armes.

Cette devise a été celle des Bellingant de Crénon et des Goesbriant.

Les familles des Barret et des Œttingem avaient aussi pour devise : « *Dominus providebit.* »

N° 4

« *De carcere clarior exit.* »

Devise de Suger, abbé de Saint-Denis, ministre sous Louis VI et Louis VII.

Le *de carcere* peut faire allusion à ce que Suger sortit d'un cloître, ou à la réforme qu'il fit dans l'abbaye dont il était l'abbé, afin de faire briller d'un plus beau lustre la vie religieuse.

N° 5.

« *Rè què Diou.* »

Devise de la famille de Talleyrand-Périgord.

Les Revel ont pour devise :

« *Nil nisi a Deo.* »

N° 6.

Une pomme de grenade et ces mots :

« *Mon prix n'est pas ma couronne.* »

Devise d'Anne d'Autriche.

Elle avait aussi pour devise :

Une lune qui se lève au coucher du soleil, et ces mots :

« *Per te, non tecum.* »

N° 7.

Une abeille et ces mots :

« *Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures.* »

Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, *duchesse du Maine*, petite-fille du grand Condé.

Cette princesse, née en 1676, morte à Sceaux en 1753, mariée à Louis-Auguste de Bourbon, duc du Maine, lorsqu'elle n'était encore âgée que de seize ans, prit à l'époque de son mariage cette devise tirée d'un vers du Tasse :

« *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite.* »

La petite taille de la duchesse était bien faite pour donner raison à la première partie de sa devise; quant à la seconde, elle était pleinement justifiée, tant par ses qualités aimables que par son esprit intrigant et vindicatif.

La duchesse du Maine donna cette même devise à l'ordre de la *Mouche à miel*, qu'elle fonda à Sceaux, suivant quelques historiens, le 11 juin 1703, et selon d'autres en 1718. La médaille de l'Ordre, gravée dans les Récréations numismatiques de Duby, offre la tête de la duchesse du Maine, avec cette légende :

L. Bar. D. SC. D. P. D. L. O. D. L. M. A. M.

Louise, Baronne De Sceaux, Directrice Perpétuelle De L'Ordre De La Mouche A Miel.

Dans le champ du revers, une abeille se dirige vers la ruche, avec la devise : « *Piccola si, ma fa pur gravi le ferite.* »

Les chevaliers, au nombre de 39, prononçaient le serment suivant, lorsqu'on leur en conférait l'Ordre :

« Je jure, par les abeilles du mont Hymette, fidélité et obéissance à la Directrice perpétuelle de l'Ordre, de porter toute ma vie la médaille de la Mouche, et d'accomplir tant que je vivrai les statuts de l'Ordre, et si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif et les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons. »

Plus tard, la duchesse du Maine, déçue dans ses espérances, exaspérée par la décision du Parlement qui cassa le testament de Louis XIV, se mit à conspirer contre le Régent. Si les blessures qu'elle fit ne furent pas cruelles, cela ne dépendit pas d'elle; aussi pouvait-elle croire qu'elles le seraient, jusqu'à ce que l'insuccès soit venu déjouer ses projets de vengeance. On aime toujours à se flatter.

—

LES BOUTS-RIMÉS

N° 1.

Incliné vers la terre et s'aidant de la main,
L'homme faible et chétif commence son voyage;
Vers la terre incliné comme il fut au jeune âge,
Vieillard faible et chétif il finit son chemin.

N° 2

Heureux les voyageurs qui font tout leur voyage
Front haut et joie au cœur, et la main dans la main,
Qui, sous un ciel d'azur, marchent tout leur chemin
Sans buter aux tombeaux des amis de leur âge.

N° 3.

Dieu fit les fleurs, le cœur, la main,
L'oasis, espoir du voyage;
Le diable, les rides de l'âge,
Toutes les ronces du chemin.

N° 4.

J'ai pris tremblant la plume en main,
Car tout Concours est un voyage,
Où nul n'est sûr de son chemin,
J'ai pris tremblant la plume en main;
Combien succombent en chemin,
Trompés par leur force ou leur âge;
J'ai pris tremblant la plume en main,
Car tout Concours est un voyage.

Mais il brille sur mon chemin;
L'espoir, ce phare de tout âge;
Il éclaire mes pas, ma main;
Mais il brille sur mon chemin,
Conseil, je vois dans votre main,
Grâce à lui, le prix du voyage;
Mais il brille sur mon chemin
L'espoir, ce phare de tout âge.

N° 5.

Oui, l'espoir me conduit et montre le chemin,
Cet espoir qui console et sourit à tout âge,
Il marche à mes côtés, m'abrège le voyage,
Et m'indique le but envié de sa main.

O mon Juge, ô Conseil! Il me dit en chemin
Que déjà par deux fois, au terme du voyage,
— Qui n'aime à rappeler les succès d'un autre âge? —
Du Concours j'ai reçu le prix de votre main.

Sur la foi du passé, j'entreprends le voyage,
Le passé n'est-il pas bien souvent, à mon âge,
Garant de l'avenir? Si guidé par sa main,

Vous poursuiviez hier, heureux, votre voyage,
Demain vous poursuivrez heureux votre chemin;
Illusion peut-être... Elle est douce à tout âge.
W. M. S.

N° 6.

La vie est un lointain et douloureux voyage;
Des enfants, des vieillards, victimes de tout âge,
O mort! tombent frappés de la terrible main,
Et les autres, pensifs, poursuivent leur chemin

N° 7.

LE DERVICHE ET LE VIZIR.

Un derviche allait en voyage,
Et courbé sous le poids de l'âge,
Un bâton dans sa vieille main,
Il mendiait par le chemin

Passe en berline de voyage
Un vizir à la fleur de l'âge;
Des janissaires, sabre en main,
Font tout ranger sur son chemin.

Le vizir dit: « Qui donc voyage
A pied, là-bas? A pareil âge,
Vieux fou, tu tends encor la main,
Dans la poussière du chemin?

Allah! La vie est un voyage!
Il faut savoir en son jeune âge
Au travail endurcir sa main,
Pour finir gaiement son chemin.

— Vizir, la vie est un voyage,
Dit le derviche; en mon jeune âge,
Au mendiant j'ouvrais ma main;
Et c'est pourquoi, sur le chemin,

Avec mon bâton de voyage,
Seul compagnon de mon vieil âge,
Vers Allah, qui me tend la main,
Je vais, tranquille, mon chemin.

Vizir, j'aime mieux mon voyage
Que le vôtre. Qu'importe l'âge?
Allah nous tient tous sous sa main;
Vizir, passez votre chemin. »

N° 8.

'ous dites, ô vieillards: la vie est un voyage; —
lace! alors, et livrez aux jeunes le chemin!
'est un jeu, dites-vous. — Joueurs lassés par l'âge,
bandonnez la banque et passez nous la main.

N° 9.

LE JEUNE MALADE
(*Imité d'André Chénier*).

N'est-ce pas, pour mourir, mère, je n'ai pas l'âge?
Dis? Je retournerai courir sur le chemin
Du Ménale, où, dit-on, les Nymphes en voyage
S'arrêtent pour danser en se donnant la main.

N° 10.

CROQUIS MOYEN-AGE
(*D'après Albert Durer*).

Droit en selle, haut et dur, un duc part en voyage, —
Il est vêtu de fer. — Un mort, tendant sa main
De squelette, ricane en montrant le chemin, —
Et l'on sent se lever l'horreur du moyen-âge.

N° 11.

CROQUIS CONTEMPORAIN
(*D'après Henri Monnier*).

Mercadet, gras et doux, héros d'un nouvel âge,
L'air content, bien vêtu, va prendre le chemin
De fer, cigare aux dents, parapluie à la main,
Et des chèques nombreux dans son sac de voyage.
Catherine Trédez.

N° 12.

LA VIEILLESSE.

Mon Dieu, mon seul amour, au terme du voyage,
C'est vous seul que je veux. La moitié du chemin,
Je l'ai faite à regret; mais les ennuis de l'âge
Ne m'empêcheront pas de vous tendre la main.

Si mes pleurs, si mon sang, durant ce long voyage,
Ont coulé chaque jour et marqué le chemin;
Si du premier soleil au dernier de mon âge,
Nul être aimé jamais ne m'a pris par la main;

Je vous attends, mon Dieu; j'ai fini le voyage,
Et l'aurore celeste argente le chemin;
Sur l'horloge du temps disparaît mon jeune âge,
Et l'amour éternel va me tendre la main.
Lucie et Aline de Rothschild (Paris).

N° 13.

LA JEUNESSE.

Il est vrai que la vie, hélas! est un voyage,
Où le péril abonde et nous suit en chemin;
Mais pourtant, qu'il est doux, aux beaux jours du jeune âge,
De partir deux à deux en se donnant la main.

Auprès d'un cœur ami, bien court est le voyage,
Et le couple joyeux dévore le chemin;
Le but est noble et sûr, et le terme de l'âge
Viendra quand il voudra les saisir par la main.

Ils ne pensent plus même aux périls du voyage,
Ces deux jeunes amis qui font même chemin,
Au cœur même amitié, comme au front le même âge,
Et l'ange des beaux jours les conduit par la main.

Si la tempête vient, ils sont deux en voyage,
Et le fort soutiendra le plus faible en chemin,
Car la force est en eux, l'amitié n'a pas d'âge,
Et sur les cœurs unis l'Éternel a la main.
René et Tony Dreyfus (Paris).

N° 14.

CONTE.

Le bon comte Robert vivait au moyen âge;
Ses vassaux l'adoraient; aussi pour un voyage
Quand il devait partir, pressés sur son chemin,
Tous l'attendaient et tous voulaient baiser sa main.

Les femmes, les vieillards, les enfants de tout âge,
Tous criaient: « Monseigneur, Dieu vous garde en voyage,
Qu'il écarte de vous les périls du chemin,
Qu'un bon ange vous guide et vous donne la main. »

Or, un jour, revenant d'un périlleux voyage,
Tandis qu'il chevauchait dans un rude chemin,
Il vit, gisant à terre, un homme de grand âge
Qui, demi-mort de froid, l'appelait de la main.

Le comte dès longtemps avait dépassé l'âge
Où le pied est léger; pourtant sur le chemin
Il fut bientôt debout, et, prenant dans sa main
La gourde qu'il portait constamment en voyage,

Il vint près du vieillard; puis, étendant la main:
« Mon frère, lui dit-il, buvez; votre voyage
Fut mauvais jusqu'ici; mais sur votre chemin
Dieu m'a mis pour qu'en vous j'honore le vieil âge.

Dieu soit béni! Prenez, pour finir le chemin,
Mon noble destrier, mon manteau de voyage,
Mon feutre; couvrez-vous comme il sied à votre âge;
Gardez ma gourde Adieu, donnez-moi votre main. »

Et reprenant à pied son pénible voyage,
Le comte grelotta tout le long du chemin,
Mourant presque de soif, et n'ayant à la main
Qu'un gros bâton noueux, mais gai comme au jeune âge.

Enfin, on m'a conté qu'au terme du voyage,
Qui de l'éternité nous ouvre le chemin,
Quand le comte arriva chargé de gloire et d'âge,
Il vit sur l'autre bord Dieu lui tendant la main.
Pierre et Paul Gavault (Alger).

N° 15.

P. P. C.

Faire le tour du monde est un très-beau voyage,
Il ne faut que trois mois, mais on se met en n-age,
Allez donc bien plutôt au Plessis; le chemin
Est moins long; moi, j'irai probablement de-main
Carlo.

N° 16.

L'avenir, mes enfants, est tout rose à votre âge,
L'espérance est au cœur et le cœur sur la main;
Et cependant la vie est un rude voyage,
Moins de fleurs que de pleurs tout le long du chemin.
Princesse Sophie de Metternich (Kœnigswart, Bohême).

N° 17.

Donne-moi ton cœur, donne-moi ta main;
Prends par le sentier, moi par le chemin;
Pour la vie à deux, doux et long voyage,
Il faut l'amitié, des fleurs et notre âge.
« Je me nomme légion. »

N° 18.

FRÈRE ET SŒUR.

L'œil tourné vers le ciel et la main dans la main,
Nous avons entrepris le pénible voyage
Qui s'appelle la vie, et tous deux, à tout âge,
On nous verra marcher dans le même chemin.
Marie et Maurice Carrier de Tarragon (Paris).

N° 19.

De la vie à la mort, mystérieux voyage,
Où les amis partis ont tracé le chemin,
Heureux qui le franchit au déclin de son âge,
Le regard vers le ciel et la main dans la main.
Un Kangoroo et sa mère

N° 20.

Mettons tout en commun pour notre grand voyage,
Les rêves des beaux jours, les regrets du vieil âge,
Et pour nous adoucir la rigueur du chemin,
Nous marcherons ensemble et la main dans la main.
Emmanuel Lion.

N° 21.

Pauvres enfants, ils étaient d'un autre âge;
Ils n'ont pu se résoudre à leur triste voyage,
Et vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.
René Chollet.

N° 22.

Nous savons que la vie pour tous est un voyage,
Mais quand doit-il finir? A quelle heure? A quel âge?
Quel doit être son but? Quel en est le chemin?
Dieu le sait, et lui seul peut nous tendre la main.
Devins et Sybille de Nemausa.

N° 23.

Souvent, en ce triste voyage,
On disparaît au plus bel âge;
Pour nous guider dans ce chemin,
O Seigneur, tendez-nous la main.
Princesses Eléonore, Fanny et Marie de Schwarzenberg (château de Rothenhof, Bohême).

N° 24.

Dès qu'il sait faire un pas, l'enfant, au premier âge,
Refuse fièrement le secours de la main;
En trouvera-t-il une au terme du voyage,
Qui l'aide à se traîner jusqu'au bout du chemin?
Les amis du silence.

N° 25.

Partir à deux, au printemps de son âge,
Marcher longtemps en se donnant la main,
Puis s'endormir quand finit le chemin,
C'est ici-bas faire un heureux voyage.
L. et C. de Goddes de Varennes (château de Douville Calvados).

N° 26.

Quand j'aurai terminé mon pénible voyage,
Debout sur le chemin,
Je recevrai la Mort qui nous prend à tout âge,
En lui tendant la main.
Nous trois (Versailles).

N° 27.

Souvent le plaisir qui voyage
Au noir souci donne la main;
Pourtant on le cherche à tout âge,
On fuit pour lui le droit chemin.
Joseph Capperon (Orléans).

N° 28.

Quand on arrive à l'âge
Où tremble notre main,
On voit sur le chemin
Le terme du voyage.

Les Exilées de Port-Royal (Espagne).

N° 29.

La vie est un charmant voyage,
Tant qu'on est dans la fleur de l'âge,
Et bien court paraît le chemin,
Lorsqu'il est fait à deux et la main dans la main

Barbeville.

N° 30.

A la fleur du bel âge
On se met en chemin,
Et gaiement on voyage
En se donnant la main.

Arrive le grand âge
Où finit le chemin;
Au terme du voyage
On se serre la main.

N° 31.

La vie est un voyage,
Le monde est un chemin;
Nous tous, qui le suivons, de tout rang, de tout âge,
Soutenons-nous l'un l'autre en nous donnant la main.

Les Braves gens de l'Hérault.

N° 32.

Enfant, tout ici-bas sourit à ton jeune âge,
Les fleurs de toutes parts naissent sur ton chemin;
Un ange au doux regard te mène par la main;
Que Dieu soit avec toi jusqu'au bout du voyage.

Paganel, Mac Nabbs et Lord Glenarvan (Suresnes).

N° 33.

LE FIL D'ARIANE.

Le labyrinthe est un chemin
Qu'on peut parcourir à tout âge;
Pour entreprendre ce voyage,
Il suffit d'une plume en main.

C. d'Est.

N° 34.

L'expérience est douce, et doux est le grand âge
A celui qui, sauvé des piéges du chemin,
A fait paisiblement le terrestre voyage,
Sans abaisser son âme et sans tacher sa main.

Deux huîtres et leur perle.

N° 35.

L'homme s'instruit quand il voyage,
Dans toute fortune, à tout âge,
Et court lui semble le chemin,
S'il le fait un livre à la main.

Mésange.

N° 36.

Mon Dieu, pour me guider aux sentiers du jeune âge,
Tu fis planer sur moi ton invisible main;
Puissé-je, voyageur fatigué du voyage,
Te trouver, ô Seigneur, au bout de mon chemin.

N° 37.

Des pleurs tous les jours, des pleurs à tout âge,
Larmes de l'enfant, son hochet en main;
Et quand on arrive au bout du voyage,
Un saule-pleureur au bord du chemin.

Charlotte Petit (Amiens).

N° 38.

LE MANCHOT PHILOSOPHE.

Un mendiant manchot, en faisant son voyage
De chaque jour, tomba sur le chemin.
Il perdit l'autre bras. En héros d'un autre âge :
« Tant mieux, dit-il, je vais ne plus tendre la main. »

N° 39.

Dans une course folle, en tout temps, à tout âge,
On poursuit le bonheur; blessé dans le chemin,
On arrive haletant au terme du voyage;
On passe sans le voir; il nous tendait la main..

Louise Lombard.

N° 40.

Sur le seuil de la vie, au début du voyage,
J'hésitais, inquiet, entre un double chemin
L'oisiveté dans l'un attirait mon jeune âge,
Dans l'autre le travail : je lui tendis la main.

André Genty (Tourteron, Loiret).

N° 41

Faire la route à pied, un bâton à la main,
Avec un compagnon alerte et de son âge,
N'est-ce pas raccourcir de moitié le chemin,
Et doubler à la fois le plaisir du voyage?

Élisabeth et Marguerite.

N° 42.

Pareils à des enfants, égarés en chemin,
Qui ne connaissent pas le but de leur voyage,
Nous marchons, étourdis, de la jeunesse à l'âge,
Portant, sans le savoir, notre sort dans la main.

Louise de Brimbois (château de Brimbois, Calvados).

N° 43.

Ne tente pas, enfant, d'échapper à la main
Qui doucement contient les ardeurs de ton âge;
Assez tôt viendra l'heure où, seul en ton voyage,
Tu verras comme on doute à choisir son chemin.

Caroline (Saint-Prix).

N° 44.

La vie est un voyage;
A chaque étape, un âge;
Aux heureux, en chemin,
Fortune tend la main.

Abbaye du Val.

N° 45.

A UN AMI.

Pèlerin de la vie, harassé du voyage,
Trahi par la fortune, appesanti par l'âge,
J'étais tombé sanglant au milieu du chemin;
L'Amitié m'est restée et m'a tendu la main.

Marianne de Ganay.

N° 46.

Longue lettre, va, pars, accomplis ton chemin,
Et que le bonheur donc signale ton voyage;
Peut-être, grâce à toi, malgré notre jeune âge,
Recevrons-nous un prix qui partira de-main.

N° 47.

LE TÉLÉGRAPHE

Prompt messager, miracle de notre âge,
En un moment je fais un long chemin,
Et pour me faire accomplir ce voyage,
Il n'est besoin que d'une faible main.

Guillaume et Anne-Marie Danloux-Dumesnil.

N° 48.

RÉPONSE D'UN CÉLIBATAIRE

Je n'ai nulle envie, à mon âge,
D'entreprendre à deux le voyage;
Je garde mon cœur et ma main,
Et ferai tout seul le chemin.

N° 49.

L'œil vif et le corps souple, un bâton à la main,
Alertes, gais, riants, comme on l'est à leur âge,
Réservistes, conscrits, tout le long du chemin,
Chantaient sans nul souci des peines du voyage

Eugenie et Adèle Delvaille (Bayonne)

N° 50.

Lorsque dans le passé l'esprit humain voyage,
Et, comme un pèlerin, qu'il s'en va d'âge en âge,
Il voit, de leurs tombeaux qui bordent son chemin,
Sortir les siècles morts, qui se donnent la main

Grand Cercle de Présinge.

N° 51.

On me dit que la vie est un rude voyage,
Mais lorsque l'amitié, qui réunit chaque âge,
Met les cœurs près des cœurs et la main dans la main,
L'homme trouve toujours des fleurs sur le chemin.

Henriette Chasles.

N° 52.

Ne tremble pas, chrétien, lorsque le poids de l'âge
T'avertit de songer à l'éternel voyage;
La mort ouvre pour toi le céleste chemin,
Et des cieux entr'ouverts ton Dieu te tend la main.

France.

N° 53.

L'indocile jeunesse, au début du voyage,
Sans songer à l'hiver, s'amuse du chemin,
L'expérience enfin arrivant avec l'âge,
Pour nous guider au port vient nous prendre la main

N° 54.

ÉPITAPHE DU CHEVALIER DE BOUFFLERS

Ci-gît un chevalier qui, sur le grand chemin,
Naquit, vécut, mourut. Cet écrit de sa main
Prouvera ce mot d'un autre âge,
Que notre vie est un voyage.

N° 55.

CONTRE UN MAUVAIS POÈTE

Il prétend qu'Apollon, le prenant par la main,
Du Parnasse à quinze ans lui montra le chemin;
Pour moi, j'en jurerais, jamais, en aucun âge,
Il n'a fait ce voyage

E. C. (Douai)

N° 56.

Bon ange, que Dieu mit au bord de mon chemin,
Pour me montrer le but, depuis mon plus jeune âge
Je vous suis pas à pas; tendez-moi votre main,
Et volons vers les cieux pour finir le voyage.

N° 57.

Heureux qui, dans la vie au pénible chemin,
Possède un ami sûr pour lui tendre la main,
Partager ses plaisirs, ses jeux du premier âge,
Et pour le consoler au terme du voyage.

Julie Portalis (Saint-Maurice).

N° 58.

SOUPIRS D'UN CHERCHEUR D'OR.

« Voyage, me disait la jeunesse, voyage,
De lingots d'or Plutus pavera ton chemin. »
Me voici de retour; je suis vieux avant l'âge,
Et je tends tristement la main.

Une petite mauresque d'Alger.

N° 59.

En marchant dans la vie il est bon à tout âge
De se savoir aimé, de tenir par la main
Des parents, des amis, pour faire le voyage;
C'est comme un doux rayon qui console en chemin

« Marie, Thérèse et leurs amies (Saint-Jean le blanc)

N° 60.

La terre est une route et la vie un voyage;
Les pierres sont les maux que l'on souffre à tout âge
Et le gouffre sans fond, qui borde le chemin,
C'est la mort qui nous guette et nous saisit la main

Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin).

N° 61.

L'amitié nous prend par la main,
Au début de notre voyage,
Et nous mène ainsi, d'âge en âge,
Jusqu'à l'autre bout du chemin.

N° 62.

A tout âge,
On voyage,
Dans les petits sentiers et sur les grands chemins.
Homme, sur ses deux pieds, enfant, sur ses deux mains

Jeanne Poupinel.

N° 63.

La vie est pour chacun, dit-on, un long voyage;
Mais il dépend de nous d'embellir le chemin;
Sachons à la raison toujours donner la main,
Et nous pourrons goûter des plaisirs à tout âge.

N° 64.

A UN ENFANT.

Sois heureux, confiant, comme on l'est à ton âge,
Que la vie à tes yeux ne soit qu'un beau voyage,
Et ne laisse jamais s'effeuiller dans ta main
Cette fleur de candeur qui croît sur ton chemin.

Sophie Filiti (Bukarest).

N° 65.

Vous ignorez, enfants, grâce à votre bel âge,
Grâce à l'ange béni qui vous tient par la main,
Que la vie est souvent un douloureux voyage,
Laissant bien des blessés, bien des morts en chemin

Frères et sœurs de Vineky (Orléans)

N° 66.

Qu'est-ce que cette vie? Un rapide voyage,
Avec l'éternité pour but; et ce chemin,
Qui nous paraît si long, plein de fleurs au jeune âge,
Aboutit à la mort qui vient glacer la main.

Hélène Martin (Périgueux).

N° 67.

Mon père me disait : « Maintenant, voici l'âge
D'aller seul en avant; va, suis le droit chemin,
Et pour que Dieu t'accueille au bout de ton voyage,
Aide et secours celui qui demande ta main.

Raymond Pitton (Tours).

N° 68.

Pour combattre l'ennui du terrestre voyage,
S'unir un ami sûr dans la fleur de son âge,
Est le meilleur moyen d'abréger le chemin;
Mais il faut que le cœur accompagne la main.

Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

N° 69.

Mirage éblouissant des rêves du jeune âge,
Hélas! vous nous montrez trop tard le droit chemin,
Mais la raison est là, qui, nous prenant la main,
Nous mène heureusement au terme du voyage.

Marguerite Destremx (Alais).

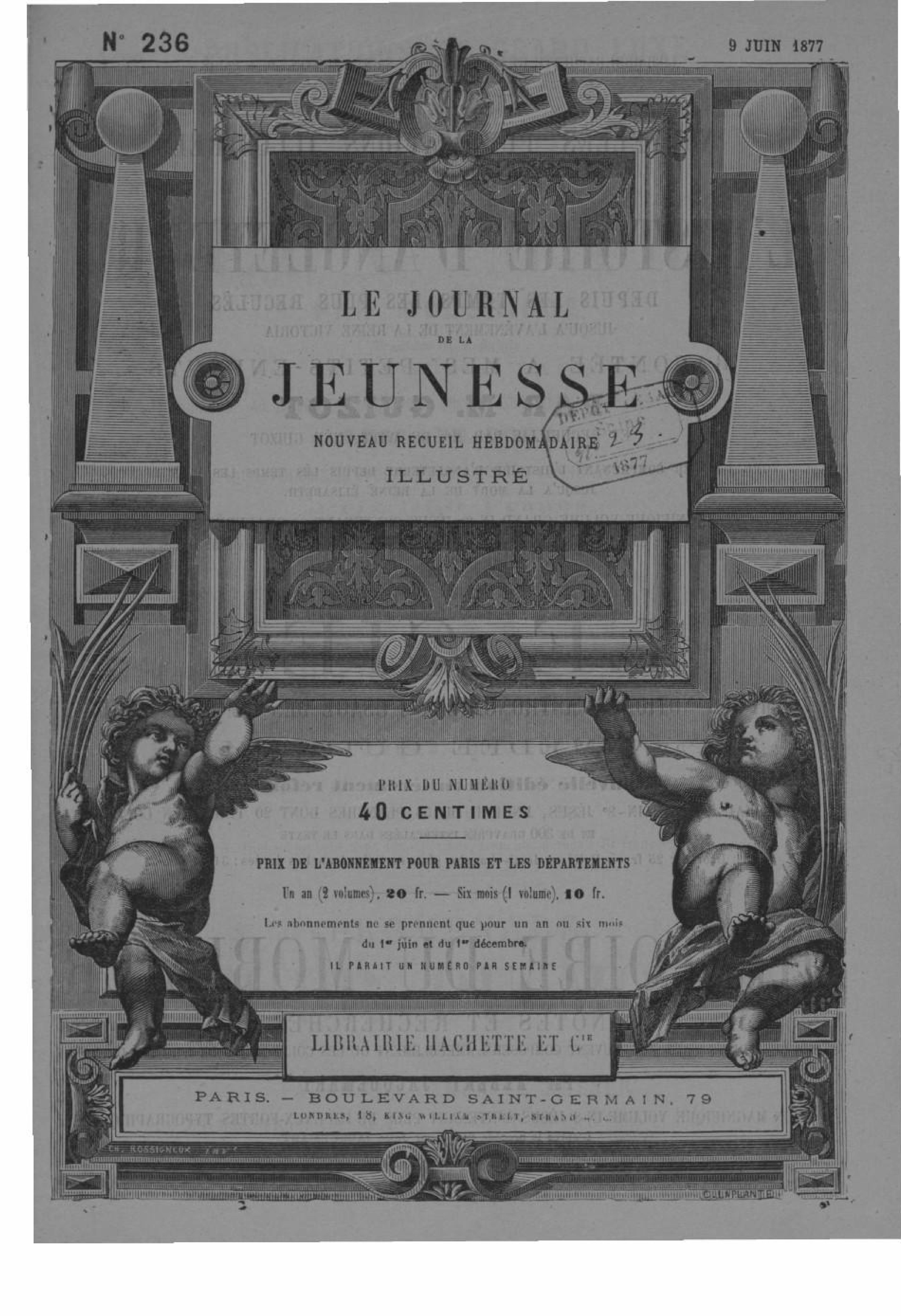
N° 70.

Qu'il est beau, le chemin; fleuri, ce doux voyage,
Quand le riant espoir nous guide par la main;
Mais quand les rêves d'or s'envolent avec l'âge,
Qu'il est rude à gravir, ce terrible chemin.

Deux petites Portugaises.

A continuer. CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 236
9 JUIN 1877
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

L'INDE
DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GENÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. De NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils aur[ont] à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 48.

*** X6201691 *** 961728 *** Y53 *** Z1W29137 *** 45 *** H25016843V *** 4 *** V1S513V *** 291364 ***

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 62.

N° 1. — P***** u***, t* c********** b****** c**** p*** q** l'u****** é**** t*** é*****

N° 2. — L** u** e******* u** t*** p** c* q*'i* y a d***** d'a***** p** c* q*'i* y a a******

N° 3. — P******** a d** m** a** e** u* a**** m**-m***

N° 4. — T******* p** q****** e****** f****** s* l******* p******

N° 5. — U** p******* d******* e** l* p*** g***** d** h********

N° 6. — L* f******** n* c******* p** à d*** t*** c* q** l'o* p****, m*** à p***** c* q** l'o* d**

N° 7. — L* c********* e** u** l******** q** c***** v*** m***** à s** p****

N° 8. — O* p******** q*********** p*** a******* a* f***** q** f*** g***** q*'à l'h****** h**** q** f*** p*****

N° 9. — A m**** t***** b********* l***** d*** l* c*********** D*** p****** u* s*** m** q** l* c****** r****** s** n** l*****

N° 10. — C****** d* s****** f****** l** s******* c******** l******** m*** q** n'o** q*'u* œ**

Communications : Jeanne Vallotte (Creue, Meuse), n° 1. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., n° 2. — V. O. et sa sœur, n° 3. — Francine et Robert Le Mareschal, n°s 4, 5. — Hélène, Marie et Radu Vacaresco (Bukarest, Roumanie), n° 6. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), H. B. et L. B., à N., n° 7. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), n° 8. — Henri Pohls (Bordeaux), n° 9. — Maurice D. (Saint-Quentin), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 31.

CONSONNES

N° 1.

*djvschrchr*ngnlgstqprqlqslsq jldnnrmfrsrlchmpvnrd'**jvdr

Communication : Trois vieux hiboux du Panthéon.

N° 2.

*n — trtnt — *vt — *n — cmms — l — cmms — *n — vlt l — vlt *n — p — qq — d — l — rpn — *ls — fssnt — ts — *ms — ds — qtr — l'*nml — *tt — l — mns — hrp.

Communication : L'habitante du pavillon des roses.

—

VOYELLES

N° 1. —

O* — *ie** — *e — *e — *o*e* — *ue — *e — **ai** — *o* — *a**eu* — *ou* — *e* — *e** — *a*u***i** — *ue — *e — **ai** — *e — *o*eu*

Communication : Bouquet d'orties.

N° 2 —

*ai*é — *ou* — e*e**i*e — e* — *o*e**e — *e*a* — *oi*a — **oi* — *é*e*i** — *ui — *e — *ou* — **o**e** — *a*

Communication : Jeanne Cyr (Paris).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 28.

JUDAS

Lorsqu'enfin Júdas tomba de l'arbre solitaire, ayant assouvi son atroce colère, alors fondit sur lui avec rapidité l'effroyable démon qui l'avait excité. Aux cheveux le prenant, de cet infâme il emporta le corps dans l'air sur ses ailes de flamme et, descendant au fond de l'enfer éternel, à ses fourches de fer tout tremblant le jeta. Les chairs d'Iscariote brûlèrent avec fracas, tous ses os sifflèrent et sa moelle rôtit. De ses deux bras Satan entoura le damné; puis, serein, en le regardant d'une face riante, de sa bouche fumante, il lui rendit le baiser que le traître avait donné au Christ.

Communication : A. L. M. Louvet.

—

LES BOUTS-RIMÉS

Chimère.
Mere.
Toujours.
Jours.

—

LES USAGES MONDAINS

D'où est venue la mode de porter la barbe longue et les cheveux courts?

Communication : Marie et Marguerite Labuzan.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 28.

Quelles sont les sept villes rivales de l'antiquité, dont les lettres initiales sont figurées par les lettres capitales des deux mots :

CESAR, CÉSAR.

ou par les lettres capitales de ce vers :

CeSAR, Sois sAlué par Ceux qui vont mourir.

Communication : Un trio de bandets.

LE LANGAGE FRANCAIS

N° 26.

N°s 1. — PLANTAGENET. N°s 5. — POLICHINEL[LE]
2. — BINETTE, 6 — ARLEQUIN.
3. — ENTREMETS. 7. — BUDGET
4. — CHALUMEAU 8. — FLIBUSTIER

Communications : Esmeralda (Bukarest, Rouman[ie]), n° 1. — Achille et Patrocle, n° 2 — Raoul Dig[...], n°s 3, 4. — Louise, Noëlie et Lucie L. (Saint-P[...]), n°s 5, 6 — J. Brontana, n° 7. — Charles et M[...] Borde, n° 8.

—

ÉNIGMES.

N° 61.

Je ne porte qu'un nom et pourtant j'en ai mille,
Mon usage est commun sans cesser d'être utile,
Je sers également au pauvre comme au roi;
Le soir ou le matin, c'est mon plus bel emploi,
Mon élégance ajoute aux charmes d'Idalise,
Sous diverses couleurs on me voit à l'église,
J'accompagne toujours au barreau l'avocat,
Et, dans un même instant, admirez ma franchise,
Je suis au lit royal ou bien sur un grabat.

Communication : Tres caps de Laouzetos.

N° 62.

Devine-moi, lecteur, quiconque est frileux m'aime,
Retourne-moi, lecteur, je suis toujours le même

Communication : Jeanne et Marthe Pohls.

N° 63.

Je suis ce qu'était hier, ce que demain sera

Communication : Ma sœur et moi.

—

CHARADES.

N° 73.

Dans nos jardins mon premier se cultive,
Pour l'agrément de maint convive;
Tout doré, mon second appartient au couvert,
Parait avant la soupe et demeure au dessert,
Mon tout est un mets populaire,
Qu'on mange assez souvent en buvant de la biere

Communication : Viane de Gontaut-Biron.

N° 74.

L'hirondelle aux champs, à la ville,
Nous revient avec mon dernier;
Mon tout à la course est agile;
On s'eclaire avec mon premier.

Communication : Marguerite et Louise Lapo[...] (Roanne).

—

METAGRAMME

Changez vite ma tête et, sans avoir cherché,
Vous trouvez la victime et l'objet du péché.

Communication : Une carpe du Styx.

—

LES MOTS CARRES

La fierté du premier égale son plumage;
Bien souvent les oiseaux, lorsque survient l'orage,
Demandent mon second à mon avant-dernier;
Un maréchal de France est le nom du dernier.

Communication : Totnette et Cie (Passy).

LES CURIOSITÉS.

N° 42.

N° 1. — Sire, je vais vous faire préparer le plus beau lit où jamais roi ait couché.

N° 2. — Quelle est la reine qui avait un pied plus long que l'autre ?

N° 3. Quels sont les deux rois qui moururent à la suite d'un bain froid ?

N° 4. — Messieurs les Anglais, tirez les premiers.

N° 5. Quel est l'auteur français des premiers *Mémoires historiques?*

N° 6. — Paroles d'un roi et d'un guerrier au récit de la Passion :

« Que n'étais-je là avec mes Francs ? »

« Ah ! Seigneur, si j'avais été là, on ne vous aurait jamais crucifié. »

N° 7. — Boutade d'un écrivain :

« Je suis bourbonien par honneur, monarchiste par raison, républicain par goût et par caractère. »

N° 8. — J'aime mieux cesser d'être roi que de régner sur des hérétiques.

N° 9. — Je sais que tout était perdu et que vous avez tout conservé.

N° 10. — Nul plus que moi n'a fait de bien à ses amis et de mal à ses ennemis.

N° 11. — Parole d'un philosophe grec :

« J'emporte tout avec moi. »

N° 12. — Quel est le premier roi qui fut adore comme dieu ?

N° 13. — J'ai failli attendre.

N° 14. — Ils chantent, ils payeront.

N° 15. — De l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace.

N° 16. — Ce que je peux vous souhaiter de mieux, c'est de ne pas vous revoir.

—

MARCHE DU CAVALIER

je	naie	les	roi	la	voie	que	que
de	faus	ma	ren	ho	et	un	cha
que	sté	mon	rer	au	nar	le	lont
se	blant	te	no	lui	sous	cun	mo
re	le	qui	donne	l'ado	pin	tous	geant
sem	cet	marque	ce	rer	son	nés	vit
cour	le	et	de	san	qui	qu'à	sem
de	fait	ti	ceux	soi	blant	ne	sont

Communication : Mademoiselle L'oncle Placide. — Jean et Numa Pieti, directeurs de la *Stratégie*, journal des Échecs (*Dessin*).

Communications : Marguerite Picquot, n° 1 — Constantin et Michette Patzouris, n° 2 — Yvonne et une blonde Germaine, n° 3. — Jeanne Cyr (Paris), n° 4. — L'algue et l'actinie des bords de la Manche, n° 5. — Julie Portalis, n° 6. — Maurice Allard (Versailles), n° 7. — Deux huitres et leur perle, n°s 8, 9. — H B. et L. B, à N, n° 10. — Jane Moller, n° 11. — La petite hirondelle du Lys, n° 12. — Louis Dasse, n°s 13 à 15 — Trois actionnaires (Haiti), n° 16.

—

LOGOGRIPHES

N° 36.

Sur mes cinq pieds, lecteur, je fais trembler la terre
Et ma voix est semblable à celle du tonnerre;
Le sang coule à grands flots quand je suis en courroux,
Rien ne résiste enfin à mes terribles coups.
Si tu coupes mon chef, je deviens pacifique,
Mais je suis entêté tout comme une bourrique;
Ma voix, quoique assez forte, alors ne fait plus peur;
Au contraire, on en rit. Devinez-moi, lecteur.

Communication : Quatre bavardes.

N° 37.

J'instruis tous les humains; si tu coupes ma tête,
Je n'ai plus de raison et suis pis que la bête.

Communication . Tres caps de Laouzetos.

—

LES ANAGRAMMES.

N° 35.

ANIMAUX

N°s 1. — DANS LA MARE
2. DE GALON.
3. — VOLE GANTS.
4. — SON CHER ROI.
5. — TATE MON DOS.
6. — FAUTE TUE.
7. — A SA FIN.

N°s 8 — AVEC RUTH.
9. — BIEN CASSE.
10. — CALEPIN.
11. — NEGRE, TON BÉRET.
12. — CADRAN.

Communications : Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure), n°s 1 à 3. — Berthe et Hélène de Cerné, n°s 4, 5 — Chien et Chat, n°s 6 à 12.

FLEURS, ARBRES, FRUITS, PLANTES.

N°s 1. — BALLE MIRE.
2. — A CRU BOIRE.
3. — BIEN GRAVE.
4. — BRAVE ROCH.
5. — RONCE, ROSES

N°s 6. — MARE, FADE AUSSI.
7. — MOI, SI SOT.
8. — ELU RIRA.
9. — PATRE QUETE.
10. — RIME PURFE.

Communications : Paul et Virginie, n° 1 — Marguerite Biret, n°s 2 à 4 — Raoul Digard. Entre frère et sœur, n°s 5, 6. — Chien et Chat, n°s 7 à 10.

MALADIES

N°s 1. — EH ! MOI PLAT.
2. — A. J'EN SUIS.
3. — SI PLEURLE

N°s 4. — LA ROCHE.
5. — J'AMENE.
6. — E. RHUM.

Communication : Sully (Nogent-le-Rotrou) Jacques Amyot (Bellozanne). Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène.

LES MOIS

N°s 1. — RAJEUNI.
2. — FLR RIVE.
3. — RAMS.
4. — RIVAL.
5. — AMI.
6. — UN JI.
7. — LE VIT-IL.

N°s 8. — VOTA.
9. — EBRE, TEMPS.
10. — OIE BROC
11. — OMBRE NUE
12. — B. C. R. MEDLE.

Communication : Divers correspondants.

COULEURS

N°s 1. — ROGUE.
2. — THE MARANA.
3. — T'Y VOLE.

N°s 4. — VAINE.
5. — TUER.
6. — OR NAGE.

Communications . Mlles Ch Gosselin.

OPERAS

N° 1. DIRE LE BEAU BRESIL.
N° 2. — ROMAN.

POEME

N° 3. — EN IDEE.

DEFAUT

N° 1 — JE LA VOIS.

PALAIS

N° 5. — VOLEUR.

MOTS RENVERSES

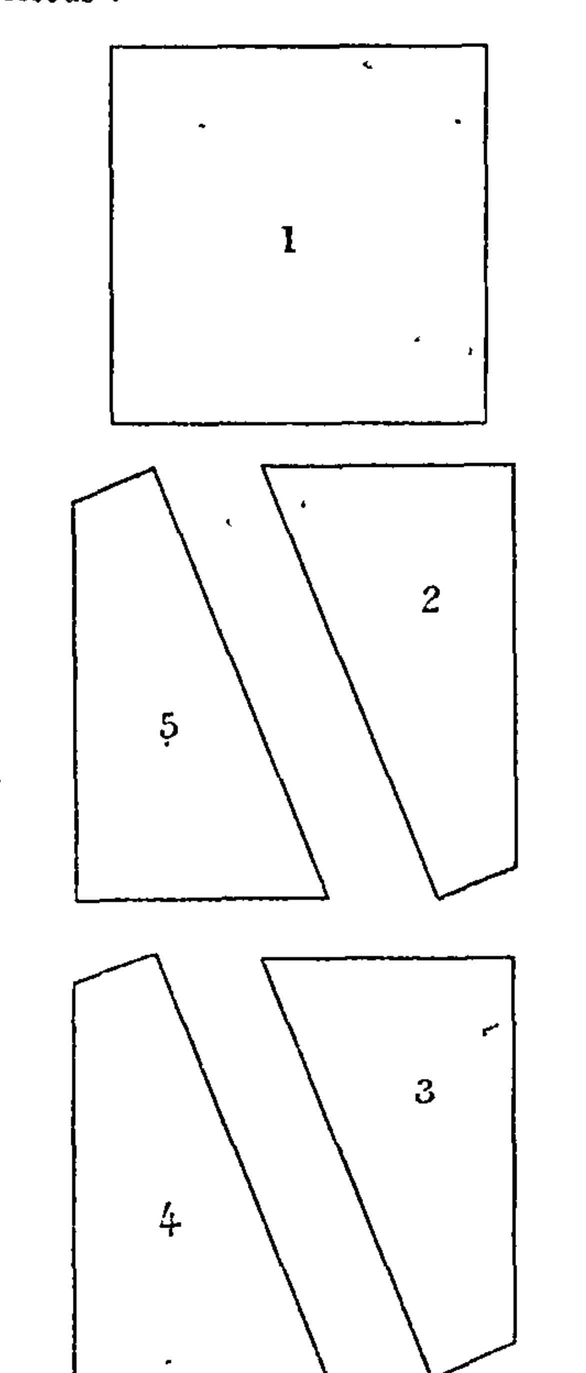
N° 6. — MON NOM | N° 7. — RESSASSER.

Communications : Josefina Maria Fesser, Maria Manuela Fesser, Elena Fesser, n°s 1, 2 — Divers correspondants, n° 3, — Deux marmitons, n° 4. — Pierre et Paul Gavault (Alger), n° 5 — Hélene Martin, n° 6 - Trilby, n° 7

—

LES SURPRISES.

Construire un carré avec les cinq figures ci-dessous :



CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 47.

Proverbe : Soyons indulgents pour les autres, si nous voulons qu'on le soit pour nous.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 61.

Nº 1. — Qui donne aux pauvres prête à Dieu

Nº 2. Celui qui est né pour être pendu ne sera jamais noyé.

Nº 3. —

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Nº 4. — Le soleil ne doit jamais se coucher sur notre colère.

Flechier.

Nº 5. —

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

Nº 6. —

Le mur murant Paris rend Paris murmurant.

Nº 7. — Celui qui fait ce qu'il doit est juste; celui qui fait plus qu'il ne doit est généreux.

Nº 8. —

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier,
Et pour qu'on s'en souvienne il le faut oublier.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 30.

CONSONNES

Nº 1. —

Je sais sur la colline
Une blanche maison;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Nº 2. —

Le poete est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leur nid sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords, et le monde
Ne connaît rien d'eux que leur voix.

VOYELLES

Roch est un homme fort discret;
Ami, reconnais à ce trait
Sa discrétion sans pareille :
L'autre jour, s'approchant de moi,
Il me dit tout bas à l'oreille
Que Louis est un bien grand roi.

RÉBUS

Les lions sont moins les esclaves de ceux qui les gardent, que ceux-ci ne sont les valets des lions.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Nº 27.

PAN BÊLE.

Eure. Normandie. Evreux. Pont-Audemer. Les Andelys. Bernay. Louviers.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Nº 27.

LA VISION

Ami, notre père est le tien;
Je ne suis ni l'ange gardien
Ni le mauvais destin des hommes;
Ceux que j'aime, je ne sais pas
De quel côté s'en vont leurs pas
Sur ce peu de fange où nous sommes.

Je ne suis ni dieu ni démon,
Et tu m'as nommé par mon nom
Quand tu m'as appelé ton frère;
Où tu vas j'y serai toujours,
Jusques au dernier de tes jours
Où j'irai m'asseoir sur ta pierre.

Le ciel m'a confié ton cœur;
Quand tu seras dans la douleur
Viens à moi sans inquiétude,
Je te suivrai sur le chemin,
Mais je ne puis toucher ta main,
Ami, je suis la Solitude.

BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Les solutions prochainement.

LES CURIOSITÉS

Nº 40.

DERNIÈRES PAROLES.

Nº 1. Le fils de Buffon. — Nº 2. Epaminondas. — Nº 3. Louis XI. — Nº 4. Bonchamps. — Nº 5. Marie Tudor (*Calais*). — Nº 6. Mazarin (*Colbert*).

Nº 41.

SURNOMS HISTORIQUES.

Nº 1. Wellington. — Nºs 2 et 4. Denys, roi de Portugal. — Nº 3. Pierre IV d'Aragon. — — Nº 5. Homère. — Nº 6. Brenno. — Nº 7. Philopœmen.

ÉNIGMES

Nº 58. — L'argent.
Nº 59. — Le silence.
Nº 60. — La santé.

CHARADES.

Nº 70. — Feuilleton.
Nº 71. — Bec-figue.
Nº 72. — Soutache.

MÉTAGRAMME

Moisson. Poisson. Boisson.

MOT CARRE SYLLABIQUE

AU	TOM	NE
TOM	BO	LA
NE	LA	TON

LE FIL D'ARIANE.

LES TROIS SOURDS.

Un sourd fit un sourd assigner
Devant un sourd, dans un village,
Puis s'en vint son droit entonner.
La demande était d'un fromage;
L'autre répond du labourage;
Le juge, étant sur ce suspens,
Déclara bon le mariage,
Et les renvoya sans dépens.

MARCHE DU CAVALIER.

17	14	19	10	49	58	53	56
20	9	16	13	52	55	48	59
15	18	11	22	61	50	57	54
8	21	62	51	12	23	60	47
63	44	7	28	35	46	5	24
38	41	34	45	6	27	2	31
43	64	39	36	29	32	25	4
40	37	42	33	26	3	30	1

LOGOGRIPHES.

Nº 34. — Lampe. Palme. Lame. Mal. Pal. La.

Nº 35. — Datte. Date.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

SUPPLÉMENT Nº 69.

(19 MAI 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ Nº 46. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, Nº 60. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, Nº 29. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, Nº 26. BOUTS-RIMÉS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, Nº 26. LE LANGAGE FRANÇAIS, Nº 25. CHARADES, Nºs 68, 69. ÉNIGMES, Nºs 56, 57. LES CURIOSITES, Nº 39. LOGOGRIPHES, Nº 33. LES ANAGRAMMES, Nº 33. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. RÉBUS.

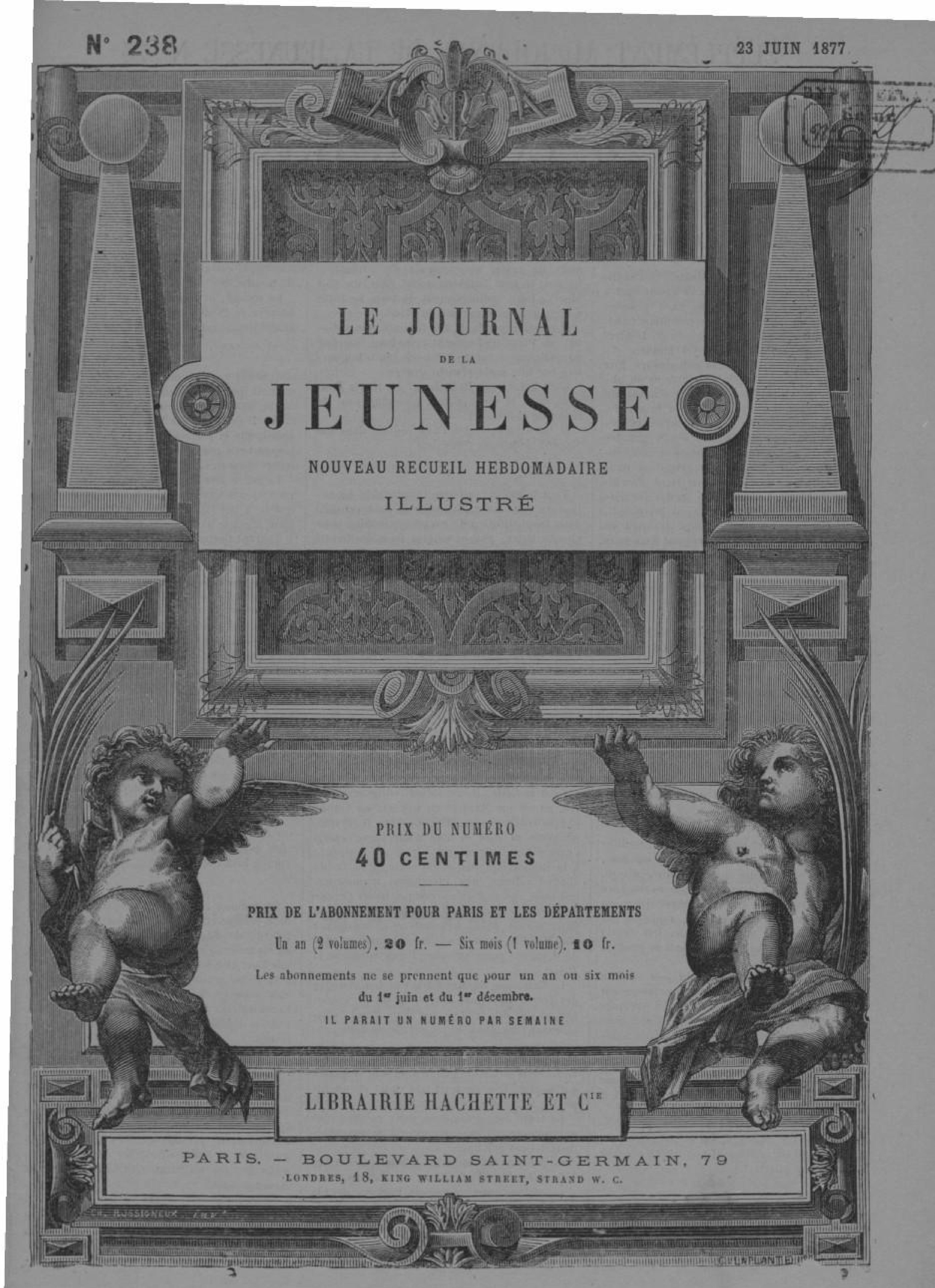
Joséphine et Thérèse Berthollo, Charles et Marie Borde. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Roger Braun (Sphinx-Club, Paris). — Ed. d'Aunemont. — J Brontana (Paris) — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Charles Portalis. — Georges et Marguerite Kremp (Douai) — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Raoul Digard. — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Guillaume Danloux. — Joachim Labouche (Bayonne). — Jeanne Vallotte (Creue, Vigneulles, Meuse). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Quatre petites filles et leurs parents (Civray, Vienne). — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — Ricquebourg — Esther, Léa et l'ami Fritz (Sphinx-Club, Paris). — Annette et Lubin. — Miottaines et Franc-Comtoises réunies. — Bouquet d'orties. — Roger et Michel. — Jumiri (Epinal). — E. C. (Douai). — Une abonnée mantaise (Seine-et-Oise). — Farfadet. — Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps. — Trois cousines qui se chérissent T. M. L. (Versailles). — Marionnette et Cie. — Alice-Lucie. — Deux huîtres et leur perle. — Les amis du silence. — Perce-Neige. — Sœur Marguerite (Versailles). — Marie Valentin (Paris). — Marie Lebiez (Constantine). — Les braves gens (Hérault), — Marie et Camille Hischmann. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest), — Esméralda (Bukarest). — Marie Gradisteano (Bukarest). — Constantin et Michette Patzouris (Bukarest). — Marie J. Falcoyano (Bukarest). — Aimée et Suzanne. — Léonie. — L'amazone. — A. Y. — Une petite mauresque d'Alger. — X. Y. Z.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

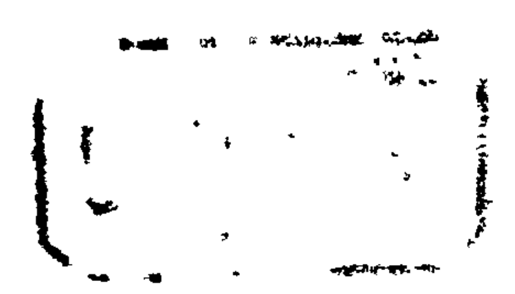
Edmond et Robert Schmidt (Neuchâtel, Suisse). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — René Harmand. — Marie et Marguerite Labuzan. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Marthe Lesourd (Tours) — Léon Meyer. — Louis Alber (Grenoble). — Juliette Delacour. — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Cercle de Presinge, — M. de Sainte-Croix (Orléans). — L. Lévy-Bing (collége de Saint-Barbe). — Mathilde Maisonville (Grenoble). — Charles de Chocqueuse. — Emile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims). — Paul Engel (Mulhouse). — Aldébaran ou un Rémois du lycée Fontanes (Paris). — Un élève de cinquième (lycée du Havre). — Trois Grippe-Saussices, anciens mulâtres. — Une bruyère des Cévennes et un thym des Alpes (La Grand-Combe). — Achille et Patrocle (Amiens). — Fougère et bruyère. — Un propriétaire, son jockey et son entraîneur. — Un captif de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Marguerite et ses sœurs (Alais, Gard). — Trois actionnaires d'Honolulu (Haïti). — Jeanne Tollette. — Bengali et Colibri. — Jeannie et Alix — D'Artagnan, Aramis, Athos, Porthos — Fanciulette. — Suzanne d'Allard. — Une élève des cours Fénélon (Poissy). — Marie Eutrope Lambert (Jarnac). — Petite bouche d'Espagne. — Le capitaine Lotton. Kiou. — S. F. E. (Paris). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Paris). — Marguerite et Louise Lapoire. — Dominique.

Le Gérant : R. Fourret

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.



5e CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

LE PREMIER LIVRE

I

Il semble assez difficile de donner une explication précise sur la question de savoir quel a été le premier livre imprimé. Les grandes inventions ne jaillissent pas instantanément, comme Minerve armée du cerveau de Jupiter. Les hommes qui ont l'immortel honneur d'y attacher leur nom ont eu des précurseurs. Eux aussi ils avaient du génie; inconnus ou obscurs, ils ont vu briller la première étincelle du foyer de lumière qui allait éclairer le monde, et à quelques-uns on peut appliquer la formule : « *Sic vos non vobis.* » Les grandes découvertes s'élaborent en silence et avec lenteur, comme le diamant qui cristallise dans les entrailles de la terre. Puis vient l'architecte qui s'empare d'une main hardie des matériaux longuement accumulés; il les réunit, les coordonne, les perfectionne, les met en œuvre, les anime, puis, embrassant d'un coup d'œil le plan général, il construit l'édifice avec rapidité. Dans la moisson qui germe pour les siècles à venir, celui qui sème ne récolte jamais.

II

En remontant aux sources de l'antiquité, on trouve un exemple assez singulier raconté par Plutarque. Agésilas, 300 ans avant Jésus-Christ, voyant ses soldats découragés à la veille d'une bataille, écrivit sur la paume de sa main le mot « *victoire* » en lettres renversées: puis, prenant du devin le foie de la victime, il le garda un instant dans sa main en paraissant plongé dans ses méditations. Alors, montrant à ses soldats le mot victoire « *imprimé* » sur le foie, il dit que, par ce prodige, les dieux présageaient le succès de leurs armes.

III

Dès la fin du XIVe siècle, à Harlem, en Hollande, on avait découvert la gravure sur bois, l'impression tabellaire que la Chine, dit-on, connaissait déjà plusieurs siècles avant l'ère moderne. Peut-être fut-ce quelque livre ou quelque jeu de cartes chinois, rapporté par un marchand ou un navigateur, qui révéla aux cartiers et imagiers de Harlem ce procédé d'impression.

La xylographie commença du jour où l'on grava une légende au bas d'une estampe sur bois, cette légende, bornée d'abord à quelques mots, à quelques lignes, forma bientôt une page; puis cette page ne dut pas tarder à devenir un livre.

Ces essais tabellaires, c'est-à-dire obtenus au moyen de planches fixes, solides, d'une seule pièce, gravées ou sculptées, portent le nom d'*incunables* (*incunabula*, berceau).

La gravure en relief et en creux, principalement sur les anneaux, les sceaux, les médailles, avait naturellement précédé ce premier pas de l'imprimerie.

IV

Les débuts de l'imprimerie remontent au commencement du XVe siècle; mais ces premiers essais n'étaient à proprement parler que des gravures sur bois, appelées *livrets xylographiques.* Ils portaient seulement quelques mots de texte, accompagnés de grossières figures, le tout taillé en relief dans un seul bloc de bois, ordinairement du buis. Le texte y tient généralement peu de place.

Il existe cependant, à la Bibliothèque nationale de Paris, un fragment assez long, imprimé au commencement du XVe siècle, mais toujours tiré sur une seule planche gravée.

C'est la fameuse *Ballade sur les Hauts Bonnets*, dont la mode s'était répandue sous le règne de Charles VI.

M. A. de Montaiglon l'a reproduite dans son *Recueil de poësies françoises.*

V

Tout le monde sait que la véritable invention de Gutenberg, Schœffer et Fust consista dans la substitution de caractères mobiles pour chaque lettre, aux caractères fixes des livrets xylographiques.

On croit communément que le premier texte imprimé et publié par le procédé nouveau est celui des *Lettres d'indulgence du pape Nicolas V*, daté de 1451.

C'est avec toute raison que M. de Laborde, dans ses *Nouvelles recherches sur l'origine de l'Imprimerie*, dit que ces *Lettres d'indulgence* constituent le plus ancien monument *daté* de l'imprimerie; mais il est hors de doute que le premier ouvrage reproduit par Gutenberg et ses associés a été la *Bible*, et il leur a fallu certainement beaucoup de temps pour composer ces deux grands volumes in-folio, d'une si admirable exécution qu'on n'a jamais fait mieux depuis.

C'est la *Bible*, *Biblia latina*, dite *de Mazarin*, parce que Mazarin en apporta en France le plus célèbre exemplaire. Ce livre, il est vrai, ne porte ni date ni nom d'imprimeur; mais l'exemplaire imprimé sur papier qui se trouve à la Bibliothèque nationale porte, à la fin de chaque volume, une inscription manuscrite, qui nous apprend qu'un certain Henri Cremer a achevé d'enluminer et de relier ledit livre au mois d'août 1456. Les *Lettres d'indulgence* sont de 1451, mais il a fallu certainement plus de deux ans pour exécuter l'impression de la *Bible*.

Le Catalogue de Mac-Carthy et le *Catalogue des Livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque du Roi*, rédigé par Van Praet, contiennent tous deux le *fac-simile* de cette suscription.

On connaît sept ou huit exemplaires sur vélin de la *Bible de Mazarin*, et une vingtaine sur papier. Il y en a un sur vélin et un sur papier à la Bibliothèque nationale.

Le texte est imprimé sur deux colonnes, de quarante-deux lignes par page et de quarante-deux lettres par ligne.

Le premier volume a 324 feuillets, le second 317, ensemble 641 feuillets, ou 1282 pages.

Le célèbre amateur anglais Perkins, dont la vente a eu lieu en 1873, possédait un exemplaire sur vélin auquel manquaient deux feuillets, et un sur papier qui était intact.

Le premier, portant sur le Catalogue de vente le n° 864, a été acquis par MM. Ellis et White, pour la somme de 3400 livres (85 000 francs); il est aujourd'hui en la possession de M. Hoothe.

Le second, n° 865, acquis par M. Quaritch, au prix de 2680 livres (67 650 francs), a été acheté depuis par M. Heredia, de Madrid.

VI

Avant la grande entreprise de Gutenberg, on connaît quelques essais, bien imparfaits, sans doute, mais qui ont un grand intérêt historique. Il est d'ailleurs bien évident, de prime abord, que la perfection de la *Bible Mazarine* n'appartient pas à un début et n'est pas une œuvre d'essai.

La *Bible aux trois quaternions* (les anciens imprimeurs appelaient ainsi un assemblage de quatre feuillets), attribuée à Gutenberg et à Fust, n'existe pas.

Laurent Coster, de Harlem, est un des précurseurs de Gutenberg. On lui attribue, peut-être sans fondement, l'impression de diverses éditions, en néerlandais et en latin, du *Speculum humanæ salvationis*, Miroir du salut humain.

Dans une de ces éditions, sans date, le texte est imprimé, moitié en xylographie, ou planches gravées, et moitié en typographie, c'est-à-dire caractères mobiles. On peut citer encore, au nombre des livres anciens, le *Doctrinal* de Pierre Gallus, et les *Traités* de Pierre d'Espagne (1450).

Il paraît aussi prouvé que dès 1445 on vendait dans les Pays-Bas des livres *moulés* ou *jetés en molle*, en d'autres termes, imprimés sur caractères mobiles en fonte. Mais, à cette époque, Gutenberg avait déjà commencé ses essais.

On croit pouvoir lui attribuer, avant 1445, un *Donat* dont la Bibliothèque nationale possède quelques feuillets, et dans lequel l'art est encore bien imparfait.

VII

Le premier livre, connu jusqu'à ce jour avec date précise et nom d'imprimeur, est le *Psautier* dit *de Mayence*, grand in-folio, imprimé en caractères gothiques ou de forme, à Mayence, par Fust et Schœffer, en 1457.

Ce livre, grand in-folio, regardé comme un chef-d'œuvre, fait époque dans l'histoire de l'imprimerie. Il fut acheté par Louis XVIII, pour la Bibliothèque royale, au prix de 12 000 francs.

Le dernier feuillet offre cette suscription :

Præsens psalmorum (sic) Codex, venustate capitalum decoratus, rubricationibus sufficienter distinctus adinventione imprimendi et characterizandi, absque calami ulla exaratione sic effigiatus et ad eusebiam Dei industrie est consommatus per Joannem Fust, civem Moguntinum et Petrum Schœffer de Gernszheim, anno Domini millesimo CCCCLVII in vigilia Assumptionis.

VIII

En 1465 ou 1467, Rouen eut sa première imprimerie. En 1469, Paris eut la sienne, à la Sorbonne.

Les *Epistolæ Gasparini Pergamensis*, in-quarto, fut le premier volume qui sortit des presses d'Ulric Gering, Michel Friburger et Martin Krantz. Il est sans date.

Le premier livre qui fut imprimé en français est le *Recueil des Histoires de Troyes*, par Raoul de Fèvre, chapelain de Philippe de Bourgogne. Étant sans date, on n'est pas d'accord sur le lieu et l'époque de son impression. A. Bernard dit à Cologne en 1467, Cantu dit Westminter après 1474, époque à laquelle Guillaume Caxton introduisit l'imprimerie en Angleterre.

Il y aurait eu aussi un *Nouveau Testament* imprimé en français, en 1477.

Le plus ancien règlement sur l'imprimerie fut établi par un édit de François Ier.

IX

Fust et Schœffer, d'abord associés de Gutenberg, devinrent ensuite ses rivaux et probablement ses spoliateurs.

Fust était orfèvre, banquier; Schœffer était écrivain de profession, calligraphe.

Il y eut un procès entre Gutenberg et eux. Les pièces en ont été retrouvées par un archiviste, dans une vieille tour de Strasbourg.

« Un préjugé fort répandu, dit M. Firmin Didot dans son savant ouvrage, attribue l'invention de l'imprimerie à Gutenberg. L'idée premiere de l'impression avec des planches de bois portant des caractères sculptés en relief est vieille comme le monde. Au temps des Grecs et des Romains, les planches gravées étaient en usage. Au moyen âge, on s'en servait pour imprimer des cartes à jouer, des dessins et même des livres Plus tard, on eut l'idée de remplacer les planches formées d'une seule pièce par des caractères mobiles en bois, puis les caractères en bois par des caractères en métal. Gutenberg ne fit que perfectionner ces derniers et rendre l'impression plus parfaite. »

Quoi qu'il en soit, la fête de l'invention de l'imprimerie a été célébrée tous les cent ans en Allemagne par les libraires, et à Strasbourg par les citoyens, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, patron de Gutenberg.

Gutenberg, comme Homère, a tellement effacé ses devanciers, qu'il les a enveloppés d'une obscurité profonde comme celle des âges mythologiques. Avant lui, l'ombre. Après lui, la lumière.

Compositions : Paul Desjardins. — W. M. S. — Valentine Hennet de Bernoville. — Marguerite Brabant. — Picciola. — Julie Portalis.

LE PREMIER BATEAU A VAPEUR

—

I

La vapeur a aussi sa légende scientifique. Nous citerons donc pour mémoire le nom du capitaine Blasco de Garay qui, suivant Arago (*Histoire de la vapeur*, dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*), aurait, en plein XVIe siècle, fait marcher un bateau à vapeur dans le port de Barcelone, et qui l'aurait ensuite détruit lui-même devant 200 000 spectateurs, et cela avant les découvertes de Salomon de Caus et Denis Papin.

Un vaisseau, muni d'une chaudière d'eau bouillante et de roues de mouvement, a-t-il marché sans rames et sans voiles dans le port de Barcelone?

Sur cette question, nous rappellerons, à titre de curiosité, une note publiée par M. de Navarette, en 1826, qui en devait la communication au chanoine Gonzalès, directeur des Archives de Simancas. D'après cette note, Blasco de Garay, capitaine de mer, fit son expérience à bord du navire la *Trinité*, le 17 juin 1543, en présence de témoins officiels, par ordre de Charles-Quint il paraît que l'inventeur voulut garder le secret de sa merveilleuse découverte, et que, l'expérience terminée avec succès, il démonta la machine dont il avait armé le navire, et ne déposa que les bois dans les arsenaux de Barcelone.

La valeur de cette note n'est plus à discuter. Conformément à l'opinion d'Arago, il a été reconnu que la vapeur n'avait joué aucun rôle dans cette supercherie légendaire, qui a fourni le sujet d'une comédie contemporaine : *Les Ressources de Quinola*.

II

Si nous entrons dans le domaine des faits historiques, ils présentent le plus haut exemple du génie persévérant aux prises avec les répulsions décourageantes. Il triomphe enfin; et plus sa lutte a été longue, difficile, cruelle, plus verte est la palme des martyrs de la science; plus ils ont été méconnus, dédaignés, abreuvés de dégoût et d'amertume, plus radieuse est leur couronne, plus immortel est le nom des apôtres et des bienfaiteurs de l'humanité.

En 1696, Denis Papin signala le premier la force de la vapeur comme pouvant être appliquée à la navigation.

Une correspondance de Papin avec Leibnitz, retrouvée en 1852, confirme son titre de premier créateur.

Il résulte de ces lettres, qu'après avoir fait construire le modèle d'une machine, Papin la fit exécuter en grand pour l'appliquer à un bateau à roues qui fut essayé par l'inventeur sur la Fulda, en 1707. Par suite de dissentiments entre lui et quelques personnages puissants de Marbourg, Papin résolut de quitter l'Allemagne et de transporter son bateau en Angleterre, afin de continuer ses expériences. (*Lettre à Leibnitz, du 7 juillet* 1707).

Mais il fallait une permission spéciale pour faire passer le bateau des eaux de la Fulda sur celles du Wéser; cette permission, demandée à l'électeur du Hanovre, tarda si longtemps que Papin crut devoir passer outre.

Le 27 septembre 1707, il s'embarqua à Cassel sur la Fulda et arriva à Munden le même jour. Là, les mariniers du Weser lui refusèrent l'entrée du fleuve, s'élancèrent furieux sur son petit bâtiment et le mirent en pièces. Ce fait est attesté par une lettre du 27 septembre 1707, adressée à Leibnitz par le bailli de Munden.

III

En 1736, l'anglais John Hull proposa de remplacer les rames par des roues à palettes (aubes) fixées à l'arrière du bateau, et de faire tourner leur axe au moyen d'une machine à vapeur et d'un système d'engrenages.

En 1753, l'abbé Gautier, de Lunéville, indiqua ce procédé dans un Mémoire lu à l'académie de Nancy.

D'après un ouvrage de l'ingénieur Ducrest, publié en 1777, on prétend que Périer fit un essai de bateau à vapeur en 1775.

On dit aussi qu'en 1785 un bateau double avec une roue au milieu fut construit en Angleterre et fit un voyage en Suède.

Fitch, en 1787 et 1789, fit des essais sur le Delaware, et parvint à accomplir le voyage de Philadelphie à Barlington en 1790.

Son invention fut négligée, oubliée. Réduit à la misère et au désespoir, Fitch trouva la mort dans les flots du Delaware.

Rumsay, en 1786 et 1787, essaya avec quelques succès un bateau à vapeur sur le Potomac, et sur la Tamise en 1793.

IV

C'est à Paris, vis-à-vis du Champ-de-Mars, en 1774, qu'eut lieu sur la Seine la première expérience véritablement pratique de navigation à vapeur. Le bateau avait été construit par le comte d'Oxiron.

Le marquis de Jouffroy, gentilhomme franc-comtois, après plusieurs tentatives à Paris, en 1775, commença des essais sur le Doubs, à Baume-les-Dames, en juin et juillet 1776. Il fit construire à Lyon, en 1780, un bateau à vapeur à deux roues, de 46 mètres de long, et le 15 juillet 1783, il fit avec succès une expérience décisive sur la Saône, dont il remonta le cours. On exigea un nouvel essai sur la Seine. L'argent manquait, l'entreprise tomba. L'académie des sciences a consacré les droits du marquis de Jouffroy en 1840.

En 1803, Fulton renouvela ces expériences, et proposa à Napoléon de construire des bateaux à vapeur pour la marine de l'État.

Rebuté par un refus, il porta la nouvelle invention aux États-Unis, et construisit le premier bateau à vapeur pouvant tenir la mer. Il fut baptisé le *Clermont*, et sortit le 10 août 1807 des chantiers de Charles Brown. Le 11 août, il fit un essai public sur la rivière de l'Est, au milieu des rires et des huées. Quelques jours plus tard, Fulton le lança sur l'Hudson, et franchit en 32 heures les 60 lieues de New-York à Albany, cent ans après l'expérience de Denis Papin.

V

En 1812, Henri Bell établit sur la Clyde, en Écosse, le premier bateau à vapeur, la *Comète*, qui ait fait un service régulier en Europe.

Après le voyage du *Clermont*, la navigation à vapeur était acquise. Elle fit en Angleterre de rapides progrès.

Le 28 mars 1816, après une traversée difficile, l'*Elise*, partie de Londres le 9 mars, arrivait à Paris, à la hauteur du Champ-de-Mars. Le lendemain, il remonta la Seine, et tira une salve de 21 coups de ses petits canons sous les fenêtres des Tuileries, où Louis XVIII, partageant l'enthousiasme général, applaudissait en élevant les mains.

Le *Savannah* fut le premier bateau à vapeur qui alla d'Amérique en Angleterre, en 1819.

L'*Entreprise* fut le premier bateau à vapeur qui alla d'Angleterre à Calcutta, en 1825.

En France, l'application de la navigation à vapeur à un service public n'eut lieu qu'en 1819.

Aujourd'hui, la traversée d'Europe en Amérique s'accomplit en 10 jours.

Combien de passagers connaissent le nom de Denis Papin?

Compositions : Paul Desjardins. — W. M. S — Picciola. — Valentine Hennet de Bernoville. — Marguerite Brabant.

LA FÈVE

—

SOMMAIRE.

Etymologie. — Le Gâteau de Rois. — Chateaubriand. — Origines historiques et légendaires de la Fève.— L'Inde. — L'Égypte. — La Perse. — La Grèce. — Rome : Les Saturnales. — Tacite. Horace. Cicéron. Plaute. — Superstitions. — Cérès. Hiésus — Le lotus. — Pline. — Pythagore. — Denys le Tyran. Tes trois Mages. — L'Épiphanie. — L'Écosse. — Almarius — L'Eglise de Besançon, de Rouen. — Les conciles. — Le chanoine des Lyons. — Jean de Bourges. — La Flandre. — La Suède. La Finlande. La Toscane. La Germanie. Marseille — Dom Guéranger. — Louis III, duc de Bourbon. — Pasquier (*Recherches sur la France*). — Coutumes et Proverbes, XIIIe et XIVe siècle. — La Fête des Fous. — François Ier. — L'Amiral de Châtillon. — Charles IX. — Henri III. — Mémoires de Mme de Motteville : Anne d'Autriche. — Saint-Simon : Louis XIV (Saint-Germain, Versailles). — Louis XV. — Louis XVI, Marie-Antoinette (Trianon). — La Révolution. — Napoléon. — Epilogue.

I

Etymologie : Fève, du latin *faba ;* normand, *feuve ;* provençal, *fava ;* espagnol, *haba ;* portugais, italien, *fava.*

Suivant la vieille coutume qui règne encore sous le chaume et dans les palais, le *Roi de la Fève* est celui à qui la fève est échue dans sa part du Gâteau des Rois.

Au figuré, le roi de la fève est un roi sans autorité, une Majesté de théâtre.

A l'origine, la galette traditionnelle était de pâte ferme, dite gâteau des rois, qui est le plus ancien des gâteaux.

Le Roi de la Fève se choisissait des officiers et, par distinction, quand il buvait, on criait : « *Le roi boit ! Vive le roi !* »

Tous les convives devaient acclamer, sous peine de punition consistant à avoir la figure barbouillée de noir, en souvenir des Rois mages.

Chateaubriand fait un charmant tableau d'intérieur de cette fête de famille :

« Les fronts respiraient la gaieté, les cœurs étaient épanouis, la salle du festin était merveilleusement décorée, et chacun prenait un vêtement nouveau.

» Souvent une fraude qui redoublait l'allégresse des sujets, faisait tomber la fortune à la fille du lieu et au fils du voisin. Les jeunes gens rougissaient, les mères souriaient, et l'aïeul vidait sa coupe à la nouvelle reine. Ces scènes se renouvelaient dans toute la chrétienté. »

Puis viennent les chansons :

J'aimerais assez être roi,
Mais seulement roi de la Fève ;
Ce gai métier, ce doux emploi,
Donne au moins des moments de trêve.

Mais arrivons aux premières origines de la Fève, à son histoire et à ses légendes.

II

La fève, plante de la famille des légumineuses, est d'une culture de toute ancienneté chez les nations de race aryenne. Isidore de Séville prétend que c'est le premier légume dont les peuples aient fait usage. Les auteurs anciens nous ont transmis les témoignages les plus contradictoires sur la fève, et ces contradictions s'expliquent d'elles-mêmes, car, sous le nom générique de *feve*, on confondait les graines de plantes d'origines très-diverses, notamment celles du caroubier, des haricots, et surtout du *nelumbo*, qu'on appelle encore vulgairement fève d'Égypte.

Aussi son histoire et sa légende sont-elles assez obscures : ici, honorée et vénérée ; là, rejetée et maudite, et par ces causes opposées, elle a su se faire une large place dans l'antiquité.

La religion et la politique se sont servies de la fève :

Tamarara, nélumbo ou fève d'Égypte, elle servait de siége à Brahma, de conque à Vichnou.

Elle armait la main d'Harpocrate, le dieu du Silence, et, aux jours de jeûne et d'abstinence, ses disciples se nourrissaient exclusivement de fèves.

Le lotus ornait le cou des dieux et des Pharaons ; c'était la fleur sacrée des Egyptiens ; ils la tenaient dans leurs temples, cachée par un voile.

Symbole du Silence et de la Mort, elle était réservée aux usages funéraires ; on offrait des fèves noires aux dieux infernaux.

Il est assez généralement admis que la coutume de tirer les rois remonte aux Perses, en passant par les Romains et les Grecs, excepté toutefois les Lacédémoniens.

Cette royauté éphémère qui, même de notre temps si maussade, est une occasion de gaieté passagère pour le monarque de circonstance et ses sujets d'une heure, sans laisser de péril après elle, coûtait cher chez les Perses au roi désigné par le sort. Après lui avoir rendu tous les honneurs dus à sa souveraineté, la fête à peine terminée, on le pendait pour en effacer le souvenir, et comme pour atténuer l'effet de ce sacrifice humain, on avait soin de faire échéoir la fève à un esclave, et plus souvent à un criminel ; en cela, du moins, leurs imitateurs se sont montrés moins cruels, et l'ironie est la seule vengeance exercée par les sujets contre le Roi de la Fève.

Aux Pyanepsies, les Athéniennes consacraient à Apollon et à Minerve des fèves cuites, en souvenir de Thésée ou des Héraclides. Les prêtres d'Apollon, dieu des oracles, prophétisaient par la farine sacrée.

Les Athéniens employaient la fève, vénérée des hommes et aimée des dieux, à l'élection de leurs magistrats et au jugement de leurs criminels. Hérodote fait allusion à cet usage, à l'occasion de la bataille de Marathon.

Le suffrage du peuple s'exprimait par la fève.

Blanche ou *noire :* oui ou non ; élu, rejeté ; innocent, coupable.

Dans les Anthisteria, c'est elle encore qui proclamait le roi du festin, et on tirait du Vase aux sorts une feuille d'olive nommée Hermès.

III

Les Romains avaient la même tradition. Le vieux Saturne et la déesse Carna, épouse du bon Janus, recevaient, l'un en décembre et l'autre en juin, des sacrifices de fèves.

Les calendes de juin s'appelaient calendes des fèves (*calendæ fabariæ*).

Ceux qui briguaient les suffrages du peuple n'avaient garde d'oublier les fèves dans les distributions d'usage.

Cependant le Flamine de Jupiter, à Rome, s'abstenait de fèves, parce qu'il considérait les taches noires de leurs fleurs comme de sinistre augure.

C'était aussi une croyance antique chez les Egyptiens qu'elles recélaient l'âme des morts.

Les Saturnales sont un souvenir classique. On sait qu'elles se célébraient à Rome en l'honneur de Saturne ; elles commençaient en décembre et se continuaient jusqu'aux calendes de janvier.

Il était d'usage d'échanger des présents avec ses amis ; on s'envoyait des gâteaux, des fruits ; non content de consacrer des flambeaux de cire à Bacchus, on s'offrait des chandelles, d'où viennent nos *chandelles de roi.* Les citoyens riches donnaient des habits et de l'argent aux pauvres et payaient les dettes de quelques débiteurs obérés.

« Les journées, dit Lucien, se passaient en fêtes et en réjouissances, à boire, manger et chanter. »

Le sénat vaquait, les écoles étaient fermées, les affaires publiques ou particulières étaient suspendues.

Tous les rangs étaient alors confondus. Un repas était servi par les maîtres aux esclaves, par les pères aux enfants. On tirait alors le roi du festin avec la fève, comme le dit Romuald de Saint-Pierre ; toutefois le « *nec regna vini sortiare talis,* » d'Horace, montre qu'on employait le plus souvent les dés ou osselets ; mais quelquefois les enfants tiraient la royauté avec des fèves.

Celui que le sort favorisait, fût-il un esclave, exerçait une sorte de dictature ; tous les convives, sans distinction, devaient lui obéir, et nul ne pouvait se soustraire à cette obligation.

Horace, retiré à la campagne, se réjouissait d'être délivré de ces lois insensées (*legibus insanis);* Cicéron, faisant allusion à cette royauté de théâtre, parle aussi de la *Farce de la Fève ;* mais qui songeait à écouter Horace et Cicéron ?

Le roi du festin établissait des lois à la table qu'il gouvernait, réglait l'ordonnance du repas, le choix des mets et des vins, désignait les convives qui devaient parler, chanter, déclamer. A son ordre souverain, les coupes s'emplissaient et se vidaient, et de quelles acclamations n'était-il pas salué, lorsqu'à son royal caprice les vins parfumés de Chio et de Lesbos écumaient dans les cratères aux larges flancs.

Mais l'analogie allait plus loin :

Le roi du festin choisissait une reine en lui offrant une fleur, comme le prouve ce passage de Plaute :

« *Do hanc tibi florentem florenti ; tu sic eris dictatrix nostra.* »

A toi qui fleuris (qui es jeune), je donne cette couronne de fleurs, et ainsi tu seras notre reine.

Tacite dit encore dans les *Annales :*

« Pendant les Saturnales, entre autres jeux de leur âge, Néron et Britannicus avaient tiré au sort la royauté. »

On en trouve la trace dans plusieurs autres auteurs : Plutarque, Macrobe, Strabon, Vossius, etc.

Aujourd'hui, la *Feve* est bien déchue ; elle est descendue des autels, elle ne tombe plus dans les urnes, elle ne sert plus à régler le sort des peuples, et les rois qu'elle fait ne règnent pas longtemps.

IV

La superstition ne pouvait dédaigner la fève ; aussi figure-t-elle dans une foule de cérémonies.

L'école de Salerne disait : « *Manducare fabam caveas, facit illa podagram ;* » et encore n'était-ce là qu'une prohibition pour un simple méfait ; on l'accusait d'un crime bien autrement grave, elle était fatalement impure puisque, créée en même temps que l'homme, elle avait été formée de la même corruption.

Cérès elle même, la bonne déesse, qui avait donné tous les produits de la terre aux hommes, n'avait pas osé leur faire présent de la fève, à cause de son impureté. Pausanias, qui rapporte le fait, n'en donne aucune explication, tant cette divulgation est effrayante, sans doute ; il se contente de déclarer que c'est un mystère qu'il n'est pas permis de révéler.

Sa fleur n'a-t-elle pas quelque chose de lugubre, avec ses deux lettres infernales peintes en noir sur les ailes qui enveloppent immédiatement la carène de la fève des marais ; son fruit ne ressemble-t-il pas exactement aux portes de l'enfer, et n'est-il pas inflexible comme elles ?

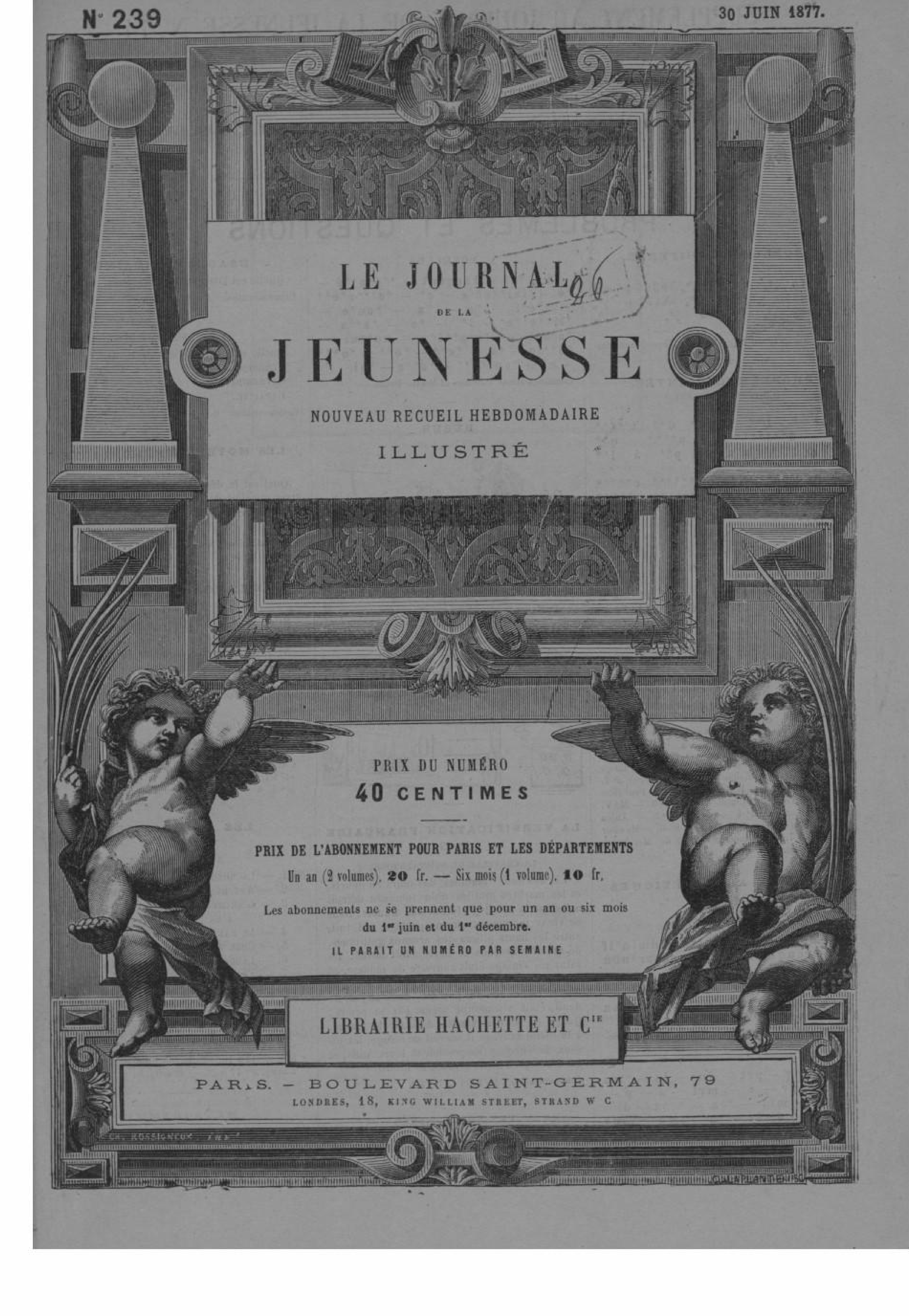
Ne tue-t-elle pas le porc qui en mange ; ne donne-t-elle pas des tranchées ; n'éloigne-t-elle pas les songes divinatoires ; ne trouble-t-elle pas la quiétude de l'esprit pour chercher la vérité, et les Grecs eux-mêmes n'appellent-ils pas fous les mangeurs de fèves ?

Heureusement, si la fève a ses détracteurs, elle a aussi ses apologistes, et elle ne semble pas indigne d'éloges.

Hiesus, l'enfant divin, est sorti du Lotus, la fève d'Egypte. C'est à elle, principe de fécondation et de vie, que l'Inde doit ses premières divinités.

(*A continuer.*)

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 74

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 49.

⁂ 15 ⁂ X+27 ⁂ 8366+7+6 ⁂ 92350 ⁂ 15 ⁂ Y157+ ⁂ Z3Y348 ⁂ 92350 ⁂ 15 ⁂ 0+8V+50 ⁂

NOTA. — La lettre **N** est la plus fréquemment employée.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 63.

N° 1. — L** v***** d** f***** s*** d********* p**** q** l* g***** n'a*** p** à l** p********

N° 2. — L** p*** g****** c***** n'o** b***** q** d'ê***-d**** s********* e**** s* g***** p** l'e******

N° 3. — L* b**** n*** f*** a******** e* n*** f*** o****** b*** d** c*****

N° 4. — L* f** e** e**** l'i********** e* l* s** i* e** c****** d* l'u* e* d* l'a****

N° 5. — U* m** d** d* t*** s***** p*** r***** l** p*** f***** a******

N° 6. — O* n* p**** p** l** m****** a*** d* v*******

N° 7. — N*** p********* s**** n** e********* e* n*** t***** s**** n** c*******

N° 8. — L'a****-p***** e** h**** l* p*** s** d** a*****

Communications : Un trio de baudets, n° 1. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche), n° 2 — Adrienne Simon, Marie-Thérèse de la Fournière et Cécile Lescuyer (Saint-Dizier), n° 3. — M. V. collége Stanislas), n° 4. — Gélaste, n° 5. — Anina Kretzulesko (Bukarest, Roumanie), n° 6. — Ma sœur et moi, n° 7. — Princesse Sophie de Metternich Vienne, Autriche), n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 32.

CONSONNES

N° 1. —

Ls*msdl'hrprsnt*ntlntrldmln*lft*n*ssrcnqnt*vntd'*nrncntrr*nbn

Communication : J. Brontana (Paris).

N° 2. —

Frnçsrndzgrc*Bllnvtrbnhr*stsns*glvs*vzrcvrCrmn*tprdvtrgnrl

Communication : Trois actionnaires (Haïti). — Alecton, Mégère, Tisiphone.

N° 3. —

C-gt — q — prt — dns — ls — **rs — *t — pr — s — mrt — s — p — cmmn — mrt — **x — ***x — d — l'*nvrs — d'*vr — *n — tmb — dns l — ln

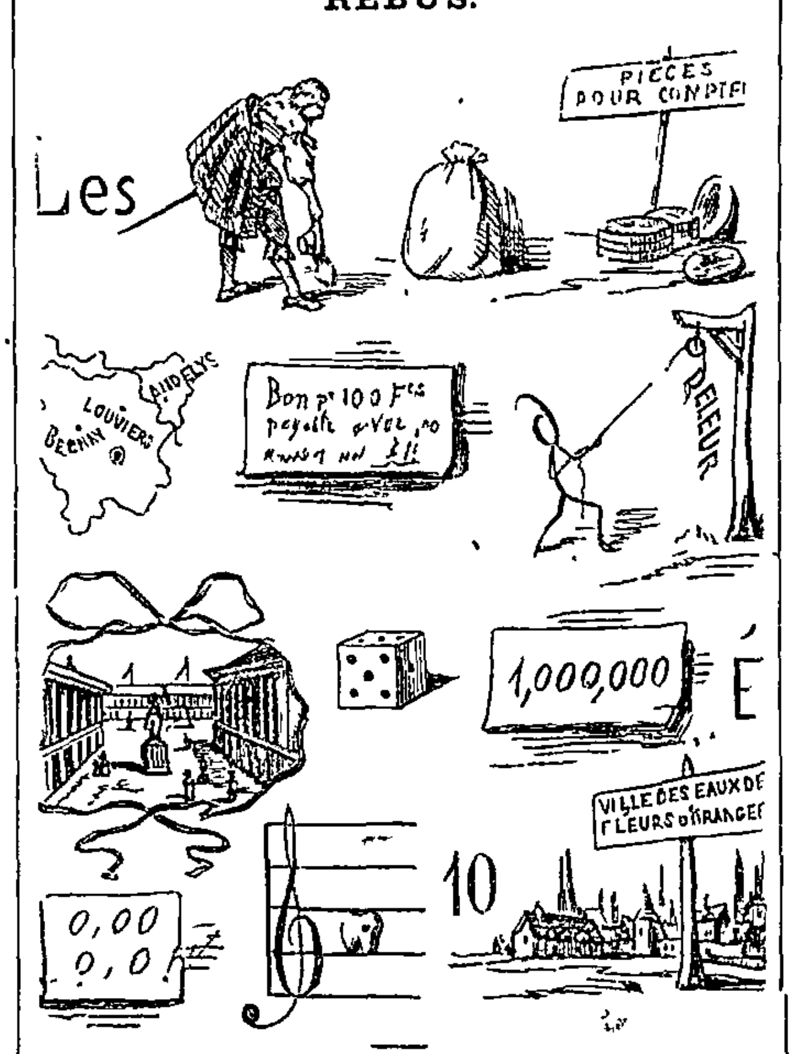
Communication : Marguerite Picquot

VOYELLES

*i — *i* — Jacquot — **é*a**é — *e — *iei**e**e — e* — *e***e*e** — **é*i — *e — *a — *ou*e — *ai**e**e — i* — *e — *a**a — *a*ai* — *u'a**è* — au**ui — *o**ie — *e — *e** — *o** — *o*** — e* — *ou**o** — *o**e — *ui.

Communications : Jeanne et Marthe Pohls.

RÉBUS.



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 29.

LA CHAPELLE DE SAINT-EDMOND.

Là, des autels écroulés, des murs en débris, et les marbres mutilés d'un tombeau détruit attestent la sacrilége fureur des Danois. Dans ce vieux monument que ne protége nul toit, entre les hauts piliers des arceaux gothiques, de mobiles arceaux le lierre avait formé. Du saint roi l'image était couverte de mousse, et d'une tombe entr'ouverte sortaient quelques fleurs, car ce temple profané, dans ce jour de deuil, était abandonné même par la prière. Quand du Nord le souffle désolait le rivage, à la biche sauvage il servait de refuge, les oiseaux funèbres y suspendaient leurs nids, et sur les degrés bénis glissait le lézard.

Communication : H. B. et L. B., à N.

LES BOUTS-RIMÉS

Secours.
Concours.

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des Étrennes.

Communication : Divers correspondants.

LES PRÉNOMS.

Quelle est l'origine des prénoms
VÉRONIQUE.
CATHERINE.
BAPTISTE.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 29.

Quel est le département dont la lettre initiale et celles de son chef-lieu et de ses deux sous-préfectures forment le mot :

PLAT

Communication : Nous (Versailles). — Marie Hirschmann (Paris).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 27.

N° 1. — *Prendre des vessies pour des lanternes.*

N° 2. — *Manger à la même écuelle.*

N° 3. — *Tirer son épingle du jeu.*

N° 4. — *Faire le pied de grue.*

N° 5. — *Toutes les herbes de la Saint-Jean.*

N° 6. — *Coup de Jarnac.*

Communications : Louise, Noélie et Lucie L. (Saint-Prix), n° 1. — Bouquet d'orties, n° 2. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, n° 3. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle, n°s 4, 5 — Divers correspondants, n° 6.

LES ANAGRAMMES.

N° 36.

NOMS ET PRÉNOMS.

N°s 1. — LA RONDE.
2. — ANE BRAIT.
3. — L'ARCHER MET L'AS.
4. — LE HARICOT.
5. — GOBE TARD.
6. — LARDON.
7. — THE ET RIEN.
8. — NI FLORA.
9. — RICHE DAME.
10. — NIA CIEL.

N°s 11. — CELA EST.
12. — MOT EPELE.
13. — QUI DOMINE.
14. — GUIDEC.
15. — J'EN DOIS.
16. — J. EST UN I.
17. — L'ANE HAIT.
18. — NAITRA.
19. — ECRIT MODE.
20. — TEL CAHIER.
21. — L'HEURE ICI.

Communications : Chien et chat, n°s 1 à 6. — En pensant à la France, n°s 7 à 12. — N. N. (Saint-Quentin), n°s 13 à 16. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n°s 17 à 20. — Esméralda, n° 21.

MÉTAGRAMME

Sur quatre pieds, lecteur, je suis la douceur même;
Chef changé, je deviens d'une amertume extrême.

Communication : Une carpe du Styx.

MARCHE DU CAVALIER

et	vis	don	dis	en	main	gen	dont
ban	teur	l'œil	obs	di	cret	co	se
tu	née	a	nous	ra	court	la	ce
fai	pré	teur	l'in	cure	tu	admi	re
et	ta	bien	fas	bien	cher	comme	née
son	l'o	fait	che	le	sans	connais	sans
fleur	tu	rat	le	te	la	devi	ce
do	tes	quand	crains	l'a	san	et	re

Communications : M. C. de G , à Fougerette. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

CURIOSITÉS.

N° 43.

DERNIÈRES PAROLES

N° 1. — Si j'avais fait pour Dieu la moitié de ce que j'ai fait pour cet homme, je n'aurais rien à craindre de lui.

N° 2. — Jugez moi, mon Dieu, et discernez ma cause,

N° 3. — J'entrerai dans votre maison, Seigneur, je vous adorerai dans votre saint temple.

N° 4. — Je suis chrétienne; il ne se commet point de crimes parmi nous.

N° 5. — Je ne veux pas que le fils d'un scélérat monte sur mon trône.

N° 6. — J'ai une femme qui m'a toujours commandé en maître, c'est mon art, et mes ouvrages sont mes enfants.

N° 7. — Pressez-vous un peu, mes amis; j'ai peur de ne pas vivre assez pour vous expliquer toute mon idée.

N° 8. — J'aimerais mieux mourir d'un coup d'épée à la française.

N° 9. — Vive la France! camarades, droit au cœur.

N° 10. — Ah! grâce au ciel, je mourrai de la mort du soldat. Marchons.

N° 11. — O ma mère, ma pauvre mère, quelle triste nouvelle tu vas apprendre.

N° 12 — Hélas! si j'avais servi le roi du ciel avec la même fidélité que j'ai servi le roi, mon maître sur la terre, il ne m'abandonnerait pas dans ma vieillesse, comme mon prince m'abandonne aujourd'hui.

Communication : Trois cousines qui se chérissent, T. M L (Versailles), n° 1. — H. B. et L B., à N., n°s 2 à 4. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, n° 5. — Haydée, l'Écho des ravines et Pâquerette, n°s 6, 7. — Marguerite Picquot. n°s 8 à 10. — Raoul Digard (La Flèche), n° 11. — Maurice Allard (Versailles), n°s 12, 13

ÉNIGMES.

N° 64.

Une main roturière assez souvent m'exerce;
Né dans les bois, en ville j'ai commerce;
Bien souvent employé dans le palais d'un roi,
A-t-on fait ce qu'on veut de moi,
On me met sur l'heure à la porte.
A connaître mon nom si ton désir te porte,
Quand tu me tiens, je marche devant toi

Communication : Suzanne d'Allard.

N° 65.

Je suis droite ou fourbe en affaire;
J'ai les dehors polis; j'allie à la douceur
Une fermeté nécessaire;
Mais chaque pas qu'on me voit faire
Est marqué par une noirceur.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

CHARADES.

N° 75.

A UN MUSICIEN.

Sur une tête est mon dernier,
Sur quatre cercles mon premier,
Et ta musique est mon entier.

Communication : Léon P. (Genève).

N° 76.

Mon second vit dans mon premier,
Et chez le corroyeur on trouve mon entier.

Communication . Roger Braun (Sphinx-Club).

N° 77.

Mon premier marche,
Mon second nage,
Mon tout vole.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire.

LOGOGRIPHES.

N° 38.

Avec cinq pieds, ma structure est entière;
Par deux muses, lecteurs, je suis enfant de l'art,
Le fou, le sage, le vieillard,
Le jeune homme, la tendre mère,
En me voyant, versent des pleurs,
Et me quittent souvent pénétrés de douleur.
Sans tête, un bras nerveux me tient à la galère;
Rends-moi mon chef, coupe mon second pied,
Je me métamorphose en dame;
Supprime-les tous deux, ô douleur! ô pitié!
Il ne me reste plus que l'âme.

Communication : Marie Bellot (Châtellerault).

N° 39.

ANAGRAMME RENVERSEE.

Avec cinq pieds, lecteur, je te ferai rêver.
Veux-tu me renverser? Par un hasard extrême,
C'est bien toujours le même
Que tu vas me trouver.

Communication : Totinette et C[ie] (Passy).

LES MOTS CARRÉS.

Du monde mon premier est un vaste élément;
De mon second le rôle est ici-bas le même;
A vous de deviner, si c'est votre agrément,
Quand vous saurez, lecteur, qu'en Suisse est mon troisième.

Communication : Suzanne d'Allard.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE
SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 48.

Proverbe breton :
Qui désobéit au gouvernail à l'écueil obéira.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 62.

N° 1. — Petite urne, tu contiendras bientôt celui pour qui l'univers était trop étroit.

N° 2. — Les uns estiment une tête par ce qu'il y a dedans, d'autres par ce qu'il y a autour.

N° 3. — Pythagore a dit : « Mon ami est un autre moi-même. »

N° 4. —
Toujours par quelque endroit fourbes se laissent prendre.

N° 5. — Une parfaite droiture est la plus grande des habiletés.

N° 6. — La franchise ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense, mais à penser tout ce que l'on dit.

N° 7. — La conscience est une lorgnette que chacun veut mettre à son point

N° 8. — On pardonne quelquefois plus aisément au fripon qui fait gagner qu'à l'honnête homme qui fait perdre.

N° 9. — A mille traits brillants lancés dans la conversation, Dieu préfère un seul mot que la charité retient sur nos lèvres.

N° 10. — Combien de savants forgent les sciences, cyclopes laborieux, mais qui n'ont qu'un œil.

(*Joubert.*)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 31

CONSONNES

N° 1. —
Adieu, je vais chercher un généalogiste
Qui, pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera sur-le-champ venir d'où je voudrai.

N° 2. —
Un traitant avait un commis,
Le commis un valet, ce valet une pie;
Quoique de la rapine ils fussent tous amis,
Des quatre l'animal était le moins harpie

VOYELLES

N° 1. —
« On vient de me voler...
— Que je plains ton malheur!
— Tous mes vers manuscrits.
— Que je plains le voleur! »

N° 2.
Gaîté, doux exercice et modeste repas,
Voila trois médecins qui ne nous trompent pas.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 28.

Lorsqu'ayant assouvi son atroce colère,
Judas enfin tomba de l'arbre solitaire,
L'effroyable démon qui l'avait excité
Sur lui fondit alors avec rapidité.
Le prenant aux cheveux, sur ses ailes de flamme
Dans l'air il emporta le corps de cet infâme,
Et, descendant au fond de l'éternel enfer,
Le jeta tout tremblant à ses fourches de fer.
Les chairs d'Iscariote avec fracas brûlèrent,
Sa moelle rôtit et tous ses os sifflèrent.
Satan de ses deux bras entoura le damné,
Puis, en le regardant d'une face riante,
Serein, il lui rendit de sa bouche fumante
Le baiser que le traître au Christ avait donné.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 28.

Les sept villes qui se disputaient l'honneur d'avoir donné le jour à Homère :

Athènes. Smyrne. Chios. Rhodes. Argos. Colophon. Salamis.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 26.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 61. — Bonnet.
N° 62. — Eté.
N° 63. — Aujourd'hui.

CHARADES.

N° 73. — Choucroûte.
N° 74. — Gazelle.

LOGOGRIPHES.

N° 36. — Canon. Anon.
N° 37. — Livre. Ivre.

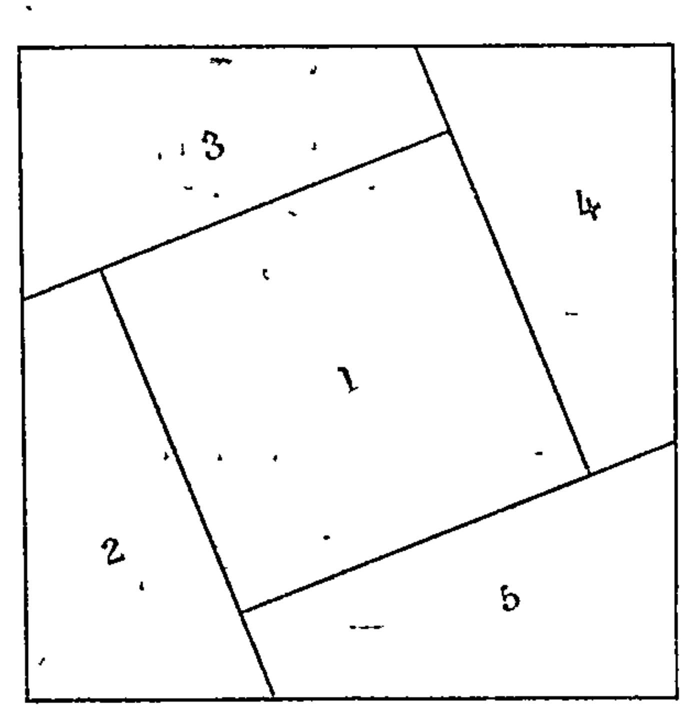
MÉTAGRAMME

Pomme. Homme.

LES MOTS CARRÉS

P A O N
A B R I
O R M E
N I E L

LES SURPRISES



LES CURIOSITÉS.

N° 42.

N° 1. — Le duc de Vendôme à Philippe V, après la bataille de Villaviciosa (1711). Il lui fit faire un lit de drapeaux sous un arbre.

N° 2. — La reine Berthe, mère de Charlemagne.

N° 3. — Alexandre-le-Grand, dans le Cydnus, et Frédéric Barberousse, dans le Saleph.

N° 4. — A Fontenay, sous Louis XV. — N° 5. Joinville. — N° 6. Clovis. Crillon. — N° 7. Chateaubriand. — N° 8. Philippe II, roi d'Espagne. — N° 9. Philippe IV, roi d'Espagne, à Condé. — N° 10. Sylla. — N° 11. Bias, quittant sa patrie vaincue. — N° 12. Nemrod, roi Syrien. — N° 13. Louis XIV. — N° 14. Mazarin. — N° 15. Danton. — N° 16. Louis XIV à Jacques II.

N° 32.

(Supplément antérieur).

N° 1. Guido Arezzo, moine toscan. — N° 2. Loys de Bourbon. Anne d'Autriche. — N° 3. Catherine de Médicis. — N° 4. Les Médicis. — N° 5. Lulli. — N° 6. Louis VI le Gros, à Brenneville. — N° 7. Charles XII. Louis IX. — N° 8. Louis XVIII. — N° 9 Bajazet. — N° 10. L'an 1310. — N° 11. Le polonais Martin, en 1470. — N° 12. Louis XI. — N° 13. Philippe II. — N° 14. Lucullus.

N° 33.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. Marguerite d'Écosse, dauphine de France, première femme de Louis XI, morte à vingt ans. — N° 2. Le chancelier de l'Hôpital. — N° 3. Mirabeau. — N° 4. Boileau. — N° 5. Catherine de Médicis. — N° 6. Charlotte Corday. — N° 7. Louis VI. — N° 8. Coligny. — N° 9. Clotaire I[er]. — N° 10. Saint Louis. — N° 11. Louis-le-Débonnaire.

N° 34.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. Clarendon. — N° 2. Valerius Cato. — N° 3. Robert-le-Fort. — N° 4. Duns Scott. — N° 5. Pierre Cardinal. — N° 6. Garcia III, roi de Navarre. Toutes les fois qu'il revêtait son armure, un frisson involontaire s'emparait de lui. Il disait : « Mon corps tremble du péril où mon courage va me porter. » — N° 7. Ossian. — N° 8. Drummond. — N° 9. Edmond II, roi saxon, à cause de sa force et de son intrépidité dans les guerres qu'il eut à soutenir contre les Danois. — N° 10. Harold I[er], fils du conquérant danois Canut-le-Grand, à cause de sa passion pour la course et la chasse. — N° 11. Jean Goujon.

LE FIL D'ARIANE.

LA COUR

Ceux qui sont nés sous un monarque
Font tous semblant de l'adorer ;
La Majesté, qui le remarque,
Fait semblant de les honorer ;
Et de cette fausse monnaie,
Que le courtisan donne au roi
Et que le prince lui renvoie,
Chacun vit, ne songeant qu'à soi.

MARCHE DU CAVALIER.

19	40	29	48	17	56	9	50
28	37	18	55	30	49	6	57
41	20	39	16	47	8	51	10
38	27	36	31	54	5	58	7
23	42	21	46	15	52	11	62
26	35	24	53	32	61	4	59
43	22	33	14	45	2	63	12
34	25	44	1	64	13	60	3

LES ANAGRAMMES.

Les solutions prochainement.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesse de Éléonore Schwarzenberg.

SUPPLÉMENT N° 71.

(2 JUIN 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 47. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 61. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 30. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 27. BOUTS-RIMÉS LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 27. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 26. CHARADES, N[os] 70 à 72. ÉNIGMES, N[os] 58, à 60. LES CURIOSITÉS, N[os] 40, 41. LES USAGES MONDAINS. LOGOGRIPHES, N° 31, 35. MÉTAGRAMME. MOT CARRÉ. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. RÉBUS. LES ANAGRAMMES.

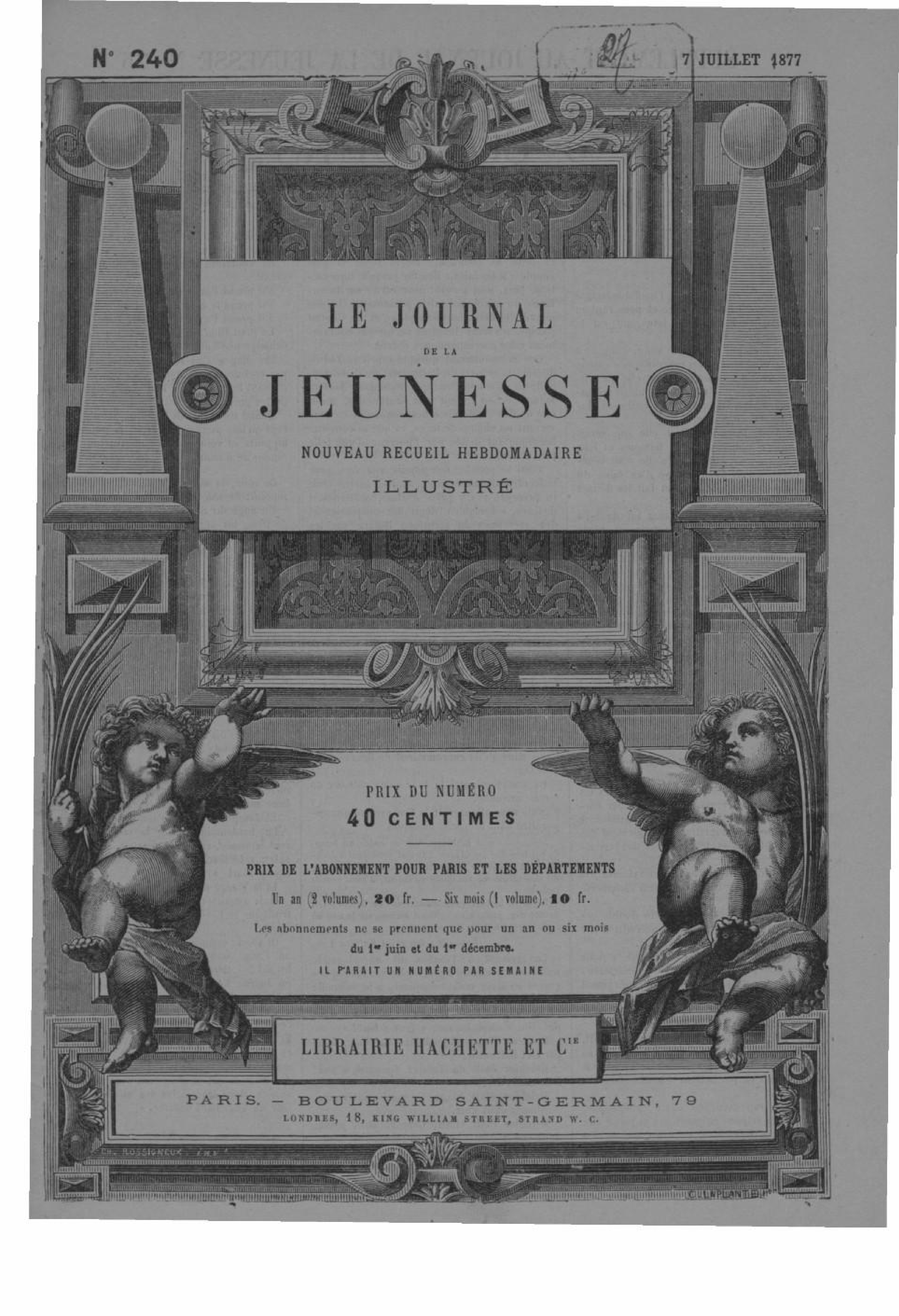
Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Bertholle. — Maurice et Henri Œsinger (Sphinx-Club). — Marguerite Morand (Saint-Amand Mont-Rond). — Roger Braun, l'Ami Fritz et le Sphinx-Club. — Jeanne Houcke. — E. d'Aulnemont (Paris). — Blanche Schwingrouber. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Joseph Capperon (Orléans). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier). — Raoul Digard. — Charles Portalis (Paris). — J. Brontana (Paris). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Guillaume et Anne Marie Danloux. — Louis et Camille Bouglé (Orléans) — Un captif de la rue Notre-Dame-des-Champs. — V. O. et sa sœur. — Ricquebourg. — Marie, Lucy, Renée. — Alice-Lucie. — Quatre petites filles et leurs parents (Civray, Vienne). — Les amis du silence. — Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps. — Gabnimar (Reims). — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. (château de Maranwilliers). — E. C. (Douai). — Eglantine et Marguerite (Rochefort) — Farfadet. — Deux huîtres et leur perle. — R. et C. (Orléans). — Nous (Versailles). — Sœur Marguerite (Versailles). — Perce-Neige. — Marionnette et C[ie]. — Berthe Gérin. — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Sophie Filitti (Bukarest). — Bouquet d'orties. — Roger et Michel. — Esméralda (Bukarest). — Marie J. Falcoyano (Bukarest). — Divionensis (Lycée de Dijon). — Schiwahmah (St D.). — Marie Gradisteano (Bukarest). — Une petite mauresque d'Alger. — Isabelle et Gilbert.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie et Marguerite Labuzan. — Louise de Cheveigné. — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac, Charente). — Jules Hirschfeld (collége de Cette, Hérault) — Charles de Chocqueuse. — René Harmand. — Magdeleine Duclos (Paris). — R. G. — Raymond, Maurice et Marie (Lyon). — Paul Fuchs (école Monge). — Suzanne Rapp (Rouen). — Emile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims). — Anciens habitants du pavillon des Roses. — P. G. Fritz F. et M. — Une crécelle de cinquième (lycée du Hâvre). — Comtesse Marie Nemes (Baden, Autriche). — Un élève du lycée Henri IV. — Marguerite et Madeleine de C. (Paris). — Alfred Gauche. — Fusain et crayon blanc (Bruxelles). — A. P. (Jarnac, Charente). — Une Arpajonnaise et une Bisontine. — Jn. et Bt. (Saint-Mandé), Paul Albert (Pontchartrain) — Un habitant du Comtat. — Antoinette Élisabeth et Bévis (Alais, Gard). — Trois actionnaires de Haïti. — Guillaume Tell (château de Chenevières). — Carabine. — Les très caps de Laouzetos. — Jumiri (Epinal). — Jeanne, Jeannette et Jeanneton (Le Havre). — Fanciulette. — Jeanne Follette. — Jeanne et Alix. — Un propriétaire, son jockey et son entraîneur. — Riama L. (Nevers) — Une perdrix rouge. — Nemo. — Une jeune parisienne — Quatre bavardes. — *Signature omise.* — Marguerite et Louise Lapoire. — Jacqueline et Alice de Neuflize et leur ami Chicard. — Jeanne de Moutard. — Marie Beauperthuy. — Une hirondelle. — Chaudessais. — Alice Pluch (château de Saint-Ouen l'Aumône). — Sur les côtes de l'Adriatique. — Le capitaine Lotton — S F. E. — Kiou. — Jahmab. — Le caporal Bonbon.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.

N° 240 7 JUILLET 1877



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

5e CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

LA FÈVE

(suite et fin)

—

Un des traits rayonnants de l'ineffable beauté de Joseph, parti de son visage et pénétrant au fond du Nil, en fit sortir le lotus, qui est le symbole de la foi religieuse.

C'est la fève qui étanche le sang, qui guérit les plaies vénéneuses, les morsures des chiens et les piqûres des mouches. C'est elle qui rendit les compagnons d'Ulysse si heureux qu'oubliant leur chère Ithaque, ils ne voulaient plus quitter les Leucophages.

Principe de fécondité, c'est elle qui servit de première nourriture aux hommes et leur donna la vigueur. Pline dit qu'elle était vénérée, parce qu'on avait essayé d'en faire du pain. Elle engraisse le bœuf et fait les délices du chameau.

Les Lemures et les Fantômes infestent-ils une maison? Prenez une fève noire et, pieds nus et les mains nettes, jetez-la derrière vous par-dessus l'épaule, et tout rentrera dans l'ordre.

Elle tranquillise le Russe, car le jour où il est, grâce à elle, élu roi, il n'a qu'à prendre une craie dans sa main droite, en tracer une croix aux poutres et aux solives des planchers, et mauvais esprits, diables, sortiléges et maléfices ne viendront point hanter sa maison de toute l'année.

D'après Guillaume d'Auvergne, on gardait des tisons de l'Epiphanie comme préservatif contre la peste.

Enfin, n'est-ce pas la fève qui servit d'échelle de Jacob au bon Flamand pour monter dans la lune?

Et qu'on ne vienne pas dire que la maxime de Pythagore : « *A fabis abstine* » signifie : « Abstiens-toi de politique, ne brigue pas les charges publiques », par allusion à leur emploi pour exprimer le suffrage des Athéniens dans le choix des magistrats, le règlement des affaires publiques et le jugement des criminels.

Qu'un autre, plus malveillant, ne vienne pas non plus attribuer cette défense à l'impureté de la fève.

Il convient de rectifier ici cette double erreur, cette fausse interprétation accréditée par l'opinion de Plutarque et d'Aristote.

Si Pythagore a donné ce précepte, *à fabis abstine*, c'est par un sentiment de vénération.

Le chef d'école pouvait-il parler autrement à ses disciples, « *abstenez-vous de feves,* » sans injure pour Harpocrate, le dieu du silence, dont la main est armée d'une fève?

Le créateur de la Métempsychose pouvait-il, au mépris de tous ses principes, mentir à sa doctrine et détruire le système de la migration des âmes en permettant la profanation des fèves?

Il savait trop bien, ce docte philosophe, nourri de la science énigmatique et initié aux Mystères des Egyptiens, ce sage, que si les oignons crus ont servi de refuge à certains dieux, les fèves, qui recèlent les âmes des morts, pouvaient revendiquer le même honneur. Aussi Pythagore s'en servait-il pour correspondre avec ses amis qui étaient dans la lune. Et comment? De la façon la plus simple : Il les faisait bouillir jusqu'à liquéfaction, puis, s'en servant pour écrire sur la surface d'un miroir poli, il le présentait à la lune quand elle était dans son plein, et ne doutait pas que ses amis lunaires ne lussent couramment cette correspondance sacrée.

Que si maintenant quelque esprit incrédule doutait du respect de Pythagore, qu'il se rappelle ou qu'il apprenne que Pythagore préféra mourir en se livrant aux Crotoniates, plutôt que de fuir et de chercher son salut en traversant un champ de fèves, et que sa conduite héroique fut dictée par l'horreur d'une telle profanation.

Aussi le peuple, *vox populi, vox Dei*, avec la lucidité de son instinct, avait-il bien traduit le précepte : « *à fabis abstine*, abstiens-toi de fèves, » lorsqu'en dépit des moqueries et des sarcasmes du sceptique Horace sur les aïeux de Pythagore accommodés en bouillie, il répétait dans son bon sens et dans sa sagesse :

Manger febves n'est pas moindre faute faire
Que de manger la teste de son pere.

Et qui sait si on ne croirait pas encore à ce vieil adage, si Mullias et sa femme Timycha avaient voulu parler? Mais Timycha coupa sa langue avec ses dents et la cracha au visage de Denys le Tyran, de peur que les tourments, lui arrachant son secret, ne la forçassent à révéler tout ce qu'elle savait sur la fève.

V

Les Juifs, dit l'*Ecclésiaste*, élisaient un roi des festins qu'ils couronnaient de fleurs et de feuillages.

Ils consacraient à la lune des gâteaux de forme arrondie.

Mais nous allons voir la fève symbolique apparaître dans les récits bibliques.

Jésus étant né à Bethléem, ville de Judée, au temps du roi Hérode, des Mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent : « Où est le roi des Juifs qui est né, car nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'adorer. »

Et voici : L'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta.

(Evangile selon saint Mathieu.)

En arrivant à l'étable, dit une légende naïve des premiers âges, les Rois Mages aperçurent le divin enfant suspendu à la mamelle de sa mère. Étonnés, attendris, ravis, ils s'arrêtent, regardent, admirent, et s'écrient dans un saint enthousiasme : « *Le roi boit!* »

Les trois Mages s'appelaient Melchior, Gaspard et Balthazar.

Melchior était de Tarsis; Gaspard, d'Ava; Balthazar, de Sava.

Melchior était blanc, Gaspard était rouge, Balthazar était noir.

Melchior était vieux, Gaspard était jeune, Balthazar n'était ni vieux ni jeune.

Ils s'agenouillèrent devant Jésus.

Melchior lui offrit l'or, Gaspard lui donna l'encens, Balthazar lui présenta la myrrhe.

C'étaient, dit Marco Polo, des adorateurs du Feu, des Parses.

Ils voulaient tenter le petit Jésus et disaient :

S'il prend l'or, c'est un roi terrestre.
S'il prend la myrrhe, c'est un médecin
S'il prend l'encens, c'est un Dieu.

Le petit Dieu prit tout, et leur donna en échange une boite fermée.

Les Mages s'en retournèrent confus; puis, par crainte du roi Hérode, ils reprirent en se cachant le chemin de leur pays; mais l'étoile ne les guidait plus

Quand ils ouvrirent la boîte, ils n'y trouvèrent qu'une pierre. Irrités, ils la jetèrent dans un puits, et voilà que le puits fut tout à coup rempli de flamme.

. . . .

Or voici, la nuit était venue, et Joseph se reposait de son travail.

Un ange du Seigneur, Gabriel, le messager de Dieu, lui apparut soudain en rêve et lui dit :

« Joseph, lève-toi et regarde dans ton jardin. »

Et Joseph se leva et regarda dans son jardin; mais la terre était nue, et Joseph ne vit rien, et il cria à l'ange :

« Que faut-il que je voie? »

Et l'ange lui répondit :

« Tu trouveras une fève sur le sol. »

Et Joseph eut foi dans la parole de l'ange, et il se leva.

Et voici : Une fève abandonnée par les Mages était tombée près de l'entrée du jardin.

Et l'ange dit à Joseph : « Heureux ceux qui croient. Prends cette fève et cache-la dans ton jardin; et quand cette fève aura rapporté cent autres fèves, lève-toi avec le petit enfant et sa mère, et sauve-toi en Égypte, car Hérode veut faire mourir le petit enfant. »

Et Joseph fit ce que l'ange lui commandait.

Le lendemain matin, la vierge Marie fut tout étonnée, car Jésus parlait, et Jésus disait : « La fève a grandi, la fève a fleuri, la fève a mûri. »

Et la Vierge dit : « Il nous faut partir. »

Mais avant son départ, Joseph recueillit les fruits de la Fève et il les gardait précieusement.

Or voici : comme il était en Égypte depuis un an, l'ange Gabriel lui apparut de nouveau et lui dit : « Hérode est mort, tu peux retourner en Judée. En souvenir du miracle fait en l'honneur de Jésus, tous les ans, on célébrera une fête qu'on nommera la Fête des rois, car ce sont les Rois mages qui ont laissé la Fève. Et ce jour-là, on mangera un gâteau, et dans ce gâteau sera cachée une fève, et la fève sera donnée par le sort à la personne la plus digne de servir Jésus, et il en sera ainsi à travers les années, dans les siècles des siècles, jusqu'au jour du Jugement dernier. »

VI

Des récits bibliques, on touche aux premières heures du christianisme, à la fête de l'Épiphanie.

Epiphanie veut dire « *manifestation, apparition.* » Cette fête chrétienne a toujours été célébrée avec grande pompe et grande solennité. Avant le Concordat de 1801, elle tombait le 6 janvier; depuis, elle a été transférée au dimanche qui suit.

Dans cette fête, l'ancienne Eglise célébrait non-seulement l'adoration des Mages, mais encore le baptême du Christ et le miracle des Noces de Cana.

Les premiers fidèles s'y préparaient par un jeûne rigoureux; au XIe siècle, on l'adoucit; au XIIe, on le supprima; au XIVe, on fit un festin, qui fut appelé la *Fête des Rois* ou du *Roiboit.*

Etait-ce le souvenir des Noces de Cana, ou le besoin d'abréger la veillée par un repas, car on allait à l'église le soir et l'on y retournait vers minuit?

Certains auteurs, excluant l'origine païenne de la Fève, soutiennent que nos pères ont voulu symboliser, dans le festin de l'Epiphanie, les Noces de Cana, et, dans le roi de la Fève, les Rois mages.

Un usage traditionnel, conservé dans les montagnes de l'Ecosse, vient à l'appui de cette opinion. Dans le gâteau du festin, les habitants, au lieu de fève, mettent un peu de myrrhe, un grain d'encens et une pièce d'or.

Almarius l'explique en disant que « la joie spirituelle des premiers temps avait dégénéré en joie charnelle, qui ne pense qu'aux voluptés du goût et du ventre ». Quoi qu'il en soit de ces deux hypothèses, le jeûne a disparu et le festin seul est resté.

Une coutume de l'église de Besançon était que les chanoines choisissaient à l'avance l'un d'entre eux, pour officier le jour de l'Epiphanie. Ils l'appelaient roi, parce qu'il devait tenir la place du Roi des rois, et, au moment de l'Evangile, assis sur un trône dressé au milieu du chœur, une palme verte à la main en guise de sceptre, recevoir les adorations de trois chanoines figurant les Trois rois mages. Après l'office, il offrait une collation à ses confrères qui, pendant cette réjouissance, le traitaient comme roi de la compagnie.

A Rouen, la cérémonie était plus complète. Les trois Mages entraient dans l'église au chant de « *Magi veniunt* », suivis de servants qui portaient l'or, la myrrhe et l'encens, et guidés par l'un d'eux, qui montrait, de son bâton de voyage, un candélabre en forme de couronne allumé sur l'autel pour représenter l'etoile; ils s'avançaient et offraient leurs présents; puis ils avaient l'air de s'endormir et, pendant leur sommeil, un enfant de chœur, figurant un ange, chantait :

« *Impleta sunt omnia quæ prophetæ.* »

VII

L'Eglise romaine n'a cessé de condamner les réjouissances, les fêtes et les banquets qui avaient lieu le jour ou la veille de l'Epiphanie, parce qu'elle y voyait un souvenir des Saturnales.

Le *Concile d'Auxerre* (578) interdit formellement de tirer les sorts du pain et des gâteaux : « *Ad sortes quando pane faciunt.* »

Le *Concile de Bâle*, dans sa 21e séance (9 juin 1435), renouvelle l'interdiction, en condamnant surtout l'usage de se travestir en rois.

Saint Eloi proscrit le *Phébé* comme entaché de paganisme.

Au XVIIe siècle, la Fête des rois a été l'objet de deux homélies célèbres, prononcées en 1664, par Jehan Des Lyons, docteur de Sorbonne, doyen de l'église cathédrale de Senlis. Ces homélies ont été publiées sous ce titre :

« *Discours ecclésiastiques contre le paganisme des Roys de la Febve et du Roy boit, pratiqué par les chrestiens charnels en la veille et au jour de l'Epiphanie de N.-S. Jésus-Christ.* »

On trouve, à la même date, une réponse faite par un avocat de Senlis intitulée : « *Apologie du banquet sacré de la veille des Rois.* »

Déjà, en 1602, Jean de Bourges avait publié un traité sous ce titre : « *Le cure-dents du roy de la febve, histoire de l'antiquité du Roy boit.* »

Les deux harangues de Des Lyons furent reproduites en 1670, avec de nouveaux développements sur « *la superstition du Phébé ou la sottise du Febvé.*

Dans ces divers écrits, il est traité de l'origine païenne de la Fève, comme venant des Saturnales.

Des Lyons nous apprend que, de son temps, en coupant le gâteau, on prononçait la formule : « *Phœbe Domine* », et ne manque pas d'y voir une invocation criminelle à Apollon (*Phœbus*).

Cotgrave nous apprend, d'autre part, qu'on répétait « *Feve, feve* », en coupant le gâteau. Comme le tirage au sort était confié à un enfant, *ephebus*, quelques-uns ont fait une confusion avec *faba*, fève; mais l'étymologie n'est pas douteuse.

L'origine des Saturnales est acceptable; mais ce serait admettre une hypothèse bien peu prouvée que de croire, avec le chanoine Des Lyons, qu'il existe un rapport entre le gâteau des rois et le verset 18 du chapitre VII du *Livre de Jérémie*, dans la Bible :

« Les femmes, dit le prophète, mêlent de la graine à la farine, pour faire des gâteaux à la Reine du Ciel. »

Le chanoine affirme que certainement ici la *reine du ciel* veut dire la *lune*, c'est-à-dire *Phœbé; Phœbé* et *Phœbus*, ajoute-t-il, c'est tout un.

Il ne songe pas que Jérémie entendait fort peu le grec, non plus que les impies dont il parle, et ceux-ci, selon toute apparence, n'invoquaient pas la *Phébé* de la mythologie grecque.

L'abbé Des Lyons ne fut pas le dernier à déployer son éloquence contre la Fève. Il existe une philippique sur la même matière, attribuée à l'abbé Bullet (Besançon, 1762), et réimprimée à Lille en 1856.

Une notice sur la même matière est due à l'abbé Caron (Versailles, 1738).

VIII

Le chanoine Des Lyons dit que la Fête des rois était un usage particulier à la province de France, dans le pays de Seine-et-Oise. « Et comme preuve, ajoute-t-il, il existe dans les Flandres un jeu ou cérémonie. A Commentry, les enfants mettaient dans un sac autant de fèves qu'ils étaient, avec une seule rouge ou noire, et celui qui tirait la rouge ou la noire était roi. »

Dans la Flandre belge, on fête les Rois, et on emploie encore aujourd'hui des travestissements avec couronnes, sceptres, etc.

En Suède, en Finlande, et chez d'autres peuples du Nord, la fête du solstice d'hiver se confondit avec la fête de Noel, qui la détrôna au Xe siècle. Le Jul païen durait du 21 décembre au 13 janvier, le Jul chrétien dure du 25 décembre au 13 janvier, d'où le dicton : *Knut chasse Noel.* »

En Finlande, pendant le Jul, on offrait à Ukko, dieu du Tonnerre et des Saisons, une miche de forme particulière.

La coutume de la Fève, transmise de l'Orient chez les Grecs, des Grecs aux Romains, et des Romains dans presque toute l'Europe, s'observe avec des modifications tranchées, par suite de la différence des mœurs et des religions.

En Toscane, l'Epiphanie (*la Befana*) est le jour du *Spectre*. D'après la légende, ce spectre s'introduit dans les maisons, dans la nuit du 5 au 6 janvier, par les cheminées, comme saint Nicolas, pour remplir de bonbons, de gâteaux et de joujoux les *Souliers de Noel.*

Mais comme la venue de ce fantôme pouvait tourner à mal pour les enfants qui ne sont pas sages, — et hâtons-nous d'ajouter que nous n'en connaissons pas, — il était le sujet des menaces habituelles des nourrices et des gouvernantes. Afin que l'inexécution de leurs prédictions sinistres ne vînt pas donner un démenti aux bonnes femmes qui en faisaient un épouvantail pendant toute l'année, il était convenu qu'on pouvait conjurer la colère du spectre en mangeant des fèves la veille de son apparition.

Chez les Germains, il est d'usage de boire douze coups en l'honneur des douze apôtres.

A Marseille, la Fête des rois a donné naissance à un proverbe : « *J'ai la feve* »; mais ici, l'arrêt du sort est pris dans un sens néfaste : « J'ai la fève, j'ai la mauvaise chance, j'ai du guignon. »

Nous préférons l'interprétation poétique de Charles Nodier : *Trésor des feves* et *Fleur des pois.*

IX

Dom Guéranger, dans son *Année liturgique*, parle ainsi de l'Epiphanie :

« Un usage inspiré par la piété naïve des âges de foi a subsisté longtemps et subsiste encore dans quelques provinces. Pour honorer la royauté des Mages, on élisait au sort de la fève un roi dans chaque famille. Dans un festin animé d'une joie pure, on rompait un gâteau, et l'une des parts servait à désigner le convive auquel était échue cette royauté du moment; deux autres parts étaient réservées à l'Enfant Jésus et à Marie, en la personne des pauvres qui se réjouissaient aussi en ce jour du triomphe du roi humble et pauvre »

Ainsi, la tradition voulait qu'il y eût deux parts réservées, l'une pour l'Enfant Jésus, l'autre pour la Vierge Marie. Elles étaient données aux pauvres. Si la feve s'y trouvait, on rachetait la royauté, et ce rachat était l'occasion d'une nouvelle aumône, plus considérable que la première.

Le christianisme, dont les premiers apôtres sortaient des rangs les plus obscurs, ne voulut pas rompre subitement avec les traditions du peuple et le priver de ses fêtes; il s'efforça seulement de se les assimiler en les sanctifiant et en leur imprimant fortement son empreinte. C'est ainsi que nous voyons la fête populaire, que les Romains célébraient depuis Janus ou Numa, remplacée par la Fête des fous et la Fête des rois. Les Saturnales ont disparu avec le culte de Saturne; la Fête des fous, succombant sous ses propres excès, n'a pas survécu au moyen âge; seule la Fête des rois, traversant les siècles, est venue jusqu'à nous.

Il paraît donc prouvé, par ces origines, que le festin de la Fève est un usage païen, et qu'à l'époque de l'établissement du christianisme et de ses traditions, un rapport de mot s'est établi entre le Roi de la Fève et la fête des Rois mages. C'est pour cette raison que l'Eglise a condamné ce banquet, célébré dans les familles, comme rappelant un souvenir profane.

X

Au moyen âge, les grands nommaient quelquefois le roi du festin, dont on s'amusait pendant le repas.

L'historiographe de Louis III, duc de Bourbon (mort en 1419), voulant montrer quelle

était la piété de ce prince, fait le récit suivant :

« Vint le Jour des Rois, où le duc de Bourbon fit grande fête et lye chère, et fit son roi d'un enfant en l'âge de huit ans, le plus pauvre que l'on trouva en toute la ville, et le faisait vêtir en habit royal, en lui baillant tous ses officiers pour le gouverner, et faisant bonne chère à celui roi pour révérence de Dieu ; et le lendemain dînait celui roi à la table d'honneur... Et cette belle coutume tint le vaillant duc Loys de Bourbon tant comme il vesquit »

A la fin du dernier repas, venait le maître-d'hôtel, qui faisait la quête pour le pauvre roi. Le duc lui donnait communément quarante livres, et tous les chevaliers de la cour chacun un franc, et les écuyers chacun un demi franc

(*Dictionnaire historique des institutions, mœurs et usages de la France*, de CHÉRUEL)

Tous les seigneurs n'avaient pas la charité de Louis III ; mais tel est le sens primitif qu'on attribuait jadis à la royauté de la Fève. C'est ainsi qu'au vieux temps nos pères célébraient cette fête des Mages, que l'Eglise comptait parmi les cérémonies du Jeudi de la semaine sainte ; les dignitaires et les prélats lavaient les pieds des pauvres, les rois et les grands régalaient les enfants et les misérables.

Pourtant, lorsque cette royauté ne fut plus guère que le choix d'un joyeux hasard, le principe de charité persista longtemps encore, par la coutume de réserver dans le gâteau la Part-Dieu, la part des pauvres, qui sont ses enfants.

Ce gâteau des rois, qui se tirait en famille, était une occasion de resserrer les affections domestiques, qui exercent une si heureuse influence sur les mœurs. Les cérémonies qui s'observaient en cette occasion avec une fidélité traditionnelle ont été décrites par Pasquier dans ses *Recherches sur la France :*

« Le gâteau, coupé en autant de parties (plus une), qu'il y a de conviés, on met un petit enfant sous (ou sur) la table, lequel le maître interroge sous le nom de *Phèbe* (*Phœbus* ou *Apollon*), comme si ce fût un qui, en l'innocence de son âge, représentât un oracle d'Apollon.

» A cet interrogatoire, l'enfant répond d'un mot latin : *Domine* (seigneur, maître).

» Sur cela, le maître l'adjure de dire à qui il distribuera la portion du gâteau qu'il tient en sa main. L'enfant le nomme, ainsi qu'il lui tombe en la pensée, sans acception de la dignité des personnes, jusqu'à ce que la part où est la fève soit donnée. Celui qui l'a est réputé roi de la compagnie, encore qu'il soit moindre en autorité. Et ce fait, chacun se dérobe à boire, à manger et à danser.

» Qu'il n'y ait en ceci beaucoup de l'ancien paganisme, je n'en fais doute. Ce que nous représente ce jour-là est la fête des Saturnales, que l'on célébrait à Rome, sur la fin du mois de décembre et au commencement de janvier.

» Tacite, au Livre XIII de ses *Annales*, dit que dans les fêtes consacrées à Saturne, on était d'usage de tirer au sort la royauté, chose que l'on voit au doigt et à l'œil s'être transplantée chez nous. »

Quand l'enfant répondait : « *Au bon Dieu* » ou « *a la Sainte-Vierge*, « la part était réservée ou donnée à des mendiants qui allaient chanter de porte en porte. Cet usage existe encore en Franche-Comté, et nous avons récemment cité une de ces chansons primitives dans la *Nuit de Noel.*

L'usage varie selon les provinces. En Bretagne, la Part à Dieu était soigneusement conservée, comme un spécifique contre tous les maux et un préservatif contre tous les sortiléges.

XI

Le gâteau de la fève n'était pas d'ailleurs exclusivement réservé pour le Jour des rois. Les mères offraient à leurs relevailles un gâteau à la fève ; et quand on voulait donner un joyeux festin, il figurait sur la table à la place d'honneur.

Voici ce que dit un poete du XIIIe siècle, magnifiquement reçu dans un château :

« *Si nous fit la châtelaine un gastel a la feve.* »

Pour en citer un second exemple, il était déjà passé en proverbe, au XIVe siècle, de dire, pour exprimer qu'on avait été favorisé par le sort :

« *Tu treuvas au gastel la febve.* »

(JEAN DE MEUNG. — *Rommant de la Rose.*)

Dès l'origine de notre histoire, on voit la fête du Roi-boit célébrée non-seulement par le peuple, mais par les grands seigneurs et par les rois eux-mêmes.

Sous François Ier (1521), les princes étaient dans l'usage de faire un roi de la Fève, le 5 janvier.

On comprend que deux porte-couronnes ne sauraient vivre dans le même royaume, et comme cette royauté d'une heure aurait pu porter ombrage au véritable monarque, elle avait son étiquette et son cérémonial.

On en trouve le détail dans les récits de *Dupeyral* et de *l'Estoile*, pour la royauté de la Fève en 1578, les *Mémoires de Mme de Motteville* (cités ci-après) pour celle de 1649, et le *Mercure galant* pour celle de 1684.

Quelquefois pourtant la fête n'était pas aussi pacifique ni aussi pompeuse ; elle débordait au dehors, remplissant Paris de tumulte et de scandales.

Pendant que les écoliers de l'Université la célébraient, précédés d'un fifre et d'un tambour, en courant, dansant, chantant et criant par les rues, avec les comédiens et les bateleurs, nous voyons que le 5 janvier 1521, François Ier, voulant forcer dans son hôtel le Roi de la Fève, reçut sur la tête un tison lancé par un homme dont le nom devait être fatal aux Valois.

Une fois encore, elle faillit être fatale à ceux qui l'avaient trop célébrée. L'amiral de Chatillon fut sur le point en 1551, de surprendre Douai, dont la garnison avait crié outre mesure : « *Le roi boit!* »

Sous Charles IX, on faisait au souper du roi une Reine de la Fève, et, le jour de l'Épiphanie, le roi la menait à la messe à son côté gauche, tandis que la vraie reine marchait à son côté droit.

Sous son successeur, on y mêlait des solennités militaires.

On lit, dans le *Journal de Henri III*, qu'en 1578, le lundi 6 janvier, la demoiselle Pons de Bretagne fut reine de la fève.

Sous Henri IV et Louis XIII, la tradition royale paraît interrompue, mais on tire toujours le gâteau des rois.

XII

Sous Louis XIV, la Fête des rois fut l'occasion de fêtes magnifiques.

Les *Mémoires de Mme de Motteville* en parlent :

« Pour divertir le roi (1649), la reine (Anne d'Autriche) voulut séparer un gâteau et nous fit l'honneur de nous y faire prendre part avec le roi et elle. Nous la fimes reine de la Fève. Elle commanda qu'on nous apportât une bouteille d'Hypocras, dont nous bûmes devant elle, et nous la forçâmes d'en boire un peu. Nous voulûmes satisfaire aux extravagantes folies de ce jour, et nous criâmes · « *La reine boit.* »

Saint-Simon, dans ses *Mémoires*, parle de belles fêtes données à Saint-Germain.

Les poetes courtisans les célébraient dans leurs vers :

Le roi voulant donner à son deuil quelque trêve
Et divertir toute la cour,
Dans Versailles, ce riche et superbe séjour,
Avec grand apparat fit un roi de la Fève.

Ces fêtes étaient l'occasion d'un cérémonial particulier et d'un grand gala.

A Versailles, dans la Salle des glaces, il y avait cinq tables, une pour les princes et les seigneurs, quatre pour les dames. La première était tenue par le roi, la seconde par le dauphin.

La royauté se tirait à chaque table, de sorte qu'il y avait des rois et des reines souveraines, la loi salique n'étant plus reconnue. Il va sans dire que Louis XIV était toujours à dessein favorisé par le sort.

Chaque souverain se choisissait des ministres dans ses états, dont les frontières ne s'étendaient pas au delà de sa table.

Les rois et les reines étaient alors l'objet des paroles les plus flatteuses et des allusions les plus fines, les plus piquantes et les plus délicates. Ils s'envoyaient des ambassadeurs pour se féliciter mutuellement sur leur avénement, complimenter les puissances voisines, leur proposer des alliances et des traités. Ces ambassades étaient l'occasion de discours pleins d'une adroite flatterie pour Louis XIV, lorsqu'il lui plaisait de renoncer à la royauté de la Fève.

Dans un gala donné en 1681, il fit auprès de son écuyer, roi par le sort du gâteau, les fonctions d'orateur d'une ambassadrice. Mlle de Leudes fut députée pour faire compliment à M. Le Grand, roi de la table des princes. Elle était accompagnée de Louis XIV, qui lui servait de chevalier d'honneur, et qui demanda la protection de M. Le Grand. Celui-ci la lui promit, lui dit qu'il ferait sa fortune si elle n'était pas encore faite, etc.

Louis XIV s'amusait de ces réunions à un tel point qu'il voulait les renouveler les jours suivants.

XIII

On fêtait aussi joyeusement les Rois sous Louis XV.

Sous Louis XVI, Marie-Antoinette prenait une grande part aux cérémonies et aux divertissements qui se faisaient à Trianon ce jour-là.

Ces cérémonies officielles se sont peu à peu éteintes au siècle dernier. Le Jour des Rois s'est fait bourgeois depuis.

En 1774, les trois petits-fils de Louis XV s'étant réunis pour tirer les rois, par un hasard inexplicable, la fève se trouva partagée en trois morceaux qui échurent aux trois frères, d'où l'on conclut que les trois jeunes princes devaient tous régner. En effet, l'aîné fut Louis XVI, le second Louis XVIII, le troisième Charles X.

La Révolution abolit la Fête des rois.

Sous Napoléon, la fête reparut dans les familles.

Voici ce qui s'observait pour la distribution du gâteau :

On le plaçait tout divisé sous une serviette. Le plus jeune convive venait tirer les parts et les portait à chaque invité par rang d'âge. Le roi désigné choisissait sa reine, en offrant la fève, à une dame ou à une demoiselle, et dès que l'un ou l'autre buvait, les convives faisaient retentir l'antique acclamation : « *Le Roi* ou *la Reine boit!* » Là se bornaient les priviléges de cette royauté de table.

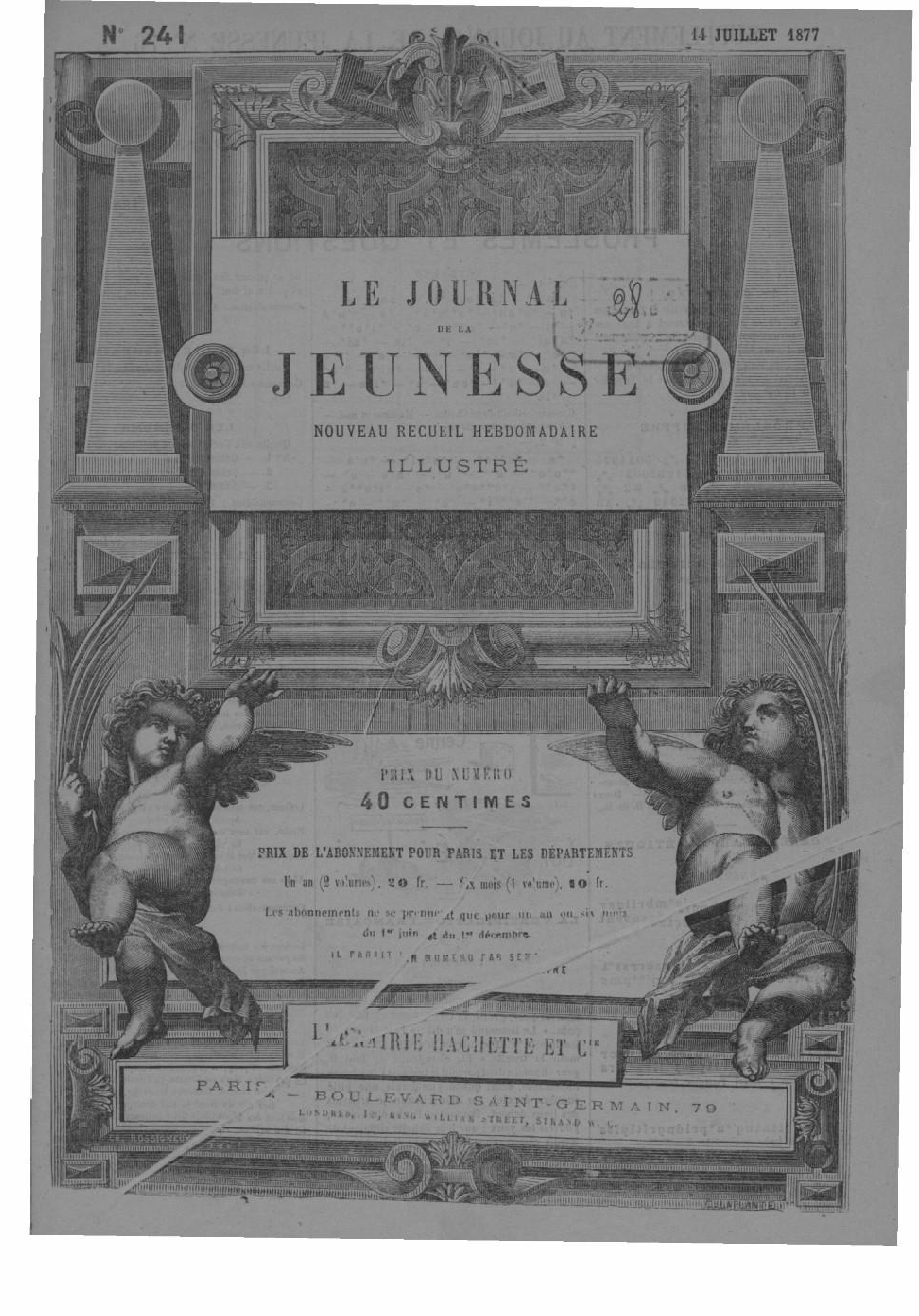
La coutume de la Fève commence à tomber en désuétude. Le gâteau traditionnel est parfois remplacé par de petites galettes, que chacun prend dans un plat présenté à la ronde par un domestique. De même qu'on a laissé au peuple l'usage de trinquer, on dédaigne de crier « *le Roi boit* » on ne choisit plus de reine et la part du bon Dieu est oubliée.

On ne peut s'empêcher de regretter l'abandon de ces anciennes coutumes, qui sont comme le parfum et la poésie de la vieille France.

La composition signée W. M. S. est la plus complète et elle a été traitée avec une incomparable supériorité. Après elle plus de cent compositions ont fourni des détails curieux, des recherches savantes et pleines d'intérêt, dont on vient de juger l'ensemble. Nous mentionnerons celles qui sont signées : Paul Desjardins. — « Je me nomme Légion. » — Hélène Martin. — Roger Braun.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E MARTINET RUE MIGNON, 2


N° 241
14 JUILLET 1877
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEM
AINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

6me CONCOURS.

Les *Problèmes et Questions du 6e Concours* du *Journal de la Jeunesse*, ouvert à tous ses lecteurs, seront publiés dans le *Supplément* n° 79, du 4 août 1877.

Le Concours sera clos le 10 septembre.

Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 13 obtobre 1877.

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 50.

*** 724736 *** 836 ***, 50A1936 *** A3 *** 836 *** C19B2003 *** W156 *** X410B *** 20 *** W3 *** Y91CG3 *** 14 *** V2349 *** A3 *** 03 *** 821Z853 *** A1W156 ***

Communication : P. T. H.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 64.

N° 1. — L* r***** c*******, l'e***** t*****, l* c**** d*****

N° 2. — L* b***** e** u** l***** d* r************** q** l* n***** d**** à s** f******

N° 3. — L* v** e** u* t****** : o* e****, o* r****** e* o* s***

N° 4. — I* f*** b**** m******* a**** q**o* a m****

N° 5 — U* s** s***** e** s** p*** q*'u* s** i*******

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 1. — Annette et Lubin, n° 2. — Quatre bavardes, n° 3. — J. Brontana (Paris), n° 4. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B., n° 5.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 33.

CONSONNES.

N° 1.

Cgtl'**trd'*ngrslvrpls*mbrllqsv nt*prssmrt*lcrtvvr*tmrtssnvvnt

Communication : Perce-Neige.

N° 2.

Jvsd'*llstrschvlrs*vclqscrrss*t pgsms*lsdvntlrs*qpgs*tmj'**pms slrs

Communication : Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

N° 3. —

*pprnz*nmtdRgnrntrclbrdvncr crsrscntrcrsrsnfntpsdt*llrs*ffrs

Communication : Henri Fournier (collège Rollin, Paris).

N° 4. —

Ltrpd'*ttntnq'*n*prldngrftlplss vntq'*n*tmb

Communication : Une habitante de la cité d'Antin.

VOYELLES

N° 1. —

u'o — *a**e — *ie* — ou — *a* — *u — *a*eu* — *a**i*a* — *a — **o*e — *i — *e* — *e** — *'e* — *i*o** — *a*ai* — *ie* — i* — *'a — *ai* — **o* — *e — *ie* — *ou* — e* — *i*e — *u — *a* — i* — *'a — *ai* — **o* — *e — *a* — *ou* — e* — *i*e — *u — *ie*

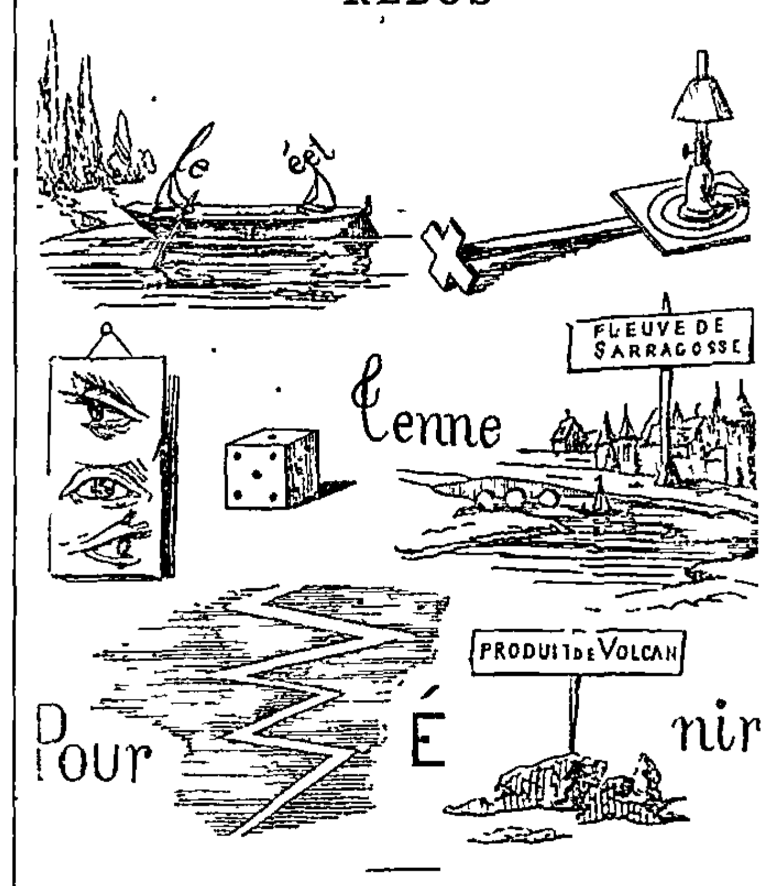
Communication : René Chollet. — Ma sœur et moi. — Trois actionnaires (Haïti).

N° 2. —

*e — *a**e* — *a*ai* — *u'à — **o*o* — e** — u* — *a*e — e* — **a** — a*a**a*e — *e — *i*e**e — e** — *'e***i* — *e* — *o** — e* — *'u*e — *e* — *e**u* — *u — *a*e

Communication : Jeanne et Marthe Pohls, — L'habitante du Pavillon des roses (Cannes).

RÉBUS



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 30.

UN SONGE

Sonnet

En songe, le laboureur m'a dit : « Je ne te nourris plus, gratte la terre, sème et fais ton pain. » Le tisserand m'a dit : « Fais toi-même tes habits. » Et le maçon m'a dit : Prends en main la truelle. » Et, abandonné de tout le genre humain dont partout je traînais l'anathème implacable, seul, quand j'implorais une pitié suprême du ciel, sur mon chemin je trouvais des lions debout. Doutant si l'aube était réelle, j'ouvris les yeux : sur leur échelle sifflaient de hardis compagnons, les champs étaient semés, les métiers bourdonnaient. Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes, nul de se passer des hommes ne peut se vanter ; et je les ai tous aimés depuis ce jour-là.

Communication : A. L. M. Louvet.

LES USAGES MONDAINS

Quelle est l'origine des *Carrousels?*

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

LES PRÉNOMS

Quelle est l'origine des prénoms :

Nos 1. — CHRISTOPHE.
2. — STÉPHANE.
3. — ANNE.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 28.

N° 1. — De qui est ce vers :

« Le Français, né malin, *crea* le vaudeville »,

et comment doit-il être rétabli ?

Quelle est l'origine de ces mots :

Nos 2. — CALVADOS.
3. — POUPÉE.
4. — MONT-CLAIS.
5. — PASQUIN.

Communications : Famille Hies, n° 1 — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche, nos 2, 3. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 4, — A. L. M. Louvet, n° 5.

CHARADES.

N° 78.

Lecteur, sur mon premier notre corps se repose
Après même la mort ;
Riche, sur mon second souvent l'homme s'expose
Et vient sombrer au port ;
Sous mon tout le soldat, quand moissonne la guerre,
Sait tomber en héros ;
Alors ses compagnons le recouvrent de terre
Dans le champ du repos.

Communication : Jeanne et Catinat Laurem (Neuilly)

N° 79.

De tous les cœurs bien nés mon premier est la mère,
En parlant au second toujours on dit : « mon père » ;
Amassé par les soins de parents prévoyants,
Mon tout est trop souvent perdu par les enfants.

Communication . Louise, Noélie et Lucie L. (Saint-Prix).

N° 80.

Lecteur, de mon premier est fort ancien l'usage,
Il soutient les vieillards, les valets d'un autre âge,
Habitués au joug, en redoutaient l'emploi ;
Le privilège alors en France en faisait foi
Mon second, fermenté breuvage,
Des fils du Nord la soif soulage ;
Mon tout des Marseillais flatte toujours l'orgueil,
Et son brillant aspect de chacun charme l'œil.

Communication : Marguerite et Madeleine de C (Paris). — Divers correspondants.

LES CURIOSITÉS.

Nº 44.

Nº 1. — Quelle est l'origine de l'introduction du Lilas en Europe?

Nº 2. — Quel est l'inventeur de la taille des diamants?

Nº 3. — Quels sont les quatre poetes grecs morts tragiquement?

Nº 4. — Quel est le tribun qui prononça ces paroles :

« Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi? »

Nº 5. — Quels sont les créateurs de l'opéra en France?

Nº 6. — Quel est le fondateur de la première compagnie d'assurances mutuelles sur la vie?

Nº 7. — Quel est le savant qui répétait 2000 noms dans l'ordre où il les entendait, et 200 vers en commençant par le dernier?

Communications : Joséphine et Thérèse Berthollc, nº 1. — Bouquet d'orties, nº 2. — Julie Portalis, nº 3. — Raoul Digard, nº 4. — Jane Moller, nºs 5, 6. — Dominique Avati, nº 7.

MARCHE DU CAVALIER

sem	nous	visa	viens	ra	moi	pen	la
d'un	ah	ceau	viens	ge	ble	au	en
se	blait	bord	dieux	avec	reux	ter	ché
il	ber	rons	qui	d'un	sur	sem	ge
contem	sem	de	le	lieu	fant	char	re
l'on	dit	me	di	visa	nuis	an	en
res	pler	ble	comme	de	mant	est	seau
lui	dans	gne	son	in	ge	toi	un

Communication : Ma tante et moi (Bordeaux). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal des Échecs (*Dessin*).

SURNOMS HISTORIQUES.

Nºs 1. — Le Hutinier.
2. — Main à l'épée.
3. — Le Marcheur.
4. — Poche sans fond.
5. — Courrier de la Ligue.
6. — L'Abeille attique.
7. — L'Abeille ionienne.
8. — La Sapho anglaise.
9. — Le négociant royal.
10. — Le Virgile portugais.
11. — Le Maître des sentences
12. — La Nourrice des avocats.
13. — Le Roi des prédicateurs. Le Prédicateur des rois.

Nºs 14. — Le More. — 15. L'Oiseleur. — 16. Le Turc — 17. Le Bel. — 18. Le Chevelu. — 19. Le Pieux. — 20. Le Bien heureux. — Le Bien servi. — 21. L'Ajourné. — 22. Le Roux. — 23. Le Lion.

Communications : Julie Portalis (Saint-Maurice), nºs 1 à 5, et nºs 13 à 16. — Roger Braun (lycée Fontanes, Paris). nºs 6, 7 — Tres caps de Laouzetos, nºs 8, 9 — Raoul Digard (La Flèche), nºs 10 à 12 Alecton, Megère. Tisiphone, nºs 17 à 19. — A. et M. (château de la Garenne), nºs 20 à 23.

LES ANAGRAMMES

Nº 37.

Nº 1. — Ange reluit.
Nº 2. — On perd l'ain
Nº 3. — Jure.
Nº 4. — Reunie.
Nº 5. — Oh! Lear.
Nº 6. — Arion.
Nº 7. — L'ane.
Nº 8. — Anne la rude.
Nº 9. — La brigue.
Nº 10. — Vil luxe.
Nº 11. — N'envie.
Nº 12. — N'ira-t-on.
Nº 13. — Ça des palais
Nº 14. — Biere va.
Nº 15. — Voir lune.
Nº 16. — He, pst!
Nº 17. — Il aima S.
Nº 18. — Boa.
Nº 19. — Nil, rade.
Nº 20. — Parasol y va
Nº 21. — Gene mon rot
Nº 22. — The, anse.
Nº 23. — Esther n'a.
Nº 24. — O oui, ni gond, ni or.
Nº 25. — Ni eté, ni santé.
Nº 26. — A lheure.
Nº 27. — S. guerre s'anime.
Nº 28. — Age sur.
Nº 29. — Mort n'a miel
Nº 30. — Hip! Hip! l'Adele.
Nº 31. — Chat jure.
Nº 32. — Io, bèta.
Nº 33. — Verses.
Nº 34. — Exile d'Aran
Nº 35. — Le bon bai.
Nº 36. — Ce frllon.
Nº 37. — En roua.
Nº 38. — Nul te fache
Nº 39. — C'est canon.
Nº 40. — Epouser.
Nº 41. — On la bat.
Nº 42. — Larme.
Nº 43. — Grade.
Nº 44. — Dine seule.
Nº 45. — Age pur.
Nº 46. — Pie, trois.
Nº 47. — J. Verne.
Nº 48. — Surete.
Nº 49. — Vérites.
Nº 50. — On rit, parle
Nº 51. — On masque.
Nº 52. — Boit la mer.
Nº 53. — La loi d'une reine.
Nº 54. — Madone.
Nº 55. — Murillo, beta.
Nº 56. — Niort, Naples, Erysee.
Nº 57. — Guepier XV.
Nº 58. — Tuile, il l'a niee.
Nº 59. — Rome y parle
Nº 60. — Mai, mytes pales.
Nº 61. — De Corot.
Nº 62. — Sans Eve.
Nº 63. — Donc, Gaule.
Nº 64. — A-t-on jure?
Nº 65. — Soudure.
Nº 66. — On a bible.
Nº 67. — Val clair.

Communications : Famille Hics, nºs 1, 2 — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise), nºs 3, 4. — Marie-Louise Frossard (château de Montargis), nºs 5 à 10. — James Nattan (Boulogne-sur-Seine), nºs 11 à 30 — A. Dul (Guéron), nºs 31 à 37. — Un ami de la Jeunesse, nºs 38 à 44. — Juliette Delacour, nº 45. — Un élève de l'Institution Jauffret, nº 46. — Charles et Marie Borde, nºs 47 à 49. — Adrienne Louise et Eugène de l'Ile Maurice, nºs 50 à 52. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), nº 53. — Un bon petit travailleur, nº 54. — Marthe l'Éveillé (Olivet), nº 55. — Marie et Marguerite Labuzan, nº 56. — Ma tante et moi (Bordeaux), nºs 57 à 59. — A. Dul (Guéron), nºs 60, 61. Apollon, Mars, Minerve, nº 62. — En pensant à la France, nºs 63 à 66. — N. N. (Saint-Quentin), nº 67.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Nº 30.

Quelle est la province qui, par sa première lettre, celles de sa capitale et de son département, forme le mot :

SPA

Communication : Georges M. Vlasto.

LES SURPRISES.

Quel âge avait Euler, répondant à quelqu'un :

« J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez; et quand vous aurez l'âge que j'ai, la somme de nos ans égalera 63?

Communication : Francine et Robert Le Marcschal.

ÉNIGMES.

Nº 66.

L'homme d'esprit, le sot, la prude et la coquette,
Le prêtre, le soldat, le marchand, le poete,
Sont mes amis; de tous je hante les tiroirs,
Et de mes mille pieds courant sur tout leur être,
J'aide à les embellir et je les fais paraître,
Selon leurs vêtements, ou plus blancs, ou plus noirs.

Communication : Fleur de câprier.

Nº 67.

L'on ne connait en moi fin ni commencement;
Neuf frères différents m'accompagnent et m'aident;
Tout seul je ne vaux rien; mais quand ils me précèdent,
On peut me faire alors valoir infiniment

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

Nº 68.

ENIGME-LOGOGRIPHE

Cinq lettres de ce fruit font toute la fortune;
Si, très-adroitement vous en retranchez deux,
Par un mystère étrange, aussitôt à vos yeux,
Au lieu de cinq moins deux, il ne reste plus qu'une.

Communication : Raoul Digard.

LOGOGRIPHES.

Nº 39.

Je suis jeune et jolie,
Comme on l'est à seize ans,
Et j'aime à la folie
La brise du printemps.
Je suis souvent pensive
Et triste quelquefois,
Comme une sensitive
Delaissee en un bois.
J'ai sept pieds : une bête
Se rencontre en mon nom,
A marcher toujours prête;
Une sainte en renom;
Ce qui, les jours de pluie,
Obscurcit le soleil,
Et souvent nous ennuie
Pendant notre réveil;
Une chose éternelle
Que nous parcourons tous,
Qui toujours est nouvelle
Et fait tomber nos cous,
Une carte maîtresse
Au whist comme au piquet,
Cherchez, devineresse,
J'attends votre caquet.

Communication : Suzanne d'Allard.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

Nº 49.

On peut s'arrêter quand on monte, jamais quand on descend.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 63.

Nº 1. — Les vertus des femmes sont difficiles, parce que la gloire n'aide pas à les pratiquer.

Nº 2. — Les plus grandes choses n'ont be-

soin que d'être dites simplement; elles se gâtent par l'emphase.

N° 3. — La bonté nous fait apprendre et nous fait oublier bien des choses.

(*Mme Swetchine.*)

N° 4. — Le fat est entre l'impertinent et le sot; il est composé de l'un et de l'autre.

(*La Bruyère.*)

N° 5. — Un mot dit de trop suffit pour rompre les plus fortes amitiés.

(*Aristote.*)

N° 6. — On ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

N° 7. — Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

N° 8. —

L'amour-propre est, hélas ! le plus sot des amours.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 32.

CONSONNES

N° 1. —

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon;
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

N° 2. —

Français, rendez grâce à Bellone,
Votre bonheur est sans égal :
Vous avez recouvré Crémone
Et perdu votre général.

N° 3. —

Ci-gît qui perit dans les airs.
Et, par sa mort si peu commune,
Mérite aux yeux de l'univers
D'avoir un tombeau dans la lune.

VOYELLES

ÉPITAPHE D'UN PERROQUET

Ci-gît Jacquot, trépassé de vieillesse,
Et tendrement chéri de sa douce maîtresse,
Il ne parla jamais qu'après autrui :
Combien de gens sont morts et mourront comme lui.

REBUS

Les courtisans sont des jetons,
Leur valeur dépend de leur place :
Dans la faveur des millions,
Et des zéros dans la disgrâce.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 29.

LA CHAPELLE DE SAINT-EDMOND

Là, des murs en débris, des autels écroulés,
Et d'un tombeau désert les marbres mutilés,
Attestent des Danois la fureur sacrilége.
Dans ce vieux monument que nul toit ne protége,
Entre les hauts piliers des gothiques arceaux,
Le lierre avait formé de mobiles berceaux;
L'image du saint roi de mousse était couverte,
Et quelques fleurs sortaient d'une tombe entr'ouverte;
Car, dans ce jour de deuil, ce temple profané,
Même par la prière était abandonné.
Quand le souffle du Nord désolait le rivage,
Il servait de refuge à la biche sauvage,
Les funèbres oiseaux y suspendaient leurs nids,
Et le lézard glissait sur les degrés bénis.

BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 29.

PLAT

Ardèche. — Privas. — Largentière. — Tournon.

LES USAGES MONDAINS.

La solution prochainement.

LES PRÉNOMS

Les solutions prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES

N° 64. — Balai.
N° 65. — Plume.

CHARADES.

N° 75. — Charmante.
N° 76. — Courroie.
N° 77. — Hanneton.

LOGOGRIPHES

N° 38. — Drame. Rame. Dame. Ame

ANAGRAMME RENVERSE.

N° 39. — Rêver.

LES MOTS CARRES

E A U
A I R
U R I

MÉTAGRAMME

Miel. Fiel.

LES CURIOSITÉS

N° 43.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. Colbert. — N° 2. Desmarets. — N° 3. Saint-Louis. — N° 4. Sainte-Blandine. — N° 5. Elisabeth d'Angleterre. — N° 6. Michel-Ange. N° 7. Vaucanson. — N° 8. Michel-Ange. — N° 9. — Maréchal Ney. — N° 10. Duc d'Enghien. — N° 11. Conradin. — N° 12. Wolsey. — N° 13. Bayard.

LE FIL D'ARIANE.

Comme le bienfaiteur discret
Dont la main secourt l'indigence,
Tu nous présentes le bienfait
Et tu crains la reconnaissance.

Sans faste et sans admirateur,
Tu vis obscure, abandonnée,
Et l'œil encor cherche ta fleur
Quand l'odorat l'a devinée.

MARCHE DU CAVALIER.

49	42	47	6	51	10	15	8
46	5	50	43	14	7	52	11
41	48	45	18	39	12	9	16
4	19	40	13	44	17	38	53
25	56	3	34	23	54	1	64
20	59	24	55	2	33	30	37
57	26	61	22	35	28	63	32
60	21	58	27	62	31	36	29

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg.

SUPPLÉMENT N° 72

(16 JUIN 1877.)

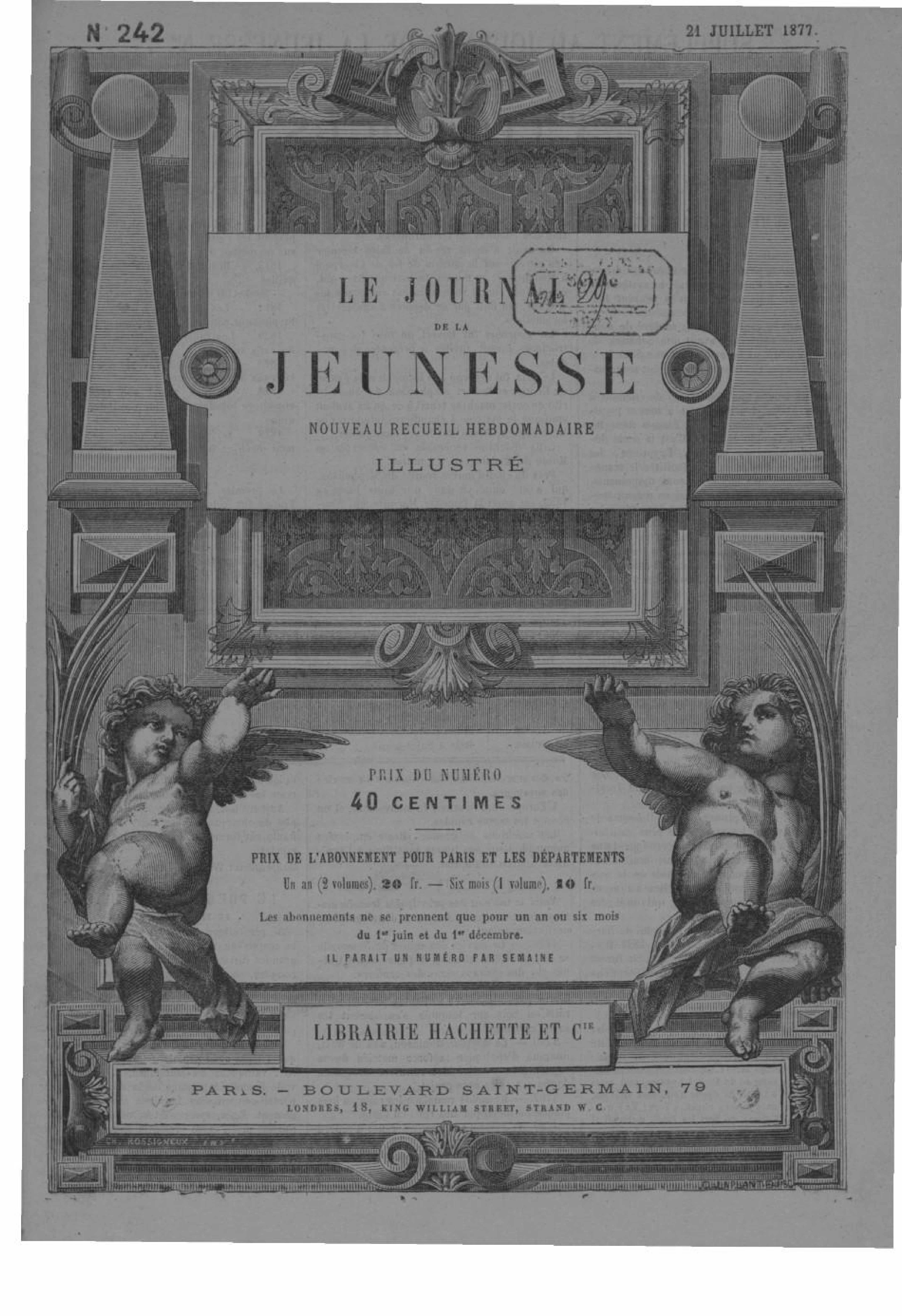
PROBLÈME CHIFFRÉ N° 18. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 62 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 31. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 28 BOUTS-RIMÉS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 28 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 26. CHARADES, N°s 73, 74. ÉNIGMES, N°s 61 à 63. LES CURIOSITÉS, N° 43. LES USAGES MONDAINS. LOGOGRIPHES, N° 36, 37 MÉTAGRAMME MOT CARRÉ. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. RÉBUS. LES ANAGRAMMES, N° 35. LES SURPRISES

Georges et Marguerite Kremp (Douai) — Guillaume Dauloux, Anne-Marie-Dauloux. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Jeanne Houcke. — Joseph Capperon (Orléans). — Raoul Digard. — Maurice et Henri Œsinger (Sphinx-Club). — Charles et Marie Borde. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Jeanne Cyr (Vichy). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Ed. d'Aulnemont (Paris). — Roger Braun, Esther, Léa et Fanni Fritz (Sphinx-Club, Paris). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Ricquebourg. — Roger et Michel — Carabine. Jumm (Epinal). — R. C. (Orléans) — C. Mironton et Mirontaine (Savoie). — Sœur Marguerite Verrières (Seine-et-Oise). — Perce-Neige. — Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps. — — Un captif de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Gabnimar (Reims). — Bouquet d'orties. — Antoinette et Elisabeth (Alais). — Deux huîtres et leur perle. — Nehum Nadums (Chalon-sur-Saône). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie) — Hélène Floresco (Bukarest) — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Fradenthal, Bohême) — J. Brontana (Paris). — Marie Hirschmann (Paris). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich. — Une petite Mauresque d'Alger. — Les braves gens (Hérault). — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Esméralda (Bukarest, Roumanie).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Jacqueline et Alice de Neuflize. — Félix et Ange de la Gallerie — Suzanne Mallet — Marthe L'Eveillé (Olivet). — Louise de Chevergné (château de Cepoy). — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Blanche Cornu de Chemiré. — René Harmand — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne) — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Roger de Valous (Dolomieu). — C. A. Brunschvicg et L. Wisner. — Emile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims). — Jules Hirschfeld (collége de Cette). — Faust. — Un élève de l'école Lavoisier. — P. Denechau. — Mathilde Maisonville (Grenoble). — Esther Nahon (Livourne). — Quatre amies (château du Mazet, Aveyron). — Marguerite et Madeleine de C. (Raismes). — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne. — Une habitante du Désert. — Paul, André, François et Pierre G. (Reims) — Eglantine, Marguerite (Rochefort). — Très caps dé Laouzétos. — Jeanne et Alix. — Titye. — A. P. (Jarnac). — Un habitant de Condat. Annette et Lubin — Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonnes). — Marionnette et Cie. — Trois cousines qui se chérissent T. M. L (Versailles). — Guillaume Tell (château de Chenevières). — Les deux amis de Ville-d'Avray. — Une hirondelle. — Aldebaran ou un Rémois du lycée Fontanes (Paris, Sphinx-Club) — Berthe et Antoinette M***, Jeanne, Madeleine et Thérèse de C*** (Vitry-le-François). — Pâquerette (Nantes) — Marie et Hélène (Chaton) — Nemo — X, Y et Z, deux brochets du Volga et un crampon du Thibet — Constance. — Un élève de cinquième du lycée du Havre. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (Le Havre, Frascati). — Black et Odette. — Un élève de l'institution Jauffret. — Arabelle. — *Signature omise.* — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre) — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — L. Lévy-Bing (collége Sainte-Barbe, Paris) — Quatre bavardes. — Trois Grippe-Saucisses, anciens mulâtres. — Les trois mousquetaires de l'institution Springer. — Sur les côtes de l'Adriatique.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

5e CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES

LE PREMIER CHEMIN DE FER

I

Combien de pommes sont tombées des arbres avant que Newton n'ait trouvé le système de l'attraction universelle, « *en y pensant toujours?* »

Combien la vapeur a-t-elle soulevé de couvercles de marmites, avant que Salomon de Caus n'eût dit : « *La vapeur est une force?* »

Cette force, l'antiquité ne l'a point soupçonnée.

On ne trouve que des traces de chemins à bandes plates, à ornières ou à barres parallèles en bois, remarquées à Éleusis dans les ruines du Temple de Cérès. C'est la seule découverte imaginée par les Egyptiens, les Grecs et les Romains, pour faciliter le transport des énormes blocs de leurs monuments.

Et pourtant, c'est à peine si on oserait tenter d'entreprendre aujourd'hui les colossales ébauches des temps primitifs, les travaux accomplis par la seule force humaine, dont les masses imposantes, qui ont traversé les siècles, nous étonnent encore, et dont la beauté est si pure, que nos artistes ne savent pas même en exécuter la copie parfaite.

II

Le premier essai de voiture à vapeur, pouvant se mouvoir seulement sur des routes ordinaires, a été fait par Cugnot, ingénieur français, en 1769. Sa machine existe encore au Conservatoire des Arts-et-Métiers. Elle fonctionna devant le ministre de Louis XV, M. de Choiseul. Elle fit deux milles et demi à l'heure et transporta quatre personnes.

Vers 1804, on vit circuler une machine locomotive sur le chemin de fer qui unit les mines de Mertyr-Tydwill à Cardiff (Galles). Elle avait été construite par les ingénieurs Trevithick et Vivian.

En 1813, Backet prouva que l'adhérence de la locomotive sur les rails serait plus satisfaisante, et qu'on obtiendrait par conséquent une plus grande vitesse, jointe à une entière sécurité, si on augmentait le poids de la machine. Cette observation donna lieu à l'invention de George Stephenson, qui unit les essieux par une chaîne sans fin.

Le premier chemin de fer fut celui de Darlington à Stockton (Angleterre), en 1825. D'abord exploité à traction de chevaux, ils furent bientôt remplacés par les machines Stephenson et Dood ; mais elles étaient si imparfaites que, pour parcourir 7 lieues, on mettait à l'aller quatre heures, et 5 au retour.

Il est curieux à cette occasion de rappeler l'avis suivant affiché sur les murs de la Cité de Londres, au commencement du XVIIIe siècle :

« A partir du 18 avril 1703, ceux qui désirent aller de Londres à York, ou de York à Londres, sont priés de se rendre à l'hôtel du *Cygne Noir*, dans Holborn, à Londres, ou dans Cokney street, à York ; ils y trouveront une diligence qui part les lundi, mercredi et vendredi, et accomplit le voyage entier en 4 jours, si Dieu le permet. »

III

C'est en 1830 qu'eut lieu à Liverpool, en Angleterre, l'événement qui détermina la création des chemins de fer européens.

On avait d'abord résolu de faire circuler des convois sur le chemin de fer de Liverpool à Manchester, au moyen de moteurs fixes qui, échelonnés sur la voie, auraient remorqué les wagons. On finit par se décider à adopter les locomotives.

Un concours fut ouvert, où tous les constructeurs furent invités à présenter des modèles.

Le prix fut décerné à la locomotive *la Fusée*, de George et Robert Stephenson. La supériorité de cette machine tenait à ce qu'ils avaient appliqué le système à chaudières tubulaires de Marc Séguin, neveu des frères Montgolfier.

Cette machine vénérable est conservée au Musée de Kensington, à Londres.

Près du chef-d'œuvre rouillé de Stephenson, qui a été employé dans une mine jusqu'en 1853, est aussi la fameuse *Marmite* ou *Nouveau digesteur*, dû au génie d'un Français exilé par la Révocation de l'Édit de Nantes, Denis Papin.

Bientôt le chemin de Liverpool à Manchester, qui n'avait été construit que pour transporter des marchandises, fut consacré au service des voyageurs.

L'Europe entière suivit le mouvement, et on connut les trains rapides.

Les machines de grande vitesse employées aujourd'hui sur nos lignes sont dues à l'ingénieur anglais Crampton.

IV

Voici le tableau des principales transformations des chemins de fer avant d'arriver à leur perfectionnement :

1696. — Le service des mines de Newcastle se fait avec des chariots à quatre roues, traînés par des chevaux dans des ornières.

Plus tard, on a l'idée de remplacer les ornières par des barres saillantes parallèles ou rails en bois, sur lesquels s'enchâssent les roues creuses.

1759. — Le docteur Robinson, ami de Watt, imagine d'appliquer la force motrice de la vapeur à la traction des voitures, mais il ne donne pas suite à ce projet.

1767. — Reynolds remplace les rails en bois plaqué de métal par des rails en fonte.

1789. — Jessop imagine les roues à rebord saillant intérieur.

1804. — Trevithick et Vivian.

1811. — Blenkinsop trouve la roue dentée et les rails à crémaillère.

1812. — William et Edward Chapman remplaçent les rails à crémaillère par la traction sur un moteur fixe

1813. — Brunton dote la locomotive de béquilles.

— Backet lui donne l'adhérence par le poids.

1814. — Les deux frères George et Robert Stephenson construisent leur locomotive

1820. — Les rails en fer laminé remplacent les rails en fonte.

1823. — Hareworth invente les cylindres latéraux à la chaudière.

1828. — Séguin prend son brevet pour chaudière tubulaire et pour ventilateur mécanique.

1829. — G. Stephenson prend son brevet pour machine tubulaire et tuyau soufflant.

V

Le premier chemin de fer construit en France fut celui de Saint-Etienne à Andrézieux; il était à traction de chevaux et ne servait qu'au transport de la houille, en 1823. On y appliqua aussi la traction à moteur fixe, système Chapman.

Par la loi du 9 juillet 1836, le gouvernement et les chambres se montrèrent disposés à favoriser les projets des compagnies.

Aujourd'hui, la France a son réseau complet de chemins de fer, dont l'étoile rayonnante est formée par six grandes lignes principales.

TABLEAU DES PREMIERS CHEMINS DE FER LIVRÉS AU PUBLIC.

ANGLETERRE	Darlington à Stockton.	1825.	
FRANCE	Paris à Saint-Germain	Août 1837	19 kilom.
BELGIQUE	Malines à Bruxelles	Mai 1835	20 —
ALLEMAGNE	Nuremberg à Furth	Septembre 1835	7 —
RUSSIE	Saint-Pétersbourg à Tsarkoe-Selo	Avril 1838	27 —
HOLLANDE	Amsterdam à Harlem	Septembre 1839	17 —
AUTRICHE	Vienne à Brunn	Mai 1840	13 —
ITALIE	Milan à Monza	Août 1840	14 —
SUISSE	Bâle à Saint-Louis	Décembre 1845	4 —

Compositions : W. M. S. — Paul Desjardins.

LE PREMIER TÉLÉGRAPHE

LE TÉLÉGRAPHE AÉRIEN

Si, par télégraphe (τῆλε, γράφω) on entend le moyen de correspondre rapidement à de grandes distances au moyen de signaux quelconques, cet usage remonte aux plus anciens temps de la civilisation, on peut même dire du monde. Chez tous les peuples et dans tous les temps, on a employé des signaux pour correspondre à distance.

L'histoire des Temps fabuleux nous apprend que Thésée avait promis à son père, s'il revenait vainqueur du Minotaure, d'arborer une voile blanche à la place de la voile noire que portait son vaisseau. Le pilote oublia le changement. Egée, apercevant la voile noire, crut son fils mort, et se précipita dans la mer qui porte son nom.

Dans une de ses tragédies, Eschyle fait dire à Clytemnestre :

« Vulcain m'a annoncé la prise de Troie par

les feux allumés sur le mont Ida, et, de fanal en fanal, la flamme messagère a volé jusqu'ici. »

Diodore de Sicile raconte que les Perses avaient imaginé une série de sentinelles, placées à une certaine distance les unes des autres à portée de la voix. C'est ainsi qu'une nouvelle partie d'Athènes arrivait en deux jours à Suse.

Polybe raconte que, sous Philippe III, roi de Macédoine, on avait imaginé de diviser en cinq colonnes les lettres de l'alphabet, et on correspondait au moyen de fanaux dont le nombre indiquait les lettres différentes. C'est cette méthode qu'on désigne sous le nom d'*Alphabets lumineux*.

Polybe fait particulièrement mention de Cléomène, qui avait inventé une autre méthode, par laquelle on pouvait faire lire à un observateur ce qu'il était intéressant d'apprendre. Sans doute qu'aux signaux faits avec des torches ou flambeaux, on avait substitué depuis des signaux faits avec des bâtons ou des planches, car Végèce, qui vivait au IVe siècle, parle de cette sorte de télégraphe comme étant si bien connue de son temps, qu'il jugea inutile de la décrire. Voici ce passage :

« *Aliquanti in castellorum aut urbium turribus appendunt trabes, quibus aliquando erectis, aliquando depositis, indicant quæ geruntur.* »

« Quelques-uns suspendent, sur les tours des villes ou des châteaux, de grosses pièces de bois qui, en s'élevant ou s'abaissant, indiquent ce qui s'y passe. »

Quelque simples que fussent les procédés des anciens, le défaut de lunettes devait rendre très-courtes les distances entre les stations, et la plupart des signaux n'étaient visibles que la nuit.

César se servait de signaux. Il raconte que les Gaulois s'avertissaient par des cris, et, au temps de Vercingétorix, des feux s'allumaient au sommet des montagnes pour annoncer la révolte des Gaules.

Suétone dit que Tibère, du haut du rocher de Caprée, correspondait avec Rome.

Sur les voies romaines étaient établies des tours de distance en distance. On voit, sur la Colonne Trajane, la tour de la fenêtre de laquelle partaient les signaux.

Quand Tamerlan se présentait devant une ville pour l'assiéger, il faisait arborer d'abord un étendard blanc, ce qui signifiait : « *Rendez-vous, je serai clement.* »

Plus tard, c'était un étendard rouge : « *Rendez-vous, le gouverneur sera tué.* »

A la fin, c'était un étendard noir, qui voulait dire : « *Tout sera détruit.* »

Les Chinois connaissaient des systèmes de signaux à distance.

Au XVIe siècle, Porta, physicien napolitain, proposa d'employer, comme moyen de communication, quatre signes qui, combinés entre eux, figuraient les lettres de l'alphabet. Il paraît que, dans son ouvrage la *Magie naturelle* (1563), se trouve la description d'un appareil qui offre une certaine analogie avec le système de Chappe.

Dans les dernières années du XVIIe siècle (1684), l'anglais Hooke proposa de correspondre de loin à l'aide de lettres gigantesques.

Vers 1690, Amontons proposa d'employer les lunettes d'approche pour l'observation de signaux transmis par des postes fixes. Fontenelle en parle avec quelques détails, mais ces essais n'eurent qu'un succès de curiosité.

Il convient aussi de mentionner le nom de Guillaume Marcel qui, faute d'encouragement sous Louis XIV, brisa, dans un accès de désespoir, le modèle qu'il avait construit et brûla ses dessins.

Dom Gauthey, religieux de l'abbaye de Cîteaux, est l'inventeur de la Télégraphie acoustique (1782).

Mais aucune de ces méthodes, plus ou moins ingénieuses, n'avait encore atteint le degré de perfection nécessaire pour être universellement adoptée.

Nous avons montré les origines et fait la part des précurseurs ; mais tout l'honneur de la découverte du *Télégraphe aérien* devait revenir à Claude Chappe et couronner ses travaux persévérants.

Vers 1772, il avait deux frères, qui étaient dans un pensionnat éloigné d'une lieue du séminaire d'Angers où il faisait ses études. Chappe imagina d'établir un système de correspondance à l'aide de signes formés par une grande règle en bois blanc, tournant sur un pivot fixé au milieu de sa longueur, et portant à chacune de ses extrémités une autre petite règle également pivotante. Par la combinaison des positions de chaque règle, il produisait une série nombreuse de signes différents, correspondant à un répertoire dans lequel chaque figure des règles était traduite par une lettre ou une syllabe de la langue usuelle, et visibles distinctement à l'aide des lunettes d'approche. Telle est l'invention du Télégraphe aérien, qu'il perfectionna aidé par les conseils de l'horloger Bréguet.

Miot de Mélito fut le parrain qui baptisa le nouvel appareil, dont Chappe venait lui annoncer la découverte sous le nom de *Tachygraphe*.

« Changez ce nom-là, dit-il, et appelez-le *Télegraphe*. »

En 1782, Linguet, détenu à la Bastille, avait imaginé un système assez compliqué, qu'il offrit pour prix de sa liberté. On ne l'écouta pas, et il sortit sans condition.

C'est le 2 mars 1791 que Claude Chappe fit à Parée (Charente), les premières expériences d'un système consistant dans la transmission des dépêches à l'aide de signaux variés, alphabétiques et syllabiques.

Ces signaux étaient produits par des mouvements imprimés à des *barres* mobiles extérieures, au moyen d'un appareil purement mécanique à engrenages.

Le 22 mars 1792, Chappe fit hommage de son invention à l'Assemblée législative.

Le 12 juillet 1793, les premières expériences eurent lieu devant les commissaires de la Convention Nationale, et le télégraphe aérien fut adopté le 25 juillet suivant.

Le 4 août 1793, le Comité de Salut Public ordonna la création de deux lignes, allant, l'une de Paris à Lille, l'autre de Paris à Landau. La première commença à fonctionner à la fin d'août 1794.

L'Angleterre et la Suède eurent leurs télégraphes aériens en 1796. Déjà, en 1794, avait eu lieu à Londres un essai de *Télégraphe nocturne*, à l'aide de figures découpées dans des planches éclairées par derrière.

Le 1er septembre 1794, Carnot transmit à la Convention la dépêche suivante :

« *Condé restitué à la République ce matin à 6 heures.* »

La Convention répondit par une dépêche qui donnait à la ville le nom de Nord-libre, et annonçant à l'armée du Nord qu'elle continuait à bien mériter de la patrie.

C'était débuter par une bonne nouvelle ; mais la télégraphie aérienne devait disparaître devant la télégraphie électrique, déjà entrevue par Franklin, comme les diligences avaient disparu devant les locomotives.

En 1747, Cavendish et Graham échangeaient des décharges de batteries électriques à plusieurs milles de distance.

En 1774, Lesage établit à Genève un véritable télégraphe, composé de 24 fils isolés, communiquant avec 24 électroscopes représentant chacun une lettre.

La même année, Reiser proposa de remplacer ces électroscopes par des lettres.

Les Espagnols attribuent l'invention de la télégraphie électrique à un médecin, don Francisco de Salva, dont les expériences remonteraient à 1797, c'est-à-dire à une époque postérieure de plus de vingt ans aux essais de Lesage.

Ce savant proposa aussi, paraît-il, suivant l'ouvrage du docteur Janer (Madrid, 1832), à l'Académie de Barcelone, d'établir un télégraphe sous-marin entre Barcelone et Palma (Majorque).

En 1800, la découverte de la pile de Volta allait fournir les moyens de transmettre les dépêches à grande distance.

En 1802, Jean Alexandre correspondait d'un étage à l'autre de sa maison, au moyen d'un appareil de son invention.

En 1811, Sœmmering, de Munich, proposa d'établir 35 fils aboutissant à 25 voltamètres, qui représentaient les lettres et les chiffres.

En 1820, d'Œrstedt et Ampère proposèrent chacun d'appliquer à la télégraphie les perfectionnements de Sœmmering, en remplaçant ses signaux par autant de galvanomètres qu'il y a de lettres et de chiffres.

Ce progrès ne constituait pas encore un système pratique.

En 1837, Steinheil établit un fil reliant Munich à son observatoire, situé dans un faubourg de la ville à une lieue de distance.

On peut dire que c'est à la découverte du *Multiplicateur* de Schweiger qu'est due la conquête de la Télégraphie électrique.

Schœlling, à Saint-Pétersbourg, sut maintenir l'aiguille et en régler les mouvements ; il trouva en outre l'*Avertisseur* (sonnerie).

Le *Morning-Post* de 1839 mentionne l'installation d'un télégraphe électrique manœuvré par deux enfants sourds-muets, et il cite comme inventeurs Cook et Wheatstone.

Enfin Wheatstone, en 1840, perfectionna l'aimantation et inventa le cadran.

Arago, de son côté, ayant remarqué qu'une lame de fer, mise en communication avec les pôles d'une pile, prenait les propriétés de l'aimant (électro-magnétisme), reconnut la possibilité de mettre un grand nombre de fois le fer en rapport avec la pile, et d'interrompre à volonté cette communication, de façon à lui donner et à lui retirer la puissance d'action nécessaire pour détacher les lettres et les mots. Grâce à ces derniers perfectionnements, la Télégraphie entra dans la phase des usages pratiques.

C'est à Samuel Morse qu'appartient l'honneur d'avoir établi la première ligne électrique qui ait fonctionné dans le Nouveau-Monde.

La première dépêche fut expédiée de Washington à Baltimore le 26 mai 1844.

Déjà, en 1841, une ligne télégraphique avait été construite en Angleterre, pour le service du chemin de fer du Great Western, entre Londres et la station de Slough, sur une longueur d'environ six lieues.

En France, une ordonnance royale, en date du 23 novembre 1844, ouvrit un crédit de 240 000 francs, pour établir, à titre d'essai, une ligne télégraphique sur la voie du chemin de fer de Paris à Rouen, et, le 18 mai 1845, des dépêches furent échangées avec un plein succès.

La France possède un réseau complet de lignes télégraphiques. Ce service, d'abord réservé à l'Etat, est aujourd'hui à la disposition des particuliers. Il a été organisé par les décrets des 6 janvier 1852 et 1er juin 1854.

La première idée du *Télégraphe nautique* ou *sous-marin* est due à l'amiral Rosily, 1806.

En 1850, un premier télégraphe de ce genre relia l'Angleterre à la France, par Douvres et Calais. Il fut mis en activité le 29 septembre 1851.

D'autres télégraphes furent ensuite établis entre l'Angleterre et l'Irlande, la Belgique, la

Hollande, le Danemark; entre la France et l'Italie, la Corse, l'Algérie, etc.

On est enfin parvenu à relier l'Europe à l'Amérique par le Câble transatlantique (1866), ainsi qu'à l'Hindoustan, Batavia et l'Australie (1872).

Compositions : Picciola — Paul Desjardins. — W. M S

LES COURSES DE CHEVAUX

Tout le monde sait que l'origine des Courses de chevaux remonte à la plus haute antiquité.

En Grèce, elles étaient un des premiers éléments de ses fêtes, comme on peut en juger par les vers des poetes qui les ont chantées.

La course était un des principaux exercices des jeux de Stade chez les Grecs, ainsi que des jeux du Cirque chez les Romains. Ceux qui se disputaient le prix couraient à pied, à cheval, ou montés sur des chars.

La course à pied faisait partie de l'éducation de la jeunesse à Lacédémone, à Athènes, à Rome.

Les courses de chars composaient les plus brillants spectacles des Jeux olympiques.

On connaît la réputation des cavaliers numides.

La course à cheval était fort en usage en Grèce, et quoiqu'elle ne fût pas si célèbre que la course des chars, les princes et les rois recherchaient la gloire d'y remporter le prix. Elle n'était pas moins estimée à Rome, où elle faisait partie des spectacles du Cirque et des Jeux funèbres.

Ce fut du 5 au 10 novembre 1776, sous le ministère de Bertin, qu'eurent lieu en France, dans la Plaine des Sablons, transformée en hippodrome, les premières courses régulières, ainsi qu'il résulte de la note suivante :

1776. — Course arrêtée entre M. le duc de Chartres et le major Banks, pour 2500 francs. Pari retiré du consentement des deux concurrents

6 novembre 1776. — Course entre *Tencer*, cheval du marquis de Conflans, portant 127 livres, et *Comus*, à M. le comte d'Artois, portant 130 livres. Quatre milles, 2500 francs. *Tencer* a gagné.

De la Plaine des Sablons, les courses se transportèrent accidentellement à Fontainebleau, pour une poule disputée par des chevaux de tout âge.

L'année suivante, en 1777, Fontainebleau vit une course où quarante chevaux furent engagés, et la mode des paris devint une fureur.

Une nouvelle piste fut ouverte au bois de Vincennes, et depuis, les courses eurent lieu alternativement à Fontainebleau, Vincennes et dans la Plaine des Sablons.

Il y eut même des courses d'ânes.

Dans l'une, quarante ânes y disputaient le prix, qui consistait en un magnifique *Chardon d'or* et cent écus d'argent.

L'usage des courses de chevaux était alors répandu depuis plus de cinquante ans en Angleterre, et les triomphes quasi-légendaires d'*Éclipse* sur les hippodromes anglais datent de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Les Anglais sont donc le premier peuple qui ait remis en honneur les courses de chevaux.

A Londres, les courses sont de véritables fêtes nationales, des luttes aux émotions passionnées, et les vainqueurs sont l'objet d'un enthousiasme qui va jusqu'au délire.

En France, à Paris, malgré tous les efforts, il semble que les courses n'ont pas à un égal degré le même caractère d'utilité, et surtout le même succès populaire.

Est-ce à dire que la France n'avait pas eu de courses de chevaux avant 1776?

La réponse est facile et les documents abondent.

Il paraît assez probable qu'elles étaient déjà en usage chez les Gaulois; mais sans s'arrêter à cette hypothèse historique, on trouve en plein moyen-âge des courses de chevaux, sans parler des tournois, dont le caractère était surtout de faire briller l'adresse et la force des cavaliers.

Raynal, dans son *Histoire de Berry*, raconte qu'Archambaud de Bourbon, beau-frère du roi Louis-le-Gros, et sa femme, Agnès de Savoie, édifièrent en 1136, dans leur domaine, une franchise ou *ville franche* qui porte encore ce nom, et qu'entre autres concessions féodales, ils y établirent une course de chevaux, s'engageant à donner un marc d'argent au vainqueur, et cinq sols à celui qui le suivrait de plus près.

Le plus ancien document où il en soit fait mention est un chant populaire de la vieille Armorique, et plus magnifique assurément fut Badrick, chef des Bretons, mort en 509.

Ici le prix n'est pas une somme d'argent, ni une couronne, ni un vase de prix : c'est la belle Lindor. D'après M. de la Villemarqué, cette princesse devait être Aliénor, la propre fille de Badrick, promise au vainqueur de la course qu'il présidait en personne.

En 1370, l'histoire mentionne des courses dans la Côte-d'Or et à Semur.

Mais il faut traverser quatre siècles. En 1770, Bourgelat écrit que « *par les courses, la race des chevaux a été totalement changee,* » ce qui prouve qu'à cette époque de notables progrès s'étaient accomplis,

Sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, on s'occupa beaucoup de chevaux, mais il s'agissait plutôt de paris que de véritables courses. Cette mode fut importée chez nous par quelques jeunes seigneurs, engoués de tout ce qui se faisait de l'autre côté de la Manche.

L'un d'eux, M. de Saillant, paria 10 000 livres qu'il ferait deux fois le trajet de la Porte Saint-Denis au château de Chantilly en 6 heures. Il gagna son pari de 27 minutes, après avoir monté 27 chevaux pour fournir cette carrière. M. d'Entragues paya les 10 000 livres et célébra le triomphe de son ami par un repas homérique,

En novembre 1754 eut lieu un pari non moins célèbre. Un Anglais, lord Pascool, paria 500 livres sterling avec un gentilhomme français, qu'il ferait en 2 heures les 14 lieues qui séparent Paris de Fontainebleau. Il gagna son pari de 12 minutes.

Nous avons parlé des courses de la Plaine des Sablons, en 1776.

Sous Louis XV, les Français anglomanes s'adonnèrent avec passion au goût des chevaux, et les gentilshommes de la cour y dépensèrent des sommes considérables en pariant avec une folle prodigalité.

Louis XVI s'efforça de refréner cette mode, qui ruinait la noblesse. Il se mêla aux parieurs, n'engageant que de petites sommes, espérant que le désir d'imiter le roi rappellerait les courtisans à la modération.

« A la dernière course de chevaux, dit M. de Genti, M. de *** a perdu 7000 livres, M. le comte de *** en a gagné 6000. Le roi a parié un petit écu; c'est une leçon bien donnée et de bon goût sur l'extravagance des paris »

Malgré la leçon, les choses continuèrent à aller du même train.

La Révolution abolit les courses.

Napoléon les rétablit, et elles reçurent une première organisation par le décret rendu au camp de Boulogne, le 13 fructidor an XII, (31 août 1805).

Un second décret, du 4 juillet 1806, affecta annuellement, à compter de l'année 1807, une somme déterminée aux prix à distribuer.

Ces deux décrets furent suivis de règlements, instructions et décisions du Ministère de l'Intérieur, en date du 7 novembre 1806, et des 5 et 10 octobre 1810.

La première course eut lieu à Limoges, avec deux prix locaux de 600 francs chacun, pour les chevaux de 4 ans nés et élevés dans le département, et quatre prix de 1200 francs chacun, pour les chevaux ou juments de 4 à 5 ans, plus un prix, dit principal, de 2000 francs.

Des courses eurent ensuite successivement lieu à Aurillac, à Tarbes, à Bordeaux, à Saint-Brieuc, au Pin (Orne), à Nancy et à Paris.

Les premiers étalons qui acquirent une grande célébrité dans les courses sortaient du haras de Meudon.

Napoléon avait donné aux courses un caractère officiel ; cependant les guerres incessantes rendirent le progrès des courses fort lent, sinon tout à fait nul, et ce ne fut qu'en 1827 que cette institution reprit un large développement.

Les règlements commencés sous Louis XVIII furent achevés sous Charles X ; mais sous l'Empire et la Restauration, quoique organisées par l'administration des haras, elles allaient à l'aventure et sans but déterminé.

Un arrêté ministériel, du 17 février 1853, complété en 1855 et 1857, sert aujourd'hui de Règlement officiel pour les Courses de chevaux.

On raconte qu'en 1833, le duc d'Orléans étant dans le parc de Chantilly avec quelques personnes de son entourage, on organisa une course entre les cavaliers qui se trouvaient présents. La poule fut gagnée par M. Denormandie.

Cette fantaisie eut pour résultat de donner un nouvel essor aux courses publiques.

Quelques jours après, la *Société d'encouragement* était formée sous les auspices du duc d'Orléans, et la même date signalait la création du *Jockey-Club*

Une fois constituée, la société d'encouragement annonça des courses publiques pour le printemps de l'année suivante, qui eurent lieu les 4, 8 et 11 mai 1834.

De son côté, le cercle du Jockey instituait un prix de 5000 francs pour les courses publiques du printemps de 1835, qui eurent lieu sur l'hippodrome de Chantilly.

On a pu voir leur développement rapide. Outre celles qui sont directement patronnées par le gouvernement, il s'est établi un grand nombre de courses particulières aux frais des départements, des villes, des sociétés privées.

En 1860, on comptait en France 63 hippodromes; leur nombre est maintenant de 120

De nos jours, l'élève des chevaux et l'éducation des jockeys est devenu presque un art qui, pour être exercé avec succès, exige à la fois des connaissances spéciales et de grands capitaux.

En 1861 a été fondé le *Grand prix de Paris* Il se compose d'un objet d'art et de cent mille francs.

Il fut couru pour la première fois en 1863 et gagné par *The Ranger*, à M. Saville; en 1864, par *Vermout*, à M. Delamarre.

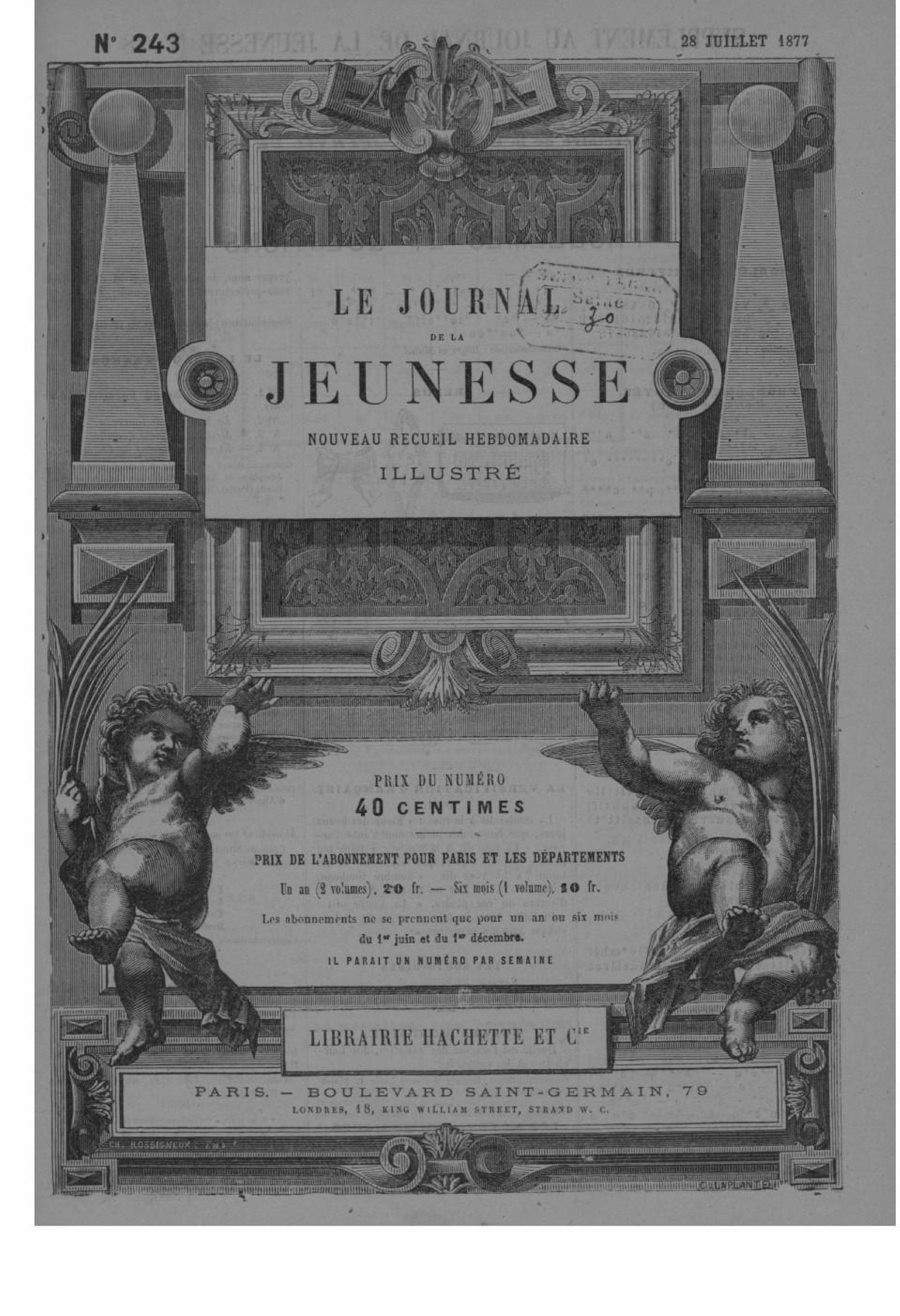
Nous ne ferons pas l'énumération des illustres rivaux qui les ont suivis dans la carrière et nous terminons cette étude par un mot fait sur *Gladiateur* :

« Ce noble vainqueur, qui gagne ainsi cent mille francs en quelques minutes, est venu à Paris en sabots. »

Compositions : Marguerite Brabant. — Picciola. — Valentine Hennet de Bernoville. — Divers correspondants.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 51.

5267S ⁂ V25WS97 ⁂ 0SXS50 ⁂ Y2351 ⁂ 0S1 ⁂ 83782516458$1 ⁂ 0S ⁂ 5267S ⁂ 847486S7S

Communication : Les amis du silence.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 65.

N° 1. — I* f*** d* s** a*** e****** q****** c****

N° 2. — T***** a****, c********* e* n*** a***** m*****

N° 3. — O* n* r****** p** c**** o* e** d*******

N° 4. — S* c*** n'e** p** v*** c'e** d* m**** b*** t*****

N° 5. — L* t*** d* p********** à l'e***** n*** e*****

N° 6. — L'h**** a****** e** c**** q** n* c***** j*****

N° 7. — L* f** n****** c*. q*'i* n* p*** p** c*******

Communications : Divers correspondants, n° 1 — Esther, Léa et l'ami Fritz (Sphinx-Club, Paris), n° 2 — Bengali et Colibri, n° 3. — Une abonnée mantaise, n° 4. — Léon Meyer, n° 5. — Hélène Floresco (Bukarest), n° 6 — Sophie Filitti (Bukarest), n° 7.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 34.

CONSONNES

N° 1. —

.....Trnqll*ll*mntqnddbtsrlft*llv tcbchrql*lltdvrrlsbrrx*nsspnslfl mmdjprtsntntsncrfllr*llbssltt*ts prt*plrr

Communication : Geneviève Filleul.

N° 2. —

Cgt***gtmrbllcrdnldRchl*hcqcs mn*nncgtmpnsn*vcl

Communication : Guillaume Danloux

N° 3. —

Lpts*g*nmll*nvntns*rn*lv*mbll t*grndtttschss*t*trvsssmndsflrst jrs*clss

Communication : Marie Hirschmann.

VOYELLES

N° 1. —

ÉPITAPHE DE REGNIER.

*'ai — *é*u — *a** — *u* — *e**e*e** — *e — *ai**a** — a**e* — *ou*e*e** — a — *a — *o**e — *oi — *a*u*e**e — e* — *e — *'e*o**e — *o** — *ou**uoi — *a — *o** — *ai**e — *o**e* — à — *oi — *ui — *e — *o**eai — *a*ai* — à — e**e

Communication : Marie Paleologo (Bukarest).

N° 2. —

I* — *ou*i*ai* — *e — *oi* — *i — *a — *ai* — *o**u*ée — *'a*ai* — *a* — *e* — *ie**ai** — *i**a*é — *a — *ou**ée

Communication : Roger et Michel.

RÉBUS.

MALBROUG SÉN VAT'N GUERRE

dear
Mot
Anglais

BOIS DE 2 ANS

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 31.

La tombe dit à la rose : « Fleur des beaux jours, que fais-tu des pleurs dont l'aube t'arrose? » La rose dit à la tombe : « Dans ton gouffre toujours ouvert que fais-tu de ce qui tombe? » La rose dit : « Sombre tombeau, dans l'ombre je fais un parfum de miel et d'ambre de ces pleurs. » La tombe dit : « Plaintive fleur, je fais un ange du ciel de chaque âme qui m'arrive. »

LES BOUTS-RIMÉS

Surpris.
Prix.

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des assiettes, des fourchettes et des couteaux?

Communication : Louise, Noëlie et Lucie L (Saint-Prix).

LES MOYENS MNEMONIQUES.

N° 31.

Quel est le département qui, par les initiales de la province qui l'a formé, de son propre nom, de son chef-lieu et de ses trois sous-préfectures, donne ce mot :

CACOVA.

Communication. Magdeleine Duclos (Paris).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 29.

N° 1. — *Menteur comme un arracheur de dents.*

N° 2. — *La lame use le fourreau.*

N° 3. — *Mettre la puce à l'oreille.*

N° 4. — *Être du regiment de Champagne.*

Communications : Bengali et Colibri, nos 1 à 3 — Joséphine et Thérèse Berthollet, Charles et Marie Borde (Paris), n° 4.

ÉNIGMES.

N° 69.

Jadis, dans la Grèce classique,
Mon premier était un bêta;
Grâces à mon second nous lisons la musique,
Les chiffres, le sanscrit, le cophte et cœtera;
Mon tout est très-commun chez l'élève et le maître,
Chez le savant, le sot, en tout temps et partout;
Et si vous désirez trouver quel est ce tout,
Prenez bien garde à ne le pas commettre.

Communication : Marie Valette (Marseille).

N° 70.

Je ne suis ni feu ni phosphore,
Et cependant je procure le jour;
L'aurore du soleil annonce le retour,
J'annonce celui de l'aurore;
Par mon secours j'ai plus de mille fois
D'un malheureux terminé l'esclavage,
Et j'offre à tes yeux une croix
Pour peu qu'en quatre on me partage.

Communication : Trés caps dé Laouzétos, Suzanne d'Allard. Divers correspondants.

N° 71.

Je me tiens sur un pied, j'ai le cœur dans la tête.

Communication : Eglantine, Marguerite (Rochefort-sur-Mer).

N° 72.

En un moment deux,
En une minute une,
En une seconde aucune,
Devine si tu veux.

Communication : Petite bouche d'Espagne.

CHARADES.

N° 81.

De mon premier l'espèce infiniment varie;
Une seule produit un travail précieux;
Ainsi qu'un chêne altier, l'herbe de la prairie
Élève mon second vers les cieux;
Dès qu'un peuple est conduit par les séditieux,
Il offre de mon tout l'effroyable copie.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

N° 82.

Mon premier t'ordonne d'avancer;
Mon second te porte à reculer;
Rapidement mon entier
Au loin va te transporter.

Communication : A. Pluch.

CURIOSITÉS.

N° 45.

N° 1. — Quel est le premier roi d'Espagne décoré du titre de *Catholique?* Quel pape le rendit héréditaire?

N° 2. — Quelle est l'origine de l'Ordre des Templiers, et d'où leur vient ce nom?

N° 3. — « Tournez visage, et si vous ne voulez pas combattre, regardez-moi mourir. »

N° 4. — « Pour paraître il faut être. »

N° 5. — Sous quel roi de France les impôts furent-ils dits *perpétuels?*

N° 6. — « Beau fils, garde bien cette tour qui m'a donné tant d'ennui; je me suis envieilli à la combattre et à l'assaillir. »

N° 7 — « Comment sait-il que je suis bossu? Il ne m'a jamais vu par derrière. »

N° 8. — « Faites attention, le diable est déchaîné de nouveau. »

N° 9. — « C'est assez qu'il en reste un pour fermer les portes. »

N° 10. — « Le meilleur moyen de se défaire d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami. »

N° 11. — « Le roi notre seigneur est mort; à chacun de se pourvoir. »

N° 12. — Quel est le personnage dont les dates de naissance et de mort sont 539 et 593?

N° 13. — « Le beau, c'est la splendeur du vrai. »

N° 14. — « Toute place est bonne pour remplir son devoir et mourir à son poste. »

N° 15. — Quels sont les deux empires dont les premiers et les derniers souverains portaient le même nom?

Communications : Princesse Sophie de Metternich (Vienne, Autriche), n° 1. — Esméralda, n° 2. — Un trio de baudets, n° 3 — Alice-Lucie, n° 4. — Raoul Digard, n° 5. — Eugène Dupuis (lycée de Lyon), n° 6. — Un propriétaire, son jockey et son entraîneur, n° 7. — Esméralda (Bukarest), n° 8. — Marguerite et Louise Lapoire, n°s 9 et 15. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy), n° 10. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles), n° 11. — Deux huîtres et leur perle, n° 12. — P. T. H., n°s 13, 14.

MARCHE DU CAVALIER

je	prendre	en	m'ont	vois	dans	ger	de
ges	dit	me	d'y	me	coup	je	le
rien	qui	fem	beau	fie	son	bien	tou
que	sa	sons	est	que	te	par	mis
mû	é	c'est	sa	pres	a	ment	pro
gens	chose	re	mais	y	me	ne	ti
tran	ser	faut	fait	vie	toute	po	dem
il	ment	ge	pen	se	pru	qu'on	fois

Communication : Picard et Picardes. — L'habitante du Pavillon des roses. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LOGOGRIPHES.

N° 40.

Entière on m'aime bien pleine;
Aussi pour me remplir combien on prend de peine;
Retranchez-moi la tête, ô prodige! à l'instant
Je vis et je me dresse, animal menaçant;
J'ai trop peu de la terre et monte au firmament.

Communication : Les braves gens (Hérault).

N° 41.

Avec six pieds, je soigne vos habits;
Avec cinq pieds, je fais triste figure;
Sur quatre pieds, j'ai bien des favoris;
Avec trois pieds je suis des plus hardis;
Avec deux pieds j'encourage l'usure;
Et sur un pied, je suis dans vos écrits.

Communication : Une petite amognonne.

MOT CARRÉ.

Mon premier se brise et gémit;
Mon second se pince et frémit;
On voit mon troisième en Afrique;
Au petit mon dernier s'applique.

Communication : Suzanne d'Allard.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 50.

Toutes les injures, je les pardonne; mais quand on me frappe au cœur, je ne l'oublie jamais.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 64.

N° 1. — La raison comprend, l'esprit trouve, le cœur devine.

N° 2. — La beauté est une lettre de recommandation que la nature donne à ses favoris.

N° 3. — La vie est un théâtre : on entre, on regarde et on sort.

N° 4. —

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

N° 5. —

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 33.

CONSONNES

N° 1. —

ÉPITAPHE

Ci-gît l'auteur d'un gros livre
Plus embrouillé que savant;
Après sa mort il crut vivre,
Et mourut dès son vivant.

N° 2. —

Je vois d'illustres chevaliers
Avec laquais, carrosse et pages;
Mais ils doivent leurs équipages,
Et moi, j'ai payé mes souliers.

N° 3. —

Apprenez un mot de Régnier,
Notre célèbre devancier :
« Corsaires attaquant corsaires
Ne font pas, dit-il, leurs affaires. »

N° 4. —

Le trop d'attention qu'on a pour le danger
Fait le plus souvent qu'on y tombe.

VOYELLES

N° 1. —

Qu'on parle bien ou mal du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien;
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

CORNEILLE.

N° 2. —

Ne parler jamais qu'à propos
Est un rare et grand avantage;
Le silence est l'esprit des sots,
Et l'une des vertus du sage.

RÉBUS

Le passé est une lampe au milieu des ténèbres pour éclairer l'avenir.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 30.

UN SONGE

Sonnet.

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus, gratte la terre et sème. »
Le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même. »
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorais du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle :
De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés,

Je connus mon bonheur et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes,
Et depuis ce jour-là je les ai tous aimés.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LES PRÉNOMS.

Les solutions prochainement.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 30.

SPA.

Picardie. Somme. Amiens.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 83.

Les solutions prochainement.

LES SURPRISES

28 ans.

$\frac{28}{2} = 14 \quad \frac{14}{2} = 7.$

14 + 7 = 28 — 7 ou 21.

28 + 7 et 21 + 7 = 63.

CHARADES.

N° 78. — Drapeau.
N° 79. — Patrimoine.
N° 80. — Canebière.

ÉNIGMES.

N° 66. — Brosse.
N° 67. — Zéro.
N° 68. — Prune. Une.

LOGOGRIPHES.

N° 39.

Suzanne. — Ane. Anne. Nue. Ans. As.

LES ANAGRAMMES.

N° 36.

Les solutions prochainement.

LES BOUTS-RIMÉS

(*Suite*)

N° 3.

Nous nous levons joyeux, nous nous couchons moroses,
Et le rire est bientôt remplacé par les pleurs;
L'hiver fuit; le printemps nous ramène les fleurs;
Mais, hélas, sur la terre on cueille peu de roses.

Marie Beauperthuy (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe).

N° 4.

ESCRIME. RIME.

Dans les combats d'esprit, savant maître d'escrime,
Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime?

BOILEAU.

Divers correspondants.

N° 5.

La chose est toute simple et c'est un jeu d'escrime,
Quand on l'a sous les yeux, d'agencer une rime.

N° 6.

Aiguiser une pointe est ce que fait la rime;
Enfoncer une pointe est ce que fait l'escrime.

Guillaume Danloux.

N° 7.

Ah! ma foi, je renonce aux vers; plus je m'escrime,
Moins je puis allier la raison à la rime.

L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 8.

Paul compte, réfléchit, et tout un jour s'escrime.
O mon Dieu, qu'a-t-il donc? Il ajuste une rime.

Fleur de câprier.

N° 9.

Voici donc mon avis sur cette double rime :
Gymnastique du corps et de l'esprit : Escrime

Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche).

N° 10.

On assouplit le corps en apprenant l'escrime;
On assouplit l'esprit en travaillant la rime.

Riquet (Orléans). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger).

N° 11.

Critiquez, attaquez, sans raison et sans rime;
Soyez fier, insolent, mais apprenez l'escrime.

Edmond et Louis Caubet (Brest).

N° 12.

Pour devenir poète il faut bien qu'on s'escrime;
Pierre à Thomas disait : « Passe-moi donc la rime. »

Fleur des blés.

N° 13.

A poursuivre son but chacun de nous s'escrime;
On n'atteint que la mort et l'on n'a qu'une rime.

Princesse Sophie de Metternich (Vienne, Autriche).

N° 14.

Vous nous donnez deux mots : le premier est escrime,
Et voici le second : voyez si cela rime.

Le capitaine Lotton.

N° 15.

Depuis longtemps déjà bien en vain je m'escrime,
Je ne suis guère habile à trouver une rime.

Sœur Marguerite (Versailles).

N° 16.

Les vers sont pour l'esprit une agréable escrime;
Mais hélas! dans les vers pourquoi faut-il la rime?

Une petite Mauresque d'Alger.

N° 17.

C'est un rude travail et comme un jeu d'escrime,
Que de se fatiguer à chercher une rime.

Marie Valentin (Paris). — Achille et Patrocle.

N° 18.

Avec rage et fureur tout le jour je m'escrime,
Pour trouver à ce vers une méchante rime.

Bouquet d'orties.

N° 19.

C'est en vain que je cherche à faire sur escrime
Un distique passable et finissant par rime.

Louis et Camille Bouglé (Orléans).

N° 20.

Quoi! faire un bout-rimé? Escrime, escrime, escrime...
Eurêka j'ai trouvé : ma rime sera rime.

N° 21.

Il faut qu'un jour au moins je cherche et je m'escrime,
Pour trouver à la fin une méchante rime.

Institution de Mmes Pernet (Belfort).

N° 22.

Ah! quel métier, grand Dieu, pour trouver une rime;
Pendant huit jours entiers il faut que je m'escrime.

Marie Falcoyano.

LE FIL-D'ARIANE.

L'ANGE ET L'ENFANT

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.
« Charmant enfant qui me ressemble,
Lui dit-il, ah! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi. »

MARCHE DU CAVALIER.

17	48	7	44	5	46	9	56
14	43	16	47	8	55	4	53
49	18	13	6	45	52	57	10
42	15	50	35	28	11	54	3
19	38	27	12	51	34	31	58
26	41	36	61	22	29	2	33
37	20	39	24	63	32	59	30
40	25	62	21	60	23	64	1

LES CURIOSITÉS.

N° 44.

N° 1. — *Le lilas*. — Le lilas est originaire de Perse. Il fut apporté à Constantinople, en 1560, par Augier Ghislen de Busbec, ambassadeur de Ferdinand Ier. Busbec présenta, sous le nom de *lilas*, cet arbuste qui portait le nom de *Seringat* dans son pays natal.

N° 2. — Louis de Berghem, de Bruges. Le premier diamant taillé fut le *Sancy*, joyau de la couronne de France.

N° 3. — Eschyle. Un aigle laissa tomber une tortue sur son crâne. Euripide, après avoir soupé chez le roi Archelaüs, en Macédoine, fut mis en pièces par des chiens. Sophocle et Anacréon moururent étouffés par un grain de raisin.

N° 4. — Rienzi, tribun de Rome, gonflé d'orgueil, qui s'était fait donner le titre de chevalier. Il s'écria trois fois : *« Ceci est à moi! »* en frappant trois fois l'air de son épée, pour figurer les trois parties du monde connues, l'Asie, l'Europe et l'Afrique.

N° 5. — Lulli et Quinault.

N° 6. — Tonti, en 1653.

N° 7. — Sénèque.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Léonie B. — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (château de Libéjic (Bohême). — Marie Falcoyano (Bukarest). — Hélène Martin (Arcachon). Louisa et Gaston de la Rive (Presinge, Suisse).

SUPPLÉMENT N° 74

(30 JUIN 1877.)

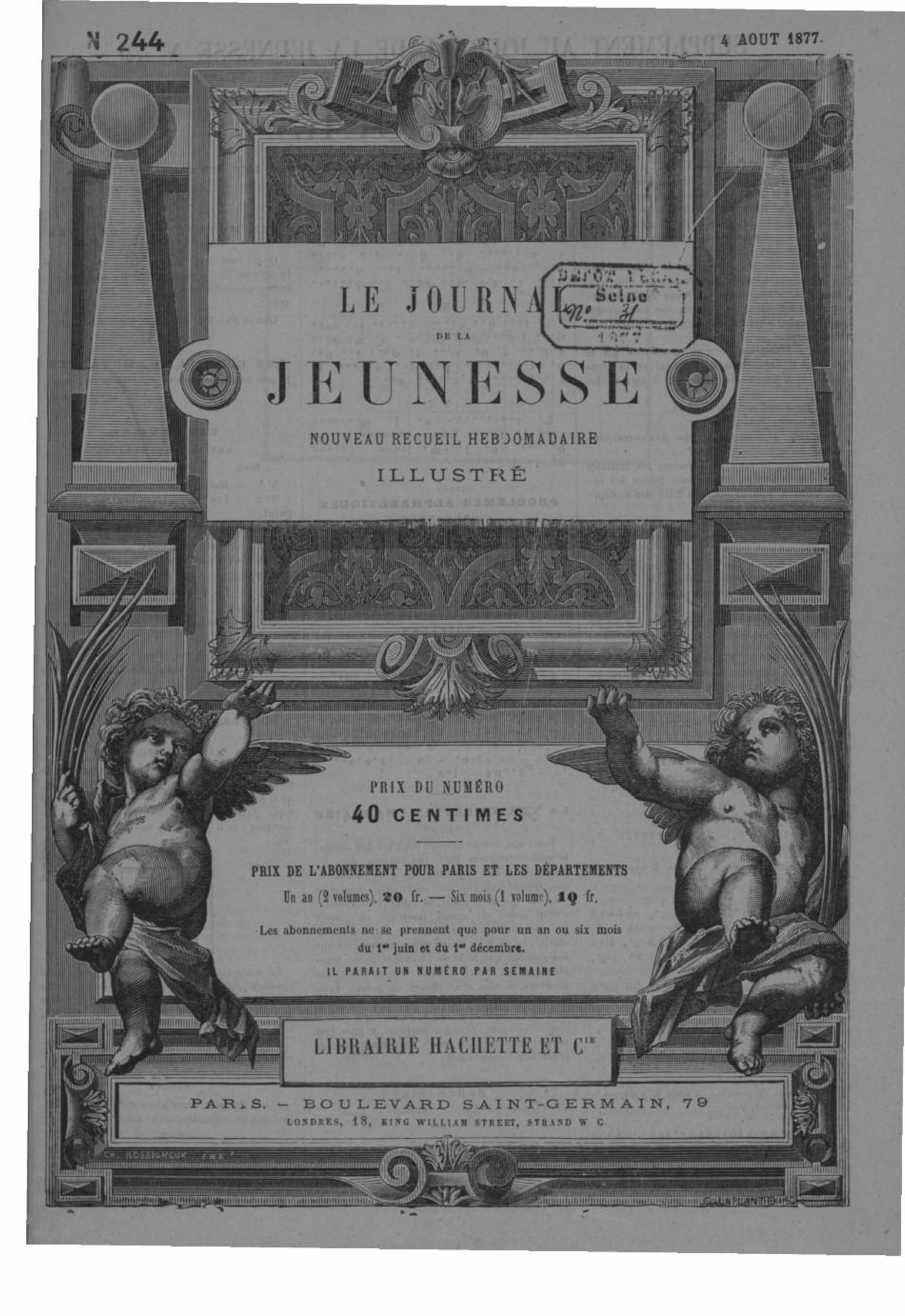
PROBLÈME CHIFFRÉ N° 49. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 63. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 32. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 29. BOUTS-RIMÉS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 29. LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 27. CHARADES, Nos 75 à 77. ÉNIGMES, Nos 64, 65. LES CURIOSITÉS, N° 43. LES USAGES MONDAINS. LOGOGRIPHES, Nos 38, 39. MÉTAGRAMME LES MOTS CARRÉS. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. RÉBUS. LES ANAGRAMMES, N° 36.

Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Louisa et Gaston de la Rive (Presinge, près Genève, Suisse). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Suzanne et Marthe de Jussieu. — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de la Fontaine). — Roger de Valous (Dolomieu). — Louise. Guédon (château de Tonnay-Charente). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône) — Princesse Sophie de Metternich (Robertsau, Alsace). — Raoul Digard. — J. Brontana (Paris). — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélène Floresco (Bukarest). — Roger Braun et Ka-ou-Tchou (Sphinx-Club). — Maurice et Henri Œsinger (Sphinx-Club). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Blanche Brunet (Saintes). — Guillaume Danloux, Anne-Marie Danloux. — Ed. d'Aulnemont (Paris). — Marguerite et Madeleine de C. (Raismes). — Trois actionnaires d'Honolulu (Haïti). — R. et C. (Orléans). — Antoinette et Élisabeth (Alais). — Marcel et Thérèse. — Bouquet d'orties. — Un captif de la rue Notre-Dame-des-Champs. — Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps. — Marionnette et Cie. — Ricquebourg. — Deux huîtres et leur perle. — Blanche Schwingrouber. — Blanche Cornu de Chemiré. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (château de Libejic, Bohême). — Esméralda (Bukarest). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Frauenthal, Bohême). — Une petite mauresque d'Alger. — Les Braves Gens (Hérault). — Marie Valentin (Montlignon). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne). — Marie et Marguerite Labuzan. — René Harmand. — René Lestrade et Albert Ronceret. — Paul Fuchs (école Monge). — André Pouzol (Jarnac). — Marguerite Destreux (Alais). — Emile Charbonneaux (lycée de Reims). — Berthe, Antoinette, M. Jeanne, Madeleine et Thérèse de C. de la V. (Vitry-le-François). — Anciens habitants du Pavillon des Roses, (Essonnes). — Guillaume Tell (château de Chenevières). — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (Le Havre). — Pâquerette (Nantes). — Carabine. — Très caps dé Laouzétos. — Nemo. — Florestan Lebihen (Morlaix). — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles). — Eglantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — Une gourmande de pralines (Royat). — Faust. — Un futur amiral de Suisse. — Marie Hélène (Chatou). — Blanche, Berthe, Thérèse, Esther (Sphinx-Club). — Aliquis, Nemo. — Raymond, Maurice et Marie (Lyon). — Un élève du lycée Henri IV. — Marguerite et Louise Lapoire. — Sur les côtes de l'Adriatique. — Jeanne G.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

6E CONCOURS

RÈGLEMENT

Le Sixième Concours du *Journal de la Jeunesse* est ouvert A TOUS SES LECTEURS. Il sera clos le 10 septembre. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 13 octobre 1877.

Les lauréats des Concours précédents peuvent y prendre part.

La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition Vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Le Concours est indépendant.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : le nom, le prénom, les initiales ou le pseudonyme, en un mot toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 10 septembre, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Adresser les lettres :

A MONSIEUR LE SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION DU JOURNAL DE LA JEUNESSE,

PARIS.

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

⁂ 17 ⁂ 02+62V13 ⁂ 84 ⁂
02+W163 ⁂ 3+6 ⁂ 017 ⁂
X9470 ⁂ +3Y519+ ⁂ +47+
⁂ 3883 ⁂ 57 ⁂ 059Z29426 ⁂
651H519+

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

N° 2.

⁂ +1 ⁂ 1X ⁂ 4S ⁂ 8S6SY3
⁂ 3Y ⁂ 2+Y1 ⁂ 5ZX ⁂
2+735Z+1 ⁂ 1X ⁂ 3SY9 ⁂ 0S3
⁂ +Z ⁂ 2+1 ⁂ 4S ⁂
H7+6KX22

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

N° 3.

⁂ 92A ⁂ 9738 ⁂ B698798 ⁂
17 ⁂ 35 ⁂ C6D8297 ⁂ 94 ⁂
H7B698798 ⁂ 17 ⁂ 369 ⁂
73VD48

NOTA. — Dans ce problème, la lettre **E** n'est pas la plus fréquemment employée.

N° 4.

6J91J27H2384015SKJ27J2N512XJ83
758J542713Y4X137SJZJ66J5J50J748
9J5

NOTA. — Ce problème est du genre simple. Les mots ne sont pas séparés.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

L* r************* e** p*******
à c**** l****** d'O****** q*** n*
s* c******* q** d*** d** v****
d'o* e*** p****** l** g******
â*** e* s'a****** d*** l** p******

N° 2

I* f*** q** c***** t***** s** m**
d*** l'é***** d* l* v** i* n* s***
à r*** q*'o* v*** l* d*** l** u**
n* l'é******* p** l** a***** l*
c********** à c***** s***

N° 3.

L* s********* e* l* m*******
s*** l* p*** b** o******* d* l*
b***** e* l* m********* e*****
d* l* l******

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES

Qndj**trvrslprrj**vcsrdnslsntr*
nflrtrmblnt*tfltr*nplflrd*glntr*n
brgnvrt*ctd*llsblnçtsrl*rbrssj*vs
pndr*nflrnvlllplsjn*ttlplsblllhmm
*stnstjrsnv

VOYELLES

*e — *o*ei* — *eu** — *e* — *ou*
— *ayo** — *ei**e** — *e — *o*e —
*'eau — **a**ui**e — *e — *ai* —
*'e**o** — *u* — *e* — *a*o** — *e
— *y**e — *e***e — *a** — *o* —
i*e — *e** — *e* — *i*a*e* — où —
*'o*ie* — *u* — *'o**e — é*e** — *a
— *ê*e — a*i*e — *a**é — *u — *ou*
— *e — *a*e*ie* — *a — *a*e*a** —
*a — *a**ue — *i*e

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

REPOS

Voici ma colline abritée au pied des monts, le vallon toujours vert, ma maison, mes figuiers et la mer argentée qui m'ouvre l'horizon. Quand j'abordai sur cette plage heureuse pour la première fois, le cœur tout éperdu, c'était après un grand naufrage où j'avais tout perdu. Depuis ce temps de détresse et de deuil, j'ai déjà vu courir bien des saisons sur ces coteaux que la brise caresse et parer leurs buissons. Ni l'avenir brisé, ni le présent sans charmes, si rien n'a refleuri, du moins, fatigué de mes larmes, mon pauvre cœur, mon cœur s'est apaisé, et, sous ce ciel qui sourit toujours et que l'oranger parfume, je puis voir mourir et naître les jours sans amertume et rêver aux temps aimés.

BOUTS-RIMÉS

Voyage. — Age. — Chemin. — Main.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

D'où vient cette expression :

TUER LE MANDARIN?

LES USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des CARTES DE VISITE?

LES MOYENS MNÉMONIQUES

LES SEPT CYGNES.

Quels sont les sept écrivains qui ont reçu le surnom de *cygne*, et dont les sept initiales sont représentées par les lettres capitales de ce vers :

Chacun Fait Pas à Pas Son Pénible Voyage.

LES COQUILLES AMUSANTES

Le plus bête des trois n'est pas celui qu'on panse.

LAFONTAINE.

LES DEVISES.

DEVISES FRANÇAISES

Rois :

N° 1. — *Rara hæc concordia.*

N° 2. — Les lys ne travaillent et ne filent point.

Personnages célèbres :

N° 3. — Dieu y pourvoira.

N° 4. — *De carcere clarior exit.*

Famille :

N° 5. — Re que Diou.

Reine :

N° 6. — « Mon prix n'est pas ma couronne. »

Princesse :

N° 7. — Une abeille et ces mots :

« Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures. »

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LE VALET INFIDÈLE.

Un maître de maison a reçu un panier de trente-deux bouteilles de vin de Bordeaux, qu'il fait ranger dans la cave par son domestique dans l'ordre suivant, en lui faisant remarquer qu'il y a neuf bouteilles de chaque côté :

32 bouteilles.

1	7	1
7		7
1	7	1

Le domestique vole douze bouteilles à trois reprises différentes, c'est-à-dire quatre à la fois, et cependant, à chacune des trois visites que son maître fait à la cave après chaque vol, il y a toujours neuf bouteilles de chaque côté.

Comment le domestique les avait-il disposées?

N° 2.

PHYSIQUE.

Étant donné un vase plein d'eau, faire bouillir l'eau en refroidissant le vase?

N° 3.

NOMBRES.

Quel est le nombre qui, divisé par 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10, donne toujours 1 pour reste?

LES ANAGRAMMES.

Siècle de Louis XIV.

Nos 1. — PRIER ORNE LE CIEL.
2. — RICANE.
3. — ORME LIE.
4. — TON ANE FILA.
5. — O DEUX, LE BEAU PARIS.
6. — SIGNE D'ÈVE.
7. — O BUSTES.
8. — R. ALBE, MANCHE.
9. — ON ENFLE.
10. — LISONS MAL.
11. — BEAU VOL D'OR.
12. — REFLECHI.
13. — MIS AINTON.
14. — P. DIDON, GAULE.
15. — D. I. SUCRE.
16. — C. Z. ALBA.
17. — TUE VOIR.
18. — LE B. Y VERRA.
19. — P. BALAI, CLASSE.
20. — EST-CE REDANSER.
21. — T., ARME-TOI.
22. — L. D. VARNA.
23. — LE COIN.
24. — E. N. CALLOT.
25. — L. REVUES.
Nos 26. — O PUNIS-LES.
27. — CY LA RUE ROLAND.
28. — EVA WATT.
29. — N. G. MARDI.
30. — L. L. LUI.
31. — P. G. TUE.
32. — LE TRONE.
33. — C. TOLLA.
34. — IL N'Y A QUINTE.
35. — VALET.
36. — Z. N'A MARI.
37. — TEL BROC
38. — VOL, VOIS.
39 — B. N., VA, VA.
40. — CE DON.
41. — N. N. TREVE.
42. — ILLA, RUS.
43. — TROUVILLE.
44. — TOUR DU VIN GAI.
45 — ABAT RIEN.
46. — L. N. A LA TUILE.
47. — D. VA, ANGE.
48. — A BILE.
49. — AU BON SAC.
50. — VASE, SIAM.
51. — C. LA GRISE
52. — MONTE, NAIN.

MARCHE DU CAVALIER

isir	uce	anc	d'ora	smin	fle	confia	le
c'est	ter	pla	do	nce	my	eu	la
ur	la	nger	bl	ur	ja	est	la
ra	le	le	le	la	c'est	stère	bl
vio	col	est	la	la	sca	uven	usc
l'inn	spic	pe	l'an	est	onc	is	la
ère	lette	la	nce	cand	ir	bie	so
est	oce	et	nsée	ém	le	eur	l'ir

N° 4.

ANIMAUX.

Le chat est-il un animal affectueux?

CHARADE EN ACTION.

(*Scenario*)

1er ACTE.

Une statue de marbre, dans les jardins de Trianon. Sur le piédestal, on lit cette inscription :

. . . .

Il est toujours environné
D'une troupe vive et légère;
C'est par leur main qu'il est orné,
C'est par leur charme qu'il sait plaire;
Elles-mêmes l'ont couronné
D'un diadème qu'au P.
Composa jadis A.
Du laurier du divin M.
Du lierre et du myrte d'H.
Et des roses d'A.

2e ACTE.

M. JOURDAIN. — LE MAITRE DE PHILOSOPHIE.

. . . .

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE. — Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN. — Non, non; point de vers.

— Vous ne voulez que de la prose?

— Non, je ne veux ni prose ni vers.

— Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

— Pourquoi?

— Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

— Il n'y a que la prose ou les vers?

— Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

— Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

— De la prose.

— Quoi! quand je dis : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

— Oui, monsieur.

— Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. »

3e ACTE.

LA LEÇON DE GÉOGRAPHIE.

La ville est située au confluent de cinq rivières, le long desquelles elle s'est bâtie et constamment développée. Elle compte plus de 100 000 habitants; son périmètre est de cinq lieues; le nombre de ses rues est de 1640; ses revenus atteignent trois millions. C'est assurément une des plus belles villes de France. Son étendue, son fleuve, ses rivières, ses quais, ses ponts, ses quartiers neufs, ses imposantes maisons du XVIIIe siècle, son activité, son animation, son luxe, lui donnent l'apparence d'une capitale. On peut la comparer à un corps ramassé sur un petit espace, mais dont les bras s'étendent au loin par ses faubourgs, qui l'ont fait souvent comparer à une monstrueuse araignée aux pattes longues et nombreuses. Ses plus belles rues portent des noms d'écrivains célèbres. Anne de Bretagne y est née.

Quelle est cette ville?

ENSEMBLE.

ARGAN. — DORINE.

ARGAN. — Dorine?

DORINE. — Monsieur?

— Qui commande ici?

— Vous, monsieur, puisque vous êtes mon maître.

— On ne le dirait guère, et vous ressemblez furieusement à cette gouvernante qui disait le premier jour de son arrivée : « *Les poules de monsieur le maire,* » le lendemain : « *nos poules* », et le dimanche : « *mes poules.* » Vous régentez toute la maison.

— Eh bien, monsieur, je ne régente pas les poules, puisque vous n'en avez pas.

— Elle a réponse à tout. Je sors, donnez-moi ma canne et mon chapeau.

— Voilà ce que c'est que de se mettre en colère, monsieur Argan.

— Faites ce que j'ordonne.

— Monsieur, cela n'est pas possible : Vous avez votre canne dans la main et votre chapeau sur la tête.

LES TABLEAUX PARLANTS

CAPITALE IMAGINAIRE

Il est une ville qui ne renferme rien de beau, rien d'intéressant, rien d'instructif, rien de gai, rien d'utile, rien d'amusant, rien, en un mot, et qui, pourtant, d'un attrait irrésistible, retient tous ceux qui y viennent, au point que beaucoup ne peuvent la quitter.

Quoiqu'elle soit vieille comme le monde, ses plus anciens monuments sont inachevés et ses plus nouveaux sont déjà en ruines; mais la plupart n'existent jamais qu'à l'état de plan, d'ébauche ou de projet.

On y adore, dans un temple de nuages gris, une divinité sans nom, sans forme et sans couleur. Cette ville compte un peuple nombreux; mais pas un son ne frappe l'oreille, pas un mouvement ne se remarque dans les allées moelleusement sablées qui lui servent de rues. Les arbres incultes y laissent pénétrer le jour en demi-teintes, et le vent produit un murmure de bâillement en passant dans leurs branches. Les habitants sont malpropres, mal vêtus, et la plupart sont obèses.

Quoique les charmes de cette capitale soient absolument négatifs, tout le monde y passe plus ou moins de temps dans sa vie; tout le monde l'aime, tout le monde y va, tout le monde y retourne. Combien s'y arrêtent et y restent, qui auraient fait de beaux voyages s'ils avaient continué leur chemin.

On en sort un peu plus bête, un peu plus triste, un peu plus pauvre qu'on y est entré, mais pour y revenir encore. Vous y êtes peut-être en ce moment.

L'âge de cette ville est inconnu.

Un savant a écrit son nom en tête d'une page blanche, qu'on conserve dans ses archives, comme le seul monument écrit de son histoire. Son principal commerce est l'ennui; ses armes, une huître collée à un rocher; sa devise : « *Rien faire et laisser dire.* » Les personnages illustres auxquels elle a donné naissance sont les Defauts, et ses enfants célèbres sont les Vices.

De loin, au bout du sentier de *Tout-à-l'heure* et de la route de *Demain*, on aperçoit le *Château en Espagne*, le *Palais des bonnes intentions* et les ruines du *Manoir de Rien-du-tout.*

Vous connaissez maintenant cette capitale.

N° 2.

LES DEUX CHEMINS.

Il est deux routes dans la vie,
L'une solitaire et fleurie,

Qui descend sa pente chérie,
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine
Que le sable de la fontaine
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue
Sous les pieds de l'enfant prodigue
Roule la pierre d'Ixion ;
L'une est bornée et l'autre immense,
L'une meurt où l'autre commence,
La première est ****************
La seconde est ****************

N° 3.

LE TEMPLE DE L'A.

A l'A. leurs cœurs le dédièrent ;
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'O. et de P.
Le médaillon du bon P.
Du sage A. et du tendre N.
Tous grands héros, tous amis véritables.

N° 4.

LE VOYAGE.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route.
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers de chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas ;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir,
On appelle cela ******************
La volonté de Dieu soit faite.

N° 5.

ALLÉGORIE.

Un jour, si l'on en croit un sage,
Cher aux Muses, qui l'a conté,
Le T. demandait le passage
Sur le bord d'un fleuve arrêté.
En ce moment, tout hors d'haleine,
Le P. accourt près de lui,
Sur ses pas se traînait la P.
C'était alors comme aujourd'hui.
« C'est le T., dit-elle à son frère,
Bien vite laissons-le passer.
— Non, ma sœur, je veux au contraire
Sur ce bord enfin le fixer.
Je sais trop quelle est sa puissance ;
Rien n'endort son œil vigilant ;
Mais toujours, malgré sa prudence,
Le P. a trompé le T. »
Alors en riant il l'invite
A se reposer un moment.
« Ah ! dit la P., passez vite,
Vous cheminez si lentement !
— Finissons ce débat, de grâce,
Dit le T., j'ai peu de loisir. »
La barque arrive et le T. passe
Entre la P. et le P.

ÉNIGMES.

N° 1.

Lecteur, j'ignore encore quelle est mon origine,
C'est un point sur lequel on a bien contesté,
Je pense néanmoins que ma source est divine,
Je suis cruelle, affreuse, ou pleine de beauté,
Commune, riche, pauvre, agréable, légère,
Sublime, quelquefois timide, téméraire ;
Je pénètre partout, sous l'abîme des mers,
Dans les antres obscurs, au milieu des déserts ;
Plus prompte que l'éclair, en moins d'une seconde
Je vais d'un pôle à l'autre et fais le tour du monde,
Cependant, cher lecteur, je ne puis te céler
Qu'on peut me découvrir, me saisir, me voler ;
L'un me tourne en tous sens, un autre me torture,
Et pour mieux m'accuser souvent me dénature ;
Si j'ajoute un seul mot tu vas me deviner,
Je suis libre, jamais on ne peut m'enchaîner.

N° 2.

Je suis une étrange donzelle,
Pétillante d'esprit sans avoir de cervelle,
Ronde de taille ou peu s'en faut
Brune comme on l'est en Afrique,
Plus combustible qu'un fagot ;
Parlant au son de la musique,
Je répands en tout lieu l'épouvante et l'effroi ;
Le flambeau de la Mort luit toujours devant moi.
Lorsqu'on veut exercer ma funeste puissance,
On me met en prison sous la garde d'un chien ;
Le chien pour m'affranchir m'offre son assistance,
Mais il m'anéantit en brisant mon lien
Prisonnière toujours on me mène à la guerre ;
Je naquis dans un cloître et j'ai tué mon père.

N° 3.

Sans que je sois estropié
Je suis sans bras, je n'ai qu'un pied ;
Mon surtout de toile est modeste ;
Trop de pluie est pour moi funeste ;
Immobile dans mon emploi,
Je donne gîte aux hirondelles ;
Aussi bien qu'elles j'ai des ailes ;
Mon maître n'en a point et vole mieux que moi.

CHARADES.

N° 1.

Lecteur, dans mon second est cinq fois mon premier,
Moitié de mon second fait juste mon troisième,
Mon troisième hormis un forme mon quatrième,
Mon troisième avec mon dernier
Fait un de moins que mon deuxième,
Mon second avec mon premier
Formerait huit fois mon troisième,
Enfin premier, second, troisième et quatrième,
Sont contenus dans mon entier.

N° 2.

Femme ne peut mentir quand elle est mon premier ;
Un marquisat vaut mieux, dit-on que mon dernier ;
Mon tout, que je chéris et que Madrid regrette,
D'un monarque français fut deux fois la conquête.

N° 3.

Mon premier dans vos jeux sert à vous divertir ;
Mon second à monter sert ainsi qu'à descendre ;
Et mon tout, chez les grands qu'on veut toujours surprendre,
Fait aller l'intrigant, qui n'y fait que mentir.

LOGOGRIPHES.

N° 1.

J'ai cinq pieds, cher lecteur,
Et beaucoup de fraîcheur ;
Ma fleur est parfumée,
De tout le monde aimée ;
En mon tout petit nom
Se découvre un pronom,
Puis au bouquet de Flore
Il peut fournir encore
Une orgueilleuse fleur ;
La carte recherchée
Aux jeux de la veillée
S'y rencontre. L'auteur
Au sublime génie,
Qui nous peint d'Israel
Les mœurs, les chefs, la vie,
En parlant de Rachel,
Bien rarement m'oublie.

N° 2.

Lecteur, que j'ai de droits à ta reconnaissance,
Avec mon cœur j'embellis ton séjour,
Je fais bien plus, je te donne le jour,
Et sans mon cœur je suis rivière en France.

N° 3.

Dans les airs je m'élève et domine la sphère,
Et je deviens un crime en descendant sur terre.

MÉTAGRAMME

De cinq lettres changez la première cinq fois,
Et ma conjonction devient à votre choix,
Un dessert de Normandie,
Un fleuve de Picardie,
Un produit du Sénégal,
Enfin, selon Boileau, le plus sot animal

LES MOTS CARRÉS

Entraîné par l'effort de deux coursiers fameux,
Mon premier dans l'arène attire tous les yeux ;
Pour aller retrouver mon second au rivage
Léandre traversa l'Hellespont à la nage ;
Mon troisième est un mot dans la langue usité,
Qui se dit d'un travail plein de difficulté ;
Veux-tu savoir, lecteur, mon dernier ? C'est probable
Sache qu'à mon premier il est indispensable.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Aux limites de mon premier
Qui veut aller, qui prétend même
En approcher fait mon deuxième ;
Un empereur fut mon dernier.

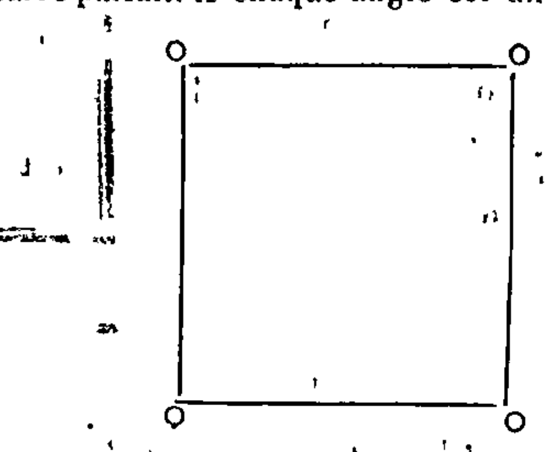
MOT CARRÉ.

JACOB

LES SURPRISES.

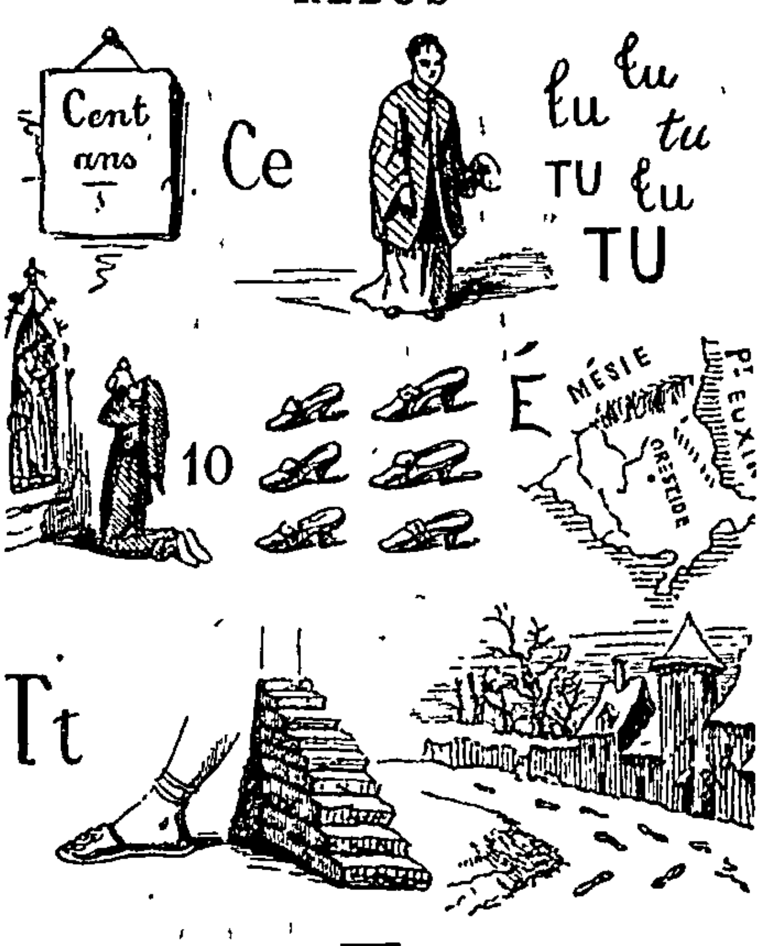
L'ÉTANG.

Un étang, figuré ci-dessous, a la forme d'un carré parfait. A chaque angle est un arbre.



Donner à l'étang une surface double sans déplacer les arbres, et de manière à ce qu'ils restent toujours en dehors de l'étang.

RÉBUS



COMPOSITION

LES REINES DE FRANCE

Quelles sont les reines de France de la première race (*Mérovingiens*) et de la deuxième race (*Carlovingiens*) ?

Consacrer une courte notice à chaque reine.

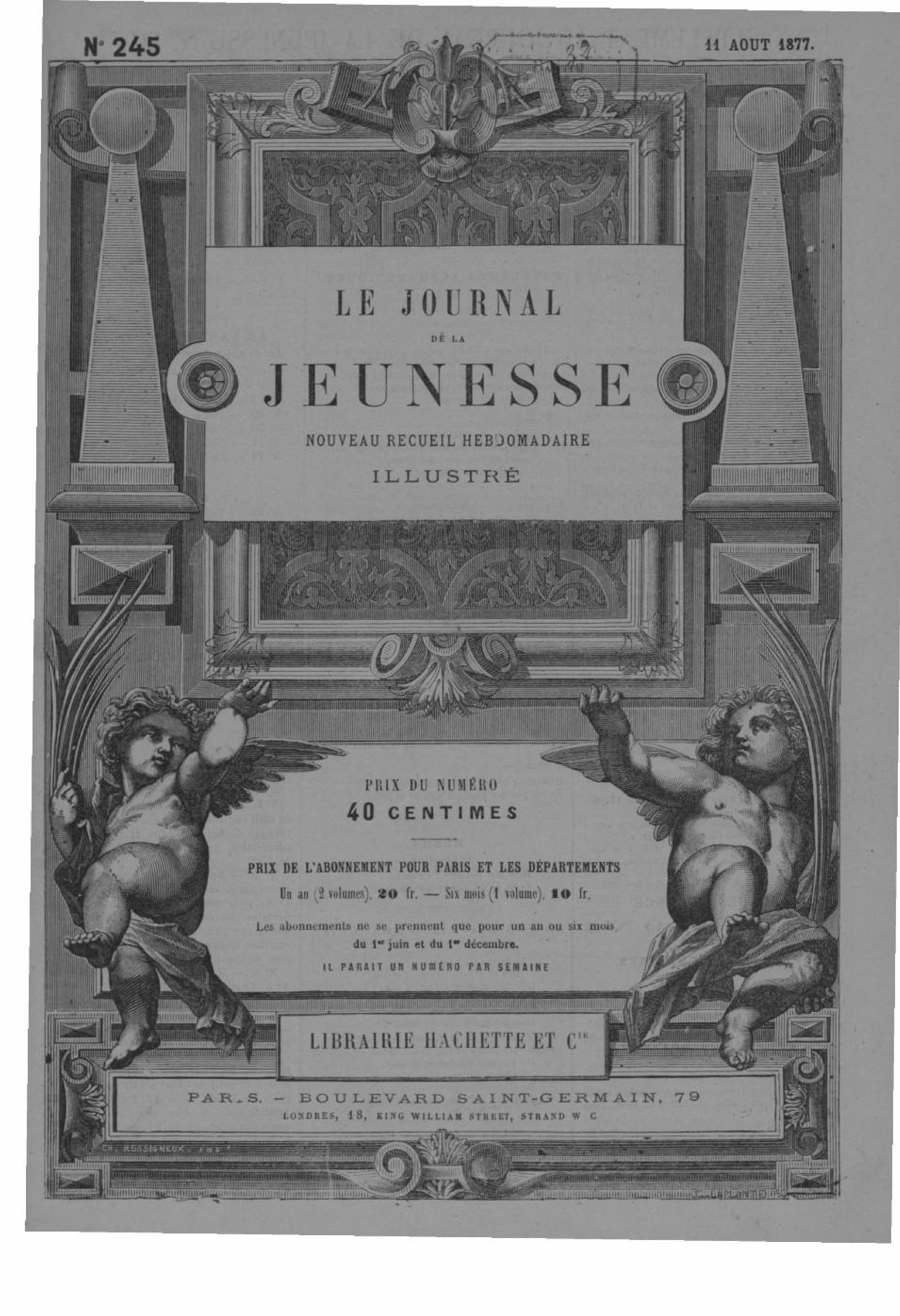
On ne fera que mentionner les noms de *Sainte Clotilde* (Clovis), de *Sainte Radegonde* (Clotaire Ier), de *Galswinthe* et de *Frédegonde* (Chilpéric Ier), qui ont déjà fourni le sujet de *Tableaux parlants*.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 245

11 AOUT 1877.



SOLUTIONS

6e CONCOURS

ANAGRAMMES, n° 13. — MISS AINTON.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

ESMÉRALDA. — Pour le *Fil d'Ariane*, le dessin et le tableau en chiffres et en lettres sont inutiles, les vers suffisent.

MAGDELEINE D. (*Paris*). — Oui

MARIE ET HÉLÈNE (*Chatou*) — Les solutions sont exactes.

MARGUERITE ET LOUISE L (*Roanne*). — Il est inutile de chiffrer ou de pointer les problèmes envoyés en communication. — Les Concours sont indépendants.

NEIGE D'ÉTÉ. — Les vers sont préférables pour ce genre de problèmes.

UNE PETITE MAURESQUE D'ALGER. — L'ordre est arbitraire.

S. et A B. (*Auxerre*) — Les noms ne sont publiés qu'à un mois d'intervalle.

RAOUL DIGARD. Même réponse. Le *Tableau parlant* est classé.

TROIS ANCIENS MULATRES. — La *Méthode générale pour le déchiffrement des Questions et Problèmes* a a été publiée deux fois.

LES TROIS MOUSQUETAIRES. — Ces Communications ont été publiées dans les *Suppléments antérieurs*.

RAYMOND, MAURICE ET MARIE (*Lyon*) — Les Communications doivent être accompagnées des Solutions.

PLUIE QUI COURT, SUVANÉE, ROGER-BONTEMPS. — Cela n'est pas possible

ALICE P. (*Chateau de Saint-Ouen-l'Aumône*). — La série des *Anagrammes* est terminée.

NOUS (*Versailles*) — Oui

PAUL ALBERT (*Pontchartrain*) — Ce genre de Communications est étranger au *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*.

UN HIBOU ET TROIS CHOUETTES (*Weidlingau, près Vienne, Autriche*). — Les Communications sont bien choisies La *Méthode générale*.

ANTOINETTE ET ÉLISABETH (*Alais, Gard*). — Quelle est la date du Supplément et quelle est la question? L'espace manque.

RECTIFICATIONS

Logogriphe n° 39, *Supplément* n° 76, du 14 juillet 1877. Communication : *Marie* d'Allard.

Fil d'Ariane. Syllabe omise : « declara bon »
— — Mot changé. « *Image.* »

Curiosités. — Alexandre faillit périr à la suite d'un bain dans le Cydnus.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 51.

Notre bonheur dépend moins des circonstances que de notre caractère.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 65.

N° 1. — Il faut de ses amis endurer quelque chose.

N° 2. — Tigres, allez combattre et nous allons mourir.

N° 3. — On ne remonte pas comme on est descendu.

N° 4. — Si cela n'est pas vrai, c'est du moins bien trouvé.

N° 5 — Le trop de promptitude à l'erreur nous expose.

N° 6. — L'homme absurde est celui qui ne change jamais

N° 7 — Le feu noircit ce qu'il ne peut pas consumer.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 31

CONSONNES

N° 1. —

. . . .
Tranquille, elle y monta; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête
Et se prit à pleurer

N° 2. —

Ci-gît, oui, gît, morbleu!
Le cardinal de Richelieu
Ah! ce qui cause mon ennui,
Ci-gît ma pension avec lui.

N° 3. —

Le poete s'égaye en mille inventions,
Orne, eleve, embellit, agrandit toutes choses,
Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses

VOYELLES

N° 1. —

ÉPITAPHE DE REGNIER

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle,
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigne songer à moi,
Qui ne songeai jamais *à elle*.

NOTA. — Dans l'ancienne poésie, il n'y avait pas de regles fixes; aujourd'hui « *a elle* » serait un *hiatus* :

Gardez qu'une voyelle a courir trop hâtée
Ne soit en son chemin par une autre heurtée.

N° 2. —

Il soupirait le soir si sa main fortunée
N'avait par des bienfaits signalé sa journée.

RÉBUS

VIEILLE CHANSON :

Il ne faut pas dire : « Fontaine,
Je ne boirai pas de ton eau. »

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 31.

La tombe dit à la rose :
— Des pleurs dont l'aube t'arrose,
Que fais-tu, fleur des beaux jours?
La rose dit à la tombe :
— Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?
La rose dit : — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Des parfums d'ambre et de miel.
La tombe dit. — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel.

LES BOUTS-RIMÉS.

Les solutions prochainement.

LES USAGES MONDAINS

La solution prochainement.

LES MOYENS MNEMONIQUES

N° 31.

CACOVA

Le Comtat. Vaucluse Avignon. Apt. Orange Carpentras.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 69. — Bévue.
N° 70 — Fenêtre.
N° 71. — Chou.
N° 72. — La lettre M.

CHARADES.

N° 81. — Vertige.
N° 82. — Vapeur.

LOGOGRIPHES.

N° 40. — Bourse. Ourse. Grande Ourse. Petite Ourse.

N° 41. — Brosse. Rosse. Rose. Ose Or. E.

MOT CARRÉ.

FLOT
LYRE
ORAN
TENU

LES CURIOSITÉS.

N° 45.

N° 1. — Recarède, roi des Visigoths, obtint, en 589, par le troisième *Concile de Tolède*, le titre de *Catholique* Jules II rendit ce titre héréditaire pour tous les rois d'Espagne, en 1509

N° 2. — Neuf chevaliers français s'associèrent, après la conquête de Jérusalem, l'an 1118, pour protéger les pèlerins contre les Sarazins. Baudouin, roi de Jérusalem, leur donna une demeure, à la place où s'élevait autrefois le Temple de Salomon, et c'est l'origine de leur nom de *Templiers*.

N° 3. — Henri IV. — N° 4. Beethoven. — N° 5. Charles VI — N° 6. Philippe Ier. La tour de Montlhéry. — N° 7. Le maréchal de Luxembourg parlant de Guillaume d'Orange. — N° 8. Philippe Auguste à Jean Sans Terre, en apprenant que Richard Cœur de Lion avait été mis en liberté. — N° 9. Jean Guiton. La Rochelle. — N° 10. Henri IV. — N° 11. Dunois, à la mort de Charles VII. — N° 12 Grégoire de Tours. — N° 13 Platon. — N° 14 Aristide aux Athéniens, mécontents des continuels changements de Pausanias. — N° 15. L'empire romain, Romulus, l'empire d'Orient, Constantin.

SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. Mostasem Billah, calife abasside, né le huitième mois de l'année de l'hégire 218, régna 8 ans et 8 mois, fut le 8e calife de sa famille, assista à 8 batailles et laissa en mourant 8 fils et 8 filles, 8 mille esclaves, 8 millions de dinars d'or et 8 fois dix millions de drachmes d'argent. — N° 2. L'empereur Aurélien. — N° 3. Rollon, duc de Normandie. — N° 4. Christian Ier, roi de Danemark. — N° 5. Le P. Mathieu — N° 6 Xénophon. — N° 7. Hérodote. — N° 8. Mme Robinson — N° 9. Thomas Gresham. — N° 10. Camoens. — N° 11. Pierre Lombard, philosophe du XIIe siècle, auteur du *Livre des Sentences*. — N° 12 Juvénal appelait ainsi la Gaule. — N° 13. Bourdaloue. — N° 14. Louis Sforza, duc de Milan, à cause du mûrier *(moro)*, qu'il portait dans ses armes. — N° 15. Henri l'Oiseleur était à la chasse, lorsqu'on vint lui annoncer son élévation à l'empire. — N° 16. Louis III, duc de Mantoue, parce qu'il ne se faisait jamais raser la barbe. — N° 17. Charles IV. Philippe IV. — N° 18. Clodion. — N° 19. Robert II — N° 20. Charles VII. — N° 21. *Ferdinand IV, roi de* Castille et de Léon. — N° 22. Guillaume, roi d'Angleterre. — N° 23. Guillaume, roi d'Écosse.

—

LE FIL D'ARIANE.

Amis, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien;
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement;
Gens sages en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment
Que d'y songer toute sa vie.

MARCHE DU CAVALIER.

46	25	44	49	4	9	60	7
43	50	47	58	27	6	3	10
24	45	26	5	48	59	8	61
51	42	23	28	57	62	11	2
38	29	52	63	22	1	56	15
41	32	39	18	35	14	21	12
30	37	34	53	64	19	16	55
33	40	31	36	17	54	13	20

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella.

—

SUPPLÉMENT N° 76

(14 JUILLET 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 50. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 64 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 33. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 30. BOUTS-RIMÉS LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 30 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 28 CHARADES, Nos 78 à 80. ÉNIGMES, Nos 66 à 68 LES CURIOSITÉS, N° 44 LES USAGES MONDAINS, LOGOGRIPHES, N° 39. LES PRÉNOMS LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. REBUS.

Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Louis et Camille Bouglé (Orléans) — *Joachim* Labrouche (Bayonne). — Julie Poitalis (Saint-Maurice). — L. M et J. Odier. — Suzanne et Marthe de Jussieu (Chambéry). — Radegonde et Louise d'Aubéry (château de la Fontaine). — *Marguerite* et Georges Kremp (Douai). — Raoul Digard — Guillaume Dauloux, Anne-Marie Dauloux. — André Dulongbois (Guéron). — Maurice et Henri Essinger (Sphinx Club. Paris). — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Roger Braun et Kaout-chouc (Sphinx-Club). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin). — Ed. d'Aulnemont (Paris). — V. O. et sa sœur. — Blanche Cornu de Chemiré. — Marguerite et Madeleine de C. (Raismes) — Miottines et Franc-Comtoises réunies. — Fanciulette. — Ricquebourg. — Perce-neige (Saint Dié). — Deux huîtres et leur perle — R. et C. (Orléans). — Marionnette et Cie. — Antoinette et Elisabeth (Alais, Gard). — Bouquet d'orties. — Devins et Sybille de Nemausa. — E G (Douai) — Les amis du silence. — Trois actionnaires (Haiti). — Princesse Sophie de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélène Floresco (Bukarest). — Les exilés de Port-Royal. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême) — Marie Valentin (Monthignon) — J. Brontana (Paris). — Une petite Mauresque d'Alger. — Marie Hirschmann (Paris). — Les braves gens (Hérault) — Sur mon rocher. L. H. — Aimée et Suzanne. — Le capitaine Lotton — S. F. E. Isabelle et Gilbert.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

André Pouzol (Jarnac). — Suzanne Mallet. — Suzanne Orban (Bruxelles). — René Harmand. — Alice Faye (Tours). — Jules Hirschfeld (collége de Cette) — Marie et Marguerite Labuzan. — Charles Chaudenais. — Louise de Brimbois. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier) — Charlotte *Hélène et Marguerite* Destrem (Alais, Gard). — Paul Fuchs (école Monge). — Mlles Antonini (Naples). — Quatre amies M. et F. de Larivière, V. et B de Beaumont (château du Mazel). — Ferdinand Weill, Paul Dénéchau — Emile Charbonneaux (lycée de Reims). — Maurice Joseph — Bouchet G., élève de l'école municipale Lavoisier. — Charles Lefevre. — Un élève du lycée Henri IV. — Marie Guédon (Paramé). — Colibri, Tempête (Havre). — Un barbiste et sa sœur. — Michel F. (Nogent-sur-Marne) — Guillaume Tell (château de Chenevières). — *Archimède*. — *Loulou et Bonnet d'Ane*. — Marie et Hélène (Chatou) — Carabine (Orléans). — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L (Chicheboville). Jeannie et Alix. — Très caps dé Laouzétos (Toulouse) — Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne. — Digitalis et Chrysis. — Une habitante du désert. — La Sagesse et son ennemie. — Une jeune Auvergnate (Clermont-Ferrand). — Grenouillot. — Amedée, Berthe et Antoinette, M***, *Jeanne, Madeleine* et Thérèse de C***. — Nemo. — L'Hirondelle du Lys. — Pousse-Cailloux (Cauterets) — Une savante par hasard (Mal-Abri, près Guérande) — Némine. — Faust (château du Bel-Air). — *Signature omise* J. G. — Jacqueline et Alice de Neuflize et Luap Donom (villa des Ombrages, Versailles). — Marguerite Cottier (château de Cangé, Indre-et-Loire). — Alice Pluche château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Joseph Cappeion (Orléans). — Sur les côtes de l'Adriatique. — Marguerite et Louise Lapeire (Roanne). — Riama L. (Nevers). — Le caporal Bonbon. — S. G. D. G.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Suppléments antérieurs.

LE CHIEN DU JARDINIER.

Ce proverbe, qu'on retrouve dans toutes les langues européennes, a fourni le titre et le sujet d'un opéra-comique en un acte. Cette locution s'applique aux curieux, aux jaloux, aux envieux, qui ne peuvent souffrir qu'un autre profite de ce qui ne leur sert à rien ou ne leur appartient pas.

Voici ce proverbe d'origine italienne :

« Il ressemble au chien du jardinier, qui ne mange point de choux, et qui ne veut point que les autres en mangent. »

Il est cité dans une *Pastorale de Groto*.

BAS-BLEU.

Nous avons rapporté précédemment. que Lady Montague, qui s'est fait un nom. dans les lettres anglaises, réunissait chez elle ses amies qui partageaient ses goûts, et pour qui la conversation avait plus de charmes que le jeu et la danse.

Boswell assure, dans sa *Vie du docteur Johnson*, que l'origine de cette expression se rattache au fait suivant :

Vers l'an 1791, ce fut une grande mode parmi les dames anglaises de donner des soirées où elles invitaient de préférence les hommes de lettres.

Un des membres les plus éminents de cette réunion était sir Stillingfleet. Son habileté à manier la parole et l'intérêt qu'il savait prêter à tout ce qu'il racontait le faisaient regarder comme un oracle. On prétend que, dans son absence, la causerie devenait languissante, et que les dames découragées s'écriaient : « Nous ne pouvons rien faire sans les *Bas-bleus*. » C'est ainsi qu'elles le désignaient, parce qu'il avait l'habitude de porter des bas de cette couleur.

La dénomination fut appliquée bientôt après à chacune d'elles, ainsi qu'à leur réunion qu'on appela le *Club des Bas-bleus*.

RATAFIA.

Liqueur spiritueuse composée d'eau-de-vie, de sucre et de jus de certains fruits ou de l'arôme de quelques fleurs.

Ménage, qui écrit *ratafiat*, comme on faisait de son temps, dit que c'est un mot des Indes Orientales. Leibnitz croyait que c'était une corruption de *rectifié* (alcool). D'autres disaient que c'était un verre de liqueur qu'on buvait en ratifiant le contrat : *rata fiat* (sous-entendu *conventio*.

On sait que, chez nos ancêtres, les libations étaient en usage pour toutes les négociations et conventions. Au moyen âge, les tabellions terminaient toujours les affaires avec leurs clients, en choquant ensemble un godet de vin et en prononçant la formule latine : *Rata fiat*.

CELA RIME COMME HALLEBARDE ET MISÉRICORDE.

Cela ne rime pas du tout. Un étymologiste a prétendu qu'il faut entendre ici par *miséricorde* une dague de ce nom, avec laquelle les hommes de guerre d'autrefois achevaient un ennemi terrassé, en l'enfonçant dans le défaut de son armure. et il a indiqué l'extrême différence de la miséricorde, arme très-courte qu'on portait à la ceinture, et de la hallebarde, arme très-longue qu'on portait sur l'épaule, comme raison du proverbe employé, suivant lui, pour ridiculiser l'assimilation de deux choses disproportionnées ou disparates.

Cette origine ne paraît pas admissible. En voici une autre qui est rapportée dans plusieurs recueils, et qui a du moins le mérite d'être bien trouvée, si elle n'a pas celui d'être vraie.

Un petit boutiquier de Paris, nommé J. Cl. Bombet, fort ignorant de tout ce qui ne concernait pas son négoce, eut le chagrin de voir mourir le suisse de l'église Saint-Eustache, avec lequel il était très-lié. Il voulut rendre ses regrets publics, en composant pour feu son ami une belle épitaphe; mais la grande difficulté était de la faire en vers, car il n'avait aucune espèce de notion sur la poésie. Il s'adressa à un écrivain public qui n'en savait guère davantage, et lui demanda quelles étaient les règles de cet art. Le magister, d'un air doctoral, lui répondit que, quoiqu'une pièce de vers dût rouler sur un sujet unique, il fallait néanmoins, autant qu'il était possible, que chaque vers pût présenter en lui-même une idée indépendante; que, quant à la rime, il était nécessaire que les trois dernières lettres du second vers fussent les mêmes que les trois dernières du précédent, au singulier, et quatre au pluriel. Le bonhomme retint bien cette leçon, et, après beaucoup de travail, il composa le quatrain suivant :

Ci-gît mon ami Mardoche.
Il a voulu être enterré à Saint-Eustache.
Il y porta trente-deux ans la hallebarde.
Dieu lui fasse miséricorde.

Il fit graver cette épitaphe sur la pierre tumulaire, et de là vint le proverbe : « Cela rime comme *hallebarde* et *miséricorde*. »

La véritable explication de ce proverbe, bien antérieur à la date de l'épitaphe, se rattache à un fait littéraire que voici. Nos anciens versificateurs regardaient deux consonnes suivies d'un *e* muet, comme suffisantes pour constituer une rime féminine, ce qui parut plus tard un abus, auquel on remédia en exigeant que cette rime fût double et résultât du son qui se lie immédiatement à la syllabe muette. Ainsi, les rimes de *hallebarde* et *miséricorde*, qui étaient admises d'après le premier principe, furent proscrites d'après le second, et elles devinrent dès lors le type proverbial des rimes défectueuses.

On dit aussi : cela rime comme *bûche* et *poche*, cela rime comme *corne* et *lanterne*, etc.

LES ANAGRAMMES.

Suppléments antérieurs.

N° 31.

NOMS ET PRENOMS.

N° 1. — *Voila Dora F.* — Fra Diavolo.
N° 2. — *Martyre, duo.* — Marie Tudor.
N° 3. — *Vieil.* — Livie.
N° 4. — *Annette, marie-toi.* — Marie-Antoinette.
N° 5. — *Ma rue à Dijon.* — Marie d'Anjou.
N° 6. — *Né pour les coins.* — Cornélius Nepos.
N° 7. — *On me tue? — Qui? — S.* — Montesquieu.
N° 8. — *O Roméo pince-fer.* — Fenimore Cooper.
N° 9. — *Louise Ch.* — Choiseul.
N° 10. — *O la loi.* — Loyola.
N° 11. — *A pas Janus.* — Pausanias.
N° 12. — *Noce dort.* — Condorcet.
N° 13. — *Un entre.* — Turenne.
N° 14. — *Thé, Basile.* — Elisabeth.
N° 15. — *Don de rage.* — Radegonde.
N° 16. — *Nie ton âme.* — Jeanneton.
N° 17. — *Vie vengée.* — Geneviève.
Vive génie. — »
N° 18. — *E. H. perd.* — Phèdre.
N° 19. — *Elie, dada.* — Adélaïde.
N° 20. — *Lina broncha mal.* — Abraham Lincoln.
N° 21. — *Satin chéri me décide.* — Catherine de Médicis.
N° 22. — *A son cil.* — Nicolas.
N° 23. — *Clé, toque-lui.* — Tocqueville.
N° 24. — *Eve, ne ris.* — Séverine.
N° 25. — *Mène six.* — Ximenès.
N° 26. — *Orne lice.* — Cornélie.
N° 27. — *Michel D. sèche.* — Melchisédech.
N° 28. — *L'insecte.* — Célestin.
N° 29. — *Elle y va.* — Eulalie.
N° 30. — *Cain la but.* — Tubal-Caïn.
N° 31. — *Antibes.* — Bastien.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — *Sa bassine tinte.* — Saint-Sébastien.
N° 2. — *Second tordu.* — Côtes-du-Nord
N° 3. — *Corne qui m'en prit.* — Quimper-Corentin.
N° 4. — *Rare main rose.* — Sierra Morena
N° 5. — *Ami, dette.* — Damiette.
N° 6. — *Chers, rat!* — Chartres.
N° 7. — *S M. Aline.* — Malines.
N° 8 — *Graves.* — Raguse.
N° 9. — *Y va par l'âge.* — Le Paraguay.
N° 10. — *Garonne.* — Argonne.
N° 11. — *Nanine Scott.* — Constantine.
N° 12. — *N'a these.* — Athènes.
N° 13. — *Oh! des R.* — Rhodes.
N° 14. — *Met pion.* — Piémont.
N° 15. — *Gard, Charonne.* — Chandernagor.
N° 16. — *Bois à la vie.* — Beaujolais.
N° 17. — *Mon Adrien.* — Normandie.
N° 18. — *Robinson a bu.* — Bourbonnais.
N° 19. — *O son type.* — Pontoise.
N° 20. — *Grand Léon.* — Groenland.
N° 21. — *Acier.* — Carie.

N° 32.

N° 1. — *M. l'éploré.* — Ploermel.
N° 2. — *Quoi, ce pain café?* — Océan Pacifique.
N° 3. *Tout âne.* — Tétouan.
N° 4. — *Large khan.* — Arkhangel.
N° 5. — *Frère Jac.* — Cafrérie.
N° 6. — *R. Trist ne bouge pas.* — Saint-Pétersbourg.
N° 7. — *Evita R. A. N.* — Tanarive.
N° 8. — *Lui qui garda V.* — Guadalquivir.
N° 9. — *Acclama.* — Malacca.
N° 10. — *O bannie.* — Bayonne.
N° 11. — *Rieuse.* — Servie.
N° 12. — *J'égorge.* — Géorgie.
N° 13. — *Navire.* — Erivan.
N° 14. — *Laisser.* — Larisse.
N° 15. — *Fin de l'an.* — Finlande.
N° 16. — *O épure.* — Europe.
N° 17. — *Jase.* — Asie.
N° 18. *Fer à qui?* — Afrique.
N° 19. — *E. qui rame.* — Amérique.
N° 20. — *Oie, cane.* — Océanie.
N° 21. — *Va ici.* — Iviça.
N° 22. — *A qui Rome.* — Majorque.
N° 23. — *Qu'on mire.* — Minorque.
N° 24. — *Eh! pst!* — Pesth.
N° 25. *Un bey* — Nubie.
N° 26. — *Minee.* — Yémen.
N° 27. — *Palais daces.* — Pas-de-Calais.
Sac de palais. — —
N° 28. — *Un M sert.* — Munster
N° 29. — *Ton mari.* — Mortain.
N° 30 — *En soc.* — Cosne.
N° 31. — *Alérion R.* — Lorraine.
N° 32. — *Lâche.* — Hécla.
N° 33. — *M'y venge.* — Nimègue.
N° 34. — *Le Cid.* — Clyde.
N° 35. — *Charte.* — Thrace.
N° 36. *En Thrace.* — Charente.
Eh! carnet. — —
N° 37. — *A Ines.* — Aisne.
N° 38. — *Gêne.* — Egine.
N° 39. — *Son ta gamme.* — Mostaganem.
N° 40. — *Cube lard.* — Bar-le-Duc.
N° 41. — *O change peu.* — Copenhague.
N° 42. — *Resaluons le Nil.* — Lons-le-Saulnier.
N° 43. — *Risque a mesure.* — Amérique russe.
N° 44. — *Lui, fraise, citron.* — Vitry-le-François.
N° 45. — *Fier Solon.* — Solférino.
N° 46. — *Grande lune volée.* — Nouvelle-Grenade.
N° 47. — *Leur noir chaos.* — La Roche-sur-Yon.

N° 33.

N° 1. — *Salubre.* — Breslau.
N° 2. — *Peser Ney.* — Pyrenées.
N° 3. — *Qui a tire? drame.* — Mer Adriatique.
N° 4. — *Roi, roi Jean.* — Rio Janeiro.
N° 5. — *Rang d'Asie.* — Sardaigne.
N° 6. — *Et l'homme reste élu.* — Meurthe-et-Moselle.
N° 7. — *On y reçut Agathe.* — Château-Gontier.
N° 8. — *A t-il donc su?* — Saint-Cloud.
N° 9. — *Vole, mange.* — Angoulême.
N° 10. — *U. bec si riant.* — Saint-Brieuc.
N° 11. — *Eh! à Saint-Lucas.* — Château-Salins.
N° 12. — *Fontaine.* — Fontenay.
N° 13 — *Dine.* — Inde.
N° 14. — *G. rare bec.* — Bergerac.
N° 15. — *Oui, tel.* — Olivet.
N° 16. — *Eh! on lui lit.* — Thionville.
N° 17. — *Age pur.* — Prague.
N° 18. — *Minos LV.* — Moulins.
N° 19. — *Villa arc.* — Aurillac.
N° 20. — *Hé! fort roc.* — Rochefort.
N° 21. — *Filet vide.* — Dieulefit.
N° 22. — *Donne la pistole.* — Saint-Pol de Léon.
Loin de la N. Poste. — —
N° 23. — *Pindare dit : Pense a toi.* — Saint-Jean-Pied-de-Port.
N° 24. — *J. renie le fou rire.* — Loire-Inférieure.
N° 25. — *Frere, Jenny, ta chèvre.* — Charente-Inférieure.
N° 26. — *Tout à rien gâché.* — Château-Gonthier.
N° 27. — *T. brise un gros pâté.* — Saint-Pétersbourg.
Un gros petit sabre. — —
N° 28. — *G. dira qu'il a vu.* — Guadalquivir.
N° 29. — *Janus.* — Aunis.
N° 30. — *L'île tambour.* — Rambouillet.
N° 31. — *Ah! mon rat.* — Marathon.
N° 32. — *O le râle* — La Réole.
N° 33. — *A-t-il dame.* — Dalmatie.
N° 34. — *Chat en rage.* — Carthagène.
N° 35. — *Ramses qui rêve.* — Amérique russe.
N° 36. — *Le croirais-tu fin?* — Vitry-le-François.
N° 37. — *Je dis sa ruse.* — Russie d'Asie.
N° 38. — *Mais j'en rêve.* — Asie Mineure.
N° 39. — *Sol benin.* — Lisbonne.
N° 40. — *Duel ou page.* — Guadeloupe.
N° 41. — *Saisi.* — Jassy.
N° 42. — *Rechante.* — Charente.
N° 43. — *Rien, Damon.* — Normandie
Main ronde. — —
N° 44. — *Le délire.* — L'île de Ré.
N° 45. — *Y riposte.* — Poitiers.
N° 46. — *Le lion doré.* — Ile d'Oléron.
N° 47. — *Mon rat noir.* — Romorantin.
N° 48. — *Nos bals de Noel.* — Sables d'Olonne.
N° 49. — *René on chantait.* — Tonnay-Charente.
N° 50. — *N'en a dormi.* — Normandie.

LES BOUTS-RIMÉS.

5e CONCOURS
(*Suite*)

N° 47.

BERCEUSE

Enfant, cache-toi bien au fond de ton berceau,
Sous le duvet tombé des ailes de colombe,
Parfois le vent du Nord emporte le roseau,
Et son souffle mortel est froid comme la tombe

Julie Portalis (Saint-Maurice).

N° 48.

Nous sommes tous au berceau,
Sommes de même à la tombe;
Elle mène à celui qui soutient le roseau,
Et qui donne en son cœur asile à la colombe

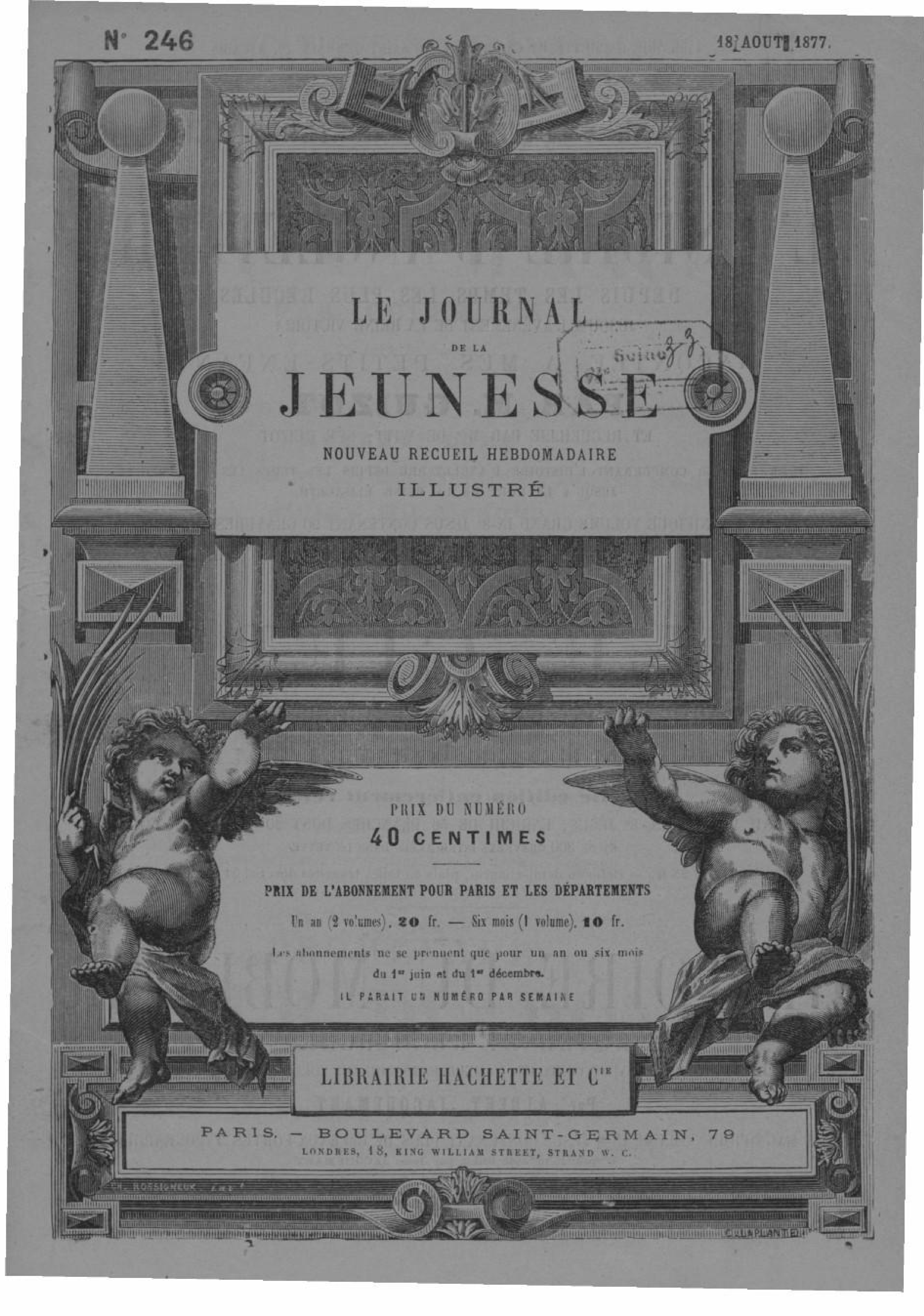
Les braves gens (Hérault).

(*A suivre*)

CHARLES JOLIET.

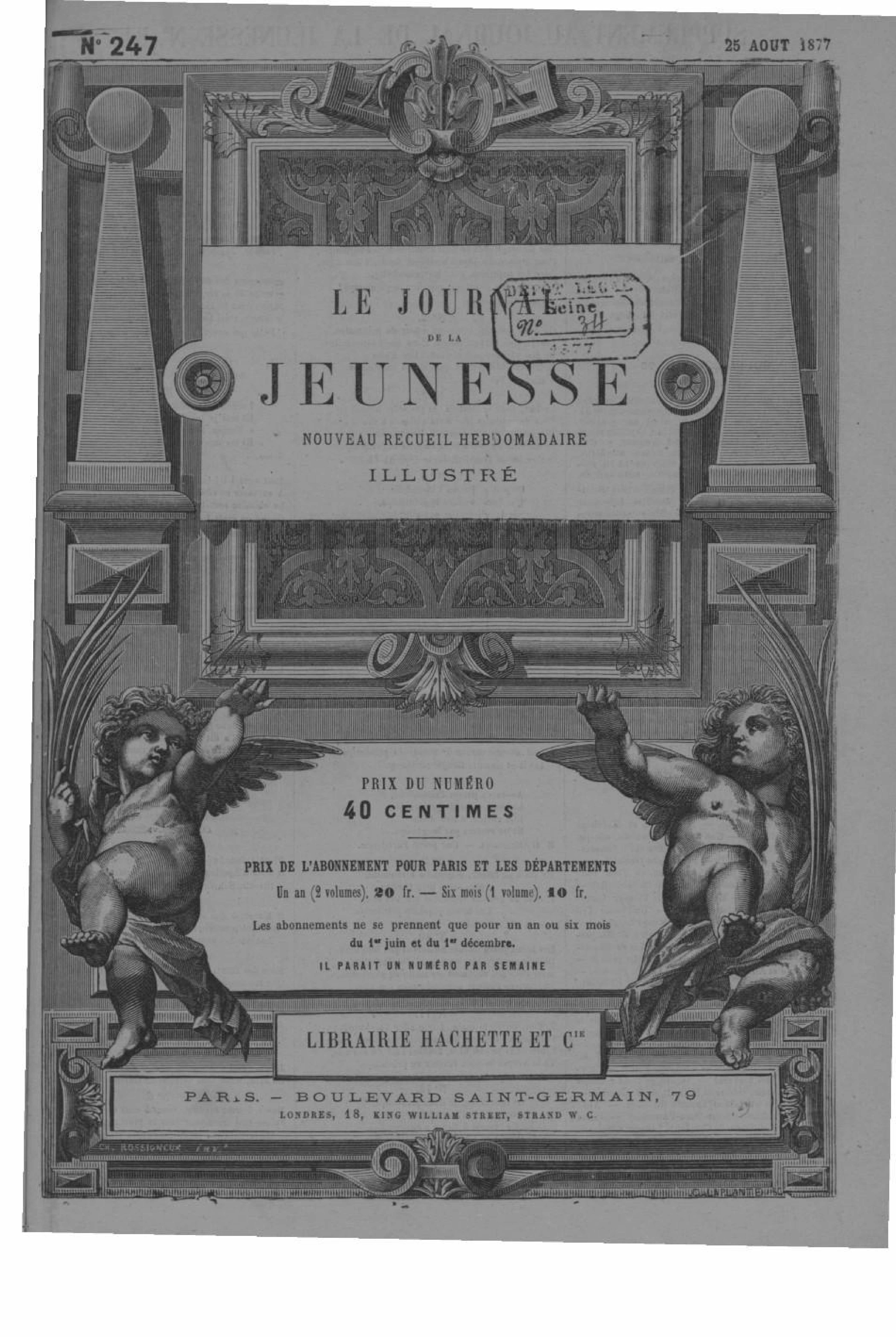
Paris — Imprimerie ... [illegible]

N° 246 18 AOUT 1877.



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 247 25 AOUT 1877



SOLUTIONS

SUPPLEMENTS ANTÉRIEURS

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

—

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vittingau). — Marie J. Falcoyano (Bukarest). — Odette et Metta D. de B., deux cousines de Normandie (Château de Bazoques). — Félix et Ange de la Gallerie.

—

SUPPLÉMENT N° 78

(28 JUILLET 1877.)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 51. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 65 PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 31. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 31. BOUTS-RIMÉS LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 31 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 29 CHARADES, N°s 81, 82 ÉNIGMES, N°s 69 à 72. LES CURIOSITÉS, N° 45. LES USAGES MONDAINS, LOGOGRIPHES, N°s 40, 41 LES PRÉNOMS LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. RÉBUS. MOTS CARRÉS

André Dalongbois (Guéron). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — M. et W. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Bourrache. — Trois actionnaires (Haiti). — René Harmand. — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Bouquet d'orties. — Joseph Capperon (Orléans). — Marionnette. — Guillaume et Anne-Marie. — Tracy. — Raoul Digard. — Blanche Cornu de Chemiré. — Sœur Marguerite. — Fleurs et Bourgeons. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — V. O. et sa sœur — Marguerite Destrem (Alais, Gard). — Roger Braun et Ka-ou-Tchou (Sphinx-Club, Paris) — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Marie Valentin. — Ricquebourg. — Antoinette et Elisabeth (Alais) — Louise de Brimbois. — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélène Floresco (Bukarest). — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Libéjic). — Aimée et Suzanne. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Château de Friedland, Bohême). — Une petite Mauresque d'Alger. — Béatrix d'A — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême) — Marie Falcoyano (Bukarest). — Trésor des fèves et Fleur des pois — Girouette. — Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps. — Léonie S. — H. B S. (Grenoble).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Une abonnée mantaise. — Marguerite et Madeleine de C. (Dinard). — Une ancienne abonnée, une petite Auvergnate, Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand). — M. et O. — Paul Fuchs (école Monge). — Un élève du lycée d'Angoulême. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Clichebovllle). — Carabine et Cie. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — *Signature omise.* — Guillaume Tell (château de Chenevières) — Très caps dé Louzélos. — André et Alice Pouzol — Edouard et Marguerite Duron (Pont-à-Mousson). — Louise de Cheveigné. — Mhâg-Hô et Fleur de thé. — Le petit S. — Jeanne et Alix. — Le Neveu de l'Oncle Placide. — Paul et Angélie de L — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne. — Une savante par hasard (Mal-Abri, Loire-Inférieure). — Faust (château du Bel-Air). — Edith et Marguerite de C. (château de la Petite-Rivière). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin). — Eglantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — Le capitaine Lotton. — Kiou — S F. E — Baba — B. G. D. — La Toute Petite. — Charlotte. — Moi tout seul — Angelo. — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. (Rouen). — Marguerite et Louise Lapoire (Roanne). — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Henri Delachaux (Château de Cheseaux, Lausanne, Suisse). — Pascalin (Fécamp). — Ballion (Bordeaux).

—

LES BOUTS-RIMÉS

—

HIRONDELLE. AILE. PRINTEMPS. LONGTEMPS.

N° 1.

Nos *Bouts-Rimés* se font attendre bien longtemps ;
Pour nous venir plus vite il leur faudrait des ailes,
Avec les papillons, avec les hirondelles,
Verrons-nous avant eux renaître le printemps?
Riama L. (Nevers)

N° 2.

Qu'il est bon de revoir, au retour du printemps,
Les jardins tout en fleurs, alors que l'hirondelle
De son exil lointain revient à tire d'aile
Retrouver le doux nid qui l'abrita longtemps.
Marie J Falcoyano.

N° 3.

Là-bas, dans le lointain, la plaintive hirondelle
Vers des climats plus doux s'élance à tire d'aile,
Et toute la nature, inerte si longtemps,
Se réveille à sa voix pour chanter le printemps
Maurice et Henri Œsinger (Sphinx-Club).

N° 4.

Ce matin, j'ai vu l'hirondelle,
Qui nous annonce le printemps,
Sur le toit replier son aile;
Gentil oiseau, reste longtemps.
J. C

N° 5.

Tu vas prendre l'essor et tu fuis, hirondelle,
Tu me quittes déjà, ne reste pas longtemps;
Laisse-moi déposer un baiser sur ton aile;
Adieu, je t'attendrai jusqu'au nouveau printemps
Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonnes).

N° 6.

La jeunesse nous fuit comme fuit l'hirondelle,
Comme fuit le printemps ;
Mais quand elle nous quitte et donne son coup d'aile,
Hélas ! c'est pour longtemps.
Ricquebourg.

N° 7.

Voici venir enfin la première hirondelle;
Fatigués de l'hiver nos yeux, depuis longtemps,
Guettaient à l'horizon le point noir de son aile,
Signal avant-coureur du retour du printemps.
Louis et Camille Bouglé (Orléans).

N° 8.

As-tu vu passer l'hirondelle,
La messagère du printemps?
Elle revient à tire d'aile
Et ne restera pas longtemps.
E. D'Aulnemont — Une jeune Parisienne.

N° 9.

Te voilà de retour, ô gentille hirondelle,
Après un si long temps;
Fidèle, tu reviens apportant sur ton aile
Les beaux jours du printemps.
Jumiri (Epinal).

N° 10.

Les beaux jours ici-bas ne durent pas longtemps,
Déjà le sombre hiver a chassé l'hirondelle;
Mais l'oiseau, revenant un matin de printemps,
Rapportera l'espoir suspendu sous son aile.
Riama L. (Nevers)

N° 11.

Enfant, ouvre ta main, laisse aller l'hirondelle;
Prisonnier, l'oiseau noir ne peut vivre longtemps;
Libre dans le ciel bleu, fendant l'air de son aile,
Tu le verras bientôt revenir au printemps.
Raoul Digard.

N° 12.

Le renouveau, le doux printemps,
Avec sa fille l'hirondelle;
Elle revient à tire d'aile,
Hélas! ce n'est pas pour longtemps.
Marie, Lucie, Renée. — Jeanne Houcke. — Une petite Mauresque d'Alger. Louise de Cheveigné.

N° 13.

L'hiver vient à grands pas; la frileuse hirondelle
Va sous un ciel plus doux retrouver le printemps,
Les roses vont éclore au toucher de son aile,
Et nous, qui la perdons, nous l'attendrons longtemp
Jeanne, Jeannette et Jeanneton (Le Havre).

N° 14.

Messagère des fleurs, ô gentille hirondelle,
Image de la vie, emblème du printemps,
Noire dans le ciel bleu, donne un dernier coup d'a
Accours, voici ton nid, et reste-nous longtemps
Pluie qui court, Suvanée, Roger Bontemps.

—

CHIMÈRE. MÈRE. TOUJOURS. JOURS.

N° 1.

Laure est le prénom de ma mère,
Et moi je lui dis tous les jours :
« Maman, l'or est une chimère, »
Et ma mère sourit toujours
Nemo.

N° 2.

Tout mortel ici-bas nourrit une chimère,
A caresser ce rêve il consume ses jours,
La chimère sourit, mais sa bouche est amère,
Quand on croit la saisir elle échappe toujours.
Nelly Basin.

N° 3.

Enfant, si quelque chose ici n'est pas chimère,
Tu le sauras plus tard, c'est l'amour de ta mère,
Elle a veillé sur toi bien des nuits, bien des jours,
Son bonheur est le tien, sa devise : Toujours.
Jeanne G.

N° 4.

Un proverbe espagnol nous dit : « Amour de mère
Le reste n'est que vent, mensonge et que chimère;
Mais l'homme est ainsi fait qu'au dernier de ses jou
Il arrive à la mort en espérant toujours.
Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (c
teau de Libéjic, Bohême).

N° 5.

Qu'est-ce donc que ce monstre appelé la chimère?
Un oracle l'a dit : l'espérance est sa mère;
A la poursuivre en vain se consument les jours;
Elle va devant nous, nous la suivons toujours.
L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (
Havre).

—

CONCOURS. SECOURS.

N° 1.

Bientôt dans le journal va s'ouvrir un Concours
O filles d'Apollon, venez à mon secours.
Blanche Schwingrouber.

N° 2.

O Muses, ô mes sœurs, sans guide, sans secours,
Comment pourrai-je vaincre au sixième Concours?
Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonne

N° 3.

Muse des *Bouts-Rimés*, prête-moi ton secours,
Que ton souffle m'inspire au moment du Concours.
Georges et Marguerite Kremp (Douai)

N° 4.

Journal de la Jeunesse, ou trouver le secours
Pour obtenir le prix de ton prochain Concours?

N° 5.

Je n'ai, moi, dites-vous, besoin d'aucun secours?
Eh bien, nous nous verrons au sixième Concours

N° 6.

Muses, livres, savants, venez à mon secours,
Faites-moi triompher dans le prochain Concours.
Marie Valentin (Montlignon) — Les Braves Ge
(Hérault).

FOUDRE. POUDRE. ECLAIR. AIR.

N° 1.

De sinistres appels ont retenti dans l'air,
Les sombres bataillons ont fait parler la poudre,
De la gueule de bronze on voit jaillir l'éclair,
Et pour donner la mort l'homme a soumis la foudre.

Georges et Marguerite Kremp (Douai).

N° 2.

Son geste est animé, ses yeux lancent l'éclair,
Sa voix a des éclats puissants comme la foudre,
Sa narine palpite à l'odeur de la poudre;
Le lion a rugi, la tempête est dans l'air.

Institution de Mmes Pernet (Belfort).

N° 3.

Helas! ma muse en vain s'escrime sur la foudre;
De l'inspiration pas le plus faible éclair;
Il faut m'y résigner, je n'ai vraiment pas l'air
De mériter le nom d'inventeur de la poudre.

Achille et Patrocle (Amiens).

N° 4.

Souvenez-vous, amis, que l'homme n'est que poudre;
Considérez la fin, ne vivez pas en l'air,
Car si l'éclair souvent nous prévient de la foudre,
Souvent aussi la foudre arrive avant l'éclair.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche).

N° 5.

Lançant au loin sa foudre,
La poudre
Jette un rapide éclair
Dans l'air.

Marie Eutrope-Lambert (Jarnac).

N° 6.

Damon, pauvre orateur, d'un vain bruit frappant l'air,
Criant, tonnant toujours, veut tout réduire en poudre,
S'il ne nous éblouit des reflets de l'éclair,
Sa parole a du moins les éclats de la foudre.

Jeanne Vallotte (Creue, Vigneulles).

N° 7.

Quel bruit a soudain frappé l'air?
On sent comme une odeur de poudre,
Dans le ciel a brillé l'éclair:
Le vent se tait, voici la foudre.

Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Une petite Mauresque d'Alger.

LES USAGES MONDAINS.

PORTER UN TOAST

Porter un toast, c'est proposer de boire à la santé d'une personne présente ou absente, à l'accomplissement d'un vœu ou à l'occasion d'un événement.

Les toasts étaient connus dans l'antiquité; c'est ce qu'on appelait à Rome *græco more bibere*, ou *ad numerum bibere* (boire un certain nombre de fois). On commençait à se porter des santés vers le milieu du festin; on échangeait sa coupe avec la personne à laquelle on s'adressait, on buvait autant de coups qu'il y avait de lettres dans son nom, et on se souhaitait mutuellement autant d'années que l'on vidait de coupes.

Les Gaulois portaient aussi des santés dans leurs repas, et chez eux, comme chez les Grecs et les Romains, ces santés avaient pour origine les libations faites en l'honneur des dieux domestiques. Ils buvaient aussi à la mémoire des morts.

Les Conciles défendirent ces usages, qu'ils accusaient d'idolâtrie.

Le mot anglais *toast*, du participe *tostus*, de *torrere*, rôtir, qui a fini par remplacer notre vieille expression *santé*, portée dans un repas, signifie proprement une rôtie. Voici l'origine de l'acception de ce nom.

Jadis la personne qui, en Angleterre, portait une santé à la fin du repas, mettait une croûte de pain rôtie (*toast*) dans son verre, ou plutôt dans sa tasse ou coupe. Après avoir fait le tour de la table, la tasse, que chaque convive avait portée à ses lèvres, revenait au premier, qui buvait la liqueur et mangeait la croûte rôtie. L'usage de la rôtie est passé, mais le mot qui l'exprimait est resté; de là l'expression actuelle : *porter un toast*, pour dire *boire à la santé*.

LA CRAVATE

La cravate est un morceau d'étoffe légère en mousseline, soie, batiste, que l'on plie diagonalement, et dont on fait deux ou plusieurs tours autour du cou, les deux bouts noués sous le menton.

La cravate remplaça la fraise espagnole en France, vers le milieu du XVIIe siècle.

Ménage prétend que *cravate* vient de *carabate*, espèce de collet à l'usage des carabins, comme le *riste* était un collet à l'usage des *reîtres*. Quicherat dit que *la* cravate ou *le* cravate (car ce mot fut d'abord du genre masculin) doit son origine aux *cravates* ou *croates* que Rantzau et Gassion introduisirent dans l'armée française sous Louis XIII. Louis XIV en fit un régiment qui prit le nom de *Royal-Cravate*. On ne peut cependant affirmer si c'est la cravate qui a donné son nom à l'écharpe des étendards, ou si c'est l'écharpe qui a donné son nom à la cravate.

Vers 1656, la cravate était de ruban ou de dentelle. Quelques années plus tard, l'habillement du cou fut la cravate, augmentée de dimension, pour répondre à l'importance du rôle nouveau qu'elle remplissait dans le costume; ce fut une longue pièce de mousseline ou de dentelle, dont les bouts descendaient jusqu'au milieu de la poitrine; elle était nouée sur la gorge par un ruban de couleur. C'est le prolongement de la cravate, qui, sous Louis XV, donna ensuite l'idée du jabot.

Un ruban noir noué, ou bien un col de mousseline agrafé par derrière, ayant remplacé la cravate pendante, on bâtit après la chemise un flot de dentelles, qui conservait l'image des bouillons qu'on voyait jadis s'échapper par l'ouverture de la veste. En 1768, le cou était serré par le col ou *tour de col*, cravate de mousseline montée sur deux pattes qui se bouclaient par derrière.

En 1786, la mode des hommes s'étant introduite dans le costume féminin, les femmes commencèrent à porter des robes en redingotes, des cravates, des jabots, des gilets, etc.

L'élégant de 1790 porta une cravate de couleur, garnie de dentelles à ses deux bouts, et qui formait un gros nœud sur la gorge. Les *Incroyables* du Directoire portaient une vaste cravate qui cachait une partie de leur menton. La cravate a depuis ce temps subi des modifications, mais la dentelle en a été entièrement bannie.

LES CURIOSITÉS.

LES TOURNOIS.

On suppose que les tournois commencèrent peu après l'établissement des Barbares dans les Gaules et l'Italie.

En 870, les enfants de Louis le Débonnaire célébrèrent leur réconciliation par ces joutes, appelées Tournois. Tels sont ceux qui furent donnés à l'entrevue de Louis le Germanique et de Charles le Chauve. Cependant on attribue généralement l'invention des tournois à Geoffroy de Preuilly, tige des comtes de Vendôme, sans doute parce que c'est lui qui a donné le premier des règles et des lois à ces jeux militaires inventés depuis longtemps.

Les papes interdirent à plusieurs reprises les tournois, à cause des dangers qu'ils faisaient courir à ceux qui y prenaient part.

Un Geoffroy, fils de Henri II d'Angleterre, fut tué dans un tournoi donné à la Cour de France en son honneur.

En 1559, Henri II fut tué dans un tournoi par Montgommery.

Cependant il y en eut encore deux : celui de 1571, où Charles IX fut blessé, et celui de 1650, à Orléans, où périt Henri de Bourbon de Montpensier.

Aux tournois succédèrent les *Carrousels*.

LES NOTES DE MUSIQUE.

Guy Arétin, ayant ajouté, selon l'opinion commune, au diagramme des Grecs un tétracorde à l'aigu et une corde au grave, il marqua cette corde grave par la lettre G, Γ, que les Grecs appellent *gamma*; et comme cette lettre se trouve à la tête de l'échelle en plaçant dans le haut les sons graves, selon la méthode des anciens, elle a fait donner à cette échelle le nom de *gamme*.

Guy d'Arezzo, ayant donc substitué, en 1026, son hexacorde ou tétracorde ancien, substitua aussi, pour le solfier, six autres syllabes, courtes et sonores, aux quatre : *te, ta, the, tho*, que les Grecs employaient autrefois. Ces syllabes sont les suivantes : *ut, re, mi, fa, sol, la*. Le *si*, formé par les initiales S I (*Sancte Joannes*), ne fut ajouté que plus tard. Ces syllabes sont tirées, comme on sait, de la première strophe de l'hymne latine de saint Jean-Baptiste.

LES CHEMINÉES.

Les anciens paraissent ne pas avoir connu les cheminées; ils se chauffaient autour d'un brasier. Cependant, à Pompéi, on a trouvé un conduit de cheminée en forme de tube. Vers l'an 1200, en Angleterre, on se servit de cheminées dans les cuisines. Les peuples du Nord, obligés de se tenir tout l'hiver dans une habitation fermée, créèrent des cheminées. Autrefois, elles étaient surmontées de tableaux ou bas-reliefs. Les cheminées avec glace et ornements ne sont pas d'une date très-ancienne.

DAMES DU PALAIS

L'origine des *Dames du palais*, qui composaient la cour de la reine et des princesses, remonte à François Ier. Catherine de Médicis avait établi à sa cour douze *Filles d'honneur*, prises parmi les demoiselles de haut rang. Ce n'est que sous Anne d'Autriche, femme de Louis XIII, qu'elles prirent le nom de *dames du palais*.

VAUDEVILLE.

Le Français né malin *forma* le vaudeville.

Dans son *Art poétique*, Boileau, après avoir parlé de la Satire, ajoute :

D'un trait de ce poème en bons mots si fertile,
Le Français né malin *forma* le vaudeville.

Ce dernier vers ayant servi d'inscription au Théâtre du Vaudeville, les directeurs le firent imprimer en tête de l'affiche, jusqu'au jour où l'imprimeur mit par erreur :

« Le Français né malin *ferma* le Vaudeville. »

A partir de ce moment, on remplaça *forma* par *créa*, et c'est ainsi que le vers de Boileau a été si souvent tronqué.

ANAGRAMME HISTORIQUE.

Est la bouche du roi,
Louis de Boucherat.

Cette anagramme a donné lieu au distique suivant :

Oracle de la France et soutien de la loi,
Louis de Boucherat *est la bouche du roi*.

Communication : Marie Bellot (Châtellerault).

LES ANAGRAMMES

NOMS ET PRENOMS.

Nº 34.

Nº 1. — *Allume, Guy.* — Guillaume.
Nº 2. — *N. sage.* — Agnès.
Nº 3 — *Ci Modene.* — Nicodème.
Nº 4. — *Epinard.* — Pindare.
Nº 5. — *Jenny Mab.* — Benjamin.
Nº 6. — *Releva.* — Valère.
Nº 7. — *Licou* — Oculi.
Nº 8. — *As, Colin.* — Nicolas.
Sol Cain. — —
Nº 9. — *Cure la maie.* — Marc-Aurèle.
Nº 10. — *Dame pâle.* — Palamède.
Nº 11. — *Colline* — Nicolle.
Nº 12. — *Ta misere.* — Artémise.
Nº 13. — *Les routes.* — Rousselet.
Nº 14. — *Les palais.* — La Palisse.
Nº 15. — *Bouleau d'or.* — Bourdaloue.
Nº 16. — *Dit-on où ?* — Oudinot.
Nº 17. — *O. Punis-les.* Le Poussin.
Nº 18. — *Os, si. Quel chat !* — Scholastique.
Nº 19. — *A Brahma.* — Abraham.
Nº 20. — *Vous, loi.* — Louvois.
Nº 21. — *Eh ! Armide C.* — Archimède.
Nº 22. — *Pons Pierre.* — Proserpine.
Nº 23. — *Singe du Luc.* — Duguesclin.
Nº 24. — *Thé, pie.* — Jephté.
Nº 25. — *Plein.* — Pline.
Nº 26. — *Le Basile.* — Isabelle.
Nº 27. — *A l'épouser.* — La Pérouse.
Nº 28. — *Jane D.* — Diane.
Nº 29. — *Versant.* — Saturne.
Nº 30. — *Vin, mere.* — Minerve.
Nº 31. — *Alcuin V.* — Vulcain.
Nº 32. — *Il en a.* — Aline.
Nº 33. — *N. il me gâche.* — Michel-Ange.
Nº 34. — *Ni rate.* — Arétin.
Nº 35. — *Ange, tu vis.* — Augustine.
Nº 36. — *Dira meche.* — Archimède.
Nº 37. — *Suède, haut galop.* — Gustave-Adolphe.
Nº 38. — *Alban.* — Nabal.
Nº 39. — *Niche rate.* — Catherine.
Nº 40. — *Le bal redit robe.* — Robert-le-Diable.
Nº 41. — *Ane, teinte.* — Jeannette.
Nº 42. — *Pere Calot.* — Cléopâtre.
Nº 43. — *T. ne la voit-il pas?* — Julien l'Apostat.

Nº 35.

Nº 1. — *C. Virgule.* — Lycurgue.
Nº 2. — *Croates.* — Socrate.
Nº 3. — *Ton âne fila.* — La Fontaine.
Nº 4. — *Ton pere.* — Pétrone.
Nº 5. — *Songer.* — Gerson.
Nº 6. — *Ecrire à M.* — Récamier.
Nº 7. — *La lady.* — Dalila.
Nº 8. — *Marelle.* — Armelle.
Nº 9. — *Amies.* — James.
Nº 10. — *Bon, Carmen.* — Cambronne.
Nº 11. — *Capsulee.* — Esculape.
Nº 12 — *Mere cane.* — Emerance.
Nº 13. — *A oublié.* — Boileau.
Nº 14. — *Pointe* — Pétion.
Nº 15. — *Navire.* — Uranie.
Nº 16. — *Ce plaid.* — Placide.
Nº 17. — *Liée.* — Elie.
Nº 18. — *Sac, or.* — Oscar.
Nº 19. — *Hébert.* — Berthe.
Nº 20. — *Graine.* — Régina.
Nº 21. — *Peins, montre.* — Montpensier.
Nº 22. — *Forêt en lin.* — Florentine.
Nº 23. — *Gare bille.* — Gabrielle.
Nº 24. — *Car elle marie Thérese.* — Charles-le-Téméraire.
Nº 25. — *Mer, tu as tari.* — Marie-Stuart.
Nº 26. — *Mit a guerre.* — Marguerite.
Nº 27. — *J'arme.* — Marie.
Nº 28. — *L'ami vil.* — William.
Nº 29. — *Ou darde?* — Edouard.
Nº 30. — *Ment en ciel.* — Clémentine.
Nº 31. — *Gange, Rio.* — Georgina.
Nº 32. — *L'animée.* — Mélanie.
Nº 33. — *Heure si digne.* — Henri de Guise.
Nº 34. — *Orme lie.* — Molière.
Nº 35. — *Mynher l'attriste.* — Tristan l'Hermite.
Nº 36. — *En ville, en diamant.* — Valentine de Milan.
Nº 37. — *O devise, l'oiseau.* — Louise de Savoie.
Nº 38. — *Revole pays.* — La Peyrouse.
Nº 39. — *H. La bêtise.* — Elisabeth.
Nº 40. — *Brunes.* — Rubens.
Nº 41. — *Non, Tom, merci.* — Montmorency.
Nº 42. — *Las, oui.* — Louisa.
Nº 43. — *Gai col sort.* — Cagliostro.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Araignée du matin,
Chagrin ;
Araignée du soir,
Espoir.

Il y a certains proverbes qui n'ont d'autre explication qu'une rime à l'oreille. La superstition populaire ne pouvait oublier l'*araignée* : *le matin, chagrin, le soir, espoir.*

On connaît l'air de la chanson
Accompagnant cette maxime :
Vous en demandez la raison ?
La raison, c'est que cela rime.

Nous ne chercherons pas d'autre explication, et nous croyons qu'il serait difficile d'en trouver une autre.

LE JEU N'EN VAUT PAS LA CHANDELLE.

L'enjeu est si peu important qu'il ne vaut pas le prix de la chandelle qui sert à éclairer les joueurs. Cette expression s'applique aux choses de peu d'importance qui ne valent pas la peine de s'en occuper.

Il était autrefois d'usage que plusieurs familles se réunissent pour passer la soirée en causant ou en jouant. Comme l'éclairage était au compte des domestiques, les invités déposaient dans la bobèche du chandelier une pièce de monnaie, et quand le jeu était très-modeste, on disait que le gain ne couvrait pas les frais de l'éclairage.

Pour répartir la dépense, chez les moins riches, une épingle était piquée dans la chandelle et, la partie terminée, on mesurait la quantité brûlée. De cet usage vient l'expression « *mettre une épingle à la chandelle,* » qui signifie mettre un terme à la loquacité d'un causeur bavard.

Telle est l'étymologie de cette locution qu'on retrouve dans un vers du *Menteur*, de Corneille :

Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle.

FAIRE LE PIED DE GRUE.

Attendre longtemps. — Cette expression pittoresque vient d'un passage de Pline. Lorsque les grues s'arrêtent quelque part, plusieurs font le guet pendant la nuit, se tenant comme des sentinelles immobiles, plantées tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre.

PRENDRE DES VESSIES POUR DES LANTERNES.

Se tromper lourdement. — Martial dit dans une épigramme :

« Pour n'être pas de corne, en suis-je moins brillante, et celui qui me rencontre me prend-il pour une vessie ? »

MANGER A LA MÊME ÉCUELLE.

Au temps de la chevalerie, dit Legrand d'Aussy, on avait imaginé de placer à table les convives par couple, homme et femme. La politesse et l'habileté des maîtres ou maîtresses de maison consistaient à savoir bien assortir les couples, qui n'avaient qu'une assiette commune, ce qui s'appelait *manger à la même écuelle*, et cette expression, détournée du sens propre au figuré, s'employa pour marquer accointance.

Au moyen âge, le fiancé et la fiancée mangeaient à la même écuelle. Dans certaines provinces, l'usage subsiste encore de faire manger les nouveaux mariés dans la même assiette le jour de leurs noces.

Les dévots eux-mêmes suivaient l'usage de manger à la même écuelle par esprit d'humilité. Une *Vie de sainte Elisabeth* en vers, célébrant la charité de cette sainte envers les pauvres, dit :

Mengier les fit en s'escuelle.

Au reste, cet usage, bon ou mauvais, s'est conservé longtemps en France, et même il a subsisté en partie à la cour jusque sous Louis XIV.

« Le roi, dit la duchesse de Montpensier dans ses *Mémoires*, ne mettait pas la main à un plat qu'il ne demandât si on en voulait et ordonnait de manger avec lui. Pour moi, qui ai été nourrie dans un grand respect, cela m'étonnait, et j'ai été longtemps à m'accoutumer à en user ainsi. Quand j'ai vu que les autres le faisaient, et que la reine me dit un jour que le roi n'aimait pas les cérémonies et qu'il voulait qu'on mangeât à son plat, alors je le fis. »

COUP DE JARNAC.

Donner à quelqu'un le *Coup de Jarnac*, c'est lui faire un mauvais tour auquel il ne s'attendait pas, et qui le met en très-mauvais état, qui le ruine, qui détruit sa fortune. Cela se dit toujours en mauvaise part.

Cette expression rappelle le duel qui eut lieu à Saint-Germain, avec tout l'appareil des combats juridiques, entre Jarnac et La Châteigneraie, favori de Henri II.

Quoique La Châteigneraie fût très-lié avec Guy de Chabot, seigneur de Jarnac, il se permit contre son ami une grosse médisance devant François Iᵉʳ. Le roi voulut plaisanter Jarnac, mais ce jeune seigneur lui répondit :

« Sauf le respect dû à Votre Majesté, La Châteigneraie a menti. »

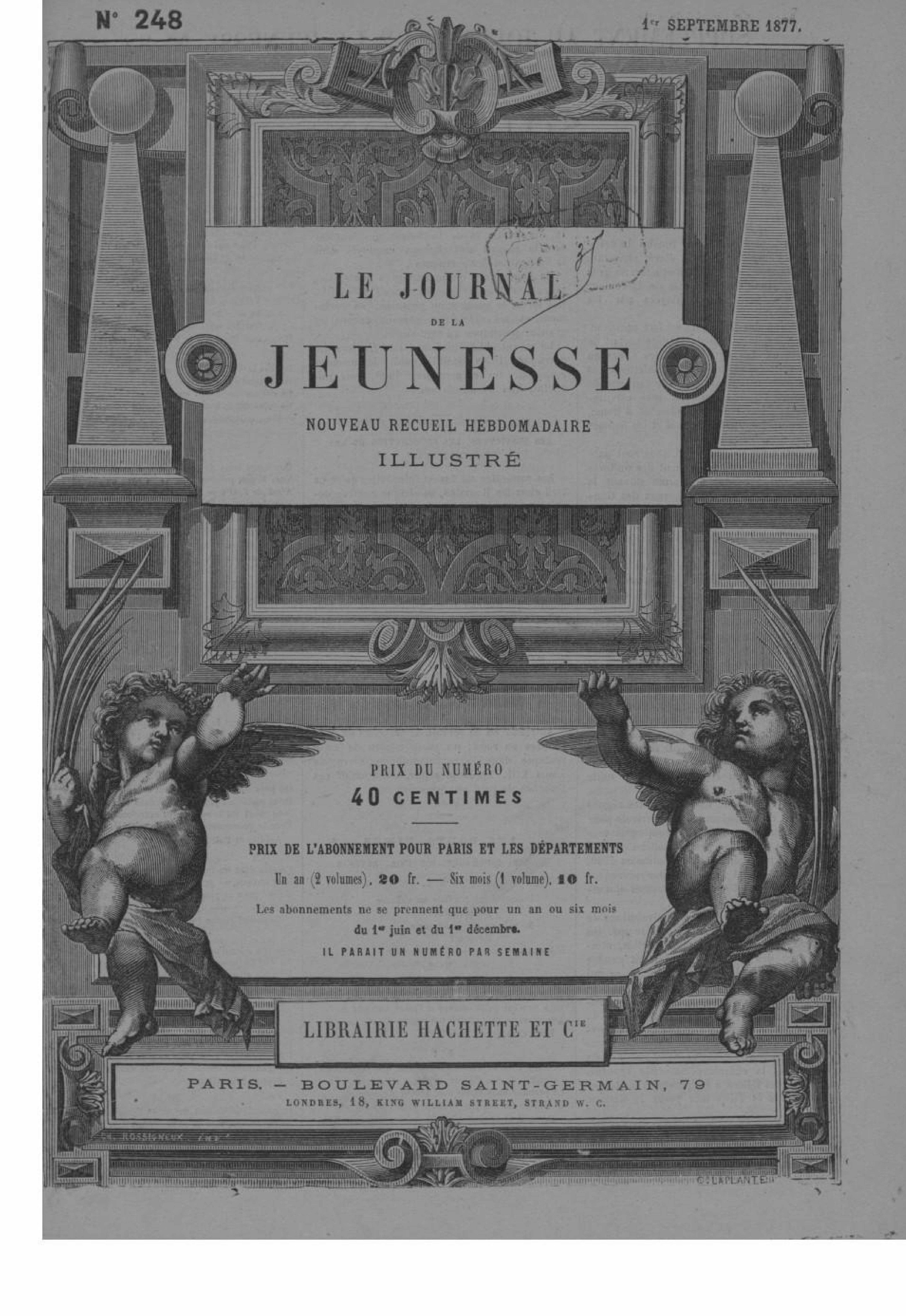
Sur ce démenti, devenu public, on demanda à François Iᵉʳ la permission de combattre en champ clos, mais ce prince ne voulut pas l'accorder.

C'est seulement la première année du règne de Henri II que le duel put avoir lieu. Les deux adversaires ayant employé à s'exercer dans les armes les délais exigés alors par les formalités du combat judiciaire, Jarnac apprit un coup extraordinaire qu'il ne manquait jamais, et il fit à La Châteigneraie, le jour du combat (10 juillet 1547), une blessure au jarret, à la suite de laquelle ce dernier mourut. Ce coup était d'autant plus inattendu que La Châteigneraie, comptant sur la faiblesse de son adversaire, avait fait préparer, au dire de Brantôme, un grand repas pour régaler ses amis le jour même du combat. Ce sont les circonstances de ce duel fameux qui ont fait appeler *coup de Jarnac* un coup violent et imprévu.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 248 1er SEPTEMBRE 1877.



SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES USAGES MONDAINS

—

LES PERRUQUES.

Perruque, mot dérivé par Nicolaï du celtique *barr*, chevelure, et *uch*, élevé, chevelure haute et longue; et tiré par Roquefort du grec *Pyrrhikos*, jaune roux, à cause de la couleur blonde des perruques employées par les Romains.

L'invention des perruques est fort ancienne. Suivant Xénophon, le Mède Astyage portait de faux cheveux. Les Egyptiens et les Grecs en firent usage; cependant on voit Alcibiade et Périclès paraître en public la tête couverte de leurs casques pour dissimuler leur calvitie. César portait une couronne de laurier. A Rome, sous les empereurs, les hommes et les femmes portaient perruque.

Les bustes des matrones qui nous sont parvenus montrent qu'elles portaient des coiffures mobiles, qui variaient de forme suivant la mode. Elles préféraient les cheveux des Gauloises, d'un blond ardent.

Les faux cheveux furent condamnés par les Pères de l'Eglise; cependant l'usage s'en conserva jusqu'au XIIe siècle, où il se perdit pour renaître au XVe siècle. Les perruques à l'italienne parurent sous Henri III. La mode s'en répandit sous Louis XIII, qui, devenu chauve, en donna l'exemple en 1630. Elles se nommaient *moutonnes*. Elles devinrent la coiffure de toute la noblesse et de la bourgeoisie; les jeunes gens n'en portaient point; les ecclésiastiques ne les admirent qu'en 1660. Elles se composèrent d'abord de cheveux qu'on passait un à un, au moyen d'une aiguille, sur un canevas laissant à découvert le sommet de la tête habituellement couvert d'une calotte de laine. Sous Louis XIV, les perruques prirent d'énormes dimensions, qui leur firent donner le nom d'*in-folio*. Elle coûtaient jusqu'à trois mille livres, ce qui représente quinze mille francs d'aujourd'hui.

Elle diminuèrent de volume sous les règnes suivants et commencèrent à se couvrir de poudre. La vogue des perruques continuait toujours, et on cite à ce propos Gabriel de Sartines, lieutenant-général de la police en 1759, qui avait tellement la manie des perruques qu'il en possédait 60 ou 80 de formes et d'espèces différentes.

On peut suivre les principales évolutions de la mode d'après les portraits du temps. On partagea les cheveux en deux parties, attachées avec des rubans qu'on laissait pendre derrière; puis on les réunit ensemble, ce qui forma la perruque à queue, qui, enfermée elle-même dans un nœud de soie, devint la perruque à bourse. Cette mode régnait sous la Régence, et fut remplacée par celle de la perruque à trois marteaux.

Les perruques disparurent à la fin du XVIIIe siècle; la chevelure naturelle reparut, sauf quelques fidèles à l'ancienne tradition, et la coiffure *à la Titus* leur porta le dernier coup.

Aujourd'hui on n'en porte plus que par absolue nécessité. Du reste, la fabrication des chevelures postiches a fait, de nos jours, de notables progrès, et depuis l'invention du tulle-chevelu, il devient difficile de les distinguer des vrais cheveux. Ce sont les jeunes paysannes de la Bretagne, de l'Auvergne, de la Normandie et de la Suisse, qui fournissent la plupart des cheveux employés dans la fabrication des perruques.

En Angleterre, on commença à porter des perruques sous le règne d'Etienne (1135-1154). Les lords, le speaker ou président du parlement, et les magistrats portent encore les grandes perruques du XVIIe siècle.

Le savant abbé Thiers a écrit l'*Histoire des perruques*, 1690. Nicolaï a publié de curieuses recherches sur les perruques, 1809. Voir Quicherat, *Histoire du costume*.

—

LES SERVIETTES, LES FOURCHETTES ET LES COUTEAUX.

Les serviettes ne furent introduites qu'assez tard chez les Romains, et chaque convive devait apporter la sienne dans les repas.

En France, les premières serviettes ont été fabriquées à Reims, et offertes par cette ville à Charles VII, quand il vint s'y faire sacrer. Elles ne devinrent communes que sous Charles-Quint. Ce prince en possédait une douzaine, tissées en fil d'amiante (étoffe incombustible); quand elles étaient sales, on les jetait au feu, et on les retirait blanches.

La première coutellerie renommée en France existait au XVe siècle, à Beauvais. A cette époque, on ne faisait pas encore usage de fourchettes, on portait les morceaux à la bouche avec la pointe du couteau. Henri III le premier a fait faire des fourchettes d'argent.

Autrefois on se servait de tranches de pain coupées en rond; on parle encore de cette pratique dans le cérémonial du sacre de Louis XIII. Après le repas, on donnait ces tranches de pain aux pauvres.

—

LES BOUTS-RIMÉS

ÉLANCE. ESPÉRANCE. SOUVENIR. REVENIR.

N° 1.

Pourquoi sur ces flots où s'élance
L'espérance,
Ne voit-on que le souvenir
Revenir?

L'Amazone.

N° 2.

Parfois le cœur trompé par la douce espérance
Vers les grands horizons avec ardeur s'élance;
Mais ce n'est qu'un mirage et l'amer souvenir
Aux rêves oubliés ne doit pas revenir.

Felix et Ange de la Gallerie.

N° 3.

L'enfant, c'est le printemps, bonheur, joie, espérance;
Le vieillard, c'est l'hiver, tristesse et souvenir;
Le premier dans la vie avec ardeur s'élance,
Et l'autre sur ses pas voudrait bien revenir.

Edmond et Louis Caubet (Brest) — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy, Allier).

Variante :

Mais les jours envolés ne peuvent revenir.

Berthe (Châtellerault).

N° 4.

Ah! quand vers l'infini tout ton être s'élance,
Vers le passé détruit voudrais-tu revenir?
Je sais qu'au cœur blessé doux est le souvenir,
Mais à l'âme qui croit, plus douce est l'espérance

Jeanne Wallotte (Creue, Meuse).

N° 5.

Bien souvent notre souvenir
Vers le passé lointain s'élance,
Et nous le voyons revenir
Sur les ailes de l'espérance.

Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg.

N° 6.

Ici-bas le bonheur de l'homme est l'espérance,
Et, comme un pur encens dans le ciel bleu s'élance
La déesse réveille au cœur un souvenir
Et nous dit le bonheur va bientôt revenir.

Deux primevères.

N° 7

VACANCES.

Des longs mois de collège il doit vous souvenir;
Vers le toit paternel comme en rêve on s'élance!
Ainsi de l'exilé se berce l'espérance
Vers le rivage aimé de bientôt revenir.

Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger).

Variantes :

De mes derniers congés je garde l'espérance;
Si j'en ai le regret, j'en ai le souvenir.

M. V. (collège Stanislas).

Je rêvais... à Virgile il me faut revenir.

Un Captif.

N° 8.

Les quatre âges : on est enfant, c'est l'espérance,
Comme un coursier fougueux le jeune homme s'élance;
L'âge mûr ne veut pas encor se souvenir;
Sur ses pas le vieillard voudrait bien revenir.

Une petite Mauresque d'Alger.

N° 9.

Souvent le cœur vit d'espérance,
Parfois aussi de souvenir;
Alors si dans les champs d'un beau rêve il s'élance,
Sur la terre il voudrait ne jamais revenir

N° 10.

Du pays du soleil il nous faut revenir;
De le revoir un jour nous gardons l'espérance;
Bien court fut le voyage, et notre cœur s'élance
Pour le recommencer avec le souvenir.

Achille et Patrocle.

N° 11.

Comme dans un tournoi chacun de nous s'élance
Pour obtenir un prix qu'on garde en souvenir;
Hélas! pour la plupart, nous gagnons l'espérance;
Gros-Jean comme devant il nous faut revenir.

Raymond Pitrou (Tours).

N° 12.

Sur ses ailes d'azur, la légère espérance
Au ciel de l'avenir joyeusement s'élance;
Vers les champs du passé le triste souvenir,
Se retourne songeur et n'y peut revenir.

Viane de Gontaut-Biron.

N° 13.

Lorsque le cœur joyeux vers l'avenir s'élance,
Formant un rêve d'or tout rempli d'espérance,
Il ignore qu'un jour, pour ne plus revenir,
Le beau rêve s'envole et devient souvenir.

Sophie Filiti (Bukarest).

N° 14.

Le cœur lassé de tout, même de l'espérance,
Ne garde du passé qu'un triste souvenir;
A sa poursuite en vain dans un rêve il s'élance,
L'espoir a dit adieu pour ne plus revenir.

Hélène Floresco (Bukarest).

—

LES CURIOSITÉS

NUMÉROTAGE DES MAISONS DE PARIS.

Ce fut seulement au XVIII[e] siècle, en 1728, sous le règne de Louis XV et pendant le ministère du cardinal Fleury, que l'on commença à mettre des plaques au coin des rues de Paris, et qu'on adopta un système de numérotage pour les maisons, qui n'étaient autrefois désignées que par des enseignes, des armes, etc.

ANAGRAMMES.

Le premier poëte qui ait composé des anagrammes est Daurat ou Dorat, sous Charles IX.

L'inventeur de l'anagramme en France est Calvin. Il fit publier ses *Institutions* à Strasbourg, en 1539, sous le nom d'*Alcuinus*, anagramme de *Calvinus*. On trouve encore dans Rabelais plusieurs exemples d'anagrammes, entre autres le sien, *Alcofribas Nasier*, François Rabelais.

LES ACTES JUDICIAIRES.

La langue française fut substituée au latin et rendue obligatoire en 1490, pour les dépositions faites devant les tribunaux; en 1532, pour les actes des notaires; en 1539 (*Ordonnance de Villers-Cotterets*), pour toutes les sortes d'actes judiciaires. On fut pourtant obligé de renouveler ces ordonnances en 1563 et en 1629.

Ordonnance du mois d'août 1539, datée de Villers-Cotterets, enregistrée au Parlement de Paris le 6 septembre suivant. Régnant, François I[er]; Poyet, chancelier. Sur le fait de la justice.

« ART. 110. — Et afin qu'il n'y ait cause de douter sur l'intelligence des dits arrêts, nous voulons et ordonnons qu'ils soient faits et écrits si clairement qu'il n'y ait ni puisse avoir aucune ambiguité ou incertitude, ni lieu à demander interprétation. »

» ART. 111. — Et pour ce que telles choses sont souvent advenues sur l'intelligence des mutations contenues es-dits arrêts, nous voulons dorénavant que tous arrêts, ensemble toutes autres procédures, soit de nos cours souveraines, subalternes et inférieures, soit de registres, enquêtes, contrats, commissions, sentences, testaments et autres quelconques actes et exploits de justice ou qui en dépendent, soient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties *en langage maternel français* et non autrement. »

ÉTAT CIVIL.

Même *Ordonnance de Villers-Cotterets*, du mois d'août 1539.

« ART. 50. — Que les sépultures des personnes tenant bénéfices, sera fait registre en forme de preuve, par les chapitres, colléges, monastères et autres, qui fera foi, et pour la preuve du temps de la mort, duquel temps sera fait expresse mention es-dits registres, et pour servir au jugement des procès où il serait question de prouver le dit temps de la mort, au moins, quant à la récréance. »

« ART. 51 — Aussi sera fait registre, en forme de preuve, des baptêmes, qui contiendront le temps et l'heure de la nativité, et par l'extrait des dits registres, se pourra prouver le temps de majorité ou minorité et fera pleine foi à cette fin.

« ART. 52. — Relatif à la signature des registres par un notaire. (La cote et le paraphe actuels.)

Ordonnance de Blois, de may 1579. — Henri III. — Cheverny, garde des sceaux.

« ART. 122. — Pour éviter les preuves par témoins, que l'on est souvent contraint de faire en justice, touchant les naissances, mariages, morts et enterrements de personnes, enjoignons à nos greffiers en chef de poursuivre par chacun ou tous curés ou leurs vicaires du ressort de leurs siéges, d'apporter dedans deux mois, après la fin de chacune année, les registres des baptêmes, mariages et sépultures de leurs paroisses, faits en icelle année. »

LES ANAGRAMMES.

ANIMAUX

N[os] 1. — *Dans la mare.* — Salamandre.
2. — *De galon.* — Goeland.
3. — *Vole gants.* — Langouste.
4. — *Son cher roi* — Rhinocéros.
5. — *Tâte mon dos.* — Mastodonte.
6. — *Faute tue.* — Fauvette.
7. — *A sa fin.* — Faisan.
8. — *Avec Ruth.* — Autruche.
9. — *Bien cassé.* — Bécassine.
10. — *Calepin.* — Pélican.
11. — *Negre, ton béret.* — Bergeronnette.
12. — *Cadran.* — Canard.

FLEURS, ARBRES, FRUITS, PLANTES.

N[os] 1. — *Balle mire.* — Mirabelle.
2. — *A cru boire.* — Caroubier.
3. — *Bien grave.* — Aubergine.
4. — *Brave Roch.* — Bourrache.
5. — *Ronce, roses.* — Scorsonère.
6. — *Mère, fade aussi.* — Fèves de marais.
7. — *Moi, si sot.* — Myosotis.
8. — *Elu rira.* — Laurier.
9. — *Pâtre quête.* — Pâquerette.
10. — *Rime purée.* — Primevère

MALADIES

N[os] 1. — *Eh! moi plat.* — Ophtalmie.
2. — *A. j'en suis.* — Jaunisse.
3. — *Si pleurée.* — Pleurésie.
4. — *La roche.* — Choléra.
5. — *J'amene.* — Anémie.
6. — *E. Rhum.* — Rhume.

LES MOIS

N[os] 1. — *Rajeuni.* — Janvier.
2. — *Fer rivé.* — Février.
3. — *Rams.* — Mars.
4. — *Rival.* — Avril.
5. — *Ami.* — Mai.
6. — *Un Ji.* — Juin.
7. — *Le vit-il?* — Juillet.
8. — *Vota.* — Août.
9. — *Ebre, temps* — Septembre.
10. — *Ote broc.* — Octobre.
11. — *Ombre nue.* — Novembre.
12. — *B. C. R. Médée.* — Décembre.

COULEURS

N[os] 1. — *Rogue.* — Rouge.
2. — *Thé marana.* — Amaranthe.
3. — *T'y vole.* — Violet.
4. — *Vaine* — Jaune.
5. — *Tuer.* — Vert.
6. — *Or nage.* — Orange.

OPÉRAS

E. Dire le beau Brésil. — Le Barbier de Séville.

Roman. — Norma.

POEME

En idée. — Enéide.

DÉFAUT

Je la vois. — Jalousie.

PALAIS

Voleur. — Louvre.

MOTS RENVERSES

Mon nom. — Mon nom.

Ressasser. — Ressasser.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

ÊTRE A QUIA.

Quia, mot latin qui signifie *parce que*. Être à *quia*, être à bout de ressources et d'expédients; rester à *quia*, se trouver dans l'impossibilité de répondre, comme un orateur qui, voulant donner le pourquoi d'une chose, s'arrêterait à dire *quia... quia.*. (parce que... parce que...), faute de trouver une raison. Cette expression vient des disputes de l'école, où l'argumentation se faisait en latin.

Par hasard disputant, si quelqu'un lui réplique
Et qu'il soit à *quia* : Vous êtes hérétique,
Ou pour le moins fauteur, ou vous ne savez point
Ce qu'en mon manuscrit j'ai noté sur ce point.

REGNIER.

TOUTES LES HERBES DE LA SAINT-JEAN.

Employer tous les moyens possibles pour réussir.

Cette expression est fondée sur une croyance superstitieuse, qui attribuait des vertus merveilleuses à certaines plantes cueillies le jour de la Saint-Jean, dans l'intervalle qui s'écoule entre les premières lueurs de l'aurore et le lever du soleil. Non-seulement on regardait ces plantes comme un excellent spécifique, mais on se figurait qu'elles pouvaient préserver du tonnerre, des incendies et des maléfices. De là le dicton.

FRUITS SECS.

Ces mots, nés au sein de l'École polytechnique, ont eu pour berceau l'histoire suivante, qui a été racontée à M. Génin par un ancien élève de cette école :

« Il y avait alors à l'école (il s'agit d'une des premières promotions), un élève qui était venu d'une des provinces du Midi, où son père faisait en grand le commerce des fruits secs. Ce jeune homme, dont la vocation n'était pas du côté des mathématiques, travaillait peu ou ne travaillait pas du tout. Et quand ses camarades essayaient de le stimuler par la crainte de manquer ses examens et de perdre sa carrière, il répondait d'un ton insouciant et avec un accent provençal :

« Eh! qu'est-ce que cela me fait? Eh bien, je serai dans les fruits secs, comme mon père! »

Ce mot, obstinément répété, fit fortune. Le jeune homme fut effectivement dans les fruits secs, et depuis on a dit par allusion et par euphémisme :

« Un tel sera dans les *fruits secs;* il a été *fruits secs;* c'est un *fruits secs* de l'École polytechnique, et non *fruit sec* au singulier.

Cette expression, qui s'est d'abord appliquée exclusivement aux élèves de l'École polytechnique et de l'École normale qui avaient manqué leurs examens de sortie, s'est bientôt étendue aux élèves de toutes les écoles, et elle sert à qualifier aujourd'hui tous ceux qui échouent.

LOGER LE DIABLE DANS SA BOURSE.

On a prétendu que cette expression devait son origine à une anecdote qui est racontée dans l'épigramme suivante de notre vieux poëte Saint-Gelais :

Un charlatan disait en plein marché
Qu'il montrerait le diable à tout le monde;
Si n'y eust nul, tant fust-il empesché,
Qui ne courust pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse, assez large et profonde,
Il leur déploie et leur dit : « Gens de bien,
Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
Ouvrir sa bourse et ne rien voir dedans. »

Ce n'est point de là certainement que l'expression est venue. Elle a précédé l'anecdote qui lui doit une bonne partie de son sel, elle est née à une époque où toutes les monnaies étaient frappées à l'effigie de la croix, signe très-redouté du diable, comme chacun sait, ce qui donna lieu d'imaginer que le diable voulait se glisser dans une bourse; il fallait nécessairement qu'il n'y eût ni sou ni maille. Cette explication se justifie par un vieux proverbe fort original que voici : « *Le plus odieux de tous les diables est celui qui danse dans la poche, quand il n'y a pas la moindre piece marquée du signe de la croix pour l'en chasser.* »

Génin lui donne une autre origine et l'attribue à l'usage qui existait en Italie de peindre un diable au fond des plats, d'où est venu le proverbe italien : « *Nous avons trouvé le diable dans le plat, et le plat était vide.* »

Le proverbe français se trouve expliqué par cet autre : « *N'avoir ni croix ni pile,* » qui signifie n'avoir ni or ni argent. Il y avait autrefois une différence entre les louis d'or et les louis d'argent. Dans les louis d'or, la pile était l'effigie du prince, et la croix se trouvait au revers; dans les louis d'argent, on appelait l'effigie du prince la croix, et ses armoiries au revers la pile.

Un des personnages du *Pédant joué*, de Bergerac, dit : « *Les Turcs n'ont garde de toucher l'argent des chrétiens, à cause qu'il y a une croix.* »

Ainsi s'expliquent les deux vers de La Fontaine :

Logeant le diable dans sa bourse,
C'est-à-dire n'y logeant rien.

TOMBER DES NUES.

Tomber des nues se dit de quelqu'un qui, à la nouvelle ou à la vue d'un événement imprévu, reste tout interdit, et, par une extension de sens très-naturelle, de quelqu'un qui semble étranger à tous les usages du monde. Cette expression est venue de ce que, à Rome, un homme qu'on croyait mort et qu'on voyait reparaître devait, d'après la loi, faire sa rentree dans sa maison en passant par le toit, comme s'il descendait du ciel, ou tombait des nues.

Cette expression peut également s'appliquer au rêveur subitement ramené à la réalité, et qui, des nuages, retombe sur la terre comme un aérolithe.

METTRE SON VETO.

Veto, c'est-à-dire en latin j'empêche, je m'oppose; formule par laquelle les tribuns du peuple, à Rome, s'opposaient à un décret du sénat.

Dans les temps modernes, on a ainsi appelé le refus fait par le roi ou le chef de l'État, de sanctionner une loi adoptée par le parlement.

La Constitution de 1791 accordait au roi un *veto* suspensif.

En Pologne, depuis 1652, tout nonce assistant à une diète pouvait, par son *veto*, rendre nulle l'élection du roi. Cette institution ne fut abolie qu'en 1791.

CE N'EST PAS LE PÉROU.

C'est-à-dire que cela ne vaut pas grand' chose.

L'abondance et la richesse des mines du Pérou ont donné lieu à ce proverbe.

On dit que le mot *Peru* ou *Béru*, dont on a fait *Pérou*, est le premier mot que les Européens entendirent prononcer par un naturel, en abordant cette côte.

LE QUART D'HEURE DE RABELAIS.

On appelle ainsi un mauvais moment à passer, une circonstance semblable à celle où se trouva Rabelais n'ayant pas de quoi payer sa dépense.

Voici à quel incident se rattache l'origine de cette expression :

L'auteur de *Pentagruel* ayant été obligé de quitter Rome subitement, arriva à Lyon manquant totalement d'argent.

Pour parer d'abord à cette situation pressante, il s'avisa d'un stratagème qui devait lui réussir. Il entra dans une auberge de superbe apparence et demanda un gîte et un bon souper, déclarant que malgré sa mine de pauvre voyageur, il était en état de bien payer. Après avoir fait un excellent repas, il remplit de cendre plusieurs petits sacs, et demanda un garçon qui sût écrire Il fit faire par cet enfant quelques petits billets sur l'un desquels il fit mettre : *Poison pour le roi. Poison pour la reine. Poison pour le dauphin.* Il appliqua ensuite ces billets sur chacun des petits sacs et dit à l'enfant : « Gardez-vous bien de parler de cela à qui que ce soit; il y va de votre vie et de la mienne. » Le jeune garçon, comme Rabelais l'avait prévu, s'en alla tout raconter à sa mère qui, au comble de la surprise et de la frayeur, courut chez le magistrat faire sa déposition. Rabelais, saisi avec les petits sacs, demande à être conduit à la cour, où il a, dit-il, d'étranges révélations à faire. On le fait monter sur un excellent cheval, on lui fait faire bonne chère dans les auberges, et enfin il arrive à la cour, où il raconte à François I[er] toute son histoire. Le roi, après avoir ri aux larmes de cette aventure, ordonna sur le champ que Rabelais fût mis en liberté.

POINT D'ARGENT POINT DE SUISSE.

Les Suisses, qui servaient autrefois comme mercenaires dans les armées françaises, voulaient être exactement payés, et ils réclamaient hautement leur solde pour peu qu'elle se fît attendre. Leur réclamation était exprimée presque toujours d'une manière aussi brève que significative; elle se réduisait à ces mots : *argent ou congé*. C'est ainsi qu'Albert de la Pierre parla à Lautrec, au nom des Suisses qui faisaient partie des troupes sous les ordres de ce général dans l'expédition du Milanais, en 1522; de là le dicton formulé par les soldats français.

Autrefois, à la porte des maisons se tenaient des laquais portant une masse d'armes, et chargés d'introduire les visiteurs. Ils remplaçaient nos concierges, et barraient impitoyablement le passage à ceux qui négligeaient de leur donner la bonne main :

Point d'argent, point de Suisse, et la porte était close
RACINE. — *Les Plaideurs.*

Un jour qu'on jouait la tragédie de *Guillaume Tell* devant les banquettes, un artiste, voyant la solitude de la salle, dit à ses camarades : « Il y a ici beaucoup de Suisses et point d'argent. »

A PROPOS DE BOTTES.

Un seigneur de la cour de François I[er] venait de perdre un procès. Le roi lui demanda quel était le prononcé du jugement

« Sire, répondit-il, le jugement porte que je dois être *debotté*.

— Débotté, dites-vous ?

— Oui, sire, j'ai bien compris ces mots *Dicta curia debotavit et debotat dictum autorem*, etc.

— Ah ! je vous entends, reprit le monarque en riant; vous me signalez un abus toujours subsistant, malgré mes ordonnances; l'avis n'est pas à dédaigner. »

Colin, lecteur royal, était présent à ce dialogue. Il s'éleva contre l'usage barbare de rendre la justice en latin, et depuis, toutes les fois que l'occasion s'en offrit, il soutint la même thèse en répétant le *debotavit et debotat* à l'appui de ses arguments. La plaisanterie eut un bon effet. Elle porta François I[er] à donner l'ordonnance de Villers-Cotterets, qui prescrivit que dorénavant tous les arrêts judiciaires seraient prononcés, enregistrés et délivrés aux parties *en langage maternel français et non autrement*. Cette célèbre ordonnance, à l'exécution de laquelle on tint la main, excita le mécontentement des gens de pratique dont elle bouleversait le protocole. Ils crurent en faire une grande critique en disant qu'elle était venue *a propos de bottes*, et c'est alors que fut mise en vogue cette expression, pour signifier une chose faite ou dite hors de propos, sans motif raisonnable. Je dis seulement *fut mise en vogue*, car elle existait déjà. « Je me souviens, dit Quitard, de l'avoir trouvée dans un livre antérieur à François I[er], avec une annotation marginale qui en a rapporté l'origine à une autre époque et à une autre cause.

» L'époque est celle de l'occupation de la France par les Anglais, et la cause est le caprice des officiers de leur armée, dans la manière d'imposer certaines villes et certains villages que leur roi leur avait assignés comme fiefs. Non contents d'en percevoir les revenus ordinaires, ils se faisaient payer de fortes sommes pour *leurs souliers et pour leurs bottes*, ce qui introduisit l'expression proverbiale par allusion à une telle bizarrerie. »

PETIT BONHOMME VIT ENCORE.

Il existait autrefois une superstition qui avait lieu à la naissance des enfants, et qui consistait à allumer plusieurs lampes auxquelles on imposait des noms divers d'anges ou de saints, afin de transporter ensuite au nouveau-né, comme gage de longue vie, le nom de celle qui avait été le plus longtemps à s'éteindre.

Cette superstition, dont saint Chrysostome avait déjà signalé la présence au IV[e] siècle, durait encore au XIV[e], où elle était pratiquée aussi pour guérir les malades à l'agonie, ainsi que nous l'apprend saint Bernard de Sienne.

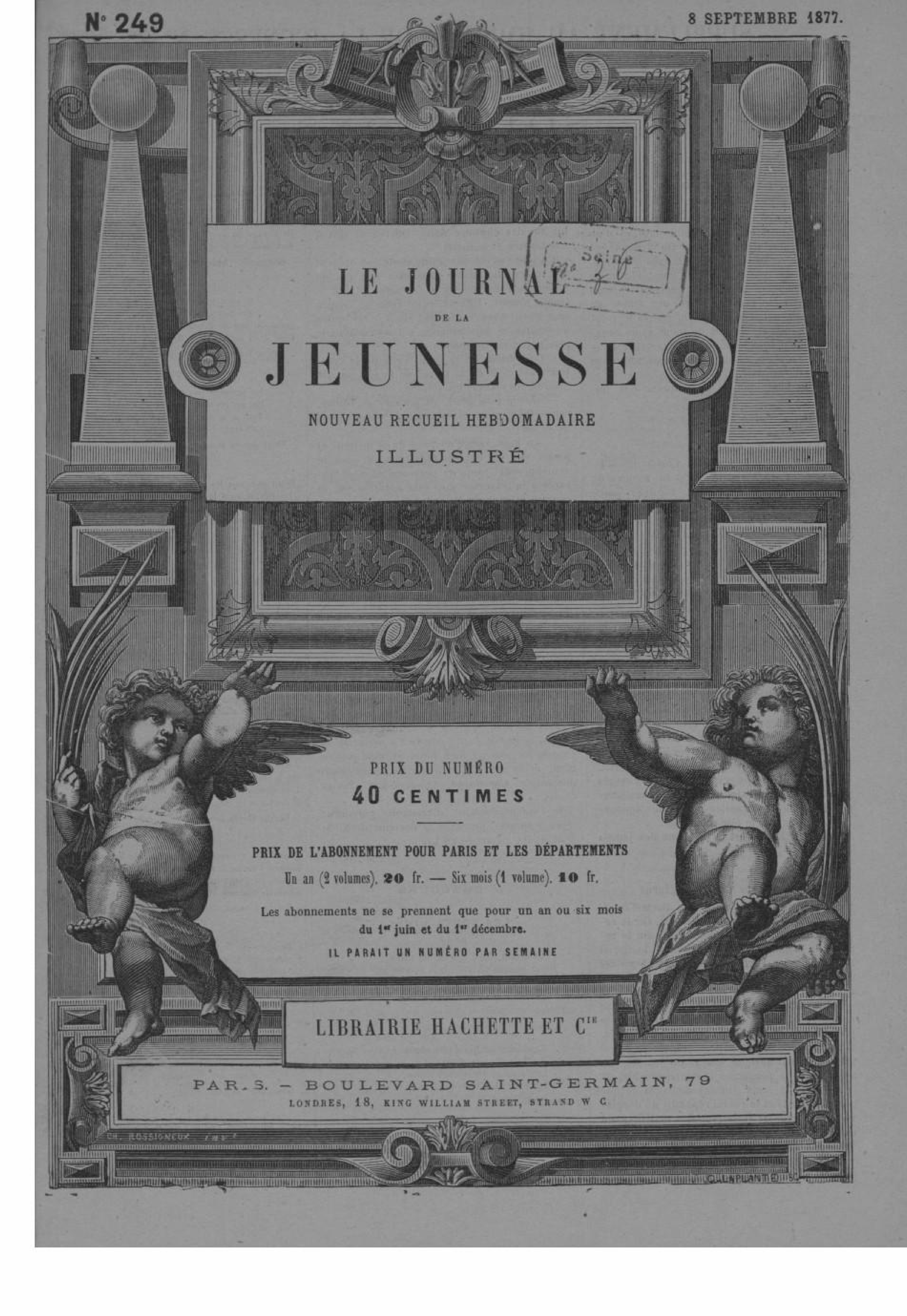
Après s'être maintenue pendant mille ans, elle ne pouvait pas disparaître sans laisser quelque trace. Il nous en est resté l'expression métaphorique : *Petit bonhomme vit encore*, devenue la formule d'un jeu qui consiste à allumer l'extrémité d'un petit morceau de bois ou d'un papier roulé. On en souffle la flamme de manière à ce qu'il ne reste qu'une lueur un peu vive, puis on se la passe de main en main en disant : « Petit bonhomme vit encore parce qu'il n'est pas mort, » jusqu'à ce que la dernière lueur s'éteigne, et celui qui le tient en sa main à ce moment fatal donne un gage.

En Angleterre, ce jeu se nomme *Robin alive*. On le croit dérivé de l'usage antique observé, à la fête des lampadédromies, par les jeunes Athéniens, qui couraient la lice en se donnant de main en main un flambeau, emblème de la propagation de la vie.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 249 8 SEPTEMBRE 1877.



SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES PRÉNOMS

VÉRONIQUE.

Véronique, d'après une étymologie ancienne, vient d'un mot latin qui signifie *vrai*, et d'un mot grec qui signifie *image*. On a donné ce nom à la représentation de la face de N. S. sur un linge que l'on garde à Saint-Pierre de Rome. Quelques-uns croient que c'est le linge avec lequel, selon la tradition, une femme de Jérusalem, nommée Bérénice, essuya le front de Jésus quand, couvert de sueur et de sang, succombant sous le poids de la croix, il montait au Calvaire, et sur lequel resta imprimée l'image du sauveur.

Sainte Véronique est la patronne des lingères.

BAPTISTE.

Saint Jean, précurseur du Christ, fils d'Élisabeth et de Zacharie, reçut le surnom de *Baptiste*, c'est-à-dire qui baptise, parce qu'étant sorti de sa solitude, et ayant prêché sur les bords du Jourdain la venue du Messie, un grand nombre de Juifs, touchés par ses paroles, lui demandèrent le baptême. Le Christ lui-même voulut recevoir le baptême de sa main.

Le lieu dans lequel on conserve l'eau sainte s'appelle *baptistere*.

CATHERINE.

Le nom de *Catherine* vient du syriaque *Céthar*, couronne, et fut donné à une sainte fille, nommée Dorothée, qui vivait au commencement du IVe siècle, parce qu'elle remporta, dit Saint-Jérôme, la triple couronne du martyre, de la sagesse et de la doctrine. De race royale, une des jeunes filles les plus belles et les plus savantes d'Alexandrie, elle convertit, dit-on, les philosophes qui avaient été chargés par l'empereur Maximin de la faire renoncer à sa foi. Elle fut décapitée pour avoir annoncé l'évangile dans une fête solennelle.

Sainte Catherine est la patronne des jeunes filles.

LA LÉGENDE DE SAINT CHRISTOPHE.

Saint Christophe, c'est-à-dire Porte-Christ, était natif de Syrie ou de Palestine. On le regarde comme l'Hercule Chrétien, et on le représente comme un géant portant le Christ sur ses épaules. Parmi les nombreuses légendes de ce saint, nous citerons la suivante qui se rattache à l'origine de son nom.

Saint Christophe, avant d'être chrétien, se nommait *Offerus*; c'était un géant. Il forma le projet de servir le plus puissant roi du monde. Il se rendit donc à la cour d'un monarque qu'il servit pendant quelque temps. Un jour ce roi, ayant entendu prononcer le nom du diable, fit le signe de la croix. Offerus demanda ce que cela signifiait, et le roi lui répondit qu'il agissait ainsi pour se préserver des maléfices du diable.

« Vous craignez donc le diable? répliqua le géant; alors c'est qu'il est plus puissant que vous, et je veux le servir. »

Il partit donc à la recherche du diable. Il ne tarda pas à le rencontrer, tout vêtu de noir, et entouré de ses compagnons montés comme lui sur des chevaux noirs. Offerus se mit à son service et le suivit.

Un jour, au détour d'une route, on aperçut une croix. Le diable manifesta une grande frayeur, et, sur un signe de Satan, toute la troupe s'enfuit. Offerus, resté seul, se dirigea tout pensif vers un torrent. Là, il rencontra un ermite, et lui demanda s'il connaissait le plus grand roi du monde.

« C'est Dieu, lui répondit l'ermite, le créateur du ciel et de la terre; on le sert par les prières, les jeûnes, les veilles.

— Je ne puis prier, ni jeûner, ni veiller, reprit Offerus; enseignez-moi un autre moyen de le servir.

— Eh bien, restez au bord de ce torrent, et passez sur vos épaules tous ceux qui vous le demanderont; jusqu'ici personne ne s'est hasardé à le traverser sans être entraîné par le courant et sans s'y être noyé. »

Offerus accepta la tâche; il se construisit une petite cabane et passa tous les voyageurs sur ses vigoureuses épaules.

Un soir qu'il s'était couché plus fatigué que de coutume, il entendit la voix d'un enfant qui l'appelait et le priait de le porter sur l'autre rive. Offerus le prit et entra dans le lit du torrent; mais à mesure qu'il avançait, il marchait avec plus de peine; il lui semblait que le poids de l'enfant augmentait d'une manière considérable.

« Pourquoi te fais-tu si lourd? lui demanda-t-il; il me semble que je porte le monde.

— Non-seulement tu portes le monde, répondit l'enfant, mais celui qui a créé le monde; je suis le Dieu que tu sers depuis peu de temps, le Christ dont l'ermite t'a parlé. Je te baptise au nom de mon père, en mon propre nom, et au nom du Saint-Esprit; appelle-toi désormais *Christophe*, c'est-à-dire Porte-Christ. »

Et l'enfant disparut. Christophe parcourut alors le monde, prêchant la doctrine de N. S. J.-C. Il fut martyrisé en Lycie.

5e CONCOURS

LES BOUTS-RIMÉS

N° 49.

Petit enfant, frêle comme un roseau,
Blanc comme un lys, doux comme une colombe,
Tu souris à chacun du fond de ton berceau,
Tu sourirais même à la tombe.

Thérèse et Jeanne.

N° 50.

Semblable au nid d'une colombe,
Avec un flexible roseau
Le Canadien tresse une tombe,
L'Européen fait un berceau.

Jane Moller (Paris).

N° 51.

Qui dira le destin de l'enfant au berceau?
Devra-t-il précéder son aïeul dans la tombe?
Sera-t-il l'aigle altier ou la douce colombe?
Le chêne plein d'orgueil ou bien l'humble roseau?

N° 52.

Le vent âpre du Nord courbe comme un roseau
Le tronc où reposait le nid de la colombe,
Et l'orage du soir n'a laissé qu'une tombe
Aux lieux où le matin s'agitait un berceau.

Marguerite Aubrion (au Gault).

N° 53.

O cher petit berceau,
Triste comme une tombe,
Qu'as-tu fait de l'enfant, doux et frêle roseau?
Pour quel monde as-tu fui, pure et blanche colombe?

Aricie Rémusat (Marseille).

N° 54.

Le premier pas hors du berceau
Est un premier pas vers la tombe;
Tout a sa fin, chêne ou roseau,
Et l'aigle ainsi que la colombe.

Deux sœurs beauceronnes.

N° 55.

Battu par tous les vents, comme un frêle roseau,
Qui fléchit sous le poids léger de la colombe,
L'homme à peine est sorti des langes du berceau
Que son pied chancelant glisse au bord de la tombe
???

N° 56.

MOISE

Balancé sur le Nil il dort dans un berceau
Qui doit être sa tombe;
On croirait voir le nid d'une blanche colombe
Qui dort sous un roseau.

Marguerite Sommervogel (Dôle).

N° 57.

Hélas! le matin du berceau
Est bien près du soir de la tombe;
Tout doit mourir, chêne ou roseau,
Aigle altier ou blanche colombe.

La petite hirondelle du Lys

N° 58.

Alors que le fléau jette l'homme à la tombe,
On le voit épargner l'enfant dans son berceau;
L'ouragan est vaincu par la frêle colombe,
Il renverse le chêne et ménage un roseau.

Berthe Gérin (Paris)

N° 59.

Quand elle a conservé la candeur du berceau,
Jusqu'à l'heure dernière où s'entr'ouvre la tombe,
L'âme, du corps brisé comme un frêle roseau,
S'enfuit, blanche et légère, ainsi qu'une colombe.

Lolita Lionnet (Paris).

N° 60.

L'aiguillon de la mort frappe même au berceau
L'enfant qui vient de naître et le jette à la tombe,
La tempête en passant peut briser le roseau,
Mais Dieu reçoit au ciel l'innocente colombe.

Camille Hischmann (Paris).

N° 61.

Le matin, doucement, sur le bord d'un berceau,
Roucoule une colombe,
Et le vent en passant fait gémir le roseau,
Le soir sur une tombe.

Gabnimar (Reims).

N° 62.

Plus faible, hélas! que la colombe,
Plus fragile que le roseau,
A peine sorti du berceau,
L'homme chemine vers la tombe.

Hélène Auvard (château du Puy-la-Vaysse).

N° 63.

J'aime le lys si pur et l'ange du berceau,
J'aime l'azur du ciel et l'étoile qui tombe,
Et la brise embaumée agitant le roseau,
Et la croix du sentier et ma blanche colombe.

Jeannot.

N° 64.

L'apparence nous trompe : au fond, dans le berceau,
Il n'est rien que la mort, tandis que dans la tombe
La vie éclate. Ici dort l'enfant, ce roseau,
Là, monte libre au ciel l'âme, cette colombe.

L. M. W.

N° 65.

Lorsque tu vis flotter Moïse en son berceau,
Fille du Pharaon, tu le pris à la tombe;
C'est que Dieu mit le chêne à l'ombre du roseau,
Et pour couver l'aiglon choisit une colombe.

« L'union fait la force. »

N° 66.

De la prison du corps symbolique colombe,
L'âme veut s'envoler et ce frêle roseau,
L'homme, n'a que le temps, aux abords de la tombe,
De retourner la tête en pleurant son berceau.

Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny, Saône-et-Loire).

N° 67.

Le vent fait courber le roseau,
Le vent fait voler la colombe,
Il murmure près du berceau,
Et soupire près d'une tombe.

C. Bertrand.

N° 68.

PASTORALE.

A l'ombrage de ce berceau,
Amis, le soir, quand le jour tombe,
J'accorde ma flûte en roseau,
Pour l'unir à ta voix, ô ma douce colombe.

N° 69.

PRIÈRE.

Depuis les langes du berceau,
Jusqu'au froid linceul de la tombe,
L'homme s'agite en vain comme un frêle roseau,
Esprit saint, étendez vos ailes de colombe.

Sapho les bas bleus.

N° 70.

DESTIN DE L'HOMME.

A peine sorti du berceau,
Il s'achemine vers la tombe,
Et si la mort éteint son corps, faible roseau,
Son âme monte aux cieux, semblable à la colombe.

Trois actionnaires (Haïti).

N° 71.

Puisque c'est vous, mon Dieu, qui faites sur la tombe
Croître la fleur et qui veillez sur le roseau,
Seigneur, qui protegez le nid de la colombe,
Daignez veiller aussi sur le petit berceau.

Panurge.

N° 72.

Dieu, prot e l'humble roseau,
Sa main s'étend sur la colombe;
Il faut prier sur une tombe,
Il faut veiller près d'un berceau.

Jeanne Poupinel (Coye, Oise).

NOTE. — Il n'y a pas de vers de neuf pieds.

N° 73.

Heureux l'enfant qui sait, au sortir du berceau,
Jusqu'au moment fatal qui le rend à la tombe,
Sous la main du Seigneur plier comme un roseau,
Et garder sa blancheur ainsi qu'une colombe.

Marie et Marguerite Labuzan.

N° 74.

Qu'il est doux d'écouter, assis sous un berceau,
Le chant du rossignol, la voix de la colombe,
Le ruisseau qui murmure et la goutte qui tombe,
Et le vent qui, le soir, fait gémir le roseau.

N° 75.

O contraste frappant! comme un frêle roseau,
Le vieillard tout courbé s'incline vers la tombe,
Tandis qu'un nouveau-né, blanche et frêle colombe,
Sourit dans son berceau.

Aline Lacombe (Biarritz).

N° 76.

L'épervier poursuit la colombe,
L'orage courbe le roseau,
L'hôte sinistre de la tombe
Guette l'enfant dans son berceau.

N° 77.

Dieu met l'amour fidèle au nid de la colombe,
Contre le vent d'orage il soutient le roseau,
Son ange tutélaire abrite le berceau,
Et l'espoir de son ciel illumine la tombe

N° 78.

Pur comme la blanche colombe,
L'enfant sourit, frêle roseau,
Il ne sait pas que le berceau
Est un premier pas vers la tombe.

Les lecteurs du Château-Gaillard.

N° 79.

En ce monde la mort règne et, dès le berceau,
Tout ce qui vit marche à la tombe;
Rien n'échappe à sa faux, ni le frêle roseau,
Ni le vautour, ni la colombe.

Edmond et Louis Caubet (Brest).

N° 80.

La mort vient de briser comme un frêle roseau
L'enfant que des demain réclamera la tombe,
Et les deux bras en croix, plus pur que la colombe,
Il dort du grand sommeil dans son petit berceau.

Jeanne et Marie Lanquetot (Boissy-Saint-Léger).

N° 81.

L'aigle fait peur à la colombe,
Le vent fait gémir le roseau;
Mais à l'enfant dans son berceau
Rien ne vient annoncer la tombe.

Jeanne et Marthe Pohls.

N° 82.

Plus fragile que le roseau,
Plus innocent que la colombe,
Le nouveau-né, dans son berceau,
Déjà chemine vers la tombe.

Marie Gradisteano (Bukarest, Roumanie).

N° 83.

Que l'ange qui soutient le plus humble roseau,
Qui garde du vautour le nid de la colombe,
Nous prenne par la main au sortir du berceau,
Et nous conduise en paix jusqu'au bord de la tombe

Paul et Jean Willotte (Lorient).

N° 84.

Ma pauvre enfant, faible roseau,
Fragile fleur, tendre colombe,
Dormant hier dans ton berceau,
Tu dors aujourd'hui dans la tombe.

Georges et Marguerite Kremp (Douai).

N° 85.

Toute espérance, enfant, est un roseau;
Dieu dans ses mains tient nos jours, ma colombe;
Car dans tout berceau
Il germe une tombe.

« Je me nomme légion. »

N° 86.

A l'arche de retour la fidèle colombe
Rapporte dans son bec un fragment de roseau;
Le monde rajeuni s'éveille en son berceau,
Le vieux monde s'endort dans son humide tombe.

Marianne de Ganay.

N° 87.

Par la mort abattu comme un frêle roseau,
Tu me riais à peine et déjà dans le tombe...
Ange, tu vas au ciel retrouver ton berceau,
Comme à son nid revole une jeune colombe.

Mac-Madel (La Rochelle)

N° 88.

Heureux enfant, dans ton berceau,
Tu dors sans songer à la tombe;
Tu ne vois pas, frêle roseau,
Le vautour guettant la colombe.

N° 89.

Qu'il est doux d'aspirer le frais sous un berceau,
Lorsqu'après un long jour d'été le soleil tombe;
De voir se balancer le fragile roseau,
D'entendre roucouler la plaintive colombe.

L'amie de Mira.

N° 90.

Dieu puissant, qui souris à la blanche colombe,
Toi qui courbes le chêne et soutiens le roseau,
Sois propice au vieillard sur le bord de la tombe,
Et protége l'enfant au sortir du berceau.

Marthe l'Eveillé (Olivet).

N° 91.

Sous ce tertre ombrage par un frêle roseau,
Repose, cher enfant, douce et pure colombe;
J'avais avec amour préparé ton berceau,
Pour tout bien désormais je n'ai plus qu'une tombe

Marthe et Thérèse.

N° 92.

Ici dort l'enfant dont la tombe
S'ouvrit si près de son berceau;
Il était frêle, ce roseau,
Elle était douce, ma colombe.

Marguerite et Cécile S.

N° 93.

Enfant, tu me souris dans ton frêle berceau,
Hélas! que de douleurs pour toi jusqu'à la tombe;
Ici-bas, c'est l'orage emportant le roseau,
C'est l'épervier cruel déchirant la colombe.

Mon curé et moi.

N° 94.

Le sceptre du Sauveur fut un jour un roseau,
Et l'arche sur les flots vit planer la colombe;
Un beau lys, blanc et pur, ombrageait un berceau,
Sera-t-il à jamais brisé sur une tombe?

Jeanne Vallotte.

N° 95.

Quoi de plus frêle qu'un roseau?
Quoi de plus pur que la colombe?
C'est un enfant dans son berceau,
C'est l'enfant qui dort dans la tombe.

Farfadet.

N° 96

Une mère à genoux près d'un petit berceau,
Priait pour son enfant, doux et frêle roseau;
Mais Dieu voulait un ange, et la blanche colombe
Pour remonter au ciel descendit dans la tombe.

Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré).

N° 97.

J'avais un bel enfant, pure et blanche colombe,
Je suis seul à présent près de son froid berceau;
L'aquilon a brisé le fragile roseau,
L'ange s'est envolé, je n'ai plus qu'une tombe.

Fleurs de câprier.

N° 98.

L'antithèse rapproche un berceau d'une tombe,
La rime et la raison donnent roseau, berceau;
Bon gré, mal gré, monsieur, il faut bien que colombe,
Tant bien que mal s'encadre avec tombe et roseau.

R. et C.

ANAGRAMMES

N° 36.

NOMS ET PRENOMS.

N° 1. — *La ronde.* — Léonard.
N° 2. — *Ane brait.* — Jean Bart.
N° 3. — *L'archer met l'as.* — Charles Martel.
N° 4. — *Le haricot.* — Clothaire.
N° 5. — *Gobe tard.* — Dagobert.
N° 6. — *Lardon.* — Roland.
N° 7. — *Thé et rien.* — Henriette.
N° 8. — *Ni Flora.* — Florian.
N° 9. — *Riche dame.* — Archimède.
N° 10. — *Nia ciel.* — Eliacin.
N° 11. — *Cela est.* — Alceste.
N° 12. — *Mot épelé.* — Ptolémée.
N° 13. — *Qui domine.* — Dominique.
N° 14. — *Guidée.* — Edwige.
N° 15. — *J'en dois.* — Sidonie.
N° 16. — *J. est un I.* — Justine.
N° 17. — *L'âne hait.* — Nathalie.
N° 18. — *Naitra.* — Trajan.
N° 19. — *Ecrit mode.* — Démocrite.
N° 20. — *Tel cahier.* — Héraclite.
N° 21. — *L'heure ici.* — Richelieu.

N° 37.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — *Ange reluit.* — Argenteuil.
N° 2. — *On perd l'Ain.* — Andrinople.
N° 3. — *Jure.* — Vire.
N° 4. — *Reunie.* — Nièvre.

N° 5. — *Oh! Léar.* — Lahore.
N° 6. — *Arion.* — Royan.
N° 7. — *L'âne.* — Léna.
N° 8. — *Anne la rude.* — Landerneau.
N° 9. — *La brigue.* — Bulgarie.
N° 10. — *Vil luxe.* — Luxeuil.
N° 11. — *N'envie.* — Vienne.
N° 12. — *N'ira-t-on?* — Trianon.
N° 13. — *Ça, des palais?* — Pas-de-Calais.
N° 14. — *Biere va.* — Bavière.
N° 15. — *Voir lune.* — Livourne.
N° 16. — *Hé! pst!* — Pesth.
N° 17. — *Il aima S.* — Ismaïla.
N° 18. — *Boa.* — Abo.
N° 19. — *Nil, rade.* — Irlande.
N° 20. — *Parasol y va.* — Valparaiso.
N° 21. — *Gene mon rot.* — Montenegro.
N° 22. — *The, anse.* — Athènes.
N° 23. — *Ether n'a.* — Téhéran.
N° 24. — *O oui, ni gond, ni or.* — Nijni-Novogorod.
N° 25. — *Ni été, ni santé.* — Saint-Étienne.
N° 26. — *A l'heure.* — Le Havre.
N° 27. — *S. guerre s'anime.* — Sarreguemines.
N° 28. — *Age sûr.* — Raguse.
N° 29. — *Mort n'a miel.* — Montelimar.
N° 30. — *Hip! Hip! l'Adele.* — Philadelphie.
N° 31. — *Chat jure.* — Autriche.
N° 32. — *Io, bête.* — Béotie.
N° 33. — *Versés.* — Sèvres.
N° 34. — *Exilé d'Aran.* — Alexandrie.
N° 35. — *Le bon bai.* — Babylone.
N° 36. — *Ce frélon.* — Florence.
N° 37. — *En roua.* — Novare.
N° 38. — *Nul te fâche.* — Neufchatel.
N° 39. — *C'est canon.* — Constance.
N° 40. — *Epouser.* — Pérouse.
N° 41. — *On la bat.* — Balaton.
N° 42. — *Larme.* — Mélar.
N° 43. — *Grade.* — Garde.
N° 44. — *Dine seule.* — Neusiedel.
N° 45. — *Age pur.* — Prague.
N° 46. — *Pie, trois.* — Poitiers.
N° 47. — *J. Verne.* — Nièvre.
N° 48. — *Sûreté.* — Trèves.
N° 49. — *Vérités.* — Trévise.
N° 50. — *On rit, parle.* — Pontarlier.
N° 51. — *On masque.* — Manosque.
N° 52. — *Boit la mer.* — Baltimore.
N° 53. — *La loi d'une reine.* — Ile de la Réunion.
N° 54. — *Madone.* — Modane.
N° 55. — *Murillo, béta.* — Rambouillet.
N° 56. — *Niort, Naples, Ereysée.* — Pyrénées-Orientales.
N° 57. — *Guépier XV.* — Périgueux.
N° 58. — *Tuile, il l'a niée.* — Ille-et-Vilaine.
N° 59. — *Rome y parle.* — Mer polaire.
N° 60. — *Mai, myrtes pâles.* — Alpes-Maritimes.
N° 61. — *De Corot.* — Côte d'Or.
N° 62. — *Sans Eve.* — Avesnes.
N° 63. — *Donc Gaule.* — Languedoc.
N° 64. — *A-t-on juré?* — Touraine.
N° 65. — *Soudure.* — Douvres.
N° 66. — *On a Bible.* — Babylone.
N° 67. — *Val clair.* — Aurillac.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

CROQUER LE MARMOT.

L'origine de cette expression est fort controversée.

Les uns la font venir d'une fable d'Ésope, imitée par La Fontaine, dans laquelle une fermière, pour faire cesser les pleurs de son petit garçon, le menace de le donner au loup qui, ayant entendu cela en passant, vient se planter sur la porte de la maison, dans l'espoir de *croquer le marmot*, et, après une vaine attente, finit par être assommé.

Les autres la rapportent à l'habitude qu'ont les compagnons peintres de *croquer un marmot* (de tracer le croquis d'un marmot) sur un mur pour se désennuyer lorsqu'ils sont obligés d'attendre.

Il est plutôt à supposer qu'elle fait allusion à l'usage féodal, d'après lequel le vassal qui allait rendre hommage à son seigneur devait, en l'absence de celui-ci, réciter à sa porte, comme il l'eût fait en sa présence, les formules de l'hommage, et baiser à plusieurs reprises le verrou, la serrure, ou le heurtoir appelé *marmot*, à cause de la figure grotesque qui y était ordinairement représentée. En marmottant ces formules, il semblait murmurer de dépit entre ses dents, et en baisant ce marmot, il avait l'air de vouloir le *croquer*, le dévorer. Ainsi, il fut très-naturel de dire figurément *croquer le marmot*, pour exprimer la contrariété ou l'impatience qu'une longue attente doit faire éprouver. Cette explication est confirmée d'ailleurs par l'expression italienne *mangiare i catucacci, manger les cadenas ou les verrous*, qui s'emploie dans le même sens que la nôtre.

ROGER BONTEMPS.

Cette dénomination proverbiale, qu'on applique à un homme qui n'engendre point la mélancolie et ne songe qu'à mener joyeuse vie, est, selon Le Duchat, une altération de *réjoui, bontemps*, deux épithètes qu'on donne à un bon compagnon, et suivant Pasquier, de *rouge bontemps*, « parce que, dit-il, *la couleur rouge au visage d'une personne promet je ne sais quoi de gai et non soucié.*

Fleury de Bellingen pense qu'elle est venue d'un seigneur nommé *Roger*, de la famille de *Bontemps*, dans le Vivarais, homme sans souci et grand amateur de la bonne chère. L'opinion la plus accréditée et la plus probable est celle de l'abbé Lebœuf, qui en rapporte l'origine à *Roger* de Collerye. Ce poete avait pris le titre de *Bontemps*, justifié par la gaieté de son caractère et de ses productions. La première de ses pièces est un dialogue intitulé : *Satyre pour l'entrée de la royne à Auxerre.* Les vignerons de cette ville y discourent sur les usuriers. Bontemps, qui est un des principaux acteurs, inspire la joie et la communique à tous les autres.

On a prétendu que la dénomination *Roger Bontemps* concernait Pierre *Roger*, troubadour du XIIe siècle, chanoine d'Arles et de Nîmes, qui abandonna ses bénéfices pour aller, de cour en cour, jouer des comédies dont il était l'auteur; mais on n'a appuyé cette assertion d'aucune preuve.

ROMPRE LA PAILLE.

Cette image de la rupture d'un engagement ou d'un lien a pour origine l'habitude, établie chez les Gaulois et chez les Romains, de donner un fétu de paille en prenant possession d'une terre ou d'une maison, et de rompre au contraire quelques brins de paille en se dessaisissant de sa propriété.

Chez les Romains, l'homme qui abandonnait son bien à des créanciers était obligé de rompre une paille sur le seuil de sa maison.

D'après la loi salique, la paille était un signe d'investiture.

D'après un ancien usage féodal, lorsqu'un vassal voulait se soustraire ouvertement à l'obéissance envers son suzerain, il rompait une paille en sa présense, et par là se croyait délié de son hommage et de son serment de fidélité.

Quand les seigneurs français, convoqués au Champ de Mai, voulurent reprocher à Charles le Simple les concessions faites aux Normands, ils eurent recours à ce signe extérieur pour manifester leurs sentiments; ils s'avancèrent au pied du trône, brisèrent chacun une paille et en jetèrent les morceaux à leurs pieds, ce qui voulait dire : « Vous n'êtes plus notre roi, il n'y a plus rien de commun entre nous. »

De *stipula*, paille, est venue l'expression *stipuler*, convenir. Quand la paille était le signe de la transmission de la propriété, on conservait avec soin le fétu de paille comme gage du contrat, et souvent même il restait attaché à la charte. C'était une vieille coutume en France de rompre une paille et de la jeter, pour marquer qu'on renonçait à l'alliance ou au service de celui dont on voulait se séparer. Par extension, *rompre la paille* a signifié rompre tout commerce, toute liaison, toute amitié. Au XIIe siècle, on envoyait une paille brisée pour annoncer une rupture, et cet usage se retrouve dans les auteurs du XVIIe siècle :

> Il faut rompre la paille, une paille rompue
> Rend entre gens d'honneur une affaire conclue.

MALLE-POSTE.

Le mot *malle*, usité pour désigner spécialement la voiture qui faisait le service de la poste aux lettres, était assez singulier. Il semble d'autant plus étrange, que dans la plupart des cas on l'employait seul : « la *malle* est arrivée, le courrier de la *malle.* » Pour se rendre compte de ces expressions, il faut se rappeler qu'autrefois, avant Louis XIV, et même du temps de ce roi, il n'existait guère, en France, de routes praticables pour les chevaux de poste, qu'aux environs de Paris; ailleurs, les chemins étaient à peine tracés, et le transport des lettres ne pouvait se faire que dans une malle attachée sur le dos d'un cheval.

Cette *malle* a laissé son nom à la voiture, la *malle-poste*, qui l'a remplacée. On appelle encore *mallier* le cheval d'une chaise de poste, qui est à droite du *porteur*.

Ce fut Louis XI qui établit les Postes en France, d'abord pour son service particulier. Il en rendit ensuite l'usage public moyennant la permission du grand-maître des coureurs, au nombre de 230, qui transmettaient ses dépêches sur tous les points du royaume.

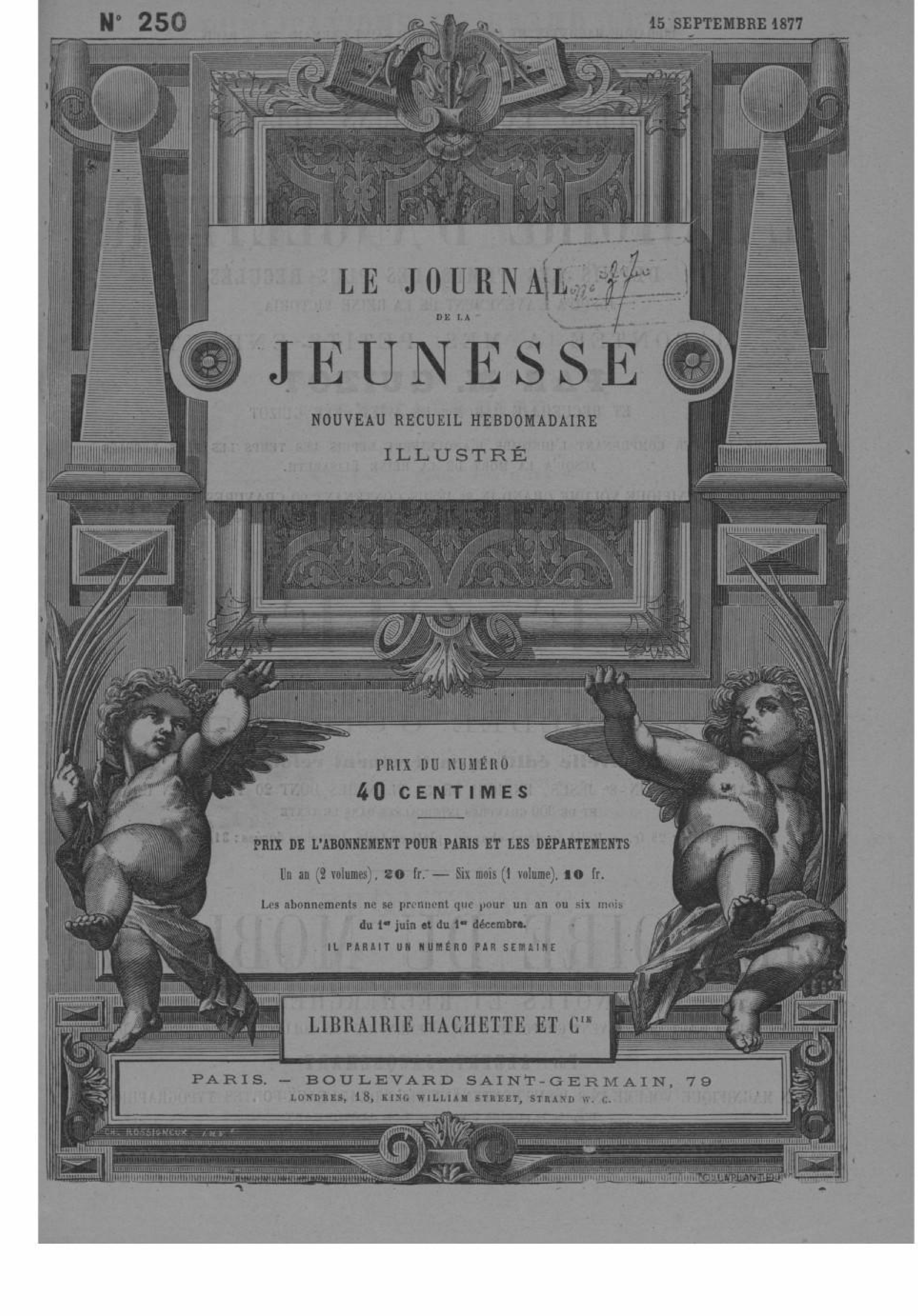
GUELFE ET GIBELIN.

Ces deux mots, qui ont servi à désigner tant d'agitations et de querelles, sont restés particulièrement attachés dans l'histoire aux partisans du pape, les *Guelfes*, et aux partisans de l'empereur, les *Gibelins*, pendant les luttes intestines de l'Italie au XIIIe siècle. Les dénominations de *Guelfe* et de *Gibelin* sont les noms, modifiés par une traduction conforme aux analogies de la langue italienne, de *Welf* et de *Weibling*, les deux maisons qui divisaient l'Allemagne au XIIe siècle, et qui prirent parti, l'une pour le Sacerdoce et l'autre pour l'Empire.

Il arrive quelquefois qu'on se demande, dans cette complication d'événements où se trouvent mêlés les Guelfes et les Gibelins, quels sont les partisans du Saint-Siége, et quels sont ceux de l'Empire. A ceux qui auraient éprouvé ces hésitations, nous rappellerons qu'il existe un moyen mnémonique de fixer les souvenirs à cet égard : les *Guelfes*, comme le *Pape* dont ils étaient les défenseurs, ont deux syllabes; les *Gibelins* et l'*Empereur* en ont trois.

CHARLES JOLIET.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 250
15 SEPTEMBRE 1877
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

L'INDE DES RAJAHS

VOYAGE DANS L'INDE CENTRALE

ET

DANS LES PRÉSIDENCES DE BOMBAY ET DU BENGALE

PAR

LOUIS ROUSSELET

Deuxième édition

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 CONTENANT 317 GRAVURES SUR BOIS

DESSINÉES PAR

A. ALLONGÉ — A. DE BAR — E. BAYARD — H. CATENACCI
HUBERT-CLERGET — A. MARIE — G. MOYNET — A. DE NEUVILLE. — P. PHILIPPOTEAUX
THÉROND, ETC., ETC.

D'APRÈS LES DESSINS ET PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ACCOMPAGNÉ

D'UNE CARTE GÉNÉRALE DE L'INDE ET DE 4 CARTES TIRÉES EN COULEUR

PRIX :

Broché . . . . 50 fr. »
Relié richement avec fers spéciaux . . . 65 fr. »

L'ESPAGNE

PAR DAVILLIER

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 309 GRAVURES

D'APRÈS LES DESSINS DE GUSTAVE DORÉ

Broché : 50 fr. — Relié : 70 fr.

ROME

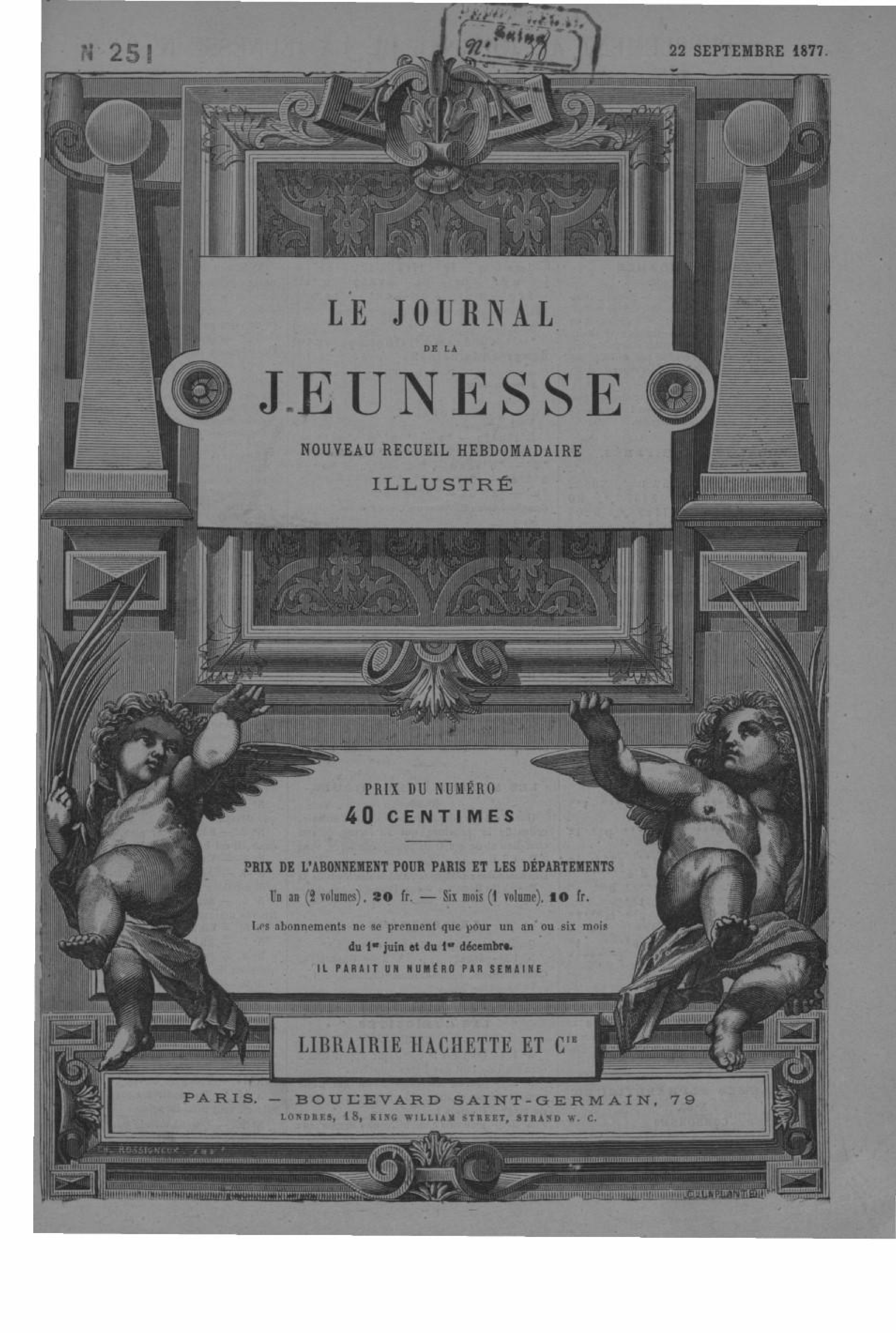
PAR F. WEY

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4 ILLUSTRÉ DE 358 GRAVURES

D'après E. BAYARD, HUBERT-CLERGET, A. De NEUVILLE, H. REGNAULT, THÉROND, etc., et avec un plan.

Broché : 50 fr. — Relié : 65 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS.

RAYMOND, MAURICE et MARIE (*Lyon*). — AMÉDÉE, BERTHE et ANTOINETTE M., JEANNE, MADELEINE et THÉRÈSE de C. (*Vitry-le-François*). — LA SAGESSE ET SON ENNEMIE. — UNE JEUNE AUVERGNATE, M. C. (*Clermont-Ferrand*).— N N (*Chalon-sur-Saône*). — DIVERS CORRESPONDANTS. — Les *Communications* doivent être accompagnées des réponses et des solutions.

UNE SAVANTE PAR HASARD — Vos Solutions sont exactes, les *Bouts-Rimés* très-bien. Les noms ne sont publiés qu'à un mois d'intervalle.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.
N° 52.

⁂ S203T ⁂ V54S05WS ⁂ X0832 ⁂ Y32 ⁂ 079 ⁂ Z457 ⁂ H0 ⁂ 81 ⁂ H1670 ⁂ 7129 ⁂ W206 ⁂ H07 ⁂ XZ167467 ⁂

Communication : Jeanne Cyr (Vichy).

PROBLÈMES POINTÉS.
CHIFFRE DE STERNE

N° 66.

N° 1. — U* f*** g**** l* p****** a** p**** d* s* m***

N° 2. — Proverbe monténégrin :

S* t* p***** l* d***** à c**** d* s* f******, l* f****** s'e* i**, m*** l* d***** r****

N° 3. — E**** d*** a***, i* n'y e* a s****** q*'u* q** s*** l'a** d* l'a****

N° 4. — E****** l** i****** s** l* s****, e* l**. b******** s** l* m*****

N° 5. — Deux proverbes :

Q**** i* f*** b***, p***** t** m******

P**** d* m**** n'e****** p** l* p******

N° 6. — L* c*** n'e** p*** l* c*** q**** i* n'a p** d'é******

N° 7. — P*** ê*** t******* b**, i* f*** q********** l'ê*** t***

N° 8. — L* t**** e** u** m***** a* s**** d* p******

N° 9. — M**** v*** e***** l* m***** d* l'œ** q** l* c******* e******

Communications : Miottanes et Franc-Comtoises réunies, n° 1. — Roger Braun (Sphinx-Club), n° 2. — M. L., n° 3. — Raoul Digard, n° 4. — Sœur Marguerite (Versailles), n° 5. — Nous trois, n° 6 — Fougère et Bruyère, n° 7. — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg, n° 8. — Marguerite, Élisabeth, Marie et Jeanne, n° 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES
N° 66.

CONSONNES

N° 1. —

C-gt — *n — trs-grnd — prsnng — q — ft — d'*n — *llstr — lgng — q — pssd — mll — vrts — q — n — trmp — jms — q — ft — tjrs — frt — sg — j — n'*n — dr — ps — dvntg — c'*st — trp — mntr — pr — cnt —'*cs

Communication : Divionensis (Lycée de Dijon).

N° 2. —

*ndtsrgrdrsmmfrtlngtmps*vntq dsngr*cndmnrlsgns

Communication : Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg.

VOYELLES

N° 1. —

E*i*a**e — *e — **a**e*-*ui** — *o* — *e**uei* — e** — *e — *ie*, — *o* — *o**eau — *'u*i*e**, — *e* — a***e* — *e* — **a**eau* — e* — *o* — *a**e* — *e* — *e**

Communication : Une élève des Cours Fénelon (Poissy).

N° 2. —

U* — *oeu* — *o**e — *e — *eu* — *ou**o**e* — e* — au**ui — *a — *a**e**e — e* — *e — *ie* — *u'i* — *e — *e** — *oi** — e* — *ui

Communication : Un hibou et trois chouettes (Weidlingau, près Vienne, Autriche).

LES SURPRISES

Pensez un nombre.
Doublez-le.
Ajoutez-y 12.
Prenez la moitié du total.
Retranchez-en le nombre pensé.
Combien reste-t-il?

Communication : Pousse-Cailloux (Cauterets).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.
N° 32.

Quel est le département dont l'initiale, celles de la province qui l'a formé, de son chef-lieu et de ses trois sous-préfectures, sont 3 N et 3 C.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (Le Havre). Jeanne Poupinel (Coye, Oise).

LES PRENOMS.

Quelle est l'origine des prénoms :

N° 1. — ANDRÉ. | N° 2. — GABRIELLE.

Communications : Pousse-Cailloux (Cauterets), n° 1.— Trilby, n° 2.

LES CURIOSITÉS.
N° 46.

N° 1. — Quel est le poete qui apprit seul à écrire en copiant des livres imprimés?

N° 2. — Quelle est la princesse qui fit le vœu de ne pas changer de robe avant la levée du siége d'Ostende?

N° 3. — « Je vais combattre une armée sans général; j'irai ensuite combattre un général sans armée. »

N° 4. — « Vous êtes plus heureux que moi, vous pouvez abdiquer. »

N° 5. — « J'ai à réparer des erreurs de jeunesse; je ne puis y parvenir que par de grands services. »

N° 6. — « Les tigres veulent ma tête; mais je ne veux pas la leur donner. »

N° 7. — Quand et par qui la compagnie des *Cent-Suisses* fut-elle établie en France?

N° 8. — Qui a introduit la vaccine en France?

Communications : Radegonde et Louise d'Aubéry (La Fontaine), n° 1. — Marie Isabelle Flores Calderon (Espagne), n° 2. — E. Courtois (Paris), n° 3 Charles Lefevre, n° 4. — Un élève de l'école Lavoisier, n° 5. — Charlotte, Hélène, Marguerite Destremx, n° 6. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche), n° 7. — Quatre amies, M. et J. de Larivière, V. et B. de Beaumont (château du Mazet), n° 8.

N° 47.

SURNOMS HISTORIQUES.

N°s 1. — La ville de Pallas.
2. — L'Athènes des Gaules.
3. — Le Marchand.
4. — Le Maître.
5. — Le Père.
6. — L'Ovide français.
7. — Mûre saupoudrée de farine.
8. — Le Seigneur de la maison d'or.
9. — La Bête féroce d'Ausonie
10. — Le dernier des Romains.
11. — La reine de la poésie.

Communications : Charlotte, Hélène, Marguerite Destremx (Alais, Gard), n°s 1, 2. — Magdeleine Duclos (Paris), n°s 3 à 5 — Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer), n° 6 — Divers correspondants, n° 7 — Les braves gens (Hérault), n°s 8 à 11.

N° 48.

DERNIERES PAROLES.

N° 1. — Mon frère, mon frère, malheureux, que deviendrez-vous?

N° 2. — Pour l'avoir plus sûrement dans le cœur, il est bon de l'avoir sous les yeux.

N° 3 — Voici venir la mère de mon Dieu.

N° 4. — Au nom de Jésus-Christ, je suis prêt à mourir pour la défense de son Eglise.

N° 5. — Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

N° 6. — Vanité des vanités, et tout est vanité.

N° 7. — Ah! mes amis! mes amis!

N° 8. — Je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'État.

N° 9. — Je suis ravi d'aller à Dieu.

N° 10. — En avant, mes amis, en avant!

N° 11. — Mes amis, je me meurs; ramassez mes cartouches et allez-vous en.

N° 12. — Dieu des vengeances, vous punirez ce parricide.

N° 13. — Fais ton métier, je ferai mon devoir.

N° 14. — Épargnez le visage, tirez au cœur.

N° 15. — Tu montreras ma tête au peuple, elle en vaut bien la peine.

N° 16. — Que de monde pour voir une pauvre affligée.

N° 17. — Dieu veuille que vous ne soyez pas un roi de néant. Vous avez bien taillé, maintenant il faut coudre.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

hu	mi	sais	bre	ter	fleur	place	ta
où	l'om	mec	ti	la	qu'elle	tes	tu
de	pour	pleut	je	le	où	che	glan
sur	tiers	per	tris	de	tiers	fleu	yeux
penche	se	noi	pâ	venche	flé	é	la
se	ses	tier	bords	c'est	des	zon	ris
qui	se	cache	un	ga	ton	nei	blancs
sous	sen	deux	front	ge	dans	le	où

Communication : Gemma, Ziquet, une brebis et son agneau. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 32.

L'ENFANT MORT.

Comme s'il eût dormi d'un sommeil tranquille, l'enfant vermeil et souriant était couché. Sous ses paupières closes, il semblait que la mort eût laissé de la vie, et des teintes de roses à cette froide bouche où, gaiement, naissaient naguère les mille bruits du gentil bégaiement. Sa main était posée sur l'oreiller douillet, main mignonne et blanchette, et glacée cependant; on avait séparé ses cheveux sur le front. La mort parfois nous fait de célestes aveux, comme adoucissement à cette plaie amère que fait au cœur d'une mère la mort d'un enfant. En effet, on sentait, sur ce front du doux être envolé, qu'un rayon constellé d'étoiles était venu du ciel, donnant une autre vie; que la chambre était remplie de séraphins blonds, et que le chœur d'en haut dans ses chants murmurait : « *Laissez venir à moi tous les petits enfants...* »

Communication : Marie Eutrope-Lambert (Jarnac.)

LES BOUTS-RIMÉS

Chasse.
Classe.
Buissons.
Leçons.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 30.

N° 1. — *Coiffer Sainte-Catherine.*

N° 2. — *C'est un homme marqué à l'A.*

Communications · Une abonnée mantaise, n° 1. — Julie Portalis (Saint-Maurice, n° 2.

N° 31.

Quelle est l'étymologie des *Sept Jours de la Semaine?*

Communication : Marie Peltier. — Une élève des cours Fénelon (Poissy).

Communications : Guillaume Danloux, nos 1 à 3. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L , (Versailles). n° 4. — Deux huîtres et leur perle, n° 5 — Marie Falcoyano (Bukarest), n° 6. — Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonnes), nos 7, 8. — Églantine, Marguerite (Rochefort-sur-Mer), nos 9, 10 — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Paris). n° 11. — Fougère et Bruyère, n° 12 — Trois actionnaires d'Honolulu, nos 13 à 15. — Marie Valentin (Montlignon), n° 16. — Divers correspondants, n° 17.

ÉNIGMES.

N° 73.

Dans son rapide essor U***** à nos yeux
Dévoile la nature et les secrets des cieux.
Des empires divers C***chantant la gloire,
Des rois, des conquérants illustre la mémoire.
C******, accordant sa lyre avec sa voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.
D'un spectacle agréable employant l'artifice,
T**** en badinant sait démasquer le vice.
M*******, avec pompe étalant ses douleurs,
Nous charme en nous forçant de répandre des pleurs.
E****, par ses chants célébrant les poètes,
Les couronne de myrte et préside à leurs fêtes.
E*****, de la flûte animant les doux sons,
Aux plaisirs innocents consacre ses chansons.
P****** a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer par les jeux du visage.
T*********, excitée au bruit des instruments,
Joint à des pas légers de justes mouvements.

Communication : Fleur de lin (Chambly, Villers-sur-Mer).

N° 74.

Chez un flatteur je suis dorée;
Je suis morte chez maint savant;
Partout où l'on me voit fourrée
On me reçoit à coups de dents;
Je suis sans faste et toujours nue,
Mais partout j'habite un palais;
Alors que je suis bien pendue,
Je fais plus de bruit que jamais.

Communication : Neige d'été.

N° 75.

Je suis ce que je suis;
Je ne suis pas ce que je suis;
Mais si j'étais ce que je suis,
Je ne serais pas ce que je suis.

Communication : Esther, Léa et l'ami Fritz. — Perce-Neige.

CHARADES.

N° 83.

Mon premier, en hiver, amuse la jeunesse;
Mon second nous provient d'un partage ou du sort;
Et mon tout, par la grande ou petite vitesse,
S'envoie et se reçoit franc ou non franc de port.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 84.

Mon premier fort souvent se rencontre en musique;
Mon second fait la paix entre plusieurs pays;
Et mon tout, colonie, est une île d'Afrique.

Communication : H. Houyvet (Versailles).

N° 85.

Enfant, connais-tu mon premier?
Si tu me réponds
Mon second,
Je t'appellerai mon entier.

Communication : Marcel et Thérèse.

N° 86.

Mon premier contient mon dernier;
Un animal est mon entier.

Communication : Grenouillot.

N° 87.

Mon premier est un capitaine;
Mon second chantait au soleil;
Et mon tout, la chose est certaine,
Des Grecs présidait le conseil.

Communication : Blanche C. de Chemiré.

LOGOGRIPHES.

N° 42.

Le lendemain du mardi gras
Est le jour de ma naissance;
Les cendres et l'abstinence
Accompagnent toujours mes pas.
Six pieds forment mon tout d'où sort un élément,
Vaste miroir du firmament;
Un instrument de guerre autrefois usité,
Avant qu'on eût le fusil inventé,
Et le levier d'une barque légère.
Je suis. ... J'allais, lecteur, dévoiler le mystère;
Je me tais par respect pour ta sagacité.

Communication · Suzanne d'Allard.

N° 43.

Je réveille
A merveille
Un petit
Appétit;
Que l'on mette
Bas ma tête,
En oiseau
Gras et beau,
Chose étrange,
Je me change.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre).

N° 44.

Fuyez et loin de moi précipitez vos pas,
O vous tous, qui ne voulez pas
Ou rôtir ou vous battre;
Je brûle avec six pieds et je perce avec quatre.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

LES MOTS CARRÉS

Mon premier ne craint pas l'Océan, dieu trompeur;
Mon second a causé plus d'un affreux malheur;
A coup sûr, cher lecteur, tu connais mon troisième,
Amuse les enfants avec mon quatrième;
De mon dernier enfin Hercule fut vainqueur.

Communication : Guillaume et Anne-Marie Danloux.

MOTS EN LOSANGE

Une consonne à chaque extrême,
Une premier, l'autre suprême;
Un pré qu'on fauche est mon deuxième;
Une déesse, mon troisième;
Mon quatrième est un carême,
Ayant pour origine même
Un mot turc, *idem* le cinquième;
C'est un calmant que mon sixième;
Pieds crottés feront mon septième;
Et dimanche on voit mon huitième.

Communication : Le cercle de Présinge.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 65.

Il y avait un homme qui, à douze ans, avec des barres et des ronds, avait créé les mathématiques; qui, à seize ans, avait fait le plus savant traité des coniques qu'on eût vu depuis l'antiquité; qui, à dix-neuf, réduisit en machine une science qui existe tout entière dans l'entendement; qui, à vingt-trois, démontra les phénomènes de la pesanteur de l'air, et détruisit une des grandes erreurs de l'ancienne physique : qui, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de naître, ayant

achevé de parcourir le cercle des sciences humaines, s'aperçut de leur néant et tourna ses pensées vers la religion; qui, depuis ce moment jusqu'à sa mort, arrivée dans sa trente-neuvième année, toujours infirme et souffrant, fixa la langue qu'ont parlée Bossuet et Racine, donna le modèle de la plus parfaite plaisanterie, comme du raisonnement le plus fort; enfin qui, dans le court intervalle de ses maux, résolut, en se privant de tous les secours, un des plus hauts problèmes de géométrie, et jeta au hasard sur le papier des pensées qui tiennent autant de Dieu que de l'homme. Cet effrayant génie se nommait.. ..?

Communication : Jean et Geneviève de Courcy.

N° 66.

Amateurs de la bizarrerie et de l'extravagance, venez vous ranger sous mon empire; il n'est pas de longue durée, mais il revient périodiquement. Les plus belles contrées de l'Europe lui sont soumises; il fait fuir la sagesse et gémir la raison; pourtant on le chérit et on en attend l'époque avec impatience. Je rassemble tous les contrastes, je confonds les rangs, je rapproche les distances; un roi se trouve près d'un ramoneur, un nain conduit une princesse, une servante coudoie une marquise; chez moi, les cinq parties du monde se rencontrent sans étonnement et s'entendent à merveille. L'enfance et la vieillesse, la beauté et la laideur, tout ce qu'il y a de plus disparate se réunit à ma cour. Mes enfants règnent successivement, et, pendant leur courte existence, ils achèvent de détruire l'ordre, notre mortel ennemi. Ils expirent chacun au bout de vingt-quatre heures; je ne puis leur survivre, et la mort du dernier entraîne la mienne; on ne fait pour tous deux qu'une pompe funèbre, honorée par les cris de mes sujets. Après cette cérémonie ils changent de forme et de conduite; il ne leur reste de mon empire passager qu'une extrême lassitude, la honte de leurs folies, rien dans l'esprit ni dans le cœur.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 67.

R***** eut D*******, C*********** eut J******,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.
D******* a conquis l'Espagne,
J****** a dompté le Lombard,
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire : Voici ma part!
Toutes les deux ont, par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu.
Hélas! la même fin ne leur est pas donnée :
J****** est fière et libre après tant de combats,
Et quand R***** périt dans la sombre journée,
D******* des païens fut captive là-bas.

Communication : Achille et Patrocle.

N° 68.

Il aime, il hait, il craint, il espère, il projette;
Il condamne, il approuve, il rit, il s'inquiète,
Il se fâche, il s'apaise, il évite, il poursuit,
Il veut, il se repent, il élève, il détruit,
Plus léger que le vent, plus inconstant que l'onde,
Il se croit en effet le plus sage du monde,
Il est sot, orgueilleux, ignorant, inégal :
Je puis rire, je crois, d'un pareil animal.

Communication : Kate-Mirza.

N° 69.

Devant vous est S*******. Là demeurait la sœur du T****, quand il vint en pèlerin demander à cette obscure amie un asile contre l'injustice des princes. Ses longues douleurs avaient presque égaré sa raison; il ne lui restait plus que du génie.

Communication : Sur les côtes de l'Adriatique.

N° 72.

Sous les remparts de **** et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,
Qui, pendant deux mille ans creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers aux palais des ******
. . . .
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'***** encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde
Et marqua de sa croix les drapeaux des ******

Communication : Ma sœur et moi.

N° 73.

Si commun dans notre pays, ce petit animal n'a reçu de la nature qu'un vêtement peu éclatant; sa petite taille est svelte, son mouvement agile, sa course si prompte qu'il échappe à l'œil. Ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie ou pour trouver une retraite commode. Bien loin de fuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance; mais au moindre bruit qui l'effraie, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute.

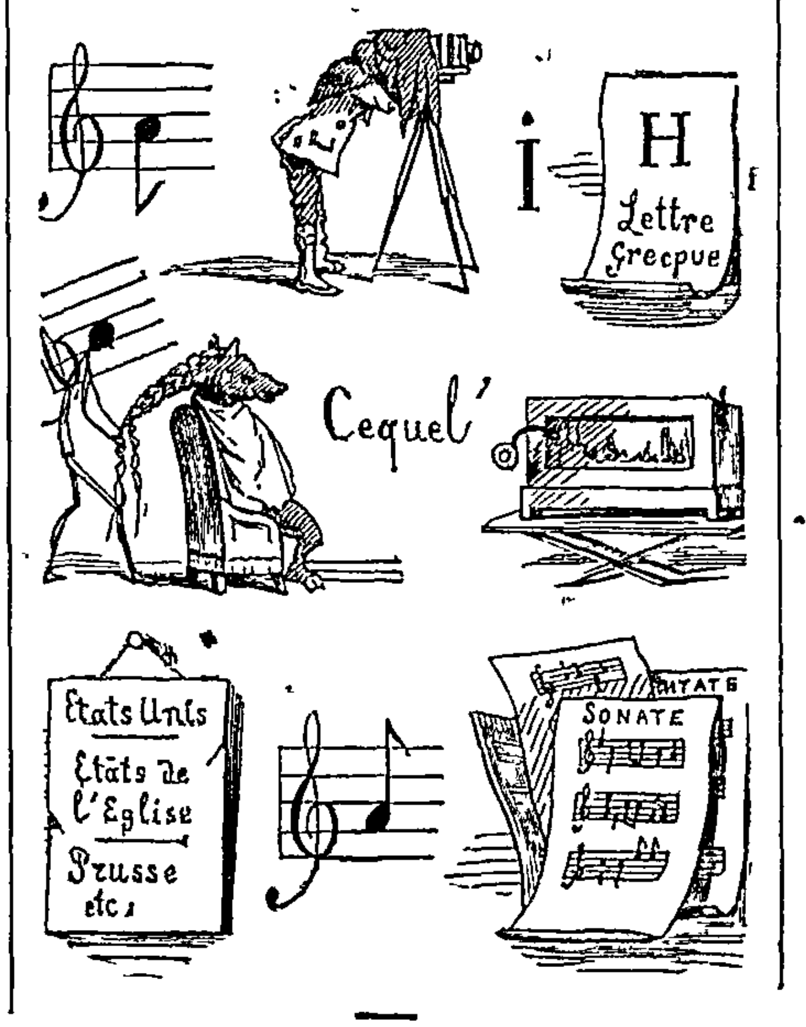
Communication : A. L. M. Louvet.

N° 74.

Un homme en qui l'audace aux talents fut unie,
Sujet par sa naissance et roi par son génie,
Avait du nom français commencé la splendeur
Et préparé pour moi ce siècle de grandeur.
Cet homme est *********, ministre despotique,
Profond dans ses desseins, fier dans sa politique,
Qu'il fallut à la fois admirer et haïr,
Qui, parmi les complots sut se faire obéir,
En dégradant son roi releva la couronne,
Du pouvoir d'un sujet fit hériter le trône,
Combattit et l'Espagne, et l'Autriche et les grands,
Et, sans aimer le peuple écrasa ses tyrans.
Il ébranla l'Europe et sut calmer la France,
Tandis que des Césars il sapait la puissance,
La mort l'interrompit dans son vaste projet;
Son maître, qui ne fut que son premier sujet,
Qui, faible dans sa cour, partout ailleurs fut brave,
Sans oser être libre, indigné d'être esclave,
A ce ministre-roi donnant peu de regrets,
Dans la nuit du tombeau l'avait suivi de près.

Communication : Madeleine de Courcy (Loiret).

RÉBUS



LE LANGAGE FRANÇAIS.

TOMBER DE CHARYBDE EN SCYLLA.

Charybde est un gouffre situé sur la côte de Sicile, près du port de Messine, et en face duquel se trouve, sur la côte d'Italie, un autre écueil appelé *Scylla*. Celui qui voulait éviter l'un risquait de tomber dans l'autre. Ce passage, où Ulysse perdit une partie de sa flotte, n'est plus dangereux depuis longtemps; mais on a conservé le souvenir des craintes qu'il inspirait aux navigateurs d'autrefois, dans ces proverbes :

Pour éviter Charybde on tombe dans Scylla.
Pensant fuir un écueil souvent vous vous noyez.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
En voulant fuir un mal on tombe dans un autre.

Origine mythologique :

Charybde, fille de Neptune et de la Terre, fut frappée de la foudre et changée en gouffre par Jupiter, pour avoir dérobé les bœufs d'Hercule.

Scylla était une nymphe. La magicienne Circé empoisonna la fontaine où elle se baignait et la changea en un monstre à six têtes. La nymphe, désespérée, se jeta dans les flots, et elle dévorait les navigateurs qui passaient à sa portée.

Quand la mer en fureur se brisait contre l'écueil, les anciens attribuaient le bruit des vagues aux hurlements affreux des chiens qui sortaient du corps de Scylla.

Une tradition rapporte encore que Scylla était un navire des Tyrrhéniens, qui ravageaient les côtes de Sicile, et qui portait sur sa proue la figure monstrueuse d'une femme dont le corps ressemblait à celui d'un chien.

LE PREMIER MOUTARDIER DU PAPE.

Il se croit le *premier moutardier du pape*, se dit ironiquement d'un homme présomptueux, qui a une haute opinion de son mérite. C'est le nom qu'on a donné primitivement en proverbe aux Dijonnais. Cela vient de ce qu'en 1382, Charles VI, roi de France, allant avec son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, combattre les Gantois qui s'étaient révoltés contre Louis, comte de Flandre, la ville de Dijon leva à ses frais mille hommes pour renforcer l'armée royale.

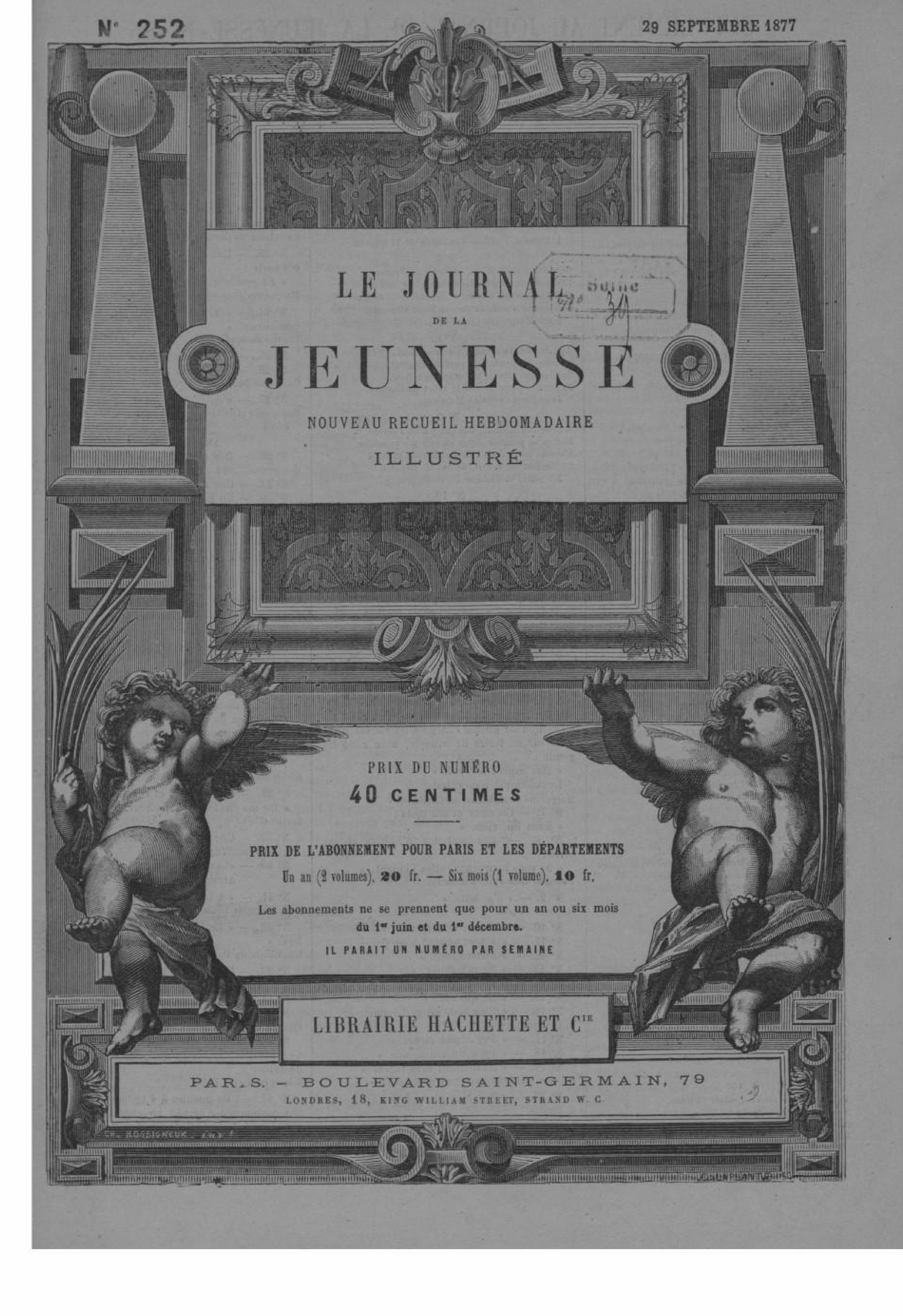
En reconnaissance de ce service, le duc de Bourgogne concéda, entre autres privilèges, à la ville de Dijon celui de porter ses armes, et lui donna son cri qui était « *Moult me tarde,* » qu'on écrivait alors en forme de rouleau, de sorte que les deux mots *moult tarde* étaient proches l'un de l'autre et comme sur la même ligne, tandis que le mot *me* était hors de la ligne et dans un repli du rouleau, abaissé au-dessous des deux autres mots. Mais plusieurs, par ignorance ou par promptitude, lisaient de suite les deux mots supérieurs *moult tarde*, ce qui a donné occasion d'appeler les habitants de Dijon *moutardiers*, et non pas à cause de la moutarde qu'on y fabrique, comme beaucoup se l'imaginent.

Quant à l'origine proprement dite de l'expression *moutardier du pape*, la voici : On raconte que le pape Clément VII, Jules de Médicis, faisait un grand cas de la moutarde, et récompensait largement ceux qui se distinguaient dans l'art de la préparer; c'est pourquoi l'on attacha tant d'importance au moutardier du pape, bien qu'il ne fût pas revêtu d'un titre officiel.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 252 29 SEPTEMBRE 1877



SOLUTIONS

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES BOUTS-RIMÉS

—

PRIX. SURPRIS.

N° 1.

Quand Marcel, le prévôt, fut par Maillard surpris,
On démasqua le traître et mit sa tête à prix.

Louise de Brimbois.

N° 2.

Que par votre bienfait le pauvre soit surpris;
Le secret de l'aumône en doit doubler le prix

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich.

N° 3.

Au sixième concours, quelqu'un de bien surpris
Ce serait certes moi si j'étais premier prix.

Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin) — Bourrache

N° 4.

Les concurrents bientôt recueilleront leurs prix;
Je gage que plus d'un alors sera surpris.

André Dulongbois (Guerion).

N° 5.

.... Qui d'abord accablait ses ennemis surpris,
Et d'un instant perdu connaissait tout le prix.

RACINE.

Un élève du lycée d'Angoulême.

N° 6.

Le sage par la mort ne fut jamais surpris:
La vie est une épreuve et le ciel est son prix.

Marguerite Sohmet. — Faust (château du Bel-Air).

N° 7.

La nuit sombre est venue et m'a trop tôt surpris,
Dans ce rude travail dont l'honneur est le prix.

Une savante par hasard (Mal-Abri).

N° 8.

Certe, au prochain Concours si j'obtenais un prix,
On dirait sans mentir que c'est un prix surpris

Une petite Mauresque d'Alger.

—

AURORE. COLORE. MATINAL. VIRGINAL.

N° 1.

Le jour s'annonce au loin, la rougissante aurore
Soulève avec lenteur son voile virginal,
L'horizon s'éclaircit et le ciel se colore
Des feux purs et joyeux de l'astre matinal.

Louis et Camille Bouglé (Orléans).

N° 2.

Il me semble la voir au lever de l'aurore,
Éveillant les échos de son chant matinal,
Et ses beaux cheveux blonds qu'un chaud rayon colore
Forment une auréole à son front virginal.

Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 3.

Jeune fille, ô lys virginal,
Belle comme la fraîche aurore,
Ton front de rose se colore
En respirant l'air matinal.

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche)

N° 4.

L'AUTEL DE LA VIERGE.

Quand, de ses doigts de rose, à l'orient, l'Aurore
Jette sur la campagne un rayon matinal,
Sur la mère et l'enfant dont le front se colore,
Elle vient déposer un baiser virginal.

Achille et Patrocle.

N° 5

J'aime dans les forêts à saluer l'aurore,
A sentir la fraîcheur du souffle matinal,
A voir les horizons que le soleil colore
D'un rose transparent comme un front virginal.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich

N° 6.

C'est le joyeux printemps, et l'astre matinal
Des plus belles couleurs en naissant se colore;
De la nature en fleurs le beau front virginal
Se pare pour fêter le retour de l'aurore.

L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche.

N° 7.

Semblable au papillon, au lever de l'aurore,
Elle parcourt les champs; le zéphyr matinal
Souffle dans ses cheveux, les soulève et colore
L'éclatante blancheur de son front virginal

Sœur Marguerite (Versailles).

N° 8.

Aux rayons du soleil, visiteur matinal,
La rose a répandu son parfum virginal;
Son incarnat trahit le feu qui la colore
Et semble encor garder le reflet de l'aurore.

Julie Portalis (Saint-Maurice).

N° 9.

A l'horizon lointain, dès que paraît l'aurore,
Dès qu'un premier rayon de pourpre se colore,
L'oiseau lance dans l'air son hymne matinal
Et l'enfant lui sourit, de son lit virginal.

Joséphine et Thérèse Berthollet (Paris).

N° 10.

Aux premiers baisers de l'aurore,
La crête des monts se colore
D'un éclat rose et matinal,
Semblable à la rougeur d'un beau front virginal.

Devins et Sibylle de Nenfausa.

—

LES DEVISES.

N° 1. — « *Rex regum reges regit* »
N° 2. — « La joye suist la croix. »
N° 3. — « Autre ne sers. »
N° 4. — « Dévot luy suis. »
N° 5. — « *Ferrum fero, ferro fero.* »

Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg

N° 6. — Une croix d'or à huit pointes pommelées, anglée de léopards; au centre est un médaillon de gueule chargé d'un cheval d'argent sur un tertre de sinople, avec cette légende :

« *Nec aspera terrent.* »

Le ruban est bleu céleste.

Marguerite et Madeleine de C (Paris).

N° 7. — Un cœur et ces mots :

« Sans lui, rien. »

N° 8. — Des molettes d'éperon et ces mots :

« Si vous approchez, elles piquent. »

Valentine Hennet de Bernoville

N° 9. — « J'ai hâte. »

Ma sœur et moi.

N° 10. — « Tôt ou tard vienne. »
N° 11. — « A tout venant beau jeu. »
N° 12. — « Souvenance. »
N° 13. — « Ne m'oubliez. »
N° 14. — « Plutôt rompre que fléchir. »
N° 15. — « M. qui t'M. »
N° 16. — « Bois ton sang, Beaumanoir, et ta soif passera. »
N° 17. — « *Per ardua virtus.* »
N° 18. — « Pour un autre, non. »
N° 19. — « *Sustentant lilia turres.* »

Georges Charbonneaux (lycée de Reims).

N° 20. — « Nul bien sans peine. »

C Carette.

N° 21. — « Je prends mon bien où je le trouve. »

Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B.

N° 22. — Une fleur d'hyacinthe et ces mots :

« *Sic me Phœbus amat.* »

Traduction : « Ainsi m'aime Apollon. »

La colonie de Gentilly, (Sorgues, Vaucluse).

N° 23. — Une main tenant une balance et ces mots :

« *Et pondera servant.* »

Marguerite (Versailles).

N° 24. — « Vivre en travaillant, mourir en combattant. »

Un trio de baudets.

N° 25. — « *Ad tuum regnum venit.* »
N° 26. — « *Dolce nella memoria.* »

Guillaume Danloux.

N° 27. — « *Si fortuna juvat, cavete tolli.* »

Radegonde et Louise d'Aubéry (château de la Fontaine).

ARMES DES PAPES

N° 28. — Des mouches à miel sur des lys et des roses.
N° 29. — Une montagne et six coteaux.
N° 30. — Un lion et un aigle.

Joséphine et Thérèse Berthollet.

N° 31. — « Pour ma défense. »

Une abonnée mantaise.

N° 32. — « *Imperium sine fide dedi.* »
N° 33. — « *Summo dulcius unum stare loco.* »

L'hirondelle du lys.

N° 34. — « Moi et mon roi. »

Les trois Ours de Saint-Avertin

N° 35. — Une comète et ces mots :

« *Visus nulli impune.* »

Alice Pallandre (Versailles).

N° 36. — Cadmus semant les dents du dragon et ces mots :

« Semence de discorde. »

Divers correspondants.

N° 37. — « *Ex obice vires.* »

Traduction : De l'obstacle, la force.

Divers correspondants.

N° 38. — Une cascade et ces mots :

« De ma chute ma blancheur. »

Berthe Gérin.

N° 39. — Une amaranthe et ces mots :

« *Non moritura.* «

N° 40. — « Avant Darnley,
Arrière jamais. »

N° 41. — « A tout heurt, Rieux. »

Deux élèves de Louis-le-Grand.

N° 42. — « Le lion a rugi, et il a brisé ses fers. »

L'habitante du Pavillon des Roses (Cannes).

N° 43. — D'argent à la fleur d'iris au naturel.
N° 44. — D'argent à la croix de gueules.
N° 45. — De gueules au pal cousu de sable, chargé de trois sautoirs d'argent.
N° 46. — De gueules au saint Michel d'or terrassant le dragon du même armé et allumé de sable.

Jeanne et Marthe Pohls.

N° 47. — De gueules à l'Agneau pascal, la tête contournée d'argent au chef cousu d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or.

Esmeralda (Bukarest, Roumanie).

N° 48. — D'argent à une ruche d'azur po-

ée sur une terrasse de sinople et entourée d'un essaim au chef de gueules chargé de trois abeilles d'or.

Devise : « Tout le monde y travaille. »

N° 49. — Parti d'azur et de gueules au navire d'or ancré, les voiles ferlées brochant sur le tout.

Ancien dicton : « Elle a bon mast et ancre et quille. »

O. et sa sœur.

N° 50. — « Plus que d'autres. »

« Pour Castille et pour Léon, nouveau monde trouvé par C***** »

CRIS DE GUERRE.

N° 51. — Montjoie Notre-Dame.

N° 52. — Saint Maurice et Savoie.

N° 53. — Passavant le meillor.

ARMES.

N° 54. — D'azur à trois têtes d'enfants d'or, et un croissant d'argent posé en point d'honneur.

N° 55. — D'or au corps d'azur, embouché, virolé et enguiché de gueules.

N° 56. — D'azur à trois lézards d'argent, au chef cousu de gueules chargées de trois étoiles d'or.

N° 57. — D'azur à la hache d'armes, ou consulaire entourée d'un faisceau de boussines d'argent à la fasce de gueules chargées de trois étoiles d'or.

N° 58. — D'argent à la croix abaissée de gueules.

Cousins et cousines.

N° 59. — « *Qui croit en Dieu, croit.* »

N° 60. — « *Recte et vigilanter.* »

Traduction : Droitement et attentivement.

N° 61. — « Je désire toujours l'honneur. »

N° 62. — « Maintenant je veille, paix avec moi »

Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 63. — « *Concordi lumine major.* »

Traduction : Toujours grand dans un effet égal de la gloire.

N° 64. — « *Mortem optare malum, timore pejus.* »

Traduction : Désirer la mort est un mal pire que la crainte.

N° 65. — « Pas à pas. »

N° 66. — « *Quis vult?* »

Traduction : Qui veut?

N° 67. — « *Hinc fortius ibo.* »

Traduction : D'ici j'irai plus vaillamment.

N° 68. — « *Deus et dies.* »

Traduction : Dieu et le jour.

N° 69. — « *Virescit vulnere virtus.* »

Traduction : La vertu fleurit par la blessure.

Marguerite Brabant.

N° 70. — « *Fide ac virtute.* »

N° 71. — « *Hæc sunt* BONA *virtutis* DONA. »

N° 72. — « *Deo juvante.* »

N° 73. — « Faisons bien, laissons dire. »

N° 74. — « Je ne le cède à nul autre. »

N° 75. — « *Aquila non capit muscas.* »

Armoiries : Trois aigles de gueules en champ d'argent.

Marie d'Allard.

SOLUTIONS DES DEVISES

Nos 1. — Etienne Bathory, roi de Pologne. — 2. Philippe de Commines. — 3. Famille de Beauharnais. — 4. Famille de Lorraine. — 5. Famille de Montalembert. — 6. L'ordre des Guelfes. — 7. Maison de Magnin du Collet. 8. Les seigneurs d'Isnard. — 9. Philippe le Bon. — 10. Maison de Vienne (Bourgogne). — 11. Les sires de Beaujeu. — 12. Antoine de Croy. — 13. Jean de la Trémoille. — 14. Eucharie. — 15. Maison de Kerkos (Bretagne). — 16. Beaumanoir. — 17. Claude de Rochefort. — 18. André de Laval. — 16. Les Simiane de Provence. — 20. Pierre Puget. — 21. Molière. — 22. Le Tasse. — 23. Corporation des Epiciers-Apothicaires de Paris. — 24. Les ouvriers de Lyon. — 25. Louise de Coligny. — 26. Ordre suédois de l'Amaranthe. — 27. Maximilien, empereur du Mexique. — 27. Urbain VIII. — 28. Alexandre VII. — 29. Alexandre VII. — 30. Innocent XI. — 31. Les rois d'Écosse. — 32. Pharamond. — 33. Raoul. — 34. Wolsey, ministre de Henri VIII. — 35. Jean de Dunois. — 36. L'imprimerie. — 37. — La mine de poudre — 38. Marie de Médicis. — 39. Julie de Gonzague. — 40. Henri Darnley, époux de Marie-Stuart. — 41. Famille de Rieux. — 42. Bruges. — 43. Florence. — 44. Gênes. — 45. Amsterdam. 46. Bruxelles. — 47. Rouen. — 48. Elbeuf. — 49. Dieppe. — 50. Jean de Commines. — Christophe Colomb. — 51. Ducs de Bourgogne. — 52. Ducs de Savoie. — 53. Comtes de Champagne. — 54. Caen. — 55. Orange. — 56. Richelieu. — 57. Mazarin. — 58. Xaintrailles. — 59. Pierre Bayle. — 60. C. P. Oberkampf. — 61, 62. Isabelle de Castille. — 63. Matthias, empereur d'Allemagne. — 64. Henri V, empereur d'Allemagne. — 65. René d'Anjou. — 66. Philippe Ier, roi d'Espagne. — 67. Edouard Ier, roi d'Angleterre. — 68. Lucques. — 69. Le chancelier Antoine du Prat. — 70. Famille de Bonnechose. — 71. Famille de Bonadona. — 72. Famille de Châteauneuf-Randon. — 73. Famille d'Anglade. — 74. Famille de Chabannes. — 75. Famille d'Andigné.

LES USAGES MONDAINS

CHEVEUX COURTS ET BARBE LONGUE.

Au commencement du règne de François Ier, on portait encore les cheveux longs. Ce fut le roi qui donna l'exemple de la mode des cheveux courts.

Le jour de l'Épiphanie de l'an 1521, la cour étant à Romorantin, et le comte de Saint-Pol ayant été élu roi de la fève, François Ier lui envoya déclarer la guerre, puis, accompagné de jeunes seigneurs, alla l'assiéger dans sa maison. On combattit d'abord avec des boules de neige et des œufs; mais le feu s'échauffant, un des assiégés, le capitaine de Lorges (Montgommery), lança d'une fenêtre un tison enflammé, qui blessa le roi au menton.

François Ier laissa alors croître sa barbe pour cacher la balafre. L'exemple donné par le maître fut suivi par les courtisans et le peuple. La longue barbe et les cheveux courts furent de mode sous Henri II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

LES PRÉNOMS

STÉPHANE.

De saint Étienne, *Stephanus*, Stéphane, c'est-à-dire couronné. Premier martyr, juif de naissance, il était un des sept diacres choisis par les apôtres. Il fut accusé d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse en prêchant le christianisme, et fut lapidé à Jérusalem, environ neuf mois après la mort de N. S. J.-C. Sa fête se célèbre le 26 décembre.

ANNE.

Anne, *Anna*, c'est-à-dire *gracieuse*, en hébreu et en phénicien, sœur de Pygmalion, roi de Tyr. Elle abandonna sa patrie en même temps que sa sœur Didon, et vint avec elle fonder Carthage.

LES CURIOSITÉS.

BAYONNETTE.

(*Solution complémentaire.*)

On a cru de tout temps que l'origine du mot *Bayonnette* est la ville de Bayonne, où ces armes ont été d'abord remarquées, ce qui ne veut pas dire qu'elles y aient été fabriquées ou inventées. Si le mot venait de l'espagnol, gaîne, dégaîner, toutes les armes blanches ayant des gaînes, des fourreaux, s'appelleraient des *bayonnettes*.

L'erreur vient de ce qu'on oublie ou qu'on ignore la véritable origine de la *bayonnette*, qui n'était autre chose que la dague des Miquelets, montagnards des Pyrénées, chasseurs d'isards, contrebandiers toujours, soldats au besoin, et même un peu brigands. Ces Basques et Aragonais, amis des armes et très-intelligents, après l'invention des armes à feu portatives, remplacèrent les poignées, tressées en fil de fer ou de laiton, de la dague qui ne les quittait jamais, par une poignée (fusée), en buis jaune de leur pays; ils les firent assez longues, minces, avec un petit pommeau d'un diamètre inférieur au canon de leur carabine, et afin qu'elle s'y agençât mieux, ils les firent renflées près de la garde pour correspondre à l'évasement de cette arme, qu'ils appellent encore *trabuco*.

On a levé de tout temps des *enseignes*, compagnies de gens de pied, Basques ou Catalans; ils arrivaient avec leurs dagues ingénieuses à Bayonne, où était le centre d'embôlement, d'où le mot *bayonnette*.

Il est tellement vrai que ces dagues étaient destinées aux armes à feu, que la garde, *traverse* ou *croisillon*, était forgée d'un côté en marteau, pour chasser les goupilles de l'arme à feu, et de l'autre côté en tourne-vis, pour la démonter au besoin.

« J'en possède une, dit le correspondant qui nous adresse cette note, dont l'authenticité ne peut être contestée; elle a probablement été forgée à Bilbao. Elle porte sur la lame le mot *Justitia*. Elle est fort ancienne; je suppose qu'elle est du temps de la campagne du maréchal de Berwick, lorsqu'il parvint à rétablir sur son trône, avec l'aide des populations fidèles, le roi légitime d'Espagne, chassé par une armée étrangère. »

Depuis, ainsi que l'histoire le rapporte, les bayonnettes ont des douilles pour s'adapter au dehors du canon, sans autre destination; aujourd'hui on revient à leur usage primitif, qui était d'être à volonté des dagues ou des piques.

On retrouve encore quelques dagues-bayonnettes chez les armuriers de Paris; mais celles qui ont le petit marteau et le tourne-vis sont bien rares, car les fusils et carabines ne se démontent plus de la même façon qu'autrefois, et on n'a plus besoin de cette précaution.

DUNKERQUE.

La France se sentant incapable de poursuivre seule la guerre engagée contre l'Espagne, le cardinal Mazarin conclut avec Cromwell un traité en vertu duquel le Protecteur s'engageait à fournir un contingent à la France, à la condition que Dunkerque serait assiégée et remise aux Anglais. Conformément au traité qu'il avait été impossible de remplir plus tôt, une armée alliée anglo-française, sous les ordres de Turenne, vint mettre le siége devant Dunkerque.

Le grand Condé, alors au service de l'Espagne, tenta de délivrer la ville, mais il fut vaincu à la bataille des Dunes, et la ville, qui n'avait plus de secours à espérer, ouvrit ses

portes après avoir perdu son commandant, le marquis de Leyde.

Toutefois la ville ne se rendit pas à Cromwell, mais à Louis XIV, qui la remit ensuite aux Anglais. Ainsi Dunkerque, espagnole le matin, française dans le jour, était anglaise le soir, et « se vit en moins d'*un* jour, dit Faulconnier, sous la domination successive des trois plus puissantes couronnes de l'Europe. »

LE LANGAGE FRANÇAIS.

ARLEQUIN

Origine anecdotique.

Dans une ville d'Italie appelée Bergame, vivait un jeune enfant qui se distinguait autant par l'excellence de son caractère que par la vivacité de son esprit, *Arlequin* (c'était le nom de l'aimable petit garçon), était l'orgueil de ses parents et l'idole de ses condisciples. Ceux-ci ne ressentaient aucune jalousie des progrès de leur petit camarade, car Arlequin était aussi modeste qu'instruit, et lui seul semblait ignorer la supériorité qu'il avait sur les autres élèves. Ce qui n'aurait pas manqué d'exciter l'envie contre un autre était précisément un nouveau sujet d'attachement envers un camarade toujours prêt à les obliger.

On était alors dans l'usage de donner tous les ans, à l'époque du carnaval, un habit neuf aux enfants.

Les écoliers attendaient avec impatience, car leur petite vanité était flattée d'un costume nouveau qu'ils avaient désiré toute l'année. Longtemps avant ce jour de fête, ils s'entretenaient entre eux du costume qu'on leur préparait. L'étoffe, la couleur, la forme, tout était jugé, censuré, et cette grave critique remplissait toutes les récréations. Arlequin écoutait et ne disait mot.

« Et toi, lui dit un de ses amis, quelle sera la couleur de ton habit?

— On ne m'en fait pas, répondit Arlequin; mes parents sont pauvres et cela coûte trop cher. »

Cette nouvelle affligea tous les élèves; Arlequin était si bon. Ce jour de fête pour eux allait donc être un jour de tristesse pour leur meilleur ami. A cette pensée, leurs jeunes cœurs s'émurent; ils se consultèrent, et convinrent ensemble d'apporter chacun un morceau du drap dont on devait faire leur costume. Ils vinrent le lendemain, tout rayonnants de joie, présenter leur offrande à leur petit ami; mais ils demeurèrent confus de leur distraction à la vue de ces pièces de différentes couleurs. Dans leur vivacité d'enfants, ils n'avaient pas réfléchi à la bizarrerie de leur cadeau. Mais Arlequin, qui vit leur embarras, les rassura en leur disant que leur présent lui causait un véritable plaisir, et qu'il lui était d'autant plus précieux qu'il contenait plus de pièces, puisque chacune d'elles lui représentait un ami.

Le mardi-gras arrivé, Arlequin endossa son habit, se couvrit le visage d'un masque noir, coiffa sa tête d'un feutre gris orné d'une queue de lapin, s'arma d'un sabre de bois, et parcourut toute la ville, sautant, dansant, disant mille gentillesses, mille saillies aimables.

Depuis lors Arlequin est resté l'un des ornements les plus originaux de notre carnaval. Tous les ans, à la même époque, de grands enfants renouvellent l'innocente folie de l'écolier de Bergame, mais on a oublié depuis longtemps que c'est à l'amitié qu'elle doit son origine.

POLICHINELLE.

Jadis, près d'Acerra, ville de Campanie,
Une troupe d'acteurs, d'artistes ambulants,
Par mille jeux d'esprit et mainte facétie,
Charmait les habitants des bourgs environnants.
Ils vinrent à passer dans un petit village;
On faisait la vendange, et comme c'est l'usage
Etabli dès longtemps entre les vendangeurs,
Le vin et le plaisir égayaient tous les cœurs.
Partout régnait la joie. Aussi, sur le passage
De nos comédiens, nombre de mots piquants
Partent tous à la fois des rangs des paysans.
Mais ce n'est pas pour rien qu'on est dans le comique,
Et la lutte s'engage, une lutte homérique.
Parmi les villageois, fêtant alors Bacchus,
Etait un petit homme appelé Puccius,
Bien fait... pour devenir des quolibets la cible.
Sa tournure grotesque et son aspect risible,
Son visage hâlé, sa taille d'avorton,
Son nez long et crochu rejoignant son menton,
Sa bosse de devant, sa bosse de derrière,
A de malins propos devaient donner carrière.
On ne l'épargna point. Ce fut de toute part
Un feu roulant de mots, de grosses railleries.
Pourtant, sans s'émouvoir de ces plaisanteries,
Comme s'il eût connu tous les termes de l'art,
Et, comme tout bossu pétillant de malice,
Le petit Puccius à son tour entre en lice,
Et décoche aux acteurs tant de traits pénétrants,
Les abreuve de tant de sarcasmes mordants;
Tantôt cru, tantôt fin, et tantôt ironique,
Il montre tant d'entrain, tant de verve comique,
S'échauffant, s'animant et se piquant au jeu,
Qu'il a le dernier mot. Ayant jeté son feu,
La troupe regagnait en silence la ville,
Quand un comédien, esprit souple et fertile
En traits ingénieux, s'arrête, et : « Savez-vous,
« Mes compagnons, dit-il, que ce..... *Polichinelle*
« Nous serait précieux, et que notre escarcelle
« Se remplirait d'écus, s'il s'enrôlait chez nous. »
Cet avis est goûté. L'on revient au village;
L'affaire se conclut. Ce nouveau personnage
A vu son nom passer à la postérité.
Au théâtre en plein vent, dans les Champs-Elysées,
Il a su conquérir une célébrité.
Couvert de vêtements de couleurs bigarrées,
Il est, par ses lazzis, sa voix pleine d'éclat,
Le bonheur de l'enfant, du naïf militaire,
Par ses coups de bâton l'horreur du commissaire,
Et ses coups de sabot, l'épouvantail du chat.

Vers inédits.

Communication : Roger Braun (Sphinx-Club).

PASQUIN.

C'était le nom d'un savetier de Rome, connu par les brocards qu'il lançait à tout propos. Ce nom fut donné par extension à une statue qui se voit encore aujourd'hui sur une place de Rome, et à laquelle le peuple romain a depuis longtemps l'habitude d'attacher toutes sortes d'épigrammes et de pamphlets contre le gouvernement. Au temps de Sixte-Quint, on avait mis en face de Pasquin une autre statue portant le nom de *Marforio*. On affichait sur Marforio une question, et le lendemain on trouvait la réponse sur Pasquin.

Ces sortes d'écrits se nomment *pasquinades*. On donne le nom de *Pasquin* à un méchant diseur de mots.

FLIBUSTIER.

De l'anglais *flyboat*, vaisseau qui vole, ou *free booter*, franc butineur.

Des aventuriers français s'étaient établis, au commencement du XVIIe siècle, dans l'île espagnole de Saint-Domingue. Ils s'y livraient à la chasse, fumaient la chair de leur gibier, en conservaient la peau, et, à certaines époques, se rendaient dans les rades pour les vendre aux navires qui fréquentaient les mers du voisinage. Tracassés, traqués, chassés par les Espagnols, un grand nombre d'entre eux alla s'établir dans l'îlot de la Tortue. C'est alors que se forma la société des *Flibustiers*. Elle comprenait trois sortes de personnes : les *habitants*, qui cultivaient la terre; les *boucaniers*, qui se livraient à la chasse; et les *flibustiers* proprement dits, qui constituaient la partie militaire de l'association.

Ils firent durement expier leur bannissement à l'Espagne. Ils couraient les mers, pillant les colonies et les vaisseaux espagnols. Les plus célèbres de ces flibustiers furent l'anglais Horgan, qui prit Panama en 1670, Pierre Legrand, de Dieppe; Nau l'Olonnais, Michel le Basque et Montbars l'Exterminateur. Le dernier exploit de ces pirates fut la prise de Carthagène, dont ils s'emparèrent en 1697, à l'aide d'une flotte de corsaires français. Depuis cette époque, leur nombre diminua sensiblement, et l'histoire n'en parle plus après le XVIIe siècle.

PLANTAGENET.

Dynastie des rois d'Angleterre, dont le surnom vint, dit-on, de ce que son fondateur Geoffroy V, comte d'Anjou, portait ordinairement une branche de genêt à sa toque. Au reste, on ne sait rien de bien certain sur l'origine de cette qualification. Les Plantagenets occupèrent le trône d'Angleterre depuis Henri II (1154), fils de Geoffroy, jusqu'à l'avénement de Henri VII (1485).

Dans le XIVe siècle, ils s'étaient divisés en deux branches rivales, Yorck et Lancastre, qui donnèrent naissance aux factions de la *Rose blanche* et de la *Rose rouge*.

CALVADOS.

A l'ouest de l'embouchure de l'Orne, la côte est mauvaise pour la navigation. C'est là que se trouve le *Calvados*, récif élevé à peine de quelques mètres et recouvert entièrement lors des grandes marées. Là se brisa, en 1588, une partie de l'*Armada* espagnole, flotte formidable envoyée par Philippe II contre l'Angleterre. C'est même du nom de l'un de ses vaisseaux, le *San Salvador*, échoué sur un bas-fond, appelé maintenant encore la *Fosse d'Espagne*, qu'est venu par corruption le nom de *Calvados*, donné à ce rocher, d'abord appelé *Calvador*, nom qui désigna, en 1791, l'un des cinq départements de la Normandie.

MONT CENIS.

Mont Cenis ou *Cinereus*, montagne des Alpes.

Le mont Cenis est un des passages des Alpes les plus fréquentés. Ce passage, jusqu'en 1802, ne s'effectuait qu'à dos d'âne ou de mulet. Napoléon y a fait construire une superbe route qui mène de Lans-le-Bourg à Suse; il a aussi considérablement augmenté l'Hospice du Mont-Cenis, fondé jadis par Louis le Débonnaire. La tradition rapporte qu'anciennement d'immenses forêts couronnaient cette montagne, et qu'ayant été incendiées toutes à la fois, une énorme quantité de cendres couvrit les flancs du mont Cenis, d'où son nom *Cinereus mons*, Mont de cendres. Nous ne ferons que rappeler ici pour mémoire les grands travaux d'art du mont Cenis.

BACCALAURÉAT.

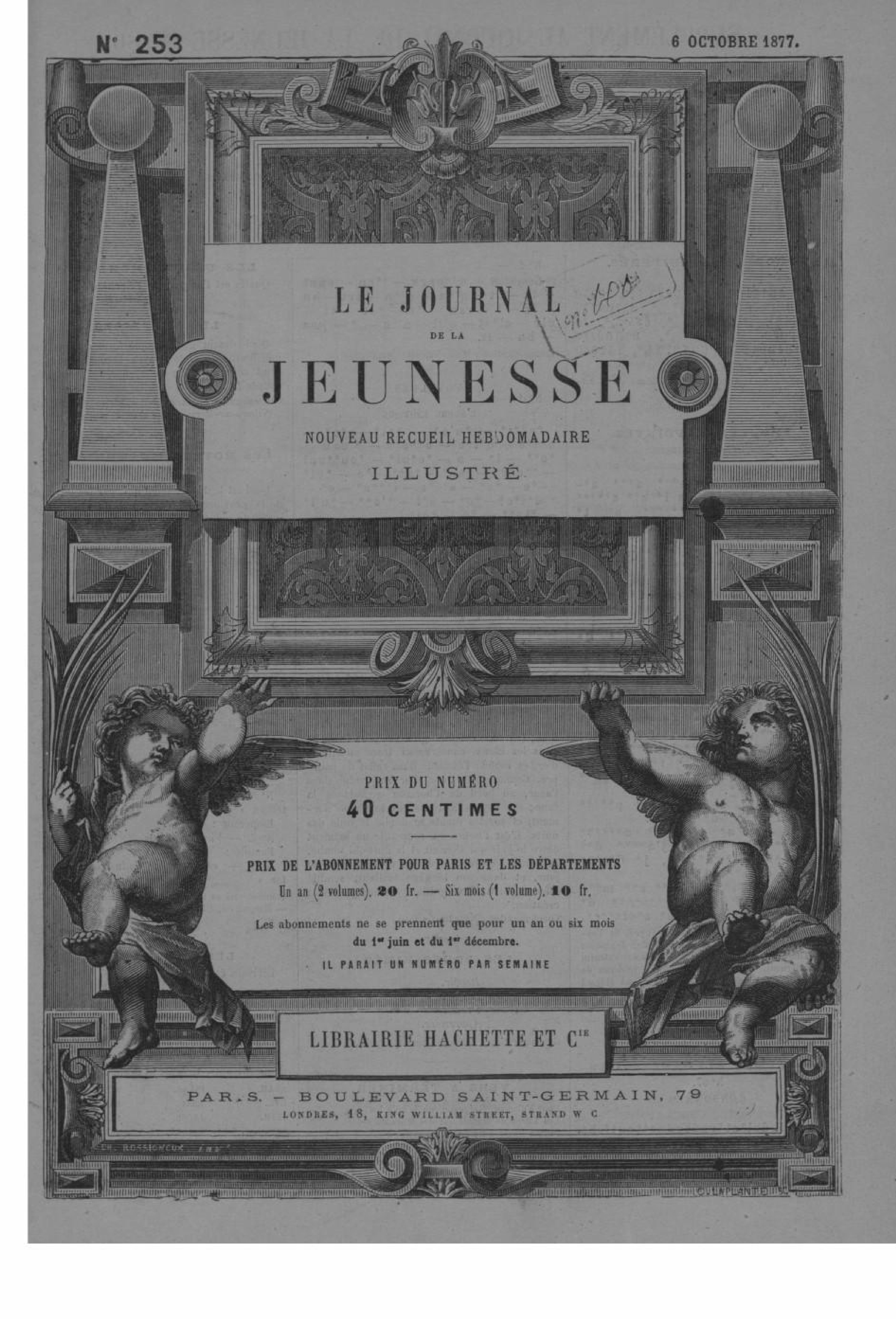
Vient du latin *bacca*, baie, *laurus*, laurier, parce qu'autrefois on donnait à celui qui sortait vainqueur du concours une couronne de laurier chargé de ses baies. Mais bien qu'on appelle aujourd'hui *bachelier* celui qui vient de subir les épreuves du *baccalauréat*, il n'y a entre ces deux mots qu'un rapport purement fortuit et nullement étymologique.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 253

6 OCTOBRE 1877.



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 53.

⁂ AB151C0 ⁂ D245 ⁂ 5350 ⁂ H0 ⁂ 6436 ⁂ 47 ⁂ 25708079 ⁂ K427 ⁂ D2590 ⁂ 615 ⁂ J1 ⁂ 9090 ⁂ H0 ⁂ 81DD0JJ0 ⁂ AB1D014 ⁂ C0X370 ⁂ Y52660 ⁂ Z090 ⁂

Communication : Alice Pluche (Château de Saint-Ouen-l'Aumône)

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 67.

N° 1. — R****** a*** s*** a*-d***** d* t**; i* y a l* u** s***** q** j********* t******* s* t* c******* t*******. (*Marc-Aurele.*)

N° 2. — Proverbe persan :

A*** d* t**** e* d* l* p******* * f****** d* m***** d****** s****.

N° 3. — L* c****** d* n**** h***** e** e***** p*** b****** q** c**** d* l* f******.

N° 4. — L* m****** e** l* p*********** d* l* v*********.

N° 5. — L'o******* r******** à l* r******, e*** u** b******* p*** q** l* t******; l* c*** d*** o* s* s*** e** t******* c***** (*Franklin.*)

N° 6. — C* q** n*** r*** l* v***** d** a***** s* i***********, c e** q*'e*** b***** l* n****.

N° 7. — L* m****** r******** à n** m***** q** n* s'a****** q** s** l** p*****.

N° 8. — Q** l* t**** e** p***** à q** l* v*** d** c****.

N° 9. — J'a* t******* d****** l'i**********, e* s* j'a**** d** o********** a* d*****, j* d***** d* b*** d* s** c*****.

N° 10. — N'i****** p** a** m*** d* l'i*********, l* v******* d* c*** e** t**** p**** e* s* f*****.

Communications : Raymond-Bernard (Lycée de Toulouse), n° 1. — Charles et Marie Borde, Joséphine et Thérèse Berthollc, n° 2. — Marie Valentin (Montlignon), n° 3. — Alice Pluche (château de Saint-Ouen-l'Aumône), n° 4. — Fernand Herard (Paris), n° 5. — Un trio de baudets, n° 6. — Fougère et Bruyère, n° 7, — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen), n° 8. — Gélaste, n° 9 — Blanche Delandemare, n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 67.

CONSONNES

N° 1. —

CgtPlqdcl*ct*vsdsgdnsttcqtfsht tlntmntprggnrl'**trmnd*lltdcmn t*tmtplsdcnt*ns*frcvg.

Communication : Marie J. Falcoyano. (Bukarest)

N° 2. —

Gombault — n'*pprv — **cn — snnt — *t — dt — q'*n — n'*n — srt — bn — fr — l — rsn — *n — *st — tt — clr — c'*st — q'*l — n'*n — * — jms — bn — ft.

Communication : Marie Valentin (Montlignon).

VOYELLES

N° 1. —

L'ARBRE EXOTIQUE

*a**i* — *u'e* — *ai* — *e* — a***e — u*i*e — a**e** — *'eau — *o** — i* — a — *e*oi* — *ou**uoi — **e*e* — *ou* — *a** — *e — *oi* — *e — *e* — a***e — i***a* — e* — **é*i*e? — *o* — a*i — *'e** — *u'i* — *ie** — *e — *oi*.

Communication : Sur les côtes de l'Adriatique. — Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonnes)

N° 2 —

Cordoue — a*-*u — *a**é — *e — *oi* — e* — *ou*ia** — *ou* — *o* — *a**eau — *'é*i* — *o* — *oi**a** — *'O*ie**?

Communication : Un trio de baudets.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 33.

Se couchant dans sa gloire, le roi brillant du jour, de son char de victoire descend avec lenteur; le nuage éclatant qui à nos yeux le cache dans les cieux, conserve sa trace en sillons d'or, et inonde l'étendue d'un reflet de pourpre. Comme une lampe d'or suspendue dans l'azur, au bord de l'horizon se balance la lune; ses rayons affaiblis sur le gazon dorment, et sur les monts se déplie le voile des nuits. C'est l'heure où, recueillie un moment entre le jour qui s'enfuit et la nuit qui tombe, la nature s'élève au Créateur de la nuit et du jour, et dans son langage brillant, semble offrir à Dieu le magnifique hommage de la création.

Communication : Nous trois. (Haïti)

LES BOUTS-RIMÉS

Devoir.
Savoir.
Prendre.
Apprendre.

Communication : Julie de Chambly (Paris).

VERS A TERMINER

Pour s'élancer, Seigneur, où ta voix les —
Les astres de la nuit ont des chars de —
Pour s'élever à toi l'aigle au moins a son —
Nous n'avons rien que nos —

Communication : Nous trois. (Haïti.)

LES USAGES MONDAINS

Quelle est l'origine de l'*Éventail?*

LES SURPRISES

Quel dessin géométrique formerait-on sur une feuille de carton, avec laquelle on voudrait construire un cube, après l'avoir découpée?

Communication : Julie et Marie-Thérèse de Chambly (Villers-sur-Mer) — Une abonnée montaise.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 33.

Quel est le département qui, par les initiales de la province qui l'a formé, de son propre nom, de son chef-lieu et de ses quatre sous-préfectures, forme le mot :

C. PATRIA.

Communication : Un Élève du Lycée d'Angoulême.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 1. — MARIONNETTE. N° 4. — FONTAINEBLEAU.
N° 2 — CALEPIN. N° 5. — ASSASSIN.
N° 3. — MESQUIN. N° 6. — MIGNARDISE.

Communications : Raoul Digard, n° 1. — Une abonnée mantaise, n° 2. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 3. — Très caps de Laouzélos, n° 4. — Hélène Floresco (Bukarest). — A. L. M. Louvet, n° 5. — Marie J. Falcoyano (Bukarest), n° 6.

LES DEVISES.

Ministre :

N° 1. — « Il faut donner le temps au temps. »

Empereur :

N° 2. — *Viribus unitus.*

Famille :

N° 3. — « *Concordia. Industria. Integritas.* »

Communications : Divers correspondants, n°s 1 et 3. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne, n° 2.

LES ANAGRAMMES

Ecrivain étranger :

CÉDRA LA BALANCE D'OR.

LES PRÉNOMS

Quelle est la signification des noms et prénoms suivants, tirés de la Bible :

ADAM.	ISAAC.	MOISE.
EVE.	ESAU.	SAMUEL.
SETH.	JACOB.	SALOMON.
SADOC.	ISRAEL.	ELÉAZAR.
ABRAHAM.	BENJAMIN.	DANIEL.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

MARCHE DU CAVALIER

fants	da	les	ient	ent	le	la	me
mes	ta	conf	ient	it	vin	ai	mes
on	en	se	un	leurs	vœux	mê	cou
prê	ani	leurs	les	res	pour	ri	ét
rse	fai	pè	eux	jeux	tous	ne	deux
clefs	qu	bou	n'en	commu	les	mes	ja
sa	ét	les	les	deux	aient	mai	les
une	la	ient	ait	sons	fem	mais	n'ét

Communication : Ma sœur et moi. — Hélène Martin (Périgueux). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (Dessin).

LES CURIOSITÉS

N° 49.

N° 1. — Quel fut le premier Grand-Maître des Arbalétriers?

N° 2. — Quel est l'inventeur du premier métier à tisser?

N° 3. — Parole d'un général : « Il est mort un homme qui faisait honneur à l'homme. »

N° 4. — Epitaphe d'un grammairien :

Grammaticam scivit, multos docuit
que per annos,
Declinare tamen non potuit tumulum.

N° 5. — A quelle époque remonte l'usage du papier timbré?

N° 6. — Quel est le roi qui, le premier, a employé cette formule dans les édits : « *C'est notre bon plaisir.* »

Communications : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich n° 1. — Marguerite et Madeleine de C (Paris), n° 2. — Marthe l'Eveillé (Olivet), n° 3. — Gélaste, n° 4. — Hélène Martin (Périgueux), n° 5 — Julie et Marie-Thérèse de Chambly (Villers-sur-Mer), n° 6.

N° 50.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Ah! le scélérat, il m'a tué.

N° 2. — Voilà de bonnes nouvelles.

N° 3. — Mon Dieu, je te remercie; la main d'un ami me ferme les yeux.

N° 4. — Vous avez la voix fausse.

N° 5. — Je voudrais bien dormir.

N° 6. — Mes enfants, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire.

N° 7. — Je sens que je deviens dieu.

N° 8. — Mourons, monsieur, mourons courageusement, et gagnons le paradis.

Communications : Alice Pluche (château de Saint-Ouen-l'Aumône), n° 1. — Farfadet, n° 2. — Emile Charbonneaux (lycée de Reims), n° 3. — Divers correspondants, n° 4. — Divers correspondants, n° 5. — Louise de Cheveigné, n° 6. — Divers correspondants, n° 7. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L (Versailles). n° 8.

ÉNIGMES.

N° 76.

Sans amis comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger,
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger,
S'aimer d'une amitié sans bornes.
De soi seul emplir sa maison,
En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes,
Enfin chez soi, comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste,
C'est l'histoire de l'*******
Et celle du *******.

Communication : Une élève des Cours Fénelon (Poissy).

N° 77.

Je quitte ma blancheur et prends le teint d'un more,
Par l'atteinte du feu qui toujours me dévore;
On me cherche surtout dans la froide saison;
Je ne possède rien qu'une terre infertile;
Mais on verrait toujours, sans ma faveur utile,
Tous les hommes gémir en leur triste maison.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

N° 78.

Chacun à tout moment me montre au bout du doigt.

Communication : Une élève des cours Fénelon (Poissy).

N° 79.

L'aurore me prévient chaque jour de nouveau;
Un signe, et je deviens le gardien du troupeau.

Communication : Louise de Brimbois.

CHARADES

N° 88.

Espoir du laboureur,
Désespoir du coiffeur.
Tel on voit mon premier, dans mon champ, sur ma tête;
Lorsque, chez le marchand, acheteur, je m'arrête,
Je suis, croyez-le bien, toujours certain de voir
Mon second, promulguant sa loi sur le comptoir;
Mon tout, mauvais coucheur, comme un serpent se montre
Mordant et plein de fiel; évitez sa rencontre.

Communication : Marie et Geneviève de Chambly.

N° 89.

En abusant de mon dernier,
On ne devient pas mon premier,
Bien au contraire;
Mon tout possède au bord de l'eau
Froment jaune, pampre au coteau,
Et cité fière.

Communication : Blanche C. de Chemiré.

N° 90.

Cherchez l'un dans la gamme, en tout temps l'autre est vert;
Mon tout écoute, tremble, et dans son trou se perd.

Communication : Une petite amognonne.

N° 91.

Mon premier de la Perse est le plus haut placé;
Mon second d'un vaisseau fait la sécurité,
Et mon tout, cher lecteur, sous vos yeux est tracé.

Communication : Ma tante et moi (Bordeaux-Gironde).

LES MOTS CARRÉS

A mon premier Brutus donna le nom de mère;
Armé de mon second, on a vu le chasseur
Poursuivre hardiment la fauve dans son aire;
Mon troisième est, lecteur, ce que je cherche à faire;
Mon quatrième est ce que veut avec ardeur
Être un ex-député de la Manche à l'Isère:
Mon dernier est le nom donné par les Latins,
A ce vent que *suré* [1] nomment tous nos marins.

Communication . Bourrache.

[1] Sud-Est.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Construire un mot carré syllabique sur le mot

NU	MAN	CE
MAN		
CE		

Communication : Eglantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer).

MOTS EN TRIANGLE

PROBLEME	SOLUTION
T	T
O*	O R
R**	R I O
TORT	TORT

Dans ce problème, on voit que les mots se lisent en ligne perpendiculaire, en ligne horizontale : *Tort, Rio, Or;* et, en remontant, en lignes perpendiculaire, horizontale et oblique.

Louise, Noélie et Lucie L. (Saint-Prix.)

LOGOGRIPHES.

N° 45.

Sur cinq pieds je décore un parquet, une table;
Souvent bariolé,
Si je viens d'Orient je vois mon prix doublé;
Sans ma tête, dieu vénérable,
Jadis je voyais devant moi,
Un peuple prosterné m'honorant comme un roi.

Communication : A. L M. Louvet.

N° 46.

Je fais presque en tous lieux le tourment de l'enfance
Est-on jeune? on m'oublie; est-on vieux? on m'encense;
Je porte dans mon sein mon ennemi mortel;
Il veut m'anéantir, et mon malheur est tel,
Qu'en le perdant je perds presque toute existence;
Déjà de mes dix pieds huit sont en ma puissance;
Mais il m'en reste deux qui, dans le même sens,
L'un à l'autre accolés seront pris pour deux cents.

Communication : Marguerite Picquot.

METAGRAMME

Si de mes trois lettres on change
La deuxième seule cinq fois,
On a ce qu'en nous, sous ses lois,
Garde et soutient notre bon ange;
Puis un honnête bourriquet;
Une mesure de la terre;
Du chapelet une prière;
Et d'une femme le secret.

Communication : Les Exilées de Port-Royal.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 52.

Vieux proverbe :

Celui qui est hors de la danse sait bien des chansons.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 66.

N° 1. — Un fils gagne le paradis aux pieds de sa mère.

N° 2. — Proverbe monténégrin :

Si tu prends le diable à cause de sa fortune, la fortune s'en ira, mais le diable reste.

N° 3. — Entre deux amis, il n'y en a souvent qu'un qui soit l'ami de l'autre.

N° 4. — Écrivez les injures sur le sable et les bienfaits sur le marbre.

N° 5. — Deux proverbes :

Quand il fait beau,
Prends ton manteau.
Pluie du matin
N'effraie pas le pèlerin.

N° 6.

Le ciel n'est plus le ciel quand il n'a pas d'étoiles.

N° 7. — Pour être toujours bon, il faut quelquefois l'être trop.

N° 8. —

La terre est une marche au seuil du paradis.

N° 9. — Mieux vaut encore la moitié de l'œuf que la coquille entière.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 66.

N° 1. —

CONSONNES

Ci-gît un très-grand personnage
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage,
Je n'en dirai pas davantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

N° 2. —

On doit se regarder soi-même fort longtemps
Avant que de songer à condamner les gens.

VOYELLES

N° 1. —

ÉPITAPHE DE CHARLES-QUINT

Son cercueil est le ciel, son tombeau l'univers,
Les astres ses flambeaux, et nos larmes les mers.

N° 2. —

Un cœur noble ne peut soupçonner en autrui
La bassesse et le fiel qu'il ne sent point en lui.

ÉNIGMES

N° 73. — Les neuf muses :

Uranie. Clio. Calliope. Thalie. Melpomène. Erato. Euterpe. Polymnie. Terpsichore.

N° 74. — Lange.

N° 75. — L'ombre.

Un domestique qui suit son maître.

CHARADES

N° 83. — Ballot.
N° 84. — Réunion.
N° 85. — Anon.
N° 86. — Oiseau.
N° 87. — Agamemnon.

LOGOGRIPHES

N° 42. — Carême. Mer. Arc. Rame.
N° 43. — Moutarde. Outarde.
N° 44. Flamme. Lame.

LES MOTS CARRÉS

M A R I N
A B I M E
R I V A L
I M A G E
N E L É E

MOTS EN LOSANGES

S
R A S
P A L E S
R A M A D A N
S A L A M A L E C
S E D A T I F
S A L I R
N E F
C

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 65. — Blaise Pascal.
N° 66. — Le Carnaval.
N° 67. — Roland. Charlemagne. Durandal. Joyeuse.
N° 68. — L'homme.
N° 69. — Sorrente. Le Tasse.
N° 70. — Les Catacombes. Rome. Romains. Église. Césars.
N° 71. — Le lézard gris.
N° 72. — Richelieu.

LES SURPRISES

Il reste toujours la moitié du nombre ajouté. Dans le problème posé, il reste 6.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 32.

Nivernais. Nièvre. Nevers.
Château-Chinon. Clamecy. Cosne.

LES PRÉNOMS.

Les solutions prochainement.

LE FIL D'ARIANE.

Pâle fleur, timide pervenche,
Je sais la place où tu fleuris,
Le gazon où ton front se penche
Pour humecter tes yeux flétris:
C'est dans un sentier qui se cache
Sous ses deux bords de noisetiers,
Où pleut, sur l'ombre qu'elle tache,
La neige des blancs églantiers.

MARCHE DU CAVALIER.

26	5	10	53	28	3	12	55
49	52	27	4	11	54	29	14
6	25	50	9	2	13	56	63
51	48	7	32	45	64	15	30
24	39	46	1	8	31	62	57
47	42	37	44	33	60	19	16
38	23	40	35	18	21	58	61
41	36	43	22	59	34	17	20

LES CURIOSITÉS.

N° 46.

N° 1. Pope. — N° 2. Isabelle, fille de Philippe II, roi d'Espagne. — N° 3. César. — N° 4. Louis XVI. Malesherbes. — N° 5. Mirabeau. — N° 6. Dumouriez. — N° 7. Louis XI établit la compagnie des Cent-Suisses en 1481 pour la garde du roi, conformément au projet de Charles VII. — N° 8. Le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, 1776.

N° 47.

SURNOMS HISTORIQUES.

N° 1. Toulouse. — N° 2. Marseille. — N° 3. Darius. — N° 4. Cambyse. — N° 5. Cyrus. — N° 6. Joachim du Bellay. — N° 7. Sylla.

N° 8. Les Espagnols ont donné ce surnom à Caonabo, gouverneur de la province de Magnana, dans l'île d'Haïti, lorsque Christophe Colomb en fit la découverte en 1492.

N° 9. Caracalla se glorifiait d'avoir été appelé ainsi par un oracle.

N° 10. Brutus donnait ce nom à Cassius Longinus.

N° 11. Clémence Isaure.

N° 48.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. Anne d'Angleterre. — N° 2. Marie-Stuart. — N° 3. Sainte-Opportune. — N° 4. Thomas Becket. — N° 5. Charlemagne. — N° 6. Gélimer, roi des Vandales, vaincu par Bélisaire. — N° 7. Duc de Guise. — N° 8. Richelieu. — N° 9. Louis XIII. — N° 10. Joubert. — N° 11. Fleurus. — N° 12. Henri IV, empereur d'Allemagne. — N° 13. De Falmont. — N° 14. Murat. — N° 15. Danton. — N° 16. Léonora Galigaï. — N° 17. Catherine de Médicis à Henri III, après le meurtre d'Henri de Guise.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 32. —

L'ENFANT MORT

Comme s'il eût dormi d'un tranquille sommeil,
L'enfant était couché souriant et vermeil.
Il semblait que la mort, sous ses paupières closes,
Eût laissé de la vie, et des teintes de roses
A cette bouche froide où naguère, gaîment,
Naissaient les mille bruits du gentil bégaîment.
Sur l'oreiller douillet sa main était posée,
Main blanchette et mignonne et cependant glacée;
On avait, sur le front, séparé ses cheveux.
— La mort nous fait parfois de célestes aveux,
Comme adoucissement à cette plainte amère
Qu'une perte d'enfant fait au cœur d'une mère. —

En effet, sur ce front du doux être envolé,
On sentait qu'un rayon d'étoiles constellé
Du ciel était venu, donnant une autre vie;
Que de blonds séraphins la chambre était remplie,
Et que le chœur d'en haut murmurait dans ses chants :
Laissez venir à moi tous les petits enfants....

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS

Les solutions prochainement.

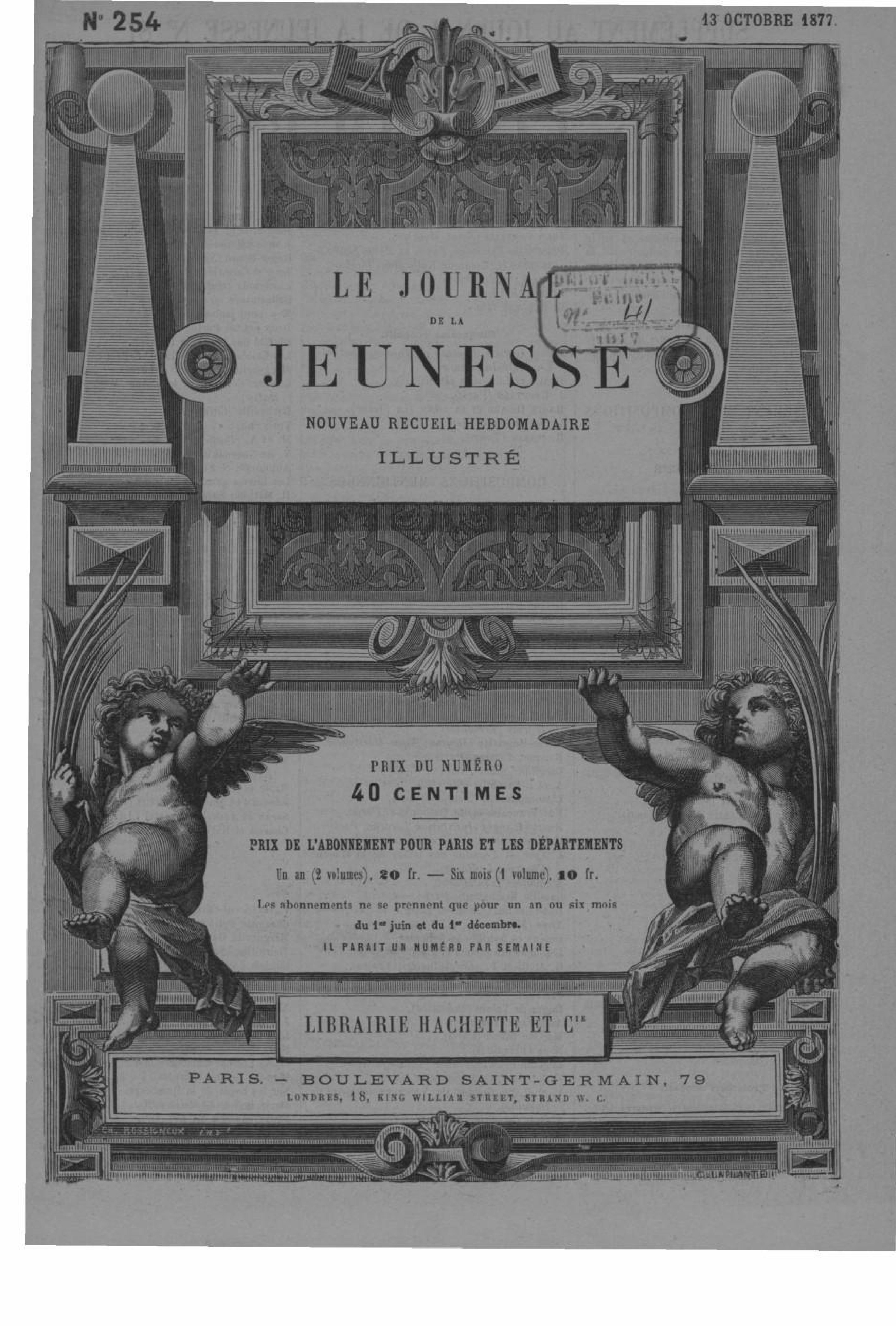
RÉBUS

La photographie est à la nature ce que l'orgue de Barbarie est à la musique.

AVIS. — *Les noms des correspondants seront publiés dans le Supplément N° 88 du 20 octobre 1877.*

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

6e CONCOURS

SOLUTIONS

AVIS

Après l'examen des compositions et vu le nombre toujours croissant des concurrents, la Direction du *Journal de la Jeunesse*, outre les vingt prix offerts, a mis à notre disposition vingt ouvrages illustrés, ce qui porte à Quarante le nombre des Lauréats.

En même temps, le Conseil de rédaction a décidé que le prochain *Concours du Journal de la Jeunesse* aurait lieu à l'époque des Vacances de Pâques.

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS

DU 6e CONCOURS.

PRIX D'HONNEUR

W. M. S. (*Bordeaux*).

PREMIER PRIX.

Catherine Trédez (*Douai*).
Suzanne et Marthe de Jussieu (*Chambéry*).

DEUXIÈME PRIX.

Joachim Labrouche (*Bayonne*).
Sophie Filiti (*Bukarest, Roumanie*).
Hélène Floresco *id.*
Pierre et Paul Gavault (*Alger*).

TROISIÈME PRIX.

Abbaye du Val (*Seine-et-Oise*)
Marianne de Ganay.
Carlo (*Paris*).
Une petite Mauresque d'Alger.
Louise Lombard (*Charleville, Ardennes*).
André Genty (*Tourteron, Loiret*).

QUATRIÈME PRIX.

Marguerite Brabant (*Paris*).
Georges et Marguerite Kremp (*Douai*).
E. C. (*Douai*).
Léontine Héros (*Paris*).
Elisabeth et Marguerite (*Vosges*).

Premier accessit

Yveléda (*Paris*).
André Dulongbois (*Gueron*).

Deuxième accessit.

Marguerite et Henry de F. (*Versailles*).
Guillaume et Anne-Marie Danjoux du Mesnil (*Paris*).
Deux amies de Vichy.
Eugénie et Adèle Delvaille (*Bayonne*).
Jeanne Poupinel (*Oise*).

Troisième accessit.

Mlles Ch. Gosselin (*L'Isle-Adam, Seine-et-Oise*).
Princesse Sophie de Metternich (*Konigswart, Bohême*).
Grand cercle de Presinge (*Suisse*).
Augustin Ferrand (*Aude*).

Quatrième accessit.

Julie Portalis (*Saint-Maurice*).
Princesses Eleonore, Fanny et Marie Schwarzenberg (*Château de Rothenhof, Bohême*).
Marie Valentin (*Paris*).
France (*Bordeaux*).
G. Sergent (*Paris*).

Cinquième accessit.

Louise Guedon (*Château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure*).
Henriette Chasles (*Paris*).
J. Brontana (*Paris*).
Raoul Digard et sa sœur (*La Flèche*).
L'amie de Mira (*Nièvre*).
R. Pitrou (*Tours*).

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Marie Panis de Montigny (*Reims*).
Frères et sœurs de Vinchy (*Orléans*).
Marie, Thérèse et leurs amies (*Saint-Jean-le-Blanc*).
Marguerite et Madeleine de Ganay (*Ricquebourg*) (*Paris*).
Berthe Gérin (*Montigny le Bretonneux*).
« Je me nomme Légion. »
Louise de Brimbois (*château de Brimbois*).
Lucie et Aline de Rothschild (*Paris*).
René et Tony Dreyfus (*Paris*).
Hélène Martin (*Périgueux*).
V. O. et sa sœur (*Paris*).
Louise, Noélie et Lucie L. (*Saint-Prix*)
Poule et Poussins (*Isère*).
Nous trois (*Versailles*).
Marie-Henriette (*Menton, Alpes-Maritimes*).
Bouquet d'orties (*Paris*).
Caroline (*Saint-Prix*).
A. et J. Lacombe (*Biarritz*)
L'Amazone des Champs-Élysées.
Une Française et un Hollandais (*Paris*).
Henri Œsinger (*Institution Laroche, Paris*).
Un Kangoroo et sa mère (*Paris*).
L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (*Frascati, Le Havre*).
Emmanuel Lion (*Paris*).
Camille Hischmann (*Paris*).
René Chollet (*Maine-et-Loire*).
Titye (*Mâcon*).
Devins et Sybille de Nemausa.
Les amis du silence (*Paris*).
H. A. C. et T. (*Les Aulnottes, Vosges*).
Le Coq (*Tours*).
Farfadet (*Paris*).
Roger de Valous (*Dolomieu*).
Alice Faye (*Tours*).
Martine Hibou (*Paris*).
Nous (*Versailles*).
Blanche Schwingrouber (*Saint-Quentin*).
Fernande Favard (*Sancerre, Cher*).
L. et C. de Goddes de Varennes (*château de Douville*).
Joseph Capperon (*Orléans*).
Henri André, René André (*Maine-et-Loire*).
Jane Moller (*Vendée*).
Louis de Larralde-Diustéguy (*Biarritz*).
Pierre Masure (*Sarthe*).
Joséphine et Thérèse Bertholle (*Aube*).
Jeanne (*Maine-et-Loire*).
Roger Braun (*Sphinx-Club, Paris*).
Jean et Geneviève de Courcy (*Paris*).
Esméralda (*Bukarest, Roumanie*).
Belfortaines en vacances.
Mon petit japonais Ydo.
Deux petites Portugaises.
Bluette des bords de l'Ilfoven.
Les Exilées de Port-Royal (*Espagne*).
Marguerite et Cécile S. (*Lorraine*).
Gazelle, Cerisette et leur amie Marguerite (*Le Havre*).
Barbeville (*Calvados*).
Trois canotiers de l'Yères.
M. et A. (*Bordeaux*).
V. de Gourdakirsch (*Haute-Saône*).
Antoinette et Elisabeth (*Alais*).
Les braves gens de l'Hérault.
H. Mathieu Saint-Laurent (*Oran*).
C. d'Est (*Calvados*).
Paganel, Mac Nabbs et lord Glenarvan (*Suresnes*).
Alphonse Lyon (*Dieulefit*).
Maman et moi (*Seine-et-Oise*).
Deux huîtres et leur perle (*Paris*).
Paul et Virginie (*Paris*).
Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. (*château de Bazoques*).
Sophie et Suzanne (*Bordeaux*).
Une habitante du désert (*Ille-et-Vilaine*).
Mésange (*Seine-et-Oise*).
Victorine Warot (*Alger*).
Fanciulette (*Paris*).
Sur mon rocher. L. H. (*Manche*).
J. M. le petit bonhomme d'Évreux et J. M. la petite mère Loulou.
Perce-Neige et ses frères (*Loir-et-Cher*).
Madeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze (*Bayonne*).
Marie et Thérèse Usquin (*Chatou*).
Edouard et Madeleine Creux (*Paris*).
Sarah et Andrée Bouscatel (*Auxerre*).
Charles et Marie Borde (*Paris*).

PREMIÈRE SÉRIE.

F. G. (*Saint-Maixent*).
Charlotte Petit (*Amiens*).
Marguerite Destremx (*Alais*).
Tourbillon (*Seine-et-Oise*).
Eugène Rousseau (*Jarnac*).
René Harmand (*Paris*).
Caroline Baillard (*Nancy*).
Alice et André Pouzol (*Jarnac*).
J. Maréchal (*Paris*).
L. W. (*Nantes*).
Nous trois (*Nièvre*).
Marie Eutrope-Lambert (*Jarnac*).
Blanche Brunet (*Saintes*).
Sur les bords de la Remberge.
Marie Bellot (*Châtellerault*).
Faust (*château du Bel-Air*).
L. de Festeroi (*Montauban*).
Radegonde et Louise d'Aubéry (*château de la Fontaine, Vienne*).

Alice Pluch (*chateau de Saint-Ouen l'Aumône*).
Amélie d'Ennery (*Paris*).
Charles Joliet (*Lycée de Versailles*) et Charlotte Joliet.
La dame blanche du donjon de Brugnac.
Marguerite Picquot (*Couhé, Vienne*).
Picciola (*Paris*).
Louise de Cheveigné (*Loiret*).
Marthe et Marie Vinatier (*Lurcy-Lévy, Allier*).
Emile Arnou (*Paris*).
Juliette Delacour (*Paris*).
Carabine et Cie (*Loiret*).
Un fiévreux du Marais Vendéen
M. Th. de G.
Un habitant de Condat.
Colibri (*Le Havre*).
Gélaste (*Châlons*).
Pieris et Chrysis (*Niort*).
Lucie et Anatole de Thomassin (*Paris*).
Une élève de miss Berthe (*Paris*).
P. d'H. de W (*Seine-et-Oise*).
M. et J. L. (*Saint-Gratien*).

DEUXIÈME SÉRIE.

Trois amateurs de croquet et une grenouille des remparts de La Fontaine.
« *Feci quod potui.* » (*Hérault.*)
Eugénie Cassonnet et Maurice R. (*Paris*).
Mon curé et moi.
Deux sœurs be richonnes (*château de Brinay*).
Paul, André et Pierre G. (*Reims*).
Felix et Ange de la Gallerie.
Marguerite Cottier (*château de Cange*).
La nièce de l'oncle Placide (*Olivet*).
Marguerite et Louise Lapoire.
Leal (*Jassy, Roumanie*).
Suzanne Mallet (*Paris*).
Guillaume Tell (*château de Chenevières*).
Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters't Wallant (*Bruges, Belgique*).
Yvan, Nicolas et Olga Orlwiskoff (*Moscou*).
André et Emmanuel (*Seine-Inférieure*).
Dominique et Jules Brun.
Fougère et Bruyère (*Seine-et-Marne*).
Deux lycéens en vacances (*Saint-Germain*).
Apollon, Mars et Minerve (*Mayenne*).
Isabelle et Gilbert (*Paris*).
Marthe Lesourd (*Tours*).
H B. S. (*Grenoble*).
Africain et Beaujolaise (*Rhône*).
Deux pêcheurs d'anguilles.
L. M. W. (*Paris*).
Clotilde et Blanche R. N. (*Versailles*).
Un bénédictin (*Savoie*).
Thérèse Lacretelle.
S. F. E. (*Vieux-Colombier*).
Le lys dans la vallée (*Indre-et-Loire*).
Marcelle J. R. (*Provence*).
Deux sœurs du cap Lihou, M. et B. L.
P. Bourdeau (*Seine-et-Oise*).
Sylvaine Merlin (*Côte-d'Or*).
Henri de Fos (*Varennes sous Montsoreau*).
Edmond Pourpe (*Paris*).
Béatrix d'A. (*Berry*).
Miss Sweet (*Loir-et-Cher*).
Emile et Maurice Querette (*Saint-Quentin*).
Les bâtons gris (*Paris*).
Un indigène des agrestes bords de la Marne.
Hortense et Jeanne Gardet.
Valentine Deschapelles (*Italie*).
Jules Isay (*Nancy*).
Une abonnée mantaise.
Un oncle et son coquin de neveu (*Bourgogne*).
Jean Frémy (*Paris*).
Un petit homme (*Drôme*).

TROISIEME SERIE.

France et Marguerite (*Bilbao*).
Raymonde de Nicolay (*Seine-et-Marne*).
Comtesse Olga Chotek
Bleuette des bords de la Tambovita (*Roumanie*).
Deux nigauds (*Saint-Georges de Didonne*).
Une petite auvergnate, une ancienne abonnée (*Clermont-Ferrand*).
G. E. futur rhétoricien (*Auxerre*).
Mlle de C.
Odette de Grandval (*Calvados*).
Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne (*Autriche*).
Boulboul et Marie-Ange (*Eure-et-Loir*).
Amy et Tato L. (*Nîmes*).
Fleur de pêcher (*Paris*).
Giroflé Girofla (*Paris*).
Grippe-Minouche et Rodilard (*Paris*).
Pervenche (*Seine-Inférieure*).
Moi tout seul (*Ardeche*).
Quentin Durward (*Liége*).
Violette et Lilas blanc (*Touraine*).
Les Grises (*Reims*).
Le caporal Bonbon (*La Rochelle*).
Une bourguignonne de Saône-et-Loire.
Personne.
Jeanne Train.
Un petit loup de mer (*Jersey*).
Jules, Jeanne et Georges Guilbert
Une pensionnaire (*Chartres*).
Constance et Henriette G. (*Tours*).
Une petite société savante (*Doubs*).
Maurice B. (*Ajoye*).
Herminie L. (*Basses-Pyrénées*).
Césarine et Octavie de N. (*Dieppe*).
Valentine et Robert (*Trouville*).
Angelo, tyran de la maison (*Paris*).
La petite classe.
Deux jeunes sœurs.

COMPOSITIONS NON CLASSEES.

Le *Reglement du Concours* dit que les lettres doivent porter en tête le nom et l'adresse des correspondants.

Les compositions suivantes, ne remplissant pas cette condition, n'ont pas été classées :

La sœur aînée de huit lionceaux (*Constantine*).
Mhâg-Hô, Fleur-de-Thé et Thoù-Gha-Thou.
Fleurs et Bourgeons.
U. V. X. Y. Z.
Picard et Picarde.
Une jeune Parisienne.
Grenouillot.
Un domestique honnête.
Deux abonnés.

AVIS. — *Si quelque omission dans la liste des noms temoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

Pour le Conseil de rédaction du
Journal de la Jeunesse,

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS
DES PROBLÈMES ET QUESTIONS
DU 6e CONCOURS.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

Un distique :

La dispute est d'un grand secours,
Sans elle on dormirait toujours.

N° 2.

On ne va jamais si loin que lorsqu'on ne sait pas où l'on va.

(CROMWELL.)

N° 3.

Nul n'est content de sa fortune ni mécontent de son esprit.

N° 4.

Le cœur qui n'a pas d'heureux souvenirs ne saurait avoir de belles espérances.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 1.

La reconnaissance est pareille à cette liqueur d'Orient qui ne se conserve que dans des vases d'or; elle parfume les grandes âmes et s'aigrit dans les petites.

N° 2.

Il faut que chacun trouve son mot dans l'énigme de la vie; il ne sert à rien qu'on vous le dise : les uns ne l'écoutent pas, les autres le comprennent à contre-sens.

N° 3.

La simplicité et la modestie sont le plus bel ornement de la beauté et la meilleure excuse de la laideur.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES.

Quand j'ai traversé la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau ;
J'y vis poindre une fleur nouvelle ;
La plus jeune était la plus belle :
L'homme est ainsi toujours nouveau.

NOTA — Au dernier vers, deux étoiles manquaient; mais cette omission ne semble pas avoir constitué une difficulté pour les concurrents.

VOYELLES

Le soleil meurt; ses doux rayons
Teignent de rose l'eau tranquille;
Le daim s'endort sur les gazons,
Le cygne rentre dans son île.
Vers les rivages où l'osier
Sur l'onde etend sa tête avide,
Lassé du jour, le batelier
Va ramenant sa barque vide.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

REPOS

Au pied des monts voici ma colline abritée,
Mes figuiers, ma maison,
Le vallon toujours vert, et la mer argentée
Qui m'ouvre l'horizon.

Pour la première fois sur cette heureuse plage,
Le cœur tout éperdu,
Quand j'abordai, c'était après un grand naufrage
Où j'avais tout perdu.

Déjà, depuis ce temps de deuil et de détresse,
J'ai vu bien des saisons
Courir sur ces coteaux que la brise caresse,
Et parer leurs buissons.

Si rien n'a refleuri, ni le présent sans charmes,
Ni l'avenir brisé,
Du moins mon pauvre cœur, fatigué de mes larmes,
Mon cœur s'est apaisé.

Et je puis, sous ce ciel que l'oranger parfume,
Et qui sourit toujours,
Rêver aux temps aimés et voir sans amertume
Naître et mourir les jours.

LES BOUTS-RIMÉS.

Voir plus loin.

LES USAGES MONDAINS.

LES CARTES DE VISITE.

Un article du *Journal de la Jeunesse* (2e semestre de l'année 1874) a été consacré aux *Cartes de visite*. Nous publierons prochainement, à titre de curiosité, quelques solutions intéressantes extraites des *Compositions du 6e Concours*.

LES COQUILLES AMUSANTES

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense.

LA FONTAINE.

NOTA. — Cette question renfermait trois rectifications à faire :

Ane. Pense. — La Fontaine (en deux mots).

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LE VALET INFIDÈLE.

28 bouteilles.

2	5	2
5		5
2	5	2

24 bouteilles.

3	3	3
3		3
3	3	3

20 bouteilles.

4	1	4
1		1
4	1	4

NOTA. — Il y a encore d'autres solutions exactes, mais dont les chiffres ne présentent pas autant de symétrie.

N° 2.

PHYSIQUE.

Étant donné un vase plein d'eau, faire bouillir l'eau en refroidissant le vase.

Cette question n'a pas été résolue, excepté par un seul concurrent, qui a donné la solution juste.

Les solutions données par nos correspondants reposent sur le principe du vide produit par la machine pneumatique, ou par la condensation de la vapeur d'eau à l'aide d'un réfrigérant; mais il est évident que, dans ce cas, le liquide se refroidit en même temps que le vase. Il s'agit du *refroidissement du vase seul*, à l'air libre, sans le secours de la machine pneumatique ou d'un réfrigérant.

La question est réservée et sera soumise au prochain *Concours*. C'est dans ces termes que nous l'avons entendu formuler par l'auteur même de la découverte et des expériences de ce curieux phénomène.

N° 3.

NOMBRES.

2,521, etc., etc.

N° 4.

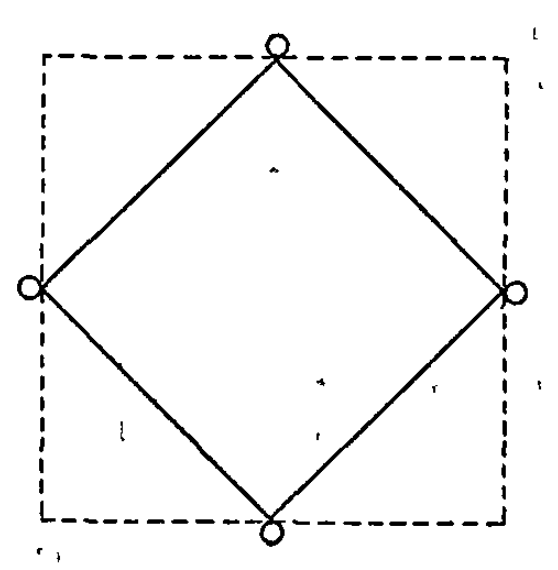
LE CHAT.

Les solutions explicatives prochainement.

NOTA. — Cette question a donné lieu à des compositions très-originales. Les opinions sont partagées.

LES SURPRISES.

L'ÉTANG.



NOTA. — Il y a plusieurs autres solutions exactes.

ANAGRAMMES

LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

Le siècle étant l'espace de cent ans, et Louis XIV n'ayant vécu que 77 ans, de 1638 à 1715, que faut-il entendre par le *Siecle de Louis XIV?* Est-ce de 1600 à 1700, de 1615 à 1715, ou de 1638 à 1738 ? D'ailleurs, il serait difficile d'établir une ligne de démarcation entre le XVIIe et le XVIIIe siècle.

W. M. S.

CHARADE EN ACTION.

1er acte. — *Goût.*
Vers inachevés : *Parnasse. Apollon. Maron. Horace. Anacréon.*
2e acte. — *Vers.*
3e acte. — *Nantes.*
Ensemble. — GOUVERNANTE.

LES TABLEAUX PARLANTS

N° 1. — La capitale imaginaire : La Paresse.
N° 2. — La Patience, l'Ambition.
N° 3. — Le temple de l'Amitié.
Amitié. Oreste. Pylade. Pirithoüs. Achate. Nisus.
N° 4. — Naître, vivre et mourir.
N° 5. — Le Temps. La Peine. Le Plaisir.

ÉNIGMES.

Nos 1. — La Pensée.
2. — La Poudre.
3. — Moulin à vent.

CHARADES.

Nos 1. — Quatre-vingt-dix-neuf.
2. — Franche-Comté.
3. — Démarche.

LOGOGRIPHES.

Nos 1. — Lilas. La. Lys. As. Lia.
2. — Vitre. Vire.
3. — Vol.

MÉTAGRAMME

Comme. Pomme. Somme. Gomme. Homme.

MOT CARRÉ.

C	H	A	R
H	E	R	O
A	R	D	U
R	O	U	E

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

IN	FI	NI
FI	AS	CO
NI	CO	LAS

MOT CARRÉ.

JACOB

RÉBUS

Sentence chinoise :

Si tu veux dissimuler la trace de tes pieds, ne marche pas dans la neige.

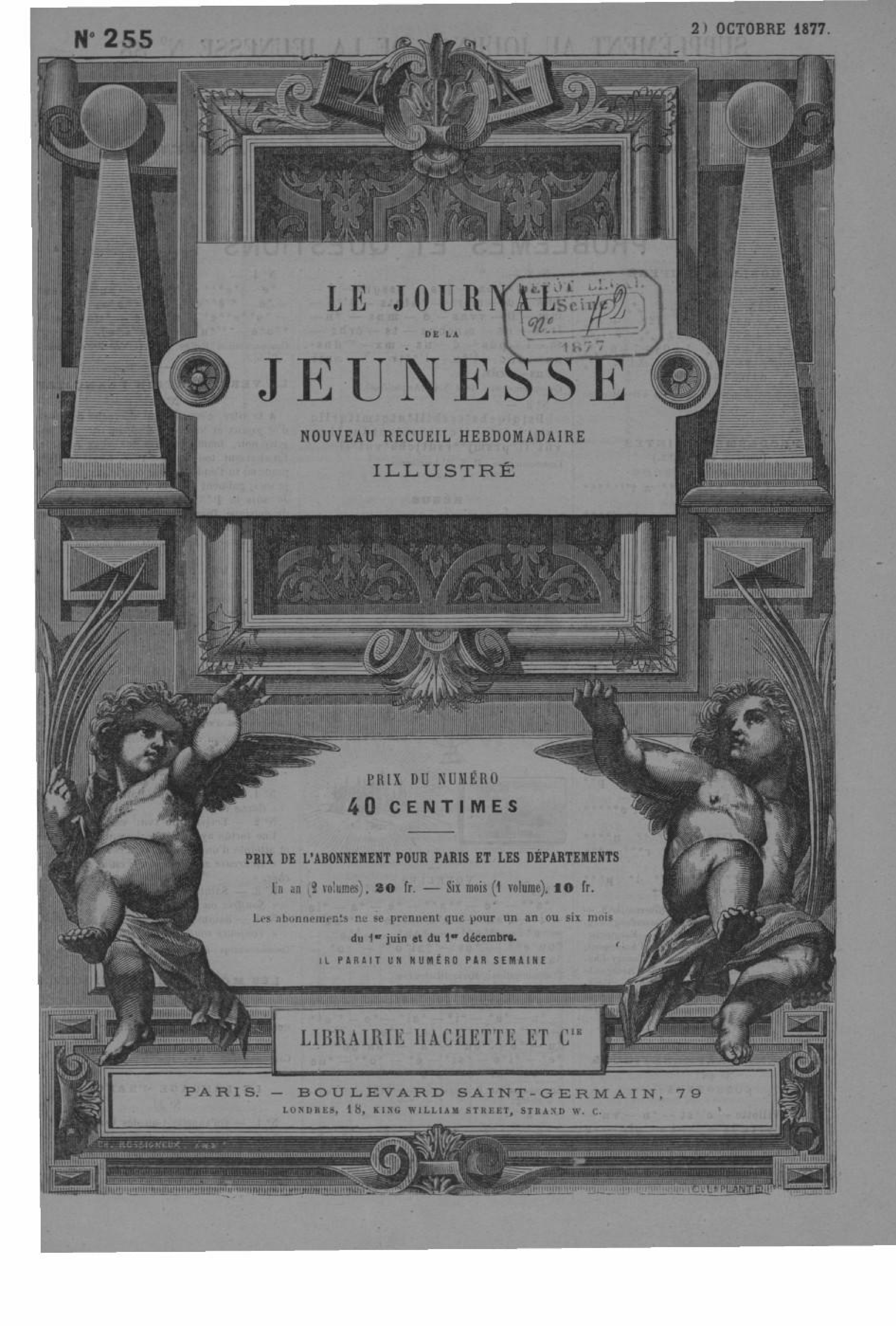
COMPOSITION

LES REINES DE FRANCE

MÉROVINGIENS. — CARLOVINGIENS.

(Solutions explicatives.)

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
Seine
N°
1877
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 88

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,

79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ

N° 54.

*** 910235 *** S52S5+ *** +67 *** 38 *** H19928 *** J28 + *** K+ *** N+87 *** K23 *** 9 *** 6257 *** K+6 *** 7+0S+7+6 *** W318K *** 28 *** V *** X147 *** 38+ *** S1W35+ ***

Communication : Eugène et Marie de l'île Maurice (Gironde).

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 68.

N° 1. — C**** h******** a t******** l'o****** d*******

N° 2. — L* p******** e** l* f**** d* l'h******* : q** n'e** p** a**** p*** n'e** p** a**** h*****

N° 3. — U* m****** e** t******* p******* d* s*******

N° 4. — L'a** q*'o* r****** s** l** t******* é**** l** p******

N° 5. — J* n* s*** p** l* r***, m*** j* l'a* a******** e* j'a* g**** q****** c**** d* s** p*****

N° 6. — L* c*** e** p*** c*** q** y p******

(*Joubert.*)

N° 7. — S* t** c****** t* b*****, n* l'e****** p** s** l* t*** d* v*****

N° 8. — Proverbe anglais :

N'a**** p** s* t* n* s*** m*****

N° 9. — Proverbe espagnol :

Q** d**** v***, s* c* n'e** p** u* i***** q** p****

N° 10. — P**** à p****, l'o***** f*** s** n**

N° 11. — N* f****** p**** n**** t*****, n*** n* f****** r***, a*** g****

N° 12. — C'e** t******* l* p*** s** q** n* d**** d* r***

Communications : André Dulongbois (Gueron), n° 1. — Princesses Éleonore et Fanny Schwarzenberg, n° 2. — René Nouel (Angoulême), n° 3. — Marguerite, Elisabeth, Marie, Jeanne, n° 4. — Ed. d'Aulnemont, n° 5. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente), n° 6. — Raoul Digard, n° 7. — Radegonde et Louise d'Aubery (La Fontaine), n° 8 — Emile Charbonneaux (lycée de Reims), n° 9. — Jeannic et Alix, n° 10. — Loulou et Bonnet d'Ane (Nancy), n° 11. — Un habitant des bords de la Touvre, n° 12.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 68.

CONSONNES

N° 1. —

Ptt — Villette — c'*st — *n — vn — q — vs — prtndz — * — l — glr — vs n — srz — jms — q'*n — nn — q — mntr — *n — gnt — * — l — fr.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente).

N° 2. —

Dns — ns — jrs — pssgrs — d — pns — d — msrs — *nfnts — d'*n — mm — D — vvns — d — mns — *n — frrs — ns — mrchns — ts — crbs — ss — l — pds — d — ns — mx — **dns-ns — dnc — l'*n — l'**tr — * — prtr — ns — frdx.

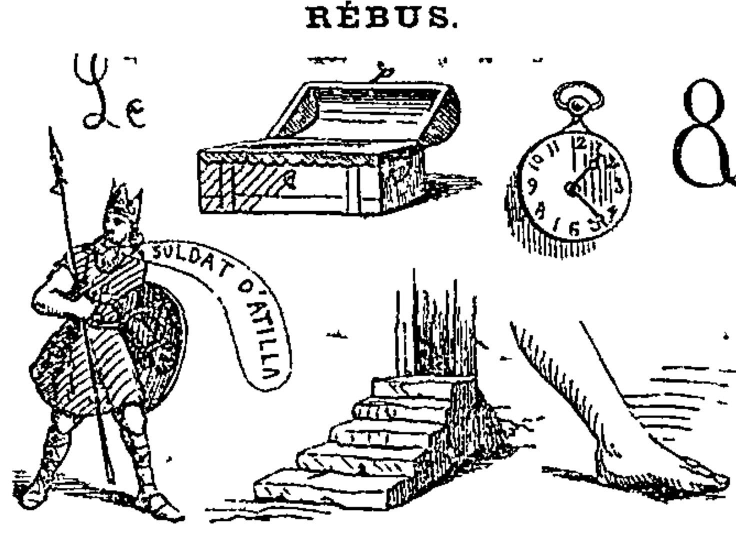
Communication : René Noel (Angoulême).

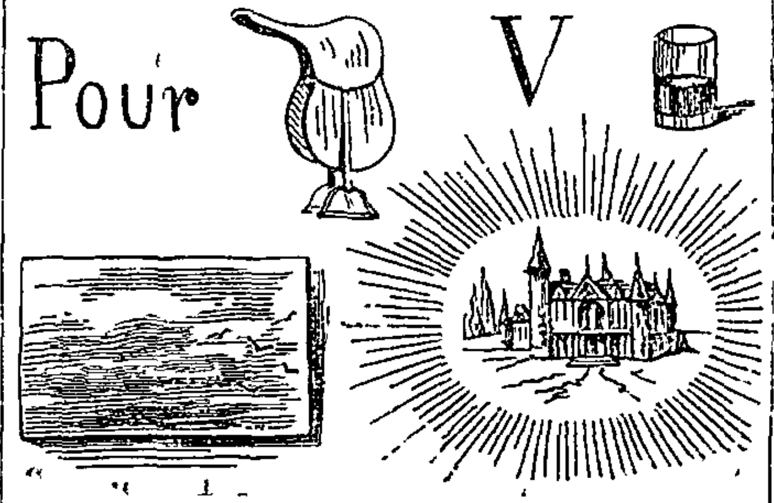
N° 3. —

Dsjqlqchs*sszblll*ntqtmftqrllc rntjl**dt*vnttc*st*nplsntdnzllqn vnt*ll*prsmj**rsdtlchs*vnt*ll.

Communication : R. S (Valenciennes).

RÉBUS.





VOYELLES

N° 1.

*a** — *e — **a** — *e — *a — *ie — i* — *au* — *e*e* — *e* — **eu** — e* — *'e** — *ou* — **o* — *ou*e** — *ui — *ai*o** — *o* — *a**eu**

Communication : Marie Hischmann.

N° 2. —

e — *e** — *o** — *eau* — *ua** — *u — *e* — *i* — *ai* — *e — *'e** — *ie* — *ua** — *e — *e* — *i* — *u — *e — *eu* — *a* — *ou*ou** — *e* — *i*e — *ai* — e* — *o** — *ue — *e — *ui**e — *i*e

Communication : Princesses Éleonore et Fanny Schwarzenberg.

N° 3. —

*e — — *e — *ui* — *ie* — *o**e* — *i — *e — *'e** — *a* — *o* — *o* — *'a**e**e — u* — **a* — u* — **a* — e* — *o**e* — u* — **i*o*

Communication : Marie Valentin (Montlignon).

N° 4. —

*e — *e*** — **â*e* — au* — *ieu* — *e — *'ê**e — *a* — *o*ai* — *ou* — *o**e**e* — e**o*e — *ue**ue — **o*e — *'*u*ai* (*o*a*e).

Communication : Esther, Léa et l'ami Fritz (Sphinx-Club)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 34.

A ta vitre, c'est moi qui décroche ce rayon d'or joyeux et leste qui, frappant sur ton pupitre noir, tombe et dans tes yeux rejaillit. En chassant ton sombre rêve, ferme ce livre jaune où tu t'endors ; pour courir aux prés d'où je sors, gaîment fuis la ville et son ombre. Je suis le P********, plein de couleurs et de musique, Dieu m'envoie pour semer dans les fleurs et dans les âmes la joie et la vie.

Communication : L'Amazone des Champs-Élysées.

LES BOUTS-RIMÉS.

Marbres.
Arbres.
Chers.
Amers.

Communication : Trilby.

VERS A TERMINER.

Au milieu de ce monde où chacun nous ——
Il faut marcher sans bruit, agir avec ——
Parler peu, réfléchir, écouter plus ——
La parole est d'argent, mais le silence est ——

Communication : Raymond Bernard (lycée de Toulouse).

LES DEVISES.

N° 1. — Poëte contemporain :

« *Cache ta vie.* »

N° 2. — Ecrivain du XVIII° siècle :

Une tortue ayant la tête hors de son écaille et atteinte d'une flèche, avec ces mots :

« *Heureuse si elle eût été entièrement cachée.* »

N° 3. — Sainte :

« *Souffrir ou mourir..* »

N° 4. — Sainte :

« *Toujours souffrir et ne jamais mourir.* »

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 34.

Quelles sont les forêts de France dont les noms, par les initiales, forment le mot :

FAÇONS ?

Communication : Marie Hischmann.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 33.

N° 1. — Qu'appelle-t-on des *Vers blancs?*

N° 2. — Quelle est l'étymologie des *Douze mois de l'année?*

Communications : Emile Charbonneaux (lycée de Reims), n° 1. — Marguerite Brabant, n° 2.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

fi	cœur	la	que	que	vine	ti	pal
tin	plus	ne	ange	bre	atin	aïeux	plus
dou	doise	plus	des	le	me	mont	le
cieux	plus	mar	plait	mon	pal	et	mes
l'ar	la	petit	ais	bre	le	que	le
mon	auda	dur	sé	lyré	ro	bâti	plus
rin	plaît	le	re	l'air	jour	que	lois
front	loy	ma	me	mains	gau	que	qu'ont

Communication : Ed. d'Aulnemont Paris). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'Échecs (*Dessin*).

LES CURIOSITÉS

N° 51.

N° 1. — Quel était le premier archiduc, avant que ce titre fût exclusivement affecté à la maison d'Autriche?

N° 2. — « La mort est devant nous, c'est vrai, mais la honte est derrière. »

N° 3. — Quel est le nom du premier journal français?

N° 4. — Que est le nom du premier journal anglais?

N° 5. — Quelle est la contrée qui a la forme triangulaire de la lettre grecque Δ?

N° 6. — Quelles sont les deux villes qui ont la forme, l'une d'un trapèze, l'autre d'une cuvette?

N° 7. — Paroles d'un chef devant les ennemis :

« Quoi! Il n'y en a pas assez pour un repas de nos chiens. »

N° 8. — Quel est le premier vaisseau qui fit le tour du monde?

N° 9. — Quels sont les trois rois de France dont le numéro ajouté à leur nom est formé par l'addition des chiffres de leur naissance?

N° 10. — Quel est le consul qui récitait le code romain avec tous ses commentaires? En jouant aux échecs, il dictait deux lettres; à la fin de la partie, il répétait tous les mouvements successifs des pièces sur l'échiquier, et tous les mots qui composaient les deux lettres?

N° 11. — Quelles sont les trois sœurs qu'on appelait les *Archiduchesses Carolines*, et les deux sœurs appelées les *Archiduchesses Joséphines?*

Communications : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich, n° 1. — Miottaines et Franc-Comtoises réunies, n°s 2 et 8. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (Le Havre), n° 3. — Esther, Léa et l'ami Fritz (Sphinx-Club, Paris), n° 4. — Marie et Marguerite Labuzan, n° 5. — Un trio de baudets, n° 6. — Eglantine Marguerite (Rochefort-sur-Mer), n° 9. — Dominique Avati, n° 10. — *Signature omise*, n° 11.

—

ANAGRAMMES

Calife :

LA UN SCHAH DIRA OR.

Communication : *Forget me not. — I'll not forget thee.*

—

ÉNIGMES.

N° 80.

Si vous croyez que sans argent
On ne saurait vivre content,
C'est bien le comble du délire;
Peut-on rien trouver de plus fou?
Pour moi, quand je n'ai pas le sou,
Alors je ne fais plus que rire.

Communication : Une abonnée mantaise.

N° 81.

Féminin, on me fuit, et masculin j'attire;
Si, dans mon premier cas, on me fait guerre à mort,
Au moins dans le second, bien plus doux est mon sort,
Du rat je suis cousine et le frère du rire.

Communication : Hector Servadac.

N° 82.

Nous sommes deux : notre union
N'opère que division.

Communication : Pousse-Cailloux (Cauterets).

—

CHARADES.

N° 92.

Chez les peuples anciens un dieu fut mon premier;
A tes pieds, cher lecteur, se trouve mon dernier;
L'un de nos vêtements te donne mon entier.

Communication : Dominique Avati.

N° 93.

On passe mon premier bien rarement à sec;
Mon second est la loi de l'ancien culte grec;
Mon tout tient le soldat et son fusil avec.

Communication : Louise de Brimbois.

—

LOGOGRIPHES

N° 47.

Sur mes cinq pieds, lecteurs, je règne en Sibérie;
D'un million de héros j'ai terminé la vie;
De mes fureurs bien loin d'implorer le pardon,
Je viens, accompagné du farouche aquilon,
Etendre sur tes champs ma main dévastatrice;
En vain pour m'éviter tu cours à l'artifice,
Tu penses m'échapper; efforts vains, superflus :
Ote mon cœur, je fus et je n'existe plus.

Communication : Une élève des Cours Fénelon (Poissy).

—

LES MOTS CARRÉS.

Le premier se met sur la table;
Le second se voit au Pérou;
Le troisième est désagréable;
Le marchand pèse avec mon tout.

Communication : Pousse-Cailloux (Cauterets).

—

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

De mon premier l'été fait revenir l'usage;
Chacun de vous, lecteur, possède mon second,
Absent de la surface on le retrouve au fond :
Mon dernier est un jeu rappelant le jeune âge.

Communication : Marie Valette (Marseille).

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

LE FIL D'ARIANE.

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Les deux maisons n'en faisaient qu'une;
Les clefs, la bourse était commune;
Les femmes n'étaient jamais deux;
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux;
Les pères se prêtaient leurs rimes;
Le même vin coulait pour eux.

MARCHE DU CAVALIER.

39	42	37	52	33	56	61	58
36	51	40	43	62	59	32	55
41	38	49	34	53	30	57	60
50	35	44	29	48	63	54	31
15	6	47	64	45	28	19	2
12	9	14	5	18	1	22	25
7	16	11	46	27	24	3	20
10	13	8	17	4	21	26	23

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 53.

Charade pour rire :

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête;
Je m'appelle chapeau : devine, grosse bête.

—

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 67.

N° 1. — Regarde avec soin au dedans de toi; il y a là une source qui jaillirait toujours si tu creusais toujours.

(*Marc-Aurèle*).

N° 2. — Proverbe persan :

Avec du temps et de la patience, la feuille de mûrier devient satin.

N° 3. — Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

N° 4. — La mémoire est le portefeuille de la vieillesse.

N° 5. — L'oisiveté ressemble à la rouille, elle use beaucoup plus que le travail; la clef dont on se sert est toujours claire.

(*Franklin.*)

N° 6. — Ce qui nous rend la vanité des autres si insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

N° 7. — Le méchant ressemble à une mouche qui ne s'arrête que sur les plaies.

N° 8. —

Que la terre est petite à qui la voit des cieux.

N° 9. — J'ai toujours détesté l'ingratitude, et si j'avais des obligations au diable, je dirais du bien de ses cornes.

N° 10. — N'insulte pas aux maux de l'infortuné, la vengeance du ciel est toute prête en sa faveur.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 67.

CONSONNES

N° 1. —

Ci-gît Paul qui, docile à cet avis du sage :
« Dans tout ce que tu fais hâte-toi lentement, »
Pour gagner l'autre monde alla tout doucement;
Et mit plus de cent ans à faire ce voyage.

N° 2. —

Gombault n'approuve aucun sonnet,
Et dit qu'on n'en saurait bien faire;
La raison en est toute claire :
C'est qu'il n'en a jamais bien fait.

—

VOYELLES

N° 1.

L'ARBRE EXOTIQUE

« Tandis qu'en vain cet arbre utile
Attend l'eau dont il a besoin,
Pourquoi prenez-vous tant de soin
De cet arbre ingrat et stérile?
— Mon ami, c'est qu'il vient de loin. »

N° 2. —

Cordoue, as-tu caché le soir en souriant,
Sous ton manteau d'émir ton poignard d'Orient?

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 33.

Le brillant roi du jour se couchant dans sa gloire,
Descend avec lenteur de son char de victoire;
Le nuage éclatant, qui le cache à nos yeux,
Conserve en sillons d'or sa trace dans les cieux,
Et d'un reflet de pourpre inonde l'étendue.
Comme une lampe d'or dans l'azur suspendue
La lune se balance au bord de l'horizon;
Ses rayons affaiblis dorment sur le gazon,
Et le voile des nuits sur les monts se déplie.
C'est l'heure où la nature, un moment recueillie,
Entre la nuit qui tombe et le jour qui s'enfuit,
S'élève au créateur du jour et de la nuit,
Et semble offrir à Dieu, dans son brillant langage,
De la création le magnifique hommage.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

VERS A TERMINER

Appelle. Saphirs. Aile. Soupirs.

LES USAGES MONDAINS

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES

N°s 76. — L'Égoïste. — Le colimaçon.
77. — La cheminée.
78. — L'ongle.
79. — Matin. Mâtin.

CHARADES.

N°s 88. — Épigramme.
89. — Angevin.
90. — Lapin.
91. — Charade.

LOGOGRIPHES.

N°s 45. — Tapis. Apis.
46. — Catéchisme. Athéisme. Deux CC, en chiffres romains, 200.

MÉTAGRAMME

Ame. Ane. Are. *Ave.* Age.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 33.

Auvergne. Puy-de-Dôme. Clermont-Ferrand. Ambert. Riom. Issoire. Thiers.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES DEVISES.

N° 1. — Villèle, ministre de Louis XVIII.
N° 2. — François-Joseph Ier, empereur d'Autriche.
N° 3. — Famille de Rothschild.

LES ANAGRAMMES.

Calderon de la Barca.

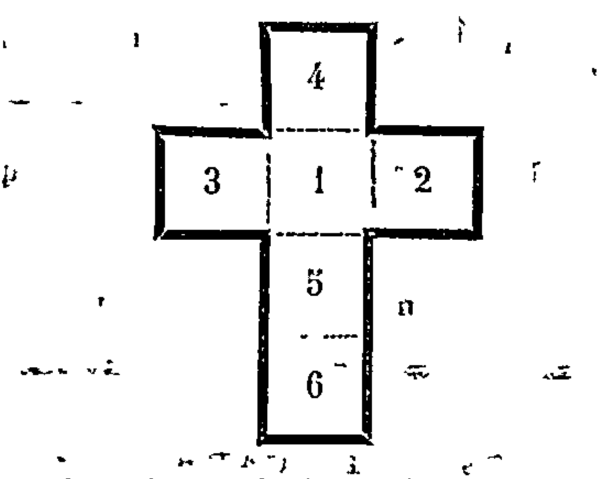
LES MOTS CARRÉS

T	E	R	R	E
E	P	I	E	U
R	I	M	E	R
R	E	E	L	U
E	U	R	U	S

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

NU	MAN	CE
MAN	TIL	LE
CE	LE	RI

LES SURPRISES.



Dessiner six carrés égaux formant une croix latine; découper la croix; relever les carrés 2, 3, 4, 5, autour du carré 1, et rabattre le carré 6.

LES PRENOMS.

NOMS DE LA BIBLE.

ADAM. — *Tiré de la terre.*
ÈVE. — *Mere des vivants.*
SETH. — *Substitué.*
SADOC. — *Le Juste.*
ABRAHAM. — *Pere de la multitude.*
ISAAC. — *Le ris.*
ESAU. — *Homme fait.*
JACOB. — *Le Supplanteur.*
ISRAEL. — *Fort contre Dieu.*
BENJAMIN. — *L'Enfant de ma droite.*
MOISE. — *Sauvé des eaux.*
SAMUEL. — *Qui est établi de Dieu.*
SALOMON. — *Le Pacifique.*
DANIEL. — *Le Jugement de Dieu.*
ÉLEAZAR. — *Le Secours de Dieu.*

LES CURIOSITÉS.

N° 49.

N° 1. — Thibaut de Montléart, sous saint Louis.

N° 2. — Le premier métier à tisser, le *Spinning-Jenny*, ou Jeannette la Fileuse, fut inventé en 1768 par l'Anglais James Hargreaves, du comté de Lancastre.

N° 3. — Montecuculli, à la mort de Turenne.

N° 4. — Le grammairien Despautère, mort à Comines en 1520.

N° 5. — En 1655.

N° 6. — François Ier.

N° 50.

DERNIERES PAROLES.

N° 1. Le duc de Buckingham. — N° 2. Philopœmen. — N° 3. Prudhon. — N° 4. Rameau. N° 5. Léonora Galigai. — N° 6. Paul Scarron. N° 7. Vespasien. — N° 8. De Thou à Cinq-Mars.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Marie Beauperthuy (Pointe-à-Pitre).

SUPPLÉMENT N° 84.

(22 SEPTEMBRE 1877.)

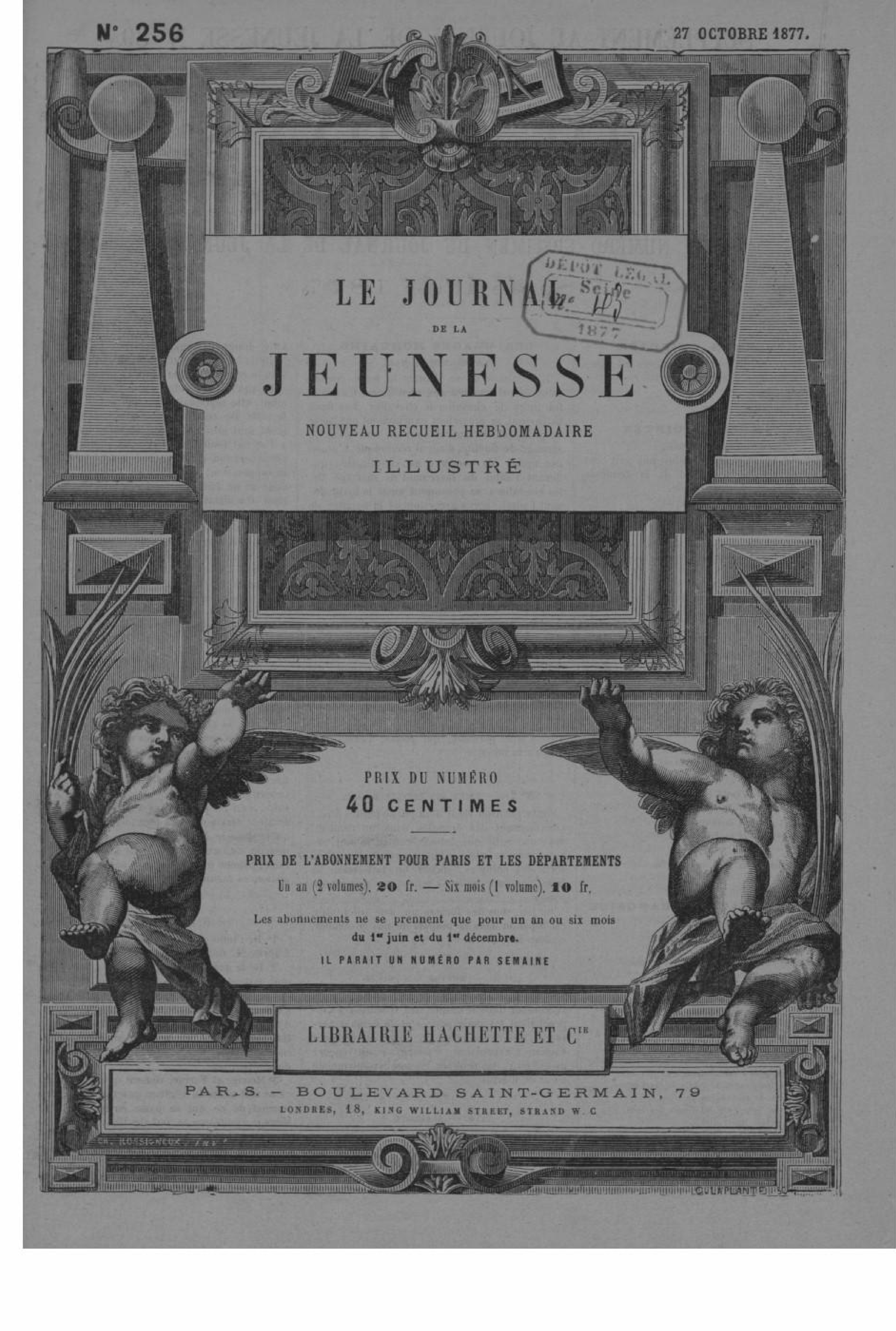
PROBLÈMES CHIFFRÉS N° 52 PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFR. DE STERNE, N° 66. PROBLÈMES ALPHABETIQUES, N° 66. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 32 BOUTS-RIMÉS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 32 LE LANGAGE FRANÇAIS, N° 30 CHARADES, N°s 83 à 87 ÉNIGMES, N°s 73 à 75. LES CURIOSITES, N°s 46 à 48 LES USAGES MONDAINS, — LOGOGRIPHES, N°s 42 à 44 LES PRÉNOMS. MOTS CARRÉS RÉBUS. LES TABLEAUX PARLANTS, N°s 65 à 74. LES SURPRISES.

Marguerite Destrem (Alais). — J. Brontana (Paris). Princesse Sophie de Metternich (Konigswart, Bohême). — Guillaume Danloux, Anne-Marie Danloux. — Raoul Digard. — André et Alice Pouzol (Jarnac). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Marthe de Jussieu. — V. O. et sa sœur. — Louise de Brimbois. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin) — Madeleine Lemazurier (Lorient). — Marie Entrope-Lambert (Jarnac). — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde (Cunlin). — Alice Faye (Tours) — Julie Portalis (Saint-Maurice). — André Dulongbois (Gueron). — Ricquebourg. — Les braves gens (Hérault). — La Famille Televig (Cormontreuil). — Un vieux loup de mer. — Marie et Hélène (Chatou). — Deux huîtres et leur perle. — Sœur Marguerite (Meuves). — Les ennemies du silence. — Bouquet d'orties. — Marionnette. — Mhag-hô, Fleur de Thé, et Thoû-cha-Thoû. — Picris et Chrysis. — Totinotte et Cie (Passy). — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélène Floresco (Bukarest). — Nous autres (Nantes). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Nous trois (Haïti). — René Harmand (Paris). — Une petite Mauresque d'Alger. — L'Amazone de Champs-Élysées. — Trilby. — Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (Schlooss, Wittingau) — Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg, Moravie). — Antoinette et Elisabeth (Alais). — Les Exilées de Port-Royal. — Esméralda (Bukarest, Roumanie).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marthe Lesourd (Tours). — Henri Melin (Paris). — Sarah et Andrée Bouscatel (Auxerre). — Suzanne Mallet. — Marie et Marguerite Labuzan. — Louise de Cheveigné — Cecile Casassa (Milan). — Auguste Carré (école Turgot). — René Jenviesse. — Maurice et Henri Œsinger, — H. Hirschfeld (collége de Cette) — Sidonie, Caroline et Marie-Henriette Coppieters' A. Wallant (Bruges). — A. San Emeterio — Suzanne Rapp (Rouen). — Madeleine Hoffer. — Robabel et Suzanne (aux Joubins). — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Marie et Marthe (Châtellerault). — Une abonnée nantaise (Plombières-les-Dijon). — La nièce de l'oncle Placide. — S. g. d. g. — Une petite Auvergnate, M. C., de Clermont-Ferrand. — Petite Espagnole. — Guillaume Tell (château de Chenevières). — Faust (château de Joubert). — Un élève de troisième. — J. M., le petit bonhomme d'Evreux. — Marguerite, Marie, Élisabeth, Jeanne. — La savante par hasard — Constance. — Wesen. — Quatre savantes à l'occasion, Clémentine et Amelie C., Marie et Louise G. (Beaulieu). — Galizel et Cerisette (Le Havre). — Petite Rose-Thé. — Deux jeunes novices. — Deux étoiles obscures. — Jeannie et Alix. — Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — L'algue et l'actinie des bords de la Manche (Le Havre). — Mayotte. — M. T. — Patchouli XXVII. — M. a. c. h. a. u. t. — Une élève de miss Berthe. — Les sandales d'Empédocle (Parmain). — *Signature omise*, G. H. — Le caporal Bourbon. — Le capitaine — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Les Joueurs de croquet de la Lagune (Médoc, Gironde). — Marie Janny et sa tante. — Une bande d'étourneaux des environs de Troyes). — A et Z. M. B. (Bosphore).

N° 256 27 OCTOBRE 1877.



SOLUTIONS

DES PROBLÈMES ET QUESTIONS

DU NUMÉRO-SPÉCIMEN DU JOURNAL DE LA JEUNESSE

Septembre 1877

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Une lettre chiffrée avec des signes est aussi transparente que si elle était écrite en caractères ordinaires.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1. — Le premier décembre mil huit cent soixante-dix-sept, le Journal de la Jeunesse entrera dans sa sixième année.

N° 2. — Vers monosyllabique :

Il faut si peu pour l'homme et pour si peu de temps

N° 3. —

Riche, tu compteras des amitiés sans nombre,
Mais adieu les amis si le temps devient sombre.

N° 4. — Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre.

N° 5. — Proverbe anglais :

N'aboie pas si tu ne sais mordre.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

CONSONNES

N° 1.

Ci-gît la dame Marguerite,
Qui ne fut grande ni petite;
Elle mourut le vingt du mois,
Et se tut ce jour-là pour la première fois.

N° 2.

Aimer, c'est du soleil, et haïr c'est de l'ombre

VOYELLES

N° 3.

Églé, belle et poète, a deux petits travers :
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

N° 4.

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

JEUNE FILLE.

Si j'étais jeune fille, et si, dans ma saison,
J'étais belle et poète,
Pour chanter j'aimerais mieux un nid de pinson
Qu'un trépied de prophète;
Je saurais peu quel vent pousse l'humanité
Et quel trône vacille ;
Mais je dirais son nom à chaque fleur, l'été,
Si j'étais jeune fille.
L'air des champs me ferait rêver, rire ou sauter,
Tout heureuse de vivre;
La fauvette serait mon seul maître à chanter,
Les prés seraient mon livre;
Comme en un frais écrin je ferais là mon choix,
Et sous une charmille,
J'irais parer ma lyre avec les fleurs des bois,
Si j'étais jeune fille.

LES BOUTS-RIMÉS.

L'espace manque.

LES USAGES MONDAINS.

LA POIGNÉE DE MAIN.

La coutume de se donner la main comme salut amical remonte aux chevaliers. C'était la foi jurée de chevalier à chevalier. Les deux mains qui se pressaient exprimaient une sorte de promesse de mutuel soutien, une sorte de serment de fidélité, d'appui réciproque. L'union des mains n'a conservé sa signification que devant l'autel du sacrement de mariage. Or, les chevaliers se pressaient aussi la main devant l'autel, après avoir touché la poignée de leurs épées. Lorsqu'ils se rencontraient, les gens de toute condition se saluaient en découvrant le front; le chevaliers avaient seuls le droit de se donner la main. Depuis, la poignée de main est devenue banale, et le *shake-hand*, d'origine anglaise, en a rendu l'usage général.

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 1. METTRE LES POINTS SUR LES I.

L'addition d'un point sur l'i minuscule est une institution moderne, qui date de l'époque où l'on adopta les caractères gothiques. Cet usage parut d'abord vétilleux; de là vient la locution « *mettre les points sur les* i », appliquée à une personne qui pousse l'exactitude jusqu'à la minutie.

N° 2. TIRER SON ÉPINGLE DU JEU.

Cette locution vient d'un jeu de petites filles : elles mettent des épingles dans un rond et, avec une balle qui, lancée contre le mur, revient vers le rond, elles essayent d'en faire sortir les épingles; quand on fait sortir la mise, on dit qu'on « *retire son épingle du jeu.* »

Ce jeu, sous des formes un peu différentes, est répandu dans la plupart de nos provinces, comme le proverbe.

N° 3. — METTRE LES POUCES.

A Rome, lorsqu'on voyait un athlète près de succomber dans le cirque, les spectateurs rapprochaient les deux pouces et le combat cessait. L'athlète qui levait le pouce se déclarait vaincu. L'expression « *pouce!* » est encore usitée entre les écoliers, comme synonyme de trêve ou d'arrêt.

N° 4. — STAMBOUL.

Quelle est l'origine de ce nom donné à Constantinople?

Vient-il du grec : *Eis ten polin*, et a-t-il désigné la capitale des Turcs, comme *Urbs*, la ville, désignait Rome, comme *le Livre* signifie la Bible? La question est là, et c'est à titre de simple conjecture que nous la présentons.

Lorsqu'on demandait à une personne où elle allait, elle répondait : *Eis ten polin*, je vais *à la ville*. De ces trois mots grecs, deux seulement sont accentués : *ten* et *polin* (ce dernier a l'accent tonique sur *po*). La rapidité de la prononciation du langage a amené peu à peu la suppression, pour l'oreille, du premier mot dont on ne faisait entendre que le sifflement final. On disait donc : *s ten polin*. La syllabe finale de *polin*, n'ayant pas l'accent, ne se prononçait presque pas, et elle a disparu à son tour de l'écriture comme de la prononciation. Il est resté en définitive, *s'ten pol*, qui n'a pas tardé à s'écrire en un seul mot : Stembol, *Stamboul*.

Voici deux versions qui ont cours en Orient.

1° Selon les Turcs, Stamboul viendrait de « *Islambol*, » c'est-à-dire lieu où il y a « *beaucoup*, plénitude, » (*Bol*) de sectateurs de l'islam ;

2° Dans la seconde version, grecque celle-ci, le nom de Stamboul aurait pour origine l'appellation vulgaire employée par les paysans chrétiens pour désigner la capitale. Stimllé « *la ville, la ville*, » répondaient-ils en langue *romaïca* aux conquérants les questionnant sur la cité dont ils devaient s'emparer pour la repeupler de musulmans, après avoir massacré, aux deux tiers, la population grecque. Les Turcs auraient insensiblement retenu ces mots : « *Stim bolle*, » en les prononçant à leur façon, et s'en seraient servis dès lors pour désigner leur conquête dans le langage familier, conservant le nom de « *Constantinié* » dans la langue littéraire, comme on peut le voir encore sur leurs anciennes monnaies.

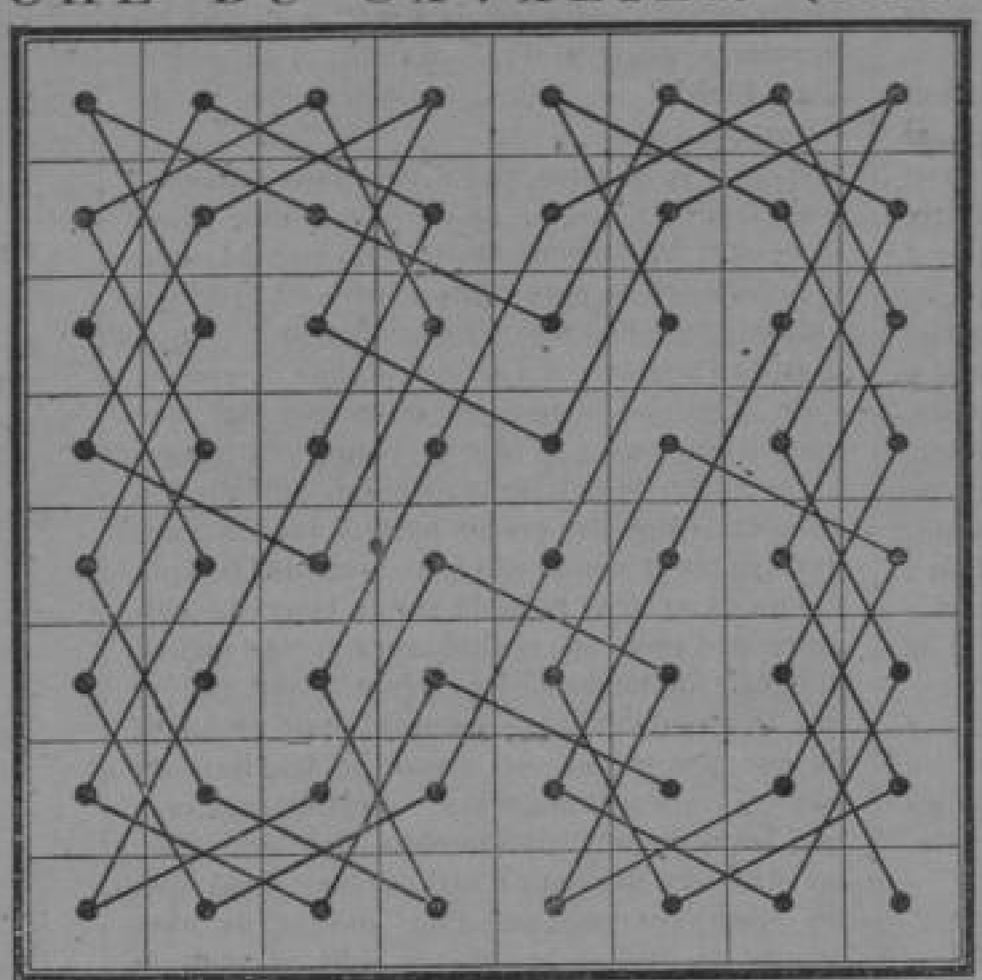
N° 5. — GAZETTE.

1° De l'indo persan *kaged* ou *kagiz* (papier), d'après M. Garcin de Tassy.

2° De la *gaze*, ce tissu très-clair et très-léger que portent les femmes, pour voiler, déguiser, en un mot *gazer*. Le mot *gaze* viendrait de *gazzi*, en italien, petit babillard, ou bien d'après Du Cange, de la ville de *Gaza*, où ce tissu fut d'abord fabriqué, ou bien encore du normand *gaze*, la vesce, à cause de la finesse de son feuillage.

3° Ménage et Ferrari veulent que le mot *gazette* soit venu du vénitien *gazetta*, relation ou journal de ce qui se passe en quelque lieu. Ménage ajoute que ce mot signifiait originairement une sorte de *petite monnaie*, et comme, pour cette monnaie, dit-il, on avait le cahier de nouvelles, on a transporté ensuite le nom de la monnaie au cahier. Une phrase de d'Au-

MARCHE DU CAVALIER (LIGNES)



LES ANAGRAMMES.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1 — Clémentine.
N° 2. — Raphael.
N° 3. — Régina.
N° 4. — D'Aguesseau.
N° 5. — Chateaubriand.
N° 6. — Marguerite.
N° 7. — Lamartine.
N° 8. — Marie Tudor.
N° 9. — Victoire.
N° 10. — Odette.
N° 11. — Pascaline.
N° 12. — Esméralda.
N° 13. — Calvin.
N° 14. — Michel-Ange.
N° 15. — Dalila.
N° 16. — Esculape.
N° 17. — Palamède.
N° 18. — La Palisse.
N° 19. — Artémise.
N° 20. — Pétrone.

LES DEVISES

Nos 1. — Mme Ésisabeth.
2. — Mme de Tracy.
3. — Mme de Sévigné.
4. — Hoche.
5. — Nancy.
6. — La Rochefoucauld.
7. — Douglas.

N° 5.

DERNIÈRES PAROLES.

Nos 1. — Charles II.
2. — Albuquerque.
3. — Marie-Antoinette.
4. — Mozart.

N° 6.

LES SURNOMS HISTORIQUES.

Nos 1. — La France.
2. — L'Angleterre.
3. — L'Espagne.
4. — L'Amérique.
5. — La Russie.
6. — L'Italie.

bigné corrobore cette explication : « Il se retira en ceste ville (qui estoit Venize), au mois de juin, an susdit (1598), n'ayant avec lui qu'une seule *gazette*, pièce de monnoie valant trois liards de France. » Or, c'est en 1631, nous dit Richelet, que Théophraste Renaudot, médecin de Montpellier, commença à donner la *Gazette* en France.

4° Du latin *garrire*, gazouiller comme un oiseau, d'où l'on a fait *jaser*. A l'appui de ce dire, nous citerons le vieux mot français *jas*, synonyme de *jasard* et de *jau*, par lequel nos aïeux désignaient le coq, et qui vient de *gallus*. Le Duchat se rapproche de cette étymologie en faisant venir *jaser* de l'italien *gazza*, pie, oiseau naturellement bavard. Nous avons du reste un oiseau appelé *jaseur*, genre des passereaux dentirostres, et que l'on peut comparer au merle. De plus, M. Littré rapporte que Duez tire le mot jaser du scandinave *gassi*, qui signifie jars, d'où l'on a fait *jargon;* mais *jaser*, ajoute-t-il, paraît tenir à *gazouiller*, et pour ce radical *jas* ou *gaz*, on a une dérivation celtique qui, étant directe, paraît préférable : breton, *geiz*, *geid*, gazouiller ; soit dit, sans assimilation aucune, *gazette*, jaser, jargon, gazouiller.

N° 6. — PAMPHLET.

Le mot *pamphlet* est d'origine anglaise. « Il prétend, dit un écrivain du XVIIIe siècle, prouver dans sa brochure, appelée en anglais *pamphlet*, etc. »

On le trouve dans Shakespeare, et dans des textes de 1510, *paunflet* et *pamflet*, de *palme*, feuillet, « feuillet qui se tient à la main, » dit Littré, d'après Pegges, dans Johnston.

On cherche encore une étymologie dans les mots grecs : *pan phlego*, tout brûler.

Une définition de Paul-Louis Courier :

« De l'acétate de morphine, un grain dans une cuve se perd, n'est point senti, dans une carafe rend malade, et dans une cuillerée tue. Et voilà le pamphlet. »

N° 7. — CORDON BLEU

Cette expression, qui sert à désigner une cuisinière remarquable, paraît s'appliquer exclusivement aux femmes. Dire : c'est un *cordon bleu*, équivaut à un brevet. Ce titre vient sans doute du cordon de moire bleue de l'Ordre du Saint-Esprit, l'ordre par excellence. Les chevaliers portaient le titre de *cordon bleu;* puis, par extension, ce terme servit à qualifier l'excellence et la supériorité. Ainsi on disait : « L'Académie est le *cordon bleu* des beaux esprits. » Ou bien : « Le Père *** est le *cordon bleu* de son Ordre. »

LE FIL D'ARIANE.

ÉPIGRAMME.

« Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter.
— Morbleu ! cessez de plaisanter,
Un railleur m'échauffe la bile.
— Eh bien ! soit, je change de style,
Déridez ce front mécontent :
Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant. »

MARCHE DU CAVALIER

(CHIFFRES)

33	58	13	18	5	30	41	22
12	17	32	57	40	21	4	29
59	34	19	14	31	6	23	42
16	11	56	39	20	47	28	3
35	60	15	52	7	24	43	48
10	55	38	63	46	51	2	27
61	36	53	8	25	64	49	44
54	9	62	37	50	45	26	1

LES SURPRISES.

N° 1.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

N° 2.

CLIO.

N° 3.

0	0	0	0	0	0
0	0	*	*	0	0
0	*	0	*	0	0
0	*	*	0	0	0
0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0

Nota. — Il y a d'autres solutions exactes.

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

Louis XIV a-t-il fait asseoir Molière à sa table?

C'est dans l'ouvrage de M. Despois, *le Théâtre français sous Louis XIV*, que se trouve la solution de la question proposée.

Cette légende, illustrée par Ingres et par Gérôme, popularisée par la gravure, est aujourd'hui indestructible. Elle est un peu jeune cependant, pour une anecdote du XVIIe siècle, et qui ne date que de 1823. Les gens qui se piquent d'exactitude se contentent de raconter, selon le texte primitif, que Louis XIV, un matin, voulant venger Molière des dédains des officiers de la chambre, se fit apporter l'*en-cas* qu'on tenait prêt pour ce monarque grand mangeur; qu'il le fit asseoir et lui servit lui-même une aile de poulet; puis, donnant l'ordre de faire entrer les courtisans :

« Vous me voyez, messieurs, dit-il, occupé à faire manger M. de Molière, que mes valets de chambre ne trouvent pas d'assez bonne compagnie pour eux. »

Voilà ce que Mme de Campan raconte hardiment dans ses souvenirs. Elle tenait l'anecdote de son beau-père, qui la tenait lui-même d'un médecin de Louis XIV. Pour hésiter à écrire une pareille invraisemblance, il suffirait de la plus médiocre connaissance des mémoires ou correspondances qui nous racontent la vie privée du Roi-Soleil dans ce qu'elle a de plus intime. Rien de ces petits événements, qui étaient la chose importante pour cette cour consacrée à l'adoration perpétuelle de la personne royale, n'a échappé aux chroniqueurs officiels, constamment à l'affût de ce qui pouvait toucher à l'étiquette, à l'évaluation exacte et précise des distances que Louis XIV savait mettre entre lui et ceux qui l'entouraient. Aucun n'en a fait mention. On se refuse à croire que Louis XIV eût accordé à un comédien une distinction qu'il eût refusée à Bossuet.

Saint-Simon répondait-il prophétiquement à Mme de Campan, quand il écrivait : « *Ailleurs qu'à l'armée, le roi n'a jamais mangé avec aucun homme, en quelque lieu que ç'ait été, non pas même avec aucuns princes, qui n'y ont mangé qu'à leurs festins de noces, quand le roi les a voulu faire.* »

On lit dans les *Mémoires du peuple français :*

« Sauf de très-rares exceptions, le roi ne mange qu'avec sa famille et les princes du sang. Le nonce du pape, admis quelquefois à sa table et assis à quatre places de distance, jouit de cet honneur insigne. En campagne

(selon Piganioli, *Description de la France*), il arrive que le roi prend le repas avec les officiers de l'armée. « A la guerre comme à la guerre, » dit le proverbe, »

Et lorsque les contemporains ne laissent tomber aucun de ces détails, pour nous si microscopiques, se figure-t-on qu'il ne se soit rencontré personne pour raconter l'histoire, bien autrement extraordinaire, du roi faisant asseoir un comédien à sa table?

Tant qu'on ne pourra citer une autorité plus ancienne et plus sûre que Mme Campan pour donner quelque créance à cette anecdote, on doit la déclarer fausse. On peut le regretter, car Louis XIV se fût honoré en disant au grand homme, non dans le style qu'on lui prête, mais avec la bonhomie de Mme Jourdain : « Mettez-vous là, Molière, et dînez avec moi. » Le mot du roi en servant à Molière assis à sa table une aile de son en-cas de nuit, est, jusqu'à preuve contraire, pour Louis XIV, ce qu'est pour Henri IV le mot de la poule au pot. Et cependant, il y avait assez longtemps qu'on la plumait pour qu'elle fût enfin cuite.

N° 2.

Hamlet est-il un personnage historique?

Il ressort clairement des documents historiques que la question doit être résolue affirmativement. L'historien Saxo Grammaticus, qui vivait au XIIe siècle, et qui est appelé « *le père de l'histoire danoise*, » raconte que Hamlet était le fils d'un roi de Jutland nommé Horvendil et que sa mère était la reine Gérutha. Le frère du roi Horvendil, Fenge, ayant assassiné le père d'Hamlet pour s'emparer du royaume et épouser sa veuve. Hamlet feignit la folie et prépara sa vengeance par ce délire simulé. Le roi Fenge, qui soupçonnait les plans sinistres de son neveu, chercha à le démasquer et l'envoya en Angleterre dans le dessein de le faire assassiner. Hamlet, poursuivant son but, sut gagner l'amitié du roi anglais, et retourna l'année suivante en Danemark. Là, il tua de sa propre main l'assassin de son père, fut proclamé roi, et tomba quelque temps après dans une bataille contre le roi Vigilet, offensé de ce qu'il avait pris le titre de roi. Pendant longtemps on a montré la tombe d'Hamlet en Jutland, dans un champ; mais d'après une autre tradition, son tombeau se trouve près de la ville d'Elseneur. Le poete danois Œhlenschlager a écrit une tragédie sur *Hamlet*.

On sait que Shakespeare a emprunté le sujet d'Hamlet à la traduction anglaise du recueil de Belleforest (1564), reproduisant la version de Saxo Grammaticus, savant danois, mort en 1203, qui traduisit lui-même en latin les anciennes légendes scandinaves.

Il me souvient aussi, à propos d'*Hamlet*, d'une amusante anecdote qui m'a été racontée. Le propriétaire du terrain où la tradition avait marqué la place du tombeau d'Hamlet, ennuyé du pèlerinage des touristes, fit construire à une bonne distance un autre tertre orné de pierres superposées. Or, il arriva que les touristes visitaient les deux tombeaux. Le propriétaire ne se tint pas pour battu. Il supprima les deux tombeaux d'Hamlet et fit transporter les pierres au sommet d'une colline, près de l'emplacement d'une abbaye disparue, où les touristes font aujourd'hui leur pèlerinage. C'est peut-être un conte qu'on m'a fait. Était-ce bien la peine d'accomplir le voyage d'Elseneur pour en rapporter ce souvenir?

N° 3.

Pourquoi les anciens disaient-ils que le cygne, qui a le cri nasillard et rauque, chantait mélodieusement en mourant?

» Peut-être, dit un écrivain du XVIIIe siècle, le cygne était-il le symbole de l'homme qui parle toujours bien au dernier moment, et j'ajoutai que si j'avais jamais à mettre en vers les dernières paroles d'un orateur, d'un poëte, d'un législateur, j'intitulerais ma pièce : « *Le Chant du cygne.* »

C'est à la métempsycose qu'il faut remonter pour trouver l'origine de cette croyance populaire chez les anciens. On trouve, en effet, dans le « *Cabinet du jeune naturaliste, ou esquisses intéressantes de l'histoire des animaux,* » traduit de l'anglais, à l'article *Cygne sauvage* : « Ce n'est que d'après le cygne sauvage que les anciens ont eu l'idée fabuleuse d'attribuer à cet oiseau le don de la mélodie. Suivant Pythagore, l'âme des poètes passait dans le corps des cygnes et conservait le pouvoir de l'harmonie qu'ils avaient possédé sur la terre. Le vulgaire prit pour une réalité ce qui n'était qu'une allégorie ingénieuse. Le même disait encore que le chant du cygne mourant était un chant de joie, par lequel cet oiseau se félicitait de passer à une meilleure vie : c'est d'après cela que les dernières productions des écrivains, les derniers discours d'un orateur, ainsi que les dernières paroles d'un homme de bien avant de quitter le monde sont nommés *le Chant du cygne.* »

Dans la *Mort de Socrate*, Lamartine traduit l'idéale théorie de la métempsycose :

Les poetes ont dit qu'avant sa dernière heure,
En sons harmonieux le doux Cygne se pleure;
Amis, n'en croyez rien : l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant, elle exhale sa joie.
Vous qui, près du tombeau, venez pour m'écouter,
Je suis un Cygne aussi : je meurs, je puis chanter !

N° 4.

Quelle est l'origine de cette superstition qui consiste à donner une pièce de monnaie quand on reçoit en cadeau des ciseaux, un couteau, un canif, etc.? »

On dit que de semblables cadeaux « *coupent l'amitié.* » Donner en échange une pièce de monnaie constitue un marché; le cadeau devient un achat, et le sort est conjuré.

LES MOTS CARRÉS

O P É R A
P . . . .
É . . . .
R . . . .
A . . . .

LES PRÉNOMS

N° 1. — CALIGULA.

Caligula, l'un des douze Césars. Ce surnom de *caligula* vient de la chaussure de soldat qu'il portait dans le camp où il fut élevé.

N° 2. — SUZANNE.

Lys, fleur brillante.

N° 3. — SÉMIRAMIS.

Colombe.

Une légende antique rapporte qu'à sa naissance, elle fut exposée dans un lieu désert où elle fut nourrie par des colombes. Un berger la découvrit et lui donna ce nom, Sémiramis, colombe.

RÉBUS

N° 1.

Emilie, dis-moi si tu es fâchée.

HÉLÈNE.

N° 2.

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

UBI VIRO.

Les sept couleurs du prisme :

Rouge. Orangé. Jaune. Vert. Bleu. Indigo Violet.

LES COQUILLES AMUSANTES

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

ÉNIGMES

N° 1. — Un jeu de cartes.
N° 2. — Lin et Nil.

CHARADES

N° 1. — Rondeau.
N° 2. — Passion.

LOGOGRIPHES

N° 1. — Lièvre. Livre. Ivre.
N° 2. — Fleuve. Fève. Feu. Ève.

MÉTAGRAMME

Sot. Mot.

MOT CARRÉ.

K	I	R	S	C	H
I	S	A	U	R	E
R	A	D	N	O	R
S	U	N	I	U	M
C	R	O	U	P	E
H	E	R	M	E	S

CHARADE EN ACTION.

Défaut d'espace.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Défaut d'espace.

CHARLES JOLIET.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

NUMÉRO-SPÉCIMEN
SEPTEMBRE 1877.

Marie Parato (Palerme). — Hortense et Jeanne Gardet (Roanne). — L'amazone de Joubert. — Don Juan (château de Salneuve). — E. B., pour quatre comptables. — Vicomte de Solutré. — Ricquebourg. — Henri Buathier. — Blonde et Rousse. — Tourbillon. — J. Lefevre (Guer).

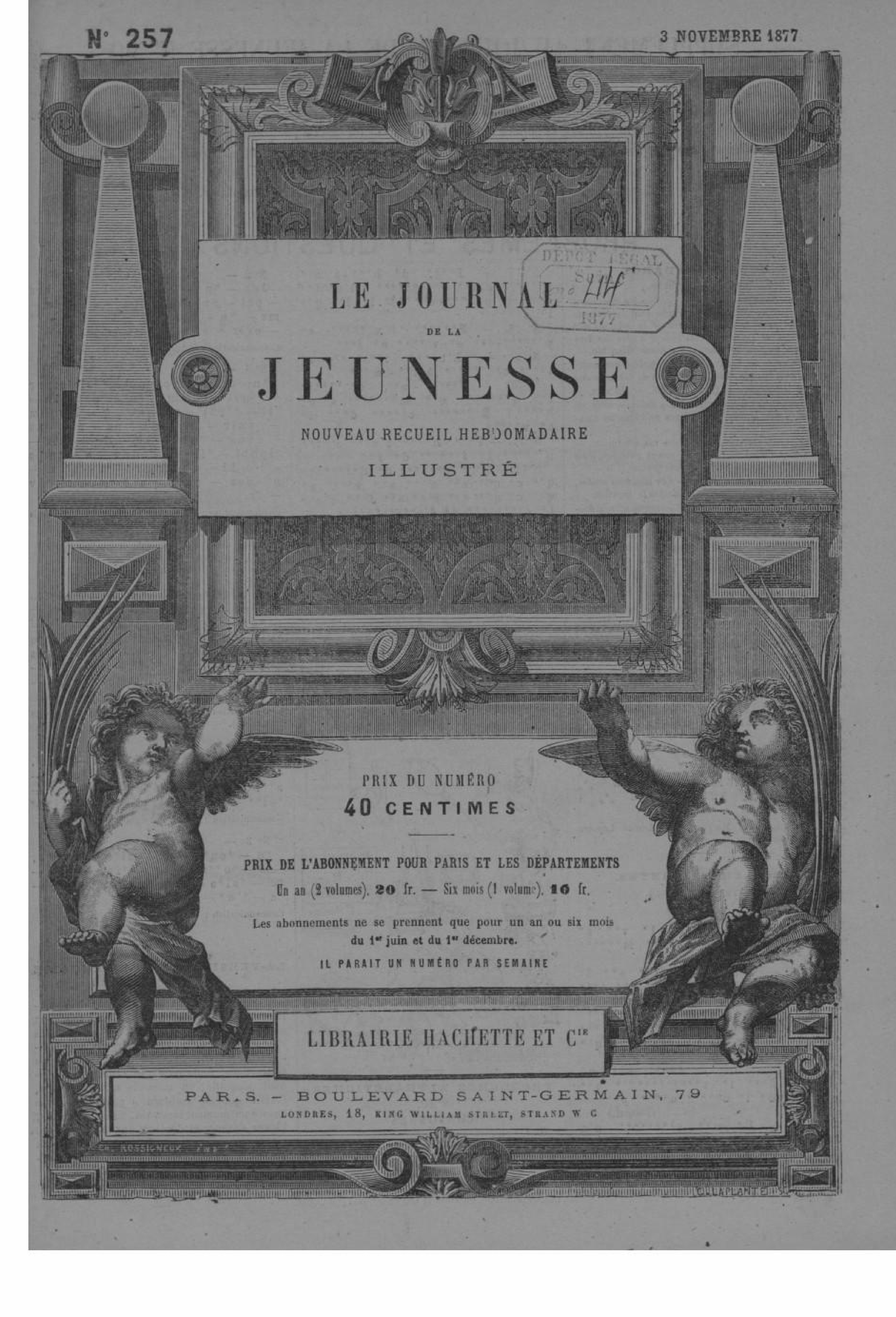
AVIS

La suite des Noms des Correspondants sera publiée dans un des prochains Suppléments

---

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 257 3 NOVEMBRE 1877



SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE Nº 90

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Un *Numéro-Spécimen* du *Journal de la Jeunesse*, renfermant la *Méthode générale pour le déchiffrement et la solution des Problèmes et Questions*, est envoyé à tous les lecteurs qui en font la demande par lettre affranchie.

DEUX AMIES DE VICHY. — Les *Suppléments antérieurs* sont épuisés, sauf quelques-uns de date récente.

J. M. (*Evreux*). — Même réponse — En vers.

DIVERS CORRESPONDANTS. — Il a été impossible de répondre aux lettres particulières relatives au *Concours*,

PLUSIEURS ABONNÉS. — L'ordre est arbitraire. — Les Compositions du *Concours* seront publiées, mais il est impossible de fixer une date précise.

UNE SAVANTE PAR HASARD. — Les réponses seules, précédées du numéro correspondant à la question.

BLONDE ET ROUSSE — Les *Communications* doivent être accompagnées des solutions.

H. H. (*collége de Cette*). — ANNETTE ET LUBIN. — MARTHE DE J. — E. L (*Paris*). — CONSTANCE — FAUST (*château de Joubert*). — DIVERS CORRESPONDANTS. AUGUSTIN ET RAPHAEL B (*Elbeuf*) — *Communications* déjà publiées dans les *Suppléments antérieurs*, du moins pour la plupart.

NOUS TROIS (*Haïti*), — Ce pseudonyme appartient déjà à deux correspondants, mais il suffit d'y joindre la désignation d'un pays pour éviter toute confusion.

R. P. (*Tours*). — Il y a un hiatus, « *tu as,* » dans le premier vers.

EUGÉNIE et MAURICE B. (*Paris*). Les *Concours* sont ouverts à tous les lecteurs. — On fait des recherches

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 55.

⁂ ZW35WW ⁂ 23 ⁂ 6417138 ⁂ 19WH ⁂ 6W5 ⁂ 6WK1285 ⁂ 9128 ⁂ 74W2S ⁂ X223W ⁂ Z4WYYW ⁂ X24 ⁂ 3W3 ⁂ 1 ⁂ Z15 ⁂

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

—

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 69.

Nº 1. — L* f** d* l* v** s* r**********, s'i* n'é**** m****** d* q******* l*****

Nº 2. — L'a**** - p***** e** l* t**** d'A****** c*** p****** t*** l** h***** (*Mme Necker.*)

Nº 3. — N*** o******* p*** v*** l** m**** q** e******** n**** e*****, q** l** v****** q** e******** n**** a*****

Nº 4. — L* d******* e** u* c***** d*** l* c************ e** p****** e* l* c***** n**** p*** (*Pascal.*)

Nº 5. — U* m** s******** n'a t**** s* g**** q** d*** l* b***** d'u* h**** d'e*****

Nº 6. — L'é******* e** l* s***** d* l'i*********** ,e* d* l* l*********

Nº 7. — F**** d* b*** à s** e******, c'e** r********* à l'e***** d*** l* p***** e****** l* f** q** l* c******

Nº 8. — P******** p****** e* p********** e* v***** e* f***

Nº 9. — L'h**** i******* s* t**** c******** à l** - m***

Nº 10. — V***** - v*** c******** l** q******* q** m******* à u* h****? E******* c***** d*** i* s* v****

Nº 11. — T**** h***** s'e***'a***** p****** l* f****** d* s**

Nº 12. — E*** c****** d* d******** q** c* q** e** v*** e** v***. e* q** c* q** e** f*** e** f***, c'e** l* c******** d* l'i***********

Nº 13. — L* p**** t******* b***** d* m******** h*****, m*** i* n* s'é***** p** (*Mazarin.*)

Communications : Louise, Noélie et Lucie L. (Saint-Prix), nº 1. — Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer), nº 2. — Un tard-venu du pays des Allobroges, nº 3. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), nº 4. — Helene Floresco (Bukarest, Roumanie), nº 5 — Blanche Delandemare, nº 6. — Emile Charbonneaux (lycée de Reims), nº 7. — Adele et Constance Vaillant, nºs 8, 9 — A. de Boucherville, nº 10. — Joséphine et Thérèse Bertholle, nº 11. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi, nº 12. — Anciens habitants du Pavillon des roses (Essonnes), Divers correspondants, nº 13.

—

RÉBUS



—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES
Nº 69.

CONSONNES

Nº 1. —
Jean — d — q — l — vr — *ptht — *st — cll — d'*nnx — prft — vt — *ncr — dvnr — pt — pr — *tr — pls — sr — d — sn — ft

Communication : Ma tante et moi (Bordeaux)

Nº 2. —
Jds — *n — *n — ** — l — d — brr — prl — ss — ls — cps — d — btn — ms — *n — btn — t — fr — tr — ** — prlr — sr — *n — **tr — tn.

Communication : Églantine-Marguerite (Rochefort).

Nº 3. —
*n — crtn — grc — dst — * — l'*mprr — **gst — cmm — *n — *nstrctn — *tl — **tnt — q — jst — q — lrsq'*n — *vntr — *n — clr — ns — mt — ns — dvns — *vnt — tt — dr — ntr — *lphbt — *fn — q — dns — c — tmps — l — bl — s — tmpr — *t — q'*n — n — fss — rn — q — l'*n — n — dv — fr.

Communication : L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche (Le Havre).

—

VOYELLES

Nº 1. —
*e — *i*a* — u*e — — *oi* — *ou*u* — *aye* — *a — *ê*e; — *ou* — *e* — *e*i** — oi*eau* — *a* — *ui — *u*e** — **ié*, — e* — *o**e — à — *ie* — *i*e* — *'a**i**a**e — é*ai* — **ê*e, — i* — *e — *i* — *u'u* — *e*a* — *e — *ou* — *e* — *o**ié*

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

Nº 2. —
*eu*eu* — *ui — *oi* — *u — **ui*, — *a** — **o*e**, — *a** — a**ai*e*, — *u**i*e — *e — *e* — *ai** — *e* — **a*** — *é*é*i*ai*e*

Communication : André Dulongbois (Gueron).

Nº 3. —
*u — *eu* — *e — *ai*e — *e***e, — ô — *o**u*e — e**e*ie, — *ai* — *e — *ai*e — * aye* — *a***eu, — *e — *'e* — *é*ie!

Communication : Une abonnée mantaise.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE
Nº 35.

Feuille flétrie et jaune, pourquoi déjà tomber? Dans ce vallon triste j'aimais ton doux aspect; un été, un printemps furent toute ta vie, et sur le gazon pâle tu vas sommeiller. Il n'est plus, pauvre feuille, le temps où ta verdure ombrageait le rameau maintenant dépouillé; au mois de mai si fraîche, faut-il que la froidure à peine te laisse encore un moment incertain. Saison des nuits, l'hiver s'avance et décolore aux habitants des cieux ce qui servait d'asile; tu meurs, un vent du soir vient encore t'embrasser, mais pourtant ses baisers glacés sont des adieux.

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu.

—

MARCHE DU CAVALIER

où	jour	et	veille	arts	le	sous	ble
de	du	des	la	veille	hum	que	où
sé	sain	commo	et	mer	j'ai	asi	la
luxe	on	fon	pe	mon	la	sans	quel
taine	tit	en	cher	veille	rait	main	de
vain	je	dors	mon	re	soin	main	au
m'en	et	neille	m'é	che	au	mords	du
où	et	vis	cun	cor	lende	cun	sans

Communication : H. Houyvet (Versailles). — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LES CURIOSITÉS

N° 52.

N° 1. — « Je suis laid, jamais je ne serai bienvenu des dames; mais je saurai me faire craindre des ennemis de mon pays. »

N° 2. — Je ne crois pas qu'il y ait d'autre musique dans le ciel. »

N° 3. — « Adieu, Mars! »

N° 4. — Quels sont le premier et le dernier dauphins de France?

N° 5. — « Je jure que j'ai sauvé la république. »

N° 6. — Quel est l'auteur du premier dictionnaire?

N° 7. — « Nous ne serions pas grands sans les petits; nous ne devons l'être que pour eux. »

N° 8. — Quelle est, en France, l'origine des noms de famille?

N° 9. — A quelle époque remonte l'usage des cloches?

N° 10. — « La fortune n'aime pas les vieillards. »

Communications : Marguerite, Élisabeth, Marie, Jeanne, n° 1. — Un trio de baudets, n° 2. — Divers correspondants, n° 3. — M. L., n° 4. — *Signature omise*, n° 5. — L'algue et l'actinie des bords de la Manche, n° 6. — Francine et Robert Le Mareschal. (Rouen), n°s 7, 8. — Divers correspondants, n°s 9, 10.

—

N° 53.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — « La seule chose qui mérite d'être louée dans ma vie, c'est que je n'ai jamais fait prendre le deuil à mes concitoyens. »

N° 2. — Pœtus, cela ne fait pas de mal. »

N° 3. — Jeune homme, tu devrais respecter mes cheveux blancs. »

Communications : Une abonnée mantaise, n° 1. — Divers correspondants, n° 2. — Achille et Patrocle, n° 3.

—

VERS A TERMINER

N° 1. —

Le bien de la fortune est un bien ——
Quand on bâtit sur elle on bâtit sur le ——
Plus on est élevé, plus on court de ——
Tous les grands sont en butte aux coups de la ——
Et la rage des vents brise plutôt le ——
Des maisons de nos rois que le toit des ——

Communication : Marie Hischmann (Paris).

N° 2. —

Je sens le même feu, je sens la même ——
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre ——
Et je me trouve encor la main qui ——
L'âme du grand Pompée et l'esprit de ——

Communication : Ma sœur et moi.

—

LES BOUTS-RIMÉS.

Rivage.
Sauvage.
Univers.
Désert.

Communication : Bleuette des bords de la Tambovitsa.

—

USAGES MONDAINS.

Quelle est l'origine des *Talons rouges?*

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 34.

Quelle est l'origine du nom de *Capétiens* donné aux rois de France de la troisième race?

Communication : Julie et Marie-Thérèse de Chambly (Villers-sur-Mer).

Quelle est l'origine du mot *violon*, dans le sens de prison?

Communication : L'amazone des Champs-Élysées.

—

LES ANAGRAMMES.

Sainte :

N° 1. — J'ÉTAIS NE CHANTRE.

Anagramme géographique :

N° 2. — J'ÔTE SA POMME.

Communication : Princesse Sophie de Metternich.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 35.

Quels sont les noms : D'un temple brûlé à Éphèse, de l'incendiaire, du roi né l'année même de ce crime qui, par leurs initiales, forment le mot :

DEA?

Communication : Joséphine et Thérese Bertholle, Charles et Marie Bordo.

—

ÉNIGMES.

N° 83.

Le cavalier me porte dans ses bottes,
Le fantassin au bout du chassepot,
Le chiffonnier me trouve dans sa hotte,
Le matelot au bord de son canot;
Je vais toujours en voiture;
Sur un seul pied je suis toujours debout,
Et tu me vois dans toute la nature,
Car je commence et finis tout.

Communication : Trois copains du lycée de Tours.

N° 84.

Sur cinq pieds on me porte, on me lie, on me pare.

Communication : André Dulongbois (Gueron).

—

CHARADES.

N° 94.

Lamartine naguère, en strophes gracieuses,
A chanté mon premier et ses rives heureuses;
Ma deuxième fraction
Est la clef de l'ambition;
De mon troisième, étonnant subterfuge :
Il n'est jamais dans l'eau, mais préside au déluge;
Sur mon dernier, un jour le laboureur
Dépose en la saison le fruit de son labeur;
Dominant les vains bruits, les clameurs de la terre,
Par des accents que Dieu vint lui-même inspirer,
Mon entier, du haut de la chaire,
Dit aux puissants de craindre, aux faibles d'espérer.

Communication : Julie et Marie-Thérèse de Chambly (Villers-sur-Mer).

N° 95.

Mon tout est par trop pacifique;
Mon premier des chats est aimé;
En peinture comme en musique
De mon second on est charmé.

Communication : Marguerite Cromarias (Clermont-Ferrand).

—

LOGOGRIPHES.

N° 48.

Soulevez mes cinq pieds, il faut se mettre en route;
Mêlez — d'un crustacé je suis le compagnon;
Mêlez — je gâte alors le lard dans la choucroute;
Mêlez — je me transforme en boucher mignon;
Mêlez — et je contiens ce qui croît, ce qui doute.

Communication : Louise de Brimbois.

—

MÉTAGRAMME

De mes pieds, qui ne sont que trois,
Le premier changé quatre fois
Vous donne un animal qui rampe,
Un lourd métal qu'on forge et trempe,
Ce qui trois fois est répété,
Et l'aspect de l'immensité.

Communication : Les Exilées de Port-Royal.

MOT CARRÉ.

On marche de mon pas lorsqu'on ne va pas vite;
Mon second doit son nom à Vigny l'écrivain;
En me portant on prouve un violent chagrin;
Mon dernier ne vient pas assez tôt à son gré.

Communication : Louise de Brimbois.

—

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Construire un mot carré syllabique sur le mot :

PA	NA	CHE
NA	*	*
CHE	*	*

Communication : Julie de Chambly.

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 54.

L'amour-propre est un ballon gonflé de vent, d'où il sort des tempêtes quand on y fait une piqûre.

NOTA. — Plusieurs signes de ce problème n'ont pas marqué au tirage.

—

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 68.

N° 1. —

Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.

N° 2. — La politesse est la fleur de l'humanité : qui n'est pas assez poli n'est pas assez humain.

N° 3. —

Un menteur est toujours prodigue de serments.

N° 4. — L'air qu'on respire sur les tombeaux épure les pensées.

N° 5. — Je ne suis pas la rose, mais je l'ai approchée, et j'ai gardé quelque chose de son parfum.

N° 6. — Le ciel est pour ceux qui y pensent.

(Joubert.)

N° 7. — Si ton chapeau te blesse, ne l'enfonce pas sur la tête du voisin.

N° 8. — Proverbe anglais :

N'aboie pas si tu ne sais mordre.

N° 9. — Proverbe espagnol :

Qui donne vend, si ce n'est pas un ingrat qui prend.

N° 10. —

Petit à petit
L'oiseau fait son nid.

N° 11. —

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grâce.

N° 12. —

C'est toujours le plus sot qui ne doute de rien.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 68.

CONSONNES.

N° 1. —

Petit Villetto, c'est en vain
Que vous prétendez à la gloire;
Vous ne serez jamais qu'un nain,
Qui montre un géant à la foire.

N° 2. —

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Aidons-nous donc l'un l'autre à porter nos fardeaux.

N° 3. —

Dis-je quelque chose assez belle?
L'Antiquité me fait querelle,
Criant : « Je l'ai dit avant toi! »
C'est une plaisante donzelle;
Que ne venait-elle après moi,
J'aurais dit la chose avant elle.

VOYELLES

N° 1. —

Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs.

N° 2. —

Tes vers sont beaux quand tu les dis,
Mais ce n'est rien quand je les lis;
Tu ne peux pas toujours les dire,
Fais-en donc que je puisse lire.

N° 3. —

Je ne puis rien nommer si ce n'est par son nom :
J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

N° 4. —

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

RÉBUS

Le malheur est un marchepied pour s'élever vers le ciel.

(Chateaubriand.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 34.

PRINTEMPS.

La solution prochainement.

LES DEVISES.

N°s 1. — Lamartine.
2. — Roch Nicolas, dit Chamfort.
3. — Sainte Thérèse.
4. — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 34.

FAÇONS

Fontainebleau. Ardennes. Compiègne. Orléans. Nivernais. Saint-Germain.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Les solutions prochainement.

LES ANAGRAMMES

HAROUN-AL-RASCHID.

LES MOTS CARRÉS

P L A T
L I M A
A M E R
T A R E

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

PA	NA	MA
NA	TU	REL
MA	REL	LE

LE FIL D'ARIANE.

LE PAYS NATAL.

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,
Plus mon Loyre gaulois que le Tibre latin,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

MARCHE DU CAVALIER

(CHIFFRES)

31	62	43	22	11	64	41	52
44	21	32	63	42	53	10	1
61	30	45	12	23	2	51	40
20	33	24	3	46	13	54	9
29	60	47	14	25	4	39	50
34	19	26	5	48	15	8	55
59	28	17	36	57	6	49	38
18	35	58	27	16	37	56	7

LES CURIOSITÉS.

N° 51.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 80. — Sourire.
N° 81. — Souris.
N° 82. — Ciseaux.

CHARADES.

N° 92. — Pantalon.
N° 93. — Guérite.

LOGOGRIPHES.

N° 47. — Hiver. Hier.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

6e CONCOURS

3e SÉRIE : Marie Beauperlhuy (Pointe-à-Pitre).

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Bluette des bords de l'Ilfovetu (Ivigovesti, Roumanie).

SUPPLÉMENT N° 86.

(6 OCTOBRE 1877.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS N° 53. — PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 67. — PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 67. — LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 33. — BOUTS-RIMÉS. — VERS A TERMINER. — LES USAGES MONDAINS — ÉNIGMES, N°s 76 à 79. — CHARADES, N°s 88 à 91. — LOGOGRIPHES, N°s 45, 46. — MÉTAGRAMME — MOTS CARRÉS — LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 33 — LE LANGAGE FRANÇAIS. — LES DEVISES. — LES ANAGRAMMES — LES SURPRISES. — LES PRÉNOMS. LES CURIOSITÉS, N°s 49, 50. — LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. — RÉBUS.

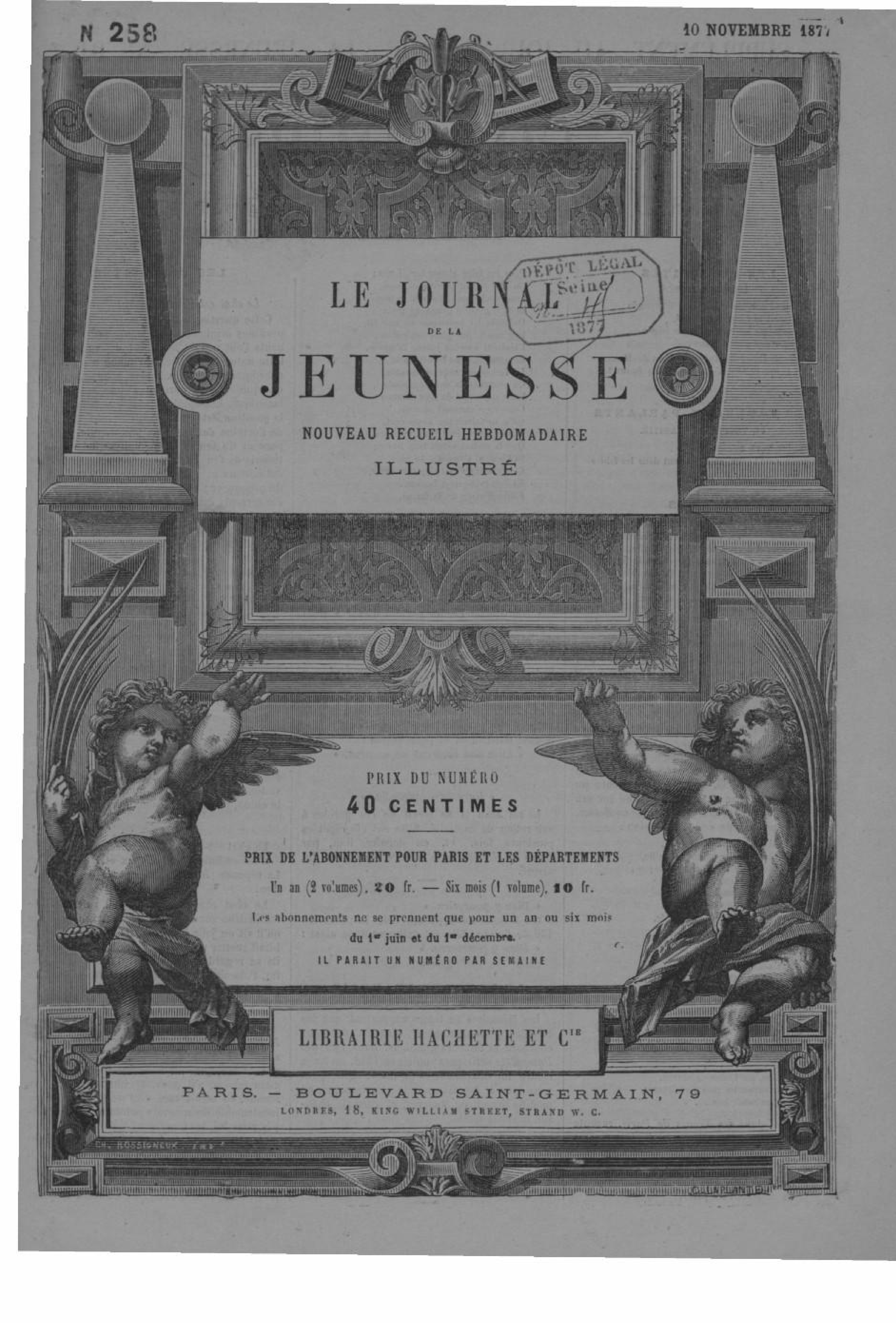
André et Alice Pouzol (Jarnac). — J. Brontana (Paris). — V O et sa sœur. — Marguerite Destrenix (Alais). — Jeanne Vallotte. — Princesse Sophie de Metternich (Konigswart). — Blanche Schwingrouber (Saint-Quentin). — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde. — Marie Eutrope-Lambert (Jarnac). — Julie Portalis (Saint-Maurice). Hortense et Jeanne Gardet. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Raoul Digard. — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Guillaume Danloux, Anne-Marie Danloux. — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy) — Alice Pluch (château de Saint-Ouen-l'Aumône). — Famille Televig (Reims). — Schuwahmah et Tahmah. — Louise de Brimbois. — Nous autres (Nantes). — Antoinette et Élisabeth (Alais). — Marie et Jeanne de R. — Ricquebourg. — Marie et Hélène (Chatou). — Les Braves Gens (Hérault) — J. M, le petit bonhomme d'Evreux. — Fancinlette. — A. D. — Marionnette et Cie. — Trois fleurs de lys. — Pieris et Chrysis. — Mhâg-Hò, Fleur de thé et Thoû-cha-Thoû. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — Une petite Mauresque d'Alger. — Marie Valentin (Montlignon). — Un hibou et trois chouettes (château de Nicolsbourg). — Deux cousines de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Bouquet d'orties. — *Carte postale sans indications.* — L'Amazone. — Sophie Filiti (Bukarest). — Hélene Floresco (Bukarest). — Esméralda (Bukarest). — Les exilées de Port-Royal. — R. Pitrou (Tours)

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Emmanuel Rodocanachi (Andilly). — Blanché Lyautey (château de la Touche). — Valentine et Béatrix de Beaumont (château du Perrié). — France et Marguerite de la Porte (Bilbao). — Augustin et Raphael Bénard (Elbeuf). — Henriette Casàssa. — Paul et Angélie de L. — Une élève des cours Fénelon (Poissy). — Viselé de Lys. — Une nichée de pierrots. — Eglantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer). — Bellah et Rennie. — Une bande d'étourneaux des environs de Troyes. — Marguerite, Elisabeth, Marie et Jeanne. — Une savante par hasard (Mal-abri). — Galizel et Cerisette. — Une petite auvergnate de Clermont-Ferrand. — Anciens habitants du pavillon des Roses. — Sur les bords de la Remberge. — Polydore. — Grenouillot. — Blonde et Rousse. — Jean Frémy. — Faust (château de Joubert). — Sur les côtes de l'Adriatique. — Trés caps de Laouzétos. — L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche. — Trois cousines qui se chérissent, T. M. L. (Versailles). — Grand cercle de Presinge (Suisse). — Guillaume Tell (château de Chenevières). — La muse de Charbilly. — G. et G. — Deux oies de la Ferme des Bruyeres. — Angelo, tyran de la maison. — Bleuette des bords de l'Ilfovetu (Ivigovesti, Roumanie). — Le caporal Bonoa.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N 258 10 NOVEMBRE 1877



6ᴱ CONCOURS

SOLUTIONS (SUITE)

LES CURIOSITÉS.

LES SEPT CYGNES.

Quand sur les vainqueurs d'Olympie
Planait le *Cygne de Dircé*,
Peut-être à quelque oreille impie
Son chant parut-il insensé.
Le *Cygne de Cambrai*, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce temps éclairé n'ont-ils pas des égaux ?

LES TABLEAUX PARLANTS

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

Dernier vers :

Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.

ÉNIGMES.

LA PENSÉE.

..... Car elle est immortelle;
Indépendante et fière, à toutes lois rebelle,
Elle naît, part, revient, et toujours, malgré nous,
Elle assaille surtout le cœur qui l'a chassée;
Rien ne peut retenir, enchaîner la Pensée,
Cette fille céleste à l'éclat triste et doux.

MOULIN A VENT.

. . . .

Mon maître n'en a point et vole mieux que moi.

Le vers peut s'appliquer au vent ou au meunier.

La renommée des meuniers a toujours été mauvaise; on tenait depuis longtemps pour certain qu'ils ne rendaient jamais assez de farine en échange du grain qu'on leur portait. Dans une *Farce* représentée à Seurre, en Bourgogne, en 1496, la scène représente un meunier battu par sa femme, couché sur son lit, en un si piteux état qu'il veut se confesser. Voici un passage de cette confession :

Jamais je ne fus en bataille,
Mais pour boire en une bouteille,
J'ay toujours le mestier hanté;
Aussi, fust d'iver, fust d'esté,
J'ay bons champions fréquenté,
Et gourmets de fine vinée.
Après tout, le long de l'année,
J'ay ma volonté ordonnée,
Comme sçavez, à mon moulin,
Où, plus que nul de mère née,
J'ay souvent la trousse donnée
A Gaultier, Guillaume et Colin,
Et ne sçay, de chanvre ou de lin,
De bled valant plus d'ung carlin,
Pour la doubte des aventures
Ostant ung petit picotin,
Je pris de soir et de matin,
Toujours d'un sac doubles moustures.
. . . .
Somme, de toutes créatures,
Pour supporter mes forfaictures,
Tout m'estoit bon.....

Colletet, dans ses *Tracas de Paris*, raconte que de son temps (1665) les meuniers étaient maltraités de la populace et des gamins quand ils passaient dans les rues :

On jettoit leurs sacs de farine
On déracinoit les pavez,
Pour les faire cheoir sur le nez;
On leur jettoit pierres et boué,
Les crocheteurs faisoient la moué,
Bref, il n'estoit grand ny petit
Qui tous les jours mal ne leur fit.
Eux aussi, par juste vengeance,
Faisaient souvent jeûner la panse,
Retenoient, d'un esprit malin,
La farine un mois au moulin,
Ou prenaient la double mesure
Pour payement de leur mouture;
Celui-cy s'excusoit souvent
Qu'il ne faisoit pas assez vent,
Et cet autre, en faisant grimace,
Que la rivière estoit trop basse;
Si bien, si l'on avait du pain,
Ce n'estoit qu'en baisant la main,
Et l'on crioit déjà famine,
Faute d'avoir de la farine.

LES DEVISES.

« Les lys ne travaillent et ne filent point. »

Devise des rois de France.

On lit dans *Le Trophée d'armes héraldiques*, imprimé en 1655 :

« Les rois de France portent d'azur à trois fleurs de lys d'or, deux et un ; l'écu environné des colliers des *Ordres de Saint-Michel* et du *Saint-Esprit*, timbré d'un casque entièrement couvert d'or, par-dessus la couronne fermée à l'impériale de huit rayons; hautement exhaussée d'une double fleur de lys d'or qui est leur cimier; pour tenans, deux anges; le tout couvert du pavillon royal, semé de France, doublé d'hermine, et pour devise ·

« *Lilia non laborant neque nent.* »

« *Rara hæc concordia.* »

Le roi Jean II se servit de ces paroles à son retour de captivité. Elles ont été répétées plusieurs fois, et, en dernier lieu, par *Louis XVIII*, après la séance où Manuel fut arrêté.

« Dieu y pourvoira. »

On trouve cette phrase dans l'*Instruction* 136 de Calvin. Elle est orthographiée ainsi :

« *Dieu y pourverra.* »

LE LANGAGE FRANÇAIS

TUER LE MANDARIN.

Les Mémoires du temps rapportent que les Frondeurs poursuivaient Mazarin de leurs chansons et de leurs quolibets. Dans l'un des *Pamphlets satiriques* publiés en 1648, on lança contre lui des menaces de mort; mais, pour conserver à ces attaques le côté comique, on modifia le nom de Mazarin, et certaine chanson finissait ainsi :

Pour avoir du pain et du vin,
Il faut *Tuer le mandarin.*

On trouve, dans certains passages de Pascal, le thème dont s'est inspiré l'auteur du *Génie du Christianisme.*

LES CURIOSITÉS.

Le chat est-il un animal affectueux?

Cette question a fourni matière à des compositions originales. La plupart des correspondants l'ont traitée au point de vue de l'histoire naturelle; un certain nombre citent des anecdotes et des exemples pour ou contre; quelques-uns se bornent à une appréciation laconique. Les opinions sont très-partagées, et la question est aussi controversée que celle de l'origine des idées en philosophie, de l'espace et du temps en métaphysique, ou de la théorie du feu central en géologie. Entre les détracteurs et les apologistes, il est difficile de prononcer; cependant, si les suffrages des concurrents étaient comptés, la balance pencherait en faveur du chat.

Voici, un peu au hasard, quelques fragments des compositions :

Le chat n'est pas, je crois, affectueux,
Il est flatteur, mais peu respectueux,
Et l'on a vu ce malin escogriffe
Prendre un baiser et rendre un coup de griffe.

La bonté seule suffit à l'homme pour reconquérir sur la création tout entière l'autorité absolue et le souverain empire que Dieu lui a départis.

Deux réponses humoristiques :

Oui, quand on le met en civet, on dit qu'il devient tendre.

On pourra consulter Buffon, Cuvier, Lacépède et d'autres naturalistes : on aura la conviction que le chat est moins affectueux que le chien, et plus affectueux que la baleine.

Le chat est-il un animal affectueux?
C'est un animal futile, faux et lâche.

La réponse forme l'anagramme de la question.

Le chat exerce une grande puissance de fascination sur les oiseaux. Montaigne raconte qu'il vit un jour le chat de la maison qu'il habitait guetter un oiseau sur le haut d'un arbre; ils se regardaient fixement l'un l'autre. A la fin, l'oiseau, fasciné, se laissa tomber dans les griffes du chat.

« Non. Je ne connais pas trente-six chats. Je n'en connais qu'un. C'est le chat de la pension. Nous l'avons appelé *Orphée*, parce qu'il chante toujours. Eh bien ! si Orphée avait le cœur tendre, s'il pouvait aimer quelqu'un au monde, ce serait moi. Nul ne sait le nombre incalculable de mauvais points que j'ai attrapés pour lui, les tours que j'ai passés à la leçon d'histoire, les pâtés que j'ai léchés ! Orphée aime la société, et il n'est sorte de ruses qu'il n'emploie pour se faufiler dans la classe. Si on le chasse par la porte il rentre par la fenêtre, et il sait bien, le sournois, qu'il trouvera toujours

dans mon pupitre un abri hospitalier et un nid bien douillet que j'ai soin de lui préparer avec mon ouvrage de couture. Nous vivons ainsi sur la foi des traités pendant quelques minutes; mais il est étonnant qu'Orphée ait besoin d'air comme un simple mortel, et il a une manière d'en réclamer qui fait pousser des exclamations de surprise à toute la classe, et qui attire sur moi des notes déplorables. Croyez-vous qu'il soit reconnaissant de mon dévouement? Pas du tout. A la récréation, il gambade avec tout le monde, et il n'a pas l'air de me reconnaître. A vrai dire, ce n'est pas une véritable affection que j'éprouve pour lui. Nous avons deux nids d'hirondelles. Si le traître y touche, sa mort est résolue.

Si le *Journal de la Jeunesse*,
Chère Moumoute, objet de mon affection,
J'allais dire de ma tendresse,
Si le *Journal de la Jeunesse*
Te connaissait comme moi, ta maîtresse,
Il ne poserait pas semblable question.
Les contempteurs de ton espèce
Pourraient prendre de toi de touchantes leçons
D'attachement et de reconnaissance :
Depuis que nous nous connaissons.
. . . .
Beaucoup de chats, en vérité,
Sont loin de te valoir, ô ma chatte adorée.
Chacun n'arrive pas à la perfection;
Mais après le meilleur, le bon
Peut prendre une place honorée,
J'en appelle à vous tous qui connaissez Gatta,
Gatta, le favori de ma Lætitia,
Gatta qui pleure, hélas! car sa maîtresse ingrate
Vient de partir, laissant ses amis et sa chatte,
Ou Mouton qui suivait son maître comme un chien,
A la maison sans lui ne restant qu'avec peine,
Ou cent autres encor dont je ne dirai rien.
Mais cette injuste et vieille haine
De l'homme pour le chat n'a rien qui me surprenne;
Pour dire ici la vérité,
La sombre jalousie en est la cause unique:
Sa grâce, sa souplesse, et son agilité,
Sont pour l'homme si gauche une amère critique;
Son amour de la liberté
Et sa fière indocilité
Condamnent constamment notre servilité,
Et quand nous nous brisons dans nos chutes ingrates,
Ne retombe-t-il pas sain et sauf sur ses pattes?
Je n'ai fait qu'effleurer un fertile sujet,
M'arrêtant à l'instant où ma verve s'allume;
Ma main avec regret laisse tomber ma plume,
Car pour louer le chat il faudrait un volume,
Mais de l'écrire un jour je forme le projet;
J'enverrai le premier exemplaire à l'adresse
Du cher *Journal de la Jeunesse*.

..... J'ai lu que Dieu avait créé le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre. Je n'aimais pas les chats; excepté quand ils étaient tout jeunes. Assurément ils sont un parfait modèle d'égoïsme et d'ingratitude. Cela prouve qu'ils nous estiment pour ce que nous valons; ils nous payent avec notre monnaie, et c'est pour cette franchise dans le mépris que maintenant je les adore. Cependant ils connaissent fort bien leurs amis et leurs ennemis.

L'hiver dernier, mon jeune frère, que nous appelons en famille *Poney*, a découvert un chat perdu ou abandonné. Ce malheureux chat s'était réfugié derrière une clôture de planches mal jointes qui entourait le terrain d'une maison en construction. Il était là depuis longtemps, au froid, maigre, efflanqué. Les gamins de la rue le criblaient de pierres, il mourait de faim, on n'aurait pu dire la couleur de sa fourrure collée par la boue. Mon frère le prit sous sa protection. En allant à sa pension, il lui porta à manger, et nous dit que le chat lui avait léché les mains en le regardant avec ses grands yeux verts.

Ce témoignage de reconnaissance décida de son adoption. Le chat se laissa volontiers saisir par Poney qui le rapporta en triomphe à la maison. On le mit au régime de la viande et du lait, et on lui attacha un petit collier, orné d'un grelot, auquel la pauvre bête doit son nom. *Mademoiselle Grelot* fut entourée de soins, elle n'eut plus qu'à se laisser vivre et à faire sa toilette. Au bout de quelques jours, on reconnut que sa robe d'angora était blanche et brune mouchetée; elle engraissait à vue d'œil, lustrée, bien fourrée, coquette, gracieuse, intelligente, nerveuse et spirituelle. Elle est toujours reconnaissante, et particulièrement affectueuse avec son jeune libérateur.

(*A continuer.*)

LES USAGES MONDAINS.

LES CARTES DE VISITE.

Les Cartes de visite ont été inventées le jour où le domestique d'un maître absent a été jugé trop négligent ou trop sot pour redire exactement le nom d'un visiteur. L'idée est contemporaine du premier visiteur qui n'a pas trouvé chez lui l'homme qu'il cherchait.

Il dut y avoir des cartes de visite à l'âge de pierre, ou du moins quelque chose qui remplaçait ce que nous appelons de ce nom.

C'était d'abord une fleur, une feuille, une graine, une branche, une baguette, un caillou, une coquille, une agrafe, déposés sur le seuil de la cabane ou sur le rebord de la fenêtre. Plus tard, ce fut le papyrus, les tablettes enduites de cire, puis enfin le papier.

Voici la première anecdote où l'on voit l'emploi d'un moyen rappelant le nom du visiteur :

Apelle vint à Rhodes visiter Protogène, dont il ne connaissait encore que les ouvrages. Chez le peintre il ne trouve qu'une vieille femme gardant une table de bois préparée pour recevoir le dessin du maître. (Dans ce temps, on ne peignait que sur bois : l'antiquité a ignoré la peinture sur toile.)

« Quel est votre nom? dit la vieille.

— Mon nom? Vous montrerez à votre maître ceci, » dit Apelle.

Et, prenant un pinceau, il trace sur le tableau encore vide un trait de couleur extrêmement délié.

Protogène rentre, voit le trait de peinture :

« Apelle est venu! s'écrie-t-il. Je cours à sa recherche.. .. Si le visiteur revenait en mon absence, dit-il en sortant à la vieille, dites-lui que je l'ai reconnu et montrez-lui ceci.

Prenant à son tour un pinceau, il traverse par un trait de couleur différente et plus délicat encore celui qu'avait tracé Apelle.

Pendant l'absence de Protogène, Apelle revient, et voit la réponse à sa carte de visite; piqué au jeu, il traverse d'une couleur nouvelle le deuxième trait; cette fois il n'était plus possible d'en tracer un quatrième plus délié. Le tableau de bois demeura vide, ne portant que ces traits si délicats qu'ils échappaient presque au regard. On le voyait encore dans la galerie des tableaux de Tibère.

A Rome, au commencement de l'année, les patriciens s'offraient des présents, souvent de grande valeur, tels que des coffrets ou des bijoux sur lesquels ils faisaient graver leur nom. Plus tard, ils s'envoyèrent des plaques d'or ou d'argent portant leur nom, enrichies de pierres précieuses et artistement gravées. Ces plaques n'étaient autre chose que des cartes de visite; elles ne différaient que par la richesse de la monture.

Dans les temps plus modernes, un serviteur de la maison était dépositaire d'une tablette sur laquelle les visiteurs inscrivaient leurs noms. On imagina ensuite de fixer à sa porte cette tablette, soit sous forme d'une ardoise ou d'une plaque de métal légèrement dépolie, soit sous forme d'une feuille de parchemin ou d'ivoire, qui était enlevée chaque soir et sur laquelle on relevait les noms inscrits dans le courant du jour. Qui ne connaît les piquantes anecdotes du XVIIIe siècle? Les tablettes fixées aux portes servaient assez souvent à l'inscription d'épigrammes mordantes et à la satisfaction de petites vengeances. Combien de bons mots, de sentences et de proverbes n'ont-ils pas été écrits pour la première fois sur ces tablettes?

C'est surtout au XVIIIe siècle que la mode fit des cartes de visite le plus intelligent usage. Alors on ne se contentait pas d'inscrire sur un morceau de carton son nom et ses qualités. Les maîtres dans l'art de graver ne craignaient pas de prêter leur concours aux nobles élégants. Les artistes les plus distingués, les Raphaël Mengs, les Casanova, les Bartsh ne croyaient pas déroger en composant de charmants dessins, de gracieux encadrements que ne refusaient pas de graver les Eisen, les Moreau, les Chauffart et les Cochin. C'est à Versailles que naquit cette coutume; de Versailles et de la France elle passa dans le reste de l'Europe. Que de merveilles couvraient alors les tables des salons, et qu'un collectionneur d'aujourd'hui eût trouvé de plaisir à glaner dans cette mine de curiosités!

On peut voir à la Bibliothèque nationale, dans un portefeuille où sont conservées de nombreuses gravures relatives à l'histoire et aux mœurs du XVIIIe siècle, une carte de visite, celle de Grimod de la Reynière.

Dans un cartouche très-orné, autour duquel figurent une robe et une toque d'avocat, des livres, un encrier, un masque et une Folie, qui rappellent ses travaux littéraires, on lit ces mots :

GRIMOD DE LA REYNIÈRE
Avocat au Parlement.

Au-dessus du cartouche on lit cette devise :

« *Quieti et musis,* »

Et ces mots écrits à la main :
Rue Chauche.

Un de nos correspondants a retrouvé, parmi d'anciens papiers de famille, des cartes de visite qui remontent au XVIIIe siècle. Sur le dos d'une carte à jouer, aux enluminures grossières comme on les faisait alors, on avait imprimé, au moyen d'un composteur, le nom du visiteur, encadré dans une petite guirlande informe, comme les étiquettes des vieilles boîtes de veilleuses de nos pères.

Une anecdote du XVIIIe siècle :

Un philosophe, rendant visite à l'un de ses amis et ne le trouvant pas, écrivit sur la porte une épithète assez désagréable.

A quelque temps de là, rencontre :

« J'ai été vous voir l'autre jour, dit le philosophe.

— Je l'ai bien vu; vous aviez écrit votre nom sur la porte. »

« On paie, dit Lemierre, au bureau de poste, pour faire des visites de bonne année à deux sols la pièce. »

Lemierre dit encore dans les *Fastes :*

L'on députe les noms, l'on se voit par billet,
Et l'on croit du logis le maître assez honnête
Pour vous fermer sa porte à pareil jour de fête.

On connaît la satire des Cartes de visite, publiée au mois de janvier 1742 :

On s'empresse à vous voir; fort bien, mais qui? Des fous,
Qui sont toujours fâchés de vous trouver chez vous,
Sur le dos d'une carte on fait sa signature,

Pour rendre sa visite au trou de la serrure.
Si quelqu'un vous rencontre, il vient vous aborder,
Prenant le ton d'ami, pour mieux persuader,
De baisers empressés, de vœux il vous accable :
« Je choisirai, dit-il, le moment favorable
Que vous serez chez vous lorsque j'irai vous voir;
Je m'en fais un plaisir, un honneur, un devoir. »
Et le fourbe aussitôt, profitant de l'absence,
Ose courir chez vous, et même a l'impudence
De paraître surpris de ne pas vous trouver.
. . . .
Et son nom, bien écrit, rend sa visite en forme.

Naissance, mariage, mort, avancement, faveur, nomination, démission, révocation, admission, promotion, tout est prétexte à cartes de visite.

Tout ministre qui arrive en voit sa table encombrée.

Qui n'a médit de la carte de visite du jour de l'an? Chaque année ramène régulièrement les mêmes jérémiades, et personne ne veut pourtant se soustraire à ce qu'il appelle une sotte tyrannie, qui rappelle cette boutade d'un poëte contemporain :

Connaissez-vous rien d'ennuyeux,
Comme d'envoyer un ou deux
Cents petits cartons qu'il faut mettre
Dans une enveloppe de lettre,
Adressés, timbrés? Quel ennui!
Tout un jour et toute une nuit
N'y suffiraient; c'est pitoyable!
Petits cartons, allez au diable!
C'est un point bien décidé. Non,
Je n'exposerai plus mon nom,
Tout brillant sur votre surface,
A recevoir quelque grimace
Des sots ou des indifférents
Quant aux amis et quant aux gens
D'esprit et de cœur, courons vite,
Leur faire une franche visite,
Dès qu'eux et nous aurons le temps
De deviser quelques instants.
Si je l'osais, je dirais même :
C'est mal d'envoyer du carton
A ceux qu'on estime et qu'on aime.
Quant aux autres, que leur doit-on?

(A continuer)

LES BOUTS-RIMÉS

(Suite.)

N° 71.

Nous tenant par la main,
Nous ferons le voyage,
Et le long du chemin
Vite passera l'âge.

Edmond Tourpe.

N° 72.

DÉSESPÉRANCE.

Orphelin, le malheur a guidé mon jeune âge;
J'achève tristement mon pénible chemin;
Sans but et sans espoir; nul ne me tend la main;
Quand donc arriverai-je au terme du voyage?

Picciola.

N° 73.

ADIEU.

Elle n'est plus... Pourquoi l'envoler avant l'âge,
Doux oiseau dont les chants égayaient mon chemin,
Que m'importe à présent d'achever le voyage?
Pour me fermer les yeux je n'aurai plus ta main

Un fiévreux du marais vendéen.

N° 74.

Pour nous, hommes de foi, la vie est le chemin
Qui nous conduit au ciel. Pénible est le voyage;
On y pleure souvent, on y lutte à tout âge;
Heureux qui touche au port où Dieu nous tend la main.

G. Sergent.

N° 75.

INSOUCIANCE.

De la vie, en chantant, parcourez le chemin,
Mes chers enfants; jouez vous tenant par la main;
Quel bonheur sur leurs traits! O jeunesse, heureux âge
Vous connaîtrez trop tôt les soucis du voyage

Marie Panis de Montigny.

N° 76.

PRIÈRE.

Pour entreprendre mon voyage,
Bon ange, donnez-moi la main
Ayez pitié de mon jeune âge,
Du ciel montrez-moi le chemin.

Maman et moi.

N° 77.

LA MAIN.

Quel que soit ton mérite et quel que soit ton âge,
Sois certain de trouver, tôt ou tard, une main
Sur un poteau tracée, au bord du grand chemin :
C'est la Mort te montrant le terme du voyage.

L. M. W.

N° 78.

Vous qui goûtez encor les plaisirs du jeune âge,
Vous vous dites : « La vie est un riant voyage; »
Et seul, vous avancez... Mais si, dans le chemin,
Un obstacle surgit, vous nous tendez la main.

N° 79.

Chère enfant, dans ma main laisse ta douce main,
Ensemble nous ferons le pénible voyage;
Sans un appui, vois-tu, tout est piége au jeune âge,
Et sans un cœur ami bien triste est le chemin.

Le Lys dans la vallée.

N° 80.

Il faut traiter la vie ainsi qu'un long voyage,
S'avancer vers le but, suivant le cours de l'âge,
Chercher un compagnon et, la main dans la main,
Ecarter en marchant les ronces du chemin.

Trois Amateurs de croquet et une Grenouille des remparts de La Fontaine.

N° 81.

A MA SŒUR.

Malgré l'illusion naturelle à notre âge,
Nous redoutons le long et pénible voyage;
Chère sœur, puissions-nous toujours sur le chemin
Marcher toutes les deux en nous donnant la main.

Mlles Ch Gosselin.

N° 82

VOYAGE DANS LA LUNE.

Je voudrais à la Lune entreprendre un voyage;
Je ne vois qu'un moyen de faire le chemin :
C'est qu'à travers les trous qu'on y fit d'âge en âge,
Un voyageur heureux me présente la main.

André Genty.

N° 83.

RÊVERIE

Vois-tu ce grand nuage?
Où donc va son chemin?
Dans le ciel il voyage;
Où sera-t-il demain?

Marguerite Brabant

N° 84.

Quand on est sur le point de finir le voyage,
Un jour vient où l'on doit s'arrêter en chemin,
Et sans regrets, vaincu par l'âge,
Aux plus jeunes que soi savoir passer la main.

Velléda.

N° 85.

A UNE JEUNE FILLE.

Tu vas avoir quinze ans, enfant, oh! l'heureux âge!
Tout te sourit, les fleurs embaument ton chemin;
Pour chasser les soucis, au début du voyage,
Ton ange est là qui veille et qui te tend la main.

Marie Valentin.

N° 86.

La vie est un bien dur voyage,
Mais n'en a souci le jeune âge;
Car l'espérance, en ce chemin,
Nous conduit alors par la main.

Deux amies de Vichy.

N° 87.

Heureux qui, s'arrêtant au terme du voyage,
Peut jeter un regard sur le poudreux chemin,
Et dire : L'amitié, compagne de tout âge,
M'a conduit par la main.

Léal.

N° 88.

On partirait gaîment pour l'éternel voyage,
Auquel l'homme de bien doit songer à tout âge,
Si l'on était certain de trouver en chemin
De fidèles amis qui nous serrent la main.

Berthe Gérin.

N° 89.

LA MÈRE.

Pour toi, la vie encore est un charmant voyage,
Bientôt tu connaîtras les ronces du chemin;
D'un ami sage, enfant, puisse alors ton jeune âge
Ne pas chercher trop tard et le cœur et la main.

N° 90.

L'ENFANT.

Tant que tu seras là pour guider mon jeune âge
Et me donner la main,
Sous ton regard béni doux sera le voyage
Et riant le chemin.

Poule et poussins.

N° 91.

Que votre vie, enfants, soit un joyeux voyage;
Chantez, cueillez des fleurs tout le long du chemin;
Goûtez, insouciants, les plaisirs de votre âge,
Sait-on ce que le sort vous réserve demain?

Marie-Henriette.

N° 92.

A LA MADONE.

O Vierge, dont la douce main
Me protégea dès mon jeune âge,
Marche avec moi dans le chemin
Jusqu'à la fin de mon voyage.

Sarah et Andrée Bouscatel.

N° 93.

L'ORPHELIN.

Sur terre il est errant, seul malgré son jeune âge;
Nul ne prend garde à lui, nul ne lui tend la main;
O Dieu des orphelins, protégez son voyage,
Ecartez de son pied les ronces du chemin.

Bouquet d'orties.

N° 94.

Quand l'homme a parcouru son terrestre voyage,
Il s'arrête, pensif, au terme du chemin;
Et les larmes aux yeux, rêvant à son jeune âge,
De tous ceux qu'il aimait il cherche encor la main.

Henri Œsinger.

N° 95.

Au début de la vie, à la fleur de leur âge,
Ces amis vont tous deux se tenant par la main;
Et l'amitié pour eux en un charmant voyage
Ainsi transformera le pénible chemin.

L'Algue et l'Actinie des bords de la Manche

N° 96.

Il faut partir à deux pour faire un long voyage,
En joyeux compagnons, même humeur et même âge;
Tour à tour l'un et l'autre égayeront le chemin,
Et devant le péril se donneront la main.

Martine Hibou.

N° 97.

La vie est un bien grand voyage,
J'ai peur de tomber en chemin;
Prenez en pitié mon jeune âge,
Bon ange, donnez-moi la main.

Marguerite et Henry de F. (Versailles).

N° 98.

PROJET D'ENFANTS.

Veux-tu, petite sœur, faisons un beau voyage?
Toutes seules, vraiment, malgré notre jeune âge;
Au Parnasse montons, courons dans le chemin;
Muse de la jeunesse, étends vers nous ta main.

Mlle de C.

N° 99.

L'UNION.

La vie est un pénible et dangereux voyage;
Nous nous en effrayons, car nous sommes dans l'âge
Où l'on butte aisément aux pierres du chemin;
Pour assurer nos pas, tenons-nous par la main.

Belfortaines en vacances.

N° 100.

L'enfant pendant longtemps nous demande la main;
Un bras souple suffit dans la force de l'âge;
Sans bâton le vieillard ne va point en chemin;
L'homme ainsi sans appui ne fait pas long voyage.

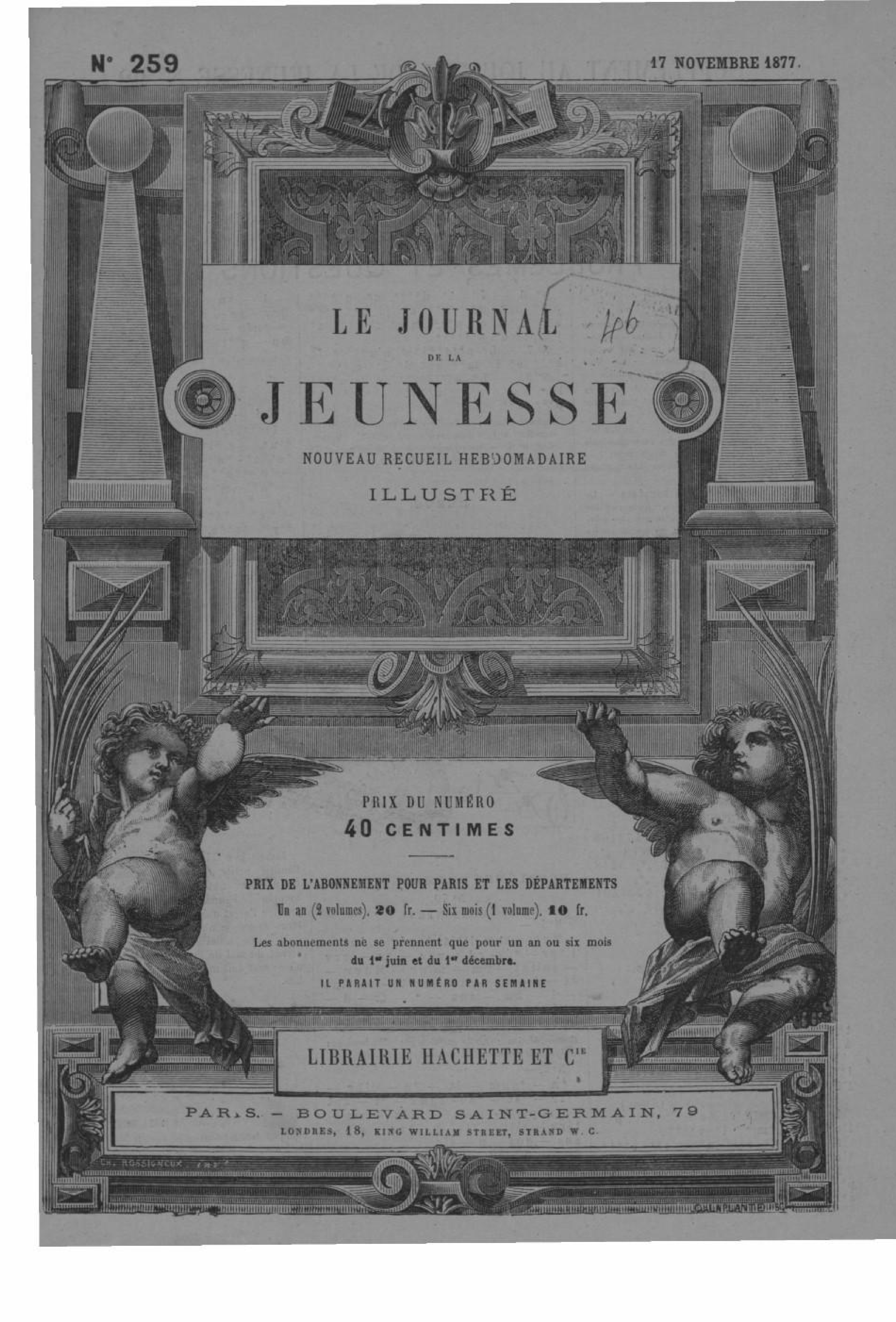
N° 101.

L'homme, pour accomplir son pénible voyage
Et soutenir ses pas tout le long du chemin,
A besoin tour à tour, et cela suivant l'âge,
D'un bâton, d'un bras, d'une main.

A. et J. Lacombe.

A continuer. CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 259
17 NOVEMBRE 1877.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions sont publiés.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE
AVEC LES LECTEURS.

SUZANNE B (*Angers*). — Le *Numéro-Spécimen* du *Journal de la Jeunesse* n'a pas été destiné à ses lecteurs; mais il a été envoyé à tous ceux qui en ont fait la demande par lettre affranchie. — Les *Mots carrés* des *Concours* n'ont pas encore été publiés.

HIRONDELLE ET COLIBRI. — La pièce de vers sera publiée; il manque un vers qui doit rimer avec *poison*.

ANTOINETTE ET ELISABETH (*Alais*). — Si des lettres arrivent en retard, les noms des correspondants sont publiés en *Rappel* dans le *Supplément* suivant. — Ces solutions ont été publiées dans le *Supplément* du 13 janvier 1877.

DEUX OIES DE LA FERME DES BRUYÈRES. — La *Méthode générale* indique ce moyen : transcrire les problèmes déjà publiés et les résoudre avec les solutions; on arrivera vite à trouver les problèmes du genre simple, où le signe le plus souvent répété révèle la voyelle E, clef du déchiffrement.

BLONDE ET ROUSSE. Le nom et l'adresse ne sont pas nécessaires pour les *Communications* et les *Solutions* des *Suppléments* ordinaires, mais seulement pour les *Concours*.

DEUX TÊTES DANS LE MÊME BONNET (*châlet des Eglantines*). — L'*Énigme* n'étant pas accompagnée de la solution ne peut être publiée.

MARIE-B. (*Pointe-a-Pitre*). — Les *Bouts-Rimés* seront publiés.

J. B. A. (*Bruxelles.*) — Consulter le *Règlement des Concours*.

ANDRÉ ET ALICE P. (*Jarnac*). — SUR LES BORDS DE LA REMBERGE. — UN TRIO A QUATRE, A. G D. G. — *Communications* déjà publiées dans les *Suppléments antérieurs*.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.
N° 56.

⁂ 0T715T6T ⁂ 8T ⁂ A72169 ⁂ 934B34S8 ⁂ V2AAS30WTS ⁂ VT ⁂ 72 ⁂ 9ST69216T ⁂ 5218 ⁂ 36 ⁂ 8219 ⁂ XIT6 ⁂ Y4T ⁂ 0T715T6T ⁂ 8T6 ⁂ T731Z6T ⁂ 9348 ⁂ 7T8 ⁂ B34S8 ⁂

Communication : Trés caps dé Laouzétos

PROBLEMES POINTÉS.
CHIFFRE DE STERNE
N° 70.

N° 1. — L* p****** d'u* s** p*** t******* d*** q*'i*' n'y a p******* à l* m*****

N° 2. — L* m**** l* p*** s** e* l* p*** p***** d* r******** l'i*****, c'e** d* l'o******

(*Solon.*)

N° 3. — T*** s'a******* p** l'e*******, m*** l* v****

N° 4. — Q** v*** n***** s** c**** l'a***** d* l* r***

N° 5. — L* s****** n*** r*** e* p********* c* q** n*** l** d****** e* o*********

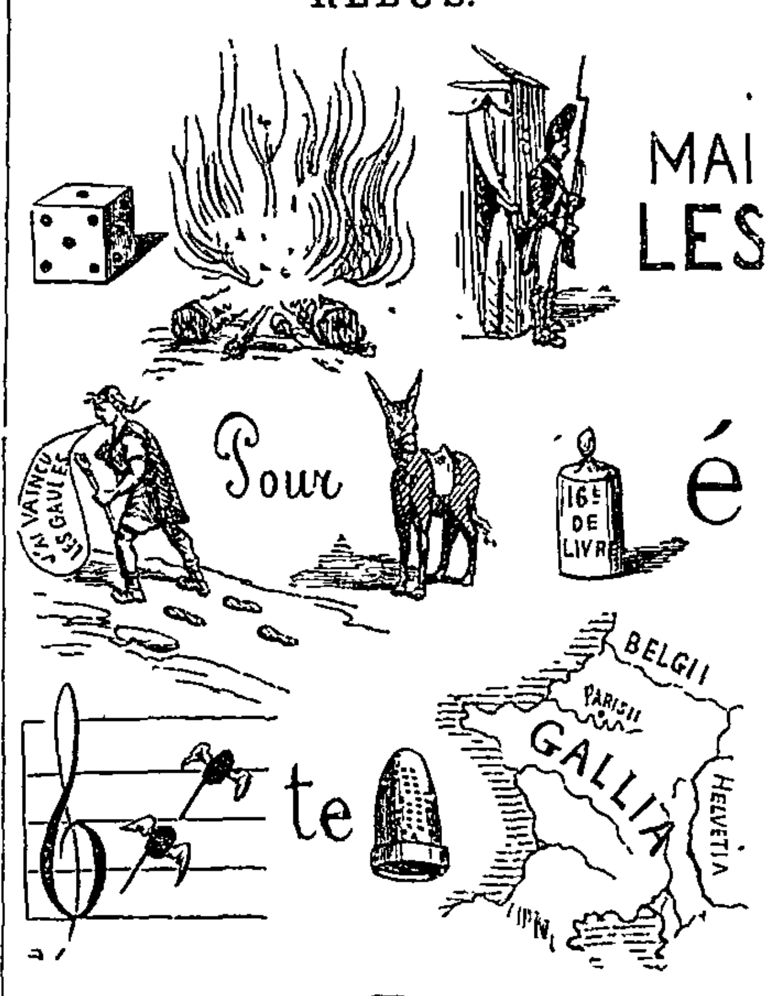
N° 6. — J* t* d**** c* g***** p*** m* d******* s* j* g******* s*******, e* p*** m'e* f****** s* j'a**** d* p******

N° 7. — L* p********* n'a***** l* b*** e* l* m** q** d* l**-m***

N° 8. — L* p********* e** c**** l'e** q** r*** u** l* c****** l* p*** d**

Communications : Églantine-Marguerite (Rochefort-sur-Mer), n° 1. — Suzanne d'Allard, n°s 2, 3. — Jeanne Cyr, n° 4. — Alice-Lucie, n° 5. — Denéchau, n° 6. — Guillaume et Anne-Marie Danloux, n°s 7, 8.

RÉBUS.



PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.
N° 70.
CONSONNES

N° 1. —

Mdt — st — l'**tr — dr — dnt — l'*pr — *t — rd — vrv — sn — crv — tnllnt — rm — mlgr — Mnvr — *t — d — sn — lrd — mrt — mrtlnt — l — bn — sns — * — ft — d — mchnts — vrs — dz — fs — dz — cnts.

Communication : Émile et Georges Charbonneaux (lycée de Reims)

N° 2. —

*n — *nnm — dt — *n — clbr — **tr — *st — *n — sgnx — *t — dct — prcptr — fchx — prfs — ms — tjrs — sltr — *t — q — ns — srt — sns — ggs n — slr.

Communication : Marie Hirschmann (Paris).

N° 3. —

*pgrmm — *n — *vr — *nchnnt — sn — prdg — *pptt — d — fm — prs — d — sn — *r — sccmb — *n — grv — sr — s — mgr — tmb — Gsprd — *nfn — mrt — c'*st — l — sl — bn — q'*l — ft.

Communication : Marie Falcoyano.

VOYELLES.

N° 1. —

I****i**io* — à — *a — *o**e — *'u* — *i*e*iè*e : *a**a**, — *e**e* — *u — *a* — *a**e* — *a* — *e — *a**a*e, — où — *e — *a**ai — *a** — y — *e**e* ? — *i — *u — *'y — *e**e* — *a*, — *a**a**, — *u — *'e* — *a* — *a'e, — *a* — e* — *'y — *e**a** — *a*, — *u — *'y — *e**a* — *a**e*

Communication : L'Exilée de Saint-Pétersbourg. — Constance.

N° 2. —

I* — *e — *e — *au* — *a*ai* — *o*ue* — *e* — *i*é*a**e*, — *a* — *ui — *eu* — *'a**u*e* — *'ê**e — *ou*ou** — *eu*eu* ?

Communication : Perce-Neige.

N° 3. —

*a — **oi*e — *e* — *o**e** — *'e** — *u'o***e — e* — *ue — *u*ée, — *'e** — u*e — **a**e — é*ei**e — au**i*ô* — *u'a**u*ée.

Communication : Trois vieux hiboux du Panthéon.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.
N° 36.
Sonnet.

Jamais je n'ai jeté la fleur que m'avait donné l'amitié, petite fleur, même fanée, sans que ce fût à contre-cœur. Jamais je n'ai changé le meuble de l'année contre un meilleur, de la journée l'objet usé, presque sans en avoir douleur. Jamais je n'ai laissé tomber le mot *adieu* qu'à faible haleine et d'un accent de peine serré; du mal de la terre malade, après l'ère où ce mot doit mourir en Dieu soupirant tout bas.

BOUTS-RIMÉS.

Loisir.
Plaisir.
Bâiller.
Travailler.

VERS A TERMINER.

Pourquoi donc formons-nous, mortels ———
Dans nos jours si bornés, de gigantesques ———
A quoi bon tant d'apprêt pour un si court ———
Ce qu'il faut au besoin suffit aux vœux du

Communication : Raymond Bernard (lycée de Toulouse).

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER

à	le	cou	vre	mon	pais	l'a	tée
la	pres	ma	lée	ro	agi	dans	nua
ci	pe	bent	âme	lè	frò	d'é	sant
sée	de	el	dé	sur	il	ges	nuit
le	trou	de	bords	noirs	de	pas	el
la	à	lui	je	fait	les	fait	tes
vé	vent	ne	ul	ques	bre	mi	en
pei	do	quel	som	ai	eur	gout	il

Communication : Famille HICS. — Jean et Numa Preti, directeurs de la *Stratégie*, journal d'échecs (*Dessin*).

LES DEVISES.

N° 1. — Quel est l'archéologue français qui avait entouré son chiffre de cette devise :

« *Dispersa coegi.* »

Traduction : J'ai réuni ce qui était épars.

N° 2. — Quel est l'éditeur juré qui avait pour marque une galiote ou petit vaisseau surmonté d'une banderolle avec cette devise :

« *Vogue la galère.* »

N° 3. — Quel est le savant français qui avait pris pour emblème Phaéton conduisant le char du Soleil, avec cette devise :

« *Invito patre sidera verso.* »

Traduction : Malgré mon père je renverse les astres.

Il avait demandé qu'on gravât après sa mort sur son tombeau une spirale logarithmique courbe qui se reproduit dans ses développées, et qu'on y joignît cette autre devise :

« *Eadem mutata resurgo.* »

Traduction : La même changée je ressuscite.

N° 4. — Quel est l'Ordre, fondé en 1060, introduit en France par Louis le Jeune, et qui avait une croix émaillée de vert, à huit pointes, bordée d'or, anglée de quatre fleurs de lys de même, au centre, Lazare sortant du tombeau, avec cette devise :

« *Atavis et armis.* »

Traduction : Pour les ancêtres et pour les armes.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

—

LES USAGES MONDAINS.

Qu'appelait-on, au XVIII[e] siècle, les *Merveilleuses?*

Communication : L'Amazone.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 36.

Quelle est la province française qui, par les initiales de son nom et des deux départements qu'elle a formés, donne le mot :

CAP.

Communication : Divers correspondants.

—

LES ANAGRAMMES.

Un ami des lecteurs :

ÉLÈVE, LIS DANS LA JOURNÉE.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest).

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

N[os] 1. — Ésope portait gaiement sa rosse.
2. — Tout le monde n'a pas pigeon sur rue.
3. — Il faut aller en chasse pour étudier le lapin.
4. — Le philosophe démocrate riait toujours.
5. — Au dessert, on apporta des seringues.
6. — Hier, j'ai mangé ma bibliothèque.

Communications : Hélène, Pàris, Cassandre et Polyxène (Paris), n° 1. — Des Sphinx dauphinois, n° 2. — Divers correspondants, n° 3. — Trois élèves du lycée de Besançon, n° 4. — Un sanglier des Ardennes, n° 5. — L'archiviste, n° 6.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS

N° 36.

Quelle est l'origine de cette locution :

N° 1. — *L'or de Toulouse.*

Quelle est l'origine des mots :

N° 2. — BALTIMORE. N° 4. — GALBE.
N° 3. — RODOMONT. N° 5. — FROMAGE.

Communications : Une élève de miss Berthe, n° 1. — Ma sœur et moi, n° 2. — André Dulongbois (Gueron), n[os] 3 à 5.

—

LES PRÉNOMS.

Quelle est l'origine des prénoms :

N° 1. — BONAVENTURE. | N° 2. — BARNABÉ.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest).

—

ÉNIGMES.

N° 85.

Je suis en fonctions plus élevé qu'aucun ;
Mais sans ambition, sans espoir qui la fonde,
Avec l'air brusque et fier, j'obéis à chacun,
Et pourtant, c'est bien moi qui mène tout le monde.

Communication : Très caps de Laouzetos (Toulouse).

N° 86.

Je fus demain, et je serai hier.

Communication : Une petite amognonne.

N° 87.

Des choses d'ici-bas ôtez la moindre chose,
La diminution y paraît à l'instant ;
Mais autrement de moi la nature dispose,
Car plus vous en ôtez, et plus je deviens grand.

Communication : Marguerite et Louise Lapoire (Roanne).

N° 88.

Je suis une voix chère aux cœurs pieux
Une maison transparente ;
Je sers à pêcher les bijoux précieux ;
Je suis causée aussi par la flamme brûlante.

Communication : Blanche C. de Chemiré.

—

CHARADES.

N° 96.

Mon premier n'a pas de premier, il me semble ;
Mon second n'a pas de second ;
Et lorsque mes amis s'en vont,
Je leur dis à regret, hélas ! le tout ensemble.

Communication : Louise de Brimbois.

—

LOGOGRIPHES.

N° 49.

Sur mes six pieds, lecteur, je suis un mont fameux ;
Et je deviens sur cinq un simple religieux ;
Sans tête ni sans queue, on me voit à la guerre,
Et je fus de tout temps la sœur de la misère.

Communication : A. L. M. Louvet.

N° 50.

Avec trois pieds je sers dans la culture ;
Changez ma tête et je suis masse dure ;
Alors renversez-moi, je deviens instrument
Au son clair et retentissant.

Communication : Totinette et C[ie] (Passy).

—

MÉTAGRAMME.

Bien souvent aux mortels je suis pernicieux ;
Et je puis m'infiltrer dans l'âme par les yeux ;
Si vous changez mon chef, je couvre en abondance
Le dos du blanc mouton ; et quand avec bombance
Vous festoyez, amis, en changeant mon fronton,
Vous dites que tout est au festin à .....

Communication : Achille et Patrocle (Amiens).

—

LES MOTS CARRÉS.

L'amour de mon premier est le plus saint amour ;
Mon second porte bois et vit dans la froidure ;
Si vous voulez, lecteurs, ici-bas quelque jour
Faire brillante figure,
Je ne souhaite pas de vous voir un habit
Qualifié par mon troisième ;
Le cygne de Mantoue a, sur mon quatrième,
Fait un magnifique récit ;
Mon quatrième est mon dernier,
Et c'est un mot carré qui forme mon entier.

Communication : Divionensis (lycée de Dijon).

—

MOTS CARRÉS SYLLABIQUES.

Construire un mot carré sur le mot :

MAL	A	BAR
A	*	*
BAR	*	*

Communication : Marianne de Ganay.

CHARLES JOLIET.

—

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

—

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 55.

Pensée :

Un diamant avec des défauts vaut mieux qu'une pierre qui n'en a pas.

—

PROBLÈMES POINTÉS.
(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 69.

N° 1. — Le fil de la vie se relâcherait, s'il n'était mouillé de quelques larmes.

N° 2. — L'amour-propre est le talon d'Achille chez presque tous les hommes.

(*Mme Necker.*)

N° 3. — Nous oublions plus vite les morts qui emportent notre estime que les vivants qui emportent notre argent.

N° 4. — La divinité est un cercle dont la circonférence est partout et le centre nulle part.

(*Pascal.*)

N° 5. — Un mot spirituel n'a toute sa grâce que dans la bouche d'un homme d'esprit.

N° 6. — L'économie est la source de l'indépendance et de la libéralité.

N° 7. — Faire du bien à ses ennemis, c'est ressembler à l'encens dont le parfum embaume le feu qui le consume.

N° 8. — Plusieurs parlent en philosophes et vivent en fous.

N° 9. — L'homme instruit se tient compagnie à lui-même.

N° 10. — Voulez-vous connaître les qualités qui manquent à un homme? Examinez celles dont il se vante.

N° 11. — Trois hommes s'entr'aidant portent le fardeau de six.

N° 12. — Etre capable de discerner que ce qui est vrai est vrai, et que ce qui est faux est faux, c'est le caractère de l'intelligence.

N° 13. — Le petit troupeau broute de mauvaises herbes, mais il ne s'écarte pas.

(*Mazarin.*)

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 69.

CONSONNES

N° 1. —

Jean, de qui la vraie épithète
Est celle d'ennuyeux parfait,
Veut encor devenir poete,
Pour être plus sûr de son fait.

N° 2. —

Jadis un âne, au lieu de braire,
Parla sous les coups de bâton;
Mais un bâton te fera taire,
Ou parler sur un autre ton.

N° 3. —

Un certain Grec disait à l'empereur Auguste,
Comme une instruction utile autant que juste,
Que lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.

VOYELLES.

N° 1.

Le milan, une fois, voulut payer sa fête;
Tous les petits oiseaux par lui furent priés;
Et comme à bien dîner l'assistance était prête,
Il ne fit qu'un repas de tous les conviés.

N° 2. —

Heureux qui loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires.

N° 3. —

Tu peux me faire perdre, ô fortune ennemie,
Mais me taire payer, parbleu, je t'en défie.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.
(*Supplément antérieur.*)

N° 34.

PRINTEMPS.

C'est moi qui décoche à ta vitre
Ce rayon d'or leste et joyeux,
Qui, frappant sur ton noir pupitre,
Tombe et rejaillit dans tes yeux.

Ferme, en chassant ton rêve sombre,
Ce livre jaune où tu t'endors;
Fuis gaîment la ville et son ombre,
Pour courir aux prés d'où je sors.

Je suis le Printemps! Dieu m'envoie
Plein de musique et de couleurs,
Pour semer la vie et la joie
Dans les âmes et dans les fleurs.

N° 35.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon;
Un printemps, un été, furent toute ta vie,
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille, il n'est plus, le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant;
Si fraîche au mois de mai, faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment!

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux,
Tu meurs; un vent du soir vient t'embrasser encore,
Mais ses baisers glacés sont pourtant des adieux.

VERS A TERMINER.

N° 1. — Périssable. Sable. Dangers Tempête. Faîte. Bergers.

N° 2. — Audace. Horace. Crayonna. Cinna.

LES BOUTS-RIMÉS

Les solutions prochainement.

RÉBUS

Dans le miroir de la vérité, le masque tombe, l'homme reste, et le héros s'évanouit.

LES USAGES MONDAINS.

Les solutions prochainement.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 34.

Les solutions prochainement.

ÉNIGMES.

N° 83. La lettre T — N° 84. Botte.

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — Sainte-Catherine.

N° 2. — Mésopotamie.

LE FIL D'ARIANE.

Petit séjour commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille,
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille.

MARCHE DU CAVALIER
(CHIFFRES)

9	4	7	24	11	28	31	26
6	13	10	35	64	25	22	29
3	8	5	12	23	30	27	32
14	17	36	1	34	63	50	21
37	2	15	18	49	20	33	62
16	43	46	39	60	53	56	51
45	38	41	48	19	58	61	54
42	47	44	59	40	55	52	57

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 35.

DEA.

Diane. Erostrate. Alexandre.

CHARADES.

N° 94. Lacordaire. — N° 95. Mouton.

LOGOGRIPHES.

N° 49.

Ancre. Nacre. Rance. Ecran. Crâne.

MÉTAGRAMME.

Ver. Fer. Ter. Mer.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE.

PA	NA	CHE
NA	MOU	NA
CHE	NA	PAN

MOT CARRÉ.

L E N T
E L O A
N O I R
T A R D

LES CURIOSITÉS.
(*Supplément antérieur.*)

N° 51.

N° 1. — Bruno, archevêque de Cologne, en 959.

N° 2. Catinat, à la bataille de Chiari.

N° 3. — *Solution explicative.*

N° 4. — *English Mercury*, sous le règne d'Élisabeth.

N° 5. — La Basse-Égypte, ou *Delta.*

N° 6. — Trébizonde. Sienne.

N° 7. — Le chef Arverne Bituit.

N° 8. — La *Victoire*, le seul vaisseau de l'escadre de Magellan qui soit revenu en Europe (1522).

N° 9. — Louis IX, né en 1215 = 9
Charles VII, né en 1402 = 7
Louis XII, né en 1461 = 12.

N° 10. — Ravennate.

N° 11. — Marie-Thérèse, Marie-Anne et Marie-Amélie, filles de Charles VI, empereur d'Allemagne; Marie-Amélie et Marie-Josèphe, filles de Joseph Ier, empereur d'Allemagne

N° 52.

N° 1. — Duguesclin.

N° 2. — Mme de Sévigné parlant de la musique de Lulli.

N° 3. — Condé au cardinal Mazarin.

N° 4. — Jean II, dit le Bon. Louis Antoine, duc d'Angoulême.

N° 5. — Cicéron.

N° 6. — *La solution prochainement.*

N° 7. — Marie Leckzinska.

N° 8. — *La solution prochainement.*

N° 9. — Au IVe siècle, saint Paulin, évêque de Nole en introduisit l'usage. Les Chinois s'en servaient déjà depuis longtemps.

N° 10. — Charles-Quint.

N° 53.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Périclès.

N° 2. — Arria.

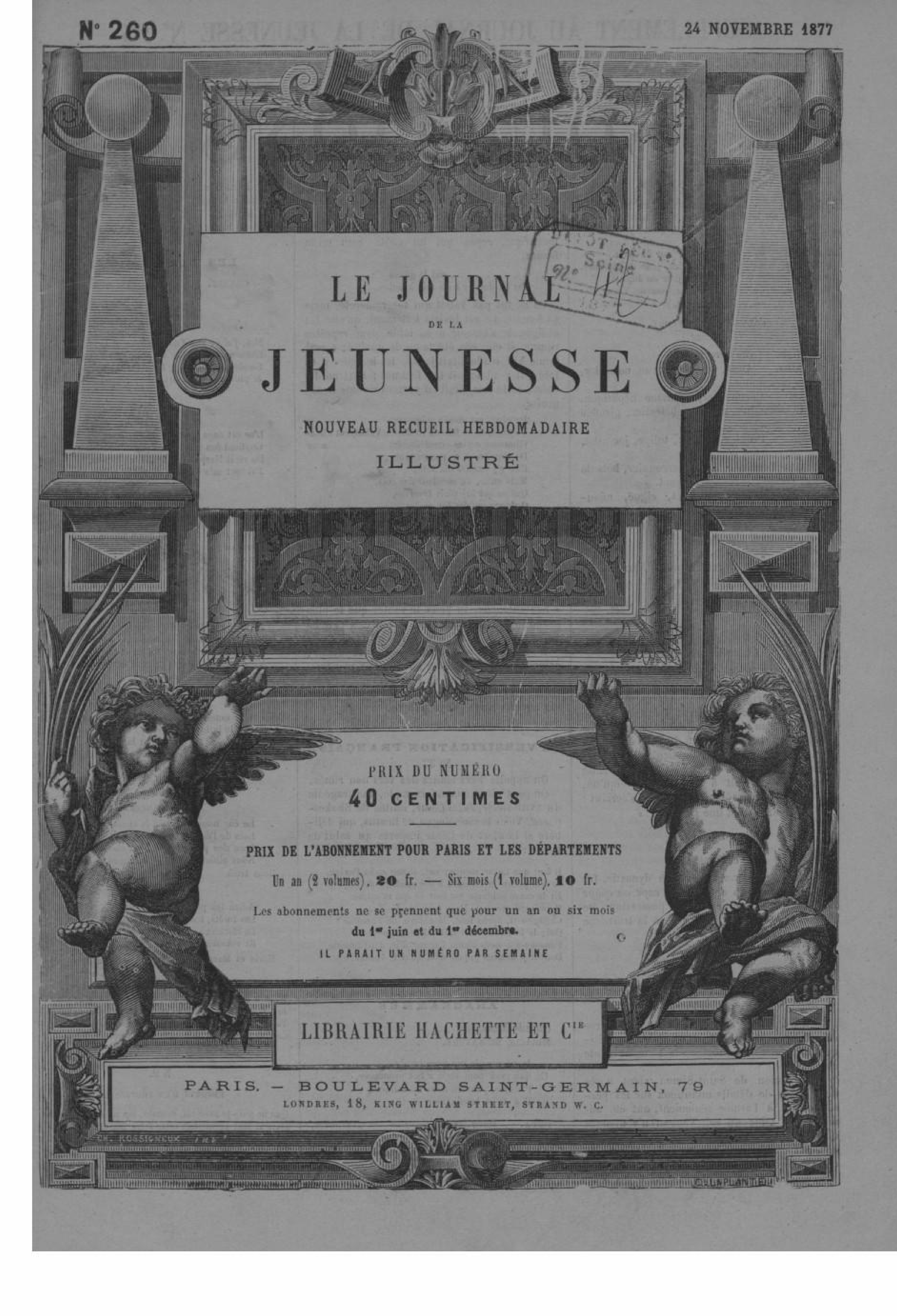
N° 3. — Coligny tombant sous les coups de Besmés (*Saint-Barthélemy*).

AVIS

Les noms des Correspondants seront publiés dans le prochain Supplément.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 260 24 NOVEMBRE 1877



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SOLUTIONS

LES CURIOSITÉS.

LES SEPT JOURS DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	du latin	*dies Dominica*, jour du Seigneur
ou		*dies magnus*, grand jour.
LUNDI,	—	*Lunæ dies*, jour de la Lune.
MARDI,	—	*Martis dies*, jour de Mars.
MERCREDI,	—	*Mercurii dies*, jour de Mercure.
JEUDI,	—	*Jovis dies*, jour de Jupiter.
VENDREDI,	—	*Veneris dies*, jour de Vénus.
SAMEDI,	—	*Sabbati dies*, jour du Sabbat.

CALENDRIER DE FLORE.

(*France.*)

JANVIER. — Ellébore noir.

FÉVRIER. — Aune, saule-marseau, noisetier, daphne-mezereum.

MARS. — Cornouiller, anémone hépatique, buis, if, amandier, pêcher, abricotier, giroflée jaune, primevère.

AVRIL. — Prunier épineux, tulipe, jacinthe, petite pervenche, poirier.

MAI. — Pommier, lilas, marronnier, bois de Judée, cerisier, pivoine, muguet.

JUIN. — Sauge, coquelicot, ciguë, nénuphar, lin, seigle, digitale, pied d'alouette.

JUILLET. — Hysope, menthe, carotte, œillet, laitue, chanvre, chicorée sauvage.

AOUT. — Scabieuse, balsamine.

SEPTEMBRE. — Ruscus rameux, lierre, amaryllis, safran.

OCTOBRE. — Aster, anthémis.

NOVEMBRE. DÉCEMBRE. — Rose de Noël.

Charade pour rire.

Je suis un ornement qu'on porte sur la tête;
Je m'appelle chapeau : devine, grosse bête.

En voici l'origine :

Gresset, retiré à Amiens, fréquentait une maison où l'un des plus grands amusements consistait à proposer et à deviner des énigmes. Gresset, qui voulait ridiculiser ce genre de plaisir, composa et proposa un jour cette énigme. On se mit à rire; mais quelqu'un, qui était resté fort sérieux, se leva en s'écriant : « J'y suis.... C'est une perruque! »

CAPÉTIENS.

Hugues, premier roi de cette dynastie, fut surnommé *Capet*, à cause de la *cape* ou *chape* de saint Martin qui était en sa possession. De Hugues Capet, ce nom est resté à la troisième race des rois de France.

LOUIS XIV ET MOLIÈRE

(*Solution complémentaire.*)

Dira-t-on que Saint-Simon et les autres chroniqueurs du temps, si soucieux de l'étiquette, auraient été indifférents à une anecdote de ce genre?

L'affirmation de Saint-Simon vient après deux pages de détails minutieux sur les personnes qui, à l'armée seulement, ont été admises à la table du roi. Vauban n'y mangea qu'à la fin du siége de Namur; l'abbé de Grancey, par une insigne exception, jouit aussi de cette faveur. Mais comme il le mentionne!

Une fois, Louis XIV admit une simple bourgeoise à sa table. Circonstance atténuante : le roi était dans sa première jeunesse.

Le médecin Vallot, dans un repas offert au monarque, repas qui lui coûta cent mille francs,

. . . . eut la gloire
De lui donner trois fois à boire.

Ce ne fut pas Vallot qui fut remercié, mais sa femme. Le roi insista tellement, qu'elle fut obligée de s'asseoir à sa table pour *repaître* comme si elle eût été dame de qualité; car si Louis XIV n'admettait jamais les hommes à sa table, il y admettait les femmes ; l'extraordinaire, cette fois, était d'y recevoir une bourgeoise.

De plus, cet absolu seigneur
Voulut que sa femme (celle de Vallot) eût l'hon-
(Honneur certes considérable) neur
De repaître à sa propre table;
Elle s'y excusa dix fois;
Mais enfin, ce meilleur des rois,
Qui ce qui lui plaît favorise,
Ordonna qu'elle fût assise.

L'événement est célébré par Loret, qui semble tomber des nues.

Du temps de Mazarin, le roi, très-jeune alors, versa par plaisanterie, *de sa propre main*, deux verres de vin à Scaramouche. Le cardinal, ayant tiré le comédien à part, lui dit: « Scaramouche, tu peux te vanter que le plus grand monarque t'a versé à boire. » (*Vie de Scaramouche*, par Angelo Constantini.)

Il est vrai que Scaramouche se disait, comme les grands espagnols, prince, marquis, ou même empereur de plusieurs autres contrées et autres lieux qui n'ont jamais existé sur aucune carte géographique.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 33.

On appelle *Vers blancs* des vers non rimés.

On peut citer, comme exemple, une tragédie du XVIIIe siècle, *Jules César*, imitée de Shakespeare. Voici le monologue de Brutus, qui délibère si la mort de César importe au salut de Rome :

Il faut que César meure; oui, Rome enfin l'exige.
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui,
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi. Mais quoi! le diadème
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?
Oui; le brillant soleil fait naître les serpents.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.

ANAGRAMMES

Claude Ménetrier.
MIRACLE DE NATURE.

Je ne prends pas pour oracle,
Ce que mon nom vous a fait prononcer,
Puisque, pour en faire un miracle,
Il a fallu le renverser.

NOTA. — Dans les anciennes anagrammes, la même lettre pouvait être répétée plusieurs fois, de même que plusieurs lettres semblables pouvaient n'être employées qu'une seule fois; mais l'anagramme devait présenter un rapport avec le nom, comme celle de *Pierre Ronsard*, ROSE DE PINDARE.

LES BOUTS-RIMÉS.

CHASSE. CLASSE. LEÇONS. BUISSONS.

N° 1.

L'ORGUEIL.

Moi, j'aime à la fois la pêche et la chasse,
Chasseur et pêcheur de première classe,
Sondant les viviers, fouillant les buissons,
Je puis aux plus forts donner des leçons.

N° 2.

L'AVARICE.

L'or est dans un bas; un vieux cor de chasse
Contient des valeurs de première classe;
Du vieil Harpagon suivant les leçons,
J'ai tout mis en terre au pied des buissons.

N° 3.

L'ENVIE.

Pourquoi suis-je moins fort que d'autres à la chasse?
Pourquoi suis-je moins fort que d'autres dans ma classe?
Au lieu de fleurs pourquoi n'ai-je que des buissons?
Au lieu d'égards pourquoi reçois-je des leçons?

N° 4.

LA COLÈRE.

Je veux que le diable emporte la chasse,
Mon fusil, mon chien, mes livres, la classe,
Lièvres et perdreaux, forêts et buissons,
Vers grecs et latins, devoirs et leçons!
Un élève de troisième.

N° 5.

Voici venir octobre avec ses jours de classe,
Le grec et le latin, les devoirs, les leçons;
Adieu la liberté, les courses et la chasse,
Et les moments perdus à l'ombre des buissons.
Maurice et Henri Œsinger.

N° 6.

EN VACANCES.

Le cor nous appelle à la chasse,
Loin de l'école et des leçons;
Loin des pensums et de la classe,
Nous allons battre les buissons.
Nous trois.

N° 7.

Adieu les plaisirs et la chasse,
Les forêts, les prés, les buissons;
La cloche sonne, entrons en classe,
Et retournons à nos leçons.
Marie et Marguerite Lobuzan.

N° 8.

L'autre jour je rêvais que j'étais à la chasse,
Je voyais tous les chiens courir dans les buissons;
Tout à coup je m'éveille et me vois dans la classe :
Cela rime si bien, buissons avec leçons.
Galzel et Cerisette. (Le Havre.)

N 9.

REGRETS D'UN PROFESSEUR.

Que ne puis-je avec toi, demain, me mettre en chasse;
Mais il faut au collége aller faire ma classe;
Pendant que tu seras à battre les buissons,
Ton pauvre ami fera réciter des leçons.
Madeleine Lemazurier. (Lorient.)

DEVOIR. SAVOIR. APPRENDRE. PRENDRE.

N° 1.

Pour s'instruire de son devoir,
Il est toujours temps de s'y prendre;
On rougit de ne pas savoir,
On ne rougit jamais d'apprendre.

Julie et Marie-Thérèse de Chambly.

N° 2.

Puisque le catéchisme enseigne le devoir,
Il faut l'apprendre;
Et si la liberté défend de le savoir,
Il faut la prendre.

Princesse Sophie de Metternich.

N° 3.

La jeunesse souvent est rebelle au devoir;
Vaine, présomptueuse, elle croit tout savoir,
Méprisant les conseils, elle répugne à prendre
Le chemin du travail, le seul vrai pour apprendre.

Joséphine et Thérèse Berthollé, Charles et Marie Borde.

N° 4.

Enfant, il est un art divin qu'il faut apprendre;
Si tu sais accomplir avec soin ton devoir,
Tu sauras quels trésors on peut trouver et prendre
Dans le grand livre du savoir.

Marie Eutrope-Lambert.

N° 5.

On reconnaît trop tard que la vie, à tout prendre,
N'est pour l'homme ici-bas qu'un sérieux devoir;
Que, jusqu'au dernier jour, le suprême savoir
Consiste à s'avouer qu'il faut encore apprendre.

Raoul Digard.

N° 6.

Remplir ici-bas son devoir,
Est, à tout prendre,
Ce que surtout il faut savoir
Et bien apprendre.

Marie et Jeanne de R.

N° 7.

Pour suivre jusqu'au bout le sentier du devoir,
Ne crois pas qu'il suffit toujours de le savoir;
Plus d'une fois, hélas! celui-là se fit prendre,
Qui, sans le pratiquer, se flatta de l'apprendre.

Emmanuel Rodocanachi.

N° 8.

Beaucoup pour être heureux épuisent leur savoir,
Désirent le bonheur, ne savent où le prendre,
Et font de vains efforts; il faudrait leur apprendre
Qu'on le trouve toujours en faisant son devoir.

Anciens habitants du Pavillon des Roses.

N° 9.

La cloche nous appelle, écoliers, il faut prendre
Le collier du devoir;
Mais ne vous plaignez pas, car il est doux d'apprendre
Et surtout de savoir.

Bouquet d'orties.

N° 10.

Si jeunesse pouvait apprendre
Ce que vieillesse a de savoir,
Elle saurait toujours s'y prendre
Pour mieux accomplir son devoir.

Blonde et Rousse.

N° 11.

Dans ce monde toujours le chemin qu'on doit prendre
Est le sentier pierreux qui conduit au devoir;
Il nous faut quelquefois bien du temps pour l'apprendre;
Pour être heureux, enfant, on devrait le savoir.

N° 12.

Oublieux du plaisir, fidèle à son devoir,
Des trésors de la terre il ne voulut rien prendre;
Des vains bruits de ce monde il ne veut rien savoir,
Et de la science humaine il ne veut rien apprendre.

Alice Pluch.

LE LANGAGE FRANÇAIS

COIFFER SAINTE CATHERINE.

C'était autrefois l'usage, dans plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné. On trouve encore au village plus d'une jeune fille qui, sous l'influence d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures afin d'attacher une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille reste pour *coiffer sainte Catherine*. ce qui signifie qu'il n'y a de chance pour elle d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Cette explication est bonne à connaître, parce qu'elle rappelle des faits assez curieux; mais elle paraît un peu trop compliquée. En voici une autre plus simple, fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les saintes dans les églises, en France, en Espagne et en Italie :

On sait que dans les premiers temps de l'Église, une jeune chrétienne, nommée Catherine, fut recherchée en mariage par un préteur romain. Elle le repoussa comme païen. Le préteur la dénonça comme chrétienne. Elle aima mieux mourir dans les supplices que de l'épouser. Canonisée, sainte Catherine devint la patronne des jeunes filles, et c'est toujours à l'une d'elles qu'était confié le soin de la parer. Mais cette charge très-agréable, très-honorifique peut-être quand on avait seize ans, n'était pas au nombre de celles que l'on voulait garder toujours. La demoiselle qui vieillissait sans avoir vu venir ce mari vainement attendu était menacée de faire longtemps encore la toilette de sa patronne; c'est alors qu'on disait d'elle ironiquement : elle restera pour *coiffer sainte Catherine*.

C'EST UN HOMME MARQUÉ A L'*A*.

C'est un homme doué de quelque qualité éminente, un homme distingué par un mérite supérieur.

On prétend que cette expression est fondée sur l'usage de marquer les monnaies de France selon l'ordre des signes alphabétiques, parce que les pièces fabriquées à Paris, dont la marque est un A, ont été réputées de meilleur aloi que les pièces des villes fabriquées dans les villes de province. « Et d'autant que les monnoyeurs de ce pays-là, dit Pasquier, peuvent estre esclairez de plus près par les généraux des monnaies qui y résident, on y a toujours fait monnoye de meilleur alloy et poids qu'es autres villes, qui a donné cours à cet adage. »

Mais il est plus probable qu'elle est fondée sur la prééminence qu'a toujours eue l'A dans l'alphabet de toutes les langues, et qu'elle est un emprunt fait aux anciens, qui employaient les lettres pour désigner divers personnages, et donnaient à ceux du premier ordre la dénomination d'*alpha* ou d'*A*.

Martial, parlant d'un certain Codrus, renommé parmi les jeunes gens de Rome, à cause de l'élégance de sa parure, l'appelle *alpha penulatorum*, ce qui signifie littéralement *l'alpha de ceux qui portent le manteau*.

Autrefois, en Alsace, les prébendes étaient titrées selon leur valeur, par les lettres de l'alphabet. Il y avait des chanoines appelés chanoine A, chanoine B, chanoine C, etc.

DONNER UN SOUFLET A RONSARD.

C'est faire une faute contre la langue.

Ronsard composa une rhétorique pleine de beaux préceptes pour parler élégamment la langue française et cet auteur fit autorité dans son temps. Il fut surnommé le *prince des poetes français*, titre qu'on trouve au frontispice de ses œuvres. L'admiration qu'il inspirait était si grande, que l'historien De Thou voyait une compensation du désastre de Pavie dans la naissance de Ronsard, arrivée, suivant lui, le jour de ce désastre. Montaigne déclarait Ronsard égal aux plus grands poètes de l'antiquité et la poesie française élevée par lui à la perfection. Dans toute l'Europe civilisée, le nom de Ronsard était connu et révéré. Les souverains lui envoyaient des présents; Le Tasse, venu à Paris, s'estimait heureux de lui être présenté et d'obtenir son approbation pour deux chants de la *Jérusalem* dont il lui fit lecture. Un poème italien fut composé à la louange de Ronsard par Speroni. Sa mort fut presque regardée comme une calamité publique. Le cardinal Du Perron prononça pompeusement son oraison funèbre, et sa mémoire, revêtue de toutes les consécrations, semblait entrer dans la postérité comme dans un temple.

OGRE.

La nation hongroise appartient à la branche *Onigour* de la grande famille des Finnois. Ils ont toujours été très-belliqueux; aux IXe et Xe siècles, ils étaient féroces. Cinquante années de suite, ils portèrent la mort, le pillage et la dévastation dans toute l'Europe. En quarante-cinq ans, la France, pour sa part, fut envahie onze fois. Ce n'est donc pas merveille, si autant elle a de sympathies pour eux aujourd'hui, autant ils lui inspiraient alors de haine et d'effroi. Ce fut au point qu'ils passèrent dans les récits populaires à l'état de type fabuleux, et si l'on veut se reporter à l'ancien nom des Hongrois, *onigour* ou *ogour*, on aura l'étymologie de ces ogres, qui nous ont fait si grand' peur dans notre enfance.

GIBRALTAR.

Dès les premières années qui suivirent la mort de Mahomet, on vit les Arabes se répandre dans toutes les directions du monde connu et fonder un empire qui, du côté de l'Occident, comprenait, vers la fin du VIIe siècle, toute la partie septentrionale qui s'étend de l'Egypte à la Mauritanie jusqu'au détroit de Gibraltar. De là, par une conséquence naturelle des choses, l'esprit de conquête et de prosélytisme, suscité par l'islamisme, ne tarda pas à conduire les Arabes en Espagne. Moussa-ben-Nosséir commandait en Afrique au nom des califes de Damas. Appelé par une faction ennemie du roi régnant hispano-goth, nommé Rodrigue (Roderich), il y envoya une armée levée en Afrique, composée en grande partie d'indigènes récemment convertis à la nouvelle religion, et qui passa le détroit sous la conduite d'un vaillant chef berbère, nommé Tharéq. Elle débarqua d'abord dans une petite île qui, de loin, avait paru toute verte aux envahisseurs, et qui pour cela fut appelée par eux *Aldjezirah-alhadrah* (l'Ile verte). C'est aujourd'hui Algésiras, nom commun à l'île et à la ville bâtie en face sur la côte. Le mont voisin (Calpé), situé sur la rive opposée, sembla à Tharéq une position admirable; il n'y avait au bas que quelques cabanes de pêcheurs ; il s'en empara et s'y entoura de retranchements. Tharéq a tracé ainsi les premières lignes de fortification de l'imprenable Gibraltar, que l'Angleterre a su gagner sur l'Espagne au commencement du siècle dernier. Ce mont fut d'abord nommé *Djib-al-alfetha*, (Mont de l'ouver-

ture ou de l'entrée); mais bientôt il prit le nom du conquérant et s'appela *Djibal-Tharêq*, proprement Montagne de Tharêq, d'où l'on a formé par corruption *Gibraltar*.

SILHOUETTE.

Ce mot vient du nom d'un contrôleur des finances sous Louis XV, dont les opérations infructueuses éveillèrent la raillerie des Parisiens, et leur firent désigner par le mot *silhouette* tout ce qui présente un aspect triste, délabré, imparfait. C'est ainsi que l'on fit des portraits à la *silhouette*, tirés de profil d'après les contours de l'ombre projetée par une chandelle, d'où plus tard le nom de *silhouette* donné à ces portraits.

LAMBINER.

Lambin, l'un des hommes les plus savants du XVIe siècle, et dont pourtant le nom n'est devenu populaire qu'avec l'acception injurieuse que lui ont donnée ses adversaires. En 1561, le célèbre Amyot lui fit obtenir la chaire de langue et de littérature grecque au Collége royal. Il s'y acquit une réputation immense, mais aussi beaucoup d'envieux. Lambin était peut-être l'homme le plus profondément érudit de son siècle; mais, scrupuleux jusqu'à la minutie, s'appesantissant sur la moindre vétille, il vit ses adversaires caractériser sa consciencieuse lenteur par le fameux verbe *lambiner*, qui est resté dans la langue.

IL Y A LOIN DE LA COUPE AUX LÈVRES.

« Entre la coupe et les lèvres, dit une variante du proverbe, il y a place pour un malheur. »

Voici une origine légendaire :

Anaée, roi de Samos, aimait l'agriculture. Un jour qu'il poussait trop vivement un de ses esclaves au travail, celui-ci lui prédit qu'il ne boirait pas du vin de la vigne à laquelle il le faisait travailler au delà de ses forces. Anaée, sans s'arrêter à cette prédiction, fit porter du fruit de cette vigne au pressoir, et déjà il était près de boire une coupe remplie de ce vin nouveau, lorsqu'on vint lui dire qu'un sanglier était entré dans la vigne et la ravageait. A l'instant il posa la coupe pour courir au sanglier, qui, d'un coup de boutoir, le renversa mort. Cette aventure donna lieu, dit-on, au proverbe.

CALEPIN.

Ambroise Calepino, religieux augustin, est l'auteur d'un dictionnaire des langues, imprimé pour la première fois en 1502, augmenté depuis par Passerat, la Cerda, Chifflet et d'autres. L'édition la plus complète de ce dictionnaire est celle de Bâle, en onze langues.

Comme il arrive presque toujours en pareil cas, on désigna le dictionnaire par le nom de son auteur. On a dit : « mon *Calepin*, » comme nous disons : « mon *Littré* ou mon *Boiste*. » Peu à peu, ce nom a été donné par comparaison à d'autres recueils :

Seigneur, états, excusez ce bonhomme;
Il a laissé *son* calepin à Rome.

Il s'est appliqué enfin, par extension, au carnet de poche sur lequel on inscrit ses notes et ses pensées.

BUDGET.

Ce mot peut être regardé comme proverbial, à cause du fréquent emploi qu'on en fait journellement dans toutes les classes de la société. Grands et petits, riches et pauvres, chacun parle de son budget. On dit un budget de cuisinière comme un budget de ministre. Je dois donc, dit Quitard, consigner ici l'histoire et la généalogie de ce mot, qui sont assez curieuses. Il est d'origine française, et nous avons eu la bonté de le recevoir de seconde main des Anglais, qui nous l'ont rendu défiguré et méconnaissable. Qui pourrait croire qu'il vient de *poche* et que c'est là précisément ce qu'il signifie? On objectera peut-être qu'il a bien changé sur la route; mais il n'est besoin que de la tracer pour se retrouver. *Poche* a fait le diminutif *pochette*, et par la facilité qu'a le *p* de se changer en *b*, *pochette* a insensiblement coulé en *bogète, bougette*, vieux mots dont le dernier a été conservé dans les Dictionnaires avec son augmentatif *bouge*, qui garde encore son acception originaire dans cette locution, *bien remplir ses bouges*, c'est-à-dire bien remplir ses poches, *ou faire un gros gain*, et qui, partout ailleurs, signifie un petit endroit propre à resserrer divers objets dans une maison, comme la poche sert à le faire dans un habit. *Bulga*, qui veut dire enveloppe, bourse, valise, est la racine de tous ces mots. A présent, on doit trouver assez facile le passage de *bogete* en *budget*, *surtout* chez les Anglais qui donnent à l'*u* le son de l'*o*; et il faut remarquer que les Languedociens ont toujours dit dans leur patois *lou buge* ou *lou budget* en parlant d'une garde-robe ou d'un petit endroit dans lequel ils renferment diverses choses.

« Et lui mist une bonne *bougette* à l'arçon de sa selle, pour mettre sa cotte d'armes.

(*Comines*.)

Voici un exemple plus moderne :

On peut se passer de mouchettes,
Mais de pincettes, non; je prétends m'en donner,
Et, comme dans sa poche on porte des lunettes,
Ainsi, pour l'avenir, je me fais une loi,
De porter partout avec moi
Des pincettes dans mes *bougettes*.

Le *Budget*, dans les états représentatifs, est le compte rendu de l'état des finances soumis chaque année à l'examen des chambres. Le mot fut employé pour la première fois en France *sous le Consulat*; mais l'idée d'établir une balance entre les dépenses et les recettes était venue à François Ier. Ce fut Colbert qui la réalisa sous le nom d'*État de prévoyance*.

Ce mot a été étendu depuis aux comptes des administrations secondaires. Necker établit une sorte de *Budget*, par la publication de son fameux *Compte-rendu de l'Administration des Finances*.

LES BOUTS-RIMÉS

Suite des solutions

N° 102.

Croyez-moi, mes enfants, la vie est un voyage
Dont le parcours devient plus pénible avec l'âge;
Si vous voulez braver les périls du chemin,
Cherchez un compagnon qui vous donne la main.
Joséphine et Thérèse Berthollo.

N° 103.

Nous partons tous pour un voyage,
Sans bien connaître le chemin;
Qu'il soit court ou long, à tout âge
Songeons que Dieu nous tend la main
H. A. C. T.

N° 104.

La vie est un voyage
Triste ou gai, suivant l'âge;
Heureux qui, pour marcher en ce rude chemin,
Peut trouver d'un ami la douce et forte main.

N° 105.

Il faut, puisqu'on le veut, que je rime à voyage
Essayons; mais j'ai peur d'atteindre le vieil âge
Avant de rien rimer, à moins que par la main
Apollon, dieu de vers, ne m'ouvre le chemin.
Henri André, René André.

N° 106.

La vie apparaît riante au jeune âge,
Ombreux et fleuri semble le chemin;
Puis surgit l'obstacle; enfant, en voyage,
Invoque ton ange, il te tend la main.
Augustin Ferrand.

N° 107.

La vie pour les humains n'est qu'un triste voyage,
Le chagrin, la douleur s'imposent à chaque âge;
Qu'il est doux, pour gravir ce pénible chemin,
De trouver *un ami qui vous donne la main.*
Caroline Baillard.

N° 108.

Tigres, qui de la vie avez fait le voyage,
Pourquoi de tant de sang rougir votre chemin?
Pour que l'on pèse un jour, relique d'un autre âge,
Votre cendre sans nom dans le creux de la main?
Charlotte Petit.

N° 109.

La vie est trop souvent un pénible voyage
Et bientôt sur nos fronts vient s'appesantir l'âge;
Que faut-il pour charmer les ennuis du chemin?
Marcher auprès de vous en vous tendant la main.
L. W. [illegible]

N° 110.

La vie est pour tout homme un douloureux voyage
Souvent on se meurtrit aux ronces du chemin;
Veux-tu les éviter, enfant? Dès ton jeune âge
Suis ton bon ange, approche, il te prendra la main.
Marie Bellot.

N° 111.

SOUVENIR.

Elle était douce et blonde, et dix-huit ans son âge
Le ciel la trouva belle, il la prit en chemin;
Pour la dernière fois elle étreignit ma main,
Et l'ange me quitta pour l'éternel voyage.
A. Pouzol.

N° 112.

Pour les *mortels la vie est un voyage;*
On le commence en courant au jeune âge;
Plus tard on veut s'arrêter en chemin,
Puis vient la Mort nous traînant par la main.
Sur mon rocher, L. H.

N° 113.

A UN VIEIL AMI.

Nous approchons tous deux du terme du voyage,
Ami, marchons ensemble et, la main dans la main,
Nous finirons ainsi le reste du chemin,
En causant longuement des plaisirs du jeune âge.
V. de Gourdakirsch.

N° 114.

Crois-moi, faisons à deux notre voyage,
J'écarterai les ronces du chemin,
Et quand nos fronts seront courbés par l'âge,
Nous marcherons en nous tenant la main.
Jane Moller.

N° 115.

O vous, qui de la vie achevez le voyage,
De votre expérience aidez notre jeune âge;
Nos pieds se meurtriront aux ronces du chemin,
Vous connaissez le but, guidez-nous par la main.
Une habitante du désert.

N° 116.

REGRETS.

Enfance! O temps heureux! Lorsqu'une tendre ma
Sous mes pas écartait les ronces du chemin;
Mais je ne suis encor qu'au printemps de mon âge
Et seul je dois marcher jusqu'au bout du voyage.
Charles et Marie Borde.

N° 117.

Que rude est le sentier, dangereux le voyage;
Quand serai-je, Seigneur, au bout de mon chemin
Toi, qui de tout écueil préservas mon jeune âge,
Seigneur, dans ma vieillesse, étends sur moi ta m
Tourbillon.

N° 118.

On l'a dit bien souvent, la vie est un voyage,
Qu'avec peine on poursuit quand survient le grand â
Combien de nous alors resteraient en chemin,
S'ils n'avaient leurs enfants pour leur prêter la mai
Fernande Favard.

PARIS — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2